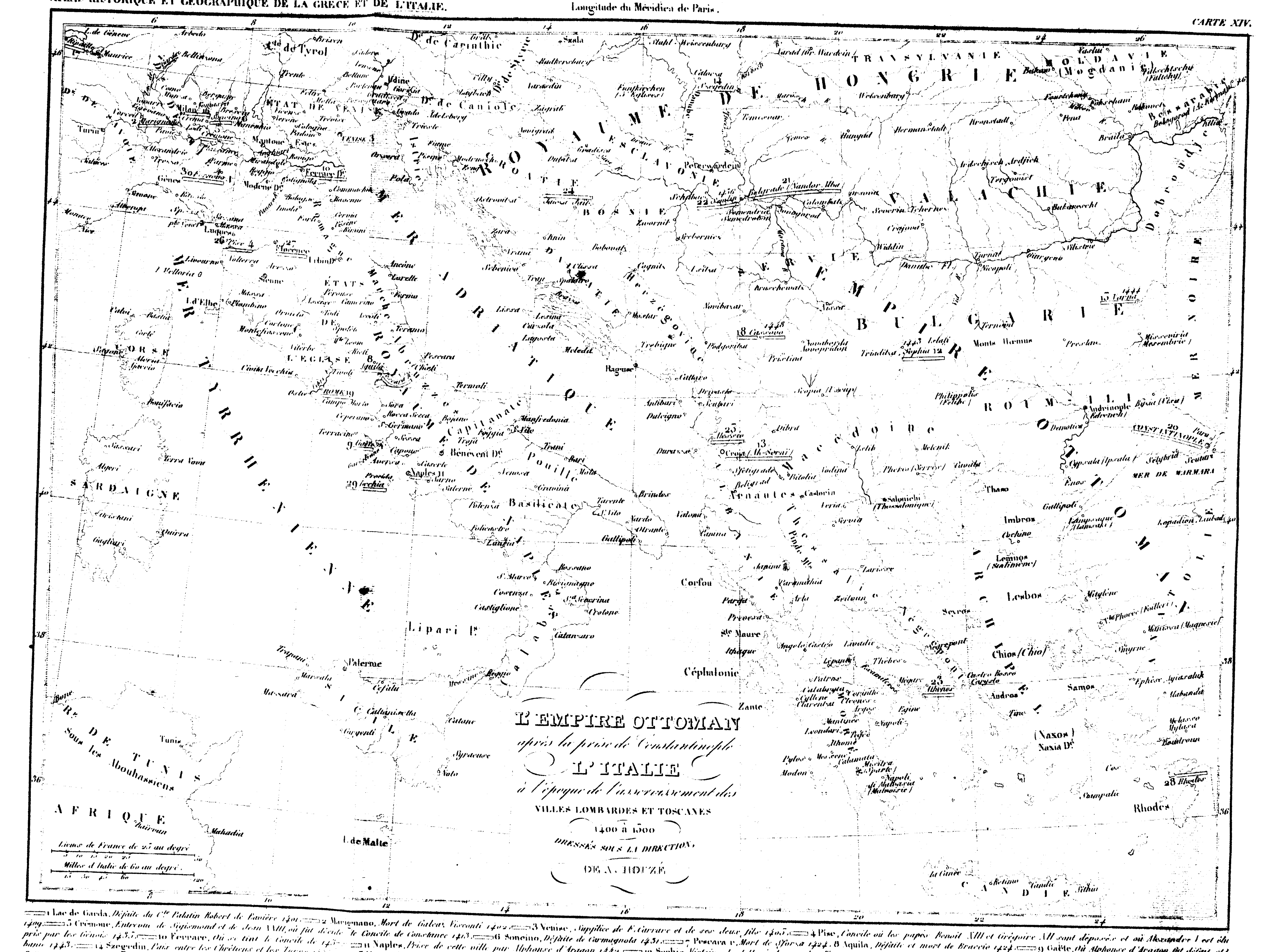
HISTOIRE

DE

L'EMPIRE OTTOMAN.

Longitude du Méridien de Paris.

CARTE XIV.



1 Lac de Garda, *Défaite du Cte Palatin Robert de Bavière 1401.* 2 Marignano, *Mort de Galeas Visconti 1402.* 3 Venise, *Supplice de F. Carrare et de ses deux fils 1405.* 4 Pise, *Concile où les papes Benoit XIII et Grégoire XII sont déposés et où Alexandre V est élu 1409.* 5 Crémone, *Entrevue de Sigismond et de Jean XXIII, où fut décidé le Concile de Constance 1413.* 6 Soncino, *Défaite de Carmagnola 1431.* 7 Pescara, *Mort de Sforza 1424.* 8 Aquila, *Défaite et mort de Braccio 1424.* 9 Gaëte, *Où Alphonse d'Aragon fut défait et pris par les Génois 1435.* 10 Ferrare, *Où se tint le Concile de 1438.* 11 Naples, *Prise de cette ville par Alphonse d'Aragon 1442.* 12 Sophia, *Victoire de J. Huniade sur les Turcs 1443.* 13 Croïa (*Ak-Seraï*) *Résidence de Georges Castriota* (*Scanderbeg*) *roi d'Albanie 1443.* 14 Szegedin, *Paix entre les Chrétiens et les Turcs 1444.* 15 Varna, *Victoire d'Amurath II, mort de Ladislas V 1444.* 16 Milan, *La souveraineté de cette ville passe des Visconti aux Sforce 1447.* 17 Ripaille, *Où se retira Félix V (Amédée VIII de Savoie) 1447.* 18 Cassovo, *Défaite de J. Huniade 1448.* 19 Rome, *couronnement de Frédéric III par Nicolas V 1452. Conjuration du tribun Porcari 1453.* 20 Constantinople, *Prise de cette ville par Mahomet II, mort de Constantin XII, fin de l'empire d'Orient 1453.* 21 Belgrade, *Belle défense de J. Huniade contre les Turcs 1456.* 22 Semlin, *Mort de J. Huniade 1456.* 23 Athènes, *Prise de cette ville par les Turcs 1456.* 24 Jaicza, *Mort d'Etienne, dernier roi de Bosnie 1463.* 25 Alessio, *Mort de Scanderbeg 1467.* 26 Pise, *Fondation de l'université de cette ville par Laurent de Médicis 1472.* 27 Florence, *Conjuration des Pazzi contre les Médicis 1478.* 28 Rhodes, *Belle défense des Chevaliers contre les Turcs 1480.* 29 Ischia, *Où se retira Ferdinand II pendant que Charles VIII était maître de Naples 1495.* 30 Fornovo, *Victoire de Charles VIII roi de France 1495.*

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE OTTOMAN,

DEPUIS SON ORIGINE JUSQU'A NOS JOURS,

PAR M. DE HAMMER.

TRADUITE DE L'ALLEMAND SUR LA DEUXIÈME ÉDITION,

PAR M. DOCHEZ.

TOME DEUXIÈME.

PARIS.

IMPRIMERIE DE BÉTHUNE ET PLON,

RUE DE VAUGIRARD, 36.

1844

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE OTTOMAN.

LIVRE XXVII.

MESSAGES ENVOYÉS A VENISE. — FÊTE DE LA CIRCONCISION DES PRINCES. — AMBASSADES DE FERDINAND, DE ZAPOLYA, DE LA POLOGNE, DE LA RUSSIE ET DE LA FRANCE. — SIÉGE DE GUNS ET RETOUR PAR LA STYRIE. — CINQUIÈME CAMPAGNE DE CORON. — NÉGOCIATIONS DE FERDINAND AUPRÈS DE LA PORTE, ET CONCLUSION DE LA PREMIÈRE PAIX ENTRE L'AUTRICHE ET L'EMPIRE OTTOMAN.

On a vu comment la politique de Suleiman et de son grand vesir s'était appliquée, par des éloges et des récompenses, à dissimuler aux yeux de l'armée l'affront subi devant les murs de Vienne. Aux gouverneurs et aux puissances étrangères, ils s'étaient efforcés de représenter la levée du siége comme une retraite adoptée librement à la suite de nombreux triomphes; ils avaient dédaigné de conquérir l'Allemagne, et s'étaient généreusement dessaisis de la couronne de Hongrie pour la conférer à Zapolya. Conformément à ce même esprit du gouvernement despotique des conquérants qui imposent aux peuples le mensonge comme la vérité et leur présentent des batailles perdues comme des victoires, leur font célébrer des défaites comme des triomphes, le premier soin de Suleiman à son retour à Constantinople fut de ranimer par une affectation de contentement l'ardeur éteinte de l'armée malgré le butin dont elle s'était chargée; il voulait, par la pompe de nouvelles fêtes, par le déploiement d'une magnificence jusqu'alors inconnue, dissiper les doutes élevés sur sa fortune, en dépit de nombreuses collections de fiefs et de tous les bulletins de victoires répandus à l'intérieur et adressés au dehors. La circoncision de ses fils lui fournissait une occasion. Outre les lettres d'invitation accoutumées aux gouverneurs et aux grands de l'Empire, un message fut porté cette fois au doge de Venise pour l'appeler comme voisin et comme ami à Constantinople. Toutefois entre la date de la lettre et l'époque de la fête, on n'avait laissé qu'un délai de six semaines, soit que Suleiman considérât cette prévenance seulement comme une formalité et une simple marque de courtoisie, soit qu'il regardât comme au-dessous de sa dignité de donner au doge ou à son représentant le temps de profiter de cette preuve de souvenir d'un si grand souverain. A peine six mois s'étaient écoulés depuis que l'envoyé Junis avait informé le gouvernement vénitien des triomphes de la campagne d'Autriche et de la collation de la couronne de Hongrie, lorsqu'un nouveau messager turc, tout revêtu de drap d'or, fut introduit dans le sénat par douze nobles de Venise, annonça la fête de la circoncision des princes qui allait se célébrer, et invita, en termes pleins d'amitié, le doge à y

assister. Celui-ci s'excusa de son mieux sur son grand âge et la longueur de la route; mais il déclara qu'il serait remplacé par un ambassadeur extraordinaire; et aussitôt, quoiqu'il y eût alors un représentant de Venise à Constantinople, Pietro Zeno, Mocenigo partit comme envoyé extraordinaire pour assister aux fêtes de la circoncision.

Le 27 juin 1530, à midi, Suleiman, accompagné de toute sa cour, se rendit à l'hippodrome. Là, du côté du nord, près du Mehterchan (caserne des musiciens de l'armée), s'élevait un trône magnifique sur des colonnes de lapis, surmonté d'un baldaquin resplendissant d'or, duquel tombaient en draperies de riches étoffes; le sol était couvert de tapis aux mille couleurs, tout autour étaient dressées des tentes brillantes. Près de l'Arslanchan (ménagerie des lions, jadis l'église de Saint-Jean), il rencontra le second et le troisième vesirs, Ajas-Pascha et Kasim-Pascha, qui venaient au-devant de lui: à la moitié de l'hippodrome, le grand vesir Ibrahim, avec tous les beglerbegs et l'aga des janitschares à pied, s'approcha pour lui rendre hommage. Tous à pied escortèrent le Grand Seigneur, qui seul à cheval s'avança vers le trône élevé au milieu des tentes prises sur les princes vaincus, effaçant par son éclat tout ce qui l'entourait. Au bruit des fanfares et des acclamations, le padischah s'assit sur son trône, et reçut les félicitations et les présents des vesirs, des agas de la cour et de l'armée, du mufti et des ulémas, puis les traita magnifiquement. Le second jour, les vesirs et les gouverneurs déposés, qui avaient obtenu la permission d'assister en personne à la fête, furent admis au baise-main. A quatre personnages seulement, l'ex-grand vesir Piri-Pascha, Seinel-Pascha, qui avait rendu de si bons services dans la campagne d'Égypte, le beglerbeg d'Anatoli Jakub-Pascha, et l'ancien beglerbeg de Rumili Iskender-Pascha, il avait été accordé de jouir de cette faveur avant tous autres gouverneurs destitués, et de faire déposer leurs hommages et leurs présents aux pieds du souverain par des représentants. Le troisième jour fut consacré à la réception des hommages et des présents des sandschakbegs, des émirs kurdes et des ambassadeurs étrangers. Le nombre des envoyés de Venise était une sorte de compensation pour l'absence des représentants d'autres puissances. Avec les deux ambassadeurs extraordinaires, Zeno et Mocenigo, se trouvaient encore le résident ordinaire, Bayle Bernardo, et le fils du doge, Aloisio-Gritti accrédité auprès de Suleiman comme plénipotentiaire de Zapolya (1). Les présents surpassèrent en magnificence tout ce que l'on avait vu jusqu'alors; on vit étaler le damas de Syrie et le coton d'Égypte, les châles et les mousselines des Indes, des draps fins de Grèce et du velours vénitien, des plats d'argent pleins de pièces d'or, des coupes d'or avec des pierreries, des plateaux de lapis, des vases de cristal, des porcelaines de Chine et des fourrures de Tatarie, des juments arabes et des étalons turcs, des mameluks et de jeunes garçons grecs, des esclaves éthiopiens et hongrois. Les offrandes du grand vesir seul valaient 50,000 ducats (2). On donna un spectacle militaire; l'assaut fut livré à deux tours de bois, dont l'une était défendue par des Hongrois; puis on simula des combats à coups de fusil, de sabres et de lances. Le quatrième jour, les précepteurs de Suleiman, le savant Chaireddin et les kadiaskers présentèrent leurs hommages et allèrent siéger à côté du grand vesir. On leur servit les rôtis les plus succulents, les sucreries les plus recherchées, des sorbets exquis; le peuple se divertit à voir les tours de gobelets et les prouesses des escamoteurs. Le cinquième jour fut consacré aux courses et aux passes des mameluks venus d'Égypte avec Inal-Beg, et qui firent admirer leur adresse dans les exercises chevaleresques. Le sultan resta jusque dans la nuit, qui fut éclairée par des feux d'artifice au milieu desquels les deux châteaux de bois furent livrés aux flammes. Le lendemain matin on vit à leur place deux autres forts, qui avaient été construits par Dscharum, renommé pour son habileté dans l'équitation et les tournois; chacun de ces forts était défendu par cent guerriers pesamment armés, qui tour à tour

(1) Dans le tom., l. III, de Marini Sanuto se trouvent quatre rapports sur ces fêtes de la circoncison, le premier, de l'ambassadeur Pietro Zeno, du 13 juillet 1530; le second, de l'ambassadeur Mocenigo, du 14 juillet 1830, à son fils; le troisième, du baile Bernardo; le quatrième, du sénateur Andrea Rossi.

(2) Ferdi, fol. 17; le rapport d'ambassade dans le tom., l. III, de Marini Sanuto.

s'attaquaient et se repoussaient; enfin l'un des deux partis succomba; beaucoup de jeunes garçons et de belles filles restèrent la proie des vainqueurs. Cette nuit-là fut encore éclairée par des feux d'artifice et l'incendie des châteaux. Le septième jour les janitschares, conduits par leur aga et les généraux de la cavalerie, portèrent en procession solennelle *les palmes des noces* ou cierges de la circoncision (1), avec une quantité de fleurs et de fruits divers, des représentations d'oiseaux et de quadrupèdes. Le huitième et le neuvième jour, après midi, les danseurs de corde et les musiciens furent chargés de réjouir les spectateurs. Le dixième jour on traita les professeurs, dont le traitement quotidien était au-dessous de 50 aspres ou un ducat environ, ainsi que leurs suppléants les juges déposés. Des sauteurs grimpèrent sur l'obélisque et sur les colonnes de l'hippodrome. Les trois jours suivants furent remplis par les tours des jongleurs, des bouffons et les effets d'ombres chinoises (2). Tous ces saltimbanques furent grandement récompensés, et recueillirent une énorme quantité de pièces d'or et d'argent, qu'on leur appliqua sur le front ou qui leur furent jetées à la tête. Le quatorzième jour tous les agas de la cour et de l'armée se rendirent au vieux sérail, pour chercher les trois princes Mustapha, Mohammed et Selim, et les conduire à l'hippodrome; les vesirs s'avancèrent à pied de ce point à la rencontre des princes, et les accompagnèrent jusqu'à la salle de divan du sultan. Le lendemain eut lieu le banquet du sultan. Le seizième jour fut le plus remarquable, par les dissertations savantes auxquelles on se livra. Le sultan envoya le maréchal de la cour au mufti, et le général des approvisionnements à l'instituteur des princes, pour les inviter à se rendre aux conférences des ulémas qui allaient se tenir en présence du souverain. Suleiman donna, pour premier point de discussion, le *Pater noster* des musulmans ou la première *Sura* du Koran. Des éloges récompensèrent les réponses habiles; l'ignorance ou l'embarras se trouvaient humiliés par le silence; mais le plus triste châtiment tomba sur le professeur Suleiman-Chalife, qui, pénétré de douleur de ne pouvoir trouver une réplique, fut frappé d'apoplexie, et, emporté de l'assemblée, rendit l'esprit dans la maison où l'on s'était empressé de le déposer (1). Le dix-huitième jour enfin, qui avait été précédé de quelque repos, se fit la cérémonie de la circoncision dans la salle de divan d'Ibrahim-Pascha contre l'hippodrome. Les vesirs, les beglerbegs, agas, ulémas, vinrent baiser la main du sultan en lui offrant leurs félicitations, et furent congédiés en recevant des vêtements d'honneur. Des feux de joie prolongèrent la clarté du jour bien avant dans la nuit, et trois jours après les fêtes se terminèrent par des courses dans la plaine des Eaux-Douces (2). Suleiman, satisfait et fier de ces magnificences, dit au grand vesir, son favori : « Quelles ont été, selon toi, les fêtes les plus splendides, de tes noces ou de la circoncision de mes fils ? » Ibrahim répondit aussitôt : « Jamais on n'a vu et jamais dans le monde on ne verra de fêtes comme celles de mes noces. — Comment donc? dit Suleiman, qui se sentait irrité de ces paroles inattendues. — Votre Majesté n'a pas eu à la fête qu'elle donnait un hôte comme celui qui a daigné se rendre à mon invitation, car mes noces ont été honorées par la présence du padischah de la Mecque et de Médine, du Salomon de notre époque. — Sois mille fois loué, répliqua Suleiman, de m'avoir si bien rappelé à moi-même! »

Trois mois après les fêtes de la circoncision, on vit arriver à Constantinople la seconde ambassade du roi Ferdinand, composée de Nicolas Jurischitz, chevalier et chambellan héréditaire de Croatie, commandant de S. Veit et Guns, de Joseph comte de Lamberg, chevalier styrien, avec une suite de vingt-quatre personnes, parmi lesquelles se trouvait, comme interprète latin, Benoît Curipeschitz d'Obernburg, qui a publié des mémoires sur cette ambassade. Cinquante tschauschs allèrent au-devant d'eux à une demi-lieue de la ville et les conduisirent au caravansérai appelé l'Hôtel des ambassadeurs; là ils fu-

(1) Sunnet Mumi; Dschelalsade, fol. 137; Ferdi, fol. 169.

(2) Dschelalsade et Ferdi.

(1) Dschelalsade et Ferdi, ainsi que Ssolaksade, Petschewi, Abdulasis et Aali.

(2) Dschelalsade, fol. 139; Ferdi, fol. 173; Aali, fol. 239, XXIIIe événement; Abdulasis, fol. 86; Petschewi, fol. 52; Ssolaksade, fol. 110.

rent renfermés; mais d'après l'ordre du sultan on leur fournit tous les objets nécessaires. Huit jours après leur arrivée [25 octobre 1530], le grand vesir leur accorda leur première audience. Ils avaient pour instructions expresses de ne produire leurs demandes devant le grand vesir et le sultan qu'en langue allemande; si puissant était alors à la cour de Ferdinand le sentiment de respect pour l'idiome de la patrie! Ibrahim ne voulait pas entendre parler de traduction latine, attendu que son interprète ne comprenait que l'italien. Les ambassadeurs préférèrent la langue croate à l'italien; on trouva un interprète selon leurs désirs, et Nicolas Jurischitz, se servant de sa langue maternelle, pria Ibrahim de leur faire obtenir une audience du Grand Seigneur. Ibrahim accabla les ambassadeurs de questions sur le séjour, les occupations, les habitudes de l'empereur et du roi, sur la guerre, la paix, etc., mais sans donner au roi de Bohême et de Hongrie d'autre nom que celui de Ferdinand, se contentant d'appeler Charles le roi d'Espagne. La paix entre Charles et le pape, observa Ibrahim d'un ton ironique, ne pourra se maintenir que difficilement, car les troupes impériales ont saccagé Rome et réduit le pape en captivité; le pape et le roi de France ont plus d'une fois par des dépêches et des messages sollicité les secours du sultan; la conduite du roi d'Espagne a été inhumaine envers le roi de France. Après beaucoup de propos de ce genre, Ibrahim prétendit être informé de l'objet de la mission actuelle; les ambassadeurs, qui avaient pour instruction de ne s'ouvrir qu'au sultan lui-même, se montrèrent fort réservés, présentèrent seulement une note écrite en latin et indiquant sommairement la nature et le but des négociations dont ils étaient chargés, et se gardèrent bien d'entrer en explication, de crainte que le grand vesir une fois bien instruit ne les laissât point arriver au sultan et ne les fît renvoyer, comme Hobordansky, sans qu'un résultat fût obtenu. Ces inquiétudes furent dissipées par Ibrahim dans une seconde audience, et à leur tour ils lui déclarèrent que, selon l'esprit de la lettre pacifique pour Suleiman dont Hobordansky était porteur et qui se trouvait en contradiction avec le langage de cet ambassadeur, le roi Ferdinand les avait envoyés pour conclure la paix en son nom comme roi de Hongrie. Pour Ibrahim, il se répandit en phrases pompeuses sur la conquête de la Hongrie par son maître durant l'absence de Ferdinand, et se permit toutes sortes d'injures contre Hobordansky qui avait osé, au mépris de ses instructions écrites, réclamer une quantité de forteresses et même la place de Semendra (1); aussi avait-il été renvoyé avec de dures paroles, quoique la réponse de son maître fût conçue en termes bienveillants. Le sultan avait donc marché en personne à la recherche de Ferdinand, et, ne l'ayant point trouvé à Ofen, il s'était avancé jusque sous les murs de Vienne, ville digne de servir de résidence à un empereur. Ferdinand ayant continué de fuir, le sultan indigné avait lancé dans toutes les directions les akindschis pour montrer que le véritable empereur était là, et il avait fait quelque dommage aux murailles pour laisser un souvenir de sa visite; n'ayant pas songé à une conquête, il n'avait pas amené de grosse artillerie, et le froid l'avait ensuite déterminé à se retirer; à son retour il avait couronné son serviteur Janusch roi de Hongrie, et Ferdinand, qui n'était que gouverneur de Vienne pour le roi d'Espagne, n'avait aucun droit sur le pays. Ensuite Ibrahim ne s'abstint d'aucun outrage contre Charles qui avait marché en Italie seulement pour extorquer de l'argent au pape et au roi de France, et qui se croyait empereur parce qu'il s'était coiffé d'une couronne. Le véritable titre impérial, ajouta-t-il, est dans le sabre; et quant à la paix, on ne pouvait y songer que si Ferdinand, renonçant à la Hongrie, restituait même ce qu'il occupait de ce pays, et si Charles, quittant l'Allemagne, retournait en Espagne et laissait le roi Janusch dans la paisible possession du royaume dont il avait reçu l'investiture. Les ambassadeurs répondirent de leur mieux à toutes ces paroles, et finirent par offrir des sommes considérables. Mais Ibrahim répliqua que son maître n'avait pas besoin d'argent; que les sept tours dont il leur montra les créneaux par la fenêtre regorgeaient de richesses; que Weixelberger et Hobordansky avaient promis à lui Ibrahim 100,000 florins pour avoir son appui; qu'il leur avait répondu ce qu'il répétait encore; que nul présent, si considérable qu'il fut, ne pourrait le dé-

(1) Rapport de Lamberg et de Jurischitz.

terminer à déserter les intérêts de son maître; qu'il était résolu au contraire à l'aider à conquérir le monde plutôt que de lui conseiller d'abandonner des contrées dont il s'était emparé. Les ambassadeurs le supplièrent de ne point considérer leurs offres sous un mauvais aspect, et de leur faire obtenir une audience du sultan. Cette dernière faveur leur fut accordée au bout de huit jours [7 novembre 1530]. Ils furent introduits solennellement. En traversant la première cour du sérail ils virent deux éléphants avec leurs guides; dans la seconde ils furent accueillis par les rugissements de dix lions et de deux léopards enchaînés (1). Les gardes du corps, les valets de la cour coiffés de bonnets d'or, trois mille janitschares se tenaient rangés devant la salle du divan. Dans cette salle siégeait le grand vesir, ayant à sa droite les vesirs Kasim, Ajas et le beglerbeg de Rumili, Behram-Pascha; à sa gauche les deux kadiaskers, les trois defterdars, à une certaine distance le secrétaire d'État. Comme il y avait là un interprète sachant le latin et le turc, Lamberg parla en allemand et répondit aux questions captieuses et malveillantes du grand vesir; puis le grand maréchal et le grand chambellan conduisirent les envoyés devant le sultan. Là Lamberg prononça en langue allemande un discours qui fut traduit par son interprète en latin, et par le drogman de la cour en turc. Après la présentation des lettres de créance, Jurischitz exposa en croate la demande déjà produite au grand vesir, la remit écrite en latin, et conclut en sollicitant une prompte réponse. Le sultan fit un signe d'assentiment, prononça quelques mots, et le grand vesir donna aux envoyés l'assurance qu'ils seraient satisfaits au plus tôt. Deux jours après ils furent mandés devant Ibrahim qui répéta ses premiers propos et ses outrages à Hobordansky, insistant sur l'impossibilité pour son maître de rendre la Hongrie deux fois conquise par ses armes, ajoutant avec affectation que Suleiman avait entrepris la première expédition sur les instances pressantes du roi de France et de sa mère, et avait promis à François I[er] de l'assister par terre et par mer contre Charles V. Comme le grand vesir ni les ambassadeurs ne voulaient renoncer à la Hongrie, ces derniers demandèrent leur audience de congé; six jours après Suleiman les admit à l'honneur de lui baiser la main et les renvoya avec une réponse écrite.

Pendant que Lamberg et Jurischitz négociaient à Constantinople, le général de Ferdinand, Guillaume de Rogendorf, assiégeait Ofen, et le jour même où Ibrahim jetait ses dédains sur les réclamations de Hobordansky, celui-ci, se mêlant aux soldats de la garnison qui rentraient à la suite d'une sortie, s'introduisit dans la place, bien résolu à mettre un terme à la vie de Zapolya, dût-il sacrifier la sienne. Reconnu et convaincu par le poignard que l'on trouva caché dans sa manche, il fut cousu dans un sac et jeté dans le Danube (1). Du côté des Turcs la défense d'Ofen avait été confiée à Kasim-Pascha, à Mumin-Aga (2), et au chargé d'affaires de Suleiman, Aloisio Gritti; ils avaient trois mille Turcs sous leurs ordres. Au bout de six semaines, Rogendorf, ne recevant pas les secours qu'il attendait, fut contraint de lever le siége; d'ailleurs il n'était pas en état de tenir la campagne contre les troupes embarquées sur la flotte de Mohammed-Beg, bien pourvues de munitions de guerre et de bouche, et qu'allaient soutenir deux mille cavaliers. Six semaines avant ce siége infructueux, Mohammed, sandschakbeg de Semendra, et Murad, gouverneur de l'Herzegowina, prétendant faire des irruptions sur les domaines de Ferdinand, avaient désolé la moitié de la Hongrie. Mohammed porta le fer et la flamme dans les cantons entre la Waag et la Neutra, et jeta l'effroi dans les villes des montagnes. Murad incendia Bainocz que les habitants avaient abandonné. Dans l'espace de quinze jours la ruine avait frappé sans distinction les adversaires et les partisans de Zapolya; dix mille Hongrois avaient été entraînés comme esclaves, et Zapolya, les voyant chargés de fers à Ofen, ne put que verser des larmes stériles sur leur sort. En même temps les akindschis s'étaient jetés sur une partie de la Carniole, et répétèrent quatre fois encore ces irruptions, depuis Noël jusqu'à Pâques, traînant après eux plus de trois mille esclaves (3).

(1) Dans le rapport et dans l'Itinerario.

(1) Litter. Rogendorfi ad comit. nic. ep. Pray, Epistolæ procerum, t. I, p. 163.

(2) Istuanfi fait de Kasim Cassonus, de Mumin Numilla.

(3) Ferdi, fol. 174.

Suleiman reçut la nouvelle de la délivrance d'Ofen au moment où il revenait de Brusa à Constantinople; il passa l'hiver dans sa capitale occupé d'affaires intérieures, et changea quelques gouverneurs. Le beglerbeg de Rumili, Behram-Pascha, avait été assassiné par ses esclaves qui furent tous exécutés pour ce meurtre. Son gouvernement revint au grand vesir serasker. Au reste, Ibrahim était plus occupé que le sultan de la réception des ambassades et des présents. On vit paraître une ambassade polonaise, et de son côté la Porte adressa un message solennel à Sigismond (1). Les envoyés des prétendants rivaux au trône de Hongrie, de Zapolya et de Pereny, offrirent au grand vesir chacun une énorme coupe d'or d'un très-grand prix (2). L'année précédente, Suleiman avait fait partir pour la Russie un certain Ahmed avec la mission de s'occuper d'achats de martre zibeline; de ce pays arriva un envoyé porteur d'une lettre de Wassili, en date du mois d'avril 1531, chargé de demander ce qu'étaient devenus les deux messagers jadis adressés par Wassili à Belgrad, et de les réclamer en menaçant la Turquie du fer et du feu. Il n'y eut point lieu a des rapports ultérieurs entre Suleiman et Wassili; mais sept ans après le successeur de Wassili, Jean IV, fit partir de Moskow un de ses officiers Adaschew, avec des lettres amicales pour le sultan (3)

La cinquième expédition de Suleiman fut dirigée formellement contre Charles V et l'Allemagne; car il ne reconnaissait Ferdinand ni comme roi de Hongrie, ni comme souverain de Bohême, mais seulement en qualité de lieutenant du roi d'Espagne en Allemagne, et dans ses lettres ne lui donnait que le titre de commandant de Vienne. L'orgueil de Suleiman et d'Ibrahim se refusait à considérer dans Ferdinand un rival de la grandeur et de la puissance ottomane; ce fut donc à lui que fut déclarée la guerre, non point comme à l'empereur; car Suleiman ne voulait partager ce titre avec aucun souverain sur la terre: Ibrahim répétait souvent qu'il ne pouvait exister qu'un seul empereur sur la terre, comme un seul Dieu dans le ciel; on s'attaquait à Charles seulement, comme au roi d'Espagne, dont le lieutenant en Allemagne, Ferdinand, inquiétait les frontières du royaume de Hongrie appartenant à l'empire ottoman, et conféré comme fief à Zapolya. Suleiman ne voulait se mesurer qu'avec Charles V; il prétendait le chercher jusqu'au cœur de l'Allemagne; car Ferdinand, selon les expressions d'Ibrahim, au lieu d'attendre sa visite à Vienne, s'était enfui à Lemberg et à Prague. Charles V, le vainqueur de Pavie, le conquérant de Rome, qui tout récemment convoquait à Ratisbonne les forces allemandes contre les dangers de la puissance turque, dont les vastes projets soulevaient dès lors les jalousies et les inquiétudes de la France, et des protestants qui l'accusaient d'aspirer à la domination du monde, ce monarque glorieux aux yeux de Suleiman qui s'intitulait schah des schahs, grand padischah, et unique maître du monde, était le seul adversaire digne de ses armes.

Suleiman se mit donc en mouvement à la tête de deux cent mille hommes, parmi lesquels on comptait seize mille hommes de l'armée de Rumili, trente mille d'Anatoli, douze mille janitschares, et deux mille cavaliers réguliers, soixante mille akindschis [25 avril 1532]. L'armée traînait avec elle trois cents pièces d'artillerie. Le sultan maintint une sévère discipline parmi tous ces soldats, distribuant à propos les châtiments et les récompenses. Dans sa marche il reçut les envoyés d'Autriche et de France, Pereny et le fils du despote. A Nissa, les représentants de Ferdinand, les comtes de Lamberg et de Nogarola, furent admis à lui baiser la main. Ils avaient pour mission de demander la prolongation de la trêve de Wissgrad conclue avec Zapolya. A Belgrad, l'ambassadeur français Rincon fut présenté en audience solennelle avec le même cérémonial employé dans la dernière campagne à Ofen envers Zapolya (1). Les envoyés de Ferdinand se retirèrent sans avoir reçu de réponse favorable; mais celui de France obtint de gracieuses paroles (2). A Essek, Pierre Pereny et le fils du despote baisèrent la main

(1) Historia di M. Guazzo; Venezia, 1569, p. 123.

(2) Dans l'Histoire de Marini Sanuto, l. LIV, et copia della lettera di Janos d'Hongeria.

(3) Karamsin, Histoire de l'empire russe, t. VII, p. 229.

(1) Journal, Ferdi, fol. 186; Dschelalsade, fol. 148.

(2) Istuanfi, l. XI; Dschelalsade, Ferdi, fol. 188; Abdulasis, fol. 88.

du grand vesir; puis, d'après le conseil de Gritti, Pereny fut violemment arrêté, deux de ses gens qui se mirent en défense furent immolés; d'autres se rachetèrent; Pereny lui-même ne fut remis à son adversaire Zapolya qu'à la condition de laisser son fils âgé de sept ans comme otage. Cet enfant, qui fut circoncis et emmené à Constantinople, ne revit jamais son père. Au delà de Belgrad, l'armée fut encore fortifiée de quinze mille Tatares amenés par le frère du chan Ssahib-Girai. A Essek, Chosrew-Beg, gouverneur de Bosnie, se réunit à l'armée avec cent mille hommes. Devant ces forces, à leur passage tombèrent les châteaux de Siklos, Egerszeg, Babocsa, Belovar, Berzencze, Kapolna, Csicso, Safade, Kapornak, Wutusch, Pœlœske, Rum, Hidveg, Kœrmendvar, Ikervar, Mesteri, Szombathely. Il n'en fut point ainsi de la place de Guns, dont la défense héroïque acquit une gloire immortelle à son intrépide commandant Nicolas Jurischitz.

Le 9 août, le grand vesir campa sous les murs de Guns, et trois jours après arriva le sultan, trempé par la pluie qui tombait à torrents. On fit jouer l'artillerie; au bout de quelques jours les ouvrages élevés de la place étaient renversés; on pratiqua des mines, et l'assaut fut livré. Jurischitz compte douze assauts dans son rapport au roi, et quatre se trouvent d'accord avec les dates données par le journal de Suleiman, et par les historiens ottomans. Les murs furent minés en treize endroits, une brèche s'ouvrit de huit toises; sur deux points s'élevèrent des monceaux de fascines plus hauts que les murs, et les Turcs incommodèrent fortement les assiégés par un feu très-vif. Les chrétiens parvinrent à mettre le feu à l'un de ces monceaux de bois, mais les assiégeants l'éteignirent. Le seizième jour après l'arrivée de Suleiman devant Guns, Jurischitz venait d'écrire son rapport à l'empereur, lorsqu'Ibrahim le fit sommer de remettre la ville, de payer un tribut annuel, ou de se racheter moyennant 2,000 florins hongrois donnés en présents pour les capitaines des janitschares. Jurischitz répondit que la place ne lui appartenant pas, il n'avait pas le droit de payer tribut pour elle, et qu'il ne possédait pas 2,000 florins. Trois fois Ibrahim lui fit demander s'il n'avait pas changé de pensée, et trois fois il reçut la même réponse. Au bout d'une heure il fit donner le signal de l'assaut. Par son ordre des crieurs avaient proclamé une augmentation de solde, et des fiefs pour les vainqueurs. « Chacun, dit l'historien Petschewi, prit son âme sur sa langue, et s'écria : ou je prendrai la tête de l'ennemi, ou je lui laisserai la mienne. » Les janitschares et les asabes s'élancèrent, et avaient déjà planté huit drapeaux sur les murailles; protégés par un faible abri, serrés contre le mur, les gens de la ville attendaient leur dernière heure, lorsque les vieillards, les femmes et les enfants poussèrent vers le ciel un cri si lamentable et si déchirant que les assaillants effrayés reculèrent et laissèrent même deux de leurs bannières dans les mains des assiégés. Ce changement rapide parut si miraculeux aux deux partis que les Turcs crurent apercevoir un chevalier céleste brandissant contre eux une épée, et les chrétiens s'imaginèrent avoir reconnu saint Martin, le grand patron de Stein sur l'Anger (1). Trois heures après parurent quatre Turcs devant la brèche, pour inviter Jurischitz à se rendre dans le camp sur la foi du grand vesir, attendu qu'il avait trouvé grâce auprès du Grand Seigneur, blessé lui-même dans le dernier assaut : Jurischitz était hors d'état de tenir davantage. De sept cents vaillants soldats dont se composait toute la garnison au commencement du siége, à peine lui en restait-il la moitié; la poudre à canon était épuisée; la plupart des guerriers n'avaient plus la force de se défendre. Le commandant accepta donc l'invitation des Ottomans, moyennant un sauf-conduit écrit et la remise de deux otages. Un des quatre parlementaires tira aussitôt le sauf-conduit de son sein. Deux autres se présentèrent comme otages. Accompagné de l'aga des janitschares, Jurischitz fut conduit devant Ibrahim, qui se leva, lui tendit la main et le fit asseoir. Il lui demanda s'il était guéri de la maladie dont il souffrait lorsqu'il était à Constantinople comme ambassadeur, s'il était blessé dangereusement, pourquoi il n'avait pas remis aussitôt la place sous ses ordres, comme Bathyany et Pierre

(1) Jovius, l. xxx, d'après le témoignage oral de Jurischitz, et dans Katona, p. 822.

d'Eberaus avaient fait pour les leurs, s'il attendait encore que son maître parût pour le délivrer. Jurischitz laissa tomber cette dernière question ; quant aux trois premières, il répondit qu'il était rétabli de son ancienne maladie ; que ses deux blessures, l'une d'un coup de feu, l'autre du jet d'une pierre, ne présentaient aucun danger, que son honneur ne lui avait point permis de s'humilier devant les ennemis de son maître sans une nécessité extrême ou sans contrainte. Il devait donc, poursuivit Ibrahim, se prosterner devant le Grand Seigneur qui lui faisait don de la ville et du château. Jurischitz, qui dans son ambassade avait observé que rien ne flattait plus l'orgueil d'Ibrahim que la reconnaissance de sa toute-puissance, répondit qu'il était trop affaibli par ses blessures pour être en état de paraître devant le sultan qui d'ailleurs maintenait toujours ce que promettait son représentant. Ibrahim accueillit cette excuse, et consentit volontiers à une demande tendant à ce que douze Turcs veillassent sur la brèche pour empêcher les autres de pénétrer (1). L'aga des janitschares désirait visiter le château ; mais Jurischitz, aussi prudent que brave, répondit qu'il y avait dans cette enceinte des Espagnols et des Allemands qu'il fallait contenir, que d'ailleurs il n'avait donné parole que pour la ville, et non point pour la citadelle. Ibrahim se trouva satisfait, accepta gracieusement les vases d'argent que Jurischitz lui offrit ainsi qu'aux chefs des Turcs, et lui remit un vêtement d'honneur au nom du sultan. Une troupe de Turcs, enseignes déployées, musique en tête, alla occuper la brèche en poussant le cri d'Allah ; ce fut assez pour la vanité d'Ibrahim et l'honneur de Suleiman. Le courrier que le grand vesir expédia le lendemain matin avec la joyeuse nouvelle de la remise de la place reçut 500 florins d'or, un kaftan, et une assignation de 10,000 aspres annuels ; au grand vesir lui-même furent donnés un vêtement d'honneur et des plumes de héron. Le jour suivant, les vesirs, les beglerbegs et les begs présentèrent leurs félicitations à Suleiman dans un divan solennel ; le 30 août, ayant appris la conquête d'OEdenburg, le sultan congédia les envoyés de Ferdinand, Lamberg et Nogarola, qui depuis leur retour de Belgrad avaient été envoyés de nouveau auprès du sultan, et n'avaient pas obtenu cette fois plus de succès que dans leur première mission. Il leur fit des présents et leur remit une lettre qui appelait Ferdinand en rase campagne, le menaçant de la dévastation de ses États. Cette lettre, écrite en caractères d'or et d'azur, était renfermée dans une bourse d'or.

Vienne s'attendait à voir bientôt Suleiman reparaître sous ses murailles ; car déjà les akindschis sous la conduite de Kasim, qui durant le dernier siége s'était avancé jusqu'à l'Enns, avaient parcouru la haute et la basse Autriche, pillant, brûlant tout sur leur passage. Alors arriva la nouvelle inattendue que l'orage se dirigeait de Guns à gauche à travers la Styrie. Ce qui poussait le sultan de ce côté, c'étaient l'époque avancée de l'année et l'expérience faite à Guns, que de mauvaises murailles défendues avec courage résistaient à la plus vaillante armée et à de l'artillerie légère, plutôt que le bruit que des troupes espagnoles et italiennes s'approchaient pour soutenir les Autrichiens. Suleiman n'ayant presque point amené de grosse artillerie, car il ne pouvait songer à faire le siége de Vienne, son plan de campagne devait avoir pour but d'amener une bataille rangée dans laquelle il espérait se mesurer avec le seul adversaire redoutable de sa grandeur et de sa puissance. Cette opinion est fortifiée encore par la lettre dont il chargea les comtes Lamberg et Nogarola (1). Mais comme l'armée de Charles et de Ferdinand se tint dans Vienne, et que pour marcher sur cette ville il fallait passer par la forte place de Neustadt, l'expédition conçue sur des proportions gigantesques se réduisit à des irruptions destructives, et Suleiman, laissant Neustadt, pénétra dans la Styrie qu'il désola.

En même temps Kasim-Beg, avec quinze à seize mille akindschis, traversait de nouveau l'Autriche et dépassait l'Enns, massacrant les vieillards et les enfants, emportant de jeunes garçons et de jeunes filles attachés sur les chevaux, brûlant les bourgs et les villages. A Ernsthofen, une horde franchit l'Enns, et pas-

(1) Rapport de Jurischitz du 30 août.

(1) Jovius, l. xxx ; Katona, l. xx, p. 829.

sant par Kleink, Disbach, Stadlkirchen, se dirigea vers Wolfern et Losen-Steinleithen; ce dernier lieu fut défendu par un seul homme qui avait pointé des armes à feu à toutes les fenêtres; son premier coup ayant atteint l'un des principaux assaillants, les autres, au nombre de cinq cents, se retirèrent pleins d'effroi. La nouvelle de la retraite de Suleiman les rappela de la ville de Steyer, dans laquelle venait d'ailleurs d'entrer un renfort de mille cavaliers, arrivés de Styrie. En se retirant, les akindschis brûlèrent le bourg de Weyer, furent repoussés dans une attaque sur Waidhofen, qu'ils avaient tentée au nombre de douze mille, s'enfuirent devant les citoyens qui, dans une heureuse sortie, enlevèrent cinq cents chevaux et délivrèrent quatre cents esclaves. Kasim ne suivit pas les bords du Danube; il traversa le Wienerwald, comptant sortir de cette chaîne de montagnes aux environs de Vienne, et se dirigeant vers la Styrie rejoindre ainsi l'armée de Suleiman. Mais les debouchés des vallées étaient occupés par les troupes impériales sous les ordres du comte Palatin Frédérich Les Turcs atteignirent Pottenstein; près de Loibersdorf était posté Schœrtlin de Burtenbach, commandant du contingent d'Augsburg, avec vingt-deux étendards de lansquenets de l'empire; ce chef, se détachant à la tête de dix bannières du corps du Palatin, attaqua l'ennemi fort de huit mille hommes, le délogea de Pottenstein, et, le chassant devant lui, le poussa par des vallons creux sous la bouche des canons du Palatin. Kasim, sentant la difficulté de s'ouvrir un passage avec la masse d'esclaves qu'il traînait après lui, fit massacrer quatre mille de ces malheureux; puis, au milieu d'une nuit obscure et orageuse, s'avança en deux colonnes, dont l'une, conduite par Feris, se frayant le sabre à la main une route à travers les bois où ne se rencontrait point de chemin, s'échappa heureusement et se mit sur les traces du gros de l'armée ottomane en Styrie; mais l'autre corps dirigé par Kasim, attaqué d'abord par le commandant du contingent d'Augsburg, en se détournant par la vallée de Stahremberg, tomba sous le feu du Palatin. Kasim périt un des premiers. Osman, prenant le commandement à sa place, pénétra jusque dans la plaine; mais il alla se heurter contre les troupes du comte de Lodron et du markgraf Joachim de Brandeburg, fut battu et dispersé; alors ce fut plutôt une boucherie qu'un combat; car les akindschis épuisés, montés sur des chevaux affamés, n'ayant dans leurs mains que des lances rompues, n'opposèrent plus de résistance. Quelques-uns, échappés à cette défaite, furent acculés dans la gorge de Prigglitz par les paysans qui les égorgèrent; d'autres furent précipités du haut d'un rocher à Sebenstein dans un lieu appelé depuis le *saut des Turcs*. Ceux qui purent encore se rallier entre Baden et Traiskirchen allèrent donner sur les troupes allemandes, puis sur les Hongrois. Paul Baksis courut sur Osman, le renversa de cheval d'un coup de lance, l'acheva de son poignard, et emporta comme un trophée son armure étincelante d'or. Le casque de Kasim, relevé d'or, garni de pierreries et orné de plumes de vautour, fut présenté à l'empereur par le comte Palatin, comme un symbole du triomphe de l'aigle sur le vautour.

Ainsi, des seize mille akindschis de Kasim, il ne restait que la faible troupe, échappée sous la direction de Feris à travers les forêts jusque dans la Styrie. Quant à cette province, elle était alors désolée par Suleiman, qui, passant par les vallées de Friedberg, Kirchberg, Hartberg, se dirigea sur Gratz. Friedberg, Kirchberg et Hartberg, dont les habitants se réfugièrent dans les églises entourées de murs qu'ils défendaient comme des forteresses, furent livrés aux flammes. Dans le voisinage de Gleisdorf, le châtelain de Poltau surprit le camp, et le journal de Suleiman comme les histoires impériales reconnaissent que de rudes coups furent portés aux infidèles. Le chan tatare avec ses hordes dévastait les rives de la Mur. L'armée avait heureusement franchi les montagnes et alla camper devant Gratz, la belle et grande ville, « dont les jardins et les vignobles, dit l'historien Aali, ressemblent au Paradis, dont les maisons et les édifices sont la demeure des gens aisés et des riches. » Vraisemblablement Suleiman tenta de pénétrer dans la ville; car on voit encore une image de Turc, au pied de la citadelle près de la vieille porte, regardant par une fenêtre; et la tradition dit que le Turc s'était avancé jusque-là, mais qu'il ne put aller plus loin : en outre, les historiens ottomans parlent de la conquête de Gratz avec cette même sincé-

rité dont ils font preuve en mentionnant celle de Guns. Cette assertion se trouve contredite par le journal de la campagne de Suleiman, dans lequel non-seulement il n'y a pas un mot relatif à la prise ou à la remise de Gratz, mais où il est dit expressément qu'au-dessous de Gratz Suleiman avait traversé la Mur avec perte d'hommes et de bagages (1). Si les Turcs avaient été maîtres de la ville, ils y seraient bien restés un jour, ils auraient fait usage du pont pour passer la Mur, et le grand padischah ne se serait point exposé au danger de se noyer dans une rivière de Styrie. Jean Katzianer, qui déjà, dans le nord, avait battu et repoussé les akindschis, parvenus au delà de Neustadt, se réunissant aux forces de Gratz, tomba près de Ferniz sur les derrières de l'armée ottomane, battit un corps de huit mille hommes, et rapporta la tête d'un pascha [13 septembre]. Le lendemain l'armée campant devant Seckau se procura des vivres en abondance, puis elle alla planter ses tentes sur les bords de la Drau, au pied des murs de Marburg : elle livra trois assauts à cette ville, et fut repoussée par Sigismond Weixelberg, qui venait encore de détruire deux mille Turcs dans les champs de Leibnitz. Suleiman s'arrêta quatre jours en ces lieux, en attendant l'achèvement d'un pont ; les vesirs et les agas pressaient les ouvriers le bâton à la main. et le sultan surveillait les travaux, de sa tente, dressée au-dessus des flots. La presse fut grande sur le pont ; il fallut que le grand vesir et les paschas se tinssent là tout le jour pour maintenir l'ordre nécessaire. Suleiman témoigna sa satisfaction à Ibrahim en lui donnant un cheval garni de riches harnais et une somme d'argent. Le lendemain à midi toute l'armée étant passée, le pont fut livré aux flammes. Alors la marche se poursuivit le long de la Drau et par le défilé de Vinicza à la sortie de la Styrie; il y eut encore là bien des obstacles à surmonter, et l'on perdit beaucoup de bagages. Les fourrageurs allèrent brûler Feistritz et Gonoviz et ravager les alentours de Cilli et de Neuhaus. Une horde avait pénétré par delà les montagnes vers S. Leonhard, dans la vallée de Lavant; puis, franchissant une nouvelle chaîne, elle s'était avancée vers Hultemberg en Carinthie ; mais là elle fut repoussée par le vaillant capitaine Veit Welzer. Au-dessous de Warasdin, un boulet, parti du château de Rassina, tua le frère du defterdar Schaaban; aussitôt les habitants furent massacrés, et la place fut incendiée. Près d'Herbartie, le grand vesir se sépara du sultan. Celui-ci, avec les janitschares et les sipahis, prenant à gauche, marcha, par Capronczа et Berœcze, sur Posega; Ibrahim, se dirigeant à droite avec l'arrière-garde de l'armée, suivit tranquillement sa route par Kreutz, Gudovecz, Chasma, Velica et le château berceau de la famille de Zapolya. De Lugovich, Ibrahim renvoya le prisonnier André Stadler avec une lettre en italien pour Ferdinand ; il y parlait de la retraite en termes ridiculement emphatiques, disant que nulle part on n'avait pu rencontrer Charles; et il terminait par cette observation, «que les États du roi étaient comme ses femmes, attendu qu'on ne le trouvait, ni au sein des uns, ni auprès des autres.» La ville de Posega, qui comptait de quarante à cinquante mille habitants, fut emportée et livrée aux flammes. Les places de Podgaracs et de Nassicz, au-dessous d'Essek, envoyèrent les clefs de leurs portes en signe de soumission ; Suleiman donna ces villes en fief avec tout leur territoire au grand vesir, pour récompenser les succès de l'expédition dévastatrice. L'armée entraîna derrière elle trente mille esclaves de Hongrie, de Styrie et de Sclavonie. Une fois qu'elle eut passé le Bossut, il fut proclamé que l'on devait s'abstenir de saisir les habitants, car on était sur le territoire du sultan. En face de Belgrad, les deux camps de Suleiman et du grand vesir se réunirent de nouveau. Ibrahim s'avança avec les paschas et les begs au-devant de son maître. Le lendemain il y eut revue, divan, baise-main. Les vesirs, defterdars, le secrétaire d'État et le beglerbeg d'Anatoli reçurent des vêtements d'honneur ; des lettres de victoire furent adressées aux gouverneurs de l'empire et au doge de Venise

De Belgrad, l'interprète de la Porte, Junis, fut encore envoyé comme ambassadeur à Venise, porteur d'une lettre de victoire pour le doge, dans laquelle on s'efforçait de donner le change sur l'humiliation de la retraite du padischah, en employant des termes outrageants pour l'empe-

(1) Dschelalsade, fol. 152; Aali, xxv[e] événement, 240; Petschewi, fol. 57; journal de Suleiman.

reur. « Le Grand Seigneur, disait-on, était arrivé jusqu'à la grande ville de Gratz, ancienne résidence de ce misérable fugitif, qui s'était encore enfui de ce lieu pour sauver sa vie, et avait abandonné ses sujets mécréants qui suivaient le sentier du diable. » Après avoir entièrement détruit l'erreur des infidèles, le grand padischah était revenu sur ses pas, et sur sa route avait conquis les châteaux de Charbutie, Posega, etc. Deux jours après, le grand vesir passa le pont de la Save, musique en tête, enseignes déployées, et déposa la bannière de serasker aux pieds du sultan [9 novembre]. A Philippopolis il y eut divan et investiture de la Crimée au frère d'Ilamgirai, le chan Ssahibgirai, qui, avec ses Tatares, avait fidèlement soutenu l'expédition, et porté ses ravages sur la rive orientale de la Mur. A son frère Seadetgirai, en dédommagement de ses prétentions sur le pouvoir princier jadis possédé par lui, fut attribuée une solde annuelle de 300,000 aspres et un domaine de la couronne d'un revenu de 500,000 aspres.

A son retour d'Autriche, Suleiman reçut l'ambassadeur polonais, Pierre Opalinski, qui venait solliciter la prolongation de la trêve, accordée trente-trois ans auparavant par Bajesid II, puis confirmée il y avait sept ans, et demander que la paix régnât du côté de la Moldavie (1). Suleiman accorda la demande de Sigismond, et recommanda au chan de Crimée, Ssahibgirai, de vivre en paix et amitié avec le roi de Pologne. Le 18 novembre il fit son entrée solennelle dans sa capitale, qui avait été privée sept mois de sa présence. Durant cinq jours on ordonna d'illuminer de feux de joie la ville et les faubourgs de Skutari, Ejub et Galata; les bazars et les boutiques du Bosestan restèrent ouverts toute la nuit; durant cinq jours et cinq nuits ce ne furent que festins et réjouissances pour célébrer le triomphe de la grande expédition d'Allemagne, qui dans les historiens ottomans est appelée la guerre d'Allemagne contre le roi d'Espagne.

Tandis que Suleiman exerçait des ravages sur la Drau, le jour même où Kasim tombait sous les coups des impériaux, l'amiral de Charles, le fameux André Doria, après avoir foudroyé Coron toute une journée, enlevait cette place maritime, l'une des plus fortes de l'empire turc. Du côté de la terre on n'avait placé que quatorze canons; mais des trois points où la place est entourée par la mer, plus de cent cinquante pièces d'artillerie ébranlèrent les murailles, car la flotte de Doria comprenait trente-cinq gros vaisseaux et quatre-vingt-huit galères. Du côté de la terre, trois cents soldats italiens succombèrent, plus de mille furent blessés; heureusement les troupes des galères pontificales pénétrèrent du point appelé l'Isle dans l'enceinte de la ville. Les hommes qui formaient la garnison purent se retirer librement avec leurs femmes, leurs enfants et leurs effets (1). Deux mille Espagnols sous les ordres de François Mendoza restèrent dans la place. La flotte fit voile pour Patras, qui se rendit promptement (2), puis se dirigea vers Lépante. Des deux châteaux placés sur le détroit, celui de la Morée se rendit volontairement, l'autre fut emporté d'assaut. Une troupe de Turcs rassemblés à la hâte de la Morée fit mine de vouloir délivrer la place; mais elle se retira devant quatre mille arquebusiers espagnols que lui opposa Jérôme Tutavilla, comte de Farno, et fut réduite à se replier sur Lépante. Dans le fort appelé Molino, la garnison tout entière, composée de trois cents janitschares, avait été exterminée. Des grands canons qu'on y trouva couverts d'inscriptions turques, deux furent donnés par Doria aux chefs de ses troupes, Farno et Salviati; les autres furent enlevés pour décorer l'église que l'illustre marin fit élever à la vierge dans le port de Gênes avec les dépouilles enlevées aux pirates. Après avoir ravagé les côtes de Sicyone et de Corinthe, Doria, voyant la saison fort avancée, revint avec la flotte (3).

L'issue de la campagne d'Autriche, les conquêtes de Doria en Morée et de nouveaux pro-

(1) Historia rerum polonicarum concinnata a Salomone neugebauero, Hannoviæ 1618, p. 531. D'après Vapovius, à l'année 1532.

(1) Paruta, Historia Veneziana, l. VII; Sagredo, Memorie istoriche a 1532; Istuanfi, l. XV.

(2) Guazzo, Hist. Venez., 1549, p. 184.

(3) Paruta, Sagredo, Istuanfi, Doria et les historiens ottomans, Petschewi, fol. 58; Aali, XXVIe événement, fol. 141; Hadschi-Chalfa, Histoire des guerres maritimes, fol. 18.

jets de guerre contre la Perse inspirèrent à Suleiman des dispositions plus pacifiques à l'égard de Ferdinand, et il accorda aussitôt avant la fin de l'année le sauf-conduit demandé par ce monarque chrétien pour une nouvelle ambassade. Dans les premiers jours de janvier 1533, on vit arriver en même temps à Constantinople l'envoyé de Suleiman à Venise, Junis-Beg, et le représentant de Ferdinand, Jérôme de Zara, frère aîné du défenseur de Guns. Quarante nobles de Venise, parmi lesquels Marini Sanuto, le chroniqueur, allèrent recevoir pompeusement le premier (1). Quant à Jérôme de Zara, qui arrivait avec une simple suite de douze chevaux, il n'y eut aucune solennité à son entrée dans la ville. Le second jour de son arrivée il eut une audience du grand vesir, et dès le quatrième il fut admis auprès du sultan. Il demanda la paix; et Suleiman accorda aussitôt une trève, qui devait ensuite se transformer en un traité définitif quand Ferdinand, en témoignage de sa soumission, aurait envoyé les clefs de Gran: alors Suleiman reconnaîtrait Ferdinand et Charles comme ses frères, et il déclara être prêt à conclure une trève pour cinq ou sept années avec le dernier, même avant la remise du gage pour lequel il donnerait une indemnité à Ferdinand en Hongrie (2). Un tschausch, porteur d'une lettre du sultan écrite dans ce sens, fut aussitôt expédié pour Vienne, accompagné de Vespasien de Zara, fils de Jérôme (3). Le premier envoyé turc qu'eussent vu les murs de Vienne fut reçu par le roi Ferdinand avec de grands honneurs. Le roi était assis sur un trône placé sous un dais de drap d'or, ayant à sa droite vingt magnats hongrois, parmi lesquels l'archevêque de Gran, le traître Paul Varday, l'évêque de Groszwardein et l'abbé de Funfkirchen; à sa gauche les grands de la Bohême. Deux jours après, les conditions de la trève furent publiées en langue magyare pour la Hongrie, en bohémien pour la Bohême. Les Hongrois étaient effrayés de la demande étrange des clefs de Gran. Ferdinand pensa que l'on pouvait faire fabriquer de fausses clefs, attendu qu'Ibrahim avait juré ne vouloir qu'un simple acte de soumission et non pas la remise de la place (1). Au bout de quelques jours [29 mai 1533], le tschausch partit avec la réponse de Ferdinand, puis se mit en route un second ambassadeur du prince autrichien, en même temps plénipotentiaire de Marie, reine veuve de Hongrie, Cornelius-Dupplicius Schepper, porteur des clefs de Gran et de deux lettres, l'une de Ferdinand, l'autre de Charles V qui se portait comme intercesseur de son frère auprès de Suleiman, pour qu'il obtînt l'abandon de la Hongrie (2). De son côté, Ferdinand promettait sa médiation auprès de Charles pour la restitution de Coron (3). Cependant, sur la demande d'Ibrahim, Jérôme de Zara avait notifié la conclusion de la trève à tous les chefs militaires au service de Ferdinand, au gouverneur de Vienne, au sénéchal de la Carniole, aux commandants de Gran, Posega et Coron, ainsi qu'à l'amiral André Doria (4). Suleiman profita de cette sécurité pour faire de nouveaux préparatifs et des changements de gouvernements; il conféra l'administration de Ssaruchan dans l'Asie Mineure à son fils aîné, Mustapha, en lui donnant l'investiture d'un fief produisant 4 .000 ducats annuels. Le prince Mustapha vint baiser la main de son père dans une audience solennelle à Constantinople; le vesir Ajas lui tint l'étrier; le grand vesir Ibrahim lui soutenait le kaftan. Après lui, les fils des princes de Syrie et de Perse furent admis à l'audience. Le 30 mars mourut la mère de Suleiman, la belle Hafsza-Chatun, dont on voit le tombeau à côté de celui de son époux Selim Ier (5).

A la fin d'avril, Aloisio-Gritti, plénipotentiaire de Zapolya et lieutenant de Suleiman en Hongrie, arriva d'Ofen à Constantinople, et il se mêla aux conférences engagées par l'ordre d'Ibrahim avec Jérôme de Zara, sur la vieille question tant de fois débattue des droits de Ferdinand et de Suleiman à la Hongrie. A la fin de

(1) Marini Sanuto, Hist. l. VI, 9 janvier 1533.

(2) Rapport de l'ambassade de Pietro Zeno; Marini Sanuto, l. VI, 1533; Istuanfi, l. XII.

(3) Rapport de l'ambassade de Jérôme de Zara, dans les Archives de la maison impériale et royale.

(1) Verum Ferdinandus, posse pro clavibus facile, si sit necesse, alias confici. Istuanfi, l. XII.

(2) Le duplicata de la lettre de Charles V, du 26 mars, est dans les Archives de la maison impériale et royale.

(3) Lettres de créance de Schepper, dans les Archives impériales, et les pouvoirs de Jérôme et de Cornelius, du 6 avril.

(4) *Voy.* le rapport de l'ambassade.

(5) Dschelalsade, fol. 165; Ssolaksade, fol. 41.

mai, revinrent l'envoyé turc de Vienne, et le fils de Jérôme de Zara, accompagnés de Cornelius-Dupplicius Schepper pour le réglement définitif de la paix. Jérôme et son fils Vespasien remirent au grand vesir Ibrahim les clefs de Gran et les magnifiques présents de Ferdinand. Ibrahim sourit avec toute la satisfaction de l'orgueil à la vue des clefs, dont la présentation lui semblait un acte d'hommage de la part de Ferdinand, puis il fit signe à Jérôme qu'il pouvait les garder (1). Il accueillit très-gracieusement un médaillon d'or orné d'un diamant de 2,000 ducats, d'un rubis de 4,000 et d'une perle en forme de poire estimée la moitié du diamant. Il voulait aussitôt entrer en matière; mais Jérôme s'excusa, disant qu'il n'avait pas pouvoir de négocier sans ses collègues, et la première conférence fut fixée au surlendemain. Les négociations durèrent sept semaines, et les sept conférences qui furent tenues, quatre avec Ibrahim et trois avec Gritti, fournissent de précieux matériaux pour l'histoire diplomatique du temps, et pour caractériser l'emphase, l'orgueil, la ruse et la toute-puissance d'Ibrahim. C'est d'ailleurs la dernière circonstance où nous allons l'entendre parler. Le 27 mai les ambassadeurs furent conduits devant Ibrahim, qui les attendait assis vêtu magnifiquement. Après être restés longtemps debout, ils baisèrent le bord de ses vêtements, et le saluèrent comme frère de Ferdinand et de la reine Marie. Aussitôt le vesir commença un long discours sur les malheurs de la guerre et sur la puissance du sultan. « D'abord, dit-il, la solde des janitschares n'avait été que d'un demi-aspre par jour; depuis elle s'éleva successivement à 2, 3, 4 et 5 aspres; mais aucun soldat n'en reçoit plus de 8. La marine exige des frais énormes, et néanmoins telle est l'immensité des ressources, que les dépenses ne laissent point de vide dans le trésor; la veille encore il avait tiré 2,000,000 de ducats des caisses publiques, pour équiper une armée et une flotte destinées contre l'Italie. » Cinquante mille Tatares, selon lui, suffiraient pour dévaster le monde. Il avait chassé dans les forêts des milliers de femmes et d'enfants pour les préserver de l'esclavage; de bons Turcs faisaient de même. Car tous les Turcs n'étaient pas aussi barbares, aussi féroces qu'on les présentait aux yeux des chrétiens. Il gouvernait le grand empire : ce qu'il faisait restait accompli; car tout le pouvoir résidait en lui. Il conférait les emplois, distribuait les domaines; ce qu'il donnait était donné, ce qu'il refusait on ne pouvait l'obtenir. Lors même que le Grand Seigneur voulait accorder quelque faveur, avait fait quelque don, si ce n'était pas le bon plaisir d'Ibrahim, la chose était comme non avenue, car tout était entre ses mains, guerre, paix, richesse, pouvoir. » Il parlait ainsi aux envoyés, afin de les exciter à s'expliquer librement et sans réserve. Là-dessus, Cornelius ayant dit que le roi Ferdinand saluait le sultan des Turcs comme un père et le grand vesir comme un frère, Ibrahim s'écria aussitôt que Ferdinand faisait bien de rechercher l'amitié d'un souverain aussi grand que Suleiman; car sans cela de plus grands désastres pourraient fondre sur lui. Après un instant de silence, Cornelius dit « que le roi Ferdinand leur avait recommandé d'invoquer l'amitié et les bons conseils de son frère Ibrahim, afin qu'il l'aidât à obtenir la possession de la Hongrie tout entière. » Sans répondre à cette insinuation, Ibrahim, après avoir parcouru les lettres de créance données par Ferdinand, demanda si l'ambassadeur n'avait pas de lettre de Charles. Cornelius présenta la lettre par laquelle l'empereur appuyait les demandes de son frère. Alors Ibrahim se leva et dit : « C'est un grand souverain qu'il faut honorer. » Puis il prit la lettre, la baisa, la pressa contre son front, et la déposa plein de respect à ses côtés (1). Alors Cornelius poursuivit et dit « que le roi Ferdinand avait informé son frère, l'empereur Charles, des dispositions pacifiques et fraternelles du sultan ; que l'empereur Charles voulait considérer le sultan comme son frère, et que, sans qu'il fût besoin de négociations particulières, il désirait être compris dans le traité de Ferdinand, sous les conditions suivantes : il restituerait Coron, si la Hongrie entière était remise à son frère; l'île d'Ardschel serait rendue à ses précédents possesseurs; les habitants actuels de Coron auraient la faculté de se re-

(1) Rapport de l'ambassade, dans les Archives impériales.

(1) Dans les Archives impériales et dans le Codex de la bibliothèque de la cour.

tirer avec leurs effets et leurs biens; le pape, Venise, le roi de France et tous les autres souverains chrétiens pourraient être admis au bénéfice de cette paix. » Ibrahim répondit « que si l'empereur voulait sincèrement la paix, le sultan ne s'y refuserait pas, et qu'il lirait cette lettre. » Et, considérant le sceau appendu en parchemin, il ajouta : « Mon maître a aussi deux sceaux, dont il garde l'un en ses propres mains, et l'autre est remis aux miennes; car il voit qu'il n'existe aucune différence entre lui et moi, il commande pour moi des habits semblables à ceux qu'il fait faire pour lui-même. Il ne veut pas que je dépense rien en constructions, il fait bâtir pour moi; cette salle est due à ses soins. A propos de Coron, c'est une place comme nous en avons mille autres. Elle nous importe fort peu, et nous aimons mieux l'arracher par la force que de l'obtenir par accommodement. Nous pouvons la brûler, si cela nous plaît. Mon souverain a donné la Hongrie au roi Jean qui n'en sera pas dépouillé; l'île d'Ardschel appartient comme sandschak à Barberousse. Quant aux domaines et au douaire de la reine Marie, j'y songerai: si cette reine était restée une heure de plus à Ofen, elle serait tombée entre mes mains, et elle eût été traitée par mon maître comme une sœur; car le vrai principe des grands souverains est de pardonner aux vaincus. » Au sujet de la Hongrie, le grand vesir renvoya les ambassadeurs à Gritti, qui était le représentant de son maître pour ce qui regardait ce royaume (1). Cette conférence dura six heures. Dans deux entretiens suivants, Gritti prépara les voies au grand vesir en jouant, suivant ses propres expressions, le double rôle d'adversaire et d'arbitre. « Suleiman, dit-il, voulait tenir la promesse faite au roi Zapolya; mais lui, Gritti, demandait à mourir comme un chien s'il y avait quelque chose de vrai dans les prétentions qu'on lui prêtait sur la couronne de Hongrie; puis il se répandit en injures contre les Hongrois, peuple perfide et ingouvernable. D'après lui, les Turcs préféraient conquérir Coron plutôt que de recevoir cette place en vertu de conditions pacifiques, et à cet effet déjà soixante galères avaient pris position, vingt bastardes étaient en construction à Constantinople, dix galères se tenaient à Gallipoli, tandis que dix autres étaient en course contre le corsaire syracusain Beluomo; que Kurdoghli avait à Rhodes trente-six flûtes et galiotes prêtes à se porter contre les côtes de la Pouille, aussitôt que Charles ferait mine d'attaquer l'île d'Ardschel, que le sultan ne pouvait rendre quand il le voudrait, et qu'il ne voudrait pas restituer quand il le pourrait. Qu'après la conclusion de la paix les Espagnols de Coron seraient renvoyés chez eux. Que lui, Gritti, s'emploierait pour préserver les transfuges grecs. Qu'il était étrange que Charles prétendît faire comprendre toutes les puissances chrétiennes dans cette paix, sans avoir sondé leurs intentions, sans avoir attendu leur autorisation à cet égard; que ce matin même l'ambassadeur vénitien et le baile lui avaient déclaré que Venise n'avait nul besoin de cette disposition générale, attendu que la république était en paix et dans les meilleurs rapports avec la Porte. » Cornelius répondit « que l'empereur Charles voulait bien assurer la rentrée en grâce des transfuges grecs, attendu qu'il serait indigne de sa grandeur de conclure la paix sans cette stipulation, et cela pour beaucoup de causes, mais surtout, comme Gritti pouvait l'entrevoir, afin qu'il ne parût pas que l'empereur Charles méprisait les Grecs. Quant à la prétention de faire comprendre toutes les puissances chrétiennes dans la paix, en la soutenant, Charles, qui désirait la paix de toute la chrétienté, s'acquittait de son devoir d'empereur et de chrétien. »

Le lundi de la Pentecôte [2 juin 1533], les ambassadeurs eurent avec Ibrahim leur seconde conférence qui peint l'homme en traits plus saillants encore que la première. Gritti, l'interprète de la Porte, Junis-Beg, et le secrétaire d'État Mustapha-Dschelalsade, l'historien, y assistaient (1). Entre autres questions en apparence insignifiantes sur la France et l'Espagne, Ibrahim fit celle-ci : « Pourquoi ce dernier royaume n'est-il pas aussi bien cultivé que le premier? » A quoi Cornelius répondit que cela venait du manque d'eau, de l'expulsion des Maures et des juifs, et surtout de la fierté des

(1) Rapport de l'ambassade.

(1) Dschelalsade regarda peut-être comme un devoir de sa position de passer sous silence cette conférence dans son Histoire.

Espagnols qui étaient nés plutôt pour les armes que pour la charrue. « Cette élévation de sentiments, observa Ibrahim, vient de la chaleur du sang; elle se trouve aussi dans les gens qui sont audacieux et magnanimes (1). » Puis il engagea la conférence par une parabole : « Le plus terrible des animaux, dit-il, le lion est pris non par la force, mais par l'artifice des hommes; il est gagné par la nourriture que lui présentent les gardiens, puis par l'habitude; le gardien porte un bâton pour lui en imposer; nul étranger n'aurait l'audace de présenter la nourriture au lion. Le lion, c'est le prince; les gardiens, ce sont les conseillers et les ministres; le bâton, c'est la vérité et la justice par lesquelles seules les princes peuvent être dirigés. Lui, Ibrahim, contenait son maître le Grand Seigneur avec le bâton de la vérité et de la justice : l'empereur Charles était aussi un lion; il fallait qu'il fût juste, afin que les ambassadeurs pussent exercer la même puissance sur leur maître. » Ensuite il s'étendit sur sa toute-puissance avec plus d'orgueil que la dernière fois. « Ce que je fais est fait, dit-il; d'un palefrenier je puis faire un pascha; je puis donner des domaines et des États à qui je veux, sans que mon maître fasse là-dessus la moindre observation; et même, lorsqu'il ordonne quelque chose qui ne me convient pas, rien n'est exécuté; et lorsque je commande et qu'il enjoint le contraire, c'est ma volonté qui est accomplie et non pas la sienne. La guerre et la paix sont dans mes mains, je distribue les trésors. Le sultan n'est pas mieux vêtu que moi; il porte un costume semblable au mien; je n'ai rien à dépenser de ma fortune, car il subvient à tous mes besoins. Ses trésors, ses terres, ses États, tout m'est confié, et je puis disposer de tout à mon gré. J'ai vécu avec le sultan dès l'adolescence; nous sommes nés dans la même semaine. Aussitôt qu'il fut monté sur le trône, il fit connaître par un message en Hongrie la mort de son père, pensant que les Hongrois, suivant les coutumes de bon voisinage, lui adresseraient un ambassadeur pour lui offrir des compliments de condoléance et des félicitations; ils prirent le messager et le jetèrent dans les fers. Suleiman envoya un second tschausch qu'ils arrêtèrent encore, pensant peut-être que c'était un grand seigneur; de pareils procédés irritèrent le sultan au plus haut point. Plus tard, le roi de France fut fait prisonnier; la mère de ce prince écrivit au padischah les paroles suivantes : « Mon fils le roi de France a été pris par Charles, roi d'Espagne; j'espérais que Charles le renverrait généreusement; mais, loin d'agir ainsi, il a maltraité son prisonnier. J'ai recours à toi, grand empereur, montre ta magnanimité, et délivre mon fils. » Le padischah ému et irrité contre Charles songea aux meilleurs moyens de porter secours à la suppliante, et l'indigne traitement subi par ses envoyés de la part des Hongrois le provoqua d'autant plus fortement que l'épouse du roi de Hongrie était sœur de l'empereur Charles. Le roi Louis vint à sa rencontre; ils se mesurèrent tous deux le sabre à la main. Le sabre a décidé du droit, et j'ai arraché la puissance aux mains des Hongrois. C'est moi qui ai triomphé des Hongrois; car le padischah n'assistait point à la bataille de Mohacs. Il montait à cheval pour accourir à nous, lorsque je lui expédiai la nouvelle de la victoire; ensuite nous prîmes Ofen, et notre droit l'a emporté. » Alors il s'étendit sur la conquête d'Ofen, sur le massacre des prisonniers qui avaient été immolés, non sur son ordre, ni sur celui du sultan, mais par leur propre faute; sur les demandes exagérées d'Hobordansky, sur l'expédition de Vienne. « Pendant ce temps, dit-il, Charles était en Italie, menaçant les Turcs de la guerre et les luthériens d'une conversion forcée à leur ancienne croyance; il était ensuite venu en Allemagne et il n'avait rien exécuté; il n'était pas digne d'un empereur d'entreprendre et de ne point accomplir, de dire et de ne point faire. Il avait indiqué un concile et ne l'avait point tenu, assiégé Ofen et ne l'avait point conquis; il aurait dû établir la paix entre son frère Ferdinand et le roi Jean, et il ne l'avait point amenée. Pour lui, Ibrahim, s'il voulait aujourd'hui réunir un concile, il amènerait d'un côté le pape, de l'autre les luthériens, et forcerait les deux partis à une réunion religieuse (1); lui et le sultan feraient maintenant ce que Charles aurait dû faire. Si le roi Louis était

(1) Ceci est tiré du rapport d'ambassade dont il a été question plus haut, ainsi que tout ce qui suit.

(1) Rapport de l'ambassade.

mort dans son lit, Ferdinand aurait peut-être quelques droits sur la Hongrie; mais maintenant ce royaume appartenait aux Turcs comme ayant été conquis une seconde fois avec le sabre. Nous avons marché vers la Hongrie, nous avons rendu à ton frère (en se tournant vers Jérôme) son château, nous avons reçu l'hommage d'autres sujets, nous sommes restés en Hongrie aussi longtemps qu'il nous a convenu, et nous n'avons trouvé personne qui nous ait opposé de la résistance.» Après quelques digressions il arriva enfin au véritable objet de la conférence, à la lettre de l'empereur Charles. «Cette lettre, dit-il en la prenant, n'est pas d'un prince modeste et prudent; il énumère ses titres avec orgueil; il en prend même qui ne lui appartiennent pas. Comment ose-t-il s'intituler roi de Jérusalem? ne sait-il donc pas que c'est le Grand Seigneur qui est maître de Jérusalem? prétend-il arracher à mon maître ses États, ou lui marquer du mépris par ce procédé? Je sais bien que de grands souverains chrétiens visitent Jérusalem en habits de mendiants; Charles croirait-il que s'il allait faire ainsi ce pèlerinage, il serait pour cela seul roi de Jérusalem? Je défendrai que désormais aucun chrétien ne se rende en ce lieu.» Cornelius chercha de son mieux à justifier ce titre par le style de chancellerie, disant que d'ailleurs il n'avait rien à déclarer à ce sujet. «De plus, poursuivit Ibrahim, Charles met son frère Ferdinand et mon maître le Grand Seigneur sur la même ligne. Il a raison d'aimer son frère; mais pourquoi prétend-il rabaisser mon maître en le réduisant au niveau de Ferdinand. Mon maître possède beaucoup de sandschakbegs plus puissants, plus riches en domaines et en hommes que Ferdinand. Ton parent et celui de ton frère Nicolas (s'adressant à Jérôme), le sandschakbeg de Kara-Amid, a plus de terres et d'hommes que Ferdinand (1). Il mène en campagne cinquante mille cavaliers qui tous lui obéissent, il a plus de sipahis et de vassaux que le roi Ferdinand, et il y a encore beaucoup de sandschaks tels que le sien! L'empereur Charles aurait dû avoir honte d'écrire sur ce ton. Bien plus modeste et plus véritablement digne est le roi François qui, dans sa dernière lettre, arrivée durant la campagne de Hongrie (1), se contente de signer François, roi de France; de son côté le Grand Seigneur, pour honorer le roi, n'a pas ajouté tous ses titres à la réponse, et lui a écrit au contraire comme à un frère bien-aimé; aussi avons-nous ordonné à Barberousse d'obéir au roi de France comme au Grand Seigneur, et d'exécuter ses commandements. Si Charles fait la paix avec nous, c'est alors seulement qu'il sera empereur; car nous ferons en sorte que les rois de France, d'Angleterre, le pape et les protestants le reconnaissent comme tel. Croyez-vous donc que le pape peut lui rester fidèle? Il est probable que non, s'il se rappelle le pillage de Rome et les mauvais traitements de sa captivité. Je possède une pierre de sa tiare, que j'ai achetée 60,000 ducats, et ce rubis (montrant celui qu'il portait au doigt) était à la main du roi de France lorsqu'il fut pris; j'en fis plus tard l'acquisition. Et vous pensez que le roi François peut aimer l'empereur Charles?» Il termina en disant qu'il ne pouvait montrer à son maître cette lettre inconvenante de Charles, de crainte de l'irriter; si Charles désirait la paix, il devait lui-même envoyer un ambassadeur pour la demander; en attendant, un armistice de trois mois pouvait être accordé, et dans cet intervalle de temps il serait recommandé à Barberousse de ne point inquiéter les bâtiments ni les côtes des chrétiens.

Le soir du même jour Ibrahim et le sultan lui-même se rendirent dans la maison de Gritti; Suleiman y resta trois heures, à la grande inquiétude des moslims qui regardaient le sultan comme ensorcelé par Ibrahim et par Gritti. Huit jours après Gritti fit appeler les ambassadeurs, et leur reprocha surtout les termes de la lettre de Charles, qui avaient irrité violemment le sultan; car ils faisaient supposer que Suleiman avait exprimé le désir de la paix, et Charles semblait mettre son frère Ferdinand au niveau du padischah. Il déclara que la Hongrie avait été conférée à Zapolya et à son héritier; que lui, Gritti, se

(1) Toutes les histoires connues gardent le plus profond silence sur ce parent du vaillant défenseur de Guns.

(1) Marini Sanuto, Hist., l. VIII; somma della relazione di Rincone stato orator del re christianissimo al Sr Turco fasta familiarmente.

rendrait l'hiver prochain dans ce pays pour fixer les frontières, comme plénipotentiaire de Suleiman. Puis il s'étendit longuement sur la puissance infinie du sultan. «Dans la dernière campagne de Hongrie, dit-il, Suleiman avait emmené seulement dix-huit cents gardes du corps, Ibrahim mille, les autres paschas cinq cents; l'obéissance aveugle est si absolue que si maintenant le sultan envoyait un de ses cuisiniers pour mettre à mort le grand vesir, le supplice serait exécuté à l'instant sans difficulté. En lui seul réside le pouvoir de donner la paix au monde. Jamais la chrétienté n'a été aussi désunie que maintenant; après la retraite de l'empereur, le pape a consenti au divorce du roi d'Angleterre; Venise et Ferrare ont empêché que Charles nommât son neveu roi de Toscane; le roi François désire avoir Gênes, et il y parviendra.» Les ambassadeurs répondirent que si le padischah ne voulait pas la paix avec l'empereur Charles, ce monarque n'avait pas non plus besoin de la trêve. Ibrahim engagea la troisième conférence, en félicitant les ambassadeurs d'avoir enfin obtenu cette paix que tant de négociations avaient vainement poursuivie. Le traité était conclu, non point pour dix et vingt années, mais pour un aussi long temps que Ferdinand voudrait maintenir les relations pacifiques. Le roi Ferdinand conservait en Hongrie ce qu'il y possédait; s'il pouvait s'accommoder avec le roi Jean, Suleiman se prêterait à confirmer leurs arrangements. L'esclave Gritti avait plein pouvoir pour déterminer les frontières. Si l'empereur Charles voulait la paix, il n'avait qu'à envoyer ses ambassadeurs; en attendant il n'aurait à craindre aucune attaque; mais si les hostilités venaient de son côté, alors on serait prêt à entrer en lutte avec lui et avec le monde entier.

Le jour suivant, les ambassadeurs furent conduits par le tschauschbaschi à l'audience solennelle du sultan. D'abord ils prirent un repas avec Ibrahim, qui leur dicta les termes dans lesquels ils devaient parler au sultan: «Le roi Ferdinand, ton fils, considère tout ce que tu possèdes comme sa propriété, et tout ce qui est entre ses mains comme ton propre bien. Il ignorait que tu voulusses garder la Hongrie pour toi-même, sans quoi il n'y aurait jamais porté la guerre. Mais puisque toi, son père, tu désires avoir ce pays, il t'offre ses vœux pour ta prospérité et ta santé; car il ne doute pas que tu ne l'aides à obtenir la possession de ce royaume et d'autres encore.» Les ambassadeurs remercièrent Ibrahim d'avoir bien voulu appuyer les intérêts de son frère, le roi Ferdinand. Ensuite ils furent admis à baiser les vêtements du sultan. Cornelius débita son compliment, que l'interprète traduisit en se tournant vers Ibrahim, et celui-ci le transmit au sultan en l'embellissant de toutes sortes d'ornements oratoires. Cornelius s'excusa de n'avoir point apporté de présents, et pria le padischah de permettre au frère de Ferdinand, Ibrahim, de se porter auprès de la Porte comme le chargé d'affaires du roi; en même temps il sollicita la restitution du douaire de la reine Marie. Ensuite Jérôme, prenant la parole, fit connaître combien vivement le fils du Grand Seigneur, le roi Ferdinand, désirait entretenir une longue paix, être en correspondance continue, par lettres, avec son père, et avoir un baile ou consul à Constantinople. Suleiman répondit et s'interrompit fréquemment, afin que Junis-Beg pût traduire ses paroles; «Le padischah, dit-il, vous accorde la paix que dix autres ambassadeurs avant vous n'avaient pu obtenir. Il vous la donne, non pas pour sept, ou vingt-cinq, ou cent ans, mais pour deux ou trois siècles; bien plus, elle sera éternelle si vous ne la rompez point vous-mêmes. Le padischah traitera le roi Ferdinand comme son fils; les domaines et les hommes du padischah sont à son fils Ferdinand; ceux de Ferdinand appartiennent à son père; le padischah donne à la reine Marie le douaire qu'elle réclame et ce qu'elle possédait en Hongrie.» Cornelius baisa la main de Suleiman en le remerciant au nom de la reine Marie; Jérôme porta ses lèvres sur les vêtements du sultan. Ensuite Ibrahim poursuivit en présence de son maître: «Les conventions que le roi Ferdinand et le roi Jean pourront arrêter entre eux doivent être approuvées et confirmées par le Grand Seigneur et par moi; mon esclave Gritti sera revêtu de pleins pouvoirs à cet effet. Le Grand Seigneur sera l'ami des amis, l'ennemi des ennemis de son fils le roi Ferdinand; si l'empereur Charles veut aussi la paix, qu'il adresse une ambassade à la Sublime Porte.»

Le grand vesir demanda ensuite à Cornelius

quelle excuse il avait à présenter sur la lettre de Charles. Les ambassadeurs s'efforcèrent d'écarter toute apparence offensante du titre de roi de Jérusalem pris par Charles et de l'égalité établie entre Ferdinand et le sultan. L'empereur Charles, dirent-ils, n'avait eu aucune intention insultante. On ne pouvait empêcher personne de donner une malheureuse interprétation à la lettre de ce prince; mais il n'était pas moins disposé à l'approbation de la paix conclue avec son frère. Ibrahim demanda deux fois encore s'il n'y avait plus rien à dire, et les ambassadeurs prirent congé sans que le vesir ni Suleiman parussent fatigués de la longueur de l'audience qui durait depuis trois heures. Le lendemain ils furent appelés chez Ibrahim, auprès duquel se trouvait aussi Gritti. « Vous êtes maintenant mes amis, dit Ibrahim, depuis que vous avez mangé avec nous le sel et le pain. Nous vous donnerons deux lettres pour le roi Ferdinand, l'une de mon maître, l'autre de moi, qui suis dépositaire du pouvoir du sultan : c'est ainsi que nous avons coutume d'écrire ; il y aura donc également deux lettres pour l'empereur Charles. » Les ambassadeurs demandèrent à voir l'acte de paix en original, ou du moins qu'il leur en fût communiqué copie. « Cela n'est pas dans nos usages, répondit Ibrahim, chaque peuple a ses coutumes. — Laissez cela sur moi, dit Gritti, je vous montrerai le traité. — Gritti, reprit Ibrahim, vous nommera les puissances que nous avons comprises dans la paix, et que nous voulons voir traiter en amies par le roi Ferdinand. » Cornelius eut ensuite quelques débats avec Gritti, relativement au douaire de la reine Marie, promis la veille. Ibrahim se tourna vers Jérôme et lui dit en sclavon « que la parole donnée serait tenue. » Puis les ambassadeurs prirent congé, et Ibrahim les chargea de compliments pour son frère Ferdinand. Toutefois il se passa près de trois semaines avant que Junis-Beg leur remît les lettres pour le roi Ferdinand et l'empereur Charles ; deux jours après ils quittèrent Constantinople. Avec ces noms mensongers de communauté de biens entre le père et le fils, et de fraternité, furent décorées l'usurpation de la Hongrie par Suleiman et l'égalité entre le grand vesir et Ferdinand. Voilà par quels sacrifices et quelles humiliations l'Autriche acheta le premier traité de paix avec les Turcs.

LIVRE XXVIII.

CAMPAGNE CONTRE LA PERSE. — PRISE DE TEBRIS ET DE BAGDAD. — DESCRIPTION DE CETTE VILLE. — SUPPLICE D'ISKENDERTSCHELEBI. — CHUTE D'IBRAHIM. — TRAITÉ D'AMITIÉ AVEC LA FRANCE. — REMISE DE CORON. — EXPÉDITION DE CHAIREDDIN BARBEROUSSE ET DE CHARLES V CONTRE TUNIS.

Après son expédition si peu brillante d'Allemagne, après la paix conclue avec l'Autriche, Suleiman tourna ses regards à l'Orient et porta ses plans de conquête sur la Perse. Dès lors commence cette alternative, qui dura deux siècles, de guerre et de paix avec l'Allemagne ou la Perse, de sorte que les traités avec l'une de ces puissances entraînaient toujours des hostilités contre l'autre. L'inimitié naturelle et politique, résultant de la situation et du voisinage, était fortifiée encore par des ressentiments de races transmis de génération en génération, et des haines religieuses. Les Allemands et les Persans sont unis par des liens d'origine et de langage; les ancêtres de ces peuples, les habitants de l'Iran étaient en guerre continuelle avec les peuples de Turan, c'est-à-dire avec les pères des Turcs. Dans les Allemands, le Turc voit des infidèles; dans les Persans, des hérétiques; combattre de tels adversaires est pour lui un devoir sacré imposé par le Koran, confirmé par les fetwas. L'exemple du grand massacre ordonné dans tout l'empire ottoman lorsque Selim préludait à la guerre de Perse avait été imité, sur de moindres proportions, par Suleiman quand il fit immoler les prisonniers gardés à Gallipoli, en réponse aux félicitations tardives du schah Tahmasip. C'était déjà un affreux indice de la volonté de faire une guerre pour laquelle on attendait seulement l'occasion la plus favorable. Le prétexte tant souhaité vint de part et d'autre de la trahison des gouverneurs sur les frontières. Scherif-Beg, chan de Bidlis, s'était détaché du sultan, et avait rendu hommage au schah, et Ulama, lieutenant de Tahmasip dans l'Aserbeidschan, originaire de Tekke, qui, à l'époque des troubles du règne de Bajesid, avait pris parti pour Scheitankuli, venait tout récemment de passer au service de Suleiman. Quelques mois avant la marche sur Guns, Ulama vint à Constantinople baiser la main du sultan, et reçut comme beglerbeg, d'Hosznkeif, l'investiture de tout le territoire dépendant de Bidlis, avec un revenu annuel de 2,000,000 d'aspres. Les beglerbegs de Karaman, Amasia, Sulkadr, de Syrie et du Diarbekr, eurent ordre de l'aider de leurs troupes à la conquête de Bidlis. Ulama mit le siége devant cette ville; mais Scherif-Beg accourut au secours de la place, et les Ottomans se retirèrent. Cette nouvelle atteignit Suleiman au moment où il entrait dans le Syrmium dans sa marche sur Guns (1). Imitant l'exemple d'Ulama, Sulfakar-Chan, gouverneur persan de Bagdad, qui prenait le titre de chalife des chalifes (2), avait envoyé à Suleiman les clefs de la ville, dans laquelle il espérait se maintenir contre le schah; mais bientôt après, surpris par quelques serviteurs fidèles de Tahmasip, il fut immolé, et la possession de Bagdad fut de nouveau assurée au schah. L'ambition de Suleiman lui ordonnait de reprendre Bidlis soustraite à son pouvoir, et de conquérir Bagdad, qui avait offert sa soumission; et les projets de guerre depuis longtemps arrêtés, mais contenus et dissimulés, éclatèrent au grand jour. Le serasker grand vesir partit dans l'équinoxe d'automne pour la conquête de Bidlis, et le sultan dut, à l'équinoxe de printemps, marcher à la conquête de Bagdad (3).

L'armée était encore en deçà de Konia, et

(1) Ferdi, fol. 183.

(2) Petschewi, fol. 59.

(3) Dschelalsade, Ssolaksade, Aali, Ferdi.

campait à Tschinarlu, lorsque fut apportée la nouvelle de la défaite de Scherif-Beg avec la tête de ce rebelle, envoyée par Ulama; le gouvernement héréditaire de Bidlis fut confirmé à Schemseddin, et le serasker passa l'hiver à Alep. Les négociations, engagées pendant ce temps avec les commandants persans, facilitèrent la remise des places sous leurs ordres à l'approche du printemps; ainsi se rendirent à l'ouverture de la campagne Aadildschuwas, Ardschisch et Achlath, trois places situées sur la rive septentrionale du grand lac, appelé Lac de Wan par les géographes occidentaux, et Lac d'Ardschisch par les Orientaux, et qui figure dans Ptolémée sous le nom d'Arsissa. Si de Wan, ville située sur le bord oriental de ce lac, on marche au nord en suivant la rive, traversant le défilé de Bendmahi, l'on arrive d'abord à Ardschisch (Arze), située dans une plaine fertile, couverte de noyers; à deux stations plus loin vers l'ouest, à Aadildschuwas, dont une partie des murs a été engloutie par les eaux du lac; encore une marche, et on atteint Achlath (Chliat), ancienne résidence des princes turkmans, qui s'intitulaient rois d'Arménie, souvent désolée par des tremblements de terre et par la guerre, saccagée par Chuaresm-Dscheladeddin - Minkberni, lorsqu'il l'arracha aux Seldschuks, puis par les Mongols sous Dschengischan, par les Tatares sous Timur. Le plan d'Ibrahim était de marcher d'Alep sur Bagdad par le Diarbekr et Moszul; mais il fut empêché dans son exécution par le defterdar, qui avait été en même temps nommé kiaja (lieutenant du serasker). Iskendertschelebi, devenu ministre des finances de l'empire, par la confiance du sultan et par ses propres richesses, était un homme extraordinairement puissant, le seul qui par sa pompe et sa magnificence parût vouloir rivaliser avec les vesirs et même avec Ibrahim. Il avait six mille esclaves parmi lesquels trois cents portaient des bonnets dorés (1), tandis qu'on n'en voyait à Ibrahim que quatre cents, coiffés avec ce luxe; aux deux autres vesirs, que soixante ou quatre-vingts. En entrant en campagne, le kiaja passa en revue douze cents hommes de sa suite, bien montés et bien armés. D'après la répartition établie par les rôles pour la fourniture des troupes, alors le defterdar n'était obligé à livrer que trente hommes armés. Ibrahim le pria d'un ton plein de bienveillance de donner, outre son contingent, cent dix cavaliers à l'ouverture de la campagne contre les Persans. Le defterdar ne voulant ni refuser entièrement le nombre demandé, ni l'accorder sans réserve, fournit cent dix hommes, mais en y comprenant les trente du contingent. Ibrahim étouffa son ressentiment; mais dès ce moment il prit en haine le defterdar, qui souhaita alors la chute du grand vesir. Ces inimitiés réciproques furent entretenues par Nakkasch-Ali, greffier de Syrie, grand artisan de discordes, qui, par la ruine du defterdar espérait arriver à son poste. Par ses manœuvres, ou d'après l'ordre d'Ibrahim, il arriva qu'au moment où l'armée quittait Alep, lorsque les chameaux portant le trésor allaient passer en avant, s'éleva le cri, *au voleur!* Les gens du grand vesir accoururent, arrêtèrent trente personnes de celles qui se trouvaient près des chameaux, et le lendemain, au milieu des tortures, ces malheureux avouèrent que, poussés par le defterdar, ils avaient eu le projet, favorisés par les ombres de la nuit, de piller le trésor. C'était là une calomnie sans fondement, qui, aux yeux de toute l'armée, passa pour l'œuvre du serasker (1).

Dès lors Iskendertschelebi ne vit plus de salut pour lui que dans la ruine du grand vesir. En conséquence, il fit servir à ses projets le déserteur Ulama, et, s'appuyant sur des raisons en apparence très-plausibles, il proposa de marcher immédiatement sur la capitale de la Perse, que, d'après les avis les plus récents, le schah lui-même avait abandonnée. Ensuite la ville de Bagdad devait tomber d'elle-même. Une fois dans le pays ennemi, le defterdar espérait précipiter la chute de son adversaire personnel, et l'ambition et la vanité d'Ibrahim, qui aspirait à l'honneur d'être appelé le conquérant de Tebris, le jetèrent dans ce piége habilement tendu. La marche fut donc poursuivie dans la direction de Tebris. Laissant Bagdad de côté, on passa l'Euphrate près de Biredschik, et l'on s'arrêta six semaines à Amid (du 14 mai 1534 au 23 juin)

(1) Ssolaksade, fol. 111; Dschelalsade, Aali, XXXII[e] *événement*, fol. 246; Petschewi, fol. 60.

(1) Dschelalsade, fol. 174; Petschewi, fol. 61.

pour rassembler l'armée (1). Dix jours après le départ d'Amid, les Ottomans étaient campés à Suwarek, lorsque les députés se présentèrent avec les clefs du château d'Aunik et de la place de Wan, devant laquelle l'armée de Timur avait été arrêtée trois semaines, où dix mille hommes s'étaient épuisés en vains efforts durant tout un jour pour faire sauter les rochers qui soutiennent la forteresse. Le gouverneur de Syrie Chosrew-Pascha fut nommé commandant de la place. Le jour suivant, Emir-Beg, de la tribu turque des Mahmudis, apporta les clefs de Siawan; ensuite les châteaux de Harem, Bidkar, Ruseni, Chul, Tenus, Awnik, Bajesid, Waitan, Ichtiman, se rendirent. Le premier jour de l'an 941 de l'hégire, Ibrahim fit son entrée solennelle à Tebris, établit les quartiers d'été d'Esaadabad, éleva une forteresse près du magnifique tombeau de Ghasan au sud de la ville, et y plaça mille arquebusiers pour tenir la ville en bride. Il établit un juge et des gardes de sûreté pour préserver les biens et la vie des habitants; et, en dépit des fetwas qui imposaient le pillage et le massacre des hérétiques, il fit en sorte que pas une personne ne souffrît une offense (2). La seule perte sensible que subit l'armée d'Ibrahim fut dans le défilé de Kisildsche-Tagh. Ulama et le defterdar l'avaient déterminé à détacher sous leurs ordres dix mille hommes vers ce passage où la plupart furent détruits par l'ennemi (3); mais en compensation de cet échec, dans la même semaine parurent des députés du schah de Schirwan et du schah de Gilan, Musaffer-Chan, apportant la soumission et des présents de leurs maîtres. Ibrahim conféra le gouvernement d'Aserbeidschan à Ulama, celui d'Irak à Baiender-Oghli-Murad-Beg. Ensuite il adressa au Grand Seigneur un rapport sur toutes ces opérations qui devaient donner lieu à l'envoi de lettres de victoire dans les provinces (4).

Cependant, le jour même où Ibrahim quittait Amid, Suleiman s'était mis en mouvement de Skutari, après avoir préalablement détaché Aloisio Gritti avec trois mille hommes, confié la sûreté de la capitale à un sandschakbeg, et celle de l'Asie Mineure à son fils Mustapha, gouverneur de Ssaruchan. Il traversa Nicée, Kutahije, Akschehr, Konia. Dans cette dernière ville, il reçut les clefs de Wan et des autres places soumises, envoyées par le serasker. Reconnaissant envers le ciel, il visita le tombeau du grand poëte mystique Mewlana-Dschelaleddin-Rumi, écouta des lectures du Koran et du Mesnewi, assista aux exercices des derwisches. A Erserum, il visita le tombeau du scheich Ebu-Ishak-Karsuni. D'Ardschisch, qu'il conféra en fief au serasker, il envoya à son favori, par le grand écuyer Mohammed, des présents d'une valeur extraordinaire; et, à la nouvelle que les Persans s'approchaient de l'armée du grand vesir, il fut résolu, dans un divan, de marcher vers Tebris. Huit jours après, Suleiman faisait son entrée dans la capitale du schah, dont les habitants vinrent au-devant de lui pour offrir leurs hommages et leurs félicitations. Le lendemain, les deux armées du sultan et du grand vesir opérèrent leur jonction à Audschan [27 septembre 1534], et, le 28, fut tenu un divan solennel dans lequel le serasker, les beglerbegs, le defterdar Iskender, le reis-effendi Dschelalsade-Mustapha-Tschelebi, et le nischandschi Sidi-Beg furent revêtus de kaftans. Les troupes de la maison du sultan, les janitschares et la cavalerie régulière reçurent 1,000 aspres, ou 20 ducats par homme. Le prince de Gilan, Melek-Musaffer, vint baiser la main du sultan et lui rendre hommage. Le fils du schah de Schirwan eut le commandement supérieur de la garnison de Tebris, qui se composa des troupes des begs de Bairburd et de Kumach, des begs de Karahiszar et d'Adana. La marche se dirigea ensuite au sud par Miane, Sengan, Sultanije, où arriva la nouvelle que le schah s'était enfui, et que Mohammed, prince de l'ancienne famille souveraine de Sulkadr, était passé du côté des Ottomans; on vit en outre arriver le fils de Schahroch-Beg, Mohammed, avec cinq autres, qui baisèrent la main du sultan dans un divan solennel, et reçurent de l'argent, des kaftans et des turbans. La saison avancée rendait très-pénible la marche vers Hamadan à travers les montagnes; beaucoup de bêtes de somme furent perdues; les chemins rompus par les pluies retardèrent l'arrivée de l'artillerie.

(1) Dschihannuma, p. 411, *Voy.* VII[e] livre de cette histoire.
(2) Ferdi, fol. 205, et Dschelalsade, fol. 173.
(3) Dschelalsade, fol. 174; Petschewi, fol. 61.
(4) Journal de Suleiman du 20 juillet.

L'humeur que manifesta le sultan put encourager les attaques d'Ibrahim contre le kiaja du defterdar sur lequel reposait le service de quartier-maître général: cet officier fut déposé, et son grand fief réuni aux domaines de la couronne. Les chemins devinrent encore plus difficiles au delà d'Hamadan, dans les passages de l'Elwend ou de l'Oronte; beaucoup de bêtes de somme succombèrent, cent chariots d'artillerie furent brûlés à cause de l'impossibilité de les emmener; les canons furent enfouis dans la terre; les restes mêmes du nischandschi Sidi-Beg, qui était mort en route, et qui avait exprimé le souhait de reposer près du tombeau du grand Imam, à Bagdad, après avoir été traînés quatre jours, furent ensevelis dans le château de Schahi. A travers mille obstacles, la route se poursuivit vers Bagdad, dont le commandant, Mohammed-Beg de Tekke, avait bien envoyé une lettre de soumission, mais s'était retiré avec toutes ses troupes. Le grand vesir se détacha en avant pour prendre possession de la ville sans défense; il fit ensuite fermer les portes afin de prévenir le pillage, et envoya les clefs au sultan par son porte-étendard, qui reçut en récompense 500 ducats et le sandschak de Swornik, d'un revenu annuel de 300,000 aspres (6,000 ducats). Le lendemain, le serasker baisa la main du sultan, qui lui fit compter 20,000 ducats, et lui assigna la même somme en augmentation de son traitement annuel sur les revenus de l'Égypte (1). Dans des divans ultérieurs, les beglerbegs, les begs et les agas furent admis au baise-main; des emplois furent distribués; le reis-effendi Dschelalsade-Mustapha-Tschelebi, l'historien, fut élevé au poste de nischandschi; Redscheb le remplaça comme reis-effendi, et Ramasan-Oghli-Mohammed, qui a écrit aussi l'histoire des Ottomans, et qui devint plus tard nischandschi, fut nommé maître des suppliques, ou teskeredschi. Au nischandschi furent attribués des biens de la couronne d'un revenu de 80,000 aspres (3,600 ducats); au reis-effendi fut conféré un fief de 50,000 aspres ou 1,000 ducats; au secrétaire du divan, un autre de 18,000 aspres (360 ducats).

Bagdad, place frontière orientale de l'empire ottoman contre les Persans, et qui est appelé Darus-Selam (Maison-du-Sabbat), porte encore le nom de Darul-Chilafet, parce qu'elle fut la résidence des chalifes de la maison d'Abbas, et celui de Burdschulewlia (Boulevard-des-Saints), à cause de la quantité de tombeaux d'hommes pieux sanctifiés qui y sont ensevelis. Elle s'appelle en outre Sewra (l'Oblique) parce que les portes extérieures masquent les portes intérieures. L'an 188 de l'hégire, 767 de l'ère chrétienne, elle fut bâtie sur la rive orientale du Tigre par Manszur, second chalife de la famille d'Abbas, qui la destinait à devenir sa résidence et celle de ses successeurs, et entreprit cette œuvre sous une conjonction d'astres si heureuse, disent les Orientaux, que de trente-six chalifes de la famille d'Abbas qui résidèrent à Bagdad, aucun ne mourut dans l'enceinte des murs de la ville, quoique beaucoup y soient ensevelis (1). La ville reçut son nom, comme le prétendent les historiens, de celui d'un derwische dont la tente était dressée en ce lieu, ou, plus vraisemblablement, des environs couverts d'arbres fruitiers; de même qu'à l'époque de la reine Sémiramis le beau canton d'Hamadan était appelé Bagistan ou Terre-des-Jardins (2). Bagdad est l'entrepôt du commerce de la Perse et de l'Inde, qui, de Baszra et d'Iszfahan, se dirige sur ce point pour gagner la Syrie et l'Asie Mineure. Elle est entourée de fortes murailles flanquées de cent cinquante tours et baignées par un fossé profond; le Tigre coule à l'orient. L'enceinte totale comprend douze mille aunes. Au nord s'ouvre la porte du grand imam, ainsi nommée à cause du tombeau d'Ebu-Hanife, auquel elle conduit; il y a aussi la porte Blanche et la porte Noire; la porte du Pont conduit, par le Tigre, au faubourg de Kuschlar-Kalaasi situé à l'ouest. Dans cette ville fameuse, il ne reste plus de traces de l'ancien palais des chalifes, du palais de l'Arbre, élevé par le chalife Moktader pour abriter le grand arbre d'or dont les branches portaient, à droite et à gauche, des statues de cavaliers richement vêtus, tenant l'épée à la main; mais on voit encore le dôme du mausolée de Zobeïde, l'épouse d'Harun-Raschid. On ne sait plus où était située

(1) Journal de Suleiman, du 30 novembre.

(1) Dschihannuma, p. 454.

(2) Diodore de Sicile, l. II.

l'académie de Nisamije, la première de l'Islam, fondée par le grand vesir Nisamulmulk; celle que l'avant dernier chalife de la famille d'Abbas, Mostanszir, avait établie sur le modèle de la précédente, sert maintenant d'hôtel des douanes. Les nombreux tombeaux qui ont valu à la ville le nom de Boulevard-des-Saints sont en partie dans son enceinte, en partie dans le faubourg septentrional de Ruszafe, ou bien en face sur la rive occidentale du fleuve. Les tombeaux des chalifes sont encore, dans leur état de dégradation, des témoignages de l'ancienne magnificence que ces princes avaient déployée dans les palais et les édifices dont ils décoraient leur résidence. Deux siècles après la fondation de Bagdad, outre le palais des chalifes, on vit s'élever un nouvel édifice pour Moiseddewlet, de la puissante dynastie Buje, qui domina l'Irak persan et l'Irak arabe (1), devant laquelle tremblaient les chalifes; le plus grand prince de cette dynastie, Adhadeddewlet, construisit un magnifique hôpital, et son parent, Scherefeddewlet, un observatoire (2). Le palais fut incendié avant même la conquête mongole, lorsque Chuaresm-Schah-Dschelaleddin-Minkberni saccagea la ville : tous les édifices, toutes les fondations pieuses ou scientifiques disparurent dans une mer de feu et de sang, poussée par le Mongol Hulakuchan (3). L'ancienne Bagdad périt avec le chalifat; la ville renaquit de ses cendres sous la domination des dynasties des Ilchans et des princes du Mouton-Noir et du Mouton-Blanc. Comme Dschengis-Chan, Timur inonda Bagdad de sang, y éleva des montagnes de cadavres. Schah-Ismaïl, fondateur de la dynastie des Ssafis, arracha Bagdad à la domination des princes du Mouton-Blanc, et à tous ses titres Suleiman joignit celui de prince de la maison du Salut et de la Victoire (4).

Durant les quatre mois d'hiver passés dans ces quartiers, Suleiman, avec le grand vesir, s'occupa de bien établir le gouvernement de ses nouvelles conquêtes, appliquant le cadastre au pays, conférant des fiefs; il fit aussi de fréquentes visites aux tombeaux de Bagdad, et des pèlerinages à Kerbela et Nedschef, où reposaient les restes d'Ali et de son fils Husein (1). Le pays tout entier, entre le Tigre et l'Euphrate, est consacré par la légende islamite; là le pèlerin considère avec un religieux respect les ossements amoncelés des martyrs de la foi sur les champs de bataille de Lemlem, Dschemdscheme, Kerbela et Kadesia; les prétendus tombeaux des quatre prophètes, Adam, Noé, Ezechiel, Esdras; ceux des six imams de la famille de Mohammed, Ali, Hasan, Husein, Askeri, Kasim, Takki (2); la caverne par laquelle le dernier des douze imams disparut de la terre (3). Suleiman s'attacha surtout à la recherche du tombeau du premier des fondateurs des rites orthodoxes, du grand imam Ebu-Hanife, qui avait été détruit par les Schiites, sans que les sacriléges s'abstinssent même de souiller et brûler les restes du saint. Heureusement l'ancien gardien du tombeau avait découvert en confidence à un tschausch qu'avant l'enlèvement et la dispersion des dépouilles sacrées le sublime imam lui était apparu en songe, et lui avait ordonné de sauver son enveloppe mortelle de la fureur des hérétiques; en conséquence il avait retiré le corps d'Ebu-Hanife, et l'avait remplacé par celui d'un infidèle. Le serasker, informé de ces graves circonstances par le tschausch, avait rendu compte de tout au sultan; il chargea de la recherche des précieuses reliques le pieux professeur Taschkun; bientôt celui-ci fit savoir qu'à l'endroit indiqué par le tschausch, des ouvriers, ayant fouillé le sol avec des pioches, avaient rencontré de la maçonnerie d'où se répandait une forte odeur de musc. A ce signe irrécusable de la véracité du gardien, le serasker courut au lieu désigné, leva la pierre de sa propre main, et découvrit le tombeau du grand imam. Suleiman s'y transporta lui-même, descendit dans le caveau, et toute l'armée fut convaincue que les ossements du grand imam, au lieu d'avoir été brûlés par

(1) An de l'hégire 350 (961), Hadschi-Chalfa, Histoire des chalifes de Sojuti; Ibn Schohne.

(2) An 378 (988), les mêmes.

(3) An 656 (1258), les mêmes.

(4) Darus-Selam, Constitution politique et organisation administrative des Ottomans, première partie, p. 450.

(1) Journal de Suleiman, 18-23 mars.

(2) Dschihannuma, Otter, Ives, Sestini, Niebuhr, Tavernier, Olivier.

(3) Mouradjea d'Ohsson, Tableau de l'empire ottoman, p. 288.

les hérétiques, comme on l'avait cru jusqu'alors, étaient restés miraculeusement conservés pour être découverts par le grand vesir et le Grand Seigneur. Cette circonstance agit alors sur le moral des troupes, comme autrefois la découverte du tombeau d'Ejub enflamma les soldats du conquérant Mohammed II.

De Bagdad, Suleiman envoya des tschauschs avec des lettres de victoire à Venise et à Vienne. Plus tard, il expédia un second message à Ferdinand, pour se plaindre du meurtre de Gritti (1). Durant l'hiver passé à Bagdad, Ibrahim sentit croître ses ressentiments et sa passion de vengeance contre Iskendertschelebi, qui, étant déposé, n'était pas menaçant par sa puissance contre le grand vesir, mais pouvait redevenir redoutable, car ses richesses étaient toujours les mêmes tant qu'il n'était pas condamné à mort; et cette condamnation, ce ne fut point le grand vesir qui la prononça, mais bien le sultan poussé par les artifices d'Ibrahim. Un jour de divan, avant que le second et le troisième vesirs fussent arrivés à l'audience du sultan, où se trouvait déjà leur supérieur, l'ordre du supplice du defterdar déposé, Iskendertschelebi sortit de l'intérieur; il devait même être pendu ignominieusement sur la place du marché de Bagdad; ses six à sept mille esclaves ne devaient pas être vendus publiquement; ils étaient attribués à la cour; ses biens étaient confisqués au profit de la couronne. Peu de jours après, son beau-père, Huseintschelebi, eut la tête tranchée. Iskendertschelebi ne possédait point cette énorme quantité d'esclaves par amour d'une vaine pompe; il voulait ainsi avoir des jeunes gens capables d'où il tirait, pour occuper les emplois, les sujets qui s'étaient le plus distingués dans l'administration ou sur les champs de bataille. Sept de ces esclaves parvinrent aux dignités de vesirs et de grands vesirs. Parmi eux se distingua surtout Mohammed-Sokolli, dernier grand vesir de Suleiman, conquérant de Szigeth. Lorsque Suleiman établit ses quartiers d'hiver à Bagdad, il avait ordonné que les escadrons de la cavalerie régulière, les sipahis, les silihdars, les ghurebas et les ulufedschis de l'aile droite et de l'aile gauche observassent les gardes dans le palais comme en campagne. En partant, il laissa pour garnison mille arquebusiers et mille ulufedschis sous les ordres de Suleiman-Pascha, l'ancien gouverneur du Diarbekr. Le 2 avril, Suleiman se remit en mouvement avec l'armée, dans la direction de Tebris; mais au lieu de poursuivre la même route que précédemment, il prit par le Kurdistan et Meragha. La monotonie de cette marche de trois mois fut interrompue par des avis sur les mouvements du schah, qui s'était retiré de Wan avec son armée, sur le passage du prince persan Sam-Mirsa dans les rangs ottomans (1), et sur l'arrivée prochaine d'ambassadeurs, un Français et un Persan. L'envoyé de France était le troisième qui venait offrir des hommages de la part de François Ier; le premier s'était présenté immédiatement avant la campagne de Vienne; le second, le capitaine Rinçon, avait paru dans le camp de Suleiman lorsque le sultan marchait sur Guns; le troisième, Laforêt, vint en Asie apporter les félicitations de son maître sur la conquête de Bagdad. Il reçut un accueil plus favorable que le chan persan Ustadschlu, qui deux fois présenta en vain des propositions de paix (2).

A Tebris, le souvenir des fatigues et des souffrances de la marche si longue et si pénible fut effacé par des distributions d'argent aux troupes et des gratifications aux feudataires. Chaque janitschare et sipahi reçut 20 ducats; chaque possesseur d'un fief de 1,000 aspres de revenu eut une augmentation de 200 aspres. Le sultan s'établit dans le palais du schah, le grand vesir serasker coucha seul sous le même toit que son maître, les autres vesirs campèrent sous des tentes. Le sultan et le serasker assistèrent à la prière publique dans la mosquée du Sultan-Hasan, tandis que les janitschares étaient rangés autour du temple, et que les begs se tenaient à cheval. Le séjour de deux semaines à Tebris fut employé à l'organisation du pays; il y eut des supplices ordonnés, des nominations à des gouvernements et des expéditions de lettres de victoire. Quant à l'ordre et au cérémonial du divan, il fut établi que désormais les deux beglerbegs de Rumili et d'Anatoli ne siégeraient plus dans le conseil avec les vesirs;

(1) Lettre de Suleiman, du 15 février, à la bibliothèque impériale; dans le Codex, Hist. prof. c. vi.

(1) Journal de Suleiman, 31 mai 1535.
(2) Journal de Suleiman, 22 juin, 4 juillet

que le premier seul y paraîtrait, et que le second n'y serait admis que dans les cas extraordinaires, lorsqu'il aurait quelque proposition à faire. Les autres beglerbegs devaient se tenir en dehors de la salle du conseil, immédiatement devant la porte (1). Le beg Kurde Schifkat, soupçonné d'intelligence avec les Persans, fut décapité avec cinq des siens. Dans la distribution des gouvernements, le plus important, celui des pays situés au delà du fleuve de Kisilusen, qui dépend de l'Irak, fut conféré au prince Mirsa, frère du schah. Le sultan et le grand vesir écrivirent à Venise, pour y faire savoir la conquête de Bagdad. Le secrétaire d'État Dschelalsade mit à profit les quinze jours passés à Tebris, pour recueillir lés éloges des Persans les plus lettrés sur son histoire de Suleiman, où il les a insérés. La marche de Tebris à Constantinople dura six mois, et Suleiman rentra triomphant dans sa capitale, après une absence d'un an et demi [8 janvier 1536].

Le premier soin d'Ibrahim à Constantinople fut de mener à fin le traité de commerce avec la France, qui fut conclu par l'entremise de l'ambassadeur français Laforêt. Dans cet acte, on prit des mesures pour la liberté de la navigation et du commerce; pour l'indépendance absolue de la juridiction des consuls en matières civiles; pour la procédure criminelle dont les cas devaient être portés par le kadi à la sublime Porte, sans que jamais la décision pût être rendue en l'absence d'un interprète français. Pour les dettes d'un Français fugitif, on ne pouvait s'en prendre ni à un autre Français, ni au consul; il fallait s'adresser au roi lui-même. Tout sujet français dans les États ottomans avait la faculté de tester; les biens composant la succession devaient être remis entre les mains du consul; les esclaves des deux nations devaient être de part et d'autre rendus à la liberté; à l'avenir, aucun prisonnier de guerre ne pourrait plus être réduit en esclavage (2).

Le traité de commerce avec la France est le dernier acte politique du tout-puissant grand vesir Ibrahim, qui partageait depuis quatorze ans le gouvernement avec son maître. Suleiman avait accordé ce partage généreusement, sans réserve ni soupçon, avec cet esclave grec tiré de la poussière, dont il avait fait son ami, son frère; Ibrahim, au contraire, ingrat envers son bienfaiteur si grand et si généreux, emporté par l'orgueil, avait étouffé tous les souvenirs de son humilité, fermé les yeux sur la distance qui sépare le maître de l'esclave, pour s'élancer dans une carrière d'ambition sans limites. On a vu déjà son délire lorsqu'il étalait devant les ambassadeurs de Ferdinand et du doge sa toute-puissance et la soumission du sultan à ses volontés; on a rapporté les murmures des habitants de Constantinople, indignés de ce que le sultan, comme ensorcelé par Ibrahim, se fût rendu dans la demeure de Gritti esclave du grand vesir. L'armée aussi à Alep avait murmuré sur les trames ourdies pour détruire le defterdar Iskendertschelebi; elle avait éclaté hautement lorsque ce dignitaire, déjà déposé par l'influence d'Ibrahim, avait été conduit au dernier supplice. Dans l'aveuglement de son triomphe, fort de la ruine de son ennemi et de la condescendance du sultan, orgueilleux de ses succès comme conquérant de Tebris et de Bagdad, Ibrahim, au retour de la Perse, fit proclamer ses ordres du jour à l'armée, au nom du seraskersultan; déjà le defterdar Iskendertschelebi lui avait fait des représentations contre son désir de prendre ce titre, auquel il se croyait autorisé peut-être, parce qu'en Perse les gouverneurs des sandchaks kurdes s'appellent aussi sultans. Après l'exécution d'Iskendertschelebi, Ibrahim jugea le moment favorable pour se faire appeler seraskersultan, titre qu'il regardait probablement comme le premier degré pour s'élever à la souveraineté; mais ce premier acte de l'ambition effrénée du présomptueux favori donna la première impulsion pour le renversement absolu de sa fortune. Suleiman craignit qu'Ibrahim, à l'exemple de l'ancien grand vesir Ahmed, gouverneur rebelle de l'Égypte, ne fît suivre bientôt sa qualification nouvelle par une trahison. D'ailleurs il était agité par une terrible vision qu'il avait eue dans un songe, la nuit qui suivit l'exécution d'Iskendertschelebi à Bagdad. L'infortuné defterdar lui était apparu dans une lumière céleste, et l'avait accablé de reproches de ce que, cédant aux artifices d'un perfide vesir,

(1) Journal de Suleiman, 13 juillet.

(2) Flassan, Histoire générale et raisonnée de la diplomatie française, t. I. Il y a là une erreur de date: 1535 au lieu de 1536.

il s'était laissé entraîner à l'immolation d'une innocente victime. Le spectre s'était jeté sur Suleiman, et menaçait de l'étrangler, lorsque le sultan sortit de son affreux sommeil en poussant de grands cris (1). L'impression fut profonde et durable, et néanmoins, plus tard, Suleiman garda près de sa personne Ibrahim pour aller visiter les tombeaux des saints; il l'avait à ses côtés pour faire la prière publique à Tebris; il partagea son palais, sa retraite et sa couche avec ce vesir. Ce fut seulement au bout d'un an et d'un jour que la mesure fut comblée; le sultan céda pleinement à la terreur que lui inspiraient la toute-puissance et la trahison de son favori, soit à cause du mépris effronté d'Ibrahim pour le Koran et les livres de la loi, soit pour quelque atteinte inconnue à la majesté impériale, que Suleiman voulait peut-être tenir secrète. Quoi qu'il en soit, pendant le mois de Ramadan [15 mars 1535], Ibrahim s'étant rendu la nuit comme de coutume au sérail pour y souper avec le sultan, puis y dormir dans la même chambre à coucher, le lendemain on le trouva étranglé; et il ne se laissa pas immoler sans défense, car un siècle après on montrait encore dans le harem les traces de son sang versé. Son cadavre fut enseveli dans le couvent des derwisch de Galata; mais il ne s'éleva point de mausolée au-dessus de ces tristes dépouilles. Longtemps un arbre indiqua la place où elles étaient déposées. Ainsi finit le Grec orgueilleux qui, d'esclave et joueur de violon, était devenu ministre absolu, généralissime des troupes de l'empire; qui gagna d'abord l'esprit de son maître par des flatteries adroites; puis, grâce à d'immenses services dans le gouvernement et sur les champs de bataille, se l'était attaché par les liens de la reconnaissance, et avait fini, par l'habitude et la force de son caractère, par le soumettre entièrement à ses volontés. Ainsi finit le grand vesir favori du sultan, conquérant de Tebris et de Bagdad, qui fit trembler Vienne, le serasker sultan Ibrahim. De deux cents vesirs que comptera bientôt l'empire ottoman, nul ne s'éleva si haut, nul n'ébranla si fortement les esprits par le bruit de sa chute.

Maintenant il est nécessaire de nous reporter à deux événements des deux dernières années, qui, rapportés plus tôt, auraient interrompu le récit de la campagne de Perse; car le théâtre de ces événements, c'est l'Europe et l'Afrique; et d'ailleurs il s'agit d'entreprises maritimes, de la reprise de Coron et de la conquête de Tunis, d'abord par Chaireddin-Barberousse, puis par Charles V. Tandis que les ambassadeurs de Ferdinand négociaient la paix à Constantinople, et présentaient l'offre de l'empereur de restituer Coron, si Ferdinand était laissé dans la possession exclusive de la Hongrie, Suleiman faisait partir l'ancien sandschak-beg de Semendra, Jahja-Pascha-Oghli-Mohammed-Beg, avec une armée et une flotte de soixante-dix voiles pour reconquérir Coron. Cette flotte fut battue par l'escadre d'André Doria, plus faible de moitié, et perdit deux bâtiments avec cinq cents janitschares. Cependant Coron fut étroitement resserrée du côté de terre par les troupes de siége. La garnison s'était nourrie vingt jours de chair de cheval et d'âne; et lorsque cette nourriture lui manqua elle mangea du cuir de ses chaussures. Dix Grecs, qui avaient été chassés de la ville par la faim, et qui étaient venus chercher quelques aliments dans le camp ottoman, furent écorchés par les Turcs et rôtis sur une broche de fer (1). Alors les Espagnols perdirent courage et négocièrent avec le commandant turc et quittèrent la place dont Pignatelli, lieutenant de Charles V en Sicile, fit enlever la grosse artillerie sur des vaisseaux. Afin de préserver, durant la guerre de Perse, la Méditerranée d'entreprises comme celle de Doria sur Coron, Suleiman, ou plutôt Ibrahim, avait remis toutes les forces maritimes de l'empire ottoman sous le pouvoir absolu de Chaireddin, assez connu dans l'Europe sous le nom de Barberousse, mais sur la vie antérieure duquel on a jusqu'ici donné peu de notions exactes. Nous allons citer ici les circonstances les plus nécessaires, tirées de la meilleure source, des commentaires des actes de Chaireddin, que ce chef, par ordre de Suleiman, dicta au tschausch Sinan, et dont Hadschi-Chalfa a inséré un précis dans

(1) Mouradjea d'Ohsson, Tableau de l'empire ottoman, p. 286, édition in-8°, d'après les historiens ottomans Dschelalsade, Ssolaksade, Aali, Petschewi, qui tous rapportent ce songe.

(1) Anton. Doria, Résumé rapide des événements remarquables qui se sont passés dans le monde au temps de Charles V; dans les appendices de Gœbel, p. 34; Petschewi, fol. 58; Ferdi, fol. 193; Aali, XXIV[e] événement, fol. 241.

l'histoire des guerres maritimes des Ottomans.

Lorsque Mohammed II conquit Mitylène, le sipahi rumiliote Jakub de Jenidschewardar s'établit dans l'île. De ses quatre fils, Ishak, Urudsch, Chisr (depuis Chaireddin Barberousse); Elias, le premier se fit marchand à Mitylène; les trois autres firent le commerce maritime, exercèrent la piraterie sous les règnes de Bajesid II et de Selim Ier. Elias périt dans un combat contre les Rhodiens; Urudsch fut pris, puis remis en liberté, grâce aux intercessions du prince Korkud, alors gouverneur sur la côte de Karamanie. Urudsch et Chisr, audacieux et heureux pirates, entrèrent au service de Mohammed, sultan de Tunis, de la famille des Beni-Hafsz. Ayant capturé un vaisseau marchand français chargé de drap, ils l'envoyèrent à Constantinople par Muhijeddin-Reis, neveu du fameux Kemal-Reis, et en récompense la Porte leur donna deux galères et deux kaftans. Alors ils équipèrent dix bâtiments pour une entreprise contre Budscha et Dscherdschel, sur la côte d'Afrique. Chaireddin planta sa bannière à Dscherdschel; son frère Urudsch se rendit à Alger; lui-même se dirigea sur Tunis, où il trouva les deux galères envoyées de Constantinople, et son frère Ishak arrivé de Mitylène. C'était le moment où le sultan Selim entrait en conquérant dans l'Égypte, où Kurd-Oghli lui fut député pour lui rendre hommage. Urudsch avait à Alger une position difficile à maintenir contre la flotte espagnole et les tribus arabes unies aux chrétiens; les Arabes finirent par prendre la fuite en abandonnant douze mille chameaux, et la flotte se retira. Les frères se tournèrent alors contre Tennes et Telmesan, villes qui étaient également sous le pouvoir de deux frères de la famille Hafsz. Tous deux s'enfuirent. Chaireddin resta dans Alger; Urudsch, avec le troisième frère Ishak, porta la guerre à Telmesan. Les Espagnols accoururent et livrèrent l'assaut à la forteresse de Kalaatol-Kilaa, dont la garnison ainsi qu'Ishak périrent par le fer des chrétiens. Ensuite ils assiégèrent Telmesan durant sept mois; Urudsch fit une sortie à la tête de la garnison; mais il partagea le sort de son frère Ishak. Ainsi Chaireddin se trouva désormais seul et dans l'isolement; mais il était maître d'Alger; car après le meurtre de Selim, dernier souverain de la ville, il se l'était appropriée, sous la réserve toutefois des droits de haute souveraineté conservés au sultan des Ottomans. Il envoya Hadschi-Husein déposer son hommage aux pieds de Selim Ier, qui lui conféra le titre de beglerbeg d'Alger. Cependant les deux frères Mesud et Abdallah, qui de Telmesan s'étaient enfuis à Fez, revinrent avec une armée pour reconquérir l'héritage paternel. Chaireddin chassa Mesud et installa Abdallah comme seigneur de Telmesan; mais toujours sous la réserve des droits de haute souveraineté pour le sultan Selim, et en imposant un tribut annuel de 1,000 ducats à son profit à lui-même. Chaireddin dut quitter Alger, pressé qu'il était par une armée tunisienne et aussi par les tribus arabes; puis il alla exercer ses déprédations sur les côtes de Sicile. A son retour, il porta tout d'abord ses armes contre Abdallah de Telmesan, qui s'était dispensé de faire réciter la prière publique au nom de Selim et de payer le tribut. Il lui accorda la paix, mais à la condition que ce vassal déposerait 10,000 ducats pour les six années écoulées, et se soumettrait pour l'avenir à un tribut annuel de 20,000 ducats. Redevenu maître d'Alger, Chaireddin ne se crut point assuré dans cette possession tant qu'il n'aurait pas arraché aux Espagnols l'île située en avant de la ville, où les chrétiens étaient établis depuis quatorze ans. Cinq cents Espagnols tombèrent vivants entre ses mains, le château fut rasé; le détroit resserré qui séparait l'île du continent fut comblé, et neuf grands vaisseaux espagnols, accourus pour délivrer la forteresse, n'en trouvèrent plus aucun vestige. Avec quinze galères Chaireddin s'avança contre l'escadre espagnole, dont il se saisit ainsi que de deux mille sept cents prisonniers. Il détacha le capitaine de vaisseau Udin-Reis, pour aller porter le pillage sur les côtes de France et d'Espagne. Lui-même captura sur les Espagnols quinze bâtiments, en brûla trois autres à son retour, et adressa à la Porte un rapport sur le succès de ses expéditions.

Alors Barberousse rencontra un adversaire redoutable dans André Doria, amiral de Charles V. Il repoussa l'attaque de ce marin sur Dscherdschel, puis ravagea les côtes de France et de Gênes avec ses bâtiments légers auxquels s'étaient joints ceux du corsaire Sinan de l'île de Dscherbe. Le fils de Chaireddin, Hasan-Beg,

déjà capitaine distingué de corsaires, marcha sur les traces de son père. Le tschausch Mustapha fit savoir à Barberousse que Suleiman étant en paix avec le roi de France, sa volonté était que les côtes françaises fussent épargnées. Alors Chaireddin, d'accord avec les Maures cruellement opprimés sur la côte d'Espagne, arriva près d'Oliva avec trente-six galiotes, pour recueillir ses infortunés co-religionnaires. Dix mille de ces malheureux furent embarqués en même temps. Les transports maritimes firent sept fois ce voyage, et soixante-dix mille Maures quittèrent l'Andalousie pour aller peupler la côte de Barbarie. Dans les prisons d'Alger, parmi les sept mille esclaves chrétiens, se trouvaient les capitaines et les équipages de la flotte du général espagnol Portundo qui, dans un combat contre Chaireddin, avait perdu la vie avec sept de ses vaisseaux; un seul avait échappé. Pour relâcher vingt des principaux officiers, Chaireddin demanda 20,000 ducats. Les captifs se flattèrent de s'affranchir eux-mêmes; ils ourdirent un complot qui fut découvert, et ceux qui dirigeaient la trame furent mis à mort. Chaireddin épargna les autres dans l'intérêt de ses vaillants corsaires Ssalih-Reis et Torghud, qui alors se trouvaient dans les fers des chrétiens. Ensuite Chaireddin fit ses préparatifs pour se rendre à Constantinople, où Suleiman l'avait appelé après la prise de Coron par Doria, afin de concerter le plan des entreprises maritimes contre Charles V. Il prit à son bord le frère du seigneur de Tunis, qui seul, sur quarante-cinq frères, avait échappé au massacre par lequel le sultan Hasan, à son arrivée au pouvoir, avait jugé prudent d'assurer son trône. Sur sa route Barberousse prit devant Messine dix-huit vaisseaux, enleva les équipages et brûla les bâtiments en vue du port. André Doria, qui venait de conquérir Coron, avait fait voile de Prevésa vers Brindes; Chaireddin détacha à sa poursuite vingt-cinq vaisseaux qui atteignirent sept bâtiments ennemis et en capturèrent deux. Chaireddin fit sa jonction avec le kapudan de la flotte ottomane, Ahmed, et se dirigea vers Constantinople où il arriva bientôt après le départ d'Ibrahim pour la Perse. Une demeure lui fut assignée dans l'arsenal; le lendemain il alla baiser la main du sultan avec huit de ses capitaines de vaisseau; ils furent revêtus du kaftan, et chacun d'eux fut assuré d'une solde. Le grand vesir, qui passa l'hiver à Alep, demanda au sultan que Chaireddin pût lui être envoyé pour recevoir l'investiture et des instructions selon sa position. Le capitaine de corsaires voulut montrer qu'il n'était pas moins rapide à remplir les missions du Grand Seigneur par terre que par mer. Il se rendit à cheval avec ses officiers à Alep, reçut dans un divan solennel l'investiture comme beglerbeg d'Alger (1), en cette qualité prit place avant tous les autres beglerbegs, baisa la main du grand vesir, prit part durant deux jours à de magnifiques festins, et fut de retour à Constantinople le 22 (2), après avoir fait ses dévotions à Konia au tombeau de Dschelaleddin-Rumi, à Brusa sur celui de Seid-Buchari.

Durant tout l'hiver on travailla dans l'arsenal (3), sous la direction de Chaireddin, à construire des vaisseaux; lui-même en avait amené dix-huit d'Alger, dont cinq appartenaient à des aventuriers volontaires. La force entière de la flotte était de quatre-vingt-quatre bâtiments. Dans l'été, tandis que Suleiman marchait contre la Perse, Chaireddin-Pascha dirigea sa course vers l'Italie. Dans le détroit de Messine il surprit Reggio, que les Grecs, transportés en ce lieu de Coron et de Modon, quittèrent à l'approche de la flotte, abandonnant six vaisseaux aux Turcs. Barberousse resta la nuit dans le détroit; là il rêva la conquête de Malte; le lendemain il emporta d'assaut le château de S. Lucido, fit huit cents prisonniers, et livra la place aux flammes. Il traita de même le château de Citraro; puis il saccagea la côte napolitaine, porta le fer et le feu dans Sperlonga. Mais ce qui attira Barberousse à Fondi plus que le désir d'enlever des femmes et des jeunes filles, ce fut la beauté si fameuse de Giulia Gonzaga, épouse de Vespasiano Colonna, sœur de la divine Jeanne d'Aragon, dont les charmes ont été chantés par deux cent quatre-vingts beaux esprits italiens, dans les langues grecque, latine et italienne (4), et sa rivale en

(1) Mais non pas aussi comme Kapudan-Pascha, ainsi que le dit par erreur Hadschi-Chalfa, dans son Histoire des guerres maritimes et dans les Tables chronologiques.

(2) Dschelalsade, fol. 170; Ssolaksade, fol. 110; Petschewi, fol. 59; Aali.

(3) Dans les commentaires de Chaireddin, fol. 80.

(4) Il tempio alla divina S. Donna Giovanna d'Aragona; Venet., 1555.

attraits; elle eût été une digne conquête pour le harem de Suleiman. Les corsaires débarquèrent si mystérieusement que la belle put à peine, au péril de sa vie, s'élancer en chemise sur un cheval, accompagnée d'un seul chevalier qu'elle fit ensuite poignarder, soit qu'il eût trop osé ou qu'il eût trop vu dans cette nuit. Les Turcs auxquels la dame avait échappé déchargèrent leur colère sur les images de la Vierge qu'ils mirent en pièces, sur les tombeaux des ancêtres de Colonna, qu'ils détruisirent après les avoir dépouillés de leurs riches ornements (1). Le sac de Fondi dura quatre heures. Un tableau suspendu dans l'église de Fondi a perpétué le souvenir de cette horrible nuit.

Le ravage de la côte d'Italie n'était qu'une attaque simulée destinée à couvrir le véritable but de l'armement de Chaireddin; ce but était la conquête de Tunis, pour laquelle le sultan lui avait fourni huit mille janitschares, 800,000 ducats, et une flotte de quatre-vingts vaisseaux (2). A Tunis, depuis trois ans, Mulei-Hasan, vingt-deuxième prince de la famille Beni-Hafsz, qui depuis trois siècles et demi dominait dans la ville et les environs, était assis sur un trône cimenté par le sang de quarante-quatre frères (3). Livré à la mollesse et à la débauche, au lieu de s'occuper à équiper, à exercer l'armée, il ne songeait qu'à augmenter son harem, composé de quatre cents beaux jeunes garçons. La Porte prétendit le détrôner, et mettre à sa place Raschid, son frère, que Chaireddin avait emmené à Constantinople. En conséquence la flotte turque parut devant Tunis. Au moyen de la trahison de deux renégats au service d'Hasan, Chaireddin entra dans la ville avec cinq mille cavaliers par la porte de la Mer, et pénétra même dans le château (4); mais, aux seuls cris de Vivent le sultan et Chaireddin! n'entendant point prononcer le nom de Raschid, apprenant que ce prince n'était pas même à bord de la flotte, qu'il était resté à Constantinople, les habitants oublièrent leur horreur pour le fratricide, leur dégoût pour ses débauches, et ne sentirent plus que leur ancienne affection pour une dynastie de trois cent cinquante ans, que leur répugnance pour le joug ottoman; ils invitèrent le sultan, qui s'était enfui chez les Arabes habitants des côtes, à venir disputer sa résidence aux Turcs. Soutenu par les tribus arabes, Mulei-Hasan prit la ville; mais Chaireddin, faisant usage de son artillerie admirablement servie, repoussa les Arabes dans le désert, et mit en fuite le sultan détrôné. Le château fort d'Halkolwad, situé à neuf milles de Tunis, dont le nom arabe signifie la Goulette, à cause de l'isthme étroit qui conduit de la ville au lac, se rendit ensuite sans résistance (1).

La possession de Chaireddin ne dura que peu de mois, car l'empereur Charles V, cédant aux prières de Mulei, avait pris la résolution chevaleresque de conquérir Tunis, non pas pour lui-même, mais pour le souverain légitime, et de châtier en personne Barberousse devenu la terreur des flottes chrétiennes. Le jour de l'anniversaire de la prise de Constantinople [29 mai], à Barcelone, au bruit de la musique militaire et des salves d'artillerie il s'embarqua sur la flotte composée de cinq cents vaisseaux qui avaient à bord des troupes allemandes, espagnoles et italiennes. Les bâtiments étaient commandés par André Doria, les troupes de débarquement par le marquis del Guasto sous la direction suprême de Charles. Le 16 juin 1536 furent débarqués devant la Goulette d'abord les Allemands, puis les Espagnols et enfin les Italiens (2). Deux tours, séparées par un intervalle d'un mille à peu près, formaient le principal boulevard de la Goulette, qui était la clef de Tunis, où se trouvait aussi le grand arsenal de Chaireddin. La défense de ce poste si important, auquel se trouvait attaché le sort de la ville, était confiée au capitaine de corsaires Sinan (3). Le siége régulier dura un mois; les assiégés firent trois sorties (4). Dans la première, le duc de Sarno fut tué; dans la troisième, le marquis

(1) Leandro Alberti, Descrizzione di tutta l'Italia; Ven., 1581, p. 137.

(2) Doria, dans l'appendice de Gœbel, p. 34, et Sagredo, Ven., 1688, p. 210.

(3) Il avait quarante-cinq frères. Nochbetet-Tewarich, les Beni-Hafsz régnèrent depuis 551 de l'hégire, 1156.

(4) Sagredo, p. 202.

(1) Sagredo, 213. Hadschi-Chalfa, hist. des guerres maritimes, fol. 20, dans les commentaires de Chaireddin, xxvi[e] recueil.

(2) Armerius, dans l'édition de Basle de Chalcondylas, de 1556; p. 535.

(3) Robertson, liv. v.

(4) Le 23, le 25 et le 26 juin. Etrobius.

de Mondeia fut blessé. Le second jour du siége un bâtiment marchand turc richement chargé d'épiceries parut devant le port de la Goulette, et déploya bientôt ses voiles en découvrant les vaisseaux espagnols. Ceux-ci lui donnèrent la chasse; le plus ardent fut le grand vaisseau sur lequel était arboré le grand aigle impérial, qui portait le cardinal Granvelle et la chancellerie. Le bâtiment turc fut pris, et son chargement, évalué 3,000 ducats, donné à l'amiral Doria. Pendant la durée des opérations, plusieurs Italiens des plus nobles familles accoururent pour y prendre part, entre autres le comte de Bénévent, le marquis d'Alarco, le duc Ferdinand Gonzaga. Le 29 juin Charles reçut avec un grand appareil le roi fugitif Mulei-Hasan, qui se prosterna devant lui, implorant sa faveur et son assistance. L'empereur avait envoyé à sa rencontre le duc d'Albe, le marquis d'Alarco et le comte de Bénévent. Le prince se rendit ensuite dans la tente de Louis de Flandre, seigneur de Braet, second chambellan, où on lui offrit des sucreries et toutes sortes de rafraîchissements. Les Maures de la suite des fils d'Hafsz étaient armés d'arcs et de flèches, de poignards et de javelots longs de trente à quarante palmes (1). Mulei-Hasan assura qu'il était suivi de huit cents chameaux chargés de vivres et de six mille cavaliers; mais on n'en vit pas paraître un seul. Charles, comptant sur sa propre puissance, et fort de la pureté de ses intentions, n'avait besoin d'aucun secours étranger. Le 14 juillet la Goulette fut emportée d'assaut. Les deux tours contenaient un amas énorme d'armes et de munitions; on y trouva quarante canons, dont une de ces pièces monstres connues par les siéges de Constantinople et de Rhodes; beaucoup étaient décorées de lis, de salamandres, ou d'inscriptions latines des Arabes. Avec la Goulette, tout l'arsenal maritime se trouvait en la possession des conquérants; ils s'emparèrent ainsi de plus de cent bâtiments et de trois cents pièces d'artillerie de tout calibre. Après une si grande perte, Chaireddin se vit réduit à tenter la fortune en rase campagne. Pour plus de certitude, il voulait faire immoler les sept mille esclaves chrétiens retenus dans ses fers; mais il en fut empêché par les habitants, qui d'ailleurs ne lui obéissaient que par contrainte. Ses troupes consistaient en neuf mille sept cents hommes, les trois quarts asiatiques du gouvernement de Meraasch; les autres étaient des hommes de la ville qui avaient été arrachés de force de leurs foyers. Il prit position en dehors de Tunis, sur un point d'où il était sûr de prendre l'armée dans sa marche sur la ville. Lorsque l'on en vint aux mains, les Asiatiques seuls se battirent, les Africains refusèrent leur service. Cependant les esclaves chrétiens dans Tunis avaient trouvé moyen de briser leurs fers; ils fermèrent les portes de la place, et Chaireddin, se voyant repoussé des murailles, prit la fuite dans les montagnes du côté de Bonne, avec son fidèle capitaine de corsaires Sinan, défenseur de la Goulette, un renégat juif, et un autre que les écrivains européens appellent *Chasse Diable*(1). Le lendemain Charles mena son armée contre la ville dans le meilleur ordre, craignant une surprise de l'ennemi. Il avait tenu durant trois heures un conseil de guerre, pour décider si la ville serait abandonnée aux soldats. L'ardeur de rapine des Espagnols s'exprimant par la voix de leurs chefs l'emporta sur les désirs de l'empereur d'épargner la ville, et l'on accorda trois jours de pillage durant lesquels trente mille habitants furent égorgés, dix mille réduits en esclavage (2). C'était là un horrible prix payé pour la liberté de cinquante mille esclaves chrétiens dont la conquête de Tunis brisa les fers. Le soldat espagnol surtout se signala par ses fureurs; il poursuivit l'or dans les maisons et les coffres, les caves et les puits; renversa les mosquées et les écoles, brisa beaucoup de statues précieuses, déchira des livres très-rares, fouillant, remuant, il porta ses mains rapaces sur tous les objets, confondant tout dans une commune destruction. Lorsque, le troisième jour, Charles entra dans la ville avec les Allemands, on ne permit plus à ceux-ci que de prendre des vivres; au lieu de caves bien remplies, ils ne trouvèrent que de bonne eau de citerne; ensuite tout pillage fut interdit sous peine de mort. Le 1er août Charles mena l'armée hors de la

(1) Etrobius, dans Chalcondylas, p. 563.

(1) Les Italiens l'appellent Caccia Diavolo, les Français Chasse Diable, les Hollandais Knuppel Diewel, et Etrobius, Cassidiavolus. Probablement Caccia, Chasse, et Cassi, ne sont que la corruption de Kasim.

(2) Etrobius; Armerius, Historia di Guazzo.

ville pour la faire rentrer dans son camp devant la Goulette. La marche était embarrassée par des cadavres de Maures qui avaient été massacrés par les soldats, pour se délivrer d'un soin inutile, ou par vengeance. On y voyait les corps de quelques femmes dont les seins retombaient lourdement sur le ventre; excès d'embonpoint venant sans doute de l'usage régnant sur la côte de Barbarie de nourrir les femmes avec du kukuruz. Comme les vivandiers tardaient beaucoup à embarquer leurs bagages, il fut proclamé que les marchandises qui ne seraient point chargées avant le soir du lendemain devraient être abandonnées. Les Allemands et les Italiens, encore irrités de ce que le pillage de Tunis ne leur eût pas été accordé comme aux Espagnols, devancèrent le moment fatal, et dès le matin se jetèrent sur les marchandises qui ne devaient devenir leur proie que le soir. Charles dut courir à cheval à la Goulette, pour arrêter le désordre dans son armée (1). Le 8 août, le traité entre Charles V et Mulei-Hasan fut signé par des plénipotentiaires, et juré par l'empereur ainsi que par le sultan de Tunis; c'était un acte qui proclamait hautement l'impuissance et l'assujettissement de Mulei-Hasan (2). On y stipula l'affranchissement de tous les esclaves chrétiens dans tout l'État de Tunis, le libre séjour des chrétiens avec l'exercice entier de leur religion. Toutefois furent exceptés de cette faveur dernière les Arabes de Valence et de Grenade nouvellement convertis. Le sultan s'obligeait à arracher à Chaireddin, Bonne, Biserte et Afrikije, qui étaient encore entre les mains du chef de pirates, et à les remettre entre les mains de l'empereur, qui était assuré de suite dans l'occupation de la Goulette. Pour l'entretien de la garnison, 12,000 ducats devaient être fournis annuellement à l'empereur; et chaque année, la veille de la Sainte-Anne, six chevaux maures et douze poulains lui seraient livrés en signe d'hommage et de gratitude. La première infraction à ces conditions entraînerait une amende de 50,000 ducats, la deuxième de 100,000, et la troisième serait punie par la perte du pouvoir et du pays. Le traité fut lu en espagnol et en arabe avant la signature. Mulei-Hasan tira un peu son sabre hors du fourreau, et jura par ce fer, par le prophète et par le Koran; l'empereur baisa sa propre main, y posa ensuite un pan du manteau de chevalier sur lequel était brodée la croix, et jura par ce signe sacré. Mulei-Hasan prit ensuite congé, en protestant mille fois de sa reconnaissance. L'empereur laissa pour la défense de la Goulette mille Espagnols sous les ordres de Bernard Mendoza, dix grands vaisseaux commandés par Doria, et quitta la côte barbaresque le 17 août. Ces événements se passaient tandis que Suleiman et Ibrahim occupaient le palais du schah à Tebris. La conquête de Tunis fut l'époque de la gloire militaire de Charles; la restauration du sultan légitime, la délivrance de tant de milliers d'esclaves chrétiens, entourèrent la tête de Charles d'une auréole dont l'éclat obscurcit la gloire des autres souverains; c'étaient là des exploits dignes du premier monarque de la chrétienté, qui ne semblait occupé que de l'honneur du nom chrétien, ne consacrer ses soins qu'à l'utilité générale. Ainsi le juge Roberston (1), qui, considérant la grandeur de Charles en cette circonstance, laisse tomber ses dédains sur les entreprises misérablement égoïstes des autres princes contemporains. L'expédition de Charles a été perpétuée par l'histoire et par l'art. Le peintre néerlandais Hans Vermeyen, qu'il avait emmené à Tunis afin qu'il eût sous les yeux le spectacle des batailles et des actions diverses sous le ciel africain, a reproduit la conquête de Tunis dans de grands tableaux qui sont aujourd'hui conservés comme des monuments d'art et de triomphe dans la ville des empereurs, au Belvéder, ainsi qu'au palais du prince Eugène, digne dépôt des trophées gagnés sur les Turcs.

(1) Etrobius, p. 573.

(2) Le traité se trouve in extenso dans Eutropius, en extrait dans Guazzo, mais avec des erreurs; car dans l'original il n'est question ni des 8,000 ducats pour Bone, ni de la pêche du corail.

(1) Robertson, Hist. de Charles V, fin du ve liv.

LIVRE XXIX.

GUERRE CONTRE VENISE. — SIÉGE DE CORFOU ET HISTOIRE DE CETTE ILE. — DÉFAITE DE KATZIANER. — CONQUÊTE DES ILES DE L'ARCHIPEL. — ENVOYÉS DE FLORENCE. — EXPÉDITIONS SIMULTANÉES DANS LA MOLDAVIE, DANS L'ARCHIPEL ET DANS LES MERS DES INDES. — GOUVERNEUR D'ÉGYPTE. — AMBASSADEUR INDIEN. — MORT DU GRAND VESIR AJAS-PASCHA. — IL A POUR SUCCESSEUR LUTFI. — CIRCONCISION DES PRINCES. — PRISES RÉCIPROQUES DE PLACES TURQUES ET DE PLACES VÉNITIENNES. — PERTE ET CONQUÊTE DE CASTEL-NUOVO. — PAIX AVEC VENISE.

A la campagne de Perse, la sixième que Suleiman dirigeât en personne, succédèrent, mais à un an de distance, les expéditions contre Venise et contre la Moldavie. L'intervalle qui sépara le retour de Tebris à Constantinople de la marche contre Valona fut rempli par des regrets sur la perte de Tunis et la mort du mufti Kemal-Pascha, avec lequel, suivant l'expression d'un chroniqueur arabe, les sciences descendirent dans la tombe (1). La première dignité de la loi fut donnée à Saadi-Tschelebi, renommé pour ses gloses marginales au plus fameux commentaire du Koran (2).

Avec Ibrahim, né sujet vénitien, ami personnel du fils du doge Gritti, tout récemment immolé en Transylvanie, et protecteur de la république, était tombé l'appui le plus solide de la paix conclue avec Venise, et qui durait depuis trente-cinq ans. Son successeur, l'Albanais Ajas-Pascha, homme équitable et désintéressé, était bien résolu à maintenir les bons rapports avec Venise (3); mais ses bonnes dispositions étaient contrariées par les efforts de Barberousse, qui, attendant d'une guerre maritime plus de butin que de campagnes sur terre, épiait toutes les occasions de lancer l'empire ottoman dans des entreprises navales. Depuis plusieurs années, une suite de circonstances semblait devoir faire éclater des hostilités. Pendant le siége de Coron, Girolamo-Canale, provéditeur vénitien à Candie, avait attaqué l'escadre de l'un des plus fameux corsaires connu sous le nom du jeune Maure d'Alexandrie, s'était emparé du vaisseau amiral avec quatre galères, avait coulé bas deux autres bâtiments, dispersé le reste, et tué trois cents janitschares ainsi que mille esclaves. Le jeune Maure, qui, tout saignant de huit blessures dangereuses, s'était jeté à la mer, fut pris par les Vénitiens, traité avec soin, guéri, puis renvoyé avec les galères capturées sur la côte africaine, afin qu'il ne fût donné aucun motif de mécontentement au sultan; ensuite deux vaisseaux, qui se rendaient dans les ports vénitiens pour prendre des chargements de blé, furent confisqués. Le secrétaire des Pregadi, Daniele di Federici, fut envoyé à Constantinople pour excuser ce fait, et y parvint d'autant plus facilement qu'Ibrahim vivait encore. Après l'expédition de Perse, pendant la plus grande activité des négociations que suivaient à Constantinople l'ambassadeur français Laforêt et le Ragusain don Serafino di Gozi, Suleiman envoya son interprète Junis à Venise pour engager la république à une observation plus rigoureuse de la paix et à une alliance avec François Ier contre Charles V, déclarant que les armées et les flottes ottomanes étaient équipées et prêtes à entrer en campagne. La république qui vou-

(1) Hadschi-Chalfa, Tables chronologiques, an 941 (1534). Aussi dans Almonino, fol. 136.

(2) Schakaikun Naamanijet de Tasch-Kœprisade; il écrivit des gloses marginales au commentaire de Bedhawi.

(3) Parata, Hist. Veneziana; Venez., 1605, l. VIII, d. 571; Segredo, Memorie istoriche, l. V, Venez., 1688, p. 237.

lait garder la neutralité entre François Ier et Charles, et maintenir la paix avec Suleiman, donna une réponse amicale à l'ambassadeur du sultan, sans toutefois entrer dans la ligue proposée. Elle pensait que Suleiman, plus puissant sur terre que sur mer, irait poursuivre ses triomphes en Hongrie, plutôt que de faire des tentatives sur la mer Adriatique. L'ambassadeur Tomaso Mocenigo alla porter à Constantinople les félicitations du doge sur la brillante issue de l'expédition de Perse, et les réclamations sur la détention de bâtiments vénitiens, sur l'élévation des droits de douane en Syrie, l'interception de lettres du baile et d'autres actes vexatoires envers des négociants vénitiens (1). Ajas-Pascha, qui désirait sincèrement le maintien de la paix avec Venise, excusa les mesures qui avaient été prises, et promit le redressement des griefs, de sorte qu'à Venise on se berça de l'espoir que les grands armements étaient destinés contre Tunis ou contre Naples (2).

Cependant au mois de mai de l'année suivante [1537] (3), Suleiman se mit en mouvement avec ses troupes, accompagné de ses deux fils Mohammed et Selim, se dirigeant vers Valona. La flotte était déjà sortie du port sous les ordres de Barberousse (4). Celui-ci, après la perte de Tunis, était allé à Alger, et de là mettant à la voile avec vingt-sept galères contre Majorca et Minorca, il avait saccagé Mahon, et, enlevant sept mille cinq cents prisonniers, il était revenu rapidement vers la côte d'Afrique, avait occupé Biserta, puis s'était rendu à Constantinople, où lui fut conférée la dignité de grand amiral (5). De son côté, André Doria se tenait tranquillement avec sa flotte dans le port de Messine, lorsqu'il apprit l'arrivée des vaisseaux ottomans dans le voisinage. A cette nouvelle il quitta Messine [17 juillet]; informé à Céphalonie de la marche de dix bâtiments alexandrins richement chargés, il les enleva tous sans résistance et les brûla. Deux jours après [22 juillet], il rencontra devant l'île de Paxos douze galères turques commandées par Ali-Tschelebi, kiaja de Gallipoli, et les attaqua une heure avant le jour. Debout sur le banc de sa galère, revêtu d'un pourpoint cramoisi, l'épée au poing, il avait rangé autour de lui beaucoup de nobles vêtus de blanc. Le combat dura une heure et demie et fut des plus sanglants; pas un Turc des équipages n'échappa vivant, et Doria lui-même reçut une blessure au genou. Apprenant que Barberousse en personne le poursuivait avec cent vaisseaux, et ne se trouvant pas en état de tenir tête à de si grandes forces, il revint à Messine avec les douze galères glorieusement conquises (1). Chaireddin et Lutfi-Pascha se dirigèrent sur la côte de la Pouille; car les lieutenants de Suleiman et le sultan lui-même voulaient suivre de ce côté les traces de Mohammed II. Sur la plage de Castro, au-dessous d'Otrante, furent débarqués huit mille cavaliers, un plus grand nombre de fantassins et l'artillerie de siége. Le traître Pignatelli mena les cavaliers ravager sa patrie, et détermina aussi la garnison de Castro à se rendre (2). Les habitants d'Ugento et des autres places capitulèrent sur la promesse d'avoir la vie sauve, et cette parole fut aussitôt violée. Durant un mois les corsaires se répandirent comme la peste sur ce beau pays, et en se retirant emmenèrent dix mille esclaves (3). Chaireddin se tourna ensuite vers le nord du côté de Prevesa, pour châtier les Albanais (4). Pendant ces événements la guerre n'avait pas éclaté avec la république; Junis-Beg fut même envoyé pour la cinquième fois en ambassade à Venise, afin d'y présenter des griefs sur l'enlèvement d'un bâtiment turc par le Dalmate Nassi de Zara, et particulièrement sur la conduite de Pesaro, amiral de la flotte vénitienne qui croisait dans les eaux de Corfou. Malheureusement dans le canal de Corfou quatre galères vénitiennes donnèrent la chasse aux trois bâtiments turcs qui transportaient l'ambassadeur et les poussèrent à terre sur l'île de Cimera, où Junis-Beg,

(1) Paruta, l. VIII, p. 573.
(2) *Ibid.*, p. 574.
(3) Journal de Suleiman, Ferdi, fol. 256-263; dans Paruta, l. VIII, p. 577.
(4) Ferdi, fol. 245.
(5) *Ibid.*, fol. 250.

(1) Storia di Guazzo, p. 197; Caroli Sigonii de vita Andreæ Auriæ, p. 64
(2) Storia di Guazzo, fol. 197; événements relatifs à Doria, dans l'appendice de Gœbel à l'Histoire de Charles V, 1745; Paruta, p. 603; Histoire des guerres maritimes, fol. 22; Ferdi, fol. 246, 263.
(3) Storia di Guazzo, fol. 198.
(4) Histoire des guerres maritimes, et Hadschi-halfa, Tables chronologiques.

maltraité par les habitants, ne fut relâché et n'obtint les égards auxquels il avait droit qu'après avoir fait connaître sa qualité (1). Le baile Orsini envoya, au nom du sultan, réclamer impérieusement le châtiment du violateur de la paix. La signoria ordonna de charger de fers le sopracomite Gradenico qui avait fait échouer l'ambassadeur, et somma le provéditeur qui avait aussi porté atteinte à la paix en enlevant un bâtiment turc de comparaître devant la magistrature des avogadori (2). Mais avant que ces mesures pussent apaiser la colère du sultan, ce monarque fut plus irrité encore par une fausse lettre que Doria écrivait à Pesaro, comme s'il était d'intelligence avec lui, en faisant en sorte qu'elle tombât entre les mains des Turcs, et par les manœuvres et les conseils de Barberousse, furieux de la perte des douze galères. L'armée chargée de désoler la Pouille, qui n'osait rien entreprendre contre Otrante ni contre Brindes, fut rappelée avec la flotte, et l'entreprise, d'abord destinée contre la Pouille, fut tournée contre Corfou (3).

Corfou, grande île située comme un avant-poste à l'entrée du golfe Adriatique, a cent vingt milles de circuit, et s'étend de l'ouest à l'est en demi-lune ou en forme de faucille, d'où lui vint le nom de Drepanon dans l'antiquité; elle s'appelait aussi Schera la rocailleuse et Phaiakia, de ses habitants les Phaiaciens, et enfin Corcyra dont on fait le nom moderne de Corfou. On sait le rôle que cette île a joué dans la mythologie et l'histoire héroïque et politique de la Grèce; comment elle fut enveloppée dans l'empire romain. C'était une ancienne acquisition des Vénitiens auxquels elle était échue après la conquête de Constantinople et le partage de l'empire byzantin. Au commencement du XIIIe siècle cette île avait été confiée, sous le doge Ziano, à des nobles de Venise qui devaient la défendre comme leur fief; elle passa plus tard sous la protection napolitaine, puis était revenue à la république; le doge Antonio Venier lui conféra de nouveaux priviléges (4).

Un mois après la violation du droit des gens par la chasse donnée aux galères qui transportaient le drogman de la Porte Junis-Beg, d'Awlona où Suleiman était campé avec l'armée, la flotte, commandée par le kapudan-pascha, et le corps placé sous les ordres de Lutfi-Pascha, reçurent ordre de se diriger sur Corfou. Le 25 août débarquèrent dans l'île vingt-cinq mille hommes avec cinquante canons; ils ravagèrent aussitôt Potamo, éloigné seulement de trois milles de la place principale (1). Quatre jours après, vingt-cinq mille hommes encore furent mis à terre avec les vesirs Ajas et Mustapha-Pascha, le beglerbeg de Rumili, l'aga des janitschares et celui des akindschis, qui aussitôt portèrent le fer et la flamme dans le pays, sans prendre de repos, durant trois jours et trois nuits (2). Cependant dans la place des pièces d'artillerie furent montées sur les bastions, les rues furent barricadées avec des poutres et des arbres. Le 1er septembre, les assiégeants mirent en batterie, sur le rocher de Malipiero, à un mille de la ville, un canon de cinquante, qui, en cinq jours, lança dix-neuf boulets; cinq seulement portèrent coup, les quatorze autres passèrent par-dessus la ville, et tombèrent dans la mer. Le 2, à Bastia, sur le continent en face de Corfou, se dressèrent les tentes de Suleiman et de Chaireddin, ainsi que du grand vesir Ajas-Pascha; de leurs galères, ornées de bannières, furent lancés deux boulets, qui, passant par-dessus les châteaux, allèrent rouler dans la mer du côté de Cardachio. De violents orages et des pluies torrentueuses arrêtèrent les travaux des assiégeants, sans empêcher pourtant le grand vesir Ajas-Pascha de se rendre au bord du fossé, et de reconnaître la solidité des ouvrages. Sur le rapport qu'il en fit à son maître, Suleiman envoya dans la place un Corfeate pris quelques jours auparavant en mer avec son vaisseau, pour la sommer de se rendre. On offrait aux assiégés la conservation de leur vie et de leurs biens, et, pour donner plus d'autorité à ces promesses, on les assurait que les capitaines qui avaient violé les capitulations des

(1) Paruta, l. VIII, p. 196.
(2) *Ibid.*, p. 602.
(3) *Ibid.*, p. 603.
(4) Les actes dans l'ouvrage de Marmora, si précieux pour ce point, Historia di Corfu; Venez., 1672, p. 236-240.

(1) Marmora, Historia di Corfu, p. 301.
(2) *Ibid.*, p. 302.

châteaux de la Pouille avaient été exécutés, et que les habitants emmenés en esclavage avaient été rendus. Les provéditeurs renvoyèrent le messager sans réponse. La grosse artillerie de la place, dirigée par Alessandro Troïs, portait plus sûrement que celle des assiégeants. Deux galères furent coulées bas; un boulet tua quatre hommes dans la tranchée : cet effet d'un seul coup de canon, inouï dans l'état actuel de l'artillerie, détermina, d'après l'assurance des historiens ottomans, le sultan à lever le siége : la vie d'un moslim, aurait-il dit, ne peut être payée par la prise de mille châteaux (1). Les postes principaux de l'armée turque campée devant la place étaient le palais Brami, le point appelé Potamo, et le rocher Malipiero. De l'autre côté de l'île, vers Capo-d'Otranto, le château San-Angelo assis sur une montagne, et alors plus fort que Corfou même, fut vivement attaqué par eux. Le 7 septembre 1537, commença l'embarquement, et au bout de huit jours l'île fut purgée des Turcs. Il fallut, pour consolation, disait le schah, que le sultan se contentât de l'incendie de Butrinto, et de la prise de l'île de Paxos (2).

Six semaines après, Suleiman était de retour à Constantinople; mais cette fois il n'expédia point de lettres de victoire. Ses armées avaient pourtant obtenu des succès sur quelques points. Un peu avant l'ouverture de la campagne, Chosrew-Beg, gouverneur de Bosnie, et le woiwode Murad de Verbofen (3) avaient enlevé quelques châteaux dalmates; près de Selowa, ils avaient élevé deux forts pour intercepter les communications avec la place de Klis, située sur des rochers inaccessibles, dans laquelle jadis le roi Bela avait retiré ses enfants lors de l'invasion des Tatares, et pour réduire les habitants par la famine (4). Pierre Crussich accourut avec cinq mille hommes pour délivrer la place; mais il fut battu, et à peine quelques-uns de ses hommes s'échappèrent. La garnison de Klis, voyant la tête de Pierre Crussich portée par les Turcs au bout d'une lance, se rendit aussitôt (1). Murad enleva les châteaux de Bozko, Beriszlo, Obrovaz. Mohammed-Pascha-Jahjaoghli, gouverneur de Semendra, rivalisa d'ardeur avec Chosrew-Beg, gouverneur de Bosnie, pour faire des conquêtes sur le territoire hongrois, au mépris de la paix qui régnait avec Ferdinand. Afin de mettre un terme à ses courses et à ses ravages dans les cantons de Posega et d'Essek, l'armée de Ferdinand, forte de seize mille fantassins et huit mille cavaliers, se rassembla à Kapronсza, sur la rive droite de la Drau. La cavalerie, composée en grande partie de hussards, était sous les ordres de Louis Pekry, Paul Bakics, et de l'ancien capitaine de brigands gracié, Ladislaus More; Albert Schlick commandait les Bohémiens; Jules, comte de Hardeck, les Autrichiens; Jean Ungnad, les Styriens; Erasme Mager, les Carinthiens; Louis comte Lodron, les Tyroliens; les Carnioles étaient conduits par Katzianer, auquel fut confié le commandement supérieur de toute l'armée (2). Aussitôt que Jahjaoghli eut appris cette concentration de forces à Kapronсza, il envoya des courriers au gouverneur de Bosnie, Chosrew, au beg de Swornik, Dschaafer, à son propre frère le beg d'Aladschahiszar, Ahmed, et au beg de Klis, Murad, pour les appeler auprès de lui à Vucovar. Katzianer s'était avancé par la Karaschitza, vers Valpo, avec huit grosses pièces d'artillerie et quarante-un petits canons, et s'était arrêté au-dessus d'Essek pour canonner cette place; ses opérations furent entravées par Mohammed-Beg et les autres vaillants aventuriers turcs qui inquiétèrent son armée sans relâche. Valaques, zigeunes, tschaikistes, nassadistes (matelots du Danube), et martoloses (soldats serviens des frontières), sous les ordres de Mohammed, se répandirent de tous côtés, enlevant les chevaux et les bœufs qui menaient l'artillerie, coupant les convois, se saisissant des vivres et des munitions, et enveloppèrent si bien les Hongrois que pas un homme n'osait sortir du camp. Katzianer se vit trompé égale-

(1) Aali, xxxve événement, fol. 249, et d'après lui Petschewi, fol. 68.

(2) Historia di Guazzo, p. 204; Marmora, p. 210; Paruta, Storia Venez., l. VIII, p. 613.

(3) C'est ainsi que l'appelle Petschewi, fol. 61; les historiens hongrois le nomment sandschak de Verboden; Schimek, p. 217.

(4) Petschewi, fol 65; Dschelalsade, fol. 195; Istuanfi, l. XIII, dans Katona, l. XX, p. 1042; Storia di Guazzo, fol. 208; Ferdi, fol. 254.

(1) Istuanfi, l. XIII.

(2) *Ibid.*, dans Katona, l. XX, p. 1045.

ment dans son espoir de trouver des vivres à Erdœd; il essaya d'opérer sa retraite par la Vuka; lorsque la grosse artillerie passa sur le pont, il s'écroula, et tout fut entraîné dans les flots. Les canons de gros calibre furent abandonnés; les pièces de campagne et les voitures de munitions furent disposées sur deux rangs, attachées avec des chaînes, et l'armée marcha au milieu comme entre deux remparts mobiles. A Deakovar, elle rencontra Jahloghli et le conquérant de Klis, Murad-Beg, avec les plus courageux martoloses. Offusqués par des tourbillons de neige, les Hongrois poursuivirent leur marche par la crête élevée du Vertizo; dans la plaine, ils attendirent la cavalerie turque (1). Le 1er décembre, les cavaliers des deux partis en vinrent aux mains, et Paul Bakics, dont le nom revient si souvent avec honneur dans les expéditions de Guns et de Vienne, qui avait anéanti les akindschis de Kasim dans la plaine de Neustadt, tomba, ainsi que ses plus vaillants officiers, sous une grêle de balles. Vers le soir, on campa dans la plaine entre Gorian et Schirokopolje; là il n'y avait plus que deux routes ouvertes; l'une par Kasika vers Valpo, à travers un bois de trois milles coupé par des fossés; l'autre à gauche de Gorian, par les montagnes aboutissant au fort de Sainte-Élisabeth, qui appartenait au capitaine Ladislaus-More. Après de longs débats, le conseil de guerre se décida pour la route de Valpo; mais, dans la nuit, More, avec les siens, s'échappa vers son château fort; il fut suivi par Jean Ungnad et par l'évêque Simon Erdœdi avec leurs troupes, et, avant la naissance du jour, Louis Pekry et Katzianer lui-même abandonnèrent le camp. Au réveil, le comte Lodron se voyant si honteusement abandonné par les Hongrois, les Styriens, les Carnioles, résolut noblement de combattre jusqu'au dernier soupir, avec les Tyroliens, les Carinthiens, les Autrichiens et les Bohémiens (2). Comme il haranguait ses troupes à cheval, leur représentant quelle serait la honte de la fuite, un simple soldat lui cria : « Tu as beau jeu, Lodron; avec tes six pieds, il te sera plus facile de t'échapper qu'à nous avec nos deux jambes. » Lodron, sautant à bas de son cheval, alla percer de son épée l'insolent interlocuteur, et dit : « Frères, je combats à pied avec vous. » Les chevaux furent donnés aux malades et aux blessés. A peine les chrétiens s'avançaient hors du camp que la cavalerie turque fondit sur eux. Mager, chef des Carinthiens, par son casque éclatant et son panache, attira d'abord sur lui tous les regards et tous les coups; il périt en combattant vaillamment. Les Autrichiens furent taillés en pièces, après que leur chef Kunringer eut été pris, avec Georges Taifel, Gebhard Belzer, Leonard Lamberg, et que Nicolas comte Thurn se fut échappé couvert de blessures. Les Turcs firent une horrible boucherie des Bohémiens, que leur chef, Schlick, avait lâchement abandonnés dès le commencement de l'action. Lodron, grièvement blessé à la tête et à la poitrine, fut poussé contre un étang avec les fidèles Tyroliens; sur la demande de Murad, beg de Klis, qui savait honorer les braves, il se rendit. Les prisonniers furent traînés à Constantinople; quant à Lodron, comme ses blessures ne laissaient aucun espoir de guérison, sur l'ordre de Mohammed-Beg, il fut tué par ses gardiens. Le camp tout entier, avec l'artillerie, devint la proie des vainqueurs. Parmi les canons, il en était un qui surpassait de beaucoup tous les autres en longueur et en calibre, et qui joua un rôle dans l'histoire un demi-siècle encore; car, trente ans plus tard, il figura à la prise de Szigeth, et dans les guerres de la fin de ces siècles on le voit paraître désigné par le nom de Katzianer (1). Les têtes de Paul Bakirs, Lodron et Mager furent envoyées comme trophées à Constantinople (2). Parmi les prisonniers, plus tard, Taifel et Belzer furent échangés contre Murad-Aga, qui, tombé entre les mains des Hongrois dans un petit combat, avait été gardé par Thomas Nadasdy; les fuyards Pekry et Katzianer furent arrêtés à Vienne. Le premier perdit la vue dans les cachots de Gratz et d'Innsbruck, et ne fut relâché que sept ans après; le second s'échappa du château croate de Kostanitza, trama un complot avec Mohammed-Beg de Bosnie, et fut tué dans son propre château par Zriny qu'il avait invité à un festin, et qu'il prétendait dé-

(1) Istuanfi, l. XIII.
(2) Istuanfi, l. XIII, et d'après lui Engel et Feszler.

(1) Dans le Selaniki Kotschian topi.
(2) Istuanfi, l. XIII, édit. de Cologne; 1622, p. 216.

terminer à reconnaître également la souveraineté des Turcs (1).

Pendant que ces événements se passaient en Hongrie, et que Suleiman s'éloignait de Corfou pour regagner Constantinople, la guerre continuait toujours contre Venise par mer et par terre; des îles de l'archipel étaient enlevées, des places étaient assiégées. En quittant Corfou, le vesir Kasim, sandschakbeg de Morée, reçut l'ordre d'aller investir Malvasia et Napoli di Romani que les Vénitiens, en paix avec Bajesid II, avaient encore conservés après la cession de Coron et de Modon; et au kapudan-pascha Chaireddin, après que le serasker eut ramené les deux tiers de la flotte dans le port de Constantinople, il fut enjoint d'aller avec soixante-dix galères et trente galiottes conquérir les îles vénitiennes dans l'archipel. Plusieurs de ces îles, faute d'ouvrages de défense et de garnison, ou par peur, se rendirent sur la première sommation; c'étaient Syra ou Syros, qui a conservé jusqu'aujourd'hui son nom antique; au nord, le rocher de Jura, anciennement Gyarus; Pathmos, où Saint-Jean rêva l'Apocalypse; Nio, l'ancien Ios, propriété de la famille Pisani, comme Stampalia, l'ancienne Astypalœa, appartenait aux Quirini; Egine, l'ancienne rivale d'Athènes, d'où Barberousse enleva six mille habitants pour les jeter dans l'esclavage. Paros et les îlots en dépendant, Antiparos, Tine et Naxos ne se soumirent pas avec le même empressement, et toutefois leur hésitation à capituler ne leur fut d'aucun avantage. Paros, qui avait été successivement la propriété de Sommariva, puis de Grispo, dépendait de la famille Venieri, qui en avait donné la propriété en survivance à Sagredo: celui-ci était accouru pour la défendre, et se maintint vigoureusement pendant quelques jours; mais bientôt, manquant de poudre, il lui fallut se mettre, ainsi que les habitants, à la discrétion du vainqueur, qui emmena une quantité de prisonniers et Sagredo lui-même. Tine, autrefois Tenos, s'était rendue tout d'abord, puis s'était révoltée, et, avec l'aide des Candiotes, avait expulsé les Turcs, pour demeurer près de deux siècles sous la domination vénitienne. Elle avait été la dernière des possessions de la république dans l'archipel.

De toutes ces îles, Naxos seule avait fait avec Barberousse un traité par lequel elle s'obligeait à un tribut de 5,000 ducats annuels; elle ne fut point pour cela soustraite au pillage; quoique le duc Grispo versât aussitôt 5,000 ducats pour la première année, les nouveaux protecteurs enlevèrent une valeur de 25,000 ducats en argent et en objets de prix. Jean Grispo, qui promit de lever et fournir le tribut, était le vingtième seigneur depuis la conquête faite par le duc Vénitien Marco Sanuto qui, après la prise de Constantinople par les croisés et avec l'autorisation de la république, s'empara des îles de Naxos, Paros, Antiparos, Milo, Argentiera, Siphanto, Poliandro, Nanfio, Nio et Santorin, dont il reçut l'investiture de l'empereur Henri, comme duc de l'archipel, et Naxos fut la dixième des îles vénitiennes que Chaireddin soumit et ravagea dans sa course victorieuse. Le siége de Napoli di Romani par les Turcs dura un an et demi à partir de la retraite de Suleiman de Corfou. La forteresse construite sur une langue de terre qui s'avance dans la mer repose, d'un côté, sur des rochers abruptes et inaccessibles; de l'autre, les murailles sont baignées par les flots du port dont l'entrée est fermée aux vaisseaux ennemis par un fort élevé sur un rocher isolé. Le point par lequel la ville se rattache au continent et se trouve dominée par le mont Palamède est bien protégé par des tours et des bastions; l'abord est excessivement resserré par le pied de la montagne. De hautes falaises perpendiculaires ne permettent pas le débarquement en dehors du port, et les bas-fonds éloignent les gros bâtiments (1). L'importance de Napoli, sa position inexpugnable avaient excité la convoitise du conquérant de Constantinople; mais ses armes s'étaient brisées sur ces redoutables murailles: son fils Bajesid, après la soumission de Modon, de Coron et de Lepante, avait vu sa fortune échouer également contre ces rocs inébranlables. Kasim-Pascha, gouverneur de Morée, dut effacer ces affronts faits aux ancêtres de Suleiman. Partant

(1) Istuanfi, Petschewi, fol. 70. La confirmation de la trahison de Katzianer, venant de l'écrivain ottoman doit dissiper tous les doutes.

(1) Paruta, Hist., p. 615; Coronelli, Mémoires historiques et géographiques, et l'Egeo redivivo du même, p. 47.

d'Argos le 14 septembre 1537, il commença les opérations contre Napoli en enlevant tout le bétail des campagnes; Vettor Busichio avec les siens exerça plus d'une fois des représailles en faisant des courses contre Argos. Durant cinq mois, Kasim, à la tête de sa cavalerie, renouvela de semblables irruptions au moins trois fois par semaine afin de couper les vivres à la ville; car, manquant de grosse artillerie, il ne pouvait encore songer à un siége régulier. En février 1538, il emmena quelques fauconneaux au feu desquels les Vénitiens répondirent par cent cinquante coups de canon. Le 5 avril, deux cents hommes de la garnison sortis pour faire de l'eau rencontrèrent cent Turcs qui avaient été poussés en avant seulement pour attirer les Vénitiens: car à peine l'action était engagée, Kasim parut derrière le mont Saint-Elia avec plus de mille chevaux, et dans le combat qui fut très-acharné les gens de ville perdirent cinquante vaillants champions, parmi lesquels leurs chefs Roncone et Vettor Busichio (1). Pendant dix jours Kasim s'occupa à établir des batteries sur le mont Palamède qui commande la ville, et pointa des fauconneaux dont les décharges ne causèrent pas grand dommage. Le 8 juin s'ouvrit le feu des grosses pièces et des bombardes. Le 16, le général turc, levant son camp établi jusqu'alors à Palœocastro, deux milles et demi de la ville, le planta seulement à mille pas de l'église de Santa-Veneranda, et se rendit maître du ravelin extérieur sur lequel il se retrancha et d'où il pouvait tirer sur la ville. Le 20 août fut établie l'une de ces énormes pièces d'artillerie de siége, qui lança par jour vingt boulets de pierre chacun du poids de trois quintaux, et que les assiégés nommèrent le *Fraccalosso*. En outre la ville eut encore à subir le feu de trois gros canons du mont Palamède, et de plusieurs petites pièces du ravelin; une tranchée de vingt pas fut ouverte jusqu'à la contrescarpe du fossé. Souvent les assiégés, favorisés par la nuit, descendirent les murailles sur des échelles et surprirent les Turcs dans la tranchée, en tuèrent beaucoup, et enlevèrent des prisonniers. Kasim, fatigué d'une canonnade inutile, et incommodé au dernier point par les sorties des assiégés, leva enfin le siége, retourna dans sa ville d'Argos, et les Vénitiens occupèrent le mont Palamède; les escarmouches durèrent encore tout l'hiver et dans le printemps suivant. A cette fin, Kasim avait laissé un corps d'observation considérable, et lui-même, cédant à l'inébranlable constance de Pisani, s'était retiré à Lepante (1).

Le siége de Napoli di Romani, dont le journal nous a conduits jusqu'aux limites de l'année 1538, ne fut qu'un épisode des trois expéditions importantes entreprises par Suleiman, cette année même, sur mer et sur terre, et dont la dernière contre la Moldavie fut dirigée par lui-même en personne. Chaireddin, comme on l'a vu, avait attaqué la puissance vénitienne en Grèce, dans l'Archipel; et dans la mer Rouge, sous le commandement supérieur du gouverneur de l'Égypte, Suleiman-Pascha, des armements maritimes des Ottomans s'étaient portés contre les Portugais. Les opérations militaires avaient été précédées de changements dans les places de vesirs et les gouvernements. Après la ruine d'Ibrahim, Ajas-Pascha avait été porté à la première dignité de l'empire; le second vesir Kasim-Pascha, déposé à cause de sa basse cupidité, avait cédé la place à l'ancien beglerbeg de Rumili, Mustapha-Pascha, et Lutfi-Pascha, d'abord beglerbeg de Rumili, était devenu troisième vesir. Il était déjà revêtu de ce double titre lorsqu'il commanda, comme serasker, le débarquement sur la Pouille et à Corfou, et tandis que le kapudan-pascha Chaireddin, avec cent vaisseaux, allait soumettre et désoler les îles vénitiennes de l'Archipel, il avait ramené le reste de la flotte à Constantinople. Lorsque Chaireddin, après la conquête des six îles, revint triomphant dans la capitale, et dans un divan solennel fut comblé de faveurs par le sultan, Lutfi tomba dans la disgrâce pour quelques jours. Les historiens n'en révèlent point les causes; ils se bornent à dire qu'il perdit sa place de vesir, et qu'il y fut réinstallé au bout de quelques jours (2). Bientôt après mourut le second vesir Mustapha-Pascha; Lutfi-Pascha fut élevé au poste devenu vacant, et l'ancien beglerbeg de Rumili, Mohammed-Pascha, fut nommé troisième vesir. Le gouvernement de Rumili

(1) Historia di Guazzo, fol. 206.

(1) Guazzo, fol. 208.

(2) Ferdi, fol. 274 et 275.

passa à Chosrew-Pascha, frère de Lala-Mustapha-Pascha, le futur conquérant de Chypre, qui laissa l'Anatoli à la direction du beglerbeg de Diarbekr, Rustem-Pascha; le Diarbekr fut conféré à Bali-Beg, gouverneur de Rum où d'Amasia; et Husein-Pascha, jusqu'alors sandschakbeg, devint gouverneur d'Amasia. Le nouveau sandschak de Posega en Sclavonie fut donné au fils de Jahja-Pascha-Oghli, le gouvernement de Semendra à Arslan-Pascha, dont il sera plus d'une fois question comme pascha d'Ofen vers la fin du règne de Suleiman. A la place de l'eunuque Suleiman-Pascha, qui commandait la flotte sur la mer Rouge, Daud-Pascha se rendit en Égypte pour administrer ce pays. Le maintien de l'ordre dans Constantinople, en l'absence du sultan, fut confié aux soins de Ferhad-Beg, comme kaimakam; dans l'Asie Mineure, au gouverneur d'Aidin et de Ssaruchan, au prince Mustapha (1). Un peu avant le départ des armements parut un ambassadeur florentin, avec des lettres et des présents qui furent reçus plus gracieusement; Suleiman, au lieu de congédier aussitôt l'ambassadeur, le garda près de lui en assignant une somme quotidienne pour sa table; c'est la première attribution de ce genre dont l'histoire ottomane fasse mention (2).

Ce fut le prince de Moldavie, Pierre Raresch, qui provoqua l'expédition des Ottomans dans son pays. Depuis vingt-deux ans la Moldavie était sous le protectorat turc (3). Lorsque Suleiman marchait contre Vienne, dans le camp d'Ofen avait paru Teutul-Logothète comme envoyé de Pierre Raresch, prince de Moldavie, pour déposer aux pieds du sultan la reconnaissance du vasselage du pays; en conséquence un diplôme avait été accordé en vertu duquel toutes les fois qu'un prince serait élu par les bojards et confirmé par le sultan, il y aurait garantie et inviolabilité pour les églises et l'exercice du culte religieux. Les bojards devaient offrir tous les ans comme présents, en déposant leur hommage, 4,000 ducats, quarante juments et vingt-quatre poulains. Lorsque Suleiman fut de retour de son expédition, Pierre vint en personne offrir le présent convenu, et reçut un kaftan entièrement garni de zibeline tel qu'on le remet aux vesirs, deux queues de chevaux (insignes des sandschakbegs), et une kuka, bonnet que portent les colonels des janitschares. Ensuite, le logothète Teutul bâtit à Constantinople, pour son maître, un palais qui s'appelle encore aujourd'hui le sérail de Bogdan, nom donné par les Turcs à la Moldavie.

Mais tout récemment Pierre Raresch avait attiré sur lui la colère de Suleiman, soit qu'il refusât le charadsch, ce qui n'est guère vraisemblable, car la réclamation de cet impôt de capitation était contraire au chattischerif de Suleiman, ou, ce qui est plus probable, parce qu'il exerça des hostilités contre le roi Sigismond de Pologne, ami de la Porte, et entra en négociations avec Ferdinand; au reste, sa conduite le fit accuser d'avoir pris part au meurtre d'Aloisio Gritti (1). Voulant le châtier, Suleiman se mit en mouvement, le 9 juillet 1538, à la tête de son armée contre la Moldavie. Le lendemain mourut la sœur du sultan, veuve du vesir Mustapha-Pascha. A Andrinople, Suleiman admit au baise-main Chosrew-Pascha et le fils de l'émir Raschid, prince arabe de Baszra, qui jusqu'alors avait exercé les droits de souverain indépendant, et lui adressait maintenant les clefs de Baszra en signe d'hommage. L'émir Raschid reçut l'investiture de Baszra, sous la réserve de la haute souveraineté pour le sultan. A Babataghi, Suleiman visita le tombeau de Ssaltukdede, ce vieux turkman qui, au temps des sultans seldschuks, s'était établi avec une colonie turque dans la Tatarie Dobruze. A Jassy parut le chan de Crimée, Ssahibgirai, avec huit mille cavaliers, et suivi de ses fils, pour rendre hommage au sultan. Il y eut un grand déploiement de magnificence et des salves d'artillerie. Les janitschares firent trois décharges avec leurs longs fusils. Aux feux de joie succéda l'incendie de Jassy; le palais, tout nouvellement construit par Pierre Raresch, fut réduit en cen

(1) Aali, xxxvie événement, fol. 250; Dschelalsade, fol. 206.

(2) Ferdi, p. 279. Une seconde ambassade florentine se trouve dans Ferdi, p. 350.

(3) Dans l'année 1516. *Voy.* Engel, Histoire de Moldavie, p. 104, et aussi le règne de Ragul Bassaraba de la Valachie, dans la même année.

(1) De rebus gestis Joannis regis Hungariæ, autore Verantio apud Kovachich scriptores minores rerum Hungaricarum, p. 58.

dres avec toutes les églises. Les Tatares et les akindschis du sandschak de Semendra durent se mettre à la poursuite du prince fugitif. L'avant-garde de l'armée était formée par trois mille Valaques que leur prince avait envoyés (1). Pierre Raresch, traversant des forêts impraticables, gagna la Transylvanie. La capitale du pays, Suczawa, bien fortifiée et pourvue d'une nombreuse artillerie, se rendit à l'approche de Suleiman, sans essayer de se défendre. Tout le trésor du woiwode, des carreaux garnis de riches fourrures, des vases, des croix d'argent, des bibles avec des reliures toutes garnies d'or, des sabres ornés de pierreries, tombèrent entre les mains de Suleiman (2). Les Bojards furent convoqués : et sur leur prière, Étienne, frère de Raresch, fut installé solennellement comme prince par la Kuka et la pelisse de zibeline, le tambour et la bannière (3). Dans le diplôme fut insérée une condition nouvelle et bien pesante : tous les deux ans le prince devait porter lui-même le tribut à Constantinople. La forteresse de Kili, construite par le sultan Bajesid II à l'embouchure du Danube et dont l'incendie avait fourni un des prétextes à la guerre, devait être relevée, et Akkerman fortifié, et la pointe de terre entre la mer Noire, le Dniester et le Pruth serait considérée comme un pays assujetti à la garnison d'Akkerman (4).

De Suczawa, l'ambassadeur de Sigismond fut congédié avec une réponse satisfaisante et des lettres de victoire, et un tschausch fut expédié à Jean Zapolya avec l'ordre de livrer Pierre Raresch que l'on croyait avoir précipité sa fuite vers Ofen (5). Après le passage du Pruth, le lambeau arraché à la Moldavie fut donné à Hasan-Beg sous le nom de sandschak d'Akkerman et Kili [4 octobre 1538]. Au pont d'Isakdschi, des messagers arrivés de toutes les parties de l'empire, auxquels était parvenu l'ordre de l'attendre en ce lieu, furent expédiés avec des lettres de victoire (6) ; le gouverneur de Bagdad, Suleiman-Pascha, fut déposé, et sa place conférée à l'ancien beglerbeg de Sulkadr, Mohammed-Pascha. A Janboli, arriva Rustem-Paschasade son ancien gouvernement du Diarbekr, et le fils de Chaireddin-Pascha avec le bulletin des victoires de son père. Tandis que l'empereur chassait dans le canton de Janboli, la flotte entrait triomphante à Constantinople, et le grand-amiral reçut la permission de venir baiser la main au padischach à Andrinople, où l'on passa l'hiver. Le bairam fut en même temps une célébration de victoires et de triomphes. Durant ces fêtes fut accordée une audience aux envoyés moldaves, qui apportaient de magnifiques présents, et toutes ces pompes étaient relevées par la présence de Chaireddin, tout brillant de ses victoires sur la Méditerranée ; comblé de marques d'honneur, il fit verbalement au sultan le rapport de sa campagne d'été, qui s'était accomplie en même temps que celle de Suleiman dans la Moldavie [20 février 1539] (1).

Chaireddin-Pascha était sorti de Constantinople avec quarante voiles seulement ; car des cent bâtiments qui, sur l'ordre de Suleiman, avaient dû être construits durant l'hiver par les vesirs à leurs frais, dix seulement avaient été mis en état de prendre la mer, les quatre-vingt-dix autres étaient encore sur les chantiers, ou leur équipement n'était point achevé. Chaireddin ne voulait mettre à la voile qu'avec la flotte entière ; mais les vesirs surent lui faire prendre la mer, en répandant le bruit qu'André Doria croisait à la hauteur de Candie avec quarante vaisseaux pour tomber sur les vingt bâtiments égyptiens chargés de marchandises, que Ssalih-Reis amenait d'Égypte (2). A cette nouvelle, Chaireddin, adoptant une résolution, prit à bord trois mille janitschares et les begs de la mer, et gouverna sur l'île de Sciathos, la plus voisine de la côte parmi les sept îles situées à l'entrée du golfe de Mallus (3). Durant six jours et six nuits, il canonna le grand fort bâti sur un rocher, et le septième jour, s'élançant, le sabre au poing, à la tête de ses soldats, il l'emporta d'as-

(1) Aali, fol. 250
(2) Aali, fol. 251 ; Petschewi, fol. 73 ; Ferdi, fol. 291 ; Dschelalsade, fol. 218 ; Engel, p. 181.
(3) Petschewi, Aali, Dschelalsade.
(4) Petschewi, Aali, Dschelalsade, Ferdi et Engel, p. 181.
(5) Petschewi, fol. 73.
(6) Dschelalsade, fol. 221.

(1) Ferdi, fol. 291 ; Dschelalsade, fol. 222.
(2) Hadschi-Chalfa, Histoire des guerres maritimes, fol. 23, avec plus de détails que Ferdi, fol. 294 ; Petschewi, fol. 73.
(3) Isole Gregorie, Sciathus, Halonesus, Endemia, Peparethus, Geronta, Scandile.

saut. Il y eut un affreux massacre des assiégés, et de plus trois mille huit cents malheureux furent chargés de fers. Là se rendirent les quatre-vingt-dix vaisseaux restés à Constantinople, et vingt autres commandés par Ssalih-Reis, en sorte que Chaireddin avait cent cinquante bâtiments rangés sous ses ordres (1). Il se dirigea vers Skyros, située en face de l'Eubée. Cette île, qui avait résisté à de précédentes attaques des corsaires, se rendit à la première apparition de Barberousse. Il lui imposa un tribut annuel de 1,000 ducats, et envoya sept bâtiments chargés de butin à Constantinople (2). Il chargea aussi d'un tribut annuel de 5,000 ducats l'île de Tine, conquise deux ans auparavant; Andros et Seriphos, de 1,000 ducats chacune (3). Un mois après être sortie du port de Constantinople, la flotte jetait ses hordes dévastatrices sur la côte de Candie. Retimo et la Canée résistèrent à ce torrent; mais de Milopotamo et de Scittia, d'où s'étaient enfuis les habitants, furent enlevés des vivres et de l'artillerie; quatre-vingts villages furent livrés aux flammes. De Candie les corsaires tombèrent sur Scarpantho, dont Barberousse conquit les trois villes, puis il relâcha quelques jours à Piscopia (4). A Stancho, il laissa les bâtiments qui portaient les soldats de marine, distribua ces troupes sur ses galères, et de Stampalia il détacha des corsaires à la chasse des chrétiens. Dans cette campagne et la précédente, il avait débarqué sur vingt-cinq îles vénitiennes; douze avaient été soumises au tribut, les treize autres dévastées.

A la nouvelle que la flotte combinée du pape de Venise et d'Espagne voulait faire une tentative sur Prevesa, située à l'entrée du golfe d'Ambracie, en face de l'ancien Actium, Chaireddin accourut avec cent vingt-deux vaisseaux pour défendre le point menacé. Les chrétiens lui étaient supérieurs par le nombre; ils comptaient quatre-vingt-un bâtiments vénitiens, trente-six galères pontificales et cinquante espagnoles. Après que Chaireddin fut entré dans le golfe d'Arta, la flotte chrétienne jeta l'ancre devant Prevesa, le 25 septembre [1538]. Les corsaires Murad, Torghud, Guseldsche, Ssalih-Reis, formèrent l'avant-garde des musulmans, et furent chargés d'empêcher toute tentative de débarquement de la part des alliés; comme il ne fut rien entrepris de ce côté, Chaireddin sortit du golfe, promena toute sa flotte en ordre de bataille pendant trois jours, et donna trois salves d'artillerie. L'amiral vénitien, Capello, l'attaqua vigoureusement; mais voyant Doria se diriger sur l'île de Santa-Maura avec toute son escadre et les bâtiments de ses alliés soumis à ses ordres, Chaireddin se replia sur Prevesa. Le lendemain, à la suite d'un conseil de guerre où les chefs vénitiens et pontificaux firent prévaloir leur opinion sur le sentiment de Doria, qui voulait éviter la bataille, les deux flottes en vinrent aux mains. L'aile droite des Turcs était commandée par Torghud, la gauche par Ssalih-Reis; Chaireddin dirigeait le centre en personne. L'irrésolution de Doria succomba devant l'audace et la fureur de Barberousse. Deux bâtiments vénitiens sautèrent en l'air; deux espagnols furent pris; une galère pontificale et une vénitienne tombèrent aussi au pouvoir des Turcs, qui massacrèrent les équipages. La nuit prévint une défaite entière de la flotte chrétienne, qui se sépara et quitta les eaux de Santa-Maura. Chaireddin envoya son fils avec deux capitaines de vaisseaux prisonniers porter le bulletin de la victoire au sultan, qu'ils trouvèrent à Janboli. La ville fut illuminée, et le kapudan-pascha reçut, sur les biens de la couronne, une augmentation de traitement de 100,000 aspres annuels.

L'expédition de Suleiman dans la mer Rouge contre l'Arabie et l'Inde conduisit à de plus grands résultats. L'horizon des conquêtes ottomanes s'étendait: ainsi, il faut élever nos regards et les porter plus loin pour embrasser la cause première de la guerre arabe et indienne. Déjà, douze ans auparavant, immédiatement avant la campagne de Mohacs, Suleiman avait dirigé en même temps son attention vers la Hongrie et vers l'Arabie, comme il la porta cette fois sur la Moldavie et sur l'Inde, et il avait chargé le vaillant marin Selman-Reis de partir de Suez avec une escadre, et de croiser le long de la côte arabe, pour châtier les re-

(1) Hadschi-Chalfa, Histoire des guerres maritimes, fol 23.

(2) *Ibid.*, fol. 24.

(3) Histoire nouvelle des anciens ducs et autres souverains de l'Archipel; Paris, 1698.

(4) Hegi, d'après le Bahrire.

belles arabes et porter le nom du sultan jusqu'aux frontières de Saba (1). Le grand vesir, après avoir organisé l'Égypte, y installa, pour l'administrer, l'ancien gouverneur de Damas, l'eunuque Suleiman-Pascha, homme d'un grand courage et dont l'âme nourrissait de vastes pensées (2). Suleiman se plaisait dans la pompe et la représentation autant que le grand vesir Ibrahim. Mille jeunes gens de haute naissance, portant des ceintures et des poignards garnis d'or, formaient sa garde du corps (3). Il tenait les rênes en Égypte d'une main ferme; si l'on excepte l'injuste supplice de l'émir Dschanum-Hamsawi et de son fils Jusuf-Emirulhadsch (4), l'histoire n'a que des éloges à donner à son amour de l'équité, et à tenir compte de ses pieuses fondations. C'est lui qui, le premier, envoya à Constantinople la contribution annuelle de l'Égypte, et qui établit que désormais l'administration des fondations pieuses serait sous la surveillance immédiate du gouverneur, administration qui, plus tard, tomba entre les mains de l'aga des janitschares. Il gouverna l'Égypte durant dix années avec sagesse et vigueur; et sur l'ordre du sultan, expédié durant sa marche sur Guns, il construisit dans le port de Sues quatre-vingts bâtiments, galères, barques, mahones et frégates. Il fut interrompu dans ces travaux par l'ordre de Suleiman, qui lui enjoignit de se rendre en personne, avec les impôts de l'Égypte, montant à 800,000 ducats, à l'armée qui marchait contre la Perse; à sa place vint Chosrew-Pascha, qui, au bout d'une année, éleva les revenus de l'Égypte de 800,000 ducats à 1,200,000. Lorsque Suleiman apprit cet accroissement, il ordonna de retirer du trésor public et de mettre à part le tiers de la somme totale, et de rechercher si l'augmentation n'avait pas été le fruit de dures extorsions. Chosrew-Pascha prétendit que son devancier, Suleiman, avait construit des flottes, tandis que lui-même n'avait point été chargé de faire exécuter des travaux de ce genre; que l'argent en question était le produit d'améliorations dans la culture et de l'irrigation des terres. Suleiman se contenta de cette réponse; mais il révoqua le gouverneur si dévoué aux intérêts du trésor, et rendit sa place à l'eunuque. Les 400,000 ducats d'excédant furent appliqués à la réparation de l'ancien aqueduc de Valens à Constantinople.

Ce qui détermina surtout la réintégration de Suleiman-Pacha, ce fut l'ambassade indienne que le sultan reçut à Andrinople, dans l'hiver après son retour de l'expédition de Perse, et l'arrivée du prince indien qui vint chercher un asile auprès de lui. Ce prince était Burhan-Beg, fils du sultan Iskender, souverain de Dehli, qui avait fui devant la puissance de l'empereur Mongole Humajun, dont le père était le grand Baber, et qui eut pour fils le plus grand de tous les grands Mongoles, Schah-Ekber. Il fut accueilli gracieusement, et jouit d'un traitement quotidien de 300 aspres. Avec ce prince fugitif parut à la cour du sultan l'envoyé de Behadir-Schah, prince de Gudschurat, qui, par crainte aussi de la puissance envahissante d'Humajun, avait déposé tous ses trésors à la Mecque, et maintenant, adressant de riches présents au protecteur des deux saints tombeaux, implorait en même temps des secours contre un nouvel ennemi, contre les Portugais, qui s'étaient emparés de son port de Diu. Outre une vingtaine d'objets, l'ambassadeur présenta une ceinture dont la valeur doit avoir été de 60 crores (2). Suleiman-Pascha, nouvellement nommé gouverneur d'Égypte, reçut ordre d'équiper une flotte pour secourir le schah de Cambaya. Avant que ces forces eussent pris la mer, arriva la nouvelle de la mort de Behadir-Schah, que les Portugais avaient immolé (3), et Suleiman-Pacha envoya à Constantinople les trésors de ce prince déposés à la Mecque, consistant en trois cents coffres remplis d'or et d'argent (4).

(1) Aali, XII° événement, fol. 229; Petschewi, fol. 32, d'accord avec les historiens ottomans.

(2) Petschewi, fol. 76.

(3) *Ibid.*

(4) Raconté en détail dans l'Histoire de Suheili, fol. 54.

(1) Ferdi, fol. 246.

(2) Ferdi, fol. 256. D'après son calcul le crore vaut 100,000 ducats, par conséquent la ceinture se porte à 6,000,000 de ducats ou 300,000,000 d'aspres.

(3) Petschewi, fol. 76. On trouve cet acte avec les détails dans l'Asie portugaise de Manuel de Faria-Y Sousa.

(4) Ferdi, fol. 278

Au moment même où la flotte de Chaireddin partait pour l'expédition de l'Archipel, les armements préparés à Sues se déployaient sur la mer Rouge [13 juin 1538]. Suleiman-Pascha était alors un vieillard de quatre-vingt-huit ans, tellement accablé par le poids de l'âge et embarrassé par son embonpoint qu'il lui fallait quatre hommes pour le soulever lorsqu'il voulait se tenir debout ; néanmoins son esprit avait toute sa fermeté, son courage était inflexible. Sa flotte, de soixante-dix voiles, était montée par vingt mille soldats (1), où l'on comptait sept mille janitschares et beaucoup d'esclaves vénitiens attachés à la rame, qui au moment de la rupture de la paix avec Venise avaient été arrachés des vaisseaux de leur nation alors dans le port d'Alexandrie. La flotte, dépassant Sebid, se dirigea sur Aaden, dont le prince arabe, Aamir-Ben-Daud, fut attiré à bord par la ruse, et la ville fut conférée, comme sandschak, à Bahram-Beg. Quinze jours après un débarquement était opéré sur la côte de Gudschurat; les deux châteaux de Kuke et de Kat étaient emportés d'assaut. Ensuite fut ouvert le siége de Diu; il dura vingt jours, pendant lesquels le commandant Anton de Sylveyra défendit la place avec un courage héroïque, soutenu même par les femmes portugaises. Dans l'artillerie se trouvaient neuf de ces pièces monstres dont chacune lançait des boulets d'un quintal. Le plus prodigieux, c'est que l'on ait pu tirer de pareilles masses de l'arsenal de Constantinople, et qu'on les ait transportées jusque devant les murs de Diu, dans l'Océan indien, en leur faisant traverser les sables de l'isthme de Sues. Le siége fut levé faute de vivres; on n'en put obtenir du nouveau prince de Diu, Mahmud, dévoué aux intérêts des Portugais. Mahmud s'était bien gardé de se rendre à l'invitation de Suleiman-Pascha de venir à bord; il se montra plus prudent que le prince d'Aaden et de Sébid, Emer-Ahmed, qui, confiant dans la parole des Ottomans, fut pendu au grand mât du vaisseau amiral. L'Iémen fut conféré comme gouvernement au fils de Biiklu-Mohammed-Pascha, conquérant du Kurdistan, à Mustapha-Beg : au bout de dix mois la flotte entra à Dschedde; Suleiman-Pascha passa par la Mecque, où il accomplit un pèlerinage, et par le Kaire pour se rendre à Constantinople, où la gloire de sa conquête lui fit prendre place dans le divan avec les vesirs (1).

La joie des succès obtenus en Moldavie, en Arabie et contre Venise fut troublée par trois calamités, le feu, la peste et la mort du grand vesir. Le feu éclata dans le port, du côté de l'arsenal, où le bagne fut consumé, et tous les prisonniers renfermés en ce lieu y périrent. Portée de l'autre côté du port par un vent violent, la flamme s'y étendit avec fureur. Neuf jours après la peste enleva le grand vesir [13 janvier 1539]. Ajas-Pacha, Albanais de naissance, dont trois frères engagés dans un ordre monacal vivaient ainsi que leur mère à Valona, et qui n'était pas moins bien disposé en faveur des Vénitiens que son prédécesseur Ibrahim, avait acquis justement le renom d'un homme plein d'équité, mais extrêmement adonné aux femmes. A une certaine époque on vit dans sa maison quarante berceaux contenant autant de nourrissons, et en mourant il laissa cent-vingt enfants (2). Sa place fut conférée au second vesir, Lutfi-Pascha, aussi Albanais, et néanmoins très-savant, qualité très-rare parmi ce peuple. Rude et grossier avec la sœur du sultan à laquelle il était uni, ses mauvais traitements envers cette princesse le firent déposer au bout de deux années: il fut séparé de la sultane son épouse, et exilé à Demitoka où il écrivit plusieurs ouvrages, entre autres une histoire ottomane très-précieuse, qui s'étend à douze années au delà de sa déposition.

Au commencement de l'automne, Suleiman se rendit en Asie, et revint par Brusa, dont les habitants allèrent au-devant de lui à cheval. Mécontent de cette cavalcade, il rendit un ordre pour que désormais, dans un cortége destiné à rendre honneur au souverain, nul ne parut à cheval qui ne fût point possesseur d'un fief de cavalerie. Après un séjour d'une semaine à Brusa, le sultan se dirigea vers les Dardanelles, qu'il ordonna de fortifier suivant le sys-

(1) Hadschi-Chalfa, Histoire des guerres maritimes, fol. 26.

(1) Histoire des guerres maritimes, fol. 27; Petschewi, fol. 77; Ferdi, fol. 314; Dschelalsade, Ssolaksade, Lutfi, fol. 88.

(2) Osman-Effendi, Histoire des grands vesirs, et dans la liste des vesirs.

tème des Francs. A la fin de septembre il était de retour à Constantinople, et célébra la circoncision de ses deux fils Bajesid et Dschihangir avec les fêtes et les spectacles accoutumés, qui durèrent la seconde moitié de novembre. Le premier jour, des lions, des tigres, des léopards, des lynx, des loups, des girafes, furent exposés enchaînés dans l'hippodrome aux yeux du peuple et du sultan. Le lendemain le sultan, siégeant entre les kadiaskers et les defterdars, reçut les présents des vesirs. Le grand vesir Lutfi-Pascha, et les trois autres, le vieux eunuque, Suleiman-Pascha, qui venait de heurter les Portugais dans la mer des Indes, Ssofi-Mohammed-Pascha et Rustem-Pascha, le beglerbeg d'Anatoli et celui de Karamanie, baisèrent la main du sultan. Après eux vinrent rendre le même hommage les ambassadeurs de France (1), de Venise, du roi Ferdinand et du roi Janusch-Zapolya invités à la fête. Il y eut ensuite des divertissements : des juifs apportèrent là un dragon à sept têtes; les vesirs et les émirs, les ulemas et les scheichs, reçurent tous de riches présents, et furent revêtus de vêtements d'honneur. En même temps que la circoncision furent célébrées les noces de Rustem-Pascha avec la fille de Suleiman (2).

Cependant il y avait trois ans que durait la guerre avec Venise; depuis le siége de Corfou, les derniers grands faits d'armes furent la conquête de Castelnuovo en Dalmatie par les Vénitiens, et la reprise de cette place formidable par Chaireddin.

Entre ces opérations et le commencement de la guerre, il y eut encore diverses entreprises de part et d'autre sur des places vénitiennes et turques en Dalmatie, dont le récit se place tout naturellement ici. Camillo Orsino, commandant vénitien de Zara, envoya trois cents fantassins et cent cinquante cavaliers qui débarquèrent au-dessus de Zara, à un endroit appelé Vecchio-Zara, marchèrent toute la nuit, et, à la naissance du jour, arrivèrent à Urana, l'ancienne résidence du prieur des Templiers. Ils se reposèrent, puis à la nuit se remirent en marche, et au lever du soleil emportèrent d'assaut le château-fort d'Ostroviz, aux cris de Saint-Marc. Sept cents Turcs furent immolés, les maisons livrées aux flammes, les alentours dévastés, et trois mille têtes de bétail furent emmenées à Urana (1). Avec le même bonheur, Obrovaz et Scardona furent arrachés aux Turcs. Dans la défense de cette dernière place périt un jeune Turc, parent de Murad, conquérant de Klis. Sur l'ordre du sénat, Scardona, Obrovaz et Ostroviz furent rasés, afin qu'à l'avenir ces places ne pussent plus servir de repaire aux pillards, et que le littoral des pays vénitiens et hongrois ne fût plus ainsi inquiété (2). Bientôt après, la conquête d'Obrovaz et d'Ostroviz fut contre-balancée par la perte du château de Nadin, situé sur un rocher à dix-huit milles de Zara : ce château était une sorte d'observatoire pour signaler les irruptions des Turcs vers Nona, Zara, Sebenico, Polisena et Novigrad. Cinquante fantassins, quarante cavaliers et un noble Vénitien, le châtelain, défendaient ce poste. Trois mille Turcs, conduits par un capitaine renégat, parurent au pied des murailles, et la promesse d'une libre retraite détermina la garnison à capituler sans tirer l'épée. Mais si la lâcheté de ces hommes les avait soustraits au sabre des Turcs, elle fit rouler leurs têtes à Venise sous le fer du bourreau (3). Bientôt après Chosrew, pascha de Bosnie, et Murad, sandschakbeg de Klis, prirent Dubiza au confluent de la Save et de l'Unna, après quoi les garnisons de Jasenowiz et de Sobocs, sur la rive de la Save, évacuèrent leurs places en les livrant aux flammes (4). Nadasdy et Keglevich, pour préserver les autres châteaux et même Agram d'un pareil sort, attaquèrent Jasenowiz, l'enlevèrent et le rasèrent après avoir partagé le butin entre les vainqueurs. En Hongrie même, après la défaite de Katzianer, près d'Essek, des troupes bohémiennes, sous le commandement du capitaine

(1) Le Napolitain Cantelmi, Paruta, l. x, p. 715, 718, 723.

(2) Paruta, l. x, p. 714.

(1) Storia di Guazzo; Venez., 1569, fol. 220, et Istuanfi, l. XIII. Mais cet auteur commet ici, comme il lui arrive fréquemment, une erreur dans l'ordre des événements en faisant devancer la perte de Nadin par la conquête d'Ostroviz.

(2) Istuanfi, l. XIII.

(3) Storia di Guazzo; Venez., 1549, fol. 221; Petschewi, fol. 66 et 77.

(4) Istuanfi, l. XIII, p. 218.

Devel, avaient fait la tentative d'arracher Tokay aux Turcs. Ils s'en emparèrent en effet, quoique Pierre Pereny accourût à la délivrance de la place. Dans un combat livré sous les murailles, ce déserteur fut blessé; et néanmoins, les vainqueurs ne pouvant se maintenir dans cette position, l'évacuèrent après l'avoir dévastée (1).

Un événement plus grave que tout cela, ce fut la prise de Castelnuovo, situé sur la côte entre Raguse et Cattaro. Après la bataille de Prévesa, perdue par les trois flottes alliées, la veille du jour où, par suite d'une lutte souterraine des éléments, une nouvelle montagne s'éleva à Pozzuolo et le rivage s'avança dans la mer (2), André Doria, le légat du pape, et l'amiral vénitien, Vicenzo Capillo, se dirigèrent vers le golfe de Cattaro afin de soumettre Castelnuovo. Barberousse ne put les suivre, arrêté par une violente tempête, qui jeta sa flotte vers Valona où il lui fallut la refaire; car il avait perdu plus de soixante-dix bâtiments, et les autres avaient été fortement endommagés (3). Le dimanche 27 octobre 1538, au lever du jour, les galères des chrétiens s'approchèrent rangées par quatre, afin de lâcher leur bordée en passant à leur tour. Mais avant que les quatre premières, une fois leur décharge faite, eussent fait leur évolution, les quatre suivantes arrivèrent sur elles trop rapidement; il en résulta un désordre qui amena un bon résultat, car les équipages sautèrent à terre, et commencèrent l'assaut sans avoir d'échelles. La ville fut emportée au milieu d'un feu violent, et les deux châteaux se rendirent. Sept cents prisonniers, un butin valant plus de 70,000 écus, tombèrent entre les mains du vice-roi de Naples, capitaine général. Ferdinand de Gonzaga laissa dans la place quatre mille Espagnols sous le commandement de Francesco Sarmiente. Le 1er janvier 1539, trois sandschakbegs avec six canons, conduits par le même capitaine renégat, Morato de Sebenico, qui avait déterminé la reddition de Sebenico, parurent devant Castelnuovo. Sans laisser au renégat le temps d'exposer ses propositions, ou de les appuyer par le canon, les Espagnols firent une sortie, enlevèrent les six pièces des Turcs et repoussèrent ceux-ci vers Spoleto, dont les habitants, les prenant à revers, leur tuèrent soixante-dix hommes. Cet échec provoqua la flotte ottomane à se diriger vers Castelnuovo, tandis qu'une armée s'avançait par terre sur le même point. Chosrew-Pascha, devenu beglerbeg de Rumili, avait ordre de pousser là soixante mille hommes; Chaireddin-Pascha mit à la voile avec cent cinquante vaisseaux (1). Le 13 juillet parut l'escadre d'avant-garde de vingt-sept bâtiments, sous les ordres de Dschufud-Sinan. Lorsque les équipages, le lendemain, se trouvaient près d'un puits pour faire de l'eau, à un mille de la ville, ils furent attaqués par les chrétiens et laissèrent quatre cents morts sur le terrain. Quatre jours après Chaireddin arriva lui-même avec toute la flotte. Il venait de Cattaro où le provéditeur lui avait envoyé des rafraîchissements, des poules, des œufs, des melons, des sucreries et autres objets. Dans l'artillerie qui fut débarquée pour le siége étaient trois pièces qui lançaient des boulets de plus d'un quintal. Deux de ces pièces, portées sur des affûts à huit roues, furent mises en batterie avec trente canons de siége et fauconneaux, du côté de l'église de S. Veneranda; un même nombre de pièces engageait le feu du côté des salines, et vingt autres canons foudroyaient encore la place d'un point supérieur. Le 7 août, l'assaut fut livré. Déjà les Turcs avaient pénétré dans la ville, lorsqu'ils furent repoussés avec une perte de huit mille hommes. Le lendemain deux déserteurs espagnols apprirent à Chaireddin que la place manquait de vivres pour les troupes et de munitions pour l'artillerie; que la garnison du château d'en haut était réduite de sept cents hommes à trente. Encouragé par ces déclarations, Chaireddin entreprit, le 10 août, une attaque plus meurtrière que la précédente. Les Turcs escaladèrent les murailles, les Espagnols se retirèrent toujours en combattant, vendant chèrement leur vie. Sarmiente, réfugié

(1) Storia di Guazzo; Venez., 1649, fol. 216.

(2) Le 29 septembre. Alberti descrizione di tutta l'Italia, p. 178.

(3) Storia di Guazzo, fol. 242, et Hadschi-Chalfa, Histoire des guerres maritimes.

(1) De Castelli Novi, direptione a Solimano imperatore facta, anno 1540 [1539], narratio Christophori Richeri ad Franciscum regem gallum in Syndromus, p. 76.

dans le château d'en bas avec trois cents hommes, reste de la garnison, capitula. Les janitschares et les martoloses, qui n'avaient épargné ni les femmes ni les enfants, brûlaient de venger la mort de dix mille de leurs frères tués pendant le siége, et demandaient à grands cris les têtes des trois cents guerriers chrétiens; mais Barberousse les refusa, et emmena Sarmiente et ses officiers prisonniers à Constantinople. Ulama, le transfuge persan, reçut le commandement supérieur de la garnison. Le lendemain de la chute de Castelnuovo, le château fort de Risano se rendit sans la moindre résistance. Deux jours après, le provéditeur de Cattaro envoya encore des rafraîchissements à Chaireddin, qui cette fois ne les accepta point et demanda qu'on lui remît Cattaro même. Le 15 août il débarqua des troupes devant la place; mais elles furent si bien reçues à coups de canon et de fauconneaux, que Barberousse dut renoncer à toute tentative sérieuse; le lendemain il rembarqua ses gens, et accueillit gracieusement le présent de 500 écus que le provéditeur lui envoya dans une coupe d'argent (1).

Tandis que se faisaient ces entreprises, des négociations de paix s'étaient engagées entre la Porte et Venise. Gritti qui avait été envoyé à cet effet à Constantinople (2), arriva au commencement d'avril à Venise, annonçant qu'il avait été introduit par l'interprète Junis-Beg auprès des vesirs qui l'avaient accueilli avec amitié. Aussitôt Pietro Zeno, qui deux fois déjà avait traité comme ambassadeur avec Suleiman, partit pour la capitale de l'empire ottoman, à l'effet de renouveler la paix conclue dix-huit ans auparavant avec Suleiman; il mourut en route à Bosna Seraï, et à sa place fut nommé Tomaso Contarini, vieillard de quatre-vingt-huit ans, si souvent mis en rapport avec les Turcs le fer ou la plume à la main (3). Cependant les préparatifs pour la reprise de Castelnuovo se poursuivaient toujours, et ce ne fut qu'après le succès de l'entreprise que Contarini arriva à Constantinople. Suleiman le reçut en audience solennelle, mais sans prononcer un mot, tenant sa main sur sa poitrine, ce qui, suivant l'explication donnée par les courtisans à l'ambassadeur, était un signe de malveillance ou de colère (1). Lorsque Contarini réclama les places conquises, on lui répondit aussitôt en demandant Malvasia et Napoli di Romani que n'avaient point soumises encore les armes turques (2). « Au reste il pouvait, lui dit-on, s'en retourner à Venise ou bien se retrouver à Constantinople en septembre, pour la circoncision et les noces de la fille de Suleiman. » Le baile congédié, Canale, assista aux fêtes. Au commencement de l'année suivante vint le sénateur Luigi Badoero, revêtu de pleins pouvoirs par le sénat pour offrir jusqu'à 300,000 ducats, sans abandon de places, et autorisé en secret par le conseil des Dix à céder Malvasia et Napoli. Sa négociation fut appuyée par le chargé d'affaires de François I[er], l'exilé napolitain Cantelmi (3). La position de l'ambassadeur était extrêmement difficile, parce que les Turcs connaissaient les dernières limites de ses pouvoirs; ils en étaient instruits par Cantelmi auquel ce secret avait été trahi par les frères Cavezza, secrétaires de l'ambassade, qui plus tard furent mis à mort en châtiment de ce crime (4). Après trois mois de négociations, Badoero obtint un traité de paix qui stipulait de la part de la république l'abandon de Malvasia et de Napoli en Morée, de Nadin et d'Urana sur la côte de Dalmatie, des îles de Skyros, Pathmos, Paros, Antiparos, Nios, Egine, Stampalia dans l'Archipel (5); et de plus le payement de 30,000 ducats pour indemnités de guerre. Les ratifications ne furent échangées par des ambassades officielles que l'année sui-

(1) Guazzo, fol. 165; Paruta, Storia, l. x, p. 711.

(2) Dans la seconde liasse des huit tomes in-folio des scritture turchesche, des actes diplomatiques vénitiens, aux Archives impériales se trouvent deux dépêches originales du doge sur parchemin, du 2 juillet 1539.

(3) Paruta, l. x, p. 707.

(1) Paruta, p. 713.

(2) *Ibid.*, p. 714.

(3) Flassan ne sait rien de la seconde mission de Cantelmi à Constantinople pour ménager la trêve entre Suleiman et Venise (Paruta, l. x, p. 715, 718, 723.

(4) Paruta, l. x, p. 728; Daru, l. xxvi, p. 57.

(5) Daru contient ici des erreurs bien graves; parmi les îles cédées se trouvent Scio, qui n'appartenait pas même aux Vénitiens, au lieu de Scyros; Palma, au lieu de Pathmos, et Sesina, au lieu d'Egine.

vante. Ainsi se termina glorieusement pour Suleiman la guerre avec Venise dans le cours de laquelle il avait triomphé sur la Méditerranée des forces combinées des chrétiens, promené son pavillon sur les mers des Indes, heurté dans ces parages la puissance portugaise; il avait combattu à la fois en Europe et en Asie, et dans la première de ces contrées il avait eu à lutter à la fois contre la république, le pape et l'empereur.

LIVRE XXX.

AMBASSADE DE FERDINAND. — LA GUERRE ÉCLATE EN HONGRIE. — SULEIMAN GARDE OFEN. — HERBERSTEIN ET SALM SE RETIRENT SANS AVOIR RIEN OBTENU. — L'EMPEREUR CHARLES ÉCHOUE COMPLÉTEMENT DANS UNE ENTREPRISE SUR ALGER.—BARBEROUSSE LÈVE LE SIÉGE DE NICE. — PESTH CESSE D'ÊTRE MENACÉ. — NEUVIÈME CAMPAGNE DE SULEIMAN. — CONQUÊTE DE VALPO, SIKLOS, GRAN, STUHLSVEISZENBURG. — MORT DU PRINCE MOHAMMED. — CHUTE DE WISSEGRAD, NEOGRAD, WELIKA.—BATAILLE DANS LES PLAINES DE LONSKA ET DE SALLA.—GOUVERNEMENTS DES PRINCES. — MORT DE BARBEROUSSE ET GRAND VESIRAT DE RUSTEM.—PAIX AVEC L'EMPEREUR CHARLES ET AVEC FERDINAND.

Ce livre comprenant les faits accomplis depuis la paix entre la Porte et Venise, et le traité conclu avec l'empereur Charles et son frère Ferdinand, et racontant la guerre de Hongrie soutenue pendant sept ans, présente Suleiman dans le plus brillant éclat de sa gloire et de sa puissance; dans l'autre moitié de son règne, si féconde encore en événements, on ne voit plus apparaître des hommes politiques et des guerriers tels qu'Ibrahim et Barberousse; on n'a pas à signaler de plus brillantes conquêtes que celles de Belgrad, de Rhodes, de Bagdad et de la Hongrie. Par suite de l'incorporation de la plus grande partie de ce dernier royaume avec l'empire ottoman, et de l'abandon de la Hongrie supérieure à l'Autriche moyennant un tribut annuel, le peuple et le pays des magyares étaient disputés par la civilisation et la barbarie, et de cette lutte la barbarie sortit victorieuse et triomphante pour un siècle et demi. Si les succès militaires eurent une haute importance, les négociations appelèrent un grand développement d'intelligence et d'habileté. Les exploits de la guerre ont retenti partout; mais des siècles pourraient s'écouler avant que les archives eussent révélé les secrets de la diplomatie. C'est parce que ces sources étaient ignorées que les autres histoires, ou se taisent, ou donnent des rapports erronés sur les négociations qui précédèrent et qui conclurent la guerre. Nous allons nous efforcer de suppléer à ce défaut.

Les trois lettres que Suleiman avait expédiées par des messagers à Ferdinand, de Bagdad, de Tibris et de Diarbekr, pour se plaindre du meurtre de Gritti et lui annoncer les triomphes des armes ottomanes, avaient eu chacune une réponse immédiate. Après le retour de Suleiman, Maria Barcizi vint comme envoyé de Ferdinand auprès de Suleiman pour le féliciter de ses succès, mais en même temps pour se plaindre des infractions au traité; car le douaire de la reine Marie n'avait pas été remboursé, et il n'y avait eu ni sécurité, ni repos pour les frontières. Le grand vesir Ajas répondit : « que si Gritti n'avait pas été immolé, le douaire eût été déjà payé; que c'était au roi Ferdinand à veiller sur ses capitaines, afin qu'ils ne se livrassent point à ces irruptions qui avaient causé la prise de Klis; que le protectorat de la Servie appartenait au Grand Seigneur; que le comte Srin et d'autres, qui depuis deux ans n'avaient payé aucun tribut, devaient être sommés de s'acquitter de cette obligation. » Bientôt après, la défaite de Katzianer porta un nouveau coup à la paix. Pour prévenir un éclat, Jérôme Lasczky, palatin de Siradie, le même qui, dix ans auparavant, comme représentant de Zapolya, avait accompagné

Suleiman dans son expédition contre Vienne, fut envoyé à Constantinople (1). Jeté dans les fers par Zapolya après le meurtre de Gritti, et relâché seulement sur les instances de l'ambassadeur de Sigismond de Pologne, le palatin de Siradie devenu l'implacable ennemi de son ancien souverain, était passé au service de Ferdinand, et maintenant il découvrit à Suleiman le traité secret de Groszwardein conclu entre Ferdinand et Zapolya. A cette révélation, Suleiman, se tournant vers le grand vesir Lutfi, lui dit : « Ces deux rois portaient indignement la couronne sur leurs têtes perfides ! Les traîtres infâmes ont rompu effrontément des traités consacrés par des serments, sans être retenus ni par la pudeur, ni par la crainte de Dieu (2) ! » Lasczky arriva le 8 octobre à Constantinople : il eut le 7 novembre une audience de Suleiman, qui ne l'écouta qu'avec des signes d'une vive impatience, et l'accabla de reproches au sujet du siége d'Ofen; quelques-uns conseillaient de lui couper les oreilles et le nez avant de le renvoyer, d'autres de le jeter dans un cachot. Il garantit sa sûreté personnelle à force de présents, et néanmoins Rustem ne voulut point accepter la chaîne d'or qui lui fut offerte (3). L'année suivante Lasczky fut expédié de Haguenau à Constantinople avec de nouvelles instructions. Il devait tout mettre en œuvre afin de déterminer Suleiman à céder à l'Autriche toute la partie de la Hongrie possédée jusqu'alors par Zapolya, et pour cela il était autorisé à promettre un tribut annuel en montres, faucons, chiens, etc. (4). Quinze jours après, la mort de Zapolya donna lieu au départ précipité d'une nouvelle ambassade. « Cours, vole à Constantinople, fut-il dit à Andronicus Tranquillus, que rien ne soit épargné pour gagner le grand vesir Lutfi, le vesir Rustem et l'interprète de la Porte Junis-Beg aux intérêts de Ferdinand qui veut être en possession de la Hongrie (5). »

De son côté Suleiman avait expédié un tschausch à Ofen, pour constater l'existence d'un fils né à Zapolya, de la reine Isabelle, quinze jours avant la mort du père ; car Mailath, qui s'était fait woiwode de Transylvanie, avait essayé de répandre des doutes sur la réalité de ce fait (1). La reine prit son nourrisson dans ses bras et le présenta au tschausch ambassadeur, comme un orphelin n'ayant d'appui que dans la protection du Grand Seigneur; avec une grâce toute maternelle, elle découvrit son sein d'albâtre et allaita l'enfant en présence du tschausch, qui s'agenouilla, baisa les pieds du nouveau-né, et, posant sa main sur la poitrine du pauvre petit protégé de la Porte, jura que le fils du roi Jean, à l'exclusion de tout autre, régnerait sur la Hongrie. Cependant les troupes de Ferdinand, sous la conduite de Léonard Fels, allèrent assiéger Ofen; elles se retirèrent presque aussitôt, et enlevèrent ensuite Pest, Waizen, Wissegrad, Stuhlweiszenburg. Alors Isabelle envoya ses fidèles serviteurs Verbœczi et Cerzeky comme ambassadeurs à Constantinople, pour implorer de prompts secours de Suleiman. Ils portèrent de riches présents avec 30,000 ducats comme tribut pour la Hongrie ; en conséquence un diplôme fut rédigé, conférant la dignité royale au fils de Zapolya comme tributaire et vassal du grand padischah (2). Le beglerbeg de Rumili, Chosrew-Pascha, et le troisième vesir, Mohammed-Pascha, reçurent ordre de marcher en toute hâte vers Ofen, et Suleiman promit de se mettre bientôt en mouvement avec toute l'armée.

Un mois encore s'écoula en conférences entre Lasczky et les vesirs. L'ambassadeur de Ferdinand se défendit contre l'accusation relative au siége d'Ofen, en disant que Suleiman n'avait accordé à Andronicus Tranquillus qu'une trêve de trois mois ; que l'armée de Ferdinand ne s'était portée que sur l'héritage de Zapolya, sans attaquer la Croatie ou d'autres domaines du sultan. Lasczky dans ses discours toucha encore les points dont il s'était occupé inutilement dans son ambassade de l'année précédente. « Tu parles fort bien ; mais tu agis mal, » lui répondit Lutfi. Les trois autres vesirs lui reprochè-

(1) La lettre de créance de Lasczky est du 8 septembre 1539, et se trouve dans les Archives impériales de Vienne.

(2) Jovius, l. XXXIV, p. 227.

(3) Rapport de l'ambassade de Lasczky, dans les Archives impériales.

(4) Instructio pro Tranquillo Andronico, avant 1540, dans les Archives impériales.

(5) Verantii Epistola apud Katona, l. XX, p. 1418.

(1) Verantii Epistola apud Katona, l. XX, p. 1418.

(2) Ferdi, fol. 336

rent de servir les Allemands, lui qui était Polonais de nation; Lasczky se justifia en s'appuyant sur l'exemple de l'ambassadeur français qui était né sujet espagnol. Lutfi demanda quel était le but du traité d'amitié conclu à Haguenau avec le roi de France: « Interroge là-dessus le grand amiral, » répondit Lasczky, montrant Barberousse qui siégait dans le divan. « Dois-je, dit celui-ci en riant, représenter ici l'ambassadeur du roi de France? » Après que le divan eut été levé, et lorsqu'ils se trouvèrent à table avec lui selon l'usage, les vesirs firent à Lasczky des compliments sur ses voyages et ses ambassades, et le félicitèrent grandement de l'honneur qu'il avait eu de paraître en personne devant le padischah. Lasczky raconta ensuite comment à la cour de Charles il s'était querellé avec deux ambassadeurs persans, qui prétendaient faire remonter l'antiquité de la famille des schahs plus haut que celle des sultans. L'un de ces ambassadeurs, dit-il, avait été envoyé d'abord au roi de Portugal, puis à l'empereur, pour lui rendre compte des progrès de Suleiman en Perse: le second était chargé de pousser l'empereur Charles à la guerre contre la Porte, et de partager avec lui la domination de la terre, de telle sorte que Charles fût le maître de l'Europe et le schah souverain de l'Asie. « Comment, demanda ironiquement Lutfi, vous êtes-vous entendus sur la détermination des frontières (1)? » A midi Lasczky parut devant Suleiman, qui s'écria: « As-tu dit à ton maître que la Hongrie est à moi? Que vient-il y faire (2)? » Puis il éclata en menaces et en injures, et pendant cette explosion l'ambassadeur fut emmené. Les vesirs demeurèrent trois heures auprès du sultan; la guerre fut résolue, et aussitôt des crieurs proclamèrent que l'ambassadeur était arrêté prisonnier. L'interprète de la Porte, Junis-Beg, vint le consoler en lui disant d'avoir bon courage, qu'il ne lui arriverait point de mal, parce que les faucons qu'il avait apportés avaient beaucoup plu à l'empereur; que le vieux eunuque Suleiman avait proposé qu'on lui coupât le nez et les oreilles, mais que le sultan n'avait point approuvé cet avis. Le grand vesir lui propo a d'entrer au service du sultan: Lasczky s'en défendit en parlant de ses liens, de sa maison, de la cour, de sa femme et de son enfant. Lutfi prétendit que ce n'était point là une excuse acceptable; car il aurait des châteaux et des femmes autant qu'il en voudrait. Lasczky resta renfermé dans la maison du grand vesir (1). Toutefois il lui fut permis d'entendre la messe le dimanche dans l'église du patriarcat grec. Le premier décembre 1540, Suleiman se rendit à Andrinople avec les princes Mohammed et Selim, et trois mille janitschares, et ne revint que le 4 avril 1541. Sept semaines après, 1,025 ducats ayant été dérobés du trésor, cent vingt hommes et sept femmes furent appliqués à la question. Sur la nouvelle de la révolte de Ghasichan, gouverneur de Loristan, et de Grégor, commandant du Kurdistan, deux mille cinq cents janitschares, sept cents sipahis et six cents ulufedschis reçurent ordre de partir pour la Perse. Peu de jours après, le grand vesir Lutfi, sur les plaintes de sa femme, tomba dans la disgrâce, fut déposé en recevant une retraite de 200,000 aspres, et sa dignité fut conférée à l'eunuque Suleiman-Pascha (2). Rustem-Pascha devint second vesir, Mohammed-Pascha troisième, et Chosrew-Pascha quatrième. La place du beglerbeg de Rumili, quittée par ce dernier, passa à l'aga des janitschares Ahmed; Oweis-Pascha devint beglerbeg de Bagdad; le gouverneur de Ssaruchan, le prince Mustapha, obtint Amasia avec une augmentation de 500,000 aspres.

Le 23 juin Suleiman se mit en marche vers la Hongrie à la tête de son armée. Le grand vesir fut laissé dans l'Asie Mineure comme pour garantir la sécurité contre la Perse, mais en réalité afin de prévenir à l'intérieur toute entreprise du prince Mustapha, déjà suspect à son père (3), quoique la mésintelligence d'où naquit la guerre civile n'éclatât que douze ans après; alors il n'y avait encore que des querelles de harem: l'ambition trop audacieuse du prince se trahissait à peine. Quant au grand vesir, s'il n'accompagna point son maître à la guerre, ce ne fut

(1) Rapport de Lasczky du 7 novembre.

(2) Rapport de l'ambassade de Lasczky.

(1) Et non pas dans le château des Sept-Tours, comme cela est dit dans l'histoire de Wolfgang Beklen, t. 1, p. 356.

(2) Ferdi, fol. 331, et rapport de Lasczky du 3 mai.

(3) Le rapport de Lasczky donne à ce sujet de longs détails.

ni à cause de son âge avancé, ni par suite de mesquines jalousies du sultan relativement aux pouvoirs exorbitants accumulés sur le premier dignitaire de l'empire en cas d'entrée en campagne; il faut voir dans cet éloignement de Suleiman l'influence prépondérante du second vesir Rustem, qui, gendre du sultan et ancien page élevé dans le palais, jouissait d'une plus haute faveur que l'eunuque octogénaire. D'après tout ce qui précède, il est clair que Suleiman, encore fatigué de la toute-puissance de son sérasker Ibrahim, dans les cinq années écoulées depuis la chute de ce redoutable favori, n'avait voulu conférer le pouvoir suprême de grand vesir qu'à des hommes habiles, grandis dans le service des camps et des flottes, comme ajas, Lutfi et Suleiman-Pascha, qui, n'étant pas égarés par un surcroît de faveur comme Ibrahim, ne pouvaient être menaçants pour son autorité. Mais, par les événements ultérieurs il ne ressortira pas moins à tous les yeux que la puissance du grand vesir ne pouvait donner aucun motif d'inquiétude et de jalousie au sultan, balancée qu'elle était par l'influence toujours croissante du second vesir Rustem, appuyé moins encore par son épouse, fille de Suleiman, que par les intrigues de la mère de la princesse. Le sultan, livré à la plus chérie de ses femmes, dominé surtout par elle depuis la ruine d'Ibrahim à laquelle elle avait pris vraisemblablement une très-grande part, commençait dès lors à laisser les rênes du pouvoir aux mains de Rustem, qui ne les tenait pas selon son caprice, mais suivant la direction donnée du harem.

A la première station de Constantinople, des torrents de pluie arrêtèrent l'armée pendant trois jours, et, durant cette halte, il y eut des changements dans les emplois; le mufti Tschiwisade fut déposé, et sa dignité conférée au molla Abdulkadir; sur le rapport d'un commissaire envoyé sur la frontière de Georgie pour examiner les plaintes élevées contre Ferhad-Pascha, dans l'administration d'Erserum, ce gouvernement fut donné au fils du vesir Dukagin-Oghli, Mustapha-Pascha.

De Philippopolis l'ordre fut expédié au kapudan-pascha Chaireddin d'équiper quatre-vingts galères et de mettre à la voile pour Alger, qui, d'après des avis reçus, était menacé par une flotte espagnole (1). L'armée poursuivit sa marche, traversa le défilé d'Isladi, passant par Sofia et Schehrkoi, et se dirigea sur Nisa; là un divan fut tenu, et une audience accordée à l'ambassadeur florentin qui apportait des présents et fut congédié gracieusement chargé de lettres amicales (2). La discipline fut aussi rigoureuse que dans les précédentes expéditions de Hongrie. A Belgrad parut le gouverneur de Rumili, Chosrew-Pascha, nommé quatrième vesir, et qui prit séance en cette qualité. Là aussi fut livré Mailath, qui, attiré hors de sa forteresse de Fogaras par les ruses d'Ahmed, sandschakbeg de Nikopolis, et de Pierre Raresch, prince de Moldavie rentré en grâce auprès de Suleiman, et tombé ainsi entre les mains des Ottomans, fut emmené à Constantinople et condamné à une prison perpétuelle dans le château des Sept-Tours, comme coupable d'intelligence avec Pereny (3). Le fils de Pierre Pereny, laissé à Constantinople en otage de la foi de son père, avait été circoncis précédemment et attaché comme page au service intérieur du sérail (4). A Belgrad Suleiman reçut la triste nouvelle de la mort de l'ambassadeur français Rinçon, qui, arrêté sur la route de Turin avec Cesare Fregoso, lorsqu'ils se dirigeaient vers Constantinople, avait été assassiné par des bandits à la solde du marquis del Guasto (5). Mais le sultan éprouva quelque consolation en apprenant qu'Iahja-Pascha-Oghli et Ulama, gouverneurs de Semendra et de Bosnie, ayant fait leur jonction avec les troupes de Valentin Tœrœk et d'Isabelle, avaient battu et chassé de son camp au-dessous du mont Gerhard près d'Ofen l'armée commandée par Rogendorf. Les flots du Danube apportèrent des cadavres ennemis comme attestation de la victoire (6). Kasim, commandant de la flotte turque sur le Danube, avait occupé Pest, abandonné par les troupes allemandes. Pereny s'était enfin retiré à Erlau, Rogendorf vers l'île de Schutt, où bientôt il mourut des suites de

(1) Ferdi, fol. 349.
(2) *Ibid.*, fol. 350.
(3) Feszler, Engel, d'après Istuanfi, l. XIV.
(4) Rapport de Lasczky de 1539.
(5) En se rendant vers le sultan, et non point en revenant de Constantinople, le 3 juillet 1541, comme le pense Feszler; Flassan, l. I, p. 338.
(6) Ferdi, fol. 352.

ses blessures. Dans le malheureux assaut livré précédemment à Ofen, le vaillant Dalmate Jérôme de Zara, frère du défenseur héroïque de Guns, ancien ambassadeur de Ferdinand près de Suleiman, et qui dans la dernière circonstance commandait la flotte des hommes de Pest, avait reçu tant de blessures que bientôt après il succomba. Lasczky fut traîné captif et malade à la suite de l'armée jusqu'à Belgrad, et ne fut relâché qu'au retour d'Ofen, lorsqu'il était presque mourant.

Le 25 août 1541, le vesir Mohammed-Pascha et les begs se rendirent au-devant du sultan dans les environs d'Ofen. Le lendemain, Suleiman transporta son armée sur la rive droite du Danube, et se dirigea vers Alt-Ofen où il campa. Le jour suivant furent amenés six cents prisonniers saisis dans la bataille perdue le 21 par Rogendorf, et, à l'exception de quelques chefs, parmi lesquels se trouvaient l'Autrichien Balthasar-Puchhaimer et le Bohémien Melchior-Borziza, tous furent immolés. Le 28, le tschausbaschi Aliaga se rendit à Ofen, chargé d'offrir quatre chaines d'or et trois chevaux avec des harnais d'or au fils du roi, des bagues, de la mousseline et des bracelets d'or à la reine; il était porteur encore d'autres objets précieux envoyés au nom du prince Bajesid, qui accompagnait le sultan dans cette campagne (1). L'ambassadeur déclara que la loi interdisait au grand padischah de visiter la reine en personne, mais qu'elle pouvait envoyer son fils au camp impérial avec les nobles qui avaient si vaillamment défendu Ofen. Grande fut la terreur de la reine à cette demande, la nuit se passa en délibérations; Isabelle finit par accepter l'invitation, d'après le conseil du moine Martinuzzi, auquel Zapolya l'avait recommandée en mourant. Le 29 août, quinzième anniversaire de la bataille de Mohacs, le petit Sigismond Zapolya, à peine âgé d'un an, fut mené dans le camp accompagné d'une nourrice, de deux vieilles dames et des six principaux conseillers de la reine, Martinuzzi, Petrovich, Valentin Tœrœk, Étienne Verbœczy, Urbain Bathyanyi et Podmaniczky. L'enfant était dans une voiture dorée avec les trois femmes; les conseillers marchaient à pied, à côté. Des sandschak-begs et des tschauschs s'avancèrent pour le recevoir, avec le grand maréchal et le grand chambellan, et accompagnèrent le petit prince dans une tente entourée de janitschares et de gardes du corps; de cette tente ils furent menés devant le sultan. Petrovich devait présenter l'enfant à Suleiman; mais le pauvre petit se mit à pleurer, et ne voulut pas quitter la nourrice. Alors elle le porta elle-même dans ses bras, accompagnée des conseillers, et revint bientôt conduite par Podmaniczky, le grand maréckal et le grand chambellan; les cinq autres conseillers restèrent dans la tente du divan. Suleiman leur fit signifier, par les vesirs, qu'il avait résolu de prendre possession d'Ofen pour lui-même. Tandis que les Hongrois recevaient cette déclaration, les portes de la ville étaient ouvertes déjà par les janitschares, qui avaient profité de la marche pompeuse du cortége pour se glisser inaperçus dans Ofen; puis, des crieurs proclamèrent que la vie et les biens des habitants seraient garantis, si les armes étaient livrées volontairement, si un accueil amical était fait aux janitschares. Avant le coucher du soleil, on s'était soumis aux ordres du sultan.

Les cinq conseillers furent retenus dans le camp pendant sept jours, et avec eux se débattit la question de savoir si la reine ne devait pas être emmenée à Constantinople. De son côté, la reine négocia, par l'entremise de l'ambassadeur de son père à Constantinople, et de Rustem-Pascha, auquel elle envoya de riches présents pour son épouse, la sultane Mihrmah, afin d'obtenir la liberté de ses conseillers. Le jour de l'occupation d'Ofen, l'aga des janitschares réclama le château où se trouvait la reine. Isabelle répondit que le château appartenait à Suleiman; mais elle pria qu'on n'y laissât entrer personne tant qu'elle y séjournerait. Cela lui fut accordé, mais la promesse ne fut point tenue. L'aga des janitschares occupa la porte où il se tint tout le jour, tandis que ses gens entraient et sortaient sans faire de mal à personne; mais ils allèrent briser les portes des prisons. Le 1er septembre 1541, un tschausch vint signifier à la reine qu'elle eût à partir, et qu'il lui fallait acheter des bœufs pour enlever son bagage; à l'instant l'aga des janitschares

(1) Petschewi, fol. 78. Les historiens ottomans ne disent rien du prince Selim nommé par Bethlen, l. I, p. 379, Istuanfi, . XIV, p. 241, et par Jovius, l. XI.

demanda les clefs de l'arsenal et les reçut. Le vendredi 2 septembre, Suleiman fit son entrée à cheval dans Ofen, et fit transformer l'église, dédiée à la Vierge, en une mosquée qui fut la première à Ofen. Deux jours après, le secrétaire d'État nischandschibaschi, accompagné d'un interprète, vint apporter à la reine le diplôme, écrit en caractères d'or et d'azur, dans lequel Suleiman jurait par le prophète, par ses ancêtres et par son sabre, de ne garder Ofen que pendant la minorité du petit Sigismond Zapolya, et de rendre ensuite cette ville au souverain devenu majeur. Mille martoloses, deux mille janitschares, mille cavaliers, trois cents ssolaks et quelques centaines de mariniers furent destinés à former la garnison d'Ofen, et le commandement supérieur fut donné à Suleiman-Pascha, ancien gouverneur de Bagdad, puis d'Anatoli, Hongrois de naissance (1), qui reçut la dignité de vesir ou de pascha à trois queues (2). A Chaireddin-Efendi, comme juge des moslims, au chancelier Verbœczy, dernier ambassadeur d'Isabelle à Constantinople, fut attribué un traitement quotidien de 500 aspres ou 10 ducats. Le jour où le nischandschibaschi apporta au fils de Zapolya le diplôme et le titre de sandschak-beg de Transylvanie, sous la direction de Martinuzzi et de Petrovich, les conseillers furent relâchés, à l'exception du seul général Valentin Tœrœk, appelé communément Turk Wallandt par les Allemands. Quoique partisan zélé des Turcs, accusé par Martinuzzi, il fut traîné prisonnier à Constantinople, et mourut au bout de cinq ans dans le château des Sept-Tours (3). Tœrœk offrit ses deux fils en otage; mais Suleiman répondit que Pereny lui avait aussi envoyé ses deux fils, et que ce Hongrois n'avait pas moins manqué de foi; qu'il préférait donc qu'on lui ouvrît les châteaux de Chargo et de Szigeth. Le 5 septembre, la reine sortit du château; Suleiman-Pascha occupa la maison de Martinuzzi, Verbœczy le palais du roi Jean; mais il n'y rendit pas longtemps la justice pour les Hongrois. Il succomba sous la honte de sa position, et sans recevoir les honneurs dus aux chrétiens, il fut enseveli parmi les juifs. Petrovich eut le sandschak de Temeswar; mais on fit entendre à la reine que le sultan désirait encore Funfkirchen; les janitschares occupèrent le château; les bouchers de la ville furent employés comme bourreaux (1).

Le lendemain de l'occupation du château royal par les janitschares, arrivèrent dans le camp turc deux ambassadeurs de Ferdinand, le comte Nicolas de Salm, et Sigismond, seigneur d'Herberstein; le premier était fils de Nicolas, le défenseur héroïque de Vienne; l'autre s'était déjà signalé par des missions diplomatiques, dont l'une surtout, celle de Russie, occupe une place importante dans l'histoire. Ils vinrent en vertu d'un sauf-conduit de Suleiman, que Ferdinand avait demandé pour une nouvelle ambassade aussitôt que lui fut parvenu l'avis du départ de l'armée de Constantinople; cette pièce portait la formule alors en usage : « La sublime Porte est ouverte à tous; l'accès n'est interdit à nul être qui a quelque chose à y solliciter; » mais si par là les envoyés étaient assurés de pouvoir se présenter, rien ne leur garantissait un traitement conforme au droit des gens, ni un paisible retour. En quittant Constantinople, à une dernière lettre de Ferdinand remise par Lasczky, Suleiman avait répondu qu'il avait reçu la lettre par laquelle Ferdinand demandait la Hongrie; que le feu roi Janusch n'avait eu aucun droit de disposer de ce pays conquis par le sabre du sultan, et dont l'administration seule avait été confiée à Zapolya; que le fils de ce prince étant un serviteur aussi fidèle que son père, lui, Suleiman, voulait également laisser Sigismond administrer, et qu'il se mettait en mouvement avec son armée dans cette intention. » Le comte de Salm et son compagnon avaient pour instructions de faire en sorte de visiter les vesirs, s'il était possible, avec le palatin de Siradie, Jérôme Lasczky, que l'on présumait dans le camp turc, tandis qu'il était resté à Belgrad, et de tâcher de deviner quelle sorte de paix les Turcs avaient l'intention d'accorder (2). Le roi, disait-on, avait pris les armes pour faire valoir son droit sur la Hon-

(1) Dans Katona, l. XXI, p. 87; Bethlen, p. 393.

(2) Istuanfi, l. XIV: Petschewi, fol. 78; Ferdi, fol. 335; la relation du proviseur de Gran, Mustweck, est dans les Archives impériales.

(3) Istuanfi, l. XIV, p. 242; Petschewi, fol. 78.

(1) Relation du proviseur de Gran, Mustweck.

(2) *Voy.* l'instruction dans les Archives impériales.

grie, assuré par le traité de succession conclu avec Zapolya; mais il ne voulait en aucune façon combattre Suleiman, auquel il payerait annuellement, pour la tranquille possession de la Hongrie, ce qui serait juste et équitable. Pour la possession de la Hongrie entière, les ambassadeurs pouvaient offrir 100,000 florins annuels; s'il était impossible d'obtenir ce point, ils promettraient la restitution des places conquises après la mort de Zapolya par les armes de Ferdinand, et de plus 40,000 ducats annuels pour la possession paisible de la partie de la Hongrie soumise à l'autorité autrichienne.

En mettant pied à terre, les ambassadeurs furent reçus, non point par l'interprète de la Porte, Junis-Beg, mais par Teinz Tulman, né à Vienne d'un petit boutiquier, Jean de Pibrach, et par le tschauschbaschi; on les logea dans le quartier de Rustem-Pascha, et le lendemain ils furent conduits chez ce vesir et chez les deux autres, Mohammed et Chosrew. Le 8 septembre, ils eurent audience du sultan; on accomplit les cérémonies accoutumées; ils dînèrent dans la tente du divan, dressée près de celle du sultan. Avec eux prirent place les trois vesirs, derrière lesquels étaient les kadiaskers; le chancelier était assis à terre; les ambassadeurs, comme ces convives, mangèrent dans des plats de terre; leur suite, composée de jeunes nobles, au nombre de quarante-six, de diverses nations, furent traités par les sandschakbegs. Après le repas, les vesirs se rendirent auprès du sultan et les ambassadeurs furent appelés à l'audience. Ils offrirent en présent une grande coupe richement dorée, et une horloge artistement fabriquée, qui marquait non-seulement les heures et les jours du mois, mais encore le mouvement des corps célestes. Douze serviteurs portèrent cet ouvrage devant Suleiman, accompagnés d'un horloger chargé d'enseigner la manière de le remonter, et qui remit un livre contenant l'explication de toutes les pièces et de l'ensemble. Suleiman lui-même, qui n'était pas étranger aux connaissances astronomiques et cosmographiques, examina le tout avec autant d'attention que de contentement. Il était assis sous un baldaquin doré, ayant auprès de lui sur le trône son bouclier et sa masse d'armes, son arc et ses flèches. A côté se tenaient debout les deux vesirs Rustem et Mohammed, et les deux introducteurs des ambassadeurs, le grand maréchal et le grand chambellan, avec des baguettes garnies d'argent. Les ambassadeurs vinrent successivement baiser la main du sultan, puis présentèrent la demande de Ferdinand. «Que disent-ils, que demandent-ils?» s'écria le sultan lorsqu'ils ouvrirent la bouche; puis il interrompit le discours en disant : «N'ont-ils pas vu mon pascha?» Et quand ils eurent fini :«N'ont-ils plus rien à dire? Laissez-les aller.» Deux jours après, ils conférèrent longuement avec Rustem, qui offrit la paix, mais à la condition de la restitution des places conquises par Ferdinand, et du payement annuel d'un tribut pour la portion de la partie qu'il occupait. Les ambassadeurs se récrièrent sur cette dernière exigence, demandèrent au moins un armistice et le relâchement des prisonniers, parmi lesquels ils voyaient Balthasar Puchhaimer chargé de fers. Rustem répondit que si la paix se faisait, les occasions d'échange de prisonniers ne manqueraient pas (1). Le lendemain des présents leur furent donnés de la part du sultan; chacun reçut deux kaftans, cinq pièces de drap de soie, et 5,000 aspres ou 100 ducats, puis ils furent conduits à l'audience de congé, et tout se passa selon le cérémonial observé l'avant-veille. Lorsque Sigismond d'Herberstein voulut se baisser pour baiser la main du sultan, qui la laissait reposer sur son genou, il fut saisi d'une violente douleur de reins : «Aide-moi, pour l'amour de Dieu!» s'écria-t-il en s'adressant à Rustem-Pascha; mais celui-ci, tout en le comprenant, ne bougea point. Suleiman, qui entendit également le sens des mots prononcés par Herberstein, leva la main pour que le vieillard pût y appliquer plus facilement ses lèvres. Après l'audience, Rustem-Pascha les fit conduire le long du Danube, au-dessous de la ville, pour qu'ils vissent la flotte, l'artillerie, les pièces de campagne et les énormes pièces de siége. Le camp était entouré d'un fossé et d'une barricade de chariots et de canons attachés ensemble avec des chaînes; partout régnait le plus profond silence; les soldats étaient prêts à obéir au moindre signe : la tente du sultan s'élevait par-dessus toutes les autres, des tours la

(1) Jovius, dans Katona, l. XXI, p. 86.

décoraient(1). « Qu'as-tu vu ? » demanda Rustem en langue wende au seigneur d'Herberstein, au moment du départ. « Les forces immenses d'un souverain tout-puissant, » dit l'envoyé autrichien. Le lendemain, les ambassadeurs reçurent de Rustem, dans des sacs de drap d'or, la réponse du sultan et celle que donnait le vesir lui-même ; il y était dit que Suleiman avait pris possession de la Hongrie par la force des armes ; que Gran, Tata, Wissegrad et Stuhlweissenburg devaient être restitués, et que, dans ce cas, un traité en forme serait accordé. Après avoir été pourvus de viande, de sucre et de vin, les ambassadeurs, accompagnés du tschauschbaschi et de l'interprète, s'embarquèrent de nouveau sur le Danube pour regagner Vienne. Six jours après leur départ, la reine, emportant la couronne et les insignes royaux, quitta la capitale et se dirigea vers Lippa, où elle pleura la perte d'un trône et même du château qui lui avait été assuré comme présent de noces. Au bout de quatre jours, Suleiman lui-même se mit en route. Tandis qu'il était encore à Ofen, arriva le capitaine français Paulin, décoré du titre de baron de la garde, en qualité d'ambassadeur de François I[er], pour exprimer l'indignation de son roi sur le meurtre de l'envoyé français sur les terres de l'empereur en Italie(2). Malgré ces plaintes, Suleiman laissa partir Jérôme Lasczky, jusqu'alors retenu malade à Belgrad, sans vouloir violer de son côté le droit des gens sur le représentant autrichien. Au milieu de novembre, il entra à Constantinople(3).

Un mois après le retour de Suleiman arriva aussi Chaireddin avec la flotte, tout fier de ses triomphes sur Charles V, qu'il devait non pas à ses armes, mais aux tempêtes. Le 20 octobre, Charles était venu jeter l'ancre dans la baie située au pied du cap Tementus (Matafous) avec soixante-quatorze galères, deux cents gros et petits bâtiments, portant vingt-deux mille fantassins, mille cavaliers(4), quatre cents soldats maltais, et même un assez grand nombre de dames espagnoles, qui avaient voulu faire partie de l'expédition, comme s'il s'agissait d'assister à un tournoi. Hasan-Beg, auquel Chaireddin avait confié l'autorité supérieure dans son précédent gouvernement, put à peine réunir six cents cavaliers turcs et deux mille arabes pour sa défense(1) ; néanmoins il répondit d'une manière évasive à la sommation de rendre la ville. Le lendemain Charles disposa l'armée en trois corps pour la faire marcher contre Alger : en avant, étaient les Espagnols, commandés par le vice-roi de Naples, Ferdinand Gonzaga ; au milieu, les Allemands avec l'empereur ; enfin, venaient les Italiens et les Maltais, sous la conduite de Camillo Colonna (2). Quoique le cap Matafous ne soit qu'à douze milles d'Alger en droite ligne, et qu'en raison de la courbure de la côte il n'y ait pas plus de vingt milles à faire de pied, on employa trois jours dans cette marche, parce que les montagnes, courant parallèlement au rivage, étaient occupées par la cavalerie ennemie qu'il fallait repousser. Les Espagnols se saisirent des crêtes des montagnes ; au pied se postèrent les Allemands ; et les Italiens se tinrent près du rivage, protégés par les galères, parmi lesquelles se distinguait celle de Gianettino Doria, capturée jadis sur les Vénitiens, à Paxos, par Torghud-Reis, et reprise sur lui l'année précédente dans les eaux de la Corse. Dans la nuit du 23 au 24 octobre devaient être débarqués la grosse artillerie, la poudre, les boulets et les munitions de bouche : la soirée était belle et la mer tranquille ; mais tout à coup le vent s'éleva, amenant des rafales de pluie, une violente tempête éclata et déchaîna tous les fléaux sur la flotte et l'armée. Les soldats privés de tentes, sans manteaux, étaient transis de froid sous des torrents de pluie, et s'enfonçaient dans le terrain détrempé. Le lever du soleil éclaira les désastres de la flotte : quatorze galères étaient brisées, parmi lesquelles celles du prince de Melfi et de Gianettino Doria ; cent trente bâtiments en totalité avaient péri (3). Cette assistance d'en haut, que depuis plusieurs jours un marabout illuminé avait prédit dans Alger, enflamma les assiégés,

(1) Jovius, dans Katona, l. XXI, p. 86, 87.

(2) Sagredo, l. VI, p. 283, et Flassan, 1[re] édit., l. I p. 389.

çaine, donne

(1) Histoire des guerres maritimes, fol. 26 ; Robertson dit huit cents Turcs, cinq mille Maures.

(2) Villagagnoni et Storie di Guazzo, p. 286.

(3) Guazzo et Villagagnoni, d'après l'Histoire des guerres maritimes, cent six vaisseaux.

qui firent une sortie. Les Italiens de Camillo Colonna furent d'abord repoussés du point où ils avaient pris position, puis, attirés par une fuite simulée de l'ennemi sous les canons de la place, ils furent reçus par une décharge générale de toute l'artillerie, et hachés au pied des murailles qu'ils avaient voulu escalader (1). Les restes échappés à cette destruction furent sauvés par l'empereur, qui, s'avançant de sa personne, les protégea contre les Arabes dont les escadrons, garnissant les montagnes, faisaient pleuvoir sur eux une grêle de flèches (2). Quatorze cents prisonniers moslims, entassés sur les galères échouées, furent délivrés (3), les équipages massacrés; à grand' peine le conquérant de Mexico, Fernand Cortès, put échapper au fer de l'ennemi et à la fureur des flots. Durant trois jours tombèrent des torrents de pluie, la mer se gonflait furieuse, de sorte qu'il n'y avait aucune possibilité d'amener quelque parcelle des vivres sauvés sur les débris de la flotte. L'empereur fit tuer les chevaux, dont l'armée se nourrit durant ces trois mortelles journées. La perte d'une telle quantité d'artillerie et de presque tous les vivres le forcèrent de lever le siége et d'embarquer l'armée. La retraite fut entreprise vers Matafous, où s'était opéré le débarquement, et où se tenaient les restes de la flotte échappés à la tempête (4). La mer fut extrêmement périlleuse et difficile, les cours d'eau qu'il fallait passer étaient énormément gonflés par les pluies, le sol était défoncé; partout de l'eau et de la boue. Les soldats voulant se reposer, il leur fallut enfoncer profondément leurs lances dans le terrain boueux, et ils ne purent sommeiller qu'en s'attachant à ces appuis. Enfin, la distance de quatre lieues fut franchie en quatre jours. Le 31 octobre 1541, l'armée s'embarqua; mais trois jours après, une nouvelle tempête contraignit la flotte d'entrer dans la baie de Bougia, pour y attendre un bon vent pendant trois semaines. Le séjour de Charles sur la côte africaine avait duré un mois. Les tempêtes qui avaient détruit sa flotte avaient retenu celle de Chaireddin à l'abri dans le port (5). Ainsi la défaite de l'empereur était uniquement l'œuvre des éléments.

Pour ne pas quitter encore plus tard la campagne de Hongrie et nous reporter sur les entreprises de Chaireddin, nous allons raconter la guerre maritime avant les campagnes sur terre, et cette narration trouvera d'autant mieux sa place ici, que la première expédition de Chaireddin fut provoquée vivement par le capitaine Paulin, qui avait obtenu audience à Ofen, et dont les efforts surmontèrent tous les obstacles. Sur ses instances, Junis-Beg, interprète de la Porte, fut chargé comme ambassadeur d'aller à Venise pousser, s'il le pouvait, la république à entrer dans la guerre contre Charles (1). Paulin apporta à Fontainebleau l'assurance que Suleiman voulait soumettre la flotte de Chaireddin aux ordres du roi; puis il revint en toute hâte par Venise avec l'envoyé de France, Pellicier, à Constantinople, obtint une audience par le crédit du kapuaga, chef des eunuques et gouverneur du sérail; et l'influence de Rustem lui fit donner, malgré les conseils du grand vesir, une lettre de Suleiman, qui promettait au roi le prompt départ de l'escadre devant entrer au service de France. Paulin s'embarqua sur cette flotte de cent dix galères et quarante petits bâtiments qui parut devant Messine; le château se rendit à la première sommation. Barberousse se saisit de la belle Espagnole, fille de dom Diégo, et lui fit abjurer la foi de ses pères. Dans l'île de Ponza et à Ostia, l'apparition de l'armement turc répandit une terreur panique; mais bientôt une lettre de Paulin calma les inquiétudes sur la côte; les habitants de Nettuno et d'Ostia apportèrent du grain et du vin aux équipages, et les vaisseaux firent paisiblement de l'eau à l'embouchure du Tibre. Mais à Rome on trembla: les nobles s'armèrent; moines et nonnes, femmes et enfants s'enfuirent dans la vallée au delà de Tivoli. La flotte, longeant ensuite les côtes de Tortona et de Gênes, fit voile pour Marseille, où Chaireddin fut reçu avec les plus grands honneurs, et Paulin débarqua pour prendre communication des ordres ultérieurs du roi, d'après lesquels la flotte française, de concert avec les forces ottomanes, devait aller entreprendre le siége de Nice. Les

(1) Villagagnoni, p. 599.
(2) Hadschi-Chalfa, Histoire des guerres maritimes.
(3) Vertot, t. III.
(4) Guazzo.
(5) Storie di Guazzo, fol. 107.

(1) Sagredo, Venetia, 1588, l. VI, p. 283.

Français, sous les ordres du duc d'Enghien, avaient vingt-deux galères, dix-huit gros vaisseaux, et les Ottomans comptaient cent cinquante voiles. Ils parurent devant Nice, dont le chevalier de Malte, Paolo Simeoni, qui jadis avait été dans les fers de Barberousse, défendit le château avec un courage héroïque (1). La ville se rendit bientôt sur la promesse garantie par Paulin d'être préservée du pillage. Les janitschares, trompés dans leurs espérances du butin, murmurèrent; le fort tint vaillamment contre les batteries de Barberousse. Bientôt les Français manquèrent de poudre, et les Turcs durent leur en vendre. Chaireddin leur fit reproche d'une telle négligence et du peu d'importance de toute l'entreprise, disant que les flottes du sultan étaient accoutumées à chercher des actions d'éclat, et non point à compromettre leur renommée par de misérables résultats. A grand' peine le duc d'Enghien put apaiser la colère du Musulman. Une lettre interceptée du marquis del Guasto, qui promettait au commandant du château un prompt secours avec une armée redoutable, détermina les Turcs à lever le siége et à se retirer; mais auparavant, ils pillèrent et brûlèrent la ville (2).

Dans la Krimée, les troubles attirèrent l'attention de Suleiman, et plus encore celle de Rustem, qui en avait été le provocateur. Dans ce pays, comme nous l'avons raconté plus haut, avait régné Seadet-Girai, compagnon du sultan Selim, dans l'expédition de Perse jusqu'à l'expédition de Suleiman vers Bagdad; forcé par les intrigues d'Islam-Girai à résigner le pouvoir, il s'était retiré à Bagdad, où il mourut quelques années après (3). Islam-Girai ne fut point reconnu par le sultan en qualité de chan, quoiqu'il eût déjà nommé kalgha son frère Usbeg-Girai, et la souveraineté de Krimée fut conférée à Ssahib-Girai, jusqu'alors chan de Kasan, fils de Mengli-Girai. Le sultan envoya à ce vassal soixante canonniers, trois cents armuriers [1532], mille janitschares, et une somme d'argent qui, par la suite, demeura ainsi fixée comme marque d'honneur à chaque installation de chan (1). Durant dix-huit mois, Ssahib-Girai s'entendit avec Islam-Girai, qui alors occupait le poste de kalgha, puis il s'en défit avec l'aide de Baki, beg des Tatares-Noghais, qui lui-même fut condamné à mourir dans un tonneau d'eau glacée. Ali-Beg, frère de Baki-Beg et beau-père du chan, arma douze mille vaillants compagnons pour venger la mort de son frère. Mais Ssahib-Girai, à la tête de quarante mille hommes, surprit l'armée d'Ali-Beg dans un défilé, l'anéantit et resta maître de la Krimée (2). Par quelques propos trop libres tenus contre Rustem, il s'était attiré la disgrâce de ce vesir. A Constantinople, se trouvait alors en otage Dewlet-Girai, fils de Mubarek-Girai, petit-fils de Mengli-Girai, auquel avait été fait grâce de la vie sous le règne de ses oncles Mohammed-Girai et Seadet-Girai, parce que sa mère, après l'immolation de Mubarek-Girai, était passée dans le lit des meurtriers (3). Ssahib-Girai, inquiet avec raison du séjour de son neveu à Constantinople, le proposa pour chan d'Astrachan. Rustem accueillit en apparence cette candidature. Dewlet-Girai reçut publiquement sa nomination de chan d'Astrachan; mais en secret on lui conféra l'investiture de la Krimée, et il fut ordonné à Ssahib-Girai de marcher contre les Tscherkesses, et spécialement contre la tribu révoltée des Schanes. Tandis qu'il poursuivait cette expédition, Dewlet-Girai parut d'abord comme chan d'Astrachan à Akkerman, mais bientôt après se para du titre de chan de Krimée [1545], battit le kalgha Emin-Girai, délivra Buluk-Girai et Mubarek-Girai, et invita ces princes, ainsi que d'autres parents de Ssahib-Girai au meurtre de son oncle. En effet, ce dernier fut percé de dix-sept coups de poignard par ses parents, et fut enseveli à Ssaladschik, aux environs de Baghdscheserai, sous le dôme élevé par son aïeul Hadschi-Girai, fondateur de la domination des Girai.

De retour de son expédition d'Ofen, Suleiman se livra aux plaisirs de la chasse, et fit des changements dans les commandements des provinces. Le gouverneur d'Ofen, Suleiman-Pas-

(1) Sagredo, p. 287.
(2) Sagredo, p. 287.
(3) Nochbetet-Tewarich, fol. 252, place sa mort en 1532; mais les sept étoiles errantes la mettent en 1537.

(1) Les sept étoiles errantes, fol. 64.
(2) Dschenabi, p. 121.
(3) Dschenabi, p. 121, et les étoiles errantes, fol. 64

cha, affaibli par la maladie, sur sa demande fut délivré de sa dignité, que vint occuper Bali-Beg. Suleiman, Hongrois de naissance, ne survécut pas longtemps à l'assujettissement de sa patrie. Un autre Bali-Pascha, de Diarbekr, accusé de malversations par son defterdar, le beglerbeg de Karamanie, Husein-Pascha, sur la dénonciation du grand vesir, furent déposés; le premier fut remplacé par le beg de Sulkadr, Ala-Pascha; le second, par le ramanasoghli Piri-Pascha. L'enquête sur l'administration des deniers publics à Bagdad, confiée au juge de Damas, eut pour résultat la déposition d'Oweis-Pascha et son remplacement par Ajas-Pascha. Le gouvernement de Ssaruchan fut conféré au prince sultan Mohammed, avec une assignation de 3,000,000 d'aspres de traitement annuel; celui de Konia, au prince sultan Selim. Tous deux se présentèrent à des jours divers pour recevoir solennellement l'investiture par la bannière et le tambour; ils passèrent successivement quelques jours à Skutari, puis l'un et l'autre se mirent en marche pour leurs gouvernements respectifs.

A peine Suleiman avait quitté Ofen, que deux corps turcs firent des irruptions sur les terres ennemies : l'un, commandé par le pascha de Bosnie, voulut se diriger sur la Moravie; mais le Waag, gonflé par les pluies, l'arrêta sur sa route; l'autre marcha du côté de Giarmath, pour dévaster les domaines d'Emerich Balassa. Ce Balassa était, comme Mailath, un criminel d'État aux yeux de Suleiman, à cause de la tentative faite par lui en Transylvanie pour s'approprier le pays [avril 1542]. Un ferman rendu contre ce seigneur et adressé aux Transylvaniens, leur apprenait qu'ils étaient la propriété de Suleiman, ses esclaves; que s'ils écoutaient les ordres du roi Ferdinand, plusieurs centaines de milliers de Tatares et d'akindschis viendraient porter chez eux le fer et le feu (1). Ferdinand envoya de nouveau, comme nonce à Constantinople, Tranquillus-Andronicus, avec la mission de solliciter de la générosité de Suleiman la possession de la Hongrie, comme une marque de libéralité, et d'offrir pour cela un tribut annuel, d'abord de 50,000, puis de 100,000 ducats (1). La lettre de créance excusait le retard d'une ambassade sur le manque de sauf-conduit préalable (2). Les vesirs ne voulurent point entendre parler de ces propositions, et Tranquillus ne fut pas même admis à l'audience du sultan. A la légitimité de la souveraineté par le traité de succession, les vesirs opposèrent celle du sabre. L'eunuque Suleiman avertit même Tranquillus, que Ferdinand pourrait bien avoir le sort d'Alaeddewlet, qui, ayant voulu défendre ses États jusqu'à la dernière extrémité contre le padischah, finit par être décapité avec sa famille. Le second vesir, Rustem, lui dit : « Ibrahim n'a touché Vienne que du doigt, moi je saisirai cette ville avec les deux mains. Ton maître pousse contre nous non-seulement ses sujets, les Espagnols, les Allemands et les Italiens, mais encore les nôtres, les Hongrois, les Transylvaniens et les Moldaves. Si tu n'es pas admis à voir le padischah, à lui baiser la main, ce sont les propositions indignes dont tu es chargé qui te privent d'un tel honneur. » Tranquillus craignait déjà d'être arrêté comme Lasczki; car suivant l'explication du vesir sur le sauf-conduit, « la sublime Porte était ouverte à tous ceux qui venaient pour y implorer quelque chose, qu'ils fussent amis ou ennemis; mais il n'en résulte pas qu'ils puissent librement s'en retourner. » Toutefois l'on s'en tint à la menace : le 9 novembre, Tranquillus Andronicus quitta Constantinople sans avoir rien obtenu (3).

Tandis que Tranquillus faisait de vains efforts à Constantinople sans pouvoir même être admis à une audience, l'armée de Ferdinand venait assiéger Pest. Bali-Pascha, le nouveau gouverneur, appela le secours du Persan Ulama, et de Murad, sandschakbeg de Posega, qui accoururent, le premier avec trois mille cavaliers, le second avec mille. Il y avait mille janitschares sous le commandement de leur lieutenant général, le segbanbaschi Jusuf : le reste était des soldats des frontières, des asabes, des mar-

(1) La quatrième missive, dans les Archives impériales, Historemata et diplomata.

(1) Instructio pro Tranquillo Andronico secretario nostro, du 10 juillet 1542.

(2) La lettre de créance est dans les Archives impériales.

(3) Commentarius rerum actarum Constantinopoli per Tranquillum Andronicum, S. C. R. M. legatum anno 1542.

toloses. Une mésintelligence entre les Allemands et les Italiens fit que les derniers ne furent pas soutenus dans l'assaut livré à la place. Ainsi la brèche ouverte par quarante bouches à feu n'assura pas un passage à l'impétueuse ardeur des Italiens Vitelli, Medici, Pallavicini, à la vaillance des Hongrois Zriny, Revay et Banfy. Revay fut blessé horriblement par un boulet, Banfy fut tué. L'armée ne comprenait guère moins de quatre-vingt mille hommes; l'électeur Joachim de Brandeburg commandait quarante-mille fantassins et huit mille cavaliers; Jean Ungnad, capitaine de la Styrie, dix mille; les Hongrois, au nombre de seize mille, étaient sous les ordres de Gaspard Seredy et de Pierre Pereny. Huit Allemands étaient attachés à l'armée en qualité de conseillers de guerre. Ce partage dans l'autorité était un empêchement à l'unité d'action et à tout résultat; dès le septième jour du siége, les quatre-vingt mille assiégeants, avec leurs huit conseillers, décampèrent devant les huit mille hommes de la place.

Dès les premiers jours du printemps de l'année 1543, les drapeaux victorieux de Suleiman flottèrent de nouveau du côté de la Hongrie. C'était la huitième campagne que le sultan dirigeait en personne; elle se fit remarquer encore par la prévoyance et l'ordre des mesures, par la rigueur de la discipline. Avant le départ de Constantinople, on avait réuni cent vingt-quatre mille huit cents minots d'orge et quarante mille minots de farine, qui furent transportés sur trois cent soixante-onze bâtiments de la mer Noire dans le Danube. Cette flotte était sous les ordres d'Ali-Beg et de Sinan-Aga, beg de Szegedin, ancien kapidschibaschi ou chambellan du grand vesir Ibrahim. Suleiman avait passé l'hiver à Constantinople, et, à la fin de février, il avait détaché le beglerbeg de Rumili, Ahmed-Pascha, vers Sofia. Lui-même se mit en route le 23 avril, avec un grand déploiement de pompe.

En même temps que Suleiman quittait Andrinople, Bali-Pascha et Ulama commençaient la guerre en Sclavonie et en Hongrie. Ce dernier avec Murad, sandschakbeg de Posega, et Kasim, sandschak-beg de Mohacs, prit le château d'Urban Bathyany, Athina, situé entre Cris et Posega, puis Sophronica, château d'Étienne Banfy, et Belostina, possession de Keglevich. L'ancien brigand Ladislaus More fut chassé de son château de Rahoczsa, et son ami Étienne Losonzs lui ayant cédé sa forteresse de Nana au pied des monts Matra, Bali-Pascha emporta d'assaut ce repaire et envoya More avec ses fils prisonniers à Constantinople, partager, dans les Sept-Tours, le destin de Mailath et de Valentin Tœrœk. Mais More échappa à la captivité en abjurant la foi de ses pères et entraînant ses fils dans la même apostasie, tandis que Mailath et Tœrœk repoussèrent toutes les offres de commandements et de dignités, pour rester fidèles à leur religion (1). Ensuite Murad, Chisr-Beg, Mehsi-Beg, et Ahmed-Beg assiégèrent le château de Valpo ou d'Essek, sur la rive droite du Danube. Bientôt après parut aussi Ahmed-Pascha, beglerbeg de Rumili, qui menait l'avant-garde de Suleiman. Le sultan s'était avancé accompagné de son fils le prince Bajesid, d'Andrinople à Philippopolis, où le beglerbeg d'Anatoli, Ibrahim-Pascha, joignit l'armée. On chassa trois jours dans les montagnes, et l'on reçut de Constantinople la nouvelle que Chaireddin était parti de Galata avec cent vingt-six vaisseaux, ayant à bord l'ambassadeur français; et de la Hongrie, Kasim, beg de Mohacs, adressa un bulletin de l'avantage remporté sur l'ennemi qui avait voulu surprendre les Ottomans près de Sexard. A Sofia, l'on apprit la mort de Bali-Pascha, gouverneur d'Ofen, et à sa place fut nommé Jahjapascha-sade-Mohammed-Pascha. En même temps furent conférées, dans un divan solennel, plusieurs dignités dans la magistrature et l'enseignement. Lorsque l'on eut dépassé Sofia, on reçut un message de Murad-Beg, annonçant que le siége de Valpo était commencé, et que les ennemis, qui s'étaient rassemblés près de Siklos et de Funfkirchen, avaient été dispersés. Ce bulletin était attesté d'ailleurs par soixante-dix nez et autant de paires d'oreilles, et par l'envoi de Forgacs, tombé vivant entre les mains des Turcs. Sur la rive du Danube arriva enfin la nouvelle que Valpo avait été emportée d'assaut par le beglerbeg de Rumili après avoir reçu trois mille cent trente-sept boulets de pierre.

Dans le camp au-dessous d'Essek, le sultan reçut le commandant de Valpo qui, ayant rendu volontairement la citadelle, obtint un accueil

(1) Istuanfi, l. xv; Katona, l. xxi, 289.

gracieux et un fief auprès d'Ofen (1). On nomma pour Valpo un commandant de place, un juge et un imam. Ahmed-Pascha eut ordre d'assiéger Siklos. Treize canons et trente fauconneaux furent transportés devant la place à force de bras et de peine, à travers les boues et les marais. Le kiaja Mohammed mit pied à terre, et s'attela lui-même à une pièce; aussi le sultan récompensa ce zèle exemplaire par un don de 200 ducats (2). Les travaux du siége furent conduits par les sandschakbegs de Bosnie, Posega et Mohacs, sous le commandement supérieur d'Ahmed-Pascha, beglerbeg de Rumili. Mais tandis que s'ouvrait la tranchée, des parlementaires vinrent offrir une capitulation de la part de la garnison de Funfkirchen; Murad et Kasim furent députés pour aller la recevoir; ils prirent possession de cette place située dans une belle plaine, y laissèrent Bali-Woiwoda pour commandant, puis revinrent devant Siklos. L'armée assiégeante fut renforcée par l'arrivée de plus de trois mille Tatares; et en outre les vesirs Mohammed et Chosrew-Pascha, le beg de Semendra, Tekkesade-Hadschi-Mohammed, celui de Morée, Mohammed-Turachan, et celui de Swornik, Chaireddin, secondèrent les assiégeants. La grosse artillerie avait à peine fait cent décharges, et les petites pièces tiré deux cents coups, que la ville se rendit après huit jours de siége; mais le château tint encore. Scheili, kiaja de Chosrew-Pascha, qui porta la joyeuse nouvelle au sultan, reçut en récompense une augmentation de 4,000 aspres aux revenus de son fief. Au bout de trois jours la reddition du château fut déterminée par les avis de Michel Diak, secrétaire de Pereny, et des deux Nagy. Quelques habitants prétendaient avoir entendu avant l'arrivée des Turcs, retentir du haut d'une tour par une nuit calme et tranquille, l'appel à la prière de l'islam; et pendant le siége, par une nuit sombre, contre le cachot dans lequel le roi Sigismond après la bataille de Nicopolis avait été retenu captif par ses États, et où étaient maintenant déposés des prisonniers musulmans, ils s'imaginaient avoir vu briller une vive lumière. Ils avaient donc eux-mêmes détruit la tour; mais les prisonniers furent sauvés. Cent soixante-dix cavaliers de la garnison furent envoyés à Constantinople; le château fut compris dans le sandschak du beg de Mohacs.

De Siklos, Suleiman s'avança sur le Danube. Le beglerbeg de Rumili, Ahmed, prenant à gauche, dépassa Funfkirchen, pour aller renverser le château de Szaz ou le recevoir à composition. Les habitants se déterminèrent à capituler. A Sexard, Ahmed fit de nouveau sa jonction avec l'armée du sultan. On laissa pour le moment le château de Nianyavar, à gauche de Tolna, quoiqu'il gênât la marche de l'armée, et ce fut à Fœldvar que l'on campa. On fit encore deux marches, et le 23 juillet Suleiman entra solennellement dans Ofen. Dans un grand divan les vainqueurs de Valpo, Funfkirchen et Siklos reçurent des récompenses. Murad-Beg sandschakbeg de Posega, obtint une augmentation de 30,000 aspres à son traitement annuel; son fils, un fief de 12,000 aspres. Le cuisinier des janitschares et son aide, qui les premiers avaient escaladé les murs de Siklos, eurent une gratification de 20,000 aspres. Quarante des gros canons qui lancaient des boulets de cent et trois cents livres, et quatre cents petites pièces, remontèrent le Danube sous la direction du beg de Silistra, le Persan Schri-Mar, qui avait embarqué à Silistra l'artillerie amenée de Constantinople en ce lieu, pour lui faire descendre le fleuve. Deux jours après commença le siége; la garnison était composée d'Espagnols, d'Allemands et d'Italiens. Les Espagnols Martin Liscani et François Salamanca commandaient dans la ville haute et la ville basse. Les capitaines allemands étaient Tristan Vierthaler et Michel Regensburger; les Italiens étaient sous les ordres des colonels Vitelli et Torielli bien formés au service des places; il y avait en tout mille trois cents hommes. Trois cent soixante-quinze canons furent amenés d'Ofen sur cent sept vaisseaux; les trois fils de Jahjapaschaoghli-Mohammed, gouverneur d'Ofen, Arslan-Beg, sandshakbeg de Wuldschterin, et le beg de Szegedin, Derwisch, reçurent ordre de pousser des reconnaissances du côté de Stuhlweiszenburg et de battre le pays des alentours. Suleiman envoya trois renégats, un Espagnol, un Allemand et un Italien dans la ville, pour chercher à déterminer la garnison à se rendre. Les porte-drapeaux

(1) Sinantschausch, fol. 68, dans Katona, l. XXI, p. 299.

(2) Sinantschausch, fol. 72 et 77.

répondirent qu'ils resteraient inaccessibles aux promesses et aux menaces ; le courage des assiégés était animé encore par l'arrivée toute récente de six cents hommes sous la conduite de l'Espagnol Sancius Cotta, qui leur apporta de Vienne l'assurance du paiement prochain de leur solde arriérée. Mais leur ardeur faiblit bientôt, lorsque leur plus habile artilleur, Calabrais de naissance, passa dans les rangs de Suleiman, et que des transfuges révélèrent aux Turcs la partie la plus faible de la ville, la tour de l'*Eau*, sur laquelle aussitôt les batteries turques de l'île dirigèrent leur feu. L'assaut ne devait avoir lieu que le jeudi, mais un devin avait prédit, d'après des figures tracées sur le sable, tant de succès pour le lundi 6 août, que l'on céda au désir des troupes. Les assaillants firent des pertes considérables en morts et en blessés, parmi ces derniers se trouvèrent le capitaine de la flottille du Danube et le devin lui-même.

La croix dorée qui surmontait la magnifique cathédrale gothique de Gran ayant été atteinte et renversée par un boulet, Suleiman s'écria : «Gran est à nous (1).» Bientôt ce présage se réalisa ; car les Espagnols Liscani et Salamanca négocièrent la reddition de la place moyennant une libre retraite pour les assiégés avec leurs biens. Le 10 août fut signé l'acte de la capitulation dont les articles ne furent pas exactement remplis. Ali-Aga demanda à Liscani la chaîne d'or que celui-ci avait arrachée à Pereny, comme un souvenir, et lorque l'Espagnol se croyait bien racheté par ce sacrifice, le Turc prit encore les chevaux dont les selles étaient garnies d'or, en disant ironiquement que pour s'embarquer on n'avait pas besoin de chevaux (2). Avant de laisser sortir la garnison, Suleiman l'employa à ensevelir les morts, à déblayer les décombres et aux ouvrages les plus vils, tandis que sous les yeux de ces malheureux soldats vaincus leurs femmes étaient déshonorées, ou noyées si elles se défendaient (3). Par ces traitements le sultan espérait les pousser à embrasser sa foi et son service, car dans ce cas il offrait de grands avantages. Néanmoins quelques hommes à peine reniérent le Christ et leur roi (1). Le jour même de la remise de la place, Suleiman fit consacrer la cathédrale au culte de l'islam. Ensuite, un divan fut tenu dans la tente impériale. On laissa pour occuper Gran sept begs, ceux de Semendra, Wuldschterin, Aladschahiszar, Perserin, Posega, Swornik et Szegedin avec cinq cents soldats du génie, cinq cents asabes, cinq cents beschlus, cinq cents gœnullus, un même nombre de janitschares et deux mille martoloses ; le juge nommé pour la ville fut subordonné à celui d'Ofen, et le sandschak se trouva compris dans le paschalik désigné par le nom de cette dernière capitale (2).

Le lendemain de ces dispositions arriva un envoyé polonais pour offrir des félicitations sur le succès de l'entreprise et des présents (3). L'armée se porta sur Stuhlweiszenburg, où s'accomplissaient autrefois les cérémonies du couronnement et des funérailles des rois. Parmi l'artillerie de siége qui suivait les Ottomans, se trouvait une pièce de cinquante, longue de dix-huit palmes, fondue par le maître artificier Esedullah, arrivé de Perse, pour servir de modèle dans un système de pièces moins lourdes que les monstrueux canons du calibre de cent livres, et d'un plus grand effet que les fauconneaux. Le sultan campa entre Gran et Komorn à Nesmil, le lendemain devant Tata (Dotis). Là furent conférées les places vacantes, et suivant l'ordre de la hiérarchie. Le sandschak de Silistra, dont le beg Schri-Mar était mort à Ofen des blessures reçues devant Gran, fut donné à Baltadschi-Mohammed-Beg, sandschakbeg de Tekke ; celui-ci fut remplacé par le général des sipahis, Chosrew-Aga, dont le grade passa au général des silihdars, Mohammed ; au poste de celui-ci fut élevé le général des ghurebas de l'aile droite, Sinanaga, frère du second vesir Rustem-Pascha ; le général des ghurebas de de l'aile gauche, Hasanaga, passa à l'aile droite, laissant son grade au chef des chasseurs à l'épervier, Ahmed-Aga, auquel fut substitué Memiaga, frère du chef des chasseurs au vautour. Tata se rendit à la première sommation, et néanmoins ses murailles furent rasées. Là, Su-

(1) Jovius, dans Katona, p. 318, l. XXI, et Sinantschausch, fol. 139.

(2) Jovius, Sinantschausch dit qu'il y avait une valeur de 10,000 ducats, fol. 151.

(3) Stella, c. XI, dans Katona, l. XXI, p. 343.

(1) Sinantschausch, fol. 153.

(2) *Ibid.*, fol. 156.

(3) *Ibid.*, fol. 164.

leiman reçut la nouvelle que la flotte commandée par Chaireddin, portant à son bord l'ambassadeur français Paulin, avait pris Reggio, et que, renforcée par quarante galères venues d'Alger avec Hasan-Beg, elle était prête à faire une entreprise de concert avec l'escadre française(1). Le lendemain, des courriers de Perse apportèrent l'avis de la guerre entre le schah et ses frères, dont l'un s'était enfui vers Amid(2); par un autre message, le fils de Ssahib-Girai, Emin-Sultan, donnait l'information qu'il avait envoyé cinq mille Tatares faire des courses sur le pays ennemi, et qu'ils avaient ramené cinq cents captifs. Le même jour commença le siége de Stuhlweiszenburg. Le beglerbeg d'Anatoli, Ibrahim-Pascha, avait été détaché vers Ofen pour en ramener l'artillerie; en attendant, les vesirs Rustem, Mohammed, Chosrew, avec le beglerbeg de Rumili Ahmed, et l'aga des janitschares, ouvrirent la tranchée. Huit jours après, la brèche parut assez large pour l'assaut; mais la première attaque fut repoussée; dans la seconde, les assaillants subirent encore une plus forte perte. La ville ne fut emportée que le jour de Sainte-Rosalie [4 septembre 1543]. Le commandant hongrois Varcocs fut admis à l'honneur de baiser la main du sultan; l'église dans laquelle se trouvaient les tombeaux des rois, fut respectée pour cette fois. Ahmed-Beg, frère du gouverneur d'Ofen, jusqu'alors sancschak-beg de Lepante, fut nommé au commandement de Stuhlweissenburg avec un traitement annuel de 600,000 aspres; mille janitschares et trois mille soldats du pays restèrent comme garnison de la place. Cependant le château de Niangavar laissé de côté par le sultan dans sa marche sur Fældwar, avait été soumis par le woiwode Kasim. De Stuhlweiszenburg furent adressées aux gouverneurs des provinces de l'empire, à Raguse et au roi de France, ainsi qu'à Venise, des lettres de victoire qui annonçaient pompeusement les succès de cette campagne, la prise de Siklos, Sunfkirchen, Gran et Stuhlweiszenburg. Cependant les Tatares se répandaient au loin en deux hordes; l'une formée des Tatares de Krimée, conduite par Emin-Sultan, fils du chan Ssahib-Girai; l'autre, des Tatares de Dobrucze, menée par Dewlet-Girai, fils de Mubarek-Girai. Ils se mirent sur les traces des troupes qui se retiraient de Stuhlweiszenburg. Nicolas Zriny les battit sur le mont Somnyo, où une blessure l'empêcha de tirer tout le parti de sa victoire. François Kapolnay se jeta sur leur chemin avec sept cents cavaliers, près du lac Balaton, et là finit sa carrière héroïque. A Stuhlweiszenburg, Suleiman visita les tombeaux des rois, et montra plus de respect pour les morts que pour les vivants; car les habitants qui avaient été mandés devant le juge pour y prêter le serment de vassaux, furent massacrés, à l'exception de quelques-uns avec lesquels avait été arrêtée la capitulation, comme si la garantie de la vie n'avait été que pour ceux-ci et non pour toute la population de la ville (1).

(1) Sinantschausch, fol. 164.

(2) *Ibid.*

A l'équinoxe d'automne, Suleiman se mit en marche de Pest, et dix jours après, un pont était établi à Peterwardein, sur le Danube. Le 21 septembre, à Belgrad, l'armée fut envoyée dans les quartiers d'hiver, et Suleiman revint à Constantinople. Les fêtes qui auraient sans doute célébré son entrée dans la capitale se changèrent en deuil par la nouvelle qu'il reçut en route de la mort de son fils le plus chéri, Mohammed, gouverneur de Magnesia. Abattu sous un tel coup, Suleiman ordonna de porter le cadavre à Constantinople, et de l'ensevelir sur la place dans le voisinage de l'ancien quartier des janitschares. Pour honorer sa mémoire, au-dessus du tombeau il ordonna l'élévation d'une mosquée. Sinan, le plus grand architecte turc du règne de Suleiman et des âges suivants, acheva en cinq ans cet édifice qui coûta 300,000 ducats.

L'année suivante la guerre se poursuivit en Hongrie, en Sclavonie, en Croatie par les lieutenants du sultan qui prirent des villes et des châteaux. Le maître d'Ofen devait se saisir de Wissegrad ou Blindenburg qui pouvait arrêter la navigation du Danube. Située au milieu du plus magnifique paysage, Wissegrad avait jadis été choisi par le roi Charles pour sa résidence, et pour conserver le dépôt de la couronne. Cette ville vit se célébrer dans ses murs des fêtes brillantes et se former de puissantes ligues entre de grands monarques. Mathias Corvinus y

(1) Le manuscrit italien, dans Kovachich, t. I, p. 82.

fit beaucoup d'embellissements. Lorsque les envoyés du sultan et du pape vinrent saluer Mathias en ce lieu, le premier fut tellement ébloui par la magnificence déployée autour de lui, qu'il ne put prononcer son discours, et le nonce pontifical déclara que Wissegrad était un paradis terrestre. Comme lieu de dépôt pour la sainte couronne, cette ville obtint de Corvinus de grands priviléges; mais Louis II la donna en fief à sa cuisinière. Après la bataille de Mohacs où le symbole précieux avait été enlevé par l'ennemi, Wissegrad tomba sans résistance entre les mains des Turcs, et passa au pouvoir de Zapolya. Après la mort de ce roi, Ferdinand avait pris possession de la couronne et du lieu où elle était déposée. La restitution de Wissegrad et de Stuhlweiszenburg avait été le point principal des réclamations exposées dans la lettre de Suleiman à Ferdinand avant l'ouverture de la campagne de Hongrie. Il insista encore sur cet objet, en congédiant le comte de Salm et le seigneur d'Herberstein à Ofen. Stuhlweiszenburg avait cédé à ses armes; le gouverneur de Hongrie, Jahjapaschasade-Mohammed-Pascha, se chargea de conquérir Wissegrad. Il appela son frère, nouveau sandchakbeg de Stuhlweiszenburg, Ahmed-Beg, Kasim-Beg et Murad-Beg, prit la moitié des janitschares de Gran et d'Ofen, et avec ces forces il assiégea Wissegrad durant dix jours. Après une vigoureuse défense, le château se rendit moyennant l'assurance d'une libre retraite pour ceux qui l'occupaient. Mais les janitschares tombèrent avec fureur sur la garnison et la taillèrent en pièces; à grand'peine le gouverneur d'Ofen put sauver la vie du vaillant commandant Pierre Amade (1).

Après cette conquête, Mohammed-Pascha passa le Danube, et se dirigea vers Neograd, chef-lieu du comitat de ce nom. La garnison avait évacué la place, où Mohammed-Pascha établit un woiwode comme commandant. Puis, marchant à l'est, il parut devant le château d'Hatwan que les capitaines, les frères Danz, abandonnèrent honteusement après y avoir mis le feu, pour s'enfuir à Erlau. Pour le moment Deli-Kurd fut laissé comme woiwode; mais bientôt après fut installé en qualité de sandschakbeg Weli, envoyé de Constantinople pour mettre un terme aux courses entreprises d'Erlau par le vaillant Varcocs. Les forts de Dombovar, Dæbrækæz et Simontornya sur la petite rivière de Sarvis, et Ozara plus à l'ouest, négligés dans la précédente expédition, ne tardèrent pas à tomber entre les mains des Turcs. Le siége de Simontornya durait encore lorsque les troupes turques reçurent l'ordre d'aller se réunir aux sandschakbegs de Bosnie et de l'Herzegovina, campés devant la place Sclavone de Velika. Les paysans des environs qui s'étaient réfugiés dans cette enceinte, et qui se trouvaient plus nombreux que la garnison, la forcèrent à capituler. Ils avaient été poussés à cette conduite par Pilat, ami des Turcs. Mais au lieu d'être récompensés, comme ils s'y attendaient, les paysans subirent tous le dernier supplice; les soldats seuls furent épargnés.

Après la conquête de Velika, Ulama et Malkodsch portèrent la guerre de Sclavonie en Croatie. Ils enlevèrent le château de Monoslo, aux environs d'Iwoniza, que Pierre Erdœdy occupait avec une faible troupe, en sorte que l'évêque d'Agram trembla pour ses châteaux de Dombro et de Chasma. Ensuite, les Turcs parcoururent toute la partie du district de Warasdein située derrière les montagnes. En descendant dans les champs de Lonska, ils rencontrèrent Nicolas, comte de Zriny, avec des Croates, et Bilderstein avec des Styriens et des Carinthiens. On conclut un armistice pendant la durée duquel les vaillants champions des deux partis se défièrent à des combats singuliers. Mais une fois en forces, Ulama et Malkodsch s'avancèrent et battirent les chrétiens. Zriny et Bilderstein eurent grand'peine à se sauver dans le château de Lonska; le premier, profondément blessé, s'abattit sur le pont; et l'autre, tombé dans les fossés, en fut retiré par la barbe. Les Turcs se retirèrent ensuite sur Dubicza et Banyaluka. Dans la plaine de Salla, François Nyary attaqua et battit les Turcs sortis de Gran. Les capitaines Schaaban, Kubad, Ramasan et Naszuh passèrent le Danube par une nuit claire avec quatre cents janitschares et quinze cents cavaliers; déjà ils avaient escaladé les murailles de Salla, lorsque la garnison s'aperçut enfin du danger. Melchior Balassa tomba sur les assaillants, et les chassa ensuite à coups de canon

(1) Stella, c. IV; Petschewi, fol. 86 et 87.

dans leur retraite. Déjà fatigués de cette entreprise nocturne, ils furent attaqués par François Nyarny avec plusieurs centaines de fantassins ramassés à la hâte et quelques cavaliers. Le combat fut acharné, et la mort seule d'Odabaschi-Husein décida l'avantage en faveur des Hongrois. A peine quelques janitschares se sauvèrent à Gran; plus de cinq cents Turcs restèrent sur la place. Nyarny avait défendu de faire des prisonniers, et il ne permit de ramasser les dépouilles qu'après avoir vu le triomphe bien assuré (1).

A Ofen, Suleiman avait placé à côté du beglerbeg Mohammed-Pascha, comme président de l'administration, le defterdar Chalil, homme grave et capable, qui établit le registre des contributions (le defter) pour les douze sandchaks de la Hongrie. Ce fut pendant un siècle et demi la loi financière du gouvernement d'Ofen, et, dans toutes les négociations, le *livre de Chalil* occupe une place importante. Ce dignitaire, revêtu de hautes fonctions d'administration pour servir de contrepoids au gouverneur, informa la Porte que le sandchakbeg de Stuhlweiszenburg, Ahmed, avait pillé les églises de la ville épargnées conformément au traité, et enlevé les vases sacrés. Suleiman le chargea de se transporter lui-même à Stuhlweiszenburg pour examiner la chose, et envoyer à Constantinople le fonctionnaire accusé dépouillé de sa dignité. Chalil examina la conduite d'Ahmed, puis il fouilla lui-même les tombeaux des rois de Hongrie respectés jusqu'alors par l'accusé, et en arracha les couronnes, les sceptres, les globes et tous les autres insignes et joyaux d'or ou d'argent qu'il porta dans le fisc avec une scrupuleuse exactitude. Il remit les restes du roi Zapolya au juge de la ville, en lui disant : « Voilà un de vos dieux », et le juge ensevelit le cadavre dans un nouveau cercueil qui fut déposé dans l'église de Saint-Michel (2). Cette année, Suleiman écrivit au doge de Venise pour se plaindre des irruptions des habitants de Novi et de Segna sur les terres de Nadin et d'Urana.

Bientôt après le retour de Suleiman de la campagne de Hongrie, et après la mort du prince Mohammed, se firent deux changements fort graves. Le prince Sultan-Selim, alors âgé de vingt ans, passa du gouvernement de Konia à celui de Ssaruchan, devenu vacant par la mort de Sultan-Mohammed, translation qui ne doit pas être confondue avec les changements perpétuels dans les gouvernements de l'empire. L'importance des gouvernements des princes n'était pas appréciée d'après l'étendue des contrées soumises à leur autorité, mais selon le degré d'éloignement. Le plus proche de la capitale était le premier et le plus favorable; cette proximité était la preuve de la plus grande confiance du souverain, non-seulement pour le temps de sa vie, mais encore pour les jours qui suivraient sa mort; car le prince-gouverneur placé à la moindre distance pouvait ainsi pénétrer le premier devant le sultan, ou s'élancer bien vite sur le trône lorsque le maître tout-puissant avait rendu l'âme. Cet avantage de la proximité de la résidence était attaché surtout au gouvernement de Magnesia, confié précédemment au plus cher des fils de Suleiman, au prince Mohammed, que l'amour de son père, comme le droit de sa naissance, semblaient placer le plus près du trône. Maintenant cette place fut conférée au plus jeune prince, Selim, au préjudice de ses frères aînés, Mustapha, gouverneur d'Amasia, et Bajesid, qui devint plus tard gouverneur de Karamanie. Selim ne se rendit pas de suite à Magnesia où régnait la peste; il se tint quelque temps à Brusa pour jouir de la beauté du pays et de la pureté de l'air, et à il eut à rendre grâces au ciel de la naissance de trois filles. A ce temps fut aussi nommé un nouveau grand vesir [mars 1545] La déposition de l'eunuque Suleiman fut décidée, moins encore à cause de son âge avancé, qui atteignait alors quatre-vingt-dix ans, que par une intrigue du vesir Chosrew-Pascha, dont l'ambition se flattait, sinon d'arriver au poste dont Suleiman-Pascha serait éloigné, du moins de monter d'un degré. La première dignité de l'empire fut confiée au second vesir Rustem, poussé à de si hautes faveurs par la mère de son épouse, la sultane Churrem, Russe de naissance (1). Rustem, né en Croatie, au temps

(1) Istuanfi, l. XVI, dans Katona, l. XXI, p. 447-450.

(2) Wolfg. de Bethlen, Histor., l. III, p. 418-420

(1) Aali, dans la liste des vesirs; dans le second fasciolo di scritture turchesche des actes vénitiens des Ar-

de la toute-puissance d'Ibrahim, lorsque Suleiman revenait de la campagne de Mohacs, fut élevé du rang de premier porteur d'armes à celui de grand écuyer; bientôt après il devint gouverneur de Diarbekr; enfin il fut investi du vesirat et de la plus haute faveur comme gendre du sultan. Il entendait bien le métier de la guerre, mais n'avait nulle culture intellectuelle, et se montrait l'ennemi juré des poëtes, qui se vengèrent par des épigrammes; toutefois il n'en fit pendre aucun, et se garda d'imiter en cela l'exemple d'Ibrahim, protecteur déclaré des nourrissons des muses. Au reste, le grand vesir Lutfi-Pascha, quoique historien et versé dans les sciences, n'aimait nullement la poésie ni les grâces du style; le traducteur des apologues fameuses en Asie et en Europe sous le nom des fables de Bidpai, Alaeddin-Ali, fils de Ssalih, qui répandit tant de richesses sur la langue turque, lui ayant présenté le livre de l'Humajunname, où il avait employé vingt ans de sa vie, Lutfi lui demanda comment il avait pu perdre tant de temps à cette œuvre, et s'il n'eût pas mieux valu écrire un traité sur deux ou trois questions de droit. L'historien Ramasande, depuis nischandschi, et alors inspecteur de la chancellerie, meilleur juge que le grand vesir en matière de goût, acheta la traduction de Bidpai 50 ducats, et la plaça sous les yeux du sultan, qui, le soir même où il lut cette œuvre, conféra, de sa propre main, la place de juge de Brusa au digne Alaeddin-Ali. Celui-ci ne jouit qu'une année de cet hommage rendu à son talent et du tribut payé à son zèle. Suleiman et l'empire pleurèrent sa mort la même année que celle du prince Mohammed. Deux ans après mourut Barberousse [4 juillet 1546], qui fut enseveli près du collége fondé par lui à Beschiktasch, sur les rives du Bosphore; là s'élève encore aujourd'hui son tombeau, couvert de mousse et de lierre, au lieu où se rassemblent les flottes ottomanes, et les flots viennent baiser le monument sous lequel repose celui qui promena si souvent son pavillon sur ces mers. Chaireddin ne laissa que 60,000 ducats et deux mille esclaves, dont il transmit huit cents au sultan et deux cents au grand vesir; il remit par son testament, à ce dernier, 30,000 ducats qu'il lui avait prêtés; par de telles dispositions, il voulait assurer à son fils le reste de sa succession (1).

Après avoir raconté la guerre de Hongrie, il nous reste encore à parler de la paix, ou plutôt de l'armistice qui mit pour un certain temps une suspension aux hostilités. Ce fut le premier traité conclu par Suleiman avec Charles, et le second avec Ferdinand. Quelques détails trouveront ici d'autant mieux leur place, que jusqu'ici les historiens se sont peu occupés de ces négociations, ou se sont trompés dans ce qu'ils en ont dit. Dès la seconde année de la guerre, avant même l'ouverture de la campagne, l'évêque de Gran, comme lieutenant du roi, négocia, par son député, de Seuffy, avec le pascha d'Ofen, un armistice pour un mois [juin 1544]. A la fin de la même année, Ferdinand donna plein-pouvoir de négocier et de conclure la paix, non-seulement à l'ambassadeur portugais Odoardo-Cataneo, qui s'était rendu à Constantinople pour convenir des moyens de mettre fin aux hostilités dans les mers des Indes, mais encore au prieur d'Erlau, Jérôme Adorno. Cet envoyé était accompagné de l'Italien Jean-Marie Malvezzi, noble de Bologne, qui lui fut donné comme secrétaire. Adorno avait pour instructions, de rendre honneur au Grand Seigneur comme au père de son souverain (2). Il arriva le dernier jour de février à Andrinople avec Malvezzi, visita le grand vesir Rustem, ainsi que Mohammed, Ahmed et Ibrahim, et quinze jours après devait paraître devant le sultan, lorsqu'il mourut dans la nuit même qui devait précéder sa réception. Malvezzi fut mandé devant les vesirs, et après avoir protesté là qu'Adorno avait péri de mort naturelle et non pas empoisonné, il fut réexpédié sans avoir eu audience du sultan, avec une lettre de Rustem, où était déplorée la mort d'Adorno. Antérieurement au départ d'Adorno et de Malvezzi de Vienne, pour le temps de leur voyage et du

chives de la maison impériale; instrumento della possessione del gran vezir Rustem, conceduto dal serenissimo signor colla dichiarazione dei confini; Constantinopoli, 953 [1546].

(1) Rapport de Weltwick de Constantinople, du 5 novembre 1546, dans les Archives impériales.

(2) Instructio pro Odoardo et Adurno, 28 décembre 1544.

retour, avait été conclu avec le gouverneur d'Ofen, Mohammed-Pascha, un armistice, en vertu duquel furent établis des tribunaux spéciaux pour la décision des affaires qui pourraient se présenter dans cet intervalle, du côté des Hongrois, à Szigeth, Komorn, Erlau et Agram; et du côté des Turcs, à Ofen, Funfkirchen, Velika et Jasberin (1). Au retour de Malvezzi, Mohammed-Pascha l'assura que pour lui il maintiendrait la trêve tant qu'elle ne serait pas violée par les Hongrois (2). A la place d'Adorno, Ferdinand nomma aussitôt le docteur en droit Nicolas Sicco, qui, de Worms, reçut pour instruction de négocier la paix sur les bases du statu quo en Hongrie, et d'accorder pour le maintien de l'état de possession un présent annuel de 10,000 ducats destiné au sultan, 3,000 au grand vesir, et 1,000 à chacun des trois autres vesirs (3). La prolongation de l'armistice en Hongrie fut signée entre le général de Ferdinand, Léonard de Fels, et le pascha d'Ofen, pour la durée de la mission de Sicco (4). Au même temps l'empereur Charles V envoya le Néerlandais Veltwick à Constantinople pour négocier la paix de concert avec les représentants de Ferdinand, pour l'Allemagne aussi bien que pour l'Autriche. Sicco voyagea si rapidement que, d'après son rapport, il creva dix chevaux en route. Il aurait terminé aussi rapidement sa mission, si les Turcs n'avaient été mis en défiance par les lettres interceptées, adressées par l'ambassadeur à Charles, qui recommandait de ne rien conclure avant son arrivée. De plus, l'ambassadeur français Montluc travaillait contre lui, et Veltwick lui-même, une fois à Constantinople, désapprouva la concession du présent annuel; mais il fallut tenir d'autant plus aux 10,000 ducats offerts par Sicco avant l'arrivée de Veltwick, que les Turcs réclamaient en outre les châteaux de Valentin Tœrœk, leur prisonnier, et d'autres encore. Il y eut donc une trêve conclue au commencement de novembre pour dix-huit mois, pendant lesquels l'empereur et le roi enverraient de nouveaux ambassadeurs revêtus de pleins-pouvoirs spéciaux pour la conclusion définitive de la paix (1).

L'année suivante Veltwick retourna à Constantinople, investi à la fois des pouvoirs de Charles et de Ferdinand. Il avait été précédé et annoncé au printemps par Ugrinovich, venu en qualité de nonce; lui-même partit de Ratisbonne dans l'été. Dans des instructions très-développées, il lui était récommandé de surmonter, autant que possible, les principales difficultés opposées encore à la conclusion de la paix, relatives à la réclamation des biens des magnats, et d'offrir pour cela de l'argent. Les Turcs non-seulement exigeaient pour eux les domaines des magnats qui s'étaient d'abord soumis à leur autorité, mais encore les terres qui, dépendant de Gran, avaient été, durant le siége de cette place, confiées comme fiefs de cavalerie. A chaque vesir, Veltwick devait offrir un présent annuel de 1,000 ducats, au grand vesir Rustem 3,000, à l'interprète Junis 500. Si les Turcs insistaient sur les biens de Valentin Tœrœk, de Pierre Pereny, de Breweck et d'Homonay, il leur serait répondu que ces seigneurs étaient en réalité des sujets de Ferdinand, qu'il lui était libre de châtier à cause de leur désobéissance, comme le sultan pouvait agir à sa guise contre les hommes soumis à sa loi. Sur sa route, à Tatarbasar, Veltwick rencontra l'ambassadeur français, Aramont, successeur de Montluc, et s'entretint avec lui sur les violations journalières de la trêve par les Turcs en Hongrie. Les démarches d'Aramont, relatives à un prêt de 500,000 ducats, étaient restées sans succès; mais il avait obtenu la permission pour tirer une quantité de salpêtre d'Alexandrie (2). Les négociations de l'ambassadeur portugais n'avançaient pas non plus, car Suleiman ne voulut pas entendre parler d'un droit sur les marchandises, que le Portugal exigeait pour la libre navigation des Ottomans dans les mers des Indes. A Constantinople, Veltwick fut reçu par vingt tschauasches et par le maréchal de l'empire; mais on lui as-

(1) Induciæ Mehmet-Beg, 5 février 1545, dans les Archives impériales.

(2) Rapport de Malvezzi, dans les Archives impériales.

(3) L'instruction du 21 mai 1545 est dans les Archives impériales.

(4) Instructio ad Bigay, 24 mai 1545; puis, relatio Sigismondi Posgay, dans les Archives impériales.

(1) Litteræ Siccii d'Andrinople, 10 août 1545.

(2) Rapport de Veltwick, dans les Archives impériales.

signa pour demeure la maison où jadis Lasczky avait été retenu prisonnier. Durant les premières semaines de son séjour, l'arrivée du transfuge Rogendorf, la maladie du sultan et la sienne même, empêchèrent l'ouverture des négociations. Christophe Rogendorf, capitaine des gardes de Charles V, fils du vaillant défenseur de Vienne, plus malheureux ensuite devant Ofen, ayant rompu avec sa femme, que l'empereur et la reine Marie couvrirent de leur protection, avait quitté sa patrie, emportant 8,000 ducats, et s'était rendu à Constantinople pour offrir ses services à Suleiman contre son ancien maître [27 septembre 1545]. Son extérieur plut au sultan, qui lui accorda une audience solennelle, mais sans qu'il y eût ensuite de festin, et lui assigna un traitement quotidien de 100 aspres. Son refus de se faire musulman, plus encore sa dissipation et sa passion de jeu, ruinèrent bientôt un crédit qui aurait pu devenir dangereux pour le représentant de l'empereur et de Ferdinand. Suleiman, en proie à la fièvre, s'était rendu de Constantinople à Andrinople, et Veltwick, atteint de la même maladie, dut le suivre dans cette dernière ville; là, le 14 décembre 1546, il offrit au sultan, dans une audience solennelle, des vases d'or et d'argent, comme présents de Charles et du Ferdinand, déposa les lettres de créance des deux souverains, prononça un discours, et remit ses demandes par écrit. Suleiman dit que tout marcherait, s'il apportait une réponse aux points soutenus l'année précédente; et comme Veltwick répondit qu'il en conférerait avec les vesirs : « Bien, » dit le sultan. Dans le divan, Veltwick se plaignit aux vesirs des violations faites à la trêve par la prise d'Hatwan et les irruptions de Kasim, et les vesirs soutinrent qu'il n'y avait point là d'atteinte aux conventions. Quant aux barons hongrois qui s'étaient détachés de la souveraineté turque pour retourner sous l'autorité de leur légitime souverain, Rustem dit : « Nous avons leurs lettres et leur sceau en cire. » Veltwick répondit que la cire de leurs cachets, maintenant entre les mains de l'empereur, était encore plus molle et plus fraîche (1). Puis il renouvela, par écrit, l'offre des 10,000 ducats annuels pour la paisible possession de la petite partie de la Hongrie occupée par Ferdinand, dans l'espérance que l'on n'exigerait plus les biens des magnats revenus à leur roi, ni les fiefs de cavalerie conférés durant le siége de Gran.

Les négociations durèrent six mois; les plus grands obstacles venaient des exigences des Turcs, qui réclamèrent d'abord Tata et Erlau, puis tous les fiefs de cavalerie entre Gran et Komorn, attribués à la domination ottomane dans le rôle du defterdar Chalil, enfin tous les biens de Valentin Tœrœk, de Pereny et d'autres magnats qui s'étaient placés sous la protection ottomane. Le 13 juin 1547, l'on finit par convenir chez Rustem, que pour les revenus et les biens des barons dont le produit était évalué par les Turcs à 11,000 ducats annuels, on donnerait 5,000 ducats tous les ans, pour ceux de Pereny, de Tœrœk et d'autres, encore 15,000 ducats, ce qui, joint aux 10,000 ducats annuels déjà concédés l'année précédente, formerait un total de 30,000 ducats. Moyennant l'acquittement annuel de cette somme à la Porte, une trêve fut signée le 19 juin pour cinq ans avec Ferdinand, et l'on y comprit l'empereur Charles, le pape, le roi de France et la république de Venise. Trois mois étaient accordés pour les ratifications de Charles et de Ferdinand (1). Veltwick partit avec le traité, Malvezzi et Ugrinovich demeurèrent. Six semaines après, l'empereur confirmait à Augsburg la paix dans laquelle il était compris (2). Justi de Argento, qui avait été attaché à la suite de Veltwick, vint à Constantinople à la fin de septembre, avec la ratification de Charles et de Ferdinand. Il alla faire sa cour aux vesirs avec Malvezzi, et demanda qu'Ugrinovich pût revenir avec lui, et que Malvezzi résidât désormais auprès de la Porte, comme chargé d'affaires de Ferdinand. Rustem répondit au nom de Suleiman, que le sultan l'acceptait comme otage, pour l'observation du

(1) Rapport de Veltwik daté d'Andrinople, du 18 décembre 1546.

(1) Rapport de Veltwick.

(2) Intelligimus quomodo orator S. R. M. regis fratris nostri quinquennales inducias pepigerit et qua ratione in illis comprehensi simus una cum sacro-sancto imperio et subditis nostris, ita ut addere quoque fœderi possimus nobis conjunctos et confœderatos principes, et exigi a nobis confirmationem et rectificationem. Augst., Aug., 1547.

traité. Il fallut encore dissiper les incertitudes de Suleiman, qui doutait que Charles et Ferdinand eussent juré aussi solennellement qu'il l'avait fait lui-même, par Dieu et le prophète, par ses ancêtres et son sabre; le conseiller secrétaire calma l'interprète de la Porte, en assurant que, suivant l'usage des rois chrétiens, la formule : Nous le promettons sous notre parole impériale et royale, avait autant de force que le serment du sultan (1). Le 10 octobre 1547, Malvezzi et Justi, mandés devant le sultan, furent gracieusement congédiés, et deux jours après ils firent leurs adieux au grand vesir : « C'est à vous maintenant, dit Rustem, à faire mentir les Français qui prétendaient que la paix n'aurait pas de durée; que Ferdinand ne se fie pas trop au moine Georges Utyschevitz; s'il reçoit des lettres contre le sultan, qu'il les lui communique, comme on lui fera connaître celles qui seraient écrites contre l'empereur (2). Si Rogendorf tombe entre les mains de l'empereur ou du roi, il faudra, non pas le punir de mort, mais se contenter de lui couper le nez et les oreilles (1). Outre le présent en argent stipulé avec les 30,000 ducats annuels, Rustem demanda encore pour lui quelques chiens de chasse et des faucons, et pour Suleiman un habile horloger, qui serait parfaitement traité. Puis il leur montra dans la ratification, le nom du sultan en caractères d'or, sur quoi Justi remarqua que cette signature avait été peinte par le nischandschi, tandis que l'empereur Charles et le roi Ferdinand avaient signé l'acte de ratification de leur propre main. Ainsi, après trois ans de négociations conduites par trois ambassades, la guerre de Hongrie fut terminée par une trève de cinq années moyennant le paiement de 30,000 ducats annuels; ce fut le premier et le seul traité dans lequel l'empereur Charles fut compris pour être considéré comme ami par les Turcs; ce fut aussi le premier acte par lequel l'Autriche fut obligée à un versement annuel d'espèces, qui, dans les historiens ottomans, est signalé comme un tribut.

(1) Relatio Justi de Argento a Cæsare Turcharum reversi.

(2) Justi relatio.

(1) Justi relatio. Le baile adresse de Pera, en date du 9 octobre 1547, un rapport sur l'accueil fait à Rogendorf par les Turcs à son départ.

LIVRE XXXI.

LE GRAND VESIR MOHAMMED-SOKOLLI ET LE MUFTI EBUSUUD. — MORT DU GRAND VESIR SULEIMAN-PASCHA ET DE CHOSREW-PASCHA. — ELKASZ-MIRSA. — CAMPAGNE DE PERSE. — CHUTE DE BECSE, BECSKEREK, CSANAD, ILLADIA, LIPPA. — SIÉGE INUTILE DE TEMESWAR ET MEURTRE DE MARTINUZZI. — SZEGEDIN ATTAQUÉ PAR LES HONGROIS, WESZPRIN PAR LES TURCS. — CHUTE DE TEMESWAR ET DE PLUSIEURS PLACES HONGROISES. — CONQUÊTE DE SOLNOK ET SIÉGE D'ERLAU. — CAUSES DE LA GUERRE DE PERSE. — EXÉCUTION DU PRINCE MUSTAPHA. — GUERRE EN PERSE. — CONCLUSION DE LA PAIX. — NÉGOCIATIONS DE PAIX DE FERDINAND PAR L'ENTREMISE DE VERANTIUS, ZAY ET BUSBEK. — MALKOTSCH RAVAGE LE CANTON DE WARASDIN — LES HONGROIS PRENNENT GRADISKA ET VELIKA. — CONQUÊTE DE FULEK. — CHANGEMENT DE PRINCES DANS LA MOLDAVIE ET LA KRIMÉE. — RÉVOLTE DU FAUX MUSTAPHA.

Nous allons, dans ce livre, raconter les sept années écoulées entre le premier traité conclu avec l'Allemagne, et la paix faite avec les Persans; nous avons à parler non-seulement des campagnes de Perse, mais encore de l'expédition de Transylvanie, qui se place au milieu de ces événements. Cette fois encore la joie des triomphes remportés, des villes conquises, fut troublée par la perte d'un prince. Dans ce court espace de temps, les premiers hommes de l'empire subirent des vicissitudes; mais malgré ce changement l'esprit du gouvernement resta toujours le même, car il venait immédiatement du maître suprême, et malgré les agitations continuelles des guerres extérieures, auxquelles se joignirent encore de tristes querelles de famille, l'empire s'affermit par de sages institutions et des lois durables. On vit à la fois fonder des mosquées et des écoles, des casernes et des hôpitaux, et s'élever de grands savants, des généraux et des hommes d'État. Après le grand vesir Rustem, dont il a été déjà donné quelques traits dans le livre précédent, deux personnages surtout attirent l'attention, comme ayant soutenu l'édifice de la grandeur ottomane jusqu'à la fin du règne de Suleiman, et même de celui de son fils et successeur Selim. Ces deux hommes sont Mohammed-Sokolli, qui conquit Szigeth et devint grand vesir de trois sultans; et Ebusuud-el-Amadi, mufti législateur, dont le nom est apposé aux fetwas qui garantissent la légitimité des institutions féodales et d'autres dispositions. Tous deux, pendant une génération, vont être les leviers les plus actifs du pouvoir; et ils offrent deux exemples de la conservation la plus durable des hautes fonctions politiques depuis l'existence de l'empire ottoman; car Mohammed-Sokolli fut grand vesir pendant quinze ans, et Ebusuud se maintint dans la dignité de mufti l'espace de trente années (1). Aucun historien de l'empire ottoman, en langue européenne, n'a encore fait ressortir la cause du maintien de la puissance ottomane à sa plus grande hauteur, pendant une génération d'hommes, et elle se trouve dans l'action prolongée de ce grand vesir et de ce mufti. Ce fait ressort clairement jusqu'à la fin du règne de Selim, et il explique comment, sous le successeur indigne d'un grand monarque, l'empire du croissant brilla toujours de son plus vif éclat. Mohammed le Bosniaque, né dans le château de Sokol, auquel sa situation sur un roc escarpé a valu le

(1) Sokolli de 972 [1564] jusqu'à 987 [1579], et Ebusuud de 952 [1545] à 982 [1574]. Tables chronologiques d'Hadschi-Chalfa.

nom de nid de faucons, fut élevé comme page dans le harem impérial ; il était devenu chambellan, lorsque tout à coup la mort de Barberousse le fit porter à la dignité d'amiral de la flotte. Ses destinées ultérieures seront exposées ensuite, avec ses actions, dans le cours de cette histoire. Ebusuud-el-Amadi, fils du scheich Mohammed, avait parcouru la carrière de légiste comme professeur et comme magistrat, et déjà il avait rempli, pendant huit ans, les fonctions de juge de l'armée de Rumili, lorsque Suleiman l'appelant à la première dignité de la loi, le nomma mufti scheich de l'islam. Auteur de plusieurs traités, il s'est acquis le plus grand renom comme légiste, par le fameux commentaire sur le Koran, dans lequel ont été fondus les deux grands commentaires de Kasi-Beidhawi et de Keschaf-Samachschavi. Lorsqu'il présenta le premier volume de cette œuvre au sultan, Suleiman augmenta aussitôt son traitement de 300 aspres à 500, et, en recevant le second, il ajouta encore 100 autres aspres. Mohammed-Sokolli et Ebusuud-el-Amadi étaient tous deux de haute taille et maigres comme Suleiman; tous deux s'étaient fait construire des palais à Sudludsche sur le rivage, et tous deux reposent en face de Sudludsche contre la mosquée d'Ejub: Ebusuud, au milieu de ses enfants; Sokolli, sous un dôme construit par l'architecte Sinan (1).

Le mufti Ebusuud, le kapudan Sokolli, et le grand vesir Rustem, étaient les trois personnages les plus importants de l'empire; tous trois avaient de grands talents, que Suleiman sut employer avec le discernement du vrai génie d'un souverain. Il avait déposé en même temps l'un de ses plus habiles généraux, Chosrew-Pascha, gouverneur de Bosnie, et le vieux grand vesir Suleiman, parce que tous deux s'étaient disputés d'une manière inconvenante dans le divan. Ils ne survécurent pas longtemps à la perte de leurs dignités et de leur influence. L'eunuque nonagénaire traîna encore son existence durant trois années dans le calme et la solitude, à Malghara; mais Chosrew, trop faible pour supporter la vie sans avoir de puissance, se laissa volontairement mourir de faim. Lorsque, montant à cheval pour la première fois après sa déposition, et regardant autour de lui, il n'aperçut plus ni pages, ni gardes du corps, ni bonnets dorés, ni kaftans dorés, il sentit s'échapper tout désir de s'élancer sur un coursier et de vivre. « Mieux vaut rester au lit, que se poser à cheval ainsi, » dit-il en soupirant, et, mettant pied à terre, il se coucha. Les médecins voulant lui administrer des remèdes, il les arrêta par ces paroles : « Vous voulez me faire avaler du poison. » S'abstenant de manger et de boire, il expira le septième jour; c'est une fin presque inouïe dans les fastes des Moslims, qui s'inclinent religieusement devant les arrêts du destin, et reculent devant la mort par le suicide. Bien plus sage et plus courageux se montra le grand vesir déposé, Lutfi-Pascha, qui consacra les loisirs acquis par la disgrâce, à rédiger son histoire de l'empire, dans laquelle il rapporte cette anecdocte (1).

En 1547, l'année même où fut signée la paix avec le roi Ferdinand et l'empereur Charles, parut avec les ambassadeurs de ces souverains à Constantinople, l'envoyé du sultan indien, Alaeddin, qui venait implorer l'assistance du sultan contre les Portugais. Il offrit en présents des animaux rares et des perroquets de couleurs merveilleusement variées, des épices, des parfums et des baumes précieux, des nègres et des eunuques, et un esclave qui mangeait de la chair humaine (2). Un plus grand spectacle encore pour la cour et la ville, ce fut l'apparition du prince persan, Elkasz Mirsa, frère du schah Tahmasip, qui, traversant le Deschtkiptschack et la mer Noire, était venu à Constantinople pour chercher protection et secours auprès de la Porte, refuge pour les princes et les rois. Une audience lui fut donnée à Andrinople, et auparavant il eut le spectacle de l'entrée solennelle du sultan avec tous ses gardes du corps et toute sa cour. A mesure que passèrent les divers corps, les taillandiers, les artilleurs, les sipahis et les silihdares, le prince se leva chaque fois lorsque le chef paraissait, croyant que c'était le sultan. Cette opinion fut plus forte encore quand se montrèrent l'aga des janitschares entouré de ses officiers, et enfin, après les trois vesirs, le

(1) Ejub, dans Constantinople et le Bosphore, I. II, p. 251.

(1) Histoire de Lutfi, en 952 [1545], fol. 98 et 99.

(2) Aali, XLIVe événement, fol. 280, Petschewi, fol. 88; Dschelalsade, fol. 265; Ssolaksade, fol. 114; Lutfi, fol. 99, Abdulasis, fol. 100.

grand vesir dans toute la pompe de sa dignité. Tous ces mouvements, toute cette admiration de tant de magnificence, avaient tellement épuisé le prince, que lorsque Suleiman se montra lui-même, au milieu de l'éclat que répandaient les casques ornés de panaches, les bonnets dorés et les lances étincelantes, ne le reconnaissant plus, il resta sur son siége. Le lendemain avant l'audience on lui donna un festin dans le divan; puis, lorsqu'il fut de retour, il vit se succéder chez lui des envois de riches présents de la part du sultan, du harem et des vesirs; c'étaient des bourses pleines d'or et d'argent, des ballots de châles et de riches étoffes, des files de chevaux de main et de bêtes de somme, des troupes d'esclaves des deux sexes, noirs et blancs; et de la part de la sultane Churrem, mère du prince Selim, des chemises et des tabliers de soie, cousus de ses propres mains. Une telle prodigalité pour la tête rouge (1), provoqua des murmures parmi les zélés sunnites qui dans le schiite persan ne considéraient jamais que l'hérétique digne de l'enfer, et peut-être en outre le traître. Lorsque ces propos du peuple lui revinrent aux oreilles, Suleiman se contenta de dire : « Nous avons fait ce que réclament l'honneur et la dignité de l'empire; s'il s'agissait de quelque trahison, nous en laisserions le châtiment au Dieu tout-puissant. » Des signes irrécusables annoncèrent que le vent qui soufflait à la guerre contre la Perse venait du harem. Déjà dix ans auparavant, la plus chère des femmes de Suleiman, qui plus tard devint régulièrement son épouse, la sultane Churrem, Russe de naissance, que des historiens français ont voulu rattacher à leur nation sous le nom de Roxelane, avait ruiné le crédit du tout-puissant favori grand vesir Ibrahim, en partie en le représentant comme attaché aux intérêts persans, parce qu'il avait refusé le pillage de Tebris et de Bagdad à la convoitise des troupes. Le feu qui couvait encore sous une cendre trompeuse depuis dix années, éclata par l'arrivée du prince Elkasz, qui avait aussi hâté la conclusion de la paix avec les Allemands; et l'épouse favorite de Suleiman eut ainsi l'occasion tant désirée d'ouvrir une vaste carrière aux talents militaires de son gendre Rustem, et de faire en outre obtenir à l'aîné de ses trois fils, le prince Selim, gouverneur de Magnesia, la lieutenance du sultan en Europe, tandis que ce monarque dirigerait ses armées contre la Perse. La guerre de Perse fut résolue : Elkasz Mirsa fut détaché en avant sur la frontière, et l'on mit auprès de lui, comme grand maître de sa cour, l'ancien gouverneur de Bosnie, Ulama-Pascha, porté en même temps au gouvernement d'Erserum (1).

Au printemps suivant, Suleiman en personne partit pour la guerre. L'armée suivit la marche par Sidi-Ghasi, Konia et Siwas; dans la première de ces villes, on trouva Selim, gouverneur de Magnesia; dans la seconde, le sultan Bajesid, gouverneur de Karamanie; dans la troisième, le sultan Mustapha, gouverneur de Rum, qui attendaient leur père. Selim fut envoyé d'Asie en Europe, pour tenir à Andrinople, en l'absence de son père, les rênes du gouvernement, comme lieutenant en Rumili (2). D'Amasia, l'on se rendit à Erserum et Aadildschuwas, d'où Ulama, beglerbeg d'Erserum, et Piri-Pascha, beglerbeg de Karamanie, furent détachés pour assiéger la place de Wan. Là parut, mandé par une lettre de Suleiman, Ali-Sultan, fils de Chalil, ancien souverain légitime de Schirwan. Schah-Ismaïl avait donné sa fille pour épouse à Chalil; mais, après la mort de celui-ci et tandis qu'Ali était encore mineur, Schah-Tahmasip, à la suite d'un siége de sept mois mis devant Schamachi, l'avait expulsé de l'héritage paternel, pour conférer ses domaines à Elkasz-Mirsa, frère d'Ali, qui en devint gouverneur. Après l'arrivée d'Elkasz-Mirsa à Constantinople, Ali-Sultan, qui déjà était venu chercher un refuge auprès de la Porte, avait été renvoyé à Schirwan par la mer Noire, et maintenant il fut confirmé de nouveau dans la possession des domaines paternels (3). Sur les instances d'Elkasz-Mirsa, Suleiman, au lieu de se diriger vers Wan, marcha sur Tebris, dont le prince persan désirait la possession pour lui-même. Il proposa un massacre général dans la ville, ou l'expulsion de tous les habitants pour

(1) C'était un nom tiré de la pointe rouge de la coiffure des Persans.

(1) Petschewi.

(2) Aali, XLV[e] événement; Petschewi, fol. 89; Ssolaksade, Dschelalsade, fol. 268; Abdulasis, fol. 122.

(3) *Ibid.*

les transplanter ailleurs comme colons; mais Suleiman rejeta de tels avis, occupa Schirwan en maintenant la plus sévère discipline parmi ses troupes, et au bout de cinq jours se mit en marche pour Wan. Vers le 16 août, le siége fut mis devant cette dernière place, et de l'artillerie de siége arriva aussi d'Erserum. La ville fut canonnée pendant huit jours, enlevée le neuvième par le moyen d'intelligences des habitants avec Elkasz-Mirsa, et le gouvernement en fut donné à l'ancien defterdar d'Anatoli, Tscherkes-Iskender-Pascha; puis l'on se disposa à prendre des quartiers d'hiver (1).

Cependant, Schah-Tahmasip avait dévasté les cantons d'Aadildschuwas, de Musch et d'Achlath, surpris et battu le corps de troupes ottomanes qui avait été destiné à reprendre les ouvrages de Karsz. Le troisième vesir, Ahmed-Pascha, reçut ordre de partir d'Amid pour arrêter de telles irruptions. Il confia le commandement de l'avant-garde au vaillant tscherkesse Osman-Pascha, qui surprit de nuit les Persans dans le voisinage de Kumach, au moyen d'un stratagème. Réunissant une troupe de chevaux, il leur fit attacher des corbeaux à la queue, et les chassa ainsi au milieu des ténèbres dans le camp ennemi; à ce bruit étrange, tout fut en tumulte; les Persans, croyant que les Ottomans avaient pénétré dans leurs retranchements, se jetèrent les uns sur les autres, et il y eut un grand massacre. En récompense d'un succès obtenu si ingénieusement, Osman-Pascha reçut le gouvernement d'Alep. Au prince persan Elkasz-Mirsa, qui était peu aimé dans l'armée ottomane, fut accordée la permission vivement sollicitée de faire des irruptions et du butin dans les cantons de Kaschan, Kum et Iszfahan; on lui fournit aussi quelques subsides en argent, mais on ne mit point de troupes régulières sous ses ordres, il n'eut que des Kurdes et des aventuriers ramassés à la hâte. Le bairam fut célébré à Tschalek, et à la fin de novembre Suleiman prit son quartier d'hiver à Alep. Pendant qu'il résidait en ces lieux, arrivèrent des présents prélevés sur le butin du prince Elkasz-Mirsa, des nouvelles de succès remportés, et l'on vit se présenter aussi le gouverneur de Karamanie, le sultan Bajesid, mandé par son père. Elkasz-Mirsa envoyait de magnifiques manuscrits du Koran et de la traduction du Schahname, et d'autres poésies, enfermés dans de riches reliures garnies d'or, des armes de toute espèce ornées de diamants et d'autres pierres, des morceaux d'ambre, du musc, de l'aloès, des bourses remplies de turquoises de Nischabur, de rubis de Bedachschan, des draps fins de l'Inde, des schals de Cachemire, des tapis de Perse, des housses du Chorasan et de riches étoffes. Les bulletins de victoire étaient du beglerbeg Iskender-Pascha, annonçant avoir anéanti le traître chan de Choi, Denbulli-Hadschi-Chan; du vesir Mohammed-Pascha, pour rendre compte de la défaite des rebelles albanais, qui avaient surpris et tué le beglerbeg d'Erserum, Musa, et de la prise de sept châteaux ennemis (1). Au commencement de juin, Suleiman se mit en marche d'Alep, congédia, cinq jours après, le prince Bajesid, qui retourna dans son gouvernement, passa l'Euphrate et campa à Almalu. Là avait été appelé le prince persan Elkasz; mais il n'eut pas assez de confiance dans le sultan, ni dans le troisième vesir, Ssofi-Mohammed, pour s'approcher; quoiqu'en proie à la fièvre, il courut à Tschinar, où il fut surpris par son frère, le prince Sohrab, et livré à son souverain, le schah Tahmasip, qui le fit renfermer pour sa vie dans un château fort (2). En septembre, Suleiman campa à Erserum, et envoya de là le second vesir, Ahmed-Pascha, en Georgie. Dans l'espace de six semaines, celui-ci conquit vingt châteaux, parmi lesquels Tortum, Nedschah, Mirachor, Akdschekalaa, Bengerd et Istertud. Après cette heureuse expédition, il vint baiser la main du sultan à Tscholek, et reçut des vêtements d'honneur, ainsi que des présents. Quinze jours après, l'armée commença son mouvement de retraite, et, vers la moitié de décembre, Suleiman entra heureusement dans Constantinople. La lettre de victoire adressée à Ferdinand, annonçait la prise de trente et une villes, la destruction de quatorze places, la construction de vingt-huit forte

(1) Petschewi, Aali, fol. 90; Ssolaksade, fol. 115; XLV° événement, fol. 257; Dschelalsade, fol. 274.

(1) Dschelalsade, fol. 279; Petschewi, fol. 93; Aali, fol. 258.

(2) Petschewi, fol. 93.

resses (1); de semblables bulletins furent expédiés à Venise et en Pologne.

La lettre de victoire à Ferdinand fut portée par l'interprète Ahmed, renégat allemand, dont la mère et les parents demeuraient à Vienne; l'envoyé avait pour objet principal de surprendre les vues du roi sur la Transylvanie, pour la possession de laquelle se suivaient des négociations par le moyen du moine Utyscheviz; la première somme de 30,000 ducats stipulée au traité, considérée par Ferdinand comme un présent en témoignage d'honneur, par Suleiman comme un tribut, avait été remise l'année précédente par les secrétaires Singkmoser et Justi de Argento, et déposée dans le trésor du sultan. Au même temps, Deseuffi, envoyé pour la troisième fois à Ofen, avait porté des présents en argent au nouveau gouverneur, Kasim-Pascha. Néanmoins, la paix fut mal observée. Le Persan Welidschan, beg de Stuhlweiszenburg, à la tête de quatre mille hommes, ravagea tout le pays entre Raab et Papa. Paul Ratkai et Emerich Teleki, commandants de Papa et de Weszprim, ayant tiré des renforts de Raab, vinrent à la rencontre des Turcs non loin de Weszprim, à l'entrée de la forêt de Bakon, les attaquèrent, leur enlevèrent les captifs qu'ils traînaient après eux, firent six cents prisonniers et prirent treize étendards; Welid-Schan put à peine se sauver couvert de blessures. En vain le représentant du roi envoya auprès du gouverneur turc à Ofen pour arrêter ces infractions à la paix. Des députés se réunirent à Gyœngyœs; André Tarnoczy, Étienne Risquei, Anton Nagvath, du côté des Hongrois; le derwisch Tschelebi, le juge de Gran, Mohammed, et le secrétaire du divan, Ali, pour les Turcs; mais les débats finirent par un tumulte. Le derwisch Tschelebi eut peine à contenir la fureur des siens, qui voulaient se jeter sur les Hongrois, et ceux-ci se retirèrent sans que l'on fût arrivé à aucun résultat (2). L'envoyé de Suleiman s'étant confirmé, par quelques manifestations imprudentes de Ferdinand, dans les soupçons conçus par Suleiman sur les négociations relatives à la Transylvanie (3), partit pour ce dernier pays en adressant des lettres menaçantes aux Saxons, aux Szeklers et aux Hongrois, pour leur défendre d'obéir à ce traître de frère Georges, qu'ils devaient lui livrer chargé de fers, pour se rattacher uniquement à la reine et à son fidèle conseiller Petrovich. En même temps furent adressés au sandschakbeg d'Hatwan et de Colocza, Arslan-Beg, des présents de la part du sultan, un arc, une flèche, un sabre et un turban, avec l'ordre de marcher contre Erlau. Il fut enjoint à Kasim-Pascha, gouverneur d'Ofen, de se diriger vers la Transylvanie au secours de la reine Isabelle et de son fils. Un ferman ordonna de démolir la forteresse construite à Szolnac, d'après les instructions du sultan. Dans la même année se trouvait à Constantinople l'ambassadeur polonais, Nicolas Bohoücz, qui apporta des protestations d'amitié et des explications sur des irruptions de Lasczky autour d'Oczakow (1). Alors le sultan, accompagné du mufti, posa, au milieu de grandes pompes, la première pierre de la grande mosquée, regardée encore aujourd'hui comme un magnifique spécimen de l'architecture ottomane et le chef-d'œuvre du grand artiste Sinan (2).

L'année suivante, l'inquiétude de Suleiman, au sujet de la Transylvanie, fut encore longtemps endormie par les faux rapports du moine Georges qui, tout en négociant avec Ferdinand la cession de la Transylvanie et du Banat, écrivait à Constantinople qu'il n'était nullement question d'une invasion des Allemands. En juillet, lorsque la reine avait déjà remis la couronne et se préparait à livrer le pays, Suleiman écrivit aux Transylvaniens : qu'en raison des nouvelles contradictoires, puisque, d'après les rapports du moine, les Allemands n'étaient point en marche, tandis que, selon ceux du pascha d'Ofen, ils seraient déjà au milieu du pays, il avait ordonné au beglerbeg de Rumili et au pascha de Semendra, Rustem-Pascha, de se préparer; que le sandschakbeg de Widin, Malkodschoghli, conduirait les Valaques; que le woiwode de Moldavie, Elias, tout récemment converti à l'islam, sous le nom de Mohammed Beg, mènerait les Moldaves et les Tatares de la

(1) Il n'y a dans les Archives impériales qu'une traduction latine de cette lettre de victoire.

(2) Istuanfi, l. XVI, p. 291.

(3) Ep. verant., 4 oct. 1550 dans Kat. l. XXI, p. 1098.

(1) Dans la riche bibliothèque du prince Czartorinsky, à Pulawi, se trouvent de ces lettres, en traduction polonaise, des années 1551 et 1552.

(2) Ewlia, Tables chronologiques d'Hadschi Chalfa.

Dobrudscha. Le chan de Krimée avec les Tatares, le grand vesir Rustem avec les janitschares et les sipahis étaient arrivés au camp ottoman (1). Le beglerbeg de Rumili, Mohammed-Sokolli, s'arrêta à Slankamen pour rallier à lui les troupes d'Ulama-Pascha, qui après la campagne de Perse était rentré dans son ancien gouvernement de Bosnie, les troupes d'Ali-Beg de Syrmium, les akindschis de Michaloghli et les troupes de Kasim-Pascha, dernier gouverneur d'Ofen (2). Celui-ci avait été déposé pour n'avoir pas empêché assez à temps les Hongrois de fortifier Szolnok, et sa place conférée à Ali-Pascha. Suleiman, ne pouvant plus douter de la trahison du moine et de la perte de la Transylvanie, fit appeler l'envoyé de Ferdinand, Malvezzi, dans le divan; et celui-ci, s'excusant, faute d'instructions, de ne pouvoir donner une réponse satisfaisante, fut jeté dans le château d'Anatoli sur le Bosphore, dont la tour fut longtemps un objet de terreur pour les Hongrois et les Allemands. L'empereur se plaignit dans un écrit d'une telle atteinte au droit des gens; mais Suleiman, dans sa réponse en forme de ferman, posa le principe étrange, opposé même au droit des représentants politiques dans l'islam, que les ambassadeurs étaient garants de la parole de leurs souverains, et qu'ils devaient, comme otages, payer pour la violation des promesses (3). Cependant à Slankamen s'étaient rassemblés six mille Turcs sous les ordres de Mohammed-Sokolli; mais ils furent encore retenus en ce lieu au moyen de lettres et de mesures dilatoires par le frère Georges qui, deux mois après, grâce à l'influence de Ferdinand, changea le capuchon de moine contre le chapeau de cardinal. Le beglerbeg, ayant exprimé son étonnement de ce que le frère Georges ne lui avait encore adressé aucune marque d'hommage, celui-ci répondit qu'il était un fidèle serviteur du sultan, et par conséquent obligé à un payement rigoureux du tribut. Quant à l'occupation de Lippa et de Solymos par des troupes de Bathory, il dit qu'il fallait s'en prendre non pas à lui, mais à Petrovich, attendu que le messager, expédié par lui l'année précédente au sandschakbeg de Belgrad, avait été retenu prisonnier par celui-ci, et qu'il n'avait pas osé en envoyer un autre (1).

Enfin, le 7 septembre, Mohammed, à la tête de son armée, composée maintenant de quatre-vingt mille hommes avec cinquante canons, franchit le Danube près de Peterwardein, la Theisz près de Titel, et parut devant le fort de Becse, dont la garnison de deux cents hommes fut taillée en pièces. Celle de Becskerek s'enfuit bien vite pour se dérober à un semblable destin. Ensuite l'armée se dirigea vers la ville épiscopale de Csanad, située sur la Maros, à une distance à peu près égale de Wardein et de Szegedin. Les raitzes qui formaient la garnison passèrent aux Turcs après avoir préalablement envoyé des femmes et des enfants dans le camp ottoman, comme gages de leur foi également suspecte aux amis et aux ennemis. Une trahison semblable des raitzes fit tomber Illadia dans les mains des Turcs, et une douzaine de châteaux furent abandonnés par la lâcheté de leurs défenseurs. Lippa sur la Maros, premier refuge de la reine veuve Isabelle après son départ d'Ofen, avait été fortifiée de murailles et de bastions par le markgraf Georges de Brandebourg, après qu'il eut épousé Beatrix, veuve de Mathias Corvinus. La défense avait été confiée par le frère Georges et Castaldo à Jean Pethæ. A l'approche du beglerbeg Mohammed, les habitants menacèrent de mettre à mort le commandant de la place s'il ne se hâtait de capituler. Alors il ordonna de charger les canons outre mesure, fit sauter le magasin à poudre et s'enfuit. Cinq mille sipahis et deux cents janitschares sous les ordres d'Ulama le Persan, furent envoyés à Lippa; Ahmed-Michaloghli conduisit deux cents beschlus et deux cents fantassins, pour former la garnison de Challia. Temeswar fut assiégé et défendu par Étienne Losonczy et de vaillants capitaines espagnols et italiens : après deux mois d'opérations, l'automne étant fort avancé, le beglerbeg se retira avec son armée sur Belgrad. Losonczy poursuivit les Turcs; en route, il rencontra Kaitas de Nagylak, le poussa dans

(1) Solimani litteræ ad Transylvanos die jul. 1551; ap. Pray, t. II, p. 118.

(2) Istuanfi, l. XVII, p. 300.

(3) Lettre de Suleiman du mois de schewwal 958 [septembre 1551].

(1) Martinuzzi, Epist. ad beglerbegum Albæ Juliæ, 10 sept.; ap. Pray, l. I, p. 297.

le château, où il entra à sa suite, parce que le pont-levis n'avait pu être levé assez à temps. Kaitas fut pris, le château saccagé et livré aux flammes.

Durant le siége de Temeswar, des capitaines turcs et hongrois cherchaient mutuellement à se surprendre sur la Maros. Deux cents cavaliers turcs de Nagylack tentèrent d'enlever le château de Mako; mais la place, se trouvant trop fortement occupée pour leur petit nombre, leur chef pria un juge du canton de transmettre un avis à Szegedin afin qu'on leur envoyât des renforts. Au lieu de faire venir des Turcs, celui-ci appela des haiduques qui, arborant des drapeaux blancs à la manière des Ottomans, furent pris pour des Turcs, tombèrent sur le gros des cavaliers avant d'avoir été reconnus, et les jetèrent dans la Maros; leur chef, grièvement blessé, s'échappa lui sixième dans une barque. Le commandant de Challia, attaqué brusquement par François Horvath, surnommé le Grand à cause de sa stature, à la suite d'une orgie nocturne, périt frappé d'une balle. Afin de délivrer Temeswar, Castaldo et le frère Georges avaient réuni dans la plaine, ennoblie par la victoire d'Étienne Bathory et de Paul Kinisy, une armée de cent mille hommes avec laquelle, franchissant le Danube après la retraite de Mohammed, ils se rendirent devant Lippa. Losonczy poursuivit l'ennemi qui se retirait, emporta et saccagea Nagylak dont le commandant Kaitas avait fait une sortie sur lui. De Temeswar, le beglerbeg Mohammed avait adressé des proclamations aux trois nations de Transylvanie, les Saxons, les Szeklers et les Hongrois, aux magistrats de Kronstadt, Herrmanstadt et Szaz-Sebes, pour recommander la fidélité au sultan; mais cette mesure était tardive, car déjà depuis quelque temps frère Georges avait convoqué tout le pays selon l'ancien usage. Une lance et un sabre ensanglantés étaient portés de lieu en lieu par un cavalier qui les tenait en l'air, tandis qu'un homme à pied marchait à ses côtés, criant : « Voici venir l'ennemi du pays, que chaque maison mette sur pied son homme pour nous sauver de cette détresse générale (1)! » Une nouvelle proclamation retentit aux portes de Lippa: « Le premier qui escaladera ces murailles aura, s'il est noble, 200 ducats de revenu annuel et deux cents maisons de paysans; s'il appartient à la bourgeoisie, il obtiendra la noblesse avec 100 écus et cent maisons (1). » A partir du 4 novembre, Lippa fut investie de trois côtés, mais il n'y avait que huit pièces d'artillerie en batterie; le 7, on livra l'assaut; les Espagnols s'étaient élancés avant d'avoir reçu d'ordre. Castaldo et le moine devenu cardinal depuis quelques jours, s'étaient précipités ensemble au premier rang; Arco conduisait les Allemands, Pallavicini les Italiens, Nadasdy les Hongrois. Jean Tœrœk, fils de Valentin, renfermé dans les Sept Tours, et Simon Forgacs, firent des prodiges de valeur; le premier abattit un chef turc, duquel il reçut sept blessures; Forgacs, enseveli sous un monceau de morts, fut reconnu à son sabre à poignée d'or, retiré et rappelé à la vie, quoiqu'on lui comptât onze plaies sur le corps. La ville emportée fut saccagée, et maintenant on assiégea le château dans lequel Ulama se jeta avec quinze cents hommes restes de la garnison. Le 16 novembre, le jour même où le beglerbeg de Rumili sortit de Temeswar, Ulama offrit de rendre Lippa et Csanad en obtenant un armistice de vingt jours et un sauf-conduit pour se retirer. Il y avait d'autant moins lieu d'accepter ces conditions, que les assiégés manquant de vivres étaient réduits à manger les chevaux et les chats; mais Castaldo et les chefs militaires hongrois durent céder à la volonté de Martinuzzi. Ce moine ambitieux, peu satisfait du chapeau de cardinal, aspirait maintenant à devenir prince de Transylvanie. Déjà le pascha Haider qui, en lui écrivant, signait cousin du frère Georges, lui avait fait espérer une réconciliation avec la Porte, et le retour des faveurs du sultan (2). Maintenant Ulama lui fit de plus grandes promesses pour le cas où il sauverait la garnison. Suivant toute vraisemblance, l'armistice de vingt jours fut demandé à l'instigation de Martinuzzi, afin que dans ce délai il pût recevoir de Constantinople la confirmation de sa rentrée en grâce. Le

(1) Ascanio Centorio, p. 100.

(1) Ascanio Centorio, p. 123.

(2) Heydar-Pascha Epistol. ad Martinuzzi in castris ad civitat. Lippam seria 4, post fest., Franc., 1551; ap. Pray, l. I, p. 308.

5 décembre 1551, à minuit, par un beau clair de lune, Ulama sortit avec treize cents hommes bien pourvus de vivres par le cardinal. En se retirant, il avait envoyé à son protecteur une lampe d'or, un riche tapis de Perse, quatre chevaux de bataille, un poignard enrichi de pierreries (1). Une troupe de rasciens l'accompagna jusque derrière Temeswar sur les rives de la Temes. Au delà étaient postés François Horvath et Melchior Balassa, épiant l'occasion de se venger d'une retraite dont la liberté avait été accordée contre leur volonté. Ulama, averti par le cardinal, marchait en ordre de bataille, les rangs fort serrés. Horvath et Balassa, fortifiés par Michel Dombay, venu de Szegedin et par Ambros de Nagylak, sortant d'une ambassade, attaquèrent les Turcs après que les rasciens se furent retirés. L'action fut chaude; Balassa fut grièvement blessé, Ambros de Nagylak périt en combattant; Ulama, couvert de blessures, put à peine se sauver à Belgrad avec trois cents hommes.

Au moment où le cardinal négociait, par le moyen d'Ulama, pour sa rentrée en grâce auprès du sultan, Castaldo avait fait connaître à Ferdinand que la prolongation du pouvoir du cardinal lui enlèverait certainement la Transylvanie, et il avait reçu l'autorisation de mettre fin à cette autorité de quelque manière que ce fût. Des tschausches vinrent secrètement avec des lettres, des spadassins espagnols et italiens, aux gages de Castaldo, entrèrent ouvertement avec lui dans le château d'Alvincz appartenant au cardinal. André Losonczy, avec vingt-quatre Espagnols, occupa les tours du château; il fut suivi par Sforzia Pallavicini. Le 18 décembre au matin, le secrétaire de Castaldo, Antonio Ferraio d'Alexandrie, entra dans le cabinet du cardinal, des papiers à la main, pour avoir sa signature. Martinuzzi, en chemise et enveloppé d'une robe de chambre garnie de fourrure, était devant une table où se trouvaient une montre, un bréviaire, un agenda et une écritoire. Tandis qu'il se baissait pour apposer sa signature, le secrétaire lui porta deux coups de poignard à la poitrine et au cou. «Sainte Vierge,» s'écria Martinuzzi, et d'un bras vigoureux, il jeta l'assassin sous la table. Alors Pallavicini, que le valet de chambre n'avait pas voulu laisser entrer et qui se trouvait à la porte, accourut, l'épée à la main, et fendit la tête de Martinuzzi. Après lui se précipita Lopez, avec les Espagnols; ils déchargèrent leurs armes sur le vigoureux vieillard, qui dit en latin: «Qu'est-ce donc, mes frères?» puis il tomba mort après avoir prononcé ces mots: «Jésus, Marie.» Le cadavre, percé de soixante-trois blessures, resta soixante-quinze jours sans sépulture sur le théâtre même de l'assassinat. Ainsi finit, à soixante-quinze ans, ce moine orgueilleux, qui trahit plusieurs fois sa patrie et ses divers maîtres; car il livra la Hongrie à Suleiman, fut infidèle au sultan dans l'intérêt de Ferdinand, et conduisit, au profit de ces deux souverains, la reine Isabelle à sa perte. Des sept complices du meurtre, nul n'échappa au châtiment dû au crime. Pallavicini, avant l'expiration d'une année, tomba entre les mains des Turcs et subit le supplice du fouet et de la bastonnade. Le secrétaire, qui maniait si bien la plume et le poignard, fut pendu en Piémont, sa patrie, à la suite d'une condamnation; Monino perdit la tête à Saint-Germain; Scaramuzza fut coupé en morceaux à Narbonne. Bientôt après, Campegio, à la chasse aux environs de Vienne, fut dévoré par un sanglier, sous les yeux même de Ferdinand; et Mercada, qui avait apporté à Vienne l'oreille velue du cardinal, comme un témoignage de l'exécution de la condamnation (1), perdit, dans une mécanique à Augsburg, la main droite avec laquelle il avait coupé cette oreille.

La campagne de l'année suivante s'ouvrit par l'entreprise de Michel Toth avec cinq mille haiduques contre Szegedin. Les Espagnols Aldana et Perez, le Silésien Opperndorf, les Hongrois Pierre Bakics, Nicolas Doczy, Étienne Dersfy, et François Horvath le Grand, dirigèrent une attaque dans la nuit du 24 février 1552. Le commandant Michaloghli-Chisr-Beg se sauva à demi nu dans le château, la ville fut saccagée par les haiduques. Déjà ils travaillaient, avec des pioches et des leviers, à détruire les murs extérieurs du château, lorsque Chisr-Beg, faisant une sortie, les repoussa loin de la porte; les Espagnols, les Hongrois et les

(1) Istuanfi, p. 318; Forgacs, p. 29.

(1) Forgacs.

Allemands, qui avaient suivi les haiduques, se répandant dans les caves de la ville, avaient oublié le château et ne songeaient plus à leurs armes. Cependant Chisr-Beg avait trouvé moyen d'informer, avec des pigeons, le pascha d'Ofen, l'eunuque karamanien Ali-Pascha, du péril où il se trouvait. Celui-ci accourut avec ses troupes et celles du gouverneur de Semendra, Rustem-Beg, et, malgré cet empressement, les Ottomans étaient en bon ordre. Devant Szegedin il forma ses gens en trois corps sur une seule ligne; à droite et à gauche était la cavalerie; au milieu il se posta lui-même avec douze pièces de campagne, six de chaque côté. Les haiduques, pleins d'audace, attaquèrent en désordre, méprisant les ordres des chefs espagnols et hongrois; mais bientôt ils s'enfuirent tous dans toutes les directions. Michel Toth se sauva à peine avec vingt hommes dans le château de Saint-Georges sur la Theisz; Aldana, Perez et Opperndorf s'enfuirent vers Lippa. Quarante drapeaux et cinq mille nez coupés furent envoyés comme trophées à Constantinople (1). Une troupe de quatre cents cavaliers, conduite par Valentin Nagy et Pierre Tœrœk, qui dans sa marche vers Szegedin avait battu près de Becskerek le commandant Kasim et continuait de s'avancer sans rien savoir de la défaite, fut presque entièrement détruite; Valentin et vingt des siens purent repasser la Theisz à la nage. Le second vesir Ahmed-Pascha, nommé à la place de Mohammed-Sokolli pour diriger cette année l'armée en Hongrie, avait quitté la capitale et s'était avancé jusqu'à Andrinople; de là, il envoya le tschausch Madschar-Ali auprès d'Ali l'eunuque, pour le féliciter sur sa brillante victoire de Szegedin, et lui porter un vêtement d'honneur et un sabre à poignée d'or; en même temps il annonçait sa prochaine arrivée à l'armée, devant Temeswar. Le gouverneur d'Ofen était provoqué par la lettre du vesir, et surtout par la captivité du sandschakbeg de Stuhlweiszenburg, le vaillant Hamsa, à une entreprise sur Weszprim, dont la garnison avait surpris ce chef au moment où il accourait avec deux cents cavaliers pour prendre possession de son gouvernement. Le 1er avril, le gouverneur d'Ofen était avec des troupes et des canons devant Weszprim. Chassé par le feu de la place, d'une hauteur où il avait placé sa tente, Ali l'eunuque alla camper dans la belle vallée de l'Abbesse. Le château fut canonné pendant dix jours et dix nuits. Une partie de la garnison passa dans le camp turc; mais Ali, se rappelant seulement les hostilités passées, fit immoler tous ces hommes dans la vallée de l'Abbesse, où au temps d'Istuanfi on voyait encore leurs ossements blanchis. Tandis que le commandant Michel Vas négociait la capitulation, les janitschares fondirent sur la porte, attaquèrent les gens qui se retiraient, en massacrèrent un certain nombre. Ali-Pascha fit punir cette violation aux engagements arrêtés; mais il n'emmena pas moins Michel Vas, destiné à une captivité éternelle; il nomma pour commandant de Weszprim l'aga Dschafer.

A la fin d'avril, le second vesir, Ahmed-Pascha, se mit en mouvement d'Andrinople avec l'armée, et en vingt-cinq marches il atteignit Belgrad, où le beglerbeg de Rumili, Mohammed-Sokolli, vint le joindre avec ses troupes. Un mois après il était devant Temeswar, que Losonczy, avec deux mille cinq cents hommes, était résolu à défendre jusqu'à la dernière extrémité. La veille de saint Pierre et de saint Paul, l'artillerie fut mise en batterie : une brèche fut bientôt ouverte; mais avant qu'elle fût praticable, les assiégeants coururent à l'assaut sans l'ordre du sérasker. Ils perdirent deux mille hommes et le sandschakbeg de Nicopolis, Mustapha-Tenbel; les assiégés eurent à regretter surtout le vaillant colonel espagnol Castelluvio. Le beglerbeg d'Anatoli, Hasan, amena heureusement dans le camp un convoi de poudre dont on commençait à manquer, quoique lui-même, avec l'escorte, eût été attaqué par la garnison de Karansebes, qui le mit en fuite. Michel Toth, le héros de Szegedin, n'eut pas cette fois autant de succès dans sa tentative pour approvisionner les assiégés : abandonné sur les rives de la Maros par la plupart des siens, il fut battu avec le reste; et, couvert de blessures, il n'échappa à la mort que par la fuite. Cependant les assiégeants dirigeaient sans cesse un feu terrible sur la tour de l'Eau; lorsqu'elle se fut à peu près écroulée, un assaut général fut proclamé le 25 juillet. Au premier rang des assaillants le kiaja des tschauschs défia le Hongrois Blaise Pattantyus, qui combattait vaillam-

(1) Istuanfi, l. XVI, p. 319.

ment en face de lui au milieu des ruines de la tour. « Je me nomme Kubad », dit le mahométan, portant un coup violent sur la tête de son adversaire. « Et moi, je m'appelle Blaise, » répondit le Hongrois, en se protégeant avec son bouclier; et aussitôt il perça la nuque de Kubad. L'assaut dura cinq heures; il y périt trois mille assaillants et seulement cent treize Hongrois. Le lendemain l'attaque se porta de nouveau sur la tour de l'Eau. Le vesir Ahmed, les beglerbegs de Rumili et d'Anatoli, Mohammed-Sokolli et Hasan, le sandschakbeg Kasim, excitaient les assaillants non-seulement avec des paroles, mais avec de grosses masses de fer dont ils frappaient ceux qui reculaient. La tour fut emportée. La prise du plus fort ouvrage de défense, le manque de vivres et d'artillerie, et enfin la rébellion des Allemands et des Espagnols qui menaçaient de traiter avec l'ennemi malgré le général, réduisirent enfin Losonczy à négocier la capitulation moyennant la liberté de se retirer. Lorsqu'il sortit de la place, le beglerbeg de Rumili et Kasim l'accueillirent honorablement, et le placèrent au milieu d'eux; mais les janitschares commencèrent à se saisir des jeunes garçons qui leur plaisaient le plus. Comme ils s'attaquèrent même au propre page de Losonczy, au jeune André Tomory, qui portait la cuirasse dorée et le casque du général, et l'arrachèrent de son cheval, Losonczy, perdant patience, se tourna vers Perez et Simon Forgacs qui le suivaient et leur dit : « Voici la foi turque; aux armes : ne périssons pas au moins sans vengeance; » et il abattit aussitôt le kiaja du beglerbeg, qui était accouru pour apaiser le tumulte avec Kasim. Après avoir combattu longtemps en héros, il tomba frappé à la tête et percé d'un coup de lance au côté. Perez immola beaucoup d'ennemis, puis espérant échapper à la foule qui l'entourait, par la vitesse de son cheval, du côté de Lippa, il s'élança dans les flots de la Kœrœs ; mais il ne reparut plus. Forgacs, tout mutilé, tomba entre les mains de l'ennemi ; Losonczy, mené devant le vesir, l'accabla de reproches sur la violation de sa parole. Ahmed répondit que ce n'était qu'une représaille de la perfidie exercée contre Ulama lorsqu'il sortit de Lippa ; et Losonczy continuant ses plaintes et ses insultes, Ahmed ordonna d'en finir avec ce héros, épuisé déjà par ses blessures : on lui coupa la tête, qui fut envoyée embaumée à Suleiman. La réparation des murs de Temeswar et leur défense furent confiées au sandschakbeg Kasim. La chute de Temeswar entraîna celle de Lippa et de Solymos et des autres places fortes du Banat (1). A la nouvelle que l'Espagnol Bernard Aldana, auquel Castaldo avait remis la défense de Lippa, avait fait sauter les murailles, détruit les canons et mis le feu à la ville, il détacha de Temeswar le beg Kasim avec cinq mille hommes, pour éteindre le feu et sauver ce qu'il pourrait de l'artillerie. Ainsi le Banat se trouva soumis à la domination turque, et l'administration en fut remise à Kasim-Pascha (2).

En même temps que se poursuivait le siége de Temeswar, l'eunuque Ali s'occupa de réduire le fort de Dregely, qui, perché sur un rocher terminant la chaîne de Borsem, semble comme la tête de défense des villes des montagnes. C'était la résistance du vaillant commandant Zondy, qui devait surtout répandre un grand éclat sur cette entreprise. Zondy, sommé de capituler par Ali-Pascha, qui employa l'entremise du prêtre Martin d'Oroszfalva, fit revêtir de pourpre deux jeunes garçons turcs, ses prisonniers, et les envoya au gouverneur d'Ofen, en les chargeant de lui dire qu'il pouvait se charger d'achever de les former au service militaire, attendu que lui-même ne pouvait se consacrer à de tels soins, résolu qu'il était de s'employer, jusqu'à la mort, à la défense du château. Alors il fait jeter les armes, la vaisselle d'argent et les meilleurs objets du mobilier dans la cour du château, y met le feu de sa propre main, court à l'écurie, immole ses chevaux de bataille, et s'élance ensuite contre l'ennemi qui assaillait la porte; atteint d'une balle il s'appuie sur le genou, et, dans cette position, il continue de combattre jusqu'à ce qu'il tombe renversé de plusieurs coups de feu. On lui coupa la tête; mais le pascha ordonna de l'ensevelir avec honneur, ainsi que le tronc, sur la hauteur en face du château. Ce glorieux exemple resta sans effet sur la garnison du château de Szeczeny, qui abandonna la place aux mains de l'ennemi; mais

(1) Istuanfi, l. XVIII, fol. 319 ; Dschelalsade, fol. 295.

(2) Dschenabi, manuscrit de la bibliothèque impériale, n° 469, p. 432.

les défenseurs de la tour fortifiée de Busa, les vaillants serviteurs du comte Balassa, Michel Terchy, Étienne Suchay, André Nagy, avec quelques soldats, tinrent contre deux mille hommes et deux canons amenés par Arslan, fils de Jahja-Pascha-Oghli, d'après l'ordre d'Ali-Pascha. Sortant des ruines de la tour, les défenseurs gagnèrent la vallée d'où Arslan leur offrit et leur assura une libre retraite, honorant, comme Ali, la valeur dans l'ennemi. Le château de Salgo aurait résisté vaillamment, si le commandant ne s'était laissé prendre à une ruse: Arslan ayant fait traîner à grand bruit une poutre énorme par un grand nombre de bœufs sur la montagne, donna lieu de penser aux Hongrois que c'était un de ces canons monstres de l'espèce des pièces dont s'était servi Mohammed pour la conquête de Constantinople. Mohammed-Pascha devint facilement maître des châteaux d'Hollokœ, de Bujak, Sagh, Gyarmath. Enfin, Arslan et Ali battirent en rase campagne, près de Fulek, l'armée de Ferdinand, forte de sept mille hommes, sous le commandement supérieur de l'Autrichien Érasme Teufel, baron de Gundersdorf. Une bombe qui tomba sur les caissons à poudre des Hongrois, les fit sauter en l'air et décida la bataille. L'évêque de Waizen et beaucoup de vaillants guerriers mordirent la poussière; Pallavicini et Teufel furent pris. L'eunuque entra triomphalement à Ofen, se faisant précéder par quatre mille prisonniers, par le général Érasme Teufel, sans armes ni casque mais à cheval, et par la musique de l'armée qui jouait des fanfares. Les prisonniers tombèrent à vil prix, et surtout les Allemands: on en vendit comme esclaves pour un boisseau de farine ou d'avoine, pour un pot de beurre ou de miel; mais on réclama une rançon d'autant plus élevée pour le chef. Pallavicini, jeté dans un cachot à Ofen, expia par mille souffrances la part prise au meurtre de Martinuzzi, et n'obtint sa liberté qu'en payant 18,000 ducats. Teufel, envoyé avec quarante drapeaux à Suleiman, démentit son nom et sa position pour se délivrer avec une plus faible rançon. Indigné d'une telle bassesse, Suleiman le fit coudre dans un sac de cuir et jeter à la mer (1).

(1) Istuanfi, l. XVIII, p. 335, d'après Centorio, p. 205; il fut décapité.

Les nombreux succès de cette campagne devaient être couronnés par la conquête des deux places de Szolnok et d'Erlau. La première, élevée au confluent de la Zagyva et de la Theisz, avait été fortifiée dans les règles, quelques années auparavant, par Nicolas, comte de Salm; les murailles étaient si élevées, qu'à peine du dehors voyait-on les toits des maisons par-dessus; du côté du midi, un fossé large et profond, rempli d'eau, défendait les approches. Vingt-quatre gros canons, trois mille mousquets et huit mille quintaux de poudre étaient disposés pour nourrir le feu; les munitions de bouche étaient abondantes. Onze cents fantassins et trois cents hussards formaient la force de la garnison; mais de tels moyens de défense devenaient inutiles entre les mains du misérable commandant Laurent Nyary, profondément méprisé de ses troupes, et qui devait sa position non point à ses services, mais à ses intrigues. Les Hongrois et les Bohémiens, les Allemands et les Espagnols, divisés entre eux, désertèrent leur poste, et Nyary prit la fuite avec eux. Mais avant de pouvoir s'échapper, il fut saisi sous la porte, et amené devant Ahmed-Pascha. Cet homme, chef du comitat de Hont, osa bien acheter sa liberté en abandonnant sa fille à l'un de ses gardiens; plus tard, traduit devant un conseil de guerre, il obtint son acquittement en corrompant ses juges, le chancelier Olahus et l'archevêque de Gran. Le vesir fit poursuivre les Bohémiens et les Allemands enfuis de Szolnok, qui furent taillés en pièces. Ensuite Ahmed-Pascha suivit le siége d'Erlau, non moins célèbre que celui de Vienne et de Guns, et les noms des défenseurs de cette place devant laquelle devaient reculer les armées triomphantes de Suleiman, Étienne Dobo et Étienne Metskei, vivront à jamais dans les fastes de la Hongrie. La ville d'Agria, ou Eger, en allemand Erlau, est appelée ainsi des aunes (en allemand *erlen*), qui poussent sur les rives de la petite rivière d'Erlau et de la Theysz. Le 9 septembre 1552, le vesir Ahmed fit savoir au commandant de la place qu'il était arrivé avec deux armées triomphantes, la sienne devant laquelle étaient tombés Temeswar et Szolnok, et celle d'Ali-Pascha, conquérant de Weszprim et de Dregely, vainqueur de Fulek. Dobo de Ruszka fit mettre en prison le porteur du message, et pour réponse à la som-

mation de se rendre, un cercueil fut placé sur le haut des murailles, préparé pour l'assiégeant ou l'assiégé (1). Ali-Pascha parut à la tête de vingt-cinq mille hommes, ayant avec lui Arslan-Beg de Stuhlweiszenburg, qui pointa près de l'église de Sainte-Marie, dans le faubourg, quatre gros canons contre le fort; peu de jours après arrivèrent le vesir Ahmed-Pascha et le beglerbeg de Rumili, Mohammed-Sokolli. Les janitschares campèrent devant la porte Mallarer, et du côté du nord, le long de la rive gauche de la petite rivière de l'Eger, entre Fenemet et le lieu dit Siége du Roi, parce que, d'après la tradition, saint Étienne s'y était assis pendant la construction du château et du dôme, pour entretenir l'ardeur des ouvriers. Ahmed et Mohammed avaient placé les baraques de leur armée dans la vallée d'Erlau, sur le mont Œgidius; le quartier d'Ali était vers l'ouest. Celui-ci annonça l'ouverture du siége, en faisant monter trois des plus gros canons, qui lancèrent contre le fort des boulets de cinquante livres. Trois jours après, Ahmed établit des retranchements près du Siége du Roi, plaça des pièces et canonna l'une des tours du dôme; les assiégés de leur côté répondirent vigoureusement à ce feu, et firent éclater les pièces turques. Le 19 septembre, les trois plus gros canons et onze plus petits, établis près du cimetière, ébranlèrent la cathédrale et les murs de la forteresse, tandis que l'artillerie d'Arslan jouait de l'église Sainte-Marie. Avec des cuirs mouillés on préserva les meules de blé et de foin, sur lesquelles les assiégeants tiraient à boulets rouges; les ouvertures faites aux murailles furent bouchées avec des tonneaux remplis de sable. Le 29, l'assaut fut tenté et renouvelé trois fois avec une perte énorme. Dobo et Metskei reprirent un bastion qui avait été déjà enlevé. Jean Posgay, chargé trois fois de négociations par le lieutenant royal en Hongrie auprès du gouverneur turc d'Ofen, périt dans ces engagements. Huit mille Turcs restèrent dans les fossés (2).

Le même jour un Hongrois, envoyé par Arslan-Beg, apporta une nouvelle sommation. Les assiégés déchirèrent cette lettre, en brûlèrent la moitié, et forcèrent le messager à manger l'autre. Plus tard, ils apprirent de cet homme quel était le contenu de la dépêche : « Libre retraite était accordée, sans crainte d'un destin pareil à celui de Losonczy. Ahmed et Ali voulaient bien s'éloigner à trois milles d'Erlau, jusqu'à ce que les défenseurs fussent en sûreté; Arslan lui-même se mettrait entre leurs mains comme otage. » Dans la nuit du 4 octobre, tout le magasin à poudre établi dans un caveau de l'église fit explosion et brisa les deux moulins de la ville. Dobo et Metskei parcoururent à cheval les divers postes, afin de raffermir les courages par leur présence. Des hérauts turcs crièrent devant les murs une nouvelle invitation à capituler, offrant une retraite libre et assurée. Mais les tambours et les trompettes couvrirent ce bruit. Avec une prodigieuse ardeur, on travailla le soufre et le salpêtre pour remplacer la poudre perdue, et l'on rétablit un des deux moulins détruits afin de satisfaire provisoirement aux besoins journaliers. Ahmed eut recours au moyen employé ordinairement par les Turcs dans les siéges de ce temps; il s'occupa de combler le fossé et d'élever un rempart à la hauteur des murailles de la place. Près du bastion Bebeker, le fossé fut rempli avec des sacs de sable et de terre, sur lesquels furent rangées des fascines, et du bois fut amoncelé à une grande hauteur. Georges Bornemissa, l'Archimède du siége d'Erlau, que les historiens hongrois nomment Grégoire le Savant, médita la destruction de cet ouvrage et l'accomplit. D'après ses dispositions, des seaux de cuir garnis de bois résineux, de soufre et de poix, de goudron et de graisse, trempés dans le suif, sont remplis de pistolets chargés, et descendus tout allumés pendant la nuit dans le fossé; les fascines et le bois s'enflamment; les assiégeants accourent pour éteindre l'incendie, ils sont repoussés effrayés par l'explosion des pistolets éclatant de tous côtés, et le rempart s'écroulant n'offre plus qu'un monceau de cendres. Bornemissa perçait les Turcs du haut des murailles, avec des espèces de lances rougies au feu et armées de crampons qui ne lâchaient plus prise, et auxquels on se brûlait les mains, si l'on voulait secourir les victimes une fois saisies. Le savant hongrois fit garnir de planches une grande roue, contenant dans l'intérieur des matières

(1) Centorio, p. 222.
(2) *Ibid.*

inflammables et des pistolets chargés ; cette machine allumée roulait du haut des murailles, et, par des décharges continuelles, jetait la mort tout autour d'elle. Le 10 octobre, un nouvel assaut fut livré, qui dura depuis le lever jusqu'au coucher du soleil ; les Hongrois y consommèrent deux quintaux de poudre. Deux jours après, l'assaut général fut proclamé dans le camp turc, et il devait être le dernier, quel qu'en fût le résultat. A la naissance du jour, les tschauschs rassemblèrent tous les corps, janitschares, asabes, martoloses, sipahis, beschlus, akindschis, dschebedschis, topdoschis et toparabedschis ; indiquèrent à tous leurs postes, et poussèrent les moins résolus à coups de barres de fer. Le vesir Ahmed prit son poste sur le rempart. Ali-Pascha, Ulama-Pascha, et Arslan-Beg, menèrent l'armée à l'assaut en trois masses : sous eux, se trouvaient Derwisch-Beg, Weli-Beg, Hasan-Beg, Mustapha-Beg, et les réfugiés persans venus avec Ulama, Weldis-Chan, Mohammed et autres. On entendit retentir le bruit de la musique militaire et les cris : « Allah ! Allah ! Jésus ! Marie ! » Dobo, placé au milieu des ruines du bastion, près du cachot, là où s'élançaient les troupes d'Ali, à pied, blessé à la main, anime ses vaillants compagnons, avec les mots de patrie, honneur, gloire, éternité. Ses discours enflamment tous les cœurs ; les femmes mêmes et les jeunes filles accourent sur les murailles avec des seaux d'eau bouillante et d'huile enflammée, qu'elles versent sur les infidèles. Une mère, son gendre et sa fille combattaient serrés sur le rempart ; l'homme tombe. La fille, exhortée par sa mère à ensevelir le mort, répond : « Non, pas avant de l'avoir vengé ! » Aussitôt, saisissant le bouclier et l'épée, elle renverse trois ennemis ; alors seulement elle prend le cadavre de son époux dans ses bras, et le porte à l'église pour lui faire donner la sépulture chrétienne. Une autre femme portant une charge de pierres sur la tête tombe frappée d'une balle aux pieds de sa fille ; celle-ci, étouffant sa douleur, reprend le fardeau ensanglanté, le jette sur les ennemis, et il écrase deux Turcs. Sur le bastion se tenaient Bornemissa, Zoltay et Figedy, contre Arslan-Beg, qui, de sa main blessée, agitait son drapeau rouge brodé d'or ; c'était un signe de victoire, qui avait coûté huit mille morts aux assaillants. Trois mille beschlus, akindschis et janitschares, conduits par l'aga Mohammed, se portèrent contre la vieille porte de la forteresse, où Mekskei, avec cinq cents arquebusiers, repoussa leurs efforts. En vain les tschauschs, rappelant aux janitschares leur triomphe de Temeswar, les engagèrent à renouveler l'attaque ; ces miliciens si terribles répondirent que nulle puissance ne pourrait les décider à combattre contre Dieu qui s'était déclaré pour les Hongrois : ainsi Erlau fut sauvée. La lutte se prolongea six jours encore, avec des flèches et des projectiles ; on tira quelques coups de canon. Enfin la neige, une pluie glaciale, arrivèrent fort à propos pour donner au vesir un prétexte vivement souhaité de lever le siége : il parut céder à la rigueur de la saison et ne se retirer que pour quelque temps. « Vous vous êtes montrés vaillamment, habitants d'Erlau ! s'écrièrent les assiégeants, soyez maintenant tranquilles, nous allons nous retirer ; mais l'année prochaine nous reviendrons avec des forces irrésistibles pour venger notre affront ! » Le vesir Ahmed accabla de reproches l'eunuque Ali, pascha d'Ofen, l'accusant de l'avoir entraîné dans cette entreprise, ajoutant qu'il savait maintenant ce que c'était que ce ramas d'enfants, ainsi que s'exprimait Ali en lui parlant d'Erlau, et qu'il n'avait jamais rencontré d'enfants aussi belliqueux. Dans la nuit les tentes furent levées, la grosse artillerie chargée sur des voitures, et à la naissance du jour commença la retraite. Dans la place on ramassa douze mille boulets, qui avaient été lancés sur la ville durant le siége, et qui furent disposés en pyramides comme des trophées sur la place d'armes. Les drapeaux conquis, ceux d'Arslan-Beg, d'Ali-Pascha et un troisième furent adressés à Vienne avec un bulletin très-étendu. L'eunuque Ali, qui avait représenté au vesir la conquête d'Erlau comme une opération si facile, dans l'espérance que cette place serait attribuée à son gouvernement d'Ofen, fut bientôt déposé et remplacé par Tuighun-Pascha ; mais auparavant, il put satisfaire sa vengeance sur Bornemissa, qu'il fit prisonnier près du village de Keresztes, à deux milles au-dessous d'Erlau, et qu'il envoya à Constantinople. Aussitôt s'ouvrirent pour le Hongrois les cachots des Sept-Tours.

Pendant l'année où les armées de Suleiman reculèrent les limites de l'empire ottoman par

des conquêtes si importantes, le croissant reçut quelques atteintes en Asie, de la part des Persans. Le schah tenta de reprendre Ardschisch, Aadildschuwas et Achlath. Il échoua contre les deux premières places, grâce à la valeur de l'émir kurde Ibrahim, et d'Émir-Mustapha, fils de Sinan-Pascha. Les habitants d'Achlath furent déterminés à capituler par des lettres simulées : la libre retraite leur était accordée; mais lorsqu'ils sortirent, ils furent tous massacrés avec les femmes et les enfants. Après ce succès, des intrigues pratiquées dans Ardschisch firent immoler Mir-Ibrahim, et le château fut rasé. Ismaïl-Mirsa, fils du schah, se tourna ensuite avec quelques milliers d'hommes du côté d'Erserum, attira le commandant Iskender-Pascha dans une embuscade, et le défit si complétement que les begs de Trébisonde, Malatia, Bosuk, Karahiszar, restèrent sur la place; Le sandschakbeg Mahmud et les agas de l'aile droite et de l'aile gauche de la cavalerie régulière se trouvèrent parmi les prisonniers. Ce revers n'affaiblit nullement aux yeux de Suleiman le mérite de la vaillance déployée par Iskender-Pascha dans l'action et dans tant d'autres circonstances. Il lui adressa une lettre d'éloges sur sa vigoureuse résistance aux forces supérieures du prince persan : à la lettre étaient joints un vêtement d'honneur, un sabre et une masse. Il n'y avait plus à douter de la nécessité de porter maintenant les armes ottomanes de la Hongrie contre la Perse; seulement il s'agissait de décider si Suleiman remettrait le commandement supérieur de la première campagne de Perse à un vesir, ou s'il dirigerait lui-même l'expédition. Animées par la présence du sultan, dans onze campagnes, ses armées s'étaient habituées à la guerre et à la victoire, et tout récemment même, en Hongrie, malgré l'absence du maître suprême, elles pouvaient citer les conquêtes de Temeswar, Szolnok, Lippa, et de vingt-cinq châteaux, qui effaçaient l'échec essuyé devant Erlau. Suleiman, qui touchait à ses soixante ans, visiblement fatigué par tant de travaux, voulut abandonner à ses vesirs la conduite des opérations militaires en Perse. En conséquence, il avait donné le commandement supérieur au grand vesir Rustem, laissant la garde de la frontière hongroise à l'heureux conquérant Ahmed-Pascha, et ordonnant au beglerbeg de Rumili Mohammed-Sokolli de prendre ses quartiers d'hiver à Tokat, afin que les hostilités pussent s'engager au commencement du printemps contre les Persans. S'il y eut un changement dans cette résolution, et si Suleiman reparut sur les champs de bataille, ce ne fut point que les armes ottomanes s'arrêtassent dans leur carrière de triomphe, ni que le maître doutât des succès de généraux tels que Rustem et Ahmed : il y eut à cela une cause plus grave et plus importante. Des quartiers d'hiver d'Akserai en Karamanie, le grand vesir envoya au sultan l'aga des sipahis Schemsi, signalé par ses agréments et ses talents poétiques, et admis à la confiance de Suleiman, afin de lui annoncer que les sentiments des janitschares se manifestaient clairement en faveur du prince Mustapha; que l'on disait dans l'armée «que Suleiman était devenu vieux et ne venait plus en personne au-devant de l'armée; que le grand vesir seul s'opposait à la succession du trône revenant légitimement au prince; que c'était maintenant chose facile d'abattre la tête de Rustem et de donner au vieux padischah le repos nécessaire dans le sérail de Demotika. Le prince, ajoutait le rapport, accueillant de telles pensées et de tels propos, Sa Hautesse était suppliée d'entrer elle-même en campagne. — Dieu nous préserve, dit Suleiman à Schemsi-Pascha (comme celui-ci le rapporte dans un poëme composé à ce sujet)(1), que, pendant ma vie, Mustapha-Chan ose se couvrir d'une telle infamie.» Aussitôt les janitschares et d'autres troupes reçurent ordre de revenir pendant l'hiver dans leurs foyers; une lettre du souverain appela le grand vesir à Constantinople, et il fut décidé qu'au printemps prochain la campagne s'ouvrirait sous la haute direction du sultan (2). Aussitôt que cette résolution fut annoncée, le schah envoya le sandschak-beg Mohammed et les deux agas pris dans le combat d'Erserum, avec des propositions de paix, à la Porte. On ne les écouta point pour le moment, à cause du motif secret de l'entrée en campagne de Suleiman, qui redoutait non point les périls du dehors, mais les dangers intérieurs. On se contenta d'adresser au schah un séid, ou

---

(1) Petschewi, Aali, Ssolaksade.
(2) Aali, XLVIII[e] événement; fol. 201.

parent du prophète, en différant les négociations de paix, et les transportant à Alep.

L'été était déjà bien avancé lorsque Suleiman se rendit à Skutari. A Jenitschehr l'attendait le prince Bajesid, gouverneur de Karamanie, qui, pour la durée de cette campagne, fut investi de la dignité de lieutenant du sultan à Andrinople. A Kutahije Suleiman reçut l'ambassadeur polonais Yazlowiecki, qui fut congédié avec des protestations d'amitié. A cette époque nulle cour européenne n'envoyait des ambassades auprès de la Porte plus fréquemment que la Pologne : pendant quatre années successivement on vit arriver des envoyés polonais auprès du sultan ; dans la dernière il en vint deux. Depuis Nicolas Bohousz dont il a déjà été question, on peut citer André Burzki, Stanislas Tenezynski, André Bzicki, Yazlowiecki ; en 1554, se présentèrent encore Pierre Pilecki et Nicolas Brzozowski. Les objets de leurs négociations étaient les irruptions des Turcs en Pologne, les indemnités pour la reine Isabelle, la restitution des prisonniers, le renouvellement de l'amitié entre les deux nations. Le baile vénitien Navagiero était revenu cette année de Constantinople à Venise.

Aux équinoxes d'automne le prince Selim, gouverneur de Ssaruchan, vint baiser la main du sultan à Bulawadin, et reçut la permission d'accompagner son père dans cette campagne. Lorsque le camp fut établi au delà d'Eregli (Archelais), dans le voisinage de cette ville parut le prince Mustapha, dont la tente, décorée magnifiquement, fut plantée à côté de celle de son père [5 octobre]. Le lendemain, les vesirs lui baisèrent la main, et reçurent de pompeux vêtements d'honneur. Le prince monta ensuite un cheval couvert de harnois magnifiques, et fut accompagné à l'audience du sultan par les vesirs et les janitschares, au bruit des acclamations de ces miliciens. Mais, de quelle consternation dut être frappé le malheureux prince, lorsqu'en entrant dans la tente, il n'aperçut ni le sultan son père ni aucun vesir, et trouva seulement les sept muets, terribles exécuteurs des ordres sanglants de Suleiman, qui avaient jadis étranglé le grand vesir Ibrahim ! Ils se précipitèrent sur lui et lui serrèrent la gorge, étouffant des cris qui en appelaient vainement à la pitié de son père caché derrière le rideau de soie. Pendant que cette exécution se faisait dans l'intérieur de la tente, au dehors on abattait la tête du grand écuyer du prince et de l'un des agas. Aussitôt que la nouvelle fut répandue dans l'armée, les janitschares, accoutumés à se soulever pour des causes moins graves, éclatèrent en menaces et réclamèrent le châtiment du grand vesir, aux intrigues duquel était attribué le tragique événement. Les vesirs siégeant dans le divan ne savaient que résoudre et que faire. Alors parut le grand chambellan, qui redemanda au grand vesir le sceau d'or, gage de la plus haute confiance et du pouvoir suprême. Après l'avoir reçu, le grand chambellan se tourna vers le troisième vesir Haider-Pascha, et lui dit : « Allez dans votre tente. » lui annonçant sa déposition. Rustem et Haider obéirent à l'ordre ; le reste du divan demeura réuni. Au bout de quelques instants se remontra le grand chambellan avec le sceau d'or, qu'il remit à l'ancien second vesir Ahmed-Pascha, en l'investissant de la première dignité de l'empire. Le defterdar du trésor impérial se rendit dans la tente du prince immolé pour se saisir de ce qu'il laissait, au profit du fisc ; les gens de la victime furent congédiés avec quelques récompenses. Les ulémas d'Eregli reçurent l'ordre de réciter les prières des morts sur le cadavre, qui fut transporté à Brusa et enseveli près du tombeau de Murad II. Tous les historiens turcs et chrétiens sont unanimes pour regarder Rustem comme le provocateur de ce meurtre, servant ainsi d'instrument à son ambitieuse belle-mère la sultane Chaszeki-Churrem, de nation russe, et en conséquence, appelée Rossa ou Roxelane, et que des poëtes français, même des historiens, au mépris de la vérité, veulent absolument rattacher à leur nation. Les écrivains européens racontent encore beaucoup de choses sur des tentatives d'empoisonnement, des lettres supposées, et diverses autres circonstances ajoutant encore à la férocité de Suleiman dans cette exécution ; mais de tout cela, les Ottomans ne savent rien, ou ne veulent rien savoir. Depuis Thuan jusqu'à Robertson, les historiens les plus renommés ont jeté ce tragique événement dans le cercle de leurs récits et l'ont répété avec pl s ou moins d'emphase, d'après l'ambassadeur impérial Busbek ; mais ce diplomate, rédacteur d'excel-

lents rapports sur d'autres points, dans le récit de ces faits accomplis en Asie deux ans avant son arrivée à Constantinople, a commis des erreurs si essentielles sur deux circonstances, que le resté ne mérite pas une confiance absolue. S'il transporte la scène de l'exécution d'Eregli, en Karamanie, à Amasia, sur le Pont, où le sultan n'alla point dans cette campagne, on peut bien douter de la vérité de sa description de la fureur de Suleiman, pressant le zèle des muets de ses paroles et de ses regards menaçants, tableau que Robertson et Knolles ont ensuite grandement développé. Bien plus digne de foi est le rapport de Busbek sur le supplice du fils de Mustapha, que l'eunuque Ibrahim sut arracher par la ruse aux bras de sa mère, à Brusa, et qu'il jeta, sans vie, près du tombeau de son père.

Cette mort violente et injuste de Mustapha répandit une tristesse générale dans l'armée et dans l'empire. Plein d'équité, de passion pour les sciences et la poésie, le prince avait gagné au plus haut degré l'amour des soldats et des nourrissons des muses. Il laissa des poésies sous le pseudonyme de Muchiliszi (le Juste), et fut le généreux protecteur de Sururi, l'un des plus grands philologues ottomans, auteur d'un dictionnaire persan très-apprécié, d'une poétique, et des meilleurs commentaires sur les chefs-d'œuvre des poëtes persans, tels que le Gulistan et le Bostan, le Beharistan de Dschami; le Schebistani-Chial de Fettahi, le Mesnewi de Dschelaleddin-Rumi, et le Divan de Hafis; lui-même avait composé trois divans de ghaseles. Mustapha fut donc pleuré par les principaux poëtes, mais avec une douleur plus profonde et plus amère par Jahja, qui montra cette même liberté dont il avait déjà fait preuve sous l'administration du tout-puissant grand vesir Ibrahim, en composant une élégie sur la mort du defterdar Iskender-Tschelebi, immolé par cet orgueilleux favori. Les vers coururent de main en main, passèrent de bouche en bouche, et Jahja hésita d'autant moins à s'en reconnaître l'auteur, que Rustem, l'ennemi naturel de tous les poëtes, était déposé. Mais lorsque, deux ans après, Rustem rentra en possession du grand vesirat, il exposa deux fois au sultan combien il importait au maintien de l'ordre du monde de faire tomber la tête d'un homme aussi audacieux que le poëte Jahja; car il n'osait pas ordonner son supplice de sa pleine autorité, ainsi qu'avait fait le grand vesir Ibrahim à l'égard du poëte Fighani, en châtiment d'une épigramme: il se rappelait, qu'au moment de son renversement du premier poste de l'empire, sa propre tête, réclamée par les janitschares, avait été en grand danger. Suleiman, qui, sur les instigations de Rustem, avait sacrifié la vie de son fils, conserva celle d'un poëte qui ne lui était nullement suspect, et dont le crime était d'avoir pleuré la mort de Mustapha. Rustem, plus irrité, manda le poëte, espérant, dans une réponse imprévoyante, trouver matière à l'accuser du crime de lèse-majesté. « Comment oses-tu blâmer les actes du padischah et les livrer dans tes vers en pâture au peuple? » Par une heureuse concession, Jahja répondit: « Avec la sentence du padischah, nous avons aussi condamné le prince à mort; avec ceux qui pleuraient son destin, nous avons aussi versé des larmes. » Rustem, auquel il était défendu d'attenter à la vie du poëte, le punit en lui retirant la place productive d'administrateur de fondations pieuses. La douleur causée par l'injuste supplice de Mustapha s'exprima, non-seulement dans l'élégie de Jahja, mais encore dans les pages de hardis chronographes (1). Ce sentiment fut irrité encore par la mort prématurée de Dschihangir, frère de Mustapha. Ce prince, infirme et contrefait, mais doué de brillantes qualités de l'esprit, avait aimé Mustapha de l'amour le plus tendre; il ressentit si profondément le coup frappé par son père, qu'il perdit entièrement toutes les joies du cœur, tomba dans une noire mélancolie, et bientôt s'éteignit malgré tous les secours de la médecine. Suleiman, qui souvent s'était diverti aux spirituelles saillies de Dschihangir, déplora sincèrement une perte si cruelle, et fit ensevelir cette seconde victime à côté de son frère Mohammed, dans la mosquée appelée aujourd'hui mosquée des Princes. Il fit de plus élever à la mémoire de Dschihangir un temple sur la hauteur qui couronne le cap de Topchane.

L'hiver se passa à Alep, dans des soins d'administration; là furent abolies beaucoup d'innovations en impôts et droits fiscaux contraires

(1) Petschewi, fol. 150; Aali.

à la loi (1). Au commencement d'avril le camp fut levé ; l'eunuque Ibrahim-Pascha quitta l'armée pour aller occuper le poste de Kaimakam, à Constantinople. Le 15 mai, à Amid, il y eut un divan général de l'armée, dans lequel on ne vit point, selon l'usage, les colonnes de l'empire, les vesirs, kadiaskers, defterdars et nischandschis, mais où parurent les officiers des janitschares, les agas, kiajas, serdars, colonels, capitaines, comptables, ainsi que les gardes du corps. Le sultan les accueillit avec bienveillance, s'enquit de leur situation, puis leur parla de la nécessité de reprendre les armes contre les ennemis de la foi et de l'empire, les Persans, et de les porter jusque dans leur pays. Vieux et jeunes versèrent des larmes et s'écrièrent : « Avec joie nous marcherons sur l'ordre du padischah, non-seulement jusque dans l'Inde et la Chine, mais encore jusqu'au mont Kas (2). » La marche se poursuivit par Erserum, Tschabaktschur, et le bras principal de l'Euphrate (Murad), vers Karghabasari : là de la poudre fut distribuée à l'armée. A Toptschairi, des prisonniers kurdes s'échappèrent. A Ssuschehri, dans une plaine bien arrosée, l'armée fut mise en bel ordre de bataille. Le grand vesir Ahmed et le second, Ali-Pascha l'eunuque, rivalisèrent de luxe et de magnificence ; mais tous les regards se dirigeaient sur les armes étranges des troupes de Rumili, avec lesquelles le beglerbeg Mohammed-Sokolli vint joindre l'armée : on leur voyait des peaux de léopard tombant par-dessus les épaules, des queues de renard descendant des casques, de longs éperons de fer, d'énormes boucliers, des brassards bleus, des gantelets de fer, des drapeaux rouges et blancs, et même des chevaux peints (3). Six jours après, le prince Sultan-Selim organisa sa marche avec l'armée d'Anatoli, commandée par le beglerbeg Ahmed-Pascha, et les troupes de Karamanie et de Sulkadr, ainsi que des begs turkmans, sous les ordres d'Haider-Pascha. Les hommes de Sulkadr et de Siwas furent placés à l'arrière-garde ; les beglerbegs d'Erserum, Diarbekr et Damas, les paschas Ajas, Iskender et Mohammed, à l'avant-garde. A l'aile droite, se mit le prince Selim avec les gens d'Anatoli et de Karamanie ; à la gauche, se rangèrent les troupes de Rumili. On se dirigea, dans cet ordre, vers Karsz, place frontière. De là Suleiman adressa la déclaration de guerre en forme de provocation au schah Tahmasip, de ce ton offensant, de ce style injurieux, que l'on a pu déjà connaître par les défis de son père Selim au schah Ismaïl. Il lui disait en résumé : « Qu'en vertu des fetwas, il marchait contre les hérétiques pour les anéantir ; que, selon la parole du prophète, il présentait l'islam avant le cimeterre ; que le schah pouvait accepter la foi orthodoxe, mais que, dans le cas contraire, il ne fallait pas reculer lâchement devant le fer qui serait tiré pour l'exterminer, suivant le texte du Koran : nous avons tiré le fer pour manifester notre colère (1). » La déclaration de guerre fut mise à exécution par la désolation des belles et fertiles campagnes de Nachdschiwan et d'Ériwan, et de la délicieuse contrée de Karabagh. Schuregil, Scherabchane, Nilfirak, furent dévastés ; à Ériwan, les palais du schah et de ses fils furent rasés, le magnifique jardin de Sultanije détruit. Le 24 juillet 1554, on fit halte à Arpa-Tschairi ; le lendemain, sur les rives de l'Araxe, à Karahiszar, les troupes de Karamanie tombèrent dans une embuscade, et les Persans leur firent subir quelque perte. Le bon pays de Karabagh fut épuisé : ce que l'on ne put emporter, on y mit le feu ; à Nachdschiwan, il ne resta pas pierre sur pierre. La destruction se promena sur un cercle de cinq jours de marche. Des éclaireurs et transfuges ayant rapporté la nouvelle que le schah était retranché dans les montagnes de Lor, et le pays, tout alentour, ne présentant qu'un vaste désert désolé par le fer et le feu, la retraite fut résolue. Au château de Bajesid, le 6 août, un sipahi prisonnier apporta une lettre du schah en réponse au défi du sultan. « Le schah, y était-il dit, exercera des représailles par le ravage de vos terres. Votre force n'est point dans la lance et l'épée, vous vous confiez aux fusils et aux canons, vous manifestez votre valeur par le pillage et l'incen-

(1) Petschewi, fol, 102.

(2) Limite extrême et fabuleuse de la terre d'après les idées des Orientaux.

(3) Petschewi, fol. 103, d'après Aali.

(1) La lettre est donnée par Aali, Petschewi et le journal de Suleiman, n° XXXVIII, mais avec quelques modifications dans les termes.

dle; néanmoins la paix est préférable.» En ce même lieu, parvint la nouvelle que le beg turc d'Amasia, Sultan-Husein, qui, ayant poussé ses courses dans le canton de Meragha et de Sehed, s'était ensuite établi à Tachti-Suleiman, capitale du Kurdistan, avait été battu, et qu'un autre des principaux begs kurdes avait disparu. Alors aux hostilités succédèrent des dispositions plus pacifiques, sans que pour cela se manifestât un esprit de courtoisie. Une correspondance par lettres s'engagea entre les ministres persans et ottomans. Le grand vesir écrivit le premier. Relevant les reproches de la dernière lettre de schah, il disait : « On sait fort bien de quel côté on a tremblé; maintenant que l'on s'est retiré de Nachdschirwan, le chakal vient bravement dans la forêt. Les contrées de la Perse sont encore obscurcies par l'ombre des drapeaux victorieux des Ottomans; si les Persans osaient paraître en rase campagne pour combattre, les Ottomans seraient prêts à les repousser, sans fusils, ni canons, en maniant simplement la lance et l'épée. » Une seconde lettre, adressée, comme la précédente, par le vesir ottoman aux ministres persans, et portée par un prisonnier persan, répondait de point en point à la missive envoyée au gouverneur d'Erserum Ajas-Pascha, laquelle parlait de la paix, comme si elle eût été désirée d'abord par les Ottomans. La lettre commençait par repousser cette prétention des Persans à représenter les Turcs comme ayant fait les premiers pas pour la paix, à laquelle d'ailleurs on était disposé; puis, au sujet de la citation du texte du Koran faite par le Persan : « Quiconque tue un fidèle est plongé pour jamais dans l'enfer. » Ahmed disait « que ce principe était vrai à l'égard des fidèles; mais que dans ce nombre ne pouvaient être comptés les Persans qui, du haut de leurs chaires, maudissaient les compagnons du prophète, les trois premiers chalifes. Si ceux qui agissent ainsi ne sont pas des mécréants, à qui donc ce titre pourrait-il être donné?... La véritable doctrine mahométane compte maintenant neuf cent soixante années; l'hérésie persane date à peine d'un demi-siècle... Quant à l'instabilité des grandeurs et de la puissance, le padischah l'a toujours devant les yeux, et n'a pas besoin qu'on la lui rappelle... Enfin en ce qui concerne la paix, la bienheureuse Porte est toujours ouverte aux amis et aux ennemis; si les Persans désirent sincèrement la paix, ils doivent envoyer, non pas quelque misérable employé, mais un diplomate recommandable; si telles ne sont pas leurs intentions, les Ottomans resteront l'hiver sur les frontières, et les désastres des sujets retomberont sur la tête des gouvernants...» Ajas-Pascha répondit dans le même sens et du même ton à la lettre qu'il avait reçue des begs de Perse.

Derrière l'Araxe, Ferhad-Beg, sandschakbeg de Kirkkilise, remporta quelques avantages sur l'ennemi; à Konludscha, Turachan-Oghli-Omer-Beg obtint aussi des succès. Lorsque l'on eut passé le pont de Tschoban, et que l'on fut campé à Hasankalaa, les beglerbegs de Diarbekr et de Wan, ainsi que les begs Kurdes, reçurent des vêtements d'honneur, et furent admis au baise-main. Les têtes envoyées par Sultan-Husein, beg d'Amasia, de Tachti-Suleiman, capitale du Kurdistan, plantées sur des lances, furent exposées, comme ornements de cette cérémonie, au bruit des fanfares de la musique de l'armée [8 août 1554]. A la nouvelle que le schah avait enlevé quelques châteaux de Georgie, le grand vesir reçut ordre de se mettre en marche, de Saslik, contre lui, avec quatre mille janitschares, toutes les troupes de Rumili, d'Anatoli et de Karamanie; mais, dès Olti, l'on apprit la retraite du schah.

Cependant, les troupes de Bagdad et de Loristan avaient conquis les deux districts kurdes de Schehrsol et de Belkasz, ainsi que les châteaux en dépendant, ce qui avait déterminé la soumission des begs du Kurdistan. A Erserum parut enfin l'ambassadeur persan, investi de pouvoirs réguliers tels que les demandaient Suleiman et ses vesirs, et porteur d'une lettre digne et convenable [26 septembre 1554]. C'était le kurutschi-katschar, ou capitaine des gardes du corps du schah, nommé Schahkuli, qui sollicitait une armistice dans une audience solennelle. On accorda cette suspension des hostilités pour tout le temps qu'elle serait observée du côté des Persans. Quatre jours après, le sultan quitta Erserum : vingt marches le portèrent à Siwas; après douze autres, il atteignit Amasia, où furent pris les quartiers d'hiver. Au printemps parut dans cette dernière ville, comme plénipo-

tentiaire du schah (1), son grand maître des cérémonies, l'ischikaga Ferruchsad-Beg, avec des présents magnifiques et une longue lettre, qui, après de grandes louanges à Dieu, au prophète et à Ali, rappelait une infinité de sentences arabes et de protestations de paix, et finissait par demander que les pèlerins persans pussent se rendre sans trouble vers les lieux consacrés de l'islam. L'ambassadeur fut comblé de marques d'honneur et de présents; on répondit à la lettre de son maître par une autre moins pompeuse, mais allant plus droit au but. Dans cette pièce, tout honneur était accordé à l'imam Ali; mais en même temps on faisait observer qu'il ne fallait point pour cela dédaigner les autres compagnons du prophète, car celui-ci a dit : « Mes compagnons sont comme les étoiles; en suivant l'un d'eux vous avez une bonne direction. » Quant à la paix, elle serait, avec la volonté de Dieu, maintenue aussi longtemps que les Persans n'y porteraient point atteinte. Les commandants de la frontière ottomane écarteraient toute cause de désaccord, et emploieraient tous les moyens pour garantir la sécurité du voyage des pèlerins musulmans à la Mecque et à Médine. Cette lettre est la base de la première paix formelle conclue entre la Perse et la Porte; car, depuis un demi-siècle, depuis la fondation de la dynastie Ssaffi par Schah-Ismaïl, les armes ne s'étaient reposées qu'après la bataille de Tschaldiran, sans que d'aucun côté fût donnée une assurance pacifique, et les deux empires étaient en face l'un de l'autre dans une attitude hostile, tout prêts, à la première occasion, à signaler dans le sang cette haine religieuse qui sépare les sunnites et les schiites. Le 29 mai, anniversaire du jour où Mohammed le Conquérant fonda la domination ottomane en Europe par la prise de Constantinople, Suleiman affermit sa puissance en Asie par le premier traité de paix conclu avec les Persans, à Amasia.

En même temps, parut alors à Amasia une ambassade du roi Ferdinand, composée de l'évêque de Funfkirchen, du savant et habile diplomate Anton Wranczy, du capitaine général de la marine danubienne François Zay, et du fameux Néerlandais Auger Busbek: il s'agissait également de négocier la paix; mais ces envoyés chrétiens ne furent point aussi heureux que les Persans. Pour ne point laisser de lacune dans l'histoire des rapports de la Porte avec l'Autriche, et à l'égard de la Transylvanie, il est nécessaire de reprendre les efforts pacifiques de Ferdinand à partir du siége d'Erlau, au moment où nous avons quitté les événements de Hongrie [24 août 1552]. Avant la conquête de Temeswar, Ferdinand avait écrit de Linz au grand vesir Rustem, demandant le renvoi de Malvezzi et un sauf-conduit pour deux envoyés qui devaient aller avec des présents à Constantinople négocier la paix. De la prison de la Tour-Noire Malvezzi avait été transféré dans le château des Sept-Tours, où la somme fixée pour son entretien quotidien fut portée de 15 aspres à 30 (1). Une lettre de Suleiman avait même prétendu justifier la violation du droit des gens commise par l'incarcération de l'envoyé, en soutenant que ce représentant de l'Autriche avait été retenu comme otage, et en garantie de la conduite pacifique de Ferdinand. Au printemps qui suivit la levée du siége d'Erlau, Ferdinand nomma deux ambassadeurs, Verantius et François Zay, de Gratz : le premier fut envoyé à Ofen avec Paul Palyna, à l'effet d'obtenir auprès du pascha un armistice de quelques mois, durant lequel les ambassadeurs pourraient mener les choses à une conclusion pacifique à Constantinople (2). L'eunuque Ali, alors sur le point de remettre son gouvernement à son successeur, les accueillit d'abord fort rudement; mais ensuite, adouci par un présent de 1,000 ducats, il promit de soutenir leur demande à Constantinople (3). Voulant singer les usages pratiqués à la réception des ambassadeurs à Constantinople, où les vesirs siégent dans le divan, le beglerbeg d'Ofen s'était entouré des quatre sandschakbegs de Gran, Hatwan, Neograd et Weszprim. L'armistice ne fut accordé par la Porte que pour six mois, et les deux ambassadeurs eurent mission de se rendre à Constantinople, où des instruc-

(1) Busbek, ep. I.

(1) Relazione di Angelo Rohain (secrétaire de Malvezzi), dans les Archives impériales.

(2) Instructio pro Ant. Verantio et Paulo litterato de Palinia; Gratz, le 13 mars.

(3) Relatio Verantii et Pauli litterati sur cette mission, dans les Archives impériales.

tions communes avec celles de Malvezzi les chargeaient d'acheter la paix : s'ils pouvaient obtenir la Hongrie tout entière, ils promettraient 150,000 ducats annuels; mais seulement 40,000 pour la haute Hongrie et la Transylvanie (1). Le 25 août, ils arrivèrent à Constantinople, au moment où Suleiman allait partir pour Alep. Le lendemain ils visitèrent le grand vesir Rustem; le jour suivant, les trois autres vesirs, Ahmed, Ibrahim et Haider, et le troisième ils parurent en audience solennelle devant le sultan, qui daigna parler lui-même, en demandant au grand vesir comment cette paix pourrait être accordée (2). Cette audience si prompte, ils la devaient au départ prochain du sultan, qui, en effet, le lendemain matin, se rendit à Skutari. Dans toutes les conférences avec Rustem et avec les vesirs réunis dans le divan, les représentants autrichiens n'osèrent pas nommer une seule fois la Transylvanie : à cette condition seulement, leur dit-on, le sultan était prêt à consentir à la paix. Afin de rapporter les instructions pour la conclusion de la paix sur cette base, la cession de la Transylvanie à Zapolya, Malvezzi devait se rendre à Vienne, et pendant ce voyage les deux autres envoyés resteraient à Constantinople. On rédigea le plan d'un renouvellement de la paix pour cinq ans, en vertu duquel, en raison de la perte subie dans la dernière guerre en Hongrie, le présent annuel de 30,000 ducats était réduit de moitié, et il était établi que les paysans dépendant de Szolnok et d'Erlau ne supporteraient pas de plus grandes charges qu'avant la conquête de la première et le siége de la seconde de ces deux places. Ces points furent traités, le 29 août, dans un jardin du faubourg de Chalcédoine, avec le grand vesir; mais la conclusion définitive fut encore différée jusqu'au retour de Malvezzi, et préalablement on n'arrêta que la durée de l'armistice. Quelques discours de Rustem rappelaient les propos orgueilleux d'Ibrahim; mais ils reposaient sur une base plus vraie : ainsi il reprocha aux envoyés la violation du droit des gens par les Hongrois qui avaient coupé le nez et les oreilles à l'ambassadeur envoyé par Suleiman après son avénement au trône. Les représentants autrichiens répondirent qu'ils avaient bien entendu parler de ce fait; mais qu'il n'appartenait pas à Ferdinand, et qu'il s'était passé sous le règne du roi Louis. Mais c'est en punition de ce crime, dit Rustem en se tournant vers Zay, que vous avez perdu Belgrad, le roi et le royaume; et naguère, pour avoir pénétré en Transylvanie, au mépris de la trêve de cinq ans, vous avez encore beaucoup plus perdu que gagné; Temeswar, Szolnok, Lippa et même Becse nous ont été rendus par le ciel. Rustem demanda encore s'ils recherchaient aussi la paix au nom de l'empereur Charles; ils répondirent qu'ils agissaient seulement pour le roi Ferdinand, mais qu'il n'y avait aucun doute que l'Empereur Charles, par amour pour son frère, n'accédât volontiers au traité (1).

Malvezzi alla donc à Vienne; Verantius et Zay restèrent à Constantinople. Neuf mois s'écoulèrent avant que l'on pensât à renvoyer le premier. La maladie qu'il avait contractée dans les cachots de la Tour-Noire et des Sept-Tours était une cause réelle, et fournissait aussi un prétexte spécieux pour un retard dans son retour. D'après une lettre adressée d'Alep, fin de février, mais qui ne parvint à Vienne qu'au mois de mai, à la fin de ce mois Malvezzi reçut des instructions dans lesquelles étaient longuement développées les raisons de la possession légitime de la Transylvanie, et réfutées celles de Suleiman, qui les appuyait sur le droit du sabre (2). Tandis que Malvezzi faisait ses préparatifs de départ, et qu'il était ensuite arrêté au milieu de sa route par une maladie grave, il y avait eu de fréquentes atteintes portées à l'armistice du côté des Turcs. Antérieurement à la mission de Verantius et de Zay, Ulama, gouverneur de Bosnie, avec Murad et Malkatsch, begs de Klis et de l'Herzegowina, avaient porté le fer et le feu aux alentours de Warasdein; mais, près de Kris, sur le chemin des bains de Constantin, surpris par Nicolas, comte de Zriny, avec les troupes

(1) Instructio pro Verantio, Zay et Malvezzio ; Vienne, 13 juin 1553.

(2) Actio Antonii, Francisci Zayi et Joannis-Mariæ Malvezzii, oratorum S. I. R. Majestatis apud principem Turcarum, an. 1553, mens. augusto ; Katona.

(1) Rapport des trois ambassadeurs, dans les Archives impériales.

(2) Instructio pro Malvezzio, Verantio et Zay ; Vienne, 22 mai 1554, dans les Archives impériales.

hongroises, et David Ungnad à la tête des Styriens, il fut défait, et son fils Dschafer tué par Jean Marbez. Pour venger la mort de ce fils, il attaqua les châteaux de Chasma, Werœcze, Dombra; mais Pierre Erdœdy et Georges Zluny descendirent la Save avec trente bâtiments appelés tschaiks ou nassades, et Marc Tomasovich enleva et saccagea les châteaux de Gradisca et de Velika (1). Une expédition beaucoup plus importante par ses conséquences fut la surprise, dans l'année suivante, de la forteresse de Fulek, formée de deux châteaux au-dessus l'un de l'autre. Les ouvrages inférieurs renfermaient des souterrains où se trouvaient des citernes, une poudrière et des cachots. Tout récemment, Fulek avait été fortifié encore par le possesseur, François Bebek. Par la manœuvre d'un prisonnier turc renfermé dans le château supérieur, le vaillant Hamsa, sandschakbeg de Szecseny, qui n'avait été relâché sous rançon que l'année précédente par les ambassadeurs se rendant à Constantinople, occupa la formidable position. Bebek, Balassa et Pereny amenèrent bien vite des troupes; mais il était trop tard. Durant quinze jours, le château inférieur se maintint encore, quoique foudroyé par l'artillerie d'en haut; mais il tomba aussi entre les mains des Turcs, lorsque le gouverneur d'Ofen, Tuighun-Pascha, fut arrivé avec des renforts.

Le pascha d'Ofen représenta l'entreprise contre Fulek comme une juste représaille de la surprise d'Hollokœ, prétendant avoir chargé le sandschakbeg d'Hatwan et celui de Stuhlweiszemburg de rétablir le repos. En même temps qu'éclataient ouvertement les hostilités en Hongrie, les travaux des Turcs se poursuivaient en Transylvanie, et Suleiman n'en détournait pas un instant ses regards. Depuis que, deux ans auparavant, un tschausch, au nom du vesir Ahmed, avait parcouru la Transylvanie avec des fermans menaçants adressés à toutes les villes, aux États et aux nobles du pays, de temps en temps se succédaient encore des missives et des lettres du sultan; il en fut adressé aussi d'Alep (2). A Constantinople, les ambassadeurs Verantius et Zay combattaient sans relâche les envoyés de la reine Isabelle et de Petrovich. Ceux-ci, introduits par l'interprète Mahmud (le renégat allemand), recommandèrent la reine et son fils à la protection de Suleiman, et demandèrent la restitution de Lippa, Solymos, Csanad, Csailyath, Fenlak, Nagylak et Szolnok, à la Transylvanie; les présents qu'ils apportaient en riches étoffes de soie valaient 800 ducats. Deux interprètes, le Hongrois Ferhad et l'Allemand Mahmud, et le tschausch Urudsch, partirent avec la mission d'appeler l'assistance de Petrovich et des beglerbegs d'Ofen et de Temeswar pour installer le fils de la reine Isabelle comme prince en Transylvanie (1). Ces mouvements et les victoires de Suleiman en Perse devaient faire presser l'envoi si longtemps retardé des ambassadeurs. A la place de Malvezzi, alors expirant, et qui bientôt après mourut à Komorn, fut nommé le Néerlandais Auger Busbek, qui reçut des démonstrations bien plus développées que jamais des droits de Ferdinand à la possession de la Transylvanie; dans les instructions rédigées pour lui et ses deux collègues, après toutes les preuves de légitimité, on produirait, s'il y avait lieu, la prière d'obtenir la Transylvanie comme un présent de la générosité de Suleiman (2). Le 10 janvier 1555, Busbek arriva à Constantinople, où le vesir Ibrahim occupait la place du kaimakam, déposé en même temps que son frère Rustem; celui-ci avait ordre de faire partir les trois ambassadeurs pour Amasia, où Suleiman passait l'hiver. Ce voyage diplomatique a été rendu fameux par les lettres de Busbek (3) et par la découverte du monument d'Ancyre, de l'époque d'Auguste (4). Les ambassadeurs furent d'autant mieux accueillis qu'ils apportaient 10,000 ducats et de la vaisselle d'argent richement dorée. Ahmed leur demanda si c'étaient des présents ou un tribut. Ils répondirent que la vaisselle était un don, et que les ducats formaient le tribut pour la Transylvanie (5). Ils se plaignirent des violations multipliées de l'armistice, que

(1) Istuanfi, l. XIX, dans Katona, l. XXII, p. 450.

(2) D'Alep, en date du 7 avril 1554, à Kendy, Dobo et autres.

(1) Rap. des ambassad., dans Katona, l. XXII, p. 565.

(2) Exemplum instructionis ad principem Turcarum, A. D., 1554, die 23 novembris.

(3) Augerii Gislenii Busbequii legationis turcicæ epistolæ quatuor.

(4) Antiquitates asiaticæ, accedit monumentum ancyranum, par E. Chishull; Londini, 1728, p. 165.

(5) Rapport d'ambassade de Busbek, du 14 août 1555.

s'étaient plu à fouler aux pieds le noir Hamsa, par l'enlèvement de Fulek; Arslan, sandschakbeg de Stuhlweiszenburg, par l'incendie de Palota; le sandschakbeg de Weszprim, par les ravages du pays au-dessous de Pato et de Somlyo; le commandant de Gœrœsgal, par des courses au-dessous de Szigeth et de Paczod; celui d'Hatwan, par des sorties du côté de Poroszlo et d'Erlau; d'autres officiers encore, par l'attaque de Csobancz, Tihany et Olohvar (1). Malgré ces plaintes, et tant de raisons exposées par écrit pour démontrer plus complétement encore que dans les instructions la légitimité de la propriété, et quoique, pour le cas de la concession par Suleiman, ils promissent à ce monarque 80,000 ducats, à son écuyer très-influent, 20,000, et aux trois vesirs, 14, 10 et 4,000 ducats, selon leur rang (2), ils ne purent obtenir rien autre chose qu'une trêve de six mois et une lettre de Suleiman pour Ferdinand, que Busbek devait porter, pour revenir ensuite avec de nouvelles instructions (3). A l'audience, Busbek exprima, dans son discours, l'espoir de rapporter de Vienne une réponse favorable : «Nous l'espérons», répondit le sultan. Les offrandes de Ferdinand et du schah furent présentées en même temps dans un divan solennel par les ambassadeurs venus pour solliciter la paix. Le Persan réussit dans sa mission; mais les Autrichiens durent ajourner leur succès. Le jour même du départ de l'envoyé de Perse, Verantius, Zay et Busbek quittèrent aussi Amasia. Les deux premiers s'arrêtèrent à Constantinople; Busbek prit la route de Vienne avec une lettre de Suleiman. Des envoyés de Venise, de France et de Pologne étaient venus présenter au sultan des félicitations sur les triomphes de sa campagne (4).

Trois semaines après la conclusion de la paix avec les Persans, Suleiman se mit en route d'Amasia [21 juin 1555], où il avait accordé, en récompense de leurs services récents, aux possesseurs de fiefs de différents degrés, des augmentations de solde, et conféré au beglerbeg de Rumili, Mohammed-Sokolli, la dignité de vesir; le gouvernement de la Rumili avait été donné à l'aga des janitschares, Pertew, dont la place était passée à Iskender-Pascha. Les pays placés sous le protectorat de la Porte, la Krimée, la Valachie et la Moldavie, virent aussi des changements de princes dans les trois dernières années. Mirtsche, woiwode de Valachie, après avoir siégé pendant huit années comme premier dignitaire, fut soupçonné, à ce qu'il paraît, de sentiments trop favorables à Ferdinand, déposé, et à sa place fut nommé Petraschko, fils de Radul [24 février 1554] (1). L'année suivante, Alexandre, prince de Moldavie, perdit aussi sa situation, parce qu'il l'avait obtenue par l'influence polonaise, et fut mandé à Constantinople pour répondre sur sa conduite; mais il parvint à se faire donner une confirmation nouvelle [25 octobre 1555] (2). Dans la Krimée, les choses avaient beaucoup de gravité: Ssahib-Girai, qui, en proposant son neveu pour chan d'Astrachan, espérait n'avoir plus à le redouter comme rival à Constantinople, avait été, comme on l'a vu, renversé lui-même. Avec lui furent frappés encore trois fils (3), enfants immolés à la cruauté de Dewlet-Girai qui, à la place d'Emin-Girai, nomma Ahmed-Girai pour kalgha; à partir de ce moment, Dewlet-Girai régna vingt-sept ans, et se montra ennemi redoutable des Russes (4). Ssahib-Girai avait été le dernier chan de Kipdschak de la famille de Dschengis. Iwan Wassili, conquérant de Kasan et d'Astrachan, prit alors l'ancien titre asiatique de czar.

Le 1er août le sultan entra dans son nouveau palais de Skutari. De là il expédia le troisième vesir, Mohammed-Sokolli, avec trois mille janitschares et quatre mille cavaliers dans les cantons de Salonique et de Jenitschehr, où un rebelle, prenant le nom de Mustapha, si déplorablement mis à mort, avait entraîné environ dix mille hommes sous ses drapeaux. Déjà, avant le retour de Suleiman d'Amasia, le prince, gouverneur d'Andrinople, avait envoyé contre ces insurgés un de ses agas et le sandschak-beg de Nicopolis, Mohammed-Chan, de la famille

(1) Rapport des trois ambassadeurs, en italien.
(2) Rapport de Busbek, du 14 août 1555.
(3) Busbek, ep. I.
(4) Dschelalsade, fol. 318, nomme l'ambassadeur français Mondenis.

(1) Ep. Verantii ad Ferdinandum, Constantinopoli, I, I; Mart. 1554, apud Katona, I. XXII, p. 556.
(2) *Ibid.*, 23 oct. 1555, apud Katona, I, XXII, p. 760.
(3) Dans les Sept étoiles errantes, fol. 68.
(4) *Ibid.*, Dschenabi, Nochbetet-Tewarich et Hesarfenn.

Sulkadr. Le prétendant au trône avait nommé un marchand de volailles pour vesir, et deux étudiants pour kadiakers. Le marchand de volailles livra son sultan au sandschakbeg de Nicopolis, qui l'expédia au vesir Sokolli, et celui-ci adressa le prisonnier au sultan. La trahison du marchand de volailles fut récompensée par un bon fief, et le faux Mustapha fut pendu (1). Son supplice étouffa la guerre civile; mais l'esprit vieillissant de Suleiman, dans un corps maladif et fatigué, était agité par des terreurs que provoquait sans doute dans la conscience paternelle le spectre d'un fils injustement sacrifié.

(1) Petschewi, fol. 114.

LIVRE XXXII.

SUPPLICE DU GRAND VESIR AHMED-PASCHA ET RÉINSTALLATION DE RUSTEM. — ACHÈVEMENT DE LA SULEIMANIJE ET D'AUTRES MOSQUÉES DE CONSTANTINOPLE ÉLEVÉES PAR SULEIMAN. — CORRESPONDANCE COURTOISE ENTRE LE SULTAN, LE SCHAH, ET LEURS ÉPOUSES. — MORT DE ROXELANE. — RELATIONS AMICALES ENTRE LES USBEGS ET LES OTTOMANS. — GUERRE DE HONGRIE. — SIÉGE DE SZIGETH. — DESTRUCTION DE BABOCSA, PRISE DE TATA. — IRRUPTIONS EN BOSNIE ET DANS LA CARNIOLE. — AMBASSADES DE FERDINAND ET D'ISABELLE. — AGENTS DU ROI D'ESPAGNE ET DU DUC DE FERRARE A CONSTANTINOPLE. — CAUSES DE GUERRES CIVILES. — BAJESID BATTU S'ENFUIT EN PERSE, OU, APRÈS UN ÉCHANGE D'AMBASSADES, IL FINIT PAR ÊTRE MIS A MORT AVEC SES FILS.

Déjà, dans le livre précédent, on a contemplé une triste face du grand caractère de Suleiman : sa condescendance pour une épouse bien-aimée, qui dégénère en faiblesse, sa rigueur contre un fils trop cher aux janitschares, qui devient de la cruauté ; maintenant nous allons voir ces deux défauts, joints à de la déloyauté, obscurcir encore l'éclat dont il avait brillé. Sans doute il avait eu à soutenir une lutte longue et pénible en lui-même, lorsqu'il fit étrangler le compagnon des jeux de sa jeunesse, l'ami de son âge mûr, l'instrument si puissant de son gouvernement, son beau-frère, ce grand vesir si redoutable et si cher, Ibrahim, au mépris de ses serments donnés dans les entretiens intimes de ne jamais, quoi qu'il arrivât, attenter à sa vie. Ses scrupules pour la violation de la foi jurée furent apaisés alors par la sentence d'un légiste : que le sommeil était une mort apparente, et que l'homme endormi présentait la ressemblance d'un mort (1). Sa conscience dut être beaucoup moins agitée par le supplice du grand vesir Ahmed qui, au moment de la déposition de Rustem, avait refusé fermement d'accepter la place dangereuse à lui offerte, et n'avait fini par s'y décider qu'en cédant à une sorte de contrainte, et sur le serment solennel de Suleiman de ne jamais le déposer. « Dans le fait, dit Hadschi-Chalfa, auteur des Tables chronologiques de l'histoire ottomane, il ne l'a pas déposé, il la tué. » Dans le plein exercice de sa dignité, au moment où, un jour de divan, il se rendait à l'audience du sultan, il fut saisi et décapité devant la salle d'audience (1) [28 septembre 1555]. On donna pour motif de cette condamnation capitale, qu'il avait voulu par des calomnies, enlever à l'ancien gouverneur d'Égypte, devenu vesir, Ali-Pascha, la faveur du sultan, et lui faire arracher sa dignité avec la vie. Voici comment les choses ont dû se passer : A peine parvenu à la première dignité de l'empire, pour remplacer un gouverneur d'Égypte, Ali-Pascha, appelé au poste de vesir, homme joyeux, bon vivant, d'une énorme corpulence, Ahmed avait envoyé au Kaire un de ses parents, Dukagin-Mohammed-Pascha, et lui avait donné l'ordre d'augmenter autant que possible l'excédant revenant annuellement au trésor du sultan : vraisemblablement Ahmed espérait ainsi se maintenir au niveau de son prédécesseur Rustem, qui enrichissait le trésor du sultan par tous les moyens (2). Ali le Gros s'était borné, durant son gouvernement, à tirer la somme annuelle accoutumée; Dukagin-Mohammed, la première année, l'augmenta de

(1) Sagredo, l. IV; Venezia, 1688, p. 221.

(1) Petschewi, fol. 115; Aali.

(2) Busbek, ep. I, s'étend longuement sur le génie financier de Rustem.

150,000 ducats. Suleiman fit des observations à Ali sur cette différence dans les revenus, et celui-ci répondit qu'il avait préféré administrer le pays suivant les anciens règlements plutôt que de le ruiner à force d'extorsions. Néanmoins, à Amasia, Suleiman fit suivre contre lui une enquête dont les résultats l'auraient perdu si en même temps n'avait été interceptée une lettre d'Ahmed à Dukagin, dans laquelle le vesir lui recommandait de lever plus d'argent encore, si c'était un moyen de se défaire d'Ali. Celui-ci porta cette lettre au sultan; de plus, tandis que Suleiman se rendait à la mosquée, une supplique lui fut présentée, dans laquelle se trouvaient des plaintes mensongères sur les oppressions d'Ali. En examinant les choses de près, on découvrit que le porteur de la supplique la tenait d'un tschausch auquel elle avait été donnée par le grand vesir. C'est ainsi que dans Constantinople on rapportait les motifs apparents du supplice d'Ahmed; mais personne ne croyait à ces récits. La véritable cause de la ruine du grand vesir était celle qui a été donnée par tous les historiens ottomans contemporains et les auteurs de rapports européens, le désir de la sultane russe de replacer son gendre à son ancien poste. Rustem n'avait été sacrifié que pour le moment, afin d'apaiser les murmures des janitschares irrités du meurtre du prince Mustapha, et menaçant de se soulever. Les intrigues du harem pouvaient arriver, sans trop d'efforts, au renversement d'un homme dont l'élévation n'avait été que provisoire : les calomnies sur l'administration d'Ali purent fournir un prétexte; mais sur la véritable cause l'opinion fut unanime à l'intérieur comme au dehors de l'empire. Lorsque plus tard Hasan-Pascha se rendit en Perse comme ambassadeur de Suleiman, le schah Tahmasip lui reprocha les supplices d'un prince tel que Mustapha, d'un grand vesir tel qu'Ahmed, comme les deux plus grandes taches du règne de Suleiman (1). Le mérite de la conquête de Temeswar et de l'enlèvement du camp persan n'avait pu balancer les intrigues des femmes et de Rustem, qui fut réintégré dans la première dignité de l'empire.

L'été suivant fut achevée heureusement la construction de la Suleimanije, la plus belle mosquée dont fut décorée la capitale de l'empire sous la domination ottomane. Les travaux avaient coûté plus de 700,000 ducats. Ce monument ne le cède à Aja-Ssofia que par la hardiesse de la coupole, la magnificence des colonnes et la grandeur des souvenirs historiques; mais l'ensemble des constructions accessoires, et les ornements d'architecture, en font une œuvre de premier ordre. La Suleimanije est la seule mosquée élevée par Suleiman qui porte son nom; six autres, dont les frais furent tirés en partie de sa cassette privée, portent les noms de son père, de ses fils, de la sultane Churrem, et de sa fille, épouse de Rustem.

L'achèvement de la Suleimanije et la réinstallation de Rustem comme grand vesir furent considérés comme des événements politiques d'une si grande importance, qu'un ambassadeur persan vint tout exprès pour offrir là-dessus des félicitations au sultan. Il apportait un certain nombre de lettres du schah pour le sultan et pour Rustem; du fils du schah, le prince Mohammed, pour le grand vesir; de la première épouse du schah, appelée en Perse l'épouse du harem, pour la sultane Chaszeki. Les formules de salutation et les titres employés dans ces épitres, le style dont elles étaient écrites, formaient par leur pompe et l'exagération des éloges, un contraste frappant avec le ton de la correspondance engagée durant la guerre. Après deux feuilles in-fol. de félicitations et de compliments en prose et en vers, le schah s'adresse enfin au « sultan des deux parties de la terre, favorisé de la bienveillance divine, orné de la grâce du Seigneur, comblé des dons du Tout-Puissant, au chakan des deux mers, nommé prophète de deux espèces de créatures, des hommes et des démons, etc... » Il le complimente sur l'achèvement de la mosquée dont il n'y a point d'égale sur la terre, et le remercie de la facilité désormais assurée au pèlerinage de la Mecque. La lettre de Suleiman, beaucoup plus courte, commence ainsi : « Seigneur de la majesté, ferme comme le ciel, qui s'élève brillant comme le soleil, environné de l'éclat de Dschemschid, doué de l'autorité de Dira, de l'habileté de Chosroes, du bonheur de Jupiter, possesseur de la couronne de Keikobad, du trône de Feridun, schah du trône de la magnificence, lune

(1) Busbek, ep. I, s'étend longuement sur le génie financier de Rustem.

du ciel de la puissance, qui arbore les bannières de l'honneur et de la fortune, qui étend le tapis de la modération et de l'habileté, point du lever des étoiles des bonnes qualités, source et berceau des vertus, etc... »

Par la comparaison de ces titres avec ceux que nous a conservés Agatias, dans la lettre de Chosroes-Perwis à l'empereur grec, on voit que le style de cour, en Orient, a peu changé au fond dans l'espace de mille ans; malheureusement il ne nous reste des temps anciens aucune correspondance entre une reine de Perse et une impératrice grecque, pour établir des rapports avec les formes suivantes du style épistolaire du harem. Voici le début de la lettre de l'épouse du schah : « Brillant joyau de la louange telle qu'elle s'élève des chaires du ciel, de la bouche des anges qui jour et nuit louent le Seigneur, prière la plus tendre à laquelle Dieu prête l'oreille parmi toutes celles qui, dans les mosquées et les cellules, sortent de la bouche des fidèles croyants actifs dans les bonnes œuvres, ornement des temps, le plus précieux de tous les bijoux, soyez présentée à l'habitante des régions supérieures, douée de la majesté de Jupiter, environnée de l'éclat de l'étoile du matin, magnifique comme Ferengis (1), puissante comme Balkis (2), noble comme Suleicha (3), sans tache comme Marie, douée de la force vivifiante du soleil, par vos qualités attrayantes la gloire des femmes considérées comme des anges, la Kaidafa (4) des temps, la Nuschabe à laquelle les jours sont consacrés, la sultane Chaszeki. » Elle la félicite pour le mérite de la construction d'une mosquée; lui envoie quelques exemplaires du Koran en présent, espérant qu'ils seront recueillis, pour un pieux usage, dans la mosquée. Chaszeki répond : « Perles des plus pures prières de la couronne de roses que récitent les anges, coraux vaporeux des meilleurs désirs que produisent les pieux moslims dans les mosquées, soyez favorablement accueillies comme ornement du paradis par celle qui, douée de la jeunesse des houris, de la vertu de Suleicha, de qualités prépondérantes, et de la force dominatrice de Darius, qui règle en souveraine les conseils du monde, par Marie qui, ardente comme Jésus, recouvre l'astre éclatant de la ceinture nuptiale, la perle brillante de la couronne de chasteté, par le voile de la pureté, image dérobée aux regards des profanes. » Le prince Mohammed s'adresse sur le même ton au grand vesir, en le félicitant de sa réintégration dans sa dignité antérieure : « Le bonheur a tenu ce qu'il avait promis, et l'astre de la victoire atteint le point d'où, grâce à Dieu, il reprend ensuite sa course; car le soleil, après s'être couché, se relève de nouveau. » Le porteur de ces lettres et de ces présents était Tubet-Aga, serviteur vieilli dans les emplois de la cour de Perse, à laquelle il était attaché depuis un demi-siècle (1).

Après l'achèvement de sa mosquée, le premier soin de Suleiman fut d'installer des savants distingués dans les quatre académies attachées à ce temple. A ces places de professeurs furent affectés des revenus plus considérables qu'à toutes les autres, de sorte que, dans la hiérarchie de l'enseignement, elles furent portées aux premiers rangs : elles y sont restées depuis. Le choix du souverain tomba sur quatre légistes signalés par leurs ouvrages, auxquels leur mérite avait déjà procuré la protection du savant mufti Ebusuud et celle du grand vesir Rustem. Deux d'entre eux avaient été précédemment attachés aux académies fondées par Rustem à Kutahije. L'un, descendant de Dschelaleddin-Rumi, le grand poëte mystique des Persans, était Mohammed-Ben-Churrem, dont la glose au Tedschrid, grand traité de métaphysique de Naszireddin de Tus, a été conservée en manuscrit de la main de l'auteur dans la bibliothèque attachée à la Suleimanije, comme un précieux monument bibliographique; celui-ci eut l'académie située au midi, du côté occidental de la mosquée; celle du nord fut confiée au grand savant Ali-Kinalisade; les deux autres académies, du côté oriental, furent attribuées à Mimarsade, fils de l'architecte, et à Kasisade, le fils du juge. Tous deux ont écrit des commentaires et des gloses marginales aux traités fondamentaux de la législation islamite; le second, qui s'éleva plus tard au poste de mufti, a donné son nom à une mosquée fondée à Constantinople

(1) Épouse de Siawusch, fille de Efrasiab.
(2) La reine de Saba.
(3) La femme de Putiphar.
(4) La Kaudake des Grecs.

(1) Ces lettres se trouvent toutes dans l'appendice au journal de Suleiman.

et à une salle de lecture du Koran. La sultane Chaszeki, la Russe Churrem, ne survécut pas longtemps à l'achèvement de la Suleimanije, et à son triomphe assuré par la réintégration de son gendre comme grand vesir, par la mort du successeur au trône, qui laissait les accès libres à l'un de ses propres fils. Elle fut ensevelie contre la Suleimanije, sous un mausolée particulier. La même année vit la mort de la reine Isabelle, dont l'influence avait été si funeste sur les destinées de la Hongrie; de la reine Marie d'Angleterre, et de l'empereur Charles V.

En même temps que l'ambassadeur persan parurent aussi à la porte de Suleiman trois messagers, porteurs de lettres du chan des Usbegs, souverain des pays au delà de l'Oxus, maître de Samarkand et de Buchara. L'histoire de cette dynastie est restée jusqu'alors dans des ténèbres si profondes, ou elle est tombée dans une telle confusion, grâce à des recherches récentes, qu'il y aurait quelque mérite à l'éclaircir avec des relations et des pièces dont il n'a point encore été fait usage (1), quand bien même il ne serait pas indispensable, pour celui qui veut suivre de près les phases des destinées des Ottomans, de connaître plus intimement la dynastie des Usbegs, en rapport d'affinité si étroite avec les Ottomans, par l'origine, la langue, la situation et la religion, et leurs alliés intimes contre les Persans. Les Persans se trouvent entre les Usbegs, à l'orient, et les Ottomans à l'occident; ces deux peuples, de race turque, professent la doctrine des sunnites, et sont donc, par cette communauté de foi, naturellement ligués contre les schiites persans; l'identité d'intérêts politiques les pousse en outre contre des voisins dont les domaines sont interposés entre eux. La dynastie turque scheibani des Usbegs, au delà de l'Oxus, s'éleva au temps où, dans les pays en deçà de ce fleuve, les Ssaffi se saisissaient du trône de Perse. L'Usbeg Schahi-Beg et Schah-Ismaïl, fondateur de la puissance des Ssaffi, se heurtèrent les armes à la main, et, en suivant le cours des exploits d'Ismaïl, on a déjà fait mention de la bataille de Merw: le trophée de cette victoire fut le crâne de Schahi-Beg qu'Ismaïl fit orner d'or et de pierreries pour qu'il lui servît de coupe, selon les anciennes mœurs des conquérants barbares. Schahi-Beg, fils de Schah-Budak, était le petit-fils d'Ébulchair-Schah-Bacht ou Schei-Beg, chan de Kiptschak, qui, après la conquête de Samarkand, avait épousé la veuve du souverain du pays, Abdulasis-Mirsa, sœur d'Ulug-Beg, de laquelle il eut deux fils, Kudschkundschi, et Sundschak; une autre épouse lui avait donné trois fils : Schah-Budak, Chodschkumet Sandschar. Après qu'Ebusaid, petit-fils de Timur, eut été battu et tué par Usunhasan, son fils Sultan-Ahmed lui avait succédé [1468], et après la mort de celui-ci, Schahi-Beg assiégea le petit-fils d'Ahmed, Usta-Ali, fils de Mahmud, dans Samarkand, l'attira dehors par des promesses, et le mit à mort [1504]. Dès lors, Schahi-Beg fut maître des pays au delà de l'Oxus; il en fut expulsé pendant trois ans par Baber, petit-fils d'Ebusaid, souverain de Kabul; mais il finit par rejeter celui-ci dans ses propres États. Schahi-Beg régna sur les pays au delà de l'Oxus jusqu'à la malheureuse bataille de Merw [1510]. Après cet événement, Baber-Mirsa sortit de Kabul, et fit des progrès dans la contrée; mais il en fut chassé encore par Kudschkundschi, oncle de Schahi-Beg. Kudschkundschi régna vingt-trois années, durant lesquelles il lutta souvent avec les schahs de Perse Schah-Ismaïl et Tahmasip, et fut presque toujours victorieux. Il combattit le grand vesir d'Ismaïl, l'émir Nedschm-Sani, avec soixante mille hommes; le grand vesir périt dans l'action [1531], et Baber-Mirsa, qui s'était avancé de Kabul pour la seconde fois, se retira aussitôt pour ne plus reparaître dans la Transoxane (1). Le fils de Kudschkundschi, Ebusaid, occupa le trône pendant six ans, après son père (2). Il assiégea le fils de Tahmasip [1539], le prince Behram, à Herat; mais, à l'approche du schah, il se retira derrière l'Oxus. Il eut pour successeur Obeidullah, petit-fils de Schah-Budak, neveu de Scheibani; ce prince valeureux triompha dans les guerres contre les Persans, dont il tua jusqu'à quatre

(1) Dschenabi et le Nochbetet-Tewarich, Hesarfen et Abdulasis, le rédacteur du Rausatul-Ebrar, ne sont que des abréviateurs de Dschenabi; les lettres de Borrak-Chan dans le journal de Suleiman.

(1) Dschenabi, Nochbetet-Tewarich.
(2) *Ibid.*

mille, et anéantit hors de Nischabur le gouverneur d'Herat, Chalife-Rumli. Versé dans la science des lois, formé aux belles-lettres et à l'art oratoire, habile même dans la versification turque, il aima et sut apprécier les poëtes et les savants (1).

Jusqu'à Obeidullah, l'histoire des Ottomans ne fait mention d'aucune relation amicale entre Constantinople et les pays de l'Oxus; mais les bons rapports s'établirent d'eux-mêmes dans la dernière campagne de Suleiman en Perse, entre ce prince et Obeidullah, comme entre deux alliés naturels ligués contre le schah de Perse, leur ennemi commun. Alors la domination des Scheibani s'étendit par delà l'Oxus, vers le Chorasan, où ils possédèrent les villes de Bestam et de Damaghan (2). Après la mort d'Obeidullah, régna Abdullah [1543], fils de Kudschkundschi, mais seulement pendant six mois; il eut pour successeur son frère Abdul-Latif, appelé aussi Abdulasis, prince juste, sage, qui gouverna douze années. Tandis que Suleiman faisait son expédition de Perse, il envoya à ce prince, non-seulement des paroles d'amitié, mais encore des secours efficaces, car il expédia comme ambassadeurs trois cents janitschares qui traînaient après eux des canons. A l'arrivée de cette ambassade, Abdulasis rendait l'âme, et Borrak-Chan, petit-fils d'Abulchair par Sundschuk, se saisit du pouvoir souverain. On voit comment il y parvint, par ses propres expressions dans la notification de son avénement au trône : « Après qu'Abdulasis-Chan se fut élevé au paradis, le chalifat et la domination sont échus à nous, ses frères, qui nous trouvons à Samarkand auprès du chan; et les autres sultans, maîtres des châteaux de Dabusi, Kufin, Kermine, Kesch, Karschi et Chasar, se confiant dans leurs forteresses, firent une telle résistance qu'il nous fallut guerroyer durant les deux dernières années. » En conséquence, il s'excuse du retard dans l'envoi des secours promis au sultan contre la Perse, depuis l'arrivée des janitschares et des canons; maintenant il annonçait qu'il était maître de Samarkand; que Pir-Mohammed-Sultan et ses frères avaient pris la fuite; que tous leurs châteaux étaient enlevés, et que Buchara seule tenait encore; aussitôt que cette place aurait succombé, il marcherait vers le Chorasan. Mais, deux mois après, il lui apprit le progrès de ses armes portées au-delà de Buchara, par le nisameddin Ahmed-Tschausch-Beg qui revenait auprès du sultan [avril 1556]. Le porteur d'une troisième lettre fut le scheich Muszliheddin-Mustapha, qui se rendit à Constantinople pour y visiter ses parents. Suleiman répondit à Newrus-Ahmed-Behadir, surnommé Borrak-Chan, dans deux lettres séparées : il parla, dans l'une, de recommandations pour le scheich allant visiter ses parents; dans l'autre, à propos de la notification de l'avénement au trône, il dit qu'il était prêt à entretenir les relations d'amitié engagées avec Abdullah et Abdul-Latif; mais que pour le moment il ne pouvait, ni donner, ni accepter des secours (à cause de la paix avec les Persans).

En Hongrie, la trêve de six mois, obtenue à Amasia par les ambassadeurs de Ferdinand, ne pouvait mettre fin aux hostilités irritées encore par des ressentiments personnels : au mépris des conventions, on ne voyait que luttes et irruptions sur les frontières. Le ban de Croatie avait sollicité la permission de se mesurer en combat singulier avec le pascha de Bosnie, et le baron d'Ungnad, commandant supérieur des troupes styriennes et de la frontière, sur l'ordre de l'empereur, le laissa partir de Pettau pour Saint-Georges, sous la condition que chaque champion ne viendrait qu'avec trois cents, quatre cents ou cinq cents chevaux au plus; dans la suite, cette permission fut révoquée, sur l'observation d'Ungnad, qu'un tel combat entre mille champions pourrait bien rompre l'armistice. Le pascha d'Ofen, Tuighun, se plaignit, dans sa lettre à Sforzia Pallavicini, de l'incendie des villages de Baja, Paks et Gœrœsgal; des sorties de Wolf Dersffy de Szigeth, et d'Etienne Dersffy de Kaposvar, contre les gens de Papa et de Palota. En vain Marc Stansics, le commandant, d'après les ordres de Ferdinand, agit avec une cruelle rigueur contre les pillards des Haiduques, qui écorchaient le peuple des campagnes; en vain, pour effrayer la masse de ces barbares, fit-il arracher les yeux aux coupables, en fit-il sauter en l'air avec de la poudre (1); Tuighun se vit contraint

(1) Dschenabi, Nochbetet-Tewarich.
(2) Dschenabi.

(1) Istuanfi, l. XIX; Forgacs, l. V.

de marcher contre leurs repaires de Korothna, Kaposvar et Babocsa. Pour cette expédition il réunit le beg de Stuhlweiszenburg, Arslan-Beg, le beg de Gran, Ahmed, ceux de Novigrad, Suleiman, de Sexard, Sinan, de Gœrœsgal, Ahmed, d'Hatwan, Mohammed, de Simontornya, Maszum. Avec ces sept chefs, le beglerbeg Tuighun se porta sur les trois places en question, dont les deux premières, lâchement abandonnées par leurs commandants, se rendirent aussitôt; la dernière capitula moyennant une libre retraite pour la garnison. Tuighun fit mine d'assiéger Szigeth; mais la saison étant déjà fort avancée, au bout de deux jours il se retira par Funfkirchen. Après son départ, Kerecsenyi tenta de surprendre le château de Gœrœsgal, où se trouvaient cent quatorze Turcs qui repoussèrent les assaillants, bien supérieurs en nombre, avec une perte de soixante-quatre hommes.

Le siége de Szigeth, abandonné par Tuighun, fut confié alors par Suleiman, gouverneur d'Ofen, à l'eunuque Ali, qui, revenu d'Asie après la paix avec les Persans, venait d'être rétabli dans son ancien commandement. Ce chef, vaillant et habile autant que son extérieur était repoussant, déclara aux envoyés de Ferdinand qu'il allait soumettre la Hongrie, non par le sabre et le mousquet, mais avec des bâtons et des massues. Les envoyés lui répondirent qu'il n'avait qu'à s'avancer, qu'il rencontrerait des hommes prêts à répondre aux bâtons avec des balles, et à opposer des lances aux massues (1). Le 21 mai 1556, Ali-Pascha, avec Derwisch-Beg de Funfkirchen, Ahmed-Beg de Babocsa, Naszuh-Beg de Koppany, et d'autres sandschakbegs, vint asseoir son camp devant le château de Saint-Laurent situé à un mille de Szigeth. Trois jours après commença le siége; mais ce ne fut qu'un prélude de la lutte engagée dix ans plus tard sur ce théâtre, et qui a immortalisé Szigeth dans l'histoire. Cette fois les assiégeants, ayant rempli le fossé de bois et de fascines, livrèrent l'assaut au château un mois après avoir paru devant Szigeth, et lorsqu'ils étaient déjà maîtres de la ville. Mais Ali Beg, Naszuh-Beg de Koppany, périrent avec plus de sept cents hommes; les begs de Babocsa et de Szolnok, Ahmed et Mahmud, furent blessés; l'aga des janitschares Veli resta prisonnier; vingt-neuf têtes furent portées en trophées dans le château; on mit le feu au bois et aux fascines dans le fossé, ce qui amena l'incendie d'une partie de la ville (1). Pendant que les Turcs se ruaient sur Szigeth, le palatin Thomas Nadasdy assiégeait Babocsa avec des troupes autrichiennes, styriennes, bavaroises et hongroises : les deux polweilers Henri de Puchheim et Jean Rauber menaient les tirailleurs autrichiens appelés communément diables noirs; le vieux Lenkowitz commandait trois cents hussards et les Styriens; André Rindscheidt et Siegesdorfer avaient sous leurs ordres, le premier six cents cavaliers pesamment armés, le second six cents fantassins; Georges de Thanhausen avait envoyé l'artillerie de Gratz à Kanisa par Radkersburg. A ces forces se joignirent les Hongrois François Tahi, Jean Pethœ, deux Banfy et Nicolas Zriny; les volontaires des frontières ramassés à la hâte dans les villes frontières, Haidukes, Martoloses, Uskoques, Morlaques. A la nouvelle du siége de Babocsa, Ali-Pascha, laissant des troupes pour contenir Szigeth, marcha lui-même contre le palatin avec vingt mille cavaliers, dix mille janitschares, et un même nombre d'aventuriers et de pillards rasciens et serviens réunis à la hâte (2). Le 21 juillet, il se trouva en face de l'armée hongroise, qui le battit sur la Rinya. A la suite de cette action Ahmed-Beg abandonna Babocsa, à laquelle les vainqueurs mirent le feu et dont ils firent sauter les ouvrages. Du côté de Ferdinand, le frère consanguin du palatin Jacob Nadasdy et Jean Csobor, les Styriens Theobald Ziegler et Christophe Siegesdorfer, étaient restés sur le champ de bataille avec deux cent soixante-dix vaillants soldats (3). Ensuite l'eunuque revint devant Szigeth, dont il leva le siége le 31 juillet. Pallavicini, polweiler, Lenkovitz et Zriny, menèrent leurs troupes contre Korothna qu'ils enlevèrent d'assaut, après quoi

(1) Istuanfi, l. xix.

(1) Istuanfi, Historia obsidionis et oppugnationis arcis Zigeth in Hungaria a Marco Horvath loci illius capitaneo, etc..., l. xxiii; die augusti 1556.... De obsidione Zigethi autore sambucco, dans le Syndromus, fol. 112; Wolfgangi laccii regii historici et medici rei contra turcas gestæ, 1556.

(2) Istuanfi, Hérald.

(3) *Ibid.*

les garnisons turques de Saint-Martin, Saint-Laurent, Sellye et Gœrœsgal, abandonnèrent ces places. Kasim-Pascha fit une vaine tentative, avec six mille hommes, sur Csurgo, et Musa, kiaja du beglerbeg de Rumili, sur Szigeth : le premier se retira ; l'autre, moins heureux, resta entre les mains de l'ennemi (1). L'eunuque avait perdu plus de dix mille hommes dans cette campagne glorieuse pour les Hongrois, et dans laquelle les soldats allemands étalèrent leur horrible convoitise en ouvrant les cadavres qu'ils soupçonnaient renfermer de l'or (2).

En Bosnie, antérieurement au siége de Szigeth, le nouveau sandschakbeg Ali-Molkodsch avait tenté d'enlever le château de Kruppa, et celui de Kostainicza entouré comme une île par l'Unna. Voyant ses plans déjoués par l'activité de Zriny, il fortifia Bunich et Perussich. A la suite du siége de Szigeth, tout le pays entre l'Unna et la Kulpa fut mis à feu et à sang, et Kostainicza succomba. Le sandschakbeg de Bosnie appela le vaillant Zriny à un combat singulier, et malgré les défenses récentes de Ferdinand contre ces sortes de luttes, Zriny parut sur le terrain désigné de Kaproncsa, mais si bien accompagné (il avait dix mille hommes), qu'Ali-Malkodsch n'osa point en venir à un engagement. Bientôt après ce dernier fut remplacé par Ferhad qui, avec quelques milliers de Turcs, s'avança de Posega sur la frontière Wende; mais le vieux général styrien Lenkovitz l'attendait au pas de Rakonigh et de Saint-Helena, avec trois cents Allemands pesamment armés, cent chevaux légers croates et cent arquebusiers italiens qui, poussant le cri de guerre « au nom de Dieu, » tombèrent sur les Turcs, leur tuèrent deux mille hommes et en prirent quelques centaines (3). Un corps plus considérable, formé de cinq à six mille hommes, marcha deux ans après du côté de Mœttling dans la Carniole; il se dirigea vers Gotschee et Reifniz, d'où les flots d'akindschis se répandirent par Adelsberg, Zirkniz, Karst, Breg, jusques à Klan, et après une attaque sur le Tabor à Klan, revinrent par Grobnik à travers la vallée de Wedniz, emmenant les troupeaux et la population (1). Dans l'année qui précéda la dernière irruption dans la Carniole, Tata tomba entre les mains des Turcs par la négligence du commandant, et grâce à l'esprit actif et rusé d'Hamsa-Beg, qui jadis avait surpris Fulek avec tant de bonheur. Jean Nagy, commandant de Tata, s'était rendu, pour des affaires particulières, à la ville voisine de Komorn : la garnison était plongée dans le sommeil de l'ivresse. Hamsa-Beg, informé de ces circonstances par ses espions, s'approcha de nuit, escalada le mur extérieur de la ville, et enfin le château même, égorgea les sentinelles noyées déjà dans le vin, avant qu'elles eussent le temps de s'éveiller. La forteresse d'Hegyesd, perchée sur un rocher, près du Balaton, fut surprise et enlevée par les martoloses d'Hamsa (2). Après la conquête de Tata, Rustem ordonna que le Persan Welidschan, sandschakbeg de Fulek, partant d'Ofen, fît une irruption du côté de Zips. Welidschan, tirant des soldats des garnisons de Tata, Gran, Weszprim, Waizen, Hatwan, Czecseny, Pest, Ofen, réunit environ trois mille hommes, avec lesquels il investit Szikszo. Les fidèles capitaines transylvaniens de Ferdinand, Georges Bebek, Jean Pethœ et Emerich Telekessy, battirent les envahisseurs près du village de Kafa, sur le Sajo, et leur firent subir une perte considérable; mais deux agas des Gœnnullus et des Beschlus leur enlevèrent deux mille prisonniers, reprirent trois cents Turcs qu'ils emmenaient, et se saisirent de quatre drapeaux (3).

Cependant les ambassadeurs de Ferdinand à Constantinople, au milieu de plaintes continuelles sur les irruptions des Turcs et l'enlèvement des places, essayaient vainement de négocier la paix sur la base de la possession de la Transylvanie. A la fin de l'année même où il avait quitté le sultan à Amasia, Busbek était revenu à Constantinople, où il trouva un grand changement dans les choses : Rustem réintégré dans la première dignité de l'empire, à la place d'Ahmed mis à mort (4). A la lettre que lui re-

(1) Istuanfi, l. XIX ; Forgacs, l. VII, p. 182.
(2) Istuanfi, l. XIX.
(3) Valvasor, l. IV, p. 465 ; et Jules César, l. VI, p. 78, qui double la perte et la porte à quatre mille.

(1) Valvasor, l. IV, p. 466.
(2) Istuanfi, l. XX, p. 396.
(3) Katona, l. XXIII, p. 97, réduit les nombres trop élevés de cinq mille morts et treize drapeaux ; il les donne d'après le rapport officiel de Telekessy.
(4) Busbequii epist. III.

mit Busbek, Suleiman répondit par une autre que porta un messager d'État (1). Bebek, que la reine Isabelle avait envoyé à Constantinople, travaillait activement contre les ambassadeurs de Ferdinand, en poussant à la guerre (2). Les représentants autrichiens insistaient sur l'état de possession, tel qu'il était avant leur arrivée. Plus tard, trois plénipotentiaires d'Isabelle demandèrent Lippa et Temeswar. Les agents de cette princesse comme ceux de Ferdinand furent congédiés avec un refus. Verantius et Zay partirent avec une lettre qui réclamait Szigeth (3); Busbek resta seul à Constantinople. A la place de l'eunuque Ali, mort peu de temps après son échec de Szigeth, avait été nommé Kasim, auquel succéda, au bout d'une année, le précédent beglerbeg Tuighun, qui après l'expiration d'une année encore dut laisser son commandement à Rustem-Pascha. Busbek reçut pour nouvelle instruction de représenter que l'abandon de Szigeth était inconciliable avec l'honneur du roi, qu'il n'était pas autorisé à tripler les présents d'honneur que l'on demandait, mais que néanmoins ce point serait accordé si Tata était restituée. L'interprète Murad fit savoir encore à l'ambassadeur que, sans la cession de Szigeth, il ne fallait plus songer à une réponse pacifique (4). Néanmoins une nouvelle trêve fut conclue pour six mois par Busbek, et il fut enjoint aux commandants des châteaux de Hongrie de l'observer. Le sultan fut déterminé à ce parti par les querelles entre ses fils, qui seront exposées bientôt avec détails.

Au commencement de l'année 1559, les négociations qui duraient depuis six ans parurent enfin arriver à la conclusion désirée. Après des conférences entre Rustem et Busbek, dans lesquelles le premier réclama en vain Szigeth et le second Tata, l'un se plaignit inutilement des martoloses, l'autre des haiduques, Busbek informa sa cour que la paix pourrait être obtenue pour huit années, sur la base de l'état de possession actuelle, mais qu'il y avait peu d'espoir pour l'acquisition de Tata (1). Là-dessus Ferdinand envoya quatre lettres diverses datées d'Augsburg du 29 avril, contenant des modèles de traités différents les uns des autres; dans les plus favorables étaient insérés les articles relatifs à la restitution de Tata, Fulek et au châtiment d'Hasam-Beg; le quatrième projet, rédigé d'après les dernières paroles de Rustem, abandonnait ces points (2). Albert de Wysz, porteur de ces pièces, parut dans le camp de Skutari, que Suleiman avait établi pour être plus près du théâtre des querelles de ses fils, et où Busbek resta trois mois. Durant ce temps l'ambassadeur trouva moyen d'étudier tellement à fond l'état militaire des Turcs, que l'écrit laissé par lui sur ce sujet est resté classique (3). Albert de Wysz apporta pour présents un vase d'argent doré, et une horloge artistement travaillée, qu'un éléphant soutenait sur son dos comme une tour (4). Busbek remit le moins favorable des quatre projets de traité, comme le seul qu'il y eût espoir de faire accepter; mais cela fut sans résultat. Il n'obtint pas plus de succès par ses instances dans lesquelles il sollicitait son congé. Le 7 juin, deux jours après son arrivée à Skutari, Suleiman avait admis l'envoyé autrichien au baise-main dans une audience solennelle. Celui-ci sollicita un traité de paix: quel qu'il fut, dit-il, il garantissait que l'empereur Charles observerait religieusement l'acte envoyé et signé par lui. Quant aux lieux en litige en dehors de la Transylvanie, il avait toujours tenu le même langage, que l'empereur s'accommoderait avec Isabelle; mais il ne voulait pas opprimer les localités de la principauté. Comme ambassadeur il avait tenu sa parole, et remis un projet de traité, selon qu'il l'avait promis. Mais ces raisons ne produisirent point d'effet, et la paix ne fut garantie que d'un côté; car Suleiman, qui voulait toujours avoir Szigeth, n'accepta point encore le traité signé par l'empereur Ferdinand. Ainsi Busbek dut rester encore à Skutari sans que rien fût terminé; et lorsque Suleiman revint dans son palais de Constantinople, Busbek

(1) Miller, ep., p. 149.
(2) Verantii epist. ap. Miller et Katona; Engel, Hist., l. IV, p. 158.
(3) La lettre du mois de schewwal 964 [avril 1557] se trouve dans les Archives impériales.
(4) Rapport de Busbek, du 11 janvier 1559.

(1) Rapport de Busbek, du 11 janvier 1559.
(2) Ferdinandus Busbequio, 29 avril 1559, dans les Archives impériales.
(3) Aug. Busbequii exclamatio sive de re militari contra turcum instituenda consilium.
(4) Busbequii epist., l. III.

fut tenu en surveillance dans l'hôtel des Ambassadeurs. Il adoucit les rigueurs de sa captivité en réunissant des animaux, des plantes et des manuscrits, en recevant des amis dont les visites n'étaient point interdites. Il vit ainsi venir chez lui des Ragusains, des Vénitiens, des Florentins et des Grecs (1). Ces savants loisirs profitèrent à l'empereur et à la science. Busbek enrichit la ménagerie impériale et les jardins publics, transplanta en Autriche des fruits et des fleurs de l'Orient, et rapporta beaucoup de manuscrits grecs, dont le plus beau, celui de Dioscoride, forme encore aujourd'hui l'un des ornements de la bibliothèque de la cour à Vienne (2).

Tandis que Busbek était obligé de rester à Constantinople, les envoyés de la reine Isabelle étaient congédiés avec une lettre adressée au pascha de Temeswar, dans laquelle ce commandant était chargé d'accommoder les différends relatifs aux frontières de Transylvanie (3). Dans le temps où les ambassadeurs de Ferdinand et d'Isabelle se trouvaient à Constantinople, parut aussi dans la capitale de l'empire ottoman le Dadian de Kolchis, selon le titre donné par Busbek, c'est-à-dire le prince de Mingrelie, qui vint rendre ses hommages à Suleiman, et lui offrit en présent un magnifique rubis. Alors aussi Suleiman adressa une lettre au souverain des Russes, auquel il donna pour la première fois le titre de czar, lui rappelant les anciennes relations d'amitié entre la Porte et la Russie, et lui recommandant les marchands qu'il envoyait à Moscou pour y faire des achats (4). Outre les ambassadeurs vénitiens et français, il vint un agent du roi d'Espagne, Franchi de Chios, chargé de solliciter la paix; mais il n'eut pas plus de succès que le baile génois. Alors aussi s'établit une correspondance par écrit avec le duc de Ferrare. Ce souverain, dans une lettre à Rustem, accordait la permission demandée pour le frère du juif Zuan Miquez, de quitter Ferrare avec sa famille (5). Ce Zuan Miquez était le juif portugais appelé plus tard don Joseph, qui sut s'insinuer dans l'esprit de Selim, et s'élever si haut dans la confiance et la faveur de ce sultan, qu'il acquit, comme juif attaché à la cour, l'influence la plus importante dans toutes les affaires; agit d'une manière prépondérante sur la paix et la guerre, et finit par s'élever au rang de duc de Naxos. Busbek ne se montra pas aussi bienveillant que le duc de Ferrare envers le renégat hongrois Ferhad-Pascha. Ce mécréant demandait qu'on laissât venir auprès de lui son père, sa mère et sa sœur. Busbek, qui savait que Ferhad avait déjà fait circoncire son frère, répondit que cette permission serait des plus faciles, si seulement le pascha laissait à ses parents la liberté de leur religion. Ce Ferhad, étant aga des janitschares, avait tellement gagné les affections de Suleiman, en maintenant une discipline sévère dans son corps, que le sultan lui donna pour épouse sa petite-fille, la sultane Humai, fille de son fils chéri Mohammed, et pour le mettre au rang des vesirs il porta le nombre de ces dignitaires jusqu'à cinq. Ferhad avait une belle écriture et faisait des copies du Koran, qu'il vendait cent ducats l'exemplaire; il amassa ainsi de l'argent qu'il destinait aux frais de sa sépulture.

En suivant le cours des hostilités de Hongrie et des tentatives d'accommodement, nous avons été conduits dans le camp de Suleiman, à Skutari, où l'avaient appelé les querelles de ses fils et les symptômes de guerre civile qui menaçaient d'éclater. Avant d'arriver à la conclusion définitive de la paix, il est nécessaire de nous reporter en arrière pour examiner le germe d'où sortirent des fruits si funestes, et d'exposer les causes d'événements si tragiques. Les faits sont racontés dans toutes les histoires de ce temps, d'après les rapports, d'ailleurs si dignes de foi, de Busbek; mais on ne voit ainsi les choses que sous un seul aspect, et aucun historien européen n'a encore consulté sur ce point les Ottomans les plus dignes de confiance, nommément Ali, qui, en sa qualité de secrétaire intime, vit de près le principe des trames et des complots, eut sous les yeux la correspondance écrite entre Suleiman et son fils Bajesid, qui même, ayant mis sa plume au service du grand maître de la cour, Lala-Mustapha-Pascha, rédigea des lettres du prince, puis rappela toute cette lamentable histoire dans

(1) Busbequii epist., l. III.
(2) *Ibid.*, l. IV.
(3) Rapport de Busbek, du 6 août 1559.
(4) Karamsin, Histoire de la Russie, l. VIII, p. 270.
(5) Dans les Scritture tedesche des actes vénitiens des Archives impériales.

un ouvrage spécial. Mustapha, élève et protégé du dernier grand vesir Ahmed-Pascha, était, comme tel, odieux à Rustem, successeur d'Ahmed. Bientôt après sa réintégration dans la première dignité de l'empire, Rustem enleva la place de second écuyer à Mustapha pour en faire un écuyer tranchant, et l'éloigner ensuite dans le sandschak de Ssafed; connaissant plus tard l'attachement de Mustapha pour le prince Bajesid, il le nomma grand maître de la cour de Selim, espérant le ruiner ainsi pour jamais. Mais ce plan manqua complétement, et Mustapha, aussi grand artisan d'intrigues que Rustem, vit dans son nouveau poste la meilleure occasion de fonder sa propre grandeur; en trahissant la confiance dont il avait joui auprès de Bajesid, et faisant servir sa connaissance des secrets de ce prince à sa perte pour assurer le trône à son frère, il espérait acquérir sous le règne de Selim la plus haute influence, et s'élever jusqu'à la dignité de grand vesir. Il dressa donc ses batteries. Il se mit à dire à Selim, croupissant dans la débauche, que la succession au trône ne pouvait lui manquer comme à l'aîné, s'il ne rencontrait pas trop d'obstacles dans Rustem, qui, dévoué au prince Bajesid, ne laissait échapper aucune occasion de représenter le prince aîné comme un débauché perdu dans les voluptés grossières, et devenu incapable de se livrer aux affaires; mais que s'il avait les mains libres il ferait bientôt prendre aux choses un autre tour. Selim lui donna plein pouvoir d'agir selon ses idées, et lui montra dans l'avenir une récompense immanquable de l'heureux résultat de ses services, la place de grand vesir. Alors Mustapha se mit à l'œuvre. Il écrivit à Bajesid une lettre dans laquelle, se parant de son ancien dévouement, il lui insinuait combien il serait facile de se défaire du débauché Selim, qui seul lui barrait le chemin du trône. Il montra la lettre à Selim, et l'envoya par un messager sûr. Bajesid tomba dans le piége et adopta les conseils du traître, dans une réponse que celui-ci porta toute cachetée à son prince. Dans une seconde lettre Mustapha conseilla à Bajesid de provoquer son frère au combat par des injures, ce qui amènerait bientôt une décision dans les choses. Bajesid, suivant cette odieuse impulsion, écrivit une lettre outrageante, à laquelle il joignit une jupe, un bonnet de femme, et une quenouille. Selim envoya la lettre et les objets symboliques à Suleiman, qui, irrité de cette conduite indigne de Bajesid, surtout envers un prince son aîné, lui adressa des remontrances sévères. Mustapha fit arrêter et mettre à mort les messagers, et brûler la correspondance. En même temps Selim fit savoir à son père que Bajesid avait tué les courriers et livré aux flammes les lettres reçues de son souverain et père. Suleiman, indigné d'une telle conduite et regardant comme dangereux le maintien de Bajesid dans le gouvernement de Konia, parce que de Karamanie le chemin lui était ouvert du côté de la Syrie et de l'Égypte, résolut de le changer, et pour enlever à cette décision toute apparence de partialité, Selim dut aussi être envoyé dans une autre province. Bajesid fut nommé gouverneur de Rum, et dut quitter Konia pour Amasia; Selim, auquel fut assigné l'Anatoli au lieu de Ssaruchan, dut échanger Magnésia contre Kutahije.

A peine l'ordre reçu, Selim quitta Magnesia, et vint à Brusa; Bajesid se tint à Konia. Alors Suleiman lui dépêcha le quatrième vesir, Pertew-Pascha, pour le déterminer à l'obéissance; mais, afin d'éviter toute mauvaise interprétation, en même temps il envoya le troisième vesir, Mohammed-Pascha-Sokolli, à Selim, voulant qu'aux yeux du peuple ces sortes de députations parussent des témoignages de sollicitude paternelle. Bajesid, au lieu d'obéir, rassembla une armée d'environ vingt mille hommes, Kurdes, Turkmans et Syriens. A cette nouvelle, Suleiman ordonna aux paschas d'Anatoli et de Karamanie, Dschenabi et Ssolak Ferhad, à l'ancien grand maître de la cour de Selim, au beglerbeg de Sulkadr, Gilun-Ali-Pascha, et à celui d'Adana, Piri-Pascha, de l'ancienne famille souveraine de Ramasan, de faire camper leurs troupes dans la plaine de Konia, afin de s'opposer à toute tentative que pourrait faire Bajesid à main armée. Mohammed-Sokolli eut ordre de se rendre sur ce point avec mille janitschares, des sipahis et des silihdares, des canonniers, des armuriers et quarante pièces d'artillerie (1). Le 30 mai vit décider la ques-

(1) Aali, LV[e] événement; Petschewi, fol. 162; Ssolaksade, fol. 123.

tion entre les droits de Selim et ceux de Bajesid à la souveraineté, après la mort de leur père. La veille on avait combattu avec acharnement sans qu'il y eût avantage d'aucun côté; mais le 3) Bajesid fut défait complétement, et s'enfuit avec son fils Urchan vers Amasia. De là il écrivit une lettre, arrosée des larmes amères du repentir, implorant le pardon paternel pour lui et pour ses quatre fils; mais cette lettre, interceptée par les espions de Lala-Mustapha-Pascha, ne parvint pas aux mains de Suleiman (1), qui, ayant appris par des courriers l'issue de la bataille, s'était rendu, sept jours après, au camp de Skutari, pour être plus près du théâtre de la lutte entre les frères. Bajesid trouva beaucoup de sympathie dans le peuple à cause de sa ressemblance avec son père, tandis que le teint enflammé et les joues bouffies de Selim annonçaient les traits et l'ardeur emportée de la mère (2). Ainsi le prince vaincu put réunir encore autour de lui douze mille hommes en état de porter les armes; il se mit au milieu d'eux avec ses quatre fils, et, prenant congé en pleurant de son harem et de ses fidèles serviteurs, il se dirigea vers la frontière de Perse. Il emprunta 30,000 ducats au pascha de Siwas, et en arracha 18,000 autres, avec trente chameaux, soixante chevaux et vingt mulets (3). A cette nouvelle, Suleiman fit partir du camp de Skutari le troisième vesir, Mohammed-Sokolli et le beglerbeg de Rumili, Kisil-Ahmedli-Mustapha avec le prince Selim pour se mettre à la poursuite de l'armée fugitive. Selim attendit à Siwas l'arrivée du vesir, mais donna l'ordre au beg de Malatia, Mustapha, à celui d'Aintab, Chosrew, et au beglerbeg de Siwas, Temerrud-Ali-Pascha, de courir sur les traces de Bajesid. Ils atteignirent les fugitifs non loin de la frontière persane, à Saat-Tschukuri, et ceux-ci, après une vive défense, comptant moins sur leurs armes que sur la rapidité de leurs chevaux, précipitèrent leur course. Le beglerbeg d'Erserum, Ajas, frère de Sinan-Pascha, conquérant futur de l'Iémen, de la Goletta et de Raab, vint à la rencontre du prince infortuné, et lui donna même quelques chevaux chargés de fers et de clous pour faciliter sa fuite et l'aider à franchir la frontière persane. D'après le rapport de ces faits, Suleiman ordonna au vesir Sokolli et au gouverneur d'Adana, Ramasan-Oghli Piri-Pascha, de prendre leurs quartiers d'hiver à Alep. Ajas-Pascha paya de la vie ses procédés envers le prince, et sa place fut donnée au beg de Malatia, qui s'était signalé par son ardeur à poursuivre Bajesid; le sandschak de Pasin fut conféré à Chosrew-Beg. Le grand maître de la cour, Lala-Mustapha, dont les intrigues se découvraient maintenant aux yeux du grand vesir Rustem, fut présenté par ce haut dignitaire comme la cause de toutes ces infortunes, tomba dans la disgrâce et fut éloigné dans le sandschak de Posega. A sa place, Tutunsif devint grand maître de la cour de Selim. Sur les instances de Selim, et la justification qu'il donna de la conduite de Mustapha, celui-ci fut tranféré de Posega à Temeswar, et Selim ayant représenté que la présence d'un tel homme était indispensable sur la frontière persane, le traître reçut le gouvernement de Wan (1). Suleiman et Selim écrivirent aussitôt au schah pour l'informer de la révolte de Bajesid, et le prévenir qu'en accueillant le rebelle il pourrait porter atteinte à la paix subsistant entre les deux empires (2).

Le gouverneur persan d'Eriwan, Schah-Kuli, retint le prince en attendant les ordres nécessaires du schah, alors occupé à une expédition dans le district d'Astrabad. Schah-Tahmasip considéra l'arrivée de Bajesid comme une compensation de la fuite de son frère, Elkasz-Mirsa. Il envoya au devant du prince un mihmandar, le chan Nifameddin Schahkuli Ustadschlu, et le vesir d'Aserbeidschan, Gajasz-Atallah, jusqu'à Nachdschiwan, lui mandant qu'il se rendrait en personne à Tebris pour le recevoir avec les honneurs dus à son rang; que dans cette conférence il lui ferait certaines confidences que le prince pourrait ensuite communiquer à son père lorsqu'il serait rentré en grâce, et qu'en attendant une lettre de Suleiman il le traiterait

(1) Petschewi, fol. 127.
(2) Busbek, ép. IV.
(3) Rapport de Busbek.

(1) Aali, Petschewi, Ssolaksade.
(2) La lettre de Suleiman se trouve dans l'appendice au journal de Suleiman, n° 50; celle de Selim, dans l'Inscha du defterdar Ibrahim.

comme son propre fils (1). Le schah revint aussitôt à Tebris, et reçut son hôte avec toute la pompe persane. Trente plats remplis d'or et d'argent, de perles et de pierreries furent versés sur la tête du prince ; on lui présenta neuf chevaux couverts de harnais magnifiques. De son côté, Bajesid déploya un luxe non moins imposant. Sur le passage du schah furent tendus du satin, du damas, du velours et de riches étoffes, et cinquante chevaux turcs, avec des schabraques d'or et douze harnais d'argent, lui furent offerts en présent. Les agiles cavaliers de Bajesid donnèrent aux Persans émerveillés le spectacle des joûtes et des tournois, et Ferhad-Kodos attira tous les regards par sa vigueur et son adresse (2). Ce guerrier, plein du sentiment de la supériorité des Ottomans dans l'exercice des armes sur les Persans, demanda au prince la permission de prendre le jeu au sérieux, et de transformer ce combat apparent en une lutte réelle dont l'issue non douteuse serait de placer la couronne de Perse sur la tête de Bajesid. Celui-ci réprimanda de tels propos, et défendit, sous peine de mort, de les répéter parmi ses confidents. Soit qu'il en fût néanmoins revenu quelque bruit au schah, soit par pure mesure de prévoyance, sous le prétexte d'épargner au prince les frais d'entretien de ses troupes, on ordonna de distribuer les soldats de Bajesid entre les chans et les sultans, en sorte que le petit nombre de fidèles compagnons qui l'entouraient encore ne pouvaient plus donner le moindre motif de crainte sérieuse (3).

Le soupçon que le schah pouvait avoir conçu contre la personne de Bajesid, comme menaçant son propre trône, ou plutôt les avantages que sa politique se promettait en livrant le prince à son père, déterminèrent dès lors sa conduite perfide, non moins honteuse que l'ardeur de Suleiman et de Selim à poursuivre la mort d'un fils et d'un frère. Ces sentiments souillent l'histoire de leur diplomatie, et ils ont été transmis à la postérité par leur correspondance écrite. Cet échange de messagers et de lettres est unique dans les annales ottomanes, et des négociations suivies officiellement avec une observation si scrupuleuse des formalités, pour arriver au meurtre d'un parent et à un parjure, ne s'étaient pas produites encore dans l'histoire des autres États ; aussi allons-nous les suivre avec un soin particulier.

Les deux premières lettres de Suleiman et Tahmasip se croisèrent probablement en route. Dans la sienne le sultan représente son fils Bajesid comme un rebelle, et rend compte de l'issue de la bataille de Konia ; dans la missive qui fut portée par un officier de la cour persane, Ali-Aga, le schah tenait un langage conciliateur, et intercédait pour le prince. Ensuite Suleiman dépêcha Sinan-Beg, Selim son écuyer et confident, Turak-Aga. La deuxième lettre de Suleiman rapporte l'attentat de Bajesid qui s'est mis en révolte ouverte ; mais finit par des paroles de pardon, en demandant toutefois que le schah fasse tomber les têtes des auteurs de tout le mal, de Tursun-Abdulschan-Oghli, Ferruch et Seifeddin-Absal, retienne les autres coupables, et renvoie le prince sous escorte dans le gouvernement d'Amasia, où un beglerbeg nommé à cet effet viendrait le recevoir. L'épître de Selim est remplie d'injures et d'invectives contre son frère rebelle, orgueilleux sultan, qui, après avoir si souvent pillé des caravannes, est indigne de la protection persane, et ne mérite que l'indignation du schah, d'après la sentence du Koran : « L'amour vient de Dieu, et la colère émane de Dieu, » et d'après le vers de Saadi : « Faire du bien aux méchants, c'est faire du mal aux bons. » Le schah fit accompagner les envoyés à leur retour par le vieux capitaine Tubet-Aga, qui se rendit auprès de Suleiman, et par Seifeddin-Uruschtu-Aga, né à Sulkadr, dont le message s'adressait à Selim. Pour exprimer le blâme sur le choix du porteur de la lettre de Suleiman, et faire sentir l'inconvenance de son contenu, le schah commence par mettre en doute que cette pièce vienne réellement de Suleiman, attendu qu'elle lui a été remise par deux hommes du gouverneur d'Erserun. Ensuite, quant à l'exécution de Bajesid et de ses fils demandée verbalement par les messagers, sur le motif que leur mort était préférable à leur existence, le schah déclarait

(1) Dans l'appendice au journal des campagnes de Suleiman, n° 59, et dans la collection du reis-effendi Ssari-Abdullah.

(2) Busbek nomme ce Kodos-Ferhad Chiuntum, et transporte les scènes du tournoi dans le camp de Bajesid, à Konia.

(3) Aali, Petschewi, Ssolaksade.

être prêt à l'ordonner, et pour cela il n'attendait qu'un signe de *l'ombre de Dieu sur la terre* (Suleiman), dont les volontés sont souscrites d'avance par le destin; mais un tel service était un traité qui liait les deux parties dans ce monde et dans l'autre. La lettre remise à Selim par Uruschtu-Aga s'en référait à celle de Suleiman, dans l'espoir que les faits annoncés étaient bien avérés, et que la convenance du parti adopté était bien démontrée, suivant la sentence du Koran: «Tuez les idolâtres et les rebelles.» D'ailleurs le schah était complétement éclairé par les explications verbales données sur la nécessité de l'exécution ou de l'extradition de Bajesid. La lettre de Suleiman demandait expressément l'extradition de Bajesid et de ses quatre fils; celle du schah exprimait une disposition absolue à faire le sacrifice: peut-être Tahmasip craignait-il que la vie de Bajesid ne menaçât le trône de Perse, peut-être aussi calculait-il seulement ce qu'une pareille complaisance pourrait lui procurer d'avantages. L'insinuation contenue dans sa lettre rappelée plus haut fut appuyée par les communications verbales de l'envoyé persan. En reconnaissance du consentement du schah au meurtre du prince, le vieux Tubet demanda dans le divan que le sultan conférât le gouvernement de Bagdad au schah. Le grand vesir Rustem l'interrompit aussitôt: «Sortons, s'écria-t-il, c'est à moi à répondre à ceci; suivez-moi.» Et, après avoir quitté la salle d'audience, il lui fit de vifs reproches sur l'audace d'une telle demande. «L'indigne rebelle Bajesid, dit-il, n'avait ramassé que quelques milliers de misérables qui ne pouvaient jamais être dangereux pour l'empire; si le schah refusait obstinément de se prêter au châtiment, alors les bonnes relations se changeraient en hostilités, et de grands obstacles n'arrêteraient pas les troupes ottomanes lorsqu'elles iraient arracher le criminel de son refuge; dans le cas contraire l'amitié serait fortifiée, et le service rendu serait grandement récompensé.» Suleiman ne laissa point passer les allusions au meurtre prochain de Bajesid, contenues dans la lettre du schah; il en traita dans sa réponse, et ne négligea point d'adresser des présents aux ministres persans. Ses envoyés, pour cette fois, furent le gouverneur de Sulkadr ou de Meraasch, l'ancien maître de la cour de Selim, Ssofi-Ali-Pascha, et le kapidschibaschi Hasan. Selim expédia son chambellan, Kara-Mahmud-Aga. Les messagers rapportèrent deux lettres du schah: l'une adressée à Suleiman, l'autre à Selim. Après quelques centaines de lignes consacrées à la pompe des compliments persans, la première finissait par arriver à l'objet dont il s'agissait, exposait des raisonnements forcés tendant à autoriser le parjure; Tahmasip prétendait qu'ayant juré au prince Bajesid de ne le point livrer aux députés envoyés par son père pour le recevoir, il n'y aurait point violation de serment si l'extradition se faisait entre les mains d'émissaires de Selim. La lettre à Selim, écrite absolument dans ce sens, était bien plus explicite et plus claire. Dans l'espoir qu'une telle complaisance à favoriser des projets de meurtre rendrait Suleiman plus disposé à écouter la demande si brusquement repoussée par le grand vesir Rustem, lorsqu'elle avait été produite verbalement par le vieux Tubet, Tahmasip la fit présenter plus tard dans une sorte de mémoire que remit Beschret-Aga. Dans cette pièce il était dit: d'abord, que le schah désirait placer deux fonctionnaires près des tombeaux d'Ali et d'Husein (à Kerbela et à Meschhed), l'un comme surveillant, l'autre comme secrétaire des fondations pieuses faites par les Persans; secondement qu'il voudrait bien voir un ou deux de ses fils revêtus du titre de sandschakbeg ou gouverneur, et qu'il sollicitait l'investiture accoutumée par la bannière et le vêtement d'honneur: ceci s'appliquait à Bagdad et à un autre gouvenerment des frontières; troisièmement qu'il recommandait pour une augmentation de solde et de l'avancement les personnes qui lui avaient rendu service. Suleiman répondit à ces trois points, dans une lettre que porta le tschausch Kara-Mustapha, par un refus provisoire; mais il promit de faire toutes les concessions possibles aussitôt que Bajesid et ses fils lui auraient été livrés.

Tandis que Suleiman affectait un ton de douceur, prenait le langage de la bienveillance, paraissait même se livrer aux épanchements de l'amitié dans sa correspondance avec le schah, dans des lettres adressées par lui à d'autres princes asiatiques débordaient sa co-

lère et sa haine contre Tahmasip. Par le derwisch Mohammed de Bedachschan, venu en pèlerinage dans l'empire ottoman, le sultan écrivit le premier à Pir-Mohammed, souverain des Usbegs, second successeur de Borrak-Chan : « Ce Persan, gonflé d'orgueil, qui porte la couronne, ce schah égaré, courbé par l'humiliation, a envoyé plusieurs fois des ambassadeurs pour solliciter humblement la paix qui a été accordée pour un temps comme une grâce ; mais comme depuis, en accueillant mon fils criminel Bajesid, il a violé la paix avec cette bassesse dont il porte le signe gravé au front, il est résolu que nulle confiance ne sera plus ajoutée à aucune de ses paroles, que mon bras va se relever pour l'anéantir, et Usbeg-Chan, comme bon musulman, voudra bien offrir son concours pour cette œuvre (1). » Absolument dans le même sens, avec quelque modification dans les expressions injurieuses, étaient rédigées les autres lettres adressées par le moyen du même derwisch Mohammed de Bedachschan à Ali, chan des Turkmans (2), et à Ibrahim, chan des Alans (3). Le prince de Georgie, ayant envoyé auprès de la Porte son defterdar Abdulaallam porter des plaintes contre le schah, et offrir de soustraire la Géorgie à la suzeraineté persane pour la soumettre au protectorat ottoman, il lui fut annoncé qu'encore bien que le schah eût obtenu, à force de prières, une paix de onze années, néanmoins le schehinschah voulait bien étendre son bras pour soutenir le prince et changer sa peine en joie (4).

Cependant la situation de Bajesid à Kaswin devenait de jour en jour plus pénible. Ses troupes, déjà réduites à trois mille hommes, lui avaient été demandées par le schah, pour l'expédition d'Astrabad, et le prince était d'autant moins en état de refuser, que la plupart de ses soldats avaient été gagnés par l'or persan et par des flatteries. Toutefois il fut invité, comme par le passé, aux fêtes du schah. Dans une de ces occasions où le schah et le prince étaient assis l'un à côté de l'autre avec l'apparence d'une intimité parfaite, un perfide chambellan de Bajesid trouva moyen de murmurer à l'oreille de Tahmasip : « Prenez garde à un fils qui a trahi son père et qui peut vous envoyer deux balles de fusil dans la tête. » Le schah, effrayé par cet avertissement, s'éloigna rapidement sous le prétexte d'horribles coliques. Le ministre Maaszum et Hasan-Beg excusèrent leur maître et accompagnèrent le prince à sa résidence. Là un de ses fidèles serviteurs, en signe de grande infortune, jeta son bonnet, se précipita lui-même à terre, et rapporta au prince les paroles murmurées par Mohammed-Arab, qu'il avait comprises. Bajesid, sans poursuivre plus loin l'examen de la chose, fit couper la tête à Mohammed-Arab. Deux des complices de ce dernier, Aksak Seifeddin et Mir-Alai-Mestane, redoutant un pareil sort, s'enfuirent auprès du schah, et prétendirent que le prince avait voulu les pousser, avec Mohammed-Arab, à un attentat contre la vie du schah. Le peuple s'assembla en tumulte et assaillit le palais du prince en poussant des cris de fureur. Alors Lala-Kodos réunit les gardes restés fidèles, les rangea devant le palais, et Bajesid, qui sentait bien sa fin approcher, se fit amener ses quatre enfants, voulant les immoler de sa propre main, plutôt que de les laisser frapper par un fer étranger. Les deux ministres du schah vinrent présenter une infinité d'excuses sur l'émeute, offrir des vêtements d'honneur et des sucreries pour calmer les inquiétudes du prince. Les provocateurs de l'émeute furent punis en apparence; mais dès ce moment fut prise la résolution d'incarcérer Bajesid et ses fils. Quelques jours après, le prince, sur l'invitation du schah, se rendant à une fête [12 février 1560], des soldats se précipitèrent d'un corps de garde placé sur sa route, se saisirent de lui et de ses quatre fils, et tuèrent ses gardes du corps qui voulaient le défendre. Le même jour furent mis à mort plus de mille gardes et soldats de Bajesid qui s'agitaient pour la défense de leur maître. Ensuite le schah fit excuser tous ces faits auprès de Bajesid comme des mesures de précaution pour le préserver à l'avenir contre les violences et les outrages du peuple (1). Bientôt après arrivèrent à Kaswin les envoyés de Suleiman et de Selim

(1) La lettre, dans le journal de Suleiman, n° 64, est datée du dernier jour de silhidsche 963 [10 septembre 1561].

(2) Journal de Suleiman, n° 65.

(3) *Ibid.*, n° 66.

(4) *Ibid.*, n° 67.

(1) Aali, Petschewi, Ssolaksade, Ewlia.

qui remirent des lettres et des présents ; il n'y avait plus de doute sur l'extradition, il s'agissait seulement de savoir de quelle manière elle se ferait pour qu'il n'y eût pas violation apparente du serment prêté par le schah au prince de ne jamais le livrer à son père. La diplomatie tortueuse et perfide des Persans trouva un expédient, ce fut de remettre Bajesid, non pas aux envoyés de Suleiman, mais à ceux de Selim. C'est par cette violation honteuse de la foi jurée à l'aide d'interprétations mensongères et torturées que la politique de la Perse pensa garantir pour l'avenir la solidité d'une alliance avec Selim, successeur de Suleiman maintenant chargé d'années. La seconde ambassade de Suleiman partit de Kaswin avec cette proposition. Le gouverneur de Sulkadr revint à Meraasch, mais Hasan continua sa route pour Constantinople (1), accompagné de Beschret-Aga envoyé du schah auprès de Selim ; il atteignit Kutahije au moment où arrivait la nouvelle que Suleiman avait conféré le gouvernement de Magnésia à son petit-fils Murad, fils de Selim. Avec Beschret-Aga, ambassadeur du schah, se trouvait aussi Dschaafer-Sultan, porteur d'une lettre des trois ministres du schah, du grand vesir Maaszum-Chan-Ssafewi, du généralissime Sundikbei (2) et du chancelier d'État (3) Schahkuli-Chalife, aux cinq vesirs de Suleiman. Les ministres persans exprimaient leurs remerciements pour les présents apportés par les derniers ambassadeurs, et déclaraient être tout disposés à l'accomplissement de la haute mission relative à Bajesid ; toutefois ils saisirent cette occasion pour rappeler en termes polis et avec des formes amicales aux vesirs que dans l'espace de vingt-sept années de guerre la Perse n'avait éprouvé que de durs traitements de la part de Suleiman, que, dans les six dernières de paix, quatre ambassadeurs persans étaient allés auprès de la Porte avec des présents, et que pas un d'eux n'avait reçu un don, n'avait même été revêtu d'un habit d'honneur. « L'homme, disaient-ils, est esclave des bienfaits ; de douces et gracieuses paroles font plus que des termes rudes et blessants, et l'on peut conduire un éléphant avec un cheveu, sans qu'il y ait besoin pour cela d'un envoi de troupes qui pourrait seulement troubler le repos, attendu que si les montagnes s'agitent les hommes s'enfuient. » Dans leur réponse les vesirs s'apesantirent sur le crime de Bajesid ; « car il n'y a pas de plus grand crime que la révolte d'un fils contre son père. Quant aux moyens proposés pour dissimuler le parjure, ils leur paraissaient en contradiction avec la promesse antérieure d'extradition ; cet acte une fois accompli, la récompense suivrait le bon service, car les souverains avaient coutume de montrer leurs libéralités dans le payement, non pas avant, mais après le service. Au reste, le sultan avait déjà fait preuve de sa considération pour le schah par le rang même de ses envoyés ; aucun souverain avant Tahmasip n'en avait reçu de si élevés en dignité. »

Telle fut la lettre que portèrent le gouverneur de Wan, Chosrew-Pascha et le chambellan Sinan-Pascha, qui formèrent la troisième ambassade de Suleiman ; quant à Selim, il envoya son tschauschbaschi, Ali-Aga, qui devait jouer le double rôle d'ambassadeur et de bourreau. Le schah demanda à Sinan s'il connaissait le prince ; celui-ci répondit qu'il l'avait vu dans sa jeunesse, alors qu'il était encore imberbe, mais qu'il le reconnaîtrait peut-être maintenant à ses yeux et à ses sourcils. Ce fut là le prétexte d'un indigne traitement pour le prince, auquel on fit raser la barbe et les cheveux avant de le livrer. Puis, couvert de misérables vêtements et le corps ceint d'une corde, il fut remis au représentant de Selim, qui aussitôt remplit ses fonctions de bourreau sur lui et ses quatre fils. Cette tragédie se joua dans la semaine sainte des Persans [25 septembre 1561], alors que les schiites célébraient le martyr d'Husein par des plaintes et des représentations lugubres. Ainsi finit Bajesid, prince infortuné, destiné au trône par l'amour du peuple et les prédilections de Rustem, ami des sciences et doué même de facultés poétiques. Ses dépouilles mortelles et celles de ses fils furent transportées à Siwas, où s'élève leur tombeau devant la porte du nord sur le bord de la route.

Aussitôt le meurtre accompli, le schah expédia bien vite deux de ses gardes de confiance, Sinan-Aga et Husein-Aga, à Suleiman, avec un

(1) Rapport de Busbek, du 25 août 1561.
(2) Kuridschibaschi.
(3) Itimadeddewlet.

billet de sa propre main, dans lequel il lui donnait l'heureux avis de l'exécution d'un fils et de quatre petits-fils « qui allait réduire les médisants au silence, fermer les yeux à l'envie, remplir de joie le cœur des amis. » Chosrew-Pascha devait retourner vers lui au plus tôt accompagné de Mohammed-Aga Kurtschi-Ustadschlu, ambassadeur persan près de la Porte; Firus et Tubet-Aga se rendraient auprès de Selim (1). Ces derniers apportèrent à Selim, maintenant assuré d'une tranquille succession au trône, une longue lettre de félicitations du schah, qui prostituait toutes les figures de l'art oratoire des Persans pour dissimuler la honte de l'assassinat et du parjure, et qui exprimait en même temps l'espoir d'une réciprocité de complaisance. Au commencement de novembre, l'ambassadeur persan chargé d'apporter la nouvelle officielle du meurtre du prince arriva dans la capitale de l'empire ottoman, et quelques jours après, Suleiman avec un pompeux cortége, se rendit devant l'habitation de ce messager sinistre, pour lui donner, en se montrant à cheval, une opinion favorable de sa santé (1) En reconnaissance de l'immolation des princes du sang, le vesir Pertew-Pascha apporta de la part de Suleiman 300,000 pièces d'or, et 100,000 de la part de Selim à Kasabad; là ces sommes furent reçues par Elias-Beg, sandschakbeg de Karahiszar et par Mahmud-Aga, chambellan de Selim, qui les transférèrent à Kaswin. Un cinquième fils de Bajesid, âgé seulement de trois ans, qui se trouvait à Brusa, sur l'ordre de Suleiman, avait été étranglé avant ses frères (2). L'exemple de ces exécutions atroces avait été donné par le sultan Murad Ier, qui ne craignit point d'immoler son fils Sawedschi; mais Suleiman le surpassa de beaucoup en plongeant deux fois ses mains dans le sang de sa famille, par le supplice de sultan Mustapha, de sultan Bajesid et de leurs enfants.

(1) Ssari Abd., n° 47.

(1) Dans le rapport de Busbek, daté de l'île des Princes, du 4 novembre 1561.

(2) Rapport de l'ambassade vénitienne, du 18 août 1562.

LIVRE XXXIII.

MORT DU GRAND VESIR RUSTEM. — SON SUCCESSEUR ALI CONCLUT LA PAIX AVEC BUSBEK. — AMBASSADE D'IBRAHIM STROZZENI. — PRISE ET DESTRUCTION DE PLACES EN HONGRIE. — ENVOYÉS DE L'EMPIRE, D'ESPAGNE, DE FRANCE, DE GÊNES, DE FLORENCE, DE POLOGNE, DE L'INDE, D'ALGER, DE TUNIS. — L'AVENTURIER BASILIUS, PRINCE DE MOLDAVIE. — INONDATION. — AQUEDUCS. — EXPLOITS DE TORGHUD ET PIALE, PIRI-REIS ET SIDI-ALI-KAPUDAN SUR LA MÉDITERRANÉE ET LA MER DES INDES. — SIÉGE DE MEHDIJE PAR LES ESPAGNOLS. — CONQUÊTE DE BUDSCHA, ORAN, BENESERT, ET DÉSOLATION DE MAJORCA. — CONQUÊTE DE DSCHERBE PAR LES ESPAGNOLS. — REPRISE DE CETTE PLACE PAR TORGHUD. — ENTRÉE TRIOMPHALE A CONSTANTINOPLE. — LES ESPAGNOLS PRENNENT LE PENON DE VELEZ. — SIÉGE DE MALTE. — NÉGOCIATIONS POUR LA CONFIRMATION DE LA PAIX AVEC L'EMPEREUR. — LES DEUX SOKOLLI, MOHAMMED ET MUSTAPHA, OPPOSÉS A LA PAIX. — RETOUR DE LA FLOTTE. — ENVOI D'HOSZUTI, D'ALI ET DE MAHMUD COMME GOUVERNEURS D'ÉGYPTE. — CAMPAGNE DE SZIGETH. — EXÉCUTION D'ARSLAN-PASCHA. — MORT DE ZRINY ET DE SULEIMAN.

Peu de temps avant la fin tragique de Bajesid, Rustem-Pascha, gendre du sultan, mourut d'hydropisie. Ce grand vesir, qui avait su, après la mort de sa belle-mère Roxelane, se maintenir à la première dignité de l'empire, n'avait pas néanmoins conservé sa position de favori, et s'était trouvé impuissant pour soutenir le prince infortuné son protégé, recommandé par les affections populaires, contre les intrigues du gouverneur de la cour Lala-Mustapha. Après Ibrahim, il est le plus remarquable des grands vesirs de Suleiman; car Mohammed-Sokolli, parvenu à la direction de l'État un peu avant la fin de ce sultan, appartient plutôt aux deux règnes suivants, de Selim II et de Mustapha III. Son administration de quinze années (1), interrompue seulement par l'élévation d'Ahmed-Pascha, Rustem la fit servir principalement à grossir des trésors pour lui et pour le sultan, aux dépens de l'État : car il est le premier qui ouvrit la porte à la corruption et à la vénalité dans les affaires publiques, en vendant les emplois (1). Le seul mérite de son système de finances et d'administration était dans la modicité du prix des gouvernements, si on le compare à ce qui fut exigé plus tard, et dans l'espèce de stabilité relative des emplois ainsi conférés, qui étaient laissés quelquefois pour plusieurs années. Ainsi, pour le gouvernement d'Égypte, il ne demandait que 10,000 ducats, et la moitié de cette somme pour d'autres d'une importance ordinaire; il observait sur ce point une grande équité d'après la mesure de la valeur et des produits qu'il connaissait parfaitement. Le beglerbeg d'Erserum, gouvernement des plus stériles de l'empire, lui ayant adressé pour sa nomination 5,000 ducats et un beau cheval, Rustem ne garda que le cheval avec 3,000 ducats, et renvoya le reste de l'argent. Avec le même genre de scrupule et d'équité il demanda et reçut de Busbek, ambassadeur de Ferdinand, de l'argent comme prix du concours qu'il promettait pour mener les négociations de paix à bonne fin; puis il le renvoya, parce que

(1) Rustem devint grand vesir dans l'année 1544, fut déposé en 1553, réinstallé en 1555, et se maintint jusqu'à sa mort, en 1561.

(1) Aali, fol. 209; Petschewi, introduction à son Histoire, fol. 41; Osman-Efendi, dans les Biographies des vesirs.

l'affaire n'était pas arrivée à sa conclusion (1). Naturellement sombre et sévère, il était encore fortifié dans cette disposition par la crainte qu'un relâchement de rigueur ne fût attribué à son avidité bien connue du sultan. Il était donc toujours triste, menaçant, cupide et repoussant (2). Toute parole qui sortait de sa bouche était un ordre, et les poëtes, dans leurs épigrammes, lui reprochent de n'avoir jamais ri. Il remplit les trésors de l'État et du sultan; l'argent fut entassé dans les chambres intérieures du harem, dans les caisses établies au dehors; il en fut amoncelé dans les Sept-Tours pour les circonstances extraordinaires. Aux finances impériales il y avait une chambre portant cette inscription : «Trésor amassé par les soins de Rustem»(3); et lui-même en mourant laissa une fortune énorme dont il n'y avait pas d'exemple avant lui : huit cent quinze fermes dans la Rumili et l'Anatoli, quatre cent soixante-seize moulins à l'eau, dix-sept cents esclaves, dix-neuf cents chevaux de bataille, onze cent six chameaux (4), cinq mille kaftans et vêtements d'honneur, huit mille turbans (5), onze cents bonnets d'étoffe d'or, deux mille neuf cents cottes de maille, deux mille cuirasses, six cents selles garnies d'argent, cinq cents ornées d'or et de pierreries, quinze cents casques plaqués d'argent, cent trente paires d'étriers d'or (6), sept cent soixante sabres garnis de pierreries, et mille lances garnies d'argent (7), huit cents exemplaires du Koran, dont cent trente richement reliés, cinq mille volumes sur diverses matières, 78,000 ducats, trente-deux pierres précieuses d'une valeur de 11,200,000 aspres, 100,000,000 d'aspres ou deux millions de ducats en argent monnayé. Quoiqu'il eût entassé tant de trésors, il avait encore employé des sommes considérables en édifices et en fondations pieuses à Constantinople, Rusdschuk et Hama; il avait construit des mosquées, des académies et des cuisines des pauvres (1).

(1) Busbek, ep. IV.
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*, ep. I.
(4) Aali dit mille cent-six chameaux.
(5) 80,000, somme donnée par M. de Diez dans la traduction de cette liste, dans les Souvenirs d'Asie, I. I, p. 97, offre un zéro de trop, comme le chiffre 8,000 donné pour les exemplaires du Koran.
(6) Non pas cent vingt étriers, comme le dit Diez, car cela ne ferait que soixante paires.
(7) Des lances, non pas des sabres, comme traduit M. de Diez.

Le successeur de Rustem, par son affabilité, sa bienveillance et son désintéressement, présentait un contraste bien frappant avec le sombre, rude et cupide Croate (2). Ali, jusqu'alors second vesir, était fils d'un renégat dalmate, de Brazza; avant même la conversion de son père à l'islam, il avait fait partie de la levée prise parmi les enfants des chrétiens pour recruter les janitschares. Parent de Chasta Ali, kiaja du grand vesir Ibrahim-Pascha, par la protection de cet officier, il était entré dans le sérail, d'où il sortit en qualité d'aga des janitschares; puis, revêtu de la dignité de pascha à trois queues, il fut envoyé en Égypte comme gouverneur (3). Surnommé le Gros ou le Gras à cause de son embonpoint, il n'en avait pas moins l'esprit vif et l'humeur légère. L'histoire des vesirs a consigné plusieurs de ses saillies et de ses épigrammes, dont l'une des meilleures est la réponse faite au légiste Molla-Hilali de Karamanie. Ce dignitaire plein de vanité répétait souvent que les autres ulémas ne connaissaient que les douze sciences dont l'acquisition complète le cours des études académiques, tandis que lui-même en possédait six fois autant, et avait écrit un si grand nombre de volumes que le monde en était rempli. Ali-Pascha, riant de cette vanité bouffonne, dit à Hilali : «Il te serait difficile de remplir ainsi le monde, mais avec le fatras de tes nombreux écrits, tu pourrais combler le canal de Galata; un pont ainsi formé de tes volumes épargnerait aux moslims les frais si fréquents du passage, et ta science nettoyée, purifiée par ce bain de mer, deviendrait utile à la ville et à l'État.» Son aménité naturelle et sa capacité pour les affaires, encore murie par l'âge et par une longue expérience, favorisèrent singulièrement les négociations de l'ambassadeur impérial Busbek (4). Autant les conférences étaient difficiles et tronquées avec

(1) Aali, Osman-Efendi.
(2) Busbek, ep. IV, p. 294.
(3) Aali, dans la liste des vesirs, et dans leurs Biographies, par Osman-Efendi.
(4) Busbek, epist. IV.

Rustem, autant elles étaient commodes pour le développement des raisons avec Ali (1). Souvent les Turcs murmurèrent d'être obligés de rester des heures dans l'antichambre, en attendant la fin des entretiens avec l'ambassadeur : « Je sais bien, disait Ali à Busbek, que mon vieux maître a besoin de repos et de tranquillité; mais ces biens ne sont pas moins nécessaires à l'empereur. Quand on désire le salut et le bien des peuples, il ne faut pas rappeler le lion endormi sur la scène du carnage; les cœurs des princes sont comme des miroirs : ceux-ci renvoient les objets qu'on leur présente; les observations des conseillers se reflètent dans le cœur des princes. De bons ministres doivent être comme de bons cuisiniers, toujours occupés de combiner des mets convenables pour tous, et non point seulement agréables au palais de tel ou tel convive (2). » Ces dispositions bienveillantes étaient sincères, car elles ne furent point détruites par la nouvelle d'une irruption de troupes allemandes en Moldavie; et grâce à l'assistance d'Ibrahim-Beg, interprète de la Porte, qui, après avoir perdu sa place sous Rustem, par l'influence de l'ambassadeur français Lavigne, l'avait recouvrée sur l'intercession de Busbek, les négociations de paix, qui duraient depuis huit ans, furent menées à bonne fin dans la première année du grand vesirat d'Ali. Busbek sollicita son congé, et demanda que l'interprète Ibrahim fût envoyé avec l'acte turc contenant les conditions proposées, auprès de l'empereur, qui certainement les approuverait. La proposition convint, et Busbek, sans avoir été invité à un repas officiel, parce que la paix n'était pas encore approuvée par Ferdinand, reçut pourtant du grand vesir, avant de quitter Constantinople, un vêtement d'honneur, un cheval arabe, de la thériaque d'Alexandrie, et du baume de la Mecque (3) [17 août 1562].

La ratification des conventions arrêtées entre Busbek et le grand vesir avait été signée à Prague, dès le 1er juin de cette année (4). En vertu de ce traité, le don annuel de 30,000 ducats était confirmé; l'empereur promettait de renoncer à toutes les places situées dans l'intérieur de la Transylvanie, et au sujet de celles qui étaient hors de cette province, de s'entendre avec le fils de la reine Isabelle. Melchior Balassa, Nicolas Bathory et d'autres vassaux, qui étaient rentrés ou qui rentreraient dans le devoir envers Ferdinand, devaient être compris dans cette paix, dont le maintien serait recommandé rigoureusement aux sandschakbegs, woiwodes, begs et capitaines. Toute atteinte portée au traité serait réprimée: ceux qui oseraient enlever une place à main armée seraient punis de mort; la place surprise serait restituée. A chacune des deux parties il était permis de fortifier les points de son territoire, mais non pas ceux qui appartenaient à l'autre. Si contre toute justice Tata ne fut pas rendue, du moins les châteaux et les paysans de l'autre côté du Danube ne devaient pas être inquiétés. Les impôts payés jusqu'alors aux deux parties continueraient à être levés sur le même pied sans aucune augmentation ni vexation. Pour l'accommodement des affaires pendantes, et pour la fixation des frontières, des commissaires devaient être nommés, les brigandages punis, les duels interdits, et les provocateurs châtiés sur la dénonciation des adversaires. Les ambassadeurs, chargés d'affaires et délégués impériaux étaient libres d'entretenir des interprètes et de les prendre où ils voudraient, en quelque nombre qu'il leur conviendrait. A ces conditions la paix fut renouvelée pour huit années. Avec Busbek, partit l'interprète de la Porte Ibrahim (le renégat polonais Strozzeni) qui s'intitulait premier interprète du sultan; il alla jusqu'à Francfort, où il remit à l'empereur, en audience solennelle, l'acte turc avec ses lettres de créance, et lui présenta quatre chameaux, un cheval, une boîte de baume, un tapis, deux étriers plaqués d'argent, et deux coupes d'agate (1). L'acte turc différait en quelques points de l'exemplaire rédigé en latin. Avec Balassa et Bathory n'étaient compris que les barons rentrés dans le devoir, mais non pas ceux qui devaient y retourner; il était aussi question de l'extradition des fugitifs, tandis que l'exemplaire impérial parlait seulement de rebelles et de brigands, mais non

(1) Busbek, ep. IV.
(2) *Ibid.*, p. 295.
(3) Epistola, l. IV.
(4) Declaratio et confirmatio conditionum pacis cum Turcis; Pragæ, 1er junii 1562.

(1) Istuanfi, l. XII.

pas de réfugiés; les woiwodes de Moldavie et de Valachie, sur lesquels l'acte latin gardait le silence, figuraient sur l'exemplaire turc. Le sultan ne s'obligeait pas, comme l'empereur, à cesser toute élévation de forteresses. L'article relatif aux paysans était conçu de telle sorte que, d'après ses termes, les gens de Szigeth paraissaient ne pouvoir rien exiger de leurs paysans établis à Tolna et à Mohacs. En outre, l'envoyé Ibrahim présenta encore une note écrite concernant les 90,000 ducats, reliquat de trois années de tribut, et la mise en liberté des prisonniers turcs en échange de l'Espagnol don Alvaro délivré de captivité à Constantinople. Ces prisonniers devaient être choisis d'après la liste de sujets recommandés par la sultane veuve de Rustem. A ces demandes produites en mauvais latin, l'empereur déclara que son ambassadeur à Constantinople répondrait aux réclamations du sultan; qu'à l'égard des prisonniers on ferait les recherches convenables; mais que les erreurs contenues dans l'acte turc devaient être rectifiées. L'on promit à l'interprète Ibrahim le même présent qui avait été fait à son prédécesseur Junis-Beg. Le point important des 90,000 ducats, pour lequel Busbek avait prononcé quelques paroles à demi obligatoires, fut passé sous silence. Le séjour d'Ibrahim à Francfort avait duré près de deux semaines; il eut deux audiences, la dernière le jour même où l'empereur quitta la ville. La réponse à ses lettres de créance et à sa note lui fut expédiée de Spire (1).

Au moment où le renégat Ibrahim se trouvait à Francfort en qualité d'envoyé turc, paraissait à Constantinople une grande ambassade persane pour répondre à celle qui, l'année précédente, avait porté au schah, de la part du sultan, les 400,000 ducats, prix du meurtre de Bajesid. Cette fois les présents ne consistèrent qu'en sept tapis d'une beauté médiocre, un exemplaire du Koran, cinq grands plats de porcelaine et une boîte de bezoard. Bien plus brillants furent les dons que le grand vesir seul offrit à l'ambassadeur et à sa suite. Il le revêtit de deux habits de drap d'or, et vingt-cinq personnes de sa suite de kaftans dorés; six vases et six plats d'argent, deux magnifiques chevaux, surpassaient en valeur tout ce qu'avaient présenté les Persans. A l'audience du sultan, l'envoyé du schah reçut un même nombre de vêtements d'honneur, de vases d'argent et de chevaux, et de plus une somme de 150,000 aspres. L'ambassadeur demanda 1° les secours du sultan contre les Turkmans et les Usbegs; 2° un libre passage dans les États ottomans pour les pèlerins persans qui se rendaient à la Mecque; 3° la permission, pour le père de l'ambassadeur, qui faisait partie de sa suite, d'aller finir ses jours à Jérusalem; 4° enfin l'extradition des cinq fils du chan de Bidlis, qui s'étaient soustraits à la domination du schah et s'étaient enfuis à Bagdad. Le premier point fut rejeté par le motif que la religion ne permettait pas d'assister à main armée les Persans schiites, c'est-à-dire hérétiques, contre les Usbegs, qui étaient sunnites comme les Ottomans; le second fut refusé parce que les pèlerins persans seraient pillés par les Arabes, ce qui amènerait facilement la ruine de la paix; le troisième ne fut point accordé comme offrant quelque chose d'inaccoutumée; l'extradition seule des cinq fils du chan de Bidlis fut concédée, attendu que ni la religion ni la coutume ne s'opposaient à ce que ces princes fussent remis entre les mains des bourreaux, le destin de Bajesid et de ses fils étant un précédent qui autorisait une telle condescendance.

Un peu avant l'arrivée de l'ambassadeur persan fut célébré le mariage des trois princesses, petites-filles de Suleiman. Des deux filles de Selim, âgées de seize ans, Esmachan fut donnée au second vesir Mohammed-Sokolli; la seconde au kapudan-pascha Piale; la fille du prince Mustapha épousa l'aga des janitschares, Abdulkerim. La veuve de Rustem étant, dit-on, fort occupée des noces de ses nièces, on se dispensa d'offrir le repas d'usage à l'ambassadeur avant son départ. A la nouvelle de l'immolation de Bajesid à Siwas, cette fille de Suleiman pria le grand vesir Ali de faire en sorte que son père l'accueillît dans le vieux sérail et la réconciliât avec son frère Selim, dont elle avait combattu les prétentions au trône, de même que son époux Rustem, tant qu'avait vécu Bajesid (1). Elle avait insinué au grand vesir

(1) Ferdinandus ad Albertum de Wyss, 13 décembre 1562, dans les Archives impériales.

(1) Rapport de l'ambass. vénit., du 27 octobre 1562.

d'équiper une flotte pour une grande entreprise comme la conquête de Malte, et avait promis d'armer pour cela quatre cents galères à ses frais (1). Mais Suleiman et Selim, ne voulant pas priver l'une des jeunes mariées de son époux, étaient contraires à ce projet (2). Le grand vesir, qui n'aimait pas le kapudan-pascha, menaçait de donner la place d'amiral à l'aga des janitschares; mais Piale était fermement établi dans la faveur du maître. Suleiman, déjà profondément affecté par la révolte, la fuite et le supplice de Bajesid, trouvait encore des causes de douleur amère dans la vie de débauche grossière où se plongeait Selim. Il lui adressa des remontrances, et lui recommanda de ne point violer la loi de l'islam en s'adonnant au vin. Au lieu d'écouter les avis paternels, Selim destitua le messager qui les lui avait apportés (2). Suleiman regardant peut-être le favori de Selim, alors à Constantinople, Murad-Tschelebi, comme un compagnon de débauche de son fils, le fit mettre à mort, et envoya deux chambellans porter la nouvelle de cette exécution, avec l'ordre, pour le fils de Selim, sultan Murad, de se rendre à son sandschak. Selim dévora sa colère, et feignit une soumission complète aux volontés de son père (3). Bientôt après sultan Murad demanda une galère à son beau-frère le kapudan-pascha, qui, pour être agréable au prince et à Selim, avait déjà fait préparer le bâtiment, lorsque Suleiman défendit de faire prendre la mer à la galère, et permit seulement d'envoyer une galiote (4).

Tandis que Busbek suivait des négociations de paix à Constantinople, et même après son départ, il y avait eu encore en Hongrie des hostilités entre divers commandants turcs et hongrois des frontières. Rustem, beglerbeg d'Ofen, et Malkodsch, sandschakbeg de Temeswar, réunissant leurs forces, attaquèrent les deux villes de Szathmar et de Nemethi, que sépare la Szamos, et y mirent le feu, mais sans pouvoir les arracher à leurs vaillants défenseurs, Melchior Balassa et Zay. Afin de porter secours à son frère enfermé à Szathmar, Jean Balassa marcha avec quatre mille fantassins et mille cavaliers sur Szecseny, dont le commandant Mahmud était devant Szathmar, ayant laissé la défense à son lieutenant Saswar. Celui-ci expédia en toute hâte le capitaine Beschir à Fulek pour demander une prompte assistance au commandant Hasan-Prodovich. Hasan accourut avec cent dix cavaliers, et, avant que Bebek eût pu appuyer Balassa, celui-ci fut attaqué et battu, et perdit autant de monde qu'Hasan avait de soldats. Jean Crusich, commandant de Carpon, Thomas Palffy, et beaucoup d'autres, tombèrent vivants au pouvoir des chefs turcs, qui les envoyèrent en présent au sultan. Cette défaite des Hongrois fut compensée par la reprise du château d'Hegyesd, dans le comitat de Szalad, sur le lac Balaton [14 juillet 1562], et par l'entreprise de Zriny de Szigeth. Le palatin et Ekhard, comte de Salm, fils de l'immortel défenseur de Vienne, commandant de Raab, élevèrent des batteries contre le château, firent prisonnière la garnison de quatre-vingts hommes, et rasèrent les fortifications. Quittant Szigeth avec mille cavaliers et deux mille fantassins, Nicolas Zriny franchit la Drau entre Babocsa et Temes, pour détruire les ouvrages qu'Arslan-Beg, fils de Jahja-Pascha, frère du beg de Szecseny, faisait élever à Monoslo, au delà de la Drau. Les Turcs, quoiqu'en nombre supérieur, s'enfuirent à l'arrivée de Zriny, saisis d'une terreur panique; Arslan lui-même, après avoir forcé un cheval qui mourut sous lui, eut peine à échapper en prenant une seconde monture, et abandonna aux ennemis ses harnais d'or, ses chiens de chasse, de nombreux bagages, deux canons et quatre fauconneaux. Le siége de Szathmar fut levé surtout à cause du manque de vivres. Le vieux Malkodsch mourut bientôt après; ses dépouilles furent transportées par ses soldats à Herzegowina pour être déposées à côté des restes de son père. Vers le même temps la peste emporta le gouverneur d'Ofen, qui eut pour successeur Arslan-Pascha. Une capture importante fut celle du vaillant Bebek, qui, attiré par de faux avis d'un renégat passé de la foi de l'islam à celle du Christ, puis redevenu musulman pour affecter encore de se faire chrétien, tomba dans

(1) Rapport de l'ambassade vénitienne, du 27 décembre 1562.

(2) *Ibid.*

(3) Rapport de l'ambassade vénitienne, du 14 novembre 1562.

(4) *Ibid.*, du mois de décembre 1562.

(5) *Ibid.*, du mois de janvier 1563.

le piége que lui tendit Hasan Prodovich dans la forêt qui environne le château de Ralogh, non loin des rives de la Rima. Enveloppés par des masses turques, Bebek, Sarkœzy et Magocsy avec Rakoczy, Hangony, Bokry et Peikesch restèrent prisonniers. Sarkœzy, qui, au mépris de la foi jurée, s'était jadis saisi de Mohammed le Long, capitaine de la cavalerie de Pesth et du tschausch Hedajet, renégat saxon de Transylvanie, fut maltraité à coup de massue par Hasan lui-même, qui finit par le faire mettre à mort au milieu de tourments affreux. Magocsy obtint sa liberté moyennant une rançon de 14,000 ducats, pour laquelle s'engagea le juge de Debrezin; Rakocsy et Hangony furent délivrés en donnant la faible somme de 2,000 thalers; quant à Bebek il fut emmené à Constantinople, quoiqu'il eut relâché jadis Mohammed le Long et le tschausch, ce qui lui donnait l'espoir d'obtenir sa liberté. Pour toute reconnaissance de cet acte, Hasan lui permit d'envoyer Bocri auprès de son épouse et de ses enfants; il rendit à Magocsy le jeune Peikesch pour un casque d'or. Bebek arriva à Constantinople un mois avant le départ de Busbek; il logea d'abord chez le troisième interprète Ferhad, qui fut mêlé à toutes les affaires de Transylvanie. En vain l'envoyé transylvanien, Gaspard de Baches, s'employa pour la délivrance de Bebek, auquel on demandait d'abord l'abjuration de sa religion. Il fut enfermé dans la tour noire du château d'Asie. Hasan de Fulek échoua dans un nouveau complot pour se saisir du comte Nicolas Zriny; mais les ouvrages du château de Monoslo, sur la Drau, furent poursuivis, et les Martoloses poussèrent leurs courses jusque dans la Styrie et emmenèrent des prisonniers de Luetenberg (1).

Pendant que l'on s'agitait ainsi sur les frontières de Hongrie, des événements bien plus graves se passaient en Moldavie. Le prince régnant, Alexandre, avait été expulsé par un aventurier qui, soutenu d'abord secrètement par Ferdinand, avait fini par être reconnu par Suleiman. Voici en peu de mots l'histoire de cet homme : Jean Basilicus, né à Candie, d'un capitaine de vaisseau, fut adopté, au lit de mort, par Jacob Heraklides, qui s'intitulait despote de Samos, de Paros, et d'autres îles de la mer Égée (1). En raison de cette déclaration d'hérédité, l'empereur Charles V confirma à Basilicus le titre de despote de Samos et Paros, possessions auxquelles l'empereur lui-même n'avait aucun droit, et l'éleva en outre à la dignité de comte palatin, en lui donnant pouvoir de nommer des docteurs, des protonotaires, et des poëtes couronnés (2). Basilicus correspondit avec Melanchton, à Wittemberg; publia un traité en latin sur l'histoire; en vertu des pleins pouvoirs de l'empereur, nomma deux poëtes couronnés. Par la Pologne, il se rendit en Moldavie, où il se donna d'abord pour un parent de l'épouse du prince régnant, Roxandra; et bientôt après, au moyen d'une généalogie supposée, pour un descendant de l'ancienne race princière moldave des Heraklides (3). Forcé de s'enfuir en Transylvanie, il gagna la Pologne, et chercha un refuge auprès d'Albert Lacsy, palatin de Siradie, qui lui prêta 10,000 ducats pour rassembler une armée. Sa première entreprise échoua; mais la seconde, secrètement appuyée par Ferdinand (4), fut plus heureuse. A la tête de mille cavaliers, après quelques petits engagements, il battit le woiwode Alexandre, et le mit en fuite (10 novembre 1562). Le grand vesir Ali-Pascha reprocha cette irruption à l'ambassadeur de Ferdinand, Busbek, et le sultan s'en plaignit dans une lettre portée à Prague par le tschausch Mahmoud, et à laquelle on opposa des récriminations (5). Alexandre s'était échappé de Constantinople, mais les mains vides. Des députés de son adversaire vinrent apporter 40,000 ducats, au lieu du tribut fixé jusqu'alors à 30,000; et, grâce à cette augmentation, Jean Basilicus reçut l'investiture comme woi-

(1) Rapport d'Albert de Wysz, de Constantinople.

(1) Engel, Histoire de Moldavie, d'après Gratiani, Sommer, Istuanfi, l. xx, p. 401 et 427; Forgacs, Mart. Crus., Turco-Græcia, rapport de Busbek, du 21 juin 1562.

(2) Gratiani.

(3) Engel, Histoire de la Moldavie, p. 199.

(4) Litteræ Cæsaris ad Jacobum Basilicum Heraclidum, despotum Sami, Paros et Moldaviæ voivodam. Pragæ, 3 februarii.

(5) Busbek, epist. IV; Istuanfi, liv. XXI, au commencement.

wode de Moldavie, par la bannière et l'épée, la masse et la kuka, que lui porta un tschausch turc (1). Bientôt un second tschausch vint transmettre l'ordre de congédier les troupes étrangères, à l'exception de 300 lanciers hongrois et de 300 gardes du corps ; et le woiwode se soumit si promptement à cette injonction, qu'il fut soupçonné d'avoir eu recours à un tel moyen pour se débarrasser de ses auxiliaires : mais cette mesure ne le mit point en plus haute estime ; son sytème financier n'était guère propre à lui gagner les affections populaires, non plus que d'autres pratiques. Avec un grand candélabre d'argent d'un couvent, il avait fait frapper de la monnaie, imposé une capitation d'un ducat par individu, entravé les divorces, appliqué la peine de mort à la bigamie, appelé dans ses écoles les Allemands Sommer et Gaspard Peucer, gendre de Melanchton, et fait des dispositions pour fonder une bibliothèque (2). Par des affidés il accrédita parmi le peuple le bruit que, le matin du jour de Noël, lui étaient apparus trois anges avec des couronnes d'or, comme présages de sa domination sur trois États, la Moldavie, la Valachie et la Transylvanie; lui-même se para d'une couronne d'or en changeant son nom de Jean contre celui d'Iwan, cher aux Moldaves. Cependant, les boïards se conjurèrent secrètement pour exterminer les soldats hongrois et les colons allemands. Les premiers, par le faux avis d'une irruption de Tatares, furent attirés sur les frontières; les Allemands, artisans pour la plupart, furent massacrés partout dans le pays; une fille naturelle du despote fut immolée dans son berceau, la mère jetée dans un cloître; on mit à mort les épouses des adhérents du despote qui s'étaient laissé enfermer avec lui à Suczawa : la persécution frappa les Arméniens, parce que quelques-uns avaient prié pour Iwan (1). Bernowsky, Moczog, Stroitza, les trois chefs des conjurés, remirent la dignité de despote à un certain Tomsa, inspecteur des magasins d'Iwan. Ce Tomsa, redoutant l'hetmann des cosaques, Démétrius Wischnjewetzki, comme rival au trône de Moldavie, l'attira dans le pays, le fit prisonnier avec son lieutenant Piasek, et les envoya tous deux à Constantinople, où ils périrent par la corde (1). Dans le troisième mois du siége de Suczawa parut un sandshakbeg turc, avec cinq cents hommes, sommant le despote de remettre la place moyennant la liberté de se retirer. Celui-ci ne se fiait pas à cette proposition, mais la garnison le contraignit à l'accepter. Reprochant en peu de mots à ses troupes leur manque de foi, il sortit de la ville à cheval. Conduit devant Tomsa, celui-ci l'abattit à ses pieds avec une massue de fer. Tomsa fit grâce à Démétrius, fils d'Iwan, l'admit à sa table, lui présenta le pain coupé en croix, gage le plus sacré de l'amitié chez les Moldaves; et néanmoins le lendemain il lui fit faire par le bourreau une incision dans la narine droite, parce que telle était la coutume moldave à l'égard des parents des princes déposés, pour leur enlever toute espérance d'arriver à la succession du pouvoir. Tomsa ne put obtenir, à Constantinople, la confirmation dans la dignité princière ; l'ancien woiwode Alexandre fut réintégré dans le pouvoir (2).

Un an était écoulé déjà depuis la conclusion de la paix avec Ferdinand, et les irruptions des Turcs continuaient encore sur les frontières, et l'on n'avait pas mis l'accord entre les deux actes, turc et latin, contenant le traité. Herbard d'Auersperg, qui, trois ans auparavant, au temps de l'armistice si mal observé, avait répondu à une irruption des Turcs en Carniole par une expédition sur le territoire ottoman, poursuivit cette fois un parti de pillards turcs jusqu'à Costenoviz, et lui causa une perte de quelques centaines d'hommes. Le secrétaire Albert Wisz d'Amsford, resté à Constantinople après le départ de Bubek, se plaignit, au nom de Ferdinand, de cette violation du traité, et du désaccord du texte turc avec la rédaction latine. De son côté, Suleiman s'irrita de ce que

(1) Forgacs.

(2) Gratiani, Sommer, dans Engel, Histoire de Moldavie, p. 206.

(3) Engel, Histoire de Moldavie, p. 209, d'après Gratiani.

(1) Gratiani et Engel, Histoire de l'Ukraine, dans l'Histoire universelle, t. XLVII, p. 68.

(2) Gratiani, Sigler, d'après ces deux écrivains, histoire de Moldavie d'Engel; mais Engel se trompe lorsqu'il fait solliciter par Tomsa sa confirmation près du grand vesir Rustem, mort depuis un an.

l'argent stipulé en présent n'était pas encore arrivé. Enfin, Albert de Wysz fut nommé comme ambassadeur résidant près de la Porte, et Paul Palyna fut chargé d'apporter, comme nonce, le présent d'honneur (1). Un mois après son arrivée, ce dernier remit, avec l'ambassadeur, une partie de la somme dans un diwan solennel, et fut congédié un mois plus tard, avec l'acte ratifié, mais qu'il accepta seulement sous des réserves et protestations, attendu qu'il ne put le vérifier. Il y eut beaucoup de débats sur l'égalité des corvées entre les sujets de l'empereur et du sultan en Hongrie, sur la mise en liberté des prisonniers. Le grand vesir Ali-Pascha demanda que les heiduques de Szigeth, Erlau et Giula fussent maintenus dans l'ordre, ajoutant qu'il ne pouvait pas intercéder pour la délivrance des prisonniers hongrois, Bebek, Thomas Paly, Crusich, parce que les conditions imposées à l'égard des Espagnols Alvarès et Sanchio n'étaient pas encore remplies, et qu'une partie seulement de la somme stipulée dans le traité avait été payée (2). Albert de Wysz reçut aussi l'instruction de négocier, pour Philippe II, une paix de huit à dix ans, attendu que les tentatives antérieures faites par Franchi de Chios et Vargas étaient restées sans résultat. Sur ce point encore, Ali-Pascha se montra prêt à traiter, mais après l'entier acquittement de la somme convenue (3). Un Corse de naissance, colonel français, se présenta au grand vesir avec des lettres de créance du roi et de la reine de France, demandant l'assistance d'une flotte turque pour soumettre sa patrie comme province tributaire à la Porte. Il n'obtint pas plus de succès qu'un négociateur génois venu pour solliciter un traité en faveur de sa république : on répondit à ce dernier que Gênes, à cet effet, devait donner des pouvoirs à un ambassadeur. L'envoyé de Florence fut plus heureux dans ses efforts pour la confirmation de la capitulation accordée sous Bajesid II, et renouvelée déjà sous Selim I. En vertu de ce traité, les Florentins étaient assimilés aux Vénitiens; des mesures étaient assurées pour la liberté du commerce de soie de Brusa, et pour la juridiction des consuls (1). Les bâtiments florentins pouvaient naviguer dans la mer Noire. Mais c'étaient surtout les missions polonaises qui se succédaient rapidement. Depuis celle de Nicolas Brzozowki, Simon, staroste de Lemberg, était venu rendre ses devoirs au sultan à Amasia. L'année suivante, avait paru Yazlowiecki, chargé de traiter des affaires de Valachie et du droit de pâturage. Ces questions formèrent encore les objets principaux de la mission de Nicolas Brzeski deux ans plus tard; ensuite Nicolas Sieniawzki et Hasanbeg furent nommés commissaires pour régler les droits de pâturage. Le tschausch Ali fut envoyé comme commissaire à Venise (2). Les rapports diplomatiques n'étaient pas moins fréquents avec les cours asiatiques orientales. Une ambassade indienne du roi d'Assi vint demander de l'artillerie pour combattre les Portugais (3); des députés d'Alger sollicitaient un changement de gouverneur (4); et des envoyés de Tunis réclamaient de l'appui pour conquérir la Goulette (5).

Dans l'équinoxe d'automne, les environs de Constantinople furent submergés par la plus terrible inondation dont les annales ottomanes fassent mention. Elle ne peut être comparée qu'à celle qui, quatre siècles auparavant, faillit emporter l'armée des croisés avec le roi Konrad (6). Le matin du jour où se déchaîna ce fleau, Suleiman s'était rendu à la chasse vers la vallée de Chalkalidere; déjà il était parvenu sur le rivage de la Propontide, non loin des jardins d'Iskendertschelebi (7), le defterdar exécuté à Bagdad, lorsque s'éleva un épouvantable orage qui dura vingt-quatre heures sans interruption, pendant lesquelles la foudre tomba soixante-quatorze fois. Le Mélas et l'A-

(1) Credentiales pro Alberto de Wysz; Prag., 17 julii 1563.
(2) Rapport d'Albert de Wysz, du 12 novembre 1563.
(3) *Ibid.*, du 22 décembre 1564.

(1) L'acte entier du traité se trouve en appendice au journal de Ferdinand, nº 71.
(2) Dans les Scritture tedesche, parmi les actes vénitiens des archives impériales, se trouvent trois lettres de Suleiman au doge, de l'année 1563.
(3) Rapport de l'ambassade vénitienne, du 12 juin 1562.
(4) *Ibid.*, de juin 1561. *Ibid*, du 18 août 1562.
(5) *Ibid.*, de juin 1561.
(6) Cinnami, c. 11, 14, Otto de Freysingen.
(7) Constantinople et le Bosphore, t. II, p. 12, d'après Raschid, t. I, fol. 20, t. II, fol. 56.

thyras, qui se jettent dans la profonde baie de Tschekmedsche, se grossirent; leurs eaux s'élevèrent à une hauteur prodigieuse, et couvrirent les alentours de la vallée de Chalkadire; les flots se précipitèrent en torrent impétueux, environnèrent le palais d'Iskendertschelebi, où se trouvait Suleiman, pénétrèrent même dans l'enceinte, et le sultan lui-même eut été noyé s'il ne se fût élevé sur les épaules d'un homme gigantesque, jusque dans les charpentes, où il resta jusqu'à ce que les eaux se fussent retirées. Les torrents de la vallée ruinèrent les aqueducs récemment construits par Suleiman; ceux de Maglawa s'écroulèrent. Dans la belle plaine des eaux douces, à Kiaghadschane, les platanes déracinés furent emportés comme des fascines; on ne voyait que débris de maisons de campagne et de métairies. Les eaux douces portèrent les ruines dont elles étaient chargées contre le faubourg d'Ejub, pénétrèrent dans la mosquée de ce nom, et s'élevèrent au-dessus du tombeau du porte-étendard du prophète. Le port de Constantinople et les rives du Bosphore ne purent résister aux vagues, qui montèrent par-dessus le rivage et renversèrent la plupart des édifices construits en ces lieux; les plus solides seulement résistèrent. Les ponts du grand et du petit Tschekmedsche, d'Haramidere et de Siliwri furent emportés; durant une semaine entière la mer fut troublée, ses eaux n'avaient plus de saveur saline. Suleiman affecta un demi-million de ducats au rétablissement des aqueducs et à la construction de ponts de pierre dont la solidité pût braver à l'avenir les coups de l'élément furieux (1).

Antérieurement, des travaux de ce genre avaient été dirigés par Ssofi-Ali, qui, du grade de général des armuriers, s'était vu nommer grand chambellan. Au moyen de cent dix tuyaux de plomb, chacun de trois pouces de diamètre, l'eau fut amenée à Constantinople, et Ssofi-Ali reçut la place de beglerbeg de Meraasch en récompense. L'inondation ayant détruit en grande partie ces ouvrages, Suleiman commença de nouveau la construction des aqueducs qui aujourd'hui encore décorent la ville et la désaltèrent. Il ne porta pas moins de soin à la réédification du pont de Tschekemede, que l'architecte Sinan soutint sur une voûte en ogive, mais dont on ne vit l'achèvement que sous le règne du sultan Selim.

De la description des ravages de l'inondation, les historiens ottomans passent tous presque aussitôt au siége de Malte, entrepris deux ans plus tard, mais pour lequel se faisaient alors les armements maritimes. Avant d'exposer ce récit, il faut rappeler les principales expéditions des flottes ottomanes depuis la mort de Barberousse, et présenter une notice rapide sur ses chefs, afin que leurs noms n'arrivent point brusquement aux oreilles du lecteur. Après la mort du kapudan-pascha Sinan, frère de Rustem, arrivée presque à la suite de la déposition de celui-ci du grand vesirat, le commandement supérieur des flottes ottomanes avait été remis à Piale. Cet homme, issu de la Croatie, quitta le harem impérial, où il exerçait les fonctions de chambellan, pour remplir la charge d'amiral, mais avec le titre de sandschakbeg, qu'il échangea quatre ans après contre celui de beglerbeg. Lorsque, après la conquête de Dscherbe, et à la suite d'autres succès maritimes dont il sera question plus loin, il paraissait avoir des droits à la dignité de pascha à trois queues, Suleiman trouva que c'était un avancement trop rapide qui pourrait porter atteinte à la dignité du vesirat; mais pour lui donner un témoignage éclatant de la plus haute faveur, il l'unit à sa petite-fille. Ce fut seulement au bout de cinq années que Piale reçut les trois queues. Après le kapudan-pascha, le gouverneur d'Alger avait le commandement maritime le plus important. Lorsque Chaireddin mourut, son fils Hasan jouit quelque temps de cette autorité, mais ensuite il fut remplacé par Ssalih-Reis, déjà signalé à la conquête de Tunis. Né au pied du mont Ida, Ssalih-Reis avait pu entendre parler dans sa jeunesse des combats entre les Troyens et les Grecs, et puiser sur cette terre poétique l'ardeur héroïque dont il fit preuve dans ses audacieux exploits de corsaire (1). Torghud, que les historiens européens appellent communément Dragut, était sorti de parents chrétiens du sandchak de Mentesche, dans un village du district de Serulus. Dans sa jeunesse, il s'était signalé surtout par son

(1) Rapport de l'ambassade vénitienne.

(1) Aali, dans la liste des begs de Suleiman.

adresse à tirer de l'arc, et sa vigueur à la lutte. Il prit du service comme soldat, et devint bientôt capitaine de troupes de marine (1). Plus tard, ayant tenté, avec treize vaisseaux, une entreprise contre la Corse, il fut pris par le jeune Doria et attaché au banc de la galère comme esclave (2). Barberousse fit briser ses fers lorsque, paraissant devant Gênes, il menaça de ravager toute la *riviera*. Soutenu par Barberousse, Torghud porta bientôt la terreur sur la mer avec vingt-cinq vaisseaux [1548]. Il débarqua dans le golfe de Naples, surprit Castellamare, et emporta de cette ville et des villages environnants un riche butin. Bientôt après il s'empara d'une galère maltaise expédiée à Tripoli avec 70,000 ducats (3). Lorsqu'ensuite le kapudan-pascha, frère de Rustem, et Torghud se rencontrèrent en pleine mer, l'escadre des corsaires se signala par la supériorité de son artillerie, et l'amiral impérial invita Torghud à venir présenter ses hommages à Constantinople, comme avait fait Barberousse. Torghud se rendit à l'invitation avec huit vaisseaux. Il fut gracieusement accueilli et nommé sandschakbeg de Karli-Ili. Les capitaines des sept autres bâtiments, tous corsaires renommés, reçurent, avec un traitement quotidien de 70 à 80 aspres, un vaisseau de guerre à commander et le droit d'élever un fanal.

Délivré des fers des Génois, Torghud songea aux moyens d'acquérir des possessions fixes et permanentes sur la côte d'Afrique; il chassa les Espagnols des villes de Susa et Monastir, dépendant autrefois de Tunis, et s'empara par trahison du fort de Mehdije, donné par les géographes européens, tantôt pour Afrikija, tantôt pour Aphrodisium, et que les orientalistes eux-mêmes crurent être Mahadia. Maître de Mehdije, Torghud menaça les côtes d'Espagne, de Sicile et de Naples avec quarante-sept vaisseaux. Pour attaquer le pirate dans son repaire, l'empereur Charles V envoya une flotte et une armée faire la conquête de Mehdije. Doria et Tolède, réunissant leurs forces de terre et de mer, prirent Monastir, où ils saisirent douze cents prisonniers. Cependant Torghud se porta contre les côtes espagnoles d'Alicante et de Valence; mais aux îles Baléares il fut repoussé vigoureusement par les habitants de Polentia; l'entrée de Mehdije lui étant interdite par les impériaux qui l'assiégeaient alors, il se retira sur l'île de Dscherbe. A la fin de juin arriva aussi Vega, vice-roi de Sicile, avec des vaisseaux et des troupes pour le siége de Mehdije, et les chrétiens trouvèrent encore de puissants renforts dans l'alliance avec Sidi-Aarif, chef de quinze mille Arabes, qui s'était soustrait avec Kairouan à la domination du prince de Tunis. Dans la suite de Vega se trouvaient aussi Muley-Hasan, le souverain de Tunis installé par Charles V, que son fils Hamida avait précipité du trône et privé de la vue, et un chérif que Vega avait amené de la Goulette. Par l'entremise de ces deux musulmans il négocia si habilement avec Sidi-Karif, que le troisième jour après l'arrivée de la flotte impériale, deux mille cinq cents Arabes vinrent dans le camp, qui fut abondamment pourvu de bétail [28 juin 1550]. Bientôt après mourut Muley-Hasan, vingt-deuxième souverain des Beni-Hafsz, et sur la demande de Sidi-Karif, ses restes furent ensevelis à Kairouan. Déjà le siége durait depuis un mois, avec une grande obstination de part et d'autre. Le plus grand obstacle aux efforts des assaillants était dans les deux murailles, éloignées de vingt-cinq pieds l'une de l'autre, hautes de douze toises. Torghud tenta de jeter du renfort dans la place: avec huit cents arbalétriers, deux cents cavaliers et cinq mille Maures, il pénétra dans le bois d'oliviers situé contre la ville, et d'où les assiégeants tiraient leurs fascines, et attaqua brusquement le vice-roi de Sicile, le commandeur de Rhodes Sanglo, et le commandant de la Goulette Vargas, qui périt avec plusieurs vaillants guerriers. Mais ensuite il lui fallut se replier sur le bois et regagner Dscherbe. Depuis, son autorité alla toujours décroissant parmi les Arabes des alentours, qui approvisionnèrent maintenant le camp plus abondamment que jamais. Le jeune Doria amena encore des vivres et de l'artillerie de Sicile; vingt-deux grosses pièces mises en batterie à deux cents pas des murailles dirigeaient leur feu

(1) Hadschi-Chalfa, Histoire des guerres maritimes, fol. 30.

(2) Joh. Stellæ de Aphrodisio expugnato commentarius, et Vertot, l. XI.

(3) Remarques sur l'état d'Alger, l. II, p. 644, d'après Morgan, Laugier de Tassy, Vertot.

sur les deux plus fortes tours; le 10 septembre l'assaut fut livré : après l'enlèvement des deux tours la ville se rendit; sept mille prisonniers furent partagés comme du butin entre les vainqueurs. Le vice-roi remit au capitaine de vaisseau Génois Cicala soixante-dix blessés, afin qu'il pût avec eux obtenir la délivrance de son fils retenu dans les fers par Torghud. Au bout de quinze jours la flotte mit à la voile, ayant laissé une garnison dans la place (1). Bientôt après Doria poursuivit le pirate dans sa dernière retraite, à Dscherbe. Il se posta devant l'entrée d'un canal appelé Alkantarat; mais dans la nuit Torghud éleva des batteries dont le feu contraignit l'amiral à s'éloigner avec ses vaisseaux. Attendant des renforts de Sicile, Doria espérait pouvoir attaquer l'île sur tous les points, et se saisir du pirate. Alors Torghud suivit l'exemple donné tant de fois déjà, de transporter les bâtiments sur la terre. A l'aide des équipages et des esclaves de ses galères, il fit établir une route en planches qu'on frotta de graisse, puis, au moyen de rouleaux, les vaisseaux furent entraînés du port d'Alkantarat jusqu'à l'extrémité opposée de l'île, tandis que le feu des batteries trompait et occupait la flotte impériale embossée devant le port. Doria ne s'aperçut de cette manœuvre qu'au moment où le grand vaisseau, cinglant rapidement de Sicile, lui apportant des secours, fut enlevé presque sous ses yeux par Torghud (2).

Torghud ayant capturé, coulé bas ou brûlé des vaisseaux vénitiens, au mépris de la paix régnant alors entre la Porte et Venise, le grand vesir Rustem, qui considérait d'un mauvais œil le capitaine de corsaires, devenu sandschakbeg de Karli-Ili, comme un rival dangereux pour son frère Sinan, kapudan-pascha, saisit cette occasion de l'appeler à Constantinople pour rendre compte de sa conduite. Alors Torghud se réfugia avec ses vaisseaux dans les ports de Maroc, et persista deux années dans sa désobéissance. Suleiman, qui avait besoin du corsaire contre les Maltais, pardonna le passé, et envoya à Torghud, avec un sabre à poignée d'or, un exemplaire du Koran, comme gage de la promesse que si Tripoli était conquise par ses armes, il en aurait le gouvernement en qualité de beglerbeg. Avec l'aide de Sinan-Pascha, il l'arracha aux chevaliers de Saint-Jean, que Charles V avait chargés de la défendre. Néanmoins, le kapudan-pascha investit de ce gouvernement l'eunuque Murad-Aga, au mépris de la parole donnée (1). Irrité de ce manque de foi, Torghud fit gouverner à l'ouest, et la plupart des vaisseaux le suivirent. Alors Sinan-Pascha lui fit mille promesses, et l'attira encore à Constantinople; de là, il prit la mer l'année suivante avec quarante-cinq galères pour aller ravager les côtes de Naples et de Sicile. Il débarqua en Corse, et assiégea la capitale de l'île, Bastia; quatre mille cavaliers et mille fantassins vinrent au secours des assiégés: Torghud les battit en rase campagne (17 août 1553) et promit aux habitants de Bastia la liberté de se retirer; mais quarante-sept seulement purent user de cette condition de la capitulation; sept mille furent emmenés chargés de fer (2). A son retour, Torghud châtia, sur la côte d'Albanie, le chef des Chimariotes rebelles, Ahmed-Beg, et regagna Constantinople avec un riche butin (3). Torghud ayant marché si dignement sur les traces de Barberousse, Suleiman était disposé à lui conférer le gouvernement d'Alger; mais Rustem ayant représenté qu'un service constant convenait peu à Torghud, Suleiman se contenta de le confirmer dans le sandschak de Karli-Ili, qui, compris dans le département maritime, formait une partie du gouvernement des îles (4). Torghud, sous prétexte d'offrir l'hommage de sa reconnaissance, saisit l'occasion d'une promenade à cheval de Suleiman pour s'avancer à pied devant le sultan, baiser son étrier, et solliciter le gouvernement de Tripoli qui lui avait été promis. Suleiman tint alors sa parole, et Torghud resta jusqu'à sa mort

(1) Vertot.

(2) Vertot, l. XI, et Hadschi-Chalfa, Histoire des guerres maritimes; Petschewi, fol. 116, et Aali, Le événement

(1) Hadschi-Chalfa, Histoire des guerres maritimes, fol. 27.

(2) *Ibid.*, fol. 31 et 32; Dschelalsade, fol. 314; Ssolaksade, fol. 334.

(3) Dschelalsade, fol. 336; Ssolaksade, Aali.

(4) *Voy.* la division des gouvernements, dans la constitution et l'administration de l'empire ottoman, IIe partie, p. 253.

gouverneur de Tripoli. Bientôt après mourut le kapudan-pascha Sinan.

Au temps même où Piale, Torghud et Ssalih étaient la terreur de la mer Égée et de la Méditerranée, les capitaines de vaisseau Piri-Reis, Murad et Sidi-Ali kapudan portaient les étendards ottomans dans les golfes Arabique et Persique, et jusque dans la mer des Indes, et augmentaient les connaissances de leur nation par des ouvrages géographiques et nautiques, les seuls de ce genre que possède la littérature ottomane, écrits par des gens du métier. Piri-Reis, neveu de Kemal-Reis qui, sous Bajesid, se rendit fameux par ses pirateries, étant kapudan d'Égypte, avait mis à la voile, de Suez, avec trente bâtiments, pour descendre la mer Rouge et remonter ensuite dans le golfe Persique. La saison étant fort avancée, il perdit quelques bâtiments sur la côte arabe de Schahar, puis sur la côte d'Omman il se saisit du port de Maskat, dont il fit les habitants esclaves. Ensuite il assiégea Ormus, dans l'île de ce nom, dont la possession était si importante pour la navigation du golfe Persique ; mais, gagné par des présents, il leva le siége (1), et se retira sur Baszra. Là, surpris par la nouvelle qu'une flotte ennemie se réunissait pour lui donner la chasse, et pensant qu'elle pouvait rendre impossible sa sortie du golfe, s'il ne se hâtait, il s'enfuit seulement avec trois galères, pour sauver ses trésors. L'un de ses bâtiments échoua près de Bahrein ; avec les deux autres il regagna Suez, et se rendit ensuite au Kaire, d'où le gouverneur adressa un rapport à Constantinople du mauvais résultat de l'entreprise et de ses causes. La Porte envoya pour réponse un ordre de mort contre Piri, qui fut décapité au Kaire. Ses immenses trésors, dans lesquels se trouvaient d'énormes vases de porcelaine remplis d'or, furent expédiés à Constantinople. Après sa mort, vinrent des députés d'Ormus, au nom des habitants, pour réclamer les richesses qu'on leur avait arrachées ; mais ils n'obtinrent aucun succès. La partie la plus précieuse de l'héritage de Piri, et qui n'entrait pas dans le fisc, fut le *Bahrije*, atlas maritime de la mer Égée et de la Méditerranée, dont il reconnut les côtes avec son oncle Kemal, ou seul, et qu'il décrivit avec l'indication des courants, des bas-fonds, lieux de débarquements, anses, détroits et havres. La place de kapudan d'Égypte fut donnée à l'un des plus fameux corsaires, appelé Murad, ancien sandschakbeg de Katif, qui reçut l'ordre de se tenir en station à Baszra avec deux grands vaisseaux, cinq galères et une galiote ; néanmoins il quitta son poste dans l'espoir de pouvoir gagner l'Égypte ; mais en face d'Ormus, attaqué par la flotte portugaise, dans un combat acharné il perdit deux des plus habiles capitaines, Selman-Reis et Redsched-Reis, ainsi que l'un des deux grands vaisseaux, qui alla échouer sur la côte de Lar ; lui-même sauva le reste de la flotte en le ramenant à Baszra. De là, il fit connaître son désastre ; mais n'ayant point amassé de richesses, il conserva sa tête. Deux ans après, Sidi-Ali, célèbre sous le nom poétique de Katibi et appelé Katibi-Rumi, fut expédié d'Alep à Baszra, avec l'ordre de prendre le commandement supérieur des forces maritimes en ces lieux. Avec quinze bâtiments il sortit de Baszra, eut deux engagements avec des flottes portugaises, fortes de vingt-cinq et quarante-quatre voiles. Après avoir perdu dix vaisseaux dans ces combats, il fut assailli par des tempêtes qui lui firent subir de plus grands désastres, et le chassèrent jusqu'à Diu, Gudschurat et Surat. Sans artillerie, avec des bâtiments endommagés, incapables de tenir la mer, et surtout de résister aux escadres portugaises, il laissa à Demen, entre les mains du lieutenant du sultan de Gudschurat, ce qui restait d'armements à ses vaisseaux, permit à ses équipages de prendre, s'ils le voulaient, du service pour le sultan ; et, avec trente de ses compagnons, il entreprit de suivre sa route par Sind et Hind, traversa le Sabulistan, le Bedachschan et la Transoxane, le Chuaresm, le Chorasan et la Perse ; il n'atteignit la Turquie qu'au bout de trois ans, et alla baiser la main de Suleiman à Andrinople, où il lui remit des lettres des radschas indiens et de sultans Usbegs (1). Plus tard, il offrit à son maître la description de son voyage, moitié en prose, moitié en vers, sous le titre de *Miroir*

(1) Petschewi, fol. 118 ; Aali, 11e événement ; Hadschi-Chalfa, Histoire des guerres maritimes, fol. 28.

(1) Hadschi-Chalfa, Histoire des guerres maritimes, fol. 28 ; Petschewi, Aali, Ssolaksade.

des pays (1). Suleiman, touché des aventures et du mérite de l'auteur, lui confirma une place de muteferrika, avec un traitement quotidien de 80 aspres; à ses compagnons, il fit compter la solde arriérée des trois années du voyage, et une gratification. Sidi-Ali fit encore d'autres travaux: il traduisit la géographie mathématique d'Alikuschdschi, écrivit lui-même un traité de mathématiques appliquées à l'art nautique, sous le titre de *Miroir des êtres*, sur l'usage de l'astrolabe et du sinus, et laissa un ouvrage aussi précieux que rare sur la navigation de la mer des Indes, intitulé *Mahit*, l'Océan, d'après les meilleures sources arabes et persanes.

Quittons la mer des Indes pour nous reporter maintenant sur la Méditerranée, où Torghud, réuni au nouveau kapudan-pascha Piale, successeur de Sinan, inquiétait les côtes de Naples. Ces entreprises avaient été déterminées cette fois encore par la diplomatie française. Un débarquement sur la côte de Naples avait été résolu à la sollicitation du représentant de Henri II, le seigneur d'Aramont, qui avait été chargé de deux missions auprès du sultan, et dans la seconde s'était rendu à Amasia pour attendre Suleiman à son retour de l'expédition de Perse, et lui offrir ses félicitations (2). D'Amasia Suleiman adressa l'ordre à Piale et à Torghud de ravager les côte de l'Italie [1554]. Ils assiégèrent et prirent Reggio, et emmenèrent en esclavage les habitants ainsi que ceux de quelques autres places (3). Ssalih, beglerbeg d'Alger, châtia un chef arabe nommé Mohammed, qui, allié des Espagnols, avait assiégé la forteresse du Peñon de Velez, assise sur un rocher élevé; il se rendit maître de cette place ainsi que de la ville de Budschia quelque temps après (4). De son côté, Piale, après avoir fait une vaine tentative sur l'île d'Elbe et sur Piombino, conquit Oran, regardé comme le port de Telmesan, à l'aide d'une flotte de quarante-cinq galères qu'il ramena triomphant dans le port de Constantinople [1555, 1556] (1). L'année suivante il prit la mer avec soixante voiles, et s'empara du port de Benesert, aux environs de Tunis (2). En 1558, il mena cent cinquante galères dévaster Mallorca et Sorrento. L'année suivante ne vit pas de ces sortes d'exploits, parce que Piale, sorti de Constatinople avec quatre-vingts vaisseaux, et fortifié bientôt après par dix autres bâtiments, observa tranquillement dans les eaux de Valona (3) les flottes ennemies qui se préparaient à l'expédition contre Dscherbe et Tripoli. Les chrétiens profitèrent du retour de Piale à Constantinople pour la mettre à exécution, dans les mois d'automne et d'hiver. Ils réunirent plus de deux cents voiles fournies par l'Espagne et les diverses puissances d'Italie, le pape, Gênes, Florence, Malte, la Sicile, Naples, le seigneur de Monaco, et commandées par l'amiral André Doria, ayant sous ses ordres le commandeur de Malte Guimaran, les commandants espagnols don Sancio de Levia, don Berenger del Requeenes, le Génois Cicala; les troupes avaient pour chef le colonel espagnol don Alvaro de Sandi (4).

La flotte chrétienne se rassembla d'abord à Messine, puis à Malte; elle leva l'ancre en février et fit voile directement pour Dscherbe, soumise au sceptre espagnol par le vice-roi de Sicile, Hugues de Moncade, mais où Torghud avait ensuite établi sa domination, grâce aux querelles survenues entre les trois scheichs qui administraient les trois districts de l'île. Toutefois ses extorsions et ses violences avaient irrité les habitants qui lui livraient un combat lorsque parurent les chrétiens: il lui fallut se retirer sur Tripoli avec deux galères qu'il expédia aussitôt sous les ordres du corsaire Uludschali (le renégat italien Ochiale), avec de l'argent et des présents à Constantinople, et qui apportèrent le premier avis de l'arrivée de la flotte chré-

(1) Deux livres se trouvent à l'appendice du journal de Suleiman, n°s 17 et 48.

(2) Sur cette ambassade, *voy.* Petschewi, fol. 115. Dschelalsade, Ssolaksade, Aali.

(3) Histoire des guerres maritimes.

(4) Petschewi, fol. 117; Hadschi-Chalfa, Histoire des guerres maritimes, fol. 33.

(1) Petschewi, fol. 117; Hadschi-Chalfa, Histoire des guerres maritimes, fol. 33.

(2) *Ibid.*

(3) Hadschi Chalfa, Histoire des guerres maritimes.

(4) La historia dell' impresa di Tripoli di Barbaria; Venezia 1566; successi dell' armata della Maesta catolica destinata all' impresa di Tripoli di Barbaria, della prica delle gerbe e progressi dell' armata turca, scritti per Ant. Franc. Cirni Corso; Venez. 1560.

tienne à Dscherbe (1). Le 4 mars 1560, la flotte jeta l'ancre à l'ouest du fort, au cap Balguernera, et le 7 toute l'armée opéra son débarquement. Après quelques escarmouches et diverses négociations, le château se rendit le huitième jour, et aussitôt furent jetés les fondements de nouveaux ouvrages pour défendre l'île. Le prince de Kairouan vint visiter les chefs espagnols, et le 14 le scheich de l'île se rendit auprès des autorités chrétiennes pour jurer sur le Koran l'accomplissement de la capitulation et le payement annuel du tribut stipulé, consistant en 6,000 thalers, quatre autruches, quatre gazelles, quatre étalons et un chameau. Le scheich jeta par terre la bannière avec laquelle Torghud l'avait investi de sa charge, et agita en l'air l'étendard royal. L'acte fut scellé, de l'argent fut jeté parmi le peuple (2).

Tandis que le vice-roi de Naples perdait à Dscherbe le temps et l'occasion favorables pour la conquête de Tripoli, Piale-Pascha prenait la mer avec une flotte de cent-vingt voiles, et se fortifiait à Modon des bâtiments du beg de Rhodes, Kurdoghli-Ahmed-Beg, et du sandchakbeg de Mitylène, Mustapha-Beg. Après avoir bien radoubé ses vaisseaux, il leva l'ancre le 30 avril, et le 7 mai il se trouvait à la hauteur de Malte (3). Là il reçut avis, par Torghud, que la flotte chrétienne était encore à Dscherbe, et, après une marche de quarante-huit heures, l'ancre fut jetée à douze mille de Dscherbe. Le jour suivant vit l'entière défaite de la flotte chrétienne : vingt galères et vingt-sept transports furent jetés à la côte, coulés bas ou incendiés; sept galères se réfugièrent dans le canal de Dscherbe; les autres, avec le vice-roi, s'enfuirent vers l'Italie. Piale informa de sa victoire le beglerbeg de Tripoli, Torghud, qui parut six jours après pour prendre part à de nouveaux triomphes et au siége de Dscherbe. Fortifié par les troupes de ce vaillant chef et par celles de Kairouan et de Sax, Piale commença vers la fin de mai le siége en règle du château de Dscherbe. Il confia le commandement de la flotte au sandschakbeg de Mitylène, et lui-même se rendit dans le camp où étaient réunis plus de quatorze mille hommes. Le siége dura quatre-vingts jours; dans le premier mois seulement furent lancés douze mille boulets et quarante mille flèches (1). A la fin de mai, lorsqu'eurent été brûlées aussi les galères qui s'étaient réfugiées dans le canal, que les assiégeants se trouvèrent au pied des murailles, et que la garnison découragée fut réduite à de faibles restes par les désertions dans le camp turc, Alvaro fut pris en tentant de s'échapper sur un esquif vers la Sicile, et le château tomba aux mains des musulmans. Piale, ayant ordonné les mesures nécessaires pour le rétablissement des fortifications, se rendit avec Torghud, d'abord à Tripoli, ensuite à Preve, et, le 27 septembre fit enfin son entrée triomphante à Constantinople (2). Il avait envoyé le premier avis de sa victoire par une galère qui traînait après elle dans les flots la grande bannière espagnole sur laquelle était représenté le Christ en croix. Le jour de l'arrivee de Piale, Suleiman se rendit du kœschk du sérail sur le bord de la mer pour contempler de là ce noble spectacle. A l'arrière du vaisseau amiral étaient don Alvaro de Sandi, le général don Sancio de Levia, le commandant des bâtiments siciliens, don Berenger de Requenes, et le commandant des Napolitains (3). Les galères conquises, toutes démâtées, dégréées, sans gouvernail, n'offrant plus que de misérables carcasses, étaient traînées à la remorque. Suleiman assista à ce spectacle, grave et sérieux comme toujours : ni l'orgueil de la victoire, ni la joie du triomphe, ne purent éclaircir son front, tant son âme était préparée à toutes les vicissitudes du sort, ou bien peut-être le poids de ses infortunes de famille avait étouffé dans son cœur les émotions du succès Don Alvaro fut mené au bagne avec les autres esclaves; là il heurta du front la travée trop basse de la porte, recula, et fit dire au kapudan-pascha qu'une telle demeure était indigne d'un homme de sa condition; il lui en fut accordé une plus convenable. Trois jours

(1) Alfonso Ulloa, Cirni, Vertot, Hadschi-Chalfa, Histoire des guerres maritimes.

(2) *Ibid.*

(3) Hadschi-Chalfa, Histoire des guerres maritimes, fol. 33.

(1) Ulloa.

(2) Hadschi-Chalfa, Histoire des guerres maritimes, fol. 35.

(3) Busbequii epistola IV.

après leur arrivée, les prisonniers furent attachés trois à trois, et promenés en spectacle par les rues de Constantinople. Le kiaja de l'arsenal menait le cortége. Dans le diwan, les vesirs s'entretinrent avec Alvaro et lui offrirent un commandement contre la Perse s'il voulait abjurer la foi au Christ et à son roi (1). Sa fermeté ne fut pas plus ébranlée que son courage n'avait fléchi sur les remparts de Dscherbe. Les prisonniers furent amenés sous la fenêtre grillée du sultan, derrière laquelle il se tenait inaperçu. Soixante-dix-sept janitschares portaient soixante-dix pièces d'étoffes de soie et sept pièces de drap de couleur que le grand amiral Piale offrait en présent au sultan. Don Alvaro reçut de Piale la permission de voir des étrangers et ses compagnons d'infortune (2). Leurs misères furent soulagées par les soins affectueux de Busbek et par la douceur du nouveau grand vesir Ali-Pascha. Busbek leur fournit des vêtements et des moyens de subsistance, et s'engagea en outre à de fortes sommes pour leur rançon. Enfin il parvint à faire mettre en liberté Alvaro de Sandi et Sancio Levia (3), qui mangèrent chez lui, mais à des tables séparées, parce que leur haine les divisait encore dans cette circonstance (4). Parmi les prisonniers s'étaient trouvés aussi don Juan de Cardona, gendre de Berenger, et Gaston, fils du duc de Medina. Le premier avait déjà trouvé moyen de se racheter à Chios; le second, que Piale avait caché au sultan, fut l'objet de perquisitions actives, sur la dénonciation de Rustem, et mourut dans les fers de la peste, ou bien Piale s'en défit de crainte que son existence une fois découverte ne le fît lui-même tomber dans la disgrâce. Alvaro, Sancio, Berenger accompagnèrent Busbek lorsqu'il revint auprès de son maître. Le fils du Génois Cicala, jeune homme de dix-huit ans, plut au sultan, se fit musulman, entra dans le corps des pages de la première chambre, d'où il sortit ensuite pour devenir kapudan-pascha, grand vesir en Hongrie et séraskier en Perse (5).

(1) Ulloa. Busbek ne dit rien de cette circonstance.
(2) Busbek, ep. IV.
(3) Busbek et Istuanfi, l. XXI.
(4) Busbek, ep. IV.
(5) Rapport du messager de Ferdinand, du 30 septembre 1561.

La délivrance des prisonniers faits à Dscherbe et leur départ avec Busbek, qui terminent le récit des événements de la guerre maritime, viennent se rattacher à la fin des hostilités par terre et à la conclusion de la paix avec l'Autriche. Mais comme la perte de Dscherbe, bientôt suivie de la prise du Peñon de Velez, entraîna immédiatement après le siége de Malte, il semble nécessaire d'exposer ici ces faits militaires, anticipant de trois années sur l'histoire des temps qui suivirent le traité conclu avec l'Autriche. Le roi d'Espagne, ne pouvant étouffer sa douleur sur la perte de Dscherbe, station si importante sur la côte d'Afrique, songeait à s'en dédommager par la conquête d'un autre point fortifié sur les mêmes parages. En face du rivage d'Espagne, environ à quarante lieues de distance, est située, sur la côte d'Afrique, la ville de Gomere de Velez, et devant cette ville s'élève, sur une île, ou plutôt sur un rocher battu de tous côtés par les flots, la forteresse appelée Peñon de Velez, à cause de sa ressemblance avec une pomme de pin. Le seul sentier praticable est taillé dans le roc, et l'étroit canal qui sépare le rocher du continent, et qui peut à peine contenir dix à douze vaisseaux, sert en même temps de port. Garcia de Toledo, vice-roi de Catalogne, fit voile de Malaga vers la côte d'Afrique, le 10 août 1564, prit la ville de Gomere de Velez, ce qui détermina la petite garnison du fort à quitter son poste (1). La prise de ce château, et plus encore, la capture d'un grand bâtiment chargé de marchandises pour le harem, que sept galères maltaises capturèrent entre Zante et Céphalonie, irritèrent l'esprit de Suleiman, déjà poussé depuis longtemps vers la conquête de Malte. Sa détermination fut excitée encore par le grand vesir qui lui représenta que, de la Goulette et du Peñon, l'Espagne dominait les côtes de Tunis et d'Alger, et par les plaintes du bostandschibaschi, et des femmes, auxquelles appartenait le chargement du vaisseau enlevé. Sa fille, la pieuse Mihrmah, lui peignait sans cesse la conquête de Malte comme une entreprise impor-

(1) Terza parte delle historie (d'Alfonso Ulloa), che contiene la liberation di don Alvaro, l'espugnatione del Pignon di Velez della Gomera et il successo della potentissima armata mandata dal Turco sopra l'isola di Malta, l'anno 1565, et Vertot, l. XII.

tante dans la sainte guerre contre les infidèles. Le 1er avril la flotte destinée contre Naples sortit du port de Constantinople, sous les ordres du kapudan-pascha Piale; le commandement supérieur des troupes de débarquement était remis au cinquième vesir, revêtu du titre de sérasker, au septuagénaire Mustapha-Pascha, de la famille souveraine de Kisil-Ahmedlu, qui tirait son origine de Chalid-ben-Welid, porte-étendard du prophète, et qui jadis, sous le nom d'Isfendiaroghli, avait régné avec indépendance sur la côte asiatique de la mer Noire. Le grand vesir, Ali le Gros, auquel se présentaient toujours des expressions plaisantes, après avoir, avec les autres vesirs, accompagné l'amiral et le général jusqu'à leur bord, dit d'un ton de raillerie : « Voilà deux hommes de belle humeur, aimant à savourer le café et l'opium, que l'on envoie faire un voyage d'agrément aux îles. Le chargement de la flotte pourrait bien se composer de fèves d'Arabie et de jusquiame (1). » Si cette espèce de bon mot est rappelée ici, c'est à cause du grave jugement porté par les principaux historiens ottomans, qu'à ces paroles si peu dignes d'un grand vesir doit être attribuée, comme un mauvais présage, la triste issue de toute l'entreprise. Au reste, c'est là un trait du caractère du grand vesir, et le jugement des historiens peut donner une idée de l'humeur superstitieuse des Turcs. Ces mêmes historiens remarquent d'ailleurs qu'Ali le Gros n'était en bon rapport ni avec l'amiral ni avec le général, aux dépens desquels il plaisantait; que ces deux chefs n'étaient pas d'accord entre eux, et que tous deux étaient jaloux de Torghud, dont ils auraient dû attendre l'arrivée avant de commencer le siége: ce sont là des circonstances qui, indépendamment de la vaillante défense des chevaliers, expliquent suffisamment la triste issue du siége de Malte.

A Modon, le sérasker passa ses troupes en revue : il avait sept mille sipahis de l'Asie Mineure, commandés par un sandschakbeg et deux alaibegs, cinq cents de Karamanie, et quatre cents de Mitylène, quatre mille cinq cents janitschares et treize mille hommes de troupes irrégulières; la Rumili avait fourni douze cents sipahis et trois mille cinq cents soldats irréguliers, sous deux sandschakbegs et un alaibeg. La flotte était composée de cent trente galères, huit mahones, trois kara mursales, onze gros vaisseaux, dont l'un, qui avait à bord six mille barils de poudre, treize mille boulets et six cents sipahis, périt près de Modon corps et biens, dix galères du vieux Ali-Portuk, commandant de la station de Rhodes, deux galères de Mitylène, de Ssalih, fils du dernier beglerbeg d'Alger, dix-sept petits bâtiments appelés fustes, en tout deux cents voiles. Le 19 mai 1565, ces forces parurent devant Marsa Scirocco, au sud-ouest de l'île, et mit à terre le lendemain vingt mille hommes et cinq canons de campagne, contre l'opinion de Piale, qui conseillait d'attendre l'arrivée de Torghud. Aussitôt l'on ouvrit la tranchée et l'on pointa le canon contre le château Saint-Elme, qui, situé sur la pointe de terre, entre les deux ports, les protégeait tous deux, et en face duquel était le château Saint-Ange. Cinq jours après arriva Uludschali avec six galères d'Alexandrie, et le 2 juin parut enfin Torghud avec treize galères portant treize cents hommes, et dix galiotes sur lesquelles étaient huit cent dix soldats. Il blâma l'attaque sur Saint-Elme, qui plus tard serait tombé de soi-même; mais il jugea qu'il serait maintenant contraire à l'honneur ottoman d'abandonner l'entreprise commencée. Il fit élever une seconde batterie, et de la pointe du port Muset il foudroya le ravelin avec le canon de ses galères. Le fort Saint-Elme essuya le feu des vaisseaux et de trente-six pièces du côté de la terre. Après diverses tentatives d'assaut, Torghud mena enfin une vigoureuse attaque. Une pierre qu'un boulet avait fait éclater du château Saint-Ange atteignit le beglerbeg de Tripoli à la tête. Le sang jaillit en abondance du nez et des oreilles. Mustapha-Pascha ordonna de jeter sur lui une couverture, et prit la même place avec la présence d'esprit la plus complète, le calme le plus parfait, entretenant l'ingénieur de l'établissement d'une nouvelle batterie. Les restes de Torghud furent transportés à Tripoli. Le 23 juin, cette mort fut vengée par la chute de Saint-Elme, dont les défenseurs, au nombre de trois cents, parmi lesquels cent trente chevaliers, moururent en héros. Mustapha, considérant l'exiguïté de ce fort, qui avait fait verser tant de sang, et

(1) Aali, LVIe événement; Petschewi, fol. 123; Salaniki, fol. 18.

mesurant l'étendue des pertes que la place elle-même coûterait, laissa échapper ces paroles : « Si le fils a coûté déjà si cher, que faudra-t-il pour avoir le père ? » Voulant exercer sa colère sur les défenseurs morts, il fit écarteler les cadavres et clouer les membres en forme de croix sur des planches qui furent jetées par les vagues au pied du château Saint-Ange et de la ville. Le grand maître La Valette, oubliant les principes de charité chrétienne, ordonna en représailles d'immoler les prisonniers turcs, et de lancer leurs têtes en guise de boulets dans le camp turc. Mustapha-Pascha fit sommer, par un esclave chrétien septuagénaire qui avait été attaché trente ans au banc des galères, le grand maître de rendre la place. La Valette, montrant au messager les bastions et les fossés, le renvoya avec cette réponse : « Voilà le seul terrain que je suis disposé à céder à ton maître, pour qu'il vienne le remplir avec les cadavres des janitschares. » Alors l'attaque se porta sur les deux forts de Saint-Ange et de Saint-Michel, qui, construits sur deux langues de terre formant les côtés du grand port, couvrent le port des galères. L'arrivée d'Hasan, beglerbeg d'Alger, avec vingt-sept voiles et deux mille cinq cents hommes, fortifia les assiégeants. Fils de Barberousse et gendre de Torghud, Hasan aspirait à se montrer digne de sa naissance et de son alliance par de brillants exploits : il s'offrit pour l'attaque du château Saint-Michel. Mustapha lui donna six mille hommes, avec lesquels il livra l'assaut, tandis que le capitaine Candelissa, renégat grec, vieilli au métier de corsaire commandait les vaisseaux avec quatre mille Algériens. Candelissa gouverna droit contre les chaînes qui fermaient le port des galères, au bruit des trompettes et des tambours, précédé d'une chaloupe remplie d'imams et de marabouts qui lisaient le Koran et prononçaient des malédictions contre les chrétiens. La lutte fut longue et meurtrière; à peine cinq cents hommes en échappèrent; on ne fit quartier à aucun Turc. Les chevaliers de Malte semaient le carnage, en disant qu'ils donnaient la monnaie de Saint-Elme. Ils eurent à déplorer la mort de Garcia Toledo, fils du vice-roi de Sicile et neveu du grand maître. Dans un conseil de guerre, tenu à la suite de cette action, il fut résolu que Piale et les soldats de la flotte assiégeraient le château Saint-Ange et la ville, et que les pirates avec le beglerbeg d'Alger poursuivraient l'attaque sur le fort Saint-Michel. Le siége dura encore deux mois entiers, durant lesquels dix assauts furieux furent livrés au château Saint-Michel, et vaillamment repoussés. Au dernier, Turcs et chrétiens prétendirent avoir vu deux hommes étrangers et une femme sur le rempart. Les chrétiens se persuadèrent qu'ils avaient reconnu la sainte Vierge avec saint Paul et saint Jean-Baptiste, patron de l'ordre. Cette croyance à une apparition miraculeuse inspira aux Maltais des prodiges de valeur, et put bien excuser le découragement des assiégeants : lorsque enfin, la veille de la nativité de la Vierge, le secours si longtemps espéré et tant retardé du vice-roi de Sicile arriva heureusement : Mustapha et Piale levèrent le le siége, qui avait coûté aux chrétiens environ cinq mille hommes, et plus de vingt mille aux Ottomans [21 septembre 1565].

Après avoir parcouru ces épisodes de la guerre maritime, qui se développèrent durant vingt-six années sans interruption, il faut revenir à l'époque de la paix conclue avec l'Autriche, au point où nous avons laissé le fil des événements relatifs à la paix et à la guerre par terre. Dans la deuxième année qui suivit la paix, renouvelée pour huit ans par Busbek, entre le sultan et l'empereur, mourut Ferdinand, l'un des contractants. Aussitôt le grand vesir Ali-Pascha réclama hautement, auprès de l'ambassadeur résidant à Constantinople, Albert de Wysz, l'envoi du présent annuel stipulé, en retard de deux années, et le renouvellement du traité pour les six ans qui restaient à courir [juillet 1564]. En 1563, les présents devaient être apportés par des nonces nommés à cet effet, mais la garnison rebelle d'Ofen avait déclaré ne pas vouloir les laisser passer. Maintenant Maximilien différa cet envoi jusqu'à ce que la paix eût été renouvelée. Suleiman lui adressa des félicitations sur son avénement au trône, par le tschausch Bali, et fit demander si Maximilien voulait la paix ou la guerre. Cependant le fils de Zapolya avait attaqué Szathmar, et Michel Czernowicz, l'ancien interprète de Venise, fut envoyé en qualité de nonce à Constantinople, pour se plaindre de cette atteinte à la paix (1).

(1) Istuanfi, l. XXII.

Lorsque Czernowicz fut arrivé à Komorn, Arslan-Pascha, le nouveau gouverneur d'Ofen, successeur de Rustem, lui fit savoir que Hasan de Gran ne le laisserait point passer sans obtenir des présents; en même temps Arslan expédia vers Maximilien le tschausch Hédajet, renégat transylvanien, dont le nom allemand était Marc Scherer, pour lui annoncer que toutes missions auxquelles ne serait pas joint le tribut resteraient sans effet. Outre les 60,000 ducats formant le montant des deux années échues, il s'agissait de verser encore les 30,000 ducats promis par Busbek aux vesirs personnellement; mais l'empereur craignait de livrer tout cet argent aux Turcs en pure perte. Toutefois les deux tschauschs Bali et Hédajet reprirent la route de Constantinople, chargés d'annoncer l'arrivée prochaine des présents [novembre 1564]; mais en même temps ils portaient une demande relative à la restitution de Szathmar. Les trois nonces Michel Czernowicz, Georges Albani et Achaz-Csabi, arrivèrent le 22 décembre à Constantinople. Albani mourut au commencement de janvier, et les deux autres déposèrent le 4 février 1565 aux pieds du sultan, en audience solennelle, les 60,000 ducats dus pour deux années, puis donnèrent les 30,000 promis aux vesirs. Quant à la demande du renouvellement de la paix, il fut répondu: que, la paix devant durer huit années, le sultan conserverait les localités au delà de la Theisz, dépendant de la Transylvanie, à l'exception de Banya ou Neustadt, appelé aussi Frauenbach, qui était le domaine des reines de Hongrie. Comme les nonces porteurs des présents, ni l'ambassadeur, ne pouvaient adhérer à cette condition, Achaz-Csabi fut retenu; Czernowicz retourna, accompagné du tschausch Hédajet, chargé de la proposition exposée cidessus; un autre tschausch fut expédié à Constantinople, pour y recommander le maintien du repos. Georges Bebek avait été mis en liberté sur l'intercession de l'envoyé transylvanien Bekessi, et grâces à l'amitié du sultan pour Jean Sigismond. Czernowicz poursuivait sa route, lorsque, arrivé à Tschorli, le Tzurulum des Byzantins, il fut atteint par deux tschauschs expédiés en toute hâte de Constantinople pour le ramener, parce que le pascha d'Ofen avait annoncé une attaque sur Tokay et un rassemblement de troupes. Suleiman se montra très-irrité que l'on réclamât Szathmar, et que, d'un autre côté, l'on eût envahi Tokay.

Après que l'on eut exprimé durement à Czernowicz l'indignation du sultan, il put continuer sa route pour Vienne avec Hedajet. Ce messager, en remettant l'acte de ratification de Suleiman, se plaignit au nom du sultan, que Maximilien, sans attendre la réponse à la demande de restitution de Szathmar, eût fait violemment enlever Tokay et Serencs; en raison de ces faits, ajouta-t-il, Suleiman avait ordonné aux beglerbegs d'Ofen et Temeswar, ainsi qu'à sept sandschakbegs, de protéger le fils de Zapolya. En conséquence le pascha d'Ofen, Arslan, avait envoyé six mille hommes, celui de Temeswar, Hasan Prodovich, avait enlevé Pankotta (1). A cette nouvelle, Czernowicz partit de nouveau pour Constantinople, et jusqu'au retour de cet envoyé, Hedajet-tschausch fut gardé en otage. Czernowicz devait réclamer la restitution de Pankotta et une injonction pour le fils de Zapolya d'observer le traité de Szathmar. Le lendemain de l'arrivée du représentant autrichien tomba le plus ferme appui de la paix: Ali le Gros mourut le 28 juin 1565, et à sa place fut élevé le second vesir, le Bosnien Mohammed-Sokollovich, connu par ses dispositions belliqueuses. Celui-ci déclara que l'empereur devait restituer Tokay et Serencs; que le traité de Szathmar avec le fils de Zapolya était de nulle valeur, attendu qu'il avait été conclu sans la permission du sultan; que tout pouvait rester dans le *statu quo* jusqu'à l'arrivée du tribut échu, et qu'ensuite on examinerait comme première question le renouvellement de la paix. Ni l'ambassadeur Wysz, ni le nonce Czernowicz ne pouvaient accepter de pareilles décisions. Le dernier allait être congédié avec la réponse du sultan, lorsqu'arrivèrent de Transylvanie des nouvelles alarmantes, annonçant que, sans l'aide des Turcs, tout était perdu [7 juillet]. Czernowicz fut retenu, et ce fut seulement lorsque l'on fut informé qu'Erdœd, après un siége de vingt-quatre jours et deux assauts, avait été emporté et détruit par Hasan, beglerbeg de Temeswar, que Czernovicz fut mandé devant le grand vesir. On lui remit alors

(1) Istuanfi, Bizari, de bello panonico liber. Sambucci, De expugn. arcis Tokai, dans Syndromaus, p. 127.

la lettre du sultan qui déclarait le traité de Szathmar de nulle valeur, exigeait la restitution de Nagy-Banya et de Tokay à Zapolya, le rappel des troupes allemandes, la mise en liberté du tschausch Hedajet (1). En quinze jours Czernowicz franchit la distance de Constantinople à Vienne avec cette lettre. Derrière lui venait plus lentement Achaz Csabi. Presque en même temps Mustapha-Sokollovich, neveu du grand vesir Mohammed, gouverneur de Bosnie, fit une irruption en Croatie, pour opérer de ce côté une diversion qui pût dégager Zapolya en Transylvanie. Mustapha était né, comme son oncle Mohammed, à Sokol (nid de faucons). Sorti du harem impérial, où il s'était élevé au poste de grand fauconnier et de porte-armes du sultan, Mohammed avait été porté aussitôt à la dignité de kapudan-pascha, et bientôt après à celle de beglerbeg de Rumili. Son neveu Mustapha, d'écuyer tranchant, était devenu defterdar de Temeswar, et avait été investi ensuite du sandschak de Fulek. Transporté de là dans le sandschak de Klis, il conquit le château de Chorian, ce qui lui valut le poste de Szegedin, puis celui d'Hersek. Comme gouverneur d'Hersek, il entreprit l'irruption de Croatie et le siége de Kruppa, ancienne possession des chevaliers de Saint-Jean, appartenant alors au comte de Zriny. A la sommation de se rendre, Mathieu Bakics fit une réponse digne du nom qu'il portait, et envoya demander de prompts secours au capitaine de la Carniole, Herbart d'Auersperg, à Zriny, à Sluny et à Erdœdy. Le siége durait déjà depuis seize jours, contre l'attente de Mustapha, qui avait épuisé ses boulets : il lui fallut envoyer des bêtes de somme à Banyaluka et à Verbosen pour chercher de nouvelles munitions; en attendant il fit recouvrir des cailloux avec du plomb par des zigeunes. Auesperg accourut, à la tête de sept mille hommes, avec lesquels il campa de l'autre côté de l'Unna, de sorte que les soldats, séparés seulement par la rivière, s'envoyaient des balles et des flèches, et pouvaient même échanger des provocations et des outrages. Sluni et Farasics prièrent en vain Auersperg de leur donner seulement mille hommes pour passer l'Unna; il retint ses troupes dans son camp par un excès de prudence qui lui fut imputé à lâcheté par les Hongrois, et il arriva qu'en vue de ces renforts, le vingt-cinquièmejour du siége, Kruppa fut emportée de vive force, incendiée, et que ses vaillants défenseurs furent massacrés avec leurs femmes et leurs enfants. Novi subit le même sort. Enflammé par ces succès, Mustapha se précipita dans de nouvelles entreprises, et poussa ses courses, avec dix-sept cents hommes, jusqu'à Obreslo, non loin de Cris; mais là il rencontra tout à coup Erdœdy, avec quinze cents cavaliers et trois mille fantassins, qui l'attaqua, lui arracha cent vingt-cinq prisonniers, avec un butin considérable, douze bêtes de somme appartenant aux propres bagages de Mustapha, et une immense quantité de boucliers, de lances et autres armes (1). A cette époque Suleiman, dans une lettre au doge de Venise, se plaignit des irruptions des Uscoques de Segna (2).

Au moment où ces événements se passaient en Hongrie, arrivait à Constantinople la nouvelle de la levée du siége de Malte, dont la faute était rejetée par les uns sur le kapudan-pascha Piale, par les autres sur le serasker Mustapha. Le premier reçut ordre d'entrer de nuit dans le port avec la flotte, de crainte que le mauvais état des galères ne frappât les regards. Dans le diwan tenu à cheval bientôt après, Suleiman s'entretint avec le premier vesir, Mohammed-Sokolli, et le second, Pertew, et ne parla point aux autres, afin d'adoucir en quelque sorte la disgrâce du cinquième, le serasker de Malte, auquel il ne voulait point adresser la parole. Le frère puîné de Mustapha, Ahmed-Pascha, connu sous le nom poétique de Schemsi, alors beglerbeg de Rumili, se rendait à Sofia, lorsqu'il apprit en route le funeste résultat de l'entreprise conduite par le serasker. Dans sa suite se trouvait l'historien Selaniki, alors simple lecteur du Koran pour le beglerbeg, mais qui s'éleva graduellement aux postes de maître des cérémonies, et même de président de la cham-

(1) Non pas en onze jours, comme le dit Istuanfi, l. XXI; car Czernowicz quitta Constantinople le 8 août et arriva le 22 à Vienne.

(1) Istuanfi, l. XXII.

(2) Cette lettre est la dernière de Suleiman, dans les huit volumes des Scritture tedesche, parmi les actes vénitiens des Archives impériales; elle est du mois de schaaban 973.

bre des comptes de la Mecque, de Médine et d'Anatoli, et qui, témoin oculaire des événements de son temps, va nous guider dans nos récits des trente-six années suivantes de cette histoire.

Maximilien, tout en se préparant sérieusement à la gerre, fit encore une tentative pacifique, et envoya, au commencement de l'année 1566, le Hongrois Georges Hoszutoti (1) à Suleiman pour demander la restitution de Pankotta et de Kruppa. Ce messager de paix apportait des présents pour les vesirs, et dans sa suite se trouvaient vingt prisonniers, parmi lesquels le vieux tschausch Kasim, pris quelques années auparavant par les soldats du Palatin Thomas Nadasdy : c'était là un acte de courtoisie pour la veuve de Rustem, la fille de Suleiman, qui avait réclamé la liberté de Kasim. Comme Hoszutoti arrivait sans le tribut arriéré, et ne parlait pas de la restitution de Tokay, Suleiman s'irrita, et fit renfermer le nonce dans la même maison avec l'ambassadeur Albert de Wysz, où ils furent surveillés rigoureusement (2). En même temps fut résolue et proclamée la guerre contre la Hongrie. Un peu avant l'entrée en campagne, Mahmud, gouverneur déposé de l'Iémen, qui s'était dirigé par terre du côté de Constantinople, où il était arrivé en même temps que Selim, en offrant des présents d'une richesse prodigieuse, avait gagné complétement la faveur du père et du fils, et obtenu ainsi le gouvernement d'Égypte (3), qui fut retiré à Ssofi-Kilun-Ali-Pascha. Celui-ci, qui, dans la bataille de Konia entre sultan Bajesid et sultan Selim, avait rendu de si grands services à Selim, avait passé depuis par les gouvernements de Bagdad, Alep, Damas, pour être mis enfin à la tête de l'administration de l'Égypte, où il avait reçu des Arabes le surnon de Kilun, des Turcs celui de Ssofi (4). A la simplicité de ses mœurs et de son costume, son successeur opposa une pompe et une magnificence éclatante. Ali-Pascha avait amené d'Alep au Kaire des monnayeurs qui altérèrent les titres, et frappèrent des dirhems d'argent de trente pour cent au-dessous de leur valeur intrinsèque. Son successeur, Mahmud-Pascha, ne put se livrer qu'une année aux exécutions et aux poursuites auxquelles l'entraînait sa soif de sang et d'or. Il s'empara des trésors de l'émir de la Haute-Égypte, Mohammed-Ben-Omer, et du defterdar Ibrahim, chez lequel furent trouvées 100,000 pièces d'or; mais un jour qu'il se rendait à cheval, à Bulak, au moment où il passait devant le palais des Bédouins, une balle l'étendit mort par terre. Il fut enseveli dans la mosquée construite par lui à Romeila (1).

Plusieurs raisons déterminèrent Suleiman à se mettre à la tête de son armée. Il espérait que la victoire, qui si longtemps avait suivi ses drapeaux, ne les abandonnerait pas cette fois encore, et qu'il les planterait sur les murs d'Erlau et de Szigeth, écueils de ses armées; que la chute d'Erlau et de Szigeth effacerait la tache imprimée par le malheureux siége de Malte, et que la fortune lui accorderait de terminer par la prise de Raab et de Komorn la carrière de ses victoires commencées par la conquête de Belgrad. Il était poussé en outre par les exhortations religieuses de sa fille Mihrmah (2), et par le fanatisme du scheich Nureddin, qui lui reprochait d'avoir négligé depuis si longtemps d'accomplir en personne le devoir d'un musulman, en se mêlant à la guerre sainte contre les infidèles (3). Enfin le fils de Mohammed-Pascha, le nouveau gouverneur d'Ofen, nommé Arslan, c'est-à-dire le Lion, ne cessait de répéter, dans des lettres et des messages, qu'on ne voyait aucune apparence d'armée impériale, et que Suleiman, de quelque côté qu'il se tournât, trouverait la Hongrie ouverte. Arslan, accoutumé à exalter journellement par l'opium et le vin le courage dont il était doué, voulait, sans attendre la présence de Suleiman, ni ses ordres, lui préparer les voies par des victoires, et, se chargeant de toute la responsabilité, il entreprit le siége de Palota avec huit mille hommes et quatre pièces de canon. Déjà il battait la place depuis dix jours, et avait entamé les murailles, lorsque l'approche de troupes

(1) Bizari De bello pannonico liber; Istuanfi, l. XXII, et instructio pro Hostoti, dd. 31 janvier 1566.
(2) Relat. Hostoti.
(3) Selaniki, p, 23.
(4) Aali, dans la liste des vesirs; Suheili, fol. 56.

(1) Al Manah-Er-Ramaniju et Setheili, fol. 57.
(2) Extrait des rapports d'ambassades vénitiennes.
(3) Rausatul-Ebrar.

impériales, appelées par le commandant Thury, et que lui annonça l'aga des Beschlu, Deli-Lutfi, après une reconnaissance dans la forêt de Bakon, le contraignit de lever le siége. Ensuite le comte Eck de Salm attaqua brusquement Weszprim et Tata, et enleva ces deux places. La fureur des soldats allemands était si grande, qu'ils percèrent les Turcs jusque dans les bras des Hongrois, où les vaincus cherchaient un refuge, frappèrent même ceux qui voulaient protéger les malheureux qui demandaient grâce, et provoquèrent enfin les Hongrois à immoler plusieurs de ces alliés impitoyables. L'orgueil de Weszprim, la grande église du premier roi de Hongrie, ouvrage de saint Étienne, fut réduite en cendre avec son clocher. Soixante-dix prisonniers, saisis à Tata, furent envoyés à Raab avec le capitaine Kurd des janitschares. Cependant l'armée ottomane s'était mise en marche de Constantinople en deux divisions ayant chacune sa destination différente. Vingt-cinq mille hommes, cavalerie et infanterie, et deux mille janitschares, conduits par le second vesir Pertew-Pascha, ancien aga des janitschares, marchèrent vers la frontière de Transylvanie, où, fortifiés par les troupes des gouverneurs de Temeswar et de Belgrad, ils devaient conquérir la place de Giula. Le prince de Transylvanie, Sigismond Zapolya, et le chan de Krimée, Dewletgirai, avaient ordre de reprendre Szathmar et Tokay, dont la perte était si douloureuse encore aux Ottomans. Enfin Suleiman lui-même quitta sa capitale le 1er mai, et déploya une pompe qui effaçait tout ce que l'on avait vu dans les précédentes expéditions ; pour sa treizième campagne, il marcha contre Szigeth. Il était accompagné du grand vesir Mohammed-Sokolli, comme serasker, du troisième, du quatrième et du cinquième. Le second vesir Pertew l'avait précédé de deux mois pour marcher sur Giula. Avec le sultan se trouvaient encore les deux juges de l'armée, Hamid et Perwis-Efendi, l'aga des janitschares Ali, le premier defterdar, Murad Tschelebi, le nischandschi, Egri-Abdisade-Mohammed-Tschelebi, nommé à la place du grand nischandschi Dschelalsade, l'historien, qui, en cette qualité, prit part aux dernières campagnes, les décrivit comme témoin oculaire, et néanmoins n'a point parlé de celle de Szigeth. Le soin de la capitale fut confié à Iskender-Pascha, comme kaimakam, au deuxième et au troisième defterdar; le kapudan-pascha Piale et le bostandschibaschi Daud furent chargés de la garde de l'arsenal. Le mufti Ebusuud, le kaimakam Iskender-Pascha, et le juge de Constantinople, Kasisade-Ahmed-Efendi, accompagnèrent le sultan, le premier, jusqu'à la mosquée d'Ali-Pascha, les deux autres jusqu'à la porte de la ville dite porte d'Andrinople. Sous les murs de la capitale, dans la plaine de Rustem-Tschelebi, on fit un campement, et les poëtes Abdulbaki, Newaji, Furi et Kasi-Obeidi-Tschelebi présentèrent au sultan des poésies où ils chantaient d'avance les triomphes du grand padischah du monde.

Suleiman, dès sa première halte, contempla, plein de joie et d'orgueil, les aqueducs achevés par ses soins, et sur lesquels ses regards s'arrêtaient pour la dernière fois. Alors il ne chemina point à cheval, selon sa coutume: affaibli par l'âge, et rongé par la goutte, il se fit porter en voiture, où il se tint même pour recevoir les vesirs. Le grand vesir devançait toujours le sultan d'une station, afin de faire mettre les chemins en état convenable pour son maître. Un mois après le départ de Constantinople on se trouvait à Tatarbasari, dans une plaine d'un aspect agréable. Là, un chambellan apporta une lettre avec la joyeuse nouvelle qu'un fils était né au prince Murad, fils de Selim, qui priait son aïeul de choisir un nom pour le petit prince. Suleiman voulut qu'il s'appelât Mohammed. Des torrents de pluie rendirent la marche fort difficile au passage de Kapuluderbend. On fit halte un jour à Sofia, deux à Nissa, et trois à Belgrad, où Suleiman entra quarante-neuf jours après son départ de Constantinople. Durant la marche, l'armée avait été inquiétée par des brigands audacieux. Suleiman donna les ordres les plus rigoureux pour que l'on se saisît de ces hommes. L'aga des janitschares et les jasakdschi, sorte de gendarmes sous ses ordres, redoublèrent d'activité ; par leurs soins et par ceux du beg de Milgara, Orenbeg, les voleurs et les brigands furent arrachés de leurs repaires, et à chaque station on en exécuta plusieurs. Le gonflement des eaux du Danube ayant rendu impossible la construction subite d'un pont, Suleiman ordonna qu'en attendant l'établissement du pont près de Sabacz, l'aga des janitschares, le def-

terdar, les troupes de Rumili, d'Anatoli et de Karamanie fussent transportées sur des bateaux à Semlin, pour attendre ensuite son arrivée dans la plaine de Syrmium. Oren-Beg, en récompense de ses heureuses mesures pour la sécurité du camp, fut nommé tschauschbaschi. Dans la marche de Belgrad à Sabacz, le trouble et le désordre causés par les pluies et le grossissement des eaux firent perdre beaucoup de chameaux; la tente du sultan ne put arriver, et il fut forcé de se servir de celle du grand vesir. On mit quatre jours à franchir la courte distance de Belgrad à Sabacz, où le sandchakbeg de Semendra, Bairam-Beg, était enfin parvenu a établir un pont. Suleiman le passa à cheval et entra pompeusement dans Semlin, en vue de son armée rangée sur deux lignes. Les beglerbegs de Rumili, d'Anatoli et de Karamanie le reçurent à la tête de leurs troupes, en lui offrant leurs hommages et leurs félicitations. L'ordre fut publié de célébrer à Semlin le petit Bairam. La veille de cette fête (27 juin 1566), Suleiman envoya sa propre barque à Sigismond Zapolya, pour l'amener à une entrevue à laquelle il l'avait invité de Constantinople. Zapolya se rendit aux désirs du sultan, accompagné de quatre cents nobles, et fut escorté par des sandschakbegs et des tschauschs jusqu'à la tente impériale, dressée sur la hauteur où s'élevait autrefois le château de Hunyad. Le prince de Transylvanie fut reçu au milieu des salves d'artillerie, et logé près des paschas. Le lendemain la fête religieuse fut célébrée en grande pompe dans le camp, et de grands présents furent distribués dans l'armée : les beglersbegs reçurent 50,000, les sandschakbegs 30,000, les sipahis 1,000, les janitschares 500 aspres (1). Le 29 juin, le fils de Zapolya eut son audience solennelle du sultan; cinquante tschauschs ouvraient la marche, fermée par un égal nombre de ces messagers d'état; le grand chambellan et le grand maréchal avec les bâtons à chaînettes d'argent, trois maîtres des cérémonies et le vesir précédaient à cheval le prince de Transylvanie; à côté de lui se tenaient les coureurs en costume persan; quatre d'entre eux revêtus d'habits d'étoffe d'or tenaient ses étriers. Lorsqu'il fut arrivé à la tente du sultan, on lui fit signe de descendre de cheval : cent janitschares le devançaient, portant des présents parmi lesquels on distinguait douze vases richement dorés, et un rubis d'une valeur de 50,000 ducats. Avec neuf nobles de sa suite, Sigismond Étienne entra dans la tente du sultan, où les quatre vesirs se tenaient debout autour du trône d'or ; trois fois le prétendant à la couronne de Hongrie s'agenouilla, et trois fois Suleiman lui dit de se relever, lui offrit sa main a baiser, et l'accueillit comme son fils chéri ; ensuite le grand vesir le fit asseoir sur un siége orné de perles et de pierreries, mais sans dossier, et Sigismond dit à l'interprète Ibrahim que, troublé par cette imposante magnificence, il ne savait plus que dire, et se contentait de déclarer qu'il était le fils d'un ancien serviteur de Suleiman. Le sultan répondit qu'il ne se retirerait pas avant d'avoir couronné son fils Sigismond Étienne roi de Hongrie. Quarante années étaient maintenant écoulées depuis que les marais de Mohacs avaient englouti le roi légitime. Cette plaine avait vu, trois ans après, le prétendant hongrois s'humilier en rendant hommage au sultan; il y avait vingt-cinq ans que le fils de Zapolya, alors enfant à la mamelle, avait été tiré d'Ofen ainsi que sa mère, avec la promesse d'obtenir un jour le royaume de son père. Maintenant Suleiman promit de nouveau de tenir la parole donnée depuis si longtemps. Sigismond présenta ses prières par écrit; Suleiman déclara vouloir les exaucer, et protesta qu'il était prêt à secourir les veuves et les orphelins. Il le congédia gracieusement, et lui envoya le jour suivant, à son tour, des présents que lui portèrent vingt-deux tschauschs : c'étaient des poignards et des cimeterres garnis de pierreries; le grand écuyer lui mena aussi de magnifiques coursiers. Le sultan voulait même donner à son hôte un festin ; mais le grand vesir l'en dissuada, en représentant que si le faible prince, étranger au luxe de table des Turcs, allait être affecté de maux d'estomac, les Hongrois pourraient le croire empoisonné. Ce n'était là qu'un prétexte; Mohammed-Sokolli

(1) Profectionis ser. principis Joannis II, electi regis Hung. ad Suleimanum imperatorem Turcarum modus et series, anno Ch. 1566, factæ et celebratæ, transcrit d'un ancien manuscrit, par Samuel Thorday, dans Katona, l. xxiv, p. 207 et suiv.; Istuanfi, l. xxiii, et la réception de Sigismond Etienne, dans Petschewi, fol. 135, Aali, fol. 284; Ssolaksade, fol. 27; Selaniki, p. 32.

qui avait désiré recevoir dans sa tente la visite de Sigismond, offensé de ce que ce prince avait répondu que l'entrevue pouvait avoir lieu à cheval, à ciel découvert, voulut le priver de l'honneur d'être appelé à la table du sultan. Sokolli montra plus tard encore son ressentiment contre le prince de Transylvanie. Le 1er juillet 1566, Zapolya reçut son audience de congé, et le sultan lui adressa ces gracieuses paroles : « Tâche de te pourvoir de soldats, de poudre, de plomb et d'argent ; si tu as besoin de quelque chose, fais-le-moi savoir, afin que je t'envoie ce qui te manque. » Deux fois Suleiman se leva pour l'embrasser. La demande écrite de Sigismond concernait seulement la bande de terrain entre la Theisz et la Transylvanie, sans qu'il osât réclamer Temeswar et Lippa, où déjà étaient élevées des mosquées ; elle touchait aussi la question de la délimitation de Debrezin et de Szolnok. Sa modeste prière lui fut accordée ; on lui remit aussi trois cents prisonniers. Le même jour que fut reçu le fils de Zapolya, l'ambassadeur français, Guillaume d'Aube, eut aussi une audience pour offrir au sultan les vœux du roi de France en faveur des succès de sa campagne. Déjà précédemment, Suleiman avait reçu de semblables vœux. Dans sa campagne de Guns, ce fut Ricnon qui les lui offrit ; dans la première expédition de Perse, Laforet ; dans la dernière, Codignac ; l'ambassadeur du roi très-chrétien, qui s'associait ainsi à la joie des succès de l'Émirul-Muminin, félicita au nom de son maître le jeune Zapolya d'avoir abjuré la foi catholique pour embrasser la doctrine de Luther (1).

De Semlin le begleberg de Karamanie, Suleiman-Pascha, reçut ordre de se diriger vers Ofen, et Suleiman voulait passer le pont de Peterwadein pour marcher contre Erlau. Alors arriva la nouvelle que Nicolas Zriny avait surpris à Siklos le sandschakbeg de Tirhala, Mohammed, l'avait tué, ainsi que son fils, et pillé le camp tout entier, dans lequel avait été fait un riche butin où se trouvaient 17,000 ducats, en argent monnayé seulement. Suleiman furieux changea son plan ; et, au lieu de continuer sa marche sur Erlau, voulut, avant tout, châtier Nicolas Zriny par la prise de Szigeth. Il ordonna d'établir un pont sur le Danube, près de Vukovar. Déjà cet ouvrage était achevé, et le kapidschibaschi Ali-Aga, qui réglait les mouvements de l'armée comme quartier-maître, avait fait franchir, en une seule marche, la distance calculée pour deux jours. La tente de Suleiman avait été dressée à la tête du pont. Le sultan, aigri par l'âge et la maladie, ordonna d'abattre la tête du quartier-maître qui avait osé changer l'ordre des marches à lui donné. Le grand vesir sauva la vie de l'officier trop zélé, en représentant que l'infraction aux ordres suprêmes avait eu du moins un bon résultat, de jeter l'effroi parmi les ennemis, qui tremblaient de voir que Suleiman, chargé d'années, affecté par la maladie, faisait des mouvements si rapides, comme s'il était jeune et plein de santé. Le Danube s'enfla de nouveau et emporta le pont de Vukovar ; Suleiman ordonna maintenant d'en établir un sur la Drau, près d'Essek. Les troupes de Rumili et d'Anatoli ramassèrent du bois de tous côtés, et dans l'espace de dix-sept jours, le pont, porté par cent dix-huit bateaux, sur une longueur de quatre mille huit cents aunes, fut prêt pour le passage des troupes. Ali-Portuk-Beg, l'ancien beg de Rhodes, qui, chargé du commandement supérieur de la flotte du Danube, avait amené le yacht vert du sultan, avec trois galères, de Constantinople, par la mer Noire et le Danube, pour entrer ensuite dans le lit de la Drau, tenait en ce moment le gouvernail du bâtiment, tout brillant d'or, sur lequel Suleiman visita le pont au bruit des salves de l'artillerie. Le sultan entra sous la tente de l'aga des janitschares, auquel il donna des marques de sa munificence, ainsi qu'au beg Ali-Portuk, ordonna aux beglerbegs de faire passer sans délai l'armée sur le pont, et le franchit lui-même vingt-quatre heures après, le 19 août 1566. Les ordres les plus rigoureux avaient été donnés pour empêcher de piller et d'incendier : voyant des villages en feu, Suleiman, furieux, envoya le grand chambellan Gulabiaga, avec cent kapidschis, vers les maisons d'où s'échappaient les flammes, lui ordonnant de pendre les pillards et les incendiaires sur la place ; il fut enjoint au grand vesir de veiller, avec les tschauschs, à la prompte exécution des coupables. La grosse artillerie dut être transportée à Szigeth, à l'aide

(1) Selaniki, p. 35.

de buffles. Le sultan campa entre Funfkirchen et Siklos, à Harsany, lieu renommé en Hongrie par l'excellence de ses vins, et qui devait être tristement célèbre dans l'histoire ottomane par le supplice d'un vaillant chef militaire de la Turquie.

Mohamed-Beg, le Lion, par sa tentative prématurée sur Palota, et par la perte de Weszprim et de Tata, avait provoqué la colère du sultan; et par des lettres insultantes concernant le grand vesir, que Suleiman avait communiquées à ce dignitaire, il s'était attiré l'inimitié de Mohamed-Sokolli. De Siklos, Suleiman ordonna au tschauch Burunsis de prendre avec lui quinze tschauchs, et de lui apporter la tête du gouverneur d'Ofen Arslan-Pascha. En même temps, un chargé d'affaires d'Arslan-beg annonça que, d'après des nouvelles reçues par lui, le pascha avait quitté son armée depuis trois jours, pour se rendre au camp du sultan : alors Suleiman, changeant son premier ordre, donna pour instruction de décapiter Arslan à son entrée dans la tente du grand vesir. Le lendemain matin on fit halte à Harsany, où fut tenu un divan. Dans l'après-midi, arriva Arslan-Pascha, avec quinze cavaliers pesamment armés, dans la tente du grand vesir, et il alla occuper le siége préparé pour lui dans le divan. Cette conduite provoqua de nombreux propos parmi les tschauchs; on se demandait ce que le gouverneur d'Ofen venait faire en ce lieu, et s'il n'était pas fou de quitter son armée sans ordre. Alors s'avança le grand vesir qui lui dit : « Que veux-tu? Pourquoi es-tu ici? A qui as-tu confié ton armée? Le padischah avait fait de toi un beglebreg; tu as livré des forteresses aux infidèles; malheur à toi! Ta sentence de mort est prononcée, sois maudit! » Puis se tournant vers le tschauschbaschi, il lui dit :« Défais-nous de ce mécréant. » Arslan tira de son sein deux rapports qu'il aurait voulu remettre au sultan : le grand vesir les prit; le tschauschbaschi se saisit de sa victime. Le bourreau était absent; ses fonctions furent remplies par son élève. Tandis qu'on entraînait Arslan, Ajasaga lui dit : « Les choses de ce monde n'ont pas de durée; repens-toi, et tourne-toi vers le ciel! » Arslan, sans paraître tenir compte de ces paroles, s'adressa au bourreau : « Allons, mon cher maître, fais vite, et appuie fermement le pouce. » Il fut étranglé à l'instant. Le gouvernement d'Ofen passa au neveu du grand vesir, Mustapha-Sokolli; les possessions d'Arslan entrèrent dans le fisc. Durant la nuit on veilla près du cadavre, qui le matin partit pour sa dernière demeure. On le transporta au lieu de la sépulture de la famille Jahjaoghli, où Arslan reposa à côté de son père, qui jadis, dans un accès de colère, l'avait maudit et lui avait prédit sa fin tragique (1). Décoré, à cause de sa valeur, du surnom d'Arslan, l'infortuné gouverneur d'Ofen était petit-fils de Jahja-Pascha, l'un des plus vaillants lieutenants de Mohamed II. Son aïeul s'était signalé dès l'âge de quatorze ans par des exploits héroïques, et au siége de Vienne se trouvait au poste de wienerbeg. Jahja-Pascha avait eu quatre fils, qui se firent tous un grand nom dans les combats. Bali-Beg en eut trois et un petit-fils; Ahmed fut gouverneur de Stuhlweissenburg, derwisch de Szegedin et ensuite de Funfkirchen; Mohamed et son fils Arslan devinrent beglerbegs d'Ofen.

Le lendemain du supplice d'Arslan-Pascha, le sultan fit son entrée solennelle dans Funfkirchen. Trois jours auparavant, le beglerbeg de Rumili était venu camper sur la hauteur de Similehov, au nord de Szigeth, avec quatre-vingt-dix mille hommes et un parc d'artillerie de trois cents pièces (2). Le 5 août, Suleiman en personne parut à cheval devant les murs de Szigeth, et ordonna de commencer le siége. La place, située à deux milles de Funfkirchen, et entourée par la rivière de l'Almas, est composée de trois parties : le château, l'ancienne et la nouvelle ville, unies ensemble au moyen de ponts. Le château avait cinq bastions entourés de triples fossés pleins d'eau; la tour ronde, où se trouvaient le magasin à poudre, les cloches, et les corps-de-garde chargés de donner l'alarme, était seule construite en maçonnerie de briques. Dans la forteresse, Zriny, châtelain de Szigeth, planta une grande croix au pied de laquelle il fit exécuter un soldat qui avait tiré l'épée contre son supérieur; mais à cet acte de discipline sévère, il en joignit un autre d'une cruauté inutile, en ordonnant d'abattre la tête

(1) Selaniki, qui assista au supplice, p. 38.
(2) Selaniki.

à un aga turc tombé entre ses mains. Pour répondre à la pompe que déployait le sultan, et afin de montrer que, de son côté, il était prêt à recevoir un si grand monarque, il prit des dispositions afin que les bastions fussent tendus de draps rouges, que la tour fût recouverte en dehors de plaques d'étain étincelantes, et aussitôt que le padischah eut pris son poste sur la hauteur de Similehov, un gros canon le salua par une décharge. L'attaque commença de trois côtés; le troisième vesir, Ferhad Pascha, et le beglerbeg d'Anatoli, Schems-Ahmed, commandaient l'aile droite; la gauche était sous les ordres du cinquième vesir, Mustapha, et du begleberg de Rumili, Sal-Mahmud; au centre se trouvaient l'aga des janistchares, Ali-Portuk, le beg de Kodscha, Ili, avec les begs des frontières, dont le premier, celui de Posega, Naszuh, dirigea sur la vieille ville le feu de cinq gros canons. Zriny donna l'ordre de mettre le feu à la vieille ville. Sur les décombres, les assiégeants établirent des batteries; puis, avec des sacs pleins de terre ils élevèrent une digue qui leur offrit un chemin à travers le marécage séparant la vieille ville de la citadelle. Quatorze jours après l'arrivée de Suleiman, les Turcs étaient maîtres des ouvrages extérieurs, et néanmoins le château résistait toujours. Suleiman tenta vainement l'âme héroique de Zriny par des menaces et la promesse de lui donner toute la Croatie; le porte-drapeau et le trompette du fils aîné de Zriny, qui se trouvaient dans l'armée envoyée par Maximilien au secours des assiégés, avaient été pris par les Turcs. On voulut faire croire que le fils même du commandant avait succombé; en conséquence la bannière fut plantée devant les murailles, et le trompette dut sonner les fanfares bien connues de ses compatriotes (1). En même temps des lettres, écrites en allemand, en croate et en hongrois, furent lancées dans la ville avec des flèches, à l'effet de diviser les troupes composées d'hommes de nations diverses; elles avaient été rédigées par l'interprète Ibrahim-Beg, kiaja lala de Mustapha-Pascha, et par le secrétaire intime Feridun, qui, dès le commencement du siége, ayant arraché le grand vesir d'un poste dangereux où bientôt après une bombe en éclatant tua plusieurs guerriers, fut récompensé par la place lucrative de muteferrika.

Dans le premier assaut livré à la forteresse intérieure [26 aout], deux étendards furent enlevés par les assiégeants, et l'ancien gouverneur d'Égypte, Ssofi-Ali-Pascha, fut tué. Le 29, anniversaire de la bataille de Mohacs, et de la prise d'Ofen et de Belgrad, l'attaque fut plus furieuse. Quatre jours après, les janitschares suspendirent l'assaut commencé pour miner le grand bastion; le 5 septembre au matin, cet ouvrage prit feu, comme pour servir de torche funéraire à Suleiman: en effet, dans la nuit du 5 au 6 septembre, ce monarque mourut, soit d'épuisement, soit de la dyssenterie, ou peut-être frappé d'apoplexie. Le grand vesir cacha cet événement; et pour que le secret fût mieux scellé, il paraît que l'on étrangla le médecin (1). Avant de rendre l'âme, Suleiman n'eut pas la consolation de voir la chute de Szigeth, ni d'apprendre la reddition de Gyula qui, assiégée par Pertew-Pascha, avec vingt-cinq mille hommes, depuis le 4 juillet, avait été remise le 1er septembre par Keretsenyi (2). Impatient, irrité de la longueur du siége de Szigeth, Suleiman avait écrit de sa propre main au grand vesir: « Cette fumée n'est-elle donc pas encore dissipée, et n'allons nous pas entendre retentir le roulement de la conquête? » Après la mort de Suleiman, qui resta cachée, non-seulement à l'armée, mais encore aux vesirs, de prétendues lettres autographes du sultan, écrites dans ce sens, furent proclamées comme des ordres du jour. L'auteur de ces pièces était Dschaaferaga, premier porte-armes du défunt, qui avait été initié seul, avec le secrétaire intime Feridun, par le grand vesir, au secret de la mort de Suleiman. Le 8 septembre, les ouvrages extérieurs étaient réduits en cendres, et, dans les fortifications intérieures, la tour seule où se gardaient les poudres restant intacte, Zriny vit que le moment était arrivé de se rendre ou de périr: avec une résolution bien réfléchie et un calme plein de grandeur et de dignité, il se décida

(1) Forgacsii Zigethi Hungariæ claustri præstantissimi vera descriptio, et obsidionis Epitome.

(1) Budina, Bizari, Istuanfi.
(2) Istuanfi, Bizari, Bethlen, Forgacs.

pour la mort des héros; il demanda à son valet de chambre François Cserenko un court surtout de soie (1), se passa une chaîne d'or autour du cou, et se coiffa d'un chapeau noir brodé d'or, orné d'une touffe de plumes de héron, sous laquelle brillait un diamant; ensuite il mit dans sa poche 100 ducats bien comptés, au titre hongrois, afin, disait-il, que ceux qui le saisiraient ne pussent se plaindre de n'avoir rien trouvé sur lui; puis, se faisant apporter les clefs du château, il les plaça dans la poche où étaient les ducats, et dit : « Tant que ma main pourra remuer, personne ne m'arrachera ni cet or ni ces clefs; après ma mort les prenne qui voudra; j'ai juré que dans le camp turc nul ne pourrait me montrer au doigt. » Parmi quatre sabres garnis d'or, il choisit le plus ancien : « Avec cette arme, dit-il, j'ai conquis mes premiers honneurs et ma première renommée; avec elle je subirai le sort que la justice de Dieu prononcera sur moi. » Précédé du porte-drapeau, et suivi d'un page chargé de son bouclier, sans casque et sans cuirasse, il s'avance au milieu de la troupe de six cents braves dévoués avec lui à la mort, et enflamme leur courage par une courte allocution terminée au cri de Jésus trois fois répété. Déjà le feu dévorait l'intérieur du château: c'était le moment de faire la dernière sortie. Sous la porte était un gros mortier chargé à mitraille : Zriny ordonne d'y mettre le feu, et environ six cents des assaillants, pressés sur le pont, sont renversés; à travers la fumée et les ruines, Zriny s'élance comme l'éclair, précédé du fidèle Laurent Juranitsch, qui agitait la bannière impériale; il s'enfonce dans les rangs les plus épais des ennemis (1), et bientôt il tombe, frappé de deux balles à la poitrine et d'une flèche à la tête; trois fois retentit le cri de triomphe allah! Les janitschares portèrent leur prisonnier devant l'aga, qui le fit mettre à l'embouchure du canon de Katzianer, le visage tourné vers la terre, et ordonna de lui abattre la tête. Katzianer, traître à l'empereur, invité à venir s'asseoir à la table de Zriny, avait été immolé par son hôte, et maintenant le Léonidas hongrois, mis à mort sur la pièce décorée du nom du traître, paya la violation de l'hospitalité et le supplice récent de l'aga turc, son prisonnier. Cependant le fer et le feu dévoraient tout dans le château; on ne pouvait s'avancer que sur des monceaux de cadavres; des femmes et des enfants arrachés de leurs foyers étaient souvent coupés en morceaux par les janitschares qui se disputaient un tel butin. Le chambellan, le trésorier et l'échanson de Zriny furent pris vivants; on leur coupa la barbe, qui fut brûlée. Le grand vesir leur fit demander, par l'interprète Ibrahim, où étaient les trésors de Zriny. L'échanson, jeune Hongrois plein d'un noble orgueil, dit que Zriny possédait 100,000 ducats hongrois, 100,000 thalers, 1000 grands et petits vases, mais qu'il avait tout anéanti : « A peine, ajouta-t-il, reste-t-il maintenant des objets pour 5,000 ducats dans une petite caisse; mais ses provisions de poudre étaient immenses; tandis que nous parlons, ce magasin va faire explosion, et le feu, sans lequel vous n'auriez jamais pris le château, va causer la destruction de votre armée. » Ces paroles de l'échanson furent confirmées par ses deux compagnons. Le grand vesir, alarmé, ordonna au tschauschbaschi de courir avec les tschauschs prendre les mesures nécessaires pour détourner une telle catastrophe. A peine purent-ils avertir les chefs de s'éloigner : avant qu'ils eussent gagné le château, on entendit un craquement effroyable, comme si le ciel allait s'écrouler, et la tour sautant en l'air, recouvrit plus de trois mille soldats de ses débris (1). Le même jour le grand vesir envoya, par le grand chambellan Gulabi-Aga, la tête de Zriny, le chapeau et la chaîne d'or de ce chef au gouverneur d'Ofen, en le chargeant de faire parvenir le tout au camp de l'empereur. La commission fut remplie aussitôt, et la tête fut transmise au comte Eck de Salm; plus tard cette glorieuse relique fut transportée par Balthasar Bacsanyi à Tschakathurn, et là, déposée dans le couvent de Sainte-Hélène, à côté de la première épouse de Zriny, née Frangipan. Le lendemain de la prise de Szigeth il y eut grand divan, dans lequel le nouveau muteferrika Dschelalsade, le reis-efendi Mo-

(1) Selaniki, p. 49, donne beaucoup de détails; Petschewi, fol. 137.

(1) Selaniki.

hammed-Tschelebi et le secrétaire Feridunbeg expédièrent des lettres de victoire, qui furent adressées, au nom de Suleiman, à tous les gouverneurs de l'empire, au chan de la Krimée, au scherif de la Mecque, au schah de Perse et à d'autres souverains (1). En même temps, des récompenses et des gratifications furent distribuées, et l'on publia de prétendues lettres autographes de Suleiman, écrites en réalité par le premier porte-armes Dschaafer, qui savait fort bien imiter les caractères tracés de cette main souveraine, en vertu desquelles une partie de l'armée était destinée à la conquête de Babocsa, l'autre à la construction de nouvelles fortifications à Szigeth. Le sultan, répandit-on de tous côtés, auquel l'enflure de ses pieds ne permettait pas de paraître en public, voulait, après l'achèvement de la mosquée de Szigeth, y faire sa prière du vendredi, et rendre grâce à Dieu de son éclatant triomphe. Beaucoup d'emplois, devenus vacants par la mort des titulaires, furent conférés, et Dschelalsade l'historien fut de nouveau revêtu de la dignité de nischandschi. Les travaux de fortification marchèrent très-rapidement. Ainsi, le secret de la mort de Suleiman fut complétement caché à l'armée, retenue trois semaines devant Szigeth, par l'habileté et la prévoyance du grand vesir Mohammed-Sokolli, jusqu'à l'arrivée du nouveau souverain de Kutahije à Constantinople. Mohammed-Sokolli, conquérant de Szigeth au nom de Suleiman et suivant sa pensée, concentra si vigoureusement dans sa main les forces de l'armée et de l'empire, que non-seulement pendant les trois semaines, mais encore durant les treize années suivantes, c'est-à-dire jusqu'à sa propre mort, en observant les principes de Suleiman, il maintint l'empire au point de prospérité et de puissance où le plus grand monarque des Ottomans l'avait élevé.

(1) Selaniki, p. 50.

LIVRE XXXIV.

MONUMENTS ET HOMMES REMARQUABLES DU RÈGNE DE SULEIMAN. — SECRÉTAIRES D'ÉTAT, POETES, LÉGISTES. — INSTITUTIONS RELATIVES A L'ENSEIGNEMENT, AU SYSTÈME DE DÉFENSE, DES FIEFS, DES IMPOTS. — LOIS PÉNALES ET DE POLICE. — CAUSES DE DÉCADENCE VENANT DE SULEIMAN, QUI NÉANMOINS MÉRITE LE NOM DE GRAND.

Les principes posés par Suleiman sont les témoignages les plus importants de sa grandeur aux yeux de son peuple, qui lui a donné le surnom de Kanuni, c'est-à-dire Législateur, tandis que les historiens européens l'appellent seulement le Grand ou le Magnifique. En énumérant les monuments de son règne, il faut signaler aussi ceux de la littérature et des arts, et s'arrêter surtout à la législation. A la suite des édifices et des productions littéraires viendront donc les institutions à l'aide desquelles l'empire ottoman, sous ce règne, a pu atteindre son plus haut point de gloire. Quoique les œuvres de l'art et de l'intelligence, et les hommes qui les ont produites, se soient trouvés à l'occasion jetés dans la narration des événements, il paraîtra convenable de leur consacrer exclusivement un chapitre, car à aucune autre époque l'histoire littéraire et la statistique de l'empire ottoman n'offrirent autant d'intérêt que sous le règne de quarante-six ans de Suleiman, et pendant les huit années de l'administration de Selim. Jamais avant, ni depuis, on ne vit s'élever tant d'édifices, se produire tant de créations de l'esprit; jamais ne parurent tant de légistes, de poëtes et de philologues.

Déjà il a été question de la construction de la Suleimanije et des six autres mosquées qui, sans porter le nom de Suleiman, ont été élevées sous son règne, avec l'argent tiré de son trésor: ce sont la Selimije, près du tombeau de Selim Ier, la mosquée des Princes, près du tombeau de Mohammed et de Dschihangir, celle de Dschihangir à Galata, les deux temples de la sultane Mihrmah, fille de Suleiman, à Skutari, et contre la porte d'Andrinople à Constantinople, et celui de Roxelane sur le marché aux Femmes. Après la Suleimanije, le monument dont Suleiman s'enorgueillissait le plus était l'aqueduc dont il a déjà été question, appelé des Quarante Arches et des Quarante Fontaines, parce que l'eau, conduite sur quarante canaux, alimente quarante fontaines. La description détaillée des constructions de Suleiman donnerait matière à un livre comme celui de Procope sur les édifices dus à Justinien. On pourrait vanter successivement les mosquées élevées dans la capitale et dans les provinces, les aqueducs, les ponts, les fortifications, et enfin les fondations posées à la Mecque et à Médine. Comme son père Selim, à Damas, arracha à l'oubli la sépulture du grand scheich mystique Muhijeddin-Al-Arabi, et en élevant un dôme au-dessus de ces précieux restes, en fit un lieu de pèlerinage, ainsi Suleiman fit reparaître aux yeux des fidèles le tombeau du grand Imam Ebu-Hanife, détruit par les hérétiques persans, édifia tout près une mosquée, et répara celle qui avait été élevée au-dessus du tombeau du scheich mystique Abdulkadir-Gilani. Le grand poëte mystique Mewlena-Dschelaleddin-Rumi, fondateur des Mewlewis, et Sid Battal, reçurent de Suleiman des honneurs de même nature. A Konia, il bâtit contre le tombeau de Dschelaleddin-Rumi une mosquée avec deux minarets, une salle pour la sainte valse des derwischs,

des cellules, et une cuisine des pauvres; à Sidi-Ghasi, un grand couvent avec mosquée, medrese, cuisine des pauvres et des étrangers, le tout recouvert en plomb. Le couvent fut occupé par les derwisches Begtaschi, dont le fondateur avait consacré les janitschares. Par ces constructions en l'honneur d'Abdulkadir, de Mewlana-Dschelaleddin-Rumi, et de Sidi-Battal, Suleiman s'était attiré les bénédictions des trois ordres de derwisches, si nombreux et si influents, des kadris, des mewlewis et des begtaschis (1). A Kaffa, Nicée, Damas, il répara des mosquées; près du pont de Mustapha-Pascha, sur la Marizza, il restaura le caravansérai, la mosquée et la cuisine des pauvres. De plus, Suleiman augmenta encore ses mérites aux yeux des moslims, en transformant un grand nombre d'églises chrétiennes en temples de l'islam dans les villes conquises. De Rhodes et de Koron jusqu'à Temeswar et Ofen, au lieu du son des cloches convoquant les chrétiens aux autels du Christ, on entendit les cris des muezzims appelant les musulmans à la prière, là où des églises avaient été transformées en mosquées; à Rhodes, à Koron, Sabacz, Belgrad, Temeswar et Ofen, on répara les remparts, on éleva de nouveaux ouvrages de défense. Belgrad, aussitôt après sa prise, dès le commencement du règne de Suleiman, avait été mis en bon état de défense, et vers la fin de ce monarque, la foudre tombée sur le magasin à poudre ayant fait sauter tout le château intérieur, les fortifications furent refaites à nouveau (2). Suleiman construisit les murs de Jérusalem depuis leurs fondations (3). Mais c'est à la Mecque surtout qu'il déploya le plus grand zèle. Le premier des sultans ottomans, à l'exemple des chalifes, il embellit la sainte maison de la Kaaba, fonda des établissements d'éducation et de charité, et fit amener à grands frais de l'eau à la Mecque.

Dans l'ordre politique, chez les Ottomans, le premier rang est occupé par les vesirs et les beglerbegs, qui, dans les événements auxquels ils donnent l'impulsion, se présentent à la place que l'histoire leur assigne; puis viennent les defterdars, les nischandschis et les reis-efendis, c'est-à-dire les présidents de la chancellerie et les secrétaires d'État, qui sont, à vrai dire, les ministres réels. Mais comme leur rôle se joue dans le silence du cabinet, il s'efface ordinairement dans l'histoire à côté des faits éclatants de la guerre, en sorte que rarement on les signale, excepté dans des circonstances extraordinaires où leur élévation ou leur chute a un grand retentissement, comme il arriva pour le supplice du defterdar Iskenderstchelebi, ou bien quand ils racontent eux-mêmes leurs actions en qualité d'historiens, ainsi que font le grand et le petit nischandschis, Mustapha-Dschelalsade et Mohammed Ramasansade. Parmi les defterdars, les plus remarquables, après Iskendertschelebi, sont Chalil-Beg, qui introduisit en Hongrie le registre d'impôt de Suleiman, et Ebulfasl, fils d'Idris, qui exploita sa branche d'administration en Syrie. Avant Chalil il n'y avait que trois defterdars, de Rumili, d'Anatoli, de Syrie et d'Égypte. Chalil fut le quatrième, nommé pour la Hongrie. Ebulfasl suivit les traces de son père, le grand historien des Ottomans, en continuant l'ouvrage de celui-ci, les *Huit paradis*, où étaient compris les règnes des huit premiers sultans, en y ajoutant huit autres années qui renferment le règne de sultan Selim Ier. Mohammed-Tschelebi, communément appelé Egri-Abdioghli, fils d'Abdi le Boiteux, ne fut pas moins recommandable par l'élégance de sa plume et son talent d'écrivain: aussi deux fois son mérite le fit appeler aux fonctions de defterdar et de nischandschi. C'est à lui et au grand nischandschi Mustapha que l'on doit la rédaction de plusieurs lois nouvelles, et leur réunion en codes. Le premier publia le Kannuname du sultan Mohammed II, et l'autre le Kannuname de finances sous le règne de Selim II. Deux autres defterdars ont laissé un nom par leur influence sur les affaires, Nakkasch-Ali, le calomniateur d'Iskendertschelebi, à la ruine duquel il travailla puissamment avec le grand vesir Ibrahim, et Newbeharsade Mustapha, le protégé du nischandschi Dschelalsade. Lorsqu'il fut élevé au poste de defterdar, il refusa de prendre place avant le nischandschi sur lequel jusqu'alors le defterdar avait eu la préséance

(1) Mouradjea d'Ohsson, Tableau de l'empire ottoman, l. IV, p 622-625.

(2) Hadschi-Chalfa, Tables chronologiques, an 971 [1563].

(3) Aali, Petschewi, Dschelalsade, Abdulasis.

du rang, disant qu'il était prêt à renoncer à sa place plutôt que d'accepter la supériorité sur son bienfaiteur. Suleiman approuva ce beau mouvement de reconnaissance, et décida qu'à l'avenir les rangs du defterdar et du nischandschi seraient réglés d'après leurs années de service (1). Le defterdar d'Égypte, Ibrahim, est l'auteur d'un recueil très-précieux de papiers d'État en langue turque, dont le mérite ne peut toutefois être comparé à la plus complète de toutes ces sortes de collections, au Munschiati-humajun du reis-efendi Feridun, dont il sera encore question plus tard, sous Murad III (2). Parmi les pièces les plus remarquables dues à la plume de ces secrétaires d'État sont les lettres de victoire sur la bataille de Mohacs, la conquête de Belgrad, Rhodes, Tebris, Bagdad, Ofen et Szigeth, la correspondance avec Schah-Ismaïl et Schah-Tahmasip, et avec leurs vesirs, pour l'extradition de Bajesid, les diplômes de Suleiman pour le schérif de la Mecque et le grand vesir Ibrahim-Pascha. Trouver des présidents de chancellerie et des secrétaires d'État écrivains et historiens, c'est là un fait moins étonnant que de rencontrer des princes et des vesirs en même temps favoris des muses. Suleiman, dont le père, Selim Ier, et l'oncle, Korkud, sont auteurs de compositions en vers, figure lui-même avec ses quatre fils, Selim, Mustapha, Bajesid et Dschihangir, dans les biographies des poëtes ottomans de ce temps, et au premier rang; toutefois il paraît n'avoir dû cette place distinguée qu'à son titre de sultan. Le véritable prince de tous les poëtes lyriques ottomans, depuis la fondation de l'empire jusqu'au temps présent, est Abdul-Baki, ou simplement Baki, formant, avec l'Arabe Motenebbi et le Persan Hafi, cette trinité souveraine dans les productions passionnées des trois langues dominantes de l'Orient. Né au commencement du règne de Suleiman, il grandit pour ainsi dire comme l'empire lui-même, et se maintint à l'apogée de la gloire durant le règne de Selim II (3). La littérature et la puissance, qui, dans l'histoire, ne marchent pas toujours du même pas, atteignirent chez les Ottomans leur point le plus élevé et le plus brillant dans la période des règnes de Suleiman Ier et de Selim II; les poëtes et les savants qui moururent dans les huit années du dernier sultan appartenaient incontestablement à l'époque de son père, car ils naquirent et se formèrent sous lui, furent animés de l'esprit de sa longue domination. Quant aux œuvres littéraires de Suleiman, elles ne sont pas empreintes du génie poétique; mais elles se distinguent par une dignité majestueuse, une grande pureté de sentiments, et l'esprit d'humanité qu'elles respirent répond bien au nom de Muhibbi (qui aime avec amitié) pris par le sultan dans l'ordre poétique. Il ne peut sans doute rivaliser avec les premiers poëtes de son peuple; mais, dans un âge avancé, alors qu'il est si difficile aux natures vulgaires de briser d'anciennes idoles et de saluer la grandeur naissante de divinités nouvelles, il eut le mérite incontestable de reconnaître à l'instant la supériorité de Baki sur tous ses rivaux, lorsque celui-ci lui présenta son premier ouvrage, et de l'honorer à l'avenir comme l'un des premiers ornements de son grand empire et de son époque, si remarquable par tant d'illustrations. Non-seulement il récompensa en sultan Baki, son panégyriste, mais encore, dans une composition où sont signalés les beaux génies persans, il lui donne le nom du plus grand des poëtes ottomans, et lui prédit la durée de sa gloire. Reconnaissant de tant de preuves d'affectueuse estime, Baki pleura la mort du grand monarque, son protecteur, dans une élégie regardée comme la fleur la plus précieuse de la poésie turque. Une autre élégie sur la mort de Suleiman, digne de rivaliser avec celle de Baki, fut composée par le savant mufti Ebusuud, qui, grâce à quelques ghazeles, est classé, comme son devancier, le savant mufti Kempaschasade et Sadi-Efendi, parmi les poëtes par les biographes. Des paschas, et même des vesirs, imitant l'exemple de Suleiman et de ses fils, ne pensèrent pas abaisser leur dignité en chantant des ghazeles, et l'infortuné beglerbeg d'Ofen, Arslan-Pascha, les vesirs Dschemali et Schems-Ahmed-Pascha, le grand vesir Piri-Pascha, figurèrent aussi dans les biographies des poëtes; mais nul d'entre eux ne peut prétendre à un rang élevé, ni approcher même des neuf princes de la poésie turque, après Baki leur contemporain.

(1) Mouradjea d'Ohsson, l. VIII, p. 193.

(2) La bibliothèque de Paris possède un exemplaire incomplet de l'Inscha de Feridun, n° 79.

(3) Diwan de Baki, le plus grand poëte lyrique des Turcs; Vienne, 1825.

Chiali, *riche en imagination*, mérite ce nom par l'éclat de ses images et la vivacité de ses couleurs, qualités qui lui attirèrent la faveur d'abord du tout-puissant grand vesir Ibrahim, et puis de Suleiman; chaque ghazele, chaque kaszide lui fut payée avec une magnificence souveraine, et il finit par recevoir un fief de 150,000 aspres. Il se déclarait l'antagoniste de Sati, qu'il imita beaucoup dans la suite. Ghasali, l'Arétin des Ottomans, l'auteur du Schah et du Mendiant, et de la Révolte de Constantinople, Jahja-Beg, ont été déjà cités à l'occasion des événements qui les concernent. Fusuli chanta les jouissances de l'ivresse et de l'opium, et les amours de Leila et de Medschnun; il traduisit aussi le Paradis persan des martyrs (1), sous le nom de Jardin des bienheureux (2). Comme auteur de poésies romantiques, Dschelili et Fikri se sont acquis un grand nom. Le premier s'inspira surtout des poëmes persans Chosrew et Schirin, et Leila et Medschnun, et traduisit le Schahname. Fikri choisit un sujet nouveau dans l'amour des astres, du soleil et de l'étoile du matin (3), de Mars et de Vénus (4); il a mis en vers le Parterre des fleurs (5) et les Vierges des pensées (6). Rewani, qui mourut dans la première année du règne de Selim, appartient réellement à celui de son père, comme auteur du livre des plaisirs (7), ouvrage descriptif sous une forme brillante : il est mis au nombre des plus grands poëtes ottomans. Cet honneur est partagé aussi par Lamii, qui en outre occupa la première place parmi les prosateurs, quoique la traduction des fables de Bidpai par Aliwasi soit regardée communément comme le chef-d'œuvre de la prose turque. Lamii rivalisa avec Sati, en écrivant, comme celui-ci, un poëme romantique, la Lumière et le Papillon; avec Ahi, en traduisant en turc le roman allégorique de Fettahi, la Beauté et le Cœur. Sur l'ordre de Suleiman, il traduisit aussi les vieux poëmes romantiques persans, Weis u Ranim de Nisami, Absal u Selman de Dschami, Wamik u Asra d'Anszari, puis les sept Formes de Nisami, le Ballot et le Maillet d'Aarifi; il chanta aussi les souffrances de Ferhad, et le martyr d'Husein, traduisit les Apologues arabes sur la noblesse de l'homme, écrivit un recueil de Facéties, un Commentaire au Gulistan de Saadi, traduisit une description de la Vie des mystiques de Dschami, et chanta une révolte de Brusa. Outre ces dix grands poëtes du règne de Suleiman, les anthologies et les biographies en comptent cent autres, et cinquante, la plupart lyriques, sous le règne de Selim. Toutefois, quelques-uns aussi mirent en vers certains événements de la guerre, ou le règne d'un sultan, ou même l'histoire entière de l'empire ottoman. Ainsi Sudi rima les actions de Michaloghli; Merachi et Agehi prirent pour sujet poétique le siége de Szigeth; Schukri et Deruni, le règne de Selim Ier; Hajati et Mahremi, celui de Suleiman; Adidi, Schemsi, Aarif et Hasarparapara ceux de tous les sultans ottomans jusqu'à leur temps. Les quatre derniers portent le titre de schehnamedschi, c'est-à-dire, auteurs de livres royaux, parce que leurs livres embrassent toute l'histoire ottomane, comme le Schahname comprend les annales de la Perse. Avec la double qualité d'historiens et de poëtes se présentent les biographes et les auteurs de recueils et de poésies. Le premier de cette classe est Sehi, d'Andrinople, qui donna à son ouvrage le titre des Huit paradis; puis vient Ahdi-Ben-Schemsi, de Bagdad, Persan d'origine, qui, dans son Parterre des roses des poëtes (1), mentionne deux cents auteurs ses contemporains, auxquels il donne libéralement le titre de poëtes. On peut reprocher une prédilection non moins exagérée pour ses comppatriotes, les habitants de Kastemuni, au biographe Latifi (2), qui compte parmi eux trois cents poëtes. Enfin, des quatre cents poëtes dont Aaschik Tschelebi a cité les ouvrages, et a décrit la vie dans un gros volume, le quart appartient au règne du sultan Suleiman, auquel cet auteur ne survécut que six ans.

Des grands légistes qui jetèrent tant d'éclat sur le règne de Suleiman, nous avons déjà cité, à l'occasion de leurs ouvrages, les deux muftis Kemalpaschasade et Ebusuud avec le molla Ibra-

(1) Rausatosch-Schuheda, par Husein-Wais.
(2) Hadikates-Suada.
(3) Mirh u Anahid.
(4) Behram u Snhre.
(5) Schukusetar.
(6) Ebkari - Efkar.
(7) Ischretname.

(1) Gulscheni-Schuara. Ahdi mourut en 971 [1563].
(2) Latifi mourut en 990 [1582]. Son ouvrage, trad. en extrait par Chabert, contient deux cent quatre-vingt-deux poëtes.

him d'Alep, auteur du Code islamite encore aujourd'hui en vigueur dans tout l'empire ottoman, *la Réunion des deux mers,* et le grand philologue Sururi. Un encyclopédiste prodigieux, mais savant surtout en biographie et en bibliographie, est Taschkœprisade, né à Taschkœpri, qui, dans son Encyclopédie, a rangé systématiquement trois cent sept sciences, et cité les principaux auteurs qui ont écrit sur chacune d'elles, et dans son ouvrage intitulé : *les Parcelles d'anémone*, a le premier rassemblé les biographies des légistes ottomans, depuis Osman I[er] jusqu'à la moitié du règne de Suleiman. Hafis-Adschem a composé aussi deux ouvrages du genre encyclopédique, mais d'une étendue bien moindre : l'un a pour titre la Cité (1); l'autre, le Registre des sciences (2). Un digne rival de Mustapha, secrétaire d'État pour la signature du sultan, fut son frère Ssalih-Dschelalsade, qui, sous Bajesid, et par son ordre, traduisit le grand recueil des Contes persans (3), puis écrivit l'histoire de Selim I[er]. Un auteur non moins précieux pour l'histoire, est le Persan Lari, qui passa du service du sultan indien Humajunschah à celui des Ottomans, et composa une histoire universelle sous le titre de *Miroir des aïones et des routes des connaissances*, et joignit des gloses marginales à plusieurs traités fondamentaux de jurisprudence. Birgeli, le Canisius et le Donat des écoles ottomanes, a du renom dans la science de la grammaire et de la dogmatique, et récemment encore la presse a multiplié ses livres élémentaires sur ces questions. Déjà il a été fait mention, à l'occasion de la fête de la circoncision, du précepteur de Suleiman, Chaireddin, qui, dans les disputes publiques, siégeait toujours à côté du sultan. Des six médecins de la cour qui prenaient rang parmi les ulémas, sous le règne de Suleiman, un certain Mohammed, fils de Kaisuni, acquit une réputation durable comme poëte, sous le nom de Nédaji; il jouit aussi d'un grand crédit à cause de l'assistance par lui prétée au vesir Mohammed-Sokolli pour cacher la mort du sultan. Sur plus de trente scheichs, deux à peine sont signalés par l'histoire, parce qu'ils ont attaché leurs noms aux conquêtes de Suleiman, en enflammant le zèle de l'armée par leurs paroles : tel fut le rôle que jouèrent le scheich Alaeddin à la prise de Bagdad, et le scheich Mureddin à la campagne de Szigeth. Enfin, dans les deux cents légistes dont Taschkœprisade et son continuateur Attaji nous ont transmis les biographies, à peine cinquante sont connus comme écrivains par des ouvrages de quelque importance.

A cet aperçu de la littérature ottomane sous Suleiman se rattache tout naturellement un état des mesures appliquées à la hiérarchie du corps enseignant, comme complément des sages institutions de Mohammed II. Grâce à ces dispositions, les ulémas, qui sont à la fois les légistes et les théologiens de l'empire, sont parvenus à ce degré d'organisation qui les a retenus jusqu'ici en un corps bien compacte, en dépit de toutes les causes extérieures et intérieures de dissolution. Les améliorations de Suleiman consistèrent à fixer les degrés à parcourir par les muderris ou recteurs de colléges, que Mohammed avait distribués en cinq classes (les vingt, les trente, les quarante, les cinquante et les soixante), et distingués encore en intérieurs et extérieurs. Aux trois premières classes étaient affectées les medreses dans les provinces et même dans la capitale, à l'exception des huit medreses de la mosquée de Mohammed II; et il leur était attribué un traitement quotidien de 60 aspres. Aux mosquées d'Aja-Sofia et à celle d'Éjub, Suleiman attacha les quatre muderris de la Suleimanije, avec 70 aspres de traitement quotidien, et fixa d'après le nombre dix, si cher aux Ottomans, les degrés par lesquels on devait s'élever dans le corps enseignant. Il y avait : 1° les muderris extérieurs; 2° les extérieurs proposés pour l'avancement; 3° les intérieurs; 4° les intérieurs proposés pour l'avancement; 5° les candidats aux huit attachés à la mosquée de Mohammed II; 6° les huit; 7° les soixante; 8° les seconds soixante; 9° les candidats pour la Suleimanije; 10° les recteurs de la Suleimanije même (1). Les sujets qui ont passé par tous ces

(1) Medinetululum.
(2) Fihristuleulum.
(3) Dschamiul-Hikajat de Dschemaleddin-Mohammed el Aufi, traduit précédemment par Ibn-Arabschah et par le poëte Redschati.

(1) Rapport de Pietro Bragadino, du 29 décembre 1525, dans Marini Sanuto.

degrés ont seuls droit à entrer dans la première des cinq classes où sont pris les premiers dignitaires de la loi; quand on n'a pas le courage ou le temps de monter ainsi lentement, il faut se contenter de places de juges inférieurs. Mais tous les ulémas des premiers et des derniers rangs jouissent de l'affranchissement d'impôts et de la garantie de la propriété dans leurs familles; leurs biens ne retournent jamais au fisc. Ainsi la seule aristocratie de l'empire ottoman, celle du corps enseignant et judiciaire, est affermie par l'accumulation des fortunes de génération en génération dans les grandes familles des ulémas; et il n'y a qu'un moyen pour tourner la loi qui oppose des obstacles à l'avancement trop rapide; c'est de faire inscrire les enfants des grands, dès le berceau, parmi les muderris; arrivés à l'âge viril, ils sont déjà placés sur un degré élevé de l'ordre judiciaire.

Avec son caractère généreux et libéral, Suleiman ne reconnaissait pas moins l'argent comme le nerf de la guerre, et la source de la vie et de la prospérité pendant la paix. Dès les premières années de son règne, les campagnes de Belgrad et de Rhodes l'avaient poussé à la nécessité de mesures financières exceptionnelles. Immédiatement avant l'expédition de Mohacs dans tout l'empire fut décrétée une contribution de guerre, de 15 aspres par tête, sans distinction de religion ou de fortune. Ce fut là le seul impôt extraordinaire levé sous le règne de Suleiman. Tenter de renouveler une pareille mesure, c'eût été provoquer les murmures du peuple; d'ailleurs elle cessa d'être nécessaire, car dans les campagnes suivantes il ne s'agissait plus d'acquérir des places frontières à grands frais: le pillage des contrées envahies et le tribut imposé aux vaincus couvrirent les dépenses de la guerre. La Hongrie, si souvent frappée du fléau des invasions, ravagée par les Akindschis, puis soumise à un tribut annuel, et enfin épuisée, comme la Transylvanie, par le règlement financier du defterdar Chalil, dut s'arracher les entrailles pour fournir de l'argent à ses conquérants sanguinaires. Non-seulement Raguse, la Moldavie et la Valachie payaient tribut, mais encore Venise et l'Autriche, l'une, pour la possession de Chypre, l'autre, pour conserver la haute Hongrie. L'Égypte, d'abord imposée à 800,000 ducats, grâce au zèle de ses gouverneurs, en produisit bientôt 1,200,000; cet excédant n'entra pas dans le trésor, et fut appliqué à la construction d'aqueducs. A ces revenus réguliers se joignaient encore des ressources extraordinaires, comme les richesses du souverain indien de Gudschurat, déposées à la Mecque, les biens des vesirs et gouverneurs mis à mort, qui, détournés pour quelques instants, revenaient bientôt au fisc. Ainsi arrivait-il des richesses du defterdar Iskendertschelebi, du tout-puissant grand vesir Ibrahim, des vases remplis de l'or de l'Égypte et de l'Arabie, du marin Piri Reis. Le plus grand mérite de Rustem aux yeux de Suleiman était l'accumulation d'énormes trésors: quoique le sultan n'ignorât pas l'immoralité des moyens employés pour cela et surtout la vente des emplois, il laissa faire, persuadé que la crainte dans laquelle Rustem vivait devant lui suffirait pour mettre des bornes à ses extorsions. Durant l'administration de Rustem dans les négociations de paix avec l'Autriche, outre les stipulations pécuniaires en faveur du sultan, il y eut encore une fixation de sommes à payer au grand vesir. Rustem taxait la collation des gouvernements d'après leur produit, et les dons ordinaires de 500 ducats offerts sous Mahommed II, à la nomination d'un patriarche, montèrent à 3,000 (1). Mais du moins les impôts réguliers étaient très-modérés; la contribution foncière n'était guère que de 40 à 50 aspres(2), un ducat environ par maison, et l'on peut évaluer à la même somme les impositions indirectes (awaris). Pour deux moutons, on donnait 1 aspre, et de 3 à 5 aspres pour le commissaire. Les biens de la couronne produisaient alors la somme énorme de 2,441 charges d'aspres, à peu près 5 millions de ducats. L'ensemble des revenus est évalué, en général, dans les rapports des bailes au retour de leur mission, à 7 ou 8 millions de ducats.

Malgré la vénalité des charges des gouverneurs, introduite par l'avidité de Rustem, les grades militaires n'étaient pas encore mis à prix; Suleiman tenait rigoureusement aux principes de son père sur ce point. Un marchand, qui avait prêté à ce sultan 60,000 ducats, sol-

---

(1) Crusii Turco-Græcia, p. 167.

(2) Kotschibeg, Traité sur la chute de l'empire ottoman.

licitait une place de schebedschi (armurier) pour son fils, avec une solde de 2 aspres par jour. En marge de la supplique, présentée et appuyée par les vesirs. Selim écrivit de sa propre main : « J'ordonnerais de vous exécuter tous, sur la foi de mes ancêtres, si je n'étais retenu par la crainte de faire dire qu'il en est arrivé ainsi à cause de l'argent. Donnez-lui son capital, et gardez-vous à l'avenir de m'adresser de pareilles demandes » (1).

Les principales mesures prises par Suleiman relativement à l'armée furent la suppression de l'iuruk, infanterie irrégulière de la Rumili, et l'augmentation des janitschares. Avant lui, leur nombre le plus élevé n'alla pas au delà de 12,000; Suleiman la porta jusqu'à 20,000 (2). Le janitschare ne jouissait que d'une solde d'un aspre; et s'il se distinguait, il recevait à la fin de chaque campagne une augmentation de deux à trois aspres. Suleiman établit trois classes de solde : la première (kœtschek), de 3 à 7 aspres par jour pour les eschfiindschis, c'est-à-dire, les hommes faisant un service effectif; la seconde, de 8 à 9 et jusqu'à 20 aspres, pour les amelmandes ou vétérans, dont ceux qui étaient logés dans des casernes spéciales de la capitale reçurent le nom de kurudschis; la troisième enfin, pour les soldats et officiers pensionnés comme invalides, de 30 à 120 aspres; mais ces dernières places, avec un traitement si élevé, n'étaient données qu'avec une extrême réserve et seulement à des vieux guerriers blanchis dans les combats, qui pouvaient témoigner de leur valeur par des blessures reçues dont l'effet avait été de les rendre incapables d'un service actif. Le nombre des kurudschis n'était que de quarante. On proclamait bien rarement des nominations de tschauschs et de mundschis (affranchis). Le corps entier des janitschares n'avait que trois tschauschs et douze mundschis; mais les tschauchs et les kiajas des janitschares ne changeaient pas fréquemment, comme on l'a vu dans les derniers temps : ils restaient de sept à dix ans à leurs postes (3). L'on continua de recruter les janitschares comme dans les premiers temps de leur institution, en enlevant des enfants de chrétiens, qui, vêtus de drap rouge, apprenaient quatre ou cinq ans la langue et le service, pour être enfin incorporés définitivement dans la milice d'élite lorqu'ils étaient dignes de cette distinction (1). Suleiman leur fit construire de nouvelles casernes, et lorsqu'il les visita pour la première fois, il reçut des mains du lieutenant général (Kulkiaja) la solde de 40 aspres d'un vétéran. Depuis, Suleiman et ses successeurs, le jour de la paye, se rendirent, sous un déguisement, devant les casernes, et le premier valet de chambre recevait, des mains du colonel du premier régiment, la solde qu'il distribuait ensuite parmi les soldats de garde, en y ajoutant quelques poignées de ducats. En conséquence de cette distinction si honorable, un trône fut dressé dans une des chambres du premier régiment, que l'on tint toujours fermée. Quelques années avant la construction des nouvelles casernes des janitschares, Suleiman avait donné à ces milices une preuve de sa faveur, en acceptant une coupe de sorbets, et en établissant qu'à l'avenir le chef du soixante-unième, dschemaat lui renouvellerait, cette offre chaque fois qu'il passerait devant les casernes. Ce régiment eut donc également une salle du trône toujours fermée. Un autre officier présentait aussi un sorbet au chef des eunuques, s'il accompagnait le sultan, et un semblable honneur était rendu au grand vesir toutes les fois qu'il se rendait aux casernes. Le sultan portait la coupe à ses lèvres, et le porte-épée qui la rendait la remplissait d'or. Au moment de la campagne de Szigeth, alors que la puissance de Suleiman avait atteint son plus haut point de développement, l'état militaire offrait pour l'armée régulière quarante-huit mille quatre cent seize hommes, dont la solde montait à 2,640,900 aspres (2); c'était le double des forces que Suleiman avait trouvées à son avénement (3). Avec l'infanterie et la cavalerie irrégulières, les akindschis à cheval, les cou-

(1) Kotchibeg, Traité de la chute de l'empire ottoman.

(2) Mouradjea d'Obsson, Tableau de l'empire ottoman, p. 309.

(3) Kotschibeg.

(1) Kotschibeg, Mouradjea d'Obsson, l. VII, p. 355.

(2) Hesarfenu, d'après le registre des chancelleries, dans la constitution et l'organisation administrative de l'empire ottoman, l. II, p. 181.

(3) Rapport de l'ambassade vénitienne de Marini Sanuto, l. V.

reurs et les batteurs d'estrade à pied, on mit en mouvement, dans certaines expéditions, environ deux cent cinquante mille hommes; l'artillerie au complet comptait trois cents canons; la flotte, trois cents voiles.

Suleiman ne porta pas moins de soins sur l'organisation des fiefs de cavalerie, les timars et les siamets, dont les possesseurs, appelés sipahis, ne doivent pas être confondus avec les sipahis soldés qui forment le premier des quatre corps de cavalerie régulière. Murad Ier avait organisé le système féodal de telle sorte que les fiefs se transmissent toujours dans la ligne masculine; et, à l'extinction des mâles, retournassent à l'État. Le crime d'un feudataire pouvait lui enlever son fief, sans que ses enfants fussent frappés de cette déchéance; plusieurs timars, ou petits fiefs, pouvaient bien être réunis en un siamet ou grand fief, mais un siamet ne pouvait être divisé en timars. Aucun siamet ne pouvait avoir une valeur moindre de 20,000 aspres; la collation en était confiée aux gouverneurs. Dans la dixième année de son règne, Suleiman décida qu'à l'avenir les gouverneurs ne pourraient plus conférer que les petits fiefs sans consulter la Porte: de là leur nom de teskeresis (sans certificat). Les siamets furent d'abord donnés provisoirement au moyen d'un ferman d'investiture: ce ferman, adressé au gouverneur de la province où était situé le fief, lui enjoignait de s'enquérir si le poursuivant était réellement fils d'un sipahi, et quels revenus le père possédait au moment de sa mort. Si les renseignements étaient favorables, le poursuivant recevait du pascha un certificat (teskere), et sur la production de cette pièce près de la Porte, le diplôme d'investiture (berat) lui était alors expédié. Ces fiefs, par opposition aux précédents, s'appelaient teskerelu (délivrés sur certificats). Le possesseur d'un siamet de 20 à 50,000 aspres, mort en campagne, laissait-il trois fils, ceux-ci ne pouvaient être investis d'abord que d'un timar de 4 à 6,000 aspres; si le père mourait, non pas sur un champ de bataille, mais dans son lit, deux fils n'avaient collectivement qu'un timar de 5,000 aspres; un seul n'obtenait qu'un fief de 4,000 aspres. Si les fils possédaient déjà des timars avant le décès de leur père, il ne leur était attribué qu'une augmentation proportionnelle de 200 à 2,000 aspres (1). Les gouverneurs éludaient les dispositions contenues dans les fermans, en y annexant, après leur réception, au lieu du certificat (teskere), une lettre d'assignation; de sorte que les sipahis se mettaient en possession de leurs fiefs sans plus s'inquiéter de l'expédition du diplôme de la Porte: c'est ce qui fit adresser au beglerbeg de Rumili, Lutfi-Pascha, plus tard grand vesir, un ordre sagement conçu, en vertu duquel à l'avenir on ne devait plus donner de telles lettres d'assignation, et les candidats, sandschakbegs, kiajas ou defterdars des timars, ssubaschis ou simples sipahis, devaient s'adresser à la Porte dans le délai de six mois pour transformer leurs certificats en diplômes. Un fief pouvait bien être divisé en plusieurs portions (hisza) et conféré à divers possesseurs; mais ces parties étaient toujours considérées dans leur ensemble, comme formant un seul tout, et tout morcellement était rigoureusement interdit sans la permission de la Porte (2). La plupart des dispositions arrêtées sous le règne de Suleiman, en cette matière, s'appuient sur les fetwas du mufti Ebusuud; et dans l'année de la mort de Suleiman, aussitôt après l'avènement de Selim, le defterdar Mohammed-Tschelebi réunit tous les fetwas et les fermans rendus à ce sujet en un seul livre appelé Kannuname des fiefs. Dans cet ouvrage, Mohammed-Tschelebi exprima une opinion conforme à ces décisions des muftis (3): c'est que toutes les terres dans les États de l'islam sont de trois sortes: 1° les biens soumis à la dîme (4), tombés au temps de la conquête en la possession des musulmans, qui les considéraient comme leur véritable propriété (mulk), et pour lesquelles ils payaient la dîme (aaschr), mais ne fournissaient pas d'impôt territorial (charadsch); 2° les fonds de terre assujettis à l'impôt (5), lesquels au temps de la conquête furent laissés à leurs possesseurs non Mahométans, à la condition que ceux-ci, outre la capitation, payeraient encore

(1) Mouradjea d'Ohsson, t. VIII, p. 371.

(2) Ferman à Lutfi-Pascha, dans la constitution et l'organisation administrative de l'empire ottoman, t. I, p. 358.

(3) *Ibid.*, p. 343.

(4) Ersi aaschrije.

(5) Ersi charadschije.

un impôt territorial (1), et un autre sur le revenu (2); toutefois ces biens sont aussi la propriété pleine et entière des possesseurs, comme les précédents, desquels ils diffèrent seulement par des charges plus pesantes; 3° enfin, les domaines (3) qui sont abandonnés par l'État pour une jouissance viagère, seulement sous la réserve du droit de propriété en sa faveur, et moyennant la prestation du service de guerre. Cette dernière classe, ce sont les fiefs. Au feudataire investi de cette possession, le sujet ou paysan (raja) paye des fermages (tapu), plus, l'impôt foncier et l'impôt de production, sous le nom de dîme (4), quoique cette dernière charge s'élève au neuvième, au huitième et même à la moitié du produit.

Le système des fermes introduit en Egypte pour les biens de l'État diffère de celui des fiefs tel qu'il est établi dans la Rumili et l'Anatoli, d'après les principes du droit politique exposé ci-dessus; mais cette différence est moins dans la constitution de la propriété que dans le mode de perception des produits. Selon le Koran la terre est à Dieu, et il la transmet à qui lui plaît, en sorte que toute propriété foncière appartient originairement à Dieu, puis légitimement à l'imam, ombre de Dieu sur la terre. Mais lors de la conquête d'un pays, l'imam, souverain tout-puissant, transporte ce droit sur les moslims, qui deviennent possesseurs du sol moyennant le payement de la dîme, et se dessaisit même en faveur de mécréants, sur lesquels se lèvent un impôt foncier et un impôt de production; ces biens se transmettent du père au fils, avec une liberté absolue de vente, de partage, de fondation, et d'exercice de tous droits inhérents à la propriété. Le prince lui-même est propriétaire aux mêmes titres de ses biens patrimoniaux et domainiaux, dont les revenus sont souvent assignés à titre de traitements à de hauts fonctionnaires. Mais de tout autres rapports régissent les biens de l'État, cédés comme fiefs en récompense de services militaires, et dont la possession, sans le droit d'aliénation, de partage et d'application à des fondations, se transmet dans la ligne masculine, moyennant une nouvelle investiture à chaque décès. Ces biens, appelés dans la Rumili et l'Anatoli timars et siamets, sont désignés en Égypte sous le nom de fermes. Mais il y a une grande différence dans la situation des concessionnaires. Le feudataire, considéré comme propriétaire viager, reçoit du sujet paysan le revenu entier, et ne paye rien à l'État; le fermier, au contraire, livre un fermage à l'État, et ne partage que le reliquat avec le paysan; la condition du feudataire (siam ou timarlu), et de son sujet (raja) dans les provinces européennes et asiatiques de l'empire ottoman, est donc bien préférable à celle du fermier (multesim) et de son paysan (fellah) en Égypte. Dans ce dernier pays, le conquérant Selim I[er] avait trouvé le système des fermes établi au XIV[e] siècle par le sultan des Mamluks Barbarites, Naszir-ben-Kilaun, mais déjà bien modifié depuis la mort de son auteur. Contrairement à leur destination primitive, qui les affectait exclusivement à des hommes de guerre, les biens affermés, tombés entre les mains de bourgeois ou d'artisans avaient été appliqués à des fondations religieuses, ou bien grevés d'hypothèques pour garantie de pension (1). Quarante ans avant la conquête ottomane, le sultan Kaitbai avait tenté de détruire cet abus par un édit, mais les choses empirèrent encore sous l'avant dernier sultan des Mamluks, Kanszu-Ghawri, et plus encore sous Chairbeg, premier gouverneur ottoman (2). L'attention de Suleiman fut attirée plus fortement sur l'Égypte par la révolte du gouverneur Chair-Ahmed, et après que ces mouvements eurent été heureusement étouffés, son tout-puissant vesir Ibrahim réorganisa le pays (3). Toutefois, le véritable kannuname de l'Égypte (4) ne date pas du voyage d'Ibrahim en cette contrée, mais bien du gouvernement de Suleiman l'Eunuque, fameux par ses expéditions sur le golfe Arabique et la mer des Indes, et qui devint plus

(1) Charadschi muwasaf.

(2) Charadschi mukaseme.

(3) Ersi memleke.

(4) Aaschr.

(1) Troisième mémoire de M. de Sacy, dans le t. VII des Mémoires de l'Institut, p. 109.

(2) *Ibid.*, p. 116.

(3) Digeon, Abrégé de l'histoire ottomane et du gouvernement de l'Égypte, l. I, p. 108.

(4) Digeon, Canounname, ou édits du sultan Suleiman, dans la première partie des Nouveaux contes turcs et arabes; Paris, 1781.

tard grand vesir. Ce code détermine les droits et les devoirs des kaschifes ou officiers des Mamluks, des scheichs des villes et des villages, de l'inspecteur des finances et de la ville, du pascha gouverneur, des fermiers et des écrivains, des commissaires et des inspecteurs des granges, des géomètres et des paysans : il comprend les fondations, la douane, les monnaies, le fisc, et s'en réfère plus d'une fois aux anciennes constitutions du sultan Kaitbai, que l'on se proposait surtout de maintenir ou de relever. Cette législation et un nouveau cadastre du pays étaient d'autant plus nécessaires, que tous les anciens registres des impôts avaient été détruits dans un incendie (1). Les troupes turques soldées de l'Égypte furent divisées en sept classes : janitschares, asabes, tschauschs, muteferrikas, dschebedschis, tufenkschis et gœnnullus.

Nous sommes conduits maintenant aux lois concernant les rajas, c'est-à-dire, les sujets moslims et mécréants, qui payent aux possesseurs des fiefs des impôts et des redevances. La loi des sujets (kanuni-raja) donnée par Suleiman, et dans la suite en partie confirmée, en partie étendue, fixe les redevances à livrer par les sujets ou feudataires, l'impôt foncier, la taxe des célibataires, le droit des fiançailles, le droit sur les moutons et les pâturages, le droit d'hivernage, le droit sur les abeilles et les moulins, sur le tabac à fumer, le droit de justice et le droit sur les esclaves. Tous les impôts dans les pays musulmans sont ramenés à deux classes: les impôts légaux (2), déterminés par le Koran et les lois fondamentales de l'islam, et les contributions arbitraires (3), introduites par des dispositions politiques (kanun), et appelées à cause de cela impôts de divan. Les impôts qui ne sont établis ni par le Koran, ni par le kanun, sont rangés dans les extorsions, dont le nom arabe, awani, est passé avec la chose même de l'orient dans les contrées occidentales. Les impôts légaux sont : la capitation, la dîme, les droits sur le fonds et sur le produit, qui tous se trouvent sous la désignation commune de charadsch. Les contributions arbitraires sont : les taxes, les amendes, les douanes et les droits compris dans le nom générique d'impôts de divan. Les taxes sont personnelles, comme celles des célibataires, des fiançailles, et des époux ; ou bien elles se perçoivent sur les choses, comme sur les jugements. Les amendes sont exigées pour de graves délits (dscherime) ou pour de légères contraventions aux règlements de police. Les droits de douane se prélèvent sur les marchandises à l'importation, à l'exportation, ou pour le transit et l'enlèvement, ou bien sur les vivres. Les droits se payent pour l'emmagasinage, l'estampille, le service, la garde, les commissions, les courtages : quantité d'autres sont compris sous la dénomination vague et très-étendue d'innovations (1). Ces impôts arbitraires ne sont point partout les mêmes, et varient selon les gouvernements. Le defterdar Mohammed-Efendi-Abdi a recueilli ces kanunnames sous le règne de Selim II, d'abord en un volume, et le defterdar Aini les a de nouveau publiés au temps d'Achmed Ier.

Suleiman étendit aussi le kanun de la division du territoire par ses conquêtes, et dans le journal de ses campagnes il est fait mention de plusieurs dispositions par lesquelles il opéra également des modifications dans le kanun des usages (ajin), et dans celui des cérémonies (teschrifat) (2). Enfin, il appliqua des soins tout particuliers aux prescriptions de police et aux lois pénales, dont le kannuname, en cinq chapitres principaux, forme la base de la législation criminelle de l'empire ottoman. Le premier chapitre, sur la fornication (3), punit les délits suivant la proportion de la fortune, d'une amende de 1,000 aspres pour les plus riches, de 30 pour les plus pauvres. Les ravisseurs de jeunes garçons ou de jeunes filles subissent la castration; celui qui épie la femme ou la fille d'un autre pour l'effrayer et lui donner un baiser reçoit une forte réprimande, et paye 1 aspre pour chaque mot et chaque baiser; s'il s'agit d'une esclave, l'amende est plus faible de moitié. L'accusation privée de témoignage ne peut être admise ; si l'accusé atteste par serment

(1) Digeon, Abrégé de l'histoire ottomane, p. 109.
(2) Hukuki, ou rusumi scherife.
(3) Tekalifiurfije.

(1) Bidaat.
(2) *Voy.* le Journal de Suleiman dans les éclaircissements.
(3) Constitution et organisation de l'empire ottoman, t. I, p. 143.

son innocence, la femme ou la fille reçoit une réprimande du juge, et paye 1 aspre. Le père qui couche avec l'esclave de son fils n'est pas soumis à l'amende. Le crime de bestialité est puni seulement par la réprimande, et par une amende d'un aspre pour chaque cas. Le second chapitre traite des peines infligées pour des injures et des coups : il y a des amendes pour la barbe arrachée, pour des soufflets et des blessures à la tête ; mais on donne œil pour œil, dent pour dent ; toutefois, le coupable peut, si cela convient à l'accusateur, se soustraire à la peine du talion : le riche paye 200 aspres pour une dent cassée, et le pauvre, 30. Quand il s'agit d'esclaves, les maîtres ne fournissent que la moitié de ces sommes. Si des femmes honorables, appartenant à la classe des voilées (1), en viennent aux mains entre elles, le juge les renvoie avec menaces, et une punition de 20 aspres ; si des femmes non voilées, c'est-à-dire non honorables, sont tombées dans la même faute, elles reçoivent une réprimande, et payent une amende de 30 aspres pour chaque coup. Le troisième chapitre s'occupe des peines portées contre l'usage du vin, le vol, le brigandage et le pillage : chaque verre de vin est racheté pour 1 aspre ; le même prix est exigé pour chaque pièce de volaille dérobée ; mais, le voleur d'un cheval, d'un mulet, d'un âne ou d'un buffle, doit perdre la main, à moins qu'il ne paye 200 aspres. De proches parents qui se dérobent des objets dans la maison sont réprimandés. Celui qui, dans un mouvement de colère, arrache à un musulman son turban, est frappé de réprimande, et paye 1 aspre. Des voleurs qui enlèvent des esclaves, forcent des boutiques, ou qui ont déjà été saisis plusieurs fois pour de petits cas de larcins, sont pendus. Les habitants d'un village sont tous responsables envers la partie lésée d'un vol commis dans le voisinage. Si les voleurs sont des feudataires, ils sont arrêtés, mais avant de les punir on doit adresser un rapport à la Porte. Les faux témoins, les faussaires et les faux monnayeurs doivent perdre la main. Une amende d'1 aspre frappe la récidive dans la négligence à dire la prière recommandée cinq fois par jour, et la violation du jeûne. Les intérêts ne peuvent pas s'élever au-dessus de dix pour cent. Les calomniateurs et les médisants doivent réparer le tort causé par leurs propos. Le quatrième chapitre s'occupe des règlements sur les marchés, et le cinquième, des dispositions sur les professions diverses. Il faut remarquer dans l'un la recommandation de ménager les bêtes de somme ; dans l'autre, divers petits règlements sont dignes d'attention, comme traits caractéristiques pour les mœurs et la police des Turcs. Ainsi, il est enjoint rigoureusement aux boulangers d'observer la juste proportion de beurre et de farine pour les diverses espèces de gâteaux ; aux gargotiers, de surveiller attentivement l'étamage de leurs ustensiles de cuivre. Le prix de l'halwa, c'est-à-dire, des sucreries, est réglé sur la valeur vénale du miel et des amandes. Les marchands de fruits secs et de raisins doivent se borner à un bénéfice de dix pour cent. Le prix des diverses espèces de chaussures, souliers, bottes et pantoufles, est fixé, ainsi que celui des selles, mors, licous et autres harnais. Les maçons et les menuisiers travaillent moyennant 5 aspres par jour et la nourriture. La longueur du bois est déterminée diversement, selon qu'il doit être porté par des ânes, des mulets ou des chameaux. Les propriétaires de bains sont tenus de chauffer convenablement leurs chambres, et d'avoir des gens habiles pour frotteurs, masseurs et barbiers, de donner surtout des peignoirs distincts aux infidèles, de veiller à ce que les barbiers n'emploient pas les mêmes rasoirs pour les giaurs et les musulmans, et ne fassent point usage des mêmes serviettes avec les uns et les autres. Les mendiants ne peuvent mendier que les jours de marché, et jamais dans les mosquées ; il est interdit aux lépreux de circuler dans la ville. Rien ne peut être vendu sans un règlement arrêté en commun par le juge de la ville et le juge du marché. D'après cet extrait de la législation pénale, les règlements sur les mœurs et la police devaient être agréables au peuple ; car on y voit un soin particulier pour son bien-être et le bon marché des objets les plus nécessaires à la nourriture et au vêtement ; et il y a tant d'indulgence pour la sensualité, que les dispositions relatives à ce sujet semblent propres à l'exciter plutôt qu'à la contenir. Si, sous ce point de vue, la législation de Suleiman peut

(1) Constitution et organisation de l'empire ottoman, t. I, p. 143.

être exposée au blâme de rigoureux moralistes, elle mérite au moins l'approbation du philanthrope et de l'homme d'État, par l'application si rare des deux peines principales, ordonnée par le code de l'islam, d'après le Koran, contre l'adultère et le vol, la lapidation et la mutilation du bras; encore pourrait-on se racheter de ces deux supplices à prix d'argent. Cet esprit d'indulgence, qui pénètre toute la législation de Suleiman, et qui s'écarte de la rigueur primitive de l'islam, se manifeste aussi dans la tolérance tacite du luxe de la vaisselle d'or et d'argent, qui, selon l'opinion des docteurs, devait être interdit aux moslims. Suleiman blessa même les légistes et les peuples, lorsqu'un jour, dans un festin officiel donné à une ambassade persane, dans le divan, il fit servir dans des plats d'or et d'argent; ce qui ne se reproduisit plus depuis, car la cour ne se sert que de porcelaine verte de la Chine (1). Suleiman ne fut pas moins complaisant pour une autre jouissance sensuelle, celle du café, sur laquelle on ne peut présumer quelles auraient été les proscriptions du prophète; et quoique vers la fin de son règne il interdît sévèrement le vin, on voit, par la manière dont il défend de faire des présents de cette liqueur, que l'usage en avait été toléré jusqu'alors. Peut-être aux jours de sa jeunesse, lorsqu'il se livrait aux plaisirs de la table avec son compagnon et ami Ibrahim, renégat peu scrupuleux, buvait-il même du vin; mais quand vinrent la vieillesse et la goutte, il voulut convertir son abstinence forcée en pénitence expiatoire, et pour en augmenter le mérite, y soumettre son peuple tout entier. Il se fit gloire ensuite de cette proscription, comme d'un acte de bon moslim; on le voit par une lettre adressée au schah Tahmasip, dans laquelle il l'informe de l'interdiction prononcée par lui, dans l'esprit de l'islam, contre le vin, que le prophète appelle la mère des vices. « Mais cette mère des vices, dit Hafis, dans une de ses ghazeles les plus célèbres, nous est plus douce que le baiser d'une jeune fille. » Cette expression du poëte, en opposition si directe avec la parole du prophète, suffit au moins pour montrer combien il serait difficile de vouloir sauver l'orthodoxie

(1) Mouradjea d'Ohsson, Tableau de l'empire ottoman, t. IV, p. 109.

d'Hafis comme mystique pur, et elle autorisa sans doute des moslims ardents à demander s'il ne faudrait pas aussi interdire la lecture d'Hafis, qui fait un éloge si plein d'inspiration de la dangereuse liqueur. Le mufti Ebusuud, aussi sage que savant, et qui n'avait pu refuser le fetwa pour appuyer la défense contre le vin, fit en cette occasion aux zélateurs une réponse qui aurait pu servir d'enseignement à tous les muftis et censeurs : il déclara que, dans Hafis, certaines choses pouvaient bien choquer en apparence, mais qu'au fond il fallait les entendre autrement (1). Il ne se montra pas plus disposé à interdire les cafés, dont le premier fut établi à Constantinople dans l'année 1554 (2), par un homme d'Alep, nommé Schems, qui, au bout de trois années, retourna dans son pays avec un bénéfice de 50,000 ducats. Il y avait maintenant bientôt trois siècles que le scheich arabe Schœdeli avait reconnu la vertu du café par la vivacité subite de quelque chameaux qui avaient brouté des feuilles de l'arbrisseau (3). Selon d'autres, cette découverte aurait été faite par son élève Omar, qui goûta par hasard de la fève dans le lieu de son exil, au pied du mont Oszak, près de Sebid (4). Mais malgré la conquête de l'Égypte, malgré tant de caravanes, de pèlerins se rendant à la Mecque, l'usage du café était resté borné jusqu'alors à l'Arabie, l'Égypte et la Syrie, et on ne le connut à Constantinople que par ce qu'en racontaient les pèlerins. Dès ce moment il se répandit aussi à Constantinople, et l'on vit s'ouvrir des cafés dans lesquels se réunissaient les amateurs de ce fruit, beaux esprits, orateurs, soldats et politiques, et surtout les derviches et les oisifs, pour y goûter les charmes de la nouvelle boisson. On la désigna par l'une des nombreuses épithètes données au vin, qui est appelé en arabe kahweh (5), comme ôtant l'appétit. Les cafés furent nommés *écoles de la connaissance*.

Après avoir passé en revue les titres qui ont

(1) Hafis divan, Stuttgard, 1812, t. I, p. 35.

(2) Petschewi, fol. 122; Aali, t. IV, fol. 573.

(3) Abdul Kadir, dans la Chrestomathie arabe de Sylvestre de Sacy, t. III.

(4) D'après le Dschihannuma, p. 234, où l'histoire en est très-détaillée.

(5) Kamus, III, p. 911.

valu à Suleiman le surnom de législateur, il nous reste maintenant à examiner d'abord comment, malgré la sagesse justement vantée de sa législation, il a, par sa conduite, préparé les altérations futures à la constitution, et déposé au sein de la grandeur ottomane les germes de sa décadence, et à rechercher ensuite comment, en dépit de ses fautes et de ses faiblesses personnelles, Suleiman a mérité le nom de Grand que lui ont donné les historiens européens. Les causes de l'affaiblissement de l'empire ottoman sous les règnes suivants ont été plusieurs fois mises en lumière par des écrivains occidentaux ; mais nul d'entre eux ne les a exposées avec une aussi profonde connaissance des choses, que Kotshi-Beg, auteur du temps de Murad IV, qui, par son ouvrage de la décadence de l'empire ottoman, a mérité d'être appelé le Montesquieu turc, de même que les prolégomènes historiques ont fait nommer Ibn-Chaldun le Montesquieu arabe. Les Anglais, Français, Italiens et Allemands qui ont voulu étudier dans son principe l'affaiblissement de l'empire ottoman, n'étaient pas en position de pénétrer dans tout l'édifice politique aussi profondément que les écrivains nationaux ; d'ailleurs ils ne commencent leurs recherches qu'avec les successeurs de Suleiman, et ils exposent alors le développement rapide de la décadence ; mais aucun d'eux n'a poursuivi le germe funeste dans le règne même de Suleiman, comme l'a fait Kotschi-Beg, qui donne les cinq causes suivantes : 1° Suleiman, tout en continuant d'exercer son activité sur les affaires, cessa de se montrer personnellement dans le divan, auquel ses ancêtres avaient coutume d'assister (1). Il y eut bien encore quatre divans par semaine tenus dans le sérail; mais Suleiman, qui, dans les commencements de son règne, présidait toujours à ces conseils, s'abstint d'y paraître dans la suite, se contentant tout au plus de se tenir derrière la fenêtre recouverte d'un voile, et ne se montrant que dans des circonstances extraordinaires, comme à l'occasion de la controverse religieuse au sujet de l'hérétique Kabis ; ou bien il tenait en personne le divan à cheval, lorsqu'il s'agissait de décider de la guerre ou de se préparer à entrer en campagne. Ces apparitions si rares semblaient rehausser la majesté souveraine, représentée par le grand vesir ; mais la résurrection des anciens principes des monarchies asiatiques, où l'on ne communiquait pas directement avec les rois, eut dans la suite une influence funeste sur la prospérité de l'empire ottoman. 2° Avant Ibrahim-Pascha, tous les grands vesirs étaient pris dans les hauts fonctionnaires de l'État ou de l'armée : d'abord ils sortaient des premières dignités de l'ordre judiciaire, comme la famille Dschendereli ; plus tard, ils passaient par les gouvernements de l'empire avant d'être portés à la direction suprême des affaires. Suleiman, le premier, par la nomination de son grand fauconnier Ibrahim, donna le funeste exemple de l'échange des charges de cour contre les emplois de l'État, et ouvrit ainsi aux intrigues de cour et à l'inexpérience des favoris ces hautes positions qui devraient être réservées à la sagesse et à de longs services. Pourtant, vers la fin de son règne, Suleiman, pour récompenser le vaillant pirate de ses victoires, préféra en faire le gendre de Selim plutôt qu'un vesir. Précédemment il avait comblé de trop grands honneurs son beau-frère Ibrahim et son gendre Rustem. En leur accordant une grande importance comme premiers ministres, il s'était écarté de la règle suivie par son père Selim, qui ordinairement n'accordait guère à ses gendres que des sandschaks, et ne leur permettait pas de se mêler dans es graves affaires de l'empire. Sous Rustem, pour la première fois, la pernicieuse influence du harem s'exerça ouvertement sur les grandes questions par l'action de la sultane Roxelane, jusqu'à la fin toute-puissante sur le cœur de Suleiman. Quoique cette influence du harem, alors employée à soutenir le pouvoir du grand vesir, se fortifiât en apparence, ce fut elle qui le mina en réalité : après avoir appuyé, elle prétendit attaquer et renverser ; et plus tard ce ne furent plus seulement les femmes, mais encore leurs gardiens, les eunuques, qui gouvernèrent. 3° La corruption hautement avouée par Rustem : il vendit les gouvernements à des prix fixes, et afferma les biens de la couronne et de l'État à des juifs et à des

(1) Kotschi-Beg, dans le manuscrit de la collection de Diez, à la bibliothèque royale de Berlin, n° 18, p. 36.

misérables qui les dévastaient (1). 4° Suleiman viola toutes les règles d'une sage économie politique par l'énormité des concessions faites à ses vesirs, et il rendit cette prodigalité plus déplorable encore en permettant à Rustem de transformer les biens à lui conférés en wakfs, ou propriétés inaliénables en faveur de sa famille, qui dans la suite jouit d'un revenu annuel de 10 millions d'aspres ou 200,000 ducats. 5° Enfin, le luxe de la cour et des vesirs suivit la progression, de la prodigalité de Suleiman. Les vesirs rivalisaient par le nombre des esclaves, la richesse des armes et des objets à leur usage, ainsi qu'on l'a vu à l'occasion du supplice d'Iskender-Tschelebi et de la succession de Rustem. Ce déploiement de luxe entraînait les hauts dignitaires. Ainsi Ahmed-Pascha, gendre de Rustem, qui, à la conquête de Szigeth, était quatrième vesir, et devint plus tard grand vesir, introduisit l'usage des trois pelisses, dont l'une se portait dans l'intérieur des appartements ; la seconde, pour les réceptions ordinaires ; la dernière, dans les occasions solennelles (2). Il n'avait pas moins de cinq cents esclaves, et dans chacune de ses métairies on comptait cent mulets et cent chameaux (3). En se retirant du divan, en répandant les faveurs sur ses gendres et les grands, en laissant libre carrière à leur avidité, à leur corruption et à leur amour du luxe, Suleiman mêla donc aux bons principes de sa législation des semences funestes qui produisirent des fruits empoisonnés sous ses successeurs. Mais les écrivains européens lui adressent, en général, un reproche mal fondé, en l'accusant d'avoir éloigné les princes des gouvernements, et de les avoir tenus sous les grilles du harem ; car ses fils, à l'exception de deux qui moururent dans l'enfance, furent tous gouverneurs ; et peu de temps avant sa mort encore, il avait conféré à son petit-fils Murad, fils de Selim, le gouvernement de Magnesia. Dans les lois, il ne se trouve aucune disposition qui interdise la collation de cette sorte de pouvoir à des princes ; et les fonctions remplies par le prince Murad, sous Selim II, et par le prince Mohammed, sous Murad III, viendraient démentir une pareille opinion.

En examinant les divers titres de Suleiman aux éloges de la postérité, il ne peut être question de diminuer sa gloire pour rechercher la part qui revenait à ses grands vesirs hommes de guerre, comme Ibrahim et Rustem ; à ses muphtis hommes de tête, tels que Kemal-paschasade et Ebusuud ; ou à ses secrétaires d'État, tels que Dschelalsade et Mohammed-Egri-Abdi ; car, pour l'exécution des vastes plans, d'habiles instruments sont nécessaires, et le choix même de grands généraux et de grands ministres, la confiance absolue dont on les investit, sont des actes d'une âme élevée digne d'exercer la souveraineté. Mais il s'agit de voir si à ces hommes Suleiman n'a pas abandonné trop de pouvoir, s'il n'a pas trop accordé au harem ; si, d'un côté, par cette espèce de condescendance qui dégénère si facilement en faiblesse, et de l'autre, par une rigueur qui touche à la cruauté, il n'a point autorisé le monde à lui refuser le nom de grand homme. En effet, il se laissa dominer plus qu'il ne convient à un véritable souverain par son favori Ibrahim et par son épouse chérie, la rusée Roxelane ; puis, il se vengea trop tard, et sans pitié, de son aveuglement exploité sans réserve, par l'immolation de son ami ; et après la mort de Roxelane, il n'hésita point à faire mettre à mort l'infortuné prince Bajesid et ses fils. Les exécutions d'Ibrahim et d'Ahmed-Pascha souilleront à jamais la gloire des hauts faits de Suleiman ; et il serait difficile de regarder comme des mesures de rigueur nécessaires pour le maintien de l'ordre les supplices de tant d'autres hommes signalés par leur puissance ou leurs talents. Sous son règne, à l'exception des secrétaires d'État, tous les hauts emplois de l'État et de l'armée ont fourni des victimes à la hache et au cordon : grands vesirs, kapudan-paschas, agas des janitschares et des sipahis, premiers defterdars, reis-efendis, commodores de marine, légistes, scheichs, gouverneurs de l'empire, tirés des familles les plus distinguées, princes du sang, au nombre de dix, tombèrent frappés par ses ordres sanguinaires. Mais si nous portons nos

(1) Kotschi-Beg, manuscrit de Diez, à la bibliothèque royale de Berlin, n° 17, p. 36.

(2) Constitution et organisation de l'empire ottoman, 1re part., p. 455, 488, 492.

(3) Kotschi-Beg, manuscrit de la bibliothèque de Berlin, n° 17, p. 36.

regards sur les hautes qualités incontestables de Suleiman, sur ses grandes actions et ses œuvres, sur ses vastes pensées, son esprit d'entreprise, son courage, et sa noble ardeur, son observation rigoureuse de l'islam, et sa tolérance, ses vues économiques, unies à son amour de la magnificence, son goût pour les sciences, sa protection généreuse donnée aux savants ; si nous considérons les treize campagnes par lui dirigées en personne, ses batailles, ses conquêtes dès le commencement de son règne, Rhodes et Belgrad acquis à l'empire pour lui servir de boulevards sur terre et sur mer, Ofen et Bagdad incorporés à ses États dans le cours de sept années, Gyula et Szigeth soumis dans les dernières expéditions, les drapeaux ottomans plantés devant Diu et Vienne, les frontières de l'empire reculées, en Orient, jusqu'à Wan, dans l'Occident, jusqu'à Gran, étendues dans le Midi, par la prise d'Alger et de Tripoli, et poussées même jusqu'en Nubie, les courses des akindschis s'étendant du pied de l'Ararat, et de la plaine de Nachdschiwan jusqu'au mont Semmering et aux chaînes de la Styrie, la terreur jetée par ses flottes sur le golfe Arabique et la mer Persique, la Méditerranée et l'Archipel ; si nous contemplons les édifices de Suleiman, chefs-d'œuvre de l'architecture ottomane, la suleimanije, ainsi que six mosquées de ce genre à Constantinople, et autant d'autres temples élevés dans les provinces, les aqueducs de Justinien à Constantinople, ceux de l'épouse d'Harun-Raschid à la Mecque, réparés et augmentés, la tranquillité de Jérusalem garantie par de fortes murailles, les communications de Constantinople assurées par le pont de Dschekmedsche, et enfin les monuments de la législation de Suleiman, le kannuname, comprenant toutes les branches de la constitution et de l'organisation ; ses faiblesses humaines et sa férocité nous empêcheront de lui donner le titre de grand homme, mais nous ne pourrons lui refuser celui de grand souverain.

LIVRE XXXV.

ARRIVÉE DE SELIM A CONSTANTINOPLE, PUIS A BELGRAD.—APRÈS LA RÉVÉLATION DE LA MORT DE SULEIMAN, LES JANITSCHARES SE RÉVOLTENT ET ARRACHENT UN PRÉSENT D'AVÉNEMENT AU TRONE. — EXPÉDITION DE PIALE SUR CHIOS.—CHUTE DE BABOCSA, DE JENOE. — COURSE DANS LA CARNIOLE. — NÉGOCIATIONS ET PAIX AVEC MAXIMILIEN. — AMBASSADE PERSANE. — ÉVÉNEMENTS A ANDRINOPLE, BASZRA, EN ARABIE, EN MOLDAVIE.—RENOUVELLEMENT DE LA PAIX AVEC LA POLOGNE. — CHANGEMENT DE VESIRS.— ENVOYÉS IMPÉRIAUX EN TRANSYLVANIE. — DES REPRÉSENTANTS DE LA PORTE SE RENDENT EN FRANCE.—CONSTRUCTION DE LA SELIMIJE A ANDRINOPLE.—TENTATIVE DE RÉUNION DU DON ET DU WOLGA.—SITUATION, SOUVERAINS, DESTINÉES DE L'ARABIE.— CONQUÈTE DE L'IEMEN.

Le grand vesir Mohammed-Sokolli avait attendu la prise de Szigeth avant d'expédier le tschausch Hasan au sultan Selim, à Kutahije, avec la nouvelle de la mort de Suleiman tenue secrète à l'armée. La lettre avait été rédigée par le secrétaire intime du grand vesir, Feridun. Le messager porteur de cette missive avait pour instruction de répandre partout que le padischah Suleiman était résolu à ne quitter Szigeth qu'après avoir mis cette place en bon état de défense. Le tschausch courut si rapidement que le huitième jour de son départ de Szigeth il atteignit Kutahije; et le nouveau sultan, se précipitant à son tour, arriva trois jours après la réception de la nouvelle, avec son précepteur, Chodscha-Atallah, le grand-maître de sa cour Husein-Pascha, son confident Dschelal-Tschelebi, et son grand écuyer Chosrew-Aga, en face de Constantinople, à Kasikoi (Chalcédoine) [24 septembre 1566]. De là il envoya le tschausch Ali au gouverneur de Constantinople, Iskender-Pascha, pour lui exprimer son étonnement de ce qu'il était parvenu jusque là sans que rien fût prêt pour sa réception. Iskender-Pascha, qui ne savait rien, montra dans sa réponse autant d'étonnement que d'embarras. Ali-Tschausch fut expédié pour la seconde fois, chargé d'un message où il était dit que le kaimakam devait relire encore la lettre arrivée du camp, la comparer avec celle qu'avait le bostandschibaschi; que certains secrets d'État ne se déclaraient pas ouvertement, et qu'ils doivent être devinés; qu'en réalité le bostandschibaschi avait ordre de s'entretenir avec l'aga de service pour diposer les appartements, afin que le maître en arrivant les trouvât prêts. Le bostandschibaschi mit aussitôt en mer la galère impériale, et se rendit à Skutari, au palais de la sultane Mihrmah. Selim ordonna au grand écuyer de se trouver avec son cheval couvert de riches harnais à l'endroit où la troupe devait aborder au sérail, et de l'y attendre; lui-même monta sur la galère impériale, et lorsqu'il eut quitté le rivage, les canons de la tour de Leandre, qui s'élève en mer sur un rocher isolé, annoncèrent à la capitale étonnée la mort de Suleiman et l'arrivée de Selim. Lorsque le sultan eut mis pied à terre, le bostandschibaschi prit le nouveau souverain sous les bras, afin de l'aider à se mettre en selle, suivant l'étiquette du sérail; mais le grand écuyer s'y opposa, et l'on en serait venu aux mains, si le sultan n'avait dit, d'un ton amical, au bostandschibaschi : « Laisse-le, aga, il n'a pas été élevé dans le sérail, et n'en connaît pas encore les usages; va en avant, et montre-nous le chemin (1). » A la

(1) Selaniki, de la bouche même du grand écuyer, p. 60, et Ssolaksade, fol. 128.

porte du sérail, le gouverneur de la cour (kapu-aga) reçut le sultan, et l'aida à descendre de cheval en le saisissant sous les bras. La première visite fut pour la sultane Mihrmah, sœur de Selim, qui l'embrassa en versant d'abondantes larmes, et lui prêta aussitôt 50,000 ducats. Ensuite parurent le mufti Ebusuud et le kaimakam Iskender-Pascha, le juge de Constantinople, Kasisade-Ahmed-Efendi, les defterdars Hasan-Tschelebi et Belalsade-Ali-Tschelebi, avec tous les muderris, pour offrir leurs hommages et leurs félicitations. Après cette cérémonie, le sultan, selon l'ancienne coutume, visita les tombeaux des ancêtres, laissant sur chacun d'eux un présent de 30,000 aspres (600 ducats) (1). Deux jours après Selim quitta Constantinople, et courut en toute hâte à la frontière. Hors de la ville, il rencontra les ambassadeurs français et vénitiens qui lui baisèrent la main, et auxquels il fit un accueil bienveillant. De Sofia, il expédia des tschauschs à Venise, à Raguse, en France et en Perse, pour notifier la mort de son père et son avénement au trône (2). Le dixième jour de son départ de Constantinople il entra dans Belgrad, et, sans s'arrêter, gagna Vucovar. Là il suspendit sa marche, sur un avis du grand vesir qu'il serait mieux d'attendre à Belgrad que de se rendre dans le camp, où l'armée réclamerait le présent d'avénement au trône, suivant l'ancien usage, sans que l'on fût en état de satisfaire à une telle exigeance. En conséquence le sultan rebroussa chemin, et attendit les événements dans la maison de Beiram-Beg à Belgrad.

Cependant la mort de Suleiman continuait d'être cachée à l'armée, et quoique se répandît maintenant la nouvelle de l'arrivée de Selim à Constantinople, le secret ne fut point encore révélé. Le 18 octobre, les troupes reçurent la solde du quartier échu, et en même temps il fut enjoint aux beglerbegs de Rumili et d'Anatoli de ne point congédier leurs soldats avant le jour de Kasim (saint Démétrius). Trois jours après furent pliées la tente du grand vesir et celle du sultan, au bruit des félicitations des tschauschs et des fanfares de la musique militaire. Le corps de Suleiman, comme s'il eût été encore en vie, fut transporté sur une litière recouverte d'un voile. Sokolli, immédiatement après la mort, avait fait inhumer les entrailles par les personnes initiées au secret, dans le lieu même où avait été dressée la tente, et où fut élevée dans la suite une chapelle funéraire (1). A quatre stations de Belgrad, Sokolli convoqua enfin les lecteurs du Koran [24 octobre], et leur ordonna d'entourer la litière dans la nuit, quatre heures avant la naissance du jour, afin de lire tour à tour le Koran, et d'invoquer le nom de Dieu. On était campé sur la lisière d'une forêt, lorsque dans la nuit retentit le fatihe ou la première soura, oraison ordinaire pour les morts, que les passants peuvent lire sur chaque tombeau turc. Quand de la droite du chœur partit ce chant : *Toute domination s'en va, tous les hommes ont leur heure dernière*, et que de l'autre on répondit : *L'Éternel seul n'est point atteint par le temps ni dompté par la mort*, l'armée entière éclata en un formidable gémissement, et tout ordre se rompit. Les vesirs se réunirent autour de Sokolli, et se plaignirent de ce que la mort du souverain avait été ainsi proclamée, quoique le bruit s'en fût déjà répandu. Cependant le matin étant arrivé, le grand vesir parcourant les groupes leur disait : « Compagnons, qu'avez-vous donc à vous tenir ainsi, et pourquoi ne marchons-nous pas? Que ne chantons-nous plutôt les louanges du padischah de l'islam qui a régné de si longues années sur nous! Il a fait de la Hongrie la maison de l'islam, il a comblé chacun de nous de bienfaits; est-ce là lui témoigner de la reconnaissance? Ne devrions-nous pas porter ses restes sur nos têtes en marchant au-devant de son fils et successeur, sultan Selim-Chan, qui nous attend à Belgrad, pour accomplir le testament de son père, qui s'occupe de l'augmentation de votre solde et des présents à vous accorder! Ayez bon courage, laissez les lecteurs du Koran réciter la prière, et avancez! » En trois marches on atteignit Mitrovicz. De là les vesirs adressèrent au sultan une humble supplique, afin qu'il daignât se placer sur le trône d'or amené par Suleiman de Constantinople, dans cette campagne,

(1) Selaniki, Ssolaksade, Aali, Petschewi.

(2) Rapport de l'ambassade, dans les archives impériales et royales.

(1) Ssolaksade, fol. 128, d'accord avec Istuanfi.

pour recevoir les hommages de l'armée, et promettre aux troupes le présent d'avénement, selon l'antique usage. Selim montra d'abord cette demande à son précepteur, Chodscha-Atallah, pour connaître son opinion : « L'avénement au trône, dit celui-ci, a eu lieu déjà à Constantinople, il n'est pas besoin d'une nouvelle cérémonie. » Le gouverneur de la cour, Lala-Husein, interrogé à son tour, s'écria : « Qu'auraient-ils donc fait, si nous n'étions venus de Constantinople jusqu'ici ? A quoi bon de nouveaux apprêts ? — Autrefois, dit à son tour le confident, Dschelal-Beg, on avait coutume de dire que les sultans des Ottomans n'étaient pas véritablement assis sur le trône tant qu'ils n'avaient point passé sous les sabres de leur armée, et cela était vrai ; mais aujourd'hui ces maximes sont tombées devant l'hérédité. » Cependant la tente de Suleiman avait été dressée sur la hauteur de Belgrad, appelée colline de l'Empereur, et aussitôt que le sultan Selim eut vu qu'elle était disposée, sans rien attendre de plus, il s'y rendit avec sa cour. Le grand vesir, averti de son approche, dit à son secrétaire intime Feridun : « Ainsi vont les choses quand le vesir fait des représentations, et que le padischah consulte ceux qui ne sont point initiés aux secrets de l'État. Les soldats voulaient entendre de la bouche du sultan la promesse du présent d'avénement au trône : que va-t-il arriver des flagorneries du gouverneur de la cour ? » Sokolli avait déjà préparé de nouvelles représentations ; mais il se ravisa, et dit : « Non, restons-en là ; sais-je même si je suis encore grand vesir ; ne peut-il pas élever à ce poste qui bon lui semblera (1) ? »

Le lendemain, avant lever du soleil, l'armée prit le deuil, les ministres et les grands s'enveloppèrent la tête de bandeaux noirs, les ssolaks déposèrent leurs panaches et prirent des tabliers bleus ; les tschauschs, les écuyers tranchants, et d'autres agas étaient vêtus d'habits grossiers, ainsi que tous les habitants de Belgrad qui se pressaient à grands flots sur le pont autour du char funèbre portant la bierre surmontée du turban de cérémonie du défunt. Devant la tente où se trouvait le sultan Selim, vêtu de deuil, brûlaient des torches funéraires ; toute l'armée pleurait en silence. Lorsque se leva le soleil, Selim parut tout couvert de noir, s'avança vers le char, et leva les mains pour invoquer le ciel. Le précepteur et le gouverneur de la cour le saisirent sous les bras ; les vesirs se rangèrent à droite, les grands à gauche, et les muezzims entonnèrent la prière des morts. Lorsqu'elle fut achevée, le sultan leva de nouveau les mains au ciel, puis salua tout le monde à droite et à gauche, comme il avait fait en venant, et se retira dans sa tente. Alors s'élevèrent des murmures et des cris dans l'armée : « La coutume n'est pas observée ; il n'a pas été dit un mot de notre présent ; pourquoi avez-vous agi ainsi, vesirs ! mais nous trouverons les coupables, et toi sultan, nous te ressaisirons près du *charriot de foin*, à la porte d'Andrinople ou à celle du sérail. » Les vesirs se hâtèrent de faire transporter le cadavre à Constantinople. Le vesir Ahmed-Pascha, Seferli-Ali-Pascha, à peine arrivé d'Égypte, le grand écuyer Ferhad, et le scheich Nureddin, furent chargés d'escorter ces depouilles. Le grand vesir réunit le divan pour le baise-main. Le chodscha et le gouverneur de la cour appelèrent les noms des dignitaires qui devaient baiser la main du sultan à mesure qu'ils s'avançaient ; ensuite le grand vesir et Dschelal-Beg restèrent longtemps seuls auprès de Selim. Cependant, dans la ville il y avait déjà du tumulte ; les soldats frappaient les hommes venus avec Selim, et insultaient au sultan mort. Alors le Lala-Husein ordonna à des tschauschs de conduire secrètement les dépouilles de Suleiman à Constantinople, ce qui fut fait. Ensuite il y eut divan pendant trois jours pour les officiers des troupes, auxquelles fut distribué le présent d'avénement au trône : chaque homme des bulukss de la cavalerie régulière reçut 1,000 aspres (20 ducats) ; chaque janitschare, le double. Les janitschares murmurèrent, disant qu'ils avaient droit à 3,000 aspres, et en outre à la gratification de campagne ; il leur fut répondu qu'il n'y avait point là de sommes suffisantes. L'augmentation de solde pour douze mille janitschares se fit de telle sorte, que les miliciens jouissant de 3 aspres par jour en reçurent 5, de 5, 8, de 8, 9 ; des cinq mille huit cent quatre-vingt-cinq cavaliers réguliers, les sipahis et les silihdares eurent 5 aspres, les

(1) Selaniki, fol. 67 et 68, et Ssolaksade, fol. 129.

ulufedschis de l'aile droite et de l'aile gauche, 3, les ghurebas des deux ailes, 4; les gens de l'écurie et des cuisines, les armuriers et les artificiers, 1 aspre, et les recrues, seulement un demi-aspre. Aux artisans il fut donné un aspre d'augmentation, et parmi leurs apprentis furent distribués 500 aspres de pour-boire. Le cinquième jour la marche se poursuivit vers Constantinople. Dans la plaine de Semendra, les deux kadiaskers de Rumili et d'Anatoli, Mewlana-Hamid et Mewlana-Perwis-Efendi, se tinrent longtemps à côté du sultan; ils prirent la liberté de présenter de très-humbles remontrances au nouveau souverain, buveur déterminé, pour lui faire sentir combien il serait important de maintenir dans toute sa rigueur l'interdiction prononcée contre le vin par Suleiman. Lorsque l'on fut arrivé à Semendra, les deux juges de l'armée furent déposés, et d'autres changements se firent encore dans les places des juges, d'après l'influence du précepteur du sultan, le Chodscha-Atallah. Il y eut halte à Sofia et à Philippopolis, et Selim visita les bains de ces deux villes. A Andrinople arriva la nouvelle que les restes de Suleiman, parvenus à Constantinople, avaient été ensevelis.

Aux approches de Constantinople, le sultan mit pied à terre pour rentrer dans le palais impérial du village d'Halkalu; le grand vesir se reposa dans sa métairie, et tout fut disposé pour l'entrée solennelle du lendemain. Dans la nuit, les janitschares tinrent des conciliabules à la lueur de torches, autour de tonneaux de vin. Selaniki et Aali, les deux historiens qui étaient allés observer un des groupes ainsi réuni dans le village de Litrova, en donnèrent avis au reis-efendi Mohammed et au secrétaire Feridun, qui en informèrent le grand vesir; mais personne ne sut quel remède trouver. Au lever du soleil [5 décembre 1566], le kaimakam Iskender-Pascha Piale, et le mufti Ebusuud vinrent avec tous les ulémas baiser la main du sultan. Il les reçut gracieusement, et fit un accueil tout particulier au mufti, lui posa la main sur le turban et l'embrassa. Les tschauschs des grandes cérémonies, appelés alaitschauschs, donnèrent le signal du départ en poussant les acclamations accoutumées. Il y avait grande presse, la foule se déroulait à longs flots; enfin les janitschares se mirent en mouvement en rangs épais et serrés, ne se laissant devancer par personne. Lorsque les premiers furent arrivés aux vieilles casernes et à la mosquée des Princes, ils s'arrêtèrent, de sorte que tous ceux qui les suivaient, et l'empereur lui-même, durent rester plus d'une heure devant la porte d'Andrinople. «Qu'y-a-t-il? demandèrent les vesirs. — Une voiture de foin qui barre le chemin (1)», fut-il répondu. Cette locution était un signal de mécontentement et de mutinerie. Le second vesir, Pertew-Pascha, élevant la voix, dit: «Compagnons, cela est inconvenant. — Crois-tu être encore ici à Gyula?» lui cria-t-on. Un soldat l'abattit de cheval d'un coup de hallebarde, en sorte que le turban de Pertew roula par terre. «N'est-ce pas une infamie? cria le kapudan-pascha Piale. — Qu'as-tu à nous dire, soldat de marine?» répliquèrent-ils, et ils le jetèrent de son cheval à terre. Ferhad-Pascha reçut des coups de crosse de fusil, ainsi que son cheval. Le vesir Ahmed et le grand vesir s'échappèrent en jetant autour d'eux des poignées de ducats, et donnant de bonnes paroles; ils purent ainsi gagner la porte du palais impérial. L'aga des janitschares noua son mouchoir autour de son cou pour indiquer qu'il était au pouvoir de la tourbe rebelle, et semblait dire: serrez-moi le cou si vous voulez, mais écoutez-moi; puis il s'écria: «Soyez bons, soyez cléments, mes chers frères. — Ah! répondirent-ils, tu veux, au lieu d'eau, nous donner du biscuit sucré, mais tu te trompes, si tu crois par là sauver les trésors du sultan et du grand vesir; tu ne t'échapperas point toi-même, et tu vas voir la voiture de foin renversée.» Ils s'avancèrent en tumulte, et remplirent la première cour du sérail, dont ils fermèrent la porte. Ils arrachèrent tous les vesirs de leurs chevaux, et les traînèrent devant le sultan, parvenu jusqu'au bain de la sultane Chaszeki, aux cris mille fois répétés: «Donne-nous, selon l'anciem usage!» Enfin, sur les représentations instantes du grand vesir, le sultan dit ces paroles tant attendues: «Des présents et une augmentation de solde doivent avoir lieu, selon l'ancien usage.» Puis les vesirs se remirent en selle, et coururent à la porte du

(1) Almosnino, p. 70, comme témoin oculaire de l'entrée, qu'il décrit en détail.

sérail pour la faire ouvrir. « Dieu soit loué ! crièrent-ils à ceux de l'intérieur ; tout est fini, l'empereur a tout promis ; ouvrez la porte, nous vous en prions. » Déjà, du haut des minarets d'Aja-Sofia, était proclamée la prière de l'après-midi, et le sultan attendait toujours en dehors de la porte; enfin elle s'ouvrit après de nombreuses prières, et sans que la ville fût pillée (1).

Le lendemain, vendredi, le peuple attendit vainement la visite ordinaire du sultan à la mosquée (2); le samedi fut tenu le divan de la paye, et les janitschares ne quittèrent pas la place avant d'avoir reçu les 1,000 aspres qui restaient encore pour faire 60 ducats à chaque homme. Selim, auquel les janitschares ne purent arracher le présent d'avénement au trône que par la rébellion, fut cependant le premier sultan qui fit aux ulémas un don volontaire en cette occasion, probablement par affection pour le savant mufti Ebusuud. Les deux kadiaskers en activité reçurent chacun 30,000 aspres (600 ducats) et un kaftan d'étoffe d'or; les kadiaskers déposés, la moité de cette somme avec un kaftan de camelot; le juge de Constantinople eut 10,000 aspres et un kaftan de camelot; les magistrats revêtus de cette charge, 1,000 de moins; les juges de Bagdad, 8,000 aspres et un kaftan; les muderris ayant 10 aspres de traitement quotidien reçurent 7,000 aspres; on en donna 6,000 à ceux des huit muderris de Mohammed II, 5,000 aux muderris intérieurs, 3,000 aux extérieurs ; chacun d'eux eut en outre une pièce de camelot. Toutes ces libéralités, en partie forcées, en partie volontaires, épuisèrent le trésor : il ne suffit plus pour satisfaire à des réclamations d'augmentation dans le présent d'avénement, produites également par les autres troupes. Comme les sipahis et les ulufedschis osèrent barrer le passage aux vesirs qui se rendaient au divan, et les assaillir d'injures, de pierres et de coups de bâton, le grand vesir mit fin à tous ces excès en déposant les agas des deux corps, Ferhad et Omer, faisant couper quelques têtes et pendre trois mutins qui avaient agi en provocateurs.

(1) Selaniki, comme témoin oculaire, avec de longs détails; *voy.* aussi le rapport d'Albert de Wysz, du 12 décembre, 1566.

(2) Extrait du rapport de l'ambassade vénitienne, dans les archives impériales.

Le vide causé dans le trésor par les présents faits à l'armée et aux ulémas se comblait au moyen des offrandes des gouverneurs, des ambassadeurs, et surtout de celles du kapudan-pascha Piale, revenu chargé de dépouilles et de lauriers de son expédition contre Chios et la Pouille, peu de jours avant l'arrivée de Selim à Constantinople. Il avait pris la mer au printemps de cette année, alors que l'armée de terre ne s'était pas mise encore en marche contre Szigeth. Le 14 avril 1566, il parut avec soixante-dix galères devant Chios, reçut les riches présents que lui offrirent les Génois ; puis il invita les douze primats qui gouvernaient l'île à se rendre à son bord. Ils y vinrent en tremblant, furent chargés de fers et envoyés à Kaffa. Ils n'obtinrent leur liberté qu'au bout de quatre ans, par la médiation du pape et l'entremise de l'ambassadeur français. Le port et la ville de Chios tombèrent aussi au pouvoir de Piale, qui ensuite alla ravager les côtes de la Pouille, et revint déposer tant de riches dépouilles aux pieds du nouveau souverain (1). Pertew, conquérant de Gyula, vint aussi faire hommage à Selim du butin enlevé en Transylvanie (2). Piale, fils d'un cordonnier croate, déjà gendre de Selim, devint vesir de la coupole (3), et à sa place l'aga des janitschares, Aliaga-Muesinsade, fut nommé grand amiral (4). Mahmud-Pascha, surnommé Sal, nom d'un ancien héros persan, à cause de la force qu'il déploya pour arrêter et étrangler le malheureux Mustapha lorsque ce prince voulait échapper au bourreau, fut élevé, du poste de beglerbeg d'Anatoli, à la dignité de vesir, et remplacé par le gouverneur de la cour, Lala-Husein, que le grand vesir éloigna ainsi de la personne du sultan. Abdul-Ghafur-Efendi devint quatrième defterdar; le précepteur du sultan, Mewlana Atallah, recut un traitement quotidien de 200 aspres, avec 70,000 aspres à titre d'*argent d'orge*. Le mufti Ebusuud, outre de riches vêtements d'honneur et d'autres pré-

(1) Hadschi-Chalfa, Histoire des guerres maritimes, fol. 37 et 38, et Knolles, l. I, p. 553 et 554.

(2) Selaniki, p. 28.

(3) On appelle ainsi les dignitaires qui siégent après le grand vesir sous la coupole du divan.

(4) Hadschi-Chalfa, Histoire des guerres maritimes, fol. 38.

sents, eut une augmentation de 100 aspres par jour, en sorte qu'il toucha 700 aspres ou 14 ducats. Le confident, Dschelal-Beg, qui jouissait déjà d'un fief de 110,000 aspres de revenus, se vit encore investir de celui du poëte Chalil-Beg, devenu vacant, et qui rapportait 150,000 aspres. On nomma plusieurs écuyers tranchants et muteferrikas, et le mécontentement des janitschares fut complétement apaisé au moyen d'un accroissement de solde, et par l'augmentation du nombre des kurudschis : de la sorte, il y eut pour le trésor un surcroît de charge de 17,530 aspres par jour. Dans les premiers jours du mois de Ramadan, les officiers des janitschares furent appelés à des festins donnés par les vesirs, selon l'antique usage; mais en même temps on se défit secrètement des têtes les plus remuantes et des meneurs des derniers soulèvements. Le grand Bairam fut ensuite solennisé comme de coutume. Au milieu des acclamations des tschauschs, le sultan monta sur le trône préparé pour lui dans la cour du sérail, et reçut les félicitations des vesirs et agas, des ulémas et defterdars [7 avril 1567]. Dans cette circonstance parurent aussi deux fils du chan tatare, avec leur kalpak garni de fourrures noires. Lorsque le mufti s'approcha du trône, le sultan, pour le distinguer entre tous, se leva et l'embrassa avec effusion. Le troisième jour du Bairam une lettre écrite de la main du sultan annonça que, d'après l'ancien usage de célébrer les victoires de l'armée par des réjouissances et des illuminations, il y aurait une de ces fêtes appelée donanma, afin que les peuples pussent se livrer sans contrainte à la joie inspirée par les triomphes de la dernière campagne, et par l'heureux avénement du nouveau monarque. Mohammed-Sokolli, naturellement triste et sévère, craignant d'ailleurs que de toutes ces manifestations bruyantes ne sortissent quelques périls, avait déjà recommandé à son secrétaire intime Feridun de rédiger là-dessus une représentation ; mais celui-ci le détourna de toute démarche de ce genre, en lui rappelant que le peuple ne subissait pas toujours la contrainte ; qu'il fallait parfois se relâcher de la rigueur, et le laisser épancher ses sentiments ; que d'ailleurs il n'était pas prudent de s'opposer aux volontés du sultan, car la pensée du padischah est le miroir de la volonté divine ; au reste, il y aurait moyen, par des ordres donnés aux généraux des troupes, de prévenir tous désordres (1). A cette occasion, le plus grand lyrique des Ottomans, le poëte Baki présenta son poëme sur l'avénement de Selim, et le poëte Furi ainsi que plusieurs autres offrirent des chronogrammes dans lesquels les dernières lettres de la dernière ligne donnaient la date de l'ouverture de ce règne. Le vesir Kisil-Ahmedlu-Mustapha-Pascha, sollicita sa mise à la retraite, avec la pension ordinaire pour les vesirs de 200,000 aspres, et sa requête fut si gracieusement accueillie, qu'il reçut des biens de la couronne le double du revenu dont il avait joui jusqu'alors. En même temps, la lettre du sultan accordait la permission, sollicitée par ce vesir, de se rendre en pèlerinage à la Mecque. Kisil-Ahmedlu-Mustapha, après avoir partagé ses domaines entre ses trois fils, vendit la maison qu'il habitait à Constantinople, ainsi que d'autres biens, se procura de la sorte 12,000 ducats qu'il destina à des distributions parmi des pauvres de la Mecque, et aux frais de sa sépulture à Jérusalem (2). Il entreprit le voyage par Boli, où il visita quelques fondations pieuses faites par lui, et mourut bientôt après l'accomplissement de son pèlerinage à son retour de la Mecque. L'influence de Mohammed-Sokolli s'accrut par l'exécution du maître du trésor du sultan, Jusuf-Aga, qui, ennemi du grand vesir, et du nouveau gouverneur du sérail, Mahmud, ne s'abstenait d'aucun propos contre eux. Au moment où il sortait de l'audience où l'ordre du supplice avait été donné, le grand vesir le saisit de sa propre main et le remit au grand chambellan Gulabi-Aga, qui le livra aussitôt au bourreau [31 mai 1567].

Les événements que nous venons de raconter nous ont déjà conduits assez loin dans la première année du règne de Selim; maintenant il faut retourner sur le théâtre de la guerre de Hongrie, et suivre les négociations qui mirent un terme aux hostilités. La veille de la mort de Suleiman, trois jours avant la prise de Szigeth, George Thury prit Mahmud, beg de Stuhlweiszenburg, qui

(1) Selaniki, p. 81, et rapport de l'ambassade vénitienne, dans les archives impériales.

(2) Selaniki, p. 86.

faisait des courses aux environs du camp impérial, et bientôt à la chute de Babocsa succéda celle d'autres châteaux situés dans les comitats de Sumegh et de Szalad, qui furent abandonnés par leurs garnisons (1). Quinze mille Tatares, auxiliaires de Jean Sigismund, furent repoussés près de Debreczin et de Kaschau; mais toute la contrée le long de la Theysz et de la Maros fut dévastée. Partout les villages, les bourgs et les villes devinrent la proie des flammes, et environ quatre-vingt-dix mille de leurs habitants furent emmenés en esclavage (2). En Transylvanie, Pertew-Pascha, après la chute de Gyula, avait pris Jenœ, et bientôt Vilagosvar (3). D'un autre côté, Herbart d'Auersperg, l'héroïque défenseur de la Carniole, avait fait une invasion en Croatie avec Jobst, baron de Thurn, brûlé deux villes, et s'était avancé par l'Unna jusque devant Novigrad. Près de la Sarna, ils rencontrèrent le pascha de Cheluna, qui s'avançait pour les combattre, le défirent, se saisirent de lui et de quatre sandschakbegs, et le menèrent à l'archiduc Charles, qui l'envoya à l'empereur. Par compensation, les Turcs prirent Christophe Apfalterer, et l'envoyèrent à Constantinople (4). Cependant les deux envoyés impériaux, le nonce extraordinaire Hoszutoti, et l'ambassadeur ordinaire Albert de Wysz étaient retenus à Constantinople depuis le 20 avril, sous une garde rigoureuse. Le 10 novembre seulement, Hoszutoti put se rendre au devant du nouveau sultan, alors en marche pour sa capitale (5). A Kiali, à deux journées de Philippopolis, il rencontra les restes de Suleiman, escortés seulement par quatre cents cavaliers, sur une voiture bulgare traînée par des chevaux de diverses couleurs. En route il fut dit à Hoszutoti que lui et Albert de Wysz avaient été incarcérés, parce que l'empereur, tout en réclamant Hust et Munkacs, refusait de rendre Szigeth et Gyula; que maintenant il serait mis en liberté sur l'intercession du grand vesir; que si l'empereur voulait la paix, il devait envoyer un ambassadeur avec des présents, et raser Tata ainsi que Weszprim; qu'Arslan avait payé de sa tête le siége de Palota, entrepris sans ordre, et que le grand vesir avait ordonné de détruire quelques repaires de brigands, tels que Bercencze, Chœrgœ, etc. L'iskender et Mohammed-Pascha parlèrent dans le même sens aux deux représentants impériaux; l'interprète de la Porte, Ibrahim, qui alla en mission à Venise, écrivit conformément à ces idées à l'empereur, et le gouverneur de la cour, Trautson, recommanda au secrétaire du représentant de la Porte, mort tout récemment à Venise, de se mettre en rapport et de s'entendre de suite avec Ibrahim. Mustapha Sokolli, gouverneur d'Ofen, écrivit aussi à l'empereur et au général des impériaux, Eck de Salm, tantôt en hongrois, tantôt en latin ou en allemand. La correspondance s'était engagée aussitôt après la chute de Szigeth, par la lettre où Mustapha annonçait au comte de Salm l'envoi de la tête de Zriny pour qu'elle fût ensevelie, «parce qu'il serait honteux que les restes d'un si vaillant homme fussent dévorés par les oiseaux de proie»; ajoutant que cette tête était tombée en représailles de celle de Mahmud, abattue par Zriny après qu'il eut reçu 30 thalers de rançon (1).

Au printemps suivant Selim répondit aux lettres que lui avait écrites Maximilien, l'une pour le féliciter de son avénement au trône, l'autre à l'effet d'obtenir un sauf-conduit pour un ambassadeur. Il dit qu'afin de satisfaire au désir de l'empereur d'envoyer un ambassadeur chargé d'obtenir la paix, il avait donné des ordres au gouverneur de Temeswar, qui devait maintenir la tranquillité. Les mêmes sentiments étaient exprimés dans les lignes écrites par le grand vesir, qui se faisait encore un mérite d'avoir contribué puissamment au maintien de la paix, en arrêtant la marche de quarante mille Tatares (2). Le pascha d'Ofen envoya en son propre nom un député à l'empereur, avec des présents et la mission de solliciter le changement

(1) Francisci Forgcasii rerum hungaricarum commentarii, p. 438.

(2) Forgacs, p. 450.

(3) Wolfgangi de Bethlen, Hist. de rebus transylvanicis, l. v, p. 146.

(4) Valvasor, l. IV, p. 468.

(5) Relatio Hossototi, dans les archives impériales.

(1) La lettre originale est dans les Archives de la maison impériale.

(2) Les deux lettres de Selim, l'une de ramasan 974 [mars 1566], l'autre de schewwal 974 [avril 1566], sont en original dans les Archives de la maison impériale; celle du vesir, du mois de mai 1567, s'y trouve également.

des garnisons hongroises de la frontière contre des Allemands. Maximilien répondit, qu'Allemands ou Hongrois soumis à son autorité observeraient la suspension d'armes (1). En dépit de toutes ces assurances réciproques, Schwendi avait enlevé Munkacs et Szathmar (2); Hasan-Pascha s'était saisi de Putnok et de Kœwar en Transylvanie (3). Albert de Wysz fut chargé d'excuser la prise des deux premières places comme appartenant à la Transylvanie et non à la Porte, en faisant observer que le siége de Hust avait été levé sur la première représentation du pascha d'Ofen. Le sultan et le grand vesir se plaignirent néanmoins, par des lettres séparées à l'empereur, soutenant que Munkacs était une possession de la Porte, et non point de Zapolya, simple sandschakbeg de l'empire ottoman. Le 1er mai 1567, fut donné le sauf-conduit pour l'ambassadeur de Constantinople (4), et à la fin de juin furent expédiées à Presburg les instructions pour les trois ambassadeurs, l'évêque d'Erlau, Antoine Verantius, ce Dalmate d'une si haute intelligence, vieilli dans les emplois diplomatiques, le Styrien Christophe Teuffenbach, et le Neerlandais Albert de Wysz qui déjà se trouvait à Constantinople (5). Quatre mille ducats, quatre coupes d'argent et une horloge devaient leur préparer un favorable accueil auprès du grand vesir. D'après les stipulations du dernier traité, le grand vesir devait recevoir en outre annuellement 2,000 ducats; le Grand Seigneur, le présent d'honneur accoutumé, de 30,000 ducats, avec vingt vases dorés, et deux ou trois horloges; de plus, on devait offrir au second vesir Pertew 2,000 ducats, avec deux vases dorés et une horloge; au troisième vesir Ferhad-Pascha 1,000 ducats avec deux vases; à chacun des trois autres vesirs 1,000 thalers par an; à l'interprète de la Porte Ibrahim 500; au second interprète Mahmud 300; au fameux juif Juan Miquez, si puissant par son crédit auprès du sultan, son influence sur les affaires publiques, et devenu duc de Naxos, ainsi qu'à d'autres personnages importants, 2,000 thalers. Les ambassadeurs exprimeraient la détermination de l'empereur de ne point raser Tokay ni Weszprim, et tenteraient de déterminer les Turcs à détruire les ouvrages de Babocsa et de Berencze; Kœwar et Nagybanya, pris par les Transylvaniens, seraient réclamés; mais les représentants de l'empereur laisseraient voir que l'on n'était pas éloigné de consentir à un échange de ces places contre Hust. Ils devaient s'efforcer de faire mettre un terme aux excès des heidukes et des martoloses, fixer la situation des paysans et la ligne des frontières de part et d'autre, garantir la sécurité du commerce, et ruiner le crédit des Transylvaniens, faire comprendre Melchior Balassa et Nicolas Bathory dans le traité, mais employer tous les moyens pour en exclure la France et Venise (1).

Le 21 septembre, une audience solennelle fut accordée aux trois ambassadeurs près du sultan. Il leur répondit lui-même : « Qu'il avait tout compris, et qu'il ferait ce qu'exigerait sa dignité (2). » Durant trois mois, les négociations se poursuivirent, et il y eut quatorze conférences avec le grand vesir. Les trois principales difficultés étaient : 1° La destruction des ouvrages de Tata et de Weszprim, demandée par les Turcs, pour laquelle ils offraient le démantèlement de Babocsa et de Berencze, la fixation des frontières et le partage des paysans. Le grand vesir insistait pour que le point extrême des frontières fût non loin d'Erlau; qu'en descendant de ce point par Szolnok, Hatwan, Fulek, Wygles, Lewencz, Gran, Czokako, jusqu'à la petite rivière de Rigna, tous les habitants y compris les Kumans et les Jazyges, ne fussent plus tributaires que du sultan. Enfin la paix fut conclue le 17 février 1567, pour huit années, aux conditions suivantes : L'empereur Ferdinand et ses frères Ferdinand et Charles restent en possession de leurs domaines en Hongrie, Dalmatie, Croatie, Slavonie, et respectent les territoires des woiwodes de Transylvanie, Mol-

(1) Réponse de Maximilien, dans les archives de la maison impériale.

(2) Forgacsii commentarii, l. XVII, p. 474.

(3) *Ibid.*, p. 577.

(4) *Voy.* les Archives impériales.

(5) Miller, Epist. imperatorum et regum Hungariæ Ferdinandi I et Maximiliani II. Pest, 1808, p. 146-195.

(1) Cette instruction est tout à fait conforme avec celle qui se trouve dans les archives impériales, rédigée pour Albert de Wysz.

(2) Rapport de Verantius, dans Katona, l. XXIV, p. 438. Les rapports de toute l'ambassade de la page 427 à 582.

davie et Valachie ; on doit enlever à ces derniers tout prétexte de troubler la paix ; les Heiduques, Asabes, Martoloses, Lewendes et Haramijes ou brigands, doivent être surveillés et contenus ; tout objet enlevé doit être restitué, l'auteur du délit châtié, tout déserteur livré ; les combats singuliers, causes si fréquentes de désordres sur les frontières, sont interdits. Les différends accidentels seront accommodés par le gouverneur d'Ofen et le capitaine général de Hongrie, ou par les commissaires nommés à cet effet par ces deux autorités. Les ambassadeurs, représentants et chargés d'affaires de l'empereur, et leurs gens, jouissent des priviléges attribués aux agents des autres puissances : il leur est permis de recevoir des drogmans et des courriers, et ils peuvent demeurer, comme il leur plaît, soit à Constantinople, soit à Galata. En cas de rupture de la paix, ils doivent être renvoyés, sans pouvoir être incarcérés. L'accommodement des deux difficultés sur le partage des paysans et la fixation des frontières reste confié à une commission spéciale. Chaque année l'empereur enverra des députés faire hommage de 30,000 ducats hongrois à son allié le sultan Selim. Trois jours après que les bases de la paix eurent été arrêtées, le grand visir réclama encore sur trois points importants : 1° Que la France, Venise et la Pologne fussent comprises dans la paix avec Maximilien ; 2° que, dans l'acte, il fût expressément déclaré que Maximilien voulait être l'ami des amis, et l'ennemi des ennemis de Selim ; 3° que le partage des paysans sur lesquels se levait jusqu'alors le tribut en commun, se fît d'après le registre d'impôts du defterdar Chalil (1). A la première demande, fruit des intrigues de l'ambassadeur français Gran Campagnes, et de son secrétaire Gran Rie (2), les ambassadeurs s'opposèrent de toutes leurs forces. Quant à la seconde, elle était pour eux tout à fait inattendue, et ils se défendirent de s'en occuper, puisqu'ils n'avaient aucune instruction à ce sujet. Sur la troisième, ils répondirent que l'on était convenu d'en remettre la décision à la commission chargée de fixer la délimitation des frontières (1). Le vesir finit par se rendre à toutes ces raisons ; mais il refusa aux ambassadeurs le rappel de l'interprète Zeffy, qui avait été banni à Kaffa, et de donner la girafe qui avait été demandée pour la ménagerie impériale. Les envoyés transylvaniens, Nicolas Orbay et François Balohg, arrivèrent trop tard avec leurs présents pour empêcher la conclusion de la paix que les ambassadeurs impériaux avaient achetée à force d'offrandes, et pour laquelle ils avaient dépensé 40,000 ducats (2). Il fut dit aux Transylvaniens, en présence des représentants autrichiens : que Jean Sigismond devait se conformer en tous points au traité conclu ; qu'il pouvait s'entendre avec l'empereur pour des échanges de places ; mais avec l'agrément du sultan ; que s'il mourait sans héritier mâle, les peuples de Transylvanie seraient libres d'élire leur woiwode (3). Un mois après la signature de la paix, les deux ambassadeurs, Verantius et Teuffenbach se mirent en route pour Vienne, menant avec eux l'interprète de la Porte, Ibrahim, qui portait l'exemplaire turc du traité à l'empereur. Outre les rapports de l'évêque d'Erlau à son maître, et le journal de ce diplomate, il existe encore un troisième monument littéraire de cette ambassade remarquable : c'est la relation du voyage des ambassadeurs, par le secrétaire de Verantius, l'Italien Marco-Antonio Pigafetta, ouvrage précieux, devenu fort rare (4).

Au moment où étaient poursuivies toutes ces négociations à Andrinople, arrivait aussi dans cette ville l'ambassade persane, chargée d'offrir au sultan des félicitations sur son avénement au trône. Elle surpassa de beaucoup les envoyés impériaux par la magnificence et la richesse de ses présents. A la tête de cette ambassade était encore le chan Schahkuli-Soltan ; à la fin de l'année précédente il était arrivé à Erse-

(1) Verantii ep., dans Katona, l. xxv, p. 13.

(2) *Ibid.*, et dans le rapport d'ambassade d'Albert de Wysz, du 27 novembre 1568, il s'appelle M. de Grau Compagnes, et il est signalé comme huguenot.

(1) Le même, *ibid.*, p. 14.

(2) Spacificatio honorariorum, dans Miller, p. 383, et consignatio honorariorum inquantum et extendant jam Constantinopolim ad imperatorem Turcarum et Bassas, *ibid.*, p. 386-387.

(3) Verantius, Ep., dans Katona, l. xxv, p. 20-23.

(4) Itinerario di Marco Antonio Pigafetta gentiluom Vicentino all' illustrissimo signore Eduardo Seymer conte d'Hertford ; Londra appresso Giavanni Wolfio Inghilese, 1585.

rum, et un tschausch lui avait été expédié pour le recevoir et l'escorter. Sa suite se composait de cent vingt nobles avec des coiffures brodées d'or, de deux cents cavaliers vêtus de drap d'or, et de quatre cents marchands, en tout sept cents personnes, suivies de dix-neuf mille bêtes de somme, chevaux, mulets et chameaux; sa chapelle avait cinq grosses caisses, cinq trompettes longues, cinq courtes, cinq flûtes, et d'autres instruments, deux chanteurs de versets du Koran, un joueur d'orgue, un joueur de luth, deux fifres et deux tambours; quatre femmes esclaves étaient en outre attachées à la chambre comme chanteuses. Les présents étaient, deux tentes, avec dais de drap d'or, et les côtés d'étoffes de soie représentant des arbres, deux magnifiques volumes, le Koran et le Schahname, deux perles pesant dix miskales ou quarante dragmes, un rubis de Bedachschan, de la forme et de la grosseur d'une petite poire; plus, des étoffes et des objets divers, valant 8,200,000 aspres ou 164,000 ducats, quarante faucons royaux bien dressés; et enfin, ce qui avait bien plus de prix aux yeux de Selim, les armes et les chameaux de l'infortuné prince Bajesid immolé en Perse. Le gouverneur d'Erserum réunit toutes les troupes ainsi que les feudataires placés sous son autorité, et s'avança au-devant du Persan avec huit mille hommes, parmi lesquels deux mille se faisaient remarquer par leurs armes incrustées d'or et d'argent, et il étonna par cette pompe Schahkuli lui-même, qui avait espéré en imposer par le déployement de sa magnificence (1). Les marchands persans restèrent à Constantinople; et la veille de la conclusion de la paix avec l'Autriche, Schahkuli fit son entrée solennelle à Andrinople (2). Déjà il avait été reçu pompeusement à Constantinople, et Piale-Pascha l'avait comblé de marques de distinction et d'honneurs (3); mais à Andrinople, l'éclat des cérémonies, où s'étala tout le luxe de la cour ottomane, fut rehaussé encore par la présence de tous les ambassadeurs étrangers venus pour s'incliner devant la majesté du nouveau sultan. Outre les représensants de l'empereur, de la Pologne, de la France et de Venise, on voyait encore à Andrinople les envoyés des woiwodes de Transylvanie, Moldavie, Valachie, et de la république de Raguse, qui tous, sur l'invitation du sultan, s'étaient placés avec leurs suites dans les rues où passait le cortége. Deux jours après, Schahkuli eut une audience du grand vesir : un Turc fanatique tira sur l'ambassadeur, le manqua, mais blessa son voisin. Aussitôt, sur l'ordre du grand vesir, le coupable fut attaché à la queue d'un cheval, traîné par les rues de la ville et mis en lambeaux. L'ambassadeur voulait retourner à sa demeure; mais, encouragé par le grand vesir, il poursuivit sa marche et remplit son devoir; il conserva même sa présence d'esprit, et adressa au grand vesir les propos les plus flatteurs; Mohammed-Sokolli répondit avec modestie et dignité. Conformément à l'usage, l'ambassadeur offrit en présent aux vesirs des produits de la nature et de l'art de son pays, des tapis de soie d'Hamadan et de Dergesin, des bonnets de Chadschan, du savon d'Ardschan, des tabliers de Mehrujan, des tapis de Darabdscherd, des housses de Dschehrem, des soieries légères d'Iesd, des étoffes plus épaisses de Kum, des vêtements de Besa, et des lames de sabre de Schiras. Trois jours après eut lieu l'audience du sultan, qui demanda à l'ambassadeur des nouvelles de sa santé. Schahkuli, versé dans la science de la diplomatie et formé aux mœurs des cours de l'Orient, resta muet comme si la vue de la majesté souveraine lui eût ôté l'usage de la pensée et de la parole. Les lettres de créance, de quinze cents lignes d'écriture, entremêlées de ghazeles, offraient un prodige de style dans la science diplomatique; c'était un véritable volume plein de mots ronflants, mais dépourvus de sens (1). Quarante-quatre chameaux portaient les présents, trente-quatre, ceux du schah, et dix ceux de l'ambassadeur. Les objets les plus précieux étaient le Koran, que l'on prétendait écrit par Ali lui-même, et

(1) Lettera scritta alli passa vesir, dans Pigafetta, p. 112.

(2) Verantii diarium, dans Kovachich script. min. rerum hungaricarum, et Verantii epist. dans Katona, l. xxv, p. 25, et le rapport de Wysz, dans les archives impériales.

(3) Selaniki, p. 93.

(1) Ces lettres de créance, dans le recueil du reis-efendi Ssari-Abdullah, remplissent trente feuilles in-4°, chacune de cinquante lignes serrées et bien écrites.

le magnifique livre royal de Firdewsi; ces deux volumes richement recouverts d'étoffe d'or garnie de pierreries; une cassette de bijoux où se trouvaient le rubis de Bedachschan et les deux perles, huit tasses de porcelaine bleue, composées de manière à se fendre et se briser s'il y était versé du poison; les deux tentes représentant des paysages; il y avait en outre vingt grands tapis de soie, et beaucoup de petits, sur lesquels étaient brodés en or des animaux et des fleurs; neuf rideaux de tentes, en usage seulement en Orient; neuf tapis de poils de chameaux, neuf selles garnies d'or, d'argent et de pierreries; sept bâtons d'argent, ancien symbole de souveraineté; sept sabres avec des fourreaux de velours cramoisi; sept flèches et sept carquois garnis d'or et de pierreries, enfin des chefs-d'œuvre de l'industrie persane, des tapis de la laine la plus fine, si grands que sept hommes pouvaient à peine en porter un. Quant aux faucons, ils n'avaient pas survécu au voyage. L'ambassadeur offrit en son propre nom un exemplaire du Koran, une tente, des sabres, des arcs et des flèches, des tapis de soie et de poils de chameaux. Le cortége se fit dans le même ordre qu'il était venu. En avant allaient les sipahis, les tschauschs et les muteferrikas, tous vêtus de satin, de damas, de velours et de drap d'or; puis venaient trois cents Perses avec des robes de diverses couleurs, sur lesquelles étaient brodées des figures d'oiseaux et d'animaux; ils étaient suivis des serviteurs de l'ambassadeur à pied, du cheval de l'ambassadeur conduit en main par un Persan, de deux cents janitschares: enfin s'avançait l'ambassadeur seul, vêtu d'écarlate, avec un turban d'or, monté sur un cheval étincelant d'argent, d'or, avec des harnais tout garnis de turquoises et de grenats; cent quarante cavaliers persans fermaient la marche. Toutefois les Persans étaient effacés par les Turcs, d'une structure plus vigoureuse, d'une tournure plus imposante, d'un teint plus blanc; d'ailleurs le drap d'or persan était bien inférieur aux tissus vénitiens dont la cour ottomane était revêtue. Il fut attribué à Schahkuli, pour les frais de sa maison et de son entretien, 500 ducats par jour sur la cassette du sultan; la paix fut renouvelée.

Quelques jours avant l'arrivée de l'ambassadeur, dans un divan, le beg kurde Abdal avait été condamné à mort avec trente Kurdes de sa suite, parce que tout récemment le tschauschbaschi, sur l'ordre du grand vesir, ayant voulu l'arrêter dans la mosquée, il s'était mis en défense, et avait tué le dignitaire, ainsi que deux tschauschs. La tête du beg tomba dans le divan; les trente-deux Kurdes furent exécutés dans toutes les directions des trente-deux vents, et subirent divers supplices. Vers ce temps le sultan fut vivement inquiété par les nouvelles arrivées de Baszra et de l'Iémen sur la révolte d'Ulianoghli et de Mutraherleng. Bientôt les faits concernant l'Arabie occuperont toute notre attention; le mouvement d'Ulianoghli, scheich des tribus arabes autour de Baszra, n'auraient pas offert moins de dangers, si le chef rebelle avait trouvé auprès des Persans l'appui qu'il en espérait; mais bientôt ce soulèvement fut comprimé par les beglerbegs de Baszra et de Schehrsor avec quelques milliers de janitschares (1). A la fin d'avril, le sultan se rendit d'Andrinople à Constantinople, et le 1er mai l'ambassadeur extraordinaire de Pologne, Sohorowsky, avec une suite de trois cents personnes, fit son entrée dans la capitale. Il venait avec des présents pour renouveler le traité de paix et porter des plaintes contre les Moldaves et les Tatares; il demanda aussi, mais en vain: 1° que la Pologne ne fût plus tenue de livrer les déserteurs; 2° qu'elle cessât de payer tribut annuel au chan tatare; 3° que dans la Moldavie, nul woiwode ne pût être installé sans l'agrément du roi: c'eût été un changement à trois articles de l'ancienne capitulation. La dernière demande était le résultat de l'accord parfait établi maintenant entre la Pologne et Bogdan, revêtu de la dignité de son père Alexandre, et qui se manifesta l'année suivante par une alliance en vertu de laquelle Bogdan promit au roi de Pologne de lui prêter assistance en personne contre tous ses ennemis, le sultan excepté (2). La paix avec la Pologne fut renouvelée en juillet, et il y fut stipulé que le roi relâcherait l'envoyé tatare, retenu par lui depuis trois an-

(1) Aali, 1er événement du règne de Selim II, fol. 346; Verant., ep., dans Katona, t. xxxv, p. 28.

(2) Engel, Histoire de la Moldavie, p. 215.

nées (1). Le woiwode de Transylvanie, Jean Sigismond, avait reçu ordre de restituer à celui de Moldavie les châteaux de Csicso et de Kukullovar, et le souverain de Valachie, Pierre Myrtsche, âgé à peine de vingt-trois ans, accusé déjà par les clameurs de tout son pays, fut chargé de chaînes et amené à Constantinople. Il apporta 4 millions d'aspres, ou 80,000 ducats, dont la moitié formait le tribut accoutumé; le reste était un présent avec lequel sa mère, femme intrigante et dissolue, espérait acheter la grâce du prince coupable. De plus, un des affidés de Myrtsche avait dénoncé l'existence d'un trésor caché, de 130,000 ducats, qui revint encore à la Porte (2). Toutefois, le woiwode fut dépouillé de sa souveraineté, et ne conserva que la vie. A sa place fut élevé son frère Alexandre, que l'on rappela de son exil d'Alep; lui-même fut banni avec sa mère à Konia, où il mourut bientôt après (3). A la fin de l'année, Michel Gyulay fut envoyé en Transylvanie avec la mission, donnée déjà précédemment aux derniers envoyés de Jean Sigismond, Sébastien Erdel et François Balogh, de maintenir la tranquillité, et faire en sorte que l'empereur ne fût pas troublé dans la possession d'Erdœd, Nagybanya et Zechwar. Pour les discussions relatives à ces trois places, et au partage toujours débattu des sujets sur lesquels avait été jusque-là levé l'impôt en commun, il y eut une correspondance très-vive et un échange très-actif de courriers entre le gouverneur de Hongrie, Mustapha-Pascha, et le gouverneur de la cour impériale, le prince Trautson. L'envoyé turc Ibrahim, en passant à Ofen, avait donné l'assurance que l'empereur renonçait aux villages qui payaient l'impôt aux deux puissances. Achaz-Csabi, qui avait été envoyé à ce sujet au pascha d'Ofen, n'avança pas plus les choses que le tschausch adressé par le pascha à Trautson (4). L'ambassadeur Ibrahim écrivit directement à l'empereur pour se plaindre de l'enlèvement de deux femmes esclaves, et du logement indigne qu'on lui avait donné dans une maison dont les fenêtres manquaient de vitres; mais Maximilien excusa ces actes dans une lettre au sultan, qui se déclara satisfait (1). Avec l'ambassadeur polonais, partit de Constantinople Hasantschausch, pour transmettre la nouvelle capitulation (2); le baile vénitien Soranzo fut remplacé par Barbaro.

Le 8 janvier 1569, Selim se permit un de ces actes si rares d'indépendance dans son règne; sans consulter le véritable souverain, le grand vesir Sokolli, il nomma son ancien gouverneur de la cour, Lala-Mustapha, qui n'était pas encore relevé de sa disgrâce, dernier vesir de la coupole; tremblant devant la toute-puissance du grand vesir, il n'osa pas l'appeler auprès de lui pour lui faire cette communication; mais pour l'entretenir publiquement, selon les formes accoutumées, à son retour de la chasse vers la capitale, il tint un divan à cheval, et là conféra avec tous les vesirs, placés suivant leur rang, et par conséquent aussi avec l'ancien gouverneur de sa cour, à peine rentré en grâce (3). Le frère de Mustapha-Pascha, celui qui avait échoué devant Malte, fut mis à la retraite avec une pension de 250,000 aspres, ce qui était un quart de plus que la pension ordinaire des vesirs, et une augmentation de traitement de 20 aspres par jour fut accordée au fils de Pierre, ancien prince de Valachie, parce que sa mère avait livré au sultan le trésor de son époux, de 130,000 ducats, sur lesquels elle en reçut 10,000 (4). Mohammed, fils de Ssalih, beglerbeg d'Alger, qui avait été jeté en prison, et se voyait menacé de perdre toute sa fortune, racheta sa liberté en abandonnant une partie de ses biens immenses (5).

Les troubles des Mainotes et la mutinerie de la garnison de Tripoli, qui, mécontente du pascha, l'avait tué à coups de fusil, appelèrent

(1) Albert de Wysz, rapport, dans les archives de la maison impériale; *voy.* aussi le rapport d'ambassade de Soranzo, dans les actes vénitiens.

(2) Les faits tirés du rapport de Wysz, en date de mai 1568, ne se trouvent dans aucune des histoires de la Moldavie.

(3) Wysz, rapport de Constantinople, du 5 septembre 1568.

(4) Rapport, dans les Archives impériales.

(1) La lettre originale du sultan, du mois de dschemasiul-ewwel 976 [novembre 1568], en réponse à la lettre d'excuse de l'empereur, est dans les archives impériales.

(2) Rapport de Soranzo, du 27 juillet 1568, dans les archives impériales.

(3) Rapport de Barbaro, du 27 janvier.

(4) Rapport du même, du 8 juin 1569.

(5) *Ibid.*

l'activité du kapudan-pascha, qui dut s'occuper du rétablissement de l'ordre. Quinze galères prirent la mer, montées par quinze cents janitschares, et portant un eunuque nommé pascha de Tripoli. Avant de quitter le port, les marins avaient, suivant la coutume, rendu hommage aux mânes de Barberousse, et immolé un agneau sur son tombeau pour appeler l'assistance de la grande ombre du héros sur leur entreprise (1). Dix autres galères cinglèrent vers Maina, chargées d'élever une citadelle pour tenir en bride les descendants des Spartiates. A Alexandrie, par l'influence du puissant juif Juan Miquez, des vaisseaux français avaient été retenus, parce que ce personnage si influent faisait à la France des réclamations d'argent. L'envoyé de France protesta vainement contre cette violence (2).

Au printemps de l'année suivante, les deux nonces Gaspard de Minkwis et Édouard Provisionali, apportèrent le présent d'honneur annuel, stipulé de 30,000 ducats pour le sultan, et les sommes convenues pour les vesirs. Admis à l'audience du sultan, ils demandèrent, au nom de l'empereur, que des ordres rigoureux fussent adressés aux Transylvaniens, de ne point faire de tentatives contre Zechwar, Erdœd et Nagybanya; et qu'il ne fût accordé aucun appui à des rebelles comme François Forgacs, Ladislaus Julaffy, Blaise Gomathy. Mohammed-Pascha pensa qu'Erdœd, le petit château, acheté au prix de tant de sang turc, et ensuite dévasté, pouvait bien être abandonné aux Transylvaniens; toutefois, en voyant la vivacité des réclamations des nonces et de l'ambassadeur sur ce point, il n'insista plus; mais, en compensation, il demanda ensuite que les villages aux alentours de Palata, Wezprim et Stuhlweiszenburg ne payassent d'impôts qu'aux Turcs; que ceux des environs de Tata et Papa, précédemment tributaires de la Porte, continuassent de fournir leurs contributions, et cela par l'entremise des juges. Il demanda une bonne armure de Vienne, et donna deux arcs aux nonces. Les députés transylvaniens, Michel Gyulay et Gaspard Gebecs, qui, de leur côté, réclamaient les trois places désignées plus haut, s'en retournèrent sans avoir rien obtenu (1). Quatre mois plus tard revint François Balogh, en qualité d'envoyé de Transylvanie, avec l'interprète Ferhad, pour se plaindre du tort fait au pays par le beglerbeg de Temeswar, et le sandschakbeg de Szolnok. Mohammed-Pascha les écouta volontiers, car il était très-bienveillant pour Gaspard Bekesch, à cause de la bonne administration de la Transylvanie (2). Il envoya l'interprète Mahmudbeg au roi de France, avec trois lettres, afin de solliciter de ce monarque la princesse Marguerite comme épouse pour Jean Sigismond de Transylvanie, auquel devait être assurée, en vue de ce mariage, la succession au trône de Pologne (3). C'était, dans cette année, le second voyage de diplomates turcs en France; car Ibrahim, l'interprète de la Porte, que déjà l'on a vu porter à Francfort, à Venise et à Vienne, les actes de capitulations renouvelées, et qui était revenu de sa mission de Pologne sans avoir obtenu de résultat (4), alla aussi présenter le traité à Paris.

Cette année, un des plus terribles incendies dont l'histoire de Constantinople fasse mention dévora, d'après les rapports des ambassades européennes, au moins trente-six mille maisons, chiffre énorme, et qui serait encore effrayant réduit d'un zéro. Le feu éclata dans le quartier des juifs, et toutes les tentatives pour l'éteindre furent inutiles. Le grand vesir courut le plus grand danger, et faillit devenir la proie des flammes, dont il voulait arrêter les ravages. Les janitschares, au lieu de chercher à préserver les maisons des juifs, se jetèrent sur les habitants pour les massacrer, et mirent en croix un jeune chrétien (5). L'aga Dschaafer, que la maladie avait empêché de se présenter en personne dans cette circonstance, et de mettre un terme aux désordres de ses troupes, fut déposé, et sa place conférée au

(1) C'est ce que dit l'ambassadeur Foranzo de la sortie de la flotte dans l'année précédente [20 mai 1568].

(2) Rapport de Barbaro, du 24 mai 1569.

(1) Wysz, rapport du 23 avril, dans les archives impériales.

(2) Wysz, rapport par Daniel Marc, de 1er septembre.

(3) Albert de Wysz, et l'extrait des rapports de l'ambassade vénitienne, dans les archives impériales.

(4) Rapport de Barbaro, du 10 juin 1569, dans les archives impériales.

(5) Selaniki, p. 100; rapport d'ambassade d'Albert de Wysz, dans les archives impériales, 27 septembre.

grand écuyer Siawusch, Hongrois ou Croate de naissance, dont la charge passa au premier porte-épée Kaitas-Aga. Le grand incendie de Constantinople fut comme le signal du déchaînement de ce genre de fléau dans d'autres villes de l'empire. Brusa, Salonique et Tana furent dévorées par les flammes; dans la dernière ville, mille soldats sautèrent en l'air avec le magasin à poudre (1). Afin de mêler de nouveaux éléments au corps des janitschares, qui étaient accusés non-seulement de n'avoir pas essayé d'éteindre le feu, mais encore de l'avoir allumé, on répandit parmi eux une quantité de renégats juifs et chrétiens (2), que les cruautés exercées tout récemment contre les sectateurs de Moïse et de Jésus avaient pu déterminer à renier la foi de leurs pères. La mort de l'ambassadeur impérial Wysz, le premier dont on signale le décès à Constantinople, et qui fut enseveli à Pera, dans l'église de Saint-Benoît, devint l'occasion d'une lettre du sultan et du grand vesir à l'empereur, où se trouve le témoignage le plus honorable sur les services de ce diplomate. Son successeur, le Néerlandais Charles Ryme d'Estbeck, après avoir conféré avec le précédent ambassadeur Busbeck, engagea, avec le grand vesir, les négociations pour le renouvellement de la paix de huit années, sur lesquelles quatre déjà étaient écoulées. Mohammed-Pascha se montra inflexible sur les villages contestés; il rejeta comme une faute grave, sur le grand vesir Ali-Pascha, la paix trop favorable accordée aux impériaux en 1562, disant que le mal fait par Ali sous Suleiman devait être réparé maintenant par Mohammed sous le sultan Selim; que si l'on ne voulait pas céder à ses justes désirs, il partirait d'Ofen, et, envahissant le territoire impérial, transformerait en désert un espace de deux journées de marche, afin d'assurer les frontières turques. Vers ce temps, arriva la nouvelle de la mort du schah (3), et l'on se mit en mesure du côté de la Perse, en garnissant de canons les places frontières de Wan et d'Erserum, et déposant cinq millions de balles dans les arsenaux.

On voit que Mohammed-Sokolli conservait au règne de Selim l'empreinte de grandeur que portait celui de Suleiman. Les entreprises pacifiques présentent également ce caractère. Deux ouvrages surtout, qui méritent d'être signalés par l'histoire, sont l'achèvement de la grande mosquée d'Andrinople et la jonction du Wolga et du Don, tentée au moyen d'un canal. Dès la première année du règne de Selim furent jetés les fondements de la Selimije, dont la coupole offre un diamètre plus grand de deux aunes que celui de la coupole d'Aja-Sofia. Sinan, dont le nom marque le plus haut développement de l'architecture ottomane, appliqua les plus admirables ressources de son art dans cette œuvre : lui-même reconnut qu'il s'était montré apprenti dans la mosquée des princes, compagnon dans la Suleimanije, et maître dans la Selimije. L'élévation de ce dernier édifice dura sept années, et l'œuvre ne fut accompli qu'au moment où le sultan Selim allait achever son règne et sa vie, dont ce magnifique monument devait être le plus imposant souvenir.

La tentative de la jonction du Don avec le Wolga n'eut pas autant de succès. L'idée venait du defterdar Tscherkes-Kasimbeg, auquel avait été confié le sandschak de Kaffa, et qui fut chargé de diriger toute l'entreprise (1). Trois mille janitschares et vingt mille cavaliers furent dirigés vers Astrachan [4 août 1569]; quinze galères, avec cinq mille janitschares et trois mille ouvriers, prirent la route d'Assow. Trente mille Tatares devaient soutenir la cavalerie au siége d'Astrachan, et protéger l'infanterie chargée de creuser le canal; mais quinze mille Russes, commandés par Serebianow, tombent sur les travailleurs et les dispersent; la garnison d'Astrachan fait une sortie et charge les assiégeants. La dernière espérance des Turcs, l'armée des Tatares, est enveloppée et anéantie par les Russes. D'autres Tatares, pris pour guides par les Turcs, s'étudient à les égarer à travers les steppes et les marais. Le découragement de l'armée fut encore augmenté par les manœuvres d'affidés du chan de Krimée, qui dans le succès de cette entreprise ne voyait que l'affermissement du joug sous

(1) Selaniki, p. 100; rapport d'ambassade d'Albert de Wysz, dans les archives impériales.

(2) *Ibid.*

(3) Rapport du baile Barbaro, du 25 juin 1569.

(1) Petschewi, fol. 151; Rausatul-Ebrar, fol. 302; Histoire de la Russie, par Levesque; Paris, 1812, t. III, p. 73, et Histoire de Karamsin, t. VIII.

lequel il était courbé. Ces gens représentèrent aux ouvriers et aux soldats que dans ces contrées septentrionales l'hiver durait neuf mois, et qu'en été les nuits n'avaient que trois heures; qu'ils seraient donc forcés de renoncer au repos, ou de négliger leurs devoirs religieux, puisque la prière du soir doit se faire deux heures après le coucher du soleil, et celle du matin aux premières lueurs de l'aurore (1). La ruse réussit; les troupes murmurèrent: elles s'embarquèrent à Tana; assaillis par une tempête furieuse, les bâtiments furent dispersés ou engloutis; sept mille hommes à peine gagnèrent le port de Constantinople. Une ambassade russe rétablit la paix, qui venait d'être violée (3). Depuis la lettre adressée quinze ans auparavant, par Suleiman à Iwan le Terrible, dans laquelle il lui donnait le titre d'heureux czar et de sage souverain, et lui recommandait les marchands envoyés à Moscou pour acheter des fourrures (3), on n'avait vu aucun échange d'ambassades entre les deux États. Iwan envoyait maintenant le noble Novosulzow offrir ses félicitations à Selim sur son avénement au trône, lui exprimer son étonnement de l'irruption des Turcs en Russie, et lui assurer qu'il n'était nullement ennemi de la religion de Mohammed, que professaient même plusieurs de ses officiers. Dans l'audience donnée à Novosulzow, Selim négligea de s'informer de la santé du czar, et ne fit point inviter l'ambassadeur à un festin, selon l'usage (4).

Toutefois la vanité des efforts tentés pour la jonction des deux grands fleuves dans le nord ne changea rien aux vastes plans de Mohammed-Sokolli dans le sud. Si l'Arabie, où maintenant éclatait le feu de la révolte, pouvait être ramenée au repos, il voulait faire percer l'isthme de Suez, afin que les flottes ottomanes pussent faire voile librement de la Méditerranée dans la mer Rouge (5). Cependant de puissants armements se préparaient, au grand effroi des Vénitiens; car Selim, et non point Sokolli, méditait la conquête de Chypre, et déjà des vaisseaux turcs croisaient devant cette île (1).

Mais notre attention doit se porter sur la révolte et la conquête nouvelle de l'Arabie, à cause de l'importance du pays et de son histoire. Pour les géographes orientaux, l'Arabie est une île, parce qu'elle est bornée de trois côtés par trois mers; au nord, par l'Euphrate; qu'elle touche à l'Afrique seulement par l'ithsme de Suez, et ne se rattache à l'Asie que par le désert entre la Syrie et l'Euphrate. L'isthme est le désert des enfants d'Israël; les sables vers la Syrie sont le grand désert arabe; il faut quatre-vingt-dix-sept jours pour faire le tour de cette île (2). Les Grecs et les Romains divisèrent le pays d'après la constitution du sol, en allant du nord au sud, en Arabie déserte, pétrée et fertile ou heureuse. De nos jours, les indigènes désignent la partie stérile de leur pays sous le nom d'Hedschas, et l'Iemen représente pour eux l'Arabie heureuse. Les contrées montagneuses sont appelées par eux Nedschd. Ils donnent au pays qui descend vers la mer le nom de Tehama, et ils divisent l'île entière en quatorze cantons: 1° le désert des enfants d'Israël; 2° le grand désert arabe; 3° l'Hedschas, mur avancé, parce qu'il est en avant de Nedschd et de Tehama (3) où sont les deux saintes résidences de l'islam, la Mecque, berceau et Medine lieu de sépulture du prophète; 4° Hadschr sur le golfe Arabique; 5° Bahrein, ancienne demeure des Karmates, sur le golfe Persique; 6° entre Bahrein et Hedschas le canton pierreux d'Aaris, dont la principale ville, Deraje, est la capitale des Wehhabis; et 7° Iemama, dont les vallées fertiles sont arrosées par trois rivières, dont le blé, les dattes, et les belles eaux sont proverbiales (4): 8° la partie du sud-est de l'Arabie, limitée, d'un côté, par le golfe Persique, de l'autre, par la mer des Indes, comprend le pays fertile, mais insalubre, d'Oman; 9° les cantons stériles d'Ahka, et 10° de Schahar: la partie du sud-ouest, baignée par la mer des Indes et le golfe

(1) Mouradjea d'Ohsson, Tableau de l'empire ottoman, t. II, p. 191.

(2) Extrait du rapport de l'ambassade vénitienne, du 16 mai 1570.

(3) Karamsin, Histoire de l'empire russe, l. VI, p. 386.

(4) *Ibid.*

(5) Rapport d'ambassade de Rym, dans les archives impériales.

(1) Rapport d'ambassade de Rym, en septembre 1565.

(2) Ces quatre-vingt-dix-sept stations sont comptées et indiquées dans Dschihannuma, p. 483.

(3) Dschihannuma, p. 498.

(4) *Ibid.*, p. 528.

Arabique, est l'Arabie heureuse, qui contient les cantons de 11° Neschd, 12° Tehama, 13° Hasramut, et 14° l'Iemen proprement dit (1). Six ports et neuf entrepôts désignés pour des marchés annuels appellent le commerce de l'Orient et de l'Occident, de la Perse et de l'Égypte. Les ports sont, sur le golfe Persique, Ghafr, port d'Ahsa, ancienne capitale des Karmates (2), qui attire par ses pêcheries de perles le commerce de la Perse (3), comme Maskat appelle celui de l'Inde (4); sur la partie méridionale Aaden, l'Eden des Arabes; Moka, le paradis des amateurs de café; et sur le golfe Arabique, Dschidde, lieu de débarquement des caravanes africaines, de marchands et de pèlerins. Les neuf entrepôts dans le pays central, où, annuellement et à des jours fixes, étaient tenus des marchés, sont : Dumetol-Dschendel, si fameuse dans l'histoire d'Arabie, parce que là triompha le prophète, et là fut défait son petit-fils Husein par la trahison du représentant de son rival Moawia; Meschkar, où sont vérifiées préalablement toutes les marchandises pour prévenir la fraude (5); les marchés de Ssahar, Schahar, Olan, Rebia; et dans l'Harasmut, Jemama, où ne sont apportées pour la vente que des nattes et des pierres; Ssanaa, capitale de l'Arabie heureuse; et enfin Okkas, le plus fameux de tous, à jamais célèbre dans l'histoire par les luttes des poëtes sur lesquelles prononce la voix populaire. Sur ces marchés, les productions du pays, les dattes et la farine d'Iemama, la carniole et l'onyx de l'Iemen, le musc et l'ambre d'Omman, le café de Moka, et le baume de la Mecque, l'encens et l'aloès, les perles et l'or, étaient échangés contre les tissus, les étoffes et les objets d'art de l'Inde, de la Perse et de l'Europe (6).

L'Arabie n'est pas moins digne d'attirer l'attention sous le point de vue ethnographique et historique. Les noms des anciens habitants que nous transmettent les Grecs et les Romains se reconnaissent encore en partie dans les appellations actuelles. Les Domadœ et les Thamudei sont les Tasm et les Themud dont parlent la tradition arabe et le Koran; les Homeritœ et les Nabatœi se retrouvent dans les Beni-Himjar et les Nabat; les Omani, Minari, Sabœi, Atramitœ, Zamareni, survivent dans les noms des cantons et des villes d'Omman, Mina, Saba, Hasramut et Dhamar. Le souvenir de Mariabe est perpétué par la rupture de la digue de Mareb; l'ancienne Petrœa se reconnaît dans le mot arabe hadschr (pierre); et les Sarrazins, que l'on a cru être pour les Arabes tantôt les Orientaux (1), tantôt des voleurs (2) ou des palefreniers (3), désignations que les Arabes ne connaissent pas dans leur langue, ne sont peut-être rien autre chose que les habitants du canton de Schahar ou des steppes (ssahra) (4). Les Scenites, nomades ou Bédouins, sont encore aujourd'hui comme il y a mille ans, ces fils d'Ismaïl, tels que la Bible nous les représente, dont les mains sont tournées contre tous, et qui voient les bras de tous levés contre eux. L'autorité de la famille est le gouvernement du désert; l'enfant du désert, avec les qualités dont l'a doué la nature, a planté sa lance en conquérant dans trois parties de la terre; mais il n'a pu assurer la durée à nul grand empire. La générosité, l'éloquence naturelle et l'intrépidité sont les trois vertus principales des Arabes : celui-là seul est noble de naissance, auquel l'or coule de la bouche comme de la main, dont la parole atteint le but comme sa flèche, et frappe fort comme son glaive. Les auteurs des poésies attachés à la Kaaba devaient soutenir en des combats singuliers l'honneur de la prééminence réclamée par eux contre quiconque doutait de leur supériorité, ou bien avec le prix de la valeur ils perdaient aussi la récompense de la gloire poétique. Antar ne fut pas seulement l'un des plus grands poëtes antérieurs à Mohammed, il apparaît encore comme le père de la chevalerie, telle qu'elle se développa dans le désert.

(1) Dschihannuma, p. 484, nomme comme quatrième partie Ahkaf, et divise ensuite l'Iemen proprement dit en Iemen et Hasramut.

(2) Dschihannuma, p. 497.

(3) *Ibid.*, p. 3, 25.

(4) *Ibid.*, p. 496.

(5) Dans Dschemasiul-Ewwel.

(6) Dschihannuma, p. 498 et suiv.

(1) Scherkiun.

(2) Sarikin.

(3) Serradschin.

(4) Les nomades encore aujourd'hui, chez les Persans et les Turcs, s'appellent ssahranischi, c'est-à-dire habitants des steppes.

Le récit de ses exploits fut approuvé par le prophète, qui, tout en repoussant les contes des poëtes persans, accueillit dans le Koran les légendes prophétiques de son peuple. L'Arabie est le théâtre de la plupart de ces récits ; aussi les lieux vénérés de l'islam sont aussi nombreux que les villes. Aux monts Merwe et Arafat près de la Mecque Adam et Ève se trouvèrent pour la première fois sur terre lorsqu'ils furent chassés du paradis (1). Abraham construisit la Kaaba, où l'on peut encore reconnaître les traces de ses pas (2). L'ange voyant la détresse d'Agar lui indiqua pour Ismaïl la source de Semsen (3). En passant près d'Hadschr les caravanes de pèlerins poussent de grands cris pour couvrir la plainte du chameau du prophète Ssalih qui, enfermé dans les rochers, dénonce encore aujourd'hui l'hérésie de la tribu de Themud, et rappelle le châtiment de ses meurtriers, qui furent lapidés (4). Dans l'Hasramut, le puits desséché (5) témoigne contre les idolâtres qui accusèrent le prophète Hanthala de mensonge ; le palais fortifié (6) et le tombeau du prophète Hud portent témoignage contre l'impuissance gigantesque de Schedad de la tribu d'Aad, qui, dans le paradis terrestre formé par lui-même, se croyait à l'abri de la colère de l'Éternel, qui sait éternellement châtier l'orgueil méconnaissant la justice. La mer Rouge, le mont Sinaï et les douze sources près de Suez (7) sont consacrés par le nom du législateur des Hébreux ; Médian, sur la mer Rouge, reste aussi, dans la mémoire des hommes, comme résidence de Schoaib (Jethro) (8), beau-père de Moïse. Saba, dont la sage reine donnait au plus sage des rois des énigmes à deviner (9) ; le champ de Nedschran, où s'ouvrirent des abîmes de feu (10) pour dévorer le tyran juif Su-Nuwas et ses farouches soutiens, qui prétendaient imposer leur croyance à l'aide des bûchers ; le palais de Ghomdan et l'église de Ssanaa, qu'Abraha prétendait élever pour les opposer à la Kaaba comme but de pèlerinage, entreprise qui attira la colère du ciel, et le fit périr, avec son armée, de la petite vérole lorsqu'il marchait contre la Mecque (1) ; Samara, où vécurent les deux précurseurs de Mohammed, Satih qui n'avait pas de pieds, et Schakk, qui n'avait qu'une jambe, un bras, une oreille, un œil, tous deux envoyés, comme les sibylles de l'islam, pour annoncer la prochaine apparition du prophète (6) ; tous ces lieux réveillent des souvenirs auxquels se rattachent de grandes et puissantes nations.

L'histoire de l'Arabie avant l'islam n'a offert qu'un vague espace où quelques points sont marqués par les combats entre les tribus. Lorsque les historiens arabes parlent des temps primitifs, c'est pour les signaler comme des jours où les pierres étaient molles et flexibles comme le limon (2). Plus tard, les époques les plus importantes de leur histoire sont pour eux : la construction de la Kaaba, le déluge d'Aarem, l'année de l'éléphant, dans laquelle le roi d'Abyssinie, monté sur un éléphant, marcha contre la Kaaba, et fut repoussé avec son armée par la grêle de pierres que les oiseaux du ciel jetèrent sur les troupes, selon le Koran, c'est-à-dire par une épidémie. Les plus fameuses batailles furent livrées dans la guerre d'extermination entre les tribus, d'abord alliées, de Tasm et de Ghadis, engagée par cette dernière, parce que le prince de Tasm ne voulait permettre aucun mariage avec une fille de Ghadis avant d'avoir pris les prémices de sa virginité, et qui fut terminée par l'intervention des Beni-Himjar ; dans la guerre entre les tribus d'Abs et de Dhobian, au sujet des courses de la jument Ghabra et de l'étalon Dahis, entre les tribus Beckr et Tagleb, à cause de la femelle

(1) Dschihannuma.
(2) *Ibid.*, p. 498 et suiv.
(3) *Ibid.*
(4) *Ibid.*, p. 521.
(5) *Ibid.*, p. 491.
(6) *Ibid.*, au même lieu.
(7) *Ibid.*, p. 525 et 526.
(8) *Ibid.*, p. 526.
(9) *Ibid.*, p. 496.
(10) *Ibid.*, p. 493.

(1) Dschihannuma, p. 489.
(2) Specimen præcipuorum arabum regnorum rerumque ab iis gestarum antè islamismum collegit et vertit, Rasmussen, Hauniæ, 1817, d'après Hamsa d'Isfahan et Mowairi; Sylvestre de Sacy, Mém. sur divers événements de l'histoire des Arabes, dans le t. XLVIII des Mém. de l'Acad. des inscriptions et belles-lettres. Pococke, Specimen historiæ Arabum, d'après les excellentes sources du dernier Essay towards the history of Arabia, by M. David Price (London, 1824), mérite à peine d'être nommé.

du chameau Serab, appartenant à la vieille femme Besus. Parmi plus de cinquante de ces batailles fameuses, il n'est nullement question des guerres extérieures ; les historiens arabes ne savent rien des armées romaines qui pénétrèrent seulement jusqu'à Petra, dans l'Arabie pétrée, et acquirent à l'empereur Adrien le magnifique surnom d'Arabique ; rien de leur compatriote Philippe, qui, né dans l'Arabie, souilla le trône du monde.

Dans le temps que les tribus luttaient ainsi entre elles dans l'Hedschas, s'élevaient dans l'Iemen les Beni-Himjar ou Homair, c'est-à-dire *les rougeâtres*, ainsi appelés de la couleur de leurs vêtements(1), couleur favorite des Arabes, qui se retrouve encore dans le palais rouge des rois de Grenade (Al-Hamra). Ils faisaient remonter leur origine à Kahtan et Aadnan, pères des Arabes; ils s'appliquaient surtout à la généalogie des familles, à la marche des astres (2); ils constataient soigneusement par des registres la noblesse de la race des chevaux comme celle des hommes; la connaissance du ciel et des sources cachées sous terre leur servait à diriger leur route à travers le désert, et les préservait du danger de mourir de soif au milieu des sables. Sur les cinquante rois des Himjar, connus aussi sous le nom générique des Tobaa, il y en a quatre qui sont entourés d'une auréole fabuleuse de conquêtes en Asie et en Afrique; Abdesch-Schems, le *serviteur du soleil*, qui se saisit de Babylone; Sulkarnein, le *possesseur des deux cornes*, qui éleva la muraille de Derbend; Schemer, qui porta ses armes victorieuses jusqu'au delà de l'Oxus, et donna le nom à la ville de Samarkand (3); Sul-Eshar, *possesseur des fleurs*, qui doit avoir dompté dans les déserts de l'Afrique un peuple de spectres (4) dont le visage était sur le dos. Schedad, fondateur du paradis de l'Inde, est plus connu dans l'occident qu'Herhad, père de Balkis, la belle et sage reine de Saba. Sulminar, le *possesseur des tours*, éleva les premières tours dans le désert pour indiquer la route aux caravanes. Su-Schenatir, le *possesseur des curedents*, avait coutume d'immoler les victimes de sa passion monstrueuse, et se mettait ensuite à sa fenêtre en se nettoyant les dents. Su-Nuwas, ou le *maître des trembleurs*, était un juif qui, avec des auto-da-fé, convertissait les chrétiens au judaïsme (1). Abraha, le maître des éléphants, inonda l'Arabie de nègres de l'Abyssinie. Les légendes signalent encore les trois Tobaa, Hares le Grand, père de Sulkarnein, Abukerb le Moyen, juif qui, le premier, recouvrit la kaaba d'un voile, et Tobaa-Ben-Hasan, le petit Tobaa, dont le descendant Amru-Ben-Maadi-Kerb, est ce héros blanchi dans les combats, renommé par son adresse à manier la lance, qui vécut plus de cent ans, et vit l'arrivée du prophète. Le dernier des souverains Himjar, Seis-Si-Jesen, fut tué dans un festin, où il buvait avec l'ambassadeur persan de Chosrew, dans un palais de Salomon, et l'Iemen se soumit à la domination de l'islam.

Depuis, l'Arabie entière obéit à la loi du prophète; mais on n'a vu que dans l'Hedschas et dans l'Iemen régner des dynasties dont les princes aient été signalés par l'histoire; ceux de la dernière se sont même maintenus jusqu'à ce jour sous la suzeraineté ottomane. Il y eut quatre dynasties dans l'Hedschas, et huit dans l'Iemen. L'Hedschas compta d'abord pendant un siècle onze princes de la famille Ochaisar (2); ils eurent pour successeurs les chérifs de la Mecque, de la famille Haschim, appelés les filsde Musa, durant deux cent cinquante ans (2); puis les chérifs de la même famille Haschim de Medine(3). Au temps de ces derniers, dominaient à la Mecque les Beni-Kotade, dont un membre, Ebu-Nemi, fils de Berekat, vint rendre hommage au sultan Selim, conquérant de l'Égypte, et lui présenter au Kaire les clefs de la kaaba,

(1) Dschihannuma, p. 545.
(2) *Ibid.*, 1, 3.
(3) *Ibid.*, p. 546, et à l'article Samarkand, p. 349.
(4) Dschihannuma, p. 546.

(1) Dschihannuma, p. 546, et dans Nedschran, p. 493.
(2) Beni-Ochaisar, de 251 [865] à 350 [961], onze princes, quatre-vingt-seize ans; Hadschi-Chalfa, Tables chronologiques, et Nochbetet-Tewarich, fol. 315.
(3) Beni-Musa de 350 [961] à 598 [1201], deux cent quarante ans, d'après les Tables chronologiques d'Hadschi-Chalfa, fol. 162, seulement six princes; les Beni-Haschim, dans Nochbetet-Tewarich, fol. 316, comme Ewlad-Musa.
(4) Beni-Hewaschim de 599 [1202] à 855 [1451], deux cent quarante-neuf ans; Hadschi-Chalfa, Tables chronologiques, fol. 166, et Nochbetet-Tewarich, fol. 317.

et qui, depuis, sont restés des fantômes de chérifs à la Mecque sous l'ombre de la suzeraineté ottomane (1). La Mecque et Médine, en partie à cause de leur proximité, en partie par le manque de grains, étaient toujours dépendantes de l'Égypte, et suivirent les volontés des dominateurs de ce pays, obéissant maintenant à un commandement du sultan ottoman, comme autrefois au souverain des Tscherkesses. Il en fut tout autrement désormais de l'Iemen, qui, en raison de l'éloignement, ne pouvait être facilement conduit à l'obéissance, ni maintenu dans la sujétion; d'ailleurs, la richesse de ses produits et la prospérité de son commerce le mettaient en état de braver la puissance ottomane, comme il avait jadis dédaigné les ordres venus d'Égypte. Depuis l'introduction de l'islam, huit dynasties ont régné sur l'Arabie heureuse. D'abord les Beni-Sijad, dont le fondateur, Mohammed-Ben-Obeidullah, envoyé dans l'Iemen comme gouverneur par le chalife Mamun, assujettit les tribus arabes, et les tint en bride au moyen de la ville de Sebid, construite par lui (2). Au bout de deux siècles le pouvoir leur fut arraché par la famille Nedschah (3), qui, duraut cent années, souilla le trône de sang. Pendant que les Beni-Nedschah régnaient à Sebid, les Beni-Ssalih se maintenaient dans l'Iemen proprement dit, à Ssanan, mais seulement pour un demi-siècle (4). La domination des Beni-Nedschah tomba sous les coups d'un heureux aventurier, que l'histoire d'Arabie connaît sous le nom du douzième Imam-Mehdi, et qui sur le trône maintint ses prétentions à la sainteté (5). Son petit-fils, Abdun-Nebi, *serviteur des prophètes*, éleva sur le tombeau de son aïeul un dôme (silchalasa), qu'il représenta aux pèlerins comme un lieu digne de leur visite, et leur interdit le pèlerinage de la Kaaba (1). Au bout de quinze ans, le frère aîné de Ssalaheddin, Schemseddewlet-Turanschah, mit fin à cet empire des Beni-Mehdi (2), et cinq princes de la famille d'Éjub formèrent durant un demi-siècle une des sept branches de ce grand arbre qui couvrait de son ombre les trônes du Kaire, d'Alep, Damas, Himsz, Hama, Chalat et de l'Iemen (3). A celle-ci succéda la dynastie des Beni-Resul (fils des envoyés), dont trois membres ont acquis un nom immortel dans l'histoire de la littérature arabe comme, protecteurs des sciences et des savants. Melik-Moejed-Daud bâtit à Taas l'académie appelée de son nom, dans laquelle il fut enseveli. Passionné pour les livres, il laissa une bibliothèque de cent mille volumes (4). Melik-Mudschahid et Melek-Efdhal fondèrent à la Mecque et à Taas les académies appelées Mudschahidije et Efdhalije. Aussi savant que brave, Melek-Efdhal composa un œuvre historique sous le titre de *l'Agrément des yeux* (5). Son fils, Melikul-Eschref, établit à Taas l'académie d'Eschrefije, et appela à sa cour les plus grands savants de son temps; il fit venir d'Egypte l'historien Ibn-Hadschr, de Perse, Mohammed, né à Firusabad, auteur du plus étendu et du plus précieux de tous les dictionnaires arabes, qui mérite son nom de Kamus, c'est-à-dire *Océan* (6). Après deux cent trente-deux ans de règne, les Béni-Resul furent remplacés par quatre princes de la famille de Tahir (7), qui succombèrent devant la puissance ottomane, contre laquelle la dynastie des Seidije s'est maintenue indépendante jusqu'à nos jours dans une partie de l'Iemen (8). Avec la

(1) Beni-Kotade, de 598 [1201] jusqu'aujourd'hui; Hadschi-Chalfa, Tables chronologiques, fol. 166, et Nochbetet-Tewarich, fol. 117.

(2) Beni-Sijad, de 203 [818] à 468 [1017], cent quatre-vingt-dix-neuf ans, cinq princes; Hadschi-Chalfa, Tables chronologipues, fol. 162, et Dschenabi, dans la bibliothèque de la cour impériale, p. 398.

(3) Beni-Nedschah, de 412 [1021] à 553 [1158], cent trente-sept ans, sept princes; Hadschi-Chalfa, Tables chronologiques, fol. 163; Dschenabi, p. 379.

(4) Beni-Ssalih, de 420 [1029] à 484 [1091], soixante-deux ans; Hadschi-Chalfa, fol. 63.

(5) Obeidullah-Mehdi, fondateur des Fatimites, an 297 [909]; Mehdi, fils de Tomrut, fondateur des Mowahides, an 514 [1120], dans le Moghreb et l'Andalousie; Scheich-Mohammed-Mehdi, fondateur des cherifs de Fes, 920 [1514] Hadschi-Chalfa, Tables chronologiques, et Nochbetet-Tewarich, fol. 327.

(1) Dschenabi, fol. 380, 1, 3.

(2) Beni-Ejub-Iemen, de 569 [1173] à 626 [1228], cinquante-cinq ans, six princes.

(3) Hadschi-Chalfa, Tables chronologiques, et Nochbetet-Tewarich.

(4) Nushetul-Ujun, dans Nochbetet-Tewarich f. 823.

(5) Dschenabi, fol. 383, 2, 3.

(6) Nochbetet-Tewarich, fol. 323.

(7) De 858 [1453] à 923 [1517], soixante-quatre ans quatre princes.

(8) Seidije, de l'an 953 [1546].

famille Tahir, qui s'éteignit sous le règne du sultan Selim, et les imams Seidije, qui s'élevèrent au temps du sultan Suleiman, nous revenons prendre le cours de notre narration précédente.

Le dernier prince des Beni-Tahir-Aamir, fils d'Abdul-Wehhab, avait déjà gouverné vingt-huit ans, se montrant ami des sciences et protecteur des savants, lorsque l'émir Kurde-Husein, envoyé par l'avant-dernier sultan tscherkesse d'Égypte Ghawri, avec des vaisseaux et des troupes, au secours du sultan de Gudschurat, Mussafirschah, contre les Portugais, parut dans le golfe Arabique, et, par une députation chargée d'offrir de riches présents, demanda au prince de la famille Tahir des vivres pour sa flotte, qui avait jeté l'ancre sur la rade de Kameran. Craignant que cette fourniture ne fût regardée comme un tribut, le prince refusa, et l'émir Husein résolut de se venger en le renversant. Soutenu par les ennemis d'Aamir, les Arabes Seidije, qui habitaient le pays des montagnes, et par les souverains de Dschasan et de Lohaja, il s'empara de Sebid, où il laissa l'émir Bersebai, et s'embarqua pour Aaden. Mais, en dépit de la terreur inspirée aux Arabes par l'artillerie, qui leur était inconnue jusqu'alors, cette place résista [29 septembre 1516], et Husein, après avoir enlevé les bâtiments dans le port, revint à Dschidde, où il ordonna des supplices. Il paya bientôt toutes ces cruautés: sur l'ordre du sultan Selim I[er], le chérif Ebulberekat le fit jeter dans la mer. Ce chérif avait précédemment envoyé son fils, au Kaire, rendre hommage au Grand Seigneur. Cependant Bersebai, que l'émir Husein avait laissé à Sebid, avait marché contre le sultan Aamir, s'était emparé de la ville de Taas, et avait livré en rase campagne une bataille qui coûta la vie au sultan Aamir, ainsi qu'à son frère, et mit fin à la domination des Beni-Tahir. Beaucoup de poëtes firent des élégies sur la mort de l'inforuné prince [15 mai 1517]. Bersebai saccagea ensuite Ssanaa, et chargea huit mille chameaux de butin; mais sur la route de Nedschran les Arabes l'attaquèrent, lui enlevèrent ses trésors, et le tuèrent. A sa place vint à Sebid le Tscherkesse Iskender, qui, bientôt après, nommé gouverneur de l'Iemen par le sultan Selim, fut le premier pascha ottoman en Arabie. Il fut immolé par un officier des janitschares, appelé Kemal, qui se saisit du pouvoir à Sebid, et embellit sa résidence par la mosquée de Kemalije. A son tour Kemal tomba sous le poignard d'Iskender le Karamanien, qui devint son successeur. Le sandschakbeg ottoman de Dschidde, Husein, et le capitaine de vaisseau Selman, appuyés par le chérif de Dschasan, se réunirent pour mettre fin à ce pouvoir né de l'assassinat. Iskender le Karamanien eut le même sort qu'Iskender le Tscherkesse. Selman, odieux aux habitants de Sebid, à cause de ses cruautés, se retira; Husein resta seul maître de la ville, et prit aussi Taas. Bientôt après il mourut, et son successeu fut Mustapha-Alrumi. Cependant Selman-Reis avait obtenu du grand vesir Ibrahim-Pascha, venu alors en Égypte, quatre mille hommes, commandés par Chaireddin-Hamsa, pour soumettre l'Iemen à la puissance ottomane. Mustapha-Alrumi refusa de céder le gouvernement de Sebid à Chaireddin-Hamsa, nommé à ce poste. Selman le battit à Al-Szalif, entra dans Sebid et Taas, pilla Tab et Dschebla. La tête de Mustapha-Alrumi tomba sous les coups de Selman; mais celle de Selman fut abattue par Chaireddin-Hamsa, devenu jaloux des succès de ce chef [septembre 1528]; Hamsa lui-même périt frappé par le neveu de Selman, Mustapha, qui vengea la mort de son oncle. Mustapha et son compagnon d'armes Ssafer quittèrent ensuite Sebid, où ils ne se croyaient pas en sûreté, et se rendirent à Gudschurat, dont le sultan leur conféra le titre de chans, donnant à Ssafer le gouvernement de Surat, et à Mustapha celui du port de Diu. Après que Sebid eut été ainsi abandonné, cette ville fut administrée au nom de Suleiman par l'émir Iskender-Mus, également cher à tous les cœurs par son amour de la justice et par sa générosité, non moins ami des savants que des soldats, fondateur d'une académie à Sebid, qui porte le nom d'Iskenderije. Il mourut dans la septième année de son gouvernement, qu'il transmit à son fils mineur, sous la tutelle de son vesir, le pilote Ahmed [1537] (1).

Vers ce temps, se tenait dans les montagnes de l'Iemen le fondateur de la domination, encore subsistante aujourd'hui, des Seidije, Schemseddin, fils d'Ahmed, qui, rattachant son ori-

(1) Berkol-Jemani, dans les notices et extraits des manuscrits de la bibliothèque du roi, t. IV, p. 438.

gine au prophète, prenait le titre d'imam, comme chef de la secte seidije. Cette secte tire son nom de Seid, frère de Mohammed-Al-Bakir, fils du troisième imam Seinul-Aabidin, fils d'Husein, fils d'Ali, qui prit les armes contre Hischam, dixième chalife de la famille d'Ommeje, fut battu et tué; son cadavre, caché sous le lit d'un ruisseau, fut exhumé, pendu à un poteau, et brûlé cinq ans après, sur l'ordre du chalife Welid, successeur d'Hischam. Les Sunnites avouent bien que Seid avait exprimé quelques opinions étranges, par exemple, l'inutilité de la prière faite sous un vêtement pris à l'ennemi, dans un lieu livré au pillage; mais ils soutiennent que les doctrines schismatiques des Seidijes n'appartenaient pas à Seid, et viennent de son précepteur Waszil-Ben-Atta, qui, élève d'Hasan-Baszri, le grand docteur de l'islam, fut mis à mort par ordre du maître, avec ces paroles: « Tu es en état de schisme; » aussi ses adhérents furent-ils appelés par les Sunnites motaseles, c'est-à-dire schismatiques(1). Leur doctrine sur la destinée et la prédestination s'écarte de l'orthodoxie: outre l'enfer et le ciel, ils admettent encore un troisième lieu, et d'autres opinions philosophiques en opposition au dogme de l'islam. Ces opinions ont été exposées et développées dans deux ouvrages spéciaux, par l'imam Schemseddin, déjà cité, fils d'Ahmed.

Scherifeddin, l'imam des Seidijes, envoya ses deux fils, Mutahher et Schemseddin-Ali, contre Ahmed le Pilote, qui dirigeait le gouvernement à Sebid; ils furent battus. Vers ce temps, Suleiman, le sanguinaire eunuque, l'ancien gouverneur d'Égypte, devenu depuis grand vesir, revenait de son expédition de Gudschurat; sa retraite avait été déterminée par une ruse de guerre de Chodscha-Ssafer, que le sultan de Gudschurat Mahmud avait revêtu du titre de chudawendkiar, c'est-à-dire seigneur. Déjà, dans sa marche à travers l'Arabie, il avait arraché au dernier rejeton de la dernière famille regnante des Tahir, Aamir-Ben-Daud, le reste des domaines de ses pères, la ville d'Aaden; maintenant il prit terre à Moka, et appela auprès lui Ahmed le Pilote avec le fils mineur d'Iskender-Mus. Le pilote tomba dans le piége: à peine entré dans la tente de Suleiman, il fut tué par deux valets. Le gouvernement de Sebid fut conféré, au nom du sultan, à Mustapha, jusque-là sandschakbeg de Ghasa [27 février 1539]. Suleiman, prenant la route de Dschidda, et de la Mecque, se dirigea vers Constantinople, emmenant avec lui Sid-Ahmed, fils du chérif de la Mecque, Ebu-Nemi. Mustapha le sandschakbeg, après une vaine tentative pour s'emparer de la ville de Taas, fut remplacé par Mustapha En-Neschchar, c'est-à-dire *le scieur,* ainsi nommé parce qu'il avait l'habitude de faire scier en deux les brigands et autres ennemis qui lui tombaient entre les mains. Il reçut le premier le gouvernement de l'Iemen avec le titre de begherbeg. Son successeur, Oweis, esclave du sultan Selim Ier, mit à profit les divisions entre les deux fils de Scherifeddin, imam des Seidije. Pour étendre son pouvoir, il accorda des secours à Mutahher, l'aîné, contre le plus jeune Schemseddin, que le père avait désigné pour son successeur, et s'empara de la ville de Taas [13 février 1545]. La discipline rigoureuse maintenue par Oweis lui fit des ennemis des Lewendis, rangés sous sa bannière, et il fut immolé par le chef de ces troupes, Hasan-Pehliwan. Celui-ci paya ce crime de sa vie, et le tscherkesse Usdemir, qui se fit en cette occasion l'exécuteur de la justice, conquit Ssanaa pour le sultan auquel il était fidèlement dévoué. Pour successeur d'Oweis, la Porte nomma le beglerbeg Ferhad, qui sut ramener à l'obeissance Aaden révolté, et par une victoire remportée à Abu-Aarrisch, dans le canton de Dschasan, sur plusieurs chérifs arabes ligués, rétablit la tranquillité dans Dschebal et Tehama, c'est-à-dire dans les montagnes et dans le plat pays. Ensuite le gouverneur, aussi vaillant que sage, résolut de détruire la puissance de Mutahher et de sa secte. Il demanda les secours nécessaires pour cela, et Daud, gouverneur de l'Égypte, lui envoya trois mille fantassins et mille cavaliers, sous les ordres de Mustapha le Scieur, précédemment enlevé au gouvernement de l'Iemen (1). Usdewir et le Scieur assiégèrent ensemble Thela, où Mu-

(1) Mewakif-al-Idschi, imprimé à Constantinople, an 1239 [1823], p. 620.

(1) Kotbeddin, dans les notes et extraits manuscrits de la bibliothèque du roi, p. 450; Dschihannuma, p. 549.

tahher était enfermé. Une mésintelligence entre les deux chefs détermina le Scieur à faire usage des pleins pouvoirs dont il était investi, et d'adresser à Mutahher un diplôme du sultan, qui lui conférait le titre du sandschakbeg, et lui assurait la paix (1). Après avoir, dans les sept années de son administration, étendu les territoires placés sous son autorité par la conquête de tant de places (2), Usdemir céda son gouvernement au Scieur, et passant par Sewakin, reprit la route de Constantinople. Arrivé dans la capitale, il présenta au sultan un plan pour la conquête de la Nubie. Suleiman, toujours disposé à l'exécution des grandes entreprises, accueillit la proposition. Usdemir, à la tête de trente mille hommes, se dirigea de la haute Égypte vers la Nubie, éleva des fortifications à Ibrim, et sur d'autres points le long du Nil. Il mourut, à Dewarowa, le premier gouverneur ottoman de la Nubie, et fut enseveli à Maszura, où son fils Osman-Pascha lui éleva un mausolée (3). Son successeur, Mustapha le Scieur, pour la seconde fois gouverneur de l'Iemen, eut le mérite d'organiser les caravanes des pèlerins de l'Iemen, sous la conduite d'un emirol-hadsch particulier (prince du pèlerinage), comme celles de Damas et du Kaire. A Mustapha le Scieur succéda Mustapha-Kara-Schahin (le noir faucon), ainsi nommé de la vivacité de ses yeux, et de son teint de mulâtre. Au bout d'une année, celui-ci fut appelé à l'administration de l'Égypte, et il eut pour successeur en Nubie Mahmud-Pascha, qui devait être aussi plus tard installé au Kaire en qualité de gouverneur, et qui reçut après sa mort le surnom de Maktul (le tué) parce que l'assassinat mit fin à sa tyrannie. Mahmud commença l'exercice de son pouvoir en faisant exécuter l'inspecteur des monnaies, comme si l'altération des espèces, qui avait eu lieu déjà sous le précédent gouverneur, devait entièrement retomber sur l'inspecteur. Lorsqu'ensuite Mahmud fut devenu gouverneur de l'Égypte, il altéra lui-même les monnaies, ainsi qu'Ali l'a rapporté. Il établit sa résidence à Taas, et assiégea Habb, qui, depuis trois générations, était la propriété de la famille Nesari. A l'aide de négociations perfides, il attira le seigneur de la place et son fils dans le camp, où il les fit exécuter. Cette conduite inspira une horreur générale aux Arabes qui dès lors désignèrent les actions déloyales et perfides sous le nom de mahmudije, c'est-à-dire actions de Mahmud, ou, d'après l'autre sens ironique du mot arabe, actions louables.

Mahmud, qui avait été nommé gouverneur d'Égypte en récompense du succès de sa perfidie, eut pour successeur en Arabie le fils de son devancier Kara-Schahin, appelé Ridhwan, qui adressa à la Porte un rapport fidèle sur la conduite de Mahmud. Celui-ci, pour se venger, représenta à Constantinople que le gouvernement de l'Iemen était trop étendu pour être sous l'autorité d'un seul dignitaire; qu'il valait mieux le diviser en deux. En conséquence, l'on forma deux gouvernements de l'Iemen: le supérieur, dont la capitale était Ssanaa, resta à Ridhwan; le plat pays fut confié à Murad-Pascha le Borgne, qui fixa sa résidence à Sebid. Lorsque Murad jeta l'ancre à Sebid, Ridhwan était en guerre avec les Ismaélites, qu'il avait, par ses exigences, poussés à la révolte, et même à une alliance avec les Seidije, leurs ennemis naturels. Ridhwan demanda de l'appui à Murad, qui en promit; mais bientôt la discorde se mit entre eux, lorsque Murad présenta la statistique de son gouvernement, dans laquelle étaient compris Dschelble, Alkander, Sulsofale, qui dépendaient en réalité de Ssanaa. Bientôt après Ridhwan fut déposé, et sa place conférée à Hasan-Pascha, Russe de naissance. Le départ de Ridhwan fut le signal d'une confusion générale. Mutahher, qui jusqu'alors avait amusé le pascha Murad par des protestations de dévouement, leva le masque, et assiégea Ssanaa. Les Arabes de Budan, Schewafi, Taaker, Ssahian et Gharmin (1), se liguèrent et chassèrent la garnison turque de Habb. Murad, qui voulait

(1) Le diplôme du 10 schewwal 957 se trouve dans mon exemplaire de Kotbeddin, fol. 43, et la réponse de Mutahher, du mois de moharrem 958, *ibid.*, f. 44.

(2) Kotbeddin, notes et extraits, l. IV, p. 449; Dschihannuma, p. 550.

(3) Kotbeddin, notes et extraits, l. IV, p. 453; Dschihannuma, *ibid.*

(1) Kotbedin, notes et extraits, liv. IV, p. [illegible]

se replier sur Taas, fut attaqué et battu par les Arabes. Bientôt Ssanaa se rendit à Mutahher. A son entrée solennelle dans la ville, il fit marcher devant lui la garnison turque, dix-sept sandschakbegs, vingt-quatre agas, et quatorze cents soldats. Maître de cette place, il viola la parole qu'il avait donnée, fit piller les habitants, et renfermer la garnison, en partie dans les châteaux des montagnes, en partie dans les citernes de Ssanaa [9 août 1567]. Le premier vendredi, la prière fut récitée en son nom. Après que le chatib, chargé de réciter la prière, eut béni le prophète, le seigneur Ali et la noble Fatime, il appela les faveurs du ciel sur le père de Mutahher, Scherifeddin, imam des Seidije, et ensuite sur les trois chalifes Ebubekr, Omar et Osman, puis sur Hamsa, le héros de l'islam, Abbas, fondateur de la domination des chalifes, les dix compagnons du prophète, et enfin sur toutes les femmes orthodoxes et les autres disciples du prophète. Après cela, il proclama Mutahher chalife et emirol-muminin, pria pour lui et pour les moslims, les pèlerins, les champions dans la guerre sainte, les voyageurs, et les compagnons de la victoire (1). Lorsque Hasan-Pascha, nommé gouverneur de Dschebal à la place de Ridhwan, arriva à Sebid, les Seidije assiégeaient Taas; en vain le commandant sollicita des renforts du gouverneur, Taas fut emporté d'assaut, ainsi que le château fort de Kahirije [7 octobre 1567]. Bientôt après Hasan reçut aussi sa nomination comme gouverneur de Tehama, de sorte que les deux gouvernements de l'Iemen se retrouvèrent réunis dans une seule main, et Hasan dut régir la contrée entière jusqu'à l'arrivée de l'armée destinée à soumettre les rebelles (2). La chute de Taas fut bientôt suivie de celle d'Aaden, et Habb fut assiégé et pris par Ali, frère de Mutahher, que Scherifeddin avait désigné pour son successeur, mais qui, après la mort de son père, avait abjuré la doctrine des Seidije, et laissé la place d'imam à son frère Mutahher (3). Ali-ben-Schoweji, autre chef des Seidije, le même qui avait déjà soumis Taas et Aaden, s'empara maintenant de Mewsei [25 mai 1568], se rendit à Moka, et s'avança de là sur Sebid; mais il fut repoussé par une vigoureuse sortie de la garnison. Ainsi tout l'Iemen, à l'exception de Sebid, était tombé entre les mains des Seidije, dont l'imam Mutahher s'était fait proclamer chalife. Le mal réclamait des remèdes prompts, énergiques. Mohammed-Sokolli, qui alors tenait déjà d'une main ferme les rênes du gouvernement, mais qui toutefois, désirait éloigner autant que possible tous ceux qui au commencement du règne de Selim pouvaient lui paraître des rivaux dangereux à son pouvoir illimité, fit nommer serasker, pour reconquérir l'Iemen, l'ancien gouverneur de la cour de Selim, Lala-Mustapha, dont les intrigues avaient jadis allumé la guerre civile avec Bajesid; Osman, fils d'Usdemir, devint beglerbeg; Sinan-Pascha, Albanais ignorant, égoïste, obstiné, gouverneur de l'Égypte. Frère d'Ajas-Pascha, jadis exécuté pour avoir aidé à la fuite du prince Bajesid, Sinan était depuis ce temps ennemi naturel de Lala-Mustapha, auquel furent confiés la reprise de l'Iemen et le châtiment des rebelles, avec d'autant plus de raison qu'il avait à venger la mort de Murad-Pascha, son proche parent, tué par les Arabes (1).

Lala-Mustapha fut donc investi comme serasker-vesir du commandement supérieur de l'armée d'Arabie. Ordinairement les personnages revêtus d'un tel titre et d'un si grand pouvoir voyaient arriver de Constantinople auprès d'eux quelques milliers de janitschares et trente ou quarante tschauchs. Lala-Mustapha dut enrôler de misérables Syriens qu'il décora du nom de janitschares, et transformer en tschauschs dix ou douze de ses propres *saimes* (chevaliers feudataires). Toutes les représentations contre de tels procédés restèrent sans résultat. Lorsque le serasker arriva au Kaire, bien loin de recevoir les honneurs rendus ordinairement à un si haut fonctionnaire, il ne fut pas reçu même une seule fois dans le château, et fut logé dans une maison particulière. Quand se réunirent en divan solennel, au Kaire, le vesir-serasker Lala-Mustapha, le gouverneur d'É-

(1) Cette prière hérétique si remarquable est dans les notes et extraits, p. 463, seulement à la note.

(2) Kotbeddin, dans les notes et extraits des manuscrits de la bibliothèque du roi, l. IV, p. 464.

(3) *Ibid.*, p. 465.

(1) Aali, IIIe événement du sultan Selim, fol. 347 et 348.

gypte Sinan-Pascha, le beglerbeg de l'Iemen Osman-Usdemir-Pascha, le mufti du Kaire, le scheich Mohammed-Efendi, le defterdar Tschiwisade-Mahmud-Efendi, l'amiral égyptien Kurdoghli-Chisr-Beg, et les autres begs et agas de l'Égypte, Aali, l'historien, alors secrétaire du divan près de Lala-Mustapha (1), lut les fermans du sultan, que lui présentèrent les trois premiers dignitaires. Lala-Mustapha lui en avait remis douze, Sinan-Pascha onze, Osman-Pascha sept: ces trente fermans, suivant la pensée de celui qui les avait fait rendre, se contredisaient entre eux. Dans ceux du serasker, il était dit : « Tu dois pourvoir à tous les besoins de l'armée, et ne te charger d'aucun retard, sous le prétexte d'en référer à la sublime Porte. » Dans ceux du gouverneur d'Égypte on lisait : « Tu dois satisfaire à tous les besoins du serasker, sans épuiser le pays. » En conséquence, les exigences du serasker se heurtaient contre les devoirs imposés au gouverneur. Le premier demanda quatre mille soldats, et le second lui en fournit à peine quatre cents. Les amis de Lala-Mustapha, son reis-efendi, le derwisch Tschelebi, le traducteur du Mesnewi, son kiaja muferrih Mustapha-Beg, les begs égyptiens Mustapha et Mohammed, le muteferrika Adschem-Molla, qui occupait la place d'intendant (nusl-emini), le sandschakbeg de Jenischehr, Beglisade-Mohammed-Beg, lui insinuèrent que si à la dignité de serasker n'était pas réuni le gouvernement de l'Égypte, le succès de la campagne deviendrait impossible, et il écrivit dans ce sens à la Porte. De son côté, Sinan-Pascha adressa un rapport où il disait qu'il avait procuré le nécessaire, que l'expédition ne pourrait être différée que sous des prétextes sans valeur, et seulement dans la vue de réunir le gouvernement de l'Égypte au pouvoir de serasker; que le projet de Lala-Mustapha était de proclamer sultan d'Égypte le fils qu'il avait eu d'une parente du sultan Ghawri; qu'il avait tenté d'empoisonner lui, Sinan, dans une fête donnée au palais du sultan Ghawri, avec un sorbet; il ajoutait d'autres calomnies de ce genre. Le grand vesir mit à profit ces accusations pour abattre le serasker. Le tschauscbhaschi, connu sous le nom de Burnusif (sans nez), parut au Kaire, avec sept tschauschs, porteur d'ordres sévères. Lala-Mustapha, déposé de sa charge, devait être amené à Constantinople pour répondre de sa conduite; Sinan-Pascha, nommé serasker à sa place, devait entreprendre l'expédition de l'Iemen, Osman-Pascha payer de sa tête son retard, dans le cas où, retenu par les manœuvres de Lala-Mustapha, il ne serait pas encore parti pour l'Iemen, et les begs mameluks Mustapha et Mohammed devaient être pendus. Mustapha-Pascha, s'attendant à perdre la tête à Constantinople, se disposa au départ; toutefois il adressa secrètement au sultan une humble représentation sur la véritable situation des choses, de laquelle ressortait son innocence. Les deux begs furent pendus, et Adschem-Molla, pour la mort duquel il n'y avait aucun ordre, souffrit mille tortures, et fut plusieurs fois conduit sur la place des exécutions. Osman-Pascha était parti pour l'Iemen sept jours avant l'arrivée du tschauschbaschi : ainsi peu s'en fallut que la carrière du futur conquérant de l'Iemen et des pays du Caucase ne fût arrêté par le glaive du bourreau.

Avant l'arrivée de Sinan, Osman-Pascha avait ouvert la campagne par la conquête de Taas, l'une des places les plus importantes du pays de montagnes, et aujourd'hui capitale de l'imam de l'Iemen (1). Élevée par Teftekin l'Ejubide, elle doit surtout son éclat aux princes de la dynastie de Beni-Resul; à Omar-Ben-Manszur deux académies, à Melik-Mudschahid et Melik-Efdhal les deux établissements appelés de leurs noms, Mudschahidije et Efdhalije (2). Les richesses accumulées par le commerce des Indiens et des Francs satisfirent l'ardeur du pillage de l'armée ottomane (3). La citadelle de Kahirije tenait encore lorsque la nouvelle de l'arrivée de Sinan enflamma le courage des assiégeants. Il avait quitté le Kaire le 5 janvier 1569, et, passant par Jenbu, la Mecque, Dschasan, il était parvenu jusqu'à

(1) Aali, IIIe événement, fol. 349.

(1) Niebuhr, Descript. de l'Arabie, p. 810; Voyage, t. I, p. 300, et pl. 66 et 67, où se trouve le plan de Taas et de Kahirije.

(2) Le Dschihannuma, p. 487.

(3) Aali, fol. 352.

Taas. Les troupes ottomanes chassèrent les forces des Seidije du mont Alaghbar, et bientôt après Kahirije, capitulant, rentra sous la domination ottomane [3 mai 1569]. Sinan médita alors la conquête d'Aaden et de Ssanaa. Il avait déjà envoyé contre la première de ces villes la flotte sous les ordres de l'amiral Kurdoghli, et maintenant il détacha par terre, avec une division, le beg Mimaji, qui a chanté cette expédition en vers turcs (1). Avant de se porter sur Ssanaa, il tint un conseil de guerre auquel il appela aussi le beglerbeg Osman-Pascha. Celui-ci, redoutant une trahison, ne se rendit pas à l'invitation, et renforça son camp par des déserteurs attirés des troupes du vesir, et par des Arabes qui accouraient de tous côtés sous ses propres étendards. Sinan, revêtu d'un pouvoir illimité pour tous les cas, et pourvu d'un blanc seing qu'il pouvait remplir selon sa volonté, destitua le beglerbeg, et conféra sa place à son devancier, le Russe Hasan-Pascha; mais celui-ci s'étant rendu odieux par ses extorsions, il ne lui laissa que le titre de gouverneur. Osman-Pascha, pour échapper aux embûches de Sinan, dans lesquelles il pouvait laisser la vie, prit la résolution de se diriger seul à travers les montagnes vers la Mecque, afin d'être soutenu plus sûrement par les scheichs arabes, toujours flottants et incertains, auxquels il avait fait savoir par lettres qu'il était mandé à Constantinople, non point en qualité de beglerbeg, mais comme simple sujet. Il parvint ainsi à se soustraire au fer du bourreau et aux lances arabes, et put gagner Constantinople, où le grand vesir, prévenu par la correspondance de Sinan-Pascha, travaillait à le perdre, comme il s'était occupé de la ruine de Lala-Mustapha, mais sans pouvoir réussir dans ces deux complots. A la vérité, Lala-Mustapha avait été d'abord arrêté; mais bientôt le sultan, qui devait le trône aux manœuvres de cet homme, lui avait fait grâce. Quant au fils d'Usdemir, Sokolli le poursuivit par tous les moyens, sous le prétexte que sa présence pourrait porter le trouble dans la ville, et lui fit donner l'ordre de se tenir sous des tentes avec ses gens en dehors des murailles. Ainsi Osman campa près la porte d'Andrinople, en hiver, exposé à la pluie et à la neige, au milieu des ravages de la peste, qui l'entourait de cadavres. Lorsque le sultan, revenant, au cœur de l'hiver, d'Andrinople à sa capitale, se trouva dans le voisinage de ces tentes, sans rompre le silence, Lala-Mustapha, déjà rentré en grâce, et qui marchait à cheval à côté de lui, se hâta de prendre la parole : « Votre Majesté, dit-il, daignerait-elle demander à ses esclaves qui est celui qui se tient sous ces tentes ? » Le sultan, regardant de ce côté, dit : « En effet, qui demeure ici ? — C'est, répondit Lala, le fils d'Usdemir, qui, sous le règne du sultan Suleiman, a conquis à l'empire l'Iemen et la Nubie : ce fils, après avoir marché sur les traces de son père, demeure ici exposé à la pluie et à la neige, dépouillé de tout emploi. » Le lendemain, un chattischerif conférait à Osman le gouvernement de Baszra. Lorsque le grand vesir fit des représentations à ce sujet, Selim lui répondit : « Garde-toi de le déposer. » Toutefois, au lieu d'être envoyé à Baszra, Osman reçut ordre d'aller prendre l'administration d'Ahsa, au nord-est de l'Arabie, aujourd'hui siége des Wehhabites.

Après le départ d'Osman de l'Arabie, Sinan-Pascha avait campé dans le voisinage de Taas, à Alkaida, où il reçut la nouvelle de la prise d'Aaden par le commandant de la flotte, Chaireddin-Kurd [15 mai 1569]. Sinan nomma son neveu Husein sandschakbeg d'Aaden, et marcha sur Ssanaa. Trois routes conduisaient de Taas à Ssanaa, l'une par le mont Nakil-Al-Ahmar; la seconde par la vallée de Ssahban; la troisième, celle de Meisem, était la plus longue, mais la moins difficile : Sinan la choisit. Il campa entre Dschobla et Taaker, s'empara de la dernière place, et, avec le secours d'un émir des Ismaélites qui lui était dévoué, chassa les Seidijes du mont Hutaisch; ensuite tomba la place d'Habb, située au pied du mont Budan (1). Des gratifications et des augmentations de solde ranimèrent le courage de l'armée ottomane (2). Une division de troupes fut laissée pour le siége du château de Habb, situé aux environs de Dhamar, qui ouvrit joyeusement ses

(1) Aali, fol. 350.

(1) Kotbeddin, dans les notes et extraits des manuscrits de la bibliothèque du roi, l. IV, p. 478.

(2) *Ibid.*

portes (1). Cette ville, protégée par des murailles, entourée de jardins, est le berceau d'un grand nombre de savants : là se trouve une académie fréquentée par cinq cents élèves d'où sortent les lumières des Seidijes. Franchissant l'étroit passage de Dhiraaol-Kelb, l'armée parvint à Ssanaa, capitale de l'Iemem, sur une rivière qui se dirige vers Dhamar [26 juillet]. L'air, le plus pur de toute l'Arabie, est si dépourvu d'humidité, que la viande s'y conserve plus de huit jours, si salutaire, que l'on amène paître en ces lieux les chameaux malades, que l'on y envoie les hommes affaiblis par les souffrances pour s'y rétablir. On n'y voit guère d'insectes. Il ne pleut qu'en juillet, août et septembre, et seulement après le coucher du soleil, de sorte que les occupations de la journée ne sont jamais interrompues par la pluie. A Ssaana, l'on montre encore les ruines du palais de Ghomdan, non moins fameux dans l'histoire arabe que ceux de Sedir et de Chawrnak. Le chalife Osman détruisit ce palais en dépit d'une prophétie qui prédisait une mort violente au destructeur. La magnificence de Ghomdan avait été égalée par le roi éthiopien Abraha, qui éleva aussi dans ce lieu une église chrétienne, dont les richesses en or et en argent devaient détourner les peuples du pèlerinage de la Mecque, et les attirer à Ssanaa. Après l'entrée des Ottomans dans cette ville, Memibeg s'empara du château de Chaulan, appartenant à Katran (2), l'un des plus puissants lieutenants de Mutahher. Cette place fut rasée, ainsi que la ville de Schibam, située au-dessous du château de Kewkeban, la plus forte de l'Iemen [17 août 1569]. Le beglerbeg Hasan-Pascha et Mahmud-Pascha reçurent ordre de prendre ce dernier point à revers avec l'émir Abdullah-Alhamadani, tandis que Sinan l'attaquerait de front avec son armée (3). Mutahher et ses deux fils Alhadi et Lutfallah tentèrent des sorties de la ville voisine de Sele; Alhadi fut tué dans un de ces engagements. Hasan et Abdullah-Alhamadani soumirent les châteaux des montagnes; Sinan, après une première attaque infructueuse, prit le château de Beitul-Is (1). Alors seulement put s'ouvrir dans les règles le siége de Kewkeban, que le vesir confia au beglerbeg; lui-même fit conduire de son camp, à son lieutenant, de la grosse artillerie, qu'il fallait monter à force de bras ou à l'aide de machines, à cause des difficultés opposées par les rochers abruptes. Le fossé profond, ouvert sur un fond marécageux, communiquait avec le château par une voie souterraine, que suivaient les assiégeants pour venir enlever les pierres avec lesquelles les Ottomans prétendaient combler le fossé (2). Mohammedbeg, fils de Schemseddin, commandant de Kewkeban, tout résolu qu'il fût de se défendre jusqu'à la dernière extrémité, prévit néanmoins la nécessité d'une capitulation prochaine, et mit en liberté sept begs turcs (3) [28 octobre]. De son côté, Mutahher trompa les Arabes en faisant allumer des feux sur les montagnes en signe de victoire, et les attira dans son camp par l'espoir qu'il leur laissa concevoir de partager avec lui les dépouilles de l'ennemi vaincu; de la sorte, il réunit mille cavaliers et huit mille fantassins, avec lesquels il attaqua le vesir, qui pouvait à peine ranger douze mille hommes en bataille; mais il fut battu (4). Alors il eut recours à d'autres moyens pour tromper les Arabes du désert, et fit courir le bruit d'apparitions du prophète, et compta beaucoup sur l'effet d'une éclipse de lune qu'il avait prédite (5). Seid-Naszir, l'un de ses plus vaillants partisans, s'était détaché de lui; mais Katran, surnommé Almedschnun (le furieux), et Ali-Ben-Tahir, soulevèrent tout le pays en sa faveur, et inquiétèrent les communications entre Ssanaa et l'armée turque; bientôt même, grâces à des intelligences pratiquées avec le beg turc Memi-Beg, ils firent tomber Ssanaa entre leurs mains (6), et le corps de troupes chargé du siége de Habb fut surpris et battu par les Arabes. Les attaques sans cesse renaissantes de tant de points réclamaient l'en-

(1) Kotbeddin, dans les notes et extraits des manuscrits de la bibliothèque du roi, l. IV, p. 484.
(2) Aali, fol. 352.
(3) Kotbeddin, dans les notes et extraits des manuscrits de la bibliohèque du roi, l. IV, p. 483.

(1) Kotbeddin, dans les notes et extraits des manuscrits de la bibliothèque du roi, l. IV, p. 484.
(2) *Ibid.*, p. 486.
(3) Aali, fol. 354.
(4) Kotbeddin, dans les notes et extraits, l. IV, p. 489.
(5) *Ibid.*, p. 491.
(6) *Ibid.*, p. 495.

voi de nouveaux corps de la part des Turcs. Karagœs-Beg et Perwis-Beg, ainsi que le Ssubaschi-Ahmed, reçurent l'ordre de débusquer les Seidije du mont Sumar; Abdi-Beg, Sandschakbeg de Tamar, et celui de Rodaa, les chassèrent de Ierim; il ne restait plus qu'à leur enlever le district de Budan et le château de Habb. Les travaux de siége devant Kewkeban marchaient lentement. Un pont à balustrade de fer, qu'il avait fallu faire venir de Ssanaa, et qui avait été jeté de nuit sur le fossé, pour donner passage aux assiégeants vers les murailles, se rompit de lui-même; le rocher résista aux mines. Pour protéger les travailleurs occupés à préparer un nouveau passage, on éleva une tête de pont qui mit les Turcs à l'abri de l'artillerie de la place. Lorsque ces ouvrages furent achevés, l'instant paraissait approcher où la place allait être emportée de vive force; mais les deux partis étaient fatigués d'un siége qui durait depuis plus de huit mois, et Mohammed, fils de Schemseddin, prêta l'oreille aux propositions qui lui furent faites par Dschemaleddin, Imam, juge et secrétaire privé. Des lettres furent échangées entre lui et le vesir; un accord se conclut moyennant des otages et l'investiture du sandschak de Kewkeban pour Mohammed, avec un traitement de 600,000 aspres (1). Mutahher, l'imam des Seidije, se trouva réduit à la paix. Elle se fit aux conditions suivantes : les droits de souveraineté de l'islam étaient exclusivement attribués au sultan; toutes les anciennes possessions turques reviendraient à la Porte; Mutahher ne prêterait aucune assistance aux rebelles de Habb.

Cependant le beglerbeg de l'Iemen récemment nommé, Behram-Pascha, frère de Ridhwan-Pascha et fils de Kara-Schahin, arrivé à Sebid le 21 mai 1570, s'était avancé de Taas vers Albeda, et avait marché de là sur Habb, dont la prise fut facilitée par l'explosion du magasin à poudre, et par l'empoisonnement d'Ali, frère de Mutahher. Par cette conquête, et par la réduction d'autres châteaux durant les sept années de son gouvernement, dont le poëte ottoman Nihali a chanté les hauts faits (2), Behram-Pascha compléta la conquête de l'Iemen, qui doit être attribuée aux efforts successifs ou réunis de ce chef, d'Osman et de Sinan. Après avoir donné au nouveau beglerbeg les instructions nécessaires pour sa conduite dans le gouvernement du pays, Sinan s'embarqua le 1er mars 1571 à Moka, prit terre à Dschidde, et se rendit à la Mecque pour accomplir un pèlerinage solennel. Par ordre du cherif, l'inspecteur du sanctuaire et le chef des ulemas vinrent à sa rencontre. Les principaux begs de sa suite étaient Mustapha-Beg, fils d'Ajas-Pascha; son neveu, Ibrahim-Beg; émir Hamad, scheich des Arabes; Beni-Chaibar, scheich des Arabes de Dschise; Ssolak-Ahmed-Beg, Ali-Beg, et d'autres (1). Après les fêtes de la réception, l'audience donnée aux seides dans l'Académie de Melik-Eschref-Kaitbai, et la visite du scherif Ebu-Nemi, Sinan alla examiner les travaux à la source d'Arafat (3), visita la montagne de Thor (Taurn), la grotte à l'entrée de laquelle les pigeons avaient établi leurs nids, les araignées ourdi leurs toiles pour dérober le prophète aux recherches de ses persécuteurs (2), et passa ainsi un mois entier, jusqu'à l'approche des jours spécialement consacrés aux pieux voyages dans la dernière lune, appelée à cause de cela lune du pèlerinage. Après que les trois caravanes des pèlerins de la Syrie, de l'Iemen et de l'Égypte se furent réunies sous la conduite de leurs émirs, le huitième jour de la lune, le vesir Sinan se rendit à Mina pour y passer la nuit selon les prescriptions de l'islam; le lendemain il gagna la mosquée d'Abraham, sur le mont Arafat, où la prière fut récitée pour le sultan des sultans, le chakan des chakans, le souverain de deux mers et de deux parties de la terre, serviteur des deux saintes résidences de l'islam, le sultan Selim-Chan, fils du sultan Suleiman-Chan. La nuit fut passée à Musdelife, et le lendemain matin l'on se mit en route pour Mina et la Mecque. Sept fois les pèlerins franchirent l'espace entre Ssafa et Merwe; chaque pèlerin lança des pierres du côté de Dschemrei-Akba contre Satan, le maudit; sept fois on fit le tour de la maison sainte,

(1) Notes et extraits, p. 499.

(2) Futuhatul-Iemen de Nihali, à la bibliothèque impériale, n° 479, et Schehabi; Aali, fol. 358. Rnmusi et Mimaji chantèrent surtout les actions de Sinan-Pascha; Aali, fol. 350.

(1) Kotbeddin, fol. 200.

(2) *Ibid.*, fol. 201.

(3) *Ibid.*, fol. 204

ainsi qu'avait fait Abraham, et le sacrifice fut consommé. Après le coucher du soleil, on lança encore trois fois sept pierres dans les directions indiquées, et le lendemain se renouvelèrent la course, accomplie sept fois entre Merwe et Ssafa, le jet des sept pierres, et les sept tours de la maison sainte (1). En mémoire de son séjour à la Mecque, Sinan fit établir une fontaine, et institua trente lecteurs du Koran, dont chacun devait réciter un trentième du livre sacré; mais il assura bien mieux son souvenir dans l'histoire en comblant de présents le savant légiste Kotbeddin-Mohammed-ben-Mohammed de la Mecque à l'occasion de ce pèlerinage(1), l'encourageant à écrire le récit de sa campagne en Arabie, lui contant les événements de sa propre bouche, et lui recommandant le poëme où le poëte turc Rumusi avait chanté la conquête de l'Iemen. C'est à cet encouragement que Sinan doit le seul éloge exprimé sur son compte par les historiens ottomans, et la littérature, l'œuvre historique, qui nous a guidés dans notre exposé de la soumission de l'Iemen (2).

(1) Kotbeddin, fol. 205.

(1) Kotbeddin, dans les notes et extraits, l. IV, p. 415 et 416.

(2) El-Berkol-Jemani fi Fethil-Osmani.

LIVRE XXXVI

RUPTURE DE LA PAIX AVEC VENISE.—GUERRE DE CHYPRE. - SIÉGE ET PRISE DE NIKOSIA ET DE FAMAGOSTA.—BRAGADINO ÉCORCHÉ. — ÉVÉNEMENTS MILITAIRES EN DALMATIE. — BATAILLE DE LÉPANTE.—PAIX AVEC VENISE. — CONQUÊTE DE TUNIS.—EXPÉDITION CONTRE IWAN LE MOLDAVE. — RENOUVELLEMENT DE LA PAIX AVEC L'AUTRICHE. — RENÉGATS. — MORT DE SELIM. — MONUMENTS, ESPRIT DE SON RÈGNE.

La conquête de l'Arabie, accomplie pour la seconde fois par les armes ottomanes, laissait maintenant toute liberté pour s'occuper de la soumission de Chypre, projet favori de Selim lorsqu'il était encore prince héréditaire, et qui enfin, dans la cinquième année de son règne, pouvait être mis à exécution. Le principal instrument de ces plans était un juif, qui, plus puissant et plus influent que maint vesir sous Selim, en raison du rôle qu'il joua, mérite d'être étudié de plus près. Joseph Nassy, jadis nommé don Miquez, Portugais d'origine, l'un de ces juifs convertis forcément, mais en apparence seulement, au christianisme, appelés moranes, était venu, dès le règne de Suleiman, avec son frère à Constantinople, où, par amour pour une jeune juive, aussi riche que belle, il était retourné à la foi de ses pères. Avec des présents de perles et de pierreries, avec des prêts en argent, et par des offrandes de vins précieux, il sut si bien s'insinuer auprès de Selim, alors gouverneur de Kutahije, qu'il devint l'un de ses principaux favoris; et ce crédit donna lieu à une opinion bien étrange parmi le peuple : c'est que Selim n'était pas le fils de Suleiman, mais qu'il était né d'une juive, et que, changé au berceau, il avait été introduit furtivement dans le harem. En satisfaisant la passion de Selim pour les ducats vénitiens et les vins de Chypre, Miquez représenta au futur sultan combien il serait facile de se procurer ces biens en abondance par la conquête de Chypre. Un jour que sa tête était pleine des vapeurs nées de la liqueur produite dans cette île bienheureuse, Selim embrassa son ami, qui, depuis qu'il était redevenu juif, avait quitté le nom de Juan Miquez pour reprendre celui de Joseph Nassy, et lui dit : « Courage! si mes vœux sont remplis, tu seras roi de Chypre. » Cette promesse, faite dans l'ivresse, inspira au riche juif de si magnifiques espérances, qu'il adopta les armes de Chypre avec cette légende : *Joseph, roi de Chypre*, et les fit peindre sur sa maison comme symbole de la conquête future. Il se vit fortifié dans ses ambitieuses pensées par le sultan, qui, aussitôt après son avénement au trône, le combla de titres brillants et de fiefs. Lorsqu'au retour de Selim de Belgrad, Miquez alla au devant de lui, et tomba à ses pieds, le sultan, l'embrassant, l'éleva au rang de duc de Naxos, et des douze principales Cyclades. Pour ces domaines, le feudataire ne fournit que 14,000 ducats de tribut, et 12.000 ducats pour la dîme du vin, qui seule lui produisait 15,000 couronnes. Vainement le defterdar fit des représentations contre de si grandes faveurs : Selim les repoussa, en disant que les choses avaient été ainsi réglées par les dernières volontés de Suleiman (1). Le duc de Naxos actuel fut appelé à Constantinople, et dépouillé de sa dignité (2); la suzeraineté vénitienne sur l'Archipel s'éteignit au profit du juif de la cour, duc de Naxos, Paros, Andros et des Cyclades. Dans l'année même de l'avénement de Selim au trône, l'ambassadeur vénitien crai-

(1) Gerlach, p. 426.

(2) Rapport de l'ambassade vénitienne, dans les archives impériales et royales.

gnait déjà que le nouveau sultan ne se proposât la conquête de Chypre, et ses inquiétudes ne le trompaient nullement. A la vérité, les conseils bienveillants du grand vesir s'opposaient à de tels projets, et tant que la paix n'était pas conclue avec l'empereur, que la révolte n'était pas domptée en Arabie, il ne pouvait guère être question de guerre avec Venise. Mais à peine le repos fut-il rétabli en Hongrie et dans l'Iemen, que Joseph déchaîna la passion de Selim pour l'or et pour le vin, et mit en jeu tous les ressorts de ses intrigues pour arriver à la possession du royaume déjà embrassé par ses espérances. L'incendie de l'arsenal de Venise, allumé probablement par des émissaires du juif, avait abattu le courage de la république, et enflammé d'une nouvelle ardeur le parti qui, à Constantinople, désirait la guerre contre Venise. A la tête de ce parti étaient, avec Miquez, les deux vesirs Piale et Lala-Mustapha, tous deux brûlant de reconquérir hautement par des actions d'éclat, sur mer et sur terre, leur renommée compromise en des entreprises précédentes (1). Le grand vesir, déjà ennemi déclaré de Miquez (2), perdit son plus puissant point d'appui dans la résistance opposée à ces projets belliqueux, lorsque le mufti Ebusuud déclara au sultan que, d'après l'esprit de l'islam, les sommes nécessaires pour la fondation de la grande mosquée, alors en pleine construction à Andrinople, ne devaient pas être fournies par les moslims, qu'il fallait les lever par la victoire sur les infidèles; il rendit même un fetwa qui érigeait en acte de piété la violation de la paix, déterminée par l'ardeur de la conquête. Voici cette pièce remarquable, que les historiens ottomans n'ont pas rougi d'inscrire dans leurs annales (3).

Demande. « Si, dans un pays précédemment soumis au pouvoir de l'islam, mais ensuite arraché à cette autorité, les infidèles transforment les mosquées en églises, oppriment l'islam, et jettent partout le scandale; si le prince de l'islam, poussé par un saint zèle pour la vraie foi, veut enlever de nouveau ce pays aux mains des mécréants, et le réunir sous la puissance des sectateurs du prophète; si l'on est en pleine paix avec les autres possessions de ces infidèles; si, dans les actes et traités pacifiques à eux remis, ce pays a été compris, le texte simple de la loi offre-t-il un obstacle qui empêche de rompre ce traité? »

Réponse. « Un tel obstacle ne peut se présumer. Le prince de l'islam ne peut conclure la paix légitimement avec les infidèles, que s'il en résulte utilité et avantage pour la généralité des moslims. Si cet avantage général n'est pas obtenu, la paix n'est pas légitime. Aussitôt qu'apparaît une utilité, durable ou passagère, il faut absolument saisir l'occasion favorable de rompre la paix: ainsi le prophète (que Dieu assure son salut!) conclut avec les infidèles, dans la sixième année de l'hégire, une paix qui devait durer jusqu'à la dixième, et Ali (que sa face soit honorée!) écrivit ce traité. Néanmoins il trouva de la plus haute utilité de rompre la paix, et d'attaquer les mécréants dans la huitième année de l'hégire, et de conquérir la Mecque. Votre Majesté, chalife de Dieu sur la terre, dans sa sublime volonté impériale, a toujours daigné imiter la noble sunna du prophète. Écrit par le pauvre Ebusuud. » Le prétendu droit de Selim à la possession de Chypre s'appuya donc, en vertu de ce fetwa, sur la suzeraineté précédente, que les Arabes, sous Omar, puis les sultans d'Égypte, avaient exercée sur cette île; il était encore fortifié par cette circonstance, que les revenus de Chypre avaient été jadis appliqués par les sultans d'Égypte à l'entretien des deux saintes résidences de l'islam, la Mecque et Médine: c'était donc un devoir religieux de rendre ces produits à leur destination antérieure. D'abord on envoya l'interprète Mahmud (1) porter des plaintes à Venise; puis le tschausch Kubad y alla pour réclamer de la république la cession de Chypre comme prix du maintien de la paix (2). Il fallait un tel

(1) Histoire de l'Archipel, p. 303; Albert de Wysz, rapport, dans les archives impériales et royales (1567). Voy. aussi le journal de Gerlach, p. 426.

(2) Journal de Gerlach, p. 59.

(3) Histoire des guerres maritimes des Ottomans, imprimée à Constantinople, fol. 40, et dans Mouradjea d'Ohsson, édit. in-8°, p. 73.

(1) Rapport de Rym, dans les archives impériales et royales.

(2) Foglietta, Paruta, p. 38-42, Sagredo, Caraniolo, sont tous d'accord sur ce point; Gratiani, p. 68, est seul en désaccord avec eux, et à tort.

sacrifice pour garantir la sûreté des pèlerins se rendant par mer à la Mecque et à Médine, la destruction des bâtimens de pirates, qui jusqu'alors avaient trouvé un abri à Chypre, et enfin l'honneur du sultan. Le sénat répondit dignement par un refus; quant au peuple, il fut livré à une si violente irritation, que le tschausch dut être emmené par une porte de derrière pour sauver sa vie (1). Le grand vesir tenta encore de conjurer l'orage grossissant, et de donner au moins une autre direction aux armements poussés avec activité. Il appuya de tous ses moyens les députés envoyés à Constantinople par les Maures chassés d'Espagne, qui imploraient l'assistance du sultan; mais ses efforts furent impuissants (2). Le devoir religieux qui ordonne de soutenir les moslims expulsés céda devant l'amour des ducats vénitiens et du vin de Chypre, et la conquête de l'île fut résolue.

On a vu que Chypre, comprise aussi dans l'empire romain, était dominée par les Arabes. Baudouin, roi de Jérusalem, et Richard, roi d'Angleterre, succédèrent à ces conquérants, et ne se montrèrent pas moins furieux dévastateurs [1191]; ensuite Richard engagea l'île aux templiers pour 20,000 marcs d'argent (3); et quand les habitants se soulevèrent ouvertement contre la tyrannie des chevaliers du Temple, il la vendit, au prix de 10,000 pièces d'or, à Guy de Lusignan (4). Après les massacres exécutés sous Pierre le Petit, Nicosia et Famagosta furent cédées aux Génois (5) [1192]. Le roi Janus fut pris et emmené par les troupes du sultan égyptien Bersebai; et depuis, les sultans regardèrent Chypre comme pays conquis et tributaire. Le roi Jacques prêta au Kaire serment de fidélité au sultan Tahir (6), qui le soutint contre Aloys de Savoie, époux de la reine Charlotte de Lusignan; et, durant trois ans, les mameluks désolèrent cette île malheureuse (7). Dès le commencement du quatorzième siècle, les Vénitiens s'établirent dans les villes principales de Chypre, à Nicosia, Limasol, Famagosta, Paphos, et y obtinrent des églises, des halles, une maison pour le baile, une rue non fermée, et beaucoup de priviléges. Jacques épousa la noble vénitienne Catarina Cornaro; et lorsqu'il fut mort, ainsi que son fils, non sans soupçon d'empoisonnement de la part des Vénitiens, Catarina, déclarée fille de la république, finit par abandonner son royaume à la métropole. Le sénat déguisa ce sacrifice forcé sous les honneurs. Catarina fut conduite, avec une pompe royale, sur le bucentaure à Saint-Marc. Après sa mort, un magnifique tombeau lui fut élevé, sur lequel le ciseau de Contino sculpta en pierre l'image de la belle et infortunée reine; le pinceau du Titien nous a aussi conservé cette noble figure (1). Depuis la cession faite par Catarina Cornaro, Venise occupait sans contestation le plus beau point d'appui au nord-est de la Méditerranée.

L'entreprise contre Chypre fut dirigée par les plus ardents promoteurs : Lala-Mustapha fut nommé serasker des troupes de débarquement, et Piale-Pascha, commandant en chef des forces maritimes. Ce dernier eut sous ses ordres le kapudan-pascha, Muesin-Alisade; à Lala-Mustapha furent soumis les beglerbegs d'Anatoli, Iskender-Pascha, de Karamanie, Mustapha-Beg, d'Alep, Derwisch-Pascha, de Schehrsol, Mustapha-Pascha, ainsi que les begs rumiliotes de Tirhala, Janina, Ilbeszan, Perserin, et de Morée (2). La flotte était divisée en trois escadres qui partirent successivement dans l'espace de trois mois. En mars, Murad-Reis mit à la voile pour Rhodes avec vingt-cinq galères; en avril, Piale, avec soixante-quinze et trente galiotes (3); et en mai, le kapudan-pascha prit la mer avec trente-six galères, douze fustes, huit mahones, quarante bâtiments de transport pour les chevaux, et quarante vaisseaux appelés karamursales, chargés de troupes, de vivres et d'artillerie (4). Après avoir re-

(1) Foglietta, Paruta, Sagredo.
(2) *Ibid.*, et Gratiani; Aali, v^e événement, fol. 358; Petschewi, fol. 157.
(3) Lusignan et Reinhard.
(4) *Ibid.*
(5) *Ibid.*
(6) Dans Reinhard, t. II, p. 53.
(7) Lusignan, fol. 89.

(1) Dans l'église de San-Salvator se trouve le tombeau, dans le palazzo Manfrini, le portrait.
(2) Aali, fol. 358.
(3) Rapport du baile Barbaro, du 20 avril 1570.
(4) Contarini, Vent., 1595, fol. 5, et fol. 9; Histoire des guerres maritimes, fol. 40.

nouvelé ses provisions à Négrepont, Piale débarqua d'abord à Tine, dans l'espoir de surprendre cette île, et peut-être dans la vue de la réunir au duché du juif favori de Selim, Juan Miquez. Huit mille hommes promenèrent le fer et le feu sur le pays; mais le courage inflexible du commandant Jérôme Paruta sauva pour cette fois la place et l'île de Tine du joug permanent des Ottomans. Piale rembarqua les troupes, et se dirigea sur le golfe de Fenika. Le 1er août, la flotte turque jeta l'ancre devant Limasol, dans le voisinage de l'ancien Amathus, et débarqua librement les troupes. Le provéditeur Nicolo Dandolo, dans son ignorance et son incapacité, avait même défendu au commandant des troupes, Astor Baglioni, d'empêcher avec ses troupes la descente des ennemis (1); et telle fut son imprévoyance, que les paysans libres de l'île ayant formé des corps auxquels était confiée la garde du rivage, il leur avait permis de rejoindre leurs foyers et leurs femmes. On n'avait pas à signaler une ignorance moins déplorable dans le maître de l'artillerie, Jacques de Nores, comte de Tripoli, qui à peine avait vu auparavant une pièce de canon; le comte de Rocas, lieutenant de Baglioni, n'avait pas plus d'expérience militaire (2). La levée en masse des paysans était sous les ordres des frères Singlitico; les cavaliers réguliers, les stradiotes et les irréguliers, les guastatori, étaient commandés par Scipion Caraffa; le colonel des Albanais était Pietro Roncadi (3). Le poste de Leftari, dans le voisinage de Limasol, s'était rendu volontairement à la première sommation, et le serasker Mustapha-Pascha, pour gagner les autres localités, avait ménagé la vie et les propriétés des habitants. Afin de prévenir l'effet de cet exemple, les Vénitiens voulurent châtier rigoureusement l'infidélité de leurs sujets, si facilement réduits au joug ottoman: ils surprirent de nuit Leftari, massacrèrent sans pitié les habitants, et entraînèrent les femmes et les enfants dans les montagnes (4).

(1) Uberto Foglietta; Genova, 1598, l. I, p. 76.

(2) Paruta, Calepio, Foglietta, et le rapport d'ambassade de Constantinople, dans les archives impériales et royales.

(3) Paruta, p. 73 et 79.

(4) Floglietta, p. 81.

Cependant quatre-vingts galères turques s'étaient détachées de la flotte, et avaient fait voile vers la côte de Karamanie, pour y prendre encore des renforts de troupes. Parmi les chefs qui dirigèrent ces opérations, il en est deux dignes d'être nommés, le tschausch Schaaban, renégat styrien, appelé originairement Haraker (1), et Dal-Mohammed, alors secrétaire du divan, plus tard, beglerbeg de Kaffa, connu comme traducteur du Mesneni, qui dans la suite devint maître des requêtes d'Osman-Pacha. Dans la campagne de Schirwan, il avait été pris par les assassins, qui le retinrent longtemps captif au château d'Alamut, leur repaire, et délivré enfin à l'époque de la prise de Tebris. Il a écrit en vers et en prose la conquête de Schirwan. C'était un ami dévoué de l'historien Aali, qui suivit aussi l'expédition de Chypre comme secrétaire privé de Lala-Mustapha (2). Vers le milieu d'août, la grosse artillerie fut débarquée, et après un conseil de guerre dans lequel Piale opina pour le siége de Famagosta, et Mustapha d'abord pour celui de Nikosia, cette dernière entreprise fut résolue (3).

Nikosia, appelée autrefois Kali-Nikosia, et antérieurement encore Limosia, nom grec qui se retrouve aujourd'hui dans le Turc Lefkosche, était la capitale de l'île, au centre de laquelle elle se trouvait. Placée sur un terrain élevé, offrant une circonférence de neuf milles, elle comptait trois cent soixante-cinq églises. Dans la première année du règne de Selim, les Vénitiens avaient rasé l'ancienne citadelle, et converti toute la ville en une place régulière, protégée par onze bastions (4); les murs, sur une étendue de huit mille huit cent quatre-vingts aunes, étaient percés de trois portes. A l'occasion de ces travaux, on avait démoli quatre-vingts églises et le grand couvent dans lequel reposaient les rois de Jérusalem, les Lusignan, les princes et princesses de Galilée et d'Antioche, les sénéchaux, amiraux, connétables et chambellans de Jérusalem et de Chypre, les comtes, barons et seigneurs de Tibériade, To-

(1) Rym, rapport d'ambassade, du 15 avril 1571, dans les archives impériales.

(2) Aali, fol. 359.

(3) *Ibid.*, Gratiani et Calepio.

(4) Hadschi-Chalfa, Histoire des guerres maritimes, fol. 41.

ron, Sidon, Berythe, Cæsarée, Joppé et Nicopolis, seize évêques, archevêques et patriarches; quatre-vingts moines desservaient l'église et le couvent, où se trouvaient des appartements réservés pour le roi et la reine, qui visitaient ce lieu de temps en temps. Les tombeaux de cent quatre-vingts moines et les quatre-vingts églises, les vieilles murailles construites sous les empereurs grecs, et commencées par Constantin, durent céder la place aux nouveaux ouvrages, sur lesquels furent montés deux cents canons (1). Chaque bastion, dont les côtés offraient une étendue de trente pas, pouvait aisément contenir deux mille hommes et quatre pièces d'artillerie (2). La garnison tout entière montait à dix mille hommes, dont quinze cents Italiens, trois mille soldats des États vénitiens de terre ferme, deux mille cinq cents miliciens libres, deux cent cinquante Albanais, et mille nobles chevaliers de Nikosia (3). Le 22 janvier 1570, l'armée se porta sur la place, et près de ses murailles furent rangés cinquante mille fantassins réguliers, dont six mille janitschares, plus deux mille cinq cents cavaliers; avec les akindschis on pouvait compter en tout cent mille hommes (4).

Mustapha divisa son infanterie régulière en sept corps, chacun d'à peu près sept mille hommes, qu'il plaça en face des sept bastions de la ville. Lui-même se posta devant le bastion Costanza, à l'ouest de la porte des Salines; devant le bastion Podocataro, situé à gauche de cette porte, s'établit le beglerbeg d'Anatoli, Iskender-Pascha (5). La droite du serasker, à partir du bastion Davila, devait être attaquée par le beglerbeg déposé de Schehrsor, Musaffer-Pascha; le bastion de Tripoli, par Derwis-Pascha; puis étaient distribués les janitschares avec leur aga et leur kiaja, les beglerbegs de Karamanie et de Sulkadr, Hasan et Mustapha-Pascha. A chacune de ces divisions furent attachées sept pièces de canon, et le siége dura sept semaines, à partir de sainte Marie-Madeleine, jusqu'au jour de la Nativité. Pendant ce temps, Piale croisait avec sa flotte dans les eaux de Rhodes. Alors arriva la nouvelle que le beglerbeg d'Alger, le renégat calabrois Ochiali, appelé d'abord par les Turcs Uludsch-Ali, puis Kilidsch-Ali, après avoir arraché Tunis à la domination apparente des Beni-Hafsz, et au pouvoir réel des Espagnols, était sorti avec ses corsaires, avait capturé quatre galères maltaises, et, chargé de dépouilles, était rentré à Tunis pour réparer ses vaisseaux (1). Les bannières maltaises, plantées comme des trophées devant les murailles de la ville, abattaient le courage des chrétiens; déjà ils avaient repoussé deux assauts; mais dans le troisième, livré le jour de l'Assomption, ils eurent à déplorer la perte de plusieurs officiers (2). Lorsqu'à la fin d'août, Piale revint de sa croisière, le serasker lui adressa un ordre, ainsi qu'au kapudan-pascha, pour avoir cent hommes de chaque galère, afin de terminer le siége d'un seul coup, en frappant avec les forces de toute l'armée (3). Ali fournit ainsi de sa flotte vingt mille matelots et soldats de marine, et l'assaut fut proclamé pour le 9 septembre. Les quatre bastions, de Podocataro, Costanza, Davila et Tripoli, furent attaqués avant la naissance du jour; les troupes se retirèrent sur la place; les habitants se jetèrent aux pieds des Turcs, implorant leur commisération : mais ils furent sabrés sans pitié (4). Le provéditeur tenait encore, avec les autres autorités, dans le palais du gouvernement, lorsque Derwis-Pascha fit pointer six pièces pour battre en brèche ce monument (5). Toutefois, il envoya un moine aux Vénitiens pour les assurer de la vie s'ils se rendaient volontairement; et déjà ces malheureux avaient déposé leurs armes, lorsque les Turcs, voyant revenir le moine, s'élancèrent en fureur, et massacrèrent tout ce qui leur tomba sous la main, le provéditeur lui-même, qui paya ainsi son ignorance et son ineptie (6). Alors éclatèrent toutes les horreurs qui souillent les regards dans une ville prise d'assaut par des

(1) Lusignan, fol. 15.
(2) Paruta, p. 79
(3) *Ibid.*, p. 80; dans Gratiani, p. 129.
(4) Foglietta, p. 87.
(5) Foglietta, Paruta, Gratiani, font de cet Iskender-Pascha le pascha d'Alexandrie; ils transforment Derwisch en Drevis; Fogl., p. 87.

(1) Hadschi-Chalfa, Histoire des guerres maritimes, fol. 41.
(2) Paruta, Gratiani, Calepio, Foglietta.
(3) Paruta, Foglietta, p. 125.
(4) Foglietta, p. 128.
(5) *Ibid.*, p. 129.
(6) *Ibid.*

barbares ; beaucoup de femmes se précipitèrent du haut des toits ; un grand nombre poignardèrent leurs filles pour les soustraire aux outrages ; il y en eut une qui d'abord immola son fils en s'écriant : « Quoi ! tu irais comme esclave assouvir les passions monstrueuses de maîtres odieux ! » puis elle mit fin à sa propre vie (1). Vingt mille victimes furent égorgées ; deux mille furent chargées de fers et réservées à d'autres maux (2). Durant huit jours, la malheureuse ville fut livrée au pillage et au meurtre. Mais les conquérants furent privés de leur plus riche part du butin, par le courage d'une femme grecque ou vénitienne, dont l'action doit vivre à jamais dans l'histoire, quoique le nom et l'origine de l'héroïne soient restés inconnus. Les galions du grand vesir Mohammed-Pascha, et deux autres bâtiments chargés des dépouilles les plus riches, portant des canons, de l'argent, de l'or et de nobles esclaves, étaient à l'ancre dans le port, prêts à partir. La chrétienne, altérée de vengeance, y mit le feu ; la chambre aux poudres du vaisseau du grand vesir sauta en l'air ; deux autres bâtiments brûlèrent ; mille femmes esclaves périrent dans cet incendie ; quelques matelots à peine s'échappèrent à la nage (3). La prise de Nikosia fut suivie de celle de Paphos et de Limasol, de Tusla (Larnaka), sacrée aux yeux des moslims, à cause du tombeau de la cousine du prophète Omim-Haram, situé dans le voisinage. Puis tomba Cercine, l'ancienne Karkynia, fameuse dans l'antique histoire de Chypre, comme chef-lieu de l'un des neuf royaumes, dans l'histoire plus récente, par la vigoureuse défense de Charlotte de Lusignan (4). Le beglerbeg de Meraasch fut détaché vers Famagosta pour sommer la place ; au lieu de lettre il envoya la tête de Dandolo. Musaffer-Pascha fut laissé par le serasker pour occuper Nikosia avec deux mille hommes ; Lala-Mustapha lui-même assista, dans l'église de Sainte-Sophie, à la prière solennelle du vendredi, et marcha trois jours après sur Famagosta.

Un petit ouvrage élevé pour canonner la ville et les vaisseaux du port annonça aussitôt aux habitants de Famagosta la ferme résolution du serasker de ne point abandonner le siége, même pendant l'hiver qui s'approchait (1), quoique la flotte, sous les ordres du vesir Piale et du kapudan-pascha Ali, fit voile alors pour Constantinople [6 octobre], et qu'on laissât seulement le beg de Rhodes, Hamsa-Beg, avec quarante galères pour le service de l'armée (2). Mustapha se contenta de rester pendant l'hiver devant la place pour intercepter les convois, et au printemps, un renfort de troupes le mit en état de commencer vigoureusement le siége. Malgré sa présence, douze galères vénitiennes parvinrent à introduire dans Famagosta des troupes et des vivres, à détruire quelques bâtiments turcs, et à capturer celui qui apportait de Constantinople la solde de l'armée [23 janvier 1571] (3). En punition de la négligence de l'escadre d'observation, le beg de Chios fut décapité, celui de Rhodes fut privé du fanal que les begs de la mer avaient seuls le droit de placer à leur mât ; le beg de Negrepont eut ordre d'aller, avec tous les bâtiments destinés à des croisières dans l'Archipel, attendre à Chios l'arrivée du kapudan-pascha. Ali quitta Constantinople avec quarante galères ; le beg de Negrepont vint avec un même nombre de bâtiments, et lorsqu'ils eurent réuni leurs forces à Chios, ils allèrent aborder à Chypre au commencement d'avril (4). Mustapha avait mis la plus grande activité à transporter, avec les karamursales et les mahones, des troupes du continent dans l'île. Le 16 avril il passa en revue son armée, et jusqu'au milieu de mai, les travaux des tranchées furent poussés avec une rapidité incroyable ; quarante mille akindschis s'y employaient continuellement, sans que les assiégés fussent en état de les empêcher ; en même temps les Ottomans élevèrent dix bastions, pour tirer de là sur la ville (5). Soixante-qua-

(1) Gratiani, p. 157.
(2) *Ibid.*, p. 159.
(3) *Ibid.*, p. 161, et l'Histoire des guerres maritimes, fol. 41.
(4) Gratiani, p. 162, et Histoire des guerres maritimes, fol. 41.

(1) Vera e fidelissima narrazione dell' espugnatione e defensione di Famagosta, par Calepio, réduit en esclavage dans ce siége, dans Lusignan, fol. 112.
(2) Hadschi-Chalfa, Histoire des guerres maritimes, fol. 41.
(3) Lusignan, fol. 113.
(4) Contarini, fol. 22.
(5) Contarini et Foglietta, p. 231.

torze canons, dont quatre pièces monstres, dirigeaient leur feu de cinq batteries contre les tours de la ville et les sept bastions dressés derrière les murailles. L'artillerie des assiégés était dirigée par le grand maître Martinengo, nom déjà illustré au siége de Rhodes par l'invention de nouveaux moyens de défense. Le commandant de la ville et de la citadelle était Marco-Antonio Bragadino, qui avait pour aide son frère Giovanni Andrea. Ettore Baglioni était capitaine général, Giovanni-Antonio Quirini, payeur de l'armée (1). Pour se débarrasser des bouches inutiles, Bragadino ordonna de faire sortir huit mille habitants, qui se distribuèrent sur divers points de l'île sans que les assiégeants y missent obstacle; il ne resta que sept mille hommes en état de combattre, moitié Italiens et moitié Grecs (2). Le siége dura deux mois et demi; des deux côtés y furent déployés beaucoup d'activité et un grand acharnement. Les pertes considérables subies dans six assauts (3) n'avaient point refroidi l'ardeur des assiégeants, ni affaibli la fermeté des assiégés. Mais lorsqu'il s'agit d'une septième attaque, il ne se trouvait plus que sept tonneaux de poudre dans la place (4). Après un long conseil de guerre, il fut donc résolu de négocier [2 août 1571]. Le kiaja du serasker et celui de l'aga des janitschares vinrent comme otages dans la ville, en échange de deux nobles qui furent reçus avec honneur par le fils du serasker, revêtus d'habits d'étoffes d'or, et traités dans la tente de l'aga des janitschares (5).

La capitulation fut signée le jour même, et aussitôt l'on s'occupa d'exécuter les conditions. Les assiégés pouvaient se retirer librement avec leurs biens, cinq canons et quinze chevaux pour les trois chefs supérieurs. Ceux qui voudraient rester seraient garantis dans leur vie, leurs propriétés et leur honneur. Quatorze vaisseaux reçurent ordre de prendre aussitôt les Chypriotes, et de les transporter à Candie. L'armée turque se retira de trois milles de la place, et manifesta son estime pour la valeur des assiégés par l'accueil amical fait à ceux que la curiosité attirait dans le voisinage. Dans l'espace de trois jours, la ville fut évacuée et tout embarqué, à l'exception des trois commandants. Le quatrième jour, Bragadino envoya dire au serasker, par Enrique Martinengo, neveu du maître de l'artillerie, qu'il était prêt à se rendre auprès de lui le soir, et à lui remettre les clefs de la ville [5 août 1571]. Mustapha parut accueillir ce message avec bienveillance, exprima combien il serait enchanté d'apprendre à connaître personnellement de si vaillants hommes. Trois heures avant le coucher du soleil, Bragadino, Baglioni, Quirini et Martinengo se rendirent dans le camp turc; Bragadino marchait le premier, vêtu de pourpre, sous un parasol rouge; puis venaient dix des premiers capitaines. La réception fut amicale, l'entretien sans contrainte (1); mais tout changea brusquement d'aspect, lorsque Mustapha, pour les vaisseaux qui devaient transporter la garnison à Candie, réclama le jeune Quirini comme otage, et que Bragadino le refusa nettement, obstinément, avec des paroles plus rudes qu'il ne convenait à sa situation. Mustapha éclata en injures et en malédictions, redemandant cinquante pèlerins moslims dont l'inviolabilité avait été stipulée dans la capitulation, et qui pourtant avaient été probablement égorgés depuis. Bragadino nia ou justifia le meurtre ou l'embarquement des moslims, et refusa toujours avec un courage inébranlable et des paroles offensantes de livrer les otages. Là-dessus Mustapha, furieux, ordonna de charger de liens tous les Vénitiens, et de les conduire devant la tente; à leur sortie, ils furent mis en pièces, à l'exception de Bragadino, auquel on se contenta, pour le moment, de couper les oreilles et le nez. Dix jours après, un vendredi, l'infortuné, placé sur un siége, avec une couronne à ses pieds, fut hissé au grand mât de la galère du beg de Rhodes, puis plongé dans l'eau, retiré et replongé de nouveau, parce que, prétend l'his-

(1) Lusignan, fol. 120; Paruta, Foglietta.

(2) Paruta, p. 183.

(3) Les six assauts livrés les 20 et 29 juin, 9, 14, 20 et 30 juillet, ont été longuement décrits par Lusignan, Foglietta et Contarini.

(4) Lusignan sesto assalto, fol. 118.

(5) Lusignan, *ibid.*; Paruta, p. 194; Foglietta, p. 252; Gratiani, p. 313; Aali, fol. 360; Histoire des guerres maritimes, p. 46; Petschewi, fol. 156.

(1) Paruta, p. 196; Foglietta, p. 252; Gratiani, p. 305; Contarini, fol. 30; Crispio, dans Lusignan, fol. 119.

torien turc (1), il avait traité ainsi des prisonniers turcs; ensuite on lui attacha au cou deux paniers qu'il dut porter remplis de terre sur les deux bastions, pour aider à leur rétablissement (2). Chaque fois qu'il s'approchait du serasker, il devait s'incliner jusqu'à terre. Enfin il fut conduit sur la place, devant le palais de la signoria, attaché au poteau du pilori, où jadis des esclaves turcs étaient fouettés. Là, couché par terre, il fut écorché vif, «parce que, dit l'atroce vainqueur, celui qui a versé le sang des moslisms doit répandre le sien à grands flots.» Sans pousser de plaintes, Bragadino, au milieu des tortures et des supplices, récitait à haute voix le *miserere*, et après avoir prononcé ces mots : «Mets en moi un cœur pur, ô Seigneur!» il rendit l'âme (3). «Où est ton Christ? qu'il vienne à ton aide maintenant!» lui criaient le bourreau et le serasker. Trois cents chrétiens qui se trouvaient dans le camp furent massacrés. Les otages envoyés avant la signature de la capitulation auraient subi le même sort, si l'eunuque du serasker ne les eût dérobés à la première fureur de son maître, soit par compassion, soit afin de les réserver pour le harem : en effet, Enrique Martinengo ne fut pas livré au bourreau, mais au fer de l'opérateur, qui le réduisit à l'état d'éternelle impuissance. Tous les hommes qui avaient été déjà embarqués furent enlevés des vaisseaux de transport comme esclaves. N'étant pas encore satisfait par la mort ignominieuse de Bragadino, le serasker ordonna d'écarteler le corps, d'en attacher les parties aux quatre grandes batteries, et de promener dérisoirement la peau bourrée de foin dans le camp et dans la ville. Cette sorte de mannequin fut placée sur une vache, et portée ainsi par la ville, sous le parasol rouge qui était tenu au-dessus de la tête de Bragadino lorsqu'il vint dans le camp, ensuite attaché à la vergue d'une galère, pour servir d'épouvantail aux chrétiens (4); enfin ces malheureuses dépouilles, avec les quatre têtes salées de Baglioni, du capitaine général Bragadino, de Luigi Martinengo et de Quirini, furent enfermées dans une caisse, et envoyées en présents au sultan. A Constantinople, la peau du défenseur de Famagosta fut exposée dans le bagne, à la vue des esclaves chrétiens. Enfin elle parvint à Venise, où elle fut déposée au panthéon des grands hommes de la république, dans l'église de Saint-Jean et Saint-Paul, dans une urne (1). Quant aux ossements des malheureux martyrs de la fureur des Turcs, ils furent recueillis, et sont maintenant dans l'église de Saint-Grégoire.

Toutes les allégations des historiens ottomans pour justifier cette action infâme de Mustapha ne peuvent aucunement l'excuser; car s'il avait été emporté à la colère par la réponse intrépide de Bragadino, dès le premier accès il aurait dû être apaisé par le sang des nobles venus dans sa tente sur la foi de sa parole ; il n'aurait point dû attenter à la liberté des chrétiens déjà embarqués, et si Bragadino, par des paroles irréfléchies, l'avait en effet provoqué, il aurait dû tomber avant tout victime de la fureur irritée. Mais il fut réservé pendant douze jours, par une infernale cruauté, et la capitulation fut violée sur tous les autres points avec autant d'infamie que par le meurtre des chefs militaires. L'action de Mustapha fut donc le résultat d'une perfidie calculée : elle était bien digne de l'homme atroce dont les conseils avaient amené la guerre entre les frères, et poussé au meurtre des enfants de Bajesid; elle était, d'ailleurs, selon l'esprit du fetwa, qui autorisa cette guerre par la raison que la foi ne devait pas être gardée aux chrétiens, s'il y avait avantage à la violer. Au reste, de tels faits, si atroces qu'ils soient, paraîtront moins étonnants, si l'on se reporte au siècle dans lequel ils se produisirent. L'influence des passions dominantes de Selim et de Mustapha se fait sentir dans la nomination aux places de juges de Chypre, conférées aussitôt après la conquête de Nikosia. Le juge Ruhi et le mufti Ekmel, tous deux beaux esprits, et adonnés au vin et à d'infâmes débauches, tinrent des cabarets publics; le mufti avait cou-

(1) Aali, Petschewi., fol. 159.

(2) *Ibid.*, Foglietta, p. 253; Contarini, fol. 31.

(3) Sagredo, 1688; Venet., p. 393.

(4) D'après la lettre de Nestore Martinengo, dans la Relazione di tutto il successo, etc...; Venezia, 1572, p. 4; Calepio, dans Lusignan, fol. 119; Paruta, p. 197; Foglietta, fol. 252; Gratiani, fol. 316; Contarini, fol. 31.

(1) Antonio Cicogna, Iscrizioni veneziane, fascicolo III; Chiesa di San-Gregorio, p. 262 et 264, dans l'Académie des beaux-arts.

tume d'aller boire dans la matinée chez le juge, et celui-ci se rendait après midi chez le mufti pour se livrer à la même occupation; les soldats débattaient entre eux la question de savoir quel était le meilleur vin, celui du juge ou celui du mufti (1). Les musulmans, comme les autres hommes de guerre, enfoncèrent les caves, et se baignèrent dans le vin de Chypre. Mustapha força de plus les tombeaux de la cathédrale de Saint-Nicolas, fit disperser les cendres et les ossements, briser les images des saints, et commettre de monstrueuses souillures dans le sanctuaire (2). Par un raffinement de cruauté et de fanatisme, il avait remis le supplice de Bragadino au vendredi, fête de la transformation de l'église en mosquée [17 août 1571]. Ce jour, consacré dans l'antiquité au service de Vénus, et ensuite institué par Mohammed comme le jour de fête des moslims, revit cette fois à Chypre toutes les scènes de débauche effrénée qui jadis avaient souillé les fêtes et les mystères de la déesse, et les sacrifices humains sur les autels des dieux. Toutes les tyrannies qui avaient accablé les habitants de l'île sous leurs rois, sous les Persans, les Égyptiens et les Arabes, semblèrent reprendre leurs forces par la conquête des Turcs. Huit jours après le martyr de Bragadino, le bourreau quitta l'île, et quoique la conquête eût coûté cinquante mille hommes, il entra pompeusement en triomphateur à Constantinople (3). Les revenus de Chypre, dont l'application à la Mecque et à Médine par les sultans tscherkesses avait fourni un prétexte à la guerre, et dont le juif Miquez avait espéré se saisir, furent attribués au grand vesir (4); plus tard la plus grande partie des revenus fut comprise dans l'apanage de la sultane mère (walidé).

Durant le siége de Famagosta, les flottes turques firent aussi une guerre très-active sur la côte de Dalmatie. L'amiral vénitien Veniero, aussitôt après la déclaration de guerre, et le débarquement des Turcs à Chypre, avait bien enlevé par surprise Sopoto, sur le littoral dalmate (1); mais le kapudan-pascha Ali, et le renégat calabrois Ochiali, ravagèrent Candie et Cerigo (2), l'ancienne Cythère. De Navarin, la flotte jeta ses essaims de pillards sur Zante et Céphalonie, et envoya ensuite de Butrinto quarante galères contre Sopato. Ochiali captura, près de Corfou, les galères de Michel Barbarigo et de Piero Bertolazzi, puis les galères Leza et Moceniga. Ali mit à terre à Sopoto quinze cents janitschares et sipahis, dont un tiers périt en essayant de surprendre Sopoto (3). Dulcigno, pressé vivement par terre et par mer, se rendit à Ochiali et Ali-Pascha; Antivari tomba entre les mains des Turcs par la lâcheté de l'ambassadeur Alessandro Donato; Budra par acte de son podestat. Le kapudan-pascha prit position avec vingt galères devant Castelnuovo; mais les deux renégats calabrois Ochiali et Caracosa, appelés par les Turcs Uludsch-Ali et Karagœs, ravagèrent Lesina et Curzola (4). Vers le milieu du mois d'août, ces deux corsaires parurent à Valona avec un riche butin enlevé de Lesina, tout fiers d'avoir arraché de l'église de la madone de Lesina le fanal du provéditeur Canale. De Valona, le kapudan-pascha Ali envoya deux galiotes du côté de la Sicile, puis se dirigea vers Saseno, d'où il ne voulut pas s'éloigner avant d'avoir des nouvelles de Constantinople, ou au moins de savoir quelque chose sur la flotte des puissances chrétiennes confédérées (2).

Après la chute de Nikosia, Mohammed, le grand-vesir, par crainte d'un changement dans la fortune des armes, et de la formation d'une ligue entre les États chrétiens, menaçante pour la puissance maritime des Ottomans, ou par envie peut-être des succès de son rival, le serasker Mustapha, dans la conquête de Chypre, avait laissé tomber quelques paroles de paix devant le baile vénitien; et ce magistrat avait aussitôt expédié six chanceliers à Venise, de-

(1) Aali, fol. 360, et d'après le même, Hasanbegsade. dans Mouradjea d'Ohsson, l. IV, p. 51.
(2) Contarini, Paruta, Gratiani.
(3) Paruta, p. 198; Coutarini, fol. 31.
(4) Mouradjea d'Ohsson, l. VII, p. 181.

(1) Foglietta, l. I, p. 74.
(2) Contarini; Venez., 1645, fol. 26, et Paruta, p. 155.
(3) Contarini, fol. 29; Paruta, fol. 103.
(4) Paruta, p. 168.
(5) Coutarini, fol. 33; Hadschi-Chalfa, Histoire des guerres maritimes, fol. 42.

mandant l'envoi d'un négociateur (1). En même temps le plénipotentiaire français Grascinan, se rendant de Constantinople à Paris, passait par Venise, avec des lettres du sultan pour Charles IX, lesquelles exprimaient le désir du rétablissement de la paix par la médiation de la France (1). La république envoya donc Giacopo Ragazzoni à Constantinople, et laissa voir pendant quelque temps du refroidissement pour la sainte ligue, poursuivie avec un zèle si ardent par le pape. Les négociations de Ragazzoni à Constantinople pour le rétablissement de la paix, et de Colonna pour donner plus d'énergie à la guerre, se heurtèrent, et firent que, durant un certain temps, on n'avança que lentement, soit vers un accommodement, soit dans la conclusion de la sainte ligue (3). Mais bientôt les dévastations des flottes ottomanes à Candie, et l'activité du siége de Famagosta avaient mis fin à l'irrésolution du sénat. Le 25 mai 1571 fut signée la sainte alliance offensive et défensive contre les Turcs, ennemis héréditaires et perpétuels du nom chrétien, entre le pape, le roi d'Espagne et le doge de Venise, et le 28 juillet on la proclama (4). L'ambassadeur français, en route pour Constantinople, tenta vainement d'ébranler la république dans sa décision. C'était la treizième fois depuis l'origine de l'empire ottoman que des puissances chrétiennes se réunissaient contre l'ennemi héréditaire de la foi du Christ, dans une croisade qui maintenant fut appelée ligue sainte (5), et toujours le pape et Venise avaient été les promoteurs de ces alliances: les escadres des trois puissances firent leur jonction dans le port de Messine.

Don Juan d'Autriche, qui, par l'élévation des pensées, la valeur et les traits, semblait reproduire son père Charles V, vint à la fin de septembre avec soixante-dix galères espagnoles, six maltaises et trois savoyardes; Marco-Antonio Colonna, duc de Paliano et de Tagliacozzo, avec douze bâtiments du pape; Sébastien Veniero, amiral vénitien, amena cent huit galères et six énormes galeasses (1). Le conseil de guerre ne sut d'abord décider si la flotte devait se tourner vers Valona, Castelnuovo ou Santa-Maura. Veniero et don Juan, capitaine général de toutes les forces combinées, levèrent les doutes, et l'on résolut de s'avancer du côté de l'Archipel. On fit voile d'abord pour Gumenizze, que les Turcs nomment Hulumidsch, en face de Corfou, puis pour Alexandrie, l'ancienne Samos, et Céphalonie (2). La flotte turque, forte de trois cents voiles, dont deux cent quarante galères, quarante galiotes, vingt petits bricks, était à l'ancre dans le golfe de Lépante, sous les ordres du vesir serasker des troupes de débarquement, Pertew-Pascha, du kapudan-pascha Muesinsade-Ali, du beglerbeg d'Alger Uludsch-Ali (Ochiali), du beglerbeg de Tripoli Dschaafer-Pascha, du fils de Barberousse, Hasan-Pascha, et de quinze autres sandschakbegs, qui avaient droit, comme princes de la mer, d'attacher des fanaux aux mâts de leurs vaisseaux. Pertew et Uludsch-Pascha n'étaient point d'avis d'engager le combat avec la flotte ennemie, parce que leurs équipages n'étaient pas complets; mais l'ardeur présomptueuse du kapudan-pascha, revêtu du commandement suprême sur mer, entraîna la flotte à sa perte. Dans la nuit du 6 au 7 octobre, les chrétiens levèrent l'ancre, et le lendemain, à une heure après midi, ils parurent à la hauteur de cinq petites îles, appelées Echinœ par les Grecs, et maintenant connues sous le nom de Curzolari, situées en face de la côte d'Albanie et de l'embouchure de l'Achelous (aujourd'hui Aspropotamos). Une frégate, envoyée la veille du côté de Lépante, ayant annoncé que l'ennemi était proche, don Juan fit arborer à son mât d'artimon une bannière verte de

(1) Foglietta, p. 183.
(2) Paruta, p. 121.
(3) Foglietta, p. 186.
(4) Paruta, p. 163.
(5) Première croisade sous Urbain V, chute de Smyrne, 1344; deuxième, d'Urbain V contre Murad Ier; troisième, de Grégoire XI, bataille de Nicopolis, 1396; quatrième, d'Eugène IV, bataille de Varna, 1444; cinquième de Calixte III, délivrance de Belgrad, 1445; sixième, de Pie II, 1464; septième, de Sixte IV, conquête de Smyrne, Satalia, 1472; huitième, d'Innocent VIII, contre Bajesid II; neuvième d'Alexandre VI contre le même, 1501; dixième, de Léon X, contre Suleiman Ier, 1520; onzième, d'Adrien VI, immédiatement avant la bataille de Mohacs, 1526; douzième, de Paul III, 1539.

(1) Lettera del clarissimo S. Girolamo Diedo; Venezia, 1588, fol. 4.
(2) *Ibid.*, fol. 9; Foglietta, l. III, p. 341; Paruta, p. 206.

forme carrée, comme signal à ses bâtiments de se mettre en ordre de bataille (1). Giovanni Andrea Doria, avec cinquante-quatre galères formant l'aile droite, avait le premier débouché en pleine mer en passant entre deux écueils des Curzolari (2), et son mouvement trompa la flotte turque sur la véritable force des chrétiens, parce que leur aile gauche était encore masquée par les Curzolari. Cette division, formée de cinquante-trois galères sous les ordres du provéditeur Barbarigo, rasa les îles appelées Petalia ou Villa-di-Marmo en s'avançant vers l'embouchure de l'Achelous, absolument en face du cap Villa-di-Marmo, qui depuis ce jour a reçu des marins chrétiens le nom de Mauvaise-Pointe (mal cantone), et des Turcs, celui de Pointe-Sanglante (kanlu burun) (3). Entre ces deux divisions, était formé, en demi-lune, le corps de bataille de soixante-six galères, dont une sous les ordres de Ferrante Caraccioli, comte de Biccari, qui a décrit avec talent les hauts faits de don Juan d'Autriche (4). L'arrière-garde, de trente galères, était commandée par don Alvaro, marquis de Santa-Croce. En avant de la ligne principale de bataille se tenaient les trois amiraux des alliés, au centre, don Juan d'Autriche, ayant à sa droite Marco-Antonio Colonna, à sa gauche Sebastien Venier; tout près de Colonna était postée la capitana génoise commandée par Ettore Spinola, ayant à son bord Alessandro Farnese, duc de Parme, et tout contre Venier la capitana savoyarde conduite par monseigneur di Legni, portant en outre le duc d'Urbino; immédiatement derrière don Juan était le vaisseau du vice-amiral espagnol, le grand commandeur de Castille; l'extrémité de la ligne de bataille, du côté de l'aile droite, était occupée par le vaisseau amiral maltais, sous les ordres du prince de Messine, et celle de gauche, par la capitana de Lomelini (5). L'aile droite des Turcs était commandée par Uludsch-Ali, beglerbeg d'Alger, l'aile gauche, par Mohammed-Schaulak, beg de Négrepont; en avant de la ligne principale de bataille, en face des trois amiraux chrétiens, était posté le kapudan-pascha Meusnisade-Ali, ayant à sa droite le vesir serasker Pertew, à sa gauche le trésorier de l'armée (1).

Les deux armées navales se considérèrent quelque temps avec admiration. La flotte chrétienne était forte de plus de deux cents voiles, celle des Turcs en comptait environ trois cents. Le soleil brillant d'un vif éclat, les Ottomans étaient éblouis par le reflet des casques, des cuirasses, et des boucliers d'acier poli de leurs adversaires (2). Les alliés, de leur côté, étaient émerveillés des couleurs vives et variées des bâtiments et des équipages, des fanaux dorés, des bannières de pourpre ornées d'inscriptions brodées en or et en argent, des pavillons des vaisseaux amiraux portant le glaive à deux tranchants d'Ali, les étoiles, la lune, et le chiffre entrelacé du sultan. Enfin l'amiral turc interrompit le silence par un coup de canon à poudre, comme salut et invitation au commandant des confédérés de le reconnaître de la même manière (3) : don Juan répondit par un boulet de gros calibre. L'action s'engagea à l'aile gauche des chrétiens, où Mohammed-Schaulak et Giaur-Ali assaillirent la galère de Barbarigo par une grêle de traits. Il était quatre heures et demi après midi (4) quand Ali, le kapudan-pascha, fondit sur le vaisseau de don Juan; mais il se trouva pris entre l'amiral chrétien et le vaisseau de Venier. Pertew-Pascha voulut s'attaquer à Colonna (5). Trois cents janitschares et cent arbalétriers du vaisseau amiral turc luttèrent vaillamment contre les quatre cents arquebusiers sardes placés à bord du vaisseau amiral de don Juan (6). L'action dura une heure ; le kapudan-pascha tomba frappé d'une balle, et les soldats espagnols se rendirent maîtres du vaisseau. Le ka-

(1) Diedo, fol. 13.

(2) Diedo, fol. 14; Contarini, Foglietta, Paruta, p. 210.

(3) Diedo, fol. 15; Hadschi-Chalfa, Histoire des guerres maritimes, fol. 43.

(4) Ferrante Caraccioli, conte di Biccari, scrittor di questa istoria, il qual, con la sua galea, andava a destra di quella del Quirino; commentarii delle guerre fatte con Turchi, p. 31.

(5) Contarini, fol. 36; Diedo, Paruta, Foglietta, p. 349.

(1) Contarini, fol. 50.

(2) Diedo, fol. 17.

(3) *Ibid.*

(4) Diedo, fol. 19. Le soleil baissait à l'occident.

(5) Diedo, Paruta, Foglietta, Contarini, Gratiani, Sagredo.

(6) Contarini, fol. 52.

pudan-pascha respirant encore, et les invitant à descendre dans la cale, où ils trouveraient de l'argent, l'un d'eux lui abattit la tête, qui fut portée à don Juan. Le prince repoussa avec horreur le soldat qui la lui présentait, et ordonna de jeter un pareil trophée à la mer; néanmoins on la plaça sur la pointe d'une lance (1). Karagœs et Mahmud soutinrent le combat avec quatre autres vaisseaux portant fanal, en sorte que le marquis de Santa-Croce accourut avec l'arrière-garde pour aider les trois vaisseaux amiraux. Les galères de Pertew et de Karagœs furent prises. Karagœs périt; Pertew s'échappa à la nage, et s'enfuit ensuite sur une chaloupe (2). Le dernier engagement eut lieu entre l'aile droite des chrétiens sous Doria, et la gauche des Turcs sous Uludsch-Ali; ce fut aussi le plus court : Uludsch-Ali, après avoir enlevé la capitana de l'ordre de Malte, et abattu de sa propre main la tête au commandeur (3), ne sauva que quarante galères de la défaite générale de la flotte. Deux cent vingt-quatre bâtiments ottomans étaient perdus; quatre-vingt-quatorze avaient été jetés à la côte et incendiés; cent trente étaient tombés entre les mains des alliés, avec cent dix-sept grosses pièces de canon et deux cent cinquante-petites, et trois mille quatre cent soixante-huit esclaves (4); quinze mille chrétiens virent briser leurs chaînes (5). La perte totale des Turcs, en hommes, fut évaluée à trente mille; les alliés eurent à regretter quinze galères et huit mille vaillants marins et soldats. On compta parmi les morts le provéditeur Barbarigo, qui périt des suites de ses blessures le troisième jour, et vingt-neuf nobles vénitiens des premières maisons, tels que Trissino, Cornaro, Veniero, Pasqualigo, Contarini, Loredano (6), Quirini, le prieur de Malte, et le grand commandeur d'Allemagne du même ordre (7). Parmi les prisonniers, on peut signaler le Florentin Bongiani Gianfigliazzi, car son esclavage chez les Ottomans le conduisit plus tard (1) au poste d'ambassadeur de sa patrie près de la cour de Murad III. Au nombre des blessés, se trouva l'immortel auteur de *Don Quijote,* Cervantes (2), qui perdit là le bras droit. Les Turcs comptèrent parmi les morts, outre le kapudan-pascha Ali, les sandschakbegs de Tschorum, Karahiszar, Angora, Nicopolis, Lépante, Chios, Mitylène, Ssugadschik, Biga, Alexandrie, l'inspecteur et le kiaja de l'arsenal, et plusieurs de leurs principaux capitaines de vaisseaux; parmi les prisonniers, Mohammed, petit-fils de Ssalih, beglerbeg d'Alger, les sandschakbegs Giaur-Ali et Dschaafer, les deux fils d'Ali, kapudan-pascha, et plusieurs autres agas de renom (3). Les fanaux d'or, les bannières de pourpre avec des inscriptions d'or et d'argent, les étoiles et la lune, les queues de cheval du serasker, furent les trophées de la bataille de Lépante, la plus fameuse dont les annales des peuples aient gardé la mémoire. Marco-Antonio Colonna entra dans Rome en triomphateur, monta au Capitole, et consacra une colonne d'argent à l'autel de la reine du ciel (4). Le sénat lui érigea une statue de marbre, et le trésor public fit les frais de dorures et de magnifiques peintures dont on décora le plafond de l'église *Ara in cœlis* (5). A Venise, dans l'église Saint-Jean et Saint-Paul, une chapelle particulière fut consacrée à perpétuer le souvenir de la sainte ligue et du très-glorieux triomphe des chrétiens : le ciseau de Vittoria et le pinceau de Tintoretto en font encore aujourd'hui un des plus précieux objets dont puisse s'enorgueillir l'ancienne dominatrice de l'Adriatique (6). La façade de l'arsenal fut décorée de sculptures représentant une entrée triomphale, et sur le faîte de l'édifice fut dressée la statue de sainte Justine (7), parce que l'armement maritime était sorti de

(1) I commentarii delle guerre fatte con Turchi, da S. Giov. d'Austria, scritti da Ferrante Caraccioli, conte di Biccari, p. 39.

(2) Hadschi-Chalfa, Histoire des guerres maritimes, fol. 43.

(3) Hadschi-Chalfa lui attribue cet exploit, dans l'Histoire des guerres maritimes, fol. 43.

(4) Diedo, fol. 27.

(5) *Ibid.*, fol. 26.

(6) *Ibid.*, au même lieu.

(7) Caraccioli, p. 40.

(1) Caraccioli, au même lieu, et p. 41.

(2) Florian, Vie de Cervantes.

(3) Mahamut, Mohammed; Caur-Ali, Carabiugh, Karabatak ; mais ce dernier n'était pas, comme le dit Diedo, beg de Chios; ce beg s'appelait Firdews.

(4) Ara cœli, Caraccioli, p. 54.

(5) Décrit dans toutes les topographies de Venise.

(6) *Ibid.*

(7) Gratiani, De bello Ciprio, p. 388.

là, et que la victoire avait été remportée le jour de la fête de cette sainte. A Padoue s'éleva, suivant les règles de la simplicité classique, l'église de Sainte-Justine, la plus grande et la plus belle de la ville. Le 7 octobre fut désormais solennisé tous les ans à Venise par le sénat comme une fête religieuse et politique. Le pape Pie V, âme de la sainte ligue, après avoir disposé, comme on l'a vu, une entrée triomphale pour son amiral, lui fit en outre un présent de 60,000 ducats (1); et quant au capitaine général don Juan d'Autriche, il lui appliqua fort heureusement dans le temple du Seigneur les paroles de l'Évangile : « Il y avait un homme envoyé de Dieu, du nom de Jean. »

Malgré tant d'enthousiasme, cette victoire si glorieuse resta presque sans résultat, par suite de la désunion et de la négligence des chrétiens qui l'avaient remportée ; c'est l'observation de la plupart des historiens. D'un autre côté, cet événement mit en relief les ressources de la puissance ottomane, qui se maintint à toute sa hauteur par les soins du grand vesir Mohammed et du mufti Ebusuud, sous un prince abruti comme Selim ; ainsi, avant la bataille, la flotte turque comptait trois cents voiles ; à la suite d'un si grand désastre, quelques mois d'efforts inouïs rétablirent la marine, et l'on vit un nombre presque aussi considérable de bâtiments prêts à prendre la mer. Piale ramena cent vingt vaisseaux et treize galères (2). Au commencement de décembre, Uludsch-Ali, avec les galères échappées, et d'autres qu'il avait ralliées des ports de l'Archipel pour dissimuler l'étendue de la défaite aux yeux de la capitale, forma une force de quatre-vingt-sept voiles, à la tête de laquelle il fit son entrée dans le port de Constantinople (3). Le sultan Selim le nomma kapudan-pascha, et ordonna que désormais il s'appelât Kilidsch-Ali, c'est-à-dire Ali l'épée. Le kapudan-pascha et le grand vesir réunirent leurs efforts pour reformer la flotte. Ils ne décorèrent point l'arsenal de sculptures ; mais, détachant du terrain du jardin impérial qui resserrait l'espace, ils agrandirent le lieu consacré aux constructions, et firent établir huit nouvelles cales voûtées. Là, dans un seul hiver, furent construites cent cinquante galères et huit gabares. Le kapudan-pascha fit observer au grand vesir qu'il était facile de construire des vaisseaux, mais qu'il serait impossible de se procurer en si peu de temps cinq cents ancres, les gréements, et toutes les autres parties du matériel nécessaire à deux cent cinquante bâtiments : « Seigneur pascha (3), répondit Sokolli, le pouvoir et les ressources de la sublime Porte sont tellement infinis, que, si cela était ordonné, il serait possible de se procurer des cordages de soie et des voiles de satin ; demandez-moi ce qui peut manquer pour un seul vaisseau. » Kilidsch-Ali se courba jusqu'à la terre, qu'il toucha du revers de la main, et s'écria, plein d'admiration : « Je savais bien que vous sauriez remettre la flotte dans son ancien état. »

Le baile vénitien, qui, malgré la conquête de Chypre et la défaite de Lépante, était resté à Constantinople, se présenta chez le grand vesir, avec quelques esclaves, pour sonder ses dispositions relativement à la paix ou à la guerre. « Tu viens voir, lui dit Sokolli, où en est notre courage après le dernier accident ; il y a une grande différence entre votre perte et la nôtre. En vous arrachant un royaume, nous vous avons enlevé un bras ; en battant notre flotte, vous nous avez seulement coupé la barbe : le bras retranché ne repousse plus ; la barbe rasée revient plus épaisse (2). » Ce n'était pas de la forfanterie ; c'était la vérité saisissante. Au mois de juin, la flotte turque, forte de deux cent cinquante voiles, prit la mer ; celle des alliés, qui, après de longues hésitations de la part de l'Espagne, parvint enfin à se rassembler, était plus nombreuse ; mais l'avantage du nombre et de l'habileté dans les équipages se trouvait perdu par la négligence et la désunion des chefs. Deux fois les deux flottes se rencontrèrent devant Cerigo, et près du cap Matapan, mais sans qu'il y eût de résultat ; les Turcs se

(1) Diedo, fol. 29.

(2) Extrait du rapport de l'ambassade vénitienne, du 29 novembre 1572, dans les archives impériales.

(3) Rapport de l'ambassade vénitienne, dans les archives impériales.

(1) Hadschi-Chalfa, Histoire des guerres maritimes, fol. 44.

(2) Sagredo, Venez., 1688, p. 404 et 405 ; Gratiani, l. v, 499.

rentrèrent sur Modon et Navarin; les alliés restèrent en station devant Cerigo pour empêcher la jonction des escadres ottomanes. Néanmoins la réunion s'opéra; le prince de Parme dut renoncer au siége de Modon, dont il était chargé; Uludsch-Ali ramena sa flotte à Constantinople, n'ayant perdu que quelques galères (1). En Dalmatie, Soranzo détruisit le fort élevé par les Turcs devant Cattaro (2). Venise, convaincue qu'il n'y avait plus à compter sur l'Espagne, se vit réduite à demander la paix. L'ambassadeur français, Noailles, évêque d'Aix (3), qui se trouvait pour la seconde fois chargé de représenter son roi à Constantinople, rendit les négociations plus faciles par sa médiation, et les instructions données par le conseil des Dix à l'envoyé vénitien pressaient une conclusion. L'interprète de la Porte Oram, et le juif Salomon, médecin du grand vesir, étaient les négociateurs du côté des Turcs; le secrétaire d'État Feridun (4) changea de sa propre autorité l'acte vénitien déjà rédigé, et Barbaro se vit réduit à souscrire aux conditions ainsi modifiées. Le 7 mars 1573, la paix fut enfin conclue par les plénipotentiaires Antonio Barbaro, procurateur et baile, et Aloisio Mocenigo. Tels étaient les articles (5): 1° Venise payait pour les frais de la guerre de Chypre, dans l'espace de trois ans, 300,000 ducats, ainsi qu'elle s'était résignée à le faire à la paix conclue sous le règne de Suleiman, à la suite de la guerre de Corfou; 2° Sopoto était restituée avec toute l'artillerie; 3° le tribut annuel de Zante était porté de 500 à 1,500 ducats; 4° le sultan Selim maintenait la capitulation donnée par le sultan Suleiman, et confirmée par lui-même; 5° le tribut annuel de 8,000 ducats, payé pour Chypre, cessait de plein droit; 6° les possessions ottomanes et vénitiennes en Albanie et en Dalmatie étaient remises dans leurs limites antérieures, qui seraient bien fixées; 7° les marchands des deux nations devaient recouvrer les marchandises et les vaisseaux séquestrés sur eux durant la guerre. Barbaro partit lui-même pour la Dalmatie, afin de présider à la délimitation des frontières; ses fonctions furent remplies par Andrea Badoer, comme ambassadeur extraordinaire, et par Antonio Tiepolo, comme baile. Il semblerait que les Turcs eussent gagné la bataille de Lépante (1).

Après la paix de Venise avec la Porte, don Juan résolut, avec la flotte espagnole, de reconquérir Tunis. Cette entreprise était facile; car, si la ville avait été enlevée par Uludsch-Ali durant le siége de Nikosia, la forteresse de la Goulette était restée entre les mains des Espagnols. Don Juan leva l'ancre le 7 octobre 1572, jour anniversaire de la bataille de Lépante, de Favignana en Sicile. Il se dirigea sur la Goulette, où alors étaient rassemblées quatre-vingt-dix-neuf galères (2). A la nouvelle de l'arrivée de don Juan, les Turcs avaient abandonné la ville, qui devint la proie des Espagnols, avec trente-trois canons. Hamid, fils de Muley-Hasan, rétabli sur le trône de Tunis par Charles V, ce misérable qui avait fait crever les yeux à son père, payé les services de l'empereur par l'ingratitude, et refusé de payer le tribut stipulé, vint maintenant implorer de don Juan son rétablissement dans la souveraineté de Tunis; mais ses prières ne furent point écoutées. Le marquis de Santa-Croce prit possession de la ville et du château, et le frère de Hamid, Mohammed, reçut le titre d'infant et de vice-roi de Tunis (3). Ensuite fut élevé un nouveau fort avec six bastions (4) entre la mer et la ville, où Gabrio Zerbelloni resta comme commandant supérieur avec quatre mille Italiens sous les ordres de Pagano Doria, et quatre mille Espagnols sous Salazar. Il y avait en outre cent chevaux, com-

(1) Sagredo, p. 405-409; Foglietta, l. IV, p. 407-415; Paruta, l. III, p. 242, 269, 273, 281, 287; Gratiani, l. IV; Hadschi-Chalfa, Histoire des guerres maritimes, fol. 44.

(2) Paruta, l. III, p. 301.

(3) Paruta, l. III, p. 312; Flassan, l. II, p. 32.

(4) Sagredo, p. 311, donne à Feridun le nom de Fiœredan.

(5) Le rapport du baile Barbaro, dans la bibliothèque impériale et royale, dans les manuscrits de Rangoni, n° IX, fol. 1-65; Relazione del clarissimo S. Marco Antonio Barbaro, ritornato bailo da Constantinopoli da Selim imperatore dei Turchi, l'anno 1573.

(1) Voltaire, Essai sur les mœurs, ch. XIX.

(2) Caraccioli, l. III, p. 109.

(3) A la bibliothèque impériale, parmi les manuscrits de Rangoni, n° IX, fol. 148-154; Relazione di Tunis e Biserte, con le osservazioni della qualità e costumi degli habitanti, fatta l'anno dopo della impresa di esse per il serinissimo signor don Giovanni d'Austria, 1573.

(4) Caraccioli.

mandés par don Lopez Hurtado di Mendoza. Hamid fut embarqué pour Naples, avec sa femme et son fils.

La conquête de Tunis par les Espagnols, et les nouvelles fortifications ajoutées à cette place, éclairèrent le sultan, le grand vesir, et surtout le kapudan-pascha Kilidsch-Ali, qui avait déjà une fois arraché la ville aux Espagnols. Dix-huit mois après, le 15 mai 1574, la flotte ottomane, forte de deux cent quatre-vingt-dix-huit voiles, sortit de Constantinople. Le kapudan-pascha Kilidsch-Ali avait le commandement supérieur des bâtiments; les troupes de débarquement étaient sous les ordres du conquérant de l'Iemen, Sinan-Pascha, en qualité de serasker (1). Sept mille janitschares, sept mille sipahis, et dix mille soldats syriens irréguliers (2), furent jetés à terre à Tunis. La ville fut pillée durant trois jours (3); puis le siége de la Goulette fut confié au beglerbeg de Tunis, Haider, et celui de Tripoli, à Mustapha-Pascha (4). Après un espace de trente-trois jours, la Goulette fut emportée d'assaut du 2 juillet au 24 août 1574. Deux cents canons, trente-trois bannières, le commandant don Pietro et l'infant de Tunis, tombèrent entre les mains des vainqueurs (5). Cinq mille chrétiens furent passés au fil de l'épée, deux mille furent pris; les Turcs perdirent dans le siége bien des soldats et deux kiajas des janitschares. Afin d'enlever aux Espagnols tout espoir de redevenir maîtres de la Goulette, on fit sauter cette citadelle (6), et ensuite on assiégea le nouveau fort appelé, dans l'histoire des guerres maritimes des Ottomans, le bastion de Tunis. Pagano Doria et Giovanni Sinoghera, tous deux blessés (7), se défendirent en héros. Trois assauts furieux, livrés sur tous les points, furent repoussés (8); au quatrième, le fort fut emporté. Le commandant Gabrio ayant été amené devant Sinan, celui-ci le prit outrageusement par la barbe, et lui demanda comment il avait eu la témérité de vouloir encore défendre le fort aprs la chute de la Goulette. Il restait encore à prendre la tour de l'île, où Pagano Doria et Sinoghera tinrent obstinément. Une telle vaillance leur valut, de la part du kapudan-pascha et du serasker, une sommation écrite qui leur assurait la vie et une libre retraite (1) [13 septembre]. Pagano, doutant de la foi turque, crut devoir plutôt se confier à quatre Maures, en leur promettant 1,000 thalers s'ils le mettaient en sûreté; ils lui coupèrent la tête, et l'apportèrent au serasker. Sinoghera livra à Sinan-Pascha 15,000 ducats de la caisse royale, espérant ainsi empêcher la violation de la foi promise. Néanmoins Sinan déclara que la liberté de la retraité était accordée seulement à ceux qui s'étaient retirés dans la tour de l'île avant la chute du fort, et non point à ceux qui s'y étaient réfugiés après. Sinoghera voulant élever la voix en faveur de tous, Sinan lui montra la tête de Pagano, comme pour l'avertir qu'une telle liberté de discours lui coûterait la vie; Sinoghera ne put donc choisir que cinquante hommes dans la garnison (2).

Il faut maintenant nous porter sur un autre point, et suivre les actions de l'aventurier moldave Iwonia, dont l'audace mérite bien quelque attention de l'historien après les exploits chevaleresques de don Juan. On a déjà vu avec quel soin la Porte avait observé l'union de Bogdan, prince de Valachie, avec la Pologne. L'aventurier Iwonia, qui se donnait pour un fils naturel du woiwode Étienne, mais qui, en réalité, devait être un noble polonais de Masovie, profita de cette circonstance pour obtenir du sultan, sur la demande de quelques boyards, sa nomination comme prince de Valachie, et une armée de vingt mille hommes pour son installation (3). Le roi de Pologne s'employa pour son protégé Bogdan par l'entremise de l'ambassadeur Taranowski près de la Porte, et les grands de Pologne l'appuyèrent d'une manière

(1) Histoire des guerres maritimes, fol. 45; Selaniki, Petschewi.

(2) Caraccioli, p. 118, les appelle crux (kurudschi).

(3) Caraccioli, p. 120.

(4) Histoire des guerres maritimes, fol. 45.

(5) Caraccioli, p. 126; l'Histoire des guerres maritimes porte les deux cents canons à cinq cents.

(6) Histoire des guerres maritimes, fol. 45, et Caraccioli, p. 126.

(7) Caraccioli, p. 128.

(8) *Ibid.*, p. 129 et 130.

(1) Caraccioli, p. 134.

(2) Caraccioli, p. 136; Petschewi, fol. 163; Selaniki, p. 114.

(3) Gorecki dit mille, Lasirki deux mille.

plus efficace avec quelques milliers d'hommes sous les ordres de Mielecki. Il y eut donc des engagements entre des troupes polonaises et des troupes turques en Moldavie. Stanislas Lanckoronski et d'autres nobles polonais repoussèrent les avant-postes turcs, dans une escarmouche, puis se retirèrent sur Chocim, seule place forte qui fût entre les mains de Bogdan (1). Celui-ci envoya le jeune Radetzki auprès d'Iwonia, pour le déterminer à un abandon volontaire de la principauté. Iwonia fit conduire le négociateur à Constantinople, où l'intervention active de l'ambassadeur Taranowski et de son interprète Dziersky auprès du grand vesir ne put le préserver d'être attaché comme esclave à une galère, tant le sultan était irrité de l'irruption polonaise en Moldavie (2). Cependant, le roi Sigismond Auguste était mort le 7 juillet 1572, et avec lui s'était éteinte la race des Piastes. Pour mettre la Pologne à l'abri d'invasions turques et de l'irruption des Tatares, Jasloviecky se vit contraint de livrer Chocim à Iwonia, qui alors contracta paix et amitié avec la Pologne; mais le prince valaque demanda ensuite l'extradition de Bogdan et de son frère Pierre. Les Polonais se trouvèrent soustraits à l'embarras de la première réclamation par la mort de Bogdan, qui, devenu suspect de tendance au protestantisme, fut saisi par ordre d'Iwan le Sevère, cousu dans un sac, et noyé (3); Pierre, adressé à Constantinople, y mourut. Cette fin si brusque donna lieu à des soupçons d'empoisonnement (4). Iwonia se montra tyran furieux en Moldavie, fit enterrer vifs des évêques et des moines, pour se saisir de leurs richesses enfouies. Par une lettre écrite en turc au nom du sultan, il engagea les états polonais à n'élire pour roi aucun membre d'une famille qui lui fût hostile, aucun Autrichien ou Russe; mais en secret, le messager avertit les magnats d'être en garde contre ses artifices. Cet avis sérieux et sincère devait paraître suspect, car Iwonia avait jadis quitté la foi du Christ pour l'islam, et n'était revenu que tout récemment à l'Évangile (1). Déjà le nouveau prince avait signalé l'orage poussé contre lui de Constantinople par les manœuvres du woiwode de Valachie. Un tschausch parut dans le divan de Jassy avec un ferman, réclamant 120,000 ducats au lieu de 60,000, auxquels avait été fixé jusque-là le tribut annuel [21 février 1574]. Iwonia provoqua les boyards à un soulèvement général; ils jurèrent de vivre et de mourir avec leur woiwode (2). Le roi de Pologne, Henri de Valois, et le sénat, refusèrent à Iwonia l'assistance qu'il implorait; l'hetman des Cosaques, Swierzewsky, lui accorda des secours. Trois fois le woiwode et l'hetman battirent les Turcs. Iwonia donna la chasse à son rival à la dignité princière, poursuivit Pierre, d'abord en Transylvanie, jusqu'à Kronstadt, puis se porta sur Brahilow (3). Le commandant turc de cette place, auquel il demandait l'extradition de ce compétiteur fugitif, lui envoya en réponse dix boulets de canon et deux flèches, par quatre messagers: Iwonia fit d'abord couper à ces malheureux les oreilles, le nez et les lèvres, et les fit pendre ensuite par les pieds devant la place. Brahilow fut emporté d'assaut, et le carnage dura quatre jours. Tehin ou Bender, et Bielogrod ou Akkerman subirent le même sort (4). Cependant les Turcs avaient réuni au delà du Danube une armée considérable (5) pourvue de cent vingt pièces de canon; avec 30,000 ducats, ils avaient corrompu le commandant de Chocim, qui s'était engagé à trahir Iwonia. Le 9 juin, l'armée moldave, forte de trente mille hommes, pour la plupart paysans mal équipés, de treize mille cavaliers commandés par Tscharnjetzky, avec quatre-vingts canons, se trouva en face des Turcs à Oblutsch, dans la Bulgarie. Malgré la trahison de Tscharnjetzky, qui, dès le commencement de l'action, avait ordonné à ses cavaliers d'abaisser leurs drapeaux, d'incliner la

(1) Joannis Lasicii historia de ingressu Polonorum in Valachiam cum Bogdano voivoda, a 1572, ad calcem Gorecii, p. 138.

(2) Le même, au même lieu, p. 150.

(3) Istuanfi, l. XXIV.

(4) Le même, *ibid.*

(1) Gorecii descriptio belli Joannis voivodæ Valachiæ, quod, anno 1574, cum Selym II, Turcarum imperatore, gessit. Francofurti, 1578.

(2) Gorecius, p. 35.

(3) *Ibid.*, p. 52.

(4) *Ibid*, p. 56.

(5) D'après Fredro, soixante mille hommes, ce qui est plus probable que les cent deux mille hommes de Gorecki; Engel, Histoire de Moldavie, p. 222.

tête, et de placer leurs casques sur la pointe de leurs lances, la bataille dura trois jours avec des alternatives de fortune (1). Les Turcs offrirent une capitulation que les Cosaques conseillèrent de rejeter, mais que les Moldaves, dévorés par la soif, voulurent accepter. Sept fois Iwonia se fit jurer libre retraite pour les Cosaques, amnistie pour les Moldaves, et la sûreté de sa propre personne, ensuite il se rendit au kapidschibaschi. Celui-ci s'entretint quatre heures avec lui; puis, s'emportant tout à coup à l'occasion d'un mot d'Iwonia, il le frappa de son sabre au visage et au ventre. Les janitschares l'achevèrent, plantèrent sa tête sur une lance, firent écarteler son corps par deux chameaux, trempèrent leurs sabres dans son sang, et se partagèrent ses membres comme des trophées (2). Les Cosaques tentèrent de se frayer un passage les armes à la main; mais tous périrent, à l'exception de six, parmi lesquels se trouva Swierzewsky. Pierre, fils du chef de la Valachie, fut nommé woiwode de Moldavie, et installé par le kapidschibaschi Dschigalasade, fils de Cicala (3). La tête d'Iwonia fut clouée au palais de Jassy pour servir d'épouvantail à ceux qui voudraient imiter son exemple (4).

La paix avec Venise nous conduit maintenant à l'examen des rapports diplomatiques entretenus alors par la Porte, non-seulement avec la république, mais encore avec d'autres puissances européennes, la Pologne, la Russie, la France et l'Autriche. Aloisio Grimani, qui avait été envoyé en Dalmatie pour la délimitation des frontières, trouva que Zara, Sebenico et Spalatro, étaient entièrement dépouillées des territoires en dépendant, dont les Turcs ne voulaient pas se dessaisir. Le baile Soranzo, et Ferhad-Pascha de Bosnie, se rendirent en qualité de commissaires en Dalmatie. Après de longs débats relatifs aux villages appartenant à Zara, Sebenico et Zemonic, les Vénitiens en obtinrent enfin cinquante pour les rattacher à Zara, et trente pour Sebenico, ainsi que le contado de Possidaria (1). Quant à la Pologne, la mission de Taranowsky avait pour objet d'abord le renouvellement de la capitulation [mars 1573], puis des excuses sur les secours prêtés au woiwode de Moldavie Bogdan (2); les deux ambassades de l'évêque d'Aix concernaient la médiation de la France dans la paix avec Venise, et l'installation de Henri de Valois comme roi de Pologne (3). Le grand vesir ne voulut pas qu'il fût accordé d'audience à l'évêque, parce qu'il n'apportait point de présents. L'ambassadeur répondit que si son roi s'était abstenu de ces libéralités d'usage, ce n'était point par un vil calcul d'avarice, mais parce que les Turcs pourraient les considérer comme un tribut. Il l'emporta par sa fermeté, et obtint, non-seulement une audience, mais encore un ferman qui accordait protection aux saints lieux à Jérusalem et aux pèlerins qui allaient les visiter (4). Un envoyé russe d'Iwan apporta des plaintes contre les Tatares [15 septembre 1571], qui s'étaient avancés jusqu'à Moscou, et revint mécontent parce que la Porte n'avait point voulu adresser à son tour une ambassade à la Russie. Un an auparavant, un autre envoyé russe, porteur d'une lettre de son prince, avait été obligé de rester debout pendant toute l'audience (5). Les relations avec l'Autriche étaient plus fréquentes et plus étroites par le commerce sur les frontières, les envois annuels de présents, et les négociations pour le renouvellement de la paix de huit ans qui approchait de sa fin. Durant l'ambassade de Rym, l'empereur envoya le secrétaire Haniwald avec une lettre remplie de plaintes à la Porte. Les Turcs firent plusieurs incursions pour s'approprier le district entre la Theis et Samos, et le pascha d'Ofen invita les habitants du comté de Zips à se soumettre

(1) Engel, p. 224, d'après Gorecki, Fredro, Miron.

(2) Gorecius, p. 109.

(3) Rym, rapport de l'an 1574, dans les archives impériales.

(4) Stryikowsky la vit clouée en 1575; Engel, Histoire de la Moldavie, p. 226.

(1) Sagredo, p. 412, et le rapport de l'ambassade vénitienne, dans les archives impériales.

(2) Rapport de l'ambassade vénitienne, du 10 avril 1572. La première fois il eut son audience le 13 mai 1570 (rapport de Rym); le rapport vénitien est du 3 juillet 1573.

(3) Flassan, 2e partie, p. 33; rapport de Rym et d'Ungnad, de décembre 1573; l'extrait du rapport de l'ambassade vénitienne de 1572.

(4) Flassan, t. II, p. 33.

(5) Rapport du chargé d'affaires Édouard Provisionali, de Constantinople, en date du 14 juillet 1570.

au joug ottoman. Isa, sandschakbeg de Neograd, voulut assujettir Carpona et Bakabanya, que le sultan lui avait attribuées comme une partie de son traitement. Naszuf, woiwode de Szegedin, réclama les villages des alentours appartenant à l'empereur. Sur les frontières de Croatie, les Turcs voulaient rebâtir Marczaly, Szent-Gyœrgy, Zakany, Csurgo, et ils avaient élevé une nouvelle forteresse, Segesd. De ce point, ils ravageaient le pays environnant (1). Dans la Carniole, ils se livraient au pillage sur les rives de la Poigk (2). L'année suivante, le sandschakbeg de Kanisa, Ali-Firus détacha Malkodsch (3), pour attirer le vaillant Gorges Thury hors du château de Vajk, avec cinq mille cavaliers et deux cents fantassins. Thury se défendit en héros, mais il fallut succomber devant la supériorité des forces turques (4). Le château de Gede, près Fulek, surpris à la faveur d'une trahison, fut rasé par le pascha d'Ofen (5) [10 juin 1571]. L'ambassadeur Rym s'affranchit de la coutume introduite par son prédécesseur Albert de Wysz, depuis la conquête de Szigeth, de venir se placer devant la porte de sa résidence, pour s'incliner devant le sultan lorsqu'il passait le vendredi pour se rendre à la mosquée (6). En l'année 1572, le nonce Minkwiz vint pour la seconde fois apporter le présent d'honneur annuel (7). Le 9 juin mourut le fameux interprète Ibrahim, le renégat polonais Strozzeni, qui avait rempli des missions à Francfort, à Vienne, Venise, Paris et en Pologne. Le lendemain, la tête de Thury avec neuf autres, quatorze prisonniers, trois trapeaux, deux dambours, furent présentés comme trophées dans le divan. Le grand vesir ordonna d'ensevelir la tête de Thury comme ayant appartenu à un héros; les autres furent jetées en spectacle au peuple (8). Comme Minkwiz, outre les lettres de créance pour le grand vesir, avait encore une recommandation écrite pour le puissant duc de Naxos, Joseph, Sokolli s'étonna que l'empereur écrivît à un juif qui était, non pas seigneur de Naxos, mais fermier des dîmes sur le vin, qui s'était mêlé des affaires des Vénitiens, peuple de pêcheurs, espèce de juifs eux-mêmes (1).

En Transylvanie, Jean Zapolya, peu de temps avant sa mort, avait vu le tschausch Perwane, renégat hongrois, lui demander, au nom du sultan, ce que ses envoyés faisaient en restant si longtemps auprès de l'empereur (2). Après la mort de Zapolya, Bathory de Somlyo, nommé prince par les États transylvaniens, envoya, par Michel Gyulay, et deux autres représentants, le tribut annuel des 10,000 ducats, après quoi le tschausch Ahmed apporta, en qualité de commissaire à son installation, la bannière et la masse (3). Ahmed revint à Constantinople comblé de riches présents, et avec le Hongrois Sebesi (4); l'année suivante, Kendi vint à son tour pour recommander le prince et le pays à la protection du sultan (5). Dans la même année, Édouard Provisionali, et le seigneur d'Ungnad de Carinthie, apportèreut les présents d'honneur, et en même temps des plaintes relativement à la violation de la paix sur la frontière; ils citaient, par exemple, le pillage de la foire de Simand (6); néanmoins, toutes choses restèrent comme par le passé. En 1572, le seigneur d'Ungnad revint une seconde fois; mais alors il n'était pas seulement porteur des présents d'honneur: il arrivait en qualité d'ambassadeur pour remplacer Rym, et travailler au renouvellement de la paix qui devait expirer dans deux années (7). Ces négociations furent entravées par les plaintes du grand vesir sur l'incendie de Graniza, la capture des Turcs Ibrahim et Hemin, l'élévation d'un nouveau château à Hegyfalu; enfin, après sept semaines de discussions et d'échanges de notes,

(1) Lettre de l'empereur, dans les archives impériales.

(2) Valvasor, l. IV, p. 483.

(3) Istuanfi, l. XXIV, a fait de Firus Pirsuf, de Malkodsch Malchus.

(4) Istuanfi, l. XXIV.

(5) Wagner scrip., dans Katona, l. XXV.

(6) Rapport de Rym, dans les archives impériales, p. 518.

(7) Rapport de Rym.

(8) *Ibid.*

(1) Rapport de Rym.

(2) Istuanfi, l. XXIV, p. 18.

(3) Engel, Histoire de Hongrie, l. IV, p. 212; Bethlen, l. II, p. 235; rapport de Rym, dans les archives impériales, et l'extrait du rapport vénitien au même lieu.

(4) Rapport de Rym.

(5) Bethlen, l. II, p. 258.

(6) Forgacs, l. XXII, p. 687.

(7) Rapport d'Ungnad et de Rym, dans les archives impériales.

Sokolli fit savoir à Rym et à Ungnad que le sultan voulait bien accorder le renouvellement de la capitulation, absolument dans les mêmes termes qu'elle avait été faite en 1568, à l'exception, toutefois, de ce qui était relatif au fils de Zapolya (1). Les ambassadeurs demandèrent que le traité signé pour huit années obligeât aussi les héritiers et successeurs des deux parties contractantes; mais ils ne purent l'obtenir; ce n'était pas l'usage parmi les Ottomans, lui répondit-on, que le père négociât pour ses fils ou avec ses fils; si l'empereur voulait comprendre les archiducs dans ses engagements il le pouvait faire. Quant aux villages restés encore en commun, le grand vesir leur fit notifier, par l'interprète de la Porte Mahmud, que le sultan était bien résolu à ne rien céder (2) [octobre 1573]. L'année suivante, le grand vesir retira la promesse d'un jardin faite au seigneur d'Ungnad, et même lui défendit de sortir à cheval, parce que le présent d'honneur n'avait pas été livré à l'époque déterminée (3). Enfin, arriva, chargé de cette sorte de tribut, Philippe de Bruxelles [août 1574], qui ramena aussi le prisonnier Ibrahim-Pascha, dont la capture, ainsi que l'irruption de Graniza et la destruction de Kallo, avaient été les objets d'une lettre du sultan à l'empereur (4). Sokolli et les six vesirs de la coupole, Pertew, Piale, Ahmed, Mohammed, Mustapha, Sinan-Pascha, reçurent les présents accoutumés. L'acte de prolongation de la paix de huit années fut enfin expédié, mais il se trouva tout autre qu'on en était convenu, car il y était question de la destruction de Kallo (5); on y fit encore des modifications; et arrêté ainsi définitivement, il fut remis au seigneur d'Ungnad, que l'interprète de la Porte, Mahmud, dut accompagner comme ambassadeur.

Tandis que l'ambassadeur impérial agissait ainsi pour le renouvellement de la paix, le Valaque Bekes intriguait à Vienne, où il était allé comme envoyé de Zapolya, et à Constantinople, afin d'obtenir pour lui-même la principauté de Transylvanie : le tschausch Mustapha et le Grec Scarkat, envoyés à Vienne par Sokolli à la recherche du bogdan de Moldavie, s'abouchèrent avec Bekes, qui, négligé par l'empereur, résolut de se rattacher au sultan (1). Le prêtre transylvanien Adam Neisser, et Marc Benkner, aussi de Transylvanie, tous deux renégats, firent, au nom de Bekes, des propositions de réconciliation au grand vesir; ils offrirent 40,000 ducats et un anneau au sultan; Bekes promit de doubler le tribut, s'il devenait prince (2). Ces manœuvres furent déjouées par l'envoyé de Bathor, Pierre Egrud, qui arriva en ce moment à Constantinople, porteur de présents d'honneur extraordinaires (3). L'Arménien Christophe apporta une lettre du roi de Pologne, et vingt jours seulement avant la mort de Charles IX, Selim avait encore écrit à ce prince (4), ainsi que Sinan-Pascha, alors sur le point de prendre la mer avec sa flotte. Le nouvel ambassadeur de France fut l'abbé de Noailles, frère de l'évêque d'Aix. En parcourant toutes ces négociations, dirigées surtout par les interprètes de la Porte, on est frappé de l'observation que ces diplomates étaient pour la plupart des renégats; mais ce furent aussi des renégats tous ces grands généraux ou hommes d'État des règnes de Suleiman et de Selim, qui élevèrent l'empire ottoman à son plus haut point de puissance, et l'y maintinrent pendant un certain temps. Sur dix grands vesirs de cette époque, il y eut huit renégats : Ibrahim et l'eunuque Suleiman, Grecs; Ajas, Lutfi et Ahmed, Albanais; Ali le Gros, de l'Herzegowina, comme Pertew-Pascha, comme Bersek-Ohgli et Dukagin-Ohgli; Rustem et son frère Sinan, les vesirs Ferhad-Pascha, Ahmed-Pascha, le traître, qui prétendit se faire sultan au Kaire, Daud-Pascha et le conquérant de l'Iemen Sinan-Pascha, étaient Albanais et Croates. Le grand vesir Mohammed-Sokolli, le vesir Mustapha-Pascha, les héros des fron-

(1) Rapports de Rym, du 25 août 1572, dans les archives de la maison impériale.

(2) Instructio pro Carolo Rym, dans les archives impériales.

(3) Rapport d'Ungnad et de Rym, dans les archives de la maison impériale.

(4) La lettre originale est dans les archives impériales.

(5) Rapport de Rym et d'Ungnad.

(1) Rapport de Rym, dans les archives de la maison impériale.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*

(4) D^{u} 10 mai, rapport de Rym.

tières, Chosrew-Pascha, et la famille Jahja-Ohli, Jailak Mustapha-Pascha, Sal-Mohammed-Pascha, le conquérant de Chypre Lala-Mustapha-Pascha, le gouverneur d'Egypte Maktul Mohammed-Beg, Baltaschi Ahmed-Pascha, Dschenabi Ahméd-Pascha, Temerrud Ali-Pascha, et Ssofi Ali-Pascha, le gouverneur d'Egypte, tué devant Szigeth, étaient Bosniens (1); Hasan-Pascha, gouverneur de l'Iemen, et l'eunuque Dschaafer-Pascha, étaient Russes. Enfin, si l'on porte son attention sur ces hommes qui firent la gloire de la marine ottomane, sur ces hardis corsaires qui jetèrent l'effroi sur les mers, on reconnaît dans Ssalih-Pascha un Grec de la plaine de Troie; dans Piale-Pascha, un Hongrois ou Croate; on signale le Calabrois Ochiali, et l'on sait que le plus grand de tous ces marins, Barberousse, était sorti du sang grec. Ainsi l'empire ottoman acquit sa force colossale sur terre et sur mer, non point par la grossière indolence des Turcs, mais grâces à la finesse et à l'esprit de ruse des Grecs, à l'intrépidité et à la perfidie dalmate, à l'énergie et à l'obstination bosnienne et croate, à la valeur et au manque de conscience de tous ces renégats: il conquit et flagella les nations qui l'entouraient avec les hommes qui en étaient sortis, et qui, devenus ses esclaves, rongèrent les entrailles de leur ancienne patrie.

Avant de clore cette époque si remarquable de l'histoire ottomane par la mort de Selim, arrivée quinze jours après la conclusion de la paix avec l'Autriche, il faut passer rapidement en revue les événements que les historiens ottomans ont considérés comme des présages de cette fin, et qui parurent aussi produire cette impression sur l'esprit superstitieux du sultan. Une comète (2), un tremblement de terre qui renversa quatre cents maisons de Constantinople (3), une inondation à la Mecque, où les pèlerins se trouvèrent assaillis par les eaux autour de la kasba (4), et virent le saint édifice ébranlé (5), l'effrayèrent moins encore que le feu éclaté dans une cuisine du sérail, parce que la mort de son aïeul Selim Ier avait été ainsi précédée par un feu de cuisine dans le sérail d'Andrinople. Cet accident et la mort du grand mufti Ebusuud [4 septembre 1574] le plongèrent dans une profonde tristesse; il n'avait pas versé de larmes amères sur la perte du second de ses fils enlevé deux ans auparavant, comme il en répandit sur la mort du scheich de l'islam, le plus puissant appui de la législation ottomane durant trente années, qu'il avait comblé d'honneurs dès son avénement au trône, auquel, en 1573, il avait sacrifié son fidèle compagnon Dschelal-Beg, banni à Monastir, pour avoir tenu des propos trop libres contre le mufti (1). L'incendie de la cuisine fut certainement un événement d'une signification funeste pour l'ivrogne Selim; car la salle à manger et la cave avaient été enveloppées dans le désastre (2). Le sommelier Mesihaga fut aussitôt expédié en Egypte, afin d'y faire les approvisionnements nécessaires pour remplir de nouveau les offices. Bientôt après fut achevé le nouveau bain, appelé Kuszur-Hamam, construit dans le sérail. Le sultan le visita avant que les murs fussent séchés: pour chasser les effets de l'humidité et des mauvaises vapeurs, il vida une bouteille de vin; mais les fumées de la liqueur généreuse lui montant au cerveau, il glissa sur le marbre poli et tomba. On le releva, il se mit au lit, fut saisi de la fièvre, et mourut au bout de onze jours [12 décembre 1574].

Selim laissa cinq fils: Murad, Suleiman, Mustapha, Dschihangir, Osman; et trois filles: Esma, épouse du grand vesir Sokolli; Gewher, femme du kapudan Piale-Pascha, qui avaient été mariées, ainsi que la nièce Schah, épouse de l'aga des janitschares Hasanaga, du temps de Suleiman, et dotées chacune de 100,000 ducats; et Fatima, que dans la suite son frère, le sultan Murad III, unit à Siawus-Pascha, en lui donnant 200.000 ducats (3). Outre la Selimije, l'académie et l'école attachées à un temple d'Andrinople, dont il a déjà été question, Selim construisit encore une mosquée dans le

(1) Les notices biographiques de ces vesirs se trouvent dans les listes d'Aali, des vesirs de Suleiman et de Selim, à la fin de leurs règnes.

(2) Aali, xie événement, fol. 363.

(3) Petschewi, fol. 162.

(4) *Ibid.*

(5) *Ibid.*; Selaniki, p. 113; Aali, xviiie événement, p. 363.

(1) Rausatul-Ebrar, fol. 305.

(2) Mouradjea d'Ohsson, t. i, p. 389; Aali, xviie événement, f. 364.

(3) Rausatul-Ebrar, fol. 306.

quartier Kanbunar d'Andrinople, les murs de cette ville (1), et le château du port de Navarin (2). A la Mecque, il rétablit les aqueducs en ruines (3) et le vestibule de la maison sainte, le harem proprement dit, qui fut surmonté de trois cent soixante coupoles (4). A Constantinople, enfin, peu de temps avant sa mort, il avait ordonné divers travaux à la mosquée d'Aja-Sofia, deux nouvelles académies, deux minarets et deux piliers qui devaient soutenir un magnifique édifice ébranlé par le dernier tremblement de terre, mais qui furent placés selon de très-mauvaises combinaisons (5). Il dut laisser l'achèvement de ces constructions à son successeur, comme son père Suleiman lui avait transmis le soin de terminer le grand pont de Tschekmedsche. Au reste, ce prince ne fit que poursuivre les plans de son père ; par la conquête de l'Arabie et de Chypre, par l'organisation des siamets et des timars, par les kanunes du nischandschi Mohammed, fondés sur le fetwa d'Ebusuud, en se laissant diriger surtout par la prudence consommée et les hautes vues de Mohammed-Sokolli, il couronna la grande œuvre de Suleiman. La noble ambition et l'énergie de Suleiman ne passèrent point dans l'âme de son fils indigne, mais elles vivaient dans le grand vesir Mohammed-Sokolli, choisi par le glorieux sultan pour continuer sa politique. Suleiman domina donc encore après sa mort ; il protégea de son ombre, de son esprit, et par la terreur attachée à son souvenir, le misérable assis après lui sur le trône : les peuples obéissent encore au retentissement de ce nom du plus grand et du plus puissant monarque des Ottomans.

(1) Rausatul-Ebrar, fol. 306.
(2) Selaniki, p. 119, le VIIe événement.
(3) Dschihannuma, Selaniki, p. 118.
(4) Petschewi et Selaniki.
(5) Aali, IXe événement, fol. 363, et Selaniki.

LIVRE XXXVII.

ÉPOQUE DE LA DÉCADENCE DE LA PUISSANCE OTTOMANE. — HOMMES ET FEMMES LES PLUS INFLUENTS AUPRÈS DE MURAD III. — PRÉSENTS D'AVÉNEMENT AU TRONE. — DÉCLIN DE L'AUTORITÉ DE SOKOLLI. — RELATIONS AVEC VENISE, LA FRANCE, LA POLOGNE, L'AUTRICHE. — DÉFAITE D'AUERSPERG. — DROGMANS MALTRAITÉS. — RENÉGATS. — NOCES. — RENOUVELLEMENT DE LA PAIX. — PLAINTES MUTUELLES SUR DES HOSTILITÉS. — IRRUPTION DE KHEVENHULLER. — NOUVEAUX SANDSCHAKS EN HONGRIE ET EN BOSNIE. — CHANGEMENTS EN MOLDAVIE, VALACHIE, TRANSYLVANIE, ET DANS LA POLOGNE. — NÉGOCIATIONS AVEC VENISE, L'ESPAGNE, L'ANGLETERRE, FLORENCE, LA FRANCE ET LA SUISSE. — LA FLOTTE ET LA COTE DE BARBARIE. — APPARITION D'UNE COMÈTE. — DÉPOSITION DE FERIDUN. — MEURTRE D'ARAB-PASCHA. — MORT DU MUFTI HAMID, DU VESIR PIALE, ET DU GRAND JUIF JOSEPH. — EXÉCUTION DE CANTACUZÈNE ET DU PASCHA D'OFEN. — MEURTRE DE SOKOLLI.

On a vu, dans les deux livres précédents, comment l'action toute-puissante du vesir Sokolli, en dépit de l'insouciance d'un sultan grossièrement débauché, avait pu maintenir pendant huit années l'empire ottoman à ce haut point de grandeur et d'éclat où l'avaient élevé les conquêtes et les lois de Suleiman. Que ce pouvoir illimité du grand vesir eût continué plus longtemps, l'époque du déclin de l'empire ottoman ne serait point marquée au commencement du règne de Murad III; elle aurait été reculée de cinq années, jusqu'à la mort de Sokolli. Mais si ce glorieux serviteur fut confirmé dans sa dignité par le nouveau souverain, des limites furent imposées à son pouvoir, non point par la vigueur de Murad III, mais par sa faiblesse livrée à l'influence des favoris et des femmes; si les rênes du gouvernement restèrent en apparence entre les mains du grand vesir, dans le fait elles étaient dirigées par le harem et par les fonctionnaires de la cour extérieure et intérieure. Alors se manifestèrent les symptômes de faiblesse et de dissolution, et à la mort de Sokolli s'est révélé entièrement le secret de la décadence, commencée depuis cinq ans, d'une puissance dont l'attitude extérieure en imposait naguère à la cour, à la capitale, et qui trompa plus longtemps encore les provinces, et surtout les États de la chrétienté.

On connaît les institutions politiques de Mohammed le Conquérant, l'organisation des cours extérieure et intérieure, et surtout les quatre colonnes de l'empire, les vesirs, les kadiaskers, les defterdars, les nischandschis; l'historien Aali oppose avec beaucoup de justesse à ces quatre appuis les femmes et les favoris, qui, dans la cour extérieure et intérieure de ce sultan efféminé, énervèrent la puissance du grand vesir. Quatre hommes et quatre femmes dominaient le sultan. Un examen plus approfondi de leur caractère jettera de la lumière sur les événements suivants. Les quatre hommes étaient : le poëte Schemsi-Pascha, dont il a été déjà question comme d'un confident de Selim; Oweis, nommé d'abord defterdar, contrairement aux règles établies, et ensuite élevé au rang de pascha; le précepteur des princes, Seadeddin, le fameux historien, et le Hongrois Ghasneferaga, eunuque et gouverneur du palais. Schemsi-Pascha, dernier rejeton de la famille Kisil-Ahmedlu qui, au partage de l'empire seldjukide, avait régné sur la mer Noire, et qui faisait remonter son origine jusqu'à Chalid-ben-Welid, général du chalife Osman, avait été vu de

bon œil par le sultan Suleiman, à cause de ses traits d'esprit et de sa joyeuse humeur; il jouissait de plus de faveur encore auprès de Selim II, à cause de son goût pour la chasse. Mais ce qui l'avait mis surtout en grand crédit dans l'esprit de Murad III, c'était la recommandation du turkman Oweis. Il fut chargé de recevoir les nombreuses requêtes dont le sultan était accablé chaque fois qu'il se rendait à la mosquée, et il abusa de cette position pour se livrer aux excès de sa vénalité, soit pour son compte, soit pour celui du sultan, de la manière la plus scandaleuse. L'historien Aali cite une anecdote bien importante pour l'histoire de la corruption, qui se développait alors avec la fureur de la peste, et pour sa propre biographie. Aali se trouvait dans le cabinet de Schemsi-Pascha, lorsque celui-ci, sortant de l'appartement du sultan, s'approcha tout joyeux de son kiaja, et lui dit: «Enfin j'ai vengé la dynastie des Kisil-Ahmedlu sur celle des Ottomans, et de même que cette famille a renversé la nôtre, moi j'ai préparé sa ruine. — Comment donc? demanda le vieux kiaja, le regardant d'un air sombre. — En déterminant le sultan à prendre part lui-même au prix de la corruption : l'appât était trop puissant; 40,000 ducats ne sont pas une bagatelle. Désormais la corruption va recevoir une impulsion rapide de l'exemple du sultan, et l'empire va tomber en dissolution.» Aali, emporté par une généreuse indignation, fit la remarque que son excellence était un digne descendant du très-glorieux Chalid-ben-Welid, qui, d'après les récits de l'histoire, sous le chalifat d'Osman, donna au chambellan deux pièces d'or pour obtenir accès avant son adversaire auprès du chalife, et de la sorte introduisit le premier la corruption dans l'islam. Schemsi-Pascha, irrité, secoua la tête; mais il se contenta de dire : «Tu sais bien des choses, Aali!» Schemsi, plaisantant lui-même de ses fonctions et de son ardeur à poursuivre les sommes prélevées au moyen de la corruption, se donnait le nom de faucon des requêtes.

Le contraste le plus frappant, quant au langage et aux manières, avec Schemsi, était présenté par le grossier Turc Oweis, qui, étant juge de Tyr, avait eu le bonheur de rencontrer à la chasse Murad, alors prince héréditaire, et de lui plaire. Bientôt Murad, avec l'agrément de son père, le nomma son defterdar, et le prit avec lui en cette qualité lorsqu'il partit de Magnesia pour aller prendre possession du trône. Oweis profita de ce voyage pour arracher de son maître la promesse qu'il n'aurait rien à craindre de la toute-puissance du grand vesir; en même temps il donna de grands éloges à Schemsi-Pascha, serviteur éprouvé déjà par la confiance de deux sultans. Bientôt après l'arrivée de Murad à Constantinople, le grand vesir voulut poursuivre une enquête sur des sommes détournées par le troisième defterdar Oweis; mais l'enquête fut interdite par un chattischerif, et Schemsi fut promu au poste de second defterdar, puis élevé à celui de premier, à la place de Lalesar-Efendi. En cette qualité, il eut la présomption d'adresser des propositions sur la collation de places de juges, et même de gouvernements, entrant ainsi dans un cercle exclusivement réservé au grand vesir, et les représentations de Sokolli contre de telles usurpations furent toujours repoussées par le sultan. Ainsi s'étendit le funeste abus de cette multiplication, sans objet, de chattischerifs, qui jadis n'étaient donnés que dans les cas extraordinaires, et pour des motifs de la plus haute importance. Toutefois Oweis était moins accessible à la corruption que Schemsi, et l'historien Petschewi raconte à sa louange qu'étant gouverneur d'Ofen, Oweis fut sollicité par le père de Petschewi de lui conférer deux fiefs devenus vacants par la mort de deux de ses fils, et qu'ayant trouvé 3,500 piastres jointes à la requête, il les avait renvoyées, tout en accordant la collation des fiefs, parce que, dit-il, à la grande admiration du père de l'historien, il eût été trop dur d'ajouter une dépense d'argent à la perte des deux fils dont le ciel l'avait doté (1). Un an avant l'avénement de Murad III, son précepteur Ibrahim était mort, et sa place avait été donnée au savant Muderris Seadeddin, depuis si fameux par ses écrits et ses actes comme homme d'État. Pour l'instant, il mit à profit ses relations habituelles avec le sultan, afin de soutenir un personnage détesté du grand vesir, le kadiasker d'Europe, Kadisade, qui, après la mort du mufti Hamid, en dépit de l'inimitié de So-

(1) Petschewi, fol. 166.

kolli, fut élevé à cette haute dignité (1). On pouvait juger de ce qu'il allait tenter de cette position élevée, en se reportant à ses antécédents; car, n'étant encore que kadiasker, il avait osé porter son action dans la sphère du grand vesir, en proposant des sujets pour des places de juges supérieurs (2). Cette haine entre Sokolli et Kadisade était née à l'occasion de disputes de préséance. Kadisade se montra d'ailleurs audacieux et inflexible à défendre, pour les premières dignités de la loi, des priviléges dont elles n'avaient pas joui jusque-là. Avant lui, les kadiaskers étaient placés à la suite de tous les beglerbegs; il obtint qu'à l'avenir ils ne fussent précédés que par les beglerbegs de Rumili et d'Anatoli; dans quelques circonstances, il fit en sorte que les kadiaskers fussent traités à la manière des vesirs.

Mais l'influence prépondérante n'appartenait pas encore aux trois hommes que nous venons de citer; elle était surtout exercée par le gouverneur du palais (kapu-aga), et par quatre femmes, les colonnes du harem. Deux jeunes Hongrois, frères, esclaves tous deux, circoncis sous Selim, avaient mérité la confiance du sultan, qui, satisfait de leur service de pages, les fit transformer en eunuques pour les consacrer au harem : l'aîné s'appelait Ghasnefer, le plus jeune Dschaafer. Le premier, d'un esprit vif et pénétrant, le développa par l'étude, s'insinua dans la faveur de Selim et de Murad, devint d'abord odabaschi (chef des pages), poste qu'il occupa vingt ans, et enfin parvint à la dignité de kapu-aga, où il resta trente années. L'historien Aali, dont le témoignage ici peut être suspect de partialité, puisqu'il était protégé du kapu-aga, assure que Ghasnefer, durant ses cinquante années de pouvoir, n'avait jamais blessé personne par colère ou emportement; qu'il se montra généreux protecteur des savants et des poëtes, dont un grand grand nombre lui dédièrent leurs œuvres. Parmi les femmes du harem, il y en eut quatre surtout qui dominèrent Murad : d'abord la juive Nur-Banu (3), puis la première de ses épouses, Ssaffije, Vénitienne, de la famille Baffo, dont le père avait été gouverneur de Corfou, et qui, capturée par des corsaires, à l'entrée de l'Adriatique, avait été livrée à cause de sa beauté au harem de Murad (1). Lorsque ce prince n'était encore qu'héritier de l'empire, et, ensuite quand il fut assis sur le trône, il se trouva longtemps sous le joug absolu de cette sultane, et malgré son tempérament voluptueux, il lui resta exclusivement attaché. La mère et la sœur de Murad, Esmachan, mariée au grand vesir Sokolli, de crainte de voir leur influence étouffée par la toute-puissance de Ssaffije, ou bien pour augmenter les garanties de la succession au trône, ne prirent point de repos qu'elles n'eussent, pour ainsi dire, jeté dans les bras de l'ardent Murad deux esclaves, dont l'une, danseuse consommée, Hongroise plus vive et plus adroite que belle (2), affaiblit pour quelque temps l'image de la Vénitienne dans son esprit, qui jusqu'alors en était rempli, et sut partager avec elle la couche et la domination du souverain. Mais dans la suite, lorsque Murad prit tant de goût au changement, et que dans une nuit il fit succéder deux ou trois femmes dans son lit (3), Ssaffije, mère de son premier né Mohammed, recouvra son empire, surtout après la mort de la sultane Nur-Banu. Celle-ci, sur son lit de mort, lui recommanda de confier la direction d'un harem devenu si nombreux, et qui avait besoin d'une main ferme pour le contenir, à Dschanfeda, appelée déjà antérieurement du vieux sérail au secours du nouveau. Dès lors Dschanfeda, devenue kiajai, ou gouvernante du harem, partagea non point le lit, mais la faveur du sultan, avec les belles esclaves formées par elle pour les plaisirs du maître. Elle conduisit avec la plus grande activité toutes les affaires de la cour intérieure, et fit même sentir fortement son action dans le gouvernement extérieur.

Par ce qui a été dit du penchant et de la fai-

(1) Ssolaksade, fol. 133; Hasanbegsade, fol. 35; Attaji, dans la biographie de Kadisade (la 279e), fol. 157.

(2) Petschewi, fol. 133; Hahanbegsade.

(3) Mignot, Paris, 1773, p. 222, dit fort inconsidérément la sultane mère, dont l'histoire ne cite pas le nom; on trouve ce nom dans Aali et d'autres historiens ottomans, et même dans Mouradjea d'Ohsson, Tableau de l'empire ottoman, édit. in-8°, t. II, p. 512.

(1) Sagredo, Venezia, 1688, p. 421, et journal de Gerlach; Frankfort, 1674, p. 71.

(2) Sagredo, p. 421, d'après Gerlach, p. 77, une Moldave.

(3) Sagredo, p. 422.

blesse de Murad pour les femmes, de sa jalousie inquiète de l'autorité sans limite du grand vesir, et de sa propre incapacité à la diminuer autrement que par l'influence des favoris, et en portant atteinte au système du gouvernement maintenu jusqu'alors, on a déjà pu saisir la plus grande partie des traits caractéristiques de ce sultan efféminé; le portrait est complété par ce que des historiens contemporains dignes de foi et des rapports d'ambassade nous apprennent de ses idées, de ses facultés, et de sa conduite politique et privée. Son esprit ne manquait pas d'une certaine culture; il se plaisait au commerce des poëtes mystiques (1), et s'était essayé lui-même à composer quelques ghazeles; mais si son humeur paraissait d'abord douce et facile, il n'était pas moins prompt à s'irriter, et s'emportait à la cruauté (2). Amateur de danse et de musique (3), des bons mots, et même des bouffonneries, il aimait la mécanique, l'horlogerie et les arts de la représentation. Il favorisa dans les poëtes de son temps la tendance mystique, s'entoura de danseurs et de musiciens, de nains et de fous, parmi lesquels il répandait l'or à poignées (4). Un jour un de ces fous, en entrant dans l'appartement, demanda, non pas cent ducats, mais cent coups de bâton : « Tu les auras, » dit Murad. Lorsque la moitié de cette espèce de libéralité eut été appliquée : « Arrêtez ! s'écria le patient, le reste ne m'appartient pas, mais revient au bostandschi, qui est venu me trouver, et auquel il m'a fallu promettre la moitié de ce que j'obtiendrais » (5). En effet, le bostandschi reçut cinquante coups de bâton, et pour cette bonne plaisanterie, le fou eut un nombre égal de ducats (6). C'est au milieu d'un tel entourage, en pratiquant cette sorte de justice, que le sultan passait le temps jusqu'à l'heure de la prière. Alors il se levait, en disant : « Rendons grâces à Dieu d'avoir ainsi passé la journée; » et il se rendait dans le harem, aux plaisirs duquel il se livrait sans mesure. En effet, le nombre des chaszeki (favorites, mères de garçons) était de quarante, celui des enfants de Murad passait cent, celui des belles esclaves s'élevait jusqu'à cinq cents, et le prix de ces femmes à Constantinople fut bientôt centuplé (1). Lorsque sa mère et sa sœur s'étaient efforcées d'abord de l'arracher à l'empire absolu de la Vénitienne Ssafije Baffo, son épouse, par le présent de deux esclaves, les forces de Murad ne répondirent pas à ses désirs. Sa mère attribua cet état à des pratiques magiques de la Vénitienne, et fit appliquer à la torture, par les eunuques, des juives et des esclaves qui devaient avoir été employées par Ssafije à exercer des sortiléges pour énerver le sultan (2). Quelques-unes furent jetées à l'eau, beaucoup bannies à Rhodes et sur d'autres îles, d'où elles sortirent plus tard pour épouser des fourriers et des écuyers tranchants (3). Murad était de moyenne stature; son visage pâle faisait ressortir des yeux languissants ombragés d'épais sourcils; sa barbe claire et rousse descendait sur sa poitrine; la pâleur de son teint et sa maigreur étaient attribuées à l'opium; elles disparurent lorsqu'il abandonna ce breuvage et se mit à boire du vin. Ses excès dans le harem entraînèrent pour conséquences des attaques d'épilepsie (4).

Le nouveau sultan, âgé de vingt-huit ans, arriva, le 21 décembre 1574, de Magnesia (5) sur le rivage de la Propontide, trouva là par hasard la galère à dix-huit bancs de rameurs du nischandschi Feridun, sur laquelle il monta, suivi de ses quatre confidents, le silihdar (porte-épée), le tschokadar (premier valet de chambre), le nikiabdar (teneur de l'étrier), et le chodscha (précepteur), franchit en sept heures l'espace qui le séparait de Constantinople, et débarqua un peu après minuit près des batteries du sérail, dans le voisinage du koeschk du sultan Bajesid. Le tschausch Hasan, et le pilote de la galère, Ahmed, se rendirent chez le grand vesir pour l'informer de

(1) Petschewi, fol. 144; Ssolaksade, fol. 133; Aali, fol. 386.
(2) Sagredo, p. 421.
(3) Petschewi, fol. 164.
(4) *Ibid.*
(5) *Ibid.*
(6) *Ibid.*

(1) Petschewi, fol. 164; Aali, Ssolaksade.
(2) Sagredo, fol. 422.
(3) Aali, fol. 387.
(4) Knolles, p. 651, d'accord avec les historiens ottomans.
(5) Et non pas d'Amasia, comme on le voit dans Baudier; Paris, 1627, p. 476.

l'arrivée du sultan. Sokolli accourut avec des gens portant des lanternes pour baiser la main au nouveau souverain, et le conduisit dans le sérail, auprès de sa mère. Le premier soin que l'on prit dans la nuit même fut de faire immoler cinq frères qui pouvaient être des aspirants au trône (1). A la naissance du jour, les ministres et les grands, coiffés de turbans noirs, se réunirent dans la mosquée d'Aja-Sofia, pour la prière du matin, et se rendirent ensuite au divan et au sérail. A sept heures parut le sultan, revêtu d'un doliman de satin violet bordé de noir, la tête couverte d'un turban noir, et il se plaça sur le trône. Le grand vesir s'approcha le premier pour présenter son hommage, et s'inclina jusqu'à terre; puis vinrent cinq autres vesirs : Piale, conquérant de Chios; Ahmed, Mahmud, Mustapha, le bourreau de Bragadino; Sinan, le conquérant de l'Iemen et de la Goulette; Kilidsch-Ali, le kapudan-pascha, les kadiaskers d'Europe et d'Asie, Abdurrahman, et Mohammed-Efendi, les trois présidents de la chancellerie, Dschaafer, Lalesar et Mohammed-Tschelebi, le secrétaire d'État pour la signature du sultan, Feridun, le mufti, le juge de Constantinople, et le reste des ulémas, selon leur rang; les agas des janitschares, sipahis et dschebedschis et bostandschis, et enfin, les valets de chambre et les gardes du corps (2). Le sultan salua l'assemblée, et se retira dans le harem. Les agas des eunuques attendaient, les bras croisés, la première parole après la prise de possession du trône : « J'ai faim, donnez-moi à manger, » dit le sultan, qui sentait un appétit dévorant, par suite du mal de mer; et ces mots furent regardés comme un sinistre présage de disette; la grande cherté des vivres que l'on éprouva dans l'année même confirma le peuple dans ses croyances superstitieuses (3). Au bout de quelques heures, après qu'en présence du sultan la prière des morts eut été récitée sur le cadavre de son père, dans la cour du sérail, ces dépouilles mortelles furent transportées dans le tombeau qui leur avait été préparé dans le vestibule occidental d'Aja-Sofia. Huit jours après (1) eurent lieu les funérailles des cinq frères immolés, qui furent ensevelis aux pieds de leur père. Le deuil dura quarante jours, pendant lesquels se firent des lectures du Koran, et se distribuèrent des aumônes pour le salut des âmes des défunts (2).

Trois jours après l'hommage prêté au nouveau sultan, on tira du trésor le présent d'avénement au trône : 100 bourses d'or, chacune de 10,000 ducats, furent données aux troupes; les janitschares seuls eurent 50 ducats par tête, en tout 700.000. Le lendemain furent donnés aux kadiaskers, puis aux vesirs, ainsi qu'à d'autres grands dignitaires de l'empire, des pelisses d'honneur comme vêtements de deuil. Le grand vesir reçut 6,000 ducats, et une pelisse de satin blanc garnie de fourrure, deux autres d'étoffe plus commune, et un sabre garni de pierreries; les autres cinq vesirs eurent chacun 4,070 ducats et deux vêtements d'honneur; les nischandschis et les defterdars seulement 500 ducats, sans kaftan (3). Parmi les employés de la cour, les uns furent mis à la retraite, d'autres furent appelés à des fonctions politiques : ainsi deux chambellans devinrent sandschakbegs; un écuyer tranchant fut créé général de cavalerie (4); le tschausch Hasan, qui avait porté au sultan la nouvelle de son avénement au pouvoir, fut nommé tschauschbaschi; mais ce Bosnien, rude et grossier, dut être façonné à sa nouvelle dignité par le grand chambellan (5). Le kadiasker de Rumili, Kadisade, alors en retraite, reçut une augmentation de traitement; mais le chérif de la Mecque vit rejeter la proposition tendant à faire conférer la place de juge de la ville du prophète à Hasan-Efendi, déjà chargé du rétablissement des aqueducs. Plus de quatre cents prisonniers furent tirés de la tour Noire sur le Bosphore, parmi lesquels Zerbelloni, le défenseur héroïque de la Goulette de Tunis (6). Le 31 décembre, Murad se rendit pour la première

(1) Selaniki, Aali, Petschewi, Ssolaksade, Hasanbegsade, et les historiens européens Sagredo, Knolles, Baudier, Gerlach.

(2) Selaniki, p. 124 et 125.

(3) Aali, fol. 389.

(1) Le 31 décembre, d'après le journal de Gerlach, p. 72, et non pas le même jour, comme le prétend Sagredo, p. 123.

(2) Selaniki, p. 125 et 126; Gerlach, p. 79.

(3) Selaniki, p. 127.

(4) *Ibid.*, p. 128.

(5) *Ibid.*, p. 130.

(6) Journal de Gerlach, p. 71.

fois en pompe solennelle à la mosquée d'Aja-Sofia, pour assister à la prière du vendredi, et cinq jours après il s'embarqua pour aller visiter le tombeau d'Ejub, et y ceindre l'épée en présence de toute la cour [5 janvier 1575]. Au retour, il passa par la porte d'Andrinople, et se rendit à cheval aux tombeaux de Mohammed le Conquérant, de Bajesid II, Selim I[er], Suleiman I[er] et Selim II, versa même des larmes et récita des prières sur les monuments qui recouvraient les restes de ses frères immolés par ses ordres (1). Le 12 janvier, anniversaire de la sainte nuit de kadr, où le Koran fut envoyé du ciel, Murad assista derrière la fenêtre grillée du divan à la discussion des affaires de l'empire. et entra ensuite, selon la coutume, dans la salle d'audience pour écouter les propositions des vesirs. Alors commencèrent à murmurer les quatre escadrons inférieurs de la cavalerie régulière, irrités de ce qu'on ne leur payait pas leur arriéré de solde, et demandant une augmentation dans la gratification accoutumée à chaque nouveau règne. Le grand vesir leur adressa des paroles amicales comme à des frères et des compagnons d'armes, et produisant le kanun de Mohammed le Conquérant, il leur prouva qu'en de telles occasions les deux premiers escadrons des sipahis recevaient 5 aspres par homme, les deux suivants, formés de mercenaires, 4 aspres, et les deux derniers, composés des étrangers, 3 seulement. Ces explications, le payement de l'arriéré, et l'ordre donné de faire une enquête sur les malversations dans les comptes de l'armée, apaisèrent les mécontents (2). Pendant les fêtes du Bairam, le secrétaire d'État Feridun offrit au sultan un don bien précieux. Avec un zèle infatigable, il avait recueilli, des cahiers de l'État et de la cour, toutes les pièces diplomatiques et les divers itinéraires des armées depuis le commencement de l'empire, et les avait distribués en onze parties distinctes, dont chacune était consacrée au règne d'un sultan; il y avait en tout 1,880 pièces, sur 3,000 feuilles d'un grand format in-folio, qui formait un ouvrage énorme, intitulé : *Écrits des sultans* (3). La collection fut déposée aux pieds du sultan, par l'entremise du grand vesir Sokolli, qui avait provoqué l'entreprise.

Le 6 février 1575, mourut le vesir Ferhad-Pascha, le plus grand calligraphe que l'histoire ait signalé parmi les vesirs ottomans, l'époux de la petite-fille de Suleiman, fille de son fils chéri Mohammed-Sultan, la sultane Humai, qui lui avait donné cinq fils et trois filles (1). Dans ce temps, le grand vesir Sokolli dirigea des recherches contre le second écuyer Weli et le defterdar Oweis. Le premier fut obligé de rendre 150,000 aspres indûment perçus par lui (2); quant à Oweis, appelé par les vesirs à donner des explications sur son audace à ouvrir sans ordre un sac d'argent scellé par le précepteur de Murad, alors prince héréditaire, et à en soustraire de l'argent, fort de la faveur du maître, il répondit avec rudesse et fierté : « Je suis defterdar, et comme tel j'ai le droit d'ouvrir et de fermer le trésor ; si j'y ai pris quelque chose, c'était pour des affaires importantes; si j'ai mal employé l'argent ainsi détourné, je suis prêt à en remettre mille fois autant. » Le grand vesir envoya le tschauschbaschi au lala Seadeddin pour lui faire savoir cette réponse, dans l'espoir de trouver auprès de lui de l'appui pour l'enquête commencée ; mais Seadeddin, évitant de s'engager, prétendit que depuis l'avénement de Murad, son influence n'existait plus, et cette tentative malheureuse de Sokolli ne servit qu'à prouver le déclin de son pouvoir (3); les troupes mêmes commençaient à ne plus le respecter. Un jour que Murad passait sur un esquif, devant une taverne grecque, quelques janitschares ivres le reconnurent, lui montrèrent leurs verres à la fenêtre, et s'écrièrent qu'ils buvaient à sa santé ; le sultan fit proclamer l'interdiction du vin. Trois cents sipahis se réunirent, attirèrent par ruse le ssubaschi au milieu d'eux, et le maltraitèrent; le grand vesir ayant voulu intervenir, ces gens, ainsi que les janitschares, l'injurièrent, et menacèrent de le frapper, ainsi que le sultan (4). Alors on cria sur les places publiques que les soldats pourraient boire du vin sans encourir de punition tant qu'ils ne se porteraient à aucun acte violence. L'aga des janit-

(1) Selaniki, p. 129; journal de Gerlach, p. 27.
(2) Selaniki, p. 131.
(3) Munschiati-Selatin. Selaniki, p. 133.

(1) Selaniki, p. 133.
(2) *Ibid.*, p. 132.
(3) *Ibid.*, p. 134 et 135.
(4) Journal de Gerlach, p. 89.

chares fut déposé, et sa place conférée à Tschighala, fils apostat du noble génois Cicala, pris à la bataille de Dscharbe (1). Alors un autre renégat italien, le fameux Ochiali, Uludsch-Ali, kapudan-pascha, fut nommé paranymphe de la sultane sœur, dont Selim avant sa mort avait promis la main au beglerbeg de Rumili, Siawus-Pascha, Slavon ou Croate de Kanischa. Les présents du paranymphe, un anneau et une paire de souliers, lui coûtèrent 50,000 ducats; le fiancé dépensa le double pour les frais de noces (2).

Il faut maintenant se reporter aux relations extérieures avec Venise, la France, la Pologne, la Transylvanie, l'Autriche, et d'autres États européens. Après l'expédition des lettres d'usage pour annoncer l'avénement du nouveau souverain dans les provinces, Mustapha-Tschausch fut envoyé à Venise, avec le renouvellement de la capitulation en cinquante-six articles (3), et le chevalier Giacopo Soranzo apporta les félicitations du doge, et le nouveau traité rédigé aussi et signé à Venise (4). Il n'y eut point de mission pour la France, car Murad III n'était pas satisfait de Henri III, qui venait d'échanger le trône de Pologne contre la couronne de France, et le grand vesir Sokolli ne se louait guère non plus de l'ambassadeur français, l'évêque d'Aix, qui dut quitter Constantinople (5). La Pologne avait adressé ses félicitations d'avénement au trône par l'envoyé Taranowsky (6); dans sa réponse aux magnats, Murad leur recommanda comme souverain le roi de Suède, ou le woiwode de Transylvanie [mars 1575]. Verbalement le grand vesir déclara à Taranowsky que l'on devait exclure Maximilien d'Autriche et Iwan de Russie (7). Cet appui prêté au woiwode de Transylvanie pour le porter au trône de Pologne était l'effet de dispositions toutes récentes; car longtemps la Porte (1) avait hésité entre Bathory et son rival Bekes, qui, par les chargés d'affaires Emerich Antalfy et Alexandre Tinodi, négociait auprès de la Porte, afin d'obtenir la principauté de Transylvanie (2). Toutefois Bathory l'emporta sur son adversaire, les armes à la main, au bord de la Maros (3), et par ses deux représentants à Constantinople, Pierre Egrud (4), et le savant Alexandre Kendi (5). Ces diplomates s'efforcèrent d'obtenir pour leur maître la confirmation de la dignité princière de Transylvanie, sans une augmentation de 5,000 ducats au tribut annuel (6). Leurs sollicitations n'obtinrent point de succès, et même une lettre portée en Transylvanie par le tschausch Ahmed, exigea la délivrance du fils de Balassa ainsi que de Michel Serkeosi, qui, ayant été pris en combattant, étaient traités en rebelles (7). En ce moment, Bathory, comme époux de la princesse Anna, de la famille Jagellon, était élu roi de Pologne par les états [14 décembre] (8).

Huit jours avant la mort de Selim, l'interprète de la Porte Mahmud était parti pour Vienne, chargé de porter l'acte de la capitulation négociée par Rym d'Estenbek et David Ungnad (9); dix jours après cet événement, un tschausch lui fut expédié avec la nouvelle de l'avénement au trône, et le jour de Noël l'ambassadeur impérial envoya ses deux drogmans auprès des vesirs dans le divan, pour demander la confirmation de la paix, maintenant compromise par la mort de Selim (10); on remit à les satisfaire jusqu'à l'arrivée du présent d'honneur que l'on attendait. L'interprète de la Porte Mahmud était mort à Prague, et ses restes, déposés dans un cercueil de plomb, avaient été conduits jusqu'à Gran (11). Le présent

(1) Journal de Gerlach, p. 93.
(2) *Ibid.*, p. 97.
(3) Dans les rapports d'ambassade de Soranzo, aux archives impériales à Vienne; l'original aux archives de Vienne.
(4) Sagredo, p. 424; Natali Conti, l. II, p. 234.
(5) Extraits des rapports de l'ambassade vénitienne, aux archives impériales.
(6) Journal de Gerlach, p. 86.
(7) La lettre dans Knolles, p. 550, et dans Natale Conti, paraît mal s'accorder avec la véritable dans le journal de Gerlach, p. 141 et 142.

(1) Journal de Gerlach, p. 135, et entretien d'Autalfy avec Ungnad, *ibid.*, p. 143.
(2) Wolfg. de Bethlen, Historia de rebus Transylvanicis, l. II, p. 285-295.
(3) *Ibid.*, p. 316.
(4) Dans Bethlen, p. 294, il s'appelle Grui.
(5) Journal de Gerlach, p. 87 et 89.
(6) Bethlen, p. 385.
(7) Constantinople, 17 décembre 1575; journal de Gerlach, p. 144.
(8) Bethlen, l. II, fol. 409.
(9) Le 4 décembre 1574; journal de Gerlach, p. 68.
(10) Rapport d'Ungnad, aux archives impériales.
(11) Journal de Gerlach, p. 91.

d'honneur fut apporté par le baron de Preyner (1); il y avait des horloges, des vases d'argent doré, 9.000 thalers pour le grand vesir, et pour cette fois encore 12,000 thalers en reconnaissance du renouvellement de la paix; pour le second vesir, Piale-Pascha, 2,000 écus, 1,000 pour chacun des autres, 3,000 pour le pascha d'Ofen, 1,800 pour l'interprète de la Porte, et pour les autres begs et agents, des sommes proportionnées à l'importance de ces fonctionnaires. Le présent d'honneur pour le sultan était de 30,000 ducats hongrois. Trois mois après que le baron d'Ungnad eut offert ces dons en audience solennelle, se fit la confirmation de la paix (2). Il ne fut pas question de la démolition du château de Kallo, que Sokolli avait réclamée si longtemps avec une si vive obstination, et que les conseillers hongrois avaient refusée si constamment, parce que cette place était le boulevard des comitats au delà de la Theysz (3): mais il fut stipulé que les quatre châteaux de Kekkœ, Diveny, Somoskœ, Fonyod, que les Turcs avaient enlevés cette année, resteraient en leur possession. Pour réclamer la restitution de ces places, surprises en violation de tous les droits, au sein de la paix, l'empereur Maximilien avait envoyé le Tite-Live hongrois, Nicolas Istuanfi, auprès du gouverneur d'Ofen, Mustapha-Pascha. Le gouverneur se défendit de céder à cette demande, en disant que le bruit de la prise des châteaux avait pénétré à Constantinople, et qu'il ne pouvait les rendre sans un ordre exprès du sultan. « De quel droit, ajouta-t-il, cette restitution pourrait-elle être exigée, dans un temps où l'on s'efforce d'arracher à la suzeraineté du sultan, en soutenant Bekes, non pas un ou deux châteaux, mais la Transylvanie tout entière? Quand a-t-on vu l'épervier lâcher sa proie sans y être forcé (4)? » Animé du même esprit, cette année, le beg de Gran s'était avancé avec six cents chevaux devant Ujvar, et avait provoqué la garnison à venir rompre quelques lances (1). Les begs de Dregely et de Novigrad tentèrent de surprendre Pukkanz; celui de Stuhlweiszenburg essaya d'enlever brusquement Palota (2); dans les environs de Kaschau, quatre villages furent réduits en cendres; des irruptions furent poussées sur Papa et Dotis, puis sur la frontière Wende jusqu'à Koprainiz; enfin sur la frontière croate, le long de la Dobra, et jusqu'à la Kulpa, quatre mille akindschis et trois mille fantassins désolèrent toute la contrée, et entraînèrent quatre cents esclaves. Tout cela était encore de moindre importance que la déplorable défaite du vaillant Herbart Auersperg, capitaine général de la Carniole, arrivée trois mois auparavant (3).

Le 22 septembre, les sandschakbegs de Bosnaserai, Illuina, Posega, Pakariz, et l'alaibeg de Wellai, avaient réuni leurs forces à Kruppa, environ deux mille hommes et sept canons, pour surprendre Vihitsch. Le capitaine général Herbart, baron d'Auersperg, informé de la marche de l'ennemi, ordonna à ses gens de se rassembler en toute hâte près de Budatsky, sur la petite rivière de Radonia. Ces troupes s'élevaient à peine à la moitié des forces ennemies. Ferhadbeg engagea l'action, et son premier corps, de mille hommes, culbuta l'avant-garde d'Auersperg, formée par l'escadron des hussards croates de Voikovich, qui fut blessé et pris. Les fantassins se dispersèrent dans les bois; les cavaliers, croates et hongrois, tinrent ferme encore; Auersperg surtout montra une valeur héroïque, avec son fils Wolf Engelhard, âgé de vingt-deux ans, et le capitaine de Weixelberg. Il se précipita sur l'ennemi, mais son cheval tomba, percé d'un coup de lance, et lui-même périt avec Weixelberg : on leur coupa la tête. Engelhard d'Auersperg, Christophe Purgstaller, les capitaines de Serin et de Chrastoviz, d'autres encore, tombèrent entre les mains des Turcs. L'épouse du capitaine général envoya

(1) Journal de Gerlach, p. 100.
(2) *Ibid.*, p. 100, et rapport d'Ungnad, aux archives impériales.
(3) Journal de Gerlach et Bethlen, t. II, p. 233, dans Gerlach, p. 139.
(4) Istuanfi, Coloniæ, 1622, p. 147, renferme moins de détails que Bethlen, t. II, p. 323.

(1) Journal de Gerlach, p. 139 et 140.
(2) Selaniki, p. 128.
(3) Dans l'Inscha d'Aali se trouve le rapport du gouverneur de Bosnie, Ferhad, fait par l'historien Aali, alors son secrétaire, sur une défaite subie le 24 Ramadan [7 janvier 1575] par Auersperg, qu'il appelle Aschperghar.

auprès de Ferhad-Beg le supplier de lui accorder la tête et le corps de son époux, pour qu'elle lui rendît les honneurs de la sépulture. « La tête, dit Ferhad-Beg, vous sera bientôt rendue; mais pour l'instant il faut la dépouiller de la peau, qui, bourrée de paille, sera envoyée en trophée à Constantinople » (1). Quinze jours après la confirmation du renouvellement de la paix, l'ambassadeur impérial baron d'Ungnad, protestant, comme Auersperg, eut le spectacle de l'entrée triomphale décorée des têtes des chefs tués sur la Radonia. On voyait en avant des martoloses avec de longs bonnets rouges bosniens, puis deux bannières et les deux têtes d'Auersperg et de Weixelberg, portées sur des lances, par Deli Perwane et Deli Redschub, qui les avaient coupées (2); quatre drapeaux, le capitaine croate Mettlich, et l'administrateur carniole, le seigneur de Thurn, chef de quatre enseignes d'Uscoques, deux trompettes, environ vingt prisonniers la chaîne au cou. Tout ce cortége, au bruit des tambours et des fifres, fut conduit vers le grand vesir. Le lendemain, dans le divan, il fut présenté au sultan (3). Quatre des prisonniers furent circoncis dans le divan par le bourreau, avec lequel l'ambassadeur dut négocier pour la remise des deux têtes; ce bourreau demanda d'abord 80,000 ducats, et, comme irrité de voir ses prétentions repoussées, il jeta les têtes par terre; le grand vesir le fit bâtonner (4). Enfin, rachetées pour 50 thalers, ces nobles dépouilles furent enfermées dans une caisse de cyprès, expédiées par le prochain courrier, et on leur rendit les derniers devoirs dans la patrie d'Auersperg et de Weixelberg, à Tschernembel (5).

Au triomphe barbare qui semblait inaugurer la paix nouvellement confirmée, succédèrent des vexations exercées sur les drogmans, et de longs troubles sur les frontières. Dominique Moszbach de Tubingen, jadis banni à Kaffa par le grand vesir, sur les dénonciations de l'interprète de la Porte Ibrahim (le Polonais Strozzeni), puis rappelé (1), fut arrêté et conduit, une chaîne au cou, dans le divan (2), où il reçut cinquante coups de bâton (3), parce que l'interprète français Jean-Baptiste s'était réfugié dans sa maison. Le drogman vénitien fut chassé du divan à coups de bâton (4), et l'interprète français, cause des outrages faits à Moszbach, ne sauva sa vie qu'en embrassant l'islam (5). Enfin Sokolli retira à tous les drogmans le droit dont ils avaient joui jusqu'alors, de paraître dans le divan, sous le prétexte qu'ils ne pouvaient être là que des espions de l'étranger (6); il prit la même mesure contre les agents des gouverneurs, parce que, dit-il, leur présence effrayait les accusateurs qui avaient à dénoncer les violences des paschas et des begs (7). Depuis la mort de Mahmud, né à Passau, en Bavière, mort à Prague, les interprètes de la Porte étaient le vieux Murad, Hongrois ou Transylvanien, traducteur de l'Histoire de Neschri, et Ali-Beg, l'Allemand Melchior Tierpuch, de Francfort (8). La plupart des vesirs aussi étaient des renégats: le premier était le Bosnien Sokolli; le second, le Hongrois Piale (9); le troisième, le Styrien Ahmed, qui dit à l'ambassadeur impérial qu'il était de Gratz, et qu'au plus tôt il irait trouver ses compatriotes pour les faire aussi musulmans (10); le quatrième, le Carniole Mahmud de Laybach (11). La Rumili avait pour beglerbeg le Slavon ou Croate Siawus de Kanischa; on comptait aussi les deux Italiens Ochiali, kapudan-pascha, sous le nom de Kilidsch-Ali, et Cicala, aga des janitschares; le

(1) Valvasor, l. IV, p. 486-498, d'après Mégiser, Isthuanfi, et le récit en latin de cet événement, par Khisl de Kaltenbrunn : Herbadi Auerspergii baronis vita et mors ad salutem et commodum patriæ transacta et in corvatiæ extremis finibus ad Budatschkuth, X, cal. oct. in prælio adversus Turcas omnis memoriæ crudelissimos christianorum salutis oppugnatores gloriosissime oppetita a Georgio Khisl de Kaltenbrunn hæreditario ditionis Goricianæ dapivero; Labaci, 1575.

(2) Journal de Gerlach, p. 132.

(3) *Ibid.*

(4) Journal de Gerlach, p. 134; et rapport d'Ungnad, dans les archives de la maison impériale.

(5) Valvasor, p. 493.

(1) Journal de Gerlach, p. 32.

(2) *Ibid.*, l. IX.

(3) *Ibid.*, l. VIII.

(4) Rapport d'Ungnad.

(5) Journal de Gerlach, p. 159 et 286.

(6) Rapport d'Ungnad, du 19 septembre 1576, dans les archives de la maison impériale.

(7) Journal de Gerlach, p. 160.

(8) Rapport d'Ungnad, et journal de Gerlach.

(9) Journal de Gerlach, p. 37.

(10) *Ibid.*, p. 283.

(11) *Ibid.*

Carinthien Welzer dirigeait le harem comme chef des eunuques (1). Parmi les employés inférieurs de la cour, on voyait Mahmud Schœrtlin de Gratz, et Hanns Ferber de Bakenen, écuyers tranchants (2); Martin Oswald, fourrier (3); le baron Kammacher, de Carinthie, tschausch (4), et le pasteur arien Adam Neuser, mameluk (5). Les renégats, vesirs du sultan, rattachés à sa famille par des alliances, se montraient ennemis d'autant plus terribles de leur ancienne foi, des contrées dans lesquels ils étaient nés. Au mépris de la paix, des irruptions turques portèrent plus de cinquante fois, cette année, la désolation sur les frontières de Hongrie et de Croatie. L'empereur Rodolphe II, après avoir notifié son avénement au trône, se plaignit de toutes ces violations des traités [12 octobre 1576], et la paix fut renouvelée aussi avec lui pour huit années, à partir du 1er janvier 1577 (6).

Le 31 décembre 1576, l'ambassadeur impérial offrit le présent d'honneur apporté par Wolf Simmich (7); dans sa suite se trouvaient les nobles styriens Gaspard d'Herbersdorf, page de l'archiduc Charles, André de Zollner, Jérémie de Schorndorf, et Christophe Wohlzogen, qui furent admis à baiser les bords du vêtement du sultan. Le retard dans l'envoi du présent était excusé par une lettre de l'empereur; les objets expédiés avant la mort de Maximilien auraient été arrêtés sur la frontière, parce que l'élection du roi de Pologne n'était pas laissée libre; parce que l'on avait auparavant ajouté trop de foi aux insinuations des Transylvaniens; parce que Zesin et Busin en Croatie avaient été enlevés; en même temps étaient exprimées des plaintes sur les irruptions des begs de Coban, Gran, Fulek, Szigeth, Novigrad, Szolnok et Stuhlweiszenburg (8). A l'appui des griefs élevés contre le beg de Szigeth, Ali, neveu de Sokolli, ancien beg de Klis, déposé depuis la mort de Georges Texi, avait remis entre les mains de l'ambassadeur impérial une accusation écrite qui devait faciliter le châtiment du coupable au grand vesir, alors déjà gêné dans l'action de son pouvoir (1). En conséquence, des ordres furent adressés aux begs des frontières; quant à Zesin et à Busin, le grand vesir déclara que leur restitution était impossible, parce que des mosquées avaient été élevées dans leur enceinte. En vain Ungnad renouvela ses représentations et sa réclamation relatives à ces deux places auprès des six vesirs; en vain il offrit, par son drogman Mattia del Faro, 50,000 ducats au grand vesir, la construction des mosquées fut une raison contre laquelle échouèrent tous ses efforts. D'un autre côté, Sokolli assura au baron d'Ungnad qu'il avait recommandé au woiwode de Transylvanie de ne point accueillir les seigneurs hongrois qui voulaient passer dans son parti. Sur les réclamations de l'ambassadeur impérial contre les begs de Szolnok, Gyula et Jenœ, qui frappaient de contributions exclusives des villages sur lesquels ils n'avaient pas ce droit, il fut ordonné à ces officiers de laisser dans l'état où ils étaient antérieurement les villages qui payaient des impôts à l'empereur comme au sultan. Au moment où l'ambassadeur de l'empereur remettait la ratification du traité [22 mai 1577], Sokolli demanda où était Bekes. Ungnad répondit que le grand vesir le savait parfaitement: « Mais, reprit ce dernier, il ne me serait pas agréable qu'il restât en Transylvanie. » Aux plaintes contenues dans la lettre de l'empereur sur les dévastations de Kekkœ et les irruptions des troupes de la Transylvanie, entre Jenœ et Szent-Jvany, le sultan et le grand vesir opposèrent un autre grief, sur l'enlèvement de trois esclaves du beg décédé de Fulek; et ils répétèrent que la restitution de Zesin et de Busin était impossible, à cause des mosquées construites dans ces deux places (2). L'empereur se plaignit encore des irruptions des begs de Szolnok, Tolna, Szege-

(1) Journal de Gerlach, p. 43.

(2) *Ibid.*, p. 52 et 265.

(3) *Ibid.*, p. 283.

(4) *Ibid.*, p. 53.

(5) Sa vie aventureuse se trouve tout entière dans le Journal de Gerlach, qui avait eu des débats avec lui.

(6) Journal de Gerlach, p. 273; la traduction de la capitulation s'y trouve aussi, p. 296, avec le ferman adressé dans la suite au pascha d'Ofen.

(7) Journal de Gerlach, p. 204.

(8) Rapport d'Ungnad, aux archives de la maison impériale.

(1) Rapport d'Ungnad, aux archives de la maison impériale.

(2) L'original de Ssafer, 985 [avril 1577], se trouve aux archives de la maison impériale, ainsi qu'une traduction allemande par l'interprète de la Porte, Aali.

dîn et d'Erda. Le grand vesir, de son côté, rappela que les impériaux s'étaient saisis de martoloses du beg de Gran (1); puis il réclama contre l'élévation d'une tour à Zeny, qu'une lettre du sultan à l'empereur avait ordonné de démolir. L'ambassadeur se récria contre l'inconvenance du ton impératif pris dans cette lettre; Sokolli répondit qu'il n'y avait pas assez de temps avant le départ du courrier pour en rédiger une autre, et qu'il pouvait modifier les termes dans la traduction (2). Quelques jours après, l'insulte fut aggravée encore par l'entrée de quatre-vingt-quinze prisonniers de Raab, conduits en triomphe à Constantinople (3). La note de l'ambassadeur, pour réclamer la délivrance des prisonniers saisis en pleine paix, au mépris de tous les droits, et la menace de suspendre l'envoi des présents d'honneur, restèrent sans résultat (4). La crainte d'une rupture complète de la paix fit livrer ce tribut déguisé, qui fut apporté à la fin de l'année par le seigneur Sinzendorf, successeur d'Ungnad [19 janvier 1578].

Les plaintes contre les violences exercées sur les frontières, principalement du côté de la Bosnie, ne produisant aucun effet, l'archiduc Charles, gouverneur de la Styrie, la Carinthie, la Carniole et Gœrz, résolut de repousser la force par la force. Le baron Georges de Khevenhuller, à la tête de dix mille hommes, avec cinq cents pionniers et dix-huit gros canons, envoya notifier ces dispositions nouvelles à Ferhad-Beg (5), vainqueur d'Auersperg, dont le fils venait d'être mis en liberté moyennant une rançon de 30,000 thalers (6). Passant par Sluin, il marcha sur Derschmirk, qui fut évacué par les Turcs. Les places de Zesin et d'Ostrowaz cédèrent à ces forces supérieures; Busin, sommé de se rendre, tint ferme; car le commandant comptait à la fois sur le nombre des défenseurs, sur le manque de vivres et sur la dyssenterie dont souffrait l'ennemi; en effet, Ferhad, dont l'armée s'était grossie jusqu'au nombre de trente mille hommes, reprit Zesin ainsi qu'Ostrowaz, et Khevenhuller, voyant ses troupes diminuées de moitié, se retira couvert de honte (1). Ali-Beg tenta vainement d'empêcher l'établissement d'un retranchement au-dessus de l'embouchure de la Kanischa dans la Mur (2), et Ahmed-Beg dut céder à la valeur de Thomas Erdœdy, près de Czernik (3). Si les impériaux n'avaient pu se maintenir par les armes dans Zesin et Ostrowaz, ils ne parvinrent pas non plus, par les négociations, à déterminer les Turcs à la restitution de ces places; Ulrich de Kœnigsberg, grand chancelier de l'archiduc Ernest, qui, l'année suivante, apporta le présent d'honneur à Constantinople, échoua complétement dans sa demande à ce sujet [15 février 1579]. Tandis que l'ambassadeur impérial à Constantinople accumulait plaintes sur plaintes contre l'agitateur Ferhad, et que Thomas Palffy de Palota portait ses réclamations auprès du pascha d'Ofen, contre les usurpations faites sur ses propriétés par le beg d'Hatwan (4), le pascha d'Ofen lui-même faisait présenter des griefs par un député auprès du gouverneur de Vienne. Les principaux étaient qu'un de ses chargés d'affaires envoyé en Transylvanie avait été arrêté par les gens de Tokay, et que les villages soumis à son autorité avant l'élévation de Kallo refusaient maintenant d'obéir à ses ordres (5). Des lettres du grand vesir prévenaient ou repoussaient les plaintes de l'empereur (6). Néanmoins, à la fin de l'année, le seigneur d'Eytzing, successeur de Sinzendorf près de la Porte, en qualité d'ambassadeur, protestant comme son devancier, apporta le présent d'honneur (7). De nouvelles mesures prises en Hongrie et en Bosnie, pour la réunion des places récemment conquises aux nouveaux sandschaks, montrè-

(1) Lettres du grand vesir, de schaaban 985 [octobre 1577], et de schewwal [novembre], aux archives impériales.

(2) Rapport d'Ungnad, et journal de Gerlach, p. 379, le 29 août.

(3) Journal de Gerlach, p. 385.

(4) *Ibid.*, p. 387.

(5) Dans les Annalibus Ferdinandis, Khevenhuller a changé ce nom de Ferhad en celui de Bernard.

(6) Journal de Gerlach, p. 447.

(1) Khevenhuller raconte avec impartialité son entreprise manquée; Istuanfi, l. xxv, p. 551.

(2) Istuanfi, p. 543.

(3) Schimek, p. 246, d'après Kerselik, l. I, c. 14.

(4) Rapport d'Ungnad, aux archives impériales.

(5) *Ibid.*

(6) Lettres du grand vesir Sokolli à Rudolphe II.

(7) 6 décembre 1579; lettre d'Eytzing au comte Nicolas de Salm.

rent qu'il ne pouvait être question de leur restitution. Kasim-Beg, sandschakbeg de Mohacs, fut chargé d'examiner l'administration des finances de Hongrie (1). Idris-Aga obtint un nouveau sandschak sur la frontière de Croatie, avec l'incorporation de toutes les places situées au delà de l'Unna, enlevées depuis quelques années par Ferhad-Beg, tels que Kruppa, Zesin, Busin, Serin, Ostrowaz, Tœplitz, Verkoniza, et 200,000 aspres de revenus annuels. Le gouverneur d'Ofen insista pour l'érection de Bresenza en sandschak (2). Ainsi, en dépit des traités et du payement du tribut, en réalité l'on était en guerre ouverte.

Malgré l'attitude hostile du souverain de l'Autriche, alors paré de la couronne impériale, en face de la Porte, ce monarque, en raison du présent d'honneur annuel, était traité, quant à la forme, comme un tributaire, et sur le registre des impôts étaient portés les 30,000 ducats payés pour la Hongrie, avec les 12,000 de Raguse, les 15,000 de la Moldavie, les 50,000 de la Valachie. Comme présent d'avénement au trône, Raguse envoya au sultan Murad III de la vaisselle d'or et d'argent d'une valeur de 12,000 ducats, et à Sokolli des offrandes de 5,000 ducats. Le grand vesir, d'après la règle fondée sur l'usage, devait recevoir un tribut comme le sultan. Dans cette année Sokolli eut plus que de coutume : de l'empereur, 9,000 ducats, de la Transylvanie, 3,000, de Raguse, 5,000, de la Valachie, 7,000, de la Moldavie, 3,000, en tout 30,000 ducats (3). L'occupation extraordinaire des principautés de Moldavie, Valachie et Transylvanie accroissait beaucoup les sommes revenant au grand vesir. En Valachie et en Moldavie, le pouvoir princier était passé aux mains des deux fils de Michne, Alexandre et Pierre le Perclus. Après la mort d'Alexandre, son fils Michne, âgé de onze ans (4), reçut l'investiture. Pour se procurer les présents extraordinaires, il chargea le pays d'un nouvel impôt qui fut appelé gelate, c'est-à-dire, droit sur les sebiles (1). En Moldavie, Pierre le Perclus fut expulsé pour un mois du siége de sa puissance, par le Cosaque Iwan Podkowa, qui se prétendait frère du fameux Iwonia. Battu et mis en fuite avec ses Cosaques, à l'aide des troupes turques auxiliaires (29 novembre 1577), Iwan fut exécuté à Lemberg par ordre du roi de Pologne, et son frère Alexandre, qui, également soutenu par les Cosaques, voulut poursuivre l'exécution de ses desseins, attaché au poteau à Jassy, paya de sa vie ses prétentions au pouvoir souverain dans la principauté (2). L'influence polonaise, qui se faisait si fortement sentir en Moldavie par les Cosaques, était prépondérante en Transylvanie, depuis qu'Étienne Bathory, poussé par la Porte au trône de Pologne, avait laissé la dignité princière de Transylvanie à son frère Christophe. A Constantinople, se succédaient sans interruption les agents transylvaniens, pour apporter le tribut, négocier le redressement des griefs, ou comme chargés d'affaires des mécontents hongrois. Mathieu Nagy et Degy Janos apportèrent les premiers le tribut, élevé de 10,000 à 15,000 ducats, avec un présent de faucons et d'argenterie (3). Le grand vesir ne les accueillit pas bien, parce qu'ils ne lui amenaient aucun prisonnier de la défaite de Bekes, et il demanda les manoirs de Kœrœky, Zagky, Balon, Lugos et Karansebes, sur les frontières (4). Antalfi, agent de Bekes, fut saisi et chargé de fers chez l'agent du pascha de Temeswar, puis livré en Transylvanie à Bathory (5). L'année suivante, le nonce Wolfgang Utchyowyth justifia la prise de possession d'Huszt, par le motif que ce château était échu par héritage en portions égales à Bekes, Bornemissa et Hagymasy ; que les deux premiers ayant voulu exclure leur cohéritier, on les avait prévenus (6). Christophe Dzierzek, jadis drogman d'Étienne Bathory, et qui devint son secrétaire, appuya l'agent du frère de son maître (7), et Gruno, qui ne savait ni lire

(1) Rapport de Sinzendorf et d'Ungnad, dans les archives de la maison impériale.

(2) *Ibid.*

(3) Rapport d'Ungnad.

(4) Rapport du baile, du 3 août 1577, aux archives de la maison impériale.

(1) Engel, Histoire de Moldavie, p. 200, dans Bethlen, l. II, p. 634.

(2) Engel, Histoire de Valachie, p. 226, 228; Journal de Gerlach, p. 460 et 463.

(3) Rapport d'Ungnad.

(4) *Ibid.*

(5) *Ibid.*, et Bethlen, l. II, p. 368.

(6) Rapport d'Ungnad.

(7) *Ibid.*

ni écrire, s'employa néanmoins de la manière la plus active pour appuyer les propositions faites par les magnats hongrois, de détacher Erlau, Kaschau, Szathmar et Tokay de la Hongrie, avec l'assistance de troupes polonaises (1).

Depuis que Murad avait porté le woiwode Étienne Bathory au trône de Pologne, il prétendait exercer le protectorat sur ce royaume. Dans les capitulations antérieures conclues entre la Porte et l'Autriche, où la Pologne était comprise, elle était nommée, comme royaume, après Venise et la France; dans le dernier traité, elle figurait avec les pays tributaires, la Moldavie, la Valachie et la Transylvanie, sans que lui fût laissé le titre de royaume (2). Le sultan et le grand vesir écrivirent à l'empereur qu'il se gardât d'inquiéter le roi Bathory, installé par la Porte; car le sultan voulait que les Polonais fussent traités comme ses autres sujets (3). Et ils disaient encore que la Pologne était sous la protection de la Porte; que le sultan avait ordonné aux Polonais d'élire Bathory pour roi; que jadis un roi de Pologne avait été pris par les Tatares, et que, pour cette raison, maintenant encore la Pologne payait tribut au chan des Tatares (4). Avant l'élection, le sultan avait adressé aux états, en faveur de Bathory, les exhortations dont il a déjà été question. Tout récemment, le grand vesir leur avait rappelé ces avertissements, les menaçant de ne plus confirmer la capitulation, si le roi n'était pas élu selon l'esprit de la Porte (5). Les tschauschs Ahmed et Mustapha furent porteurs de ces messages. Une autre lettre exprimait des plaintes sur des irruptions dirigées par l'hetman Nikolos en Moldavie, de Dschaukerman, Tshcherkeskerman, Kanewi, Jarosalaw, et réclama l'extradition des coupables (6). Après que Bathory eut été couronné comme roi, son ambassadeur Jean Sinienskyde Siennow et Romanow, châtelain de Hollitsch, se rendit à Constantinople avec une suite de quatre-vingt-dix pages (1) [14 décembre 1576], afin de renouveler à des conditions plus favorables les capitulations arrêtées en 1568 entre Sigismond et Selim II, par l'entremise de Pierre de Zborowsky, et de se préserver ainsi, autant que possible, des attaques des Tatares (2). Le traité fut conclu en vingt-quatre articles [30 juillet 1577]; le septième maintenait la continuation du tribut à payer au chan tatare et à son fils; mais en même temps il obligeait les deux parties à respecter réciproquement leurs territoires, et stipulait des indemnités pour les dégâts commis, soit par les Tatares sur les terres de Pologne, soit par les Polonais sur les domaines de leurs adversaires; le quatorzième interdisait aux begs de Silistra et de Bialgrod (Akkerman) et à tous les inspecteurs des douanes sur le Dniester de laisser entraîner des esclaves polonais par les frontières ottomanes; et le vingtième assurait aux esclaves polonais le libre retour dans leur patrie, s'ils n'étaient pas encore devenus moslims (3). Une lettre du sultan, portée avec l'acte de renouvellement par le tschausch Ahmed, comme ambassadeur, informa le roi que des ordres avaient été expédiés aux begs de Silistra et d'Akkerman, au woiwode de Moldavie, et au beglerbeg d'Ofen, afin que les terres de Pologne fussent à l'abri des irruptions des Tatares, et que le canton de Zips fût préservé des attaques des begs de Fulek (4). En dépit de ces assurances, six semaines à peine après la signature du traité (5), le roi de Pologne se vit dans la nécessité de faire porter, par l'internonce Marc Sobiesky, auprès de la Porte, des plaintes contre le chan tatare, qui avait arrêté l'ambassadeur polonais Taranowsky, envoyé pour

(1) Journal de Gerlach, p. 357 et 394, et sur les successeurs de Bekes, p. 331, 348, 445, et lettres de Christophe Bathory, du 17 décembre 1577, *ibid.*, p. 538.

(2) Rapport d'Ungnad, 2 décembre 1576, et du 5.

(3) Lettre de Murad à Maximilien II, de dschemasiulewwel 984 [août 1576].

(4) De schaaban [novembre].

(5) Aux archives de la maison impériale se trouve la traduction faite par l'interprète Churrem.

(6) Le *fac simile* de cette lettre du dernier de silbidsche 985 [9 mars 1578] est à la fin du t. XI des Collectanea warszawa de Senkowsky, 1824.

(1) Rapport d'Ungnad, aux archives impériales, et Journal de Gerlach, p. 360.

(2) L'instruction pour l'ambassadeur avait été rédigée à Thorn, le 25 décembre 1576; elle est aux archives impériales.

(3) Le traité se trouve dans le journal de Gerlach, p. 232-235; dans Knolles, l. I, p. 656, avec quelque différence à la fin.

(4) La lettre, dans le journal de Gerlach, p. 437.

(5) La ratification, du 5 novembre 1577, donnée à Marienberg, est dans le journal de Gerlach, p. 443.

obtenir le redressement des griefs (1). Au bout de trois mois, Bathory expédia son secrétaire Christophe Dzierzek à Constantinople, pour dénoncer une invasion des Tatares (2). Dans l'audience que lui donna le grand vesir, Dzierzek demanda une prompte expédition de l'affaire qui l'amenait, deux chevaux pour le roi, et un timar pour le tschausch qui l'avait accompagné. Sokolli, prenant le ton le plus rude, lui dit : « La réponse du sultan est toute prête ; tu peux partir avec le tschausch en courrier ; quant à ton roi, il ne lui sera donné ni chevaux ni ânes, car il a payé les bienfaits du sultan par des brigandages sur la frontière de Moldavie ; le chan des Tatares mériterait d'avoir maintenant le visage tout noir pour avoir laissé échapper l'occasion d'emmener le roi avec tous ses magnats. La dévastation de la Pologne entière ne serait pas une représaille suffisante pour les chevaux enlevés sur le Dniester, et les brigandages exercés par les frères Baracky. Malédiction sur le roi qui témoigne ainsi sa reconnaissance au sultan ! Il faut qu'il livre les brigands vifs, ou remette leurs têtes, sinon, que les Polonais préparent leurs cuisines, car ils ne manqueront pas d'hôtes. Quant au timar que tu sollicites, ce serait une chose étrange de satisfaire un misérable envoyé artificieux, et de payer pour lui quand il devrait ouvrir sa bourse (3). » C'est ainsi que le grand vesir traita l'envoyé d'un roi institué par le sultan (4). Quant à Murad, dans sa réponse à Bathory, il rejetait toute la faute des irruptions des Tatares sur les Polonais, qui, dans l'espace de deux années, avaient enlevé des plaines de Bialgrod sept cent mille brebis. Toutefois le tschausch Suleiman fut expédié au chan tatare Mohammed Girai pour faire mettre Taranowsky en liberté (5). Après une réception outrageante, Sobiesky partit, humilié d'un échec plus grand que celui de Sieniensky l'année précédente, et la lettre dont il était porteur contenait des griefs contre les brigands de Brazlov, Kiov, Canov, Czerkez, et Kerman, comme le sultan appelait les habitants de ces districts. Bientôt des plaintes plus énergiques se produisirent dans une lettre du grand vesir sur l'appui que huit mille Cosaques voulaient prêter aux deux frères dont il a déjà été question pour les mettre en possession du pouvoir suprême en Moldavie. Le roi répondit que ce n'étaient point des brigands, mais les palatins Lascyky et Visnikowsky, qui, au temps de Sigismond et de Selim, avaient installé le woiwode Iwonia en Moldavie ; que, depuis des siècles, les Cosaques promenaient leurs hordes sur les steppes sans que la paix fût détruite pour cela ; que ce n'était pas pour une si faible protection qu'il avait remis sa tête sur le sein du tout-puissant empereur. Cette lettre fut apportée par Adam Kloz Parowsky, en qualité d'internonce, et l'année suivante Taranowsky, délivré de sa captivité chez les Tatares, vint comme ambassadeur à Constantinople, pour demander, ainsi qu'il l'avait fait quatre ans auparavant, la destruction des ouvrages de Czapcsakli, la ruine d'un château élevé par le beg de Bender, et reproduire des plaintes contre le chan des Tatares : il n'obtint aucun résultat (1).

L'ambassadeur vénitien Soranzo, après avoir renouvelé la capitulation, déposé pour cela 50,000 ducats dans le divan, et offert 4,000 au grand vesir (2), partit pour la Dalmatie, afin de poursuivre la délimitation des frontières. L'année suivante tout fut enfin terminé d'après les bases des anciennes conventions arrêtées à ce sujet entre le roi de Hongrie et Venise. La négociation de cette affaire fut singulièrement facilitée à Soranzo et à son successeur, le baile Jean Correr, par la faveur de la sultane Chaszeki Ssafije (née Baffo), et par celle de la sultane validé, puis de son émissaire la juive Chiera, et enfin du médecin juif Salomon Nathan Eschinasi, qui alors se mêlait dans toutes les re-

(1) La lettre qui les expose est du 15 décembre 1577, dans le journal de Gerlach.

(2) La lettre du roi, du 5 mars 1578, datée de Warschau, dans le journal de Gerlach, p. 548.

(3) Ce discours est textuellement cité dans le rapport de l'interprète Sobiesky : Littera interpretis turcici ad dominum Ungnadium, de negotio polonico, dans le journal de Gerlach, p. 449.

(4) Gerlach, p. 436.

(5) La réponse du sultan à Bathory, du 25 avril 1578, se trouve, *in extenso*, dans le journal de Gerlach, p. 552.

(1) Rapport de l'ambassade du seigneur de Sinzendorf, aux archives de la maison impériale.

(2) Rapport de l'ambassade vénitienne ; Natale Conti, l. II, p. 234 ; Sagrado.

lations extérieures, et qui jadis, envoyé à Venise afin de suivre les négociations de paix, avait voué au doge une profonde reconnaissance pour la protection dont ses fils étaient couverts au centre de la république. Des affaires relatives à des juifs, des restitutions d'esclaves ou de bâtiments enlevés, tels étaient les objets de la correspondance du sultan avec le doge ; les lettres étaient quelquefois envoyées par le baile, quelquefois portées par des tschauschs (1). Florence renoua les anciens liens d'amitié avec la Porte, déjà formés par un traité sous Suleiman; la nouvelle paix fut conclue par le chevalier don Bongianni Gianfigliazzi, qui avait glorieusement combattu à Lépante, et qui laissa pour chargé d'affaires résidant à Constantinople le baile Mormoraio. On arrêta vingt-huit articles, dans lesquels fut garantie la liberté du commerce et de la navigation, et fut établie une distinction complète entre les vaisseaux marchands et les galères de l'ordre religieux de Saint-Étienne, qui, réunis aux vaisseaux de l'Espagne et du pape, croisaient contre les corsaires (2). Quoique Gianfigliazzi s'attachât surtout à Schemsi-Pascha (3) et à Uludsch-Ali, si puissants par leur influence, il ne put obtenir d'être accompagné à l'audience solennelle par le tschausch-baschi [5 juillet 1578], et d'être admis à un festin dans le divan (4). Il offrit en présents des étoffes de soie des plus belles couleurs, au grand étonnement des Vénitiens (5). A ce moment aussi, Sokolli engageait des négociations pour un traité de paix et d'amitié avec l'Espagne et l'Angleterre ; mais il ne devait pas en voir la conclusion. Don Martin di Cugnaletta parut d'abord le 15 mars 1577, pour annoncer la venue de don Marigliano, Milanais de naissance, plénipotentiaire de Philippe, et obtint pour lui un sauf-conduit. Enfin arriva Marigliano lui-même, parent de Zerbelloni, le héros de la Goulette, dont il avait jadis partagé la captivité, escorté du beg de Valona, qui l'avait amené de Raguse, et accompagné de Brutti, officier de la cour impériale. Sokolli commença par dire à l'ambassadeur impérial Ungnad que Philippe II manquait d'hommes tels qu'en avait eus Charles V, puisqu'il envoyait un sujet comme Marigliano, qui n'avait vu Constantinople qu'étant esclave [7 février 1578] (1). Après plus d'une année, Marigliano présenta le projet de paix signé par lui, l'interprète Churrem et le médecin juif Salomon Eschiani, encore employé dans cette négociation (2). Cinq années de conférences et d'échange de notes furent nécessaires pour amener une trêve de trois ans avec le padischah d'Espagne, comme l'appelait le sultan ; encore cette trêve ne fut-elle guère observée, et, malgré bien des essais répétés, il a fallu deux siècles pour établir une paix stable entre l'Espagne et la Turquie. Élisabeth d'Angleterre, ennemie de Philippe, par religion et par politique, observait la marche de ce prince auprès de la Porte ; affectant moins d'orgueil, elle fit des progrès plus rapides pour établir des relations d'amitié avec Murad en faveur du commerce anglais. Trois négociants anglais, Willam Harebone, Édouard Elbron, et Richard Stapei (3), sollicitèrent la permission de commercer avec l'empire, et une lettre du sultan pour la reine. Ces faveurs leur furent accordées par Sokolli [mars 1579], qui, dans chaque traité avec les puissances chrétiennes, considérait moins les avantages du commerce ottoman que son intérêt personnel, en raison des sommes que de telles transactions lui produisaient. La lettre eut une réponse, et une seconde missive ayant été portée par le négociant Gabriel Desiens, Elisabeth écrivit [janvier 1581] qu'aussitôt après le rétablissement du repos intérieur, elle enverrait une ambassade (4). Le représentant français, abbé de l'Isle, était parti lorsqu'arriva le négociateur espagnol, et son successeur,

(1) Dans les Fascicoli delle scritture turchesche se trouvent : 1° la lettre du sultan, du mois de silhidsche 982 (mars 1573) ; 2° celle de 983 (1575), relative aux réclamations de Girardi ; 3° celles du sultan et du grand vesir, de la même année, sur un château construit par les Uscoques ; 4° des lettres du sultan et du grand vesir au doge, de silhidsche 987 (février 1580).

(2) Rapport d'Ungnad ; journal de Gerlach, p. 359 ; Natale Conti, l. II, fol. 329.

(3) Rapports d'Ungnad ; le journal de Gerlach parle aussi de l'influence de Schemsi.

(4) Rapport d'Ungnad et des agents vénitiens

(5) Summario delle relaz. ; Venez., Luglio, 1578.

(1) Rapport d'Ungnad, du 14 décembre 1577.

(2) Rapport d'Ungnad.

(3) Rapport d'Ungnad. Mezeray, p. 803, place trop tôt, en 1579, la première ambassade anglaise.

(4) Rapport de Preyner, dans les arch. de la ch. d'Ét.

Jacques de Germigny, négocia et obtint le renouvellement de la capitulation de commerce conclue quarante-cinq ans auparavant, avec quelques modifications. Un muteferrika porta cet acte comme ambassadeur en France. Le premier article etend la sûreté et la liberté garantie aux bâtiments français, sur les vaisseaux marchands vénitiens, anglais, portugais, catalans, siciliens, ancônitains et ragusains, naviguant sous pavillon français. Le principe du droit public ottoman, que la sublime Porte est ouverte à tous ceux qui viennent y chercher aide et protection, amis ou ennemis, moslims ou giaurs, n'avait jamais trouvé d'application plus fréquente que depuis l'avénement du règne de Murad III; si grands étaient les avantages du commerce, si grande l'espérance d'obtenir de faciles capitulations par l'entremise des nombreux vesirs, renégats ou juifs. La Suisse elle-même tenta d'engager des relations, et à cette fin l'agent suisse, le juif Angeli, avait obtenu de l'interprète de la Porte, Mustapha-Beg, une lettre pour les États helvétiques (1).

Toutes ces ambassades et ces négociations de la part des Européens (il sera question de celles des princes d'Asie dans le livre suivant) étaient favorisées en partie par les embarras de la guerre de Perse où la Porte était jetée, et qui sera racontée un peu plus loin; elles étaient aussi accélérées par la crainte bien fondée qu'inspiraient aux puissances maritimes les flottes ottomanes établies en croisières sur les mers. Tous les ans, au retour de chaque printemps, Venise, Malte, la Sicile, les côtes d'Italie et d'Espagne, tremblaient devant cinquante galères avec lesquelles le kapudan-pascha sortait de Constantinople pour ne pas laisser les esclaves oublier le service maritime, et afin d'entretenir, par le butin, l'ardeur de rapine des soldats de marine (2). Ni la famine, ni la peste ne ralentissaient les travaux de l'arsenal (3). Tandis que les villes d'Ancône et de Brindisi se tenaient en garde contre l'attaque des Turcs, ils débarquèrent, en 1576, non loin de Cordono, château du prince de Besignano, sur la côte de Calabre, et portèrent tout autour le fer et la flamme (1). Alger, Tunis et Tripoli, transformés en régences (2), augmentaient le trésor, non-seulement par des envois de présents annuels, mais encore parce que souvent la Porte leur arrachait violemment une part dans les dépouilles que rapportaient leurs pirates. Tandis que le beglerbeg d'Alger, Hasan-Pascha, renégat vénitien, assistait aux solennités de l'avénement de Murad au trône, un commissaire de la Porte vidait les caisses d'Alger, et en tirait 200,000 ducats pour le trésor de Constantinople (3). Le pascha de Tripoli, Ramasan, fut chargé de soutenir, avec une flotte et une armée, le cherif de Fes, Mulai-Abdalmelik, de la famille Idris, contre son rival, Mohammed-Almostanszar, qu'appuyaient les Portugais. Le nouveau souverain de Maghrib, une fois assis sur le trône, offrit un présent de 200,000 ducats que Ramasan fit parvenir à la Porte (4). Le chérif détrôné fut soutenu par Sébastien de Portugal avec une armée de dix mille cavaliers et soixante-dix mille fantassins, traînant trois cent soixante canons. Dans la vallée du Torrent (wadios-seil), se livra l'une des batailles les plus remarquables dont les annales maures aient gardé le souvenir. Vingt mille Portugais, Mostanszar et Sébastien lui-même, restèrent sur la place; quarante mille hommes tombèrent au pouvoir des musulmans, vingt mille se rembarquèrent [1578]. Mulai-Abdalmelik, déjà malade avant l'action, mourut de joie d'un si grand triomphe. Mulai-Ahmed, fils de Mostanszar, monta sur le trône en appelant la protection du sultan, auquel il rendit hommage par une ambassade et des présents (5). Ces grands désastres des chrétiens, ou bien les ravages de la peste, qui, dans la même année, désolèrent Constantinople et l'Italie (6), la mort de la sultane Mihrmah, celles de la tante et de la sœur du Grand Seigneur, de l'épouse de Mahmud-Pascha (7), du kapudan-pascha Piale (8),

(1) Rapport de Preyner, du 26 avril 1581.
(2) Natale Conti, l. II, fol. 802.
(3) *Ibid.*, fol. 803.

(1) Natale Conti, fol. 309.
(2) Journal de Gerlach, p. 342.
(3) Sagredo, Memorie historiche.
(4) Nochbetet-Tewarich, fol. 337.
(5) *Ibid.*
(6) Natale Conti, l. II, fol. 310.
(7) Mihrmah mourut le 25 janvier 1578, l'épouse de Mahmud-Pascha le 28 octobre 1577.
(8) Journal de Gerlach, p. 448.

et du mufti Hamid (1), semblèrent, suivant les croyances populaires de l'orient et de l'occident, avoir été annoncés par la comète de 1577 (2). Comme le sultan et son précepteur Seadeddin aimaient beaucoup l'astronomie, ils firent disposer en dehors de Topchane un observatoire souterrain, afin que l'on pût, de ces profondeurs, suivre les mouvements des corps célestes aussi pendant le jour. Takieddin, fameux astronome du Kaire, fut attaché à cet établissement avec un traitement annuel de 3,000 ducats; un autre, juif de Thessalonique, fut appelé dans la capitale pour enseigner la science au fils aîné du sultan (3). Mais les ennemis des astronomes et de Seadeddin reproduisirent plusieurs fois à Murad une remarque confirmée par bien des exemples tirés de l'histoire des empires asiatiques, c'est que les États où se forment des observatoires sont bien près de leur ruine (4); un signe bien plus certain d'une décadence prochaine était le déclin de la puissance de Sokolli; il y avait aussi des circonstances qui, ayant agi fortement sur de graves événements ultérieurs, méritent d'être rapportées avec quelques détails.

L'orage qui se préparait depuis quelque temps contre Sokolli, en s'approchant, frappa d'abord son dévoué serviteur, le secrétaire d'État Feridun. Cet homme d'État, recommandé par tant de travaux et de services, que le grand Suleiman, au siége de Szigeth, avait nommé mufteferrika par un ordre écrit de sa propre main, et que Sokolli avait élevé ensuite au poste de nischandschi vit enlever tout à coup son kiaja, qui fut étranglé devant le château des Sept-Tours, fut envoyé lui-même à Belgrad comme sandschakbeg, et obligé d'abandonner la place à l'un des recteurs des huit académies de la mosquée de Mohammed II, Muallimsade Mahmud-Tschelebi. C'était pour ce dernier un avancement prodigieux; car la carrière des ulémas est entièrement distincte de celle des employés de la chancellerie. Murad, fatigué du pouvoir illimité du grand vesir, et de l'influence de sa mère, s'était imaginé de régner par lui-même; les favoris, principalement Schemsi-Pascha et Mustapha-Pascha, tous deux adversaires de Sokolli, encouragèrent ce caprice pour frapper sur le grand vesir, et poussèrent le sultan à se saisir de la direction suprême des affaires (1). Dschighalisade, l'aga des janitschares, fut déposé pour n'avoir point réprimé des brigandages et des effractions dans la ville, et s'être livré à de grands abus d'autorité. Un autre protégé du grand vesir, le gouverneur de Chypre, Arab-Ahmed-Pascha, de race nègre, que Sokolli avait marié à une esclave de son harem, et qu'il avait fait successivement administrateur des capitaines de vaisseaux (reis-kiajasli), préfet de Galata, beg de Rhodes, beglerbeg d'Alger, et qui, éloigné de ce gouvernement, avait été investi de celui de Chypre, exaspéra si fortement ses troupes par ses violences, qu'elles le hachèrent en morceaux. Lorsque cette nouvelle fut rapportée à Sokolli, avec les vêtements d'Arab-Ahmed-Pascha mis en lambeaux par les coups de sabre, il se contenta de dire : « Que Dieu lui pardonne! Combien il a du souffrir ! »

Par la mort du mufti Hamid-Efendi et du vesir Piale, Sokolli perdit deux autres appuis de son gouvernement. C'est à ce mufti Hamid que l'on doit l'institution d'après laquelle dix aspirants (mulasims) sont adjoints aux premiers juges du pays, cinq à ceux des trois capitales, Constantinople, Andrinople et Brusa, et deux à chacun des juges des autres villes. Sa mémoire est conservée bien plus à cause de l'une des collections de fetwas les plus précieuses, par lui réunies en quatre volumes (2), que par la mosquée qu'il fit élever à Constantinople. Piale, fils d'un cordonnier hongrois de Tolna (3), conquérant de Chios, l'un des quatre vesirs auxquels Suleiman avait confié la formation de l'arsenal, fit élever aux environs l'une des plus belles mosquées de la capitale. D'après la tradition populaire, Piale aurait trouvé sept caisses d'or en faisant construire cet édifice. Une telle opinion peut au moins nous donner une idée des sommes dépensées dans sa pieuse entreprise, qui venaient des dépouilles enlevées par les flottes sous ses ordres, et des

(1) Rausatul-Ebrar, fol. 312.
(2) Journal de Gerlach, p. 409-418.
(3) *Ibid.*
(4) Rausatul-Ebrar, fol. 312.

(1) Rapport d'Ungnad.
(2) Biographie d'Hamid, dans Attaji.
(3) Pigafetta, et journal de Gerlach, p. 148.

contributions levées sur l'Archipel. Les fruits de ces extorsions, le kapudan-pascha devait les partager avec les fermiers des impôts de l'Archipel, le fameux juif portugais Jean Miquez, maintenant don Joseph Nassi, duc de Naxos, Paros, Antiparos, et autres Cyclades (1), et le seigneur d'Andros (2) Sommariva (3), après la mort duquel Suleiman tschauch, en offrant 400,000 ducats de plus, obtint le fermage. La mort même du grand juif, duc de Naxos, l'ennemi déclaré (4) de Sokolli, fut, pour ce dernier, une nouvelle occasion de mortifications. Les trois defterdars qui, par son ordre, prirent possession de l'immense héritage laissé par Miquez, furent accusés d'avoir détourné des quantités de bijoux, arrêtés, mis à la question, et tous les trois déposés peu de temps avant la mort du grand vesir en disgrâce.

La mort du grand juif n'apporta donc aucun adoucissement à la blessure que Sokolli, quelques mois auparavant, avait reçue par l'exécution de son protégé Michel Cantacuzène, la terreur des Grecs par ses extorsions et ses violences. Cet homme, surnommé Scheitanogli (fils de Satan), était parvenu, à force de manœuvres, à remplacer son adversaire Paleologue comme inspecteur de la ferme du sel à Achioli (Anchialos), sur la mer Noire (5). En cette qualité, il changeait à son gré les métropolitains et les patriarches (6). Le patriarche déposé, Metrophanes, qui avait procuré des manuscrits aux envoyés impériaux Busbek et Wysz, et qui avait été accusé ensuite, par Cantacuzène, auprès de Sokolli, de donner toute sorte de communications à ces ambassadeurs chrétiens (7), à son tour réclama de Cantacuzène, en plein divan, les 16,000 ducats qu'il lui avait remis, dans l'espace de huit années, pour le patriarcat; mais il n'obtint aucune satisfaction du grand vesir, qui vraisemblablement avait absorbé la plus grande partie de ces sommes (8). Comme Cantacuzène partageait avec Sokolli seulement le fruit de ses rapines en argent, remettant aussi des objets en nature aux vesirs Piale et Ahmed, mais sans rien donner à ses ennemis et à ceux de Sokolli, Sinan et Mustapha, ceux-ci s'agitèrent, et firent en sorte que, sur l'ordre du sultan, il fut saisi, chargé de fers et amené d'Achioli au château des Sept-Tours, d'où il ne put sortir qu'en payant 54,000 ducats (1). La ferme du sel fut attribuée au trésor, et, par l'intercession du grand vesir, Cantacuzène obtint la charge de pelletier du sultan: en cette qualité, il jouissait d'une solde d'un thaler par jour, et devait fournir la cour de pelleteries moyennant 60,000 ducats annuels; d'ailleurs il était affranchi de droits pour toutes ses marchandises (2). Malgré cette diminution de revenus et d'importance, quand il se rendait à cheval chez le grand vesir, il se faisait toujours précéder par huit tschokadares et par des janitschares. Enfin, Sokolli ne fut plus en état de le défendre contre une accusation que son ennemi le vesir Mustapha-Pascha avait insinuée au chan des Tatares: Cantacuzène était cause de tous les troubles de la Moldavie, du bannissement de la mère du dernier prince avec ses deux fils, de la défaite subie par les janitschares lorsque les deux frères, Pierre et Alexandre, furent installés woiwodes de Moldavie et de Valachie. Le grand chambellan se rendit, avec l'ordre de mort, à Achioli, où le chef des bourreaux, sans laisser à Cantacuzène un moment pour se préparer, le pendit devant la porte de son palais (3). La construction de cet édifice avait coûté 20,000 ducats à Cantacuzène; Alibeg trouva en ce lieu une aussi forte somme en argent, dont il prit possession. Le coup le plus sensible qui pouvait être porté au grand vesir, déjà tant ébranlé, fut le supplice de son neveu le gouverneur d'Ofen, Mustapha-Pascha. Nommé à ce poste par Suleiman immédiatement avant le siége de Szigeth, Mustapha-Pascha, par sa valeur et ses hautes qualités, d'utiles travaux et de sages établissements, s'était maintenu au premier rang parmi les gouverneurs turcs: Ofen et la Hongrie se louaient de son administration. Si en pleine

(1) Journal de Gerlach, p. 79, 90, 279, 303.
(2) Summario delle relaz.; Venet., 4 oct. 1579.
(3) *Ibid.*, 30 octobre 1579.
(4) Journal de Gerlach, l. II, p. 59.
(5) Journal de Gerlach, p. 133, 222, 367, 388, 395, 425, 454, 463.
(6) Journal de Gerlach, p. 367.
(7) *Ibid.*, p. 425.
(8) *Ibid.*, p. 311.

(1) Journal de Gerlach, p. 395.
(2) Gerlach, p. 354; *ibid.*, p. 463; et description du voyage de Schweiger, p. 70.
(3) Journal de Gerlach, p. 478.

paix, il avait agrandi les domaines soumis à son autorité en surprenant des places, comme Fulek et autres (1), il avait su aussi ne conférer les fiefs qu'à des sujets dignes d'en être investis; prendre soin de protéger les veuves et les orphelins; élever des tours à Szigeth, Stuhlweiszenburg, Belgrad; entourer d'une muraille le faubourg d'Ofen; construire dans la forteresse un magasin à poudre; bâtir des mosquées et des médrèses. Sous le prétexte de vérifier les dégâts causés par la foudre qui avait menacé le magasin à poudre d'Ofen, le grand écuyer du sultan, Ferhad (2), se rendit sur les lieux, et la mort frappa la tête de Mustapha-Pascha. Sa place fut donnée au favori Oweis-Pascha.

Un an après l'exécution de son neveu, Sokolli était à son divan du soir; car, dans son zèle pour l'expédition des affaires publiques, non-seulement il assistait le matin au conseil tenu au palais, mais il donnait encore le soir des audiences dans sa propre maison : un homme s'approcha, sous le costume de derwisch, et, au moment où il faisait mine de présenter une requête au grand vesir, il lui plongea un poignard dans le cœur. Sokolli eut à peine la force de tirer son poignard de sa ceinture, et rendit l'âme (3). L'assassin, Bosnien comme Sokolli, avait à se plaindre de la diminution de son fief; et ses réclamations n'ayant pu obtenir justice, il fut poussé au meurtre par la vengeance, ou peut-être l'inimitié de Mustapha-Pascha saisit cet instrument pour frapper le grand vesir, dont il voulait se délivrer : au reste, les tortures ne purent arracher d'aveu au meurtrier. Le lendemain il fut écartelé par quatre chevaux. La veille de sa mort, Sokolli se faisait lire, par son écuyer Hasan-Aga, dans l'histoire de l'empire, la bataille de Kossova : au moment où Murad Ier tombe frappé par Kobilovich, Sokolli récita la première sura du Koran pour l'âme de Murad, et ajouta : « Que Dieu m'accorde ainsi une mort sanglante (1) ! » Naturellement sévère, mais non pas cruel, il ne souilla son administration de quatorze années par aucun supplice inutile, à l'exception de l'exécution de cent vingt esclaves échappés de sa demeure (2). De ses esclaves ou de ses femmes, dont il lui fallut se séparer lorsque la sœur du sultan, chétive et laide, lui fit l'honneur de l'admettre à sa couche, il eut deux fils, dont l'un mourut étant pascha d'Alep, du vivant de son père; l'autre, qui était sandschekbeg en Bosnie, alla remplacer son frère. Sokolli, élevé dans le harem, paraît y avoir pris le goût de l'étude et de la littérature, qu'il conserva dans les affaires. Les plus importants ouvrages qui parurent sous le règne de Selim lui sont dédiés; son nom est d'ailleurs perpétué par les édifices élevés d'après ses ordres en plusieurs villes d'Europe et d'Asie. Sorti, depuis un demi-siècle, des rangs des pages, comme chambellan, sans jamais avoir été dépouillé de ses charges, il devint successivement kapudan-pascha, beglerbeg de Rumili, vesir, et enfin grand vesir, fut investi de la plus haute confiance par Suleiman, posséda un pouvoir illimité sous Selim II, et gouverna encore sous Murad, tout en voyant décliner sa puissance et son autorité. Sa prudence et son énergie seules maintinrent, durant tout le règne de Selim, l'empire ottoman au degré de prospérité où l'avait élevé Suleiman, et même dans les cinq années qu'il gouverna encore sous Murad, quoique dans un cercle plus limité, les symptômes d'affaiblissement ne se manifestèrent pas encore d'une manière éclatante; mais lorsque tous les éléments composant la puissance ottomane ne furent plus contenus par la main vigoureuse de Sokolli, on les vit aussitôt se séparer, et l'empire menaça ruine.

(1) Petschewi, notices biographiques de Mustapha-Pascha.

(2) Summario delle relaz.; Venet., 1578.

(3) Sagredo, p. 429; Knolles, t. I, p. 669; Ricaut, Porte ottomane nouvellement ouverte; Selaniki, fol. 143; Ssoloksade, fol. 134; Hasanbegsade, fol. 38.

(1) Aali, fol. 291.

(2) Rapport d'Ungnad, du 1er mai 1575, dans les archives impériales.

LIVRE XXXVIII.

AMBASSADE PERSANE. — CHANGEMENT DE SCHAHS. — GUERRE AVEC LA PERSE. — BATAILLE DE TSCHILDIR. — SOUVERAINS ET FEMMES DE GÉORGIE. — PRISE DU CHATEAU DU DIABLE, SUR LE KANAK. — ORGANISATION DE LA GÉORGIE. — FIN DE LA CAMPAGNE. — DÉFAITES D'ARASCHAN ET DE KAITAS-BEG. — AADIL-GIRAI EST PRIS. — CONSTRUCTION DE KARSZ. — SIÉGE DE TIFLIS. — ASSASSINAT D'AADIL-GIRAI — DÉPOSITION ET MORT DE MUSTAPHA-PASCHA. — EXPÉDITION ET DÉPOSITION DE SINAN-PASCHA. — ERIWAN ET D'AUTRES PLACES SONT FORTIFIÉES PAR FERHAD-PASCHA. — MARCHE VERS DERBEND, ET CAMPAGNE DANS LE DAGHISTAN. — CHANGEMENTS DE CHANS DANS LA KRIMÉE. — RÉCEPTION D'OSMAN-PASCHA A CONSTANTINOPLE.

Deux ans avant la mort de Sokolli avait commencé la longue guerre de Perse, qui, au bout de sept ans, ayant subi une courte interruption, se prolongea sept autres années encore. Il faut porter nos regards en arrière, et aussi un peu en avant, pour bien rattacher le fil du récit de la première moitié de la guerre. Après ce qui a été dit dans les livres précédents de la fondation de la dynastie Ssaffewi, des exploits de son premier souverain Schah-Ismaël, de sa défaite à Tschaldiran, de la politique perfide de Tahmasip, souillée du sang du prince fugitif Bajesid et de ses enfants, il suffira maintenant de revenir sur la mort de Tahmasip, arrivée seulement un an après l'avénement de Murad au trône, et de signaler rapidement les cruautés de la révolution suivante dans le palais, qui furent en partie les causes déterminantes de la guerre. Ces violences, commises par des esclaves ambitieux et des tyrans impuissants, n'ont encore été mises pleinement en lumière par aucun historien européen. Et d'abord il faut parler de l'ambassade que peu de temps avant sa mort Tahmasip avait envoyée à Constantinople pour féliciter Murad sur son avénement, fortifier les rapports de paix et d'amitié établis avec Selim et Suleiman, et de plus, assurer, quant au dehors, au cinquième de ses fils, Haider, la tranquille succession du trône, de préférence aux quatre princes aînés. L'ambassadeur persan Tokmakchan (1), fils de Schahkulichan, qui neuf ans auparavant avait renouvelé la paix à Andrinople avec Selim, arriva le 4 mai 1576 à Skutari, en face de Constantinople, avec une suite de deux cent cinquante personnes et cinq cents chameaux. Le lendemain, il vit arriver au devant de lui le beglerbeg de Rumili et le tschauschbachi, escortés de deux mille cinq cents tschauschs, muteferrikas et sipahis, la plupart montés sur des chevaux tout caparaçonnés d'or et d'argent, la tête parée de plumes, et portant des bâtons garnis d'argent. Le kapudan-pascha le reçut avec trente galères richement décorées : sur la première était dressée une longue table couverte de drap d'or pour l'ambassadeur et les principaux personnages de sa suite. Lorsque Tokmakchan porta le premier morceau à sa bouche, toute l'artillerie tonna à la fois, et la tour de Léandre donna le salut avec cent coups de canon. A la descente sur le rivage, il fut reçu par l'aga des janitschares, Dschighalesade, qui se tint à cheval à la gauche, tandis que le beglerbeg de Rumili s'avançait à la droite, hon-

(1) Mohammed-Kiatib, auteur du Dschamiet-Tewarich, secrétaire de Sokolli, donne le texte des lettres de créance de l'ambassadeur persan.

neur qui n'avait encore été rendu jusqu'alors à aucun ambassadeur asiatique, et qui ne le fut jamais au représentant d'une puissance européenne. Cinq jours après, le sultan, qui avait retardé de deux semaines son retour de la chasse pour étaler sous les yeux de l'ambassadeur toute la pompe de la cour ottomane, fit son entrée dans la capitale, accompagné de dix à douze mille personnes (1). Neuf jours après son arrivée eurent lieu l'audience solennelle et la remise des magnifiques présents, parmi lesquels se trouvaient un exemplaire du Koran d'une richesse extraordinaire, un schaname, et soixante volumes de poëtes persans (2), une tente soutenue par un arbre d'or garni de pierreries (3), divisée en quarante compartiments, tendue avec des cordes de soie, quarante tapis, six cassettes de bijoux, diamants, émeraudes, rubis, turquoises, perles, des lames du Chorasan, des arcs de Tschatsch, des feutres de l'Irak, des étoffes de soie d'Iesd et de Kum. Les six vesirs traitèrent chacun à son tour l'ambassadeur, et le comblèrent de présents. Dès le 22 mai, Tokmackhan reçut son audience de congé du sultan, qui lui fit donner deux chevaux couverts de housses de velours rouge, ornés de harnois d'argent, et 5,000 ducats.

Tandis que Tokmakchan présentait des félicitations au sultan Murad à Constantinople, le schah Tahmasip descendait dans la tombe, après cinquante-quatre années de règne, auquel le poison vint mettre un terme. Les rênes du gouvernement, qui n'avaient été que nominalement dans les mains du vieux schah, étaient tenues par de puissants chefs de tribus géorgiennes, tscherkesses, kurdes, et turkmannes (4). Huseinbeg-Ustadschlu s'unit avec les chans georgiens Ali et Sal, oncles des princes Behram et Haider, afin de porter le premier sur le trône que Tahmasip avait destiné à Haider. La mère d'Haider résolut alors d'assurer le pouvoir suprême à son fils, en précipitant la mort du monarque chancelant. En le frottant dans le bain avec une poudre dépilatoire, elle dessécha dans son époux les sources de la vie. Dans la nuit même où le malheureux père expirait en maudissant l'empoisonneuse, Haider s'assit sur le trône. Peridschanchan (1), fille du schah, née d'une Tscherkesse, donna aussitôt avis à son oncle, le prince Schemchal, que le crime accompli avait mis le pouvoir aux mains des chans géorgiens. Schemchal à l'instant s'unit avec les chefs des tribus turkmannes et kurdes. Si les Géorgiens pouvaient compter sur l'assistance de la tribu des Ustadschlus, le Tscherkesse s'appuyait avec confiance sur les Efschares (2). Les derniers se rassemblèrent dans la nuit sous Schemchal, et, guidés par lui, pénétrèrent dans le palais par la porte du jardin. De leur côté, les Géorgiens et Ustadschlus voulurent entrer par la porte principale d'Alakavu, dont l'ouverture leur fut refusée. A la nouvelle que les Tscherkesses et les Turkmans, ses ennemis, étaient dans le palais, Haider essaya de s'échapper sous un déguisement de femme. Schemschal, qui en fut instruit, lui arracha le voile qui lui couvrait la tête, et un esclave tscherkesse le poignarda. Cependant les Ustadschlus et les Géorgiens, ayant forcé la porte d'Alakavu, s'étaient élancés dans le palais, et bientôt ils assaillirent le harem. Schemchal leur jeta la tête du prince immolé, et ils se retirèrent découragés. A la naissance du jour, les cadavres des deux schahs, du père, qui avait régné cinquante années, et du fils, qui s'était assis sur un trône durant quelques heures de la nuit, furent portés en même temps hors du palais. Huseinbeg-Ustadschlu, oncle des princes Mustapha et Imamkuli, nés d'une autre Géorgienne, les avait arrachés du harem, et s'était enfui avec eux et quelques cavaliers dans la direction de Kum et de Kaschan, pour placer l'un des deux sur le trône. Schemchal et son parti firent tout pour porter au trône un des princes du sang tscherkesse; mais par le meurtre d'Haider, auquel les Persans étaient attachés comme à l'héritier désigné par le père, ils avaient attiré sur eux la haine du peuple, et, voulant user de toutes les ressources, ils résolurent maintenant de faire savoir au prince Ismaïl, renfermé depuis

(1) Journal de Gerlach, p. 192.
(2) Dschamiet-Tewarich, fol. 300.
(3) Journal de Gerlach, p. 192.
(4) Malcolm, d'après le Subdetet-Tewarich, écrit, selon la prononciation anglaise, Oostajaloo au lieu d'Ustadschlu, et Cheskus au lieu de Tscherkes.

(1) Nochbetet-Tewarich et Dschamiet-Tewarich.
(2) Dschenabi, p. 136.

vingt-cinq ans par son père dans le château d'Alamut, que, dans le seul but de lui assurer le trône, ils s'étaient défait de son rival Haider, et avaient lutté contre le parti ustadschlu. Peridschan, qui n'était pas étrangère aux exercices virils, au maniement des armes, s'élança sur un cheval, et courut vers le château d'Alamut, situé dans les montagnes, entre Kaswin et Tebris, ancienne résidence du prince des assassins, du vieux de la montagne, qui servait aux schahs de Perse à retrancher du monde les prétendants au trône. Là était renfermé le prince Ismaïl, moins à cause des emportements de sa jeunesse, des brigandages exercés sur les caravanes, et des atteintes portées à la paix sur la frontière turque, que pour son adhésion à la doctrine des sunnites, qui en fesait un adversaire dangereux de la religion de l'État. En cherchant à effacer le souvenir de la perte de sa liberté et de la succession au trône, en se plongeant dans l'ivresse du népenthe (1), il poussa si loin l'usage du plus puissant des opiums, qu'il en consommait jusqu'à quarante-sept drachmes par jour : il exalta ainsi sa violence naturelle, qui devint de la férocité, et son aspect annonçait une humeur sombre et farouche. Aussitôt qu'il eut échappé aux ténèbres de son cachot et se fut assis sur le trône, il n'aspira plus qu'à répandre le sang de ses frères et des grands qui, sous le règne de son père, avaient conseillé son emprisonnement. D'après l'ancienne coutume des rois de Perse, il fit immoler à sa sûreté ou à sa vengeance huit frères, et dix-sept des plus puissants sujets de l'empire (2). Un seul frère du nouveau souverain fut épargné, Mohammed-Chodabende, parce que, affecté d'une cécité presque complète, il était regardé comme hors d'état de prétendre un jour au trône; on s'abstint aussi de frapper ses deux fils, dont l'un, Hamsa, était avec son père à Schiras, l'autre, Abbas, dans la suite Abbas le Grand, encore enfant, portait le titre de gouverneur dans le Chorasan. Ismaïl, animé d'une haine furieuse contre tout le monde, et odieux à tous, osait à peine paraître en public, et passait son temps avec quelques confidents, renfermé dans l'intérieur du palais, toujours s'abreuvant d'opium. Il y avait dix-huit mois qu'il était ainsi livré tour à tour à l'ivresse et à la crainte de sanglantes représailles, lorsqu'il résolut de se défaire aussi des fils de son frère Chodabende, quoiqu'ils fussent encore dans l'enfance. Le 12 du mois de Ramadan, des messagers de mort partirent pour Herat et Schiras. Ali-Kulichan, qui, en sa qualité de gouverneur de la maison du jeune Abbas, administrait sous son nom le Chorasan, par scrupule religieux, remit l'accomplissement de l'ordre sanglant après la lune du jeûne. A Schiras, une heure avant le moment fixé pour le meurtre des princes, arriva la nouvelle de la mort de Schah-Ismaïl (1) [24 novembre 1577]. Peridschan, qui l'avait tiré de prison, délivra aussi la Perse du tyran qui, sur l'ordre de cette princesse, fut étranglé par quinze hommes déguisés en femmes.

Douze jours avant la mort de Schah-Ismaïl, une comète avait été signalée à Constantinople; le peuple sentit ainsi se fortifier son ancienne croyance superstitieuse, qu'une telle apparition annonçait la mort des souverains, et des révolutions dans les empires. Le mufti et l'astronome de la cour Takieddin calculèrent ensemble que c'était la même comète qui déjà onze fois s'était montrée comme avant-coureur de grands événements; car, selon eux, à des intervalles très-inégaux elle avait pronostiqué la mort d'Abel, le déluge, la tyrannie de Nemrod contre Abraham, la ruine de la tribu d'Aad, celle de la tribu de Themud, la naissance de Moïse, le désastre de Pharaon, la bataille de Bedr, le meurtre d'Osman, celui d'Ali, le règne de Jesid : en apparaissant à des distances de mille ans ou d'un siècle, ce signe avait toujours été certain, et maintenant il se montrait pour la douzième fois (2). Afin de ne pas faire mentir la comète, si elle annonçait des agitations guerrières, le gouverneur de Wan, Chosrew-Pascha, excita la Porte à pousser des armées contre la Perse, en adressant des rapports sur les troubles de ce pays, résultant des divisions entre les tribus et de la faiblesse du schah;

(1) Bendsch (hyoscyamus), précédé de l'article kopte ni, c'est le népenthe d'Homère.

(2) Dschenabi, p. 136.

(1) Subdetet-Tewarich, dans Malcolm.

(2) Aali, 11e événement du règne de Murad III; et Selaniki.

d'ailleurs, une telle guerre était sainte: ainsi l'avaient déclaré tant de fetwas rendus contre les schiites (1). Le grand vesir Sokolli ne voulait pas plus prendre les armes dans cette circonstance, qu'il n'avait été disposé, sept ans auparavant, à l'expédition contre Chypre; mais le sultan était d'autant plus vivement sollicité par les vesirs Sinan-Pascha, conquérant de l'Iemen et destructeur de la Goulette, et Mustapha-Pascha, conquérant de Chypre, tous deux lui garantissant des triomphes futurs par le souvenir des victoires passées, tous deux aspirant au commandement suprême. D'après le conseil de Sokolli, qui voulait maintenir l'équilibre entre les deux vesirs ardents et ambitieux, Mustapha-Pascha reçut le commandement supérieur sur la frontière de Bagdad, Sinan-Pascha sur la frontière d'Erserum: mais lorsqu'il s'agit de l'attribution des sandschaks à chacun d'eux, l'opiniâtre Albanais Sinan éleva de si violents débats, que, dans l'impossibilité de tout accommodement, il fallut le déposer, et nécessairement Mustapha-Pacha se trouva investi seul de l'autorité militaire absolue (2). Il eut sous ses ordres cinq mille janitschares, les escadrons des sipahis, les gouverneurs de Diarbekr, Derwisch, d'Erserum Behram, de Sulkadr, Ahmed, d'Alep, Mohammed, de Karamanie, Guledsche-Mohammed, avec leurs sandschakbegs et leurs sipahis, l'ancien gouverneur de Diarbekr, Usdemir-Osman-Pascha, et le chan de Krimée avec sa cavalerie. Le ferman de sa nomination lui donnait le Schirwan pour destination (3). Avec la prudence d'un vrai général, Mustapha-Pascha fit connaître aussitôt sa nomination aux gouverneurs déjà indiqués, et aux sandschakbegs de Pansi (4) et de Schuschad (5), en appelant leurs forces militaires (6); de plus, il adressa une douzaine de lettres aux princes des frontières de la Géorgie, pour sonder leurs dispositions (1), et demander leur concours; il en expédia aussi aux nombreux princes qui alors se partageaient la domination des pays situés entre la mer Noire et la mer Caspienne, du Schirwan, du Daghistan, de la Géorgie et de la Circassie; à Schahroch-Mirsa, fils de l'ancien souverain du Schirwan; au Schemchal, maître des Kumuks et des Kaitaks; au commandant de Tabasiran, dans le Daghistan, sur la côte de la mer Caspienne (2); au fils de Lewend (3), Alexandre, souverain des pays entre Ériwan et Schirwan; à Georges, fils de Luarszab (4), maître du district de Basch-Atschuk (Imirette) (5), au souverain de Guriel (6), et au dadian de Mingrelie ou de la Kolchide.

A la fin de mars 1578, parvint à Constantinople la nouvelle d'un échec considérable, subi sur la frontière de Perse. Le beglerbeg de Schehrsor, capitale du Kurdistan, avait été battu et repoussé dans les châteaux, tout le bétail du canton de Bagdad coupé en morceaux par les Persans (7). Le serasker hâta ses préparatifs; avant tout, pour lui plaire, il fallut donner à son beau-fils, Mohammed-Beg, fils de la fille du sultan Mohammed, le sandschak de Nikde, avec 400,000 aspres, et à un autre Mohammed-Beg, pauvre diable sorti d'une famille de paysans, de mœurs grossières, le sandschak de Begschehri. Au commencement d'avril, Mustapha-Pascha, accompagné de tous les vesirs, alla prendre congé du sultan en lui baisant les pieds, puis, au bruit du canon, il s'embarqua sur la galère du kapudan-pascha, et fut transporté à Skutari (8), suivi de quatorze autres bâtiments et du reste des vesirs. Deux bannières que le serasker avait reçues du sultan, l'une rouge, l'autre mi-partie de rouge et de jaune, flottaient à la poupe de sa galère. Le 28 du même mois, le camp fut levé de Skutari, et la marche fut si lente, que l'on mit sept jours pour atteindre Nicomédie. Là, les janit-

(1) Aali, dans son Nuszretname, c'est-à-dire livre de la victoire, cite cinq de ces fetwas.

(2) Aali, événements de Murad III.

(3) Histoire d'Aali, fol. 393, et son Nuszretname, fol. 11.

(4) La lettre est dans le Nuszretname, fol. 22.

(5) *Ibid.*, fol. 18.

(6) Les lettres aux gouverneurs d'Erserum, de Diarbekr, Wan, et à Usdemir, sont dans Nuszretname, fol. 19, 21; celle adressée au beau-frère du chan tatare est au fol. 14.

(1) Histoire d'Aali, fol. 394.

(2) La lettre est dans le Nuszretname, fol. 15.

(3) *Ibid.*, fol. 18.

(4) *Ibid.*, fol. 17.

(5) *Ibid.*

(6) *Ibid.*

(7) Journal de Gerlach, p. 473.

(8) Honr. Porsii Bellum persicum, p. 7.

schares furent grandement traités, et on leur permit de se diriger par Boli sur Erserum, où ils retrouvèrent le serasker, qui prenait sa route par Konia avec le reste de l'armée. Sur le tombeau du grand poëte mystique Dschelaleddin, Mustapha voulut interroger l'avenir sur son expédition. En ouvrant le fameux ouvrage de ce poëte, le Mesnewi, le hasard voulut qu'il tombât sur le passage relatif à la marche d'Alexandre vers la montagne de Kas, ce qui fut regardé comme un heureux présage (1). A Siwas parvinrent des nouvelles des beglerbegs gouverneurs de Wan, Erserum et Alep : le premier annonçait quelques avantages remportés sur les Persans ; les deux autres parlaient de la disette des vivres dans leurs cantons. Puis arrivèrent des lettres de soumission des princes tscherkesses de Guriel et de la Kolchide. A Kodschiszar, l'armée fut assaillie par un effroyable orage. On prit des mesures pour prévenir un soulèvement préparé par le Turkman Scham-Bijad à Elbistan, dans le gouvernement de Sulkadr ; et des rapports furent adressés à Schemsi-Pascha et à Seadeddin. Dans la plaine de Tschermik, en avant d'Erserum, les janitschares, qui avaient pris le chemin de Boli, furent joints par les gouverneurs de Diarbekr, Siwas, Karamanie, Sulkadr, avec leurs troupes, et par Usdemir-Osman-Pascha, suivi de ses cavaliers. On apporta aussi au camp mille têtes persanes, que Jusuf, sandschakbeg de Karsz, avait coupées dans le district de Dschanbas-Tschukuri, et des lettres de soumission du prince de Daghistan, du Schemchal, de Ghasi-Reschid-Oghli, commandant de Tabaseran, sur la côte de la mer Caspienne ; de Tutsche-Lawik, commandant d'Awar ; de Schahroch-Mirsa, et du prince georgien Grégoire, seigneur du district de Basch-Atschuk : tous ces hommages furent accueillis avec bienveillance et amitié.

Le beglerbeg de Wan, Chosrew-Pascha, envoya son kiaja pour demander des renforts, et se plaindre de n'être pas soutenu convenablement par Seinel-Beg, qui n'était pas allé secourir le beg de Selmas, assiégé par les Persans. Le serasker exprima son étonnement dans une lettre, d'ailleurs fort réservée, à Seinel-Beg. Tokmak-Chan, tout récemment ambassadeur de Perse à Constantinople, et maintenant chef de l'armée persane sur la frontière, envoya une lettre au gouverneur d'Erserum, dans laquelle, affectant de ne rien savoir de la rupture de la paix, il demandait les motifs de l'irruption de Dschanbas-Tschukuri. Le gouverneur répondit avec courtoisie, rejetant la faute des violations des frontières sur le vesir ; mais Tokmak-Chan ayant fait ensuite irruption avec trente mille Persans dans le gouvernement de Tschildir, et poussé ses ravages dans le sandschak d'Erdehan, Mustapha-Pacha lui adressa un manifeste, en forme de lettre, plein d'insultes et d'outrages : « Chef des hérétiques et des renégats, ami des obstinés et des suppôts du diable, refuge des méchants de race satanique, soutien des rebelles et des scélérats... pénètre-toi bien de ce qui suit. » Toute la lettre est conforme à cet exorde, et se termine par l'énumération des forces des gouverneurs des frontières, marchant contre Tokmak sous les ordres de Mustapha. Après l'arrivée de deux mille huit cents chameaux pour le transport des bagages, l'armée, s'étant pourvue de vivres, quitta Tschirmik, et campa quinze jours après devant le château d'Erdehan. Là, au son des fifres et des tambours, furent promenées sur des lances des têtes de Persans, que le gouverneur de Wan envoyait comme trophées de sa victoire sur le chef Emir-Chan (1). Trois jours après l'armée, franchissant la frontière, se dirigea vers la Géorgie, et le 10 août 1578, une sanglante bataille fut livrée à Tokmak-Chan devant Tschildir, petit château de Géorgie, appelé aussi le Château du Diable (2). La victoire resta du côté des Ottomans qui, toutefois, perdirent beaucoup de vaillants guerriers, parmi lesquels sept begs kurdes (3). Les places de Wele, Janikalaa, Akdschekalaa et Tschildir, rendirent hommage au vainqueur (4). Ce qui dénonce la perte subie par les Ottomans, plus encore que le récit de leurs historiens,

(1) Dans le Nuszretname, fol 51, et dans l'Histoire d'Aal, fol. 394.

(1) Aali, Nuszretname, fol. 57.
(2) *Voy.* l'Histoire de la campagne en Perse d'Osman-Pascha, par un auteur anonyme, p. 229 ; Dschihannuma, p. 408-409.
(3) Tarichi, Osman-Pascha, p. 330.
(4) Dschihannuma, p. 419.

c'est le changement de ton de Mustapha-Pascha. Dans une lettre adressée par lui à Tokmak-Chan, immédiatement après la bataille, il lui donne les titres de serdar très-honoré, vaillant gouverneur, chef habile et fortuné, lui exprime le désir d'une entrevue personnelle, et l'invite par les offres les plus avantageuses à entrer au service du sultan, lui rappelant que jadis, sous le sultan Suleiman, Mohammed-Chan, fils du prince de Sulkadr et le persan Ulamar, étant passés sous les drapeaux des Ottomans, avaient été comblés des faveurs du Grand Seigneur (1).

Puisque nous sommes maintenant sur le sol de la Géorgie avec l'armée ottomane, il est nécessaire d'apprendre à connaître les quatre princes de ce pays contre lesquels elle eut à lutter. Les lacunes qui se trouvent dans les écrivains européens, et dans les historiens orientaux, tels que Moïse de Chorene et le roi Wachtang V, quant aux souverains du pays à cette époque, ont été en partie comblées par des Ottomans et des Italiens contemporains, qui écrivirent d'après les rapports de témoins oculaires (2). Les trois contrées d'Imirette, Karthli et Kachethi étaient sous l'autorité des princes des trois familles Baschatschuk, Lewan et Luarszab, qui seules étaient du sang des souverains de Géorgie, et tiraient leur origine de la grande reine Tamar, par le fils qu'elle avait eu de son écuyer David Bagration, devenu son époux. Les souverains d'Altunkalaa, à l'occident d'Achiska ou d'Achaldschick, n'étaient pas de sang géorgien; ils descendaient d'un prince persan appelé Tschapuk (3). Dans la Géorgie, patrie des beautés les plus parfaites, les femmes devaient exercer la domination plus qu'en tout autre pays : ce sont aussi les règnes des femmes qui font ressortir quelques points lumineux des ténèbres de l'histoire. Au temps de Constantin le Grand, sainte Nino convertit la Géorgie au christianisme. A la fin du XIIe siècle, régnait en Géorgie la grande reine Tamar, surnommée *Méphé*, c'est-à-dire le Roi, à cause de la puissance toute virile de son génie (1). La beauté de sa fille Ruszudan, accusée de débauches par l'historien arabe Abulfeda, à cause de ses aventures amoureuses avec des courtisans et des mameluks (2), attira trois fois sur la Géorgie les armées du grand schah Dschelaleddin Mink-Berni, souverain de Chuaresm, qui avait sollicité en vain la main de la princesse, et le pays fut dévasté par les Chuaresmiens et les Kurdes (3). Selon la tradition consacrée par les historiens et les poëtes persans, la Géorgie serait aussi la patrie de la belle et douce Schirin, l'idéal de la femme dans les romans persans. Il ne faut donc pas s'étonner si, à toutes les époques, des femmes se placent au premier rang sur la scène de l'histoire en Géorgie, et dominent les hommes, soit par le charme de la beauté, soit par la supériorité de l'esprit. Il faut compter parmi les grands caractères qui laissent une impression profonde sur le peuple la souveraine d'Altunkalaa, veuve de Keichosrew, Dedesemid (4), mère des deux princes Minotschehr (5) et Grégoire (6).

Comme les domaines de ces princes touchaient au territoire turc, quinze jours avant la bataille de Tschildir, Mustapha-Pascha avait adressé à Minotschehr, le plus jeune des deux frères, une lettre pour l'engager, ainsi que Grégoire et sa mère, à s'éloigner des Persans, auxquels ils s'étaient rattachés jusqu'alors (7). Minotschehr fit une réponse pleine de soumission, sollicitant un traité avec un diplôme (8); et il y eut un tel empressement à le satisfaire, qu'il obtint de suite le sandschak d'Asghur; que l'on conféra celui d'Olite à Grégoire, et que la mère, ainsi que d'autres frères, reçurent des villages en fiefs (9). Les Turcs ne trouvèrent pas tant de promptitude à la soumission envers la Porte dans David-Chan, de la famille

(1) La lettre est dans le Nuszretname, fol. 65; le bulletin de victoire, fol. 61.

(2) Petschewi, fol. 178, et Aali, fol. 433, dans le XXIXe événement.

(3) Aali, fol. 398.

(1) Voyage de Klaproth dans le Caucase et la Géorgie, t. I, p. 160.

(2) Annales muslemici, t. IV, p. 318.

(3) Klaproth, d'après l'Histoire de Wachtang, t. I, p. 182.

(4) Aali, Petschewi, dans Minadoi, t. I, p. 34.

(5) Natale Conti, l. XXX, fol. 375, a transformé Minotschehr en Manochiato.

(6) Aali, Petschewi, Minadoi.

(7) La lettre est dans le Nuszretname d'Aali, fol. 68.

(8) Le Nuszretname d'Aali, fol. 69.

(9) *Ibid.*, fol. 70.

Luarszab, souverain de Tiflis, beau-père du schah Tahmasip, engagé dans les intérêts persans. Il ne fit aucune réponse aux invitations du serasker, et celui-ci s'étant mis en marche sur Tiflis après la bataille de Tschildir, David-Chan prit la fuite (1). Les deux princes des deux autres lignes de la maison souveraine de Géorgie, George Baschatchuk d'Imirette, et Lewan de Kachethi, sollicitèrent à l'envi auprès de Mustapba le gouvernement de Tiflis; le premier, comme sandschak héréditaire pour son fils, le second pour lui-même. Avant la conquête de Tiflis, Mustapha, par une lettre à Lewan, lui avait donné ce gouvernement en perspective, s'il embrassait l'islam. Mais Lewan, restant fidèle à la foi de ses pères, ne reçut que le diplôme d'investiture des châteaux de Sakuni et de Kerum; et Tiflis fut donné comme sandschak à Mohammed-Beg, fils de Ferhad-Pascha le Manchot. Trois cents janistchares, deux cents cavaliers de nouvelle levée, deux cents ulufedschis, deux cent cinquante gardes, trois cents volontaires, cent cinquante Arabes, deux cents mousquetaires, trois à quatre cents artilleurs, furent destinés à défendre la place avec cent canons. A Tiflis, Mustapha-Pascha transforma deux églises en mosquées dans lesquelles fut récitée la prière du vendredi, le premier jour de la prise de possession [19 août]. Le 29, Mustapha était avec l'armée sur les rives du Kanak, dont le passage fut très-difficile. Le manque de vivres se fit cruellement sentir. Dix mille hommes furent envoyés dans les plaines pour couper du blé; là ils tombèrent dans une embuscade que leur avaient tendue les chans persans Tokmak, Emir-Chan, Iman-kuli-Chan, et y périrent pour la plupart. Mustapha disposa son armée, et les Persans, qui, en poursuivant les fourrageurs, s'étaient engagés entre le camp et la presqu'île formée par le Kanak et le Kur, furent obligés d'accepter la bataille (2). Derwisch-Pacha commandait la gauche, Behram-Pascha la droite, Mustapha-Pacha le centre. Trois mille Persans restèrent sur la place [8 septembre 1578]. Les chans voulurent se sauver par le pont du Kanak; mais il rompit, et bien des fuyards se noyèrent dans la rivière. Ensuite les chans, se séparant, gagnèrent les chefs-lieux de leurs gouvernements, Gendsche, Eriwan, Nachdschiwan, pour attendre les ordres ultérieurs du schah de Kaswin.

Dans le combat sur les rives du Kanak, le beg kurde Hadschibeg-Kapan, de la tribu des Denbeli, qui, deux ans auparavant, avait trahi la Porte pour entrer au service persan, tomba vivant entre les mains des Turcs, et malgré ses blessures il fut exécuté (1). A ce moment arriva la nouvelle qu'Alexandre Lewan, comme sandschakbeg ottoman, avait conquis le château fort de Scheki, au nord-est vers le Caucase. En dépit de ce double succès, l'armée ottomane n'osait pas franchir le Kanak, gonflé par les pluies, et dont le passage présentait de grands dangers depuis la rupture du pont. Les janitschares murmurèrent, et voulurent retourner en arrière sous la conduite du beglerbeg de Sulkadr, qu'ils avaient choisi pour chef: celui-ci parvint à les ramener à l'obéissance. Mustapha s'élança le premier pour entraîner l'armée par son exemple: les soldats le suivirent; plusieurs milliers furent engloutis par les flots (2). Pour récompenser ceux qui avaient atteint heureusement l'autre rive, le serasker donna des places de tschauschs à cinq capitaines d'infanterie (jajabaschis), investit cent janitschares de fiefs de cavalerie, en nomma soixante autres archers de la garde du corps (ssolaks), en éleva trente au grade de kurudschis, et assigna 1 aspre de gratification quotidienne aux enfants de ceux qui avaient partagé le danger, en les faisant adschemoghlans ou recrues (3). La ville de Scheki, abandonnée par le commandant persan, se rendit aux vainqueurs. A Aresch, point de défense important pour la communication du Caucase avec la Géorgie, le parc du schah fut entouré d'un fossé profond de cinq aunes, et protégé par une forte muraille; le pont sur le Kanak fut rétabli, et une décharge de toute l'artillerie annonça l'achèvement de ces travaux.

(1) Nuszretname, fol. 71; Aali, Histoire, f. 399; Petschewi, fol. 179.

(2) Minadoi, fol. 98.

(1) Aali, Nuszretname.

(2) Minadoi, p. 94; d'après Natale Conti, il y en eut cinq mille; le bulletin dit qu'il y eut quelques hommes noyés.

(3) Aali, Nuszretname.

Dans un divan solennel le serasker divisa la Géorgie, quoiqu'elle ne fût pas encore entièrement conquise, en quatre gouvernements, qui furent conférés à quatre begs. Le Schirwan, dont une faible partie seulement était soumise, fut donné au gouverneur du Diarbekr, Derwisch-Pascha, puis, sur le refus de celui-ci, à Usdemir-Osman-Pascha, déjà célèbre depuis la conquête de l'Iemen, avec deux millions de traitement; Tiflis à Mohammed-Pascha, avec un million; le Gurdschistan (Kachethi) au fils de Lewan, Alexandre; Sucham à Haider-Pascha, avec 80,000 aspres (1). Au gouverneur de Schirwan furent laissés soixante canons avec cent quatre-vingts caissons de munitions d'artillerie, et trois mille janitschares. Les revenus du Schirwan, qui donnaient annuellement aux schahs de Perse 25,200,000 aspres, produits de la dîme sur les bois, le sel, le riz, le naphte, furent affermés pour le compte du sultan par des employés de la chancellerie nommés à cet effet. Le gouvernement du Schirwan fut divisé en quatorze sandschaks, celui de Derbend en sept.

Le serasker, toujours fidèle à son système de prudence, écrivit à Dschemschid, chan de Gilan, gouverneur du canton persan le plus proche, pour l'engager à se soumettre au sultan (2); au chan de Schamachi, Scherefchan, dont le père avait jadis déserté les drapeaux ottomans et embrassé la cause des Perses, pour lui offrir le pardon (3); au fils d'Ahmed-Chan, ancien commandant persan de Scheki, fut accordée la place de son père, mort dans la bataille de Scheki; les habitants de Derbend, après le supplice du rebelle Nadan-Chalife, s'étant humiliés en demandant un gouverneur ottoman, on les plaça sous l'autorité d'Usdemir-Osman-Pascha, qui n'en resta pas moins gouverneur du Schirwan. L'ancien seigneur du Daghistan, le Schemchal, étant venu s'incliner devant le serdar, on le reçut avec de grands honneurs; on lui conféra le sandschak de Schaburan, et à son frère Burhan celui d'Ochti. A son retour sur Tiflis et Erserum, à Gori, Mustapha reçut les hommages de Georges, frère du seigneur d'Imirette, et du fils du prince de Guriel. Il recommanda au gouverneur de Tiflis, Mohammed-Pascha, d'entretenir des rapports d'amitié avec Alexandre Lewan; Gori, qui appartenait au frère du seigneur de Tiflis, à Simon Luarszab, lui fut conféré à titre de sandschak, à la condition qu'il prendrait les armes contre les Persans, et des janitschares furent logés dans la place. Arrivés au défilé de Suran, les Turcs se trouvèrent arrêtés à la fois par les difficultés d'un passage excessivement resserré, et par les dispositions des habitants; toutefois, après une marche périlleuse, souvent suspendue, les obstacles furent franchis péniblement, et l'on vint camper au delà du château de Pelenk, devant Asghur, résidence de la veuve de Keichosrew, Dede-Semid. Elle vint, avec son fils Grégoire, rendre hommage au serasker (1). Mustapha garda Grégoire, ainsi que son frère Minotschehr, pour les conduire à Constantinople et les présenter au sultan, et la malheureuse mère, qui redoutait une trahison, dissimula ses craintes, et parut ne se livrer qu'à la douleur d'une séparation. Après cinq jours de marche l'on parvint au Grand-Erdechan (2). De la station de Kœprubaschi, le vieux beg de Begschehr, Gullisade Mohammed, fut envoyé à Constantinople avec le rapport sur toute la campagne; cet honneur avait été d'abord destiné au rédacteur de tous les bulletins, à l'historien Aali; mais le serasker jugea qu'il était nécessaire de garder celui-ci auprès de sa personne pour la correspondance avec les Persans (3). L'armée, passant par Alti et Pasin, entra dans ses quartiers d'hiver d'Erserum. Elle avait perdu beaucoup plus de monde que les Persans (4).

Un espion, envoyé de Pasin en Perse, revint annoncer que quatre armées persanes se disposaient à reconquérir les pays perdus (5) [15 décembre 1576]. A la tête de la première se trouvait l'épouse du schah, avec le persan Selmas, auquel les tribus ottomanes des Ustadschlu

(1) Aali, Histoire, fol. 402.
(2) La lettre est dans le Nuszretname, fol. 98.
(3) Lettre, dans le Nuszretname, fol. 100.

(1) Nuszretname, fol. 110; mais il n'y est pas dit un seul mot sur la détention des fils; Minadoi, l. III, fol. 104, est très-explicite sur cette circonstance.
(2) Nuszretname, fol. 113.
(3) Aali.
(4) Dans Porsius (Hist. bell. pers.) la perte des Turcs, pour cette année, est portée à soixante-dix mille hommes, celle des Persans à vingt-cinq mille.
(5) Aali, Nuszretname, fol. 116; Aali, Hist., fol. 405; Histoire de la campagne d'Osman-Pascha, p. 246; Pet-Schewi, fol. 180; Selaniki.

et des Tekkelu qui se disputaient le pouvoir et la direction des affaires pendant la minorité du prince Abbas, avaient confié la régence; la seconde était conduite par Scheref-Chan, gouverneur transfuge du Nachdschiwan; toutes deux s'avançaient sur le Schirwan; Bagdad était menacée par la troisième sous les ordres de Ssolak-Husein, et les troupes réunies par Tokmak-Soltan, dans le Chorasan, mettaient en péril les cantons d'Erserum et de Saad-Tschukuri, où les Ottomans avaient pris des quartiers d'hiver. Bientôt arriva la nouvelle d'une bataille de trois jours, dans laquelle Osman-Pascha, gouverneur du Schirwan, avait triomphé, sur le Kur, d'Aras-Chan, ancien gouverneur de Schamachi: dix mille têtes furent coupées; les Persans comptèrent un aussi grand nombre de blessés; Aras-Chan tomba vivant entre les mains des Turcs, qui s'emparèrent des tambours, des drapeaux et des tentes des ennemis. L'action, encore douteuse le second jour, avait été décidée par l'arrivée de l'armée du chan tatare; ces troupes étaient sous les ordres du kalgha Aadil-Girai, frère du chan Mohammed-Girai, qui depuis un an occupait le trône de Krimée, devenu vacant par la mort du conquérant de Moscou, Dewlet-Girai; près de lui se trouvaient ses frères Ghasi-Girai et Seadet-Girai, son fils Mubarek-Girai et Ebubekr-Mirsa, fils du sultan Burhaneddin. Le serasker adressa par écrit des éloges et des encouragements à Osman-Pascha et à d'autres, et, dans son rapport au sultan, il dit que pour conserver le Kurdistan, jadis arraché par le sultan Selim à la domination persane, et divisé en dix sandschaks, il avait regagné pour le service de la Porte le transfuge Scherif-Chan, et lui avait conféré le sandschak de Bidlis à titre héréditaire dans sa famille. Cependant le prince royal Hamsa-Mirsa, avec sa mère, femme pleine d'énergie et de vigueur, qui tenait elle-même les rênes du gouvernement pour son époux Chodabende, à demi aveugle, s'avançait du Schirwan contre Aresch; et sous les murs de cette place, le beglerbeg d'Erserum, Kaitas-Beg, périt avec une grande partie de ses troupes (1). Usdemir-Osman-Pascha fut assiégé dans Schirwan durant trois jours; Aadil-Girai, accouru à son secours, tomba entre les mains des Persans; Osman-Pascha se vit réduit à abandonner Schirwan, et s'ouvrit un passage vers Derbend, pour y subir les rigueurs d'un hiver caucasien (1).

Voyant ces changements de fortune sur la frontière de cette partie de son empire, Murad résolut d'appliquer tous ses soins à la défendre. Il recommanda expressément, dans une lettre au serasker, la construction des ouvrages de fortifications de Karsz, qui furent commencés sur un vaste plan, et furent achevés à grands frais, avec des peines infinies, dans le cours de l'été suivant. L'enceinte des murailles du château supérieur et de la forteresse au-dessous comprenait quarante mille aunes. Sept beglerbegs et paschas se chargèrent chacun de l'élévation d'un des sept bastions. Deux églises furent transformées en mosquées. Au milieu des travaux fut trouvée une plaque de marbre dont l'inscription rappelait la fondation des murailles cinq siècles auparavant: « sous le règne de Melik-Aseddin, par le vesir Firus, et avec l'assistance de son épouse très-honorée, fille de Kerimeddin (2). » Plus tard, Karsz, que Constantin Porphyrogène a connu aussi sous ce nom, fut la résidence des Pagaratides; désolée par Timur, relevée par le sultan Murad, elle est restée jusqu'aujourd'hui le boulevard et le siége du gouvernement frontière du côté de la Géorgie.

Tandis que Mustapha se tenait dans ses quartiers d'hiver à Erserum, Tiflis souffrait cruellement du manque de vivres; ses communications avec l'armée ottomane étaient coupées, Imankuli-Chan et Simon Luarszab, l'ancien souverain de la ville, qui maintenant combattait sous les drapeaux persans, l'assiégeaient avec dix mille hommes. Manquant de tout, la vaillante garnison se réduisit à sept cents hommes; le beglerbeg dépensa plus de 50,000 ducats pour se nourrir avec beaucoup de peine. Enfin arrivèrent les munitions en bombes que le kapudan-pascha Uludsch amenait avec le matériel nécessaire pour l'armement de Karsz, sur trente galères et galiotes de Constantinople et Trébi-

(1) Minadoi, p. 311; Petschewi, fol. 187; Nuszretname, fol. 127.

(1) Minadoi, p. 113; Selaniki, p. 146.
(2) Aali, fol. 409; dans Ewlia se trouve toute l'inscription arabe, t. II, fol. 379.

sonde, et Hasan-Pascha, fils de Sokolli, reçut ordre de marcher à la délivrance de Tiflis. «Il me semble, lui écrivait son père, deux jours avant que fût donnée cette commission par le serasker, que tu es destiné à délivrer Tiflis» (1). Hasan-Pascha conduisit l'entreprise avec habileté et succès. Dans le Daghistan, Usdemir-Osman avait arrêté son mariage avec la fille du Schemchal; mais comme le beau-père voulut profiter des fêtes pour la perte de son gendre, Osman fit abattre la tête du Schemchal. Le fils de ce dernier, Imankuli-Chan, se vengea en assiégeant Tiflis, dont on a vu la misère; les Ottomans exercèrent des représailles; Dschaafer-Pascha, beglerbeg d'Anatoli, et d'autres beglerbegs allèrent désoler les cantons autour d'Ériwan.

Tandis que ces expéditions se poursuivaient, le trône de Perse était menacé d'un nouveau renversement, par les intrigues des femmes et des gardes du corps. Aadil-Girai, aimable et vaillant prince tatare, qui, après le siége de Schirwan, était tombé entre les mains des Persans, avait gagné les affections de la mère et de la sœur du schah, et ses relations intimes avec la dernière n'étaient un secret pour personne. Les kurudschis (prétoriens de la Perse) s'agitèrent en tumulte, s'écriant que l'honneur du harem était souillé par le Tatare, et ils étranglèrent les coupables sous les yeux du schah. Ce prince ne laissa pas impuni un tel attentat à la majesté souveraine. Il réunit les kurudschis pour une revue; puis, ils furent appelés un à un dans le palais afin d'y recevoir leur récompense. Onze cents ou, selon d'autres, deux mille sept cents kurudschis furent ainsi massacrés; un des confidents du schah, qui se tenait au pied du trône, ne pouvant plus se contenir, dit à son maître : « Seigneur, c'est assez. » Mais alors se répandit le bruit que tous les gardes entrés dans le palais avaient été livrés au bourreau : le reste s'enfuit précipitamment (2). Suivant l'ordre du sultan, et entraîné, d'ailleurs, par le désir de venger la mort de son frère, le chan de Krimée, Mohammed-Girai avait quitté Baghdscheserai, en juin, avec dix mille Tatares, qui, rapides comme le vent, avaient atteint Derbend au bout d'un mois. Osman-Pascha leur fit l'accueil le plus amical. Au beg d'Assow, qui amenait l'avant-garde, il conféra le titre de kapudan-pascha de la mer Caspienne, avec un traitement de 80,000 aspres. Des troupes réunies d'Osman et du chan ravagèrent le pays jusqu'à Schirwan; mais les instances d'Osman ne purent déterminer le chan à passer l'hiver dans le Daghistan : il laissa son frère Ghasi-Girai, et ordonna la retraite, qui fut plus tard le premier motif de la disgrâce que le sultan fit tomber si lourdement sur lui (1).

Cependant, à Constantinople, le grand vesir Sokolli était tombé sous le poignard d'un assassin; sa place, que les deux rivaux en puissance et en gloire, Sinan et Mustapha, s'étaient flattés d'obtenir, avait été donnée à l'Albanais Ahmed, qui n'en exerça nominalement les fonctions que six mois. Sinan profita de la faiblesse d'Ahmed pour accumuler des plaintes sur le triste résultat de la guerre dans le Schirwan, les extorsions de Mustapha-Pascha, et déterminer ainsi la rappel de celui-ci. En effet, Mustapha fut rappelé et remplacé par son adversaire Sinan. Dans sa route vers Contantinople, à Tokat, Mustapha rencontra le grand chambellan, qui se rendait en toute hâte à Erserum, avec l'ordre d'arrêter le defterdar Mustapha-Lalesarsade-Ahmed, et son chancelier le fameux écrivain Tadschsade. Tous deux furent jetés dans les Sept-Tours, et ne furent délivrés qu'à grand'peine après une longue enquête, lorsque Mustapha vint occuper, à Constantinople, la place de second vesir. Bientôt après survint la mort du grand vesir Ahmed, et Mustapha se crut au moment de saisir le but que poursuivait son ambition depuis quarante années; mais son espoir, fondé sur tant de crimes et de cruautés, sur tant d'actes de vaillance et de preuves d'habileté, fut encore amèrement trompé. Le sceau de l'empire fut envoyé à Sinan-Pascha, alors en marche sur la Géorgie. Au bout de quelques jours mourut le bourreau de Bragadino, de chagrin seulement, ou, selon quelques historiens européens, de poison qu'il s'était administré lui-même [7 août 1580]. Malgré le penchant à l'avarice, reconnu même par son secrétaire Aali,

(1) Aali, fol. 413, Petschewi, fol. 183.

(2) Petschewi, d'après un témoin oculaire, p. 183.

(1) Aali, fol. 414, xve événement; Petschewi, fol. 183.

panégyriste des qualités de son maître, Mustapha employa des sommes considérables à de grandes constructions et à des fondations utiles; une grande mosquée à Erserum; une autre à Ilghun, avec une cuisine des pauvres, un caravansérail à Damas, contenant trois cent soixante chambres; deux mosquées et deux imareths à Kanitra, dans le voisinage de Damas, et près du château de Dschenin, à trois journées de Jérusalem, sont des souvenirs durables du Bosnien Mustapha, qui sortit du rang des pages pour devenir gouverneur de la cour des princes, époux de la riche petite-fille de l'avant-dernier sultan d'Égypte, Kanszu-Ghawri, puis d'Humaï, fille du sultan des Ottomans, serasker à Chypre et en Géorgie, et second vesir.

Le successeur de Mustapha-Pascha comme serasker en Perse, Sinan, avait atteint Tschermik, lorsque parut un daroga persan (prévôt), nommé Makszud, en qualité d'ambassadeur. Pour inspirer une haute admiration de la force de l'armée, Sinan lui donna le spectacle d'une revue. Le lendemain, sept beglerbegs, d'Anatoli, de Rumili, Karamanie, Alep, Sulkadr, Diarbekr, Erserum, défilèrent avec leurs vassaux et leurs gardes, ainsi que dix mille janitschares et trois mille cavaliers réguliers (1). Makzsud arriva à Constantinople deux jours avant la mort de Mustapha, et partit sans avoir atteint le but de sa mission. Sinan-Pascha était occupé, dans le défilé de Tomanis, à relever le château, lorsque le grand chambellan lui apporta sa nomination au grand vesirat. Il se dirigea vers Tiflis. Le sandschakbeg de Ssafed et l'aga des janitschares, qui de Damas s'étaient offerts pour aller fourrager, tombèrent, avec environ mille hommes, entre les mains des Persans, que Simon Luarszab avait avertis de cette course. A Tiflis, furent entendues les plaintes des habitants contre le beglerbeg Hadschi-Beg-Oghli-Ahmed-Pascha, et le gouvernement fut conféré à Grégoire, fils de Luarszab, qui, pour obtenir, en qualité de beglerbeg, l'administration de l'héritage paternel possédé par son frère Simon, quitta le service des Persans, passa sous le drapeau des Ottomans, et embrassa l'islam; mais il changea de nom, et désormais fut appelé Jusuf. A Constantinople aussi, Minotscher fut circoncis sous le nom de Mustapha, et chargé de la garde de son frère Grégoire, qui refusa d'abjurer la foi de ses ancêtres (1). La nouvelle de l'approche du schah vers Tiflis à la tête de soixante mille hommes, et des lettres interceptées qui faisaient suspecter la fidélité d'Alexandre Lewan, prince géorgien, souverain de Kacheti, déterminèrent le serasker à quitter Tiflis. Le Géorgien Minotschehr, maintenant Mustapha, pascha de Tschildir, fut détaché avec dix mille hommes pour aller fourrager; mais surpris par Tokmakchan et l'ancien seigneur de Tiflis, Simon, il ne ramena pas le tiers de son monde. Afin de dissimuler cette perte, on proclama la marche sur Tebris. L'armée tourna cet ordre en dérision, et resta huit jours dans la plaine de Tschildir, où arriva un nouvel envoyé du schah. Le premier, Markszud-Chan, qui avait demandé la paix, les choses restant dans l'état où elles étaient avant la guerre, avait été congédié avec cette orgueilleuse réponse: « Le sol une fois touché par les pieds des chevaux du sultan lui appartient (2). » A son retour vers la Perse, Markszud fut d'abord bien accueilli, et nommé chambellan du schah; mais ensuite, calomnié par son ennemi, Emir-Chan, il se vit réduit à passer du côté des Turcs. A la place de ce diplomate vint à Tschildir un député du schah, chargé d'offrir d'acheter la paix par la cession de Karsz. Sinan le congédia en lui faisant entendre que ces offres devaient être portées par un ambassadeur à Constantinople. A Karsz, l'armée fut passée en revue, et l'on vérifia si les begs, les saims et les timariotes avaient fourni en réalité un cavalier bien équipé pour un revenu de 5,000, 4,000 et 3,000 aspres; en même temps il fut permis aux sujets de produire leurs réclamations pour des livraisons d'argent ou d'autres prestations, et la prescription n'était pas admise au-dessous de quinze ans. Cet acte de justice provoqua le mécontentement de l'armée; les soldats disaient en murmurant que le serdar avait déclaré la guerre à ses troupes plus qu'à l'ennemi: on gagna les

(1) Petschewi, fol. 185; Hasanbegsade, fol. 39, et Aali, fol. 416.

(1) Minadoi, l. IV, p. 124; d'après lui Bizari, Knolles.

(2) Minadoi, extrait du rapport d'ambassade vénitienne, de l'an 1580, dans les archives de la maison impériale.

quartiers d'hiver d'Erserum [janvier 1581]. La monotonie du repos fut interrompue par la réception d'un chargé d'affaires persan, et d'un envoyé de Simon Luarszab, ancien seigneur de Tiflis, qui sollicitait l'investiture de l'héritage paternel à titre de gouvernement héréditaire, offrant 100,000 ducats annuels, et la remise de son fils comme otage; mais il n'obtint pas l'objet de sa demande.

Sinan, fatigué de l'expédition de Géorgie, demanda la permission de revenir à Constantinople, et elle lui fut accordée. L'année suivante, il n'y eut point d'hostilités contre la Perse, parce que l'ambassadeur Ibrahim, portant des propositions de paix plus acceptables, était en route pour Constantinople, où il entra en grande pompe, avec une suite de trois cent soixante-six personnes. Toutefois dans la Géorgie, qui était conquise, mais non encore assujettie, il fallut, pour maintenir Tiflis, prendre des mesures actives, approvisionner la garnison et la fortifier [mars 1581]. Le sultan adopta les avis du grand vesir sur ce point, mais l'exécution en fut confiée au neveu de Mustapha-Pascha, Mohammed, enveloppé par le grand vesir dans une haine commune avec son oncle; on lui adjoignit le pascha de Diarbekr, l'eunuque Hasan, ainsi que Mustapha Minotschehr; les paschas d'Alep et de Meraasch durent attendre le transport à Wan. A la fin d'août, le convoi de vivres, escorté par ces troupes, se mit en marche d'Erserum pour Karsz et Achalkelek. Mustapha Minotschehr joignit l'armée, reçut un accueil des plus honorables de la part de Mohammed-Pascha. Sa proposition d'abréger la route en passant par Altunkalaa, Karakalaa et Gori, au lieu de prendre, comme à l'ordinaire, le chemin de Tamanis, fut adoptée. Dans la plaine de Gori, les Ottomans rencontrèrent une armée confédérée de Géorgiens et de Persans, que Simon avait mise sur pied pour se venger de n'avoir point obtenu le gouvernement héréditaire de Tiflis. Mohammed voulut éviter la bataille, et s'enfuit vers le Kur. Le convoi de vivres tomba tout entier dans les mains de l'ennemi; beaucoup de soldats se noyèrent au passage du fleuve. La garnison de Tiflis, réduite aux dernières extrémités, faute de vivres et d'argent, voulut abandonner la place. A grand'peine Mohammed-Pascha put lui persuader d'attendre les vivres que devait amener Alexandre Lewan, seigneur de Sagum. Dans la retraite, Mohammed-Pascha tenta de faire assassiner Mustapha Minotschehr, soit qu'il le crût en effet d'intelligence avec l'ennemi, soit qu'il voulût, en paraissant lui appliquer un châtiment mérité, rejeter sur lui l'échec éprouvé dans la vaine tentative du ravitaillement de Tiflis. Mais Mustapha, qui soupçonnait les projets de Mohammed, ou peut-être en était averti, frappa de son sabre le kiaja, qui, dans le divan, suivant les mesures convenues, voulut porter les mains sur lui, coupa une oreille au pascha de Diarbekr, fit à Mohammed-Pascha cinq blessures dangereuses, puis il rendit compte à la Porte du complot d'assassinat qui devait pallier la défaite(1). Le grand vesir, auquel fut demandé son avis sur l'échec dans la tentative de ravitaillement de Tiflis, et sur l'événement d'Altunkalaa, répondit : « Que tout d'abord il avait blâmé tout le plan de la guerre de Géorgie, et la nomination récente de Mohammed-Pascha pour diriger le convoi de vivres destiné à Tiflis; que le sultan ne pouvait se promettre plus de succès à moins que lui-même n'entrât en campagne, se rendît à Diarbekr, Alep, ou du moins à Amasia, pour ranimer l'armée par sa présence. » Ces paroles, pleines de liberté et de hauteur, déplurent au sultan, et encore plus aux maîtresses du harem, qui, dans l'éloignement proposé au sultan, voyaient un plan pour le soustraire à leur domination. A ces causes de mécontentement se joignit encore le soupçon de Murad contre Sinan, qui n'aurait poussé l'ambassade persane à Constantinople que pour faire ajourner la guerre. Lorsque, après les fêtes de la circoncision, lui furent remises les lettres de créance de l'ambassadeur Ibrahim, n'y trouvant aucunement les propositions de paix auxquelles il s'attendait, Murad fut transporté de fureur contre Sinan, le déposa, l'envoya d'abord à Demitoka, et finit par le bannir à Malghara. Sa colère éclata aussi contre l'ambassadeur persan, auquel il reprocha de n'avoir point dès l'abord annoncé le contenu si vain de ses lettres; il ordonna de le retenir prisonnier

(1) Minadoi, p. 196 et 197; Selaniki, p. 162; Sagredo, p. 195.

sur un bâtiment à transporter des pierres, et fit attacher les gens de sa suite aux bancs de rameurs des galères. Siawus-Pascha, Hongrois de Kanischa, fut nommé grand vesir [décembre 1581]. Quatre jours après la déposition, le beglerbeg de Rumili, Ferhad, devint vesir, et serasker de la guerre d'Asie. Il entra en campagne avec soixante mille janitschares, quatre cents tschauschs, trois cents canons, 2,000,000 d'argent, et dix mille ouvriers pour construire la forteresse d'Eriwan (1). La Rumili passa au beglerbeg d'Anatoli, Dschaafer, que remplaça Riswan-Pascha, alors beglerbeg d'Erserum. Il était instant de faire ces nominations, car le bruit courait que Mustapha-Minotschehr, après la tentative d'assassinat d'Alkunkalaa, avait abjuré l'islam, et quitté les drapeaux ottomans pour retourner à la foi du Christ, et agir en ennemi de la Porte. Mohammed-Pascha, fils de Ferhad-Pascha le Gaucher, devint beglerbeg d'Erserum; Suleiman-Pascha, fils de Kubad-Pascha, gouverneur de Diarbekr.

Ferhad-Pascha s'appliqua surtout à fortifier Eriwan, ville si florissante, place si forte sous les chans persans Schahkuli-Chan et Tokmak-Chan, tombée en ruines depuis la guerre de Géorgie. Il entoura de murs le palais de Tokmak-Chan; huit tours s'élevèrent dans la citadelle intérieure, quarante-trois flanquèrent l'enceinte du château extérieur; les murs furent percés de deux mille quatre cent trente-une meurtrières; on plaça cinquante-trois canons dans des embrasures, et les travaux furent achevés dans l'espace de quarante jours. Le commandement fut donné au fils de Cicala, Jusuf-Pascha. La solde annuelle du beglerbeg fut fixée à 900,000 aspres; celle du defterdar à 120,000; *l'argent d'orge* des begs, à 70,890. Cinq cents cinquante muteferrikas, quatorze cents volontaires de l'aile droite, et mille de l'aile gauche, cinq cents fusiliers à cheval, quatre cents tscherkesses, mille sipahioghlans, cinq cents hommes du génie, cinq cents asabes, deux cents forgerons, et autant d'armuriers, formèrent la garnison de la place. Les châteaux environnants furent aussi convenablement occupés. Tandis que Ferhad était occupé à organiser le nouveau gouvernement d'Eriwan, sur son ordre, Hasan-Pascha escortait, avec quinze mille hommes, un convoi de 40,000 ducats, et des vivres nécessaires pour Tiflis. Riswan-Pascha, à la tête de six mille hommes, fut détaché vers Altunkaala, résidence du double renégat Mustapha-Minotschehr, qui avait mis à mort le kapidischi et le tschausch envoyés près de lui par la Porte, et Ferhad lui-même prit ses quartiers d'hiver à Erserum [1583]. Au printemps suivant fut proclamée la marche sur Nachdschiwan; mais, sur l'ordre du sultan, l'on se dirigea par Tomanis, Lori et Gori, afin de fortifier ces villes et les principaux châteaux de Géorgie, d'y établir des garnisons, d'assigner certaines portions de revenus pour le paiement de la solde, et de transformer enfin la conquête en possession. Hasan-Pascha battit une horde de brigands près de Lori, qu'il garantit de toute surprise avec deux mille hommes et deux cents canons; Tomanis fut fortifié par un mur d'enceinte de dix-sept mille aunes d'étendue. Riswan-Pascha conduisit vingt mille hommes pour fortifier la garnison de Tiflis [1584]. Simon Luarszab, ci-devant seigneur de Tiflis, dont le frère, David, avait rendu hommage aux Ottomans, attaqua les troupes de Riswan: il ne dut son salut qu'à une erreur des Turcs, qui, dans l'éloignement, prirent pour des Persans les gens des beglerbegs de Karamanie et de Sulkadr envoyés à leur secours, et mirent fin au combat. Hasan resta en qualité de pascha à Tomanis. A Achalkelek, Ferhad put à grand'peine apaiser les murmures des soldats, qui insultèrent Riswan. On ne sut pas si les voitures du harem de Ferhad, sur la route d'Erserum par Erdehan, avaient été pillées par les Géorgiens ou par les janitschares. Le mécontentement de l'armée contre Ferhad entraîna celui du sultan. L'irritation de Murad fut encore accrue par la fuite du chan persan, Ali-Kuli, qui, par l'effet de la corruption ou de la négligence de ses gardiens, parvint à s'échapper.

Pendant les deux dernières campagnes de Ferhad en Géorgie, Usdemir Osman-Pascha et l'armée envoyée à son secours opéraient dans le Daghistan et les steppes de Tatarie. Après avoir quitté Schirwan, Usdemir Osman s'était fortifié dans la ceinture du Caucase, au défilé

(1) Rapport de l'ambassade, aux archives de la maison impériale.

appelé la Porte de Derbend, près du territoire des Chasans et des Alains, des Kumuks et des Kaitaks. Après le rappel de Mustapha-Pascha de la Géorgie, le commandement supérieur de l'armée ottomane dans le Daghistan était passé au chan de Krimée, Mohammed-Girai; mais une fois que son frère Aadil-Girai fut tombé entre les mains des Persans, le chan ne voulut plus en aucune façon faire d'expédition dans le Caucase; les lettres d'Osman-Pascha, gouverneur et général dans le Daghistan, restèrent sans résultat. Lorsque, durant le court armistice amené par les deux premières ambassades persanes, dont il a déjà été question, le schandschakbeg de Kabala, Dal-Mohammed, fut devenu victime d'une attaque perfide du chan persan Mohammed, Osman-Pascha envoya Budak-Beg à Constantinople, pour solliciter instamment l'envoi de prompts secours, nécessaires à maintenir le pays montagneux qui n'était pas encore dompté. La nouvelle apportée par Budak-Beg de la défaite de Dal-Mohammed fut une des causes déterminantes de l'emprisonnement de l'ambassadeur persan Ibrahim à Constantinople; et en nommant Ferhad-Pascha serasker en Géorgie, l'on disposa l'envoi de forces considérables à Derbend, par la mer Noire et Kaffa. Le beglerberg de Rumili, Haider-Pascha, tous les princes feudataires, les vassaux avec trois mille janitschares, avec les sipahis et les saimes de l'aile droite et de l'aile gauche, avec les begs de Gustendil, Silistra et Nicopolis, furent sommés de se trouver en armes à Kaffa dans l'espace de trois mois, et à cet effet on leur envoya quatre-vingt-six charges d'or ou 8,600,000 aspres [8 août 1582]. A Kaffa, le beglerbeg Dschaafer-Pascha prit le commandement supérieur, et détacha en avant-garde six cents silihdares et six mille hommes d'élite pris dans les troupes de Rumili, sous la conduite de Budak-Beg et du kiaja du Silihdar, Sinan. Le trajet de Kertsch à Toman, sur les galères du Don, dura quinze jours, et fut très-pénible; puis on s'arrêta quatre jours à Temruk, château de la presqu'île. Pour le transport par le Kuban, il fut payé aux tscherkesses 5 aspres par cheval et 12 par voiture. On mit vingt jours à traverser les grandes steppes, dont les habitants, Kumuks et Tscherkesses, ne connaissaient pas la valeur de l'argent, mais savaient fort bien dérober des équipements de cavalerie et des pièces de vêtements. L'armée, inquiétée par ces pillards, fut encore assaillie par une tempête qui lança des grêlons d'une grosseur monstrueuse, qui renversaient les chevaux lorsqu'ils étaient frappés à la tête. Le vingt-cinquième jour de marche, on atteignit Beschdepe, et le trentième, le bord du Terek. A travers de hautes forêts, l'armée se dirigea vers Karnai; les begs des Tscherkesses avaient jeté des ponts sur le Terek et l'Akszu, à vingt places différentes; enfin, quatre-vingts jours après son départ de Kaffa, l'armée fut reçue joyeusement à Derbend par Osman-Pacha; elle campa encore une semaine sous des tentes, puis, pour l'hiver, elle fut préservée par des huttes de bois, couvertes de roseaux. Le blé était d'une cherté extraordinaire; le kilo valait jusqu'à 200 aspres; l'orge ne coûtait pas moins; les hommes et les animaux se nourrirent de riz.

Aux premiers jours du printemps, Imamkulichan, gouverneur persan de Gendsche, s'avança avec trois mille kurudschis, quatre chans, trente soltans; en tout, cinquante mille hommes. Son avant-garde, forte de six mille hommes, commandée par Rustem-Chan et Danghi-Beg, attaqua, dans les environs de Schaburan, à Niasabad, le sandschak-beg de Silistra, Jakub-Beg, le défit, et lui fit subir une perte considérable. Parmi les morts se trouvaient le sandschakbeg, lui-même, et l'alai-beg ou chef des vassaux [avril 1583]. Quatre jours après, Osman-Pascha, à la tête de son armée, marcha de Derbend contre l'armée persane. Pendant trois jours, il campa dans la plaine en avant de la ville pour passer la revue des troupes, et en quatre marches il se trouva sur les rives du Ssamur, cours d'eau rapide et profond, qui ne fut passé qu'avec beaucoup de peine. Le lendemain au soir, les avant-postes de Beschdepe annoncèrent que les Persans étaient en vue. Le 9 mai, les deux armées se disposèrent à la bataille. Osman appuya les bagages à la rivière, qui assura les derrières; lui-même se plaça au centre, donnant le commandement de l'aile droite au beglerbeg de Siwas, Tscherkes-Haider; celui de l'aile gauche à Dschaafer-Pascha. En face d'Osman, au centre des Persans, était Imamkuli-Chan; à leur droite, Rustem-Chan; à la gauche Burhaneddin, déserteur des Ottomans. Osman montait son généreux coursier noir, qui depuis

trente ans était le compagnon fidèle de ses dangers, et dont le hennissement était un présage assuré de la victoire. L'on combattit depuis le matin jusqu'au soir; la nuit ne mit pas fin à la lutte; des deux côtés on alluma des torches. Au matin, le carnage fut suspendu sans que rien eût été décidé. Les Persans s'appuyèrent à la rivière; durant deux jours les deux partis manœuvrèrent pour prendre avantage l'un sur l'autre; le troisième, ils se tinrent en repos. Les Persans avaient cerné les Turcs, et pouvaient déjà se croire vainqueurs, parce qu'ils étaient maîtres des hauteurs et de la rivière. Le lendemain, ils furent surpris par l'attaque des Ottomans, qui fondirent sur eux pour s'ouvrir un passage: d'abord le désordre se mit dans les troupes de Dschaafer, qui furent repoussées; mais la valeur de l'alai-beg de Gustendil et des gens de Rumili décida la victoire. La défaite des Persans fut complète, leur fuite générale; ni le fouet, ni les coups d'étriers ne purent les dérober à l'ennemi. Trois mille furent pris; sept mille cinq cents têtes coupées s'élevèrent en pyramides comme trophées de la victoire. Osman marcha contre Schaburan, et s'arrêta une semaine devant les murs de cette place; puis, passant par Tschorak, se dirigea vers Schamachia, où la troupe fut occupée des travaux de fortification. En quarante-cinq jours les constructions du château furent achevées. Ensuite le général turc se tourna du côté de Baku. Après avoir ainsi terminé sa glorieuse campagne, Osman-Pascha commença son mouvement de retraite, laissant Dschaafer-Pascha, en qualité de kaimakam, gouverneur dans le Daghistan. Le 21 octobre, on se mit en route, on franchit la rivière d'Indscheszu, on traversa le territoire du Schemchal; deux marches conduisirent ensuite au Kojunszu ou Akszu, deux autres au Sundsch, appelé aussi Kanlu ou le Sanglant. De l'autre côté de la rivière étaient postés les Russes, attirés par l'espoir d'enlever l'argent envoyé de Constantinople pour la solde des troupes. Lorsqu'un tiers à peine de l'armée avait franchi le Kanlu, les Russes attaquèrent, et inquiétèrent les Ottomans durant trois jours, en leur causant quelques pertes. Le Terek fut passé avec de grandes difficultés, et l'on campa à Beschdepe. Les Russes avaient mis le feu aux steppes, en sorte que sur un vaste espace il n'y avait plus de fourrage pour les chevaux; durant deux jours on manqua d'eau. Enfin arriva l'ancien kiaja d'Osman, depuis gouverneur de Schamachi, avec le transport d'argent que les Russes avaient attendu. Il avait pris la poussière de l'armée ottomane pour des indices de la présence des troupes russes, et se trouvait en proie à une vive inquiétude, qui se changea en joie à l'aspect de ses frères. La distribution de la solde consola pour le moment l'armée du manque de fourrage qui faisait périr jusqu'à mille chevaux par jour. En arrivant sur le Kuban, les Turcs le trouvèrent gelé; les épaisses forêts offrirent assez de bois pour faire de grands feux. Passant par Temruk, Kamar et Kertsch, l'on gagna enfin heureusement Kaffa.

Puisque nous sommes maintenant dans la Krimée, qui va devenir le théâtre de nouveaux exploits d'Osman-Pascha, nous allons faire connaître les souverains qui régnèrent dans cette contrée sous Murad III. Dewlet-Girai, ce grand prince, la terreur des Russes, qui trois fois avait brûlé Moscou (1), et qui avait tenté la jonction du Wolga et du Don, était mort dans la troisième année du règne de Murad, et avait été enseveli à Baghdsheserai. Il eut pour successeur celui de ses dix-huit fils qu'il avait désigné, Semis-Mohammed, dont le frère devint kalgha. Après que celui-ci eut péri en Perse, ainsi qu'on l'a déjà raconté, le chan avait volontiers conféré la dignité de kalgha, qui assure la succession du trône, au plus jeune de ses frères, Seadet-Girai; mais, suivant la loi de Dschengis-Chan, cette dignité appartenait à l'aîné, Alp-Girai, qui en fut en effet revêtu. Toutefois, afin de favoriser Seadet-Girai, autant que possible, Mohammed créa pour lui une nouvelle dignité, celle de second successeur du trône, avec des revenus particuliers sur les ports et les salines, et cette situation, établie dès-lors régulièrement en Krimée, fut désignée par le titre de nureddin, du prénom de Seadet-Girai. Cette innovation arbitraire n'était pas de nature à mériter l'agrément du sultan, qui fut vivement irrité du refus du chan d'appuyer le gouverneur de Derbend contre les Persans. Malgré des ambassades répétées du chan auprès de la Porte, et l'offre de deux cent

(1) Aali, fol. 422-424; Petschewi, fol. 191 et 192.

cinquante mille chevaux (1), il ne vint pas un homme de la Krimée dans le Daghistan. Osman-Pascha, qui avait reproduit souvent des plaintes à ce sujet, reçut un ordre de la main du sultan pour se rendre de Derbend à Kaffa, et mettre fin à la domination du chan indocile (2). Arrivé à Kaffa, Osman proclama la déposition de Mohammed-Girai, à la place duquel, conformément à la loi établie, devait s'assoir le kalgha, Alp-Girai. Mohammed-Girai, n'étant pas disposé à obéir, avec quarante mille cavaliers, ravagea le canton de Kaffa, et assiégea le serdar ottoman, qui demanda de prompts secours à Constantinople. Dans le divan tenu à ce sujet, il fut résolu qu'Uludsh-Ali ferait voile sous dix jours avec trente galères portant des troupes pour Kaffa (3). Mais en même temps, à la place de Mohammed-Girai, fut nommé son frère, âgé de vingt-cinq ans, Islam-Girai [21 avril 1584], qui jusqu'alors, retiré à Konia, cachait sous le froc des mewlewi son ambition et son désir de saisir la dignité princière (4). Il fut présenté, avec son frère Derwisch-Girai, aux vesirs dans le divan, et reçut du sultan, comme un beglerbeg, un sabre et un cheval, une bannière éclatante avec une inscription en lettres d'or. Le 24 avril, les vesirs accompagnèrent le nouveau chan, et le kapudan-pascha qui le conduisait jusqu'au tombeau de Chaireddin; là tous ces personnages s'assirent à un banquet, et l'on mit à la voile après minuit. L'ardeur de la nouveauté et l'empressement de voir le chan nommé par le sultan étaient si grands, que, lorsque la flotte approcha du rivage de la Krimée, les habitants, sans attendre le débarquement, s'élancèrent à cheval dans la mer pour rendre hommage au souverain qui arrivait (5). Mohammed-Girai s'enfuit avec soixante compagnons à peine, et deux de ses fils. Le frère Alp-Girai le poursuivit, l'atteignit et le tua ainsi que ses deux fils. Alp-Girai et Seadet-Girai conservèrent leurs postes de kalgha et de nureddin (1). Le sultan annonça comme une victoire ce changement et ce fratricide au serasker Ferhad, en Géorgie.

A son retour à Constantinople, Osman-Pascha fut comblé de faveurs par le sultan. A son débarquement, il ne fut reçu que par l'aga des janitschares et le seigneur de l'étrier; mais le sultan le dédommagea amplement dans le divan du lundi 10 juillet 1584, et lui dit : « Sois le bien venu, Osman, assieds-toi. » Osman toucha la terre de son front, et, baisant les vêtements de son maître, il attendit de nouveaux ordres. « Assieds-toi, » reprit le sultan. Osman s'assit, se releva. Trois fois il s'était assis par obéissance, et trois fois le respect l'avait fait relever, lorsque le sultan, pour la quatrième fois, lui ordonna de rester assis et de raconter ses campagnes. Alors le général en suivit la narration sans s'interrompre; lorsqu'il eut décrit la bataille d'Araschan : « Tu as bien agi, Osman », s'écria le sultan, et détachant une superbe plume de héron de son turban, il la posa de sa propre main sur la tête d'Osman. Quand le général en fut venu ensuite à la victoire remportée sur le prince persan Hamsa-Mirsa, le sultan dit : « Que tu en recueilles le fruit! » et lui passa dans la ceinture son propre poignard garni de pierreries. Après la description du triomphe obtenu sur Imamkulichan, à Gendsche, Murad lui attacha sur la tête une seconde plume de héron encore plus magnifique que la première. Enfin, après le récit du siége soutenu à Kaffa avec trois à quatre mille hommes, et de la mort du chan, Murad leva les mains pour appeler sur lui les bénédictions du ciel, et s'écria : « Que ta face resplendisse dans l'un et l'autre monde, que le Dieu secourable et vengeur te soit toujours favorable! Partout où tu porteras tes pas, que la victoire t'accompagne! Puisses-tu dans le paradis t'asseoir sous le même kœschk et à la même table avec ton homonyme Osman, le fils d'Aaffan,

---

(1) La première fois, en 1553, alors que Schirmerp, comme allié des Russes, vint le prendre à revers; la deuxième, en 1568, lorsque fut faite la tentative de joindre le Don et le Wolga; la troisième, en 1571; Dschenabi, p. 124; Nochbetet-Tewarich, fol. 254, et le Sebies-Sajar.

(2) Dschenabi, Nochbetet Tewarich, Sebies-Sajar, Aali, fol. 426, xxvi[e] événement du règne de Murad III; Petschewi, fol. 194.

(3) Rapport de l'ambassadeur impérial baron de Sinzendorf, aux archives de la maison impériale.

(4) Minadoi, l. vi, p. 257.

(5) Rapport de Sinzendorf, aux archives de la maison impériale.

(1) Sebies-Sejar.

le chalife, et durant une longue vie grandir en honneur et en puissance! » Sur un signe fait au gouverneur de la cour (kapu-aga), celui-ci emmena Osman, ravi de si grandes faveurs, le déshabilla complétement, et le revêtit du costume entier du sultan, depuis les pantoufles jusqu'au kaftan, lui posa les deux plumes de héron sur la tête, et lui passa le poignard à la ceinture. Ainsi paré, Osman rentra dans la tente afin de rendre des actions de grâces à son maître pour cet accueil inouï. L'entretien avait duré quatre heures; en retournant au harem, Murad dit au kislar-aga: «Mon soupçon sur le goût d'Osman pour l'opium s'est maintenant évanoui, car autrement il ne lui eût pas été possible de se tenir ainsi quatre heures sans fatigue.» Ce soupçon s'était jusqu'alors opposé à l'élévation d'Osman à la première dignité de l'empire. Osman avait un autre goût, c'était celui du vin, auquel il se livrait avec excès. Assis entre de jeunes garçons et des chanteurs, il vidait de suite neuf à dix verres, jusqu'à ce que, succombant sous l'ivresse, il demandât un coussin, s'y appuyât, et y dormît quelques heures. Rafraîchi par ce sommeil, il faisait des ablutions, récitait des prières, et versait des larmes amères de repentir. Le 28 juillet 1584, il reçut le sceau de l'empire comme grand vesir, non pas chez lui, selon la coutume, mais de la main du grand chambellan, dans le divan solennel, où les autres vesirs lui rendirent aussitôt leurs hommages. Le serasker en Géorgie, Ferhad-Pascha, fut rappelé, et le nouveau grand vesir fut nommé généralissime de l'expédition méditée contre Tebris, capitale de l'Aserbeidschan.

LIVRE XXXIX.

LE SULTAN DOMINÉ PAR LES VESIRS, LES SULTANES, LE SCHEICH, L'IMAM, LE CHODSCHA, LE MUFTI.—RELATIONS EXTÉRIEURES AVEC L'AUTRICHE, LA FRANCE, L'ESPAGNE, LE PORTUGAL, L'ANGLETERRE, VENISE, LA POLOGNE, LA RUSSIE, LA TRANSYLVANIE, LA MOLDAVIE, LA VALACHIE, LE CHAN DES TATARES, LE CHAN DES USBEGS, LE SULTAN DE FES. — DESCRIPTION DE LA FÊTE DE LA CIRCONCISION. — LE PRINCE ROYAL SE REND A MAGNESIA, IBRAHIM EN ÉGYPTE. — GUERRE AVEC LES DRUSES. — ENTRÉE D'IBRAHIM A CONSTANTINOPLE. — SON MARIAGE. — RENOUVELLEMENT DE LA PAIX AVEC L'AUTRICHE. — ELLE EST VIOLÉE. — AMBASSADES POLONAISE ET RUSSE. — CHANGEMENTS EN MOLDAVIE ET EN VALACHIE. — RELATIONS AVEC LA FRANCE, L'ANGLETERRE, VENISE, L'ESPAGNE, LA TOSCANE, LA GÉORGIE ET LES USBEGS. — AMBASSADES DU PAPE AUX COMMUNAUTÉS CHRÉTIENNES DE L'ASIE.—ÉVÉNEMENTS MARITIMES. — OPÉRATIONS EN ARABIE ET EN KRIMÉE.

Entre les campagnes de Géorgie et les autres sept années de guerre avec la Perse proprement dite qui restent encore à raconter, doivent se placer des événements qui signalèrent la politique intérieure et extérieure; de la sorte, ne seront point trop longuement séparés des faits entre lesquels il existe des liens de contemporanéité, et qui agissent réciproquement les uns sur les autres. Nous allons donc raconter les actes dignes de mémoire accomplis dans les dix années entre la mort de Sokolli et la paix avec les Persans. Et d'abord il faut parler des ministres, des femmes des vesirs, et des sultanes, qui furent alors les leviers du gouvernement. Après le grand vesirat de six mois d'Ahmed, on a vu comment Sinan avait acquis la première dignité de l'empire par des intrigues, et l'avait perdue par son orgueil. Déjà, dans ce temps, elle aurait pu passer à Osman-Pascha; mais ses ennemis parvinrent à l'écarter en disant que, n'étant pas né chrétien, et n'ayant point eu à renoncer à la religion de ses pères et à sa patrie, il avait donné moins de gages de sa soumission aveugle, qu'il était adonné à l'opium et au vin. Ses deux rivaux étaient : le nouveau favori, devenu plus tard gendre de Murad, le Sclavon Ibrahim, élevé dans le harem au rang de porte-armes du sultan, appelé ensuite au grade d'aga des janitschares et à la dignité de vesir, qui, à l'exemple de son homonyme sous Suleiman, espérait l'emporter sur tous les autres par la pure faveur du maître (1), et Siawusch, qui semblait fonder avec plus de raison sa grandeur sur l'influence du harem. Ibrahim venait d'être installé en grande pompe beglerbeg de Rumili, et, au lieu de l'étendard rouge accoutumé, il avait reçu l'investiture par une bannière bicolore verte et blanche, à l'imitation du tout-puissant favori de Suleiman, dont les couleurs étaient le blanc et le bleu. Le sultan l'aimait aussi beaucoup plus que Sinan et Siawusch, et néanmoins ce dernier devint grand vesir par l'influence de son épouse, la sœur du sultan, et de la mère de celle-ci, la sultane Validé. Tant que vécut la Validé, Siawusch put braver l'hostilité de la sultane Chaszeki, mère du prince héréditaire Mohammed, qui insinuait à Murad que Siawusch tramait des complots contre elle et le fils qu'elle avait donné au sultan, pour préparer l'accès du trône aux enfants nés de lui et de la fille de la Validé. Diverses circonstances favorisaient encore Siawusch contre Sinan. Des sipahis et des silih-

(1) Rapport d'ambassade, de décembre 1582.

dares, revenant de Tiflis, accusaient la convoitise insatiable et la tyrannie fiscale de ce chef, ses injustes distributions des fiefs acquis au prix de leur sang, et conférés à d'autres; il était considéré de mauvais œil par le prince héréditaire Mohammed, qui tout récemment avait fait étrangler un tschausch envoyé par Sinan, pour lui avoir parlé trop librement. Il s'était attiré l'inimitié du chodscha, qui avait trouvé moyen de se justifier d'une accusation portée contre lui par Sinan; enfin il avait conseillé au sultan de payer 240,000 ducats au chan de Krimée pour qu'il marchât contre les ennemis des Ottomans, et, ce prince n'ayant pas bougé, le sultan réclama la somme à Sinan, qui ne put ou ne voulut pas la rembourser. Durant la vie de la sultane Validé, le payement fut ajourné; mais lorsque cette femme toute-puissante eut été enlevée par la dyssenterie (1), il fallut trouver l'argent exigé impérieusement. Siawusch, qui avait été déposé antérieurement, sur les instances des trois sultanes sœurs du sultan, obtint la retraite de 300,000 aspres, fixée pour les grands vesirs dépouillés de leur dignité.

Après la mort de la Validé, l'influence de la Chaszeki et des deux femmes qui, en qualité d'intendantes, dirigeaient le harem, et par là dominaient le sultan, n'eut plus de limites. La gouvernante de cette partie du sérail était Dschanfeda-Kadun; les deux autres femmes étaient Rasije, qui avait gagné par ses prédictions l'esprit de Murad, lorsqu'il n'était que prince héréditaire, et avait poussé son protégé Schudschaa des fonctions de jardinier à la dignité de scheich, et la juive Kira, pourvoyeuse du harem pour les marchandises et la parure. Les princesses du sang, dont l'influence et le crédit portaient alors leurs époux et leurs favoris aux premiers rangs dans l'empire, ou les y maintenaient, ou bien encore, s'ils étaient déposés, leur sauvaient la fortune et la vie, étaient alors, outre les deux sultanes, épouses de Murad III et de son fils Mohammed, les trois filles de Selim, sœurs du sultan régnant, à savoir, la veuve de Sokolli, la veuve de Piale, et l'épouse du grand vesir Siawusch; puis la vieille et riche Mihrmah, fille du grand Suleiman, veuve du grand vesir Rustem-Pascha, dont la fille, mariée au grand vesir Ahmed-Pascha, lui avait donné deux filles. Ces deux descendantes de Suleiman entrèrent successivement comme épouses dans le harem du kapudan-pascha, le renégat génois Cicala, qui, par cette double alliance souveraine, s'éleva si haut en dignité et en pouvoir. Les ardentes et ambitieuses veuves de Sokolli et de Piale ne prirent point de repos qu'elles ne fussent remariées; la seconde s'unit au troisième vesir, Mohammed-Pascha; Esma, veuve de Sokolli, petite et laide, mais d'un esprit actif, d'une intelligence vive et prompte, essaya d'abord d'attirer le conquérant du Daghistan, Osman-Pascha, finit par donner sa main à Kalailikos-Ali-Pascha, successeur d'Oweis-Pascha, gouverneur d'Ofen, vaillant guerrier, habile aux exercices militaires, mais qui tomba dans le mépris, parce qu'il chassa sa première épouse et ses deux enfants pour s'unir à la sultane. Il ne survécut pas longtemps à la séparation de sa première famille, et fut enseveli, au bout d'un an, sur une colline auprès d'Ofen.

Ahmed-Pascha, successeur de Sokolli, outre les deux filles qui devinrent successivement les épouses de Cicala, en avait une troisième qui fut unie au riche Hasan-Pascha; sa belle-sœur, fille de Rustem-Pascha, la sultane Aische, donna sa main à Feridun-Beg, secrétaire d'État disgracié, qui avait été sandschak-beg de Semendra, puis de Gustendil, et qui, par cette alliance, recouvra son ancienne position. Hamsa-Beg, qui dut changer de situation avec Feridun, et lui abandonner la place de nischandschi, préféra une destitution pure et simple au sandschak de Gustendil. Les fils de Sokolli et de Piale, grâce au crédit des veuves de leurs pères, furent nommés, le premier, gouverneur d'Alep et vesir près de la Porte; le second, sandschak-beg de Klis. Dschaafer-Pascha, gendre de Sokolli, avait atteint déjà l'âge de soixante ans, lorsqu'il obtint le gouvernement d'Anatoli, puis celui de Rumili. Pendant que l'action des femmes amenait tous ces changements dans les hautes dignités de l'État, le sultan consumait ses loisirs dans le harem avec ses belles esclaves, surtout avec les deux favorites que lui avaient données sa mère et sa sœur, à

(1) Le sultan soupçonna qu'elle avait été empoisonnée par Mohammed et la mère de ce prince.

étudier tous les charmes qui empêchent ou qui garantissent la procréation des enfants. Six femmes turques et six juives, accusées de conjurations magiques pour le dépouiller de la force génératrice et lui donner l'épilepsie, furent jetées à la mer comme sorcières. Le jour, Murad restait assis dans le jardin des roses de son nouveau sérail à Skutari; le soir, il se divertissait à des feux d'artifice; et souvent il faisait jouer deux à trois cents canons des châteaux de la mer Noire pour amuser son fils, qui aimait à entendre ces décharges. Sa plus forte passion était pour les constructions; outre les forteresses de Karz, Aresch et Schamachi, élevées, d'après ses ordres, par ses généraux contre la Perse, il bâtit des mosquées avec des écoles et des cuisines des pauvres à Andrinople, Chypre, Magnésia. A la Mecque, furent réparés, en quatre ans, les désastres causés par une inondation. Dans la première année de son règne, et sous la direction de l'inspecteur Ahmed, 110,000 ducats furent employés à creuser la citerne disposée pour recevoir les pluies extraordinaires, afin de préserver à l'avenir la maison sainte de la Kaaba contre une invasion des eaux, et qu'on ne vît plus les ondes remplir le sanctuaire pendant vingt-quatre heures, et couvrir même la pierre noire, l'objet le plus sacré aux yeux des islamites.

L'influence des huit femmes dont il vient d'être parlé était balancée par celle de quatre directeurs spirituels, qui, se mêlant aussi, directement ou indirectement, des affaires du gouvernement, resserraient de jour en jour le cercle d'action du grand vesir; c'étaient le chodscha, le scheich schudschaa, l'imam Kurdisade et le mufti Kadisade. Le précepteur du sultan, le savant Seadeddin, dirigeait son élève dans les affaires de politique extérieure et intérieure. Le prédicateur de la cour, Schudschaa, primitivement simple jardinier, qui s'était insinué d'abord par le crédit de la favorite Rasije, comme devin et astronome, avait assuré son autorité en prédisant le prochain avénement de Murad III; maintenant il passait son temps dans les jardins, livré à de monstrueux plaisirs, et reçevait de chacun des placets et de l'argent. Le chapelain de la cour, Kurdisade, déployait son zèle dans les mesures relatives au règlement des costumes, et le mufti Kadisade, dans le maintien des mœurs; tous deux poursuivaient les infidèles de leur haine; le chapelain ne pouvait souffrir les bonnets de soie et de fine laine jaunes, bleus et bariolés, des juifs, des chrétiens et des Arméniens, ni les grands turbans des moslims; il les proscrivit par des ordonnances (1). Les juifs, les chrétiens et les Arméniens, après s'être affublés quelque temps d'une coiffure ridicule et incommode, obtinrent, moyennant une somme de 40 à 50,000 ducats, la permission de reprendre leurs anciens bonnets. Les musulmans qui ne rachetaient pas comme les giaurs les contraventions aux réglements avec de l'argent étaient maltraités en paroles ou en actions: ainsi Kurdisade injuria l'astronome Takieddin, et arracha de ses mains le turban au chef des muezzins; l'imam et le mufti obtinrent un ordre du sultan pour l'expulsion de toutes les femmes de mauvaise vie par delà la mer; ils établirent même une inquisition régulière dont les suppôts poursuivaient ces créatures de rue en rue, et amenaient devant le kadi et l'émir celles qu'ils pouvaient saisir; d'autres défenses rigoureuses frappèrent un vice monstrueux trop commun chez les Turcs (2); enfin, à l'instigation du mufti, du chodscha et des kadiaskers, Murad voulut transformer en mosquées toutes les églises chrétiennes de Constantinople, et commença même par un temple dont les priviléges, disait-on, avaient été accordés par Mohammed II, dans un temps où la ville toute déserte, appelait de nouveaux habitants; maintenant qu'elle était peuplée de moslims, le motif de la concession n'existait plus. L'exécution de ce plan fut arrêtée par des sacrifices d'argent que firent les communautés chrétiennes, et par les efforts des ministres chrétiens (3). A cette occasion, il est nécessaire de parler ici des relations de la Porte avec les puissances européennes.

La guerre avec la Perse et les sommes d'argent que chaque capitulation faisait entrer dans

---

(1) Rapport de l'ambassade vénitienne, du 17 mars 1580, aux archives impériales; Aali, xxv[e] événement, fol. 426, et Rausatul-Ebrar, fol. 312; Hadschi-Chalfa, Tables chonologiques, an 988 [1580].

(2) Journal de Gerlach, et Natale Conti, l. xxv, fol. 233.

(3) Rapport d'ambassade, aux archives de la maison impériale.

le trésor public et la bourse des vesirs, influaient sans doute sur les allures du sultan à l'égard des puissances européennes; mais ce qui modifiait surtout la rudesse barbare du style diplomatique des Ottomans, c'était l'idée favorite de Murad, d'entourer d'une pompe inouïe la fête prochaine de la circoncision de son fils Mohammed, et d'en relever encore l'éclat par l'assistance de tous les représentants des monarques de l'Orient et de l'Occident. Il faut examiner l'état des relations entretenues par la Porte avec les puissances invitées à envoyer des ambassadeurs assister à cette solennité. Au premier rang figuraient en Europe, Venise et l'Autriche, puis la Russie et la Pologne, et les États tributaires de Transylvanie, Moldavie, Valachie et Raguse; en Asie, outre la Perse, alors en guerre avec l'Empire ottoman, on peut citer la Géorgie et le pays des Usbegs; enfin, en Afrique, Tunis, Alger, Tripoli, Fes et Maroc.

De toutes ces puissances, l'Autriche et la Perse, toujours menaçantes ou menacées, fixent surtout notre attention; car la paix avec l'une entraînait presque toujours la guerre contre l'autre. On a suivi les campagnes dirigées contre la Perse; il est nécessaire maintenant d'arrêter nos regards sur l'Autriche. Après la mort de Sokolli, le nouveau grand vesir Ahmed changea presque tous les begs des frontières, alliés de Sokolli, nommément ceux de Szolnok, Lippa, Bosnie, Hersek et Gyula. En vain l'ambassadeur impérial Sinzendorf s'employa pour empêcher l'occupation du sandschak nouvellement créé de Berzencze. Le pascha d'Ofen avait même fait la proposition d'imposer trois cent cinquante-neuf villages hongrois. A ces causes de mésintelligence vinrent se joindre les événements d'Hatwan et de Sambock, où les Hongrois se vengèrent des précédentes irruptions des Turcs. Après l'expédition d'Hatwan, en avril 1580, vers le milieu de juillet, dans la plaine de Nadudwar, au delà de la Theisz, le sandschak-beg de Szolnok, Saswar, fut battu avec une perte de trois cents morts et quatre cents prisonniers; lui-même reçut de graves blessures. Parmi les prisonniers se trouva Aliwoiwoda, homme d'affaires du pascha d'Ofen, qui se racheta pour 11,000 ducats. A l'occasion des irruptions poussées du côté de Sambock, Mustapha-Pascha, le conquérant de Chypre et de la Géorgie, dit au seigneur de Preyner: « Vous apprendrez, ambassadeur, comment fut traité Bragadino; » et tandis que l'interprète traduisait ces expressions, le vesir, se tournant vers ses tschauschs, laissa tomber ces paroles: « Je crois que cet envoyé n'a pas encore visité les Sept-Tours(1) ». Des cachots et des tortures, tels étaient les moyens de négociation du bourreau octogénaire. Bientôt après, Balthasar Bathyany, Georges Zrini et François Nadasdy désolèrent le pays autour de Posega. Le sandschak-beg de Posega, Iskender, fils du Persan Ulama, se trouva sur leur route avec deux ou trois mille hommes. Saisi d'effroi, il remit ses fils à l'un de ses fidèles serviteurs, pour les soustraire, par la fuite, aux dangers dont il était menacé. Après une lutte bien disputée, Iskender tomba percé d'une lance; le commandant en second, Kalender, l'aga des sipahis, Osman, le commandant du château d'Atina, Husein, et quatre cent trente hommes furent pris avec vingt drapeaux, les trompettes et les tambours; deux cent quarante-neuf têtes furent coupées; le corps d'Iskender, dépouillé de ses vêtements, fut laissé sur la place, recouvert d'un tapis. Cet événement provoqua de plus grandes clameurs à Constantinople que l'irruption d'Hatwan; le sultan se plaignit de ces deux faits dans une lettre spéciale à l'empereur, et le tschausch Ghasnefer porta les griefs du pascha d'Ofen à l'archiduc Ernest, commandant la frontière hongroise; l'empereur, de son côté, fit des récriminations. Le baron de Sinzendorf, qui fut remplacé dans son ambassade par le baron de Preyner, n'osa pas sortir de Constantinople avec plus de quatre chevaux, parce qu'il n'avait pas encore payé la somme que Sinan avait droit de réclamer comme grand vesir. Il fut accompagné par l'échanson Ali, qui allait porter la lettre d'invitation pour la fête de la circoncision. De son côté l'empereur envoya l'obergespann de Honth sur l'Ipoly, Étienne Nyary de Bedey, en compagnie de l'échanson, et chargé de présents qu'il offrit le lendemain de son arrivée à Constantinople [14 mai 1581]. L'archiduc Ernest et le pascha d'Ofen échangèrent des lettres pour se plaindre réciproquement d'ouvrages élevés en opposition aux traités. A Constantinople, Preyner ne

(1) Grand rapport de Preyner, du 29 août 1582.

voulant pas entendre parler d'un présent d'une valeur plus grande que 3,000 thalers pour Sinan, celui-ci le menaça de le faire mettre au pilori, d'où il ne reviendrait pas vivant. Nyary, qui se montra plus complaisant que Preyner pour obtenir certains points secondaires, ne recueillit en définitive que des outrages, et perdit son argent. L'année de la circoncision, la France renouvela sa capitulation par l'entremise de l'ambassadeur Jacques de Germigny, et l'acte turc fut expédié par l'interprète de la Porte Ali-Beg, chargé de présenter en même temps l'invitation à la fête de la circoncision, et qui prit sa route par Venise. Toutefois, l'aigreur se manifesta bientôt entre le grand vesir Sinan et l'ambassadeur ; il paraîtrait que Sinan avait de la rancune contre Germigny, qui s'était abstenu de lui rendre visite durant la vie du grand vesir Ahmed. Les débats s'élevèrent à l'occasion de l'église de Saint-François de Galata, que le sultan fit transformer en mosquée, ainsi que celles de Sainte-Anne et de Saint-Sébastien. L'ambassadeur se rendit le dimanche suivant, avec une suite de quatre-vingts personnes de sa nation, devant l'église, heurta au portail, prononça lui-même l'*attollite portas inferi*, et resta là jusqu'à midi ; alors, accablé de railleries par les Turcs, il regagna son logis. Le sacrifice de quelques milliers de ducats arrêta la transformation générale des églises en mosquées. Dans la même année fut signée aussi avec Marigliano, plénipotentiaire espagnol, une trêve d'une année, qui fut renouvelée trois fois successivement pour le même terme. Malgré ces capitulations, une audience fut aussi accordée à un envoyé portugais, adressé par le bâtard de l'infortuné roi Sébastien de Portugal, don Antonio, grand prieur de Crato, avec des présents pour le grand vesir et les sultanes, afin d'obtenir des secours contre le roi-cardinal et Philippe II. En raison des exigences de la guerre de Perse et de la capitulation arrêtée avec l'Espagne, il fut répondu par la Porte que don Antonio devait faire en sorte de se maintenir cette année par son courage ; qu'après ce terme on s'occuperait de ses intérêts. Avec l'Angleterre, il n'y avait point encore eu de relations d'amitié ; il n'existait pas non plus de capitulation ; des lettres seulement avaient été échangées, et le premier envoyé d'Élisabeth, Guillaume Harebone, ne vint qu'un an après les fêtes de la circoncision (1). Dans les lettres de créance présentées par ce diplomate, Élisabeth s'intitulait : « l'invincible et tout-puissant champion de la vraie foi contre les idolâtres invoquant faussement le nom du Christ (2). » Ainsi, séparant violemment sa croyance de celle des catholiques, elle unissait contre les partisans de Rome ses intérêts avec ceux des moslims, pour lesquels tous les chrétiens sont des idolâtres. Les négociations avec l'Angleterre furent favorisées surtout par le précepteur du sultan, Seadeddin, dont l'ambassadeur français avait si bien utilisé la puissante influence dans l'affaire de l'élection polonaise, à l'exclusion de l'Autriche. Par la faveur et le crédit de la sultane Bassa, les relations avec Venise suivirent une marche facile. Après que le baile Paolo Contarino eut fait son entrée à Constantinople, la république envoya encore un ambassadeur extraordinaire pour la fête de la circoncision, et le doge, qui avait été invité par l'interprète de la Porte Ali, envoyé extraordinaire, s'excusa sur son grand âge de ne point y paraître en personne. A l'égard du roi de Pologne, Étienne Bathory, élevé sur le trône d'après les recommandations de la Porte, les formes étaient moins bienveillantes et plus hautaines. Après la mort de Sokolli, le roi avait bien assuré le grand vesir Ahmed, par une lettre particulière, que si une ambassade russe avait été accueillie à sa cour, il n'entreprendrait pourtant rien contre les intérêts du sultan. Un envoyé turc se rendit auprès du roi, qui assiégeait Pleskow, et lui exprima des vœux pour que le ciel maintînt toujours l'union et l'amitié entre le sultan et le roi, auxquels le monde alors ne pourrait résister. Mais la discorde éclata lorsque les deux frères du chan tatare furent accueillis par la Pologne, qui refusa leur extradition. Les choses ne pouvaient prendre un aspect plus pacifique, lorsque le violent et grossier Sinan-Pascha eut succédé à Ahmed dans le grand vesirat ; déjà, le lendemain de son retour de la Perse, il avait

---

(1) Rapport de Preyner, dans les archives impériales.

(2) La lettre de la reine, du 15 novembre 1582 ; la réponse du sultan, dans laquelle il accorde aux marchands anglais des avantages égaux à ceux des Français, 18 mai 1583.

dit à l'ambassadeur impérial qu'il marcherait sur Vienne si le tribut n'était pas livré; qu'il avait déjà conquis cinquante sandschaks, qu'il était de retour de la veille, et que maintenant le temps lui pesait déjà; qu'il aspirait à conquérir vingt sandschaks en Hongrie. Il parla du même ton à l'envoyé polonais : « Que Dieu maudisse Sokolli, qui a donné la couronne de Pologne à Étienne; nous avons écrit au chan tatare d'aller chercher ses frères, de les délivrer sans rançon, le sabre à la main; et pour cela notre armée doit lui prêter assistance. » Une lettre du sultan ordonna donc la remise des deux princes tatares, reprocha au roi des brigandages exercés en Moldavie et en Valachie; de son côté Bathory s'excusa de son mieux du refuge accordé aux frères du chan tatare, et sur le retard à payer le tribut à ce prince. L'extradition des deux réfugiés eut lieu; néanmoins, Markhazy, que l'on avait promis de mettre en liberté, ne vit pas ouvrir les portes de sa prison. L'échange d'ambassade entre la Russie et la Porte à cette époque [1583] paraît avoir été déterminée par des relations du czar avec les Tatares qu'il aurait détournés de soutenir l'expédition de Perse (1).

Le woiwode de Transylvanie étant mort bientôt après avoir, sur l'ordre du sultan, fait chasser de la Moldavie Jankul Podkowa, et réintégré Pierre dans le pouvoir, Thomas Droiowsky, envoyé d'Étienne, roi de Pologne, négocia à Constantinople la déposition de Jankul le Saxon, nommé pour remplacer Pierre, exilé par la Porte à Alep, et la confirmation de Sigismond Bathory comme prince de Transylvanie, sans augmentation de tribut. Sigismond rencontra un rival redoutable et prodigue de promesses dans l'aventurier Paul Markhazy, soldat de fortune qui, à la suite de différends graves avec son épouse, appartenant à une famille considérable, s'étant vu condamner par les juges, s'était jeté dans les bras des Turcs. Le grand vesir Sinan n'était pas éloigné d'imposer Markhazy comme prince aux Transylvaniens; il le reçut donc en même temps que l'envoyé de Pologne, venu pour protester contre les prétentions de l'aventurier. Dans cette occasion Sinan s'exprima encore avec ce rude orgueil qu'il avait déjà montré dans d'autres conférences. « Les Transylvaniens, dit l'ambassadeur, aimeraient mieux mourir que d'accepter Markhazy pour prince. Libre à vous de mourir, s'écria Sinan, d'une voix de tonnerre, nous sommes même assez disposés à vous tuer. Les Transylvaniens s'appuient sur le roi de Pologne; mais ils verront ce qu'il pourra faire pour eux. » Après la déposition de Sinan, Markhazy trouva la récompense de ses intrigues dans la prison des Sept-Tours, d'où il fut ensuite transféré dans le château sur la mer Noire. En embrassant l'islam, il obtint dans la suite sa liberté et le sandschak de Lippa, d'où il se fit le fléau de sa patrie (1). De même qu'en Moldavie, le Saxon Jankul avait expulsé le woiwode Pierre le Perclus, jusqu'à ce que celui-ci fût réintégré plus tard par l'intervention du roi Étienne Bathory, ainsi, en Valachie, Pierre Tschertschel, fils du woiwode Petraschko, tint durant deux années Pierre Michne éloigné du pouvoir princier. Ttschertschel avait jadis vécu trois années dans la demeure de l'ambassadeur français à Constantinople, où il avait acquis la connaissance d'une infinité de langues; mais ni ses talents, ni l'appui de l'ambassadeur ne l'auraient porté à la dignité de prince, s'il n'avait promis pour cela 80,000 ducats, dont il paya de suite le quart. Michne se retira plein d'espoir que son adversaire ne pourrait fournir le reste de la somme : il ne fut point trompé, et se retrouva bientôt investi de son ancien pouvoir. A l'occasion de la guerre de Perse, nous avons déjà parlé des ambassades de Makszud, d'Ali et d'Ibrahim; plusieurs fois aussi vinrent des représentants des princes tatares et géorgiens; et à la fête de la Circoncision, parurent un envoyé du chan des Usbegs, et un autre du sultan de Fes et de Maroc (2).

Depuis plus d'un an avait été annoncée la fête de la Circoncision, fixée au printemps de 1582, et les monarques d'Asie, d'Europe et d'Afrique avaient été invités par ambassadeurs. Des messages expédiés dans toutes les

(1) Rapport de l'ambassade vénitienne, du 18 juin 1580 et 1581; Natale Conti, XXXII; Karamsin n'en dit pas un mot.

(1) Bethlen, l. VI, p. 442.
(2) Summario delle relaz.; Venez.

directions avaient appelé les gouverneurs de l'empire, qui ne pouvaient faire excuser leur absence que par l'envoi de présents considérables. Les préparatifs commencèrent un an à l'avance; ils absorbèrent des sommes considérables. On disposa l'hippodrome, ainsi que l'on avait fait déjà du temps de Suleiman, pour les noces d'Ibrahim avec la sœur du sultan, mais on y déploya bien plus de magnificence. A la partie supérieure, où s'élève aujourd'hui l'hôpital des fous, un espace quadrangulaire de quatre cents pas fut accommodé avec des planches pour les cuisines. Dans le palais d'Ibrahim-Pascha, il y avait des koeschks ouverts, et des logis couverts pour le sultan, les princes héréditaires, et les sultanes. Immédiatement au-dessous du palais, et sur la même ligne, s'élevait un édifice de quatre-vingt-quinze aunes de développement; la base, de six pieds en maçonnerie, supportait trois étages en bois : le premier, pour les ambassadeurs des puissances chrétiennes; le second, pour les agas de la cour intérieure et extérieure; le troisième, divisé en diverses salles, était destiné aux begs, beglerbegs et vesirs. Plus bas que cet édifice régnait une galerie pour le kapudan-pascha et les begs de la mer. En face du palais d'Ibrahim-Pascha se voyait l'emplacement pour la chapelle de la musique impériale et les palmes des noces; plus loin, du même côté, la tribune dressée pour l'ambassade persane, puis celle qui avait été destinée à l'ambassadeur de France, mais qu'il ne vint pas occuper, parce qu'on lui avait refusé la première place par lui réclamée; et il prétendit alors qu'il ne convenait pas au représentant du roi très-chrétien d'assister à des cérémonies païennes. Dans cette tribune vinrent ensuite se placer les ambassades tatare et polonaise. En face de la galerie du kapudan-pascha était dressée une grande tente où se disposaient des sorbets et des rafraîchissements. Au milieu de la place s'élevaient deux grands mâts, l'un peint en rouge, l'autre frotté d'huile: ce dernier était couronné d'un cercle immense auquel étaient suspendus des milliers de lampes, que l'on abaissait pour les allumer pendant la nuit.

Le 1er juin, vint le sultan; le 2, le prince héréditaire se rendit, en grande pompe, dans le sérail d'Ibrahim. Le cortége était ouvert par les tschauschs et les muteferrikas, vêtus d'étoffes d'or; puis marchaient les agas de la cour et des troupes; les palmes des noces étaient portées par plus de quatre-vingts janitschares. Le prince héréditaire avait un vêtement de satin écarlate, orné d'une large broderie d'or, deux plumes noires de héron sur le turban, un rubis à l'oreille droite, une émeraude à la main droite, un sabre garni de pierreries, une masse d'acier dont la tête était formée d'un morceau de cristal taillé à facettes et garni d'or. Aussitôt qu'il fut arrivé, et qu'il eut baisé la main de son père, les palmes des noces furent plantées en face du palais, et l'air retentit du son de la musique. Trois jours après vinrent les sultanes, suivies d'un arsenal de sucreries. La marche était fermée par dix à douze prisonniers de la frontière, Hongrois et Bosniens, qui devaient amuser les spectateurs par leurs prouesses. Ils se hachèrent à coups de sabre, se percèrent de leurs lances; l'un d'eux se planta le fer d'un drapeau dans la chair, se ficha des flèches dans les bras; d'autres portèrent des fers de chevaux cloués sur le dos, de sorte que le sang ruisselait sur la peau. Ils furent récompensés, avec de l'argent, selon leur mérite: le plus habile reçut un timar de 4,000 aspres; mais comme plusieurs d'entre eux moururent de ces tortures, un tel spectacle fut interdit pour la suite de la fête. Les ouvrages en sucrerie représentaient neuf éléphants, dix-sept lions, dix-neuf léopards, vingt-deux chevaux, vingt-un chameaux, quatorze girafes, neuf syrènes, vingt-cinq faucons, onze cigognes, huit grues, huit canards, un jet d'eau de sucre candi, porté par vingt hommes, un château et une infinité d'autres objets. Quant aux palmes des noces, soutenant toutes sortes de figures, elles occupaient un si grand espace, qu'il fallut élargir des rues, enlever des toits, abattre des maisons, pour leur faire place. Le lendemain, les vesirs offrirent leurs présents, qui s'élevèrent à une valeur immense. Durant toutes ces fêtes, des centaines de Grecs, d'Albanais et de Raizes se pressèrent pour embrasser l'islam; la tête découverte, ils levaient un doigt en l'air, et aussitôt ils étaient conduits dans le sérail où ils subissaient la circoncision. D'énormes quantités de riz et de viande furent exposées au peuple, qui se jeta dessus et les dévora. La nuit venue, des milliers

de lampes furent allumées, des feux d'artifice furent tirés, de sorte qu'une clarté aussi vive que celle du jour se répandit sur l'hippodrome et sur la ville. Le 6 juin, des jongleurs amusèrent le peuple par toutes sortes de tours d'adresse; le soir, il y eut un siége simulé d'une redoute hongroise. Le 7, l'ambassadeur impérial, le baron de Preyner, fut invité, par douze chambellans, à se trouver à la fête: depuis deux jours déjà l'ambassadeur de Perse y avait pris place, ainsi que l'envoyé de Pologne, Philippowsky; ce dernier présenta au grand vesir les deux frères du chan tatare, si instamment réclamés. Les divers envoyés avaient apporté des présents de grands prix. Le 8, un grand festin fut donné aux janitschares. L'ambassadeur impérial vint, avec toute sa suite, prendre possession de sa loge pour assister aux fêtes. Le 9, les légistes, le mufti et les kadiaskers, les kadis et les raibes, les muderris et les chodschas, les scheichs et les imams, vinrent prendre part à un repas servi sur soixante-dix tables. Soixante-dix voitures amenèrent les pages du sultan, pour baiser la main de leur maître. Deux châteaux avaient été élevés en face de la loge du sultan: le plus grand, surmonté d'étendards rouges et jaunes, tenait pour les musulmans; le second, sur lequel étaient arborées des bannières portant des croix rouges et bleues, représentait nécessairement une place chrétienne. Après une vive canonnade, les hommes postés dans la tranchée du premier castel s'avancèrent, avec leur artillerie, sous les remparts où se tenaient leurs adversaires. Lorsque les murs du second château s'écroulèrent, on vit sortir quatre porcs, pour faire allusion aux puissances chrétiennes dont les représentants assistaient à la fête. Afin d'ajouter encore à cette ingénieuse plaisanterie, on fit déchirer, par trois lions, un cinquième porc, qu'on était allé chercher au palais de l'ambassadeur impérial. Le 10 juin, le baron de Preyner voulait offrir ses présents; mais il ajourna cette démarche en apprenant qu'il avait été devancé par l'envoyé de Venise. Le 11 juin, jour où les sipahis furent splendidement traités, commencèrent les processions des divers corps de métiers; pendant vingt-un jours ils défilèrent devant le sultan, lui souhaitant toutes sortes de prospérités, et lui offrant chacun un échantillon de son art.

Le 7 juillet, le sultan Mohammed fut circoncis, de la main du vesir Dscherrah-Mohammed-Pascha, dans le sérail de l'hippodrome. Pour cette opération heureusement exécutée, le vesir reçut une valeur de 8,000 ducats. Le lendemain, une girafe et un éléphant bien dressés firent preuve de leurs talents. Les spectacles ayant cessé le jour suivant, le peuple s'écoula; mais, le douzième jour après la circoncision, il y eut parmi les janitschares et les sipahis un mouvement provoqué par un ivrogne et une femme de mauvaise vie. Le directeur de la police, qui, avec ses janitschares, voulant punir les sipahis occupés à boire, en avait tué un dans le tumulte, fut maltraité par eux, chargé de liens, et traîné ainsi devant le sultan dans l'hippodrome. Les janitschares et les sipahis se menaçaient réciproquement, et à grand'peine le grand vesir, l'aga des janitschares et le beglerbeg de Rumili purent apaiser l'orage qui allait éclater. Les janitschares étaient d'autant plus irrités, que le sultan avait refusé le présent d'usage aux fêtes de la circoncision, sous le prétexte de manque d'argent, et que deux jours auparavant il faisait encore les plus folles dépenses pour cet objet. Les janitschares seuls qui formèrent la garde de l'hippodrome durant les cérémonies reçurent une bourse de ducats, et dix kaftans pour leurs officiers. Le lendemain du tumulte des janitschares, les sultanes, placées dans des voitures couvertes, retournèrent au serail impérial; il en fut ainsi des pages. Le 22 juillet, le sultan, avec son fils, rentra en silence, aux premières lueurs du jour, dans le palais, de crainte que la pompe d'un cortége ne fût troublée par la discorde à peine étouffée entre les janitschares et les sipahis. Ce qui vint jeter de la tristesse sur la fin de ces fêtes d'une magnificence si merveilleuse, ce furent encore la mort d'un prince descendu dans la tombe deux jours après sa naissance, et un incendie considéré comme le sinistre présage des désastres où l'empire faillit être entraîné par suite des luttes fatales entre les sipahis et les janitschares.

Après que le prince, âgé de seize ans, eut été disposé à entrer dans le harem on lui donna des femmes, des gardes, une cour; on lui conféra même le gouvernement de Magnesia. Deux mille hommes de cavalerie et d'infanterie for-

mèrent les troupes de sa maison; avec cette escorte, après l'investiture reçue des mains du grand vesir, il partit pour son sandschak. Il eut pour précepteur le légiste Newaji, et le grand vesir Siawusch lui donna, au moment du départ, de rares enseignements sur les vertus nécessaires à un gouvernant. Le premier acte de toute-puissance du jeune homme sur sa maison fut de faire hacher en route, à coups de sabre, le gouverneur de sa cour et son chambellan. Avant de quitter son père, le prince lui avait donné une esclave qui bientôt mit au monde une princesse. Les femmes du sultan, à Constantinople, et celles du prince héréditaire, à Magnesia, accouchèrent en même temps d'enfants mâles. Le fils de Mohammed fut appelé Selim; ceux de Murad reçurent les noms de Suleiman et de Dschihangir. La joie causée par ces naissances se changea en douleur par la mort de ces enfants, et par celle de la plus chère et de la plus influente des sœurs de Murad, la sultane Esmachan, épouse de Sokolli, puis d'Ali, qui périt en couches. Le vesir Ali voulut retourner à Ofen, où il s'éteignit bientôt après. Sa place fut donnée à Sinan.

Le nouveau grand vesir, Osman-Pascha, partageait la faveur du sultan avec le beglerbeg de Rumili, Mohammed, et le nouveau gouverneur d'Égypte, Ibrahim. Lorsque Murad III monta sur le trône, l'Égypte était administrée par l'eunuque Mesih-Pascha, qui, dans l'espace de six années, fit tomber plus de mille têtes sous le fer du bourreau. Il eut pour successeur Hasan-Pascha le chasinedar, aussi corrompu que Mesih-Pascha s'était montré cruel. Ses richesses furent la véritable cause de sa ruine; les plaintes des habitants du Kaire sur son entreprise de transformer l'arsenal de cette ville en mosquée ne fournirent qu'un prétexte apparent. Il fut rappelé à Constantinople, et le jour où, avec les vesirs, il assistait à la fondation de la mosquée de la Walide, à Skutari, il fut saisi en ce lieu, et conduit aux Sept-Tours. Les blessures faites à l'Égypte par la cruauté et l'avarice de ces deux gouverneurs durent être guéries par le favori du sultan, Ibrahim, qui maintenant parut devoir suivre les traces de son homonyme, l'ancien favori de Suleiman, et se flatta de s'élever bientôt à la première dignité de l'empire. Arrivé au Kaire, il se mit en quête des trésors cachés d'Hasan, qu'il découvrit, et fit des fouilles dans la montagne de Mokattam et le puits des Éméraudes, sur la côte de la mer Rouge. Après qu'il eut passé ainsi dix-huit mois dans ces recherches, il reçut un ordre écrit du sultan pour revenir à Constantinople par la Syrie, afin d'y soumettre le beg rebelle des Druses, Maan-Oghli. Il remit le gouvernement au defterdar Sinan, qui dut porter le tribut de 400,000 à 600,000 ducats, et, à la tête de vingt mille hommes réunis brusquement, il marcha vers la Syrie contre Maan-Oghli, souverain de la côte syrienne, depuis Ssaida (Sidon) jusqu'à Akka (Ptolemaïs)(1).

Les Druses, qui tirent leur nom actuel d'un apôtre du chalife égyptien Hakim-Biemrillah, sont les descendants du brave et vaillant peuple montagnard des Mardes ou Merdaites, qui, originaire des contrées septentrionales sur la mer Caspienne, fut transplanté par les empereurs byzantins dans les montagnes de Syrie et de Mésopotamie. Dans ce dernier pays, le fort de Mardin (jadis Marde) porte encore leur nom; et, sur le Dschudi, aujourd'hui leurs descendants, les Guèbres, schemsis, noaszairis et jesidis, adorent le feu, le soleil, la lune, le diable. Les Mardes du mont Liban, disposés, comme leurs frères des environs de Mardin, à l'absurde dans les croyances religieuses, reconnaissent, depuis le commencement du XIIe siècle, le plus ignoble des tyrans, le chalife Hakimbiemrillah, destructeur du saint sépulcre à Jérusalem, comme un dieu incarné, et ils admettent encore d'autres dogmes, d'autres principes non moins respectables, recouverts encore en partie du voile du mystère. Les Druses se divisent en deux tribus principales, celle des Teimanis ou de l'émir Schehab, dont les descendants, encore aujourd'hui sous un prince du même nom, règnent sur le Liban, dans la résidence de Deirol Kamr, et celle d'Ibnmaan, qui avait la prédominance. L'ancienne division en partie religieuse, en partie politique, des Jemanije et des Kaisije, qui, depuis le IIe siècle,

(1) Sur toute cette campagne, Minadoi, d'après le témoignage du Ragusain Boni, vivant en Syrie, interprète du consul vénitien Giovanni Michele, répand la plus vive lumière, tandis que les histoires ottomanes sont très-obscures, l. VII, p. 275 et 277.

faisait verser des flots de sang entre les tribus arabes de la Syrie, agissait aussi sur les cinq princes des Druses, qui alors se partageaient la domination de la côte et du Liban. Le prince Maan-Oghli, seigneur de Ssaida, Sur et Akka, le plus puissant, et Scherefeddin, le plus faible souverain d'un très-petit district au nord de Ssaida, du parti des Iemanije, s'appelaient les Rouges (1); les trois autres, du parti des Kaisije, ou les Blancs (2), étaient : Ibn-Maan, seigneur du pays entre Beirut et Tripoli, résidant à Kesrewan, où s'élèvent les cèdres du Liban; Ibn-Firak, seigneur du versant oriental du Liban jusqu'à la plaine de la Cœle-Syrie; et Ali-Ibn-Kerfus, qui dominait dans la magnifique vallée entre le Liban et l'anti-Liban ; sa résidence était établie dans la ville de Baalbek. Ces trois princes, ennemis de leurs frères, et dévoués aux Ottomans, marchèrent avec six mille hommes au-devant du vesir Ibrahim-Pascha jusqu'à Jérusalem, et lui offrirent leurs services contre les Druses, unis à eux cependant par la parenté.

Ibrahim était campé dans la plaine de Damas, lorsqu'il reçut les compliments du consul vénitien. Il adressa des lettres d'invitation aux deux princes opposants, Scherefeddin et Maan-Oghli. Le premier, qui se rendit à ces avances, fut chargé de chaînes. Maan se défendit de paraître, en invoquant son serment solennel de ne jamais s'approcher d'un Ottoman, depuis que son père, appelé à une entrevue amicale par Mustapha-Pascha, gouverneur de Damas, avait été traîtreusement mis à mort. Alors Ibrahim porta le fer et le feu sur les terres de Maan, et désola vingt-quatre villages. Mais à ce moment une troupe de Druses avait surpris Oweis-Pascha avec son fils, demeurés dans la plaine de Damas, et tué cinq cents hommes. Pendant vingt-quatre jours, Ibrahim campa sur les hauteurs d'Antara, dans le voisinage de la résidence de Maan, auquel il envoya le pascha d'Alep, Ali, et le négociateur Gomeidha, serviteur de Manszur, pour déterminer le prince, sinon à venir le trouver, du moins à livrer de l'argent et des armes. Maan, pour se débarrasser, remit au pascha d'Alep trois cent vingt fusils, vingt sacs de la plus belle soie d'Antara, et 50,000 ducats. La mère de Maan se rendit elle-même dans le camp pour excuser encore son fils sur le serment par lui prêté. Ibrahim, prenant deux voiles, jeta l'un sur lui-même, l'autre sur cette femme, comme plénipotentiaire de son fils, pour annoncer ainsi que le voile était jeté sur tout le passé. Comme Maan s'abstint néanmoins de venir, Gomeidha, envoyé une seconde fois près de lui, lui arracha encore 50,000 ducats, quatre cent quatre-vingts fusils, cent dix chèvres, cent cinquante chevaux, cent cinquante buffles, mille bœufs, deux cents moutons ; ce ne fut pas assez pour Ibrahim, qui fit ajouter dix poignards dorés, des ceintures d'argent, dix charges de soie et d'or. Comme il n'y avait plus moyen de rien tirer au nom de l'amitié, le fer et la flamme désolèrent le pays. Antara, résidence de Maan, et dix-neuf villages, furent livrés aux flammes. Le mokaddem ou commandant d'Antara, qui se trouvait à l'abri sur une montagne escarpée, avec trois cent cinquante hommes, se laissa, par des promesses d'Ibrahim, attirer dans le camp ; ses trois cent cinquante guerriers, s'étant rendus au milieu des Ottomans, sur la foi jurée, furent fusillés ou sabrés; le mokaddem fut écorché vif. Au milieu des tourments de cet affreux supplice, il rendit l'âme en accablant de malédictions le renégat parjure. Tandis que ces événements se passaient dans la montagne, la côte était ravagée par quatre mille soldats de la flotte débarqués à Ssaida, trois mille esclaves étaient emmenés. Ibrahim resta douze jours encore à Damas, d'où il investit, par le sabre et la bannière, comme prince du Liban, Ibn-Kerfus, le plus riche des trois princes druses qui lui avaient rendu hommage ; puis il se rendit à Beirut, où il appela auprès de lui Ibn-Manszur, jusqu'alors fermier des produits de Tripoli et de Beirut, et l'effraya par la demande de 160,000 ducats pour les douanes de ces deux ports. Vainement Manszur essaya de gagner du temps ; Ibrahim le joua, le fit venir au milieu de la nuit, afin qu'il servît de guide pour une nouvelle irruption dans le pays de Maan. Ibn-Manszur espéra pouvoir s'échapper à la faveur des ténèbres ; mais il fut, ainsi que Scherefeddin, jeté dans les fers, et traîné avec lui sur les galères pour le retour triomphal à Constantinople.

(1) Dschihannuma, p. 584.
(2) *Ibid*

Ibrahim s'était fait précéder d'un mois à Constantinople par quatre cents têtes coupées, dont plusieurs peut-être venaient de ses propres soldats. A l'équinoxe d'automne, il arriva avec vingt-cinq galères de la flotte, sur lesquelles le kapudan-pascha Kilidsch-Ali était venu le prendre à Tripoli. Le lendemain, furent exposés les présents destinés au sultan : ils surpassaient en magnificence tout ce que l'on avait vu jusqu'alors. L'objet le plus précieux était un trône d'or tout étincelant de pierreries ; l'or seul y entrait pour une valeur de 80,000 ducats; il avait été fabriqué, sous la direction de l'artiste égyptien Derwisch-Beg, par le bijoutier Ibrahim-Beg; c'est encore sur ce trône que les sultans siégent maintenant le premier jour de leur règne. Les begs d'Égypte offrirent 173,305 ducats. Les présents d'Ibrahim consistaient en deux exemplaires du Koran garnis de pierreries, un rideau richement brodé de la porte de la Kaaba, trois sabres enrichis de pierreries, trois poignards et trois couteaux persans, trois boucliers terminés par des pierreries; un lavabo dont les soixante-dix-neuf pièces étaient en or ; vingt-neuf pièces de velours changeant, et une égale quantité de velours vénitien ; neuf pièces des plus riches étoffes, cent neuf de satin français, la même quantité de satin d'autres pays, de diverses couleurs ; mille pièces de mousseline pour des turbans ; deux charges de la soie la plus fine, et cinq cents d'une espèce plus commune ; cent jeunes garçons blancs, dix-sept eunuques noirs, dix Éthiopiens noirs et sept blancs, soixante-trois chevaux arabes, dont les sept premiers avec des selles, des harnais garnis d'or, des couvertures écarlates, des housses brodées de perles, et les autres seulement avec des harnais garnis d'argent, des couvertures et des housses en satin et en damas ; un petit éléphant recouvert d'écarlate, une girafe, vingt-cinq charges de fusils druses. Toutes ces offrandes étaient évaluées 2,000,000 de ducats. Les noces d'Ibrahim avec la sultane Aische, fille de Murad, furent fixées à l'équinoxe du printemps. Par une faveur extraordinaire, la dot de la princesse, qui d'après un kanun aurait dû être de 100,000 ducats, fut portée au triple ; la cérémonie se retarda jusqu'au 9 juin, et la magnificence déployée en cette occasion répondit à la position de la sultane et à la haute faveur dont jouissait le fiancé.

Pendant l'expédition d'Ibrahim en Syrie, la guerre s'était rallumée contre la Perse, et la reprise des hostilités rendit la Porte plus disposée à maintenir la capitulation arrêtée pour huit années avec l'Autriche. Ce traité fut conclu par l'ambassadeur baron de Preyner, quelques mois avant sa mort, causée par une chute de cheval. De nouvelles conventions furent nécessitées par des incursions des deux partis faites à Debreczin, Kœrmend, Onod, dans la basse Styrie, et surtout par le plan que poursuivait vivement Oweis-Pascha, gouverneur d'Ofen, que soutenaient l'aga des janitschares Ferhad, et le renégat transylvanien Markhazy, pour surprendre les villes des montagnes. Siawus-Pascha, le nouveau grand vesir, exigea pour lui-même 10,000 ducats au lieu de 6,000 donnés ordinairement au grand vesir à chaque renouvellement de la paix, et moyennant ce supplément, en considération des riches présents envoyés par l'Autriche à l'occasion de la fête de la Circoncision, il promit de ne pas exiger l'arriéré du tribut qui n'avait pas été payé depuis un an, et de faire comprendre l'Espagne dans le traité, si l'empereur voulait garantir le maintien des conditions de la part de son allié. Cette paix, à peine renouvelée, fut violée dès l'année suivante, par des courses des begs de Neograd et de Szolnok, de Fulek et de Szecseny; une rencontre eut lieu même près de Weszprim, entre le gouverneur de cette ville, Paul Istuanfi, et le nouveau sandschak-beg de Koppan, l'eunuque Ali. Les Turcs envahirent la Carniole. Avec le beg de Koppan furent pris le beschlu-aga de ce château, Hadschi-Aga, le commandant de Bolondwar, Hasan-Tschausch, et divers officiers de sipahis ; cinq bannières tombées entre les mains des Hongrois furent présentées à l'archiduc Ernest, gouverneur pour Rodolphe à Vienne ; l'archiduc Charles, gouverneur de Gratz, reçut quarante prisonniers, et dix drapeaux enlevés près de Sluin par les comtes Thurn et Erdœdy à Ferhad-Pascha de Bosnie. Afin de prévenir des hostilités plus sérieuses, l'empereur envoya à Constantinople Henri, seigneur de Liechtenstein et de Nicolsburg, qui partit avec une suite de soixante-six personnes, parmi lesquelles se trouvaient Hans

Lewenklau d'Amelbeuern, auteur d'une chronique turque, et Melchior Besolt, qui a décrit son voyage [octobre 1584]. L'ambassadeur eut sa première audience solennelle à Skutari, du grand vesir Osman-Pascha, alors en route pour la Perse, qui promit de changer les begs de Neograd, Gran, Szecseny et Szigeth, dont se plaignait l'empereur. Après le départ du vesir, le kaimakam ne voulut pas entendre parler de la promesse faite à Liechtenstein; toutefois l'on ajourna l'envoi d'un tschausch pour réclamer la délivrance du beg de Koppan, parce que l'ambassadeur impérial offrit solennellement dans le divan le présent d'honneur. Mesih-Pascha écrivit à l'empereur, que le tribut était arrivé à propos; que tant que l'on continuerait à payer les sommes dues, la paix serait maintenue.

Le seigneur de Liechtenstein, qui était tombé malade, se rendit à Gallipoli, où il mourut, et fut enseveli dans l'église chrétienne [janvier 1585]. L'empereur, qui n'était pas informé de cette fin, écrivit au sultan pour lui recommander la santé de son ambassadeur. Kanbur-Tschausch fut expédié, avec une lettre du grand vesir à l'empereur, pour réclamer la délivrance du beg de Koppan; avec lui se trouvaient deux députés du nouveau gouverneur d'Ofen, Sinan-Pascha, accompagnés de soixante Persans; ils devaient se plaindre des pillages commis à la foire de Tur. L'empereur déclara que l'archiduc Ernest, se transportant sans cesse d'un lieu à l'autre, serait très-difficile à trouver; mais que la lettre pouvait être laissée entre ses mains. Les désordres de Tur avaient été commis à l'insu de l'empereur; au reste, ce n'étaient là que des représailles, pour le pillage auquel s'était livré l'année précédente le beg de Fulek à Toptschina. Ungnad apporta une lettre de l'empereur au sultan et au grand vesir Mesih-Pascha; il y était question encore de plaintes sur des irruptions en Bosnie. Six mois après, Hans-Frédérick Hofmann, baron de Grunbuchel, favori de l'archiduc Charles, vint offrir le présent d'honneur accoutumé; le sultan et le grand vesir dirent, dans leur réponse à l'empereur Rodolphe, que ses plaintes sur le pont du Danube, construit à Gran, et sur les pillages commis par les begs de Fulek, Szecseny, Szigeth, et par Schehsuwar, gouverneur de Bosnie, avaient été prises en considération; que le dernier avait été déposé, mais que, de leur côté, les impériaux avaient saccagé Tur, surpris Kostanizza, construit un pont sur l'Unna (1). Vers l'arrière-saison, Hasan, sandschak-beg de Szigeth, qui eut pour successeur Schehsuwar, dévasta la presqu'île entre le Danube et la Mur jusqu'à Tschakaturn. Les Turcs payèrent ces irruptions par une défaite à Isanich, en Croatie. Le jour de Noël, fut présentée à l'archiduc Ernest la tête du beg de Zwornik, avec quatre drapeaux et des tambours turcs. L'année suivante, plus de sang fut répandu encore; Nadasdy fondit à l'improviste sur Koppan [fin de février 1587], saccagea la ville, l'incendia en partie, et entraîna six cents prisonniers, parmi lesquels Redscheb, beg de Koppan, jadis chambellan de Mustapha-Pascha d'Ofen, et envoyé fréquemment avec des lettres à l'empereur Maximilien. Palffy n'obtint pas le même succès dans la plaine près d'Ofen: Mathias Huszar, officier fanfaron, prit le premier la fuite; presque toutes les troupes et vingt-deux étendards tombèrent entre les mains des Turcs; six cents prisonniers furent menés en triomphe à Ofen, où les femmes leur crièrent: « Chiens, ce n'est point Koppan que vous venez de surprendre traîtreusement. » Sinan, pascha d'Ofen, dit aussi au Dalmate Jurkovich, envoyé auprès de lui: « Chiens! chiens! pourquoi Nadasdy n'est-il point châtié, pourquoi les présents n'arrivent-ils point? » Le page de Jurkovich portait le sabre et la masse d'armes de son maître: on les lui arracha pour les briser.

Les prisonniers furent traînés en triomphe à Constantinople, et le peuple se pressa pour considérer ce spectacle. Mais une vengeance fut tirée aussitôt par Zriny, Nadasdy et Bathyany, qui, dans la plaine de Kanischa, défirent complétement Faswar-Beg de Szigeth, ainsi que les paschas de Funfkirchen et de Mohacs. Environ dix mille Turcs restèrent sur le champ de bataille ou s'enfoncèrent dans les marais; onze cents chevaux, dix-neuf bannières, quinze cent vingt-trois prisonniers, parmi lesquels le nouveau beg de Koppan, Hasan, le beg de Funfkirchen, Mahmud, tombèrent entre les mains des vainqueurs. C'étaient de

(1) Schimek, p. 148.

trop graves atteintes à la paix, il fallait y porter remède. Jurkovich fut envoyé à cet effet à Constantinople, où, après le départ d'Eytzing, le docteur Pezzen, comme chargé d'affaires, avait remis le présent d'honneur. Le grand vesir lui demanda pourquoi l'empereur ne punissait pas ses serviteurs comme le sultan châtiait les siens. Pezzen négocia en vain pour la réouverture de l'église fermée à Galata, et demanda aussi inutilement que le sultan ne fît aucune opposition aux prétentions de Maximilien sur le trône de Pologne. Déjà, dans la réponse aux lettres de créance d'Eytzing, le sultan avait jeté toute la faute de la clôture de l'église sur la folie de l'ambassadeur français (1), et le grand vesir dit à Pezzen que l'église resterait fermée tant que l'ambassadeur français serait un insensé. Quant à la Pologne, le sultan et le grand vesir répondirent à l'empereur qu'il ne devait pas se mêler des affaires de ce pays, dont la couronne avait été déjà promise au fils du roi actuel. Une rançon fut convenue pour les principaux prisonniers; mais à peine ces dispositions avaient-elles été arrêtées, et le présent d'honneur remis par Charles Tetauer de Tetanov, que la paix fut troublée du côté des Hongrois. A Sikso, il y eut une véritable bataille rangée dans la plaine qui s'étend le long de la Jagyala et de la Theysz, contre le sandschakbeg de Stuhlweiszenburg, Kara Ali-Beg : deux mille morts, cinq cent soixante-seize prisonniers, quatre cent quatre-vingt-deux chevaux, tous les drapeaux et les canons furent perdus pour les Turcs, auxquels fut enlevé aussi le château de Gosztisch [9 novembre 1588]. Le jeune Thurzo obtint du pascha d'Ofen et de Palffy la permission de combattre en champ clos, avec quelques compagnons d'armes, contre un même nombre de Turcs; mais, après que ce cartel eut été vidé, Thurzo, qui avait à venger une défaite que lui avait fait subir Memis-Pascha, tomba traîtreusement sur les Ottomans qui se retiraient, en tailla en pièces la moitié, et emmena les chevaux (2) [14 mars 1589]. A la vérité, l'archiduc Ernest et David Ungnad députèrent Jurkovich auprès du nouveau pascha d'Ofen pour lui porter des excuses. Un conseil de guerre fut convoqué pour châtier les coupables; mais comme Palffy siégeait parmi les juges, ce chef et Thurzo, qui avaient conduit toute l'affaire, furent déclarés innocents, et Ferhad, tout en congédiant honorablement Jurkovich, jura de tirer vengeance de la foi violée; mais sa fin tragique ne lui permit pas d'accomplir son serment.

La Pologne était, après l'Autriche, l'État avec lequel la Porte entretenait alors les relations les plus actives. L'ambassadeur Philippowsky, venu à la fête de la Circoncision avec les deux princes tatares, avait été congédié sans pouvoir obtenir, en échange de cette condescendance, la mise en liberté de Markhasy, et plus tard le roi subit la mortification d'apprendre que les portes de sa prison s'étaient ouvertes pour le captif, qui fut investi du sandschak d'Akkerman [5 juillet 1583]. Le tschausch Ahmed porta au roi une lettre qui lui défendait de couvrir désormais de sa protection le woiwode de Moldavie, Jankul, qui, mécontent de la Porte, s'était réfugié en Pologne avec cent voitures, dont quarante chargées d'or, douze cents fusiliers et six cents cavaliers (1). Le roi fit une réponse évasive, qui fut apportée par Martin Lubomirsky; le tschausch Hasan repartit chargé d'une seconde lettre en forme de ferman, et le roi Étienne répondit que le Saxon Jankul était libre de rester en Pologne ou de se rattacher à la Porte; que lui-même s'efforcerait de contenir les Cosaques; que dans les trois dernières campagnes contre les Russes, le chan tatare ne lui avait prêté aucun secours; qu'il ne désapprouvait point le renouvellement de la trêve avec l'Allemagne. En même temps que Lubomirsky se trouvait à Constantinople Jean Podlowsky, grand écuyer du roi, pour acheter des chevaux arabes. A son retour, au moment où il traversait une forêt non loin d'Andrinople, sur l'ordre exprès du sultan, il fut taillé en pièces avec tous ses gens, au nombre de trente-quatre, et les plus beaux chevaux furent emmenés dans les écuries impériales. C'est ainsi que fut châtiée l'irruption des Cosaques en Moldavie, et le

(1) Cette réponse aux nouvelles lettres de créance d'Eytzing, du 15 de Ramadan 995 [19 août 1587], se trouve aux archives de la maison impériale.

(2) Istuanfi, p. 588.

(1) Rappor de Preyner, du 30 juillet 1583.

pillage porté aux environs de Tehin; toutefois, l'année suivante, le tschausch Mustapha alla donner des explications sur un acte si étrange. Il amena quelques malfaiteurs comme prétendus coupables du massacre des écuyers polonais, et demanda en retour la satisfaction promise par le nonce Slostowsky, pour les violences exercées par les Cosaques à Bender. Le roi livra les objets enlevés par les Cosaques, et le tschausch Mustapha ramena triomphant ces dépouilles à Constantinople. Pour satisfaire le sultan, trente-trois Cosaques furent mis à mort à Kamieniec. La tête de Sworuski tomba à Cracovie, si profond était l'abaissement d'Étienne Bathory, élevé sur le trône par les Turcs (1). Après la mort de ce prince, le tschausch Mustapha vint encore en Pologne se plaindre des Cosaques, qui avaient surpris et rasé le fort d'Huszey, près de Bender, sur le Dniester; il fit entendre de grandes menaces, si le choix des électeurs n'était pas dirigé d'après les désirs de la Porte, et ne tombait pas sur le prince de Suède (2). Dzierzek, envoyé à la Porte pour annoncer la mort d'Étienne Bathory, déclara, au nom des magnats, que leur intention était de n'élire aucun des woiwodes de Transylvanie, de Moldavie et de Valachie. Il leur fut répondu qu'ils devaient choisir un parent du feu roi, ou l'un d'entre eux, mais non sans avoir consulté la Porte; autrement le sabre du sultan tomberait sur leurs têtes (3). Dans sa lettre aux magnats, le sultan employa la formule usitée dans les ordres adressés aux beglerbegs: « Il en doit être ainsi (4). » Les vesirs délibérèrent en divan sur les offres faites de divers côtés pour obtenir la couronne de Pologne. Le grand prince de Transylvanie avait promis au grand vesir 40,000 ducats, à chacun des simples vesirs 10,000, s'il devenait roi (5). Le grand duc de Florence avait offert par le juif David Papo 1,000,000 d'argent pour la couronne (1). Elle fut adjugée au prince de Suède, qui, de Dantzig, notifia son élection par son secrétaire, Jean Zamoisky, et sollicita le maintien des rapports d'amitié subsistant avec ses devanciers, le renouvellement des traités, et les ordres nécessaires au chan tatare pour assurer le repos de la Pologne (2). La réponse du sultan fut satisfaisante. Après le couronnement, Sigismond envoya son secrétaire Zamoisky, pour la seconde fois, comme internonce, et donna aussi une lettre à Torghud-Tschausch, qui avait assisté au couronnement, mais n'avait été chargé de missives que pour les magnats (3). Par l'internonce Zamoisky et par le woiwode de Moldavie, Sigismond fit savoir au sultan la défaite et la captivité de l'archiduc Maximilien (4), auquel il avait destiné la main de sa fille. Le sultan répondit, par le tschausch Mustapha, que cette alliance ne pouvait avoir lieu; qu'il se proposait d'unir la sœur de Sigismond au prince de Transylvanie; qu'il n'était pas possible que l'empereur, si outrageusement traité par le sultan, pût jamais devenir l'ami des Polonais; que le roi devait payer le tribut au chan tatare, et tenir les Cosaques en bride (5) [juin 1588].

A la fête de la Circoncision ne s'était trouvé aucun envoyé russe; mais dans la seconde et la troisième années qui suivirent, se présentèrent deux ambassadeurs du czar avec des lettres et de riches fourrures. Le premier présenta en audience secrète, au sultan, une lettre en langue russe [mars 1584], dans laquelle le czar annonçait qu'il avait refusé les secours demandés par le schah, et réclamait en même temps le passage pour Jérusalem, où il voulait se rendre pour voir comment était employé l'argent que la Russie y envoyait annuellement. L'envoi d'une seconde ambassade, en avril 1585,

(1) Knolles, p. 688, et rapport de Preyner; Bethlen, Histoire de Transylvanie, l. VI, p, 516.

(2) Rapport d'Eytzing, aux archives impériales.

(3) Lettre du sultan, du 15 redscheb 995.

(4) Litt. sult. regredent. Terseki ad nuntiatorias mortis regis Poloniæ.

(5) Istuan diak vint avec deux lettres latines du prince de Transylvanie, datées de Schay, et Nagy Janos avec deux autres, datées de Tekke, relatives à la rivalité de Sigismond et de Maximilien pour le trône de Pologne; rapport d'Eytzing, aux archives de la maison impériale.

(1) Rapport d'Eytzing, aux archives de la maison impériale.

(2) La lettre de Sigismond, du 18 octobre 1587, de Dantzig; celle du sultan se trouve dans Knolles, l. I, p. 707 et 717.

(3) Litteræ Sigismondi III, ddo. 15 feb., allatæ per Durgudrians, aux archives impériales.

(4) Litteræ Sigismondi III ad sult. Murad III, datæ Cracoviæ, 13 mai 1588; appendice au rapport d'Eytzing.

(5) La lettre fut envoyée par le moyen de Pierre, woiwode de Moldavie; rapport d'Eytzing, de juin 1588.

avait été déterminé par un Arménien, qui cherchait ainsi à s'insinuer auprès du sultan. Pendant les troubles qui agitèrent les Tatares, la Moldavie et la Valachie avaient mis sur pied vingt mille hommes pour se défendre contre les irruptions ennemies. Pierre Tschertschel s'était enfui de Valachie en Pologne avec 400,000 ducats, et Michne rendit hommage au sultan comme woiwode, s'obligeant à payer les dettes de Pierre. En Moldavie, après l'expulsion de Jankul le Saxon, Pierre le Perclus fut porté pour la troisième fois sur le trône princier. Ayant reconstruit le fort de Bender, rasé par les Cosaques, il reçut en récompense le kaftan d'or et le sabre enrichi de pierreries (1). Trois ans après, le beglerbeg de Rumili fit dire aux princes que le chan tatare épargnerait leurs États, en considération des ouvrages élevés au fort d'Huszey ; il fit tenir aussi à chacun d'eux un sabre garni d'or, mais en leur arrachant pour cela 20,000 ducats. Le pape expédia des jésuites en Moldavie et en Valachie, en priant le prince de veiller à leur entretien ; ces missionnaires furent distribués dans les villes saxonnes et hongroises. Pierre, en Moldavie, acheta, moyennant 60,000 ducats remis au grand vesir, et 200,000 au sultan, la succession au trône princier pour son fils, jeune garçon de sept ans, qui reçut l'investiture par les mains de Mir-Aalem, le chef des émirs [1589]. Le woiwode déposé de Valachie fut soutenu par l'ambassadeur français, dont l'influence l'avait porté jadis au pouvoir suprême ; mais cette intervention resta sans résultat, ainsi que la demande de secours maritimes adressée au kapudan-pascha Uludsch-Ali à son retour de Kaffa (2). A cet effet, Catherine de Médicis avait pourtant écrit de sa propre main à la sultane Chaszeki (3). L'ambassadeur français ayant secrètement imploré de nouvelles grâces du sultan, celui-ci écrivit de sa propre main sur la requête : « Toutes les faveurs que nous vous avons accordées réclament de votre part de l'humanité et de la générosité (4). » Le successeur de Germigny, le seigneur de Lanscome, qui, un dimanche, arracha, les armes à la main, la place d'honneur à l'ambassadeur impérial, causa par cette incartade la clôture de ce temple [mars 1586]. Le grand vesir lui adressant des reproches à ce sujet, il répondit que si son prédécesseur Germigny, dans la fête de la Circoncision, avait laissé la première place au seigneur de Preyner, il lui en avait coûté la tête ; aussi n'avait-il point paru dans l'hippodrome plutôt que de céder le pas au représentant autrichien (1) ; et, lorsqu'après la mort de Henri III, Lanscome se plaignit de la reconnaissance de Henri de Navarre comme roi de France, le grand vesir répondit que la Porte avait suivi l'exemple de l'Angleterre et d'autres États (2).

Le premier agent de l'Angleterre près de la Porte, Harebone, avait offert au sultan une horloge évaluée 5,000 ducats, trois candélabres d'argent doré, deux vases, neuf dogues anglais, et à tous les vesirs des présents en drap et en tissus de laine de son pays ; il essaya de déterminer le sultan à prendre part à la guerre contre l'Espagne : la Porte s'excusa sur ses entreprises militaires contre la Perse Dans sa réponse aux lettres de créance d'Harebone, le sultan priait la reine de délivrer les moslims qui pouvaient se trouver prisonniers en Angleterre, de même que les sujets anglais pris par les Espagnols et enlevés après par les Turcs seraient mis en liberté. Le successeur d'Harebone fut Édouard Burton, qui demanda aussi que la Porte établit des croisières pour empêcher le commerce des Espagnols dans l'Inde, et voulût bien aider à l'installation de don Antonio comme roi de Portugal. La Porte flatta l'envoyé d'Angleterre pour déterminer la reine à poursuivre la guerre contre les Espagnols, dont les flottes inspiraient des craintes par leur apparition dans la mer Rouge.

Il fallut que la guerre de Perse et le puissant appui de la sultane Baffo protégeassent Venise contre la vengeance de la Porte ; car le commandant des flottes vénitiennes, Emmo, avait soulevé une violente irritation en capturant à Céphalonie la grande galère de la veuve de Ramasan, pascha de Céphalonie, et en laissant exercer alors des cruautés barbares. Ramasan

(1) Rapport d'Eytzing, aux archives impériales.
(2) Rapport de Pezzen, aux archives impériales.
(3) Summario dell. rel.; Ven., 2 giugno 1584.
(4) Rapport de Pezzen, aux archives impériales.

(1) Rapport de Pezzen, aux archives impériales.
(2) Summ. del. rel.; Venet., 15 marzo 1590, aux archives de la maison impériale.

avait été immolé dans un soulèvement des janitschares à Tripoli, et sa veuve, avec ses richesses, évaluées 800,000 ducats, quatre cents esclaves chrétiens et quarante jeunes vierges, se mit en route pour Constantinople. Après avoir reçu à Zante les honneurs dus à son rang, et des présents, elle remit à la voile ; mais à Céphalonie, les Vénitiens l'attaquèrent, soit qu'ils eussent été provoqués par quelques excès commis par des hommes de l'équipage, ainsi qu'ils le prétendirent plus tard pour s'excuser, soit que les deux Emmo, ce qui est plus vraisemblable, fussent emportés par leur ardeur de pillage et de débauche. La galère fut enlevée ; les deux cent cinquante marins qui la montaient furent tués, le fils de Ramasan fut égorgé dans les bras de sa mère ; les Vénitiens violèrent les quarante vierges, leur coupèrent les seins, et les jetèrent à la mer. L'explosion de l'indignation publique à Constantinople contre de telles atrocités mit en danger le baile, qui ne fut préservé des Sept-Tours que par la protection de la sultane Baffo. Hasan-Tschausch fut envoyé à Venise avec des fermans menaçants pour exiger des satisfactions. Le sénat, voyant une guerre instante, accorda tout ce que l'on demandait. Pierre Emmo fut décapité, la galère remise au juge de Prevesa, avec tous les objets enlevés ; quatre cents esclaves chrétiens, mis en liberté par suite de la capture, furent remplacés par un nombre égal (1). C'est ainsi que plus tard il fallut restituer le butin fait par les Uscoques (2). Dans une lettre particulière au doge [juin 1585], le sultan Murad remercia ce magistrat de ce qu'à la hauteur de Zante, une galère vénitienne avait attaqué un bâtiment espagnol et délivré trente-neuf prisonniers moslims (3) ; mais dans une autre du même temps, il demandait la réparation des dégâts commis sur la frontière à Klis, et l'établissement des salines de Scardona, conformément aux traités. L'armistice d'un an avec l'Espagne fut prorogé à trois années. Dans la suite, le renouvellement fut entravé par les efforts de l'ambassadeur anglais, qui avait gagné surtout Seadeddin aux intérêts d'Élisabeth, avec 5,000 ducats ; mais à la fin, la trêve fut accordée pour deux années [1587] (1). Quant au grand-duc de Toscane, qui sollicitait une nouvelle capitulation, il lui fut déclaré que cette concession ne pouvait être faite que s'il envoyait un ambassadeur, et s'il empêchait les galères de son ordre de Saint-Étienne de se réunir à celles du pape (2). Alors arrivèrent aussi d'Asie des députés du patriarche de Géorgie, des envoyés persans dont il a déjà été question, et des plénipotentiaires des Usbegs, alliés naturels des Ottomans contre les Persans. Il a été parlé dans l'histoire de Suleiman des relations récentes entre la cour de Constantinople et Samarkand, entre Suleiman et Borrak-Chan. Le second successeur de Borrak-Chan ou Schah-Burhan fut Pir Mohammed-Scheich, dont le petit-fils Abdullah notifia son avénement au trône à Murad III, et lui signala le moment présent comme très-favorable pour une attaque contre la Perse, avec leurs forces réunies (3). Une seconde ambassade, envoyée deux ans plus tard, lorsque déjà l'on ne songeait qu'à la paix avec la Perse, n'obtint pas un accueil très-favorable (4).

Il faut aussi mentionner ici la légation que vers ce temps [1583] le pape Sixte V adressa aux diverses communautés chrétiennes dispersées en Asie, des Arméniens, des melkites, des jacobites et des Chaldéens ; l'évêque de Sidon était chargé par le pontife de rétablir auprès des patriarches de ces quatre églises l'autorité tombée du saint-siége, et d'opérer, s'il était possible, la réunion de ces dissidents à l'Église catholique. Quoique cette mission n'obtint pas de succès, il faut cependant la signaler, car elle répand de la lumière sur l'état des communautés chrétiennes en Asie à cette époque, et

(1) Knolles, p. 689, et Lewenklau, annales turques, p. 92. La lettre du sultan au doge est du 15 silbidsche 982 [18 décembre 1584], le ferman du 22 décembre ; il y eut ensuite une lettre du grand vezir Mesih, puis une lettre du sultan, du 1er rebiul-achir 993 [2 avril 1585], dans laquelle il promet de redevenir ami si la galère est rendue.

(2) Littera di Sinan, grand vezir, 997 [1589], per negoze de Bosnesi che domandano le robbe depredate dai Uscochi, dans le Fasciolo delle scritture turchesche, aux archives impériales.

(3) Lettres, dans les litt. et scritt. turch., julius 1588.

(1) Conclusione della tregua della Spagna per due anni senza far menzione delle regina d'Inghleterra e con denominazione di alti principi ; Summ. del rel. ; Ven., 2 marzo 1587, aux archives impériales.

(2) Summ. del. rel.; Ven., luglio 1589.

(3) Summ. del. rel.; Ven., 24 marzo 1589.

(4) Selaniki, p. 208.

sur les points principaux du schisme, au sujet desquels le légat tenta vainement d'entrer en accommodement avec les patriarches. Les Arméniens obéissaient à deux patriarches, dont l'un résidait dans la grande Arménie, à Etzmiasin, l'autre à Sis, dans la petite Arménie. Les catholiques, que l'évêque Bartholomée, dominicain, avait gagnés au pape, occupaient douze localités autour de Nachdschiwan. Le légat négocia longtemps avec le patriarche de Sis sur le rétablissement de l'unité de l'Église catholique selon le concile de Florence; le patriarche accepta la profession de foi romaine, la souscrivit, et peut-être l'aurait prêchée, s'il n'avait dû se rendre à Constantinople pour s'y défendre contre un évêque, son adversaire. Les Arméniens schismatiques ne reconnaissent dans le Christ qu'une nature, une volonté, une action, et n'admettent que les trois premiers conciles, et à l'hymne *trois fois saint*, ils ajoutent : *qui a été crucifié pour nous;* ils consacrent le vin sans mélange, ne croient pas au purgatoire, transportent la naissance du Christ du 25 décembre au 5 janvier. A cette fête, ainsi qu'à d'autres, ils amènent dans les temples des taureaux et des veaux dont les têtes sont couronnées de fleurs et surmontées de cierges, puis ils les immolent, après une aspersion d'eau sainte, avec toutes les cérémonies en usage dans les sacrifices de Mithra, que le père de l'Église arménienne, le bienheureux Narses, avait essayé vainement de proscrire par une lettre pastorale. Comme le légat négociait avec le patriarche des melkites, ou Grecs syriens, résidant près de Damas, pour lui faire reconnaître l'unité de l'Église du concile de Florence, et adopter le nouveau calendrier, il lui fut répondu que l'on n'avait jamais entendu parler de l'Église romaine, ni du concile de Florence; quant à la souscription de l'acte de foi ainsi qu'à l'adoption du nouveau calendrier, c'étaient des points qui devaient être décidés par les deux grands patriarches de Constantinople et d'Alexandrie (1). Le patriarche jacobite, auquel trois ans auparavant deux jésuites avaient été envoyés, résidait dans le couvent de Marbithai, près de Garga, sur l'Euphrate, entre Alep et Diarbekr, à dix journées de la première ville, et treize de la seconde. Les jacobites, en Mésopotamie, comptaient environ cinquante mille familles, parmi lesquelles beaucoup de riches marchands à Diarbekr et Alep; ils reconnaissaient pour leur métropole l'église de Mardin, dans le couvent de Dschesir. Comme le légat ne put pénétrer jusque-là, il se contenta de visiter les temples jacobites de Tripoli, Hama, Damas, Jérusalem, Alep, Orfa et Marbithai, ou Mararbiza, près de Garga, sans parvenir à les détacher de leurs hérésies, dont les principales consistent à nier la nature hypostatique dans le Christ (1), condamner le quatrième concile de Chalcédoine et Saint-Léon, à béatifier les hérétiques Dioscorus, Severus, Macarius, Jacobus. Les nestoriens nient l'existence complète de la nature humaine dans le Christ, prétendent que la sainte Vierge n'est pas mère de Dieu, ne reconnaissent ni le premier concile d'Éphèse, ni les suivants, ne pratiquent pas la confession auriculaire, se marient dans les degrés proscrits de parenté sans la permission du patriarche, dont la dignité est héréditaire. Quoique l'évêque de Sidon échouât complétement dans sa mission de convertir les schismatiques arméniens, melkites, jacobites et nestoriens, il ne fut pas moins bien accueilli par ces religionnaires que par les Arméniens, Syriens et Chaldéens catholiques; et si les quatre premières sectes n'adoptèrent ni la foi romaine, ni le nouveau calendrier, elles se réjouirent néanmoins de voir la mère de toutes les églises chrétiennes prendre intérêt à leur destin, et d'apprendre la grande et noble fondation d'un collége pour la propagation de la foi, et de l'établissement d'une imprimerie orientale.

Avant de reprendre le récit de la guerre contre les Persans, il faut jeter encore un regard sur les événements qui se passèrent alors sur mer, sur la côte d'Afrique, en Arabie et en Krimée. La mer Noire, redoutée dans l'antiquité pour ses tempêtes, conserva sa réputation

(1) Ragguaglio delli due patriarchi de' Greci in Soria et Palestina detti melchiti dal viscovo di sedonia Sixto V.

(1) Dicono non esser in Christo l'unione hipostatica, una natura resultante da due non personate, benchè soggiungono senza mistione, ni confusione, ni alterazione, dicono esser una. La relation ci-dessus est dans les manuscrits Rangoni, n° 10, aux archives impériales.

d'inhospitalière, au temps où la flotte ottomane, sous les ordres du kapudan-pascha Ali, se dirigea vers la Krimée, et deux ans plus tard par le naufrage de plusieurs galères. Mais dans la même année, à l'arsenal de Constantinople, fut construite une grande bastarde, digne de rivaliser avec les deux vaisseaux amiraux construits sous Suleiman et Selim, et elle fut lancée à la mer sous les auspices les plus favorables. Kilidsch-Ali bâtit, dans le nouveau sérail, à ses frais, un bain qui, avec les deux mosquées portant son nom, a perpétué sa mémoire. On était encore tout charmé de ces constructions, lorsqu'arriva d'Égypte la nouvelle que Sinan-Pascha, l'amiral ottoman, avait enlevé quatre bâtiments portugais dans la mer Rouge. Par compensation, on apprit que neuf galères de Malte et de Saint-Étienne de Toscane avaient jeté du monde à terre près de Vurla, et dévasté le littoral. Le 27 juin 1587 mourut subitement Kilidsch-Ali, laissant de grandes richesses en pierreries et en lingots d'or; mais seulement 60,000 ducats en espèces monnayées. Sa fortune entière, évaluée à 500,000 ducats, retourna au fisc. Quoique âgé de quatre-vingt-dix ans, Ali n'avait pas renoncé aux jouissances du harem, et il mourut dans les bras d'une esclave. Ses richesses et ses générosités ne le préservèrent point de jugements sévères, et ne purent lui assurer une sépulture convenable. Après sa mort, les revenus de Galata, Gallipoli, Lemnos, et d'autres îles qui avaient été conférées en fief, à lui comme à ses prédécesseurs, furent repris au profit de l'État, quoique sa place fût donnée au favori Ibrahim : c'est pour cela peut-être que le gendre du sultan ne la garda qu'un an. Dschaafer-Pascha, gouverneur de Chypre, ne voulut point du poste avec un traitement annuel de 200,000 ducats, et il fut donné au gouverneur d'Alger, le renégat Hasan-Pascha, originaire de Venise. Aussitôt après l'avénement de Murad, les trésors de ce Vénitien avaient été dénoncés par un renégat milanais, et le grand vesir Sokolli avait confisqué sans bruit 200,000 ducats, sans que Hasan perdît rien de son autorité. Dix ans après, Kilidsch-Ali le frappa d'un coup semblable. Ce Calabrais avait enlevé au Vénitien un esclave qui lui était cher, l'avait fait eunuque, puis l'avait élevé au poste de capitaine de vaisseau avec cent aspres de traitement. Hasan d'Alger se plaignit plusieurs fois, et le sultan, irrité, ordonna de déposer le kapudan-pascha, et de le punir. Kilidsch-Ali comprit qu'il ne pouvait prévenir l'orage que par une pluie d'argent. Il prétendit n'avoir enlevé le jeune garçon que pour obtenir par lui des renseignements sur les nouveaux trésors cachés d'Hasan, son ancien serviteur, et que maintenant il savait qu'ils étaient déposés sous un fourneau de bain. Le defterdar Ibrahim fut aussitôt expédié pour Alger, et au lieu indiqué trouva 130,000 ducats. Au bout de deux ans [20 septembre 1588], Hasan, à la tête de cinq galères, avec lesquelles il avait tenté une attaque de nuit sur la ville d'Augusta, entre Bovania et Syracuse, fit son entré à Constantinople en qualité de kapudan-pascha, et en baisant la main du sultan, il lui offrit des présents pour une valeur de 300,000 écus, trente jeunes garçons, et plus de quarante jeunes filles.

Dans l'Iemen, après le scheich Mutahher, chef des seidis, dont le nom revient souvent dans les guerres de la conquête de l'Arabie, sous Selim, son fils exerça quelque temps l'autorité à Tamtaran; puis la transmit à son cousin Ali-Jahja, et se retira pour se livrer à la vie contemplative. Il avait ainsi vécu dans le calme pendant huit années, lorsque le gouverneur de l'Iemen, Hasan, le manda auprès de lui, et l'invita, au nom du sultan, à se rendre à Constantinople, car Murad désirait beaucoup le voir de ses yeux, et se recommander à ses prières. Le saint homme donna dans le piége [juin 1587], et à peine arrivé à Constantinople, fut arrêté et jeté dans les Sept-Tours. Après le départ de Mutahher, le gouverneur de l'Iemen se saisit aussi d'Ali-Jahja, qui fut mené au Kaire, chargé de liens, avec quelques membres de la famille de Mutahher, puis expédié pour Constantinople. C'est ainsi que la politique ottomane avait su se défaire des chefs des seidis dont elle croyait avoir quelque chose à craindre; mais justement, à partir de ces actes de violence perfides, le repos disparut de l'Iemen (1). Les seidijes s'emparèrent du pouvoir suprême, au cœur de l'Iemen, où ils dominent encore aujourd'hui en qualité d'imams; et les historiens otto-

(1) Aalí, xxxive événement, fol. 449, et Selaniki, p. 204.

mans eux-mêmes ne voient dans leurs succès que la juste conséquence des violences exercées sur de saints hommes.

Les Girai de Krimée ne tombèrent pas aussi facilement que la famille de Mutahher dans les piéges de la politique ottomane. A peine Islam-Girai était installé par Osman-Pascha, que la nouvelle se répandit que Mohammed-Girai, après la mort de son prédécesseur, tombé d'épuisement en fuyant vers les steppes des Noghais, avait surpris et dévasté Bagdscheserai, avec dix mille Noghais (1), et mis en fuite le chan, qui, à grand'peine, avait pu s'échapper grièvement blessé. Osman-Pascha, nommé en même temps grand vesir et généralissime, se mit aussitôt en marche, quoique la saison fût très-avancée, et le kapudan-pascha, Uludsch-Ali, reçut l'ordre inouï jusqu'alors de déployer ses voiles sur la mer Noire, en octobre. Dix mille janitschares, six mille cavaliers réguliers, mille tschauchs durent accompagner le grand vesir en Krimée. Comme il mettait le pied sur la bastarde du kapudan-pascha, on lui présenta un chattischerif impérial, qui fut aussitôt salué par l'artillerie. C'était la promotion du beglerberg de Rumili, Ali, au vesirat, de l'aga des janitschares, Mahommed, au poste de beglerbeg de Rumili, et du premier porte-armes, Chalil, à la place d'aga des janitschares. Le vesir Mesih-Pascha resta en qualité de kaimakam à Constantinople. L'historien Selaniki, secrétaire du nisandschi Mohammed, apporta cinq mille feuilles blanches portant la signature du sultan, pour qu'Osman y fit écrire les fermans qui lui conviendraient (2). Les Ottomans abordèrent à Sinope [24 octobre 1584], où ils passèrent l'hiver, ainsi qu'à Kastemuni. Cependant, dans la Krimée, Islam-Girai, qui d'abord s'était enfui de Bagdscheserai à Kaffa, ralliant les secours de son frère le kalgha Alp-Girai, avait repoussé de la plaine d'Andal, près de Kaffa, dans les steppes, son neveu et rival Seadet-Girai, ainsi que les Tatares noghais; il pouvait donc se passer de l'assistance des Ottomans. Ceux-ci dirigèrent, au printemps, leur marche vers la Perse. Islam-Girai fut le premier chan de Krimée qui, dans la prière publique, fit précéder son nom de celui du sultan. En avril 1588, il mourut subitement près de Bender, empoisonné probablement; il fut enseveli dans la grande mosquée d'Akkerman. Suivant l'ordre légitime, le trône revenait au kalgha Alp-Girai; mais la Porte donna l'investiture à Ghasi-Girai frère puîné d'Alp-Girai, qui, fait prisonnier dans la campagne de Perse, après une captivité de sept années, était revenu, par Erserum, au camp des Ottomans, d'où il avait gagné Constantinople. Il installa son frère Feth-Girai comme kalgha, et Bacht-Girai, fils d'Aadil-Girai, comme nureddin. Bientôt après, Alp-Girai fut réintégré dans la première dignité, et la seconde échut à Mubarek-Girai, fils d'Islam-Girai. Ce dernier, d'une humeur indocile et rebelle, résista, les armes à la main, à l'autorité supérieure, jusqu'à ce que le chan Ghasi-Girai le chassât chez les Tscherkesses (1). Quant au prince Alp-Girai, il se soumit aux ordres du sultan, vint avec cent soixante personnes à Constantinople, et finit ses jours paisiblement à Jamboli, dans le voisinage d'Andrinople (2).

(1) Selaniki, p. 172.
(2) *Ibid.*, p. 164, et Petschewi, fol. 196.

(1) Selaniki, p. 219.
(2) Les Sept étoiles errantes, fol. 75, donnent ici les noms des neuf principales tribus noghais: Edigu, Manssur, Oruk, Mamai-Ur-Mohammed, Kaszai, Tokus, Jedidschek, Dschemboilik, et racontent comment Oruk, Kaszai, Ur-Mohammed et Tokus s'établirent sous Saahib-Girai, dans le canton de Butschak; comment Manssur se rendit au centre de la Krimée, Jedidschek et Dschemboilik se transportèrent des rives du Wolga celles du Kuban.

LIVRE XL.

CAMPAGNE DE TEBRIS. — TROUBLES DE PERSE. — VICTOIRES ET CONQUÊTES DU COTÉ DE BAGDAD. — PAIX AVEC LA PERSE. — SCHISME DES SUNNIS ET DES SCHIIS. — CHANGEMENT DE GRANDS VESIRS ET DE MUFTIS. — CHERIF DE LA MECQUE. — AMBASSADE PERSANE. — CONSTRUCTION DES VAISSEAUX ET DU KOESCHK DE SINAN. — CORRUPTION, EXTORSIONS, DÉSORDRES DANS L'ARMÉE. — ALTÉRATION DES MONNAIES. — SOULÈVEMENT. — CHANGEMENT DE MUFTIS. — PESTE. — CANAL EN ASIE. — RÉVOLTE DES SIPAHIS. — CHANGEMENTS DE WOIWODES. — LE CHAN DE GILAN. — MORT DE SEPT SAVANTS. — RELATIONS AVEC LA PERSE, LES USBEGS ET FES, AVEC L'ANGLETERRE, LA FRANCE, LA POLOGNE, LA TRANSYLVANIE, LA RUSSIE, VENISE ET L'AUTRICHE. — LES USCOQUES. — EXPLOITS MILITAIRES EN BOSNIE. — LA GUERRE ÉCLATE. — PRISE DE WESZPRIM ET DE PALOTA. — PERTE DE CHATEAUX HONGROIS. — SIÉGE DE GRAN ET D'HATWAN. — CAPITULATION DE RAAB ET PAPA. — DÉFECTION DE LA TRANSYLVANIE, DE LA MOLDAVIE ET DE LA VALACHIE. — DÉPART DU SAINT ÉTENDARD. — NOCES DE CHALIL. — PUISSANCE DE CICALA. — MORT DE MURAD. — POETES ET SAVANTS DE SON RÈGNE. — LES ORDRES DE DERWISCHS ET LES REIS-EFENDIS. — EXTENSION DE L'EMPIRE. — SA DIVISION EN PROVINCES.

Maintenant nous allons poursuivre le récit de la guerre de Perse, interrompu par le livre précédent. Aussitôt que la tranquillité fut rétablie en Krimée, le grand vesir Osman-Pascha, de crainte de manquer de vivres, réduisit de quarante mille hommes son armée trop nombreuse, et, à la tête de cent quatre-vingt mille soldats, il s'avança de Kastesmuni vers Erserum. Ferhad-Pascha avait été rappelé de son commandement supérieur en Perse, et, gracieusement accueilli à Tokat, il avait reçu ordre de partir pour Constantinople. A Erserum, l'armée murmura déjà sur la disette de vivres; elle se plaignit plus haut encore dans les plaines de Tschaldiran, où le vesir Tschighalisade, alors gouverneur de Wan, vint au-devant du grand vesir avec six mille hommes d'élite. Après une revue générale, il fut annoncé que la marche allait être dirigée sur Tebris; on passa par Merend et Choi. Près de Soffian, l'avant garde fut surprise par le vaillant prince persan Hamsa, et battue avec une perte de sept mille hommes. Pour venger cet échec, le grand vesir détacha dix-sept mille hommes sous le fils de Cicala et le gouverneur de Diarbekr, Mohammed-Pascha, qui subirent des pertes aussi considérables que le premier corps en luttant avec le prince Hamsa, puis allèrent camper devant les portes de Tebris, à Schenbghasan. Dans la ville était Alikuli-Chan, avec quelques milliers d'hommes seulement, parce qu'après la mort d'Emir-Chan, chef des Turkmans, les tribus turkmanes ne voulurent pas entrer en campagne sous Alikuli-Chan, leur ennemi déclaré. Une sortie qu'il fit sur le camp de Cicala coûta bien à celui-ci trois mille hommes, parmi lesquels le pascha de Meraasch. Alikuli-Chan décampa de nuit, et la ville tomba au pouvoir des Ottomans; le grand vesir aurait voulu la sauver du massacre et du pillage, mais quelques Turcs ayant été trouvés morts dans le bain, ce fut un signal pour les soldats qui aspiraient au moment de se livrer à tous les excès. Le carnage dura trois jours et trois nuits dans la malheureuse capitale de l'Aserbeidschan (1).

(1) Aali, xxxe événement, fol. 435; Petschewi, fol. 169; Selaniki, p. 176; l'Histoire d'Abdi de la conquête de Tebris; Hasanbegsade, fol. 145; Rausatul-Ebrar, 315.

Maître d'une ville si importante, le grand vesir s'occupa de la fortifier ; dans l'espace de trente-cinq jours elle fut entourée d'une muraille de douze mille sept cents aunes. Quoique déjà très-souffrant, Osman assista à la prière du vendredi, et du haut de la chaire retentirent chargés de louanges les noms d'Ali et des trois chalifes ses prédécesseurs. Le 27 septembre 1585, les troupes ottomanes, fortes de plus de trente mille hommes, campées près de Schenbghasan, sous les ordres de Cicala, furent attaquées par le prince persan Hamsa, appelé aussi Kotschkapan, à la tête d'environ vingt mille guerriers, et subirent une effroyable défaite dans laquelle elles laissèrent vingt mille morts (1). Le gouverneur de Diarbekr, Mohammed-Pascha, périt sur le champ de bataille ; parmi les prisonniers se trouva le gouverneur de Karamanie, Murad-Pascha, qui sauta dans un puits avec son cheval, d'où lui vint le nom de Kujudschi (creuseur de puits). Après ce désastre, le grand vesir nomma au gouvernement de Diarbekr l'eunuque Dschaafer, qui, étant gouverneur de Tripoli de Syrie sous Ibrahim, avait refusé de marcher contre les Druses ; l'eunuque reçut en même temps la promesse d'être porté dans trois ans au gouvernement d'Ofen. Osman-Pascha alla camper lui-même près de Schenbghasan, vingt-cinq jours après son départ d'Erserum, afin de commencer le mouvement de retraite, ainsi qu'il l'avait promis à l'armée. Alors, se montra pour la troisième fois le prince Hamsa, si redoutable pour les Turcs, à la tête de vingt-huit mille cavaliers, avec lesquels il enleva un parc de l'armée ennemie et dix-huit mille chameaux. Dans la bataille qu'Osman put à peine diriger, réduit qu'il était à la dernière extrémité, plus de vingt mille Turcs restèrent sur la place, et à la suite de cette défaite le grand vesir expira (29 oct.) (2). La cinquième bataille, livrée par le fils de Cicala, selon les dernières dispositions d'Osman, fut la première où les Turcs obtinrent l'avantage ; trois mille Persans furent repoussés dans un marais. A l'arrivée du bulletin de Cicala à Constantinople, des réjouissances furent ordonnées pour célébrer la conquête de Tebris. Le sceau impérial, rapporté par Mohammed-Beg, fut remis à Mesih-Pascha, qui devint grand vesir à l'âge de quatre-vingt-dix ans, lorsqu'il était tombé dans une sorte d'imbécillité (1). D'après les conseils par écrit qu'Osman-Pascha avait laissés pour le sultan, le fils de Cicala fut nommé au commandement supérieur ; mais le parti contraire, ayant à sa tête Seadeddin, poussa le faible sultan à demander séparément l'avis des membres du divan, pour savoir lequel de Dschigalesade ou de Ferhad-Pascha leur paraissait plus digne de commander en chef. Par suite du partage des voix et de la faiblesse du sultan, il arriva que deux chatti-scherifs ayant même sens et même valeur furent adressés à Cicala et à Ferhad, et que chacun de ces généraux se trouva investi de l'autorité supérieure (mai 1586). Ferhad se mit en marche avec cinq mille janitschares, les escadrons des sipahis, mille canonniers, mille armuriers et mille conducteurs de l'artillerie (2). Cependant Dschaafer était assiégé à Tebris par l'armée persane sous les ordres des chans Tokmak et Ali, et lorsque Ferhad arriva à Erserum, il y avait nécessité très-instante de protéger Wan, Eriwan et Tiflis. Tebris soutint un siége de dix mois, durant lequel les Ottomans et les Persans en vinrent aux mains quarante-huit fois : douze attaques furent dirigées contre la forteresse, trois assauts généraux furent livrés (3). Pendant que se suivaient ces opérations, le prince Hamsa battit les paschas de Selmas et d'Eriwan, et désola Selmas. Au même temps, Simon de Géorgie méditait son plan de trahison contre Tiflis (4). Enfin, le général en chef parvint à Tebris, et fit lever le siége de Tiflis, grâce à des intelligences avec les princes turkmans de l'armée persane ; le prince, n'étant plus soutenu, faiblit d'abord, et finit par tomber victime de la trahison (5).

Les troubles et les disputes pour la succession au trône qui déchiraient la Perse, et les dangers extérieurs dont la menaçaient alors les Us-

(1) Minadoi, p. 319.
(2) *Ibid*, p. 323 ; Aali, Petschewi, Selaniki, Hasanbegsade.

(1) Aali, fol. 440 ; Petschewi, fol. 200 ; Hasanbegsade.
(2) Rapport d'Eytzing.
(3) Selaniki, p. 188.
(4) L'astronome Wefa, Aali, fol. 440.
(5) Minadoi, l. xx, p. 364, finit là cette excellente histoire ; il raconte d'après un témoin oculaire.

begs, expliquent seuls les succès définitifs des armées ottomanes, malgré tant de défaites. Comme schah Abbas le Grand, successeur de Chodabende, devint plus tard un redoutable ennemi de l'Empire ottoman, il convient d'exposer ici son avénement au trône, et les troubles qui le déterminèrent; car toutes ces circonstances s'enchaînent avec les événements de la guerre contre la Porte. Les tribus indisciplinées des Turkmans, dont les querelles avec les Druses avaient si souvent mis en danger et souillé de sang le trône des schahs, cette fois encore paralysèrent les efforts du souverain de Perse dans l'expédition de Tebris. Les Turkmans ne pouvaient pardonner la captivité et la mort de leur chef bien-aimé Emir-Chan, ni le choix de son successeur Alikuli-Chan (1). Aussi enlevèrent-ils à l'armée persane le renfort si nécessaire de leurs hordes guerrières. Le schah, réduit à la dernière extrémité, prodigua les témoignages d'amitié à leurs chefs les plus influents, Mohammed-Chan et Chalife-Soltan, en les excitant à conduire leurs troupes à son camp. Méditant un complot, ils résolurent de demander pour les diriger Tahmasip, troisième fils du schah, qu'ils espéraient ensuite élever sur le trône à l'exclusion des deux autres fils, le vaillant Hamsa, et le jeune Abbas, gouverneur du Chorasan. Ils vinrent avec dix mille hommes trouver le schah, qui leur accorda leur requête. A peine le prince leur eut été livré, qu'au lieu de marcher vers Tebris ils se tournèrent du côté de Kaswin (2). Hamsa-Mirsa, comprenant bien vite le danger, réunit à la hâte douze mille hommes, les poursuivit, les battit, fit décapiter Mohammed-Chan et Chalife-Soltan, et envoya son frère dans le château de l'Oubli, qui par sa force pouvait braver toutes les tentatives de délivrance. Cinq mille Turkmans s'enfuirent à Bagdad, où ils restèrent au service ottoman; le reste fut ramené à l'obéissance par le prince Hamsa. Mais lorsque ce prince, à la fin de la campagne, conduisant les troupes dans les quartiers d'hiver, fut arrivé à Kaswin, tandis qu'il était plongé dans un sommeil rendu plus profond par l'ivresse, il fut poignardé par un de ses favoris, nommé Dschudi, qu'avait poussé à ce crime Esma-Chan, chef de la tribu des Schamlus. Esma-Chan dirigea-t-il le bras du meurtrier par esprit de vengeance? faudrait-il voir ici la main du prince Abbas ourdissant une trame fratricide? le schah lui-même ne poussat-il pas à l'assassinat de son fils? La diversité des opinions à ce sujet ne permet guère de se prononcer avec certitude. Du consentement de son père, donné volontairement, ou arraché par la contrainte [juin 1587], du vivant même de ce prince, Abbas monta sur le trône dont il cimenta les fondements par le sang de tous les chans indociles des tribus turkmannes, des Ustadschlus, des Schamlus, des Rumlus et des Sulkadri (1). Aussitôt après le meurtre d'Hamsa, schah Chodabende avait fait présenter à la Porte des propositions de paix, en déclarant qu'il était prêt à envoyer, comme gage de ses sentiments, le fils d'Hamsa, le prince Haider-Mirsa; peut-être voulait-il ainsi servir les intérêts d'Abbas, en éloignant le seul rival qui pût rester à son fils; mais il est plus vraisemblable que son intention était de préserver par ce bannissement la vie d'Haider-Mirsa contre les coups d'un oncle peu scrupuleux. Les offres de Chodabende décidèrent une suspension d'armes, qui cessa bien vite, car l'on ne put s'entendre au sujet de Gendsche et de Karabagh, que les Ottomans voulaient avoir (2).

Deux mois après la délivrance de Tebris, Ferhad-Pascha soumit aux armes ottomanes le chan de Guherdan. Il se vit ensuite forcé de livrer bataille, dans la plaine des Grues, à quinze soltans persans qui avaient réuni quinze mille hommes. Pour le braver, ils lui envoyèrent des députés portant un bonnet de femme, des casques, des arcs, des flèches, des masses et des filets à prendre des grues, avec ce message: «Si tu n'as aucune envie de te mesurer avec nous, mets ce bonnet de femme; si tu es animé du désir contraire, couvre ta tête du casque, prends un arc, une flèche et une masse, et viens voir si tu peux nous prendre au filet comme des grues.» Ferhad reçut les messagers avec courtoisie, leur donna 1,000 ducats, et les renvoya avec cette réponse: «Je viens pour

(1) Minadoi, l. VI, p. 247.
(2) Minadoi, l. IX, p. 341; Ebul-Wefa, fol. 67.

(1) Nochbtet-Tewarich donne leurs noms.
(2) Rapport de Pezzen, de juin 1586, aux archives impériales.

acheter ou pour briser. » Fortifié par six mille Kurdes rassemblés en toute hâte, il attaqua les quinze soltans. Le combat dura trois jours et trois nuits, et se termina par la défaite des Persans. Les vainqueurs enlevèrent une quantité de beaux garçons et de jeunes filles tscherkesses. Ferhad en envoya quinze en présent au sultan, et reçut une lettre pleine d'éloges, avec un sabre enrichi de pierreries et deux kaftans. Il faut encore citer les conquêtes et les succès dont Dschighalesade, comme général en chef et gouverneur de Bagdad, sut couronner les armes ottomanes pendant le siége de Tebris, et dans la suite encore. Parvenu à Bagdad, au lieu d'entrer dans la ville, il descendit dans le camp, et fit annoncer qu'il allait tenir la campagne avec l'armée. Le district de Disful, dont le chef-lieu est situé sur la route de Bagdad, vers la Perse, était gouverné par une famille de seids, ou descendants du prophète, comme propriété héréditaire. Après la mort de Seid-Ali, l'aîné de ses deux frères, Seid-Elias, s'était vu expulsé par le plus jeune, Seid-Sunbur; il alla solliciter l'appui de Dschighalesade, qui, demandant son fils en otage, le soutint contre Seid-Sunbur, puis s'empara du Disful, ainsi que des châteaux de Derteng, Pilur, Nawer, de la ville de Nehawend, et de Surchbid, dans le voisinage. Après la conquête de Nehawend, le gouverneur du Loristan, Schahwerdi-Chan, et celui d'Hamadan, Schamud-Kormas-Chan, réunirent leurs forces pour l'arrêter; ils furent battus; le dernier fut pris. Schahwerdi-Chan, qui s'était échappé avec huit cavaliers seulement, vint ensuite trouver volontairement Dschighalesade, et se soumit avec sa province au sceptre ottoman (1). Le renégat génois exposa ensuite à la Porte d'excellents plans d'améliorations pour son gouvernement de Bagdad; mais ils ne furent point exécutés.

En 1588, Ferhad-Pascha, le serdar, et Dschaafer-Pascha, gouverneur du Schirwan, portèrent leurs armes réunies dans le magnifique pays de Karabagh, et occupèrent la capitale Gendsche, patrie du plus grand poëte romantique des Persans, Nisami, chantre de Chosrew et Schirin, de Leila et Medschnun, des sept beautés de Behramgur, et auteur du livre héroïque d'Alexandre (1). Les paschas s'occupèrent à fortifier la ville nouvellement conquise. Ils l'entourèrent d'un mur d'enceinte de six mille aunes d'étendue, et, au bout de quarante jours, l'artillerie des bastions annonça l'achèvement de l'ouvrage. Les mosquées, dont la plupart étaient dégradées sous la domination persane, furent rétablies ou réparées, et trois mille cinq cents hommes restèrent pour occuper la place [octobre 1588]. La prise de Gendsche et de Karabagh fut facilitée par l'absence du schah, qui était dans le Chorasan occupé à combattre le chan des Usbegs. Abdullah s'était emparé d'Herat, après un siége de plusieurs mois, et avait massacré tous les habitants schiis. L'année suivante, il envoya pour commander ses troupes son fils Abdul-Mumin-Chan, qui, à Meschhed, ne laissa pas en vie un seul Persan. Abdullah-Chan lui-même ordonna de massacrer tous les Persans à Nischabur, Sebsewar, Isferain, Mahulat, Tun, Chiabad, Tabs et Hesar. Pressé ainsi à l'Orient par un ennemi plus féroce et plus barbare que sur la frontière occidentale, Schah-Abbas jugea nécessaire de conclure la paix avec les Ottomans. A cette fin, il leur envoya son neveu, Haider-Mirsa, dans la compagnie de quatre chans ambassadeurs, avec une suite de plus de mille Persans, quinze cents chevaux, trois cent trente bêtes de somme. Selaniki l'historien, naguère mis à la retraite comme greffier des sipahis, fut nommé mihmandar du prince : c'est une ancienne charge des cours orientales; le titulaire devait faire à l'hôte du souverain les honneurs de la résidence, et déjà, au temps de Darius, Omares était ainsi conducteur des étrangers (2). Grand fut le concours du peuple pour voir l'entrée de l'ambassadeur; les femmes s'y pressaient surtout, depuis les dernières classes jusqu'aux rangs le plus élevés, soit par le simple attrait de la curiosité, soit pour profiter de l'occasion tant désirée de rendez-vous amoureux. Cinq cents femmes passèrent la nuit dans le bain, près de la mosquée du sultan Bajesid, ce qui donna des soupçons aux maris; un grand nombre répudièrent leurs femmes le matin, mais

(1) Aali, fol. 447; Petschewi, fol. 201.

(1) Histoire de la littérature persane, p. 105-149.

(2) Arrian., Expeditio Alexandri, l. 1, p. 16.

presque tous ensuite se réconcilièrent avec elles (1). Le sérail de Pertew-Pascha fut disposé pour l'ambassadeur et le prince ; on leur assigna par jour cent moutons, cent pains de sucre, et autres objets dans la même proportion. Les vesirs rivalisèrent de magnificence dans leurs festins, les poëtes, de pompe dans leurs éloges, pour fêter la réception du messager de paix (2). Enfin les accords furent conclus le 21 mars 1590. Tebris et ses dépendances, l'Aserbeidschan, Gendsche et Karabagh, le Schirwan et le Gurdschistan (la Géorgie), le Lorestan et Schehrsal furent soumis à la domination ottomane. Le beglerbeg d'Eriwan et le muteferrika, Husein-Aga, portèrent en Perse le traité écrit en turc, et dont l'importance était bien grande : outre les cessions de territoire, il contenait encore l'accommodement de quelques-uns des points les plus graves de séparation entre les Ottomans et les Persans, qui se haïssent comme sunnis et schiis, et imposait aux Persans de nouvelles croyances comme conditions indispensables de la paix; mais ces clauses n'avaient été insérées que pour la forme, et afin de mettre en paix l'orthodoxie du sultan; ou peut-être étaient-elles destinées à fournir plus tard des prétextes à de nouvelles guerres, car leur accomplissement impliquait la conversion des schiis aux croyances des sunnis, résultat plus impossible encore que la réunion des églises grecque et latine. Voici le passage en question : « La paix est rétablie sous la condition qu'à l'avenir aucune injure, aucune insulte ne seront proférées contre les compagnons du prophète, les très-honorés, les pères de l'église militante, les imams (que Dieu leur soit à tous miséricordieux !); que nulle attaque, nul mauvais propos ne seront lancés contre la mère des vrais croyants, la bien-aimée du seigneur des apôtres, contre Aische la chaste, si chérie de Dieu, dont la chasteté est attestée par un céleste diplôme (3), et contre son père Ebubekr, le véridique, le fidèle, le pur et le libre, d'après ces paroles si claires sorties de la bouche du prophète : *Mes compagnons sont comme les étoiles; si vous suivez toujours l'un d'eux, vous serez conduits dans la vraie voie;* et encore : *J'en atteste Dieu, vous devez honorer mes compagnons après moi; qui les aime m'aime, qui les hait me hait; les offenser, c'est offenser Dieu, qui châtiera peut-être cette faute;* et enfin : *Rien n'est caché pour Aische, car la révélation n'appartient à aucune autre femme.* Ces passages de la tradition, au-dessus de tous les doutes, doivent être respectés par vous, ainsi que l'avait promis votre ancêtre Schah-Tahmasip; toute malédiction, toute injure contre les sunnis devront cesser. »

Parmi les nombreux changements de gouverneurs, defterdards, juges et secrétaires, pendant la durée de la guerre de Perse, nous n'avons à rappeler que les circonstances relatives aux grands vesirs et aux muftis. Le successeur d'Osman, le nonagénaire Mesih, fut déposé au bout de six mois, et la première dignité de l'empire confiée, pour la seconde fois, à Siawusch, qui dut, à son tour, la céder à Sinan-Pascha, après un soulèvement des janitschares, dont il sera question plus tard. Par l'entremise des femmes ou des eunuques du harem, sous le grand vesirat de Siawusch, Sinan, à l'aide d'un présent de 100,000 ducats, avait su changer son exil de Maghalghara contre le gouvernement de Damas, d'où il revint à Constantinople revêtu du titre de grand vesir (avril 1589). Au mufti Tschiwisade succéda Scheichi, après lequel vint Bostansade-Efendi, auteur de vers arabes et turcs; sous ce dernier, les sept nuits sacrées de l'année, savoir : de la Conception, de la Naissance, de l'Ascension du prophète, de l'envoi du Koran, du grand et du petit Bairam, des diplômes, commencèrent à être célébrées par des illuminations sur les tours des mosquées. Ebu-Nemi, scherif de la Mecque, vint en cette qualité à Constantinople, présenter ses hommages au sultan, comme protecteur des saintes résidences de l'islam. Stad-Oghli de Gendsche, ancien commandant du pays de Karabagh, qui s'était rendu dans la capitale pour obtenir cette contrée à titre de sandschak héréditaire, au lieu d'être investi des domaines de ses pères, fut

(1) Selaniki, p. 236.
(2) *Ibid.*, et Petschewi, fol. 205.
(3) La XXIVe sura du Koran, qui déclara Aische entièrement pure de tout soupçon après son aventure avec le fils de Saafwan; voy. aussi Mohammed, drame historique; Berlin, 1821.

jeté dans les Sept-Tours. Il n'y eut pas beaucoup plus de faveur pour l'envoyé du seigneur de Gilan, Ahmed-Gilan, qui durant la guerre n'avait donné aucun signe d'amitié, dont on ne voulait pas maintenant accueillir les paroles, pour ne pas porter atteinte à la paix avec la Perse (1). En effet, dans la suite vinrent deux ambassadeurs persans, avec des lettres du schah, dirigées contre Ahmed de Gilan, et qui démontraient le néant de ses prétentions à la souveraineté territoriale de Gilan (2). Avant eux, et immédiatement après la conclusion de la paix, le plénipotentiaire de Perse, Kara-Ahmed-Soltan, avait sollicité la restitution de Nehawend, ainsi que la délimitation des frontières, et avait amené un nouveau gouverneur pour la cour du prince Haider-Mirsa. On lui avait fait un accueil honorable, mais on ne voulut pas entendre parler de Nehawend, et l'on ne consentit pas non plus au changement du gouverneur de la maison d'Haider, car on soupçonnait que Schah-Abbas ne cherchait que les moyens et l'occasion de se débarrasser de son neveu, et de recommencer la guerre. Par précaution, en Géorgie, où Simon Lewend s'était efforcé de rallumer le feu couvant toujours sous la cendre, l'on fortifiait les châteaux de Tomanis, Lori, Gori, Achiska. La flotte fut réparée et augmentée aux frais des vesirs et des begs de la mer. Le grand vesir construisit, équipa sept galères et un vaisseau amiral; les vesirs fournirent deux ou trois galères; les beglerbegs, une ou deux (février 1590). Sinan bâtit aussi le Kœschk du sérail appelé de son nom, sur le bord de la mer, près de la porte de l'écurie, et le décora magnifiquement de tapis, de dorures et de porcelaines. Cette année vit des événements bien plus remarquables : alors se déchira le voile qui recouvrait encore la faiblesse et le désordre dont l'empire était affecté. La révolte des janitschares ouvrit cette longue série de bouleversements dont les Ottomans furent épouvantés dans cette époque; mais avant de la rapporter, il est nécessaire de remonter aux causes, et de prendre les choses six ans auparavant, à partir de la mort de Sokolli.

Déjà nous avons exposé comment, après l'avénement de Murad III, la toute-puissance du grand vesir avait été restreinte; néanmoins, malgré la diminution de son autorité et de son influence, Sokolli n'avait pas vu réduire les moyens de soutenir l'éclat extérieur de sa dignité, et il en jouit pleinement avec une étendue telle que nul vesir de l'empire, avant ou après lui, ne disposa d'aussi vastes ressources. Ses revenus annuels s'élevaient environ à un million de ducats (1). Aussitôt après la mort de Sokolli, on retrancha 200,000 ducats à peu près, qui furent portés à la solde des janitschares, ou servirent à former de nouveaux timares (2). Ebusuud avait occupé trente ans la place de mufti; Sokolli était demeuré investi du grand vesirat pendant quinze années, sous trois sultans. Depuis dix ans il y avait eu quatre changements de muftis, et sept de grands vesirs. Il en était ainsi des kadiaskers. A mesure que baissait le pouvoir du grand vesir s'élevait celui des favoris, des confidents et des *mabeindschis* ou internonces de la cour, qui abusaient du privilége de voir le sultan à toute heure sans être annoncés, et se mêlaient de toutes les affaires. Ils s'attribuèrent le droit de disposer des revenus extraordinaires, qui étaient donnés aux paschas, sous le nom d'*argent d'orge* (arpalik); aux sultanes, sous celui d'*argent de pantoufles* (paschmaklik) : la corruption fit irruption de toutes parts. Aux portes des ministres et des hauts fonctionnaires de l'État, on ne vit plus, comme par le passé, des esclaves achetés, mais bien des serviteurs soldés, qui touchaient un traitement pris sur l'argent destiné au service militaire. Des zigeunes s'introduisirent dans les fiefs, des juifs dans le sérail. Les extorsions marchèrent d'un pas égal avec la corruption : un véritable système d'exploitation violente fut organisé, en vertu duquel les defterdars et les gouverneurs se gorgeaient de la substance des provinces, se gonflaient, aux dépens du trésor, à force de

(1) Selaniki, p. 266, 267 et 268; Summario delle relazion.; Venet., 19 octobre 1591, et Sagredo, p. 463.
(2) Selaniki, p. 279, 282 et 283.

(1) Selaniki, p. 260.
(2) Petschewi, dans l'introduction de son histoire, fol. 5, dit 400,000 piastres.

vols et de concussions, jusqu'à ce que les cachots et les tortures les contraignissent à rendre ce qu'ils avaient pris. Les commissions d'enquête chargées de rechercher cet argent dérobé s'appelaient teftisch, et à chaque page il en est question dans l'histoire. L'exemple du brigandage, sur une vaste échelle, avait été donné par le vesir gendre du sultan, Ibrahim, dans son expédition d'Égypte et de Syrie : ces deux pays n'avaient pas été plus complétement épuisés par les croisades et par les mameluks. Déjà dans le récit de cette honteuse campagne, il a été fait mention des instruments dont se servait Ibrahim, du prince des Druzes, Ibn-Manszur, et de son négociateur Gomeidha ; le premier était en possession du pays entre Beirut et Tripoli ; l'autre avait été laissé comme fermier des revenus pour 500,000 ducats annuels. Cinq ans après, ces deux artisans de vols furent massacrés par le beglerbeg de Tripoli, en récompense de leurs services. Le sandschakbeg de Jérusalem, à cette époque, commença l'exercice de ses fonctions, en faisant empaler l'évêque de Syrie, et transformer l'église en mosquée (1). Tandis que le malheureux prélat expirait sur le pal, le sandschakbeg fit signifier aux prieurs des quatre couvents qu'ils subiraient le même sort, si chacun d'eux ne venait pas le lendemain déposer 500 ducats. Le couvent catholique *di terra santa* fournit 6,000 ducats ; les trois autres ensemble une somme égale. Sur les plaintes des ambassadeurs des puissances chrétiennes à cette occasion, nommément des représentants de la France et de Venise, le gouverneur de Damas fut chargé de suivre une enquête. Il envoya un kapidschibaschi, qui ne trouva personne. Les prieurs des couvents s'étaient enfuis, par crainte du sandschakbeg ou du commissaire. A Constantinople même, au mépris de toutes les garanties de Mohammed II, l'église du patriarchat fut transformée en mosquée.

Les exactions, les iniquités et les violences suivaient toujours leur cours ; aussi toutes les institutions militaires marchaient à grands pas vers leur ruine : fiefs, buluks et janitschares étaient menacés de dissolution. D'après les lois constitutives, les fiefs ne pouvaient être conférés qu'à de véritables fils de sipahis ou à des cavaliers honorés de l'investiture, et, à chaque vacance, la descendance prescrite devait être prouvée par le témoignage de deux saimes et de dix timariotes. L'augmentation dans les revenus des feudataires avait eu lieu jadis à raison des services rendus sur les champs de bataille, de sorte que celui qui apportait la tête ou la langue d'un ennemi recevait 1 aspre d'augmentation sur 10 aspres de revenu de son fief ; quinze têtes ou langues donnaient droit à un fief plus important ou siamet (1). Maintenant des muets, des zigeunes du harem et des intrigants de toutes les classes obtenaient des fiefs de cavalerie par la faveur des femmes ou des courtisans. Le grand vesir Osman-Usdemir-Pascha conféra des fiefs de 8,000 aspres à des étrangers qui n'étaient nullement enfants de cavaliers, à des écrivains, à des tschauschs, à des fourriers (2). De tels fiefs, accordés par des femmes à leurs créatures, s'appelèrent tombés en corbeille, et tel favori en possédait jusqu'à vingt. Tout se heurtait, berat contre berat, ferman contre ferman, et tandis que les kadiaskers luttaient entre eux, les juges dévoraient les revenus en frais de procès (3). Lorsque les beglerbegs conféraient encore les fiefs, on pouvait recourir à la Porte contre d'injustes investitures ; mais cela ne fut plus possible quand le grand vesir eut attiré à lui cette collation (4). Ainsi déclina cette cavalerie féodale, à laquelle la Rumili seule, avec ses dix-huit mille grands fiefs, fournissait quarante mille hommes bien montés et armés ; dans cette province, elle descendit à sept à huit mille sujets (5). Les six escadrons de la cavalerie régulière des buluks n'étaient pas dans un état plus sain et plus vigoureux. Jusque dans l'année 992 [1584], ils avaient été bien disciplinés ; jusqu'à cette époque, les trois corps des sipahis, des buluks

(1) Rapport du 15 août 1587, de l'Accursio quinciano custode e guardiano di terra santa, dans le t. IV des scritture turchesche, aux archives impériales.

(1) Traité de Kotschi-Beg, au commencement de la troisième division.

(2) Kotschi-Beg, dans le manuscrit de Diez, fol. 18.

(3) Traité de Kotschi-Beg, dans le manuscrit de Diez, fol. 19.

(4) *Ibid.*, fol. 20.

(5) *Ibid.*

et des janitschares avaient été maintenus dans un sage équilibre; mais quand déclina la cavalerie féodale, les buluks et les janitschares acquirent de la prépondérance aux dépens de leurs rivaux, et surtout de la tranquillité publique (1). Le grand vesir Osman, qui porta la première atteinte au système féodal en y admettant des intrigants, mina aussi l'institution des buluks en permettant que ceux qui étaient inscrits pour un traitement de 9 aspres par jour pussent céder leurs places, moyennant 2 à 3,000 piastres, à des étrangers qu'ils présentaient comme leurs fils (2). Il augmenta aussi le nombre des mulasims ou candidats aux fiefs; de sorte que, pour une place vacante, au lieu de deux concurrents il y en avait douze, qui ensuite devenaient mendiants ou vagabonds (3). A cettte époque des étrangers commencèrent aussi à s'introduire parmi les janitschares. Les porteur d'outres qui maintenaient l'ordre aux fêtes de la Circoncision ne voulurent point prendre de repos qu'ils n'eussent été portés sur les rôles des janitschares. L'aga des janitschares Ferhad donna sa démission plutôt que de consentir à cette admission. Son successeur, Mir-Aalem-Jusuf, prit le parti d'enrôler toute cette canaille sous le nom de candidats aux places vacantes (4). Jusque sous le règne de Murad, les buluks étaient soumis tous les sept ans à un renouvellement qu'ils appelaient *porte:* alors les places vacantes étaient occupées par les meilleurs sujets tirés des janitschares, des dschebedschis et des topdschis (5). Ceux-ci étaient recrutés par une levée annuelle de jeunes garçons qui, d'après le kanun, ne pouvaient être pris que parmi des Bosniens, des Grecs et des Bulgares; les Arméniens n'en devaient pas fournir (6). Les buluks ne tenaient garnison qu'à Constantinople, Brusa et Andrinople, ou dans les villages environnants; les janitschares n'étaient jamais logés que dans les casernes de la capitale. Par le mélange d'étrangers, et même de rajas, les janitschares perdirent la pureté de leur constitution primitive : ils devinrent indisciplinés, insolents, et l'on se vit contraint d'abolir de nouveau la saine mesure de Selim I[er], qui conférait au sultan la nomination de leur aga; il fallut leur assurer le droit de prendre eux-mêmes ce chef dans leur sein, dans l'espoir qu'ils seraient ainsi mieux contenus (1).

Tous ces désordres n'auraient pas encore amené sitôt un soulèvement militaire sans l'altération des monnaies, qui commença avec l'année 992 [1584], et qui alla toujours en empirant, de sorte que l'okka d'argent, qui, selon le titre prescrit, devait être frappé à 500 aspres, était porté à 1,000 et plus; le drachme d'argent, au lieu de 5 aspres, fut élevé à une valeur de 10 ou 12 (2). La monnaie était entre les mains des juifs, dont l'influence depuis le tout-puissant Miquez, s'étendait sur la cour et sur la ville. Six ans après, l'inspecteur apporta de la monnaie d'argent «légère comme des feuilles d'amandier, et aussi nulle qu'une goutte de rosée,» dit l'historien Aali, et offrit 200,000 aspres au defterdar Mahmud, afin qu'il l'acceptât pour le payement des troupes. Le defterdar repoussa une telle proposition, mais le juif s'adressa au tout-puissant favori beglerbeg de Rumili, Mohammed-Pascha, surnommé le Fauconnier, parce qu'il avait commencé en cette qualité sa fortune auprès de Murad; et celui-ci, acceptant la somme offerte, enjoignit au defterdar de payer désormais la troupe avec les mauvaises espèces par lui refusées tout d'abord (3). Dès que cela fut connu, le mécontentement longtemps contenu des buluks et des janitschares éclata ouvertement et fut excité encore secrètement par les vesirs Sinan et Ibrahim, ennemis du favori (4). Pour la première fois depuis l'existence de l'empire ottoman, les janitschares assaillirent dans le sérail du sultan les vesirs rassemblés au divan (5), et réclamèrent violemment les têtes du beglerbeg favori et du defterdar. En vain

(1) Traité de Kotschi-Beg, dans le manuscrit de Diez, fol. 27.
(2) *Ibid.*, fol. 29.
(3) *Ibid.*, fol. 17.
(4) *Ibid.*, fol. 22.
(5) *Ibid.*, fol. 10 et 11.
(6) *Ibid.*

(1) Mouradjea d'Ohsson, Tableau de l'empire ottoman.
(2) Selaniki, Aali, XXXVI[e] événement de Murad. fol. 392 et 450.
(3) *Ibid.*, Selaniki, p. 228; Hasanbegsade.
(4) Aali, fol. 451.
(5) *Ibid.*

le sultan chercha-t-il à gagner du temps; en vain fit-il placer des monceaux de bon argent dans la cour: les rebelles avaient juré entre eux de tuer celui qui toucherait quelque chose de cette monnaie, tant que les têtes ne leur seraient pas livrées. « Amenez le beglerbeg, criaient-ils, ou bien nous saurons nous ouvrir le chemin jusqu'au padischah (1)! » Murad ordonna d'armer les pages, les gardes du sérail, les bostandschis, les baltadschis, les kapidschis, c'est-à-dire les jardiniers, les fendeurs de bois et les portiers; mais le divan réuni arrêta des représentations que rédigea le kadiasker Bostansade, et le sultan rendit un chatti-scherif pour qu'on livrât le favori à l'instant (2). Le grand chambellan porta l'ordre au beglerbeg de sortir du divan, lui retira son poignard, et à peine Mohammed eut fait un pas hors de la salle d'assemblée, le bourreau lui abattit la tête (3); ensuite l'innocent defterdar fut exécuté. Le sultan, reconnaissant bien que le soulèvement avait été provoqué par les vesirs ennemis du favori, regretta de ne pas les avoir livrés tous à la hache du bourreau [3 avril 1589]. « Dans mon règne, dit-il, j'ai trop négligé les sévérités nécessaires » (4). Le grand vesir Siawusch, Ibrahim le second, et Mohammed le Chirurgien, le troisième, furent déposés; la place de Siawusch fut donnée à Sinan-Pascha, qui arrivait de son gouvernement de Damas, celle du second vesir au nischandschi Mohammed-Pascha; Jusuf-Pascha devint beglerbeg de Rumili. Bostansade, le rédacteur de la représentation des vesirs pour le sacrifice du beglerbeg, fut élevé à la dignité de mufti, et les kiadiaskers obtinrent de l'avancement suivant les degrés de la hiérarchie. Des incendies répétés ayant annoncé que le feu de la révolte n'était pas encore éteint au sein des janitschares, l'aga des janitschares Chirs fut remplacé par le mir aalem Mahmud-Aga, dont le poste passa au chambellan Saatschi-Hasan.

Dans les trois années suivantes, des soulèvements éclatèrent sur tous les points de l'empire ottoman. Dans le sandschak de Keifi, un aventurier, qui se donnait pour Ismaïl, fils du schah Tahmasip, prétendit s'asseoir sur un trône, et battit le sandschakbeg; mais vaincu par le gouverneur d'Erserum, il fut pris et livré au bourreau (1) [août 1589]. En Égypte, où le tribut annuel de 800,000 ducats avait été réduit à 600,000, le soulèvement des milices du pays contre le gouverneur, Oweis-Pascha, fut contenu à grand'peine par l'intervention du juge du Kaire; en récompense de sa conduite en cette circonstance, Oweis fut décoré du titre de vesir. A Constantinople, en décembre, un moghrebi se leva, comme s'il était le douzième imam, Mehdi, dont l'arrivée n'est attendue qu'à la fin du monde, immédiatement avant le dernier jour. Il fut battu, attaché à un poteau dans la cour de la mosquée de Bajesid, où il avait jadis fait des prédications au peuple, d'après des figures tracées sur le sable (2). Les janitschares, que leur aga, Apostol Hasan, voulait ramener au calme par une discipline plus rigoureuse, brisèrent les fenêtres de l'un de leurs officiers, et ne cessèrent de s'agiter jusqu'à ce qu'on eût remplacé leur aga par l'écuyer Mohammed-Aga (3). Des secrétaires de la chancellerie, qui avaient osé imiter la signature du sultan pour falsifier des actes, furent pendus (4). Le précédent gouverneur d'Ofen, Jusuf, ou Sinan-Pascha, ennemi de la cour impériale, fut trouvé un matin assassiné dans sa maison. Deux esclaves, soupçonnés de ce crime, s'étaient enfuis. Durant quarante jours on fit en vain les recherches les plus rigoureuses sans pouvoir saisir leurs traces; enfin on les découvrit, percés de poignards, contre le mur de la ville, près du nouveau jardin, et l'on soupçonna quelque main puissante d'avoir porté ces coups (5) [septembre 1590]. Les mouvements de révolte apparurent bien plus redoutables dans les deux places des frontières extrêmes de l'empire, à Ofen et à Tebris. La garnison d'Ofen et de Pest se souleva pour un

(1) Aali, fol. 451.
(2) Selaniki.
(3) *Ibid.*
(4) Aali, fol. 451.

(1) Selaniki, p. 233.
(2) *Ibid.*, p. 240.
(3) *Ibid.*, p. 246 et 247.
(4) *Ibid.*, p. 244; Summario delle rel.; Ven., 27 ott. 1590.
(5) Selaniki, p. 243; rapport de Pezzen, aux archives impériales, et lettres de l'empereur Rodolphe, dans Katona, t. XXVI, p. 465-469.

arriéré de solde de six mois, tua le gouverneur Ferhad-Pascha, et menaça du même sort le defterdar, qui parvint avec peine à s'échapper (1). Le pascha de Temeswar, Mustapha, fut transféré à Ofen; un muteferrika et un tschausch furent chargés de faire l'enquête; ils signalèrent les rebelles les plus coupables, en firent pendre trente-cinq pour l'exemple des autres, et déposèrent plusieurs agas (2). L'année suivante, le fils du grand vesir Sinan, Mohammed-Pascha, devint gouverneur d'Ofen (3). Dschaafer-Pascha, gouverneur de Tebris, montra comment il fallait éteindre dans le sang le feu de la révolte. La cause des troubles vint du mauvais argent fabriqué à Constantinople, que les troupes ne voulurent point recevoir pour leur solde. Elles s'emparèrent du trésor, et même du gouvernement, nommèrent un de leurs agas vesir, et dictèrent au defterdar ce qu'il devait écrire. Dschaafer se tint renfermé deux mois sans voir personne; enfin, après avoir préparé ses coups à l'aide d'intelligences avec des begs kurdes voisins, il appela toute la garnison devant la ville pour un festin de réconciliation, disant qu'il fallait jeter un voile sur le passé (4). Au moment de partir pour le lieu de la réunion, il envoya dire qu'il n'osait venir sans défense au milieu des troupes tant qu'elles n'auraient pas déposé leurs armes, et ne lui auraient envoyé cinquante de leurs meneurs en otages [mai 1592]. Après qu'elles eurent satisfait à ce désir, elles se virent attaquées par les Kurdes, qui se tenaient en embuscade, et tous les soldats furent massacrés, au nombre de dix-huit cents (5). A Constantinople, un incendie, venu d'un accident ou de la malveillance, fut l'occasion d'un nouveau soulèvement des janitschares. En revenant du feu, ils allèrent forcer le domicile du pascha de Diarbekr, frère de la gouvernante du harem, Dschanfeda, parce que jadis, étant gouverneur d'Erserum, il avait fait périr un janitschare sous le bâton. Ils mirent le feu à la maison, et pillèrent l'argent et les présents destinés au sultan. Ils demandèrent la tête du pascha; le sultan se vit réduit à le jeter aux Sept-Tours, et il déchargea son mécontentement sur le grand vesir Sinan, qui fut déposé, et vit sa place conférée à Ferhad-Pascha [août 1591]. Huit mois après, troisième soulèvement, annoncé par le refus de la soupe et par des incendies. Le sultan voulut prévenir de plus grands excès par la prompte déposition de l'aga et du grand vesir. L'écuyer intérieur Chalil, renégat italien d'Ancône, devint aga, le grand vesir fut banni, et Siawus-Pascha fut rappelé pour la troisième fois à la première dignité de l'empire (1) [23 mars 1592].

Alors aussi le mufti fut changé, mais cette fois à cause de disputes entre les premiers ulemas. Baki, le plus grand poëte lyrique des Ottomans, en ce moment grand juge d'Anatoli, ayant tenu quelques propos contre le mufti Bostansade et le frère de celui-ci, juge à Constantinople, et Bostansade, irrité, ayant menacé de se retirer, fut déposé et remplacé par Sekeria. Baki devint grand juge de Rumili, et le frère de Bostansade perdit sa place à Constantinople; mais au bout de trois mois seulement, Baki fut mis à la retraite, et comme, un an après, Sekeria mourut subitement en baisant la main du sultan, Bostansade redevint premier dignitaire de la loi [juillet 1593]. Sous Sekeria s'introduisit l'usage de vêtements d'été, donnés par le sultan aux premiers fonctionnaires de la cour et de l'État, et aux grands dignitaires de la loi; sous Bostansade, les revenus éventuels touchés jusqu'alors par le mufti, sous le nom d'argent d'orge (arpalik), furent transformés en traitement régulier (wasife). La mort subite de Sekeria ne doit pas causer un grand étonnement, après la peste qui exerça de furieux ravages cette année et la précédente. A cette occasion furent ordonnées des prières publiques. Le peuple courut en foule sur la place des Flèches [10 septembre 1592], derrière l'arsenal, et sur l'Aalemtagh, en Asie, pour supplier le ciel de détourner le fléau (2). Le sultan se rendit avec les grands, par mer, aux châteaux du Bosphore; dans la ville, les boutiques se fermè-

(1) Selaniki, p. 222.
(2) *Ibid.*, p. 249.
(3) *Ibid.*, p. 275.
(4) Petschewi, fol. 204.
(5) Aali, fol. 343-345 Selaniki, p. 293-295.

(1) Selaniki, p. 276; Naima, I. I, p. 36; Hadschi-Chalfa, Feslike, fol. 2.
(2) Selaniki, p. 292, 295 et 296; Mouradjea d'Ohsson, IIe part., p. 246.

rent. Le lendemain, au lieu de trois cent vingt-cinq cadavres qui sortaient chaque jour par la porte d'Andrinople, il n'en passa plus que deux cent vingt-cinq. Deux ans auparavant, était mort subitement aussi le kapudan-pascha Hasan, après avoir opposé des obstacles au beau projet de Sinan-Pascha, pour la réunion de la mer Noire avec le golfe de Nicomédie, au moyen d'un canal partant du lac de Ssabandscha et se dirigeant vers le golfe. Pline, étant gouverneur de Bithynie, avait déjà proposé ce plan à Trajan, et sous le sultan Suleiman cette question avait été agitée; on voulait ainsi diminuer les frais de transport du bois de la mer Noire à Constantinople. En effet, à cette époque le terrain, du lac de Ssabandscha vers le golfe de Nicomédie, avait été nivelé sur une longueur de vingt mille aunes; mais les événements militaires avaient fait ajourner l'exécution de l'entreprise (1). Maintenant le grand vesir Sinan-Pascha avait reproduit le projet, et trente mille ouvriers avaient été commandés pour Nicomédie [mars 1591]. Hasan-Pascha, fils de Sokolli, fut chargé de diriger les travaux (2). Le grand vesir se rendit en personne, sur le vaisseau amiral du kapudan-pascha, à Nicomédie, accompagné de ce renégat vénitien et du grand juge d'Anatoli. Durant trois jours, on fit des nivellements en leur présence, et le rapport fut adressé au sultan : mais les adversaires de l'entreprise s'efforcèrent de la représenter comme une mesure oppressive pour le pays et le peuple (3). Le sultan dit : « Il vaut mieux construire des vaisseaux que creuser des canaux; le bois est bien venu jusqu'à présent à Constantinople, il viendra encore de même. » Et les vesirs répondirent : « Les paroles des rois sont les reines des paroles. »

Avec l'équinoxe de printemps de l'année 1592 de l'ère chrétienne, commença le onzième siècle de l'hégire, au milieu de la plus grande attente; car, d'après les idées orientales, le commencement de chaque siècle, et surtout de chaque dizaine de siècles, est marqué par l'apparition d'un homme dont l'esprit domine son époque. Ces espérances furent en quelque sorte confirmées en Perse par l'avénement de Schah-Abbas le Grand; mais dans l'Empire ottoman, elles se trouvèrent complétement déçues; car le commencement du onzième siècle de l'hégire fut pour les Turcs un temps de troubles et de désordres. Deux des historiens ottomans les plus estimés, Hadschi-Chalfa et l'historiographe impérial Naima, ont pris pour point de départ de leurs ouvrages la première année du onzième siècle de l'hégire, comme ouvrant un nouveau cycle séculaire, sans vouloir ainsi entrer en matière par un de ces grands faits historiques déterminant une époque. Le soulèvement des troupes qui, l'an 1001 de l'hégire, décida la déposition de Siawusch, et son remplacement par Sinan-Pascha, avait un caractère bien distinct des trois révoltes précédentes, car cette fois ce ne furent point les janitschares qui se révoltèrent, mais les sipahis, et ceux-ci furent réduits à la soumission par les anciens rebelles. Dès lors la discorde éclata entre les troupes elles-mêmes ; et si l'esprit de révolte saisissait plus tard les deux corps de l'armée à la fois, il devait être d'autant plus redoutable. Un jour de payement habituel [27 janvier 1593], la solde entière ayant été comptée aux janitschares, tandis qu'une partie fut retenue aux sipahis, ceux-ci assaillirent le divan, demandant la tête du defterdar Emir-Pascha. Aussitôt cent bourses furent tirées du trésor particulier du sultan; mais les rebelles ne touchèrent pas à l'argent, et voulurent la tête du defterdar. Le grand chambellan et le maréchal de la cour leur dirent : « Voici votre solde, qu'avez-vous à faire de la tête du defterdar ? » Ils répondirent par une grêle de pierres. Ensuite les grands juges vinrent leur représenter que le defterdar était émir, et que sa mort serait un double crime; ils furent aussi accueillis à coups de pierres. Alors les vesirs appelèrent les scheichs, prédicateurs de la Suleimanije et d'Aja Sofia, avec les étudiants de leurs académies, dans le divan, où ils siégèrent sur des chaises en face des vesirs, et après que l'état des choses leur eut été exposé, ils essayèrent en vain leur éloquence sur les rebelles. vingt seids voulurent effrayer les assaillants sur le sacrilége qu'il y aurait à verser le sang du prophète; leur allocution ne leur valut que des coups de pierres. Le vesir Bojalu-Mohammed-

(1) Selaniki, p. 248.
(2) Le 20 de Ramadan 999.
(3) Rapport de l'ambassade vénitienne, du 1er avril 1591.

Pascha, ennemi du defterdar, dit au grand vesir: « Que tardez-vous à le livrer, vous avez bien sacrifié le beglerbeg; qui vous retient donc pour un defterdar? — Mais, s'écria Bostansade, les têtes des parents du prophète doivent-elles rouler ainsi?» En ce moment une lettre du sultan appela l'aga des janitschares dans le divan; les chefs des janitschares et des tschaûschs firent la ronde par la ville; le tumulte dura jusqu'après midi; alors le sultan permit aux gens du sérail, au personnel des cuisines et aux fendeurs de bois, qui étaient accourus avec des bâtons et des fourches, de tomber sur les sipahis. Ils repoussèrent violemment les assaillants, et comme ceux-ci, arrêtés par des voitures de bois qui embarrassaient la porte, ne purent fuir assez rapidement, il y en eut trois cent cinquante-sept de tués; leurs cadavres, au lieu d'être enterrés, furent jetés à la mer. Toutefois, les sipahis reçurent leur solde, les trois defterdars furent déposés aussitôt; deux jours après, le grand vesir Siawusch céda la place à Sinan-Pascha, rappelé de son exil de Maghalghara. Les six autres vesirs de la coupole du divan étaient Ibrahim, gendre du sultan, Dschighalesade, Sinan, amiral depuis la mort d'Hasan, Mohammed le Chirurgien, Bojalu-Mohammed, et Chisr-Pascha.

Les janitschares, qui, depuis le succès de leur première attaque sur le divan, avaient appris à connaître leur force, en firent usage pour installer un prince de Moldavie. A force de largesses, Aaron, Moldave d'origine, d'abord garçon d'écurie, puis bojar, avait gagné ces terribles miliciens, qui l'investirent de la principauté (1); mais comme il ne fournit pas régulièrement le tribut, avant l'expiration d'une année, il fut déposé et mené à Constantinople. Là les janitschares prirent en main la cause de leur protégé, et déclarèrent qu'il n'était pas juste de déposer le woiwode au bout de si peu de temps. Comme il était arrivé dans la capitale avec 8 millions d'aspres pour satisfaire ses créanciers et qu'il se tint caché à Galata, les janitschares prétendirent alors qu'il se sentait coupable de quelque méfait, assaillirent la maison où il était retiré, et pillèrent l'argent. Ensuite, Pierre, appelé Weli par les Ottomans, qui, pour fournir plus d'argent, fit soulever le pays, fut accroché à une potence sur le marché au poisson, à Constantinople.

En Valachie, après que l'on eut reconnu l'incapacité de Michne, qui se fit moslim, passa au sandschak de Nicopolis, puis de Vado, Alexandre fut nommé woiwode et installé par le vesir Aalem-Kurd-Aga. A sa suite vinrent dans ce pays des janitschares et des fermiers turcs, qui se livrèrent à tous les excès, commirent des extorsions, outragèrent les femmes et enlevèrent de jeunes garçons pour les préparer à recruter la milice privilégiée (1).

A Constantinople aussi fut circoncis le fils d'Haider, neveu du schah de Perse (2), et un ambassadeur persan assista à la cérémonie. A cette époque se trouvait dans la capitale le chan de Gilan, Ahmed, qui avait obtenu, par l'entremise du gouverneur du Schirwan, la permission de rendre ses devoirs personnellement au sultan. C'était un prince versé dans toutes les branches des sciences de l'Orient, auquel l'historien Selaniki fut attaché comme mihmandar. Il fut traité de la manière la plus digne (3), et lorsqu'il eut été dépouillé de ses États par le chan des Usbegs, il sollicita et obtint comme faveur de se rendre à Kerbela pour y jouir de son traitement quotidien de 285 aspres, auquel furent jointes cinq cents mesures de blé et d'orge par an (4); mais comme dans la suite il voulut retourner secrètement de Bagdad à Schirwan, le gouverneur de Gendsche le mit en prison (5).

La première année de l'hégire fut encore marquée par la mort de sept savants célèbres, et par l'explosion de la guerre de Hongrie. Des sept écrivains, quatre ont rendu service à la philologie turque, persane et arabe, Sudi, Schemii, traducteurs et commentateurs d'Hafis, de Saadi, de Dschelaleddin-Rumi; Wankali, traducteur du dictionnaire arabe de Dschewheri, et Chosrewsade, qui mit en turc l'histoire de l'Iemen, de Kutbeddin de la Mecque, composa un ouvrage sur les erreurs de langage

(1) Selaniki, p. 283; Summ. del. rel.; Ven., 28 luglio 1592.

(1) Engel, Hist. de Valachie, p. 226.
(2) Naima, p. 41, et Selaniki.
(3) Summ. del. rel.; Ven., du 19 juillet 1592.
(4) Selaniki, p. 317 et 318.
(5) Naima, p. 41, Selaniki, p. 315.

nées de l'orthographe trop comforme à la prononciation : le cinquième, Abdurrahim Kinalisade, surnommé Kerami, est célèbre comme poëte par son neveu Hasan-Kinalisade, auteur des biographies des poëtes ottomans ; les deux derniers sont Mohammed d'Aidin, connu sous le nom de Munschi, auteur de deux commentaires sur le Koran, et Schemsi-Efendi de Siwas, qui écrivit des panégyriques sur les premiers chalifes, un hymne sur la naissance du prophète, huit paradis, et diverses autres œuvres mystiques.

Pour détourner l'esprit de révolte qui égarait les janitschares et les sipahis à Constantinople, il était instant de les conduire contre l'ennemi au delà des frontières. Jusqu'ici les écrivains européens qui ont traité de l'histoire des Ottomans prétendent qu'il y eut huit opinions diverses à ce sujet dans le divan ; que les huit vesirs (il n'y en avait que sept) étaient partagés sur la question de savoir s'il fallait porter la guerre contre la Perse, Fes, Malte, l'Espagne, Venise, Naples, la Pologne ou la Hongrie (1). D'après la revue que nous avons donnée des relations extérieures de la Porte pendant les quatre dernières années et au moment où la guerre éclata contre les puissances d'Europe et d'Asie, il est facile de savoir à quoi s'en tenir sur ces opinions si divisées, et les longs discours où elles auraient été développées. Depuis que les Usbegs avaient obtenu plus de succès contre les Persans que ne l'auraient désiré les Ottomans, dans l'intérêt de leur propre sûreté ; depuis qu'ils avaient occupé les États du chan de Gilan, allié de la Porte, et qu'ils l'avaient réduit à s'enfuir à Constantinople, l'intérêt politique l'emporta dans le divan sur l'intérêt religieux, et la crainte que le chan des Usbegs ne parvînt à soumettre la Perse, et ne s'élevât ainsi comme un voisin dangereux pour l'empire ottoman, éloigna toute idée de guerre contre les Persans, et même détermina la Porte à faire un accueil amical et des réponses favorables aux ambassades persanes qui vinrent solliciter des secours contre les Usbegs (1). On ne pouvait non plus songer à des hostilités contre Fes, dont le souverain avait été installé avec l'assistance des flottes ottomanes, et qui se montrait toujours humble et reconnaissant (2). Depuis la capitulation commerciale arrêtée par l'ambassadeur Barton (3), la Porte n'était pas en relation moins amicale avec l'Angleterre, grâce aux arguments financiers avec lesquels le savant Seadeddin avait été gagné aux intérêts anglais (4), et au style diplomatique de la correspondance d'Élisabeth, qui traitait, à la manière des Turcs, les catholiques d'idolâtres, et représentait les presbytériens et les huguenots comme des espèces de moslims. Toutefois sa médiation en faveur du roi de Navarre ne put obtenir que la flotte ottomane prît la défense de ce monarque et courût sur les bâtiments espagnols (5). L'ambassadeur français, Lanscomes, dès le commencement du règne de Henri IV, avait obtenu un ferman du sultan aux habitants de Marseille, par lequel il les menaçait de mettre des entraves à leur navigation, et de leur faire la guerre, s'ils se détachaient de la France pour embrasser la cause de l'Espagne (6). L'ambassadeur anglais ménagea aussi la paix avec la Pologne (7). Mais Henri IV notifia son avénement au trône par le représentant de l'Angleterre, et demanda en même temps le renvoi de Lanscomes, qui était adonné à la Ligue. Il fut donc congédié, et en même temps fut rouverte l'église de Galata, fermée jusqu'alors (8). Lanscomes resta quelque temps en état d'arrestation comme espion de l'Espagne, mais bientôt il fut relâché et envoyé à Malte. Le représentant de Henri IV fut M. de Brèves.

Depuis le règne de Sigismond, la Porte était très-mécontente de la Pologne, non-seulement parce que l'archiduc Maximilien avait été re-

(1) Dans Knolles, les huit opinions occupent quatre pages in-fol ; Sagredo, p. 460, les fait exposer seulement par le grand vesir.

(1) Summ. del. rel. ; Ven., 13 sett. 1591 ; *ibid.*, 4 maggio 1592 ; Selaniki, p. 357 ; Summ. del. rel. Ven., 13 giugno 1592, 3 luglio 1593.

(2) Nochbetet-Tewarich.

(3) Rapport des ambassades autrichienne et vénitienne ; Mouradjea d'Ohsson, l. VII, p. 479.

(4) Summ. del. rel. ; Ven., 31 ott. 1592.

(5) *Ibid.*, 2 nov. 1591.

(6) Rapport de Pezzen, aux archives impériales.

(7) *Ibid.*

(8) *Ibid.*

lâche, mais aussi à cause d'une défaite que les Polonais avaient fait subir aux Tatares. Pour adoucir l'irritation, l'internonce André Fodere annonça l'arrivée prochaine d'un ambassadeur. En effet, un mois après [avril 1589], vint en cette qualité Paul Uchanski (1), chargé de solliciter le renouvellement de la paix maintenue depuis cent quatre-vingts ans. Le roi, dans sa lettre, rappelait au sultan la longue amitié qui avait régné entre Selim et Sigismond II, entre Étienne et Murad (2). Au reste, l'ambassadeur déclara, « quant au tribut, que le pays n'était ni dans ni la possibilité, ni dans la volonté de le fournir. » De telles paroles indignèrent le grand vesir, et attirèrent des outrages à l'envoyé, qui mourut bientôt à Constantinople (3). Le sultan, dans une longue lettre au roi, se plaignit des irruptions des Cosaques, qui avaient pris et saccagé Bialgrod, Tesin et Odi; il lui fit connaître la paix conclue avec les Persans, qui avaient abandonné neuf gouvernements et des trésors immenses, la venue du prince Haider-Mirsa avec un magnifique cortége diplomatique; il ajoutait que la Pologne devait payer tribut comme les autres États chrétiens, sinon que les troupes ottomanes se réuniraient à celles du chan des Tatares pour dévaster tout le pays. En effet, le beglerbeg de Rumili passa l'hiver sur la frontière: dix millions d'aspres ou 200,000 ducats en fourrures de martre zibeline furent demandés comme tribut: deux mois étaient laissés pour y réfléchir; mais il était déclaré qu'une telle satisfaction pouvait seule obtenir la prolongation de la paix (4). Grâce à la médiation de l'ambassadeur anglais et du woiwode de Moldavie, le renouvellement des capitulations fut acheté moyennant 12,000 piastres et cinquante fourrures de martre pour le grand vesir [mai 1590]; il fallut livrer seulement cent ballots de peaux de zibeline et cent vêtements. Ainsi furent trompées les espérances du grand prince de Transylvanie, qui, pour obtenir le trône de Pologne, avait offert au grand vesir 50,000 ducats; il se vit en outre interdire par la Porte un mariage avec la fille du grand-duc de Toscane [octobre 1592].

A son retour de Perse, vint aussi un négociateur russe, qui avait conclu avec les princes géorgiens un traité d'échange, en vertu duquel la Russie fournirait de l'artillerie pour de la soie. Il apporta au sultan des fourrures de martre, des faucons blancs et des dents de chevaux marins; il le supplia d'accorder au patriarche une autre église en remplacement de celle qui avait été transformée en mosquée, et demanda la suppression du tribut annuel dû par la Russie au chan des Tatares. Il n'était que le précurseur d'un ambassadeur qui arriva au printemps suivant, et qui réussit dans sa mission au delà de ses espérances; des deux parts on s'engagea à tenir en bride les Cosaques et les Tatares.

Venise, à cause des brigandages des Uscoques, aurait été peut-être engagée dans une guerre avec la Porte, si, à l'aide du renégat vénitien Hasan, dont la sœur était fixée dans la ville de Saint-Marc, et de la sultane Baffa, elle n'était parvenue à détourner toute la colère du sultan contre l'empereur. Les Uscoques étaient des bandes de Dalmates et de bannis ou fugitifs de toutes les peuplades voisines qui, au commencement du règne de Suleiman, se saisirent du château fort de Klis, non loin des ruines de Salona, appartenant à Pierre Crossich, en firent le siége d'une sorte d'État libre; chassés de ce point par les armes des Ottomans, ils cherchèrent un refuge dans le port de Segna, en face de l'île de Veglia. Cette retraite leur fut accordée par le propriétaire, le comte Frangipani, puis garantie par le gouverneur de l'Autriche centrale pour l'empereur, l'archiduc Charles de Gratz, et ils purent compter à la cour de Vienne sur d'ardents protecteurs (1). Bientôt les Uscoques se rendirent terribles sur mer, non-seulement aux Turcs, mais souvent aussi aux Vénitiens, par lesquels ils étaient tolérés néanmoins secrètement, de même qu'ils étaient protégés par l'empereur comme des adversaires à opposer aux Martoloses, ramas de pillards lancés de la frontière turque. Du côté de la Dalmatie et des terres limitrophes de Venise, c'étaient des plaintes continuelles et réci-

(1) Rapport de Pezzen, de mai 1590.
(2) Rapport de Khrekwitz, du 6 avril 1590, aux archives impériales.
(3) Rapport de Pezzen, aux archives impériales.
(4) *Ibid.*

(1) Hist. degli Uscochi, p. 13.

proques sur les brigandages des Uscoques et des Martoloses, comme, du côté des frontières russes et polonaises, contre les irruptions des Tatares et des Cosaques; du côté de la Hongrie, contre les Akindschis et les Heiduques (1). Les îles de Veglia, d'Arbo, Paga, et les récifs qui environnent Zara, étaient le théâtre des déprédations continuelles des Uscoques; ils finirent par devenir la cause directe de la guerre avec la Hongrie, parce que les plaintes adressées par le grand vesir et le sultan à l'empereur, comme au doge de Venise, restèrent sans résultat (2). Les bailes Moro, Zani, Lipomani, s'attachèrent surtout à maintenir la paix par l'influence active du kapudan-pascha et de la sultane. Des tschauschs se rendirent de temps en temps à Venise, avec la mission d'acheter du velours et de riches étoffes (3). La sultane, par un billet de sa propre main, remercia le baile des présents qui lui avaient été faits. C'est au milieu de ces circonstances que la guerre, dont la république aurait pu être menacée, alla fondre sur l'empereur.

Le présent d'honneur annuel de 30,000 ducats avait été apporté, en 1589, par le seigneur Jean de Mollard de Reinek, et en 1590, par le seigneur Streins d'Ehrenreichstein, échanson de l'archiduc Ernest; les trois begs prisonniers, objets d'une longue correspondance entre le sultan et l'empereur, avaient été mis en liberté, et l'empereur avait écrit spécialement au sultan sur la délivrance de l'interprète Auger. Le tschausch Mustapha avait apporté à Vienne une lettre de Murad, où il annonçait la déposition de Feridun-Beg, à cause de la violation de la paix par le combat de Buganz et de Bakibanya, et la disposition du sultan à prévenir les hostilités (4). L'ambassadeur Pezzen avait aussi obtenu pour huit années le renouvellement des capitulations, à partir de 1592 (5), et il avait été stipulé qu'outre le tribut ordinaire de 30,000 ducats, un présent d'argenterie serait apporté l'année suivante par une grande ambassade [29 novembre]. Une lettre du sultan exposa longuement les motifs de plainte contre les Uscoques de Segna, et demanda la destruction du château construit depuis trois ans sur le bord du lac Balaton. Avant que l'empereur pût ou voulût contenir les Uscoques, Hasan, gouverneur de la Bosnie, résolut de faire une pointe à travers la Croatie [août 1591]. Avec cinq mille hommes il dévasta le pays entre Kreuz et Suanich (1), et assiégea Sissek; tandis que le ban Thomas Erdœdy arrachait aux Turcs et faisait raser la forteresse héréditaire de Moslovina; en compensation, le petit Komorn, dans le comitat de Szalad, fut enlevé par le beg de Szigeth (2). L'empereur se plaignit dans une lettre spéciale de ces atteintes à la paix, qui retardaient l'envoi de l'ambassade extraordinaire; néanmoins, sur les instances par écrit du grand vesir et du gouverneur d'Ofen, la grande ambassade partit pour Constantinople. Le noble bohémien, conseiller aulique, Frédérick de Khrekwitz, se mit en route avec une suite de cinquante personnes, parmi lesquelles se trouvaient son frère, les seigneurs de Thurn et de Malowez, le secrétaire d'ambassade Hann, et l'interprète Malik, enfin l'apothicaire Seidel et le page Wratislaw de Mitrowiz, qui ont décrit tous deux le voyage et le déplorable destin de l'ambassade. Avec les 30,000 ducats, le seigneur de Khrekwiz apporta le présent extraordinaire pour le renouvellement de la paix: c'étaient des coupes, vases, plats, corbeilles d'argent, six horloges artistement fabriquées. Dans les visites faites aux vesirs et à d'autres personnages influents, des présents leur furent également offerts. Comme Sinan venait d'être déposé pour la seconde fois de la dignité de grand vesir, il ne reçut que la dernière visite: aussi sa haine s'accrut encore contre l'empereur; il en avait donné plus d'une preuve au représentant ordinaire de l'Autriche. Pezzen lui ayant une fois refusé un don de 1,000 thalers qu'il réclamait, lorsqu'il fut devenu grand vesir pour la seconde fois, il

(1) Hist. degli Uscochi, p. 10.

(2) Dans les scritture turchesche des archives impériales, du 29 nov. 1590 [1er ssafer 999].

(3) Dans les scritture turchesche.

(4) Dans les archives impériales, 998 [1589]; diarium anonymi, dans Katona, l. XXXI, p. 560.

(5) L'acte, du 1er ssafer 999 [29 nov. 1590], dans les registres de la chancellerie d'État, l'original aux archives de la maison impériale.

(1) Istuanfi, l. XXVII, p. 597; d'après lui Fessler, l. VII, p. 245.

(2) Istuanfi, l. XXVII, p. 595 et 596; d'après lui Fessler, l. VII, p. 256-257.

l'apostropha un jour dans le divan public: «Pourquoi, dit-il, le tribut se fait-il si longtemps attendre?» Pezzen répondit qu'il ne savait rien là-dessus, et qu'il en écrirait à Vienne. «Mais, poursuivit brutalement l'Albanais, qui a donné au roi de Vienne le pouvoir de transformer un misérable scribe en ambassadeur?» Pezzen répondit qu'il était libre à l'empereur de faire d'écrivains des ambassadeurs, comme au sultan de créer des vesirs avec des gardeurs de pourceaux. Sinan dans son enfance avait gardé les cochons. Néanmoins, loin de se montrer irrité de ce trait, il se tourna en riant vers les assistants: «Voyez comme l'infidèle m'a cette fois battu avec mes propres armes.»

A peine les présents avaient-ils été déposés, que le gouverneur de Bosnie, Hasan, viola la paix renouvelée, en prenant Charstoviz et Gora, et construisant le fort de Petrina, au confluent de la rivière de ce nom avec la Kulpa; en s'emparant de Bihatsch [avril 1592], qui, depuis Bela IV, avait été durant trois siècles et demi le boulevard de la frontière (1). Sissek fut défendu par Wikaczy, qui montra un zèle trop emporté [août], en jetant dans le Danube les messagers d'Hasan-Pascha, et faisant sauter avec des tonneaux de poudre les sipahis, attirés dans la place par de fausses dispositions à une capitulation (2). Hasan jura de se venger, et tint son serment avant la fin de l'automne; car Nadasdy, qui l'avait défié au combat, fut pris, avec douze canons, sept drapeaux et mille hommes (3). Trois cents des prisonniers furent menés en triomphe devant l'habitation de l'ambassadeur; en avant marchaient des musiciens qui faisaient entendre les sons les plus barbares, puis une troupe avec les armes conquises; puis venaient les voitures chargées de butin, et enfin les malheureuses victimes de l'esclavage; hommes, femmes, enfants, vieillards, étaient poussés à grands coups de fouets ou de bâtons, comme de vils troupeaux, au milieu des cris de joie sauvage des Turcs, pour être ensuite vendus sur le marché [octobre 1592]. La chrétienté fut émue de ces outrages et de ces menaces; Rodolphe II ordonna de sonner le tocsin dans le saint empire romain et dans la Hongrie, pour inviter les fidèles, le matin, à midi et au soir, à invoquer le secours du ciel contre les Turcs. Trois mois après, eut lieu le soulèvement des sipahis, qui amena l'élévation de Sinan-Pascha au grand vesirat. L'unique pensée du conquérant de Tunis et de l'Iemen, maintenant âgé de quatre-vingts ans, était la guerre en Hongrie; il y poussait le sultan par tous les moyens; il provoquait surtout des suppliques des mécontents de Hongrie et des Bosniens. L'ambassadeur impérial, dont les papiers secrets avaient été livrés au grand vesir par un renégat de la suite des Autrichiens, fut arrêté, retenu dans une dure captivité, et chargé de fers. La guerre dut éclater ouvertement à la nouvelle de la défaite du gouverneur de Bosnie. Hasan-Pascha, surnommé Tilli, gouveur de Bosnie, sous le grand vesirat de Siawusch, pouvait compter sur l'appui d'Hasan-Kirli, beglerbeg de Rumili; mais le farouche Albanais Sinan, étant redevenu grand vesir, donna la Rumili à son fils Mohammed, et ne dissimula pas sa rancune contre le gouverneur de Bosnie, parce que celui-ci, après lui avoir prêté sa maison de Constantinople, lorsque Sinan fut appelé pour la seconde fois à la première dignité de l'empire, la lui redemanda à la suite de sa déposition (1). Le 15 juin 1593, Hasan, gouverneur de Bosnie, campait avec vingt-cinq à trente mille hommes sur la rive droite de la Kulpa (2); dans la nuit, il franchit la rivière avec l'infanterie, commandée par Memi, beg de Swornik, et assiégea Sissek (3). Erdœdy, Auersperg, Eggenberg, Redern et Paradeiser accoururent à la délivrance de la place. L'action s'engagea dans l'angle formé

(1) Istuanfi, l. XXVII, p. 595 et 596; d'après lui Feszler, l. VII, p. 246-247.

(2) Istuanfi, Feszler et obsidio sciscensis, dans Kovachich script. rerum Hung. min. I, p. 201.

(3) Les historiens hongrois ne disent rien de cette défaite de Nadasdy, mais on la trouve dans les rapports de Khrekwitz, et dans la description de l'entrée triomphale de Wrastislaw, p. 232.

(1) Naima, p. 43.

(2) Naima porte la force de l'armée turque à dix mille hommes, celle des ennemis à quarante mille; Istuanfi élève les Turcs à trente mille, les Hongrois à huit mille.

(3) Istuanfi, l. XXVII, p. 602.

par l'Ordra venant tomber dans la Kulpa, et les Turcs furent acculés sur les deux rivières. Les ponts, trop faibles et trop étroits, rompirent sous la foule qui les encombrait; dix-huit mille hommes périrent sur le champ de bataille ou dans les flots; parmi eux, Hasan-Beg lui-même, gouverneur de Bosnie, Ghasi-Memi, beg de Swornik, Mustapha, beg de Klis, fils d'Ahmed-Pascha et d'une fille de la sultane Mirmah, et Mohammed, aussi petit-fils de Mirmah, par l'épouse du grand vesir Rustem. Il y eut en outre une perte considérable en artillerie, et l'année qui vit une si grande défaite est appelée dans l'histoire ottomane l'année de la ruine.

Au moment où la guerre s'engageait par cette bataille sanglante, quoiqu'elle ne fût pas encore formellement déclarée, le baron Poppel de Lobkowitz se dirigeait de Prague vers Komorn avec les présents d'honneur de deux années; Sinan retardait la déclaration de guerre dans l'espoir de toucher encore auparavant les 60,000 ducats, et de les appliquer à augmenter la solde de campagne. Mais après que la défaite d'Hasan eut fait évanouir toute idée de pouvoir maintenir la paix, lorsque le peuple, à Constantinople, poussa des cris de vengeance, que la veuve d'Ahmed, la fille de Rustem, souffla le feu de la discorde pour sacrifier des victimes aux mânes de son fils, quand l'ambassade fut dans les fers (1), le seigneur de Poppel revint de Komorn, et Sinan le grand vesir quitta Constantinople comme serasker de la guerre de Hongrie, laissant Ferhad-Pascha, son prédécesseur et son compatriote, en qualité de kaimakam dans la capitale. Les derwischs accompagnèrent la marche en tourbillonnant et poussant des cris : quelques-uns portaient des cannes, des masses et d'autres armes figurées en carton; d'autres se faisaient conduire enchaînés et déguisés en ours (2), croyant par ces mascarades provoquer le fanatisme et l'ardeur des combattants. L'ambassadeur impérial était traîné derrière les Ottomans, chargé de fers; les gens de sa suite furent d'abord jetés au bagne avec les esclaves des galères; de là, dans les redoutables cachots de la

(1) Khevenhuller, annal., Ferd. IVe l., p. 1099.
(2) Wratislaw, rapport de l'ambassade, p. 272, et Seidel, p. 28.

tour Noire, sur le Bosphore (1). Douze mille janitschares marchèrent avec le kiaja, et des six escadrons institués pour la garde de l'étendard sacré, il n'en resta que deux dans la capitale. Arrivé à Usundschowa, Sinan, à la prière des habitants, tira de sa bourse particulière 30,000 piastres pour la construction de deux chans, d'une cuisine des pauvres, d'une mosquée et d'un bain, et fonda aussi deux villages pour animer un peu cet étroit défilé sur la route militaire de Belgrad. Il ordonna également de bâtir une palanque et un chan au défilé de Batschina, dans la juridiction de Jagodina. A Belgrad on s'arrêta dix jours; là mourut le seigneur Khrekwitz des suites des mauvais traitements subis dans les fers. Le féroce Sinan osa bien reprocher aux cinq serviteurs de sa suite la mort de leur maître, dont ils devraient rendre compte à l'empereur, et les fit conduire à Ofen. Le 27 septembre on passa le pont d'Essek, et, à la nouvelle que l'armée ennemie était au-dessous de Raab, il fut résolu qu'on marcherait sur Weszprim et Palota; le beglerbeg de Rumili fut chargé de faire venir d'Ofen à Stuhlweiszenburg huit pièces de siége. Dans la plaine on fit une halte de deux jours pour le payement de la solde et la revue des troupes. A Stuhlweiszenburg fut laissé le berlerbeg de Bosnie, puis on campa devant Weszprim (octobre 1593). Après trois jours d'attaque la place capitula; la garnison eut la liberté de se retirer, et au bout de huit jours encore, le petit château de Palota se rendit à la même condition; mais la garnison fut massacrée au mépris de la foi jurée. Au pied du mont Jakoya succomba l'aga des sipahis, Charrem, surpris par l'ennemi; l'armée se dirigea vers Ofen, où furent cantonnés les janitschares; à Pest se logèrent les dschebedschis, et le reste de l'armée prit ses quartiers d'hiver à Szegedin. A l'approche du jour de Kasim (S. Demétrius) qui marque ordinairement le terme des campagnes des Turcs, les soldats murmurèrent, coupèrent les cordes de la tente du général, et le forcèrent à opérer le mouvement de retraite sur Belgrad, d'où il expédia Riswan-Aga avec le rapport des triomphes de l'expédition à Constantinople (2).

Tandis que Sinan prenait ainsi ses cantonne-

(1) Wratislaw et Seidel.
(2) Naima, p. 46.

ments, Nadasdy, Palffy, Zriny et Hardek avaient un engagement près de Stuhlweiszenburg avec Hasan-Pascha d'Ofen, qui, blessé d'un coup de sabre, n'échapa qu'à grand'peine, grâce à la rapidité de son cheval, après une perte de six mille hommes et de quarante-quatre canons [novembre 1593]. Christophe Teuffenbach, capitaine général de Styrie, prit Fulek, dont il détruisit le château, ruina Kekkœ bâti par Balassa, Hollokœ appartenant à la famille Forgacs; Somoskœ, Devany, Bujak, Szecsen, Dregely, Hajatsky et Neograd se rendirent aux troupes impériales (1). Plusieurs des commandants de ces places, qui avaient pris trop promptement la fuite, furent jetés en prison; Kara-Karijoli-Mohammed-Beg, commandant de Neograd, fut secrètement pendu par les janitschares. Au printemps suivant, l'archiduc Mathias assiégea Gran avec toutes ses forces; après six assauts et vingt jours de siége, il lui fallut se retirer, comme Teuffenbach fut obligé de lever son camp devant Hatwan [juin 1594]. Dans la campagne dirigée par l'archiduc Maximilien, Chrastowiz, Gora, Petrinia et Sissek furent conquis; mais quand l'archiduc fut retourné à Gratz, les trois dernières places rentrèrent sous le pouvoir des Turcs(2). Sinan, qui se repentait déjà d'avoir commencé la guerre, avait écrit à Constantinople pour réclamer instamment des secours. Alors on vit une chose inouïe jusqu'alors; l'aga des janitschares fut envoyé en personne auprès du grand vesir. Cet officier n'était jamais entré en campagne qu'avec le sultan (3), et quand le souverain ne quittait pas la capitale, l'aga restait pour sa garde et celle de la ville. Cette fois la résidence impériale fut confiée aux soins du segbanbaschi, premier lieutenant général des janitschares. L'aga fut accompagné par le dschebedschibaschi avec mille hommes, et le chan des Tatares reçut également ordre de soutenir le grand vesir. Lorsqu'à la fin du printemps, les troupes d'Asie et d'Europe se rassemblèrent dans la plaine de Sirmium, le fils du grand vesir, Mohammed-Pascha, eut le commandement de l'artillerie, Hasan-Pascha d'Ofen celui des tirailleurs, et le gouverneur de Bosnie fut mis à la tête de l'avant garde. L'aile droite fut placée sous les ordres du beglerbeg d'Anatoli Saturdschi-Mohammed; l'aile gauche, sous les autres beglerbegs; l'arrière-garde fut confiée au gouverneur de Meraasch. L'armée marcha dans cet ordre sur Tata (Dotis), qui succomba au bout de deux jours, ainsi que S. Marton. Néanmoins Sinan trouva un prétexte pour déposer l'aga des janitschares, Mohammed, fils de Schahin-Mohammed, conquérant de Gran, et donner sa place à l'Albanais Jemischdschi-Hasan.

L'armée, dans sa marche sur Raab, vit paraître le chan tatare Ghasi-Girai, avec quarante mille hommes [17 juillet 1594]. Les beglerbegs, l'aga des buluks, les muteferrikas et les tschauschs allèrent à sa rencontre pour le recevoir solennellement. Le grand vesir lui fit l'accueil le plus honorable et le combla de présents. Le siége de Raab dura vingt jours, pendant lesquels Hasan-Pascha, gouverneur d'Ofen, et Mohammed-Pascha, gouverneur de Rumili, échangèrent leurs postes. Le comte Hardek remit la place au grand vesir qui permit à la garnison de se retirer librement avec ses bagages. Toute l'artillerie, d'énormes approvisionnements en fourrages, tombèrent entre les mains du vainqueur. Osman-Pascha fut laissé à Raab comme sandschakbeg, avec deux mille soldats engagés pour trois ans, trois mille janitschares, mille armuriers et trois cents canons. Le grand vesir marcha sur Komorn. Papa s'était rendue au fils de Sokolli, Hasan-Pascha, et aux Tatares, sans coup férir. Komorn, par la force de ses murailles et la valeur de ses défenseurs, brava les efforts de Sinan, qui leva le siége aux approches de l'automne; le chan des Tatares ayant pris congé jusqu'au printemps prochain, le grand vesir assigna aux troupes européennes leurs quartiers d'hiver à Ofen, Stuhlweiszenburg et Belgrad; aux troupes asiatiques de Siwas, Diarbekr, Rakka, Alep et Damas, il permit de retourner vers leurs foyers. Riswan-Aga fut expédié à Constantinople avec la nouvelle du triomphe. A son retour, il rapporta une lettre de la main du sultan, des vêtements d'honneur, des sabres, des plumes

(1) Istuanfi, l. xxvii; Reusneri rer. memorab., p. 193, 203 et 209; Naima, p. 48; Feslike, fol. 11; Selaniki, p. 345; Petschewi, fol. 216; Bethlen, l. vii, p. 155.

(2) Istuanfi, l. xxviii, et Kercselich; d'après le même, Katona, l. xxvi, p. 749.

(3) Naima, p. 51; Petschewi. fol. 213, et Mouradjea d'Ohsson, Tableau de l'empire ottoman, l. iii, p. 364.

de héron pour les beglerbegs et le grand vesir. Quoique Sinan se trouvât à la tête d'une armée telle qu'on n'en avait point vue depuis Suleiman, et qu'il fût soutenu par le chan des Tatares, néanmoins il fut menacé sur ses flancs par les princes de Transylvanie, Moldavie et Valachie, qui, gémissant tous trois sous le joug ottoman, s'étaient efforcés de le secouer cette année, et entrèrent à cet effet en alliance offensive et défensive avec l'empereur contre les Turcs ; toutefois cela ne put se faire sans lutte, car dans les trois pays il y avait un parti prononcé pour les Turcs, et il fallut verser du sang pour l'abattre. Sigismond avait longtemps négocié, par ses envoyés Georges Ravazdi et Jean Boldogh (1), avec Sinan, qui employait de son côté le renégat Grégoire Veresmarti, maintenant le tschausch Mohammed (2), et le sandschakbeg de Lippa, le fameux Paul Markhazy (3). En présence de Sennyei, que lui avait envoyé Bathory, Sinan s'étendit sur les conquêtes de Tunis et de la Goulette, de l'Arabie et de la Perse, de l'Afrique et de la Géorgie, ajoutant que l'hiver prochain il irait abattre Vienne et Prague. (4) Enfin le tschausch Mustapha porta des lettres du sultan, du grand vesir et du pascha de Temeswar aux états et à Bathory; ce dernier répondit toujours par des protestations de fidélité envers le sultan (5), jusqu'à ce que, gagné par les envoyés de l'empereur et du pape, et surtout par le jésuite Alphonse, qui promit de la part de son maître l'ordre de la Toison d'or, il jura de rompre avec les Turcs, et rappela ses chargés d'affaires de Constantinople (6). Ceux-ci apportèrent une lettre du sultan, qui renvoyait le prince à Sinan et au pascha de Temeswar, en l'avertissant que le pascha avait ordre de ménager la Transylvanie (7). Après une longue lutte, le parti de l'empereur l'emporta sur celui du sultan, et cimenta son triomphe par le sang de quelques magnats dont on trancha la tête, et même du cousin de Bathory, Balthasar, dont les frères, le cardinal André et Étienne, s'enfuirent en Pologne (1). En Moldavie, le woivode Aaron, pressé par les Cosaques, qui investirent Jassy, effrayé surtout par la nomination d'un nouveau prince, du jeune Bogdan, protégé de Ferhad-Pascha, dans le harem duquel il avait été élevé, secoua le joug, et Mustapha-Pascha, ci-devant pascha de Meraasch, étant accouru avec quelques milliers d'hommes pour installer de force Bogdan, et voulant passer le Danube sur la glace, il l'anéantit (2). Des coups plus rapides et plus sanglants encore furent portés par le woiwode de Valachie, Michel, nommé à juste titre le Vaillant ; huit jours après qu'une alliance eut été jurée entre lui et les plénipotentiaires de Transylvanie et de Moldavie [5 novembre], il réunit tous ses créanciers turcs dans un chan, à Bukarest, pour s'entendre avec eux (3). Le compte fut bientôt réglé : ils furent massacrés au nombre de quatre mille. A Giurgewo, en se servant du prétexte d'accommoder avec le naib Alids-Chan des différends relatifs aux demandes du fisc, Aaron trouva moyen de faire égorger quatre mille moslims (4).

Dans l'hiver de cette année, la sainte bannière, l'un des objets les plus précieux de la conquête de l'Égypte, conservée jusqu'alors à Damas, fut apportée pour la première fois par les janitschares, de Syrie à Constantinople, et de là envoyé à l'armée d'Europe pour l'encourager (5). Les champions de l'islam, enflammés à cette vue, s'imaginèrent que le symbole sacré se déployait pour les conduire à la victoire ; néanmoins, l'aga des janitschares quitta le quartier d'hiver pour retourner à Constantinople, sous le prétexte que jamais ses prédecesseurs n'avaient passé l'hiver ailleurs qu'où était le sultan. La présence de la sainte bannière

(1) Bethlen, Hist. de Transylvanie, l. VII, t. III, p. 35.

(2) *Ibid.*, p. 45.

(3) *Ibid.*, p. 57 et 62.

(4) Bethlen, Hist. de Transylvanie, l. VII, t. III, p. 140.

(5) *Ibid.*, p. 140.

(6) *Ibid.*, p. 441.

(7) *Ibid.*, p. 444.

(1) Bethlen, Hist. de Transyl. p. 471 et 478; Spontoni, Hist. della Transylv., p. 15; Venezia, 1638.

(2) Naima p. 55; Spontini, p. 27, fait monter la perte à quinze mille hommes; Naima, suivant la méthode ordinaire des bulletins turcs, la porte à deux mille.

(3) Engel, Histoire de Valachie, p. 229, et Naima, p. 55; Selaniki, fol. 413.

(4) *Ibid.*

(5) Naima, p. 62; Aali, fol. 475; Selaniki, p. 423.

dans le camp, ne pouvait relever l'esprit militaire de son abattement, dont le départ de l'aga des janitschares était un triste symptôme. La démoralisation s'accrut encore par les bruits sur la maladie du sultan. Mais avant d'arriver à sa mort, il est nécessaire encore de dire quelques mots sur ce qui se passait dans la capitale et les provinces, tandis que se poursuivait la guerre de Hongrie. Dix ans auparavant, un employé influent du sérail en avait été éloigné parce qu'il abusait de son crédit moyennant de l'argent; maintenant un eunuque juif en fut chassé pour avoir osé tenir des propos inconvenants contre les sultanes. Parmi les gouverneurs accusés d'extorsions se signalèrent surtout celui de Diarbekr, frère de la directrice du harem, et celui de Schirwan, l'eunuque Hasan. Ce dernier, après être revenu à Constantinople comme vesir, fut déposé à cause des plaintes élevées contre lui par le pays qu'il avait administré; mais le procès n'ayant pu établir les faits articulés, il retourna dans son gouvernement; quant à l'autre, d'énormes présents et le crédit de sa sœur purent le sauver tant que son ennemi Sinan ne fut pas grand vesir. Sur la poursuite de Sinan, il fut enfermé dans la tour Noire du Bosphore, puis obtint comme une grâce de passer dans les Sept-Tours. Là, sa captivité fut partagée par des defterdars et les inspecteurs des cuisines et de la ville dont les comptes n'étaient pas clairs. Le trésor était en retard pour le payement des troupes. Le grand vesir Sinan demanda un emprunt de 5 millions d'aspres de la cassette du sultan, offrant sa propre fortune en garantie de la restitution. Le sultan envoya 1 million; cette somme était insuffisante : les janitschares, qui étaient en marche, présentèrent des requêtes dans lesquelles ils déclarèrent ne pas vouloir faire un pas de plus avant le payement de la solde arriérée. La nécessité était pressante; 600,000 ducats furent aussitôt expédiés à Belgrad. En même temps, des prières publiques furent ordonnées sur la place des Chevaux, derrière l'arsenal; les vesirs, les scheichs, les légistes, les présidents de chancellerie y assistèrent, d'après l'injonction du sultan. Des spectacles de magnificence furent étalés à l'occasion de l'arrivée d'un envoyé usbeg et du mariage du renégat anconitain Paggi (Chalil) avec la fille du sultan [décembre 1593]. Un mois après les fêtes des noces, le représentant du chan des Usbegs, Abdullah, offrit les dons de son maître : deux Korans, un exemplaire des cinq poëmes romantiques de Nisami, un schahname, des martres zibelines, de l'hermine, des peaux d'agneau du Chorasan ; en même temps il notifia la victoire que son prince avait remportée sur Hadschum-Chan, souverain du Chuaresm (1). Alors aussi furent déposés dans le divan les présents avec lesquels le gouverneur de Diarbekr, accusé de vol, espérait échapper au juste châtiment de ses crimes. Ils surpassaient en richesse tout ce que les gouverneurs avaient pu offrir sous Suleiman. Le kapudan-pascha Dschighalesade, de retour avec sa flotte, vint aussi déposer un tribu levé sur les vaisseaux enlevés à l'Espagne, à Florence, à Malte et à Raguse (2). Il était monté si haut en puissance et en faveur, que pour son frère, qui était venu de Naples le visiter, il osa demander la principauté de Moldavie, ou au moins le duché de Naxos (3). Appuyé sur le crédit de sa belle-mère, il porta même ses regards sur la première dignité de l'empire (4).

L'audience accordée à l'envoyé usbeg fut le dernier spectacle officiel et le dernier acte politique du règne de Murad; il mourut un an après [16 janvier 1595], non sans avoir pressenti sa fin prochaine, qui fut peut-être hâtée par une crainte superstitieuse. Son fidèle écuyer, Saatdschi-Hasan, qui, après avoir été investi du gouvernement de Diarbekr, était revenu depuis pour reprendre son ancien poste près de la personne de son maître, eut un songe dans lequel il jouait un rôle avec le sultan Suleiman, le scheich Ischtibi, le sultan Murad (5). Il remit la description de ce rêve à son maître qui, trois jours après, ayant été saisi de crampes d'estomac, vit dans ce fait un avant-coureur de sa mort. Il ordonna donc à l'écuyer d'immoler cinquante - deux brebis : quatre noires , huit tachetées et quarante blanches , ainsi que

(1) Selaniki, p 357.

(2) *Ibid.*, 356, 364, 374, 381, 388, 396, 410, 422; Summ. del. rel.; Venet., 16 gennaro 1594.

(3) Summ. del. rel.; Venet., 3 genn. 1593.

(4) 3 avril 1592, Summ. del. rel.; Venet., 25 agosto 1591; Summ. del. relat., Venet.

(5) Mouradjea d'Ohsson, Tableau de l'empire ottoman, t. 1, p. 399.

l'avait indiqué son aïeul Suleiman, dans le rêve d'Hasan, et se rendit dans le kœschk, bâti tout récemment par Sinan-Pascha, sur le bord de la mer, d'où l'on voyait les vaisseaux arriver des deux directions vers le port. Ordinairement il laissait la musique de sa chambre chanter et jouer ce qu'elle voulait; cette fois il indiqua, contre sa coutume, un hymne dont le début était lugubre (1). Bientôt s'avancèrent deux galères égyptiennes; leurs canons, en donnant le salut, firent fendre les croisées du kœschk, qui tombèrent en éclats. « Jadis, dit Murad, le canon de la flotte entière n'a pas causé le moindre dommage à ces fenêtres, et maintenant tout se brise au bruit de l'artillerie de ces galères. Je vois que c'en est fait de mon existence comme du kœschk. » Et des larmes inondèrent ses joues et sa barbe. Dans la nuit il expira (2). C'était un esprit faible, superstitieux, mais il ne se montra point souverain cruel et tyrannique. A l'exception de l'immolation de ses frères, accomplie suivant les prescriptions de la constitution dès l'avénement au trône, et de quelques esclaves jetées à la mer, comme suspectes de sortiléges, sa mémoire n'est chargée d'aucun meurtre : il ne fit exécuter ni vesirs ni gouverneurs; il aimait mieux les déposer et les enfermer, plutôt que de les livrer au bourreau, comme faisaient ses prédécesseurs. Aussi, durant son règne de vingt années, il changea onze fois de grand vesir et sept de mufti. Une telle inconstance était l'effet naturel de sa soumission à la domination des femmes. D'abord, et assez longtemps, il fut exclusivement dominé par une seule épouse, la Vénitienne Baffa. Lorsque sa mère et sa sœur mirent des esclaves dans son lit, afin de partager l'empire avec la Vénitienne, il se livra si complétement à son penchant pour la volupté, qu'à cinquante ans il avait eu cent deux enfants (3). Il était d'ailleurs adonné à la superstition, au mysticisme et à la poésie, et s'entourait d'interprètes de songes, d'astrologues, de scheichs et de poëtes. Il composa lui-même des ghaseles sous le nom de Muradi, et, seul de tous les sultans ottomans, il écrivit un ouvrage ascétique, *Le commencement des jeûnes*. Il a déjà été question des constructions faites sous son règne, lorsqu'il était encore prince : il avait bâti à Magnesia une mosquée et fondé une académie à laquelle il rattacha ensuite des cuisines des pauvres et un hôpital; il fit encore exécuter quelques autres travaux sur divers points de l'empire.

Murad favorisa les poëtes : son confident Schemsi, qui avait été dans l'intimité des trois sultans, faisait lui-même des vers qui, à la vérité, n'étaient pas des meilleurs. Son histoire rimée des sultans ottomans jusqu'à Murad, auquel elle est dédiée, n'a point de mérite comme œuvre poétique. On peut en dire autant du schehname de Lokman, qui, après le Persan Fethallah-Aarif, chantre des exploits de Suleiman, fut nommé schehnamedschi (auteur d'un livre royal), et reçut, en cette qualité, une assignation de 400,000 aspres annuelle (8,000 ducats), sans jamais produire autre chose en vingt années de charge qu'une mauvaise chronique rimée, et une description fort exagérée, mêlée de vers fort plats, de la personne des sultans ottomans, sous le titre de *Schamailname*. Le successeur de Lokman, comme schehnamedschi, fut le fils du juge Taaliki, sous le nom poétique de Medschdi, plus célèbre par son utile traduction des biographies des savants, dues à la plume de Taschkœprisade, que par ses propres poésies. Le plus grand poëte lyrique des Ottomans, Baki, auquel Suleiman lui-même avait rendu hommage, éclairait encore les littérateurs par ses préceptes et ses exemples. Emri et Aseri se signalèrent comme lyriques, et comme auteurs de mesnewis. Rifaati traita, comme tant d'autres, les sujets si chers aux romanciers de Jusuf et Suleicha, et de Leila et Medschnun. Hasan-Kinalisade a écrit la vie de six cents poëtes, parmi lesquels l'esprit de famille lui fait mettre douze Kinali ses parents. Kafsade a recueilli quelques productions de poëtes dont il ne fait point la biographie, et Nasmi a réuni, sous le titre de *Collection de pièces semblables*, trois mille ghaseles tirées de deux cent soixante-dix poëtes : c'est l'anthologie turque la plus précieuse. Mustapha-Dschenami, auteur d'un poëme intitulé *Jardin du paradis*, fit aussi un recueil de facéties sous le nom de *Monuments étranges*, dont la lecture plaisait beaucoup à Murad. L'époque de Murad marque sur-

(1) Naima, p. 58.
(2) *Ibid.*, t. I, p. 56; Feslike, fol. 23.
(3) Aali, Naima, Feslike.

tout le plus grand éclat de la calligraphie turque. Quant aux légistes, on a déjà nommé les muftis, l'astronome Takieddin et le médecin Gharaseddin. Bojalu-Mohammed-Pascha, trois fois nischandschi, et ensuite vesir, était poëte lui-même, et si grand ami des légistes, qu'il maria ses cinq filles à cinq des plus célèbres d'entre eux. Fasil-Efendi refusa la place de mufti pour se consacrer entièrement à l'étude. Le premier, il rapporta des ouvrages précieux de son voyage d'Égyte. Balisade, comme Abdulkadir et Molla-Husein, continuateur des biographies du Taschkœprisade, laissa aussi une histoire de l'Iemen. Dschenabi composa une excellente histoire universelle à peine connue en Europe.

Comme Murad était superstitieux sans cruauté, son règne n'est souillé que par un seul meurtre religieux, celui du scheich Hamsa, condamné à être lapidé dans l'hippodrome, comme hérétique, pour avoir professé hautement son opinion sur la supériorité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, mais qui fut égorgé en sortant du cachot, par crainte d'un soulèvement populaire (1). On a vu que les ambassadeurs européens combattirent avec succès le plan de quelques fanatiques de transformer en mosquées des églises chrétiennes, et particulièrement celle du Saint Sépulcre, à Jérusalem. Dans ce temps, on vit naître trois nouveaux ordres de derwischs : des dschelwetis, des uschakis et des schemsis. On a déjà vu comment le mufti sut grandir en dignité. Parmi les fonctions politiques, celles du reis-efendi, ou secrétaire d'État pour les affaires extérieures, acquièrent aussi plus d'importance. La place n'existant sous ce titre que depuis Suleiman, avant lui le président de la chancellerie était appelé emini-ahkam, c'est-à-dire intendant des ordres (1) :Suleiman le nomma reisulkuttab (chef des écrivains); sous les règnes de Suleiman et de Selim, les reis-efendis étaient subordonnés aux nischandschis, mais sous Murad, ils s'élevèrent presque au même rang que les secrétaires pour la signature du sultan, grâce au mérite de Feridun, d'Okdschisade et de Lam-Ali-Tschelebi. Si les généraux de Suleiman étendirent les frontières de l'empire, sa chancellerie d'État sut mieux régler et distribuer les gouvernements. L'empire en comprenait alors quarante, et quatre pays tributaires. Des quarante gouvernements, il y en avait huit en Europe : Hongrie, Temeswar, Bosnie, Semendra, Rumili, Kaffa, Candie et l'Archipel, d'où relevaient la Morée, Lépante, et même Nicomédie; quatre en Afrique : l'Égypte, Alger, Tunis, Tripoli; vingt-huit en Asie : Anatoli, Karamanie, Meraasch, Adana, Chypre, Alep, Ssaida, Damas et Tripoli de Syrie; sur la mer Noire : Siwas ou Rum, Trébisonde, Tschildir; vers la Perse : Gurdschistan (Géorgie), Daghistan (Caucase), Schirwan, Karsz, Wan, Erserum, Schehrsor, ou le Kurdistan proprement dit; en Mésopotamie : Baszra, Bagdad, Rakka, Moszul, Diarbekr; en Arabie : Dschidda, Ssanaa, Sebid et la Mecque; les quatre pays tributaires étaient la Transylvanie, la Moldavie, la Valachie et Raguse. Dans cette vaste étendue, l'Empire ottoman enveloppait alors en Europe toute la Grèce, l'Illyrie, la Mœsie, la Macédoine, la Pannonie, la Thrace, la Dacie, les royaumes de Pyrrhus, de Persée, de Rhescuporis et de Decebalus; les États des Triballes et des Bulgares; en Afrique, le royaume des Ptolémées avec le territoire de Carthage et la Numidie; en Asie, les royaumes de Mithridate, d'Antiochus, d'Attale, Prusias, Hérode, Tigranes; ceux des souverains obscurs de Cappadoce, Cilicie, Comagène; les territoires des Ibères et des Scythes; une portion de l'empire des Parthes. Sans compter les républiques grecques et la colonie tyrienne, il y avait vingt royaumes dans ces quarante gouvernements, depuis les Syrtes jusqu'au Caucase et aux contrées arrosées par l'Hydaspe.

(1) Rapport d'Ungnad de l'an 1575, aux archives impériales, et journal de Gerlach.

LIVRE XLI.

AVÉNEMENT DE MOHAMMED III. — EXÉCUTION DE SES FRÈRES. — DÉPOSITION DE SINAN ET SOULÈVEMENT DES SIPAHIS A CONSTANTINOPLE. — INTRIGUES D'IBRAHIM ET DE SINAN. — EXÉCUTION DE FERHAD. — CAMPAGNE DE VALACHIE ET DE HONGRIE. — CONQUÊTE DE GRAN. — DÉPOSITION DE SINAN QUI EST RAPPELÉ. — SA MORT. — LA SULTANE VALIDÉ ET SEADEDDIN. — CONQUÊTE D'ERLAU. — BATAILLE DE KERESZTES. — MESURES FUNESTES DU GRAND VESIR CICALA. — ENTRÉE DE MOHAMMED A CONSTANTINOPLE. — AMBASSADE PERSANE. — AMBASSADEURS EUROPÉENS. — LA KRIMÉE. — CAMPAGNE DE 1597. — DÉPOSITION DU GRAND VESIR IBRAHIM. — EXÉCUTION DE SON SUCCESSEUR HASAN-PASCHA. — PERTE DE RAAB. — SIÉGE DE GROSZWARDEIN ET D'OFEN. — DEFAITE D'HAFIS-PASCHA — EXÉCUTION DE SATURDSCHI. — CARACTÈRE D'IBRAHIM — PERTE DE PAPA ET DE KANISCHA. — RELATIONS PACIFIQUES AVEC DES PUISSANCES EUROPÉENNES. — LA VALIDÉ ET LES VESIRS. — SOULÈVEMENTS. — MEURTRE DE LA JUIVE KIRA. — MORT DE SEADEDDIN, DE BAKI, D'AALI.

Conformément à l'usage invariablement observé depuis Mohammed Ier, qui veut que la disparition d'un souverain et l'avénement de son successeur soient revélés en même temps au monde, la mort de Murad fut tenue secrète jusqu'à l'arrivée de Mohammed de Magnesia à Constantinople. Désormais un tel mystère ne fut plus nécessaire, parce que Mohammed III fut le dernier prince héréditaire qui attendit, dans le gouvernement d'une province loin de la capitale, son avénement au trône. A l'avenir, tous les sultans vont quitter les ombres de leur retraite forcée, pour jouir brusquement de l'éclat de la souveraineté, sans avoir d'abord respiré l'air libre dans une province, sans s'être essayés à régner par l'administration d'une contrée de l'empire. La mère de Mohammed, la Vénitienne Baffa, bientôt élevée en dignité à l'égal de la sultane Validé, avait tenu la mort de Murad secrète, même pour les vesirs, en sorte que le bostandschibaschi arriva quatre jours après son départ à Magnesia, avec la nouvelle annoncée par Baffa seule, et Mohammed, sans trop se hâter, ne parvint à Constantinople que huit jours après la réception de la lettre de sa mère [18 janvier 1595]. Aussitôt qu'il fut débarqué au kœschk de Bajesid, les canons du sérail et les crieurs sur les places annoncèrent la mort de Murad III et l'avénement de Mohammed III. Tous les dignitaires allèrent lui présenter leurs hommages. Les restes de Murad furent transportés solennellement au lieu de la sépulture de Selim, contre la selimije, et ensevelis avec la pompe accoutumée. La prière des morts, avec l'agrément du kaimakam Ferhad, allait être récitée par Seaded-din, lorsque le mufti Bostansade accourut et remplit cet acte en présence du sultan : il conserva un profond ressentiment contre Ferhad pour la faveur témoignée à Seadeddin. Des cent deux enfants de Murad, vingt sept filles et vingt fils lui avaient survécu. Suivant les lois de l'empire, les dix-neuf frères de Mohammed furent immolés aussitôt après les funérailles du père (1). Quatre de ces victimes dévouées avaient acquis un certain degré de développement, et avaient été élevées avec toutes sortes de soins par leur précepteur Newi, comme si le sort leur réservait le trône au lieu du lacet du bourreau (2). Afin que la lutte contre la mort et les malédictions prononcées par les

(1) Selaniki, p. 440; Petschewi, Hasanbegsade.
(2) Naima, p. 58.

victimes restassent couvertes par le mystère, l'exécution fut remise aux muets (1). De ces dix-neuf princes, celui qui donnait les plus brillantes espérances était Sultan-Mustapha, déjà versé dans les belles-lettres, qui, à la nouvelle de la mort de son père, exprima le pressentiment de sa fin dans un dystique élégiaque (2). Après que le fatal lacet eut terminé la vie des dix-neuf princes, dix-sept esclaves, enceintes des plus âgés, furent jetées à la mer. Les dix-neuf bières des princes, parées de turbans et de plumes de héron, suivies d'un cortége officiel, furent déposées à côté de Murad, descendu depuis vingt-quatre heures dans la tombe. Les vingt-sept filles, avec toutes les gouvernantes et les esclaves, avec Dschanfeda, les nains et les muets, toutes les créatures qui avaient dégradé le règne de Murad par leur influence, passèrent du nouveau sérail dans l'ancien. Le frère de la nourrice de Mohammed, venu avec lui de Magnesia, Lala-Mohammed, reçut la dignité de vesir; comme le chodscha du sultan Mohammed, Nevaiji, était mort, Seadeddin fut confirmé dans cette charge. Ibrahim, frère de Dschanfeda, dont l'influence lui avait valu la commutation de la peine de mort en une réclusion dans les Sept-Tours, fut exécuté le troisième jour après l'avénement. Cent trente-six bourses, chacune de 10,000 ducats, furent demandées au trésor pour la distribution des gratifications accoutumées en une telle circonstance; ce n'était là qu'une partie des sommes énormes qu'il fallut pour satisfaire l'armée, car 660,000 ducats furent répandus parmi les janitschares seulement.

Le 2 février 1595, le sultan se rendit en pompe solennelle à la mosquée. pour assister à la prière publique. Depuis deux ans, cette cérémonie avait été négligée, parce que les muets et les femmes, craignant que le sultan ne s'exposât à quelque insulte publique de la part des troupes, le détournaient d'y paraître (3). Deux jours après se firent les promotions accoutumées dans les emplois de la cour. Douze cents pages dans les sérails d'Andrinople et de Constantinople furent investis de fonctions rétribuées. Les kadiaskers et les defterdars furent changés. Le kapudan-pascha Cicala tomba en disgrâce, et sa place fut conférée à Chalil; l'aga des janitschares Hasan fut déposé; ensuite, des notifications d'avénement furent adressées à diverses puissances d'Asie et d'Europe, ainsi qu'aux gouverneurs de l'empire. Peu de temps avant la mort de Murad, était arrivé, de la part de Schah-Abbas, le chan de Kaswin, Kerim-Chan, pour s'informer de l'état du prince Haider, dont il avait amené la nourrice. Comme ce jeune prince, le jour de l'avénement, n'était pas venu baiser la main du nouveau sultan, cet honneur lui fut accordé cette fois, ainsi qu'au gouverneur da sa maison et à l'ambassadeur. Enfin, le 16 février, les sceaux de l'empire furent remis entre les mains de l'adversaire de Sinan, de Ferhad, qui reçut en même temps le commandement supérieur de l'armée, et l'ordre de marcher contre la Valachie. Sinan fut envoyé encore à Malghara, avec une retraite de 300,000 aspres. Son fils, le beglerbeg de Rumili, gouverneur d'Ofen, Mohammed, fut rappelé, et sa place donnée au fils de Sokolli. Hasan. Ferhad rassembla au divan les vesirs, le mufti, les kadiaskers, le nischandschi, les quatre defterdars, ainsi que les agas des janitschares et des buluks, afin de tenir conseil sur la question de savoir si la marche serait dirigée vers Ofen ou sur la Valachie : on adopta ce dernier parti. Deux jours après, comme Ferhad-Pascha se rendait à cheval du sérail chez lui, mille sipahioglans de Tebris, auxquels on avait promis des places de sipahis, et des martoloses de la Hongrie, qui n'avaient pas reçu, comme leurs frères, les présents accoutumés d'avénement au trône, se présentèrent au grand vesir, près du bain des chaszekhis, réclamant leur solde et des gratifications. « Allez aux frontières, répondit le grand vesir; là, vous serez payés. » Et comme ils poussaient d'horribles clameurs : « Ne savez-vous pas, leur dit-il, que ceux qui n'obéissent pas à leur chef sont des infidèles, et que leurs femmes sont stériles? » Ils allèrent trouver le mufti pour se plaindre, et demander un fetwa contre le grand vesir. « Frères, dit le mufti, quoi que le grand vesir ait pu vous dire, cela ne peut en rien vous nuire; vous n'êtes pas pour cela des infidèles,

(1) Selaniki, p. 440.
(2) Naima, p. 58.
(3) Selaniki, p. 248 et 251.

et vos femmes ne seront pas stériles : allez en paix (1). « Le mufti ne donne pas de fetwa sans argent », dirent les mutins avec ironie, et ils se rendirent parmi les buluks pour y porter l'esprit d'insurrection. Le lendemain, quarante-huit millions d'aspres, en or et en argent, furent tirés du trésor pour le payement de la solde et des gratifications des sipahis ; mais les sipahis ne voulurent pas toucher à cet argent, et demandèrent la tête de Ferhad, qui les avait traités d'infidèles, et avait osé dire que leurs femmes seraient stériles. Vainement les kadiaskers et le mufti tentèrent de les ramener à la raison ; le dernier fut injurié, les vesirs furent assaillis de pierres : alors l'aga des janitschares, Mohammed, perdit patience ; par son ordre les janitschares chargèrent les sipahis à coups de bâtons, et les bostandschis armés du sérail les dispersèrent, en sorte que les vesirs purent regagner paisiblement leurs maisons. Le lendemain 100,000 piastres furent distribuées parmi les janitschares ; dix de leurs agas furent revêtus de kaftans. Les vesirs Cicala et Siawusch, qui étaient soupçonnés d'avoir provoqué la mutinerie avec Sinan, furent exilés : le premier à Karahiszar, le second à Konia ; ensuite, le payement du quartier de solde se fit tranquillement.

Ce soulèvement, et les exploits de Michel en Valachie, sur les rives du Danube, pendant l'hiver, hâtèrent le départ du grand vesir, qui sortit, comme à l'ordinaire, par la porte d'Andrinople, mais sans grande pompe. Un mois après les massacres de Giurgewo et de Bukarest, le général en chef des troupes de Michel, le Hongrois Albert Kiraly, avait brûlé la ville de Flock, placée à égale distance de Rusdschuk et de Nicopolis ; le 1er janvier 1595, il attaqua le fort d'Ibrail, après avoir incendié le faubourg. Les tschauschs Mohammed et Mustapha stipulèrent pour les habitants la liberté de se retirer en laissant leurs biens ; néanmoins, les Valaques tombèrent sur eux à la sortie de la place, pillant et tuant ce qui leur tombait sous la main. « Traîtres, et votre promesse ! » s'écria Mohammed-Kara-Tschausch en s'adressant à Kiraly : celui-ci fit mettre à mort quelques Valaques pour garantir l'exécution de sa parole. Le 6 janvier, les Hongrois et les Valaques ravagèrent le canton de Silistra, et mirent le feu à cette ville. Mustapha, sandschakbeg de Silistra, les repoussa, et leur fit subir une perte de quatre mille hommes. Vers la fin d'avril, trois jours après le soulèvement des sipahis, le grand vesir sortit de Constantinople, et vint camper à Daud-Pascha. Le vesir Ibrahim resta en qualité de kaimakam avec l'aga des janitschares, pour garder la capitale. En apparence il secondait le grand vesir, mais dans le cœur il était dévoué à Sinan ; en conséquence, il entravait toutes les mesures pour l'augmentation des troupes, représentant au sultan que les soldats, indisposés contre Ferhad, ne combattraient jamais sous lui avec ardeur. Le mufti Bostansade, le kadiasker Baki, les vesirs Dscherrah-Mohammed, et Dschighalesade-Pascha, tenaient le même langage. A Andrinople, où l'on s'arrêta dix jours, quatre cents canonniers de vieilles troupes vinrent se joindre au camp ; ils avaient acheté une grande tente que les janitschares avaient marchandée : ce fut l'occasion d'une attaque de ces derniers contre les canonniers, qu'ils dispersèrent. Les canonniers se plaignirent inutilement au grand vesir : il leur fallut tous se retirer. A Andrinople aussi, des pays tributaires en révolte furent donnés pour la première fois comme des gouvernements, la Moldavie, au beglerbeg de Schirwan, Dschaafer-Pascha ; la Valachie, à Saturdschi-Mohammed-Pascha ; à ce dernier fut adjoint Mohammed-Beg de Jenischehr en qualité de defterdar. Au bout de sept semaines, le grand vesir était à Rusdschuk, où le beglerbeg de Rumili, Hasan, fit une entrée triomphale avec cinq cents prisonniers et quatre mille têtes, trophées de sa victoire sur Michel. Le grand vesir fit disposer un pont de bateaux qui touchait à Giurgewo. Cependant, Ibrahim et les autres amis de Sinan avaient si bien conduit leurs trames, que le grand chambellan Ahmed-Aga fut expédié, avec l'ordre de déposer et de faire exécuter Ferhad (1) [7 juillet]. Celui-ci, averti par des espions fidèles et actifs, deux jours avant l'arrivée d'Ahmed-Aga, déposa le sceau entre les mains

(1) Selaniki, p. 463 ; Feslike, fol. 25.

(1) Naima, p. 67 ; Feslike, fol. 27 ; Selaniki, p. 467.

du vesir Saturdschi-Mohammed, et, avec ses bagages et trois mille cavaliers déterminés, il prit la route de Constantinople. Il rencontra les troupes de Syrie, que Sinan, rappelé au grand vesirat pour la quatrième fois, avait lancées contre lui, avec ces paroles : « La tête à moi, à vous ses trésors. » Moyennant 30,000 ducats, il avait obtenu du mufti Bostansade un fetwa qui donnait satisfaction aux plaintes des soldats sur les insultes dont Ferhad s'était rendu coupable envers eux et leurs femmes (1). Pour échapper aux troupes syriennes, Ferhad leur abandonna ses bagages, qu'il vit piller d'une hauteur voisine, puis, se jetant dans les montagnes d'Ostranidscha, il gagna sa métairie de Litrof, dans le voisinage de Constantinople. En sacrifiant ses biens, par la médiation de la Validé, il racheta sa vie (2); et, faisant offrir par le juif allemand, le médecin Salomon Eschinasi, un poignard garni de pierreries, il obtint un chatti-schérif du sultan, qui lui assurait un séjour tranquille à sa métairie. Confiant dans cette garantie, il se mit à recevoir les visites de ses amis, lorsqu'un matin le bostanschibaschi tomba brusquement sur lui, et l'entraîna aux Sept-Tours; puis, sur la proposition du vesir Ibrahim, rédigée par la plume exercée du reis-efendi Okdschisade, un second chatti-schérif donna l'ordre de l'exécution : avec cette pièce, le maréchal de l'empire se rendit dans les Sept-Tours; Ferhad fut étranglé, et son cadavre déposé dans le caveau construit par lui, dans le voisinage du tombeau d'Ejub. Telle fut la récompense des services du grand écuyer de Murad III, qui, par le crédit de Baffa, avait obtenu le commandement supérieur en Perse, avait amené le prince Haider Mirsa à Constantinople, et deux fois s'était vu revêtu de la première dignité de l'empire. La sultane Validé avait encore essayé de sauver au moins la vie à son protégé; mais elle échoua. Cicala, ayant reçu ordre de se préparer à marcher vers la Hongrie, avait voulu acheter les chevaux de Ferhad; alors la Validé lui fit enjoindre de s'en abstenir, sous peine de la vie. Cicala montra au sultan l'ordre de sa mère, qui contredisait le sien, et hâta ainsi la fin du prisonnier (1).

Dix jours après l'exécution de Ferhad, Sinan, avec la bannière sainte, marcha de Constantinople contre la Valachie [17 août 1595], et se dirigea, par le défilé de Tschalikawak, vers le pont de Jerkoï ou Giurgewo. Dix galères chargées de munitions pour l'artillerie, étaient entrées de la mer Noire dans le Danube, pour remonter jusqu'à Rusdschuk. Lorsque le pont sur le Danube fut disposé, l'armée s'avança vers Bukarest; à quatre milles de ce lieu, dans le défilé de Kalugeran, couvert de bois, coupé de marécages, se montra l'armée valaque. Le grand vesir rangea les janitschares dans le bois de chênes, plaça dix canons sur une hauteur, et engagea l'attaque près du pont de Kalugeran, sur un terrain fangeux. Quatre paschas, Saturdschi-Mohammed, Haider, Husein et Mustapha, franchirent le pont, et se battirent depuis le matin jusqu'au soir : ils enlevèrent douze canons à l'ennemi; mais ensuite ils furent repoussés dans les marais, et Haider, Husein et Mustapha y périrent. Sinan lui-même allait étouffer dans ce terrain sans fond, quand il en fut retiré par un vaillant guerrier. Dans la nuit, une partie des provisions de poudre des janitschares sauta en l'air; on prit cette explosion pour l'effet d'une attaque nocturne de l'ennemi; le désordre se mit dans le camp, les Turcs prirent la fuite. Pendant ce temps, Michel s'était retiré sur Bukarest et Tergovischt, d'où il gagna la frontière de Transylvanie. Le grand vesir marcha sur Bukarest, dont il s'empara. Les églises furent transformées en mosquées. Dans le conseil de guerre, il fut résolu de fortifier Bukarest et Tergovischt par une citadelle. A Bukarest, le château du woiwode Alexandre fut choisi pour cette destination; dans l'espace de douze jours, il fut entouré des ouvrages nécessaires. Saturdschi-Mohammed-Pascha, gouverneur de Valachie, mille janitschares et mille kuloghlis furent laissés à Bukarest pour en former la garnison, et en un mois un rempart de bois ceignit Bukarest, ainsi que Tergovischt. Au bout de six semaines, Michel parut devant Tergovischt [5 octobre 1596], dont il s'empara après trois

(1) Naima, 67; Hasanbegsade, fol. 64; Selaniki, p. 523 et 524.

(2) Naima, p. 68; Petschewi, fol. 221; Selaniki, p. 499; Aali, fol. 476.

(1) Aali, fol. 477.

jours d'assaut; les deux mille cinq cents hommes de garnison tombèrent entre ses mains, avec Ali-Pascha et Kodschi-Beg; il les fit empaler et rôtir à petit feu; le château fut livré aux flammes (1). Sinan-Pascha se replia sur Bukarest, qu'il abandonna au bout de quinze jours, après avoir réduit en cendres la forteresse de bois; les canons furent chargés sur des voitures, et l'armée gagna Giurgewo dans le plus grand désordre. Là, une mesure financière et bien inopportune embarrassa le passage du fleuve. Comme dans les irruptions, durant l'été, un grand nombre de voitures, plusieurs centaines de prisonniers et des milliers de brebis avaient été enlevés sans que la taxe de ces esclaves (pendschik) et le droit sur les troupeaux eussent été payés, des inspecteurs et des scribes furent placés sur le pont, afin de lever les redevances légales du cinquième, à mesure que l'on se présentait. Tandis que se faisait cette malencontreuse opération, Michel vint tomber sur les troupes et sur le bétail; la mesure fiscale fut aussitôt révoquée; Sinan passa le pont dans la nuit. Le matin, l'artillerie et les bagages des akindschis se trouvaient amoncelés vers ce point. Michel fit briser le pont à coups de canon; ses boulets, tombant sur des masses d'akindschis, faisaient d'affreux ravages; pour ne pas laisser l'artillerie et les bagages entre les mains de l'ennemi, on les jeta dans le fleuve. Les Valaques taillèrent en pièces les troupes coupées du gros de l'armée; le Danube roula des eaux ensanglantées; pas un seul des akindschis restés sur la rive gauche ne put échapper: ce corps ne se releva jamais de cette effroyable défaite. Giurgewo, assiégée par Michel, fut emportée après trois jours d'assaut; la garnison y périt tout entière [27 octobre 1595]. Il ne fut pas donné suite à une lettre du chan des Tatares Ghasi-Girai, qui s'engageait à livrer le woiwode Michel et le transfuge Ridhwan, et demandait l'investiture de la Valachie pour un de ses begs (2).

Le jour où Sinan-Pascha marchait contre la Valachie, il y avait déjà une semaine que le général en chef de l'empereur en Hongrie, le prince Mansfeld, assiégeait Gran. Il avait sous ses ordres les plus nobles gentilshommes d'Allemagne, de Hongrie, de Bohème, d'Italie et de Belgique: le baron Adolphe de Schwarzenberg et Hermann de Roszwurm; Nicolas Palffy et François Nadasdy; Trczka et Kinsky; Jean de Médicis, Vincent Gonzaga et le duc de Mantoue; enfin le Néerlandais Haricourt, des comtes de Hochstatten. Le siége avait duré déjà depuis un mois, lorsque vingt mille Ottomans parurent pour se mesurer avec les chrétiens; leurs chefs les plus renommés étaient le beglerbeg d'Ofen, Ssofi-Sinan-Pascha, ceux de Temeswar, Michalidschlu-Ahmed-Pascha, de Szigeth, Terjaki-Hasan-Pascha; de Raab, Osman-Pascha, avec le beglerbeg d'Alep, Mahmud-Pascha, le Tscherkesse, sous le commandement supérieur de Mohammed-Pascha, fils du grand vesir Sinan, qui longtemps s'était tenu à Ofen, attendant que les forces réunies de l'ennemi se portassent de ce côté. Le combat s'engagea entre le Strazsaberg et le Georgenfeld. Osman-Pascha, repoussé du Straszaberg, succomba dans le voisinage de Depedelen, avec quatre mille Turcs (1). Le camp tout entier, où étaient quinze mille tentes, avec des objets précieux, trente-neuf couleuvrines et vingt drapeaux tombèrent entre les mains des vainqueurs. Le beglerbeg de Szigeth eut peine à sauver les grands canons de Warasdin, monuments de la conquête de Suleiman, en les faisant conduire à Ofen, sur des charriots attelés de bœufs. Kara-Ali-Beg, parent de Lala-Mohammed-Pascha, sortit de Gran pour s'entendre avec Sinan. Quinze cents Asabes, ayant avec eux le sandschak-beg de Boli, et Mohammed, beglerbeg d'Anatoli, se jetèrent dans la place. Kara-Ali-beg invita François Nadasdy et Nicolas Palffy à une conférence, et s'efforça de les déterminer à la retraite, tandis que ceux-ci lui parlèrent en vain de capitulation. Le siége se poursuivit. La ville basse ayant été conquise, le manque d'eau se fit sentir à ce point que l'on donnait plusieurs ducats pour en boire un verre. Lorsque Kara-Ali eut succombé, que le beg de Kopan, Abdullah, eut été pris, et que Mohammed, beglerbeg d'Anatoli, eut pressé

(1) Aali, fol. 479; Naima, p. 73; Balthasar Walther ne dit rien de ces cruautés de son héros Michel.

(2) Naima, p. 73; Selaniki, p. 335; Engel, Hist. de Moldavie, p. 241.

(1) Annales ferd., d'après le rapport officiel.

vainement le fils de Sinan-Pascha de le secourir, il négocia enfin avec Palffy et Nadasdy, qui reçurent la place en accordant la libre retraite aux Turcs, avec leurs femmes, leurs enfants et leurs bagages, qu'ils firent conduire sur trente bâtiments voguant jusqu'à Wissegrad [2 septembre]. Cinq cents hommes, mille autres personnes, femmes et enfants, blessés et malades, furent embarqués. Durant leur domination, les Turcs avaient respecté les antiquités de la ville, et même les statues, que les Allemands mutilèrent d'une manière déplorable aussitôt après leur entrée dans les murs. Le château fut souillé honteusement par les vainqueurs (1). Mohammed, beglerbeg d'Anatoli et commandant de Gran, avait refusé une entrevue avec les chefs chrétiens; le fils de Schemsi-Pascha, dernier descendant de la famille souveraine de Sulkadr, se rendit auprès d'eux. Les commandants impériaux le complimentèrent sur ses procédés, qui attestaient sa noble origine, tandis que le refus du beglerbeg d'Anatoli annonçait bien le Turc rude et grossier. L'historien Petschewi assistait aux conférences: Palffy lui raconta la défaite subie par Sinan dans les marais de la Valachie; et comme l'Ottoman ne paraissait pas entièrement y croire, Palffy protesta de son aversion pour le mensonge, pratiqué seulement par les Turcs, et dont ils étaient punis maintenant par la perte de Gran. La chute de Gran fut suivie de celle de Wissegrad, amenée par les dispositions habiles des Italiens Medici, Aldobrandini, Gonzaga, Ghislieri, ou peut-être par la trahison d'Osman-Aga, qui abjura aussi sa croyance, et troqua le turban pour le froc. A la nouvelle de la perte de Gran et de Wissegrad, le sandschakbeg Mohammed, autrefois chrétien sous le nom de Grégoire Borsy, mit le feu à la place de Waitzen. Palffy accourut pour éteindre les flammes et prendre possession de la ville et de la forteresse; sur la frontière croate, Klis fut pris par Lencowiz, puis perdu; Babocsa fut enlevée par Zriny et Erdœdy, Petrinia assiégée par l'eunuque Ahmed, Kostanizza par Sigismond d'Herberstein, commandant de la frontière croate. Les Hongrois firent une vaine tentative sur Szolnok, les Turcs sur Lippa.

A Constantinople, chaque jour apportait de nouvelles plaintes sur des défaites éprouvées, et de nouvelles instances, de la part des commandants turcs des frontières de Hongrie et de Valachie, pour obtenir des secours: Ibrail, Warna, Kilia, Isakdschi, Ismaïl, Silistra, Jerkoï, Rusdschuk, Bukarest, Akkerman, Dschankerman, Totarkan, avaient été saccagés; Gran, la conquête de Suleiman, était assiégé, emporté d'assaut. Le mufti présenta au sultan un poëme lugubre, composé par Alitschlebi, sur le triste état des frontières. Alors le sultan ordonna une prière publique sur la place des Chevaux, et le prédicateur d'Aja-Sofia, le scheich Mohijeddin, éveilla les sentiments religieux du peuple par les versets du Koran et les traditions du prophète (1). Huit jours après, il y eut un tremblement de terre à Constantinople et dans l'Asie Mineure, et le bruit se répandit que plusieurs villages avaient été détruits. Aussitôt que le grand vesir Sinan fut arrivé à Constantinople, il ressentit les effets de la disgrâce du sultan, qu'il s'était attirée par sa défaite en Valachie et par la perte de Gran; il lui fut enjoint de rendre le sceau de l'empire, et de se transporter au lieu habituel de son exil, Malghara. Le sceau fut confié au grand maître de la cour, Lala-Mohammed, fils d'un saime de Ssaruchan. Tschausch dans sa jeunesse, puis secrétaire des saintes fondations de la Mecque, il avait fait sa fortune par sa femme, nourrice de Mohammed, qui le porta successivement aux places de defterdar et de gouverneur de la cour du prince héréditaire; à l'avénement de Mohammed, il avait été nommé vesir, et maintenant on le revêtait de la première dignité de l'empire; il ne lui fallut que douze années pour s'élever des derniers rangs au plus haut; mais, trois jours après y être parvenu, il mourut, et ce coup fut regardé comme un signe du ciel, qui ordonnait de confier de nouveau le sceau à Sinan. Ce dernier, âgé alors de plus de quatre-vingts ans, redevint grand vesir pour la cinquième fois; mais alors il n'était plus d'accord avec le beau-frère du sultan, le vesir Ibrahim, qui précédemment l'avait servi contre Ferhad: dans les derniers

(1) Ephemerides expeditionis adversus Turcas A. 1574 de la bibliothèque impériale, n° 758, fol. 19.

(1) Selaniki, p. 506.

changements, Ibrahim avait espéré ce poste pour lui-même, et il s'exprimait hautement sur l'incapacité à laquelle Sinan était réduit par son grand âge. Sinan lui-même ne dissimulait sa haine contre Ibrahim ni dans le divan, ni en présence du sultan lui-même. Ainsi, dans le divan, il apostrophait son adversaire : « Comme kaimakam, vous avez envoyé partout des chefs inhabiles, et vous avez causé les désastres de la guerre ; » et, devant le sultan, il s'écriait : « On prétend que je suis vieux et cassé ; si Ibrahim tient ce propos, qu'il sorte avec moi dans la cour ; nous lutterons, et nous romprons des lances ensemble ; » et, en parlant ainsi, il saisissait Ibrahim à la ceinture, et l'entraînait hors de la salle (1). Sinan eut assez de courage et d'énergie pour inspirer au sultan la résolution d'entrer lui-même en campagne, et de suivre l'exemple de Suleiman. Mohammed était encore poussé à ce parti par les murmures des janitschares, qui déclarèrent ne pas vouloir marcher tant que le sultan ne se mettrait pas à leur tête ; par Seadeddin, qui, d'accord avec le grand vesir, voyait le salut de l'armée attaché à l'apparition du sultan sur les champs de bataille ; par de nombreuses requêtes arrivant de la frontière, exprimant un pareil vœu ; enfin, par les prédications du scheich d'Aja-Sofia (2). La résolution du sultan d'entrer en campagne au printemps prochain fut annoncée, et l'on fit les préparatifs de guerre les plus actifs. Le vesir Dscherrah-Mohammed-Pascha fut envoyé à Belgrad, avec 150,000 ducats pour se procurer des vivres ; on tira en tout du trésor 620,000 ducats. Le second defterdar et le beglerbeg de Karamanie furent chargés du soin des ponts et des vaisseaux, le nischandschi Hamsa-Pascha, de l'inspection des munitions, le grand écuyer dut procurer des chevaux et des mulets.

L'hiver se passa en préparatifs ; mais au commencement du printemps, au moment où il espérait se couronner de nouveaux lauriers, Sinan mourut tout à coup un mercredi, jour néfaste aux yeux des moslims [3 avril 1596]. Ce féroce Albanais était l'ennemi barbare des chrétiens et de toute civilisation; aussi était-il détesté de tous les savants et des poëtes, envers lesquels il se montrait particulièrement rude et grossier. L'historien Aali, qui avait à se plaindre du dédain de Sinan pour ses œuvres, et de la préférence accordée sur lui par ce vesir à des ignorants pour des emplois, a recueilli dans son histoire quelques épigrammes de poëtes contre Sinan, au sujet du tombeau de ce vesir près de la porte de Parmakkapu. Les immenses richesses laissées par Sinan attestent son esprit de rapine ; les objets précieux qui faisaient partie de sa succession sont des témoignages du luxe de cette époque ; il y avait 600,000 ducats en or, et 2 millions 900,000 aspres en argent ; plus vingt cassettes pleines de chrysolithes, quinze chapelets de perles, trente roses en diamants, vingt miskales de poudre d'or, vingt aiguières, un jeu d'échecs, sept tapis de table en cuir tout garnis de diamants, seize écrans, seize selles, trente-quatre étriers, trente-deux boucliers enrichis de pierreries, cent quarante casques, cent vingt ceintures, seize bracelets étincelants de pierres fines, de la vaisselle plate, six cents fourrures de zibeline, six cents de lynx, trente pelisses de renard noir, mille soixante-quinze pièces d'étoffes d'or et de soie, neuf cents pelisses de petit-gris, soixante-un boisseaux de perles, deux colliers de diamants, deux housses enrichies de pierreries, trente selles brodées de perles. Ce sont là des détails curieux, et l'on pourra bien adopter ces chiffres et ces descriptions en se rappelant les trésors de Rustem. Malheureusement nous allons bientôt perdre le guide qui nous a dirigés dans notre route : Aali, l'un des historiens ottomans les plus éclairés et les plus dignes de foi, va prendre congé de nous; il termine son ouvrage à la mort de Sinan et à la nomination de son successeur Ibrahim, beau-frère du sultan.

Dans cette année, les capitulations avec Venise furent renouvelées par l'ambassadeur Donato, qui en même temps apporta les félicitations de la république en réponse à la notification de l'avénement au trône. Schah-Abbas avait aussi adressé par son ambassadeur Sulfikar des félicitations, et en même temps la nouvelle de ses victoires dans le Chorasan sur Mumin-Chan, prince des Usbegs. Le sultan Mohammed de son côté fit parvenir au schah un brillant rapport sur la conquête d'Erlau. L'envoyé de Perse et

(1) Naima, p. 74.
(2) Selaniki, p. 526 ; Mouradjea d'Ohsson, t. II, p. 372.

un représentant du czar, venus tous deux pour complimenter le sultan, et qui devaient ensuite se rendre en Géorgie afin de ménager la paix entre les princes de ce pays, Simon Lewend et Alexandre, furent retenus à Constantinople, parce que l'on craignait une alliance entre la Russie et la Géorgie contre la Turquie. Un ambassadeur du Dadian ou souverain de la Colchide avait amené dix-sept jeunes garçons tscherkesses et des faucons en présents. L'envoyé d'Angleterre répandit le bruit qu'il était chargé par sa reine d'unir les Turcs et les Polonais contre les woiwodes de Moldavie et de Transylvanie. Malgré tous les changements de grands vesirs, l'âme du gouvernement était toujours la Vénitienne Baffa, qui maintenant dominait son fils sous le nom de sultane-mère (Validé), et qui, tremblant pour la duré de son pouvoir, voyait avec répugnance le projet de Mohammed de se rendre à une expédition où elle ne pouvait l'accompagner. Résolue à tout tenter pour empêcher un éloignement qui pouvait affaiblir son influence, elle rompit tous les liens qui pouvaient l'attacher à la foi de ses pères, et proposa un massacre général des chrétiens. Les complots de cette sultane se trouvèrent d'abord servis par la nouvelle que les Espagnols avaient saccagé Patras; néanmoins toute cette hostilité aboutit à un ferman qui expulsait tous les Grecs non mariés, sous trois jours, de Constantinople. Au reste, le sultan prit aussi des mesures sévères pour l'observation rigoureuse des lois de la religion, et il fit noyer quelques femmes qui avaient rompu le jeûne (1).

Le grand vesir Ibrahim fut nommé serasker de l'armée de Hongrie; Seadeddin, désigné pour accompagner le sultan dans cette campagne, fut dès lors appelé dans tous les conseils où il s'agissait des affaires de la guerre; comme il avait été mêlé jusque-là à toutes les négociations avec les puissances européennes. Lorsque, trois jours après la nomination d'Ibrahim, il se rendit avec son fils chez ce grand vesir pour le complimenter, il y rencontra le mufti Bostansade, et là furent présentés des rapports de Valachie, d'après lesquels le woiwode Michel demandait à être reçu en grâce comme vassal du sultan. Seadeddin lut ces correspondances à la place du reis-efendi, et une vive discussion s'éleva entre le mufti et le chodscha. Celui-ci était d'avis que l'on pardonnât à Michel, s'il donnait ses fils en otage, et Bostansade se prononçait contre un tel parti, déclarant qu'après ce qui s'était passé, il ne pouvait être question de traiter avec Michel. Comme le mufti se leva aussitôt et sortit, Seadeddin se sentit blessé; mais il se remit, et, profitant de l'avantage que lui donnait la retraite de son adversaire, il inspira au reis-efendi une réponse à Michel et aux bojards, dans le sens favorable qui lui convenait (1). Seadeddin sut maintenir ainsi son autorité pendant la marche de l'armée, qui partit de Constantinople le 21 juin 1596. Tous les matins Seadeddin se rendait avant les vesirs chez le sultan et arrêtait avec lui les ordres du jour selon ses idées. A Andrinople, il obtint pour son fils Esaad, âgé de vingt-six ans, la place de juge de Constantinople. Mais en cette circonstance, son crédit, élevé au plus haut degré, vint échouer contre le pouvoir de la sultane Validé qui, protégeant le juge en fonctions, Abdul-Halim, le maintint dans son poste: en sorte qu'Esaad fut renvoyé par le kaimakam, l'eunuque Hasan-Pascha. Le grand vesir Ibrahim, protecteur de Seadeddin, se plaignit en vain de l'affront fait au chodscha du sultan; un ordre impérial déclara que ce qui avait été fait par la volonté de la sultane Validé devait être maintenu, et qu'une compensation pouvait être donnée à Seadeddin. Le grand vesir conféra donc à Esaad le rang bien supérieur de grand juge. Lorsque l'armée fut parvenue à Batotschina, Mohammed, fils de Sinan, décédé grand vesir, vint baiser la main du sultan; néanmoins à Belgrad il fut emprisonné ainsi que le defterdar Ali-Tschausch-Gedschdihan, auquel était attribuée la perte de Gran, et tous leurs biens furent confisqués. Ali, après avoir été condamné à mort, fut gracié, et reprit même ses fonctions de defterdar auprès de l'armée, qu'il accompagna en cette qualité; le fils de Sinan fut réintégré aussi dans sa dignité de vesir; mais comme il ne possédait plus rien, il lui fallut rester en garnison à Belgrad. Un conseil de guerre décida le siége d'Erlau. Entre

(1) Sagredo, p. 498.

(1) Naima, p. 75.

Titel et Peterwardein fut établi un pont de bateaux sur le Danube, et cinq jours après le passage du fleuve, l'armée campa dans la plaine de Szegedin. Là parut le beglerbeg de Rumili, Hasan, fils de Sokolli, avec un cortége tout brillant d'or et d'acier; on apprit en même temps que Hatwan, pressé par l'ennemi, avait besoin du plus prompt secours. Le vesir Dschighalisade dut se porter rapidement sur ce point; mais il marcha si lentement, qu'avant son arrivée Hatwan avait été emporté, et la garnison entière passée au fil de l'épée. Néanmoins le sultan ne laissa pas surprendre le moindre signe de défaveur contre Cicala, tandis que le defterdar Ibrahim-Pascha se vit enlever sa place, qui fut donnée à Gedschdihan, parce que les janitschares avaient murmuré à l'occasion de la paye du premier quartier de l'année [11 septemb. 1596]. Les janitschares reçurent le présent de guerre accoutumé. Hasan-Sokolli fit embarquer l'artillerie de siége de Szegedin sur la Theisz pour Szolnok; de là elle fut conduite jusqu'à Erlau sur des traîneaux. Enfin, le 21 septembre l'armée campa devant Erlau.

Les sommations adressées à la garnison étant demeurées sans résultat, le sultan ordonna d'ouvrir le feu contre la place. Au bout de sept jours, les troupes se retirèrent de la ville tout en feu dans la citadelle. Malgré les exhortations et la vaillance de Guillaume de Trezka, la mutinerie des Wallons força les chefs à capituler (1). Ils furent envoyés comme otages dans le camp, où on leur assigna la tente du gouverneur de Karamanie pour demeure. Au mépris du serment prêté par le sabre et le cheval, les quatre mille cinq cents hommes de garnison, qui devaient se retirer librement, furent attaqués par les janitschares et tous taillés en pièces, en représailles du massacre d'Hatwan, et d'horribles cruautés furent exercées sur eux. A Hatwan, les Wallons avaient écorché les Turcs, les avaient coupés en morceaux; ici, les Turcs enlevèrent la peau aux Wallons, les mutilèrent, leur arrachèrent les membres. De dix chefs qui avaient échappé au massacre en se tenant dans la tente du gouverneur de Karamanie, deux se déshonorèrent en embrassant l'islam; deux autres, Cogorani et Betsenyei, se rachetèrent presque aussitôt; Bartzy et Kinsky s'enfuirent plus tard de la tour de Neboisse, à Belgrad; Trezka et Thurm eurent le même bonheur. Paul Nyary, le commandant de la place, fut remis à l'aga des janitschares. Le beglerbeg d'Anatoli, Mohammed, eut le commandement d'Erlau; l'aga des janitschares, Weli, devint gouverneur de Rumili, et sa place passa au grand écuyer Hasan-Tirnakdschi. L'aga des muets alla porter à Constantinople la fameuse kaszide, dans laquelle Seadeddin s'étendait pompeusement sur la conquête d'Erlau. Dix jours après la reddition de cette ville, dans la plaine de Keresztes, où la Cincia se répand dans les marais avant de se réunir à la Theysz, durant trois jours consécutifs, se livrèrent trois batailles remarquables entre l'armée ottomane et les troupes réunies de l'archiduc Maximilien et de Sigismond, prince de Transylvanie, venues trop tard au secours d'Erlau. Le premier jour [23 octobre 1596], Schaafer-Pascha l'eunuque, après avoir résisté avec un courage de lion aux forces supérieures de l'ennemi, fut battu, et perdit mille janitschares, cent sipahis et quarante-trois canons : ce revers fit déposer le beglerbeg de Rumili, dont la place fut donnée au vesir Hasan-Sokolli. Le sultan, disposé à la retraite, tint un conseil de guerre, dans lequel Seadeddin soutint victorieusement la nécessité de rester, et d'attaquer l'ennemi dans la plaine : « Il serait inoui, s'écria-t-il, qu'un padischah des Ottomans eût tourné sans motif le dos à l'ennemi. » Quelques avis se prononçaient pour que les opérations fussent confiées à Hasan-Sokolli. « Ce ne sont point là des œuvres que des paschas puissent accomplir, répondit Seadeddin, la situation réclame la présence du padischah lui-même. » Aussitôt une lettre fut expédiée par le reis-efendi au frère du chan tatare Feth-Girai, pour lui ordonner de saisir des prisonniers et de les amener. Seadeddin écrivit ce billet au pascha Mohammed, commandant d'Erlau : « Quoique les troupes d'Anatoli aient été affectées à la garnison d'Erlau, la nécessité exige qu'elles se présentent en rase campagne pour former l'aile droite de l'armée. » En conséquence les crieurs annoncèrent une sainte lutte, et le lendemain, Mohammed-Pascha sortit d'Erlau avec le sultan. Le même jour, après midi, le

(1) Istuanfi, l. xxx, p. 696.

grand vesir reçut ce billet de la main du sultan : « Mon lala, qu'en adviendrait-il, si je te laissais ici en qualité de serdar, et que je regagnasse Constantinople ? » Tandis que le grand vesir, effrayé de cette idée, dictait au reis-efendi quelques lignes pour la combattre, ils furent mandés tous deux devant leur maître (1). Ibrahim s'entretint un instant dans l'avant-tente avec Ghasnefer, gouverneur de la cour, chef des eunuques blancs. En même temps entrèrent soixante-trois prisonniers, chargés de fers, envoyés par le kalgha sultan Feth-Girai ; lorsqu'on eut tiré d'eux les renseignements sur la force des armées réunies des impériaux et des Transylvaniens, ils furent tous massacrés (2).

Le 24 octobre, Hasan-Sokolli, Sinan, fils de l'ancien grand vesir Ferhad, et le kiaja du grand vesir, combattirent contre Schwarzenberg et Teuffenbach, pour forcer le passage des marais ; de part et d'autre périrent quelques centaines d'hommes, parmi lesquels de vaillants capitaines, tels que Ditmar de Kœnisberg, et Fronsberger le Bavarois. Enfin, le troisième jour, les deux armées se trouvèrent déployées en face l'une de l'autre. Au centre de l'armée ottomane, près de l'étendard sacré, était le sultan, ayant derrière lui les six escadrons de ses gardes du corps à cheval ; à sa droite, les vesirs ; à sa gauche, les grands juges de l'armée, avec Seadeddin, homme d'action autant que juge conseiller ; les bagages, sous l'inspection des muteferrikas, protégeaient les derrières ; les canons, liés ensemble avec des chaînes, comme de coutume, couvraient le front par une ligne formidable. Quatre beglerbegs étaient à une aile, ceux d'Anatoli, de Karamanie, d'Alep et Meraasch ; deux à l'autre, ceux de Rumili et de Temeswar ; l'avant-garde était menée par le beglerbeg de Diarbekr, sous les ordres du vesir Cicala. Une église près du gué du marais fut occupée par des janitschares, et garnie de canons. Les Hongrois et les Allemands attaquèrent sur ce point, mais assez tard dans l'après midi, et mirent en désordre la partie de l'armée où se trouvait le sultan lui-même. A l'approche du danger, Mohammed se retira sur les derrières, dans la tente du commandant des muteferrikas, Junis. La bataille était gagnée par les Hongrois et les Allemands, cent neuf canons restaient entre leurs mains, et la journée était finie, si l'ordre de Maximilien, de ne pas piller, eût été suivi ; mais, sans écouter les injonctions de l'archiduc, les chrétiens tombèrent sur les tentes du sultan, où les pages, les cuisiniers, les fendeurs de bois, les conducteurs de chameaux, palefreniers, etc., à défaut d'autres armes, saisirent des bâtons, des fourches, des haches, des couteaux, des broches, des pieux, pour repousser les assaillants. A cette heure suprême, le chodscha Seadeddin dit au sultan : « La fermeté ramène la victoire, et le bonheur succède aux mauvais coups du sort. » Mohammed s'était couvert du manteau du prophète, la plus sainte relique du trésor du sultan, et il se tint inébranlable près du saint étendard. L'action fut décidée par Cicala, qui sortit d'une embuscade avec la cavalerie de l'avant-garde, au moment où les Hongrois et les Allemands plantaient la bannière de la croix, et dansaient en triomphe autour de ce riche butin. En moins d'une demi-heure il eut poussé dans les marais et anéanti vingt mille cavaliers, qui avaient assailli la droite du camp : une terreur panique saisit l'armée chrétienne ; la fuite devint générale, et plus de cinquante mille hommes périrent dans les marais ou sous le sabre des Tatares, qui poursuivirent les fuyards. 10,000 ducats en or, quatre-vingt-dix-sept canons superbes, furent la proie des vainqueurs. Cette victoire éclatante, que les historiens ottomans osent mettre à côté de celles de Mohacs et de Tschaldiran, fut due surtout au savant Seadeddin, dont le courage et l'éloquence soutinrent le sultan sur le champ de bataille ; après lui, le mérite principal revint au vesir Cicala, qui, le soir même, en récompense de ses services, grâce à l'appui de ses amis Seadeddin et Ghasnefer, à son entrée dans la tente du sultan, fut salué par son maître du titre de grand vesir. Pendant ce temps, Ibrahim ordonnait des mouvements pour la poursuite des fuyards ; le lendemain encore, il s'occupait à remplir les devoirs de sa haute dignité, car le sceau ne lui avait pas encore été redemandé. Seadeddin ne put s'empêcher d'en témoigner son étonnement à Ghasnefer, qui pensait comme lui sur ce sujet ; mais aucun d'eux n'osait exposer son opi-

(1) Naima, Hasanbegsade, fol. 73.
(2) *Ibid.*

tion au sultan, dont ils connaissaient la prédilection pour Ibrahim. Alors l'écuyer Ahmed-Aga, qui était présent, offrit de saisir la première occasion pour en parler : « Eh bien ! à l'occasion, dit Ghasnefer, demande quel cheval le sultan veut monter aujourd'hui pour visiter le camp, notre conquête. » L'écuyer, qui était un Turc d'une rude franchise, ne craignit pas de répéter devant Mohammed les paroles de Ghasnefer ; après un instant de réflexion, le sultan dit : « Que le grand chambellan prenne le sceau et le porte à Sinan (Cicala). » Le grand chambellan joignit le grand vesir comme il revenait au camp, lui transmit l'ordre du sultan, l'accompagna dans sa tente, et reçut de lui le symbole de la première dignité, qu'il alla porter à Sinan (1).

Cicala signala sa courte administration par des mesures insensées, violentes, funestes. Pendant les trois premiers jours de sa nomination, il passa l'armée en revue. Trente mille hommes de feudataires et de mercenaires n'ayant pas répondu à l'appel, il leur enleva leur solde, les flétrit du nom de fuyards, et les poursuivit comme tels dans tout l'empire, les frappant d'amendes, ou leur appliquant la peine de mort. A plusieurs persnnages il fit trancher la tête aussitôt, entre autres à l'aga des muteferrikas, sous la tente duquel s'était rendu le sultan durant le combat. D'autres, tels que le muteferrika Dschahli, et le pascha d'Alep Sohrab, il les déshonora comme des lâches devant toute l'armée, les faisant conduire par le camp revêtus d'habits de vieilles femmes. Il pensait ainsi relever la discipline militaire, mais le résultat fut bien opposé à ce qu'il attendait. Les hommes poursuivis de tous côtés sous le nom de lâches s'enfuirent en Asie, et se rassemblèrent ensuite dans une pensée de révolte. Les firaris ou fuyards de Keresztes devinrent les dschelalis ou rebelles de l'Asie Mineure, et ceux qui avaient fui en Hongrie devant les infidèles résistèrent vigourement à leurs frères musulmans en d'autres contrées. Un autre parti, non moins déplorable fut la déposition du chan de Krimée, Ghasi-Giraï, parce qu'au lieu de paraître en personne à Erlau, il s'était contenté d'envoyer son frère le kalgha Feth-Giraï, sans lui donner le nombre de Tatares qu'on aurait désiré. A la place de Feth-Giraï fut nommé le ci-devant Nureddin-Bacht-Giraï, fils d'Aadil-Giraï, dont la dignité de nureddin passa à son frère Selamet-Giraï : cette nomination eut pour conséquence immédiate la révolte de la Krimée (1). A peine le grand vesirat de Cicala dura-t-il un mois. Lorsqu'à son retour vers sa capitale Mohammed fut arrivé à Chirmenli, Suleiman-Aga, muet dévoué de la sultane Validé, s'approcha de sa voiture et lui remit une lettre, dans laquelle les compliments sur sa victoire de Keresztes étaient suivis de la désapprobation du choix de Sinan. Aussitôt que le sultan eut mis pied à terre, le tschauschbaschi Kitabdschi-Omer reçut ordre de retirer le sceau à Cicala, et de le rendre au ci-devant grand vesir Ibrahim. Le grand écuyer Ahmed, dont le zèle officieux avait servi les ennemis d'Ibrahim, fut déposé ; Cicala fut banni à Akschehr, dans l'Asie Mineure. Hasan, fils de Sokolli, laissé à Belgrad comme gouverneur, pour avoir assisté à la déposition d'Ibrahim, dut abandonner sa place au saturdschi Mohammed, et l'âme de toute la campagne, le chodscha Seaded-din lui-même, reçut ordre d'aller vivre dans la retraite, et de ne se mêler à l'avenir ni des affaires politiques, ni même des rapports du corps des ulemas. La place du nischandschi Lam-Ali-Tschelebi, qui avait mêlé dans le bulletin de la victoire d'Erlau des éloges exagérés de Cicala, fut conférée au reis-efendi Musa, et les fonctions de celui-ci passèrent à Okdschisade, déjà connu par l'élégance de son style. Afin que l'humiliation du chodscha fût plus grande encore, son fils Mohammed fut dépouillé de sa place de grand juge d'Anatoli, dont on investit son ennemi déclaré Kuschjahja jusqu'alors juge de la Mecque. Kuschjahja, grand juge de Rumili, Damad-Efendi, et le grand poëte Baki, réunirent tous leurs leurs efforts pour expulser leur adversaire Seadeddin même de la capitale. Dans ce but, ils firent parvenir au sultan une représentation rédigée par Okdschisade, à laquelle le grand vesir joignit un billet écrit dans le même sens, pour la Validé et les agas du harem. Ceux-ci représentèrent au sultan qu'il ne pouvait s'exposer au ressentiment d'un vieillard aussi

(1) Petschewi, 235 ; Hasanbegsade, fol. 77 ; Feslike, p. 50 ; Naima, p. 89.

(1) Naima, p. 9 ; les Sept planètes errantes.

savant et d'un mérite aussi éminent que Seadeddin ; ainsi l'on s'en tint à la première décision, d'après laquelle Seadeddin devait vivre dans le repos, et ne pas s'immiscer dans les affaires des ulemas, qui restèrent exclusivement sous la direction commune du grand vesir et du mufti.

Mohammed trouva dans le palais du faubourg de Daud-Pascha la Validé, qui l'attendait avec les sultanes du harem. Le lendemain, il fit son entrée triomphale dans la capitale. Toutes les rues étaient tendues de riches étoffes ; de tous côtés s'élevaient des nuages d'encens ; les administrateurs des grandes mosquées firent immoler des bœufs et des brebis. Les imams, les scheichs, les muesins et les derwischs poussaient des cris d'enthousiasme répétés par la foule. Dans le voisinage de la mosquée du conquérant se tenait l'ambassadeur persan, le chan d'Erdebil, Sulfikar, avec sa suite. Arrivé quinze jours auparavant avec mille personnes, pour offrir les félicitations de son maître et annoncer sa victoire sur les Usbegs, il avait été reçu avec la plus grande pompe. Dans l'audience qu'il obtint du grand vesir, bientôt après le retour du sultan, Ibrahim lui demanda si Schah-Abbas était comme son ancêtre, Schah-Tahmasip, un souverain lettré. Et sur la réponse affirmative de l'ambassadeur, le vesir voulut savoir à quelle étude le schah se livrait de préférence : « A celle du droit, dit Sulfikar. — Mufti, reprit Ibrahim, la justice est la base des empires » (1). Les gens de la suite de l'ambassadeur persan se recommandaient presque tous par une haute culture intellectuelle; ses gardes du corps n'étaient pas étrangers aux arts et aux sciences, mais lui-même était un vrai Turkman de la tribu karamanlu. Quand, introduit auprès du sultan, après la présentation de ses lettres de créance, il prononça son compliment, auquel Mohammed répondit simplement « c'est bien, c'est bien ! » le prince persan Haider étant mort depuis un an, à la communication relative au triomphe du schah sur les Usbegs, le sultan opposa la conquête d'Erlau et la bataille de Keresztes.

Le sultan de Fes envoya aussi une ambassade extraordinaire présenter ses félicitations sur l'avénement au trône, et offrir des harnais d'or et des bijoux. Le baile vénitien Capello, successeur de Veniero, présenta également des objets précieux et des félicitations sur les triomphes de la dernière campagne : la république avait toujours à rendre grâce à la protection de la sultane-mère. L'envoyé d'Angleterre Barton avait assisté à toute la campagne, sans s'éloigner de la personne du sultan (1). L'ambassadeur français, qui, d'après le témoignage de l'historien Selaniki, parlait si bien turc, écrivait si facilement dans cette langue, qu'il n'avait pas besoin d'interprète, offrit aussi des présents et des compliments, et proposa des vaisseaux de la part de son maître, si le sultan voulait équiper une flotte pour soutenir les Maures opprimés par les Espagnols (2) [décembre 1596]. Le scherif de la Mecque envoya, comme présent d'avénement au trône la couverture de la Kaaba et du tombeau du prophète. Les vesirs et les ulemas allèrent au devant du chameau porteur de cet objet sacré, et l'escortèrent depuis la mosquée d'Ejub jusque dans le palais, où le grand vesir les reçut. L'enthousiasme des émirs et derwischs agit si puissamment sur les spectateurs, que des chrétiens et des juifs levèrent le doigt en l'air pour se déclarer moslims. L'envoi de ces reliques avait bien pu être déterminé par Mohammed-Pascha, scherif, maintenant gouverneur d'Égypte, qui, dans son ardeur pour les usages antiques, voulut rétablir la solde des troupes sur l'ancien pied ; mais il éprouva une résistance énergique, qui éclata bientôt en révolte, et faillit lui coûter la vie. On apaisa cette révolte en maintenant les augmentations de solde ; mais il ne fut pas aussi facile de calmer la Krimée, où la nomination de Feth-Girai en qualité de chan, par Cicala d'abord, puis la réinstallation de Ghasi-Girai par Ibrahim, avaient jeté des brandons de guerre civile. A peine redevenu grand vesir, Ibrahim envoya le chef des muteferrikas, Chanedan-Tscherkes, avec deux chatti-scherifs, dont l'un confirmait la souveraineté de Ghasi-Girai, l'autre celle de Feth-Girai : il était recommandé à Chanedan d'installer celui des deux princes pour

(1) Selaniki, p. 646.

(1) Selaniki, p. 651.
(2) *Ibid.*, p. 663.

lequel étaient déclarées les voix du pays. A son arrivée, Ghasi-Girai était déjà embarqué, et faisait voile pour Constantinople. Le commissaire, disposé, par d'anciennes considérations et des espérances, en faveur de Ghasi-Girai, publia le chatti-schérif qui le confirmait dans sa qualité de chan, et dès lors deux partis se trouvèrent en présence, appuyés chacun sur un titre. Le juge de Krimée, Abdurrahman-Efendi, déclara la dernière pièce comme la plus valable. Le mufti de Kaffa, Molla-Asaki, mit en question l'authenticité du chatti-schérif, parce qu'il n'était accompagné d'aucun ferman, et que l'obéissance appartenait seulement à la tughra, à la signature du sultan, et non à sa simple écriture (1), déclarant que tous ceux qui ne s'inclineraient pas devant la tughra étaient rebelles. Privé par cette décision de la plus grande partie de ses adhérents, Feth-Girai se soumit, et alla rendre hommage à son frère. Au moment où il sortait du palais, une foule de mirsas tatares tomba sur lui; l'un le renversa par terre d'un coup de marteau, et les autres l'achevèrent avec leurs sabres. Tous les enfants de Feth-Girai furent ensuite égorgés, jusqu'aux petits à la mamelle. Tel fut le fruit des mesures intempestives du grand vesir Cicala. Chanedan-Aga rapporta la nouvelle que le germe de la guerre civile avait été écrasé avec Feth-Girai et ses enfants.

Le commandement supérieur des armées en Hongrie, pour la campagne à ouvrir, fut remis au plus jeune des vesirs, Mohammed-Saturdschi; Ali-Aga, kiaja des janitschares, et Ahmed-Etmekdschisade, furent placés sous ses ordres, chacun avec dix mille janitschares: ce dernier reçut le titre de defterdar de la guerre avec 100,000 aspres pour le payement des troupes. Au commencement de juin 1597, Saturdschi sortit de Constantinople; le grand vesir et le mufti l'accompagnèrent jusqu'à la première station. Il ne campa qu'au bout de trois mois, dans les plaines de Sirmium, où vinrent le joindre le gouverneur de Bosnie, Hafis-Ahmed, et celui du Diarbekr, Murad. A Kurtaran, il rencontra Michalidschlu-Ahmed, venant d'Ofen, et Weli-Pascha de Rumili. Au commencement de l'automne, lorsque Papa eut été enlevée par l'archiduc Maximilien, que Slatina, en Slavonie, eut été désolée par Sigismond Herberstein, Raab attaqué par deux mille hommes, Totis emporté par un parti, à l'aide d'un pétard, enfin le serasker se dirigea vers cette dernière place avec ses forces; puis, après qu'il l'eut reprise, il se porta sur Waitzen. Tandis qu'il était en marche [octobre], arriva la nouvelle que les Transylvaniens assiégeaient Temeswar, et les beglerbegs de Siwas, Rakka, Adana, qui n'avaient pas encore joint le camp, reçurent ordre d'aller au secours de la place. Au commencement de novembre, le serdar était devant Waitzen. Au bout de deux semaines, il fut livré un assaut de trois jours, puis s'engagea un combat, dans lequel Saturdschi fut défait par Kollonitsch, Nadasdy, Palffy, avec une perte de trois mille hommes. Un soulèvement des janitschares réduisit le serdar à feindre de vouloir négocier pour un armistice. Murad-Pascha, de Diarbekr, son beau-fils Kasisade Ali-Pascha, et le juge d'Ofen, Habil-Efendi, se réunirent avec des commissaires impériaux dans l'île devant Waitzen, mais sans résultat. Les troupes asiatiques regagnèrent leurs foyers, la cavalerie régulière fut distribuée en quartiers d'hiver à Funfkirchen, Essek, Bacs et Zombor. Saturdschi avait pris Csanad, Arad-Nagy-lak; Sigismond, les châteaux sur la maros de Fel-Lak, Sos-Kerek, Marton; mais il avait échoué du côté de Temeswar (1). Saturdschi s'excusa de la nullité de la campagne sur l'absence du chan tatare, quoiqu'il eût été appelé par des messages particuliers. Le sultan sentit croître son mécontentement contre Ibrahim, auquel il ne pardonnait pas le meurtre de Feth-Girai et de toute sa famille, amené par la réinstallation de Ghasi-Girai: il s'entendit sur le choix d'un nouveau grand vesir avec le mufti Bostansade, qui d'abord prit le parti d'Ibrahim; puis, voyant l'irritation du sultan, remarqua que, d'après la hiérarchie, la place revenait au second vesir Dscherrah-Mohammed. « C'est vrai, dit Mohammed, mais il manque de jugement et de capacité; » et il nomma

(1) Naima, p. 93, et aussi dans les biographies de Molla Asaki, et celles des légistes, par Attaji, la quatre cent quarante-sixieme.

(1) Chronique de la guerre de Hongrie; Nurenberg, 1615.

l'eunuque Hasan-Pascha, jadis jeté dans les Sept-Tours, puis délivré grâce aux sommes énormes sacrifiées à la Validé. Ce fut encore avec d'immenses libéralités, et de grandes promesses faites à la mère du souverain, qu'Hasan-Pascha obtint cette préférence sur tous les vesirs, dont il était le dernier [3 novembre 1597]. Mais il se montra fort maladroit en mêlant le nom de la Validé dans les ventes des emplois publics, et déclarant aux enchérisseurs que c'était à la sultane-mère qu'il devait livrer les sommes provenant de l'achat. Son imprudence se manifesta plus grande encore quand il voulut renverser Ghasnefer, dont il proposa le supplice au sultan. Mohammed, loin d'y consentir, révéla l'attaque à sa mère, qui en instruisit le gouverneur de la cour. Celui-ci, pour se venger, accusa le grand vesir d'avilir le nom de la sultane aux yeux du peuple, en la présentant comme la source de toutes les corruptions, et de soulever tous les esprits par ses extorsions : il appuya ses dénonciations sur le témoignage de l'aga des janitschares, Tirnaksdchi. Il arriva, en outre, que le mufti Bostansade étant mort, le grand vesir proposa pour cette place l'un des deux kadiaskers, Baki, le poëte, ou Karatschelbisade, père de l'historien, tandis que le sultan destinait son chodscha Seadeddin à ces fonctions. Trois fois le grand vesir reproduisit ses objections contre la nomination de Seadeddin, dont il était depuis longtemps l'ennemi; et comme il se permit en même temps sur cet adversaire des expressions inconvenantes, le sultan irrité confirma le choix qu'il avait fait. Maintenant le mufti Seadeddin, le gouverneur de la cour, Ghasnefer, et l'aga des janitschares, Tirnakdschi, se réunirent pour le renversement du grand vesir, et provoquant la Validé en lui peignant la prostitution de son nom par le grossier Hasan-Pascha, ils lui arrachèrent la condamnation à mort de sa créature [avril 1598]. Le jour où, en présence de tous les vesirs, à Scutari, étaient jetés les fondements de la mosquée de la sultane-mère, le bostandschibaschi Ferhad reprit le sceau de l'empire, et arrêta celui à qui il était confié. Conduit aux Sept-Tours, Hasan-Pascha y fut étranglé au bout de six jours, et on l'ensevelit près de la médrèse fondée par lui. L'aga des janitschares mit le palais d'Hasan et toute sa fortune sous le séquestre; mais comme le trésorier s'était enfui, on ne trouva point ce qu'on avait espéré. Le sceau de l'empire, qu'Ibrahim attendait pour la troisième fois, fut remis, par l'influence de Seadeddin, au second vesir Dscherrah-Mohammed-Pascha, qui reçut en même temps par écrit cet avertissement énergique du sultan : «Si tu ne remplis pas ton devoir, tu seras écartelé, et ton nom sera voué à un opprobre éternel» (1).

La campagne suivante fut ouverte par la perte de Raab, dont Schwarzenberg et Palffy s'emparèrent à l'aide de la ruse et au moyen de pétards. La garnison tirait ses approvisionnements de Funfkirchen, d'où venaient tous les ans deux à trois cents voitures tirées par des bœufs. Souvent les convois étaient interceptés par l'ennemi, de sorte que cinq à six mille bœufs furent ainsi enlevés du canton de Funfkirchen, et les femmes des rajas hongrois furent réduites à traîner la charrue. Les deux mille dschebedschis et les deux mille recrues de janitschares (kuloghlis) qui formaient la garnison de Raab étaient mariés pour la plupart à Funfkirchen, Koppany, Stuhlweiszenburg, et souvent la place était dégarnie de ses défenseurs; le vin, dont l'aga des janitschares encourageait l'usage par son exemple, contribuait encore à relâcher les liens de la discipline. Comptant sur toutes ces circonstances, Palffy et Schwarzenberg s'approchent de nuit : leurs hussards parlent le turc, annoncent à la garde de la porte l'arrivée de voitures de provisions, qui avaient pu à grand'peine échapper à la poursuite des infidèles, et demandent qu'on leur ouvre la porte bien vite. Il n'y avait au poste qu'un jeune janitschare qui ne fût pas plongé dans le sommeil de l'ivresse. Le pont-levis est baissé; un pétard appliqué à la porte la fait sauter; les Hongrois et les Allemands se précipitent [29 mars 1598]. Alors, dit une tradition populaire conservée jusqu'à nos jours, le coq de fer placé sur le clocher se mit à chanter. Le pascha, tenant un sabre de chaque main, se défendit en héros, et fut haché en morceaux; sa tête, fichée au bout d'une pique, fut exposée sur le bastion hongrois. Trois cents Turcs en-

(1) Mouradjea d'Ohsson, Tableau de l'empire ottoman, t. VII, p 207.

tassés dans le magasin à poudre du bastion d'Helingberg se firent sauter avec un nombre égal d'ennemis qui se trouvaient sur le bastion. L'aga des janitschares, trouvé dans un état complet d'ivresse, portait, dit-on, 25,000 ducats sur lui, et Palffy, avant de lui faire trancher la tête, lui aurait dit : « Pourquoi n'as-tu pas employé cet argent à la défense de la place ? » De toute la garnison alors dans l'enceinte, quatre à cinq hommes seulement s'échappèrent et gagnèrent Ofen, dont le beglerbeg adressa un rapport au serdar Saturdschi ; néanmoins celui-ci resta immobile dans ses quartiers devant Belgrad. Enfin, quand il eut reçu des renforts de Constantinople, il se mit en mouvement, fit jeter un pont sur le Danube, au promontoire de Taschlikburun, de mille huit cents aunes de long, qui fut élevé en dix-huit jours. Il campa dans la plaine de Pancsowa, et attendit durant quarante-cinq jours à Becskerek l'arrivée du chan tatare. Le 30 août, parut ce prince, qui fut reçu avec toutes sortes d'honneurs. Après un conseil de guerre, on marcha vers Groszwardein. Csanad, sur la Maros, se rendit après quelques coups de canon : cent cinquante hommes de la garnison furent décapités devant la tente du serdar ; puis on franchit la Maros, et, au commencement d'octobre, l'armée était campée devant Groszwardein. Pendant sept semaines les Turcs attaquèrent la place par des mines et livrèrent de fréquents assauts. Alors arriva la nouvelle que Totis, Papa, Weszprim avaient succombé, qu'enfin Ahmed-Pascha avait été surpris et battu à Nicopolis par le woiwode Michel, qu'Ofen était assiégé et vivement pressé. Le serdar se mit donc en mouvement vers Szolnok ; mais sa marche fut arrêtée par les pluies d'automne, qui firent gonfler les cours d'eau. Comme le pascha de Temeswar, chargé de la construction des ponts, porta la plus grande négligence dans ces ouvrages, il fallut passer les rivières sur des radeaux et tirer les canons avec des cordes ; des centaines d'hommes furent étouffés dans les marais : c'est ainsi qu'il fallut douze jours pour franchir la distance de Gyula à Szolnok. La disette de vivres se fit cruellement sentir. Lorsque, arrivés sur la Theisz, ils ne virent aucun bâtiment chargé de provisions, les janitschares se soulevèrent, arrachèrent les cordes qui retenaient la tente du serdar, l'assaillirent lui-même à coups de bâtons, et l'auraient mis en pièces sans l'intervention des officiers. La tente du defterdar Etmekdschisade fut également renversée et pillée. Cette mutinerie réduisit le serdar à quitter la route d'Ofen pour se porter du côté de Szegedin. Malade et rongé de chagrins, il opéra son mouvement de retraite sur Belgrad après avoir assigné au chan tatare Zombor et Szegedin pour quartiers d'hiver.

Le siége d'Ofen, commencé à peu près en même temps que celui de Groszwardein, fut levé aussi au moment où les Turcs s'éloignaient de la ville hongroise. Néanmoins les chrétiens avaient obtenu des succès autour de la ville basse, occupé le mont Gerhard, ébranlé les murailles de la haute ville avec des mines, et fait subir des pertes considérables aux Turcs en morts et en blessés. Le pascha de Stuhlweisdenburg, Semender-Pascha, accouru au secours de la place, et le beglerbeg de Meraasch, Sinan-Pascha, avaient été tués. La place de Sinan était passée à Michalidschlu-Ahmed, et le gouvernement d'Ofen avait été conféré au beglerbeg de Temeswar, Suleiman. Au nombre des blessés étaient le beg de Semendra, Mohammed, et le beglerbeg de Bosnie, Terjaki-Hasan-Pascha. Déjà Michalidschlu-Ahmed sentait fléchir ses pensées de résistance, lorsque le beg de Szolnok, Kulaksis-Osman, arriva fort à propos pour le soutenir, et pour repousser l'ennemi au moyen de batteries bien dirigées. La mauvaise saison réduisit ensuite l'archiduc Mathias à se retirer, comme Saturdschi s'était vu contraint à lever le siége de Temeswar. Pendant que les opérations militaires se poursuivaient autour de cette dernière place, le vesir Hafis-Ahmed-Pascha avait été attiré dans un piége par le woiwode de Valachie Michel. Feignant de vouloir rentrer dans son devoir de vassal envers la Porte, Michel amusa le vesir par de feintes négociations à Nicopolis ; son envoyé Ditmo se rendit à cet effet dans le camp d'Hafis, à Nicopolis, et tout à coup vingt mille Valaques fondirent sur les Turcs, six fois moins nombreux, et les anéantirent. Hafis-Pascha, éperdu, s'enfuit du côté de Tirnova. Il revint ensuite, rétablit les ouvrages de Nicopolis, puis passa l'hiver à Hesargrad. Le quatrième vesir, Mahmud-Pascha, nommé pour

la garde de la frontière du Danube, étant arrivé à Andrinople, Hafis alla au-devant de lui jusqu'à Schumna, et se rendit ensuite à Constantinople, pour remplacer Mahmud dans le divan. La capitale vit aussi déposer le serdar Saturdschi-Mohammed, ainsi que le grand vesir Dscherrah-Mohammed, à cause des tristes résultats de la campagne. Ibrahim, redevenu pour la troisième fois grand vesir, nommé aussi au commandement suprême en Hongrie, ne songea qu'aux moyens de perdre le dernier serdar. Le 23 mai 1599, il quitta Constantinople : la place de kaimakam fut donnée au kapudan-pascha Chalîl, dont les fonctions passèrent au vesir Cicala. Lam-Ali-Tschelebi fut nommé defterdar, et Okdschisade secrétaire d'État pour la signature du sultan ; Burhan-Efendi devint defterdar de la guerre ; Medhi-Tschelebi, reis-efendi, et Hasanbegsade, l'historien qui avait assisté à la dernière campagne comme secrétaire de Saturdschi, fut nommé teskeredschi ou maître des requêtes. Il fallut de pressantes instances de Seadeddin et de la sultane Validé pour que le sultan se décidât à tirer de son trésor les frais nécessaires à la guerre. Ibrahim, qui dissimulait profondément avec Saturdschi, lui écrivit les lettres les plus flatteuses pour lui inspirer d'autant plus de sécurité. A Andrinople, il réintégra l'ancien defterdar de la guerre, Etmekdschisade-Ahmed-Pascha, dans l'intérêt du service, dit-il, dans ses rapports à Constantinople. A Philippopolis, il apprit que Saturdschi avait donné à Ghasi-Girai-Chan le gouvernement de Silistra, innovation inouïe et dangereuse, par laquelle le chan tatare était logé sur le Danube. Il confirma l'investiture par son diplôme; mais dans sa correspondante secrète avec la Porte, il déclara qu'il agissait ainsi purement dans l'intérêt du service, n'attendant que le moment pour réparer cette énorme faute politique. Un chatti-schérif du sultan, contenant la condamnation à mort de Saturdschi, fut remis à l'aga des janitschares Tirnakdschi-Hasan. A Hissardschik, dans le voisinage de Belgrad, Saturdschi, négligeant les avertissements de son ami Ghasi-Girai, invita l'aga des janitschares au festin du petit Bairam. L'aga, introduit avec les siens, tira de son sein le chatti-schérif du sultan. Les jajabaschis tombèrent aussitôt sur Saturdschi et le mirent à mort (1). Son trésorier s'enfuit, et courut apprendre le funeste événement au chan tatare. Lorsque ces nouvelles furent portées au grand vesir, il joua le plus grand étonnement, et jura en présence des spectateurs de cette scène que l'aga des janitschares s'était permis cette exécution sans son ordre ; mais en même temps il appela l'aga des sipahis, Aladscha-Mohammed, qui alors remplissait aussi les fonctions de chef des prévôts, et lui ordonna de se saisir de la personne et des biens du defterdar Etmekdschisade. Aladscha obéit. Le kiaja du grand vesir, irrité de ce que l'arrestation du defterdar se fût opérée à son insu, vint trouver Ibrahim pour lui porter ses plaintes. Celui-ci jura qu'il ne savait rien de ce fait, et qu'il ne comprenait pas l'audace de l'aga des sipahis. Aladscha-Aga fut mandé devant lui : « Qui t'a autorisé à emprisonner le defterdar? » s'écria-t-il, tout rouge d'une feinte colère; et tout en l'accablant d'injures, il serrait l'index de la main droite dans la main gauche, pour lui indiquer par ce signe de ne pas relâcher le prisonnier. Les deux officiers se retirèrent, puis Ibrahim rappela Aladscha, et lui renouvela verbalement l'injonction muette qu'il venait de lui donner : « Très-bien, dit l'aga; mais que répondre au kiaja-beg, qui maintenant s'attend à la mise en liberté? — Laisse-le dire, et n'obéis qu'à ma parole. » En promettant des sommes énormes à Ibrahim, Etmekdschisade se tira de cette cruelle situation, et fut même réintégré dans sa charge. Plus tard, il se vengea de son arrestation sur Aladscha, dont il confisqua les biens sous le plus frivole prétexte, sans qu'Ibrahim y mît le moindre empêchement.

Quinze jours avant l'exécution de Saturdschi, Ibrahim avait écrit à l'empereur pour rejeter tous les torts de la guerre sur Sinan-Pascha, et faire valoir comme un mérite la délivrance de la suite du dernier ambassadeur autrichien, Khrekwitz, à l'avénement de Mohammed; il ajoutait que nulle démarche n'ayant été faite du côté de l'empereur, Erlau avait succombé, et que maintenant lui-même, Ibrahim, marchait sur Belgrad avec une armée (2).

(1) Naima, p. 114; Selaniki, p. 732.

(2) Du dernier jour de silkide 1007 [24 juin 1599]; Summ. del. rel.; Venet., luglio 1596; Seidel, souvenirs

Afin de calmer le chan tatare alarmé par le meurtre de son ami Saturdschi, et le retenir en Hongrie, il envoya le beglerbeg de Siwas, Mahmud, et l'aga des silihdars à Zombor. Le chan fit savoir que des paroles de paix lui avaient été apportées de Vienne. Le grand vesir passa le Danube à Adony pour visiter le chan tatare, qui s'était approché de Zombor sur l'autre rive du fleuve. Ibrahim campa dans les champs du vieux Ofen, le chan tatare en face, près de Pest; des ponts furent construits, et au bout de quatre jours le grand vesir se rendit à Pest, pour marcher de là au-devant de l'ennemi, qui était campé à Gohern (Parkany), non loin de Gran. La garnison de Waitzen abandonna la place en y mettant le feu. Un député impérial étant venu trouver le chan, puis le grand vesir, Murad-Pascha, Mohammed-Kiaja, de la part d'Ibrahim, Ahmed-Aga, au nom du chan, se rendirent dans le camp ennemi pour écouter les ouvertures de paix; mais ils revinrent au bout de deux jours, sans que rien eût été fait. Lorsque les Turcs eurent assis leur camp devant Gran, les négociations s'engagèrent dans l'île de Saint-André. Les plénipotentiaires impériaux étaient : l'archevêque de Gran, Jean Kutaszy, François Nadasdy, Bartholomée Pezzen et Palffy. Ceux des Turcs : Mohammed, kiaja du grand vesir, Habil le juge, Ferhad, aga des janitschares d'Ofen, et le Grec Alexandre Paléologue pour le chan tatare. Les Ottomans demandaient Gran, Fulek, Neograd, Raab; les impériaux voulaient avoir Erlau, Hatwan, Sirokwar et Cserepwar. Ils se séparèrent sans avoir fixé aucun point. Tout récemment, le gouverneur d'Ofen, Suleiman, se promenant à cheval avec soixante hommes, avait été pris et envoyé en présent par Palffy à l'archiduc Mathias. A sa place, Murad, gouverneur de Diarbekr, se chargea du commandement. Ibrahim marcha sur Neuhausel ou Ujvar, et répandit des partis dans le pays. A la nouvelle que les ennemis se concentraient près de Komorn, voyant d'ailleurs la saison très-avancée, il se replia sur Pest et Ofen, par la rive gauche du Danube. Le chan de Krimée, Ghasi-Girai, demanda qu'il lui fut permis de retourner dans son pays, et Ibrahim tenta de vains efforts pour le déterminer à rester cet hiver en Hongrie, comme il avait fait l'année précédente. Ghasi-Girai, en défiance contre toutes les démarches d'Ibrahim, ne vint jamais le visiter dans sa tente; ils n'avaient d'entrevue le plus souvent qu'à cheval, et leurs bons rapports étaient purement extérieurs. Le chan regagna la Krimée; le grand vesir poursuivit sa retraite par Kecskemet, Zombor, Bacs, Bukowar, Peterswardein, et à la fin de décembre il était campé non loin de Belgrad. Là, Tirnakdschi, aga des janitschares, prit congé pour se rendre à Constantinople; les troupes d'Asie furent renvoyées dans leurs foyers; celles d'Europe furent distribuées dans leurs quartiers d'hiver. Ibrahim maintint une sévère discipline, et par l'ordre qu'il fit observer, et à l'aide de la dissimulation, dans laquelle il était passé maître, il sut gagner les habitants des frontières et les sujets chrétiens : aussi l'abondance régnait constamment dans le camp : il ne s'élevait pas de plaintes sur les violences des soldats. Les Serviens et les Valaques de Semendra et de Temeswar accouraient en foule; il les comblait de présents, et leur donnait des drapeaux. Les habitants chrétiens de Posega ayant tué le juge turc dans une émeute, il prétendit que les choses s'étaient passées ainsi par son ordre, et il expédia même un acte pour attester que le sang du magistrat avait été versé légitimement. A ceux qui lui faisaient des représentations sur une telle manière d'agir, il répondit : « Faut-il par des poursuites jeter ces rajas dans les bras de l'ennemi? » Il se servit des bandes de sujets chrétiens, amenées ainsi sous ses étendards par la flatterie, l'indulgence et les libéralités, pour exterminer les Heiduques qui, depuis trente ans, répandaient la terreur dans la Sclavonie.

Avec cet esprit de ruse et d'adresse qui lui avait servi à gagner les habitants des frontières pendant l'hiver, Ibrahim tenta d'acquérir Papa, sans employer les armes, en pratiquant des intelligences avec les Français et les Wallons de la garnison, mutinés à cause d'un arriéré considérable de solde. Ces hommes s'étaient adressés au gouverneur de Stuhlweiszenburg, Derwisch-Pascha, lui promettant de remettre la place moyennant le payement de 60,000 ducats formant cet arriéré de solde. Derwisch-

d'ambassades à la Porte ottomane; Gœrlitz, 1711, p. 88 et suiv.

Pascha fit part de ces propositions au grand vesir, qui les communiqua aussitôt au sultan. On promit aux mécontents 10,000 ducats comptant au moment de la remise, et le reste de leur somme à une époque plus éloignée. Après avoir triomphé des Allemands et des Hongrois, qui voulaient rester fidèles à leur serment, enchaîné le colonel Marota, pillé les bourgeois, les révoltés défendirent la place contre les troupes impériales qui vinrent l'assiéger sous les ordres du baron Adolphe de Schwarzenberg: le conquérant d'Erlau périt frappé par une balle. Désespérant de tenir longtemps dans Papa, les Français et les Valaques en sortirent au nombre de deux mille pour s'ouvrir un passage jusqu'aux Turcs. Des hussards de Nadasdy et de Thurn atteignirent les fugitifs, et en tuèrent plus de mille; cinq à six cents de ces misérables, épuisés, couverts de blessures, purent atteindre Stuhlweiszenburg, où ils reçurent les ducats promis, et entrèrent au service ottoman comme troupe particulière. Pendant plus de vingt ans, ils se signalèrent sous les étendards de la Porte par leur valeur et leur cruauté contre les chrétiens. Au siége de Kanischa, ils étaient aux premiers rangs des assaillants, et obtinrent le reste de la somme stipulée pour leur trahison. A Chocim, ceux qui avaient échappé aux périls de la guerre trouvèrent un barbare plaisir à faire rôtir des Cosaques et des Russes (1). Il paraît que par ces actes de férocité ils voulurent venger les supplices atroces auxquels étaient voués ceux de leurs frères qui tombaient entre les mains des Hongrois et des Allemands. Ibrahim suspendit son départ de Belgrad, jusqu'à ce que l'aga des janitschares fût revenu de Constantinople avec des troupes, avec les canonniers et les armuriers, et qu'un prince tatare, envoyé par le chan, l'eût rejoint avec quelques milliers d'hommes (2). Ghasi-Girai s'excusa de paraître en personne, et répondit aux lettres flatteuses du grand vesir par des ghaseles où il fit preuve d'habileté dans la versification. A la fin de juillet, l'armée passa le pont d'Essek, suivant la direction de Gran. Terjaki-Hasan-Pascha, qui venait de battre l'ennemi près de Baranyavar, joignit le grand vesir, et, dans un conseil de guerre, il fut décidé qu'on marcherait sur Kanischa. Murad-Pascha, gouverneur de Diarbekr, et Mohammed, kiaja du grand vesir, furent détachés contre Siklos et Babocsa; les deux places se rendirent; les garnisons furent escortées jusqu'à Neograd par Mahmud-Kiaja. Le beglerbeg de Rumili, Lala-Mohammed, avec cinq pièces de grosse artillerie et les Français échappés de Papa, prit le château de Bolondwar et la palanque de Lak. Le grand vesir, marchant de Babocsa sur Berzencze, donna aux Tatares l'ordre de battre le pays, et ne se trouva devant Kanischa qu'à la fin d'août. Le siége fut le plus pénible qu'on eût vu jusqu'alors dans cette guerre, à cause de la nature fangeuse du terrain, où il était impossible de pratiquer des mines, et très-difficile d'ouvrir des tranchées. Avec des nattes tressées de joncs, on forma des chemins qui furent poussés jusque sous les murailles, et ces nattes devaient être renouvelées tous les jours. L'armée ennemie, sous le commandement supérieur de Philippe-Emmanuel de Lorraine, duc de Mercœur, se montra pour secourir la place, et, quoiqu'elle évitât une action générale avec les forces supérieures des Turcs, plusieurs combats s'engagèrent, dans lesquels Ibrahim perdit quatorze canons et trois mille hommes. Le magasin à poudre, où se trouvaient mille quintaux de poudre et cent soixante-dix femmes et enfants turcs, ayant fait explosion, l'artillerie de la place fut réduite au silence durant plusieurs jours; toutefois la défense se ranima ensuite avec une nouvelle ardeur, et continua jusqu'à ce que la retraite du duc de Mercœur eût enlevé tout espoir de secours. Alors Georges Paradeiser, après quarante-quatre jours de siége, remit la place, à la condition, pour la garnison, de se retirer librement avec ses effets, armes et bagages, sous la réserve de l'artillerie. La capitulation fut si ponctuellement observée, que des cages à poulets et des berceaux d'enfants furent chargés sur les chameaux: soixante-seize gros canons restèrent sur les remparts. Le bulletin de ce succès fut rédigé par l'historien Hasanbegsade; Abdi-Efendi alla porter la glorieuse nouvelle à Constantinople, où les réjouissances durèrent trois jours et trois nuits. Le gouvernement de Kanischa fut donné à Terjaki-Hasan, auquel furent attribués en

(1) Naima, p. 118; Feslike, fol. 74; Hasanbegsade.
(2) Naima, p. 122; Feslike; Hasanbegsade, fol. 93.

même temps les revenus de Szigeth, Essek, Siklos et Funfkirchen. L'armée passa la Drau, et marcha vers Essek. Le beglerbeg de Rumili dut prendre ses quartiers d'hiver à Perserin, celui d'Anatoli à Banyaluka, le grand vesir se tint à Belgrad, l'aga des janitschares regagna Constantinople.

Quoique après le siége de Kanischa six années s'écoulèrent encore, ramenant alternativement des négociations et des combats, avant que la paix se conclût à Sitvatorok, nous allons interrompre le cours de notre récit pour reprendre d'autres événements des trois dernières années, et surtout pour fixer l'attention sur l'année 1008 de l'hégire, dont la fin coïncide avec la dernière du XVIe siècle de l'ère chrétienne, et qui est la plus importante du règne de Mohammed, l'une des plus fécondes en grands événements de l'histoire ottomane. L'attitude de la Porte envers les autres puissances, durant les trois dernières années, était d'autant plus bienveillante, que la fortune des armes avait été plus inconstante en Hongrie. L'ambassadeur anglais Burton, qui avait accompagné le sultan à Erlau, était mort à Constantinople. L'envoyé de Henri IV, le seigneur de Brèves, avait déterminé la nomination du muteferrika Mutahher comme envoyé extraordinaire pour offrir au roi en présent un sabre enrichi de pierreries (1). Cicala, en sa qualité de Génois, aussi hostile aux Français qu'aux Vénitiens, empêcha le départ de Mutahher, et le seigneur de Brèves, donnant un tour honorable à ce changement de disposition, déclara que le roi son maître serait plus flatté d'apprendre la mise en liberté d'esclaves chrétiens que de recevoir un sabre d'honneur. De concert avec le représentant de Venise, il s'employa en faveur des Maures de Grenade, de l'église du Saint-Sépulcre, que le gouverneur de Damas voulait transformer en mosquée; il exerça également sa médiation pour les Franciscains de Péra; enfin il détourna de Chios la colère du sultan, irrité de ce que cinq galères toscanes avaient fait une tentative sur cette île. Cette entreprise, dirigée par le général Virginio Uromo, duc de Bracciano, ayant sous ses ordres l'amiral Marco-Antonio Calefato, et le commandant des troupes de débarquement Bartolomée de Montaut, se termina par la mort de ce dernier, et une retraite honteuse à la suite d'attaques infructueuses (1). Des négociations pour un armistice avec l'Espagne, que favorisait le grand vesir Ibrahim, furent traversées par le mufti Seadeddin et son ami le gouverneur de la cour, Ghasnefer (2). La Pologne entretint la paix renouvelée par l'entremise de Zamoisky, au moyen de fréquentes ambassades. Comme depuis la révolte de Michel et les désastres de Sinan, la Valachie et la Moldavie étaient à peu près perdues pour la Porte, le roi Sigismond en demanda l'investiture, offrant le tribut accoutumé. Son ambassadeur fut logé à Kutschuktschekmedsche [septembre 1597]; le lendemain il devait entrer dans la ville avec la solennité des réceptions politiques; mais, ayant conçu un motif de plainte, il resta où il était, et trompa l'attente de la ville et du divan. Au mois de février 1598, l'envoyé usbeg d'Abdallah, souverain de Samarkand et de Buchara, ne montra pas moins de roideur. Ayant été volé dans sa dernière station à Gebise, il refusa de faire son entrée dans Constantinople tant que les objets dérobés ne lui auraient pas été restitués. Au bout d'un mois, enfin, il se rendit dans la capitale. Il venait pour offrir les compliments de condoléance de son maître sur la mort de Murad, des félicitations sur l'avénement de Mohammed et sur ses victoires. Il reçut son audience de congé, ainsi qu'un nouvel envoyé de Pologne, dans l'espace de quinze jours. Peu de mois après était mort Abdallah, souverain de Samarkand, et son fils et successeur Abdulmumin avait été bientôt renversé du trône par Nureddin Mohammed-Chan, fameux sous le nom de Tolem-Chan [avril 1599]. Schah-Abbas avait mis à profit ces troubles chez ses voisins pour reconquérir le Chorasan, et il envoya son maître des cérémonies Kira-Chan, avec vingt-quatre

(1) A la bibliothèque de la cour se trouve, parmi les manuscrits de Rangoni, sous le n° 28, la lettre de Henri IV à de Brèves, du 26 janvier 1595, et une notice politique : « Della fratellanza e confederatione di Francesi coi Turchi, e per sangue, e per costumi, e per l'elettione conserva fra queste due nationi. »

(1) Baudier, p. 505; Naima, p. 115; Selaniki, p. 783-784., Rel.; Venet., dec. 1597.

(2) Summ. del. rel.; Venet., octobre 1598.

clefs de villes et de forteresses conquises, à Constantinople. L'ambassadeur présenta les clefs sur deux plateaux, l'un d'or, l'autre d'argent; les clefs des deux capitales du Chorasan, Hérat et Mischhed, étaient sur le premier.

La sultane Validé continuait toujours à dominer le harem, et à exercer sa funeste influence sur l'empire. De temps en temps elle tirait de son énorme trésor de l'argent pour le payement des troupes, ou pour d'autres dépenses de la guerre, mais c'était surtout avec des présents de belles esclaves qu'elle maintenait son crédit sur son fils. Rasije, dont il a déjà été question sous le règne précédent, et qui voyait souvent ses conseils adoptés par Murad III, était descendue dans la tombe; la sultane épouse de Mohammed-Pascha, puis de Sinan-Pascha, fille du sultan Mustapha, petite-fille de Suleiman, avait aussi disparu de cette terre. Ces femmes avaient disposé de tout; les gouvernements, les fonctions mêmes de grand vesir, étaient vendues par leur influence. Pendant que la guerre ravageait les frontières de Hongrie, des révoltes éclatant çà et là sur divers points étaient noyées dans le sang. Un viellard qui, dans les cafés de Constantinople, se donnait pour Mehdi, le douzième des imams, le précurseur du dernier jour, fut saisi et pendu, malgré sa barbe grise [1596]. Un autre aventurier, qui se présentait aux environs de Constantinople comme s'il eût été le prince Suleiman, frère du sultan Selim, fut attaché au crochet. Trois mille étudiants qui, en Karamanie, pendant l'absence du beglerbeg, se soulevèrent et ravagèrent le pays, furent mis à mort pour la plupart [1598]. Dans l'Iemen s'agitèrent les adhérents de la famille Mutahher, dont les membres renfermés à Constantinople dans les Sept-Tours furent alors resserrés plus étroitement, et jetés dans le château du Bosphore. Dans les gouvernements de Baszra et de Bagdad, un chef de brigands, qui se faisait appeler Mubarekschah, pillait les caravanes et ruinait les relations commerciales; il fallut, pour le réprimer, fortifier les begs de Kewkeban et d'Hadsche par des troupes de Rumili. Hadschi-Ibrahim, gouverneur d'Alep, étouffa un soulèvement de janitschares en faisant pendre dix-sept mutins. En Géorgie, Dschaafer extirpa la famille des Lewend-Luarszab, en envoyant à Constantinople, avec la tête d'Alexandre, le fils de ce prince et Simon-Lewend, qui achevèrent leur existence dans les Sept-Tours; d'un autre côté, le fils de Burhaneddin, dernier prince indépendant de Schirwan, qui vint rendre hommage au sultan, fut reçu avec distinction : on lui donna 20,000 aspres à titre d'*argent de bain*.

Un soulèvement bien grave fut celui des sipahis dans la capitale: il fut le signal du triomphe du gouvernement de la soldatesque sur la domination des femmes; la juive Kira, dont on à déjà signalé l'influence sous Murad III, fut une des principales causes de la mutinerie, parce qu'elle s'était mêlée de la collation de fiefs de cavalerie, et par la corruption avait procuré des places à des sujets indignes. Dans leurs mouvements furieux, les sipahis demandaient à grands cris sa tête. Chalil, alors kaimakam, craignant qu'un refus ne coûtât la vie à lui-même et à la Validé, envoya le tschauschbaschi pour arrêter cette femme avec ses fils : comme ils montaient les degrés de la salle du divan, dans le palais du grand vesir, les sipahis tombèrent sur leurs victimes, mirent en pièces la mère avec trois de ses fils, et accrochèrent les lambeaux de leurs membres palpitants aux portes des grands par l'entremise desquels Kira avait vendu des places. Le quatrième fils de la juive sauva seul sa vie en se faisant moslim, et reçut le nom d'Aksak-Mustapha-Tschausch; la fortune confisquée de la mère ne s'éleva pas à moins de 5,000,000 d'aspres. Cet événement entraîna la déposition de Chalil comme kaimakam, et la nomination de l'eunuque Hafis-Pascha à sa place. Tandis que cette émeute agitait la capitale, l'Orient était ébranlé par les fugitifs de Keresztes, qui, portant toujours plus loin le feu de la révolte, causèrent un incendie qui ne put être éteint pendant trente ans. Le premier chef de cette rébellion, sans cesse renaissante, fut le colonel des seghbans, Abdulhalim, fameux sous le nom de Karajasidschi, qui, à la tête des Kurdes et des Turkmans échappés de la campagne de Hongrie, se mit en possession de Roha (Edesse), et sut attirer à lui Husein-Pascha, envoyé en Asie pour rechercher les causes et les remèdes de l'insurrection. Le mutesellim, ou administrateur provisoire du gouvernement de Karamanie, marcha contre Husein, qui le bat-

tit dans le voisinage d'Akserai, et le poussa jusqu'à Konia. Le fils de Sinan, Mohammed-Pascha, marcha contre ces rebelles [juillet 1599], et assiéga dans Boha Husein et Karajasidschi. Les assiégés, manquant de munitions de guerre, se virent réduits à faire des balles avec des piastres, et Karajasidschi engagea des négociations avec Mohammed, offrant de livrer Husein, et demandant pour lui-même le gouvernement d'Amasia. La proposition fut acceptée; Husein-Pascha, livré aux Ottomans, fut conduit à Constantinople : là on lui brisa les membres, on le promena par la ville attaché sur un cheval, puis on suspendit son cadavre aux crochets de fer de la porte de Bois. Le vesir Mohammed passa l'hiver à Diarbekr; au printemps il marcha contre Karajasidschi, qui, au lieu de se rendre dans le gouvernement d'Amasia, qui lui avait été accordé, provoquait à la révolte le pays de Siwas. Le pascha de Siwas, Mahmud, appelé a faire partie de l'expédition de Hongrie, à son passage à Constantinople, parla vivement en faveur de Karajasidschi, et garantit même pour l'avenir la conduite paisible du rebelle. Ainsi le vesir Mohammed-Pascha fut rappelé, et le rebelle reçut l'investiture d'un nouveau sandschak, de celui de Tschorum. Comme il tira parti de cette position pour donner à la révolte de plus grandes proportions, faisant agir en même temps son frère Deli-Husein, le gouverneur de Bagdad, sortant de charge, Hasan, et Hadschi-Ibrahim, sixième vesir, eurent ordre de marcher contre lui. A Kaiszarije, vingt mille rebelles présentèrent la bataille aux fidèles Ottomans [25 avril 1600]. A peine Ibrahim put-il échapper à la défaite de ses troupes, qui furent presque anéanties (1). Depuis ce triomphe, Karajasidschi se crut souverain et empereur en Asie. Il rendit des ordonnances en cette qualité. Voici le texte de l'une de ces pièces : « Le porteur de ce décret sublime, Mohammed de Kaiszarije, par suite de la victoire gagnée, avec l'aide de Dieu, sur le chef des Ottomans, Hadschi-Ibrahim-Pascha, s'étant sincèrement soumis, je l'ai affranchi de tout impôt et de toute taxe, et, à cet effet, j'ai donné cet ordre impérial. Ayant abattu dans ces contrées le bras de la puissance ottomane, et la domination m'appartenant aujourd'hui sans partage, j'ordonne en conséquence, par ces présentes, que ledit Mohammed soit libre de tout impôt; quiconque ne se soumettra point à cet ordre expiera sa désobéissance. Tu dois conserver cet ordre sublime entre tes mains, et les autres doivent agir d'après ses dispositions impériales. Qu'ils l'aient donc pour entendu. Donné dans le milieu du mois de rebiulewwel de l'an 1009 [1600] (1). » Depuis la fondation de l'empire ottoman, jamais prétention aussi insolente, jamais atteinte eussi audacieuse à la souveraineté des descendants d'Osman !

(1) Naima, p. 128.

L'année 1008 de l'hégire est encore remarquable par la disparition de plusieurs des plus grands génies qui répandirent leurs lumières sur la poésie et l'histoire. Le savant Seadeddin, qui, depuis vingt-cinq ans, comme précepteur des princes et chodscha du sultan, enfin comme mufti, avait dirigé de ses conseils les sultans Murad et Mohammed, s'était mêlé dans toutes les grandes affaires, avait déterminé le sultan à marcher en personne sur Erlau, et avait soutenu son courage sur le champ de bataille de Keresztes; Seadeddin, auteur d'une histoire de l'empire depuis sa fondation jusqu'à la mort de Selim Ier, et traducteur de l'histoire universelle du Persan Lari, qui arrive jusqu'à la fondation de la puissance ottomane, mourut subitement au commencement de l'automne [2 octobre 1599], le jour de la naissance du prophète, au moment où il se préparait à la prière dans la mosquée d'Aja-Sofia. Six mois après, dans les premiers jours du printemps [7 avril 1600], s'éteignit Baki, le plus grand lyrique des Ottomans, traducteur de trois ouvrages arabes très-appréciés. Dans la même année disparurent encore six poëtes inférieurs, Suheili, Aarifi, Basziri, Ilmi, Walihi et Taalikdschisade, auteur d'une mauvaise chronique rimée. La plus grande perte pour l'histoire, dans cette année si fatale aux lettres, ne fut pas encore la mort de Seadeddin, qui souvent cache la vérité sous la pureté du style, et qui laisse prédominer la politique de cour du précepteur du sultan; l'historien qu'il fallut pleurer surtout, ce fut Aali, l'esprit le plus libre et le plus sincère de tous les écrivains ottomans, encore bien qu'il

(1) Naima, p. 128.

ne soit pas toujours parfaitement exact sur les points de chronologie. Entré dans les fonctions publiques depuis le règne du sultan Suleiman, il avait servi quatre sultans; mais n'ayant pas brigué la faveur, il resta dans les emplois inférieurs de defterdar, secrétaire des janitschares, sandschakbeg d'Amasia, et enfin pascha de Dschidda. Il avait conduit l'histoire de l'empire ottoman jusqu'à quatre années avant sa mort, et laissa dix-huit ouvrages, en partie en prose, en partie en vers. Parmi les premiers, on distingue une histoire universelle, intitulée: *Les mines des connaissances*, dont la quatrième partie forme l'histoire des Ottomans; puis des histoires spéciales, telles que la conquête de Szigeth, la guerre entre les fils de Suleiman, la campagne de Géorgie, la description des fêtes de la Circoncision, une traduction des fleurs des histoires, et un recueil de lettres. Nous nous séparons à regret de ce témoin véridique, de ce guide si fidèle, et nous sentons d'autant plus vivement sa perte pour le règne de Mohammed, qu'alors aussi cesse de parler le plus ponctuel de tous les annalistes ottomans dans les petites choses, le plus exact pour les dates, Selaniki, maître des cérémonies de Mustapha.

LIVRE XLII.

POLITIQUE ET FIN DE MICHEL, WOIWODE DE VALACHIE — MORT D'IBRAHIM. — HASAN GRAND VESIR. — SIÉGE ET DÉLIVRANCE DE KANISCHA. — SOULÈVEMENT EN ASIE. — EXPÉDITIONS MARITIMES. — SIÉGE DE STUHLWEISZENBURG, PEST, OFEN. — LE CHAN TATARE A FUNFKIRCHEN. — RÉVOLTE DES SIPAHIS ÉTOUFFÉE AU MOYEN DES JANITSCHARES ET DES SUPPLICES. — CHUTE D'HASAN. — DES REBELLES D'ASIE LAISSENT LEURS TÊTES EN HONGRIE. — AUTO-DA-FÉ. — RUPTURE DE LA PAIX AVEC LA PERSE. — MORT DE MOHAMMED. — RUINE DES INSTITUTIONS. — DÉCADENCE DES LETTRES SOUS MOHAMMED. — AVÉNEMENT D'AHMED Ier AU TRONE. — LA VALIDÉ SE RETIRE. — CIRCONCISION DU SULTAN. — NOMINATION DE GÉNÉRAUX ET DE GOUVERNEURS. — CAMPAGNE DE PERSE. — CHANGEMENT DU KAIMAKAM. — MORT DU GRAND VESIR. — EXPÉDITION EN HONGRIE. — RENOUVELLEMENT DES CAPITULATIONS AVEC L'ANGLETERRE, LA FRANCE ET VENISE. — DÉCAPITATION DE DEUX KAIMAKAMS. — NAISSANCE DE DEUX PRINCES. — QUATRE NOUVEAUX REBELLES EN ASIE. — NÉGOCIATIONS DE PAIX. — APPARITION DE BOCSKAI. — CONQUÊTE DE GRAN. — DÉFAITE ET MORT DE CICALA. — SUPPLICE D'HUSEIN LE FOU. — LE TABAC. — VICTOIRE DES REBELLES A BULAWADIN. — VOYAGE D'AHMED A BRUSA. — SOULÈVEMENT DE SOLDATS ÉTOUFFÉ A CONSTANTINOPLE. — MORT DU GRAND VESIR LALA-MOHAMMED-PASCHA. — NÉGOCIATIONS DE PAIX. — FERHAD L'INSENSÉ GÉNÉRAL. — EXÉCUTION DE DERWISCH-PASCHA. — MURAD-PASCHA GRAND VESIR. — PAIX DE SITVATOROK.

Après avoir défait les Turcs à Nicopolis, et conquis cette ville [21 octobre 1596), le woiwode de Valachie, Michel, espérant soumettre la Transylvanie à sa domination, avait levé un tribut de 600,000 aspres, et moyennant cette somme, il avait reçu du sultan l'investiture de la Valachie (1). Ensuite, engagé dans des négociations avec l'empereur pour occuper la Transylvanie comme vassal de ce monarque [juillet 1597], il était parvenu à en imposer à l'eunuque Hafis-Mohammed-Pascha, son envoyé; prétendant apporter le tribut à ce lieutenant du sultan, près de Nicopolis, il avait conduit des canons sur des voitures recouvertes de drap rouge, tout près du camp turc, et Michel, à l'aide de ce stratagème, avait encore battu les Ottomans (2). Mais lorsque plus tard Sigismond Bathory eut cédé la Transylvanie à son cousin le cardinal, et que Sigismond, roi de Pologne, prêta son appui à Jérémie Mogila comme woiwode de Moldavie, contre Michel, dont l'ambition voulait saisir la Transylvanie, la Moldavie et la Valachie, celui-ci avait tourné ses armes contre le woiwode cardinal, qui, battu entre Hermanstadt et Schellenberg, avait péri en s'enfuyant (1) [28 octobre 1599]. Ensuite Michel avait battu le woiwode de Moldavie Jérémie et les Polonais à Suczawa (2), et, installé dans la Moldavie, comme son vassal, Marc, fils de Petrisko; en même temps il avait sollicité et obtenu la confirmation turque de sa qualité de woiwode de Moldavie, au moyen de la masse et de la bannière (3) [avant 1600]. C'était là un acte de la politique du grand vesir Ibrahim, qui, après la conquête de Kanischa,

(1) Engel, Hist. de Valachie, p. 244.
(2) Naima, p. 111 et 129; Engel, p. 246.

(1) Engel, Hist. de Valachie, p. 253.
(2) *Ibid.*, p. 258.
(3) *Ibid.*, p. 260.

avait adressé à Constantinople Dimo, l'envoyé de Michel, sous l'escorte du reis-efendi du camp, Jasidschisade (1). L'eunuque Hafis-Ahmed, devenu kaimakam de la capitale, ne respirant que vengeance contre l'envoyé valaque Dimo, qui s'était si bien joué de sa crédulité à Nicopolis, en amenant contre lui des canons qu'il lui faisait prendre pour des voitures chargées d'argent, arracha du mufti Ssanollah un fetwa par lequel il était déclaré qu'il n'y avait aucune obligation de garder la foi au représentant d'un factieux aussi perfide que Michel. Appuyé sur cet acte, l'eunuque fit suspendre le Valaque Dimo aux crochets, où il expira au milieu d'affreux tourments. Par cette violation publique du droit des gens, sacré aux yeux des Ottomans, Hafis-Ahmed souleva l'indignation de la capitale; mais il irrita surtout Ibrahim en expédiant sur la frontière un tschausch qui était chargé de lui rendre compte des mouvements, des relations et des mesures du grand vesir. Dans une lettre à la Validé, Ibrahim se plaignit vivement de l'attentat exercé contre un ambassadeur, et de l'usurpation commise sur son propre pouvoir. Hafis-Ahmed fut déposé, et la place de kaimakam conférée au vesir Hasan. Les négociations de Michel avec Ibrahim, après la conquête de Kanischa, et l'envoi de Dimo à Constantinople, suffisaient pour provoquer l'attention et la surveillance de Basta, commandant supérieur des troupes impériales en Transylvanie, qui se décida pour le meurtre de son adversaire, comme moyen le plus prompt et le plus sûr (2). Michel, ami des Turcs, succomba victime de son ambition, et arrosa de son sang la terre sur laquelle il s'était flatté de régner [19 août 1601]. Immédiatement avant cet événement, les commandants turcs de la frontière du Danube, le pascha Mahmud, qui avait relevé la place de Giurgewo, et le chef de la flotte du Danube, le beglerbeg de Chypre, Schaaban, avaient fait une irruption dans la Valachie, battu Michel lui-même ou son ban Calota, et envoyé les drapeaux conquis comme trophées à Constantinople. Le tschausch Ibrahim fut expédié au schah Abbas en Perse, pour lui porter le bulletin de cette victoire, et la nouvelle de la mort du rebelle Michel. Des envoyés transylvaniens renouvelèrent la capitulation pour leur pays, et Sigismond obtint, comme son devancier, l'investiture par la main d'un tschausch turc. Immédiatement avant la prise de Kanischa, Ibrahim avait encore écrit à l'archiduc Mathias que déjà l'année précédente il aurait pu marcher sur Vienne et Prague avec son armée, mais qu'il s'en était abstenu par amour de la paix. Cette lettre, longue et remarquable, contient des reproches sur la cruauté et la barbarie des Hongrois et des Wallons, qui, dans cette campagne, avaient commis de bien plus grands excès que les Turcs, maintenus par la discipline. Les premiers signes d'inclination à la paix avaient été donnés du côté des Turcs pour la première fois depuis la bataille de Varna; ils étaient venus du chan tatare, qui, trois ans auparavant, avait fait la première ouverture; en conséquence, Jean Bernhardfy avait été député de la part des impériaux à Ghasi-Girai pour le sonder sur sa proposition [1598], et le gagner aux intérêts de l'empereur au moyen de 10.000 ducats (1). Le chan tatare avait envoyé ensuite, comme ses représentants, Alexandre Paléologue et Ahmed-Aga, qui s'étaient réunis inutilement dans l'île de Saint-André avec les plénipotentiaires impériaux. Maintenant le grand vesir donna plein pouvoir au gouverneur d'Ofen, Murad-Pascha, pour négocier la paix, et avec lui il fit partir, de son quartier de Semlim, son kiaja Mohammed. Quelques jours après, Ibrahim tomba malade et mourut, ayant recommandé à son neveu Murtesa-Pascha les affaires les plus importantes de l'armée [10 juillet 1601]. Ses restes, conduits à Constantinople, furent déposés dans le tombeau qu'il avait construit près de la mosquée des Princes. Tous les équipements militaires d'Ibrahim, ses tentes, ses chameaux, ses mulets, furent donnés à Hasan, qui se fiança même avec la veuve, la sultane Aische, mais reçut l'ordre de se rendre au plus tôt sur la frontière. Il voulut d'abord s'en dispenser sous le prétexte que la saison était trop avancée; mais, sur les représentations

(1) Naima, p. 129.
(2) Engel, Hist. de Valachie; Istuanfi, Bethlen, Spontoni.

(1) Joannis Bernhadfii ad Tatarchanum obligatio, 13 août 1598.

pressantes du mufti Ssanollah, un ordre exprès du sultan le contraignit à partir. Toutefois il ne se mit point en marche avant d'avoir déterminé la déposition du mufti, et distribué les premières places parmi les gouverneurs et les ulémas, selon ses inclinations. Chodschasade-Mohammed-Efendi devint mufti, Chalil, kaimakam, Hafis-Ahmed, troisième vesir; les gouvernements de Bagdad et de Belgrad passèrent en de nouvelles mains; Hamsa-Efendi remplaça Okdschisade comme secrétaire d'État pour la signature du sultan. Dix-neuf jours après sa nomination, Hasan quitta Constantinople avec une nombreuse armée, et marcha rapidement, sans dormir les nuits sous la tente, en sorte que vingt-sept jours après son départ de la capitale, le 6 septembre, il arriva au camp de Semlim (1). A la nouvelle qu'à Raab se rassemblait une puissante armée ennemie pour menacer Ofen ou Stuhlweiszenburg, il fut résolu que l'on marcherait du côté de la première de ces deux places, dont le gouvernement avait été conféré à Marnirkuschi-Mohammed-Efendi; mais Stuhlweiszenburg était déjà tombée avant l'arrivée de l'armée ottomane. Trois semaines après, les deux armées se rencontrèrent enfin sous les murs de Stuhlweiszenburg. Les impériaux étaient postés dans le défilé entre deux montagnes; le capucin Laurent de Brindisi, le crucifix à la main, les animait au combat. Les deux premiers jours, Mohammed-Kiaja, avec les seghbans et les silihdares que le grand vesir avait envoyés pour l'appuyer, parvint à entamer les chrétiens; mais comme il avait attaqué seul, sans en donner avis au gouverneur d'Ofen, Mohammed-Mankirkuschi, il succomba; bientôt après le gouverneur d'Ofen lui-même subit le même sort, et la bataille fut perdue [15 octobre 1602]. L'armée ennemie se replia sur Palota, et se retrancha. Le grand vesir confia le gouvernement vacant d'Ofen au beglerbeg de Rumili, Mohammed-Pascha. Petschewi, l'historien, qui assistait à cette bataille, fut envoyé à Posega pour lever des impôts. Le grand vesir marcha au secours de Kanischa, qui était assiégée. A Constantinople, le sultan implora l'assistance du ciel sur les tombeaux de ses ancêtres (1).

Depuis le 1er septembre, l'archiduc Ferdinand assiégeait Kanischa avec cinquante mille hommes; la place était forte par sa position entourée de marais. Le commandant Terjaki-Hasan devait acquérir dans la défense, où il déploya toutes les ressources du courage et de la ruse, un nom brillant dans les fastes militaires des Ottomans. Il y avait trois semaines que durait le siége, lorsque les têtes du gouverneur d'Ofen et de Mohamed-Kiaja, plantées sur la tranchée, parurent ébranler le courage de la garnison. Hasan rassembla ses frères d'armes, prétendit que les têtes dont la vue les consternait pourraient bien ne pas être celles annoncées par l'ennemi, et finit par inspirer à la garnison une ferme confiance dans la conservation de la place: « D'abord, dit-il, le grand vesir Ibrahim n'ayant pu s'emparer de Kanischa avant d'avoir voué les revenus de la ville à des fondations pieuses pour Médine, le prophète ne permettrait jamais qu'une ville consacrée à son tombeau tombât entre les mains des infidèles; secondement, les ennemis avaient commencé le siége le jour de la naissance du prophète, en conséquence leurs opérations ne pouvaient réussir; troisièmement, par l'effet du cri d'Allah, poussé pendant la nuit, quarante-deux canons de l'ennemi, disposés en six batteries, n'avaient jusqu'alors causé à peu près aucun dommage (2); enfin, lorsque lui-même vint prendre le commandement de Kanischa, il avait signalé une troupe de corneilles dont le vol se dirigeait du camp chrétien sur la ville, attaquée par des aigles qui l'avaient anéantie, présage assuré de la défaite des giaurs par les moslims. » A l'aide de son beschliaga Kara-Omer, et de son espion Kara-Pentsche, il imaginait chaque jour de nouveaux stratagèmes avec lesquels il trompait l'ennemi sur l'état de ses forces, de la place, et sur ses dispositions. Enfin, l'annonce de l'approche du grand vesir, et surtout l'arrivée de la neige, déterminèrent l'archiduc à une brusque retraite: il leva son camp, abandonnant toute l'artillerie et la plus grande par-

(1) Naima, p. 132.

(1) 7 octobre 1501; Summ. del. rel.; Ven., aux archives particulières

(2) Naima, p. 139.

tie des bagages [18 novembre 1601]. Omer-Aga fit une sortie sur les tranchées; Hasan s'assit au-dessus de la porte de Szigeth, tenant une bourse pleine d'or et d'argent pour payer les têtes qu'on lui apporterait. Muszelli-Beg et Omer-Beg se mirent à la poursuite de l'ennemi. Hasan se rendit dans la tente de l'archiduc, où un trône était élevé, entouré de douze siéges recouverts de velours rouge; il y avait aussi un riche tapis, sur lequel Hasan fit sa prière d'actions de grâces à Dieu; puis avec son sabre il partagea le trône, et se plaça sur les débris, tandis que les begs et les agas prirent place sur les douze siéges: il leur tint un discours sur les heureux résultats de la constance. Là, il ne souffrit pas de pillage, car il réservait la tente de l'archiduc au grand vesir. Quarante-sept canons de la plus belle fonte, quatorze mille mousquets, autant de pioches et de pelles, une nombreuse argenterie, dix mille tentes, des trompettes, des tambours, des voitures, des munitions de toute espèce, tombèrent entre les mains des Turcs, qui saisirent six mille prisonniers dont les têtes furent abattues sur la tranchée, et les corps jetés à l'eau. Cependant le grand vesir s'était mis en marche de Szigeth sur Siklos, forcé à ce mouvement par les murmures et les insultes de ses soldats, irrités du froid. Il reçut bientôt la joyeuse nouvelle de la levée du siége, et combla de témoignages d'honneur le glorieux défenseur de Kanischa. Il lui remit trois queues de cheval, trois vêtements d'honneur, trois chevaux couverts de riches harnais; Muszelli-Beg fut investi du sandschak de Gustendil, Omer-Beg de celui de Funfkirchen. Les canons pris aux Autrichiens furent menés à Szigeth, de là, conduits aux bords de la Drau, puis, embarqués sur ce fleuve et sur le Danube, ils parvinrent à Belgrad. De Constantinople arriva la confirmation de toutes les distributions d'honneurs et de dignités faites par le grand vesir; le sultan envoya même un chatti-schérif rempli de louanges, et une chaîne d'or supportant une plaque de même métal, sur laquelle le chatti-schérif était gravé, avec ordre que l'aga des janitschares de Kanischa portât ces insignes autour du cou et sur la poitrine pour ouvrir et fermer, matin et soir, les portes d'une ville si vaillamment conquise et si héroïquement défendue, distinction unique dans les fastes militaires des Ottomans.

En récompense de l'heureuse issue de la campagne, le grand vesir épousa la veuve de son prédécesseur Ibrahim, la sultane Aische, qui déjà lui était fiancée. En Asie, Karajasidschi, après sa victoire de Kaiszarije, répandait la terreur autour de lui, à la tête de trente mille rebelles: il fut attaqué dans le voisinage d'Elbistan par le vesir Hasan-Sokolli. Le combat dura toute une journée; les deux tiers des rebelles restèrent sur le champ de bataille; le reste, abandonnant tous les bagages, s'enfuit avec Karajasidschi dans les montagnes de Dschanik, c'est-à-dire dans les anciennes demeures des Tzanes, sur la mer Noire. Là mourut Karajasidschi; mais sa place fut aussitôt prise par son frère, Deli-Husein. Trois nouveaux chefs se signalèrent encore à la tête des bandes de rebelles: Schahwerdi, Jular-Kapdi, et Tavil: ils déchirèrent le cadavre de Karajasidschi, et ensevelirent les morceaux dans des lieux éloignés les uns des autres, afin qu'il devînt impossible aux Ottomans d'exhumer ces précieux restes, et de les brûler. Descendant des montagnes de Dschanik, ils enlevèrent les bagages du vesir Hasan, sur la route de Diarbekr à Tokat, ravagèrent les environs de Tokat, détruisirent le jardin du vesir, appelé Jardin du Paradis, dans lequel, au lieu de fleurs naturelles, brillaient des bouquets de diamants et de pierreries, et assiégèrent Hasan lui-même dans Tokat. Dans cette situation alarmante, le gouverneur de Diarbekr, l'eunuque Chosrew-Pascha, fut nommé vesir et serasker contre les rebelles à la place d'Hasan-Sokolli. Personne n'osait porter la nouvelle de cette déposition à l'ex-vesir; enfin, le premier chambellan s'en étant chargé, Hasan voulut le faire mettre à mort; et son frère Ibrahim, aussi chambellan, étant ensuite arrivé avec la même dépêche, il l'accabla de menaces, et le chassa. Déjà les rebelles assiégeaient Tokat depuis un mois: un matin qu'Hasan-Pascha était assis, comme de coutume, près de la porte, un Turc, habile tireur, l'ajusta avec son fusil, et l'ex-vesir tomba mort. Maîtres de Tokat par suite de cet événement, les rebelles se répandirent ensuite en bandes sur toute l'Asie Mineure, et vendirent les dépouilles d'Hasan, ses étoffes, ses tapis et ses armes. Chosrew-Pascha, qui, avec

les troupes de Damas, Alep et Mraasch, devait anéantir Deli-Husein, se trouva, aux approches de l'hiver, abandonné de tout le monde, et le vesir Hafis-Ahmed-Pascha, qui s'était rendu de Constantinople à Kutahije pour défendre l'Asie Mineure, se vit assiégé durant trois jours dans la capitale de cette contrée. La rigueur du froid et l'abondance de la neige purent seules amener la levée du siége.

Pendant que cette année les armées ottomanes luttaient en Europe contre les Hongrois, en Asie contre les rebelles, les Espagnols, les Maltais et les Florentins essayaient leurs forces par mer contre Alger et Tunis, Maina et l'île de Cos. Une flotte de soixante-dix galères espagnoles, romaines, toscanes et maltaises, sous les ordres d'André Doria et de don Juan de Cordova, s'éloigna d'Alger sans avoir rien fait, parce que toute la côte était sous les armes. Cicala, qui avait suivi leurs mouvements avec cinquante voiles, dévasta le littoral de l'Italie. Cinq galères maltaises furent plus heureuses: elles opérèrent un débarquement à Maina; les chrétiens surprirent Neocastron (Passeva) à la faveur d'un soulèvement des Grecs, provoqué par l'évêque de Tirhala; des galères florentines dévastèrent l'île de Cos (Lango), pour se venger des brigandages des Barbaresques. La France s'adressa directement à la Porte pour obtenir réparation des dommages causés à son commerce par des pirates algériens, et des ordres rigoureux furent adressés à Alger, afin que l'on satisfît aux réclamations. Ce fut le premier exemple donné par la Porte d'indemnités accordées à une puissance étrangère (1). L'année suivante, les Maltais se firent justice eux-mêmes en saccageant la ville de Mohammedije, sur la côte d'Afrique.

Au mois d'août 1602, le grand vesir mit le siége devant Stuhlweissenburg, et le 29, la place fut réduite au pouvoir des Turcs. Pendant que se négociait la capitulation, des janitschares, avides de pillage, et les déserteurs français de Papa, pénétrèrent violemment dans l'enceinte, sabrant tout devant eux. Le commandant, comte Isolani, et les autres chefs qui, d'après les conditions arrêtées, devaient se retirer librement, furent emmenés comme prisonniers de guerre à Belgrad, parce que, disait-on, le grand vesir avait appris que la reddition de la place avait eu lieu contrairement à leur volonté. Après la prise de Stuhlweissenburg, Hasan passa le Danube, alla se camper près d'Ofen, dans les plaines de Pest, afin de se porter de là au secours de Moses-Szekely, qui s'était soulevé, en Transylvanie, contre Basta. Les ennemis étaient en face de Gran, et des deux camps s'élevaient des cris de bataille. Kasisade-Ali-Pascha, beglerbeg d'Ofen, et Habil-Efendi, le juge octogénaire d'Ofen, représentèrent au grand vesir qu'il n'était pas prudent de marcher en Transylvanie, tandis que l'on entendait le canon de l'ennemi; les espions rapportaient en outre que les chrétiens s'avançaient sur Ofen. Hasan le Fruitier, Albanais absolu et obstiné, soutint que c'était là une ruse de l'ennemi pour empêcher la marche sur la Transylvanie, et qu'il était nécessaire d'appuyer Szekely, qui avait réduit Lippa et Jenoe sous son pouvoir. Il quitta donc les environs de Pest, franchit en quatre jours, avec cent pièces de campagne et quatre gros canons, la distance qui le séparait de Szolnok, passa la Theysz, et se trouva le cinquième jour à Szarvas. Là il reçut la nouvelle que l'ennemi était passé dans l'île de Csepel à l'aide d'un pont de bateaux, qu'ensuite il s'était avancé sur Pest, avait enlevé la ville, et que maintenant il assiégeait Ofen, qui se trouvait foudroyé du côté de la porte de Vienne et de la porte d'Eau. Aussitôt deux mille cavaliers furent envoyés sous les ordres du beglerbeg d'Anatoli Ruhbeg, et le grand vesir lui-même, précipitant sa retraite, se trouva au bout de quatre jours devant Pest. Le pont qui unissait l'île des Oies et Pest fut brisé à coups de canon, et les Turcs assiégèrent Pest, tandis que les impériaux pressaient Ofen. La disette de vivres se faisait fortement sentir dans le camp ottoman; les convois n'y parvenaient qu'avec la plus grande peine. Le beglerbeg Ali, le juge Habil, et l'aga des janitschares d'Ofen, supplièrent le grand vesir de se retirer, en leur laissant seulement Mohammed-Pascha, sinon la ville allait être affamée. Hasan se rendit à leurs instances; deux mille janitschares avec des armuriers, des canonniers et des volontaires furent jetés dans la place. Au commencement de novembre 1602, le grand vesir se retira sur

(1) Naima, p. 164, et Baudier, Inventaire, p. 648.

Belgrad par Kecskemet et Peterwardein. Mohammed-Pascha enflamma la garnison d'Ofen, et causa de grandes pertes à l'ennemi dans une sortie. Mais la rigueur de la saison frappa plus rudement sur les impériaux. Des pluies continuelles forcèrent l'archiduc Mathias à lever le siége le 18 novembre. Il laissa dans les marais quelques canons, qui furent transportés dans la forteresse. Mohammed-Pascha, qui avait maintenu parmi ses soldats la plus sévère discipline, sut aussi récompenser les plus vaillants. Lui-même, pour sa noble conduite, reçut le rang et le traitement de troisième vesir. Au moment où le grand vesir arrivait à Belgrad, parut le chan tatare Ghasi-Girai, qui s'était dispensé d'assister aux deux dernières campagnes. Comme ses frères Selamet-Girai, Mohammed-Girai, Schahin-Girai, se trouvaient en Rumili ou en Anatoli, il craignait, s'il tardait davantage à se rendre à l'armée des Ottomans, que l'un de ces princes pût être revêtu de la dignité de chan. Il fut reçu par le grand vesir avec les plus grands honneurs. Les Tatares furent distribués autour de Szigeth, Koppany, Mohacs; le chan lui-même eut son quartier d'hiver à Funfkirchen, où il se livra aux douceurs du repos et aux charmes de la littérature; il composa même un poëme sur les qualités du café et du vin.

A Constantinople, le mois de janvier fut signalé par des mouvements tumultueux de la part des sipahis. Déjà, quelques mois auparavant, alors que Chalil-Pascha était encore kaimakam, les ulemas lui avaient remis un écrit dans lequel ils se plaignaient de la conduite désordonnée, violente, de ce corps. Le kaimakam avait fait un rapport à ce sujet, et un chatti-schérif du sultan avait invité la milice turbulente à plus de calme. Alors ils s'étaient montrés menaçants; sur leur demande, le kaimakam Saatdschi-Hasan avait été envoyé aux Sept-Tours, et sa place conférée à Güseldsche-Mohammed-Pascha; le mufti Mohammed-Efendi-Chodschasade, fils de Seadeddin, avait été déposé, et son devancier, Ssanollah, s'était vu rappelé à la première dignité de la loi. Peu satisfaits de ces concessions, les sipahis réclamèrent un divan à pied, afin qu'il fût pris des mesures décisives contre les soulèvements, chaque jour plus redoutables en Asie. A leurs cris tumultueux, le sultan parut à la porte du harem, et se plaça sur le trône apporté là tout à coup, ayant à ses côtés le mufti et le kaimakam, avec environ trente ulemas. Alors trois meneurs des sipahis, Husein-Chalfa, Porias-Osman et l'écrivain Dschismi, osèrent, sans l'intermédiaire des vesirs, présenter directement une requête dans laquelle ils s'expliquaient hardiment sur la ruine dont l'empire était menacé par les soulèvements dans les provinces, et l'oubli des grands pour leurs devoirs : « Ainsi, disaient-ils, le gouvernement d'Erserum était entre les mains des seghbans, et Lewend, de Kœsenefer-Pascha; Siwas, sous le pouvoir du rebelle Ahmed-Pascha; en Karamanie, Deli-Husein était en pleine révolte; les sandschacks de Mersifun et de Kastemuni étaient possédés par Karasmid et Hasan le Long; les serdars envoyés contre eux à diverses reprises avaient été battus et anéantis. C'était là le résultat des conseils du directeur du harem, du chef des eunuques noirs et des eunuques blancs, du gouverneur de la cour, Ghasnefer-Aga : on pouvait aussi en attribuer la faute aux vesirs, et surtout au précédent kaimakam Hasan-Saatdschi, qui avait caché au sultan l'état de l'empire, et au quatrième vesir, Hasan-Tirnakdschi, dont les têtes devaient maintenant tomber comme une juste satisfaction à tant de griefs (1). Pour apaiser le tumulte, on envoya prendre Hasan-Saatdschi aux Sept-Tours, et il vint se mettre en communication avec les rebelles; il prouva, par des rapports adressés au sultan, qui les avait apostillés de sa propre main, qu'il avait fait connaître au Grand Seigneur tous les tristes événements dont on se plaignait, et de la sorte il sut se dérober au supplice (2). Hasan-Tirnakdschi, se jetant à genoux, implora sa grâce des sipahis, qui l'accordèrent, à l'intercession des janitschares. Mais ils réclamèrent plus violemment les têtes des deux chefs des eunuques, celles du kislar-aga Osman, accusé d'avoir conféré des places par l'impulsion du harem, et du kapu-aga Ghasnefer, auquel on reprochait la nomination de l'eunuque Chosrew comme serdar contre les

(1) Naima, p. 160.
(2) 19 juin 1603; Somm. delle relat.; Venet, *ibid.*, juin 1603, et 22 febr. 1603.

révoltés d'Asie. Pour sauver sa propre vie, le sultan se vit réduit à sacrifier les hommes qui dirigeaient le harem depuis tant d'années, les conseillers secrets des sultanes favorites, et particulièrement de la Validé. Les têtes des deux eunuques roulèrent aux pieds des sipahis; ensuite le sultan salua les membres du divan, et se retira dans le harem. Le grand vesir investit dans Ofen Lala-Mohammed-Pascha du commandement supérieur en Hongrie, et au premier avis des mouvements des sipahis à Constantinople, il quitta Belgrad pour marcher en toute hâte vers la capitale. A Jagodina, il apprit la réinstallation du mufti Ssanollah, opérée par les sipahis; à Nissa, l'exécution des deux directeurs du harem et du palais; à Chirmenlu, il rencontra deux chambellans, porteurs de lettres de la sultane Validé et du Grand Seigneur, qui le rappelaient dans la capitale. A Andrinople, il logea avec l'historien Hasanbegsade, qui l'avait accompagné, comme reis-efendi, dans la maison du juge Sekerisade-Jahja-Efendi, qui devait être un jour mufti. Entre Karischdiran et Siliwri, se présentèrent à lui son agent et l'administrateur des pieuses fondations de la Suleimanije, qui lui représentèrent la nécessité pressante de pénétrer cette nuit même, en silence, dans Constantinople, parce que le lendemain les sipahis pourraient empêcher son arrivée, annonçant qu'à la porte même où vient aboutir la route de Siliwri, des ordres avaient été donnés à cet effet. Aussitôt qu'il fut entré dans son palais, Hasan le Fruitier informa le sultan de son arrivée, et reçut ses compliments de bien-venue. Dans la même nuit, le kaimakam Mahmud, son ennemi, puis les deux grands juges, vinrent lui rendre visite; il chargea ces derniers d'inviter le mufti à fixer une heure du lendemain pour tenir conseil sur des objets importants, et de lui dire qu'il serait allé le visiter aussitôt, s'il n'était pas arrivé trop tard. Le grand vesir attendait une réponse le matin: il n'en vint aucune. Les chefs des rebelles s'étaient rendus ce matin même auprès du mufti, et en avaient obtenu un fetwa qui déclarait légitime le supplice du grand vesir, à cause du mauvais résultat de la campagne de Hongrie, et de l'inefficacité des efforts tentés pour étouffer la révolte en Asie. Le kaimakam Mahmud-Pascha appela les deux grands juges, leur montra le fetwa, et leur demanda s'ils le trouvaient conforme à la loi. La crainte leur ayant arraché une réponse affirmative, il les força de le signer. Ce fetwa servit ensuite de base au rapport adressé par le kaimakam au sultan, et dans lequel il lui déclarait que, s'il n'était pas fait droit à la demande des sipahis, appuyée sur le fetwa, on serait menacé du plus grand danger. Le grand vesir, averti de toutes ces manœuvres, écrivit, par l'intermédiaire de l'historien Hasanbegsade, au sultan: « Mahmud-Pascha, d'accord avec les rebelles, leur a promis 30,000 ducats pour me renverser. Voici ce qu'il faut répondre à son rapport: Ce que fait mon grand vesir arrive par ma volonté; je ne veux pas que personne se permette de s'immiscer dans ces affaires; que le grand chambellan fasse exécuter Mahmud cette nuit. » Le sultan, suivant le conseil du grand vesir, rendit un chatti-schérif pour la condamnation de Mahmud, et chargea le grand chambellan Kasim de remettre au grand vesir le fetwa avec le rapport de Mahmud, et de faire exécuter ce dernier. Le grand chambellan put déposer entre les mains du grand vesir le fetwa signé du mufti et des grands juges; mais Mahmud-Pascha trouva moyen de s'échapper.

Le grand vesir, comprenant toute l'étendue du péril qui le menaçait, ferma son palais, et se rendit dans un cabinet attenant à celui de sa fiancée, la sultane veuve d'Ibrahim, car le mariage n'étant pas encore accompli, il ne lui était pas permis d'aller chez elle. Les rebelles entourèrent le palais, menaçant d'y livrer l'assaut. A l'arrivée de la nuit, Hasan, se couvrant d'un déguisement, accompagné seulement de deux serviteurs dévoués, se glissa par une porte dérobée, et gagna la demeure de l'aga des janitschares. Là, par son ordre fut appelé le reis-efendi Hasanbegsade. Aussitôt le grand vesir lui dicta un rapport au sultan: « Le mufti, disait-il, s'est jeté ouvertement dans le parti des rebelles; son neveu Tschelebikasi a reçu des révoltés d'Asie 30,000 écus pour déterminer la déposition du vesir Mohammed fils de Sinan, nommé pour les combattre. Les janitschares réclament hautement la destitution du mufti et son exil à Rhodes, ainsi que la nomination d'un homme juste et craignant Dieu, tel que Mustapha Ebulmeamiu. »

Durant toute la nuit, Hasanbegsade écrivit aux vesirs, aux scheichs, aux ulemas, aux généraux des dschebedshis, topdschis, ainsi qu'aux directeurs de l'arsenal, que quiconque voulait se montrer obéissant envers le padischah devait se trouver en armes au lever du soleil sous le parvis de la Suleimanije. Au point du jour, lorsque les janitschares furent rassemblés au lieu indiqué, le grand vesir et l'aga des janitschares parurent sur les degrés de la Suleimanije, le dernier tira de son sein un chatti-scherif du sultan dont il fit la lecture : « Janitschares, mes fidèles serviteurs, grâces vous soient rendues; que nos faveurs vous soient légitimement acquises. Depuis le temps de nos ancêtres jusqu'aujourd'hui, on ne peut vous reprocher ni bassesse ni esprit de résistance et d'opposition. Continuez à mériter ma bienveillance en prêtant secours au grand vesir pour châtier de misérables rebelles. » Les janitschares poussèrent de bruyantes acclamations; puis, par la bouche de leurs officiers, déjà préparés à ce rôle, ils demandèrent le changement du mufti. « Très-volontiers, » répondit le grand vesir; et à l'instant il convoqua tous les ulemas et les vesirs. Cicala, qui ne voulut pas venir, fut amené de force par le tschauschbaschi. On dressa la liste des rebelles, et des ordres furent donnés pour les mettre à mort. Quelques agas des janitschares furent dépêchés auprès des sipahis, rassemblés dans l'hippodrome près de la cage des lions, pour leur signifier de livrer les meneurs, ou de s'attendre tous à un châtiment exemplaire. Les sipahis déclarèrent qu'ils ne livreraient pas un seul homme. Cependant parurent deux chambellans avec l'ordre du sultan apposé au rapport du grand vesir sur le changement du mufti. Hasan lut la décision souveraine, et Mustapha-Efendi n'ayant pas bien entendu sa nomination, le grand vesir, se levant, le saisit entre ses bras, et, le tirant du banc des grands juges, où il était assis, lui donna la place d'honneur au-dessus des vesirs. Mustapha reçut les félicitations des ulemas, puis le grand vesir lui demanda, au nom du sultan, quel traitement il fallait faire subir à ceux qui refusaient de livrer les provocateurs du soulèvement. Le nouveau mufti les déclara tous rebelles, et décida que leur licenciement était légitime. Alors le grand vesir dépêcha des officiers supérieurs des régiments auprès des sipahis pour leur porter cette décision, et leur déclarer que s'ils n'obéissaient pas, ils seraient tous renvoyés du service, que leurs rôles seraient jetés au feu, et que l'on abattrait la tête à tous leurs officiers. Ensuite, promenant ses regards sur les chambellans, Hasan appela Daud, et lui donna tout bas l'ordre d'embarquer avec quarante kapidschis l'ex-mufti Ssanollah pour Rhodes; au chambellan Hamsa-Aga et au defterdar Murad, il commanda de mettre sous le séquestre le palais et les biens du kaimakam Mohammed-Pascha qui avait pris la fuite. Les capitaines des janitschares durent fermer les portes de la ville. L'aga des janitschares, Ferhad, montant à cheval, se fit précéder des recrues, des canonniers et des armuriers, nettoya les rues, et surprit le chan de Plomb près de la Monnaie, principal point de réunion des rebelles. Le lendemain [28 janvier 1603] le grand vesir, siégeant dans le divan, reçut les félicitations des vesirs, des ulemas et de tous les agas. Dans l'après-midi furent amenés deux des principaux meneurs, Porias Osman et Ogus Mohammed. Le premier, ancien compagnon d'armes d'Hasan, exprima son repentir de sa faute, et déclara n'avoir été poussé à la révolte que par les excitations du mufti Ssanollah, et par le désir de participer aux 30,000 ducats promis; il demanda pour toute grâce de ne pas être étranglé comme les femmes, mais de tomber sous le tranchant du glaive. Le grand vesir fit conduire les deux captifs dans le sérail, où ils répétèrent leurs aveux en présence du sultan; en récompense, au lieu d'être pendus, ils furent décapités. Trois autres chefs subirent le même sort. Malgré la garde des portes, Dschismi s'était échappé en se faisant transporter dans un cercueil comme un cadavre; mais ensuite ses serviteurs le tuèrent dans les montagnes, pour se partager quelques milliers de ducats qu'il avait pris sur lui dans le cercueil. Le mufti Ssanollah s'était plongé dans un cloître, ainsi que le kaimakam Mahmud, et tous deux y avaient trouvé un abri. Ainsi, cette fois, le soulèvement des sipahis fut étouffé par les janitschares; mais une haine implacable s'alluma entre les deux corps (1). Le grand vesir, après avoir écrasé la rébellion, se servit de

(1) Summario delle rel.; Venet., febr. 1601.

son pouvoir pour satisfaire des inimitiés personnelles. Un matin, le vesir Hasan fut tout à coup décapité, au moment où le grand vesir quittait le sultan ; Hasan-Soatdschi fut banni à Trébizonde ; Hasan-Pascha, l'eunuque, fut jeté dans les Sept-Tours ; le sultan fut même vivement pressé d'ordonner l'exécution de Cicala, mais il s'y refusa. Hasan le Fruitier, fier de son triomphe, négligea les favoris du sultan, et finit même par s'éloigner de ses meilleurs amis, en sorte que le mufti Ebulmeiamin, qu'il avait élevé, l'aga des janitschares Ferhad, Mustapha-Pascha, fils de Rasije, et le kislaragasi Abdurrisak, n'eurent plus pour lui que de l'indifférence, ou devinrent même ses ennemis.

Telle fut la cause de la rupture entre le grand vesir et l'aga des janitschares : quand Ferhad fit vendre à l'encan les biens de l'eunuque Hafis Ahmed-Pascha, le defterdar Pogatschasade, qui assistait à cette opération de la part de la chancellerie, soutint que, d'après la loi, ces aliénations étaient du ressort de l'administration des finances, et ne devaient pas être poursuivies par l'aga. « Avec la permission de Dieu, dit Ferhad, je mettrai aux enchères, aujourd'hui même, tes biens et la fortune de celui qui t'envoie. » Le defterdar rapporta ce propos au grand vesir, en l'envenimant encore ; à la première occasion, Hasan dit à l'aga : « Avec la permission de Dieu, je te mettrai bientôt dans le cas d'avoir besoin d'un sandschak. » De telles expressions, et son orgueil éloignaient de lui tous les esprits. Ses ennemis se réunirent pour l'accuser de mesures arbitraires auprès du sultan et de la Validé. Le sultan écrivit des billets au mufti et aux grands ulemas, demandant leur avis sur la légalité de certaines mesures odieuses. Hasan, informé de cette consultation, voulut savoir quelle avait été l'opinion du mufti. Celui-ci répondit : que, d'après lui, rien dans la conduite d'Hasan n'avait été contraire à la loi. Le grand vesir désira voir le chatti-schérif du sultan. Le mufti s'excusa, prétendant l'avoir perdu. Alors l'inimitié déjà conçue contre ce haut dignitaire éclata ouvertement. Le mufti, l'aga des janitschares et le kislaraga écrivirent au sultan et à la Validé que le but d'Hasan était d'éloigner la sultane-mère ; qu'il avait pour lui les janitschares ; que déjà il se trouvait assez puissant pour être en état de refuser le sceau de l'empire s'il lui était redemandé ; qu'il avait promis de grosses sommes aux janitschares. Le sultan et la Validé accueillirent ces accusations. Un jour que le sultan se trouvait dans le palais de Daud-Pascha, que la Validé avait fait élever jadis sur la hauteur à l'extrémité du faubourg d'Europe de Constantinople, afin d'avoir un abri en cas de soulèvement, le grand vesir sollicita une audience, sous prétexte d'affaire pressante. Il lui fut répondu qu'il ne pourrait présenter son rapport qu'au divan prochain. C'en fut assez pour qu'il devinât sa disgrâce. Le jour du divan (4 octobre 1603), l'aga des janitschares obtint le premier audience ; après lui passèrent les grands juges, puis les vesirs ; le grand vesir fut admis le dernier, et lui, qui ordinairement restait très-longtemps auprès de son maître, se retira cette fois plein de trouble, au bout de quelques minutes. L'après-midi, il était très-occupé à écrire à la sultane Validé, lorsque le chambellan Turk-Ahmed parut avec un chatti-schérif du sultan ; aussitôt, Hasan se rendit auprès de la sultane son épouse, au jardin de Sudlidsche. A l'instant les janitschares se mirent en pleine révolte ; ils enfermèrent l'aga dans sa maison, et demandèrent que le mufti et les kadiaskers obtinssent la réintégration d'Hasan comme grand vesir, menaçant, dans le cas contraire, de piller et incendier leurs maisons. L'aga des janitschares s'était enfui chez le kaimakam Dscherrah-Mohammed-Pascha qui exerçait provisoirement le pouvoir de grand vesir ; la place de l'aga fut conférée au chambellan Turk-Aga, celle de vesir à Kasim, et la dignité de grand vesir au gouverneur d'Égypte, au Bosnien, descendant de l'illustre famille des Malcovich, Jaus Ali (Ali le Sévère). Le nouvel aga et les officiers des janitschares parvinrent à calmer leurs troupes. Dix jours après, dix eunuques se rendirent au palais de Sudlidsche, entraînèrent le vesir déposé, de l'appartement de la sultane, et l'étranglèrent dans le jardin de Chanedan-Aga (1). Le reis-efendi Jasidschisade Hamsa fut déposé pour avoir prélevé, d'après l'ordre d'Hasan le Fruitier, les taxes imposées par ce vesir sur les diplômes des ulemas, et ne put se racheter de la prison qu'à force d'ar-

(1) Naima, p. 175.

gent : sa place fut donnée au secrétaire Mim. Dscherrah-Mohammed, cruellement affecté de la goutte, et souvent incapable de remplir ses fonctions, fut mis à la retraite, et la place de kaimakam passa au vesir Kasim, jadis aga des janitschares, qui, maintenant d'intelligence avec le mufti, tint les rênes du gouvernement. Le sceau de l'empire fut porté par le muet Killi au nouveau grand vesir qui, ayant laissé en Égypte Piri-Beg pour le remplacer, s'avançait avec une armée égyptienne à travers la Syrie et l'Asie Mineure, justifiant le long de la route son surnom de *Sévère* par des exécutions et des mesures de rigueur. Il ramena les troupes rebelles du pascha de Damas à la soumission, en menaçant de tomber sur elles. A Adana, il rétablit l'ordre en faisant abattre les têtes turbulentes et couper les mains de brigands agitateurs. A Konia il trouva quatre vesirs. Chosrew-Pascha, Piale-Pascha, Ibrahim-Pascha et le bostandschibaschi Ali-Pascha qui épuisaient le pays; il leur enjoignit de se retirer aussitôt. A Aksehehr, le rebelle Ghurghur vint au-devant de lui pour faire sa soumission ; mais au moment où il baisait l'étrier d'Ali-Pascha, un coup de cimeterre abattit sa tête, sur un signe du grand vesir (2).

Le principal chef des rebelles de l'Asie Mineure, Deli-Hasan, frère de Karajasidschi, avait envoyé précédemment son délégué Schah-Werdi à Constantinople avec sa déclaration de soumission, et, par l'entremise du turnadschibaschi Husein, non-seulement il avait obtenu le pardon du passé, mais on lui avait encore conféré le gouvernement de Bosnie, afin de porter les bandes des rebelles asiatiques contre les infidèles. A sa demande, quatre cents des siens furent admis parmi les mercenaires étrangers des gardes du corps à cheval. En passant à Gallipoli pour se rendre en Rumili, il sacrifia trente moutons sur le tombeau de Suleiman fils d'Urchan [avril 1603]. Son armée, forte de dix mille hommes, était un ramas de misérables de l'aspect le plus étrange; quelques-uns demi-nus, portant des amulettes aux bras et des talismans autour du cou ; d'autres, les cheveux flottants à la manière des femmes, tenaient à la main des perches d'où flottaient des banderoles blanches ; des os de chameaux pendaient a leurs étriers. Leur marche fut signalée par le pillage et le meurtre, avant même le passage de l'Hellespont, puis leurs excès se continuèrent à Andrinople, Sofia, Philippopolis. Au pont d'Essek, ils joignirent l'armée du serasker Lala-Mohammed-Pascha, qui ne faisait que d'entrer en campagne. Le chantatare, qui avait passé l'hiver à Funfkirchen, puis avait visité le serasker dans son quartier de Belgrad, refusa maintenant de combattre sous les mêmes drapeaux que les hordes de Deli-Hasan. Malgré toutes les instances que le serasker lui fit faire par l'historien Petschewi et le defterdar Etmekdschisade pour le déterminer à rester, le chan se dirigea vers la Krimée : c'était une résolution d'autant plus grave, que les trois frères, Selamet-Girai, Mohammed-Girai et Schahin-Girai, qui avaient combattu dans les rangs des rebelles en Asie, venaient d'obtenir leur pardon de la Porte ; Mohammed et Deli marchèrent sur Pest, que les ennemis cherchaient à ravitailler. Dans un assez rude combat périrent, avec Derwisch-Pascha, six mille rebelles asiatiques; et, dans un engagement ultérieur, l'ennemi perdit quelques centaines d'Heiduques [septembre 1603]. La saison étant avancée, Lala-Mohammed confia la défense d'Ofen au beglerbeg de Rumili, Murad, celle d'Essek au gouverneur de Bosnie; Deli-Hasan, lui-même, alla prendre ses quartiers d'hiver à Belgrad, et permit aux troupes d'Asie de regagner leurs foyers. Cette année, qui vit tant de désastres et de supplices, fut encore signalée par un meurtre atroce et un auto-da-fé. Sultan Mahmud, fils de Mohammed, prince rempli d'espérance, enflammé d'une ardeur belliqueuse, avait plusieurs fois prié son père de l'envoyer en Asie contre les rebelles pour les soumettre. Ces demandes, et la dénonciation de Kislar-Aga, d'après laquelle un scheich aurait prédit au prince son avénement prochain au trône, suffirent pour l'immolation d'un fils [juin]. La mère du prince, le scheich et les personnes suspectes d'intelligence avec eux furent arrêtés, puis mis à mort au bout d'un mois. Le muderri Ssari-Abdurrahman, surnommé Nadaschli, fut condamné à mort en plein divan, comme autrefois Kabis, sous le

(1) Mohammed-Ben-Jusuf-Efendi, Hist. d'Égypte, fol. 84-89.

règne de Suleiman. Le grand juge Achisade et Esaad-Efendi prononcèrent la sentence. Interrogé par Turnadschi-Hasan-Pascha sur les motifs de cette décision, Esaad-Efendi répondit en ces termes : « Gracieux seigneur, quant à Nadaschli, jamais je n'ai rien vu de semblable : il nie la résurrection, le jugement dernier, le paradis et l'enfer, les châtiments et les récompenses; je lui demandai ce qu'il pensait du texte : *Celui qui a créé le ciel et la terre n'est-il pas tout-puissant ?* — Dieu est tout-puissant répondit-il; mais il n'a pas toujours sa toute-puissance. — Puisque, poursuivis-je, tu soutiens que ce monde durera toujours, que dis-tu de ce verset de l'Ecriture : *Le jour où la terre sera transformée en quelque chose qui n'est pas terre, où les cieux se replieront sur un signe de sa main droite ?* — Cela s'explique de soi-même, dit-il : on se sert de toutes les transformations, la matière subsistera toujours. — Mais, repris-je, que signifie donc ce verset : *Au jour où les hommes seront dispersés par le vent comme des sauterelles, où les montagnes seront semblables à du coton cardé ?* — Cela veut dire que les hommes, comme les montagnes, seront dispersés dans le monde. — Je me donnai les plus grandes peines pour détruire, par des textes irréfragables, des doutes funestes, et l'amener à reconnaître la vérité : tout fut inutile; tant cet esprit est obstiné dans son audace. Certes, son intelligence a reçu de fortes atteintes, puisqu'elle ne saisit pas des vérités aussi palpables; et, néanmoins, cet homme n'est pas un fou : il disputait vigoureusement d'après son opinion erronée. Un fou n'est pas en état d'expliquer les textes. Il n'est pas possible d'accueillir le repentir d'un esprit fort qui s'est une fois exprimé de la sorte. Comme l'exécution immédiate de ce disputeur était légale, elle fut accomplie aussitôt, d'après notre noble loi. Si vous aviez été présent, vous auriez pu, de votre main sublime, sans plus de formalité, le frapper à mort. Selon sa propre opinion erronée, la mort n'a fait que l'affranchir des peines de ce monde; mais en réalité ce sont les moslims et l'islam qui sont délivrés de sa langue (1). »

(1) Naima, p. 169.

L'année 1600 est appelée à juste titre, dans l'histoire ottomane, l'année de la révolte. Au soulèvement des sipahis dans la capitale, à celui des fugitifs de Keresztes dans l'Asie Mineure, se joignit encore une rébellion sur la frontière de Perse, qui entraîna la guerre contre cet État. Probablement les hostilités auraient éclaté deux ans plus tôt, si les ambassadeurs envoyés par le schah de Perse auprès des principales cours de l'Europe avaient obtenu plus de succès dans leurs missions. Les représentants du schah étaient Hassan et l'Anglais sir Anton Sherly, qui parcoururent l'Europe et portèrent leurs lettres de créance au roi de France, au doge de Venise, à l'empereur, au grand-duc de Toscane et au pape, pour allumer la guerre entre la chrétienté et la Porte (1). De son côté, l'empereur avait envoyé vers le noble transylvanien Étienne Kakasch de Zalokemeny, qui mourut en route, et dont le voyage a été décrit par son secrétaire Georges Tectander de la Jabel (2). Les diverses puissances de l'Europe ne se laissèrent pas ébranler davantage par trois autres ambassadeurs successivement venus de la Perse, chargés de porter des lettres de victoire au roi de France et à l'empereur. Les premières étincelles de la guerre jaillirent à Tebris; la garnison, brisant tous les liens de l'ordre et de l'obéissance, parcourut l'Aserbeidscham, portant partout le ravage, et alla piller les possessions du commandant de Selmas, Ghasi-Beg, fils du Kurde Schahkuli. Celui-ci s'enfuit vers le schah Abbas, qui aussitôt le revêtit du titre de chan. Les troupes réunies de Tebris et de Nachdschiwan assiégèrent le Kurde Ghasi dans son château de Karnijarik, et l'en chassèrent. Il se réfugia pour la seconde fois auprès de schah Abbas, qui, accourant d'Iszfahan avec deux mille cavaliers, atteignit Tebris en neuf jours, et fit sa jonction avec quelques milliers d'hommes sous les ordres de Sulfikar, chan d'Erdebil, près du village de Ssofian (3). Trois jours après fut livrée une bataille dans

(1) Voyages de sir Anthony Sherly et Malcolm, Hist. de Perse; Paris, 1822, t. II, p. 314-318.

(2) Iter Persicum, description rapide et véritable d'un voyage en Perse, entrepris sur l'ordre de l'empereur Romain, en 1600; Altenburg, 1610.

(3) Naima, p. 179; Feslike, fol. 112.

laquelle les Ottomans succombèrent devant la supériorité des Persans, et après que Timur Dschioghli eut fait défection, tout prit la fuite [26 septembre 1603]. Parmi les morts, se trouvèrent le beglerbeg de Nachdschiwan, Mahmud et celui d'Achiska, Chalil; Ali-Pascha, commandant de Tebris, fit des prodiges de valeur auxquels schah Abbas rendit hommage de sa propre bouche. La défaite des Turcs entraîna la perte de Tebris, qui se rendit après un siége de vingt jours. Après ce succès, schah Abbas ne s'arrêta que deux jours, et dirigea sa marche vers Nachdschiwan etÉriwan. Cependant, Kaszab-Hadschi, ayant pratiqué des intelligences avec les habitants d'Ordubad, s'était mis en possession de cette ville, lieu de sa naissance, et Tschirak-Sultan avait pris Dschulfa, Olindsche, ainsi que Dschawanschir. Par les sages mesures du scherif-pascha, gouverneur de Wan, Hadschi-Kaszab, beg d'Ordubad, tomba entre les mains des Turcs, et Ordubad fut occupé pour un moment; mais les plans du schah contre Nachdschiwan et Eriwan rendaient nécessaire la concentration de toutes les forces ottomanes sur le dernier point, car Nachdschiwan, entouré seulement d'un rempart de terre, fut abandonné. A Eriwan, on fit à la hâte des travaux considérables que l'on protégea de trois côtés par un mur d'une étendue de cinq cents aunes, et heureusement les ouvrages furent achevés avant l'arrivée du schah. Un messager de ce prince, appelé Mahmud, apporta une sommation emphatique dans laquelle Abbas exaltait outre mesure la soumission de Nachdschiwan, se promettait la conquête toute prochaine d'Ériwan, et parlait de prendre ses quartiers d'hiver à Gendsche et à Karabagh. Scherif-pascha, s'abstint de répondre à cette lettre, qu'il envoya à Constantinople, et réclama les secours des gouverneurs ses voisins; mais on ne fit aucun droit à ses demandes. Le 16 novembre 1603 l'armée persane parut sous les murs d'Eriwan. Il y avait cinq à six mille Persans, trois mille Kurdes irréguliers, appelés tulunki et gœktolak; les chefs kurdes étaient Seifeddin, frère de Ghasi, le scheich Haider, jadis investi du titre de beg pour la Porte ottomane, Alaeddin-Beg, qui avait servi les Turcs à la prise de Nachdschiwan, Mustapha-Beg, commandant de Makuje, Seinel-Beg, Kilidsch, beg d'Eleschkerd, Ferruhrus-Beg : ils allèrent camper sur la hauteur appelée Mihnet-Depesi. Un messager, envoyé par le gouverneur d'Eriwan à celui de Wan, pour appeler son assistance, était tombé entre les mains des Persans; le schah le renvoya à Scherif-pascha, en lui adjoignant le molla Jachschi comme négociateur, et sur le verso de la lettre de scherif-pascha, il écrivit ces mots de sa propre main : « Que Dieu bénisse vos sages mesures! renoncez à vos folles entreprises. Tout secours est impossible : les habitants du pays se sont courbés devant ma fortune, et soumis à mon pouvoir, ainsi que vous le prouvera cette lettre interceptée. Vous ne pouvez donc plus faire passer aucun message; vous n'avez plus d'autre moyen de salut que de vous rendre. » Scherif-pascha, qui, dans trois sorties, avait battu les Persans, se soucia peu de ces avis, et congédia le messager sans lui faire de réponse. Jachschi, voulant se donner de l'importance, représenta au schah que la lettre était restée sans réponse, parce qu'elle n'était pas revêtue du sceau du schah et de la signature des vesirs. Il en apporta donc une seconde pleine de promesses, signée du vesir, du secrétaire d'État, appelé en Perse motamededdewlet, et du kurdschibaschi, général des gardes du corps, qui pressait scherif-pascha de rendre la place. Le gouverneur dit à Jachschi : « Tant que chaque pierre de la muraille ne sera point achetée par la tête de l'un de nous, tant qu'il ne sera point tombé assez de Persans pour élever des pyramides avec leurs têtes, il ne faut point espérer saisir la place. » Au moment où Jachschi se retirait, quelques hommes de la garnison tombèrent sur lui et le poignardèrent. Lorsque parvint à Constantinople la nouvelle de la rupture de la paix, par les rapports des gouverneurs d'Eriwan et de Trébisonde; que l'on connut la perte de Tebris et de Nachdschiwan, la mort des beglerbegs de Nachdschiwan et d'Achiska, et la captivité du commandant de Tebris, le kaimakan réunit les vesirs et les ulémas en grand conseil. Hasan-Saatdschi, naguère banni à Trébisonde, fut nommé serasker de la guerre de Perse. A peine ces dispositions étaient prises, le 22 décembre 1603, mourut le sultan. Cinquante-cinq jours auparavant, comme il rentrait dans le palais, un derwisch lui avait annoncé qu'il devait se mettre en

mesure, attendu qu'un grand malheur le frapperait dans l'espace de cinquante-cinq jours : sa superstition put bien hâter sa fin. Il avait été précédé de peu de temps par l'époux de sa tante, Siawus-Pascha, trois fois revêtu de la dignité de grand vesir, et par sa sœur Aische, veuve d'Hasan le Fruitier, qui venait d'assister au spectacle de la chute, et presque du supplice de son époux.

Le règne de Mohammed III, comparé par les flatteurs et les beaux esprits du temps à celui de Mohammed II, à cause de la conquête d'Erlau et de Kanischa, aux yeux de l'observateur impartial marque au contraire en caractères bien tranchés la période où la décadence de l'empire précipita sa marche; car alors furent complétement négligées ou transgressées les anciennes institutions de l'État; alors éclata la révolte parmi les troupes de la capitale et au sein des provinces. Avec la mort du grand vesir Sokolli, dès l'avénement de Murad III, avaient commencé à se développer des germes de dissolution : sous Mohammed III, ils grandirent encore, et portèrent leurs fruits empoisonnés. Mais ce misérable prince, qui n'échappa jamais à la domination de sa mère, ne doit pas supporter seul les reproches de la postérité pour avoir causé de si grandes ruines. Les fautes de son déplorable gouvernement peuvent être aussi attribuées en partie à ses grands vesirs, surtout à Cicala, qui, après la bataille de Keresztes, jeta les semences de la révolte d'Asie, et à Hasan le Fruitier, qui alluma une haine inextinguible entre les janitschares et les sipahis. Katschi-Beg, l'historien pragmatique du déclin de l'empire ottoman, a marqué les années de ces deux vesirats comme les époques des grandes atteintes portées aux anciennes institutions des fiefs et des troupes, et, suivant lui, l'an 1005 de l'hégire, qui vit la conquête d'Erlau, montre à la fois la plus grande extension des frontières de l'empire, et le mépris le plus absolu de la loi. Jusqu'à l'an 1005 (1595), les feudataires avaient été obligés de résider sur leurs fiefs, afin de pouvoir se rassembler, en cas de guerre, dans le délai de trois jours, et d'être prêts à marcher sous dix jours. Les timars de 1,000 à 100,000 aspres étaient conférés par les beglerbegs, et non point à la Porte ; les titulaires étaient déposés sur une accusation bien prouvée d'indignité (1). L'argent d'orge (arpalik) des chambellans, et l'argent de voile ou de pantoufle (paschmalik) des sultanes ne s'élevait jamais au-dessus de 9,999 aspres, et jusque-là les fiefs ne furent point conférés comme argent d'orge ou de pantoufle (2); aucun chambellan, secrétaire fourrier, tchausch, n'était exempt du service militaire ; les petits et les grands fiefs (timars et siamets) n'étaient donnés qu'à des fils de sipahis, après que deux titulaires de grands fiefs et dix de petits avaient attesté la descendance légitime des impétrants ; des nains, des muets, et autres serviteurs de la cour et du harem, ne recevaient jamais de fiefs en dons (3); les timars n'étaient augmentés que d'un aspre sur dix ; il fallait se signaler par quelque action d'éclat, présenter quinze têtes coupées au moins, pour obtenir un siamet (4). Hasan le Fruitier, devenu grand vesir, ordonna bien une révision générale des fiefs; mais le but de cette opération ne fut point atteint, parce que la recherche des anciens fiefs et la collation des nouveaux se firent, non pas sur les lieux mêmes, mais à Constantinople et à Andrinople. En 1594, le grand vesir Sinan-Pascha avait porté le désordre dans les six buluks ou escadrons des gardes du corps à cheval et porte-drapeaux du sultan; contrairement à tous les règlements subsistant jusqu'alors, il inscrivit parmi les buluks toute la garnison de Raab, parce qu'elle avait été fixée trois années dans cette ville (5). En 1598, tout fut aussi bouleversé dans l'ordre et la hiérarchie des ulemas. Jusqu'alors nul étudiant (sochte ou thaleb) ne pouvait parvenir à la place d'aspirant (mulasim) avant d'avoir appartenu à l'un des colléges des *intérieurs*, des *extérieurs*, ou des *huit*, comme danischmend (amateur de la science), et fait preuve, comme muid ou répétiteur, de sa capacité pour aspirer aux places de muderris et de juge. Plus tard, les places de mulasim se vendirent. Des voi-

(1) Kotschi-Beg, du manuscrit de Diez, à la bibliothèque de Berlin, n° 17.
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*, fol. 6
(4) *Ibid.*, fol. 7.
(5) Kotschi-Beg, fol. 20.

wodes, des ssubaschis, achetaient ces titres 10,000 aspres, et devenaient muderris et kadis sans avoir fait les études nécessaires (1). A ces désordres se joignirent encore les charges toujours croissantes des fournitures de guerre et l'altération des monnaies. L'un des impôts les plus onéreux était l'*awaris*, d'après lequel une maison sur dix devait fournir un homme pour la flotte; plus tard, on s'en racheta moyennant de l'argent. Il frappait même les églises chrétiennes, et le baile de Venise eut beaucoup de peine à les en affranchir. Les livraisons en nature, qui avaient été portées à un kilo d'orge et de farine par dix maisons, et une brebis par chaque maison, ne pouvant pas s'opérer à cause de leur élévation, furent abaissées à un minot d'orge et de farine par quinze maisons, et une brebis pour deux. Le titre des monnaies fut altéré à un tel point, que le ducat valait 130 aspres, et la piastre plus de 80. Pour arrêter le développement du luxe, auquel on attribuait sans raison une telle altération des monnaies, on fit des lois somptuaires qui défendaient aux tschauschs d'avoir des masses, des selles et des harnais d'argent, des schabraques de velours garnies d'or. Bientôt après, le ducat monta jusqu'à 160 aspres, la piastre à 110, tandis que les caisses publiques n'acceptaient le ducat que pour 110 aspres, la piastre pour 60. Enfin, sous Hasan le Fruitier, d'après une refonte des monnaies, le titre des ducats, qui était à 220 aspres, fut fixé à 180, celui de la piastre à 80. En même temps fut renouvelée l'ordonnance contre l'usage du vin.

Mohammed n'était adonné ni au vin, comme son aïeul Selim, ni à l'opium, comme son père Murad; il attachait un grand mérite à l'observance des prescriptions de l'islam à cet égard, ainsi qu'à l'accomplissement rigoureux de la prière cinq fois par jour; il ne manquait pas non plus de se lever aussi souvent que le nom du prophète était prononcé devant lui. Cette piété apparente ne l'avait détourné ni du supplice de trois de ses grands vesirs, ni du meurtre de ses dix-neuf frères à son avénement, ni même de l'immolation de son fils peu de temps avant de mourir. Dans les ghaseles qu'il composa, d'après l'exemple de ses prédécesseurs il prit le surnom d'Adli (le Juste), que porte aujourd'hui Mahmud, le sultan régnant. Sous lui s'éteignit le plus grand flambeau du lyrisme ottoman, Baki; et l'année de la révolte fut aussi fatale à des esprits distingués dans la poésie et l'histoire. Le goût de Mohammed pour la versification fut nourri par son précepteur Newaji, qui mourut la veille de l'avénement de son élève au trône, et par Newi, l'un des meilleurs poëtes ottomans, maître de l'infortuné prince Mustapha, qui alla au-devant du lacet fatal en récitant des vers. Au temps où Newi étudiait à l'académie des huit, il y avait quatorze poëtes réunis dans cet établissement, ce qui ne s'était pas vu encore, et ne se rencontra plus depuis. Les plus fameux légistes du règne de Mohammed III étaient : le mufti Ebulmeiamin-Mustapha, et le juge de l'armée, Achisade. Un légiste du nom de Mustapha, dit le Petit, laissa un ouvrage politique sous le titre de *propriétés de la souveraineté;* le molla Takieddin-ben-Abdulkadir, de la noble et antique famille arabe des Temuntari, écrivit les biographies des légistes hanéfites, et un extrait du *Choix de fleurs arabes* de Saalebi, célèbre sous le titre de *la Perle unique*. L'union de la Krimée avec l'empire amena aussi des savants tatares à Constantinople, tels que Tatar-Ibrahim-Efendi, qui avait dédié au sultan Murad un commentaire sur la lumière, le 30e de la 24e sura, et Husein de Kaffa, auteur d'un traité sur la divination. Il faut encore mentionner Molla-Abdurruuf et Mohammed-ben-Chanim, auteurs de plusieurs traités et commentaires. Dschemalisade traduisit en turc la grande histoire d'Égypte par Makrisi; Molla-Anszari rédigea diverses gloses marginales; Kawalelisade fit des traités astronomiques, et Bakalsade fut en même temps médecin et astronome de la cour. Parmi les scheichs, on doit signaler surtout le scheich prédicateur émir, qui prêcha d'abord sur la nécessité, pour le sultan, d'entrer de sa personne en campagne, puis contre les vices des grands, ce qui le fit bannir deux fois de Constantinople; scheich Ismail Mewlewi de Galata, traducteur du Mesnewi en turc, et continuateur de cet ouvrage; le grand scheich Schemseddin de Siwas, qui chanta les louanges d'Ebu-Hanife, et enflamma par sa présence l'armée conduite

(1) Kotschi-Beg, fol. 16.

au siége d'Erlau ; le scheich Husein-Kemchani, qui resta comme martyr sur le champ de bataille de Keresztes.

Le sultan Mohammed était mort dans la nuit, sans que personne dans la ville fût instruit même du mauvais état de sa santé : le matin, et au moment où le vesir Kaimakam-Kasi se disposait à ouvrir le divan avec les vesirs, parut le grand chambellan avec un chatti-schérif enveloppé, comme de coutume, dans un morceau d'étoffe de soie. Le kaimakam voulut lire, mais il ne put rien déchiffrer. « Qui t'a donné ce chatti-scherif sans ponctuation? demanda-t-il au grand chambellan ; cette pièce n'est point de la main du sultan. — C'est le gouverneur du harem qui m'a fait appeler pour me la remettre, » répondit le chambellan. Le kaimakam passa la lettre au reis-efendi, Hasanbegsade, qui lui lut tout bas ces lignes : « Kaimakam-Pascha, mon père est mort par l'ordre de Dieu, et je suis monté sur le trône; maintiens la ville en ordre : s'il se commet quelque mal, je t'abats la tête. » Le kaimakam, frappé de stupeur, resta quelque temps incapable de prendre une résolution. Enfin il écrivit au kislaraga : « L'on a remis à moi, votre faible serviteur, un chatti-scherif que je ne puis bien comprendre ; est-il destiné seulement à m'éprouver, ou bien est-il un fait réel, c'est ce que je ne saurais décider ; soyez assez bon pour dissiper mes doutes. » Le grand chambellan revint aussitôt appeler le kaimakam dans le sérail, où le nouveau sultan Ahmed, l'aîné des deux fils laissés par Mohammed, était assis sur le trône, entouré des dignitaires de la cour intérieure. Le kaimakam écrivit à l'instant un billet au mufti, et donna l'ordre à l'architecte de la cour de préparer les funérailles du sultan mort. En même temps tous les membres du divan furent appelés au sérail ; devant la porte intérieure se dressa un trône, sans que personne sût encore pour quelle destination. Aussitôt que le mufti et les vesirs furent réunis, ils traversèrent la cour et allèrent se ranger autour du trône ; à ce moment s'ouvrit la porte intérieure du harem, appelée la *porte de félicité*, et l'on vit s'avancer un adolescent de quatorze ans, coiffé d'un turban noir, qui, saluant à droite et à gauche, monta sur le trône. Les tschauschs poussèrent des acclamations ; le mufti, le kaimakam, les vesirs, les kadiaskers et l'aga des troupes, présentèrent leurs hommages, et le nouveau sultan, saluant de nouveau à droite et à gauche, se retira dans le harem. Chacun prit les signes de deuil ; le cercueil de Mohammed fut exposé sur une estrade ; après la prière des funérailles, à laquelle présida le mufti, Ahmed rentra dans ses appartements. Les vesirs portèrent la bière à la mosquée d'Aja-Sofia, où Mohammed fut enterré à côté de son père, et la cérémonie se termina par des aumônes parmi les pauvres et les orphelins. Depuis l'avénement de Suleiman et de Selim II, qui, étant fils uniques, n'avaient pas eu à exécuter la prescription politique du fratricide, établie par Bajesid-Ilderim, pour la première fois un sultan monta sur le trône sans en souiller les degrés par le sang de ses frères ; et néanmoins aucun historien ottoman n'a daigné mentionner cette circonstance. On ne sait si cette déviation du principe constitutif de l'empire doit être attribuée aux sentiments d'humanité d'Ahmed ou de son précepteur Mustapha, si le prince Mustapha ne dut pas plutôt son salut à son imbécillité, qui le rendait incapable de régner ; peut-être aussi le silence général des historiens ottomans est-il une désapprobation, un blâme tacite d'une telle innovation. Du moins le mérite de cette clémence ne peut appartenir au kaimakam Kasim, qui, immédiatement avant et aussitôt après les funérailles de Mohammed, sollicita vainement une audience, dans l'espoir d'obtenir pour lui-même le sceau de l'empire. Cette audience ne lui fut point accordée ; il rencontra un obstacle insurmontable à ses projets dans le chodscha Mustapha, qu'il avait jadis négligé, et qu'il ne put maintenant gagner par des présents (1),

Le 29 décembre, arriva le grand vesir Jaus-Ali-Malkodsch, qui fut appelé auprès du sultan. A son entrée dans la salle du divan, il prit aussitôt sa place, et reçut des félicitations des vesirs et des kadiaskers. La distribution des présents d'avénement et l'augmentation de solde avaient été différées jusqu'à son arrivée, parce qu'il

(1) Naima, p. 194 et 195; Hasanbegsade, fol. 122; Feslike, fol. 122; Raufatul-Ebrar, fol. 336; Nochbetet-Tewarich, fol. 243; Hesarfenn, fol. 145; Tabibegsade, fol. 191; Histoire d'Abdurahmun-Efendi, fol. 40; Petschewi et Hadschi-Chalfa, Tables chronologiques, et dans le Dschihannuma.

apportait deux années de tribut d'Égypte, ou 1,200,000 ducats ; mais comme il était venu en toute hâte de l'isthme de Dil sur une galère, et avait laissé son bagage en route, on tira du trésor 700,000 ducats pour satisfaire les troupes. Jaus-Ali occupa le palais de l'ancien vesir Siawus-Pascha, mort depuis un an. Kasim siégea dans le divan en qualité de second, Kurd-Pascha comme troisième vesir. Le 4 janvier 1604, le sultan se rendit en grande pompe au tombeau d'Ejub pour y ceindre le sabre, et quatre jours après, son aïeule, la sultane Ssaffije, la Vénitienne Baffa, qui, depuis l'avénement de Murad, avait gouverné l'empire pendant vingt-huit ans, fut envoyée avec toute sa suite d'esclaves et d'eunuques dans le vieux sérail, pour y ensevelir sa grandeur dans le plus profond oubli. Son éloignement détermina le changement des deux chefs des eunuques, le kapu-aga et le kislar-aga. Peu de temps après, fut exécuté le gouverneur du palais de la sultane, jadis toute-puissante. Le 23 janvier, le sultan se rendit pour la première fois pompeusement à la mosquée, et le soir même il fut circoncis dans le palais du grand vesir : c'est le seul exemple que présente l'histoire ottomane d'un sultan circoncis après être monté sur le trône. A la légère indisposition entraînée par cette opération, vint se joindre la petite vérole, qui remplit la capitale et l'empire d'inquiétude pour la vie du jeune souverain, en sorte que cette fois le Bairam se passa sans fêtes, entre la crainte et l'espérance ; bientôt après la guérison d'Ahmed répandit une joie universelle.

Une des premières mesures du grand vesir fut l'abolition de la vente de l'inscriptiou des naissances des garçons, qui s'était établie durant les dernières années de la guerre, et paraissait bien vexatoire et oppressive aux sujets. Cette taxe sur la naissance des garçons était autrefois de 10 aspres en sus du tribut ordinaire, et elle était levée par un écrivain ou inspecteur tiré des sept cent vingt mulasims ou aspirants des six escadrons des gardes du corps à cheval; mais pendant la guerre elle avait été vendue, et les acquéreurs l'avaient portée à un taux intolérable (1). Après que le grand vesir l'eut rétablie sur l'ancien pied, les sipahis de Rumili et d'Anatoli demandèrent à en partager le produit avec ceux de la capitale, et quoique ces derniers fissent valoir le service plus pénible de la résidence impériale, qui les tenait toujours en haleine, le grand vesir, considérant les nécessités de la guerre, se vit réduit à ordonner un partage général (1). Un chatti-scherif du sultan nomma le kapudan-pascha Cicalasade général en chef des troupes dirigées contre la Perse, et le grand vesir serasker de la guerre en Hongrie. Le grand vesir, qui se sentait peu d'envie de quitter la capitale, demanda, dans un conseil réuni chez lui, s'il ne serait pas mieux que lui-même se tînt à Constantinople, afin de pouvoir de ce point central presser les mesures nécessaires pour la conduite de la guerre en Orient comme en Occident. Les membres de ce divan, pénétrant ses vues, répondirent d'une manière affirmative ; le seul précepteur du sultan lui dit en confidence que la guerre de Hongrie réclamait la présence du grand vesir; comme Ali n'adressa pas moins le rapport sur l'avis donné par le conseil, le sultan fit cette réponse : « Il est indispensable que tu conduises toi-même l'armée contre les infidèles ; prépare-toi donc au plus tôt, et pars (2). » Il se disposa en conséquence à se mettre en marche aux premiers jours du printemps; en attendant il fit des changements dans les premières dignités des ulemas et dans les grands gouvernements d'après ses volontés, et le service public eut à souffrir de plusieurs de ces dispositions. Les murmures des janitschares amenèrent la déposition de leur aga. Le kaimakam, qui avait renoncé à ses prétentions sur la première dignité de l'empire, et qui d'ailleurs n'était pas en très-bon rapport avec le grand vesir, demanda le gouvernement de Baszra, et Jaus-Ali lui ayant accordé celui de Bagdad, Kasim refusa pendant un mois de se rendre à son poste ; forcé enfin de quitter Skutari, il n'alla pas plus loin que Jenischehr, pillant sur sa route, vendant le fruit de ses rapines, n'épargnant ni les insultes ni les outrages. Hasan-Pascha, ci-devant gouverneur de l'Iemen, et Ssofi-Sinan-Pascha furent appelés en qualité de vesirs dans le divan ;

(1) Naima, p. 196; Feslike, fol. 122; Nochbetet-Tewarich, fol. 244, février 1604.

(1) Naima, p. 196.
(2) *Ibid.*, p. 197.

Murad-Pascha reçut, comme gouverneur d'Ofen, le traitement de vesir. Deli-Hasan, l'ancien chef des rebelles d'Asie, qui, en passant d'Asie en Europe, avait jeté un capitaine de vaisseau à la mer, s'était livré au pillage et au meurtre à Gallipoli, et durant la campagne avait tenu peu de compte du général en chef Lala-Mohammed-Pascha, demanda de nouvelles lettres de grâce, et le gouvernement de Temeswar à la place de la Bosnie en pleine révolte contre ses extorsions et ses violences. Les habitants de Bosnaserai avaient tué son lieutenant, qui s'était permis de faire jeter un corroyeur dans les fers; ceux de Banyaluka avaient chassé son administrateur (Mutesellim). Son kiaja Schahewerdi, qu'il avait envoyé à Belgrad pour négocier sa permutation avec Lala-Mohammed-Pascha, resta auprès du serasker. Ensuite le gouvernement de Temeswar fut accordé à Deli-Hasan, suivant sa demande.

Cependant, du côté de la Perse, après le meurtre de son député, immolé par la garnison d'Eriwan, Schah-Abbas avait étroitement resserré la place, lui avait intercepté l'eau, de sorte que les Turcs étant réduits à cinq cents hommes, scherif-pascha se rendit enfin sous la condition d'une libre retraite. Il fut reçu, avec le juge d'Eriwan Dscherrahsade, dans une tente délabrée, à la porte de laquelle il leur fallut longtemps attendre tous deux pour être admis en présence du schah. Abbas était assis dans un coin du divan, sur un mauvais tapis, ayant à sa droite les chans, à sa gauche les princes de Géorgie, détachés des Ottomans, Alexandre Lewend et Giurgin, fils de Simon Luarszab. Là étaient aussi Ali-Pascha, beglerbeg de Tebris, Ghasi-Kurd, beg de Selmas, provocateur de cette guerre, au-dessous duquel scherif-pascha dut se résigner de bonne grâce à prendre place. Après de longs propos pleins de bravades et de forfanteries, Schah-Abbas s'adressa au juge, et lui dit : « Comment, toi qui es un homme sage et prudent, as-tu laissé échapper l'occasion d'acquérir de l'honneur et des richesses? — Comme c'est le devoir des fidèles serviteurs, répondit Dscherrasade, de donner leurs biens et leur sang pour leur maître, je ne m'attendais pas être blâmé pour avoir agi ainsi. » Abbas, appréciant un tel homme, le laissa libre de se retirer, conformément à la convention. Puis, se retournant vers les ulemas qui avaient été faits prisonniers antérieurement : « C'est vous, dit-il, qui avez rendu un fetwa d'après lequel le meurtre d'un Persan égalerait en mérite celui de soixante-dix infidèles, » et il les fit périr au milieu des plus cruels tourments. A Schirwan était alors Mahmud, fils de Cicala, redevenu gouverneur de cette ville depuis la mort d'Aladschaatlu nommé pour le remplacer. Schah-Abbas se mit en possession de Schamachi et de Schirwan; les habitants du village de Scheichlu furent tous massacrés, et les enfants assommés à coups de fléaux. Après la conquête d'Eriwan, le schah détacha le chan Emirgune pour assiéger Akdschekalaa et Karsz. Emirgune emporta Akdschekalaa d'un coup de main, et fit transporter toute la population arménienne à Iszfahan. L'alai-beg, Kenaan-Beg, que le commandant de Karsz, Osman-Pascha, avait chargé de battre le pays pour ramener des prisonniers, tomba lui-même entre les mains d'Emirgune, qui le fit placer à l'embouchure d'un canon et lancer ainsi en l'air. Emirgune fut nommé gouverneur d'Eriwan; le schah parut en personne sous les murs de Karsz, place frontière de l'Empire ottoman, contre la Géorgie, et s'en empara. Achiska fut vaillamment défendue par Karakas-Pascha, qui obtint des succès sur les assiégeants. Cicalasade, nommé général en chef de l'armée formée contre les Persans, se mit en marche le 15 juin 1604. Dans le voisinage d'Erserum, il rencontra Karakasch-Ahmed, l'un des complices de Deli-Hasan, qui était venu au-devant lui; il lui accorda le pardon de ses fautes passées et le gouvernement de Tschildir. Le gouverneur d'Erserum, Kœse-Sefer, le beglerbeg de Wan, Ahmed-Pascha, avaient réuni leurs troupes avec les siennes, et il n'arriva que le 8 novembre devant Karsz, où il attendit Karakasch-Pascha, détaché pour fourrager dans le pays. Vainement Sefer-Pascha le supplia de lui permettre de tomber sur le schah, qu'il promettait de livrer chargé de liens : Cicala ne voulut pas faire un mouvement avant l'arrivée de Karakasch, qui ne reparut qu'avec l'hiver. Le schah s'était retiré sur Tebris, le pays ne pouvant plus fournir de vivres. Cicala voulut gagner Schirwan, où son fils était gouverneur. Alors les chefs des troupes vinrent le trouver, et lui dirent : « Quand tu

commandes les flottes, tu les conduis à Messine, pour voir ta mère ; quand les armées de terre sont sous tes ordres, tu veux les mener à Schirwan pour voir ton fils. Le schah fuit et ne nous attend pas; courir sur ses traces, c'est peine inutile, et le siége de Tebris ne mène à rien; l'hiver approche, et nous voulons aller prendre nos quartiers dans Rum (Asie Mineure). » Cicala leur donna de belles paroles, leur représenta que le schah était pour ainsi dire entre leurs mains, que le beau pays autour de Gendsche et de Karabagh leur offrait une abondance de toutes choses, et de meilleurs quartiers d'hiver que Rum. Tout fut inutile; ils coupèrent les cordes de sa tente, qui lui retomba sur la tête, et le forcèrent de renoncer à la marche vers Schirvan. Le beglerbeg d'Erserum, Sefer-Pascha, celui de Siwas, Ahmed-Pascha, et Aladschaatlu Hasan-Pascha, demandèrent la permission de se mettre à la poursuite du schah sans pouvoir l'obtenir. Cicala transporta son quartier d'hiver à Wan, en dépit des officiers, qui lui conseillaient de se rendre à Alepou-Amid, parce que jusqu'alors aucun serasker n'avait encore passé l'hiver sur la frontière. Ahmed-Pascha mourut à Wan, entre les mains du médecin de Cicala; sa place fut donnée à Ali-Pascha. Les Persans poussèrent leurs courses jusque sous les murs de Wan. Cicala, qui se repentait trop tard d'avoir établi ses quartiers en ce lieu, se rendit par le lac de Wan à Aadildschuwas, d'où il gagna Erserum. Le schah, informé du départ de Cicala, vint mettre le siége devant Wan; mais, après quarante jours d'attaques inutiles, il leva son camp, ne fut pas plus heureux dans une tentative sur le château fort de Meku, et rentra dans ses États, un peu humilié de ces échecs.

Le 30 mai 1604, le grand vesir quitta enfin Constantinople, après avoir nommé le kaimakam Hafis-Ahmed-Pascha gouverneur de Bosnie, pour le remplacer par le vesir Ssofi-Sinan-Pascha. Le sultan contempla le départ des troupes de son palais de Halkalu, première station hors de Constantinople, où le grand vesir fit une halte pour attendre l'arrivée des sommes qu'il avait demandées au trésor intérieur. Mais, au lieu de ces fonds, il reçut le billet suivant, de la main du sultan : « Si tu tiens à ta tête, mets-toi en marche demain. » Jaus-Ali dut se conformer à ces dures paroles. Au moment où il se mettait en mouvement, le lendemain matin, le bruit se répandit qu'en vertu d'un autre chatti-scherif, Hafis-Pascha avait été rappelé à Constantinople en qualité de kaimakam. A peine rentré dans son palais, Hafis-Pascha fit convoquer un divan pour le jour suivant, et y appela Ssofi-Sinan. « Est-ce le grand vesir qui t'a envoyé? demanda Sinan au tschausch porteur de l'invitation. — Non, c'est Hafis-Pascha. — Il est peut-être kaimakam? — Oui. » Aussitôt Sinan courut présenter ses félicitations au nouveau kaimakam. Le lendemain, le divan étant déjà levé, Hafis-Pascha fit rédiger une proposition par laquelle il demandait la permission du sultan pour se rendre au camp. Cette visite, disait-il, était réclamée par la bienséance, en raison de sa nouvelle dignité de kaimakam; lorsque la proposition fut scellée, il y glissa un billet dans lequel il demandait pour sûreté de sa tête une recommandation particulière du sultan auprès du grand vesir. Hafis resta chez lui, au grand étonnement de son entourage qui savait qu'il avait annoncé au sultan sa visite, et qu'il devait être de retour d'Halkalu le matin suivant, afin d'assister au divan. Le kiaja du chodscha, son ami, vint le trouver pour le dissuader de la visite projetée, attendu la violence bien connue du grand vesir. Mais bientôt après arriva le muet Killi, qui lui annonça qu'il se rendait au camp avec un chatti-scherif du sultan garantissant la sûreté du kaimakam par la tête du grand vesir. Hafis, rassuré, partit pour le camp, qu'il trouva à Tschataldsche, et le lendemain matin il était déjà de retour à Constantinople, et se trouvait dans le divan. A l'instigation du chodscha Mustapha, le mufti Ebulmeiamin fut déposé, comme ami du précédent kaimakam Kasim, et la place fut conférée de nouveau à Ssanollah, qui, en se cachant, s'était dérobé au bannissement à Rhodes. Le grand vesir tomba malade, et mourut à Belgrad. Le sceau de l'empire, rapporté à Constantinople, fut confié au kaimakam Hafis-Pascha [26 juillet 1604]. Mais celui-ci, qui avait assez appris à connaître sur les frontières de la Hongrie les dangers du commandement militaire, se défendit d'accepter la haute dignité qu'on lui offrait, et le chodscha Mustapha, consulté par le sultan, représenta que per-

sonne n'était plus digne du grand vesirat que Lala-Mohammed, général en chef des troupes de Hongrie, et que la guerre en Hongrie réclamait la présence du grand vesir. En conséquence le sceau de l'empire fut envoyé à Lala-Mohammed-Pascha. Le nouveau grand vesir s'occupa d'abord de fortifier Fœldwar et Adony, et, arrivé devant Ofen, il rétablit le pont de bateaux conduisant à Pest, détruit par l'ennemi. Il assiégea Waitzen, qui fut abandonné par la garnison, et trois jours après parut sous les murs de Gran. La pluie et la neige le forcèrent à lever le siége de Pest et de Gran, comme l'archiduc Mathias se vit contraint de s'éloigner d'Ofen. Toutefois l'échec de Gran fut attribué en grande partie à la lâcheté et à la négligence de l'aga des janitschares, Nakkasch-Hasan-Pascha, qui ne parut pas dans la tranchée. Le grand vesir ordonna à Tokatmisch-Girai, fils du chan tatare Ghasi-Girai, venu cette année en Hongrie à la place de son père, de battre et ravager le pays, prit les mesures nécessaires pour l'approvisionnement des forteresses, et opéra sa retraite sur Belgrad, où il arriva au commencement de décembre. Cette année les capitulations furent renouvelées avec la France, l'Angleterre (1) et Venise (2). Déjà, en 1604, le baile Bon avait obtenu un diplôme du sultan, ayant force de traité, en treize articles, en faveur de la navigation, du commerce et des consuls, et quelques mois après l'ambassadeur Mocenigo parvint au renouvellement des anciennes capitulations, et à la confirmation de ces nouveaux priviléges. Le sire de Solignac, successeur du seigneur de Brèves, demanda satisfaction des dégâts commis par des corsaires. Mustapha-Tschausch avait porté, comme ambassadeur à Venise, la notification de l'avénement d'Ahmed au trône, et Mocenigo, envoyé pour présenter les félicitations de la république, rapporta la capitulation renouvelée; bientôt après, le tschausch Mohammed alla en mission à Venise pour accommoder les différends entre Venise et Raguse, au sujet de l'île de Lagosta, et plusieurs lettres furent échangées entre la Porte et le sénat.

Cependant, sur les plaintes répétées contre les vexations exercées par l'ancien kaimakam Kasim-Pascha dans l'Asie Mineure, le bostandschibaschi avait été expédié de Constantinople avec un chatti-scherif pour faire abattre la tête du coupable. Kasim, devinant le but de cette mission, sut se soustraire au coup qui le menaçait, et le bostandschibaschi revint à Constantinople sans avoir accompli les ordres dont il était chargé. A sa place fut envoyé le kiaja des bostandschis, Derwisch-Aga, qui jouissait de la confiance particulière du sultan, et par là exerçait une grande influence dans toutes les affaires; il était porteur d'un chatti-scherif qui renfermait les serments les plus saints, pour garantir la sûreté de Kasim, rappelé à Constantinople au poste de kaimakam. Cette fois, Kasim se laissa prendre à l'appât des serments, se rendit à Constantinople, et occupa vingt-quatre heures la place de kaimakam. Trois lettres du sultan, qu'il reçut successivement, le confirmèrent dans l'opinion qu'il était rentré dans la pleine possession de la confiance du maître. Le lendemain, il fut invité par le sultan à paraître devant lui dans le divan, en présence du mufti et du chodscha; le sultan demanda pourquoi il s'était refusé deux fois à l'obéissance à ses ordres. Kasim ayant gardé le silence, le sultan réclama du mufti un fetwa verbal qui déclarât légitime l'exécution du coupable. A peine le mufti se fut-il prononcé dans le sens désiré, à un signe du sultan, les bostandschis tombèrent sur Kasim et lui abattirent la tête. Le cadavre, promené par la ville sur un cheval qui traînait ordinairement du fumier, fut jeté dans les fossés de la ville. Ssarikdschi-Mustapha ayant été nommé kaimakam, le sultan lui dit: «Si tu fais quelque chose de mal, le sabre te frappera, comme il a frappé celui que tu vois là étendu.» Mustapha-Ssarikdschi ne se laissa point effrayer par ces paroles, et ne se permit pas moins les changements et les nominations les plus arbitraires pour se créer un parti contre le mufti et le chodscha. Du premier valet de chambre (odabaschi), l'eunuque Gurdschi-Mohammed, il fit un troisième vesir; du premier chambellan et du grand chambellan, des beglerbegs; au bout d'une semaine il les éleva au rang de vesirs, et à chacun d'eux il donna une sœur du sultan pour épouse. L'aga des janits-

(1) Capitulazioni di Francia e d'Inghilterra colla Porta rinovate, giugno 1604, Venet.; rapport d'ambassade de Flassan, t. II, 1604; Naïma, t. I, p. 279.

(2) Dumont, l. V, t. II, p. 39.

chares, Nakkasch-Pascha, déposé à cause de la lâcheté dont il avait fait preuve dans la dernière campagne au siége de Pest, obtint une place de vesir, et même un traitement de 1,000,000 200,000 aspres. A la nouvelle que Hadschi-Ibrahim-Pascha, envoyé tout récemment comme gouverneur en Égypte, avait été tué dans une émeute des troupes au Kaire, l'eunuque Gurdschi-Mohammed fut nommé pour administrer l'Égypte; le berlerbeg de Rumili, Tiruhasan-Pascha, devint quatrième vesir; le premier porte-armes du sultan fut installé comme aga des janitschares. Mais Ssarikdschi vint se briser contre un double écueil; il tenta vainement d'éloigner le mufti, et le defterdar nouvellement nommé se trouva incapable de se procurer l'argent nécessaire pour le payement des troupes. Le mufti et le chodscha se réunirent pour représenter au sultan le kaimakam comme un être sanguinaire, et quelques scheichs parlèreut dans le même sens. Le 11 janvier 1605, après que les grands juges eurent quitté l'audience, le kaimakam fut appelé seul, et aussitôt on fit venir le bourreau. La tête du kaimakam tomba, le tronc fut jeté devant la fontaine de la place du Divan. Ssofi-Sinan-Pascha fut nommé kaimakam: Nakkasch-Hasan et Terjaki se virent confirmés dans la dignité de vesirs; Naszu-Pascha, ex-gouverneur d'Alep, reçut ordre de commander les troupes en Asie contre les rebelles. Le 4 novembre 1604, le jeune sultan, âgé de quinze ans, eut à se féliciter de la naissance d'un fils auquel fut donné le nom d'Osman, et, le 8 mars 1605, lui naquit un second prince que l'on appela Mohammed. A la fin de la campagne, le grand vesir Lala-Mohammed-Pascha avait été appelé à Constantinople, où sa réception fut des plus gracieuses : sur sa demande, le grand juge de Rumili, Kafsade-Feisullah-Efendi, fut déposé, et sa place donnée au fils du mufti Sekeria-Jahja-Efendi, qui, plus tard, devait être investi trois fois de la première dignité de la loi. La sultane Fatima, fille du sultan Murad, veuve de Chalil-Pascha, fut fiancée au vesir Murad-Pascha, alors chargé de négocier la paix en Hongrie. En Asie l'hydre de la révolte poussait toujours de nouvelles têtes. A Karajasidschi et à son frère Deli-Hasan avaient succédé Kalender-Oghli, Kara-Said, Ssatschlu, et Chalil le Long, qui dévastaient, non plus des cantons éloignés, mais les provinces d'Aidin et de Ssaruchan, les plus proches des Dardanelles. Le danger grandissant chaque jour, le vesir Daud-Pascha reçut l'ordre de se préparer; comme il était sans fortune, il demanda des ressources au trésor public, et le reis-efendi, Hasanbegsade l'historien, fut chargé de lever au plus vite les sommes avec lesquelles les sipahis vieux et inférieurs se rachetaient du service millitaire, et de les remettre à Daud-Pascha. On prit encore d'autres mesures pour se procurer de l'argent. En même temps, Godschdihan-Ali-Pascha, beglerbeg d'Anatoli, qui aurait dû joindre l'armée de Cicala marchant contre les Persans, eut ordre de se réunir aux troupes du vesir Naszuh-Pascha, et d'attaquer Chalil le Long, qui dévastait l'Anatoli et la Karamanie. Le grand vesir se prépara lui-même à reprendre le commandement supérieur en Hongrie, et quitta Constaninople le 21 mai. Quoique d'après l'ordre du sultan il dut assiéger Gran, il avait aussi l'assentiment de son maître à la paix, si elle était possible, car la guerre que l'empire ottoman devait maintenant soutenir contre la Perse, et dans l'Asie-Mineure contre les rebelles, faisait sentir la nécessité du rétablissement du repos en Europe, si l'on voulait acquérir la supériorité en Orient.

Lala-Mohammed-Pascha était animé de sentiments pacifiques, et il dirigeait à la fois les opérations militaires et les négociations. A cette époque les Turcs se résignèrent pour la première fois à l'adoption des formes diplomatiques du droit internationnal européen, qui présuppose l'égalité de souveraineté parmi les peuples, exige non-seulement les mêmes traitements pour tous les plénipotentiaires, mais encore un accord parfait dans les pièces des diverses parties contractantes, et n'admet pas de capitulation où il n'y aurait obligation que d'un côté, où le vainqueur foulerait le vaincu sous ses pieds sans reconnaître l'égalité de son droit à la souveraineté. A dater des négociations suivies dans cette guerre, il n'y eut plus de formes blessantes pour les diplomates autrichiens, et la paix de Sitvatorok mit fin aux outrages que la Porte faisait subir aux représentants de l'empereur. On a vu que les premières ouvertures de paix du serasker Saturdschi-Mohammed, qui amenèrent une conférence, en

1597, dans une île près de Waitzen, n'avaient aucune sincérité; c'était une démarche imposée à Saturdschi par le soulèvement des janitchares. Deux ans après, des plénipotentiaires se réunirent dans l'île de Saint-André, avec des instructions sérieuses, et néanmoins il se séparèrent sans avoir rien fait. L'année suivante, au milieu des opération militaires, une correspondance ne s'engagea pas moins entre le grand vesir et l'archiduc Mathias, se poursuivit ensuite avec Palffy et Pezzen, commissaires nommés par le prince. Nadasdy et Pezzen écrivirent au pascha d'Ofen, qui dans sa réponse rejeta la faute de la rupture de la paix sur l'empereur, ne voulut entendre parler ni des capitulations précédentes, ni de la restitution de Kanischa, et insista pour que la Transylvanie, ainsi que tous les timars de Gran, Fulek, Neograd, et autres villes des montagnes, restassent soumis à la domination ottomane (1). Enfin, en 1601, de pleins pouvoirs réguliers furent donnés pour la première fois par le sultan au grand vesir Ibrahim, qui, huit jours avant sa mort, écrivit encore à l'empereur Rodolphe et à l'archiduc Mathias que, d'après le désir de ce dernier prince, il allait envoyer le vesir Murad-Pascha et le kiaja Mohammed comme ses représentants pour négocier la paix (2). Voici les points principaux que posèrent les plénipotentiaires impériaux dans leur lettre au vesir Murad : 1° restitution de tout ce qui avait été enlevé en temps de paix; 2° indemnités pour les dommages causés parles hostilités; 3° restitution de Kanischa; 4° renonciation au protectorat sur la Transylvanie. Murad répondit par une lettre dont le début contenait des citations de Platon et d'Aristote, des proverbes arabes et turcs. L'ouverture du congrès fut fixée au 29 juillet; l'archiduc Mathias y députa l'évêque de Weszprim, Bernard-Léon Gallo, et Paul Nyary avec Nadasdy et Pezzen: mais les Turcs ne parurent pas, parce qu'ils voulaient gagner du temps et attendre le résultat de la campagne.

Les deux années suivantes s'écoulèrent au milieu de négociatiations en Transylvanie, de faits d'armes déjà racontés, et d'une correspondance entre le grand vesir Ibrahim, puis, après la mort de celui-ci, le vesir Murad, revêtu de pleins pouvoirs pour suivre les conférences, et les commissaires impériaux, les comtes Nadasdy et Althan, le baron de Mollard et l'archevêque d'Erlau. Les Turcs demandèrent qu'un député vînt au-devant d'eux jusqu'à Stuhlweiszenburg, et que le congrés fût tenu dans l'île de Sainte-Marguerite : les commissaires impériaux ne pouvaient consentir à ces exigences, car ils avaient l'ordre exprès de tenir le congrès sur le sol appartenant à l'empire; d'ailleurs ils n'étaient nullement autorisés à rien conclure; ils n'avaient pouvoir que pour écouter et proposer : l'empereur, à son tour, désirait traîner les négociations jusqu'à la fin de la campagne. Le 16 janvier 1604 fut conclu un armistice de trois semaines, et l'ouverture du congrès fut fixée à Pest pour le mois de février. Le 14, en effet, on vit se réunir, du côté de l'empereur, l'archevêque d'Erlau, le baron de Mollard, le docteur de Pezzen, les comtes Althan et Erdœdy, le dernier à la place de Nadasdy, mort tout récemment; et du côté des Turcs le beglerbeg de Diarbekr, Murad-Pascha, le pascha d'Ofen, Ali. Dans la première conférence les Turcs demandèrent l'envoi d'un ambassadeur pour aller offrir des félicitations au nouveau sultan sur son avénement, ce qui fut accordé pour le cas où la paix serait conclue, et sous la condition de réciprocité de la part des Turcs en semblable occurrence. Dans la seconde, qui eut lieu trois jours après, les plénipotentiaires turcs proposèrent la translation du congrès de Pest à Ofen, et ils ne voulurent pas entendre parler de la restitution de Kanischa et d'Erlau. Pour cette fois on se sépara. Le 6 octobre, de nouvelles conférences s'engagèrent entre le pascha vesir d'Ofen et le seigneur Hans de Mollard, conseiller aulique, mais pour être rompues aussitôt. Ali-Pascha ayant réclamé la restitution de Gran, Mollard demanda la cession de Constantinople; alors Ali réduisit ses prétentions à l'abandon de Fulek, Szecseny et Neograd; Mollard

(1) Lettre du pascha d'Ofen, de janvier 1601 : les commissaires nommés par l'empereur pour les négociations de paix étaient l'archevêque de Gran, Wolfgang d'Eytzing, Bartholomée Pezzen, Étienne Illeshazy.

(2) Les deux lettres, du 29 silhidje 1609 [1er juillet], sont dans les archives de la maison impériale.

répondit que depuis douze ans l'empereur soutenait la guerre victorieusement, et qu'il pouvait bien la poursuivre douze autres années encore. En même temps d'autres négociations étaient engagées en Transylvanie, à Klausenburg, entre les commissaires impériaux, les envoyés du woiwode de Valachie, Radul, et celui du chan tatare. Ahmed-Aga, plénipotentiaire du prince de Krimée, demanda que l'empereur conclût une paix séparée avec le chan tatare, lui envoyât une ambassade extraordinaire, consentît à ce que le woiwode de Valachie reçût l'investiture du sultan par la bannière, du chan par la masse et la lance, et enfin que l'Autriche payât annuellement 40,000 ducats pour préserver les États impériaux des courses des Tatares. Les plénipotentiaires impériaux répondirent que la somme était exorbitante; quant à l'investiture par la bannière et la masse, ils voulurent bien l'admettre comme proposition. Les négociations de paix prirent un autre tour l'année suivante, par l'intervention des États transylvaniens, et surtout de Bocskai, prince élu de Transylvanie. Bocskai, par l'entremise de son représentant Korlath, ayant conclu avec le grand vesir Lala-Mohammed un traité en vertu duquel aucune des deux parties ne pouvait faire la paix sans l'autre, en juin 1605, il envoya à Constantinople Étienne Korlath, Georges Kekedy, que le pascha d'Ofen fit accompagner par Mohammed-Aga. Ils offrirent en présents des jeunes garçons coiffés par dérision de mitres d'évêques. Ils furent bien reçus par le sultan, et rapportèrent un traité en forme auquel était jointe une lettre du kaimakam pour engager Bocskai à une amitié plus étroite. Quelques semaines après, le grand vesir écrivit de Belgrad au prince de Transylvanie qu'il avait reçu sa lettre par Korlath, examiné les proposition de paix, et qu'il prendrait des mesures pour qu'à l'avenir la Hongrie fût à l'abri de la perfidie de l'empereur; ensuite il lui manda encore que les Hongrois pouvaient compter sur la protection du sultan, que la Transylvanie devait être placée sur le même pied qu'au temps de Suleiman, que Lippa ne devait pas être un obstacle; que le prince pouvait venir sans délai à Semlin afin de recevoir la bannière et la couronne envoyées par le sultan pour lui donner l'investiture comme au roi de Hongrie. Les choses étaient dans cet état quand Lala-Mohammed-Pascha marcha contre Gran [17 juillet 1605].

Après son départ d'Essek, le grand vesir écrivit à Bocskai, en lui donnant pour la première fois le titre de roi, et lui envoyant 10,000 ducats, qu'il pouvait se rendre à Neuhausel. A Essek avait été tenu un conseil de guerre pour décider s'il ne valait pas mieux faire une expédition du côté de Kanischa, dans la vallée de la Mur, que de marcher vers Ofen et Sthulweissenburg. Le juge du camp, Weldansade-Ahmed-Efendi, fit adopter le dernier parti. Dans le voisinage d'Ofen fut agitée de nouveau la question sur la direction de la marche; alors la majorité des voix se prononça pour une expédition du côté de Vienne: le juge et le defterdar Baki-Efendi furent réduits au silence. Dès le lendemain les troupes suivaient la route pour laquelle on s'était décidé, lorsque les voitures de bagages s'embourbèrent, et le grand vesir entendit les murmures des janitschares, qui se disaient: « A-t-on jamais traîné tant de bagages pour aller faire du butin sur l'ennemi? » Aussitôt Lala-Mohammed fit détourner l'armée vers Gran. Deux points furent attaqués d'abord comme les plus importants; le château de Parkany, en face de Gran, au delà du Danube, par lequel Gran pouvait être facilement approvisionné, et le fort du mont Thomas, qui domine la place. Le beglerbeg d'Ofen, le Bosnien Mustapha-Pascha, eut ordre d'enlever ce dernier poste. Wissegrad fut livré à l'eunuque Chosrew-Pascha par les Français à la solde de l'empereur, qui, après avoir fait des prodiges de valeur, se montrèrent aussi perfides que ceux de Papa. Ils étaient plus de mille qui, séduits par la solde énorme dont jouissaient leurs frères d'armes, chez les Turcs, passèrent sous la bannière du croissant; la plupart trouvèrent la mort dans cette guerre. Après la chute de Wissegrad, Parkany fut emporté d'assaut par les forces réunies de Chosrew et de Mustapha [19 septembre]. Quatre mille hommes de la garnison passèrent par le tranchant du sabre, deux mille furent massacrés dans les tranchées de la petite île. Le mont Thomas fut enlevé après trois assauts; le beg de Bosnie occupa la *tour de l'Eau*: six jours après, comme les Turcs se disposaient à livrer un assaut général,

la place se rendit [29 septembre]. Ibrahim l'historien, l'homme de confiance du grand vesir qui avait ménagé la capitulation de Gran, alors que cette ville se rendit aux impériaux, en négocia cette fois la remise aux Ottomans. Cinq mille quatre cents hommes se retirèrent sans être inquiétés avec leurs biens. Les Français de la garnison se réunirent à leurs frères d'armes de Papa et de Wissegrad, sous les bannières turques. Les guerriers pieux de l'armée attribuèrent la conquête de Gran à l'effet des prières du scheich d'Aja-Sofia, qui accompagnait le grand vesir. Lala-Mohammed, qui avait été contraint de remettre cette place à l'ennemi, goûta la satisfaction de la soumettre de nouveau à la domination ottomane, et de transformer la grande église en mosquée. Cependant Bocskai avait mis le siége devant Neuhausel; sur sa demande, le grand vesir avait envoyé à son secours Sinan-Pascha, les begs de Sirmium, Semendra, Aladschahiszar et Tirhala, avec des Tatares et des Tscherkesses. Après la prise de Gran, l'eunuque Chosrew-Pascha partit encore avec mille janitschares pour aller grossir les troupes de Neuhausel et en prendre le commandement en qualité de serdar. Comme la garnison se rendit à Bocskai, et non point aux Turcs, et que le grand vesir voulut être agréable à son allié, le beglerbeg de Rumili, Terjaki-Hasan, et le juge Weldansade furent chargés d'aller remettre la place au prince de Transylvanie. Terjaki-Hasan prit possession de Weszprim et de Palota, qui se rendirent volontairement; le beglerbeg d'Ofen, Bosniak-Mustapha, fut déposé et sa place donnée à son prédécesseur, Kasisade-Ali; les sandschakbegs de Nikopolis, Silistra, Tschermen, Wise, Semendra, reçurent ordre d'aller tenir garnison à Ofen. Le 18 septembre, le grand vesir avait aussi ordonné au beglerbeg de Kanischa, Serchosch-Ibrahim, son neveu, de se porter des frontières de la Croatie, avec vingt mille cavaliers tatares et transylvaniens, vers la Styrie et l'Autriche. Déjà, l'année précédente, des pillards turcs avaient pénétré jusqu'à Radkersburg, d'où ils avaient été chassés par Zriny; maintenant les Tatares poussèrent leurs courses par Kœrmend dans la Styrie, emmenèrent plus de mille prisonniers, se saisirent de Steinamanger et de Kœrmend, et furent battus enfin à Szigeth, avec une perte de quelques milliers d'hommes. Cette campagne déjà si remarquable par la conquête de Gran, Wissegrad, Palota, Weszprim et Neuhausel, fut encore signalée par l'intronisation de Bocskai, sur le front duquel le grand vesir posa la couronne de roi de Hongrie, dans la plaine de Rakosch. A Sarospatak, Bocskai reçut l'ahdname ou diplôme qui lui conférait le royaume de Hongrie, et la principauté de Transylvanie, à l'exception des places conquises par Suleiman et de celles qui garantissaient les frontières contre l'Autriche [22 octobre 1605]. Accompagné de seize magnats, parmi lesquels se trouvait Jean Bokatius, le savant recteur et bourguemestre de Kaschau, il vint baiser la main du grand vesir, qui lui posa sur la tête une couronne enrichie de pierreries, fabriquée pour cette circonstance à Constantinople, lui ceignit un sabre garni aussi de pierres précieuses, et lui donna l'investiture par la bannière, comme au roi de Hongrie et de Transylvanie, vassal du sultan des Ottomans. « Nous sommes, dit Bocskai, en baisant, comme roi de Hongrie, la main du grand vesir, les serviteurs du padischah, et nous ne le servons point par crainte, comme font les esclaves achetés à prix d'argent et maltraités; comblés de ses faveurs, nous lui sommes attachés de tout cœur, avec joie et amour » (1). Le grand vesir lui apprit que le padischah lui faisait remise du tribut pour dix années, et se contenterait ensuite de 10,000 ducats annuels. En reconnaissance, Bocskai s'engagea, comme roi de Hongrie, à céder les places de Jenœ et de Lippa au pascha de Temeswar. Le grand vesir revint à Belgrad, où il fit payer deux quartiers de solde aux dix escadrons des gardes à cheval de l'étendard.

Pendant que les opérations militaires en Hongrie obtenaient de brillants succès, la guerre de Perse, dirigée par Cicala, prenait un aspect déplorable. Après avoir conféré le gouvernement de Diarbekr à son fils Mahmud, et celui de Schirwan à Ahmed-Pascha, au commencement d'août, Cicala était arrivé à Selmas, alors que le schah se tenait à Choi. Au bout de quatre jours il était à Hamla; puis, descendant par Schebister, il alla camper sur le lac de Tebris

(1) Naima, p. 218.

[6 août]. L'armée persane était en face, divisée en trois corps; Schah-Abbas avait pris position sur une colline. Le beglerbeg d'Erserum, Kœse-Sefer, ralliant à lui les pascha Tœkeli, Rasi-sade, Mustapha, Achwein-Ahmed-Pascha, Haidersade-Ali-Pascha, en tout seize beglerbegs et plus de vingt sandschakbegs, avec toutes les troupes qui avaient quitté les rebelles, attaqua impétueusement, malgré les avertissements de Cicala. Le combat dura depuis midi jusqu'au coucher du soleil: alors les Persans se retirèrent, et Sefer-Pascha les poursuivit plus vivement encore qu'il ne les avait attaqués; le schah, qui épiait ce moment, fondit sur le camp dégarni de défenseurs, et Kœse-Pascha lui-même, qui revenait fatigué de la poursuite, tomba entre les mains des Persans. Presque tous les guerriers déserteurs des drapeaux des rebelles restèrent sur la place. Kœse-Pascha répondit par des injures à l'offre du schah de passer à son service, et périt sous les coups des Persans. Karakasch, avec une grande partie de l'armée, prit le chemin de Wan, où s'était porté aussi Dschanbuladsade, gouverneur d'Alep, à la première nouvelle de la défaite du serdar; Cicala lui-même, ayant abandonné tout son camp, mit le reste de ses fantassins sur des chameaux, et vint également à Wan. Dschanbuladsade s'avança au-devant de lui, s'attendant à des éloges pour avoir sauvé les forces placées sous ses ordres; mais Cicala, au contraire, s'emporta contre lui, et le tua. La mort de ce chef fut plus funeste encore à l'empire que la perte de la bataille; car ses frères, Ali-Beg et Chirs-Beg, revinrent sur Alep avec trois mille hommes qu'ils commandaient, et se mirent en pleine révolte contre la Porte. Au commencement de cette campagne, Mohammed, fils de Sinan-Pascha, était aussi tombé victime de Cicala. Le serdar s'était plaint que Mohammed se fût saisi violemment du gouvernement de Damas; en conséquence ce gouvernement avait été conféré à Osman-Pascha, parent du chodscha Mohammed-Pascha, appelé à Constantinople et mis à mort au moment où il sortait de l'audience, au mépris de la parole donnée à la Validé. Au reste, dévoré de honte et de douleur sur sa défaite, Cicala mourut à Diarbekr [2 décembre 1605]. Trente années s'étaient écoulées depuis que, saisi par les Turcs avec son père, à la prise de la Goulette, il était entré comme moslim et page dans le harem; élevé par la faveur du sultan, il était devenu successivement l'époux des deux sœurs, petites-filles de Suleiman, kapudan-pascha, général en Perse, gouverneur de Bagdad, grand vesir en Hongrie, après la bataille de Keresztes, puis encore kapudan-pascha, avait refusé la dignité de grand vesir, qui lui était offerte de nouveau, préférant aux dangers de cette position le commandement des troupes de Perse. Esprit emporté, entreprenant, il n'eut point de succès comme général sur terre, et fut encore plus malheureux grand vesir: car c'est lui qui nota d'infamie les fugitifs de Keresztes, en fit des rebelles en Asie, et donna, peu de temps avant sa mort, de nouveaux aliments à la révolte par le meurtre de Dschanbuladsade; en sorte qu'il répondit fort tristement au sens de son ambitieuse devise, gravée sur son cachet: « Champion de la foi sur terre et sur mer. »

A Temeswar, l'ancien chef des rebelles d'Asie, Deli-Hasan, avait irrité tous les esprits par ses extorsions et ses violences; le grand vesir, qui désirait enfin se débarrasser de lui, provoqua un mouvement des habitants, qui tombèrent sur l'odieux gouverneur un jour qu'il se rendait à la chasse, et mirent à mort presque tous les hommes de sa suite; lui-même s'échappa et gagna Belgrad, alors sous l'autorité de Terjaki-Hasan, comme kaimakam, parce que le grand vesir était parti pour Constantinople. Terjaki adressa un rapport à la cour, qui envoya de suite un ferman, appuyé sur des fetwas, pour l'exécution de Deli-Hasan et de son frère: la condamnation était motivée sur des lettres que l'on aurait interceptées, dans lesquelles il offrait de vendre au pape un château dalmate moyennant 100,000 ducats. Un rameur chrétien, auquel il avait donné 100 ducats pour porter cette correspondance, avait remis la lettre d'Hasan au grand vesir, qui lui avait permis de s'acquitter de son message, à la condition de lui montrer encore la réponse. Le rameur revint d'Italie, accompagné d'un émissaire pontifical, avec des lettres du roi d'Espagne et du pape; de Klis il gagna Semlin, suivi d'un janitschare. Le kiaja du grand vesir vit par les dépêches que les 100,000 ducats devaient être payés par des marchands francs; il

anéantit la correspondance, et mit à mort ceux qui en étaient chargés.

Cette année, remarquable par tant de graves événements, est encore signalée par les historiens ottomans comme ayant vu l'apparition du tabac dans l'empire. Dans l'espace de cinquante ans, le café et le tabac furent introduits en Turquie, et entrèrent bientôt dans les besoins de la vie des Ottomans, de telle sorte que dans le reste de l'Europe les Turcs devinrent l'enseigne obligée des cafés et des tabagies. C'est avec le café, le tabac et l'opium que le Turc exalta son esprit; il y joignit le vin, jouissance proscrite et clandestine, pour compléter son ivresse. Le café, le tabac, l'opium et le vin sont chantés par les poëtes *comme les quatre éléments du monde du plaisir;* condamnés par les légistes comme les *quatre colonnes de la tente de la lubricité, les quatre ministres du diable.*

Dans l'Asie Mineure, Naszuh-Pascha et Ali-Gedschdihan, réunissant leurs forces, marchèrent contre les rebelles. Ils les rencontrèrent à Bulawadin, l'ancien Dinias, sur la limite des deux gouvernements de Kutahije et de Konia. Les deux armées étaient séparées par la rivière d'Obrimas, sur laquelle le sultan Selim avait construit un pont de cinq cent quarante pas. Naszuh s'imagina que la cavalerie des rebelles n'oserait pas se hasarder sur le pont, qui ne lui offrait pas assez d'espace; mais, au contraire, elle le franchit au galop, repoussa les paschas, et fit de nombreux prisonniers, dont la plupart furent décapités en présence de Chalil. Grâce à la vitesse de son cheval, Naszuh-Pascha put s'échapper, et gagna Sidischehri; les rebelles réduisirent en cendres Bulawadin, et ravagèrent tout le canton. Naszuh-Pascha, ennemi depuis longtemps d'Ali-Gedschdihan, dont les propos l'avaient blessé, le fit mettre à mort, sous le prétexte qu'il avait causé la défaite. Lui-même, précipitant sa course, atteignit Skutari, alla débarquer à la pointe du sérail, obtint à l'instant audience, et rejeta toute la faute de la révolte d'Asie sur les vesirs, en sorte que le sultan résolut de se rendre en personne en Asie. Le mufti et le chodscha, mandés devant le Grand Seigneur, combattirent ce parti de toutes leurs forces, sans pouvoir détourner leur maître du voyage de Brusa; en vain ils représentèrent que la saison était avancée et la mer dangereuse, il fallut équiper la flotte. Nakkasch Hasan-Pascha fut chargé de disposer le sérail de Brusa; au bostandschibaschi-derwisch fut confiée la sûreté de Constantinople. Cependant mourut la sultane Validé, mère d'Ahmed, qui fut ensevelie près du tombeau de son époux, le sultan Mohammed III. Le mufti et le chodscha prétendirent tirer parti de cet événement pour faire abandonner le voyage: le sultan ne voulut pas même attendre l'expiration des sept jours de deuil. Le lendemain des funérailles, il se dirigea vers Mondania avec trois galères, puis, poursuivant sa route, il entra en grande pompe à Brusa. Daud-Pascha et Naszuh Pascha, chacun avec une armée, eurent ordre de défendre les frontières de l'Asie Mineure. Le pascha de Guselhiszar, Oweis-Pascha, avant le départ du sultan pour Brusa, avait écrit au chodscha que si l'on voulait le faire vesir, il marcherait contre les rebelles. Aussitôt lui avait été expédié le diplôme de vesir, avec sa nomination comme serasker; mais depuis on n'entendit plus parler de lui, et il ne bougea pas de Guselhiszar (Magnesia, sur le Méandre). Cette conduite fit paraître le chodscha comme un imposteur, et dès lors il perdit la confiance que le sultan avait eue dans ses paroles. Quatre à cinq mille sipahis, qui, depuis la révolte déjà rappelée, avaient été déclarés par Hasan le Fruitier privés de leur solde, et s'étaient réunis aux rebelles, firent présenter par une douzaine de leurs chefs une supplique pour être réintégrés dans la jouissance de leur traitement, promettant en ce cas de servir fidèlement le sultan. On accueillit leur demande; et, après le payement de la solde arriérée, on les fit partir en deux corps pour renforcer Daud-Pascha et Naszuh-Pascha. Après avoir visité les tombeaux des six premiers sultans des Ottomans, et les fameux bains chauds de Brusa, Ahmed revint à Constantinople [27 novembre 1605]. Le kaimakam Ssofi-Pascha-Sinan avait écrit au chef des rebelles, Chalil le Long, une lettre flatteuse, qui lui présentait la perspective d'un gouvernement; et celui-ci ayant demandé pour prix de sa soumission l'Anatoli, Siwas et Alep, Sinan, dans son rapport, conseilla de faire cette concession. Le sultan, soupçonnant qu'il y avait des vues personnelles de la part du kaimakam dans une telle proposition, le

déposa. Chisr-Pascha fut nommé kaimakam, et le grand vesir Lala-Mohammed fut appelé par un chatti-scherif qui lui laissait le choix, ou de marcher en personne contre la Perse, pour réparer l'échec de Cicala, ou de renvoyer le sceau de l'empire, et de se contenter du rang de second vesir. Tandis qu'il était en route pour Constantinople, cette capitale fut menacée de voir éclater un soulèvement des janitschares et des sipahis. Ces miliciens se plaignirent de leur vêtement et de leur solde, ne voulurent point toucher à leur soupe, et assaillirent leurs officiers à coups de pierres. Alors le jeune sultan, transporté par le feu de la jeunesse et de la colère, se montra vêtu complétement de rouge, et appela dans le kœschke de Bajesid les vesirs, les agas, les secrétaires, les vétérans des troupes, et leur parla ainsi : « On vous a dit que le defterdar, envoyé pour lever de l'argent, allait revenir sous peu de jours, et que votre solde serait payée; d'où vient donc que vous ne croyez pas cela, et que vous osez commettre des insolences devant ma porte? Livrez les coupables. » Après un instant de silence causé par la stupéfaction, l'aga des ghurebas de l'aile droite, Jusuf, s'avança : « Mon padischah, dit-il, ce ne sont point vos esclaves élevés dans le harem qui se sont rendus coupables de telles insolences, mais des étrangers qui, après avoir été renfermés dans des garnisons, ont été portés dans les sipahis par le crédit du chan tatare. — Fais-les connaître, » s'écria le sultan. Ceux que nomma Jusuf furent exécutés; le contrôleur des cavaliers et le procureur des sipahis ne durent leur salut qu'à l'intercession des vesirs. Le sultan congédia les assistants avec ces paroles : « Si vous franchissez encore les bornes de l'obéissance, je vous ferai abattre la tête à tous. » Il leur fallut enlever eux-mêmes les cadavres; les agas furent changés, et lorsque le defterdar Etmekdschisade fut arrivé avec de l'agent, les troupes reçurent le quartier de solde échu, avec trois ducats de plus par homme.

La présence du grand vesir à Constantinople fit tenir plusieurs conseils, auxquels assista le sultan, et dans lesquels il fut décidé que Naszuh-Pascha, gendre de Mir-Scheref, beg kurde, en raison de sa connaissance des localités, serait nommé troisième vesir, et serasker contre la Perse, et le vesir Murad-Pascha, serasker en Hongrie; que le grand vesir dirigerait de Constantinople les opérations en Asie et en Europe. Le sultan avait donné son approbation à ce parti, et le grand vesir était occupé de dispositions tendant à l'exécution, lorsque les intrigues de Derwisch-Pascha vinrent tout renverser. Étant bostandschibaschi, il avait gagné la confiance du sultan, et obtenu le poste de kapudan-pascha, en remplacement de Cicala. Maintenant il fit en sorte que l'aga des janitschares, Husein, auquel était due principalement la prise de Gran, ne fût élevé qu'au gouvernement d'Alep au lieu de celui de Rumili, pour lequel le grand vesir l'avait proposé, et que Mariol-Husein devînt aga des janitschares. Ce dernier, revenant vers la capitale, à Adana, tomba entre les mains du rebelle Dschemid, qui le tua; d'autres manœuvres de Derwisch firent adresser au grand vesir un chatti-scherif qui lui enjoignait de diriger lui-même la guerre en Asie. Lala-Mohammed ayant représenté qu'il espérait auparavant mener à fin les négociations de paix en Hongrie cette année, le sultan lui répondit par ces seules paroles : « Prépare-toi pour l'Asie. » Le lendemain, Naszuh alla trouver le grand vesir pour l'encourager et le consoler autant que possible au sujet de l'expédition d'Asie, dans laquelle il prétendait le servir et l'aider de toutes ses forces. Lala-Mohammed dit : « Si nous avions pénétré par la vallée de la Mur d'un côté, tandis que Bocskai eût marché contre Presburg, que les deux armées se fussent ensuite réunies devant Vienne, l'Allemagne eût-elle été en état de nous résister? Je crains que l'on ne néglige Bocskai et les Hongrois, dont j'ai entretenu à grands frais l'attachement à la Porte, et que des peines et des services de douze années ne soient perdus. » Dans une nouvelle requête il supplia le sultan de lui permettre de conclure la paix en Hongrie; elle fut inutile. Le chambellan Mustapha, intendant des vivres de l'armée de Hongrie, avait obtenu le sandschak de Kastemuni par les intrigues de Derwisch-Pascha; le grand vesir représenta de son côté que Mustapha lui était indispensable à l'armée, qu'enlever un tel fonctionnaire c'était couper les bras au général. Le sultan écrivit sur la requête : « Notre sandschak ne lui plaît-il pas?

Lala-Mohammed se vit donc forcé d'aller planter sa tente à Skutari. Le chagrin et l'inquiétude abattirent ses forces; dans la même semaine il fut frappé d'apoplexie. Derwisch-Pascha insinua au sultan que c'était une feinte. Un chattischerif fut adressé au camp, contenant ces paroles : « Cesse d'être malade et marche. » Le grand vesir envoya un de ses affidés supplier le sultan de vouloir bien se convaincre de la vérité. Le grand maître de la cour vint à Skutari, et trouva Lala-Mohammed paralysé aux deux tiers du corps. Trois jours après le grand vesir mourut, et fut enterré à Ejub, près du tombeau de Sokolli [23 mai 1606]. D'après le mufti Ssanollah, Derwisch-Pascha, qui, aussitôt après la mort de Lala-Mohammed, reçut le sceau de l'empire, aurait fait empoisonner, par un médecin portugais, le grand vesir, dont il convoitait l'héritage. Le sultan avait ordonné que l'argent comptant de Lala-Mohammed fût séquestré au profit de la caisse militaire, que tout le reste de sa fortune passât à ses enfants; mais, sous le prétexte qu'il fallait absolument des fonds pour la continuation de la guerre, Derwisch-Pascha fit saisir par le defterdar Etmekdschisade, rappelé de Belgrad, non-seulement 150,000 ducats et 10,000,000 d'aspres en espèces, mais encore le reste des biens du vesir décédé, de sorte qu'il ne resta rien aux orphelins. Sur la recommandation d'Etmekdschisade, le contrôleur de la chambre des comptes des cavaliers et des fantassins, l'historien Petschewi, fut adjoint au frère du grand vesir, qui partait pour Négrepont en qualité de sandschak-beg, et que les vesirs appelaient en secret le jeune beg, à cause de son inexpérience; il s'agissait de lever les plans des trois sandschaks de Négrepont, Lépante et Karli-Ili. Le jour de sa nomination comme grand vesir, Derwisch-Pascha conféra la place de kapudan-pascha à Dschaafer-Pascha, Franc de naissance, qui avait été trois fois beglerbeg de Chypre. Dans le premier divan, il dit au tschausch-baschi : « Les seigneurs du divan ne doivent pas me juger d'après les autres grands vesirs; j'abattrai la tête à celui qui remettra une affaire du jour au lendemain. » Ces paroles d'un triste présage furent confirmées le jour même par l'exécution d'un beglerbeg mis à la retraite. Plus un tel début annonçait de rigueur, plus grand fut l'empressement de présenter des félicitations à Derwisch. Le troisième jour, le chodscha et le mufti vinrent aussi lui offrir leurs compliments et leurs hommages. Il les appela tous deux ainsi que les deux juges de l'armée à un conseil qui devait être tenu le lendemain en présence du sultan. Ahmed prit la parole : « Aujourd'hui il serait trop tard pour entrer en campagne; les approvisionnements seraient trop difficiles; ne vaudrait-il pas mieux remettre l'ouverture des opérations militaires à l'année prochaine? » Les assistants étonnés se turent. Après quelques instants, le mufti rompit le silence : « Serait-il prudent de rapporter les étendards plantés en Asie en présence de tant d'ambassadeurs des puissances étrangères? Le serdar pourrait au moins aller jusqu'à Alep, où il passerait l'hiver, et s'occuperait à préparer les approvisionnements. » Le sultan reprit : « A quoi bon se rendre à Alep? — Cette marche, poursuivit le mufti, servirait à sauver l'honneur de nos drapeaux; d'ailleurs le sultan Suleiman passa aussi l'hiver à Alep, dans son expédition contre Nachdschiwan, et de là il entra en campagne aux premiers jours du printemps. » Après une discussion sur ce point, le sultan dit : « Que Ferhad-Pascha parte avec une partie de l'armée, afin que le camp ne présente point un mouvement de retraite. — Mais, demanda le mufti, aura-t-il les sommes nécessaires pour se procurer des vivres? — Le trésor public est vide, répondit le sultan, où prendrai-je cet argent? — Dans le trésor d'Égypte. — C'est ma caisse particulière, dois-je en tirer quelque chose? — Votre aïeul Suleiman, lorsqu'il marcha contre Szigeth, fit porter tout son or et son argent à la monnaie. — Efendi! s'écria le sultan, tournant sur lui des regards menaçants, tu ne comprends pas mes paroles; les temps ne sont pas les mêmes; comment ce qui était nécessaire alors peut-il convenir à la situation présente? »

Derwisch-Pascha, voyant que le mufti voulait le faire entrer en campagne, songea aussitôt à l'éloigner. D'abord il se proposa de mettre à sa place le chodschasade, fils de Seadeddin; mais, comme les deux grands juges étaient déjà des fils de Seadeddin, il craignit leur union, qui pourrait étouffer son influence. Alors Ebul-Meiamin obtint pour la seconde fois la première

dignité de la loi. Les ulemas, pour flatter le grand vesir, parlaient de la nécessité où il serait de diriger de Constantinople les opérations de la guerre. Il y en eut un qui lui dit : «Gracieux seigneur, vous êtes le soleil du monde; restez immobile dansvotre centre, et contentez-vous d'envoyer vos rayons dans toutes les directions pour chasser les ténèbres.» Ainsi Deli-Ferhad fut nommé au commandement de l'armée d'Asie, et partit pour Skutari au commencement de juin. Il prit avec lui dix mille janitschares, les six escadrons de gardes à cheval, les canonniers et les armuriers, les troupes des gouvernements de Karamanie et de Siwas. Ferhad montra la plus complète incapacité dans ses efforts pour maintenir la discipline. Au delà de Konia, il eut un engagement avec le corps du rebelle Karasaid, qui le repoussa sur cette dernière ville, où il ne paya que les janitschares, à cause de l'insuffisance du trésor, et renvoya les sipahis à Constantinople pour y toucher leur solde. Il continua ainsi à faire des actes de folie jusqu'à sa déposition, puis il mourut dans la misère. La présence des sipahis réclamant leur solde, la révolte de Kalender-Oghli, qui de l'Asie Mineure s'approchait de la capitale, l'incapacité de Derwisch-Pascha, la mort du mufti Ebul-Meiamin, qui fut remplacé par le hardi Ssanollah, préparèrent la chute du grand vesir; mais ce fut la vengeance d'un juif qui la provoqua. Cet homme, directeur des constructions de Derwisch, avait employé des sommes énormes pour élever un magnifique palais à son maître, en face de la porte de fer du sérail. Un jour Derwisch, ayant demandé les comptes, fronça le sourcil en voyant le chiffre, et dit : «C'est beaucoup d'argent.» Le juif, qui connaissait l'avarice et la cruauté du grand vesir, et qui lut sa sentence de mort sur le front de celui qui devait payer, déchira les comptes en disant : «L'esclave et ses biens sont la propriété du maître; jamais il ne me serait venu à la pensée de demander un denier; j'ai présenté ces comptes seulement parce que votre grandeur les avait demandés.» Ayant ainsi rassuré le grand vesir, il prépara sa ruine : il pratiqua un conduit souterrain, du palais, sous la rue, vers le sérail, et, lorsque cet ouvrage fut avancé, il en informa le grand maître de la cour, qui fit son rapport au sultan. Ahmed, qui vit là un acte de lèse-majesté, se consulta avec le chodscha et le mufti, et, un matin, Derwisch étant venu au sérail, les gardes du jardin l'étranglèrent en présence du sultan; comme il remua les pieds encore quelques instants, le sultan lui coupa la tête de sa propre main. La joie publique sur cette exécution s'exprima dans des satires. Derwisch était d'autant plus odieux aux habitants de la capitale, qu'il avait établi une taxe de 1,000 aspres sur chaque balcon, dont l'usage était l'une des plus grandes jouissances pour les femmes curieuses retenues derrière les grilles; sa mort les affranchit de cet impôt. D'après le conseil du mufti, le sceau de l'empire fut envoyé au vesir Murad, qui venait de conclure la paix de Sitvatorok, dont il va être question; il reçut en même temps le chatti-scherif suivant : «Toi qui es mon vesir, Murad-Pascha, sans l'impulsion ni l'intercession de personne, de mon propre mouvement impérial, je t'ai conféré le grand vesirat et adressé mon sceau. J'espère que Dieu le tout-puissant t'assistera dans toutes tes entreprises. Je serai témoin de tes actions et de tes efforts dans toutes les affaires. Hâte-toi donc, autant que possible, de te rendre à ma sublime Porte.» Murad-Pascha, surnommé *le Creuseur de puits*, beglerbeg de Diarbekr, puis vesir, et commandant de la frontière hongroise, connu par son amour pour la justice et sa rigueur à maintenir la discipline, venait, deux mois avant sa nomination au grand vesirat, de rendre un service immense à l'empire, pressé par la guerre extérieure, déchiré par des révoltes, menacé par la mutinerie des troupes, épuisé d'argent, en menant à fin les négociations pendantes depuis plusieurs années, et concluant une paix devenue indispensable. Pour arriver au traité de Sitvatorok, il faut reprendre le fil déjà interrompu des négociations qui se poursuivirent simultanément avec les opérations militaires.

Depuis l'apparition de Bocskai et son alliance avec les Turcs, la conclusion de la paix dépendait de son adhésion, et les affaires se compliquaient encore. Au mois d'août 1605, le baron de Mollard et le comte Althan, fondés de pouvoirs de l'archiduc, avaient envoyé le secrétaire interprète, Cesare Gallo, à Ofen, où il entra en conférences avec Abdi-Kiaja, député par les deux représentants du grand vesir,

Murad-Pascha et le juge d'Ofen. Mais on se sépara sans rien faire, parce que les Turcs réclamaient Gran, que les impériaux ne voulaient pas céder, et qui, sur ces entrefaites, tomba entre les mains des Turcs: alors Cesare-Gallo retourna à Vienne. L'archiduc remit ensuite à ses représentants Althan et Mollard les instructions suivantes: s'efforcer d'obtenir l'abolition du tribut annuel, en faisant de grands avantages personnels au serdar; conclure une paix définitive, ou pour le plus long temps possible; exclure Bocskai du traité, si l'on peut y parvenir; dans tous les cas, faire reconnaître la Transylvanie comme une dépendance de la Hongrie, la Valachie comme État neutre; comprendre dans la paix les pays héréditaires de l'archiduc Ferdinand (1). Ali-Pascha, gouverneur, et Habil, juge d'Ofen, dans une note écrite, proposèrent à Mollard et Althan d'envoyer Abdi-Kiaja à Gran, où pourrait se rendre aussi Cesare-Gallo. Mollard et Althan firent partir Cesare-Gallo pour Vienne; alors le pascha et le juge d'Ofen demandèrent leurs passe-ports. Au mois de janvier de l'année suivante, Gesare-Gallo vint une troisième fois à Ofen, retourna encore à Vienne, pour se rendre de nouveau à Ofen, sur l'ordre de l'archiduc Mathias. Les Turcs ne pouvaient songer sérieusement à la paix, tant que Bocskai n'aurait pas traité lui-même pour les Hongrois avec l'empereur. Lorsqu'enfin ces deux parties se furent accommodées à Vienne [13 juin 1606], le sultan expédia de Constantinople des pouvoirs en forme pour le grand vesir Murad-Pascha, son gendre Ali-Pascha, gouverneur, et Habil-Efendi, juge d'Ofen. On commença par arrêter un armistice de trente-deux jours le 26 juin. Ce jour-là même, Cesare-Gallo était arrivé pour la cinquième fois à Ofen avec les deux interprètes, l'Italien Negroni et le Hongrois Szillesi, afin de notifier officiellement le traité avec Bocskai. Le pascha d'Ofen revint encore sur l'ancienne prétention des présents d'honneur annuels, quoique déjà l'on fut à peu près convenu qu'il n'en serait plus parlé, moyennant 200,000 écus payés une fois pour toutes. L'échange des notes entre Murad et Mollard, Althan, Pezzen, était extrêmement actif. Murad se plaignit des violations de l'armistice, dont il assura néanmoins la prolongation, et invita les plénipotentiaires impériaux à une entrevue. Enfin, le 20 octobre, on se réunit en un congrès, au-dessous de Komorn. Les plénipotentiaires turcs, Ali-Pascha, Habil, Kadim-Adam, kiaja du pascha, et Naszreddin-Mustafasade-Efendi, vinrent sur des tschaikes, et campèrent sur la rive droite du Danube, près d'Almas; Mustapha-Efendi se rendit à Komorn pour complimenter les sept plénipotentiaires impériaux, qui, le lendemain, descendirent le fleuve sur la flottille, avec mille cavaliers, et descendirent sur la rive gauche du fleuve, en face d'Almas, où le Danube reçoit la Sitva: c'étaient le baron de Mollard, commandant de Komorn, Adolphe Althan, Georges Thurczo, Nicolas Istuanfi, Siegfried de Kollonics, François Bathyany, Christophe Erdœdy. Les représentants de Bocskai, prince de Transylvanie, Étienne Illeshazy, Paul Nyary, Michel Csobor et Georges Hoffmann, s'établirent sur la rive gauche de la Sitva, de sorte que, séparés des impériaux par cette petite rivière, les uns et les autres avaient le Danube entre eux et les Turcs.

Au bout de trois semaines, le 11 novembre 1606, la paix fut conclue pour vingt années; elle contenait dix-sept articles dont les principaux s'écartaient fortement des capitulations antérieures; la disposition la plus grave était l'abolition du tribut annuel de 30,000 ducats, déguisé sous le nom de présent d'honneur; pour cette fois seulement, était-il dit, 200,000 écus seront payés aux Turcs, mais, à l'avenir, tous les trois ans, des ambassadeurs iront porter des présents volontaires dont la valeur ne sera nullement déterminée d'aucun côté; cette fois encore le vesir Murad offrira des présents à l'archiduc Mathias: Ahmed-Kiaja ira en porter comme ambassadeur à l'empereur. Les ambassadeurs turcs devront avoir le rang de sandschakbegs; l'empereur et le sultan se traiteront dans leur correspondance sur un pied d'égalité. Les attaques, les surprises, les irruptions devront cesser: il y aura indemnité pour le dommage causé, les captifs enlevés seront restitués; la décision arbitrale sur ces faits sera remise, du côté des impériaux, au commandant de Raab; du côté des Turcs, au gouverneur d'Ofen.

(1) Instruction à Mollard et Althan, du 28 octobre 1605, aux archives de la maison impériale.

Ce qui a été fixé relativement à la Transylvanie dans le traité de Vienne avec Bocskai est confirmé ; Waitzen est excepté de la liberté laissée aux deux parties d'ajouter des ouvrages aux places frontières déjà subsistantes. Les villages transportés de la dépendance de Szecseny et de Neograd à celle d'Erlau, Hatwan, Ofen ou Gran, devront payer leurs redevances à ces dernières villes ; il en sera de même pour les villages autour de Kanischa. Cette paix est obligatoire, non-seulement pour les deux empereurs contractants, mais aussi pour leurs descendants et leurs enfants, leurs frères et autres parents. Si le roi d'Espagne veut être compris dans le traité, nul obstacle n'y sera opposé (1). Cette paix de Sitvatorok, qui n'a pas assez fixé l'attention des publicistes, et dont le souvenir s'est perdu, effacé par celui du traité de Carlowicz, signé un siècle plus tard, a pourtant une haute signification dans l'histoire du droit politique et des rapports diplomatiques entre la Turquie et le reste de l'Europe ; elle fixa, pour la première fois, une borne à la domination et à la conquête ottomane qui jusqu'alors avait menacé l'Occident. Les signes de vasselage, les tributs annuels apportés par des ambassadeurs, furent supprimés ; les relations diplomatiques furent établies sur un pied d'égalité ; la Transylvanie fut soustraite à demi au joug turc, et la Hongrie, bien que soumise encore à la domination ottomane pour une partie de son territoire, fut au moins affranchie du tribut pour le reste. Pour la première fois, furent observées de la part du sultan et du grand vesir les formalités diplomatiques en usage parmi les nations de l'Europe ; les rangs des représentants turcs furent fixés d'après les convenances adoptées par les cours. L'acte, écrit en turc, ne fut pas, comme cela s'était fait jusqu'alors, imposé aux plénipotentiaires impériaux sans qu'il leur fût permis d'en prendre connaissance ; après l'examen fait par les drogmans des deux parties, il fut signé et scellé par les plénipotentiaires turcs et le vesir Murad, sous la réserve de l'acceptation du sultan. La paix de Sitvatorok est remarquable encore par les hommes qui y travaillèrent des deux côtés, et par le lieu où elle fut signée : déjà nous avons vu l'octogénaire Habil, au siége d'Ofen, combattre aux premiers rangs des vaillants guerriers qui défendaient la place ; bientôt nous allons retrouver le vesir Murad au premier poste de l'empire, et il se signalera en Asie d'une manière effayante. Les noms des négociateurs hongrois appartenaient aux plus nobles familles du pays ; mais entre tous se distingue le Tite-Live hongrois, Nicolas Istuanfi, qui a conduit son histoire jusqu'à ce grand événement, terme de sa vie politique. Enfin les conditions furent arrêtées sous les murs de Komorn, qui n'avaient jamais été domptés, et qui opposèrent une digue infranchissable au flot de la conquête ottomane, devant lequel tout s'était abaissé en Orient et en Occident jusqu'au pied du Caucase et des Carpalthes. La paix de Sitvatorok annonça hautement à l'Europe, dans le commencement du XVIIe siècle, que le joug des Turcs sur l'Europe était brisé, que la grandeur ottomane était sur son déclin ; ce mouvement fut soumis encore à des oscillations dans le cours du siècle. Parfois l'orage a grondé à l'orient de l'Europe et menacé de porter de terribles coups ; mais enfin la paix de Carlowicz a proclamé que tout danger avait disparu de ce côté.

(1) Naima, p. 235 ; Feslike, Conditiones pacis inter Romanorum et Turcicum imperatorem Rudolphum II et Achometem Ier, sultanum, ut illæ anno superiori 1606, inter utrosque tractatæ et conclusæ sunt.

LIVRE XLIII.

MURAD MARCHE CONTRE LES REBELLES EN ASIE. — ANGORA FERME SES PORTES A KALENDER-OGHLI. — DSCHANBULAD BATTU AU DÉFILÉ DE SYRIE. — KALENDER-OGHLI INCENDIE BRUSA ET SE LAISSE BATTRE AU DÉFILÉ DE GOEKSUN-JAILA. — VICTOIRE DE MURAD SUR LE FRÈRE DE CHALIL LE LONG. — IL REVIENT A CONSTANTINOPLE. — AMBASSADES D'AUTRICHE, DE TRANSYLVANIE, DE VENISE, DE MINGRÉLIE, DE GÉORGIE ET DE BUCHARA. — ÉVÉNEMENTS EN KRIMÉE ET EN ÉGYPTE. — POLITIQUE PERFIDE DE MURAD, QUI SE DÉFAIT DE MUSZELLI-TSCHAUSCH ET DE JUSUF-PASCHA. — RATIFICATION DE LA PAIX DE SITVATOROK. — BATHORY ET LES JÉSUITES. — ÉVÉNEMENTS MARITIMES. — ENTREPRISE SUR COS. — FONDATION DE L'AHMEDIJE. — PROPOSITION DE PAIX DE LA PART DE LA PERSE. — INTRIGUES DE NASZUH-PASCHA. — MORT DE MURAD-PASCHA. — AMBASSADE PERSANE. — DÉPOSITION D'ETMEKDSCHISADE. — PAIX AVEC LA PERSE. — PREMIÈRE CAPITULATION AVEC LA HOLLANDE. — AMBASSADES POLONAISE ET AUTRICHIENNE. — NÉGOCIATIONS RELATIVES A LA TRANSYLVANIE. — LES FLORENTINS A AGALIMAN, LES COSAQUES A SINOPE. — CHUTE DU GRAND VESIR NASZUH. — MORT DU MUFTI MOHAMMED ET DU GRAND VESIR. — DÉPOSITION DE MOHAMMED CAUSÉE PAR LA MALHEUREUSE ISSUE DE L'EXPÉDITION DE PERSE. — CAMPAGNE DE MOLDAVIE. — PAIX AVEC LA POLOGNE. — LES JÉSUITES. — RAPPORTS DE VENISE AVEC LA PORTE. — PAIX DE VIENNE. — LE SEIGNEUR DE CZERNIN, AMBASSADEUR D'AUTRICHE, ENTRE A CONSTANTINOPLE ENSEIGNES DÉPLOYÉES. — MORT DU SULTAN AHMED.

La paix de Sitvatorok avait été moins la conséquence des événements de la guerre en Hongrie que de la révolte portée en Asie par les fugitifs de Keresztes. Après avoir terminé ses luttes contre les infidèles, Murad-Pascha, porté à la première dignité de l'empire, s'occupa surtout de combattre les rebelles. L'insurrection s'étant étendue en Asie depuis les frontières de la Perse jusqu'aux portes de la capitale, Karajasidschi, qui avait allumé cet incendie, après avoir livré son complice Husein-Pascha au siége de Roha, était mort à Dschanik, et son frère Deli-Hasan avait été mis à mort à Belgrad. Dans l'Irak, Mohammed, fils d'Ahmed le Long, après avoir défait Naszuh-Pascha, grâce à la trahison des Kurdes de la tribu de Suhran et des Arabes Aburischs, était tombé à Bagdad sous le poignard d'un assassin. Jusuf-Pascha, kiaja d'Oweis-Pascha d'Aidin, qui, après la mort du pascha, s'était mis en possession du château élevé par lui, puis avait été gracié, nommé beglerbeg, avait levé de nouveau l'étendard de la révolte, pour être en définitive exterminé avec ses compagnons. Mais du sang de tous ces chefs de la rébellion, en étaient sortis de nouveaux, et l'Asie était livrée à la désolation. Le canton de Ssurachan était ravagé par le fils de Kalender, par Kara-Said et par Kinale, qui portaient le fer et la flamme autour de Brusa, l'ancienne résidence des sultans en Asie; à Selefke (Séleucie), Muszellitschausch avait dressé l'étendard de la révolte; les défilés de Cilicie, près d'Adana, étaient occupés par le rebelle Dschemschid; mais le plus grand danger semblait venir d'Alep et du Liban, où Dschanbulad le Kurde, et l'émir Fachreddin le Druse, avec leurs forces réunies, menaçaient de transformer la Syrie en un État indépendant. La famille kurde de Dschanbulad, était, depuis la conquête de la Syrie, sous Selim Ier, en possession héré-

ditaire du sandschak de Klis dans le voisinage d'Alep. Cicala, nommé général en chef des troupes envoyées contre la Perse, avait conféré à Husein-Dschanbulad le gouvernement d'Alep, qui lui fut confirmé en dépit de toutes les représentations de Naszuh-Pascha. On a déjà vu comment Cicala avait mis à mort son protégé qui n'avait point paru avec ses troupes en temps opportun, et comment le frère de Dschanbulad, Ali, avait aussitôt regagné Alep avec son armée. Enflammé par la passion de la vengeance, Ali se montra plus redoutable que tous les rebelles précédents. Après avoir assiégé l'émir Jusuf-Seifoghli, commandant de Damas, à Tripoli, et vidé les caisses de la ville, sous prétexte que c'était de l'argent immobilisé, il s'était réconcilié avec Jusuf au moyen d'une alliance, avait pillé Damas, et enfin abjuré toute obéissance envers la Porte. Les troupes qu'il commandait, formées d'un ramassis de gens accourus de tous les points, reçurent une organisation conforme à celle des armées ottomanes. Il prétendit lui-même aux droits de souveraineté, fit battre de la monnaie à son effigie, réciter la prière publique en son nom, et conclut un peu plus tard un traité formel avec le grand-duc Ferdinand de Toscane. C'est contre lui surtout que le grand vesir médita ses opérations et qu'il se mit en campagne en 1607. Après avoir nommé Terjaki-Hasan beglerbeg de Rumili, Mariol-Husein beglerbeg d'Anatoli, le tschakirdschibaschi Chalil aga des janitschares, Baki-Pascha defterdar, et installé le commandant de Brusa, Mustapha-Pascha, en qualité de kaimakam, il écrivit au chan de Krimée pour réclamer sa coopération, et, partant de Skutari le 2 juillet, il se dirigea droit sur Alep.

Afin de diminuer autant que possible les difficultés qui pouvaient embarrasser la marche, il avait adressé au rebelle Kalender-Oghli une lettre de grâce avec le diplôme qui l'investissait du sandschak d'Angora. A Konia, beaucoup de rebelles que l'on avait saisis furent tués et jetés dans des puits creusés d'avance à cet effet. Parmi les rebelles attirés par les offres du grand vesir se trouvait Serradschsade-Ahmed-Beg, qui avait poignardé le naib de Konia, brûlé le palais du gouverneur Deli-Ahmed-Pascha, et massacré plus de mille personnes à la faveur du désordre causé par cet incendie. Les principaux habitants de Konia intercédèrent auprès de Murad en faveur du chef rebelle, parce que, disaient-ils, lui seul savait contenir les esprits turbulents. Murad le reçut en présence de ceux qui s'étaient efforcés de le sauver. « Je veux, lui dit-il, te confier la garde de Konia, tandis que je vais marcher contre Dschanbulad ; mais, si j'ai besoin de secours, combien d'hommes pourras-tu mettre sur pied ? » Serradschsade, donnant dans ce piége, répondit : « Trente mille très-facilement. » Murad lui adressa des remercîments et des éloges ; mais lorsque le chef rebelle se fut retiré, le grand vesir se tournant vers ses protecteurs : « Si je laisse sur mes derrières un homme qui est en état de rassembler trente mille combattants, et qu'il se fortifie dans Konia, qu'arrivera-t-il ? » Ils gardèrent le silence, et Serradschsade fut jeté dans le puits. Cependant, Kalender-Oghli s'était approché d'Angora, pillant et ravageant autour de lui, enlevant les convois sur les derrières du grand vesir ; il avait détaché en avant, avec le ferman du sultan, un mutesellim, accompagné de quatre cents rebelles ; mais les habitants d'Angora lui avaient fermé les portes. Le juge de la ville était Weldansade-Mewlana-Ahmed, le même qui, dans la dernière expédition contre Gran, avait soutenu vigoureusement son opinion dans le conseil de guerre. Il interdit l'entrée de la ville à Kalender-Oghli, et celui-ci lui ayant demandé compte d'une telle conduite, qui portait atteinte au ferman du sultan, Weldansade eut le courage de sortir, accompagné seulement de quelques cavaliers, pour avoir un entretien avec lui. « Quoique vous ayez été institué sandschakbeg, lui dit-il franchement, vous n'êtes pas venu ici comme tel, mais comme un brigand et un rebelle ; vous avez enlevé les convois, foulé aux pieds les récoltes, et jeté l'effroi parmi les habitants d'Angora ; si votre but est, conformément au ferman, de vous pourvoir des munitions de guerre nécessaires pour aller ensuite joindre l'armée du grand vesir, donnez-nous l'état des objets dont vous avez besoin, et envoyez un homme sûr dans la ville. » Kalender-Oghli accepta la proposition, et fit entrer dans la ville l'un de ses compagnons d'aventures avec trente hommes. Au bout de quelques jours, le brigand irrita les habitants de la ville à un tel

point par ses excès qu'ils voulaient le tuer sur la place. Le juge, afin de prévenir l'effusion du du sang, logea cet homme dans le château extérieur, et distribua sa suite dans la ville. Ensuite ces gens furent égorgés chacun par son hôte, et leur chef fut mis à mort dans le château. Le juge rendit compte de cet événement au grand vesir, et la lettre dans laquelle Murad lui annonçait qu'il avait déjà donné ordre à une division de marcher contre Kalender-Oghli fut interceptée par ce dernier. Ensuite le rebelle assiégea la ville. Weldansade la défendit avec le plus grand courage, et avait déjà repoussé huit assauts quand parut le sandschakbeg de Kastemuni, Tœkeli-Pascha, avec les troupes de Brusa, Mentesche, Karasi, et quarante canons; ces renforts se jetèrent dans Angora, et Kalender-Oghli se retira. Cependant le grand vesir, dans sa marche contre les deux rebelles Muszelli-Tschausch et Dschemschid, avait détaché des troupes qui détruisirent le premier, posté à Selefke, mais n'obtinrent pas autant de succès sur Muszelli-Tschausch, qui occupait Adana. Dschanbulad s'était retranché, avec vingt mille fantassins et vingt mille cavaliers, au passage de Bagrasz. Murad, informé de ces dispositions, prit le chemin d'Arslan-Beli, et alla déboucher dans la plaine de Gœgerdschinlik, le golumbacz syrien. Là il fut joint par le gouverneur de Meraasch, Sulfikar-Pascha, qui amenait les Kurdes de Sulkadr. Murad passa trois jours en ces lieux, pour laisser à l'armée le temps de franchir les défilés; ensuite le camp fut établi dans la plaine de Dereme, non loin de la rivière de Kanak. Aussitôt qu'il eut avis de la marche du grand vesir dans cette direction, Dschanbulad se porta à sa rencontre avec quarante mille hommes, et l'atteignit dans les champs d'Urudsch-Owasi; ses coureurs les plus avancés furent saisis par les gens de Murad et mis à mort. Le lendemain les deux armées se rangèrent en ordre de bataille: Dschanbulad avait opposé son kiaja à l'aile droite du grand vesir, formée par les troupes d'Anatoli; lui-même se trouvait en face de l'aile gauche, du beglerbeg de Rumili, défenseur de Kanischa, Terjaki-Hasan. Avant d'en venir aux mains, il avait demandé la paix, mais le grand vesir n'avait rien voulu entendre; les propres gens du rebelle le voyant s'avancer dans l'espoir d'une conférence avec Murad, l'accablèrent d'injures, et le forcèrent à regagner ses drapeaux. La bataille fut des plus sanglantes. Les janitschares, dit le biographe de leur temps, Aga-Chalil, tombèrent sur les rebelles comme des vautours sur des éperviers, comme des lions sur leur proie (1). Vingt bourreaux étaient occupés du côté des Ottomans à immoler les prisonniers que l'on amenait par troupes; vingt-six mille têtes furent amoncelées devant le grand vesir (2). Fachreddin-Maan-Oghli, prince du Liban, allié de Dschanbulad, s'était enfui dans le désert avec les Benikoleib et tous les Druses, et avait trouvé un abri dans son château de Schakik. Dschanbulad s'enfuit à Klis, lieu de sa naissance, d'où il gagna Alep; là il ne s'arrêta qu'une nuit, et le lendemain il partit au plus vite, poursuivi par les malédictions des habitants et par les huées des femmes et des enfants, qui lui jetaient de la boue du haut des terrasses. Le peuple tomba sur les rebelles restés dans Alep, et coupa plus de mille têtes pour les faire rouler aux pieds du grand vesir, qui devait entrer en triomphateur (3).

Le seizième jour après la bataille, le grand vesir campa sur la place d'Alep, appelée Gœkmeidan. Des sauf-conduits furent adressés aux soldats de Dschanbulad, enfermés dans le château, et néanmoins ils furent tous massacrés en sortant. Le beglerbeg de Rumili, Terjaki-Hasan, fut mis à la retraite avec le rang de vesir: sa place fut donnée à Mariol-Husein-Pascha. Le grand vesir passa l'hiver à Alep, avec les janitschares, assigna aux janitschares pour quartier Damas, aux soldats de l'aile droite Aintab, à ceux de l'aile gauche Biredschik. Les troupes de Rumili, Anatoli, Karamanie eurent la permission de regagner leurs foyers. Le fils de Cicala, Mohammed-Pascha, fut nommé gouverneur de Bagdad, avec ordre d'expulser Mustapha, fils d'Ahmed le Long, qui, après la mort de son père Mohammed, s'était fortifié en ce lieu. Le fils de Cicala, renforcé des troupes du beg d'Aana et d'Hadise, Mir-Ahmed-Kburisch, assiégea Mustapha, qui capitula et se retira; mais, au passage de l'Euphrate, le bâtiment qui le portait s'enfonça sous le poids des

(1) Tarichi Chalil, fol 59.
(2) Maima, p. 246; Petschewi, fol. 278-279.
(3) Feslike, fol. 161; Rausatul-Ebrar, fol. 345.

soldats qui s'y pressaient, et lui-même parvint à peine à se sauver avec quelques hommes. Ceux-ci attribuèrent la catastrophe à la trahison des Ottomans, et tirèrent sur eux; mais on répondit victorieusement à leur feu. La plupart périrent, Mustapha se sauva encore. Cependant Dschanbuladsade, suivi des cavaliers avec lesquels il s'était enfui d'Alep, était parvenu dans l'Asie Mineure jusqu'à Eskischehr, d'où il envoya son vieux oncle Haider-Beg à Constantinople pour implorer son pardon. Kalender-Oghli, qui s'était éloigné d'Angora, ravageait maintenant, avec Kinali-Oghli, les environs de Brusa, le fit inviter à se rendre auprès de lui afin qu'ils pussent agir en commun. Dschanbulad feignit d'adopter ces projets; mais une nuit il perça le mur de la maison où il logeait et s'enfuit à Constantinople. Les cavaliers qui s'étaient mis à sa suite grossirent les forces des deux rebelles, Kalender-Oghli et Kinali-Oghli. Après avoir brûlé Brusa sans pouvoir s'emparer du château, Kalender-Oghli marcha contre Michalidsch. La contrée de Michalidsch, Kermasti et Bigha, était séparée du district de Brusa par le lac d'Ulubad (Apolloniatis), qui, d'un côté, touche presque au pied de l'Olympe, et, de l'autre, est en communication avec la Propontide par le Rhyndakus qui le traverse. Le pont sur la rivière près de son embouchure était défendu par un château fort bien occupé; plus haut s'étaient postés les sujets de Kermasti, sous la conduite d'Ali-Beg, fils d'Elias d'Ainegœl; Kalender-Oghli se tenait dans le voisinage près de Tachtalu, attendant la nuit du Bairam, pendant laquelle les gardes se relâcheraient de leur surveillance. Il vint donc par la plaine de Kermasti vers Michalidsch, qu'il dévasta. Nakkasch-Pascha, envoyé contre lui, le rencontra près d'Ulubad, où les deux armées restèrent longtemps en présence, tandis que les rigueurs de l'hiver affaiblissaient les troupes de Nakkasch-Pascha. Enfin, renforcé par le sandschakbeg de Silistra, Thalghidsch-Ahmed-Mimar, et par l'arrivée de volontaires venus de la Tatarie-Dobruze, Nakkasch attaqua les rebelles et les battit sur le lac Minas; mais il resta sur la place ainsi que Thalghidsch-Ahmed-Mimar. Kalender-Oghli, traversant les sandschaks d'Aidin et de Ssaruchan, gagna les frontières d'Hamid et de Karamanie, où il se renforça de mille hommes que lui amena d'Antalia un autre rebelle, Agatschden-Piri. Cependant Dschanbulad, après avoir échappé à la surveillance de Kalender-Oghli, était arrivé heureusement à Nicomédie, où il trouva son kiaja, qui avait accompagné son oncle Haider-Beg à Constantinople, avait imploré pour lui son pardon du sultan, et obtenu un sauf-conduit. Dschanbulad fut accueilli gracieusement par le sultan, et, durant une semaine, tous les jours il fut admis en audience dans le jardin du château de Sultania, sur la rive asiatique du Bosphore. Son frère puîné, Mustapha, plus tard le confident du sultan Murad IV, entra dans les pages du harem; lui-même fut nommé beglerbeg de Temeswar. A peine avait-il passé un an dans son nouveau gouvernement, les habitants l'expulsèrent, comme ils avaient chassé jadis Deli-Hasan, et Dschanbulad, qui s'enfuit à Belgrad, finit bientôt sa vie, comme son devancier, par une mort violente, à l'instigation de Murad-Pas-Pascha. Constantinople était jetée dans les plus vives alarmes par les désastre de Brusa. Le vesir Daud-Pascha reçut ordre de partir pour Nicomédie, Chirs-Pascha se rendit à Skutari. Une levée en masse fut décrétée, tous les fonctionnaires publics qui n'étaient pas déjà employés à la guerre devaient fournir des cavaliers armés et équipés; mais comme Kalender-Oghli se dirigea vers le sud, il ne fut pas donné suite à la mesure. Pour renforcer le grand vesir, qui passa l'hiver dans son quartier d'Alep, on fit partir les troupes de Rumili dès les premiers jours du printemps; et comme il était de la plus haute importance que des hommes et de l'argent parvinssent à Alep en temps opportun, le gouvernement de Rumili fut conféré aussitôt au defterdar Etmekdschisade, afin qu'il dirigeât les expéditions nécessaires. Kalender-Oghli l'attendit sur la frontière de Karamanie, mais Etmekdschisade prit la route d'Angora. Murad, informé de la marche des rebelles et du defterdar, partit d'Alep vers la fin de juin, rallia, dans les environs de Meraasch, les troupes égyptiennes, commandées par Kaszu-Beg, dans les montagnes de Gœksun, celles de Syrie, que lui amena de Tripoli l'émir Husein, fils d'émir Jusuf, et marcha à la rencontre de l'armée des rebelles, rassemblés sous leurs chefs, Kalender-Oghli et Kara-Said.

Dans le conseil de guerre des rebelles, la majorité des voix décida qu'il fallait s'avancer au-devant du grand vesir ; Kara-Said fut d'avis qu'il était plus sûr de gagner l'Asie Mineure, de s'y étendre et s'y reposer ; mais cette opinion fut rejetée. Kalender-Oghli, plein de confiance dans la fortune, parce que Muszelli-Tschausch avait repoussé dans l'Itschil (la Cilicie) le corps de troupes envoyé contre lui de Larenda, écrivit au chef victorieux la lettre suivante : « Mes actions sont sous les yeux du monde ; après que l'orgueil insolent des Ottomans turbulents et perfides eut atteint le dernier degré, et que leur domination eut opprimé le monde, je leur refusai l'obéissance. Nous avons ravagé les districts de Milidsch, Aidin et Ssaruchan, et nous nous sommes chargés d'un énorme butin. A Konia, nous avons attaqué le beglerbeg de Karamanie, Sulfikar, renfermé dans le château, et nous avons tout dévasté aux alentours ; puis nous nous sommes établis dans la Karamanie. Jusqu'alors nous n'avions pas renoncé à tout espoir du côté des Ottomans ; mais après avoir vu le destin de Dschanbulad, il n'est pas possible de se rendre tant que l'on conserve un souffle de vie. Si Dieu tout-puissant nous prête son assistance, avec nos guerriers si vaillants et si nombreux nous chasserons le vieillard usé par les années, et nous rejetterons les Ottomans par delà le Bosphore ; si au contraire la fortune doit favoriser le vieillard, il nous suffira que nos exploits vivent au fond des cœurs et que le récit en soit transmis de bouche en bouche à la postérité » (1) Pour empêcher la jonction de Kalender-Oghli avec Muszelli-Tschausch, le grand vesir envoya à ce dernier sa nomination au gouvernement d'Itschil que Muszelli accepta sous la condition de n'être jamais obligé au service militaire ; ce rebelle reçut même quelques jours après la promesse du gouvernement de Karamanie. Dans son conseil de guerre, Kalender-Oghli résolut d'attaquer le grand vesir, qui, disait-il, n'avait avec lui que des esclaves de la Porte (des janitschares et des sipahis), affaiblis par la faim et le froid supportés dans les quartiers d'hiver, manquant de l'appui des feudataires (les timarlus et les saims) ; il venait à peine de recevoir l'argent et les vivres envoyés de Constantinople. Kalender-Oghli passa en revue vingt mille rebelles, fantassins et cavaliers, et recueillant les moissons pour nourrir ses troupes, ravageant les cantons des Turkmans, il se porta d'Elbistan vers les montagnes de Gœksun-Jaila, pour fermer le défilé au grand vesir. Averti de ce projet, Murad, à quatre marches de l'ouverture du passage, détacha Deli-Piri-Aga avec trente compagnies de janitschares, et trois jours après campa lui-même dans l'intérieur du défilé où il se retrancha [8 juillet 1608]. Les rebelles marchèrent contre lui en ordre de bataille ; leur aile droite, sous les ordres de Kara-Said et d'Agadschden-Piri, leur aile gauche, dirigée par Kalender-Oghli et les autres chefs. Trompés par les retranchements et l'habile campement du grand vesir, les rebelles avaient pris une partie des troupes de Murad pour la totalité de ses forces, et avaient ainsi résolument hasardé la bataille ; au reste, on combattit des deux côtés avec la valeur la plus intrépide. La fortune des armes paraissait incertaine, lorsque le vieux vesir s'élance en avant des rangs, et tirant son sabre indien, que des scheichs arabes avaient béni quarante ans auparavant, lorsqu'il était encore gouverneur de l'Iemen, le brandit trois fois contre l'ennemi, et ramène de nouveau ses troupes faiblissantes à la charge, en se faisant soutenir par une décharge générale de l'artillerie. Les janitschares, qui jusque-là s'étaient tenus dans les gorges du défilé comme un sombre nuage, se précipitent des rochers et se répandent comme un torrent dans la plaine. En même temps le bruit court parmi les ennemis, que Murad-Pascha, faisant opérer un mouvement aux troupes de Karamanie sous Sulfikar, avait tourné leur camp ; aussitôt ils prennent la fuite, et la défaite devient générale. Deux jours après la bataille, les Ottomans se logèrent dans les positions qu'avaient occupées les rebelles. Husein-Pascha, beglerbeg d'Alep, fut nommé sérasker ; sous ses ordres, Seif-Oghli le Syrien, les paschas de Tripoli et de Siwas furent destinés, avec les troupes syriennes et turkmanes à poursuivre les ennemis. La plupart de ces malheureux, démontés ou n'ayant que des chevaux fatigués ou blessés, manquant de vivres et d'armes, tombèrent facilement sous le tranchant du glaive des Otto-

(1) Naima, p. 252 ; Petschewi, fol. 280 ; Feslike, fol. 166.

mans. A Baiburd ils opposèrent encore une faible résistance, puis s'enfuirent par Erserum, Erdehan et Eriwan, où quelques milliers de fuyards, restes de forces naguère si redoutables, furent reçus par Emirgune, commandant persan d'Eriwan; deux cents de ces malheureux furent même distribués dans ce pays, sous la condition de se faire désormais esclaves du schah, d'embrasser la foi des schiites, de se faire raser et de maudire les chalifes Omar et Osman. Le grand vesir, passant par Kaiszarije et Siwas, alla planter ses tentes à Tschubukowa (vallée des Roseaux), dans la plaine d'Angora, fameuse par la bataille livrée entre Bajesid et Timur. A Tschubukowa parvint la nouvelle que le gouverneur de Bagdad, le fils de Cicala, avait chassé Mustapha, fils de Chalil le Long. Le grand vesir revint sur Siwas, où il se reposa quelques jours, et apprit que Maimun, frère de Chalil le Long, oncle de Mustapha, avec environ six mille rebelles, avait ravagé les environs de Kirschehri, et s'était rendu à Tokat pour se diriger de là vers la Perse, sur les traces de Kalender-Oghli. Afin d'empêcher ce mouvement, on résolut dans un conseil de guerre d'opérer avec la plus grande rapidité. Tous les bagages furent laissés à Siwas sous la surveillance du defterdar Baki-Pascha. Deux mille janitschares à cheval, sous les ordres de leur aga, les sipahis et la cavalerie feudataire se mirent en route avec des vivres pour une semaine, sans traîner de tentes ni de bagages. Le grand vesir lui-même se contenta d'une légère tente d'été et d'un tapis, pour se mettre à la tête des éclaireurs. La course se prolongea six jours et six nuits sans que l'on fît de campement. Murad-Pascha, presque nonogénaire, et de plus malade, descendait de temps en temps de cheval, comme un spectre ambulant, se reposait quelques instants sans donner signe de vie, de sorte que plusieurs fois on le crut mort ; puis il se remettait en selle et reprenait sa course avec une nouvelle ardeur. A Karahiszarscherki, on apprit que les rebelles avaient passé la nuit précédente en ce lieu, et que maintenant ils campaient dans le défilé de Karahasankedugi. Le grand vesir détacha en avant le Tscherkesse Piale-Pascha avec deux mille hommes. Les rebelles qui ne s'attendaient nullement à être poursuivis, étaient sur le point de charger leurs bêtes de somme [4 novembre 1608] et auraient été passés tous au tranchant du sabre si les Ottomans, au mépris de la défense la plus absolue de toucher à la moindre portion de butin, tant que l'ennemi n'aurait pas été abattu, ne s'étaient jetés sur les bagages. Cela donna aux rebelles le temps de se mettre en défense ; Mustapha-Pascha d'Adana périt dans l'action, et les Ottomans s'enfuirent. L'aga des janitschares, Chalil, ramena les fuyards, et le grand vesir qui arrivait en ce moment, les rallia et les soutint. Alors les rebelles furent poussés du défilé dans la plaine, où ils tinrent ferme et livrèrent un nouveau combat ; mais entièrement défaits sur ce point, ils prirent la fuite, abandonnant tous leurs bagages. Durant trois jours ils furent poursuivis ; on en ramena un grand nombre dont les têtes furent élevées en pyramides sur le champ de bataille, où le grand vesir resta pendant ces trois journées. Le 6 octobre, au camp de Siwas, arriva l'ordre de suivre le grand vesir; dix jours après, le defterdar Baki-Pascha atteignit Ssadakli, à une station de Baiburd ; là le grand vesir distribua des vêtements d'honneur au milieu des têtes amoncelées des ennemis. En ce lieu arriva enfin le vesir Naszuh-Pascha, qui déploya une pompe extraordinaire. A une portée de flèche du camp il mit pied à terre, et le grand vesir Murad fit quatre pas hors de la tente où il était assis, pour aller au devant de lui. Naszuh s'agenouilla et baisa les pieds du grand vesir. Murad, pour ne pas affaiblir en présence de l'armée la considération due à un vesir, le baisa au front, le prit par la main et le conduisit dans sa tente, où il lui dit: « Sois le bien venu, mon fils. » Naszuh, touchant la terre de son front, s'écria : « Mon gracieux seigneur, pardonnez-moi d'être arrivé si tard.— Et pourquoi donc, reprit Murad, êtes-vous venu si tard? vos troupes, Dieu merci, sont nombreuses et bien équipées; vous saviez qu'à l'exception des soldats qui passèrent l'hiver avec moi à Alep, je n'avais pas d'armée ; le chemin de Diarbekr à Alep n'est pas long. C'était peut-être par dédain pour nous que tu ne venais pas; mais alors ce dédain retombait sur le padischah. Si nous avions été battus, aurais-tu été en état de résister à Kalender-Oghli ? si l'on demandait un fetwa afin de savoir ce que prononce le droit, pour le cas où une forte armée musulmane ne vient pas prêter assistance à une autre plus faible, et

toutproche, quelle réponse aurait-on ? » Naszuh-Pascha se taisant, la tête penchée vers la terre, Murad reprit : « Mon fils, qu'est-ce que tous ces seghbans rassemblés en corps ? Dschanbulad en avait seize mille qui laissèrent leur maître et leur bienfaiteur dans la détresse ; tu sais ce qui est arrivé à Kalender-Oghli. L'empereur ne veut pas qu'il reste un seul seghban dans l'Anatoli ; ne manque pas de les congédier tous en regagnant tes foyers. Le bras du padischah s'étend au loin ; si de ces six queues de cheval que tu vois flotter ici, il lui plaisait de t'en donner une seule pour ne plus faire de toi qu'un sandschakbeg, ou s'il ordonnait ton supplice, comment pourrais-tu résister ? » Après une telle leçon, il lui donna deux vêtements d'honneur, l'invita à dîner et le fit reconduire le soir dans sa tente avec des flambeaux. Il lui aurait volontiers fait abattre la tête pour sa désobéissance ; mais des ordres de Constantinople, qui protégeaient le vesir Naszuh, forcèrent Murad à des ménagements. Le gouverneur de Karamanie, Sulfikar-Pascha, et celui de Rumili, Etmekdschisade, arrivèrent aussi d'Angora trop tard, et l'on s'attendait à leur châtiment ; mais Murad leur fit grâce, et cette clémence produisit d'autant plus d'effet, que le vieux vesir, par la cruauté impitoyable avec laquelle il écrasait la rébellion, inspirait une terreur générale. Deux faits cités par des témoins oculaires suffisent pour donner l'idée de cette férocité avec laquelle il traita ce mal chronique dont l'Asie était dévorée ; aussi, le succès qu'il obtint dans cette effroyable cure lui valut les surnoms d'Épée de l'empire et de Restaurateur du pouvoir (1).

A Begschehri siégeait un vieux beg oppresseur, nommé Emir-Schah, qui s'était signalé dans une révolte d'étudiants, en exterminant les coupables, et s'était mis ainsi en crédit auprès de Murad ; mais il foulait les cantons de Begschehri et de Sidischehri avec ses seghbans. Murad l'avait toujours soutenu contre ses nombreux accusateurs, et après la défaite des rebelles Dschanbulad, Kalender-Oghli, Kara-Said et Maimun, il lui avait même conféré le sandschak d'Alaje. Emir-Schah était sur le point de prendre congé du vesir, dans le camp de Tschurum, quand l'un des principaux habitants de Sidischehri, le juge Filsade-Abdurahim, vint porter contre lui plusieurs plaintes, et l'accusa de s'être oublié au point que dans un de ses accès d'humeur tyrannique et méprisante, il voulait le frapper au visage avec le manche de sa massue. « Prends patience, efendi, répondit le grand vesir. » Et aussitôt il ordonna à son kiaja, qui traitait Emir-Schah dans sa tente, avant le départ, de le tuer au milieu du repas. Tandis qu'ils mangeaient ensemble un pilaw, un page robuste jeta un lacet autour du cou de l'émir, et le serra si violemment, que les grains de riz lui sortirent par le nez (1). Murad savait déguiser sa cruauté sous une apparence de piété, et il avait toujours à la bouche les paroles des grands saints du turkistan. Avant d'en venir aux mains avec Dschanbulad et Kalender-Oghli, il se jeta à bas de cheval, trempa la poussière de ses larmes, en souilla sa barbe blanche et ses cheveux, en adressant cette prière au ciel : « Mon Dieu, ne m'humilie pas aujourd'hui, moi ton serviteur, qui lutte contre tes ennemis ; aie pitié de ma vieillesse ; tu connais mes projets pour la défense de la foi et de la loi, pour la destruction des méchants qui ruinent l'empire et la justice. » Ensuite il remonta sur son coursier, tira son sabre indien, béni par les scheichs arabes, et le brandissant en avant, à droite et à gauche, il conduisit ses troupes à l'attaque. Après la victoire il s'assit dans sa tente et fit creuser des puits qu'il comblait ensuite avec les cadavres. Un jour qu'il surveillait ces affreux travaux, il vit un sipahi qui s'éloignait avec un jeune garçon sur la croupe de son cheval ; il fit amener l'enfant, et lui demanda comment il s'était trouvé parmi les rebelles. L'enfant répondit tout naturellement que son père avait été poussé dans leurs rangs par la faim. « Quelle était l'occupation de ton père ? demanda Murad. — Il jouait du luth. — Ah ! ah ! dit Murad avec un sinistre sourire, il enflammait les rebelles. » Et aussitôt il fit signe de mettre à mort le petit malheureux, qui fut livré aux bourreaux. Ceux-ci, émus par ses larmes, dirent : « Faut-il donc tuer un enfant innocent ? » et s'abstinrent. Murad, informé du refus des bourreaux,

(1) Naima, p. 257.

(1) Naima, p. 259.

ordonna que les janitschares se chargeassent de l'éxécution ; mais ceux-ci dirent : « Sommes-nous des bourreaux, et devons-nous être plus cruels que les exécuteurs qui ont épargné la vie de l'enfant ? » Murad transmit l'ordre sanguinaire à ses pages, qui s'éloignèrent, et l'enfant resta seul. Alors ce fanatique nonagénaire se dépouille de sa pelisse, saisit l'enfant de sa main décharnée, lui penche la tète au-dessus du puits réceptacle de sang et de cadavres, l'étrangle, et le précipite en criant aux assistants : « Des rebelles comme Kalender-Oghli et Kara-Said ne sont pas sortis du ventre de leur mère, à cheval et la lance à la main ; ils ont été enfants, et, comme celui-ci, ont été formés au crime par le pillage et le meurtre ; ce jeune garçon a sucé leurs principes, et quand on recommencerait mille fois son éducation, l'attrait pour le mal ne serait jamais arraché de son cœur. Le mauvais principe ne peut être extirpé que dans le germe. »

Le defterdar Etmekdschisade, qui était, comme le visir Naszuh-Pascha, arrivé trop tard au camp, redoutant les rigueurs du vieux grand vesir, avait écrit plusieurs fois à ses protecteurs, les confidents du sultan, sollicitant son rappel. Un commissaire impérial apporta à Murad deux magnifiques vètements d'honneur et deux sabres, en récompense des deux brillantes victoires sur les rebelles, et présenta ensuite un chatti-scherif ainsi conçu : « Confère le gouvernement de Rumili à qui tu veux, et envoie Etmekdschisade à ma sublime Porte. Il faut passer l'hiver avec mon armée à Erserum, et, aux premiers jours du printemps, marcher contre la Perse. » Murad répondit : « Que le gouverneur de Rumili, Ahmed-Pascha, soit ici ou n'y soit pas, c'est tout un, car sa présence est complétement inutile. Quant à l'ordre de prendre des quartiers d'hiver à Erserum, l'Anatoli n'est pas encore assez entièrement purgée de rebelles pour que je puisse me lancer dans la guerre de Perse. Au reste, il sera fait suivant la volonté de S. M. le padischah. » Lorsque l'ordre fut donné pour la translation du camp à Erserum, les soldats se réunirent en criant : « Comment sera-t-il possible de trouver des subsistances à Erserum, quand le kilo d'orge coûte 5 ducats, et l'okka de biscuit une piastre ? Le padischah ne connaît pas l'état du Diarbekr, et s'arrête aux propos des flatteurs ; le kaimakam, dont l'influence cesse au retour du grand vesir, l'empêche de revenir à Constantinople, où nous comptions nous retrouver après deux années de triomphes. » Les juges de l'armée durent transcrire ces plaintes, que les chambellans, arrivés au camp avec le chatti-scherif, furent chargés de transmettre à la Porte. Murad conféra le gouvernement de Wan à Tœkeli-Mohammed-Pascha, celui de Karamanie à Sulfikar-Pascha ; Etmekdschisade fut envoyé à Constantinople avec les troupes de Rumili ; Naszuh-Pascha dut regagner le Diarbekr. Le grand vesir marcha sur Tokat, où il reçut le chatti-scherif suivant : « Là où cette noble lettre t'atteindra, prends tes quartiers d'hiver. » En même temps, des missives de ses agents l'informèrent que ses adversaires, le kapudan-pascha Hafis-Ahmed, confident du sultan, le kaimakam Mustapha-Pascha, et le mufti, avaient gagné à leur parti le kislar-aga Mustapha, et représenté au sultan que, l'Asie ne contenant plus de rebelles, la présence du grand vesir à Constantinople était absolument inutile, tandis qu'elle serait extrêmement nécessaire sur la frontière de Perse. Averti de ces manœuvres, Murad répondit : « Je dois aller prendre mes quartiers d'hiver à Erserum, puis marcher contre le schah : tel est l'ordre de mon padischah. Qu'en résultera-t-il ? Moi, votre esclave, fléchissant déjà sous le poids de quatre-vingt-dix années, j'espère mourir en martyr dans la sainte lutte. Les rebelles cachés dans les gorges des montagnes d'Anatoli n'attendent que l'occasion de mon éloignement pour fondre de nouveau sur les sujets de l'empire, particulièrement Moszelli-Tschausch, dans le canton d'Itschil, et Jusuf-Pascha, dans les cantons d'Aidin et de Ssaruchan. Si ces gens étendent leurs brigandages sur ces pays bien préservés, enverrez-vous contre eux un nouveau général de Constantinople ? Laissez-nous agir librement, et n'écoutez pas les propos des flatteurs. Laissez-nous d'abord battre nos ennemis dans l'intérieur ; ensuite nous marcherons contre la Perse. » Après avoir expédié avec cette réponse les messagers qui lui avaient apporté le chatti-scherif, lui-même se mit en route pour Skutari, avec quatre cents drapeaux, sur lesquels pouvaient se lire en gros caractères les noms des rebelles

vaincus. Le sultan le reçut avec une distinction méritée par de tels services, lui donna deux vêtements d'honneur, et para la tête du vainqueur d'une plume de héron. Les exploits de la campagne contre les rebelles étaient l'entretien général de la ville, et fournirent des sujets d'inspiration aux poëtes. Dans les combats contre Dschanbulad, Kalender-Oghli et le frère de Chalil le Long, plus de trente mille rebelles étaient restés sur la place; un aussi grand nombre avait été massacré dans les villages ou dans la campagne, par petites troupes de cent ou deux cents. Trente mille têtes avaient été élevées en pyramides devant la tente du grand vesir, ou envoyées à Constantinople; parmi ces derniers trophées se trouvèrent celles de quarante-huit chefs de la rébellion. D'après les sources les plus dignes de foi, d'après les registres où l'on inscrivait tous ces crânes amoncelés, tous ces cadavres entassés dans des puits, plus de cent mille rebelles furent exterminés dans cette campagne (1). Peu de temps après l'arrivée de Murad, en vertu d'un chatti-scherif, le defterdar Baki-Pascha, quoiqu'il eût rapporté un million de ducats de la Syrie, fut envoyé dans les Sept-Tours, accusé par ses ennemis et par ceux de Murad, et surtout par les fils de Dschanbulad, entrés dans le harem, de s'être approprié une partie des biens confisqués. Murad, en recevant de la bouche du sultan, dans le divan, la première nouvelle de cette arrestation, dit que l'on avait bien agi; que lui-même avait déposé aux pieds du sultan les bijoux précieux non vendus. et que le defterdar devait rendre compte du reste. Après une captivité de quarante jours dans les Sept-Tours, le defterdar se fit relâcher au moyen de sommes considérables. Murad s'occupa durant l'hiver, à Constantinople, de l'accomplissement de la paix arrêtée avec l'Autriche deux mois auparavant, et dont l'exécution avait été retardée par diverses circonstances. Pour saisir ces faits et les relations pacifiques entretenues alors entre la Porte et d'autres puissances européennes, nous allons jeter quelques regards en arrière.

Six semaines après la conclusion de la paix de Sitvatorok, Bocskai, qui en avait été le médiateur, était mort vraisemblablement empoisonné, et la Transylvanie, qui, d'après la teneur du traité, devait être enlevée à la domination ottomane, devint de nouveau une pomme de discorde et une cause de suspension à l'accomplissement de la paix. Les états transylvaniens avaient élu pour prince leur gouverneur Sigismond Rakoczy, mais la Porte voulut installer Homonai: de là des griefs réciproques produits dans une correspondance où se mit de l'aigreur. Le grand vesir Murad, dans une lettre à l'archiduc Mathias, exposa qu'en vertu du traité conclu avec Bocskai, le droit de nomination d'un prince appartenait à la Porte, qui, en conséquence, voulait donner l'investiture à Homonai, avec la couronne, la bannière et la massue, et le faire roi de Transylvanie; que néanmoins Rakoczy avait pris le titre de prince, et avait été installé par un kapidschibaschi (lequel recevrait pour cela récompense), et qu'à Constantinople on attendait toujours l'ambassadeur impérial avec les présents. L'empereur répondit au sultan que l'ambassadeur chargé des présents avait été retenu à cau edes nouvelles irruptions et des violations de la paix; que le traité lui laissant la faculté de réclamer ce qui était juste, sur les avis de l'archiduc Ferdinand, il demandait la restitution de Gran, d'Erlau et Kanischa; si ces places, enlevées pendant les négociations de la paix, étaient rendues, les auteurs des nouvelles infractions à la paix châtiés, de son côté, il était prêt à envoyer l'ambassadeur avec les présents stipulés de 200,000 thalers. La demande des trois principales forteresses hongroises, des trois plus brillantes conquêtes de la guerre de quarante ans, appuyée sur l'article du traité portant que l'on admettrait de part et d'autre les réclamations raisonnables, ne pouvait pourtant être prise au sérieux. Déjà le traité de Sitvatorok tremblait sur sa base, et le feu de la guerre menaçait de se rallumer, quand les plénipotentiaires impériaux, Illeshazy, Thurczo, Preiner, Puechhaim, Kollonics, se réunirent avec les Turcs Ahmed, kiaja du pascha d'Ofen, Husein-Beg et Mustapha, à Neuhausel, et signèrent une nouvelle convention, d'après laquelle un ambassadeur devait partir de Komorn, dans l'espace de quarante jours, avec 150,000 florins; les 50,000 florins restant seraient payés

(1) Naima, p.2 62; Feslike, fol. 172.

à son retour, et le traité de Sitvatorok conserverait son entier effet (1) [28 mars 1608]. Le 19 juin fut signé un second arrangement, relatif aux villages disputés autour de Gran (2). Le baron de Teufel était déjà nommé, quand les manœuvres des Turcs, en Transylvanie, retardèrent son départ. Après la signature de la convention de Neuhausel, le pascha d'Ofen dépêcha le sulfikarbeg de Szegedin, avec une trentaine de personnes, porter à l'archiduc Mathias des présents, consistant en harnais d'or sur velours rouge, en kaftans brodés d'or, et le prier en même temps de presser maintenant l'envoi de l'ambassadeur. Au lieu du baron de Teufel, destiné à la mission par le cardinal Dietrichstein, Adam d'Herberstein et Jean Rimay furent envoyés avec la ratification impériale et les 200,000 thalers. Dans leurs instructions, il leur était recommandé de visiter les vesirs et le mufti, de donner un prétexte à la présence de l'ambassade persane, alors à Prague, et de faire une réponse d'une réserve diplomatique, dans le cas où on leur demanderait si Mathias était déjà roi de Hongrie. Adam d'Herberstein et Jean Rimay, qui lui fut adjoint, partirent de Vienne en mai, et arrivèrent en septembre à Constantinople [17 septembre]. Ils offrirent les présents en audience solennelle au sultan, qui ne répondit pas un mot à la longue harangue de Rimay. Par le motif que l'empereur pouvait tout demander au sultan, comme un fils à son père, Rimay réclama Kanischa, Gran, Erlau, et la mise en liberté des prisonniers faits à Stuhlweiszenburg. L'acte de ratification que le kaimakam Mustapha fit passer aux envoyés, était si essentiellement différent du traité, qu'ils déclarèrent ne pouvoir l'accepter. Il y était dit d'abord que l'empereur avait sollicité la paix auprès de Murad-Pascha, ce qui n'était pas vrai, attendu que les premières ouvertures étaient venues des Turcs par l'entremise du chan tatare; on avait omis la clause du quatrième article, portant que le roi d'Espagne, s'il le voulait, pourrait être compris dans la paix; le sixième, concernant la Transylvanie, était obscur; le treizième, relatif à Waizen, avait été passé sous silence; le quinzième était défiguré au point que les villages dépendant de Fulek, Somoskœ, Duin, Hainatskœ, semblaient devoir se rattacher désormais à Erlau, Hatwan et Gran, tandis qu'en réalité ils avaient été détachés de la domination turque, ainsi que Kekkœ, Novigrad, Waizen; on élevait même de nouveau des prétentions sur ceux qui relevèrent plus tard de Gran, et qui se trouvaient alors en la possession de l'empereur. Les envoyés protestèrent contre cette ratification, et renouvelèrent leur première demande, relative aux places et aux prisonniers. Le reis-efendi leur demanda si l'empereur, qui réclamait Kanischa, Erlau, Gran, était prêt à rendre Fulek, Raab, Komorn et autres places? Quant aux prisonniers enlevés de Stuhlweiszenburg, contrairement à la capitulation, il savait bien, dit-il, que la liberté leur avait été promise par Hasan-Pascha; mais le trop fameux Italien (Jean Démedice) avait fait massacrer la garnison de Fulek, à laquelle avait été assurée la liberté de se retirer. A cela les envoyés ne trouvèrent rien à répliquer, et durent se résigner à partir avec une simple quittance de 200,000 écus, et le traité modifié ainsi dans ses points les plus essentiels (1).

En ce moment se trouvaient à Constantinople les envoyés des insurgés hongrois et transylvaniens, chargés de négocier le libre choix d'un prince et roi, et l'installation d'Homonai en cette qualité (2). Les représentants du chef des rebelles hongrois, André Getzy, reçurent quatre vêtements d'honneur pour lui, avec quatre-vingts plumes de héron pour les capitaines hongrois, qui se montrèrent fiers de porter sur leur kalpak le signe de la sujétion envers les Ottomans. Les agents de Gabriel Bathory recherchèrent pour lui la principauté de Transylvanie (3). L'année suivante fut conclu avec la Pologne un traité mieux fixé que celui de Sitvatorok : on renouvela les capitulations arrêtées sous Mohammed III. La Porte s'obligeait à préserver la Pologne des ravages des Tatares; la Pologne, à empêcher les irrup-

(1) Convention de Neuhausel, dans les archives de la maison d'Autriche.

(2) L'acte est dans les archives impériales.

(1) Lettre d'Ali-Pascha, dans les archives impériales, traduite par Illeschy.

(2) Marzo 1608, rel.; Ven.

(3) Summ. del. rel., Venet., ottobre 1608; Summ. del. rel.; Venet.

tions des Cosaques en Moldavie. Le souverain polonais continuait à payer le tribut au chan tatare, qui, de son côté, s'obligeait à porter assistance à la Pologne en cas de guerre. On renonçait de part et d'autre à toute demande d'indemnité produite antérieurement à la signature du traité. A l'avenir, tous les prisonniers seraient rendus, à moins qu'ils n'eussent changé de religion ; le fisc n'avait aucun droit sur les successions des Polonais morts en Turquie, et réciproquement. Les begs de Silistra et d'Akkerman ne devaient laisser passer en Pologne que les négociants et les esclaves blancs emmenés avec eux. L'argent importé de Pologne ne payerait aucun droit ; mais il était dédéfendu d'introduire les écus au lion, déjà interdits par un chatti-scherif, et dont le titre était mauvais. Les Polonais auraient toujours la faculté, moyennant de bon argent, de racheter leurs compatriotes de l'esclavage. La Moldavie et la Valachie ne devaient pas être inquiétées par les Polonais. Néanmoins la Pologne intervint avec vivacité dans la nomination des woiwodes de Moldavie, et la Porte ayant installé comme prince Simon Bogdan, au lieu de Jérémie Mogila, candidat polonais, le roi de Pologne écrivit exprès au sultan pour se plaindre à ce sujet (1).

Une correspondance amicale était entretenue avec Venise depuis le renouvellement des capitulations. Ainsi le sultan fit savoir au doge qu'il avait donné l'investiture à Bocskai comme roi de Hongrie, par la bannière et la massue, et lui avait accordé la faculté de transmettre héréditairement la Transylvanie (2). Les pirateries des Uscoques, l'obstination des Vénitiens à ne point restituer aux Ragusains l'île de Lagusta (3), l'enlèvement de quelques bâtiments de corsaires, et l'expulsion des Maurisques d'Espagne, donnèrent lieu à divers envois de tschauschs. Quant aux Maures, le sultan demanda au doge de leur accorder libre passage vers les États ottomans, quand bien même ils se présenteraient sous le costume franc (4). Les Ragusains avaient un protecteur dans le bostandschibaschi, originaire de leur pays, et auquel les ambassadeurs de Raguse menèrent sa sœur et sa mère. Un juif toscan tetna de négocier pour Florence. L'Angleterre envoya un nouveau représentant ; et l'ambassadeur français, baron de Solignac, eut la satisfaction de voir la troupe de Français qui avaient trahi Papa enrôlés au service de la Porte. Les ambassades des souverains de Géorgie (1) et de Mingrelie acquirent un nouveau degré d'importance au moment où se renouvelait la guerre avec les Persans, et l'on continua avec le souverain des Usbegs, Abdulbaki-Chan, les rapports de bonne intelligence que le sultan Mohammed avait entretenus avec les prédécesseurs de ce prince Abdullah-Chan et Abdulmumin.

Un an après la paix de Sitvatorok, était mort aussi le chan de Crimée, Ghasi-Girai, qui, sept années auparavant, avait jeté les premières bases des négociations par sa démarche auprès de l'archiduc Mathias. Tout à la fois savant et poëte, il avait composé un grand poëme pendant qu'il était en quartier d'hiver à Funfkirchen, et même avait mis en vers ses lettres d'affaires au grand vesir et au précepteur du prince, Seaddin. Après son second avénement au trône, ses frères Selamet, Mohammed et Schahin-Girai s'étaient retirés en Asie, et là, sous les drapeaux des insurgés, ils avaient porté les armes contre les Turcs. Lorsque Hasan le Fou se réconcilia avec la Porte, les princes vinrent aussi faire acte de repentir ; mais on les tint sous bonne garde, et ils durent attendre en prison le cordon ou peut-être le pouvoir suprême en Krimée. Des quatre fils de Ghasi-Girai, Tochatmisch et Sefer-Girai avaient été élevés de son vivant, l'un à la dignité de kalgha, l'autre à celle de nureddin. Après la mort de ce souverain, Tochatmisch prit possession du trône à titre héréditaire, sans attendre la confirmation de la Porte. Cet acte d'autorité indépendante déplut grandement, et Selamet-Girai, qui avait trouvé un protecteur dans le kapudan-pascha Hafis-Ahmed, malgré toutes les manœuvres du mufti Ssanollah, qui faisait agir l'artificieux defterdar Etmekdschisade, fut déclaré chan, et son frère Mohammed-Girai kal-

(1) Engel, Histoire de Moldavie, p. 253; Gennaro, p. 160, et Summ. del. rel.; Venet.

(2) Lettera di S. Ahmed, 1815 : Scritture turchesche, Fasciolo, l. VI, dans les archives impériales.

(3) Genn. 1606.

(4) Marzo 1608; Summ. del rel.; Venet.

(1) Décembre 1605 [1607].

gha. Selamet-Girai s'embaqua pour la Krimée, et son frère Mohammed prit la route de terre avec des troupes. Tochatmisch et Sefer-Girai périrent tous deux dans un combat contre leur oncle, le kalgha Mohammed-Girai: mais bientôt après, celui-ci tomba sous les coups de son frère, et Selamet mourut après un règne de deux années, âgé de cinquante-deux ans [juin 1610]. Son successeur fut Dschanibek-Girai, fils de Mubarek-Girai, qui, après la mort de Mohammed-Girai, avait rempli la place de kalgha. Dschanibek-Girai, confirmé par la Porte en qualité de chan, nomma son frère, Dewlet-Girai, kalgha, et le fils de Selamet-Girai, Asmet-Girai, Nureddin.

En Égypte, Mohammed-Kulkiran abolit, par une administration rigoureuse et une discipline sévère, les criants abus qui s'étaient introduits sous les noms de kuschufije, kelbe et thalbe. Déjà deux années auparavant l'eunuque géorgien, Mohammed-Pascha, avait vengé la mort de son prédécesseur Ibrahim, immolé par les troupes insurgées, en livrant les coupables au supplice (1); mais le successeur de ce gouverneur, Hasan-Pascha, se montra négligent et facile, n'appliquant ses soins qu'à faire paver le parvis de la mosquée d'Esher; ensuite il revint à Constantinople, et présenta au sultan un sabre et un étrier garnis d'émeraudes, tirés du trésor d'Hasan, ancien roi de Tobaa. Les kuschufijes (taxes des kaschifs) étaient les sommes payées par les kaschifs au gouverneur pour leurs places, et qui variaient de 20 à 40,000 ducats. Les kaschifs à leur tour s'indemnisaient largement sur les fermiers, auxquels ils imposaient des charges extraordinaires, qu'ils appelaient kelbes, et les troupes ensuite rançonnaient le pays, qu'ils forçaient à payer une taxe nommée thalbe. Quatre des sept corps de troupes régulières en Égypte, les tschauschs, les muteferrikas, les janitschares et les asabes, se soumettaient aux ordres publiés par le chattischerif impérial; Mohammed se servit de leur fidélité pour briser la résistance des gunullus, des tufenkdschis et des tscherkesses. Il envoya les plus turbulents de ceux-ci sous Kansza-Beg, en Syrie, au secours du grand vesir Murad, qui les mit aux premiers rangs dans la bataille contre le frère de Chalil le Long. Ceux qui survécurent demandèrent au grand vesir, pour récompense de leurs services, des nominations à des emplois et des places en Égyte; Murad les leur accorda; mais le pascha gouverneur n'ayant voulu prêter l'oreille à aucune de leurs réclamations, en dehors du Kaire, à Chankah, ils se déclarèrent en état de guerre contre lui. Jusuf-Beg et Kansza-Beg, avec les troupes fidèles, campèrent à Aadilije; des scheichs envoyés pour prêcher l'obéissance aux rebelles perdirent leurs paroles. Enfin, lorsqu'ils virent la supériorité de l'armée du gouverneur, fortifiée par les habitants du Kaire et par les Arabes, les insurgés se soumirent pour la plupart; les autres furent facilement domptés : quarante-huit à cinquante têtes des plus coupables furent abattues; on retrancha la solde à trois cents autres mutins signalés, et le pays fut pacifié (1). Par cette conduite ferme, justifiée par le succès, Mohammed mérita le nom de destructeur ou de dompteur d'esclaves, que lui donna Kulkiran. En outre, il améliora le titre des monnaies, détruisit les abus des taxes sur les aires (2), construisit des casernes pour les janitschares et les asabes. Sous lui furent fabriquées, au Kaire, les ceintures d'or pour les colonnes de la Kaaba, et l'on composa de l'or le plus fin des gouttières pour ce même temple. Au Kaire, il consacra les revenus des boutiques dans le voisinage du cloître des mewlewis à des fondations pieuses, institua un mewlud ou une fête annuelle, pour célébrer la naissance du prophète, répara plusieurs châteaux, et la coupole élevée par Suleiman au-dessus du rocher du sacrifice d'Abraham. Tout cela fut l'ouvrage de quatre ans et demi d'administration; ensuite, chargé des bénédictions de l'Égypte, il retourna à Constantinople, où il obtint la main de la fille du sultan, Gewher-Sultan.

L'hiver était écoulé, et le grand vesir se préparait à marcher contre la Perse. Avant tout, il voulait anéantir deux rebelles, Muszelli-Tschausch, en Cilicie, et Jusuf-Pascha, kiaja d'Oweis-Pascha, dans les cantons d'Aidin, Ssaruchan et Menteschc. Le vieux Murad essaya

(1) Feslike, fol. 163; Naima, p. 267.

(1) Namai, p. 267.

de les prendre par ruse. L'on manda à Muszelli-Tschausch que le gouvernement de Karamanie lui était conféré, avec l'obligation pour lui de prendre part à la campagne de Perse; mais Murad écrivit en confidence au beglerberg de Karamanie, Sulfikar-Pascha : « Toutes les peines que je me suis données pour me saisir de Muszelli-Tschausch ont été vaines, car il est encore abrité dans ses rochers de Cilicie. Je l'ai donc leurré par l'appât du gouvernement de Karamanie; adresse-lui des lettres dans ce sens, et entretiens-le dans sa sécurité jusqu'à ce que tu puisses m'envoyer sa tête. Pour récompense, tu auras le gouvernement d'Anatoli, et celui de Karamanie sera donné à ton fils. » A Jusuf-Pascha, Murad écrivit : « Mon fils, j'ai entendu dire beaucoup de bien de toi, et je t'en loue. Malgré toute ta puissance, aucune injustice ne m'a été rapportée venant de toi et néanmoins ton nom figure parmi ceux des rebelles. Que serait-ce donc si tu voulais te dérober à un tel entourage? Tu es plein de valeur, tu serais un vigoureux champion dans la guerre de Perse. S'il fallait qu'une armée fût envoyée contre toi, tu finirais par t'en repentir. L'empire ottoman est un don de Dieu; la révolte ne peut rien contre lui. Dschanbulad, Kalender-Oghli, Kara-Said, étaient plus puissants que toi, que sont-ils devenus? Écoute ma parole, mon fils, je jure par le ciel : tu ne supporteras aucun tort de la part du padischah. Les ordres sont donnés afin qu'au printemps on marche contre la vieille tête rouge, le Persan. Je ne te dis pas : viens avec nous à la guerre, mais reste où tu es comme collecteur d'impôts; garde le sandschak comme argent d'orge, et demeure où tu es, avec tes troupes bien équipées, comme le bras et l'aile du padischah, afin d'anéantir les restes des ennemis échappés au tranchant de mon sabre à mesure qu'ils tomberont sous ta main. Si tu ne suis pas mon conseil, je me verrai forcé de marcher contre toi, après avoir fini avec les Persans. Sois donc sur tes gardes, et crois à mon serment. Dans quelques jours je vais à Skutari : rends-toi dans mon camp. Comme tu dois laisser tes troupes dans ton sandschak, tu n'as besoin que de quelques hommes pour t'accompagner; tu passeras quelques jours avec nous, tu participeras au bonheur de baiser la main du padischah, puis tu pourras, plein de satisfaction et de sécurité, regagner tes foyers; mais si tu persistes dans ton indocilité, un fetwa condamnera ton manque de foi, et déclarera ton supplice comme légitime. Prends conseil de gens prudents; tu sais ce qui doit te profiter : réponds à ce que je t'écris (1). » Jusuf-Pascha lut cette lettre à ses principaux officiers, pour en délibérer avec eux; de douces paroles comme celles qu'on lui adressait, disaient les uns, avaient déjà coûté la vie à certains personnages trop confiants; il ne fallait pas se laisser prendre aux appâts du vieux. L'Anatoli avait une vaste étendue; si l'armée venait, on pourrait se transporter sur un autre point, et à l'approche de l'hiver les Ottomans se retireraient. Mais, prétendaient les autres, si un fetwa était rendu contre nous, le pays se soulèverait pour nous accabler, et nous n'aurions pour alliés que les rochers et les montagnes; mieux vaudrait s'en rapporter à la lettre de Murad, en prenant toutefois quelques mesures de précaution. Sulfikar-Pascha, Turkschebilmes-Husein, Tekeli-Mohammed-Pascha, n'étaient-ils pas aussi de redoutables rebelles, et néanmoins, quand il les eut en son pouvoir, Murad ne les mit point à mort : il faut donc se rendre à l'invitation. En conséquence, il fut répondu à Murad : « Puisque vous nous avez invités, nous voulons nous rendre à votre appel, sans la moindre apparence de résistance; et, pleins de confiance en votre serment, si vous venez à Skutari, nous irons nous prosterner devant vous dans la poussière. » Le porteur de cette missive fut reçu avec honneur, et la tente du grand vesir envoyée aussitôt à Skutari. Le sultan alla s'établir dans le palais et les jardins de Skutari, et ordonna que le divan fût tenu en ce lieu. Murad représenta que cela était contraire aux usages des ancêtres; que Gusdsche-Mohammed-Pascha-Kaimakam, et le defterdar Ahmed-Pascha, chargés de diriger l'administration de la capitale, devaient, selon l'ordre établi, se rendre à Skutari pour adresser leurs rapports au grand vesir, qui les placerait ensuite sous les yeux du sultan. Les choses restèrent ainsi fixées; mais au bout de quelques jours, un chatti-scherif vint apporter aussi à Murad l'ordre de partir.

(1) Naima, p. 270; Feslike, fol. 176.

Le grand vesir alla aussitôt trouver le sultan, lui demanda une audience secrète, et lui fit jurer qu'il ne communiquerait à personne l'objet de l'entretien qu'ils allaient avoir; ensuite il lui découvrit son projet de faire tomber les têtes de Muszelli-Tschausch et de Jusuf-Pascha, parce qu'il fallait être maîtres de l'Anatoli avant de conquérir la Perse. Le sultan le loua beaucoup, et fit des vœux pour le succès de l'entreprise. Au bout d'un mois arriva Jusuf-Pascha, dont la tente se trouvait plantée à côté de celle du vesir, et qui fut reçu avec la plus grande distinction. Le grand vesir prit place à côté de lui, le revêtit de deux riches vêtements d'honneur, distribua cent kaftans dans la suite de ce rebelle soumis, et le conduisit au baisemain du sultan. Quelques jours après, Sulfikar annonça que Muszelli-Tschausch avait également accepté l'invitation, et qu'il était en route pour la Karamanie; le grand vesir le remercia, et renouvela les assurances données dans sa première lettre.

Déjà un mois s'était écoulé, et Jusuf-Pascha insistait sur son départ, que Murad remettait de jour en jour, parce qu'une trop prompte décision aurait pu effrayer Muszelli-Tschausch, et l'empêcher de tomber dans le piége qui lui était tendu. Murad calma l'impatience de Jusuf par la remise du diplôme qui l'instituait sandschakbeg et muhaszil de Magnesia; de sorte que Jusuf resta plein de sécurité dans le camp. Lorsque la nouvelle d'une telle faveur se fut répandue, les juges d'Anatoli murmurèrent: «Voyez, disaient-ils, ce vieux vesir qui a les deux pieds dans la tombe, il nomme un rebelle collecteur d'impôts, le charge de lever de l'argent; en se privant, par de tels actes, des félicités de l'autre vie, il nous condamne à une ruine complète.» Des suppliques furent rédigées dans ce sens, des remontrances furent adressées par les familiers du sultan, qui tous étaient jaloux de Murad; enfin le souverain, obsédé, adressa au grand vesir ce chatti-scherif: «Mon lala, tu es trop vieux, tu ne peux plus aller à la guerre; nomme qui tu voudras pour chef militaire, ou bien mets-toi en marche dans le délai de trois jours.» Murad vint encore trouver seul le sultan, le supplia de se rappeler leur premier entretien, de ne prêter nulle attention aux propos des juges et aux requêtes, attendu qu'il était nécessaire de gagner du temps jusqu'à ce que la tête de Muszelli fût tombée. Ahmed voulut bien acquiescer à ces prières. Un mois s'écoula encore; car Sulfikar, pour mieux s'assurer de Muszelli-Tschausch, s'était d'abord rendu auprès de lui à Itschil (en Cilicie), pour aller ensuite de Konia à Larenda; avait visité avec lui les châteaux de Muth, Mere, Ghunesi, Tomruk, situés au milieu des montagnes, puis était revenu, toujours en sa compagnie, à Konia. Un jour qu'ils se livraient ensemble aux plaisirs de la table, dans le délicieux canton de Nuram, tout à coup des hommes, qui épiaient depuis longtemps cette occasion, tombèrent sur Muszelli-Tschausch et l'immolèrent. Dix courriers furent aussitôt expédiés pour porter sa tête au camp du grand vesir, où elle arriva secrètement le cinquième jour. «Dieu soit loué!» s'écria Murad, et il ordonna au porteur de planter la tête le surlendemain sur un poteau pour l'exposer aux yeux de l'armée, mais de garder le silence jusque-là. Puis il se rendit auprès du sultan, qui, enchanté du résultat annoncé, exalta la haute sagesse du lala. Jusuf-Pascha fut invité à déjeuner par Murad pour le lendemain matin; à son arrivée, le vieillard lui fit l'accueil le plus amical. «Mon cher fils, dit Murad, mon Jusuf! tu connais mon amour pour toi; je ne puis prendre le café sans toi; viens, nous allons nous asseoir entièrement seuls derrière la tente, sans laisser approcher personne, car demain, s'il plaît au ciel, tu prendras ton congé.» Le café fut apporté; mais, avant qu'ils se missent à boire, entra le grand chambellan, en demandant ce qu'il fallait répondre au beg d'Awlona, qui arrivait à l'instant. «Ne puis-je donc rester seul et tranquille un instant?» murmura le vieillard, et, se tournant vers son kiaja et deux autres agas: «Vous autres, restez ici, et tenez compagnie à mon fils pour déjeuner.» Les agas prirent place. Ils offrirent à Jusuf un plat de porcelaine contenant des pieds de mouton: l'écuyer tranchant lui présente le plat d'une main, de l'autre lui abat le turban de la tête; un second écuyer se jette sur lui pour lui tenir les mains, tous les assistants s'élancent et lui coupent la tête. Ensuite elle fut plantée à côté de celle de Muszelli-Tschausch: le tronc fut jeté hors de la tente. Murad voulait frapper aussi le defterdar-

pascha Etmekdschisade, contre lequel il nourrissait depuis longtemps une haine profonde, et auquel il n'avait point pardonné son retard à venir le joindre pour combattre Chalil le Long. Il avait déjà obtenu le consentement du sultan à cette exécution, et avait fait des préparatifs pour un déjeuner de même nature que celui de Jusuf. Le defterdar se rendait, en effet, de Constantinople à Skutari, et son vaisseau approchait de terre, lorsqu'un esquif se glissa, rapide comme une flèche, le long du navire, et un billet fut jeté au defterdar. Etmekdschisade, après avoir jeté les yeux sur l'avis qui lui était donné, commanda aux rameurs de retourner à Constantinople. A cette nouvelle, le grand vesir, bouillonnant de fureur, sut pourtant garder le silence. Le lendemain, le sultan fit dire au defterdar qu'il ne lui serait pas possible de l'arracher des mains du grand vesir, et qu'ainsi c'était à lui de se tenir sur ses gardes. Encouragé par cette marque d'intérêt, Etmekdschisade réunit quelques milliers de ducats, et il écrivit : « Prêtez-moi secours, mon padischah, délivrez votre esclave des mains de Murad; que le baki-pascha suive le camp à ma place comme defterdar; que ma tente et mes équipages passent en sa possession. » Au bout de quelques jours le sultan manda le grand vesir auprès de lui. « Sois le bien venu, mon lala, lui dit-il, et assieds-toi, car tu es vieux. — Mon padischah, cela ne convient pas, l'esclave connaît les limites où il doit se tenir, répondit Murad en baisant la terre. — J'ai une prière à t'adresser, mon lala. » Le grand vesir se prosterna de nouveau. « Le padischah prier l'esclave! Quel est votre ordre? — Je te prie, abandonne-moi Etmekdschisade, et renonce à ta pensée de le tuer. » Murad ne sut que répondre : « C'est l'ordre de mon padischah. — Demain il ira chez toi, mais ne lui fais point de mal; Baki-Pascha te suivra comme defterdar à sa place. » Cette nuit-là même Etmekdschisade envoya au grand visir 15,000 ducats et une humble supplique. Le lendemain, le vieux Murad le reçut avec amitié, puis le congédia en disant : « Désormais nous sommes en bons rapports ensemble. » Murad se donna toutes sortes de peines pour découvrir le traître qui lui avait arraché sa victime. Enfin une révélation lui vint par hasard d'une querelle entre deux pages, dont l'un accusait l'autre, à mots couverts, de trahison. Le ghasinedar ayant ordonné de leur donner à tous deux la bastonnade, l'un de ces jeunes gens lui murmura quelques paroles à l'oreille; on le fait parler, et il dépose que cinq pages reçoivent par jour une solde d'un ducat d'Etmekdschisade pour lui faire connaître tous les secrets de la maison du vesir; que l'un d'eux a écrit le billet par lequel Etmekdschisade fut averti du péril qui le menaçait, et qu'un autre l'a jeté dans le vaisseau. Le dénonciateur obtint sa grâce, mais ses quatre complices furent exécutés. Les biens de Muszelli-Tschausch et de Jusuf furent séquestrés; le fisc y profita de sept cents rangs de chameaux (1). Le sultan loua la sagesse de son grand vesir, et, à l'instigation du mufti, le kislar-aga ayant fait observer que Murad était vieux, et retardait son départ pour se dérober aux fatigues de la campagne : « Silence, misérable! s'écria le souverain. Quelle est ton audace? Murad est un champion valeureux et un pieux pèlerin; un sage vesir blanchi dans les affaires, il m'a conquis l'Anatoli, et m'a servi de sa tête et de son âme. Ne dis pas un mot de plus. Murad s'en ira ou restera, selon sa volonté. » Aussi le grand vesir passa quatre mois et demi à Skutari, et novembre était très-avancé lorsqu'il revint à Constantinople, tout glorieux d'avoir détruit sans combattre, mais à force de parjures, deux puissants rebelles comme Muszelli-Tschausch et Jusuf.

Cependant les envoyés impériaux, Herberstein et Rimay, qui étaient arrivés le 1er janvier 1609 à Ofen, y avaient été retenus neuf mois, sous le prétexte d'incursions des Hongrois sur les territoires ottomans. A Prague, Ahmed-Kiaja, porteur de la ratification du traité de Sitvatorok, s'était vu soumis au même traitement. Comme l'acte remis par Ahmed différait gravement du traité original, l'envoyé turc dut s'engager à faire tous ses efforts pour en obtenir un conforme au texte latin; la pièce ainsi promise serait apportée par l'un des deux ambassadeurs nouvellement nommés, tandis que l'autre resterait à Constantinople comme otage. Les nouveaux envoyés étaient

(1) Hasanbegsade l'historien, alors defterdar d'Anatoli, confisqua la fortune de Jusuf-Pascha; Naima, p. 274.

Pierre Buonuomo et Andrea Negroni, l'interprète; ils amenaient avec eux le secrétaire Michel Starzer, protestant styrien, qui ensuite devait rester comme agent auprès de la Porte. Herberstein, après avoir enduré bien des avanies à Ofen, put enfin revenir, et Ali-Tirnakdschi fut nommé gouverneur d'Ofen à la place de Kasisade-Ali-Pascha. Dans la lettre remise à Pierre Buonuomo et à Andrea Negroni, l'empereur priait le sultan de faire ratifier, conformément au texte original, les changements signalés dans les quatrième, sixième et douzième articles de l'acte de ratification. Les envoyés arrivèrent le 1er mai à Constantinople, et, quoiqu'ils ne fussent chargés d'aucun présent, ils furent bien reçus par le vieux Murad, le suivirent à Skutari dans son camp d'Asie, et rapportèrent une autre ratification du traité. Terjaki-Hasan, défenseur de Kanischa, alors gouverneur de Stuhlweizenburg, leur dit que les altérations du premier acte devaient être attribuées à Ali-Pascha et au mufti. Quelques jours auparavant, ce même Terjaki avait reçu des envoyés de Bathory, chargés de lui demander si Lippa et Jenœ devaient être livrées au sultan. Lorsque l'année suivante Negroni revint à Constantinople avec des présents, il dut se plaindre de cette infraction du prince de Transylvanie au traité. Mais quand Forgacs se rendit en Transylvanie pour se mettre à la tête des partisans de l'empereur contre Bathory, la Porte réclama hautement, prétendant que c'était faire invasion sur un pays qui lui était soumis depuis le temps du sultan Suleiman; car le woiwode recevait l'investiture du sultan par le sabre et la bannière. Cependant Bathory était tombé, avec sept milles heiduques, sur la Valachie, où il exerçait toutes sortes de cruautés. Le woiwode Radul s'en plaignit par une ambassade à Constantinople; mais Bathory expédia dix-huit agents près de la Porte pour représenter qu'il avait envahi la Valachie par zèle pour le service des Ottomans, et qu'il méditait une pareille expédition en Moldavie. Il proposa son frère pour prince de Valachie, le despote Étienne pour occuper la première place en Moldavie, et fut appuyé sur ces points par le représentant anglais. Le résident de France, qui jadis avait soutenu le woiwode de Valachie, s'employa maintenant en faveur des jésuites. Cinq jésuites français, ayant pour chef le seigneur de Canillac, enseignaient et convertissaient des enfants juifs et des schismatiques grecs, professaient les mathématiques, et prêchaient au patriarche la réunion à l'Église latine (1). L'ambassadeur français, de Brèves, leur avait cédé l'église de Saint-Benoît à Péra, et s'efforça de leur procurer celle de Saint-Georges; mais celle de Sainte-Marie-Draperis leur fut refusée par suite de manœuvres du baile, qui se réunit contre eux à l'envoyé d'Angleterre et à l'évêque de Tine. Le baile leur fit savoir que les églises étaient déjà pourvues de frères et de prédicateurs, et que l'on n'avait besoin que d'ecclésiastique d'une conduite conciliante. Les jésuites devinrent suspects à la Porte, comme espions de l'Espagne et du pape, et le grand vesir (le vieux Murad) fit savoir à l'ambassadeur français qu'il aimerait mieux dix autres prêtres qu'un seul jésuite à Péra (2). On les somma de répondre à l'accusation de semer partout le trouble par esprit d'hostilité contre les Turcs. Le seigneur de Solignac, l'ambassadeur français, leur défenseur, informé de cette circonstance, se rendit en toute hâte, en robe de chambre, auprès du grand vesir (3), et obtint que les prévenus fussent mis en liberté, comme sujets français (4). Un noble polonais vint auprès de la Porte pour obtenir l'éloignement des Tatares de la frontière polonaise. Abdi-Tschausch fut expédié avec des ordres du sultan et des lettres des ambassadeurs français et anglais pour les consuls de leurs nations respectives auprès des États barbaresques, afin de poursuivre la mise en liberté des esclaves (5).

Le kapudan-pascha Hafis-Ahmed ayant été déposé pour avoir perdu, l'année précédente, quelques bâtiments de la flotte égyptienne, eut pour successeur Chalil, Arménien de Kaiszarije, qui, à la prise d'Erlau et à la bataille de Keresztes, se trouvait à côté de la personne du sultan en qualité de grand fauconnier; puis,

(1) Baudier, Inventaire de l'histoire générale des Turcs, p. 751.

(2) *Ibid.*, p. 752.

(3) *Ibid.* Le baile rend compte vers ce temps de l'arrivée du frère du sire de Solignac; ott. 1609.

(4) Baudier, p. 752; ott. 1609.

(5) 1609; Summ. del. rel.; Ven.

sous le grand vesir Murad, avait pris part à la campagne contre les rebelles asiatiques comme aga des janitschares, et, sous les yeux de ce dignitaire, avait conduit vaillamment ses troupes à l'ennemi, particulièrement dans les actions engagées au milieu des défilés de Bgrasz et de Gœksur. Le kapudanat de Chalil est signalé dans les annales des guerres maritimes des Ottomans par des engagements avec les Maltais et les Toscans, où la fortune favorisa tour à tour les deux partis. Le combat livré dans les eaux de Chypre, à la hauteur de Baffa, à dix bâtiments maltais, est connu sous le nom de bataille de *l'Enfer noir* (1), désignation donnée par les Turcs à un bâtiment de quatre-vingt-dix canons sous les ordres du commandeur Fressinet, que les chrétiens appelaient le galion rouge (2). Le capitaine turc qui soutint tout un jour le feu de *l'Enfer noir*, et qui ne put l'éteindre qu'en y sacrifiant sa vie, était l'ancien corsaire algérien, jadis appelé d'Alger par le sultan Ahmed qui l'avait établi sandschak-beg de Morée. Des dix vaisseaux maltais, six furent enlevés, cinq cents chrétiens furent chargés de fers, parmi lesquels vingt-cinq chevaliers ; cent soixante canons, deux mille fusils tombèrent entre les mains de vainqueurs. Le célèbre scheich de Skutari, Mahmud, qui figure parmi les hommes d'État signalés de cette époque de l'histoire ottomane, félicita le kapudan-pascha par une lettre spéciale. Lorsque Chalil revint en triomphe à Constantinople avec *l'Enfer noir*, il rencontra un chatti-scherif qui glorifiait sa victoire, et après avoir baisé la main du sultan à la pointe du sérail, il reçut les insignes du vesirat. L'année suivante, le grand maître de Malte, Vignancourt, envoya cinq galères contre Porto-Farino, où elles devaient surprendre celles de Biserta, qui, tous les ans, venaient charger du bois de palmier ; elles manquèrent cette entreprise, mais au retour se saisirent du vaisseau du corsaire tunisien Kara-Sinan. Les Toscans, sous les ordres d'Inghirami, obtinrent plus de succès. Dans une attaque de nuit, ils surprirent Bisquerre, qu'ils livrèrent aux flammes après l'avoir inondé de sang, et rentrèrent dans Livourne avec quatre vaisseaux qu'ils avaient capturés. Quatre autres bâtiments, sous le commandement de Beauregard, se mirent en croisière pour épier le passage de la flotte égyptienne, qui, tous les ans, transportait le tribut d'Alexandrie à Constantinople. Deux ans auparavant, ce même officier, avec huit vaisseaux, avait battu et mis en fuite, près de Thasos, la flotte de Murad-Reis, composée de dix-sept galères, attaqué près de Rhodes le convoi de quarante voiles, et avait ramené à Livourne sept cents prisonniers turcs avec un butin de 2,000,000 de ducats (1). Il jeta l'ancre d'abord devant Sidon, où il reçut l'accueil le plus amical de Fachreddin, émir des Druses, allié du grand-duc, puis se dirigea vers Chypre, où il trouva un vaisseau chrétien fameux sous le nom de *Dragon volant*, avec quatre galères. Il ne craignit pas d'affronter la flotte turque de quarante voiles sous les ordres de Mustapha le Grec, entre Chypre et la côte de Karamanie; Mustapha forma ses forces en deux escadres dont une seulement eut l'ordre d'attaquer. Cette disposition favorisa les mouvements des Toscans : après six heures de combat, six galères turques furent coulées bas, le reste se réfugia à Famagosta [juin 1610]. En regagnant Livourne, le vainqueur enleva un bâtiment turc allant de Rhodes à Chypre. Les Maltais et les Napolitains, commandés par le bailli Venonge et le marquis de Sainte-Croix, débarquèrent à Lango (île de Cos), ravagèrent la ville, mais ne purent emporter le château, qu'ils avaient espéré surprendre. Au retour, ils voulurent descendre sur la côte d'Albanie où ils avaient des intelligences avec les chrétiens ; mais ces pratiques furent découvertes, beaucoup d'habitants mis à mort ; un prêtre fut écorché vif, et sa peau envoyée à Constantinople. Le convoi d'Égypte, objet de la convoitise périodique des Maltais et des Toscans, était cette fois entré heureusement à Constantinople, avec le tribut de deux années, montant à 1,200,000 ducats.

(1) Histoire des guerres maritimes des Ottomans, fol. 46 et 47 ; Naima, p. 278 ; Feslike, fol. 181 ; Rausatul-Ebrar, et l'histoire de Chalil-Pascha, p. 120-130.

(2) Continuation de Grimstone, par Knolles, p. 898 ; Baudier, Inventaire général des Turcs, p. 255, et Meseray.

(1) Naima, p. 278.

Ogus-Mohammed, qui le commandait, fut nommé kapudan-pascha à la place de Chalil, et fiancé à la fille du sultan, âgée de trois ans.

Pendant l'été qui vit les exploits de Murad en Asie, et les luttes de Chalil sur mer contre les chrétiens, furent jetés les fondements de la mosquée qui porte le nom du sultan Ahmed; la couverture intérieure et la ceinture de la Kaaba, qui jusqu'alors avaient été envoyées du Kaire à la Mecque, pour la première fois furent fabriquées dans les ateliers de Constantinople; et désormais il en fut toujours ainsi. Le sultan occupé de ces soins, ou se plongeant dans les délices du harem, laissait entièrement les soins de l'administration au grand vesir. Les représentations des vesirs qui lui peignaient les femmes comme des sorcières par lesquelles son père s'était laissé enchaîner, ne purent empêcher Ahmed de se livrer avec fureur à la volupté; seulement il ne souffrit pas que le harem s'immisçât dans les affaires publiques. Vers cette époque, la naissance d'un prince ne causa qu'un joie momentanée, car il mourut presque aussitôt; mais, le 27 juillet 1612, naquit Murad, qui, dans la suite, monta sur le trône.

Au printemps, le vieux grand vesir quitta enfin Skutari pour se mettre en marche contre la Perse. Il atteignit Tebris, qu'il ravagea, puis se retira, tandis que le schah se tenait sur les montagnes de Surchab. Ce prince lui adressa une lettre dans laquelle, rejetant la rupture de la paix sur les Ottomans, exaltant les victoires antérieures, et surtout la capture des chans tatares Islam et Ghasi-Girai, proposait de rétablir la paix sur le pied où elle avait été arrêtée entre schah Tahmasip et Suleiman, et terminait par ces paroles : « Le schah, fidèle serviteur du padischah, a voulu, par l'énergie de ses hostilités, montrer quelle serait la puissance de ses affections : car ne pas savoir fortement haïr, c'est être incapable d'aimer puissamment. Si l'on n'accède pas à mes offres, bientôt se révèlera ce qui est caché sous le voile de la destinée. » Murad répondit : « Les chans tatares sont des serviteurs du padischah, comme d'autres. Les victoires et les défaites sont alternatives; si le schah veut rendre tous les lieux où le nom du padischah a été proclamé dans les prières publiques, moi, Murad, vieux serviteur de mon maître, je m'emploierai auprès de lui dans l'intérêt de la paix; sinon, ce qui demeure encore voilé pour la destinée, avec la grâce de Dieu, se révèlera pour manifester notre vengeance. » Au moment où le grand vesir traçait ses quartiers d'hiver, une seconde lettre du schah lui fut remise, dans laquelle la paix était demandée avec le *statu quo*. Murad répéta sa première réponse. Une troisième lettre du schah offrit, comme indemnité des pays conquis, le produit de ces terres, ou un tribut annuel de deux cents charges de soie. Murad envoya le messager du schah comme officier à Constantinople, en se préparant lui-même à une nouvelle campagne. Au temps où le vesir marchait avec l'armée sur Tebris, Naszuh-Pascha, gouverneur de Diarbekr, envoya un messager à Constantinople pour offrir au sultan 40.000 ducats, et l'entretien de l'armée à ses frais, si la sublime Porte voulait l'élever à la première dignité de l'empire, et au commandement suprême des troupes. Le sultan fit connaître ces propositions au grand vesir par un chatti-scherif. Murad manda auprès de lui Naszuh, et lui présenta la demande transmise par le sultan, en lui demandant s'il reconnaissait l'écriture. Naszuh, avec son effronterie albanaise, répondit : « Cette lettre est de moi. — Alors, répliqua Murad, vous aurez à fournir les 40,000 ducats et les vivres auxquels vous vous êtes engagé. » Naszuh-Pascha, sans laisser paraître aucun signe d'émotion, se contenta de dire : « J'entends, et j'obéirai, » et fit selon qu'il avait été commandé. Les confidents de Murad lui exprimèrent leur profond étonnement de ce qu'il n'avait pas précipité dans un puits cet ambitieux effréné, attendu qu'une moindre perfidie méritait la mort. Murad répondit : « Le drôle sait manier et diriger les affaires; en le faisant mettre à mort, je rendrais un mauvais service à la Porte. Il ne convient pas d'exécuter des hommes dont on peut faire des vesirs. » Murad donna ces raisons à ses familiers; mais ce qui détermina véritablement sa conduite, ce fut peut-être la défense du sultan de maltraiter Naszuh, ou bien sa conviction que la mort de ce dernier entraverait la livraison de l'argent et des vivres. Tandis que l'ouverture de la campagne était retardée par une correspondance entre les deux partis, mourut le redoutable Murad, à l'âge de quatre-vingt-dix ans [5 août 1611]. Son

corps fut transporté à Constantinople et déposé près de la medrèse fondée par lui. Après que Murad eut rendu l'âme, l'aga des janitschares Sipahisade-Mohammed tint un conseil de guerre sur la nomination provisoire d'un commandant supérieur. Les voix se réunirent sur Naszuh-Pascha, qui fut confirmé par la Porte, et élevé au grand vesirat. Comme l'ambassadeur persan apportait toujours de nouveaux retards sous le prétexte du temps nécessaire pour réunir la quantité de soie stipulée, Naszuh déclara qu'il fallait renoncer pour le moment à toute expédition, et permit aux troupes de regagner leurs foyers.

L'année 1612 vit célébrer des fêtes de mariage avec une pompe extraordinaire. Mahmud, fils de Cicala, épousa une sœur du sultan Mohammed III; le kapudan-pascha la fille aînée de son souverain; en même temps la plus jeune fut fiancée au grand vesir Naszuh, en présence du mufti et des vesirs. Le fils de Cicala, épousant la veuve de Mustapha-Pascha, donna des courses et des jeux, et le banquet coûta 20,000 écus. Les noces du kapudan-pacha durèrent vingt jours, et il y fut déployé une magnificence inouïe. Mais à ces fêtes succédèrent de tristes circonstances. La jeune princesse fiancée au grand vesir Naszuh mourut avant l'arrivée de son futur époux, et le sultan maltraita cruellement la mère de l'épouse du kapudan-pascha. Cette princesse avait étranglé une esclave noire donnée jadis au sultan par une de ses sœurs, et qui lui plaisait beaucoup, avait revêtu des vêtements de la victime une autre femme pour l'étrangler aussi quand cette infortunée eut quitté le lit de son maître; il paraît qu'elle avait déjà immolé ainsi plusieurs autres femmes aussitôt qu'elles paraissaient enceintes du sultan. Ahmed, irrité des actes de cette atroce jalousie, frappa son épouse à coups de bâton, lui enfonça dans les joues la pointe de son poignard, et la foula aux pieds (1). Vers ce temps, un derwisch, dans un accès de folie, ou poussé par un désir de meurtre, lança au sultan une pierre énorme qui, heureusement, ne l'atteignit qu'à l'épaule: le coupable fut décapité.

Constantinople vit encore cette année une entrée pompeuse de sultan, dont le spectacle fut donné à l'ambassadeur persan, arrivé en septembre avec le grand vesir Naszuh pour négocier la paix. Déjà il a été question de deux ambassades précédentes; en outre, trois ans auparavant, Derwisch-Pascha avait envoyé à Constantinople une Géorgienne comme négociatrice: c'est la seconde fois que l'histoire des Ottomans signale ce rôle joué par une femme dans la diplomatie; le premier exemple en avait été donné par la mère d'Usun-Hasan, qui était venue au-devant de Mohammed II, sur la route de Trébisonde, pour conférer avec lui. La Géorgienne avait cette fois à neutraliser les efforts des envoyés usbegs, qui poussaient en même temps le sultan à poursuivre la guerre. Ainsi les hostilités continuèrent encore trois années, et ne furent point arrêtées par l'offre de deux cents mille charges de soie que les Persans s'engageaient à livrer en indemnité des pays à eux abandonnés. On avait fait défiler devant le dernier ambassadeur de Perse la procession de tous les corps de métiers pour lui en imposer par l'étalage de la puissance industrielle de l'empire, et le décourager par l'aspect de tant de ressources. Lorsqu'il visita le kaimakam, se présenta le frère du chan tatare. « Je sais, dit le kaimakam à celui-ci, que vous venez chercher la solde de vos troupes, vous la recevrez en Asie. » Et il nomma un lieu éloigné sur la frontière de Perse. De son côté, l'ambassadeur, voyant le sultan qui s'avançait pour passer en grande pompe devant son hôtel, voulut émerveiller le peuple de la capitale par les richesses des Persans: il fit étendre le long de la rue où il demeurait, sur une longueur de quatre cents aunes, cent pièces d'étoffes de soie sur lesquelles devait marcher le cheval d'Ahmed; puis il les donna aux gardes du corps du padischah. Quand il fut présenté à l'audience, malgré toute la vivacité de son esprit, il ne prononça que ces paroles : « Schah-Abbas est votre serviteur, » soit qu'il fût réellement troublé, soit qu'il affectât d'être ébloui par l'éclat de la majesté du sultan. À la fin de cette année, le sultan Ahmed se rendit à Andrinople, pour faire revivre les grandes chasses oubliées depuis les règnes de son père et de son aïeul, et ranimer la seconde capitale de l'empire par sa présence. Dans quatre grandes

(1) Grimstone, dans Knolles, 2e partie, p. 908.

chasses à courre et dix-sept chasses au faucon, furent tués plus de douze cents cerfs et de cent oiseaux. Le sultan se signalait presque toujours par son ardeur, s'élançant en avant des autres chasseurs le faucon sur le poing; il mit douze fois pied à terre pour arracher aux faucons leur proie. Au printemps, il se dirigea en chassant sur Gallipoli [15 avril 1613]. Les dschibadschis et les topdschis furent laissés à Rodosto, et, accompagné seulement de quelques janitschares et sipahis, Ahmed visita, à Bulair, le tombeau de son ancêtre Suleiman, fils d'Urchan, qui, le premier, avait transporté les Ottomans en Europe. Il renouvela le cercueil, qu'il recouvrit de drap d'or. De là il se rendit aux Dardanelles, où les feux de joie et les décharges d'artillerie annoncèrent sa présence, en Europe et en Asie. Il retourna le lendemain à Gallipoli, célébra l'anniversaire de la naissance du prophète, en lisant un hymne en l'honneur de Mohammed, et distribua des aumônes parmi les pauvres. A Rodosto, il reçut en audience solennelle Mohammed-Giraï-Chan, prince tatare, frère et kalgha de Selamet-Giraï, qui s'était enfui de la Krimée avec quatre cents Tatares, et venait chercher un abri au pied du trône du sultan. Vers le milieu du mois de mai, Ahmed était de retour à Constantinople.

Le premier acte officiel d'Ahmed, dans la capitale, fut la réception des reliques apportées par Hasan-Pascha, qui avait été chargé d'affermir les colonnes de la Kaaba, de renouveler la couverture du temple, et de faire poser dans les parois intérieures un diamant précieux à la place de la perle kewkeb. Ahmed envoya pour substituer à cette perle un diamant acheté par son père 50,000 ducats, enchâssé dans une plaque d'or et entouré de deux cent vingt-sept autres de moindre grosseur. Outre l'ancienne couverture de la Kaaba et la kewkeb, Hasan rapporta un morceau de bois coupé au comble du temple et le présenta au sultan, en lui exprimant le vœu que ce bâton pût lui servir à le soutenir dans sa vieillesse. Le bâton et la perle furent déposés dans l'intérieur du harem, dans la salle des reliques, où l'on conserve la robe du prophète avec laquelle le sultan Mohammed III s'était rendu au siége d'Erlau, et dont il se couvrit au moment le plus critique de la bataille de Keresztes. Dans cette chambre, on contemple encore avec respect l'arc du prophète, dans un étui d'argent, un sabre et le tapis d'Ebubekr, ainsi que les glaives de bataille d'Omar et d'Osman, et des compagnons du prophète, des premiers héros de l'islam, tels que Moas-Ben-Dschebel, Scherdschil-Ben-Hasan, Ebü, Talha, Sobeir-Ben-Aiwan, Chaleb-Ben-Welid, et Aas-Ben-Jeser; après la bannière et le bâton du prophète, ce sont les reliques les plus précieuses de l'empire.

Ahmed passa son temps successivement dans les palais des villages environnant le Bosphore, et cet été maria sept de ses tantes à des seigneurs de l'étrier, ou à d'autres dignitaires de la cour extérieure. Par l'entremise de l'imam de la cour, Ssofi-Mustapha, continuateur de l'histoire de Seadeddin, il dota vingt-six orphelins. Pour maintenir la loi du prophète, qui défend l'usage du vin, on renouvela les prohibitions de la manière la plus rigoureuse; on supprima les places de collecteurs des droits sur le vin, sans penser que, d'un côté, l'on diminuait ainsi les ressources du trésor, et que l'on augmentait l'excitation à boire une liqueur affranchie de droits. Des mesures rigoureuses d'un autre genre furent l'œuvre de Naszuh-Pascha : aussitôt après son arrivée à Constantinople, il fut ordonné à tous les rajas qui, depuis nombre d'années, s'étaient réfugiés dans la capitale, à cause des insurrections d'Asie, de retourner dans leur patrie. Les interprètes des ambassadeurs chrétiens qui, après avoir vu tomber en désuétude les ordonnances de Sokolli pour leur interdire l'entrée du divan, avaient été admis de nouveau dans le conseil, et siégeaient sur un même banc avec les vesirs, en furent exclus alors avec rigueur. La proposition du mufti, faite quatre ans auparavant, de défendre à tous les chrétiens, sous peine de la vie, de visiter le saint sépulcre, ne fut point appliquée, et les habitants de Galata virent renouveler en turc la capitulation que Mohammed le Conquérant leur avait accordée en grec. Ahmed avait trouvé tant de plaisir à ses grandes chasses d'Andrinople, qu'il les recommença l'hiver suivant. Le grand vesir Naszuh, depuis longtemps ennemi caché du defterdar Etmekdschisade, mit à profit ce voyage pour le renverser, en plaçant sur la route des mécontents qui présentaient des plaintes contre le defterdar. Etmekdschisade fut déposé, et nom-

mé d'abord gouverneur de Karamanie, puis d'Alep: la place de premier defterdar fut donnée à Lundesade, celle de second, à Baki-Pascha, de troisième, à Kalender. A peine en route pour son gouvernement, Etmekdschisade reçut l'ordre de faire exécuter un certain Sipahisade, alors général des sipahis, au mépris du sauf-conduit donné à celui-ci par l'aga des janitchares, Muszelli-Aga. Le porteur de l'ordre était le bourreau Kaisch-Mohammed, qui immola sa victime traîtreusement dans un festin, et en récompense fut élevé brusquement par le grand vesir au poste de général des sipahis. Il n'en continua pas moins à exercer ses anciennes fonctions jusqu'à ce qu'il périt sous les coups des Persans, étant beglerbeg de Schehrsor. A Andrinople, les bostandschis débarrassèrent le lit de la Tunscha des arbres et des racines qui empêchaient la circulation des barques, et le sultan put se rendre en barque à un rendez-vous de chasse, en naviguant sur la rivière dans un esquif, envoyé de Constantinople au moyen de rouleaux. Ahmed à son retour fit une entrée pompeuse dans la capitale. Après une résidence de quelques jours dans le vieux sérail, il alla habiter le nouveau palais élevé dans l'arsenal, achevé cette année, ainsi que la mosquée d'Istawros, sur le Bosphore. Enfin fut signée aussi alors la paix négociée depuis si longtemps avec les Persans. L'acte avait été rédigé, non point conformément à la coutume, par les deux secrétaires d'État, reis-efendi ou nischandschi, mais par le mufti Mohammed-Efendi, fils de Seadeddin, probablement à cause de la principale clause religieuse en vertu de laquelle les Persans devaient s'abstenir de toute injure contre les compagnons du prophète, les imams, et la mère des croyants, la chaste Aische. Les frontières furent fixées comme elles avaient été établies avec le sultan Selim; c'est-à-dire que l'on abandonna toutes les conquêtes faites par les sultans Murad et Mohammed III, perdues d'ailleurs dans les guerres postérieures. Les cantons qui se trouvaient au pouvoir de Sindschar-Oghli devaient, comme par le passé, être rattachés à Bagdad. Les Persans renonçaient à soutenir Huluchan, qui s'était mis en possession de Schehrsor et d'une partie du Kurdistan, auquel ces contrées seraient arrachées. Les pèlerins persans devaient à l'avenir suivre la route d'Alep et de Damas, au lieu de prendre par Bagdad et Baszra, dont les chemins étaient infestés par les Arabes. Le schemchal et d'autres commandants du Daghistan, dévoués à la Porte, ne seraient plus inquiétés; aucun empêchement ne serait apporté aux efforts des Turcs pour raser le château construit par les Russes sur le Terek. Pour la délimitation des frontières, furent nommés, du côté des Ottomans, le gouverneur de Bagdad, Mahmud-Pascha, et le beglerbeg de Wan, Mohammed-Pascha. Ainsi la paix avec la Porte fut aussi peu glorieuse pour les Ottomans que le traité conclu tout récemment avec la Hongrie: l'on renonça au tribut des deux cents balles de soie, comme il avait fallu abandonner le présent d'honneur de 30,000 ducats, offert tous les ans par les Hongrois, ce qui constata l'impuissance de la Porte.

Les désastres causés par la grande insurrection d'Asie avaient imposé la paix en Orient et en Occident, et la politique de la Porte s'appliquait maintenant à la maintenir, et à entretenir des rapports d'amitié avec des États européens. En dépit des efforts opposés du kapudan-pascha et de l'ambassadeur français, baron de Molle, fils aîné du précédent résident Brèves de Sacy (1), qui avait renouvelé la capitulation française, fut conclu, en 1612, avec les États-Unis des Pays-Bas le premier traité, semblable par sa teneur à ceux arrêtés avec la France et l'Angleterre. La bonne harmonie avec la Pologne fut troublée par l'intervention de cette puissance dans la nomination d'un prince moldave. Une lettre en forme de ferman, envoyée par un tschausch au roi de Pologne, ordonnait à celui-ci de faire parvenir aussitôt à la Porte l'argent et la tête de Radul-Scherban, sous peine de voir son pays envahi par les Tatares. La Porte déposa le woiwode de Moldavie, Constantin Mogila, et nomma pour son successeur Étienne Tomsa, qui bâtit le palais des princes à Jassy. Constantin se réfugia auprès de son beau-père Potocky, emmenant avec lui deux kapidschibaschis que lui avait adressés la Porte. Alors l'ambassadeur Samuel Targowsky fut arrêté à Constantinople, et retenu en prison,

(1) Baudier, Inventaire de l'histoire générale des Turcs, p. 761; Grimstone, dans Knolles, p. 901 (1611); Summ. del. rel.; Ven.

en attendant que les deux kapidschis fussent mis en liberté. L'envoyé impérial, Negroni, s'employa en faveur de Radul-Scherban, mais sans pouvoir obtenir sa nomination comme prince de Moldavie, attendu que la Porte repoussait toutes les prétentions de l'empereur à intervenir dans les affaires de la Moldavie et de la Valachie, même dans celles de Transylvanie (1). Le Génois Negroni, représentant de l'empereur, fut accueilli pompeusement, à son arrivée à Constantinople, par les ambassadeurs de France, d'Angleterre, de Hollande et de Venise. Huit jours après, il présenta au kaimakam des lettres de l'empereur, et, en vertu de l'article VI de la paix de Sitvatorok, il réclama la Transylvanie pour son maître. Le kaimakam sourit, secoua la tête, et dit : « Tu as une grande audace de présenter une demande que les plénipotentiaires n'osèrent point produire dans le congrès de Sitvatorok. » Negroni se plaignit de Bathory, qui avait incendié quatre cents villages polonais, quoique la Pologne eût été comprise dans le traité de Sitvatorok. Après l'arrivée du grand vesir Naszuh-Pascha, Negroni alla lui présenter ses hommages dans le divan, ainsi que tous les ambassadeurs chrétiens. Quelques jours après, Negroni fut mandé avec le dernier agent Starzer, auprès du grand vesir, dans le divan, où siégeaient d'un côté Daud, Hasan, Ahmed, Chalil, Sinan, fils de Cicala; de l'autre, le mufti, les kadiaskers et d'autres ulemas; tous les ambassadeurs étaient présents. Le grand vesir s'informa de la santé du roi de Vienne; l'envoyé répondit qu'il ne servait pas le roi de Vienne, mais l'empereur d'Allemagne. Le reis-efendi lut l'acte de la paix de Sitvatorok, non pas celui qui avait été ratifié et qui venait d'être confirmé, mais le premier exemplaire falsifié; car le grand vesir et le mufti rejetaient le texte pur, comme étant contraire au canon de Suleiman. Negroni dit que l'on avait fait la paix avec Ahmed, et non pas avec Suleiman, alors que l'on avait à la main le sabre et non le livre de la loi. Trois jours après il fut reçu en audience par le sultan. A la fin de décembre, arriva d'Andrinople l'ordre de faire partir aussitôt l'envoyé pour cette résidence. Naszuh traita son prédécesseur Murad de fou, et le juge Habil d'ivrogne, pour avoir inséré dans le traité l'article relatif à la Transylvanie; Bocskai, dit-il, n'avait nullement le droit de disposer de la Transylvanie. Il ajouta qu'il savait bien ce que Murad et Ali-Pascha d'Ofen avaient reçu pour la paix de Sitvatorok; quoique absent, en Asie, il avait pourtant été informé complétement de ce qui s'était passé; il savait comment l'empereur était allé à Regensburg, s'était entouré de conseillers catholiques, avait mécontenté les protestants, était entré en négociations avec le roi de Danemark, puis avait regagné Linz. A Andrinople, Negroni baisa la main du sultan dans le jardin du sérail; il lui fut notifié que l'empereur devait s'en tenir à la paix d'après l'acte corrigé et modifié. Mais, le lendemain, la nouvelle étant arrivée que les impériaux avaient enlevé en Transylvanie quatre châteaux, Huszt, Kœvar, Nagybanya et Tasnad, il fut mandé aussitôt dans le divan, où il vit tous les visages enflammés de colère, et où furent lues des lettres de Bathory. Negroni promit des explications. Il partit avec des lettres du sultan et du grand vesir pour l'empereur, dans lesquelles il était dit que Bocskai n'avait eu aucunement le droit de disposer de la Transylvanie; que la paix, ayant été conclue à l'insu du mufti, n'était pas valable; que l'on pardonnait à Scherban, pour la réinstallation duquel Negroni s'était vainement employé, qui s'était enfui à Vienne; que ce prince pouvait donc revenir à Constantinople. Sur la demande instante de Negroni, il lui fut remis encore une note attestant que rien dans ses actes n'avait pu porter atteinte à l'honneur de la Hongrie.

La Transylvanie ayant continué d'être encore le plus grave sujet de discorde entre l'Autriche et la Porte pendant un siècle entier, depuis le traité de Sitvatorok jusqu'à la paix de Karlowicz, malgré le traité de succession de Bocskai, reconnu dans le sixième article de la convention de Sitvatorok, il convient de porter une attention particulière sur quelques événements arrivés en cette province, et d'où résultèrent des traités jusqu'alors restés inconnus aux historiens européens, et dont l'existence est maintenant révélée par les archives et les écrivains ottomans.

(1) Engel, Histoire de la Moldavie, p. 354, et rapport de l'ambassade, dans les registres de la chancellerie.

Bathory avait expédié à la Porte Ferentz-Balassi et Thomas Borsos, pour demander que, dans la confirmation de la paix de Sitvatorok, on insérât une clause en vertu de laquelle la Transylvanie, héritage de sa famille, ne fût soumise à aucun tribut pendant quinze années, et payât ensuite une somme annuelle de 10,000 ducats, comme cela s'était fait sous Suleiman; que les Heiduques ne fussent pas inquiétés dans leur liberté, et que, pour mettre un terme à leur brigandage, le sultan en prît trente mille à son service. En envoyant la tête de Forgacs avec cent prisonniers, Bathory avait sollicité la remise du tribut de 15,000 ducats annuels, un prêt de 40,000 ducats, la soumission à ses ordres des princes de Valachie et de Moldavie, avec quatre mille cavaliers, des paschas de Temeswar et d'Erlau, des begs de Gyula et de Szolnok, et l'abandon à son profit de la moitié du tribut de la Moldavie et de la Valachie, s'engageant, à ces conditions, à envahir la Hongrie avec trente mille Heiduques, à renouveler les temps de Bocskai, à reculer les limites de la Transylvanie jusqu'au Danube et à Presburg. L'acceptation de ces propositions fut combattue par l'agent impérial Michel Starzer, qui gagna l'eunuque Mohammed, en reçut une obligation par écrit de travailler contre Bathory, et de poursuivre la déposition, même le supplice de ce prince [mai 1612]. Negroni montra cet engagement; Mohammed fut exilé à Wan. Diak-Mohammed, qui avait amené à Constantinople l'envoyé de Bathory, et avait ensuite servi les manœuvres de Starzer, fut sur le point d'être étranglé, et eut à peine le temps de s'enfuir en Bosnie. Lorsqu'ensuite ces deux Mohammed revinrent à Constantinople avec leur grâce, Starzer se trouva dans la situation la plus critique, sa vie même fut exposée (1). Bathory, que les Turcs désignaient toujours sous le nom de Delikiral, ou de roi fou, devint suspect à la Porte, qui lui fit la guerre, malgré la protection d'Iskender-Pascha; peu de temps après, ses propres gens l'immolèrent: les états de Transylvanie élurent Gabriel Bethlen pour leur prince [27 octobre 1613]. Le nouveau souverain avait un esprit inquiet et ambitieux; au temps où Hasan le Fruitier campait sous les murs de Belgrad, il s'était réfugié près de ce vesir, qui l'avait investi de la dignité de muteferrika, avec un traitement quotidien de 120 aspres. Alors Bethlen passa l'hiver à Semendra, puis revint en Transylvanie, d'où il s'enfuit à Constantinople, au moment où Negroni apportait les présents à la Porte. Du vivant même de Bathory, la Porte nomma Bethlen prince de Transylvanie, et Iskender-Pascha reçut ordre de l'installer en cette qualité dans le pays, avec l'aide des troupes de Moldavie, de Valachie et des Tatares, commandés par Schahin-Girai. Après le meurtre de Bathory, Iskender-Pascha conclut avec Bethlen un traité, où il était dit (1): « Celui que les trois peuples choisiront pour prince sera désormais reconnu et confirmé en cette qualité par la Porte, et tant que ce souverain et son pays se maintiendront dans l'obéissance envers le sultan, les begs voisins ne les inquiéteront aucunement; les prisonniers non moslims seront rendus. Les villages sur les limites de Szolnok, Gyula, Jenœ, Lippa et Temeswar, qui, jusqu'à l'époque où Sigismond Bathory secoua le joug de la Hongrie, ont payé leurs impôts en se rattachant aux lieux susnommés, devront les acquitter encore de la même façon, ainsi que Dioszeg, relevant de Szolnok; les limites, relativement à Vienne, resteront comme par le passé (2). » Ce qui est plus curieux encore que cet accord, jusqu'ici resté entièrement inconnu, c'est le traité, également ignoré, conclu par l'envoyé de Bethlen, Sigismond Balassy, au nom des rebelles hongrois. En vertu de ce traité, les nobles et les capitaines de la haute Hongrie s'obligeaient « à se montrer dévoués de cœur et d'âme à la sublime Porte, ennemis de ses ennemis, amis de ses amis; en foi de quoi leur était promise la garantie de leurs possessions, sans augmentation d'impôts. Si le roi de Pologne, les woiwodes de Valachie et de Moldavie voulaient acquérir des châteaux en Transylvanie, la Porte n'y donnerait pas son consentement. Aucun abri ne serait accordé à des woiwodes rebelles de Moldavie ou de Valachie; on enverrait, au contraire, ces coupables à Constantinople; les prisonniers seraient relâ-

(1) Rapport de Starzer, dans les archives de la maison impériale.

(1) Naima, p. 306.
(2) *Ibid.*

chés sans rançon. Si les Hongrois contractants reconnaissaient le prince de Transylvanie pour leur souverain, celui-ci recevrait de la Porte l'investiture, comme précédemment, par la bannière, la masse et le kaftan d'honneur (1). » Cet acte fut expédié mystérieusement par l'envoyé de Bethlen. Mohammed-Aga, qui avait fait avec Starzer la convention relative à l'exécution de Bathory, accompagna ensuite deux autres envoyés transylvaniens, Erdeli et Bethlen-Istuan, qui se rendaient près de la Porte. Negroni, envoyé pour la troisième fois à Constantinople, ne fit pas le moindre progrès dans ses négociations. Le sultan se plaignit par une lettre des nombreuses violations de la paix, qu'il se montrait disposé à confirmer. Dans sa réponse, l'empereur Mathias demanda que Negroni revînt avec des plénipotentiaires chargés d'accommoder les différends relatifs à la Transylvanie. Derwisch-Tschausch et Ali-Beg furent expédiés avec de pleins pouvoirs, mais sans présents : aussi ne purent-ils être admis à l'audience de l'empereur. Alors Naszuh consulta Iskender-Pascha, qui proposa pour ambassadeurs son kiaja Ahmed, et Gaspard Gratiani; ceux-ci rappelèrent leurs devanciers et apportèrent des présents. Gratiani, Wende ou Croate de naissance, qui jadis avait été au service de Ferdinand de Gratz, pour passer ensuite à celui du vice-roi de Naples, et qui tout récemment avait tenté de négocier la paix pour l'Espagne à Constantinople, revêtu maintenant de pleins pouvoirs, avec Ahmed-Kiaja, pour la confirmation de la paix, était le premier chrétien devenu ministre des Ottomans.

Mais avant de rapporter le renouvellement de la paix, qui n'eut lieu qu'après l'exécution du grand vesir Naszuh, et de présenter ce supplice même, nous allons jeter un regard sur les événements maritimes des trois dernières années, dont l'un se lie étroitement aux causes de la chute de Naszuh. Les galères maltaises et toscanes combattirent les flottes ottomanes avec diverses alternatives de succès et de revers. Cinq bâtiments chrétiens, sous les ordres du commandeur de Provence, ayant trouvé Navarin trop bien fortifié, opérèrent un débarquement à Corinthe, saccagèrent la ville, et enlevèrent cinq cents esclaves en vue de plusieurs milliers de soldats réunis à la hâte. L'année suivante, les Toscans firent une descente à Cos, s'emparèrent du château, qui avait la dernière fois repoussé leurs attaques, et y prirent douze cents hommes (juin 1612). Le nouveau kapudan-pascha, Mohammed le Bœuf, appelé Mohammed le Gendre depuis ses fiançailles avec la fille du sultan, quitta le port de Constantinople avec trente-trois galères pour arrêter les entreprises ultérieures des chrétiens cette année. Le trophée de quarante têtes florentines, que des pirates ciliciens plantèrent sur les murs d'Agaliman, port de Selefke ou de Séleucie, provoqua la colère du grand-duc Cosmo de Medici contre cette ville. Il confia sa vengeance à six galères, sous le commandement supérieur de l'amiral Inghirami, portant six compagnies d'infanterie soumises aux ordres de Giulio di Conti Montana, quarante chevaliers de l'ordre de Saint-Étienne, et beaucoup de nobles aventuriers italiens, français et anglais, parmi lesquels Pedro de' Medici, le comte de Candale, le duc d'Épernon. Ces troupes emportèrent d'assaut le château d'Agaliman, avec perte de quelques-uns de leurs plus vaillants guerriers, délivrèrent deux cent quarante chrétiens esclaves, chargèrent de fers trois cent cinquante Turcs, se saisirent de deux galères et de huit autres bâtiments. Deux mois et demi après, Ottavio d'Arragona, général des galères siciliennes, sur l'ordre du vice-roi de Naples, duc d'Ossuna, se dirigea vers les mers du Levant, avec huit vaisseaux (12 août 1613). Le kapudan-pascha quitta Constantinople avec trente voiles, se dirigeant sur Négrepont, afin de faire sa jonction avec soixante galères réunies en ce lieu pour aller en Syrie combattre les Druses révoltés. A vingt milles de Chios, au cap Corvo, Ottavio d'Arragona rencontra dix bâtiments détachés de la flotte du kapudan-pascha ; il en prit sept après un combat acharné, délivra mille chrétiens attachés aux bancs des rameurs, et y enchaîna des Turcs à leur place. Parmi les prisonniers se trouvaient Sinan, beg de Grigna en Chypre, et le beg d'Alexandrie, fils de Piale-Pascha, tué à Lépante. Cette défaite, qui rendit impossible le débarquement projeté sur la côte de Syrie, entraîna la déposition du kapudan-pascha, qui fut remplacé par l'Arménien Chalil, élevé pour la seconde fois à

(1) Naima, p. 307.

cette dignité. L'année suivante, Chalil prit la mer avec quarante-cinq galères, passa devant Messine, et alla débarquer à Malte; les champs furent ravagés, les granges remplies de récoltes furent incendiées. Le kapudan-pascha voulait encore débarquer sur un autre point de l'île: Memi, beg de Cos, l'en détourna. Alors il se dirigea vers Tripoli, en Afrique, pour châtier la désobéissance du dey Sefer. L'ayant attiré sur son bord, il l'arrêta, et le fit pendre devant la porte de la ville, que les habitants avaient fermée. Au retour, vers Navarin, fut capturé un bâtiment ennemi chargé de grains. A Jasowa, trois vaisseaux tunisiens rallièrent sa flotte, dont les bâtiments allèrent fortifier Arslan-Pascha, qui s'était armé contre les montagnards révoltés de Maina. On resserra les chaînes des Maïnottes autant que le permettaient la nature d'un pays rude et coupé de montagnes, et l'esprit de ces descendants des Spartiates. Le kapudan-pascha reçut de la Porte un sabre et un kaftan d'honneur. Il avait perdu un de ses plus vaillants capitaines, Numi-Pascha, beg de Damiate, dans un combat soutenu près de l'île de Sapienza, à laquelle les Turcs ont donné le nom de leur célèbre marin Borrak. Le kapudan-pascha prit encore, près de Mitylène, un gros chebec, et, voyant approcher la mauvaise saison, regagna Constantinople. Tandis qu'il promenait son pavillon sur la Méditerranée et l'Archipel, la mer Noire était restée sans défense; les Cosaques avaient surpris Sinope, le port le plus riche et le plus fort de la côte orientale, et, après l'avoir inondé de sang, s'étaient retirés chargés d'un immense butin, en livrant la place aux flammes. A la vérité, Schakschaki-Ibrahim-Pascha, chargé de protéger la mer Noire avec soixante tschaïques, s'étant mis à la poursuite de ces brigands, leur reprit en grande partie ces riches dépouilles à l'embouchure du Don, grâce au concours des Tatares, qui firent une attaque inattendue, et envoya quarante prisonniers cosaques à Constantinople; mais le désastre de Sinope fit une impression d'autant plus profonde sur l'esprit du sultan, que Naszuh-Pascha avait éloigné les uns après les autres les courriers chargés d'apporter ces tristes nouvelles, et qu'Ahmed les apprit de la bouche du mufti, dont les rapports exagérèrent peut-être le mal. Les courses des Cosaques arrêtèrent aussi la construction de deux châteaux sur les rives du Bogh (Akszu), ordonnée pour préserver la Moldavie des irruptions de ces barbares.

Le secret observé sur la ruine de Sinope fut une des causes de la chute du grand vesir Naszuh-Pascha, dont l'orgueil, la corruption et la cruauté avaient depuis longtemps amassé des orages sur sa tête. Fils d'un chrétien de Kumuldschina, entré, dès sa première jeunesse, comme baltadschi (fendeur de bois) dans le sérail, puis monté au rang de tchausch par l'influence de Mohammed-Aga, il était devenu woiwode de Sile, grand chambellan, second écuyer pascha gouverneur de Fulek, et, grâce à son mariage avec la fille de Mir-Scherif le Kurde, il était parvenu à un tel degré de fortune et de puissance, que le vieux Murad s'était vu contraint d'épargner la vie d'un tel sujet, malgré sa désobéissance et les propositions faites par lui pour l'acquisition de la première dignité de l'empire. Depuis qu'il avait été fiancé à la fille du sultan et porté au grand vesirat, son ambition et son orgueil ne connurent plus de bornes. Tous ceux qui de loin auraient pu lui faire obstacle étaient exposés à sa vengeance, entre autres le mufti, le kislaraga et le précepteur du sultan, trois ennemis puissants, qui, approchant fréquemment de la personne de leur maître, pouvaient le circonvenir, et jetèrent dans son esprit le soupçon, peut-être fondé, que Naszuh n'aspirait à rien moins qu'au trône. Ses qualités personnelles aveuglaient la multitude; il en imposait par sa stature élevée, son air d'autorité, sa valeur et son éloquence, sachant toujours agir ou parler dans l'occasion; mais en même temps il était violent, emporté, incapable de procédés bienveillants, ne prononçant jamais une parole flatteuse, et songeant toujours à tenir les autres vesirs dans un état d'humilité. Il ne tenait nul compte de la vie des hommes, mais l'or avait toute puissance sur lui. Au lieu d'anéantir les restes des rebelles, il vendit à leurs agas des places dans l'administration, et opéra des changements si rapides dans les emplois, que plusieurs furent conférés jusqu'à dix fois sous son grand vesirat. Lorsqu'il devait prêter assistance à Murad contre les rebelles, il assiégea un château de la tribu kurde d'Aschti, et, après s'en être emparé,

il fit renfermer dans un souterrain tous les habitants, au nombre de trois à quatre mille, qui furent étouffés par la fumée. Au moment de l'exécution de Chisr-Efendi, qui avait été envoyé en Asie comme nischandschi, certaines personnes pleurant la perte de Chisr, ou rappelant ses services, Naszuh dit : « Je l'ai délivré des maux de ce monde, et lui ai procuré le paradis ; de là il ne demandera pas la vengeance du sang. » Des flatteurs et des astrologues nourrissaient en lui l'idée qu'il était né pour la domination. Ayant été forcé par l'ordre exprès du sultan de rendre visite au mufti, il se couvrit la tête du turban le plus mesquin, et se rendit, dans une barque poussée par vingt-cinq rameurs, à la maison de campagne du chef de la loi, sur le canal, descendit à terre, salua le mufti, qui était venu à sa rencontre, puis lui tourna brusquement le dos, et s'en retourna aussitôt. Trois fois il avait représenté au sultan la nécessité de mettre à mort le gendre de Murad-Pascha, Ali-Pascha, ancien gouverneur d'Ofen et plénipotentiaire de la Porte au traité de Sitvatorok, et le sultan ne put sauver la vie d'Ali qu'en lui envoyant l'ordre de se rendre aussitôt à Wise en qualité de sandschakbeg. Déjà, pendant le dernier séjour à Andrinople, diverses circonstances avaient attiré la colère du sultan sur la tête de Naszuh. Dans une chasse, Ahmed s'aperçut, à son grand étonnement, que d'un buisson s'élançait un faucon qui s'efforçait d'arracher la proie dont le sien s'était emparé : « Quel est donc l'audacieux, s'écria-t-il, qui vient usurper ma chasse ? » Et s'élançant vers le point d'où le faucon était parti, il découvrit une troupe de cavaliers tscherkesses bien armés, dont il ne soupçonnait pas la présence : c'était la suite de Mohammed-Girai, frère du chan tatare, que Naszuh avait invité à se rendre à Andrinople, dans l'espoir de le faire élever à la dignité souveraine. Mohammed s'excusa sur l'invitation que lui avait adressée Naszuh ; mais les confidents du sultan insinuèrent à leur maître que Naszuh n'avait appelé le prince tatare, issu de Dschengischan, que pour le porter sur le trône des Ottomans. Aussitôt Mohammed-Girai fut jeté dans les Sept-Tours ; son frère, menacé de même destin à Kili, eut le temps de s'échapper. Peu de temps après, le sultan, assistant un vendredi à la prière publique dans la mosquée, vit paraître un descendant du prophète, dont un aga de Naszuh avait voulu déshonorer la femme ; jetant à terre le turban qui ceignait sa tête, l'émir s'écria : « Mon padischah, padischah des Ottomans, que signifie cette tyrannie ? un ramas de Kurdes et de Turcs, se prévalant du libre accès auprès de ta personne, insulte au nom des chérubins ! » Le sultan fut vivement ému. Lorsque la cour fut revenue à Constantinople, Naszuh, s'apercevant de la froideur toujours croissante du sultan, résolut de se défaire du mufti et du chodscha, dont les manœuvres avaient indisposé Ahmed contre lui ; mais, pour se dérober à la colère du sultan, il fit disposer, par son kiaja Behram, cinquante chevaux dans toutes les postes jusqu'en Albanie, afin de précipiter sa fuite aussitôt qu'il aurait satisfait sa vengeance par la mort de ses deux ennemis. Behram informa le sultan des projets de Naszuh, dont la mort fut résolue dès ce moment. Le grand vesir fit une dernière tentative pour se maintenir dans la toute-puissance, et dit brusquement au sultan : « Ou bien ce que je décide s'accomplit, et Votre Majesté s'en rapporte à ma parole, ou bien je ne veux plus du grand vesirat. Qu'un autre de vos esclaves reçoive le sceau de l'empire ; pour moi, je prends du poison. » A ces paroles, la colère du sultan éclata : « Traître, s'écria-t-il, il est donc vrai que tu as empoisonné Murad-Pascha : c'est bien. » Le vendredi suivant, le grand vesir, qui devait accompagner le sultan à la mosquée, fit dire qu'il était malade. Ahmed envoya le bostandschibaschi avec cent hommes, comme pour s'informer de la santé de Naszuh : les bostandschis l'étranglèrent (1) [17 octobre 1614].

La mort de Naszuh, dit l'historiographe de l'empire, vivifia le monde ; du moins son prodigieux trésor rétablit les finances épuisées du sultan. A force de rapine et d'oppression, Naszuh était parvenu à posséder des perles par boisseaux, plus d'un million de ducats et d'un million d'écus, dix-huit cents sabres in-

(1) Mouradjea d'Ohsson, Tableau de l'empire ottoman, p. 408 ; Mezeray, l. II ; La Motraie, Naima, p. 303 ; Petschewi, fol. 284 ; Feslike, p. 198 ; biographies des vesir, par Osmansade-Efendi.

crustés d'or et d'argent, garnis de pierreries, dont un seul orné de diamants était évalué 50,000 ducats ; des magasins où étaient entassés des tapis de Perse et d'Égypte, des pièces de velours, de satin, d'étoffes d'or ; onze cents chevaux, parmi lesquels quatre cents juments arabes ; quarante paires de larges étriers d'or massif, dix-huit cents chameaux, quatre mille mulets, six mille bœufs, cinq cent mille brebis ; la plus grande partie de ces richesses passa au fisc. La place de grand vesir fut donnée au gendre de Mohammed-Pascha, qui aussitôt installa Ali-Pascha comme gouverneur d'Ofen, et conféra la dignité de vesir dans le divan, vacante par la mort de Jusuf, à Kalender-Pascha. Quelques mois après [30 juin 1615] mourut le mufti Mohammed, fils de Seadeddin ; son frère Esaad, moslim rigoureux, hostile aux chrétiens, arriva le jour même où était ordonnée la prière publique pour détourner la peste qui avait emporté Mohammed, et la récita de suite, en qualité de chef de la religion. Le grand vesir Mohammed-Pascha reçut l'ordre de se mettre en campagne contre les Persans. L'ambassadeur de Perse, Kasim-Chan, que Naszuh avait amené à Constantinople, avait été congédié, et, accompagné du tschausch Indschilli, était retourné à sa cour porter la nouvelle de la conclusion de la paix ; mais depuis deux ans on n'avait vu paraître aucune des balles de la soie promise par le traité. En outre Schah-Abbas avait marché contre la Géorgie, dont le prince légitime, Simon, était mort dans la prison des Sept-Tours quatre ans auparavant, et il avait donné avis de cette expédition, par des lettres spéciales, au sultan et à Naszuh, avant l'exécution de ce vesir. Mohammed partit donc de Skutari vers la fin de mai, et n'arriva pourtant qu'à la fin d'août à Alep. l'astronome de la mosquée du sultan Selim, Derwisch-Thalib-Efendi, régla la marche d'après les aspects des astres. Il fut résolu de ne plus rien entreprendre pour le moment ; l'armée fut distribuée dans les quartiers d'hiver de Meraasch, Malatia, Siwas et Karaman ; le grand vesir établit ses logements à Alep. Etmekchisade s'en alla comme kaimakam à Constantinople, où, sur ces entrefaites, l'ambassadeur persan Kasim était arrivé avec Indschilli-Tschausch ; mais comme la guerre était résolue, ce diplomate, au lieu d'obtenir audience, fut tenu en surveillance. Au printemps suivant, l'armée se mit en mouvement d'Alep. Le grand vesir, parvenu au delà des montagnes de Gœksun, dans la plaine d'Akschar, fit sa jonction avec le béglerbeg de Rumili, Daud-Pascha. Le beglerbeg du Diarbekr, Dilawer-Pascha, et celui de Wan, Tœkeli-Mohammed-Pascha, reçurent ordre de se porter vers Eriwan ; Sid-Chan, l'émir des Kurdes, dut marcher sur Nehawend. Les Persans désolèrent Karsz, mais on y rappela des habitants, et le siége d'Eriwan fut commencé. Tœkeli-Mohammed-Pascha se signala par un combat livré à quatre chans, et envoya au camp du grand vesir, à Nachdschiwan, mille têtes et cinq cents prisonniers comme trophées de son triomphe. Au bout de quarante-quatre jours de défense, Nachdschiwan capitula, au moment où les Turcs allaient se retirer : on stipula seulement le rétablissement de la paix telle que Naszuh l'avait conclue, et la réduction du tribut en soie à moitié. Dans l'espoir de la chute prochaine de la place, on avait consommé tous les vivres, et maintenant la disette se fit tellement sentir qu'il fallut décamper. Comme l'hiver était déjà fort avancé, beaucoup d'hommes périrent de froid au passage des montagnes de Ssoghanlu-Jailasi. Un si triste résultat de la campagne, dans laquelle on n'avait pas même réduit Eriwan, amena la déposition du grand vesir. Le kaimakam Etmekchisade s'imagina que la première dignité de l'empire ne pouvait lui manquer. Le jour fixé pour la nomination devait être annoncé aux vesirs et aux ulemas assemblés, le sultan demanda au mufti sur quel sujet il devait laisser tomber son choix : « D'après la hiérarchie, répondit le mufti, le sceau de l'empire serait remis à Etmekchisade.—A la vérité, il est déjà kaimakam, reprit le sultan ; mais je l'ai plusieurs fois surpris en mensonge, et un grand vesir ne doit jamais mentir. — En effet, dit le mufti, c'est un menteur, et en outre il a l'humeur violente et oppressive. » Puis il proposa le kapudan-pascha Chalil, que le sultan agréa. Après que le mufti fut sorti, le kaimakam entra, et le sultan lui adressa les mêmes questions : « Si c'est la volonté de Votre Majesté, ré-

pondit l'ambitieux, je sacrifie ma tête et mon âme à son service sublime. » Le sultan se tut, et Etmekchisade prit ce silence pour une adhésion. Il regagna sa demeure dans cette persuasion. Cependant le sultan avait envoyé le sceau à Chalil-Pascha, et un tschausch expédié par lui alla chercher le reis-efendi, qui dînait chez le kaimakam. « Le grand vesir vous mande, dit le tschausch au reis-efendi Jasidschisade.— Le grand vesir, dit Jasidschisade, le voici, montrant le kaimakam. — C'est Chalil-Pascha qui est grand vesir », reprit le tschausch, arrachant ainsi les deux amis à leurs illusions. Chalil l'Arménien ne manqua pas d'humilier son rival, accueillit toutes les plaintes élevées contre sa corruption, et fit satisfaire aux réclamations de ses créanciers; Etmekchisade se flattait au moins d'exercer quelque autorité à Constantinople lorsque Chalil serait parti avec l'armée; mais il se vit encore trompé dans cette espérance, car Ssofi-Sinan, gouverneur d'Ofen, fut appelé tout à coup près de la Porte pour être investi des fonctions de kaimakam.

Chalil s'occupa ensuite de pacifier la Moldavie, et d'expulser les Cosaques des frontières de l'empire. Samuel Korezky et Michel Wischniewetzky, alliés aux trois fils du prince moldave, Jérémie Mogila, avaient chassé, à l'aide d'une armée de Cosaques, Étienne Thomsa, institué comme woiwode de Moldavie par la Porte, et battu l'administrateur du sandschak de Silistra, Ibrahim-Pascha l'Ivrogne, envoyé contre eux avec les troupes de Bender et d'Akkerman. Les troupes de Bosnie, de Syrmium, de Semendra, Aladschahiszar, Wuldschterin et Silistra furent placées sous les ordres d'Iskender-Pascha, dernier gouverneur d'Erlau, qui défit les Moldaves et les Cosaques. La princesse douairière de Moldavie avec ses deux fils, sa fille, épouse de Korezky, et ce dernier lui-même, tombèrent entre les mains des Turcs, et furent envoyés, avec cinq cents Cosaques, à Constantinople, où depuis longtemps on n'avait vu un tel triomphe. Étienne Thomsa fut de nouveau élevé sur le trône princier. La fille de la douairière, la belle épouse de Korezky avait été perdue en route, et ce fut seulement au bout de quelque temps, avec l'offre de 30,000 écus, qu'on put la retrouver. Elle s'était livrée aux embrassements d'un Tatare dont elle eut deux filles jumelles, ce qui fournit pour longtemps matière aux chants satiriques des Turcs. Maintenant Iskender-Pascha, fortifié par les troupes moldaves, valaques et transylvaniennes, reçut ordre d'attaquer les Cosaques. On donna l'assurance à l'envoyé polonais que l'armée ottomane était dirigée, non pas contre la Pologne, mais contre les Cosaques, qui étaient le fléau des frontières turques et de la marine marchande de l'empire. Les Cosaques d'Assow, qui avaient capturé des bâtiments sur la mer Noire, étaient bien sujets russes, néanmoins l'ambassadeur moscovite, qui venait d'arriver avec des présents, pour demander que les Tatares fussent contenus en Asie, fut reçu avec les plus grands honneurs. Il apportait en présents des fourrures de martre zibeline, quatre faucons, soixante dents de gros poissons.

Le sultan avait écrit au roi de Pologne par l'ambassadeur polonais Kochansky qu'il avait adressé les défenses nécessaires au chan Dschani-Beg relativement aux irruptions des Tatares; mais en même temps il se plaignait des courses des Cosaques. L'année suivante, les Ottomans, sous les ordres d'Iskender-Pascha, et les Polonais, commandés par Stanislas Zolkiewsky, se trouvèrent en présence sur les rives du Dniester, prêts à en venir aux mains, lorsque fut conclu le fameux traité de Brusa, en vertu duquel les Cosaques ne devaient plus désormais dépasser la rivière d'Ocsakov (le Dniester). Les Polonais s'immiscèrent dans les affaires de la Moldavie, de la Valachie et de la Transylvanie, et les Tatares harcelèrent la Pologne [29 septembre 1617]. Iskender-Pascha ramena son armée à l'intérieur.

Tandis que les Cosaques et les Persans inquiétaient les frontières de l'empire en Europe et en Asie, tous les ambassadeurs chrétiens, à Pera, étaient plus ou moins agités à cause des manœuvres des jésuites et d'un juge nègre de Galata. Les jésuites, qui avaient gagné le vicaire du patriarche, et déterminé ce prélat à écrire en leur faveur au roi de Naples et au pape, furent jetés en prison, et le vicaire pendu. A grand'peine l'ambassadeur de France parvint à obtenir la mise en liberté des jésuites, moyennant 30,000 ducats. Un tschausch, renégat espagnol, partit avec une lettre du sultan pour le roi de France, relative à la délivrance

de vingt-huit esclaves, et s'efforça d'intéresser le monarque aux Maures de Grenade expulsés d'Espagne. Les bannis trouvèrent encore à Constantinople des protecteurs actifs dans les envoyés du scherif de Fes et de Maroc, qui offrirent des présents pour arrêter un armistice avec l'Espagne. Le juge de Galata, nègre d'origine, laissa éclater sur les juifs et les chrétiens ses haines religieuses et son ressentiment de l'expulsion des Maures d'Espagne; il interdit aux juifs l'usage des chapeaux et aux chrétiens celui des bonnets. De concert avec le defterdar Baki-Pascha, il voulut soumettre à la capitation tous les Francs sans exception, dussent-ils même appartenir aux maisons d'ambassadeurs étrangers. Les familles des représentants des puissances chrétiennes furent inscrites sur les rôles, et les ambassadeurs eux-mêmes forcés, pendant quelque temps, à payer la capitation. Enfin le grand vesir demanda à examiner les diverses capitulations arrêtées entre les étrangers et la Porte. L'ambassadeur de France envoya le premier les siennes, ce qui contraignit les autres à faire de même; après un examen sérieux, en dépit de la ligue du mufti, du defterdar et du juge de Galata, on prononça la franchise de tous les envoyés relativement à la capitation.

L'adversaire le plus actif du juge de Galata et des jésuites était le baile Nani, homme d'État savant et lettré, quoiqu'il ne soit pas le fondateur de la fameuse collection de médailles et de manuscrits orientaux formée sous le nom de sa famille (1). A l'audience solennelle il fut revêtu d'un kaftan d'étoffe d'or, ainsi que son prédécesseur et huit personnes de sa suite. La Porte n'avait qu'à se louer de Venise, car la république n'avait pris aucune part aux expéditions des flottes maltaises et toscanes, et des ordres avaient été expédiés aux diverses autorités de Santa-Maura, Prevesa, Navarin, Modon, Coron, Malvasia, pour préserver les possessions vénitiennes. Nani eut beaucoup de peine à obtenir un traité de commerce, sous forme de diplôme, revêtu de la signature du sultan, et rédigé en quatorze articles, pour combler les lacunes laissées dans la capitulation conclue à l'époque de la conquête de Chypre, et que l'on s'était borné depuis à renouveler. Le baile songeait surtout à assurer ainsi au commerce vénitien les mêmes avantages dont jouissaient les Français, les Anglais et les Hollandais, et à soustraire ses nationaux à l'impôt sur l'argent monnayé auquel s'était soumis l'ambassadeur de France, quoiqu'il en fût affranchi par les capitulations faites avec sa cour. Le sultan écrivit au doge pour lui recommander ses coreligionnaires les Maures chassés d'Espagne, et ses alliés les Ragusains; il se plaignit aussi de quelques infractions à la paix. Le baile travailla d'une manière très-active pour interdire la fréquentation du saint sépulcre aux jésuites, aux Grecs et aux Arméniens, et en même temps pour empêcher l'élévation d'édifices musulmans sur la montagne des Oliviers; il s'opposa aussi à la transformation d'une église de Péra en mosquée, que les moslims voulaient consacrer à leur culte, sous prétexte que le sultan y avait mis les pieds; mais la plus grande cause de discorde sur les fontières étaient les Uscoques. Nani essaya de tous les moyens pour éloigner ces brigands de leur retraite de Segna; mais les ambassadeurs impériaux combattirent les démarches du résident vénitien par la raison que Segna faisait partie de l'apanage du prince héréditaire d'Autriche. Du moins Nani obtint, par le sacrifice de quelques milliers de ducats, que les Uscoques fussent compris dans la paix renouvelée avec l'Autriche [décembre 1616].

A l'occasion de ce traité, Ali-Beg et le Croate Gaspard Gratiani se rendirent à Vienne, où le cardinal Clésel dirigeait toutes les affaires; aussi les paschas turcs lui donnaient-ils le titre de grand vesir; Clésel n'hésita point à entrer en correspondance avec le mufti. Les Hongrois, guidés par leur palatin, entravèrent d'ailleurs toutes les mesures que l'empereur aurait voulu prendre pour recommencer la guerre avec les Turcs. Vainement, pour les pousser à des hostilités, on leur communiqua les articles 15 et 16 du traité de Sitvatorok, où il était dit expressément que les villages relevant de Fulek, Erlau, Novigrad, Szecseny, se rattacheraient et payeraient leurs impôts à Ofen, Hatwan et Gran; on se hâta de conclure la paix et de clore les états. Le cardinal Forgacs prétendant que les habitants des villages abandonnés, étant

(1) Museo Naniano, 2 vol. in-4°, édités par Sestini.

chrétiens, ne devaient pas payer tribut à des ennemis de l'Évangile : Clésel lui fit observer que pendant longues années l'empereur lui-même avait été tributaire de la Porte. Les nouvelles réclamations des Turcs tendaient à placer maintenant sur une base un peu modifiée le traité de Sitvatorok, qui, à vrai dire, n'avait pas encore été mis en vigueur : ils voulaient la démolition des palanques récemment construites par les Hongrois, l'abandon des villages déclarés tributaires de la Porte, et le remplacement par des Allemands dans les places frontières, des garnisons qui portaient de continuelles atteintes à la paix. Les plénipotentiaires turcs, le muteferrika Ahmed-Aga, le kiaja Ali-Pascha d'Ofen et Gaspard Gratiani entrèrent en conférences à Vienne avec les cardinaux Forgacs et Clésel, le président du conseil de guerre Mollard, le comte Altheim, le baron de Solms, le capitaine Ladislaus Petsche, et le président de la trésorerie hongroise Paul Appony, et signèrent douze articles en vertu desquels la paix de Stivatorok était renouvelée pour vingt ans ; les palanques construites depuis le traité, par les deux partis, devaient être démolies, les prisonniers restitués, le droit de lever des impôts sur les villages, objet de fréquents débats, reconnu aux Turcs ; toutefois, sur les cent cinquante-huit communes ainsi promises, soixante seulement furent reconnues, pour le moment, tributaires de la Porte; une commission nommée par les deux partis déciderait des taxes à percevoir sur le reste ; enfin, on stipula l'institution de consuls pour la sécurité du commerce. La ratification de l'empereur ne fut donnée qu'à la fin de l'année, et comme celle du sultan en différa sur quelques points, les mêmes plénipotentiaires se réunirent encore au mois de mai de l'année suivante pour signer un nouvel acte auquel fut annexée une convention sur la destruction des palanques et l'accommodement d'autres différends. Le cardinal Clésel proposa pour ambassadeur en Turquie le baron Teufel, qui avait déjà rempli ces fonctions, en lui adjoignant un noble hongrois. Mais la mission fut donnée au capitaine de Prague, baron Hermann de Czernin, auquel fût adjoint l'italien Cesare Gallo. Ils partirent avec une suite de cent cinquante personnes, accompagnés des envoyés turcs Ahmed-Kiaja et Gratiani. A Ofen, ils furent reçus avec toutes sortes d'honneurs par le gouverneur Ali-Pascha, Hongrois d'origine et beau-frère du sultan, qui fit donner chaque jour 125 florins à l'ambassadeur pour ses frais de table. Czernin obtint la liberté de trois prisonniers jetés dans les fers à Stuhlweissemburg, avec le comte Isolani. A un demi-mille de Constantinople, il vit arriver au-devant de lui les secrétaires et les écuyers des représentants d'Angleterre, de France, de Hollande et de Venise, ainsi que les tschauschs envoyés à sa rencontre. Il fit son entrée dans la capitale à cheval, entre Ahmed Kiaja et le tschauschbaschi, précédé de six jeunes nobles, des cavaliers de l'ambassade, de cinq trompettes et tambours, et faisant porter devant lui un étendard déployé dont un côté représentait le Christ en croix, et l'autre l'aigle impériale. Ce spectacle étrange, que n'avait encore osé donner aucun ambassadeur chrétien, mit toute la ville en émoi. Au souvenir d'une vieille prophétie annonçant la ruine prochaine de l'empire quand l'étendard de la croix flotterait à Constantinople, tous les moslims, le sultan lui-même, furent en alarme. Les bruits les plus contradictoires se répandirent : on disait que dans les églises, les couvents et les maisons des chrétiens étaient cachées des armes dont les Grecs se serviraient pour secouer le joug; que les Cosaques allaient s'élancer du sein de la mer Noire ; que les jésuites voulaient s'emparer de la ville. L'ambassadeur impérial fut gardé à vue ; toutes les maisons chrétiennes furent visitées, le vicaire général des franciscains de Galata fut jeté à la mer à cause de lettres suspectes, on enferma quatre jésuites dans les Sept-Tours. Le sultan fit lui-même des rondes toute la nuit, suivi de ses gardes du corps. Lorsque l'on eut reconnu la fausseté de ces rumeurs, l'ambassadeur recouvra la liberté de ses mouvements et se promit satisfaction. S'il ne l'obtint pas complète, du moins le seigneur de Czernin put trouver une compensation en pensant que, le premier des ambassadeurs chrétiens, il était entré dans Constantinople enseigne déployée, musique en tête ; en arborant tout à coup l'aigle et la croix, il semblait avoir justifié la prophétie relative à la chute prochaine de l'empire ottoman.

Après avoir présenté au kaïmakam Etmekdschisade la lettre de l'empereur et celle du car-

dinal Clésel, ainsi que les dons offerts par la cour de Vienne, Czernin fut admis à l'audience du sultan [4 septembre 1616]. Alors arrivèrent à Constantinople Ahmed-Pascha et Gratiani, qui, dans leur marche triomphale, se firent précéder par deux mille têtes de Persans, trois étendards et soixante-dix nègres de la musique persane ; ces trophées étaient envoyés par le transfuge hongrois Tœkeli, alors pascha de Wan, et douze hommes qui portaient des têtes de Persans, avaient été décorés de kaftans d'honneur, de même que trente-trois personnes de la suite de l'ambassade impériale. Gratiani eut l'honneur de haranguer le sultan; les ambassadeurs impériaux furent admis au baise-main, mais ne furent point invités au festin d'usage, parce qu'on voulait leur faire sentir que toutes choses n'étaient point encore réglées selon les relations amicales, quoiqu'ils eussent offert des présents d'une valeur de 80,000 florins. La difficulté principale était dans les affaires de Transylvanie : Bethlen avait livré perfidement au pascha de Temeswar les places d'Arad et de Lippa. L'ambassadeur impérial se plaignit auprès du kaimakam, en présence de l'envoyé transylvanien Ballassi Férez, de l'infraction portée au traité par cette trahison et par l'invasion des Turcs à Egesegh. Férez soutint que la Transylvanie était un pays feudataire de la Porte, dans les affaires duquel l'empereur n'avait point à s'immiscer. Czernin demanda que Lippa, Arad et Jenœ ne fussent remis ni à la Hongrie ni aux Turcs, et restassent aux Transylvaniens. De leur côté les Turcs se plaignirent que la couronne de Bocskai eût été remise à l'empereur par Homonai, et que Radul, qui voulait rentrer en Valachie les armes à la main, eût obtenu la liberté de quitter les États autrichiens. A cela, Czernin répondit que l'on n'avait jamais prétendu sanctionner les résolutions des rebelles, que l'on avait reçu la couronne, non pas des mains d'Homonai, mais de celles du palatin; quant à Radul, il avait reçu un simple passe-port de voyageur, sans être autorisé à faire une invasion, avec des troupes. Après cela Czernin voulut quitter Constantinople, mais on ne lui en laissa point la faculté. Cesare Gallo seul fut renvoyé avec un traité de commerce rédigé par l'ambassadeur principal, et qui était le premier acte de ce genre entre la Porte et l'Autriche. Avec Gallo partit Gaspard Gratiani, nommé duc de Naxos et de Paros, et chargé de présents pour l'empereur. Cependant Czernin, d'après de nouvelles instructions, demanda que l'acte qui, à l'époque du soulèvement de Bocskai avait donné la Hongrie aux Turcs, fût anéanti, comme avait été détruite dans la diète de Presbourg la lettre par laquelle le sultan couvrait les rebelles hongrois de sa protection. L'empereur assurait encore n'avoir nulle intention de s'engager dans une guerre à cause des Heiduques, et il exprimait le désir que la place de gouverneur d'Ofen, vacante par la mort d'Ali-Pascha, fût donnée à Ahmed-Pascha de Kanischa ; mais aussitôt après la mort d'Ali, le sultan avait nommé au poste d'Ofen l'ancien gouverneur d'Égypte, Ssofi-Mohammed, puis Nakkasch-Hasan-Pascha. Les Turcs réclamèrent Fulek, Novigrad et Zechin dont les Hongrois s'étaient injustement saisis ; ils voulaient en outre que Waizen fût remis à la Porte en compensation de Bolondvar, ainsi que Cesare Gallo avait promis de le proposer à son maître. Le kislar-aga qui donnait alors l'impulsion générale aux affaires, fit appeler l'agent impérial Starzer, et se plaignit de l'envoi du comte Althan en Pologne, soupçonnant qu'il s'agissait d'une ligue contre la Porte. A l'instigation de Bethlen, le mufti fit des représentations analogues à Starzer. Au milieu de telles conjonctures Czernin ne pouvant plus rien obtenir, et se trouvant hors d'état surtout d'amener l'institution des consuls, qui lui était particulièrement recommandée dans ses instructions, prit congé du sultan, du vesir et du mufti, et se mit en route pour Vienne [en juin 1617]. A Ofen l'ambassade fut maltraitée, battue, pillée, jetée en prison sous prétexte qu'une jeune fille turque avait été enlevée, et qu'il fallait la retrouver. Czernin resta renfermé chez le pascha jusqu'à l'arrivée du quartier-maître impérial Petro Buonuomo porteur d'une lettre de l'empereur pour le pascha ; l'ambassade put alors continuer son chemin, mais il fallut que Czernin remît trois jeunes filles dont deux Mauresques, qu'il avait achetées, et qui, ayant embrassé le christianisme, abjurèrent la religion de leur maître, pour retourner à leur ancien culte.

Tandis que les deux ministres dirigeants, le

kaimakam Ahmed et le cardinal Clésel, renouvelaient la paix de Sitvatorok par le traité de Vienne, le sultan Ahmed mourait, à la suite d'une courte maladie, dans la vingt-huitième année de son âge, après avoir occupé le trône pendant quatorze ans [22 novembre]. La faiblesse et l'irrésolution de son caractère ressortent de tous les événements déjà racontés; on a vu qu'il ne fit et ne voulut rien de lui-même; que les ordres donnés par lui étaient tous dictés par le chodscha ou le mufti, ou par les femmes et le kislaraga. Les éloges que lui donnent Naima et Valieri pour son amour de la justice paraissent au moins justifiés par quelques-uns de ses actes; mais on ne peut en réalité lui attribuer le mérite de la clémence : il faut bien reconnaître de la cruauté dans celui qui fit trancher la tête à un derwisch, déclaré d'abord insensé, qui décapita lui-même un grand vesir donnant encore quelques signes de vie, après avoir été étranglé avec les cordes d'une tente; qui fit exécuter un grand nombre de ses ministres; qui avait l'habitude d'empoisonner ses eunuques, et qui ne fut détourné du supplice de son frère Mustapha que par de sinistres présages; car s'il l'épargna à son avénement au trône, plusieurs fois depuis il eut envie de le mettre à mort (1). On ne peut non plus vanter l'intégrité d'Ahmed, auquel Naszuh offrit 40,000 ducats pour obtenir le grand vesirat, exploité ensuite d'une manière bien fructueuse, à en juger par les richesses que laissa ce dignitaire. Le plus grand mérite d'Ahmed est véritablement dans ses constructions et ses fondations pieuses. Toutefois un monument de son règne, d'une utilité plus générale, et qui porte son nom, est le Kanunnamé, publié deux années après sa mort par l'intendant du trésor, Ali-Muesinsade (1). Ce code ne contient, à la vérité, ni lois, ni institutions nouvelles; mais il établit un meilleur ordre dans les dispositions existantes; classe les sandschaks et les gouvernements; donne l'état plus net des siamets et des timars, des forces de terre et de mer, règle la cour intérieure et extérieure, coordonne les lois antérieures relatives à la police, aux finances et aux fiefs. Le prétendu frère d'Ahmed, qui, sous le nom de Jahja, et comme moine chrétien, parcourut toute l'Europe, demanda des secours à Varsovie, Prague, Florence, Paris, Naples et Rome, et donna un certain crédit aux fables qu'il débitait sur sa naissance, paraît avoir été un aventurier grec (2). Des sept fils que laissa Ahmed, trois, Osman II, Murad IV et Ibrahim Ier, montèrent successivement sur le trône; mais Osman et Ibrahim furent renversés et immolés par des rebelles; les quatre autres, Mohammed, Suleiman, Husein, Bajesid, furent sacrifiés par leurs frères, non point dès le commencement de leurs règnes, d'après l'ancien principe politique de Mohammed le Conquérant, mais plus tard, par l'effet d'une humeur soupçonneuse et d'une ardeur sanguinaire. Ainsi, Ahmed fut également malheureux comme père et comme souverain. On vient d'indiquer la fin de six de ses fils; le septième, Murad IV, fut un tyran féroce qui voulut cimenter avec du sang l'édifice de l'empire dont les fautes de son père avaient préparé la ruine.

(1) Sagredo, l. VIII, p. 506; Baudier, Grimstone, et Summ. del. rel.; Ven.

(1) A la bibliothèque impériale, n° 90. La substance se trouve dans la constitution et administration de l'empire ottoman, première partie. Outre l'original, il existe encore à la bibliothèque impériale une traduction italienne de ce Kanunname.

(2) Grimstone, p. 926, dans Knolles et Baudier, p. 820.

LIVRE XLIV.

AVÉNEMENT ET DÉPOSITION DU SULTAN MUSTAPHA. — SON SUCCESSEUR, OSMAN II, CONCLUT LA PAIX AVEC LA PERSE.—RAPPORTS DIPLOMATIQUES AVEC L'AUTRICHE, VENISE, L'ANGLETERRE, LA FRANCE, LA RUSSIE, LA POLOGNE, FES ET LA PERSE. — CHANGEMENT DE GRAND VESIR. — MORT DE LA SULTANE BAFFA ET D'ETMEKDSCHISADE. — FIN DE GRATIANI. — AMBASSADES DES ÉTATS DE HONGRIE, DE BOHÊME ET D'AUTRICHE A CONSTANTINOPLE. — BARBARIES, EXTORSIONS DU GRAND VESIR ALI-PASCHA.—EXÉCUTION DU PRINCE MOHAMMED.—LE BOSPHORE EST GELÉ. — MORT DU GRAND VESIR ALI, QUI A POUR SUCCESSEUR HUSEIN-PASCHA. — CAMPAGNE CONTRE LA POLOGNE.—PAIX AVEC CE PAYS.—NAISSANCE DU PRINCE HÉRÉDITAIRE.— SIR THOMAS ROÉ VIENT COMME AMBASSADEUR D'ANGLETERRE A CONSTANTINOPLE. — CAUSES DU MÉCONTENTEMENT DE L'ARMÉE ET DU PEUPLE CONTRE OSMAN. — SOULÈVEMENT DES JANITSCHARES ET DES SIPAHIS DANS L'HIPPODROME ET LE SÉRAIL. — LE SULTAN MUSTAPHA PLACÉ SUR L T RONE — LE SULTAN OSMAN CONDUIT AUX CASERNES ET MIS A MORT.

Depuis trois siècles que subsistait l'empire ottoman, quatorze sultans s'étaient succédés de père en fils sans interruption. Seulement, sous les règnes de Selim et de Suleiman, des guerres avaient éclaté entre les frères ; une fois, Selim, qui était le plus jeune, avait renversé du trône son frère aîné. Une autre fois, un père (Suleiman) avait eu la pensée d'attribuer le pouvoir suprême à son fils cadet Bajesid, de préférence à l'aîné Selim II, parce que Bajesid lui paraissait par ses qualités bien plus digne de régner ; mais ce projet, avant d'arriver à sa maturité, avait été déjoué par les manœuvres de Roxelane, qui poussèrent Bajesid à la révolte. La loi d'hérédité, transmise aux Ottomans par le code de Dschengis-Chan, n'avait pas encore été appliquée aux collatéraux ; car en vertu du canon du fratricide, les oncles des princes héréditaires ayant toujours été immolés à chaque vacance du trône, l'autorité souveraine ne pouvait être disputée qu'entre frères. Maintenant, pour la première fois, il y avait un oncle des fils du dernier sultan, Mustapha, épargné à l'avénement d'Ahmed, parce qu'il était, après le sultan, le seul rejeton de la race d'Osman, et plus tard préservé par le destin. Ce prince, de treize ans plus âgé qu'Osman, l'aîné des sept fils laissés par Ahmed, en vertu du droit d'aînesse passé de la maison souveraine de Dschengis dans celle d'Osman, fut maintenant placé sur le trône, quoique sa faiblesse d'esprit eût dû l'exclure ; car, d'après le droit politique de l'islam, l'imbécillité, comme la difformité et l'hérésie, ou l'infidélité, ne permettent pas d'aspirer au titre d'imam légitime; et il eût mieux valu repousser de suite Mustapha, que le déposer trois mois plus tard. Durant un emprisonnement de quatorze ans, toute étincelle d'intelligence s'était éteinte en lui, la vigueur de corps et d'esprit avait été étouffée dans une atmosphère si lourde. Le germe des hautes facultés humaines avait été détruit dans l'excès des jouissances animales. Sur son visage étroit, couvert d'une triste pâleur, à peine ombragé par une barbe noire, fort rare, dans des yeux grands, enfoncés, hagards, apparaissait l'état de son esprit. Après avoir ceint le sabre à Ejub, visité les tombeaux de ses ancêtres, et distribué aux troupes le don de joyeux avénement, son premier acte politique fut de conférer au grand écuyer le gouvernement d'Égypte, sous la condition toutefois d'épouser la nourrice du sultan; au pre-

mier chambellan le gouvernement de Damas, et au premier fauconnier celui de Karamanie. Le kislar-aga Mustapha, qui, sous Ahmed, avait exercé une autorité sans limites, et craignait maintenant d'être obligé de remettre le pouvoir à la mère du nouveau souverain, révéla le premier le secret des occupations de ce misérable prince, qui passait son temps à jeter de l'or aux poissons dans la mer. Les grands scheichs, qui regardaient la stupidité du sultan comme un signe de sainteté, ou qui auraient voulu y faire croire, parce qu'ils espéraient gouverner eux-mêmes sous un saint de cette espèce, avertirent la Validé, et lui conseillèrent d'éloigner le kislar-aga; mais celle-ci, fléchie par les larmes et séduite par les flatteries de l'ambitieux, lui laissa toute liberté d'action, et le kislar-aga, comptant plus sur la faveur de la mère d'Osman que sur celle de la sultane Validé, se mit à conspirer avec le mufti Esaad, et le kaimakam Ssofi-Mohammed-Pascha. Sous le prétexte de s'occuper de la solde des troupes, on invita les grands de l'empire à se réunir en divan; le sultan Mustapha fut renfermé dans son appartement, et Osman présenté comme souverain au divan et aux troupes [26 février 1618]. L'armée accueillit d'autant plus volontiers ce changement qu'il était pour elle l'occasion d'une seconde gratification, de sorte que, dans l'espace de trois mois, le trésor fut épuisé pour fournir aux soldats 6,000,000 de ducats.

Le jour de l'avénement d'Osman, le prince tatare Mohammed-Girai trouva moyen de s'échapper des Sept-Tours, où il était retenu depuis la chasse d'Andrinople. Sous le prétexte d'équiper ses mirsas pour la cérémonie où le sultan ceint le sabre, il s'était procuré trente à quarante chevaux auxquels il fit faire des évolutions, ainsi qu'à sa suite, dans la cour de sa prison. Le commandant des Sept-Tours, se tenant assis près de la porte ouverte, le prince lui dit, comme en plaisantant: « Aga, que ferais-tu, si je m'échappais de ce lieu? » Et, avant que celui-ci eût le temps de faire ses réflexions, Mohammed-Girai et ses compagnons s'élancèrent hors du château, puis gagnèrent les portes de la ville, et précipitèrent leur fuite. Le kaimakam Ssofi-Mohammed fit courir le directeur de la police sur un léger esquif, et Iskender-Pascha par terre avec des cavaliers rapides, à la poursuite du fugitif. Iskender l'atteignit dans la gorge de Parawadi, sur la frontière bulgare, où le prince, serré de près par les cavaliers ottomans, s'était jeté à l'eau. Ramené à Constantinople, Mohammed-Girâi fut renfermé encore dans les Sept-Tours, et gardé avec plus de soin. Son frère, Schahin-Girai, s'était enfui en Perse. A la nouvelle du changement de souverain à Constantinople, il demanda au schah la permission de retourner dans sa patrie. Schah-Abbas le congédia en le comblant de marques d'honneur, et lui tint l'étrier de sa propre main. Au moment où il se mettait en selle, le schah lui dit en riant: « Fils du chan, si les Ottomans te confiaient le commandement de leurs troupes contre moi, viendrais-tu me combattre? — J'y viendrais. — Et tirerais-tu le sabre contre moi? — Oui, certes, je le tirerais. » Immédiatement après l'avénement de Mustapha Ier, l'ambassadeur persan, retenu prisonnier à Constantinople, avait été mis en liberté; en même temps on avait envoyé à l'armée de Perse le gendre du mufti, chambellan du palais, avec un présent et une lettre de la main du sultan pour le schah; maintenant la défaite du chan tatare Dschanibeg-Girai, dans la plaine de Seraw, près de Tebris, accéléra la paix entre les deux puissances mahométanes. En dépit de l'opposition du defterdar Baki-Pascha, et d'autres hommes de guerre expérimentés, le chan tatare, avec la cavalerie feudataire des beglerbegs de Diarbekr, Wan, Siwas, Rumili, Alep, Erserum, s'était mis en mouvement, et, quittant Wan, avait franchi en deux jours et demi l'espace qui le séparait de la plaine de Seraw, distance que l'on ne parcourait ordinairement qu'en sept marches. Le commandant de Tebris, Kartschghai-Chan, qui avait attiré ainsi les Tatares, et les attendait dans une embuscade, leur livra une sanglante bataille dans la plaine de Seraw: les beglerbegs de Rumili, Diarbekr, Wan, et plusieurs sandshakbegs restèrent sur la place; le chan tatare ne dut sa vie qu'à la valeur des janitschares: son kadiasker et son mufti tombèrent à ses côtés. Kartschghai-Chan fit couper les têtes de cinq cents prisonniers, et les envoya au schah. Lorsque la défaite du chan tatare parvint dans le camp de Chalil, celui-ci, pour ne pas décourager son

armée, et afin d'inspirer de la crainte à l'ennemi, résolut de ne point reculer, et de marcher, au contraire, droit sur Erdedil, où se tenait le schah, près des tombeaux de ses ancêtres. Pour traiter de la paix, Abbas envoya un négociateur remarquable par la longueur de son nez, et appelé Burum-Kasim, avec une lettre dans laquelle, tout en rappelant aux Ottomans leur défaite, qu'il attribuait à leur ardeur pour le butin, il laissait voir des inclinations pacifiques. Burum arriva dans le camp un jour de tempête. Dans son discours, au milieu du divan, il s'étendit avec emphase sur la victoire remportée tout récemment par les Persans, et se livra à des reproches sur la conduite ambiguë des Ottomans, qui, tout en négociant la paix, lançaient des corps de pillards sur le pays de leurs adversaires. Le vesir Dilawer-Pascha, pour détourner le cours de cette éloquence blessante, demanda si le vent soufflait d'ordinaire avec autant de violence dans le pays. Baki-Pascha, dont l'esprit était toujours disposé à l'épigramme, dit au vesir : « Mon gracieux seigneur, le vent ne souffle aujourd'hui que du nez de Kasim. » Les éclats de rire qui partirent de tous les bancs du divan mirent fin aux fanfaronnades de l'envoyé persan. Lorsque, dans la suite, le trait lancé contre son ambassadeur fut connu du schah, qui aimait les bons mots, il loua beaucoup Baki-Pascha, et lui envoya en présent trois rangs de chameaux chargés de laine. Au reste, la sainte nécropole d'Erdebil se trouvant en quelque sorte menacée par le voisinage de l'armée ottomane, les négociations rencontrèrent peu d'obstacles de la part des Persans. La paix fut signée, dans la plaine de Seraw, aux mêmes conditions stipulées dans le dernier traité, c'est-à-dire moyennant une contribution annuelle de cent charges de soie à livrer par la Perse [26 septembre 1618]. Le schah envoya des vivres à l'armée ottomane et des présents pour les chefs. Le grand vesir congédia l'armée à Erserum, et l'envoya en quartier d'hiver ; lui-même se rendit à Tokat pour y passer la saison rigoureuse. Là il trouva des lettres remplies d'éloges ; mais, en arrivant à Constantinople, il dut échanger sa dignité contre le poste de kapudan-pascha, qu'il occupait pour la troisième fois.

Le chambellan Ahmed avait été expédié à Vienne avec la nouvelle de la mort d'Ahmed et l'avénement de Mustapha. La lettre du nouveau sultan demandait le prompt renvoi d'Ahmed-Kiaja et du duc de Naxos, Gaspard Gratiani, restés à Vienne en qualité d'ambassadeurs. A la fin de l'année 1617, ces négociateurs avaient encore signé un accommodement au sujet des villages disputés entre les deux empires, et il fut décidé que la paix de Sitvatorok serait renouvelée sur les bases arrêtées en cette occasoin ; le traité fut signé à Komorn, presque au moment de l'avénement d'Osman. Le premier des plénipotentiaires autrichiens, le seigneur de Mollard, se rendit à Constantinople en qualité d'ambassadeur, pour aller féliciter le sultan Osman sur son intronisation, et apporter l'acte de la paix récemment confirmée. Mollard ne put entrer dans la capitale de l'empire ottoman qu'au son de la musique, sans avoir la faculté de faire déployer sa bannière. Il obtint que des fermans fussent adressés aux paschas d'Ofen, de Bosnie, de Kanischa, d'Agram, aux begs de Szolnok et de Gran, pour le maintien de la paix. Il réclama Lippa, ancienne possession de Bocskai, jadis livré aux Turcs par Bethlen, et appartenant à la couronne de Hongrie. Il n'y avait aucune chance apparente de succès pour sa demande, attendu que les affaires étaient toujours dirigées par le kislar-aga, par l'entremise duquel Bethlen avait ourdi ses trames sous le règne d'Ahmed. Au reste, Bethlen ne semblait pas avoir un grand crédit près de la Porte, car ses envoyés ayant voulu prendre la préséance sur les députés ragusains, dans une audience, furent placés derrière ceux-ci. Gratiani, duc de Naxos, qui avait longtemps sollicité en vain la main de la fille du premier interprète vénitien Borissi, fut nommé prince de Moldavie [4 février 1619]. David Scherban, si puissamment soutenu jadis par l'Autriche, mourut à cette époque, et l'ambassadeur parvint à faire obtenir la principauté de Valachie au fils de Radul, Alexandre, jadis chassé par Mogila.

Au temps où le seigneur de Mollard représentait l'empereur à Constantinople, les rebelles bohémiens envoyèrent, pour la première fois, des députés, dont l'un, Henri Bitter, était chargé de présenter au sultan une lettre dans laquelle la Bohême était offerte comme tribu-

taire à la Porte (1). De leur côté, les états hongrois avaient recommandé au vice-gespann Emerich Liptai de présenter, de concert avec l'ambassadeur impérial, leurs griefs à Constantinople, de réclamer surtout contre les mauvais traitements que les Turcs faisaient subir aux villages tributaires épuisés par les impôts; ils voulaient aussi que les palanques restassent dans le *statu quo*. Cependant l'empereur Mathias mourut, et l'empereur Ferdinand II confirma le seigneur de Mollard dans son ambassade. Après un séjour de dix-huit mois à Constantinople, Mollard put retourner à Vienne, accompagné d'un tschausch chargé de complimenter le nouvel empereur. Le tschausch Mustapha alla porter à Venise la nouvelle de l'avénement de Mustapha Ier, et, quatre mois après, Mohammed-Tschausch dut aller annoncer à la république l'élévation d'Osman. Le sénat, de son côté, chargea l'ambassadeur Francesco Contareni d'offrir ses félicitations au nouveau souverain, et de renouveler la capitulation. Contareni obtint, en effet, la confirmation des anciennes libertés du commerce vénitien. De riches présents en étoffes de soie et de velours gagnèrent la bienveillance du mufti Esaad-Efendi, et, par dévouement à la république, Esaad, d'accord avec le kislar-aga, fit rejeter une trêve avec l'Espagne, à laquelle le grand vesir était tout disposé, et dont Cesare Gallo ainsi que Gratiani étaient les ardents promoteurs (2). Après le départ de Contareni, le baile résident, Moro Nani, obtint le renouvellement de la convention accordée par le dernier sultan, avec l'insertion de l'article relatif aux Uscoques. La France s'étant montrée blessée de l'insulte faite à son représentant, par l'arrestation des interprètes de l'ambassade, le tschausch envoyé dans ce pays pour y porter la nouvelle de l'avénement d'Osman Ier fut chargé d'une lettre d'excuse du sultan. Il assista aux fêtes de mariage de Christine, sœur du roi de France, avec Victor-Amédée de Savoie, puis alla remettre en Angleterre, dans le palais de White-Hall, la notification de l'élévation du nouveau sultan (3).

Les Polonais ayant fortifié Rasova, quinze mille Tatares firent irruption en Pologne. Sur les plaintes de l'ambassadeur polonais, le grand vesir Chalil écrivit au chan des Tatares, Dschanibek, pour qu'il respectât la frontière polonaise. L'année suivante, un ambassadeur de Pologne vint à Constantinople pour donner des explications à la Porte sur la fuite de Korecky et les irruptions des Cosaques; mais il ne parvint point à calmer les esprits irrités. Gratiani offrit sa médiation; Iskender-Pascha n'en reçut pas moins l'ordre de marcher contre les Cosaques. La paix fut rétablie par l'entremise du représentant de Sigismond III, Stanislas Zorawinsky, châtelain de Betzk, et de Jacques Sobiesky, père du roi Jean III.

Les Ottomans attachaient une plus grande importance à l'arrivée des ambassades des puissances musulmanes venues à Constantinople pour offrir des félicitations sur l'avénement du nouveau sultan, ou pour demander la confirmation de la paix. Ainsi le scheich Abdulasis arriva comme représentant du sultan de Fes et de Maroc, avec des présents en armes et en étoffes, et chargé de prier la Porte d'aviser aux moyens de mettre un terme aux maux causés par les infidèles et les Arabes sur la mer Rouge. L'ambassadeur de Perse offrit de riches présents, cent charges de soie, quatre éléphants, un rhinocéros, une tente, deux peaux de léopard, trente-sept peaux de lynx, six renards noirs, trente-deux costumes d'étoffes d'or, vingt-quatre en velours, neuf en damas, etc. La paix avait bien été conclue par Chalil-Pascha, en vertu de son pouvoir illimité comme grand vesir; mais la ratification au nom du sultan n'eut lieu qu'à la suite d'une correspondance entre le nouveau grand vesir Mohammed-Pascha, le ministre persan Kasi-Chan, et le commandant d'Eriwan Emir-Guné. Achiska, que les Persans avaient réclamée, resta au pouvoir de la Porte; mais de leur côté les Turcs détachèrent en échange Derné et Dertink du gouvernement de Bagdad. La Perse ne devait pas empêcher les commandants de Huweisé et de Mehan de se rattacher à la Porte, et s'abstenir de troubler le schemshal de Daghistan. Les prisonniers de part et d'autre devaient être rendus, et les Persans s'interdiraient toute injure contre les trois premiers chalifes et la chaste Aische [29 septembre 1619]. Bientôt après fut

(1) Rapport de Mollard.
(2) Summ. del. rel., Ven.
(3) La lettre est dans Grimstone.

déposé le grand vesir Mohammed-Pascha, et le sultan investit de la première dignité de l'empire Ali-Pascha, surnommé tantôt Guseldsché (le beau), et tantôt Tschelebi (l'élégant). Chalil-Pascha, qui venait de mettre fin à la guerre, fut déposé, parce que le sultan Osman ne lui pardonnait pas d'avoir élevé pour trois mois Mustapha sur le trône. Osman conservait le même ressentiment contre le mufti Esaad, qui pourtant ne perdit point sa place; mais on prit une mesure dont il fut douloureusement affecté; la présentation aux dignités d'ulemas fut attribuée au chodscha Omer-Efendi, et le pouvoir du mufti dut se borner à donner des fetwas. Chalil, qui craignait pour sa tête, à peine arrivé à Skutari, s'était enfui dans la tente du grand scheich Mahmud, dont l'autorité personsonnelle, alors véritable puissance dans l'État, sauva la vie à plusieurs grands. Grâce à son intercession, non-seulement Chalil fut épargné, mais le sultan lui conféra la dignité de grand vesir en le nommant kapudan-pascha. Dans cette même année, quinze novateurs qui prêchaient et pratiquaient la communauté des femmes, sur un fetwa de Tscheschmi-Mohammed-Efendi, furent mis à mort, comme libres penseurs, au milieu des plus atroces tourments. On frappa aussi pour la première fois des pièces de monnaie de dix aspres.

Le nouveau grand vesir, Ali le Beau, était fils du beglerbeg de Tunis, Ahmed de Cos, qui avait été défait par le rebelle Jahja, au temps de l'insurrection. D'abord sandschakbeg de Damiate, puis beglerbeg d'Iemen et de Tunis, ensuite vesir du divan, avec la possession des sandschaks de Morée et de Chypre, Ali était parvenu pour la seconde fois au poste de kapudan-pascha, lorsqu'il entra dans le port de Constantinople, traînant six bâtiments capturés et deux cents prisonniers, dont chacun, revêtu d'un riche costume, portait un sac d'argent sur les épaules. Le sultan lui envoya de magnifiques habits d'honneur et une chaîne d'or. Le grand vesir Mohammed, jaloux de ces faveurs, excita les ambassadeurs européens à porter des plaintes contre Ali, et à insinuer que les offrandes présentées par le kapudan-pascha n'étaient pas la dixième partie de son butin. Ali, averti de cette manœuvre, ferma d'abord la bouche au grand vesir avec cinq bourses; puis, à force de présents et de proposition flatteuses, il se rendit le sultan si favorable, qu'il en obtint la dignité de grand vesir, en faisant reléguer son prédécesseur dans le gouvernement d'Alep. Il frappa même aussitôt Chalil d'une taxe de 30,000 ducats. Le grand chambellan alla cinq fois dans un jour presser le haut dignitaire disgracié de satisfaire à la demande qui lui était adressée, et ne lui laissa de repos qu'après avoir arraché la somme entière; enfin Mohammed, humilié, ruiné, sans appui, se retira dans la ville d'Alep, où il fut enseveli dans le tombeau construit pour lui, près du couvent du scheich Ebubekr. Le crédit et la puissance d'Ali sur le sultan grandirent de plus en plus, et il abattit ou écarta tous les personnages qui jusqu'alors avaient exercé de l'influence sur son maître. Les biens du defterdar Baki-Pascha furent confisqués, lui-même fut jeté dans les Sept-Tours, et banni ensuite dans les îles. Le tout-puissant kislar-aga, qui avait dominé le sultan Ahmed, renversé le sultan Mustapha, et placé Osman sur le trône, dépouillé de sa fortune, fut relégué en Égypte; le chodscha Omer, qui s'était saisi du pouvoir du mufti, reçut ordre de se rendre à la Mecque, et il était sur le point de s'embarquer pour Skutari, lorsqu'Ali mourut; aussitôt le chodscha retourna dans le sérail.

Dans la première année du règne d'Osman, mourut enfin la fameuse sultane Baffa, qui, après avoir gouverné l'empire, du fond du harem, pendant vingt-huit ans, sous son époux Murad III, et sous son fils Mohammed III, était restée sans influence depuis l'avénement de son petit-fils Ahmed, réduite dans le vieux sérail au souvenir de sa grandeur passée. Elle fut suivie de près dans la tombe par le vesir Ahmed-Etmekdschisade, jadis si influent, et qui, trompé dans son espoir de saisir la première dignité de l'empire, finit par succomber au chagrin d'avoir été éloigné par Chalil du poste de kaimakam. Un peu avant sa mort, il affecta 10 millions d'aspres aux réparations de la place d'Ocsakow, et à la construction d'un château sur la pointe de Kilburun, en face de cette ville. Il institua le mufti d'alors pour inspecteur de ses fondations pieuses, de ses medrêses à Constantinople, de son chan d'Andrinople et d'Eregli, et d'autres édifices. A sa mort on trouva chez lui 100 millions d'aspres qui retournèrent au fisc. Quoiqu'il

n'atteignit jamais le but suprême de son ambition, la dignité de grand vesir, il sut néanmoins se diriger habilement, évitant les écueils que lui préparèrent tant de ministres puissants et sanguinaires; enrichi dans l'administration des finances, il se mettait à l'abri de l'inimitié des grands vesirs, qui ne pouvaient se passer de ses services, ou achetait la protection du sultan moyennant d'énormes sommes. Au moment où la vie s'éteignit en lui, le cardinal Clésel, ce ministre tout-puissant en Autriche, était enlevé sur l'ordre de l'archiduc Ferdinand, et transporté dans le Tyrol. Au mois de juillet de cette année, le gouverneur d'Ofen Karakasch-Mohammed-Pascha annonça que dans le district de Lamur, un épais nuage, éclairé tout à coup en plein midi par des éclairs en forme de croix, avait lancé, avec un bruit effroyable, des masses de pierres noires qui s'étaient enfoncées d'une aune et demie en terre, et dont quelques-unes pesaient jusqu'à trois quintaux. Les esprits furent plus fortement frappés encore par l'aspect d'une comète qui apparut au ciel le jour anniversaire de la mort d'Ahmed; elle jetait une lueur d'un rouge de sang, et avait la forme d'un sabre recourbé, dont la pointe, tournée à l'ouest, semblait menacer la capitale. Alors on appliqua ce présage à la nouvelle guerre avec la Perse; mais deux ans plus tard, on crut qu'elle avait annoncé les hostilités éclatées en Moldavie avec les Polonais, et les révolutions qui les suivirent; enfin, on la rapprocha d'une prophétie populaire d'après laquelle un sultan devait soumettre Rome, pour aller ensuite, au bout de douze années, tomber sous le glaive des chrétiens (1).

La cause déterminante de la guerre de Pologne fut la trahison de Gratiani, woiwode de Moldavie. Plusieurs fois Gratiani avait intercepté et communiqué aux Polonais des lettres de Bethlen Gabor, adressées à Constantinople, et remplies de plaintes sur les Cosaques et les Polonais. Bethlen jura de se venger par la mort de Gratiani. Il obtint la déportation du traître et son remplacement par le prince Alexandre, woiwode de Valachie. Iskender-Pascha, gouverneur d'Ocsakow, ancien protecteur de Gratiani, reçut ordre de prendre le gouvernement de Silistra, le poste de serdar en Moldavie, et de marcher contre lui et ses auxiliaires les Polonais. Le beglerbeg de Rumili, Jusuf-Pascha, le sandschakbeg de Nicopolis, Mohammed Terjaki, le sandschakbeg de Widdin, le vieux Chisr-Pascha, de la race de Michal-Oghli, et le chan tatare Dschanibek, avec la tribu des Noghais, durent aussi entrer en campagne. Le chan était accompagné de son frère le kalgha Dewlet-Girai-Sultan, du fils de la fille de Mohammed-Girai Nebrit-Girai, prince de la tribu des Manszu-Oghlis, et chef des Noghais, et de Kantemir avec les Manszu-Oghlis. A la tête de toutes ces forces, Iskender-Pascha passa le Pruth et se transporta sur les rives du Dniester, dans le voisinage de Jassy, où était planté le camp polonais. Chisr-Pascha-Michal-Oghli menait les akindschis de l'avant-garde. Iskender-Pascha rangea ses troupes en bataille. A l'aile droite était Jusuf, beglerbeg de Rumili, ayant devant lui Dewlet-Girai sultan, avec les Tatares; à l'aile gauche, le sandschak-beg de Nicopolis, et Kantemir-Mirsa avec les Noghais; Iskender-Pascha se tenait au centre avec les troupes pesamment armées; Michal-Oghli, qui s'était trop avancé, tomba dans le plus grand danger; Mohammed-Knoblauch, sans attendre l'ordre du serdar, prit sa hache à la main, et conduisit cinq cents vaillants guerriers à la délivrance de Michal-Oghli. Lorsqu'il revint après avoir accompli cet exploit, le serdar le réprimanda de s'être avancé sans ordre; Mohammed répondit avec aigreur, et le serdar l'apaisa par des paroles flatteuses. Le lendemain [20 septembre 1620] on en vint au mains. Kœr-Husein-Pascha conduisait l'avant-garde; derrière lui venait Michal-Oghli. Iskender-Pascha pressa le prince Dewlet-Girai de ne point s'exposer au danger, lui le dernier rejeton de la race de Dschengis, et de se tenir à l'arrière-garde; Dewlet-Girai répondit que c'était au contraire au serasker, qui était l'âme de l'armée, de se placer à l'abri du danger. Pour mettre fin à cette dispute, il fallut que le prince menaçât de se retirer avec tous les Tatares, s'il ne lui était point permis d'aller à la charge. Les paschas Michal-Oghli, Husein et Knoblauch se précipitèrent au milieu des ennemis, où ils se firent envelopper; mais la valeur des Tatares et des Noghais les dégagea. Dix mille ennemis restèrent sur la place; le reste se retira dans le camp. Gratian

(1) Grimstone, p. 955; Baudier, p. 922.

s'était enfui; son kiaja Botschuk fut pris, et, devant la tente du serdar, les captifs polonais eurent la tête tranchée. Le général polonais envoya un parlementaire porter ces paroles au serdar : « Nous pensions n'avoir affaire qu'à nos anciens ennemis les Tatares, et nous ne savions pas que le serasker était en face de nous; nous sommes prêts à livrer comme otages le neveu du roi et d'autres grands, si l'on veut nous remettre en la même qualité Kantemir-Mirsa et Husein-Pascha, qui seraient ensuite échangés au delà du Dniester, de façon que chacun d'eux pût ensuite regagner en sûreté ses foyers. » En même temps l'on offrait au serdar 100,000 ducats et un tribut annuel au sultan. Iskender-Pascha réunit le conseil de guerre; Kantemir y parut tout armé, le kalpak déchiré, semblable à un *éléphant en fureur;* ayant entendu les offres de l'envoyé, il fixa ses yeux sanglants sur le vésir, et s'écria : « Es-tu devenu giaur par convoitise du bien des giaurs? pendant trente années mon sabre s'est plongé dans le sang de leurs pères et de leurs fils; faut-il que je me livre entre leurs mains pour qu'ils me mettent vivant à la broche et me rôtissent (1)? ce sont des mécréants avec lesquels il ne faut rien décider que par le tranchant du sabre. » Et il se retira furieux sous sa tente. Husein-Pascha refusant également de se livrer comme otage, l'envoyé fut retenu, et le ministre de Gratiani, Botschuk, fut empalé. Alors, les Polonais opérèrent leur retraite, poursuivis et harcelés par les Tatares. Il y eut ainsi dix-sept jours de combats, dans lesquels les Tatares firent de nombreux prisonniers, qu'ils attachaient, comme de coutume, avec les licous de leurs chevaux. Lorsqu'enfin les Polonais atteignirent le Dniester, une sorte d'insurrection s'éleva parmi eux, provoquée par ceux qui redoutaient le châtiment de leurs brigandages, ou bien, d'après les historiens ottomans, parce que le général voulait abandonner l'infanterie, et ne franchir le fleuve qu'avec la cavalerie. Profitant de ce désordre, les Tatares chargèrent; la défaite fut complète et la fuite générale; il y eut un butin immense. Kalinowski se noya dans le Pruth; la tête de Kalkiewsky fut promenée dans le camp turc, puis envoyée à Constantinople, où on la cloua au-dessus de la grande porte du sérail; Koniecpolsky, fait prisonnier, fut jeté dans la tour du Bosphore. Gratiani dans sa fuite avait été tué par un paysan, et sa tête portée à son successeur Alexandre. Toute l'armée polonaise était anéantie.

Cette année la fortune se montra favorable aussi sur mer aux Ottomans. Le kapudan-pascha Chalil, après avoir réparé sa flotte de quarante galères à Navarin, ayant capturé dans les eaux de Durazzo deux bâtiments chargés de grains, se servit de leur pilote pour se diriger sur Manfredonia, dont il surprit la ville, enleva le château au bout de trois jours, et revint chargé de butin. À l'assaut du château, il s'était couvert du manteau que lui avait donné le grand scheich Mohammed de Skutari, auquel il adressa un bulletin de son triomphe. Mais de leur côté les Maltais enlevèrent Tornesé, pendant qu'Iskender-Pascha marchait contre la Moldavie; Karakasch, gouverneur d'Ofen, d'accord avec Bethlen, prince de Transylvanie, qui s'arrogeait alors le titre de roi de Hongrie, s'était emparé de Waizen, prétendant ainsi exercer seulement des représailles des violations de la paix auxquelles s'étaient livrés les impériaux. L'empereur, rudement attaqué par Bethlen, ne put s'opposer à l'entreprise des Turcs, et son ambassadeur Cesare Gallo, qui avait remplacé le seigneur de Mollard, ne put obtenir aucune satisfaction à ce sujet. Il dût se regarder heureux de pouvoir arrêter les intrigues des rebelles hongrois, bohémiens et autrichiens près de la Porte. Le député des états hongrois était Étienne Korlath; dans sa suite se trouvait Pierre Fay, qui, dans un accès d'ivresse, tua un Turc. La populace, furieuse, demanda le sang du meurtrier, auquel fut accordée une heure pour se préparer à la mort. Le sursis expiré, Fay livra sa tête au bourreau avec la plus grande fermeté. Les délégués des états de Bohême étaient Jean de Cologne, et Samuel Gschin de Bezdiozy, qui avait aussi des instructions et des lettres de créance du comte palatin Frédéric. Parmi les représentants des états de la haute Autriche se trouvait le seigneur de Stahremberg et Simon d'Engel, avec ceux de la basse Autriche étaient un autre seigneur d'Engel, et un frère de l'agent impérial Starzer. Si ces ambassades d'États re-

(1) Naïma, p. 332; Dschanaame de Nadiri.

belles étaient vues avec dépit par le représentant de l'empereur, elles étaient agréables au sultan, qui leur donna audience dans son palais de Daud-Pascha. Cesare Gallo combattit de tout son pouvoir leurs efforts; et, comme il tomba malade, il fut suppléé par Starzer, qui ne déploya pas moins d'activité. Starzer appuya aussi la négociation secrète d'Homonai, qui par l'entremise de son secrétaire venu à Constantinople sous un déguisement turc, cherchait à obtenir la Transylvanie, que lui avait promise Iskender-Pascha. Starzer et le secrétaire reçurent en effet l'engagement par écrit, en vertu duquel Homonai, s'il se transportait en Transylvanie, serait installé en qualité de prince par Iskender, au moyen de la bannière, du sabre et du kaftan. Le secrétaire arriva trop tard: déjà Homonai était empoisonné. Le grand vesir, en présence de l'agent impérial, promit aux délégués des États rebelles de Bohême, de Hongrie et d'Autriche, la médiation du sultan pour les réconcilier avec leur souverain; et dans le cas où un accommodement serait impossible, des armes et des soldats.

L'âme de cette politique offrant appui à la rébellion était le grand vesir Ali-Pascha, dont la rudesse et la grossièreté insultante envers les représentants des puissances chrétiennes et leurs interprètes rappelaient le langage et la conduite du fameux grand vesir Sinan. Jusqu'alors des drogmans avaient bien été outragés, frappés, chassés du divan, pour le fidèle accomplissement des devoirs de leur charge; mais on n'en avait point vu encore un seul payer de sa vie la liberté de son langage, ainsi qu'il arriva maintenant au premier interprète vénitien, Borissi, beau-père de Gratiani, prince de Moldavie. Après la déposition de ce dernier, il fut étranglé, sur l'ordre du sultan [février 1620], parce que, dit l'instruction, il avait mal parlé de la loi et des juges; mais, en réalité, le seul motif de ce supplice, c'est qu'il s'était attiré l'animosité du grand vesir en réclamant trop vivement des indemnités entières pour une galère vénitienne capturée par les Turcs. Un mois après, se poursuivit la négociation avec les députés des États hongrois, bohêmiens et autrichiens. Le grand vesir demanda que la junte impériale parût devant ces députés, et, sur le refus de Startzer, il le menaça de le faire étrangler comme le drogman vénitien, ou bâtonner comme un âne (1). Ali le Beau se rendait odieux par ses extorsions envers les ambassadeurs et les vesirs, les chrétiens et les musulmans. Du fournisseur grec Scarlati, qui, depuis nombre d'années, cuisait la viande pour les janitschares, il exigea le compte de toutes les peaux des bêtes qu'il avait vendues, et lui fit ainsi déposer une somme énorme: il voulut contraindre le patriarche à verser 100,000 ducats, attendu, disait-il, que ce prélat avait nommé, depuis dix ans, trois cents métropolitains, qui, à raison de 1,000 ducats chacun, donnaient 300,000 ducats: le patriarche s'en tira néanmoins avec 30,000 écus. Un descendant de Kersek-Ahmed-Pascha ne put se racheter de prison qu'au prix de 100,000 ducats. Il perçut le double de cette somme sur la succession de Dschaafer-Pascha, gouverneur d'Égypte, et taxa son propre favori Mustapha-Pascha à 15,000 ducats. De la sorte, il remplissait le trésor de l'empire, et flattait en outre la passion dominante du sultan, l'avarice. Le defterdar Baki-Pascha fut déposé, et jeté dans les Sept-Tours, parce qu'il ne se montrait pas toujours prêt à soutenir toutes les grandes mesures du vesir; deux millions de sa fortune passèrent au fisc. Ali se ligua avec le chodscha du sultan et le mufti pour renverser Mustapha, ce kislar-aga tout-puissant depuis le règne d'Ahmed. Un prétexte déterminant à la ruine de Mustapha fut une querelle entre lui et le chodscha en présence du sultan. Le fils du chodscha, juge à Andrinople, avait, contre la volonté du kislar-aga, obtenu la déposition du bostandschibaschi de ce lieu. Les deux adversaires s'adressèrent des reproches devant le sultan: le kislar-aga se leva et sortit. Le chodscha saisit l'occasion pour s'élever contre la puissance et l'orgueil du kislar-aga, et faire sentir combien pouvait être redoutable pour le trône l'amitié de celui-ci avec la sultane belle-mère d'Osman, qui avait un fils en âge de régner. Ces paroles ne se perdirent point en vains sons: le kislar-aga fut déposé et banni en Égypte. Deux millions et demi de sa fortune grossirent le trésor du sultan; son kiaja,

(1) Rapport de Startzer.

retenu dans le palais du grand vesir, pressé de dénoncer les lieux où se trouvaient déposées d'autres sommes, s'échappa et s'enfuit à Skutari auprès du grand scheich Mahmud, et se déroba à toute poursuite ultérieure en se couvrant du vêtement de derwisch (1). Dilawer-Pascha, favori du kislar-aga, perdit le gouvernement du Diarbekr, qui fut donné au porte-armes du sultan. Le chodscha, qui avait aidé le grand visir à renverser le kislar-aga, rompit avec Ali, parce que celui-ci voulait maintenir l'aga des janitschares, dont le chodscha exigeait la déposition. Le chodscha perdit sa place, et son protégé, le chancelier d'État, partagea cette disgrâce. Le mufti fut suspendu de ses fonctions, qu'on lui laissa reprendre au bout de trois jours, lorsqu'il se fut humilié devant le grand vesir. Ali frappa ensuite de destitution les vesirs Nakkasch et Dschardschi, qui étaient opposés à la guerre contre Venise. Enfin le baile parvint à calmer le ressentiment du grand vesir contre la république au moyen de 10,000 ducats.

L'or, rien que l'or, tel était le mobile unique de cet exacteur, qui transportait dans le gouvernement de l'État les habitudes contractées lorsqu'il était corsaire, beglerbeg de Tunis et kapudan-pascha. Avec des présents on gagnait sa faveur et celle du sultan ; deux fois par mois, au moins, lui-même faisait de riches offrandes à son maître, et il se maintenait ainsi dans son poste. Les huit ou dix derniers grands vesirs n'avaient point fait entrer dans le trésor le tribut de Chypre : Ali tira de cette île 50,000 écus. Les présents donnés par les États de Hongrie, de Bohême, de haute et basse Autriche, avaient une valeur de 30,000 écus. Par ces moyens, les députés des rebelles obtinrent près de la Porte la considération accordée aux ambassadeurs ; et quand mourut l'envoyé de Transylvanie Balassi [12 janvier 1621], à son convoi se trouvèrent non-seulement les députés des États hongrois, bohémiens et autrichiens, mais encore les ambassadeurs d'Angleterre, de Hollande, et le baile de Venise. Vers la même époque, l'ambassadeur de Perse, Nedschef-Kulibeg, apporta le tribut stipulé dans le traité, et présenta en outre cent vingt fourrures de zibeline, douze peaux de renard noir, quarante de lynx, deux cents pièces de mousseline, soixante vêtements de soie changeante, etc. : de son côté, le sultan envoya des présents au schah. Toutes ces scènes de réceptions pompeuses, tout ce déploiement de magnificence, furent interrompus dans l'hiver de cette année par de tragiques événements. Mohammed, frère du sultan Osman, mais né d'une autre mère, prince plein d'espérances, doué de nobles qualités, fut mis à mort, sur l'ordre du souverain, choisi pour victime entre ses six frères, à cause des traits brillants qui le distinguaient, ou peut-être parce qu'il était appelé au trône par le vœu général, ou bien encore pour effrayer tous les désirs de changement par cet exemple. En conseillant ce meurtre, le nouveau kislar-aga s'efforça de gagner la faveur du sultan ; mais le mufti Esaad refusa le fetwa qu'on lui demandait pour justifier le fratricide. Dans l'espoir de mériter la première place de la loi, le grand juge Kemaleddin rendit le fetwa refusé par le consciencieux Esaad. Quand les bourreaux se jetèrent sur leur victime, le malheureux prince s'écria : « Osman, je prie Dieu qu'il brise ta vie et ton empire ; puisses-tu être immolé à ton tour comme tu fais aujourd'hui trancher le fil de mes jours ! » Quinze jours après, apparut un phénomène extraordinaire, dont l'histoire ne fait mention que deux fois dans l'espace de sept siècles : la glace couvrit la surface du Bosphore, de sorte que l'on pouvait aller à pied d'Europe en Asie. La navigation interceptée, les vivres s'élevèrent à un prix énorme ; la drachme de pain valait un aspre ; il fallait donner 15 aspres pour l'okka de viande. La disette était d'autant plus grave, que, tout récemment, les sipahis avaient insulté tumultueusement le divan, et que le grand vesir avait en vain compté sur les janitschares pour contenir les mutins ; il fallut, pour les apaiser, qu'il leur jetât de l'or et leur fît payer leur arriéré de solde. Au milieu de telles circonstances, Ali commença de craindre pour sa propre sûreté ; il alla visiter le puissant scheich Mahmud, auprès duquel plusieurs vesirs disgraciés avaient déjà trouvé un refuge, et à Skutari, il immola quarante moutons en holocauste. Il se réconcilia aussi avec le chodscha, pour le bannir ensuite à la Mecque

(1) Rel.; Ven., juglio 1620

aussitôt que l'abondance fut venue, et que le danger d'un soulèvement eut disparu. Déjà le chodscha avait gagné Skutari pour entreprendre son pèlerinage, quand Ali mourut de la pierre, n'emportant d'autres regrets que ceux du sultan [9 mars 1621]. Il eut pour successeur le quatrième et dernier vesir du divan, l'Albanais Husein d'Ochri, musulman fanatique, orgueilleux et barbare, sans expérience du monde, ayant pour unique principe qu'il n'y avait sur la terre qu'un souverain, le sultan; que tous les autres empereurs et rois ne régnaient que par sa grâce et son bon plaisir.

Osman, parvenu maintenant à l'âge de dix-huit ans, se dégagea de plus en plus des liens dont l'entouraient les vesirs, et commença d'opposer sa volonté à leurs conseils. Malgré son humeur belliqueuse et son adresse dans les exercices militaires, les soldats ne l'aimaient pas, à cause de son avarice. Il s'était aliéné les ulemas par diverses restrictions de leurs priviléges, et principalement par le retranchement de leur arpalik ou argent d'orge; les habitants de la capitale le haïssaient, parce qu'il faisait lui-même des rondes de nuit pour épier les paroles et les actions de ses sujets (1). L'idée dominante d'Osman était la guerre avec la Pologne : aussi l'ambassadeur polonais, qui venait apporter à Constantinople de nouvelles propositions de paix, ne fut pas admis dans la capitale; il lui fallut s'éloigner sans avoir rien fait. L'ambassadeur anglais, sir John Eyre, qui, au nom du roi Jacques, voulait prévenir la guerre, en rappelant que jadis une lettre d'Élisabeth avait accommodé les différends avec la Pologne, n'obtint aucun succès dans ses démarches; il lui fut déclaré que le sultan voulait châtier sur les Polonais les dégâts commis par les Cosaques. Au commencement de mai, les étendards du sultan furent déployés dans la plaine de Daud-Pascha, et, quinze jours après, on se mit en marche, quoique, d'après la croyance générale des moslims, le moment fût mal choisi, car il y avait éclipse de soleil, et c'était le dernier jour de la lune. Sur la route de Constantinople, comme le sultan passait un pont, quatre derwisches indiens s'élancèrent tout à coup pour lui demander l'aumône; ils s'étaient cachés sous le pont, afin de ne pas être repoussés par les gardes. Frappé de cette apparition, irrité de l'aspect hideux de ces saints mendiants qui avaient effrayé son cheval, Osman les fit tuer sur-le-champ. Le 31 mai, le sultan entra dans Andrinople. Là on s'arrêta dix jours pour se se livrer à des exercices militaires, au tir du fusil et du canon. Le onzième jour, les janitschares marchèrent sur Janboli. Le passage des balkans fut excessivement difficile, à cause des pluies; on perdit beaucoup de bêtes de somme. On apprit que les Cosaques étaient débarqués à Achioli (l'ancienne Anchialos), sur la mer Noire, et y avaient mis le feu; que les Polonais avaient formé trois camps. A Isakdschi, où l'on passa le Danube sur un pont dressé à cet effet, mourut le grand juge de Rumili, Kemal-Efendi, qui avait souillé sa gloire littéraire par l'odieux fetwa rendu pour autoriser le fratricide. Sa place fut donnée à l'eunuque abyssinien Molla-Ali, qui, en sa qualité de juge de Galata, avait été si souvent le fléau des envoyés chrétiens, mais homme incorruptible, charitable envers les pauvres, nègre violent et fanatique, entièrement étranger à la science des lois. Le médecin Musa, également ignorant en jurisprudence, fut nommé grand juge d'Anatoli, par l'influence du chodscha, en l'absence du mufti Esaad, alors retourné à Constantinople; à cette occasion, le savant mufti Tschelebisade-Asis-Efendi cite le proverbe arabe : *Ce n'est pas le premier vase d'urine répandu sur l'islam* (1).

On s'arrêta dix-huit jours à Isakdschi, jusqu'à ce que le pont fût achevé, et que l'on se fût procuré tout ce qui était nécessaire pour la marche. Pendant ce temps, arriva la nouvelle que le beglerberg d'Ocsakow avait enlevé dix-huit tschaiques cosaques; le kapudan-pascha Chalil amena deux cents Cosaques qu'il avait faits prisonniers sur la mer Noire. Ces captifs furent livrés à la fureur des troupes; quelques-uns furent jetés sous les pieds des éléphants, d'autres suspendus à des crochets, d'autres empalés. Le sultan traversait souvent le Danube sur de petites barques pour visiter la rive opposée, ou bien il s'exerçait à des évolutions, à lancer le

(1) Aprile 1621; Summ. del. rel.; Venet.

(1) Rausatul-Ebrar, fol. 369.

frait ; c'était un cavalier et un tireur accompli. Il revêtait une cotte de mailles, jadis portée par Suleiman, qu'il affectait de prendre pour modèle. Etant parvenu à lancer une flèche à quatre pas au delà du fleuve, il fit élever une colonne de pierre en souvenir de ce tour de force. Mais dans ses accès d'humeur sombre, il prenait pour but même ses pages, ce qui lui fit perdre toute affection et toute estime. A Isakdschi même il ordonna l'élévation d'un nouveau château, qui fut aussitôt commencé. Au delà du Danube, à Jenikoi, arrivèrent trois cents Cosaques, envoyés par le beglerbeg de Kaffa ; on leur coupa la tête à tous. A Tataran, dans la Moldavie, le beglerbeg de Diarbekr, Dilawer-Pascha, fit sa jonction avec l'armée, et fut pompeusement accueilli, ainsi que ses troupes [8 août]. Bethlen Gabor envoya des drapeaux et des têtes coupées dans la guerre contre l'empereur. La fête reçut un nouvel éclat par l'arrivée des begs d'Achiska et de Silistra, du prince de Moldavie, et du vesir du chan tatare, qui vint demander la permission de faire irruption sur les terres ennemies. Le woiwode de Valachie, n'ayant pas réparé suffisamment les routes, suspect d'ailleurs d'intelligences avec les Polonais, fut déposé, renfermé, et sa place donnée pour la seconde fois à l'ennemi déclaré des Polonais, Etienne Thomsa. Les janitschares, qui commençaient à se débander, furent passés en revue par le sultan, et chaque homme reçut une demi-piastre. Un corps de cinq mille fourrageurs ennemis fut battu par Tscherkes-Husein-Pascha et par le woiwode de Moldavie. A la fin d'août, le sultan se trouvait dans le voisinage de Chocim; le chancelier polonais, avec quatre mille Polonais et huit mille Allemands, était campé sur le Dniester ; le prince héréditaire était retranché avec soixante mille hommes à Kaminiek. Le chan tatare vint baiser la main du sultan, et reçut en présent des armes enrichies de pierreries. L'armée ottomane enveloppa le camp polonais, sur le Dniester. Dans le premier engagement, commencé dans un bois, le beglerbeg de Bosnie succomba ; le woiwode de Moldavie fut chargé de construire un pont sur le fleuve. La première attaque des retranchements réussit complétement [8 septembre]. Douze pièces de campagne, trente-deux enseignes, deux grandes bannières allemandes tombèrent entre les mains des vainqueurs ; plus de mille ennemis restèrent sur la place. Kantemir-Mirsa, le vaillant prince des Noghais, auquel le chan enviait la faveur du sultan, fut investi du gouvernement d'Oczakow, et reçut ordre de porter le ravage en Pologne. Il franchit le Dniester, et entraîna deux mille cinq cents esclaves. Le second assaut sur le camp fut repoussé par un feu bien nourri d'artillerie ; le troisième échoua complétement. Dans une quatrième attaque, qui fut la plus rude, le sultan lui-même se porta contre les Cosaques, qui lui étaient opposés. La perte des Ottomans fut énorme ; plusieurs milliers de leurs plus vaillants guerriers restèrent sur la place, parmi lesquels se trouva Karakasch-Mohammed-Pascha, beglerbeg d'Ofen, que le grand vesir avait poussé au feu, sans le soutenir ensuite. Pour le moment, le sultan se contenta de déposer le grand vesir, dont la dignité fut conférée au gouverneur de Diarbekr, Dilawer. Husein-Pascha conserva le rang de second vesir, et fut nommé général des troupes de l'autre côté du Dniester. Jusuf-Pascha reçut le gouvernement d'Ersérum ; Suleiman, celui de Diarbekr ; Baki-Pascha devint defterdar. Après que le pont eut été disposé sur le Dniester, Husein se transporta de l'autre côté pour y exercer son commandement. Le 23 septembre, les Polonais tentèrent de surprendre de nuit l'armée d'Husein ; Toghandschi-Ali-Pascha et le beg de Boli furent blessés dans cette action. Le lendemain fut livré le cinquième assaut général au camp de l'ennemi ; le beglerbeg de Rumili et le chan tatare firent des prodiges de valeur, mais ne furent point soutenus par les janitschares. Un sixième et dernier assaut général fut encore tenté ; on combattit tout le jour, et les pertes furent effroyables. Le lendemain, le sultan convoqua un conseil de guerre, et prodigua les flatteries aux guerriers, déjà fatigués de cette campagne : « Tous mes efforts, dit-il, tendent à la victoire et à la conquête ; s'il le faut, vous passerez ici l'hiver avec moi. » Il fit proclamer ensuite un repos de trente jours. Nureddin-Sultan, second vesir du chan tatare, alla faire des courses aux alentours, et la quantité d'esclaves étant énorme, ils tombèrent à vil prix dans le camp. La saison avancée et les pertes subies par les deux partis faisaient vivement désirer la paix ; elle fut né-

gociée, et enfin conclue par la médiation du woiwode de Valachie, Radul. Les choses furent remises sur le pied où elles avaient été établies jadis par Suleiman; les Polonais durent payer annuellement 40,000 florins aux Tatares. Des lettres de victoire furent adressées aux gouverneurs de l'empire, et l'on ordonna d'illuminer la capitale. D'après les historiens européens, les Turcs auraient perdu dans cette campagne quatre-vingt mille hommes et cent mille chevaux (1); selon les écrivains turcs, il aurait péri cent mille chiens ou mécréants (2). La première assertion, quoique exagérée, est cependant de beaucoup la plus vraisemblable. Si les annalistes des Ottomans dissimulent leurs pertes, ils n'observent pas la même réserve sur les causes des échecs de cette expédition; ils les montrent dans la rivalité entre le grand vesir Hasan et Karakasch, entre le chan tatare et Kantemir, et surtout dans la monstrueuse ignorance et l'orgueilleuse témérité du kislar-aga Suleiman. Dans le conseil de guerre, ce dernier demanda, en présence du sultan, à Debbagh-Mohammed-Pascha: « Le roi de Pologne est-il en état de s'avancer à notre rencontre? — Oui, répondit Mohammed. — Je pensais, reprit l'eunuque, que tu étais un homme de savoir et d'expérience; mais quel chien est-ce donc que ce roi de Pologne pour oser résister au padischah des Ottomans? » Le pascha soutint son opinion, en disant que les infidèles ne formaient qu'un seul peuple; que la Pologne, soutenue par l'Autriche, la Russie, les Cosaques et les Hongrois, les Français et le pape, pouvait réunir de l'argent et des troupes. Le kislar-aga se railla de Mohammed, et se contenta de cette grossièreté pour toute réponse: « A quoi peut nous servir le conseil d'un vieillard imbécille? » Le nouveau grand vesir opina pour la paix, en faisant observer que le tschausch expédié en Russie était revenu avec la nouvelle que la Russie et la Pologne étaient alliées (3). L'armée était indisposée par l'avarice du sultan, et il n'y avait plus de salut que dans la paix. Le dépit d'Osman fut adouci par la joyeuse nouvelle de la naissance d'un prince, mis au monde par la sultane favorite, Russe de basse origine, mais d'une rare beauté, qui, affranchie de l'esclavage, comme autrefois sa compatriote Roxelane, ne se rendit aux désirs du sultan qu'en obtenant la concession de tous les droits d'une libre et légitime épouse (1). Six semaines après ses couches, la sultane vint avec son premier né au-devant de son époux jusqu'à Andrinople, où, sur l'ordre du sultan, tous les vesirs lui rendirent des hommages solennels (2).

Au commencement de l'année 1622, si fameuse dans les fastes de l'empire ottoman par la première révolution sanglante du trône et le premier meurtre commis sur la personne d'un sultan, Osman, regagnant la capitale, mit pied à terre au palais du faubourg de Daud-Pascha, où le kapudan-pascha lui donna un pompeux festin. Le 25 janvier, un nouvel éclat fut donné à la fête de la naissance du prophète, par l'entrée d'Osman dans Constantinople, et par de brillantes illuminations. On tira du sérail des sujets pour les dignités de l'État, et il y eut des mutations dans les gouvernements. Alors arriva l'ambassadeur anglais, sir Thomas Roe, avec la mission de renouveler les capitulations, de ménager la paix avec la Pologne, car les articles signés dans le camp de Chocim n'avaient encore été nullement exécutés, et la guerre menaçait d'éclater encore; le représentant de la couronne d'Angleterre devait aussi demander la délivrance des prisonniers polonais, nommément de Korecky, la répression des pirateries des États barbaresques, l'acquittement de vieilles dettes envers des sujets anglais. Sir Thomas trouva l'autorité des ministres européens entièrement ruinée; c'était la conséquence des intrigues de Venise, des misères de la France, qui inspirèrent l'audace d'emprisonner le représentant de cette puissance, de l'inexpérience des affaires, et de l'incapacité des derniers résidents anglais (3), Paul Pindar et sir John Eyre. Le grand vesir Dilawer, que sir Thomas a peint comme un homme actif, sage et modéré, accorda dans sa réponse le renouvellement de la capitulation, et les garanties contre les pirateries des Barbaresques,

(1) Grimstone, dans Knolles, p. 964.
(2) Naima, p. 343.
(3) Oct. 1621.

(1) Rel.; Ven.
(2) Dec. 1621; Summ. del. rel.; Ven.
(3) Négociations de sir Thomas Roe, p. 25.

mais il ne voulut entendre parler ni de la paix avec la Pologne, ni de la délivrance des prisonniers polonais, dont il ne pouvait être question qu'après la conclusion définitive du traité, ni des réclamations des sujets anglais, déjà produites sous trois grands vesirs ses prédécesseurs. Le sultan répondit dans le même sens à la lettre du roi Jacques (1).

Depuis le retour à Constantinople, l'humeur sombre et les stupides caprices d'Osman se manifestaient par des symptômes de plus en plus irritants pour le peuple, et des dispositions périlleuses pour l'État. Accompagné d'un pascha ou de plusieurs, il parcourait souvent de nuit les rues de la ville et les tavernes, remplissant ainsi les fonctions de la police de sûreté. Le vin et le tabac étaient sévèrement défendus, et le peuple mécontent attribuait la cherté des vivres à la convoitise du sultan. Les plaisirs du harem acquéraient chaque jour plus d'empire sur le souverain : la sultane Chaszeki, cette Russe, devenue son épouse, mère du prince héréditaire, jouissait d'une infinité d'avantages et de grands honneurs attachés à son rang. Osman lui donna un spectacle dans lequel on représenta plusieurs scènes de la guerre de Pologne, des prises de batteries, des explosions de mines : une malheureuse décharge de mousqueterie causa la mort du jeune prince. Pour réparer cette perte, Osman se choisit maintenant à la fois trois épouses, prises, non point parmi ses esclaves, selon la coutume de la cour ottomane, mais parmi les filles libres de ses sujets, ce qui était une innovation contraire à tous les canons, attendu que de l'union du sultan avec des familles puissantes pouvaient naître des prétentions au trône. Aussi les lois ottomanes excluent, non pas les chrétiennes, mais les princesses étrangères et même les filles libres du pays. La femme du sultan doit être une esclave arrachée, dès l'enfance, à ses relations de parenté, sans appui, sans lien. La considération lui arrive seulement lorsqu'elle a donné le jour à un prince, et les honneurs s'accroissent quand elle est mère du sultan. Le souverain, né d'une esclave, est dégagé d'une infinité d'entraves de famille dans les actes de son gouvernement, et en même temps les esclaves ses sujets qui n'ont point été achetés à prix d'argent, qui sont sortis d'une mère libre, ont ainsi une sorte d'avantage sur leur maître. Au mépris de ces maximes fondamentales du droit matrimonial des sultans ottomans, Osman voulut maintenant avoir quatre femmes légitimes, ce qui n'était permis qu'à ses sujets; il épousa la fille de Pertew-Pascha, et se fiança à la fille du mufti. Dans la dernière campagne de Pologne, il s'était aliéné déjà les janitschares et les sipahis par son avarice et par de dures paroles. En passant en revue les premiers, pour toute gratification, il avait fait donner une demi-piastre à chaque homme; et il avait injurié grossièrement les seconds à la suite de l'assaut livré au camp polonais, où périt le beglerbeg d'Ofen, Karakasch-Mohammed. De plus, il avait réduit à un ducat la prime donnée jusque-là pour chaque tête d'ennemi présentée; les soldats murmurèrent, en disant : « Qu'est-ce qu'un ducat pour une tête d'ennemi, quand pour l'avoir il faut risquer la sienne? » Au retour de sa triste campagne, il avait laissé voir trop clairement son mécontentement contre l'armée. Les ressentiments s'accrurent même par les actes du bostandschibaschi, qui fit jeter à la mer les janitchares surpris à boire dans les rondes de nuit, et attacher aux galères les habitants trouvés en état d'ivresse. Enfin l'irritation générale monta au plus haut degré quand le sultan fit connaître son intention de se rendre en personne, au printemps prochain, en Syrie, pour réduire sous le joug de l'obéissanee le prince de Damas, l'émir Fachreddin, en état de rébellion depuis nombre d'années. Les vesirs, le mufti et les ulemas représentèrent qu'il vaudrait mieux envoyer contre le rebelle une armée de terre, tandis que le kapudan-pascha opérerait aussi contre lui par mer; car, si le sultan marchait en personne avec toutes ses forces contre l'émir, celui-ci, poussé aux dernières extrémités, pourrait se jeter dans les bras des chrétiens; pour toute réponse Osman manda le grand vesir, le kapudan-pascha et le defterdar, commanda l'équipement de cent galères, et fournit pour cela 80,000 ducats. En même temps des ordres furent adressés aux beglerbegs de Tunis et d'Alger; car leur con-

(1) Négociations, p. 25.

cours était d'autant plus nécessaire pour fortifier la flotte, que le prince Philibert armait à Messine soixante galères et six galions, soit pour aller appuyer l'émir des Druses, soit pour se venger de sa dernière entreprise sur Manfredonia. La flotte devait être prête à prendre la mer vers le milieu du mois d'avril. Bientôt après l'on connut la destination de ces armements; il s'agissait du pèlerinage du sultan à la Mecque. A cette fin, un baltadschi du sérail fut envoyé en Syrie, en Égypte, avec des ordres pour y réunir les vivres nécessaires; le scherif de la Mecque fut chargé de retenir tous les navires qu'il pourrait se procurer, et de les envoyer au gouverneur d'Égypte pour le transport des approvisionnements à Dschidda. Le sultan devait être accompagné seulement de cinq cents ssamszundschis et de mille sipahis; le reste des troupes régulières resterait à Constantinople. Avec le grand vesir, le defterdar et le nischandschi-pascha devaient marcher les seigneurs de l'étrier impérial, les gediklus, quarante muteferrikas, trente écrivains du divan; Constantinople, Andrinople et Brusa devaient rester confiés aux soins d'Hussein-Pascha, kaimakam, du vesir Gurdschi et de Redscheb-Pascha.

Le grand vesir et le mufti tentèrent tous les moyens pour détourner le sultan de son funeste projet; mais leurs sages conseils furent rejetés grâce à l'influence du kislar-aga et du chodscha. Ceux-ci avaient insinué à Osman que les mercenaires égyptiens étaient de bien meilleures troupes, et méritaient bien plus de confiance que les janitschares, et qu'il fallait remplacer le noyau corrompu des janitschares et des sipahis par des soldats tirés d'Égypte et de Syrie. Le kislar-aga était peut-être encore poussé par l'intérêt personnel, parce que ce voyage le rapprocherait de l'Abyssinie, sa patrie, et le chodscha espérait se venger du scherif de la Mecque, qui avait refusé, au mépris d'un ferman de la Porte, d'installer Karakasch-Efendi en qualité de juge dans la cité sainte. Ainsi le départ d'Osman resta décidé malgré toutes les représentations du grand vesir, qui aurait voulu que l'on attendît l'ambassadeur de Pologne Zbarawsky pour conclure définitivement la paix; en dépit des efforts du mufti pour inspirer au sultan le désir d'élever une mosquée, œuvre bien plus méritoire, disait-il, que le pèlerinage de la Mecque. Il avait enfin consenti à lui donner sa fille en mariage avec une dot de six cent mille ducats, dans l'espérance que la jeune épouse agirait sur la résolution du sultan; mais Osman resta inébranlable, et les vents du midi, qui soufflent ordinairement à Constantinople dans les mois de février et de mars, irritèrent encore plus son humeur noire. Osman n'était pas sanguinaire et vindicatif par nature, mais par réflexion et raisonnement. Un jour qu'il assistait déguisé à l'exercice du dschirid dans l'hippodrome, il fut atteint d'un coup lancé par mégarde. L'auteur de cette maladresse ayant été maltraité par ses eunuques, Osman le fit relâcher à l'instant et lui donna cinquante ducats. Dans le vieux sérail, où il célébrait ses noces avec la fille du mufti, il était préoccupé de la pensée d'étrangler sa belle-mère, la sultane favorite de son père, distinguée par son esprit et sa beauté, afin d'être délivré pendant son absence des craintes que lui inspireraient les efforts de cette femme pour placer son fils sur le trône. Il eut l'idée de marier deux cents odalisques du sérail, et donna, en effet, deux de ses sœurs, l'une déjà veuve à l'âge de sept ans, du grand vesir Naszuh-Pascha, au gouverneur de Wan, Hafis-Pascha, l'autre à Beiram-Aga, turnaktschisbaschi des janitschares du Kaire. Un songe, quoique diversement interprété, vint confirmer de nouveau Osman dans la résolution d'un pèlerinage à la Mecque. Il rêva qu'il était assis sur le trône et lisait dans le Koran, lorsque se présenta le prophète qui, lui prenant le livre, et retirant sa cotte de mailles, lui donna un soufflet. Tourmenté par ce songe, le sultan en demanda l'explication au chodscha. Celui-ci répondit que c'était un reproche du prophète irrité des retards dans les apprêts du voyage. Peu satisfait de cette interprétation, Osman consulta le grand scheich Mahmud de Skutari, qui lui dit qu'il devait faire pénitence. En conséquence, il visita les lieux où reposaient les cendres de ses ancêtres. Il voulut immoler des bœufs et des moutons sur le tombeau d'Ejub, le porte-étendard du prophète. Comme on ne s'était point prémuni d'avance, on manqua de bœufs. Les bostandschis saisirent les voitures aux portes de la ville et à la douane, dételèrent les bœufs, payant à peine le quart

de leur valeur aux propriétaires. Ceux-ci prononcèrent mille malédictions contre les bostandschis. Deux jours après, le sultan se rendit à la mosquée pour assister à la prière du vendredi; afin de paraître plus gros qu'il n'était, il se revêtit d'un habit tout rembourré de laine. Enfin, le 17 mai, l'ordre fut donné de transporter la tente impériale à Skutari. Alors le mufti adressa au sultan un fetwa où il était dit que le pèlerinage de la Mecque n'était pas nécessaire pour les souverains; que leur premier devoir était la justice, surtout lorsque des troubles étaient à craindre. Il paraît que le sultan mit ce fetwa en pièces. Le grand scheich de Skutari, Mahmud, donna des conseils dans le même sens que le mufti à Osman, et l'astronome de la cour, Mohammed Tschelebi, connu par divers écrits astrologiques, prophétisa que tant de frais seraient inutiles, parce que les deux planètes dont l'influence est funeste, Mars et Saturne, se trouvaient cette année dans une conjonction défavorable sous le signe du Cancer, et que, dans les signes qui avaient présidé à la naissance du sultan, une éclipse de soleil ayant été signalée, le ciel l'avait voué au malheur. Il ajouta qu'il y avait bien quelques pronostics plus favorables, mais qu'ils s'appliquaient à une époque plus reculée de deux mois; que le mois présent, d'après un proverbe arabe, était le moment des événements remarquables.

La veille du jour où la tente du sultan devait être transportée à Skutari, les janitschares et les sipahis, agités par tous ces mouvements et par toutes sortes de rumeurs d'après lesquelles ce voyage d'Asie aurait eu pour but leur destruction, se rassemblèrent dans les nouvelles casernes, et marchèrent sur le marché à la viande, dans le quartier de Karaman [18 mai 1622]. Le tschauschbaschi Tschalidschisade était venu les trouver, sur l'ordre du grand vesir: ils le forcèrent à coups de pierres à se retirer. Ils délibérèrent sur les circonstances qui menaçaient leur existence, et députèrent auprès du mufti Esaad, pour lui demander un fetwa contre les provocateurs de ces innovations. «Est-il permis et légitime, firent-ils demander au mufti, de mettre à mort ceux qui entraînent le padischah à des changements?» Le mufti répondit affirmativement. L'aga des janitschares et les colonels des régiments se rendirent sur le marché à la viande pour persuader aux mutins de se disperser; mais ils furent assaillis de pierres. Ce jour-là même, la flotte avait quitté Beschiktasch et avait jeté l'ancre devant les Sept-Tours. Au bruit du soulèvement dans la ville, les janitschares qui étaient embarqués quittèrent aussitôt les bâtiments, et, trouvant les portes de la ville fermées du côté de la terre, ils pénétrèrent par le port et se réunirent aux insurgés du marché à la viande. Il fut résolu que l'on ferait d'abord connaître l'objet des demandes au chodscha et au grand vesir, afin que ceux-ci le présentassent au sultan. Les portes du sérail du chodscha étaient fermées, et de sa fenêtre il voyait l'attroupement si menaçant. Les mutins frappaient à la porte, en criant: «Que l'efendi descende, et aille porter au padischah la parole de la troupe.» Le chodscha s'échappa sous un déguisement; la porte fut enfoncée, la maison pillée. Devant le sérail du grand vesir les rebelles furent reçus à coups de flèches; quelques-uns périrent, d'autres furent blessés. Comme ils étaient désarmés, ils voulurent tomber sur les boutiques d'armuriers au marché; les marchands les supplièrent d'épargner leurs biens. Le soir étant venu, ils renoncèrent à leur projet, se promirent de se réunir en armes le lendemain, et se séparèrent. Aussitôt qu'il apprit le soulèvement des troupes et le pillage du sérail du chodscha, le sultan convoqua les ulemas, et les interrogea sur la cause de ces désordres et sur les moyens d'y remédier. Il fut répondu que les janitschares et les sipahis étaient mécontents du voyage d'Asie, et demandaient le bannissement du chodscha ainsi que du kislar-aga. «Eh bien, répliqua le sultan, allez leur dire que je renonce au pèlerinage, mais que je ne veux point déposer le chodscha ni le kislar-aga.» Les ulemas remirent au lendemain à s'acquitter de cette mission. Dans la nuit le bruit se répandit dans les casernes que le sultan avait rassemblé tous les bostandschis au sérail, et leur avait distribué des armes prises dans l'arsenal; parmi les bostandschis l'on disait que les janitschares avaient débarqué les canons de la flotte, et qu'ils se préparaient à marcher sur le sérail pour y donner l'assaut par les jardins. La nuit se passa ainsi (1).

(1) Naima, p. 347; Feslike, fol. 232; Tughi, fol. 6;

Le lendemain matin, les janitschares et les sipahis, rassemblés devant la mosquée du sultan Mohammed II, envoyèrent aux ulemas l'invitation de venir conférer avec eux [19 mai]. Il fut répondu qu'on irait dans l'hippodrome. Aussitôt les mutins firent leur prière du matin, et poussant trois fois le cri allah! se précipitèrent vers l'hippodrome. Là se rendirent le mufti Esaadellah-Efendi, le chef des scherifs Ghubari, le scheich prédicateur d'Aja-Sofia, Omer-Efendi, le scheich prédicateur de la nouvelle mosquée du sultan Ahmed, Siwasi-Efendi, le scheich prédicateur de la mosquée de Mohammed le Chirurgien, Ibrahim-Efendi, fils du mufti Sekeria, Mohammed-Bostansade-Efendi, fils du mufti du même nom, l'écrivain Asmisade-Haleti-Efendi, Kasisade-Feisi-Efendi, et le kiaja Mustapha-Efendi. De ces douze dignitaires de la loi, on sollicita un fetwa pour légitimer le supplice des six hommes d'État placés à la direction des affaires : du chodscha Omer, du kislar-aga Suleiman, du segbanbaschi Naszuh-Aga, du kaimakam Ahmed-Pascha, du defterdar Baki-Pascha, et du grand vesir Dilawer-Pascha. Deux secrétaires, Feridun et Chalil, écrivirent la requête par lequelle ces six têtes étaient demandées aux sultan; le chodscha et le kislar-aga, comme les provocateur du voyage d'Asie, étaient les objets de l'exécration générale. « Mais, demandèrent les ulemas, que reprochez-vous aux autres? — Des flèches avaient été lancées du palais du grand vesir; le defterdar n'acquittait la solde qu'en mauvaise monnaie; le kaimakam retenait le payement des pensions de retraite; Naszuh-Aga, qui avait été, à l'issue de la guerre, lieutenant général des janitschares, partageait la culpabilité du kaimakam. » Les ulemas se rendirent avec la requête auprès du sultan : « Je ne livre pas ces têtes, » répondit Osman. Les ulemas le pressèrent en lui représentant que de deux maux il fallait choisir le moindre. « Ne vous inquiétez pas ainsi, reprit le sultan, il n'y a là qu'un ramas de canaille sans chefs, qui se dispersera au premier moment. » Les ulemas insistèrent en disant que les troupes, une fois rassemblées, ont coutume de prendre ce qu'elles veulent; que toujours les illustres ancêtres du padischah, poussés à de telles extrémités, avaient cédé aux désirs des mutins (1). Alors le sultan furieux s'écria : « Vous parlez comme si vous étiez les instigateurs de la révolte; je vais commencer par frapper sur vous avant de châtier les rebelles. » Les ulemas se turent. Alors l'ancien grand vesir Husein-Pascha se jetant au pied du trône : « Mon padischah, s'ils demandent aussi ma tête, livrez-la, pourvu que vous soyez sauvé! » Les ulemas renouvelèrent leurs prières sans plus de succès; ils firent mine de se retirer, mais reçurent l'ordre de rester dans le sérail. Cependant l'absence prolongée des ulemas fit conjecturer aux mutins, réunis dans l'hippodrome, que leur demande n'avait pas été accueillie. Comme ils étaient incertains si les bostandschis ne défendraient pas en armes les portes du sérail, l'un d'eux monta sur les minarets d'Aja-Sofia pour voir ce qui se passait dans le palais. On ne découvrait ni ulemas ni bostandschis. A cette annonce, la multitude, en partie armée, se précipita sur la porte impériale, et pénétra sans éprouver la moindre difficulté dans la première cour du sérail. Avertis par les gardes de la porte de se défier des bostandschis, les insurgés placèrent quelques centaines de fusiliers sur les créneaux. Les recrues des janitschares, qui étaient venus sans armes, prirent dans les magasins de bois des pieux et des bâtons; la foule s'agita pendant deux heures dans la première cour, demandant à grands cris les têtes du chodscha, du kislar-aga et du grand vesir. N'obtenant pas de réponse, les mutins pénétrèrent dans la seconde cour et investirent le divan impérial, en répétant les mêmes cris : cela dura environ deux heures. Les ulemas étaient assis sur les bancs de pierre devant la troisième porte du sérail, appelée porte de la Félicité, conduisant dans la cour intérieur; alors le président des scherifs aurait dit aux insurgés : « Notre parole est sans valeur, allez et parlez vous-mêmes. » Quelques eunuques blancs qui gardaient la porte de la Félicité s'enfuirent dans l'intérieur aux approches de la foule qui se précipita sur leur traces.

Dans la cour intérieure une voix cria : « Nous

Hasanbegsade, fol. 147; Histoire d'Abdurrahman, le Nischandschi, fol. 50; Rausatul-Ebrar, fol. 373; Hist. de Tabibegsade, fol. 206.

(1) Naima, p. 348.

voulons le sultan Mustapha, » et aussitôt ces paroles furent répétées par toutes les bouches. Les mutins se roulèrent dans ces appartements qui leur étaient entièrement inconnus, où nul d'entre eux n'avait jamais mis le pied; ils pénétrèrent dans la grande chambre, la petite chambre, la chambre intérieure des quarante pages, en criant toujours : « Nous voulons le sultan Mustapha. » Un des ulemas présents leur indiqua le harem; ils coururent à l'instant à l'endroit de l'édifice indiqué, et comme ils ne voyaient pas de porte à l'extérieur, ils amoncelèrent du bois et toutes sortes d'objets à l'aide desquels ils grimpèrent sur la coupole, criant toujours : « Nous voulons le sultan Mustapha ! » Alors une faible voix fit entendre ces paroles : « Le sultan Mustapha est ici ! » Le toit fut enfoncé, deux nègres, qui tirèrent sur les assaillants, furent tués par les janitschares. On coupa les cordons des rideaux de la salle du divan, et avec ce secours un des rebelles se laissa glisser en bas; là il trouva le sultan Mustapha assis sur un vieux matelas, ayant devant lui deux esclaves : « Mon padischah, lui dit-il, l'armée vous attend au dehors. » Pour toute réponse Mustapha dit : « J'ai soif. » C'était le troisième jour qu'on le laissait sans boisson et sans nourriture. On lui fit passer de l'eau dans un seau de cuir, et quelques janitschares coururent au vieux sérail pour porter l'heureuse nouvelle à la mère de Mustapha. On remonta ensuite le prince au haut de la coupole, et, après l'avoir transporté dans la cour, on le plaça sur le cheval du mufti; mais comme sa faiblesse ne lui permettait pas de se tenir en selle, on le déposa dans la salle du trône. Il tremblait devant les épées nues des soldats, et à peine put-on le calmer en l'assurant qu'il n'y avait rien à craindre. Lorsque les insurgés avaient pénétré dans le sérail, le sultan Osman avait fait saisir par les bostanschis, dans la tente du grand scheich Mahmud, le grand vesir, Dilawer-Pascha, qui s'était enfui à Skutari, et de là le fugitif avait été ramené au palais. Quand la coupole sous laquelle languissait Mustapha eut été démolie, une porte du harem s'ouvrit, donna passage au grand vesir et au kislar-aga, et se referma aussitôt. Les deux victimes, livrées à la fureur des troupes en révolte, furent à l'instant mises en pièces. Le sultan Mustapha fut transporté dans la salle du divan, où les rebelles contraignirent les ulemas à lui rendre hommage. « Maintenant, » dirent les ulemas, allez vous reposer, vous avez obtenu ce que vous demandiez; que voulez-vous de plus? Laissez en paix le padischah Osman.—Nous avons trouvé ce que nous cherchions, répondirent les insurgés, notre padischah Mustapha.—Frères et compagnons, reprirent les ulemas, le sultan Osman vous salue; il vous a livré ceux que vous réclamiez, et il vous livrera encore les autres objets de votre vengeance; nous vous le garantissons. Si vous voulez replacer le sultan Mustapha sur le trône, vous vous en repentirez.—Il fallait nous le dire auparavant, crièrent les rebelles; maintenant nous avons trouvé notre padischah, et vous allez lui rendre hommage. — Cela n'est pas légitime tant que le sultan Osman est sur le trône. » Après de longs débats, le droit du sabre l'emporta, et les ulemas, voyant briller le fer au-dessus de leurs têtes, durent obéir : l'un d'eux, Kafsade, mourut de frayeur. Du haut des minarets, Mustapha fut proclamé comme sultan régnant. Trop faible pour monter à cheval, il fut placé dans une litière, avec les deux femmes esclaves qui avaient partagé sa captivité, et le mamluk Derwisch qui lui servait d'écuyer; le peuple s'attelant à ce triste équipage le traîna dans le vieux sérail : les ulemas regagnèrent leurs demeures. Alors courut le bruit que le sultan Osman allait attaquer le vieux sérail avec les bostandschis armés; aussitôt on traîna Mustapha dans la mosquée des janitschares, où il passa la nuit du jeudi au vendredi sous leur protection. Dans l'après-midi du 19 mai, le sultan Osman, aussitôt après avoir livré le grand vesir et le kislar-aga, avait donné la dignité du premier à Husein-Pascha, et celle de l'aga des janitschares au chambellan Kara-Ali, qui, déjà odieux aux terribles miliciens lorsqu'il était tschausch et kiaja, s'engagea maintenant auprès du sultan à les contenir. L'aga destitué, appelé aussi Ali, n'avait pris aucune part à l'insurrection des troupes; invité par les rebelles à paraître devant le sultan, il s'y était d'abord refusé; appelé enfin par une lettre signée de tout l'état-major, il était venu dans la mosquée prêter hommage à Mustapha, mais pour retourner à l'instant à son palais. Les mutins enfoncèrent les cachots

de Babadschaafer (du bagne), délivrèrent les esclaves enchaînés sur les galères ou dans l'arsenal, et, avec ces gens, pillèrent les maisons de Kara-Ali, du defterdar Baki-Pascha, et du juge de Constantinople, Chodschasade, fils de Seadeddin (1).

Cependant Osman délibérait dans le sérail avec le nouveau grand vesir Husein et le bostandschibaschi Mahmud, sur ce qu'il y avait à faire. Ces dignitaires conseillaient de regagner les janitschares par l'entremise de leur ancien aga, et de se jeter dans ses bras. « Cela pourrait réussir, dit le sultan, si les janitschares étaient les seuls rebelles; mais les sipahis et les ulemas sont aussi déclarés contre nous; le plus sûr est de se rendre en Asie, et là d'attendre jusqu'à ce qu'eux-mêmes voient quel maître ils se sont donné. » Il voulut faire préparer les barques du sérail; mais les bostandschis, qui faisaient ordinairement le service, s'étaient tous enfuis. Maintenant il n'y avait plus d'autre ressource que le moyen proposé par le grand vesir et le bostandschibaschi. Dans la nuit, Osman se rendit à la porte de l'aga des janitschares, qui justement se trouvait alors à la mosquée, auprès de Mustapha, mais qui, au premier avis de cette visite, accourut aussitôt chez lui. Husein, ayant pris dix bourses d'or, était allé à la mosquée des princes (dans le voisinage de la caserne des janitschares), pour gagner quelques capitaines à force d'or et de flatteries. Osman persuada à l'aga de promettre à chaque janitschare 50 ducats, un coupon de drap écarlate pour un habit, et aux sipahis, 10 aspres d'augmentation de solde, s'ils voulaient reconnaître l'autorité de leur ancien maître. Les chefs auxquels la proposition fut faite ne s'opposèrent point à ce que l'aga la produisît dans l'assemblée, et promirent de se ranger à l'opinion générale. Le lendemain, vendredi [20 mai 1622], l'aga se transporta donc aux casernes des janitschares, qui, informés de son dessein, s'étaient promis de ne point le laisser aborder la question. Lorsqu'il fut en haut des degrés, et qu'il ouvrit la bouche, des cris partirent d'en bas: « Frappez-le, et ne le laissez point parler. » L'un des rebelles le jeta en bas des marches; aussitôt il fut mis en pièces, et ses restes furent jetés dans le carrefour d'Akseraï. Le kiaja et le tschausch qui l'accompagnaient se sauvèrent à grand'peine dans la mosquée. Un lieutenant-général des janitschares (le saghardschibaschi), et quelques colonels, allèrent au vieux sérail, afin de prendre l'ordre de la sultane, mère du sultan Mustapha, relativement à la nomination d'un grand vesir. Comme ils connaissaient le penchant de la Validé pour son gendre Daud, Bosnien de naissance, qui de page était devenu beglerbeg de Rumili, kapudan-pascha, et beau-frère de Mustapha, ils le lui proposèrent comme premier dignitaire de l'empire, et elle l'accepta aussitôt. « Est-il quelqu'un parmi vous qui sache écrire? » demanda la Validé. Un janitschare se présenta, qui aussitôt écrivit les diplômes de huit à dix nominations à des emplois. Le sceau de l'empire fut conféré à Daud-Pascha, sa place d'aga des janitschares au premier porte-armes Derwisch-Pascha, celle de maréchal de l'empire au secrétaire improvisé lui-même. Au même moment, une troupe de rebelles pillait la maison de l'inspecteur des douanes Murad-Tschausch; les esclaves délivrés saccageaient l'habitation du prévôt de police, qui précédemment leur avait infligé des châtiments. Les janitschares présentèrent au sultan Mustapha une requête pour réclamer les têtes de tous ceux qui avaient voulu introduire des innovations au mépris de l'ancien canon, du kaimakam Ahmed-Pascha, du defterdar Baki-Pascha, du chodscha Omer-Efendi, du seghbanbaschi Naszuh-Aga et de l'aga déposé qui, jadis étant leur kiaja, à Andrinople, avait fait jeter un si grand nombre de leurs frères dans la Tundscha; ils demandèrent en outre que leurs officiers déposés ne pussent être de nouveau élevés à des emplois, et que leur aga ne fût point pris parmi les hommes dépouillés de leurs grades; que le grand vesir dirigeât les affaires du gouvernement avec un pouvoir illimité, et que toute corruption fût proscrite. Le sultan donna son approbation à ces propositions, et l'air retentit d'acclamations.

(1) Naima, p. 350; Feslike, fol. 233; Hasanbegsade, fol. 151-154; Tughi, fol. 19; Petschewi, fol. 297; Hist. d'Abdurrahman, fol. 52; Rausatul-Ebrar, fol. 374, et sir Thomas Roe, p. 45; Relation of the death of s. Osman, et d'après lui Grimstone, dans Knolles, l. II, p. 969 et 970; voy. aussi les rapports des ambassades vénitiennes, dans les archives; Sagredo, l. XI, p. 620 et 628, et Baudier, p. 901-902.

Après que l'aga des janitschares eut été coupé en morceaux, une troupe d'insurgés s'étant portée sur sa demeure pour se saisir du sultan Osman, qui s'y trouvait encore, ils le trouvèrent caché, n'ayant qu'un vêtement de dessous blanc, sans turban, la tête couverte d'une simple calotte. Le sipahi qui l'arrêta le coiffa de son turban tout souillé, et le plaça sur une petite rosse. Husein-Pascha, que la troupe voulait emmener, s'arracha de leurs mains et tenta de s'enfuir; les coups de sabre de ceux qui le poursuivaient ne purent entamer la cuirasse dont il était couvert; on finit par lui couper la tête, qui fut apportée à la mosquée des janitschares. Husein paya ainsi les insultantes paroles adressées aux janitschares pour les pousser de force devant Chocim. Le bostandschibachi Mahmud eut la vie sauve, parce que, dans les visites qu'il avait faites aux tavernes, il avait laissé échapper beaucoup de janitschares, que, d'après l'ordre du sultan, il aurait dû faire jeter à la mer. Lorsqu'Osman rencontra le cadavre d'Husein étendu dans la rue, il pleura, et dit : «Ce n'est pas la faute de celui-ci; si je l'avais écouté, ce désastre n'aurait point frappé sur ma tête; ce sont les mauvais conseils du chodscha et du kislar-aga qui m'ont perdu.» Cet aveu du repentir ne toucha pas les insurgés, qui accablèrent leur ancien maître d'injures et d'outrages dans le trajet jusqu'à la caserne. Quelques-uns le raillaient, en disant : «Cher Osman, jeune seigneur! ne vous plairait-il pas de surprendre les tavernes, de faire enchaîner aux galères ou jeter à la mer des janitschares et des sipahis?» D'autres lui criaient aux oreilles : «Vos ancêtres ont-ils élevé l'édifice de cet empire avec des seghbans (milices irrégulières nouvellement enrôlées)? Ces forteresses ont-elles été conquises par des bostandschis et des Égyptiens? Les seghbans n'ont-ils pas désolé l'Asie par le feu de la révolution?» Un misérable, fils d'un orfèvre, lui pinça les jambes en l'apostrophant grossièrement. «Infâme maudit, dit Osman en pleurant, ne suis-je pas votre padischah?» De stations en stations, d'outrages en outrages, Osman parvint jusqu'aux casernes, où il fut remis à la garde du chaszeki, Ssari-Mohammed-Aga, du quatorzième régiment (1).

Il était midi, et du haut des minarets retentit l'appel à la prière. On s'imagina dans l'armée que c'était l'annonce du supplice d'Osman, et aussitôt un cri général s'éleva : «Qu'il ne lui soit point fait de mal; que Mustapha règne maintenant, et qu'Osman soit tenu sous une garde attentive, réservé pour les besoins de l'avenir.» Afin d'apaiser le tumulte, Daud-Pascha poussa le malheureux sultan à la fenêtre, montrant aux troupes qu'il vivait encore. Cependant Mustapha restait assis entre les deux esclaves, ses compagnes assidues, tremblant au pied du grand autel de la mosquée. Quand les clameurs grossissaient, il s'élançait à la fenêtre, et se cramponnait aux barreaux du grillage, d'où sa mère pouvait à grand'-peine le détacher, en disant à cet idiot tout palpitant de terreur : «Viens, viens, mon lion.» De son côté, Osman adressait à ceux qui l'entouraient les allocutions les plus touchantes : «Quels projets avez-vous contre votre padischah? Janitschares, vous causerez la ruine de l'empire, et votre propre destruction.» Puis, arrachant le mauvais turban qui couvrait sa tête, il disait en pleurant aux agas : «Pardonnez-moi si je vous ai offensés par ignorance. Hier j'étais votre padischah, aujourd'hui je suis nu et dépouillé; que ce soit pour vous un exemple; vous n'êtes pas non plus assurés des choses de ce monde.» Le dschebedschibaschi, arrivant en ce moment avec Daud-Pascha, lui lança le cordon pour lui serrer la gorge; Osman, vigoureux et alerte, saisit le nœud fatal et le retint. Les agas s'écrièrent : «Arrêtez! si vous commettez quelque imprudence, nous sommes perdus.» Osman dit à Daud : «Cruel! que t'ai-je fait? Deux fois je t'ai remis la peine de mort, et je t'ai replacé en dignité; d'où vient donc ta haine contre moi?» La Validé de Mustapha, de son côté, excitait les agas : «C'est un serpent; s'il s'échappe, il ne laissera personne en vie.» Alors Daud-Pascha fit signe, pour la deuxième fois, au dschebedschibaschi de jeter le

(1) Naima, p. 252 et 353; Feslike, fol. 234 et 235; Hasanbegsade, fol. 157 et 158; Tughi, fol. 20 et 21; Petschewi, fol. 297 et 298; Rausatul-Ebrar, fol. 374; Tabibegsade, fol. 208; Histoire d'Abdurrahman, fol. 54 et 55; voy. aussi Vera relazione del misero e infelice successo della morte di sultan Osman, imperator di Turchi, con la successione del zio Mustapha, successo l'anno presente 1622, le 20 maggio; Venezia, 1622.

cordon, et les agas s'opposèrent encore à l'exécution. Osman, s'adressant au chaszeki, son gardien : « Qui t'a donné cet emploi? — Le sultan Mustapha. — Le sultan Mustapha est un idiot qui ne sait pas même son nom. Viens, ouvre la fenêtre, que je parle à mes serviteurs. » Le chaszeki, ému de compassion, ouvrit la fenêtre qui donne sur le parvis de la mosquée où les troupes s'agitaient. « Mes agas des sipahis, et vous, vétérans des janitschares, mes pères, dit Osman, faites des réflexions. Si, dans l'entraînement de la jeunesse, j'ai prêté l'oreille à de trompeuses paroles, pourquoi m'humiliez-vous si profondément? Ne voulez-vous donc plus de moi? » Un cri général s'éleva : « Nous ne voulons ni de ta domination, ni de ton sang. » Dans ce moment, sur un geste de Daud, le Dschebedschi jeta le cordon, pour la troisième fois, et ne put encore accomplir son dessein, à cause de l'apparition du chaszeki. Après midi, le sultan Mustapha, avec ses deux compagnes esclaves et sa mère, fut conduit en voiture au sérail, et placé sur le trône. Les troupes se dissipèrent, et il ne resta que quelques hommes pour garder Osman. Les janitschares se portèrent en partie vers le sérail, en partie vers la porte de l'Aga pour se saisir de douze bourses d'or que, la nuit précédente, Osman avait apportées du sérail. Après bien du bruit et du tumulte, il ne s'en trouva qu'une seule, sur laquelle la foule se jeta; les onze autres échappèrent à toutes les recherches. Dès que Mustapha fut arrivé dans le sérail, le grand vesir Daud-Pascha se rendit avec son kiaja Omer, le dschebedschibaschi et le lieutenant de police, Kalender-Oghri, pour enlever le sultan Osman et le conduire aux Sept-Tours. Le concours de peuple était immense. Après que la foule se fut dispersée, et que les portes de la prison d'État eurent été fermées, le grand vesir et ses trois aides commencèrent leur office de bourreau. Osman, plein de vigueur et de jeunesse, se défendit longtemps contre les quatre assaillants, plus faibles que lui; enfin le dschebedschi lui passa le lacet autour du cou; Oghri lui écrasa les parties sexuelles avec les mains, et alors fut accompli le premier meurtre de souverain qui eût souillé l'histoire de l'empire ottoman. On coupa au cadavre une oreille qui fut portée à la Validé de Mustapha. C'est ainsi que trois cent vingt-deux ans après la fondation de l'empire par Osman Ier, périt Osman II, seizième sultan, victime de son plan pour la destruction des janitschares. Dans un règne de quatre années, troublé par la guerre étrangère et les soulèvements intérieurs, Osman n'avait pu s'occuper que de quelques constructions, et n'avait élevé de monument digne d'être signalé, que la tour d'Eau (Pyrgos, aujourd'hui Burgas), près des sources de l'Hydraulis, du côté occidental de la mer Noire, à quatre lieues dans l'intérieur des terres. Ce réservoir avait jadis été construit, pour la première fois, par l'empereur grec Andronicus Comnène, dont l'assassinat fut le plus horible de ceux qui ensanglantent les annales byzantines. Au reste, la fin si tragique d'Osman laissa une profonde impression de tristesse dans les esprits des Ottomans. Naima prétend que ce lugubre événement fut annoncé par le grand incendie du Besestan à Constantinople, la rupture d'une trombe dont les eaux inondèrent une partie de la ville, la congélation du Bosphore et la disette qui en fut la suite, la chute d'Æcrolithes, l'apparition de la grande comète, enfin par les deux éclipses de soleil signalées dans les années de la naissance et de la mort de l'infortuné sultan (1).

(1) Le 29 avril 1604 et le 19 mai 1622.

LIVRE XLV

AVÉNEMENT DE MUSTAPHA ET DÉPOSITION DE DAUD-PASCHA.—MÈRE-HUSEIN ET LEFKELI-MUSTAPHA SUCCESSIVEMENT GRANDS VESIRS.—STUPIDITÉ DU SULTAN.—MESURES DU GRAND VESIR MOHAMMED L'EUNUQUE. — ENTRÉE DE LA FLOTTE. — ARRIVÉE DE L'AMBASSADE PERSANE. — COLLISIONS ENTRE SEIFEDDIN-OGHLI ET OMER-PASCHA EN SYRIE.—SOULÈVEMENT D'ABASA, SOUS LE PRÉTEXTE DE VENGER LA MORT D'OSMAN. — SUPPLICE DE DAUD-PASCHA. — MOHAMMED L'EUNUQUE EST DÉPOSÉ. — PAIX AVEC LA POLOGNE. — AMBASSADE DE BETHLEN-GABOR. — DÉMARCHES DES REPRÉSENTANTS D'ANGLETERRE, DE FRANCE ET DE VENISE. — MÈRE-HUSEIN LE CUISINIER ÉLEVÉ AU GRAND VESIRAT. — DOMINATION DES JANITSCHARES. — SOULÈVEMENT DES ULEMAS.—DÉPOSITION DU GRAND VESIR ET DU SULTAN.—DÉCADENCE DES INSTITUTIONS. —ÉTAT DE LA LITTÉRATURE.—HISTORIENS, PHILOLOGUES ET POETES, LÉGISTES ET SCHEICHS.

Les funérailles d'Osman se firent la soirée même du jour où il avait été immolé. D'après la coutume, le mufti aurait dû réciter les prières funèbres; mais il ne parut pas à la cérémonie, soit par accablement du sort tragique de son infortuné gendre, soit, au contraire, que ses anciens ressentiments eussent poursuivi Osman au delà du tombeau. Depuis la campagne de Chocim, qu'il désapprouvait, il était en dissentiment avec le souverain, contre lequel il était irrité davantage depuis que celui-ci l'avait contraint à lui donner la main de sa fille. Après l'exécution de son gendre, il se démit de ses fonctions, qui furent confiées à Jahja-Efendi. On changea presque tous les agas des dix escadrons; l'on confirma la plupart des gouverneurs; Hasan-Pascha devint defterdar, et l'écuyer du nouveau sultan reçut le gouvernement d'Égypte. Deux jours après l'installation de Mustapha par la révolte militaire, les sipahis reçurent le présent d'avénement au trône, et en même temps, d'après un ancien usage tombé en désuétude, mais remis en vigueur, avec son abus, en cette occasion, on leur livra les registres de la capitation, pour qu'ils levassent eux-mêmes cet impôt. Ils rendirent ces registres à l'imam, dans la mosquée de Mohammed II. Quant aux janitschares, la gratification pour le nouveau règne ne leur fut comptée que quelques jours plus tard, parce qu'ils refusèrent la petite monnaie, et ne voulurent être payés qu'en or. Ils eurent chacun 25 ducats, et la totalité du présent d'avénement s'éleva à 1,500,000 ducats (1). L'augmentation de solde de 2 aspres par jour pour les janitschares, et de 5 pour les sipahis, imposa un accroissement de charge annuelle de 600,000 ducats (2). Le jour où les janitschares refusèrent de recevoir le présent en petite monnaie, les sipahis s'agitèrent en tumulte devant le palais de Daud-Pascha, où Mustapha se tenait avec sa mère : « Pourquoi, criaient-ils au grand vesir, as-tu mis à mort le sultan Osman, que nous t'avions remis comme un gage? » Daud-Pascha répondit : « Je l'ai tué sur l'ordre du maître du monde, du sultan Mustapha. » Ils se turent et se retirèrent. Trois semaines après [11 juin 1628], les janitschares et les sipahis se rassemblèrent, et demandèrent avec violence les têtes du chodscha Omer-Efendi, conseiller du sultan Osman, qui, dans la révolution, avait échappé au destin du kislar-aga et du grand

(1) Naima, p. 357; Somm. del. rel., Ven., giugno 1622.

(2) Rel., Ven.; aux archives de la maison impériale.

vesir, du kaimakam Ahmed-Pascha, de l'ancien kiaja Husein, et des agas Kara, Alí, Ajas et Naszuh. Tous prirent la fuite; et le grand vesir envoya des archers à leur poursuite. Dans cette nuit, les pages du sérail tuèrent le maître de la cour extérieure, le chef des eunuques blancs, le kapu-aga, sous le prétexte qu'il avait voulu sacrifier le neveu du sultan, mais vraisemblablement parce que les pages, fatigués de sa conduite dure et orgueilleuse, voulaient ainsi se débarrasser de lui (1). Son cadavre fut pendu dans l'hippodrome. Afin de se justifier d'une manière spécieuse, les pages firent parvenir aux troupes un avis des prétendus plans du kapu-aga pour mettre à mort les princes. Les janitschares et les sipahis demandèrent compte de ces nouveaux complots, mais Daud-Pascha jura qu'il n'en avait nulle connaissance (2). Tombé dans la disgrâce auprès des janitschares et des sipahis, à cause du supplice du sultan Osman, Daud-Pascha était encore plus odieux au peuple, parce qu'il favorisait les extorsions des soldats, auxquels il remettait les rôles des impôts, et conférait l'administration des biens d'établissements de piété. Le mufti Jahja représenta, par un billet à la Validé, la nécessité de laisser tomber ce gendre inhabile pour se maintenir elle-même avec son fils. Daud-Pascha fut déposé, et la première dignité de l'empire donnée à l'Albanais Mere-Husein, qui arrivait de son gouvernement d'Égypte [13 juin 1622] (3).

Mere-Husein, Albanais de la plus humble origine, d'inclinations les plus basses, avait commencé sa carrière vingt-cinq ans auparavant en qualité de cuisinier de Saturdschi-Mohammed, serasker de l'armée en Hongrie. De cuisinier, il était devenu successivement sipahi, tschausch, chambellan, premier chambellan, second écuyer, et, après l'avénement d'Osman, gouverneur d'Égypte. En cette qualité, dans les dix-huit mois de son administration, non-seulement il leva le tribut annuel, mais il perçut en outre à son profit 300,000 ducats, et, sous prétexte d'obtenir des présents pour le mariage de ses enfants, il épuisa le pays à force d'extorsions. Le manque d'hommes capables avait pu seul faire songer à Husein pour le grand vesirat, et fonder des espérances sur sa vigueur pour contenir les soldats. Tout aussi dépourvu de qualités et de talents que son prédécesseur, il dissipa le trésor pour satisfaire aux demandes des troupes produites sous toutes sortes de formes. Le 21 juin, jour où l'on distribua aux mulasims, ou aspirants des sipahis et des silihdars, 500 piastres de gratification, sous le nom d'*argent de moutons*, des querelles s'élevèrent entre les candidats des divers corps, dont les uns ne voulaient point partager avec les autres. En ce moment un furieux se précipita au milieu de la foule, un couteau à la main, en criant : « Qu'avez-vous fait du sultan Osman? » et se mit à frapper à droite et à gauche, blessant tous ceux qui étaient sur son chemin. Les mulasims tombèrent sur lui et le tuèrent. Trois jours après, Mustapha se rendit pour la première fois à la mosquée, avec toute la pompe de l'ancienne cour ottomane. Le 30 juin, le mufti s'entendit avec le grand juge pour ramener dans le trésor public l'argent provenant des fondations pieuses attachées à la mosquée du sultan Ahmed. Les troupes, qui avaient conservé de la rancune contre les ulemas à cause de la longue hésitation de ces dignitaires à rendre hommage au sultan Mustapha, placé sur le trône par la révolte, insistèrent beaucoup pour que l'excédant des revenus des fondations pieuses revînt au fisc, et dès lors fut consommée la ruine de ces établissements sacrés (1). Le grand vesir tenta, sous divers prétextes, d'éloigner de la ville une partie des troupes. Il avait nommé gouverneur de Karamanie l'un des agas les plus actifs de la dernière révolution, l'aga des janitschares, Derwisch-Aga, que le silihdar Beiram-Aga avait accompagné dans un esquif depuis le sérail jusqu'à Mondania. Aussitôt que cette nouvelle fut connue, le feu de la révolte se ralluma. Les janitschares crièrent que le grand vesir avait tué leur aga, et qu'il se déferait ainsi de tous ceux que l'on nommerait successivement. Dix janitschares et dix sipahis allèrent présenter une re-

(1) Grimstone, dans Knolles, t. II, p. 973.
(2) Naima, Feslike, fol. 238.
(3) Naima, p. 358; Osmanşade-Efendi, biographie des vesirs; Summ. del. rel., Ven., giugno 1622.

(1) Naima, p. 459; Tughi, fol. 31; Hasanbegsade, fol. 165.

quête à laquelle il fut répondu par cet étrange chatti-scherif : «Daud-Pascha, Gurdschi-Mohammed-Pascha, Lefkeli-Mustapha-Pascha, celui des trois que vous choisirez pour grand vesir me conviendra également.» Cette pièce avait été dictée par la sultane Validé, qui régnait au nom de son fils, et qui même, cachée sous un voile, osa bien s'aboucher avec les rebelles, donnant ainsi le premier exemple de cette atteinte à toutes les lois ottomanes (1). Les troupes ne pouvant pas s'entendre sur le choix d'un vesir parmi les trois candidats qu'on leur avait proposés, répondirent que le padischah pouvait nommer qui bon lui semblerait. Mustapha-Lefkeli fut choisi, parce que sa femme avait été nourrice du sultan. Six semaines après, le sultan, se trouvant avec Daud-Pascha, demanda la déposition du grand vesir, qui s'était fait une réputation d'avarice et de corruption. Mustapha venait de conférer les fonctions de muezzims d'Aja-Sofia à un ânier et à un trompette. Le sultan, d'après le conseil du mufti, donna le sceau de l'empire à Gurdschi-Mohammed-Pascha, qui fut le troisième grand vesir dans l'espace de quatre mois après la révolte des troupes. Durant les trois mois du second règne du sultan Mustapha, son imbécillité, touchant à la folie, s'était manifestée plus vivement encore que pendant la première époque où lui avait été transmis le souverain pouvoir. Il courait dans le sérail, heurtait à toutes les portes, appelait son neveu Osman pour qu'il vînt le soulager du fardeau du gouvernement, dont il était fatigué. Un jour il voulut entrer à cheval dans une barque, et, en revenant au palais, il exigea que l'on traînât la barque derrière lui. Aux fêtes du Bairam, il refusa de siéger sur le trône, et donna sa main à baiser en se tenant debout, ce que les uns attribuèrent à sa stupidité, d'autres à sa modestie, croyant qu'il voulait imiter les mœurs des anciens chalifes. Quoique dans sa démarche et dans ses yeux, fixes, hagards, éclatât un dérangement complet d'intelligence, beaucoup de personnes, surtout les scheichs, ne voyaient dans ces manifestations de démence que des marques de sainteté et de ravissements célestes. Un jour, dans le jardin du sérail, Mustapha ordonna au bostandschibaschi d'aller à un endroit qu'il lui indiqua, où il trouverait un mouton enseveli vivant, qu'il lui rapporterait. Le bostandschibaschi y alla, trouva le mouton enterré vif, avec les pieds liés, les mâchoires et les yeux enveloppés, et le rapporta ainsi au sultan. Le sultan délia l'animal, coupa les fils qui recouvraient ses mâchoires et ses yeux, et le remit au bostandschibaschi pour l'élever. Il paraîtrait que Mustapha regardait le mouton, ainsi lié, comme un symbole de son être. Ces extravagances inoffensives pouvaient bien lui acquérir un renom de sainteté, sans lui attirer la considération nécessaire à un souverain. Si, d'un côté, les scheichs le proclamaient saint, de l'autre, les soldats le méprisaient, et de plus en plus s'accrut le regret du sultan Osman. A la fin du Ramadan, le scheich Dscherrah-Ibrahim-Efendi adressa ces paroles aux croyants : «Depuis trois jours le saint padischah est enfermé dans une chambre, où il prie et pleure continuellement, sans parler à personne. Dans ses extases, il a contemplé son prédécesseur Osman, élevé bien haut dans l'autre monde. Que Dieu ait pitié de lui; mais il faut prier.» Une telle allocution émut l'auditoire jusqu'au larmes. Après le Bairam parut la prohibition du vin. Les chrétiens possesseurs de tavernes y obéirent et fermèrent leurs établissements; mais les janitschares, qui débitaient du vin à la porte d'Andrinople et à la porte de Sable, ne se conformèrent point à la défense, et vendirent de la liqueur proscrite comme par le passé. Quelques janitschares seulement s'étaient mêlés aux sipahis pour demander la déposition du grand vesir Mere-Husein. Le lendemain de son renvoi, Derwisch-Pascha [22 septembre 1622], qui venait d'être replacé à son poste, rassembla les miliciens d'élite, et demanda si des janitschares s'étaient mêlés parmi des sipahis pour demander la destitution du grand vesir. Les capitaines répondirent : «Nous n'avons aucune plainte à porter contre les vesirs, et nul de nos camarades ne s'est jeté au milieu des sipahis; si nous eussions été dans le cas d'envoyer quelques-uns de nous au padischah, d'après le kanun du sultan Suleiman, nous aurions choisi nos plus anciens pour cette mission.» Trois semaines après Derwisch perdit son emploi, et devint beglerbeg d'Ofen. Ce

(1) Summ. del. rel.; Ven.

changement fut déterminé par des débats avec les janitschares, au sujet des places de collecteurs qui devaient être réservées exclusivement aux geduklus des janitschares, mais que Derwisch faisait occuper par ses propres serviteurs. Dans une dispute fort vive sur ce point, Derwisch maudit les janitschares; mais ceux-ci, loin de se courber sous cette malédiction, le firent renverser. Au chatti-scherif qui prononçait cette destitution en était joint un autre qui confirmait toutes les nominations faites par Derwisch. C'était comme un premier indice d'un gouvernement plus ferme et d'une meilleure administration auxquels pouvaient préparer les antécédents du nouveau grand vesir.

Les premières mesures de Mohammed semblèrent justifier l'opinion générale, que seul il était encore en état de retenir l'édifice qui menaçait ruine de toutes parts. Il convoqua les vesirs et les ulemas pour s'entendre avec eux sur les moyens de rétablir l'ordre et le calme dans la capitale, où depuis quelque temps se commettaient la nuit des vols et des meurtres. Un autre désordre était né de la funeste décision par laquelle Mere-Husein avait remis aux sipahis l'administration des fondations pieuses. Beaucoup de secrétaires du divan et d'autres employés avaient abandonné leurs places, et s'étaient fait inscrire parmi les sipahis pour s'appliquer ainsi les énormes profits d'administrateurs d'établissements sacrés. Il arriva de là que des serviteurs des agas, sans avoir jamais fait de service comme sipahis, se glissèrent dans les places de mulasims, et parvinrent aux administrations tant recherchées. Mohammed-Pascha établit qu'à l'avenir, conformément à la loi, le titre de mulasim ne serait donné qu'à des sipahis vieillis dans le service. Les vieux sipahis se montrèrent satisfaits de ce règlement, qui provoqua l'indignation des nouveaux. Depuis que Derwisch avait été appelé au poste de gouverneur d'Ofen, les enfants de son devancier l'aga des janitschares, tué dans la révolution militaire, l'avaient accusé de spoliation à leur égard. Derwisch-Pascha prétendait n'avoir rien pris de leurs biens; mais les agas ayant déposé contre lui, le grand vesir le condamna à la restitution. Sur son refus de se conformer à cette décision, parut un chatti-scherif du sultan, qui nommait l'aga des janitschares Mustapha pour recouvrer l'héritage des orphelins d'Ali. Le grand vesir chercha aussi, par des entrées pompeuses de flottes et d'ambassadeurs, à relever l'éclat de l'empire et de la cour. Dans le même mois, on vit arriver l'escadre de la mer Noire, sous le commandement du kapudan-pascha Chalil, et se présenter solennellement une ambassade persane. Depuis dix ans, les Cosaques, par leurs pirateries, avaient désolé les côtes de la mer Noire, et aucun amiral envoyé contre eux n'avait encore obtenu des avantages comme Redscheb-Pascha, qui ramena dix-huit tschaikes et cinq cents prisonniers enlevés à ces brigands; aussi fut-il reçu au bruit des salves d'artillerie. Il alla baiser la main du sultan, qui lui fit donner de riches vêtements d'honneur [1er octobre 1622]. Douze jours après, Chalil-Pascha revint de la Méditerranée avec la flotte, qui avait été battue quatre fois par de grosses tempêtes. Quant à l'ambassadeur persan, Aga-Risa, il venait offrir des présents et les félicitations de son maître, à l'occasion du nouveau règne. Quatre cents kapidschis et mille janitschares l'escortèrent lorsqu'il se rendit à l'audience solennelle, où vingt personnes de sa suite furent revêtues d'habits d'honneur. Des tschauschs furent expédiés à Vienne et à Venise pour y porter des lettres du sultan, annonçant son avénement au trône.

La rébellion avait longtemps désolé les provinces asiatiques, maintenant la capitale était sous la domination de la soldatesque; on ne savait, en général, ce qu'il fallait le plus redouter, ou de l'insurrection des provinces, ou de la révolte des troupes. Les deux branches de la force armée, régulière et irrégulière, organisées pour la défense de l'empire, semblaient se tourner l'une contre l'autre. La violence avec laquelle les esclaves de la Porte (les kapukulis, les janitschares et les sipahis) avaient foulé aux pieds tout ordre, et brisé tout frein à Constantinople, souleva enfin les esprits dans les provinces les plus éloignées, et la voix du peuple, comprimée par la force dans la capitale, éclata sur les frontières de Syrie et d'Arménie. A Constantinople, l'horreur inspirée par les janitschares s'exprimait seulement par des injures et des paroles d'une sanglante ironie. Ainsi, à l'occasion de leurs tumultes, lorsqu'ils crai-

guaient pour la vie de leur aga Derwisch : « Vous tremblez pour votre fauconnier, leur criait le peuple, mais vous avez vu sans remuer, comme des diables muets, étrangler votre padischah, dont vous mangiez le pain et le sel, et qui avait été confié comme dépôt entre vos mains et celles de son rival. » Mais à Tripoli et Erserum étaient des gouverneurs qui traduisirent le langage du peuple par celui de l'épée, se déclarèrent hautement contre les kapukulis, et songèrent à les détruire sous les coups des seghbans et des lewends (milices et levées du pays). De ces deux adversaires des sipahis et des janitschares, le premier, Seifeddinoghli-Jusuf-Pascha, gouverneur de Tripoli en Syrie, renferma son action dans les limites de sa province, et nous arrêtera quelques instants seulement. Turkman de Meraasch, Jusuf fut d'abord conducteur de chameaux, puis lewend, s'établit, avec sa nombreuse famille, dans le canton fertile situé entre Damas et Akka, où il joua un rôle tyrannique. Avant lui, Tripoli n'était qu'un fort dépendant d'un beg de l'escadre de Syrie affectée à la garde des côtes; Jusuf reçut le premier cette ville, avec ses dépendances, à titre de gouvernement, lorsqu'il eut défait le chef rebelle Dschanbulad. Il rivalisa de cruauté avec le vieux vesir Murad; mais en ayant soin d'envelopper ses exécutions dans le voile du mystère, de sorte que l'on ignorait comment disparaissaient ses victimes innocentes ou coupables; il immolait de sa propre main ceux qui lui servaient de bourreaux. La tribu arabe des Beni-Kelb, qui avait pour émirs deux frères, Kasim et Ali, donnait des inquiétudes aux Ottomans. Jusuf adressa une lettre à Kasim, dans laquelle il parlait à celui-ci de la mort de son frère comme d'un projet depuis longtemps agité entre eux, et il eut soin de faire tomber cette pièce entre les mains d'Ali. Pour échapper au sort dont il se croyait menacé, et pour se venger, Ali prit les armes contre son frère et le tua; puis lui-même fut mis à mort par les partisans de Kasim. Ainsi la tribu, privée de ses chefs, fut assujettie facilement par Jusuf. Aussitôt après la mort du sultan Osman, Jusuf expulsa les janitschares de son gouvernement, où il se fit souverain indépendant, avec l'aide des seghbans. Le grand vesir Daud-Pascha conféra Tripoli à Ketend-schi-Omer-Pascha; mais, sous Mere-Husein-Pascha, Jusuf, en faisant agir auprès de la Porte, obtint de nouveau la confirmation de son gouvernement. Afin de frapper encore son rival Omer, même auprès de la Porte, il lui fit annoncer par un messager, trompé lui-même sur la nouvelle qu'il donnait, que ses trésors étaient entassés dans une tour fortifiée. Omer brisa les portes des caveaux indiqués, et ne trouva que des caisses pleines de sable et de pierres. Furieux d'avoir ainsi été joué, il ordonna le supplice de l'espion, et fut soupçonné à Constantinople d'avoir mis la main sur les trésors, et de s'être défait pour cela de l'homme qui les lui avait révélés. Jusuf sut aussi enlever par ruse des vaisseaux vénitiens; le consul de la république s'étant plaint devant le juge, le gouverneur contraignit l'interprète, par des menaces de mort, à déclarer que les bâtiments réclamés étaient maltais; en conséquence il put les vendre comme tels.

Le gouverneur d'Erserum portait ses vues beaucoup plus loin que celui de Tripoli; son ambition embrassait la capitale et l'empire: aussi fit-il verser des flots sang en invoquant un devoir légitime, la vengeance du sang d'Osman. Abasa, dont le nom annonce sa descendance d'une antique tribu établie sur les côtes nord-est de la mer Noire, des Abases, avait été pris étant trésorier du puissant rebelle Dschanbulad; conduit devant le vieux Murad-Pascha, il n'échappa au supplice que par l'intercession de l'aga des janitschares Chalil. Devenu kapudan-pascha, Chalil, satisfait des services d'Abasa, lui donna le commandement d'une galère, puis, arrivé au grand vesirat, il lui confia le gouvernement de Meraasch. Pendant la campagne de Chocim, Abasa était beglerbeg d'Erserum. En cette qualité il aurait entretenu une correspondance avec le sultan Osman, qui lui aurait communiqué son plan pour la destruction des janitschares; du moins telle était l'opinion à Erserum comme à Constantinople. Son inimitié contre les janitschares fut provoquée par le juge d'Aintab, nommé Abdul-Baki. Ce magistrat, en discorde avec les miliciens d'élite, souleva contre eux les habitants d'Aintab, en leur persuadant que l'ordre d'Osman était de détruire les janitschares. Ainsi deux ou trois de ces soldats furent mis à mort

par les habitants, ce qui détermina l'envoi d'un messager d'État pour faire une enquête sur les lieux. Erserum avait été le théâtre de scènes du même genre. Dans un engagement entre les janitschares et les soldats attachés au pascha, deux des premiers et cinq des autres étaient restés sur la place. Abasa voulant châtier les janitschares, ils se jetèrent dans la forteresse. Husein-Pascha, alors déposé, qui se trouvait à Erserum, avec le concours des principaux habitants, interposa sa médiation. Les janitschares sortirent du château, dont Abasa se saisit. Ensuite il enrôla des segbans, et chassa les janitschares. Ceux-ci s'en allèrent à Constantinople, où ils se portèrent comme accusateurs contre Abasa. Alors le gouvernement d'Erserum fut conféré à Mustapha-Pascha, auquel on avait retiré le Diarbekr; Abasa reçut ordre d'aller prendre l'administration de Siwas. Mais lorsqu'arriva le mutesellim, ou commissaire chargé de se mettre provisoirement en possession de la direction des affaires à Erserum, Abasa ne bougea pas; le mutesellim se retira. Les janitschares expulsés d'Erserum produisirent des requêtes et des témoignages des principaux habitants, attestant qu'Abasa avait renfermé des janitschares et levé des segbans, et qu'il avait adressé aux paschas de Karsz et d'Achiska des ordres pour agir de même. Le protecteur d'Abasa, le kapudan Chalil-Pascha, lui écrivit pour lui conseiller de céder et de remettre la forteresse. Durant un mois fermentèrent les ressentiments des janitschares de Constantinople contre Abasa, à cause des outrages qu'il avait fait subir à leurs frères d'armes; enfin ils éclatèrent en paroles et en actions (23 décembre). Comme l'aga se rendait au palais du grand vesir, les janitschares s'assemblèrent en tumulte, en criant «que la révolte d'Abasa s'appuyait sur le grand vesir Gurdschi-Mohammed, car le frère de celui-ci avait choisi Abasa pour gendre, et que le rebelle était aussi favorisé par le kapudan Chalil.» Les officiers s'efforcèrent de les calmer. Comme les soldats s'avançaient vers le palais, ils rencontrèrent le kapudan-pascha; ils entourèrent son cheval en criant : «Pour te complaire, le grand vesir s'abstient de châtier Abasa, qui se targue de ta protection.» Le kiaja-beg Tscheschtedschi-Ali-Aga, survenant en ce moment, dispersa les mutins. Mais le lendemain ils s'agitèrent autour du divan, et les officiers durent s'interposer. Alors parut un chatti-scherif ainsi conçu : «J'ai déposé le beglerbeg d'Erserum ; Chalil-Pascha n'a rien à voir dans cette affaire; vous ne devez pas l'inquiéter.» En même temps le segbandschibaschi (l'un des quatre lieutenants généraux des janitschares), Beiram-Aga, Mohammed-Aga et Kurd-Aga, partaient pour la Rumili; un capitaine des jajas et le basch Chaszeki se rendaient en Anatoli, afin de recruter des enfants chrétiens pour le corps des janitschares.

Au commencement de janvier 1623, les sipahis se trouvant tourmentés de remords ou de sentiments de honte à cause du meurtre du dernier sultan, les ennemis de Daud-Pascha exploitèrent cette situation pour le renverser. Les sipahis s'agitèrent autour du divan, en disant : «Nous ne pouvons plus supporter les reproches des agas, qui nous regardent comme souillés du sang innocent d'Osman; que ceux qui l'ont répandu fassent expiation.» Les agas des buluks s'interposèrent, et apaisèrent ce tumulte. Mais ensuite les sipahis se réunirent dans la mosquée d'où le sultan Mustapha avait été conduit au trône et Osman au supplice, et ils résolurent de députer leurs officiers auprès du sultan, pour demander que si le padischah avait ordonné le meurtre d'Osman, il en assumât la responsabilité, et les lavât des calomnies du peuple; ensuite ils se dispersèrent. Le lendemain, Achisade-Husein fut nommé kadiasker de Rumili, Bostansade-Jahja-Efendi, kadiasker d'Anatoli, et les sipahis demandèrent au divan qu'on livrât le meurtrier d'Osman. Les agas s'éloignèrent, et dix des plus anciens sipahis pressèrent le mufti de leur donner un fetwa. Le chef de la loi répondit que leur demande devait être soumise au padischah, et que s'il n'avait pas lui-même donné l'ordre de l'exécution, la justice devait avoir son libre cours contre l'assassin. Le 3 janvier les mêmes scènes se renouvelèrent dans le divan. Le sultan, ayant pris connaissance de l'objet des clameurs des sipahis, rendit le chatti-scherif suivant : «Je n'ai pas dit que l'on tuât le sultan Osman; Daud-Pascha a menti en prétendant cela ; que les meurtriers expient le meurtre.» De là tumulte général; de toutes parts s'élevaient les cris : «Il faut saisir les meurtriers.» Dans la nuit

même le dschebedschibaschi qui avait porté l'oreille d'Osman à la Validé de Mustapha, fut arrêté dans sa fuite, et décapité devant la fontaine où Osman, en se rendant aux Sept-Tours, avait demandé à boire. Daud-Pascha avait déjà disparu; on le chercha pendant deux jours, et l'on mit le séquestre sur son palais. Le troisième jour il fut trouvé caché dans la paille aux environs d'Éjub, chez un sipahi nommé Hamsa-Beg: on le couvrit d'un mauvais habit couleur de naphte, et on le plaça sur une voiture pour le conduire aux Sept-Tours. Kalender-Oghli, alors chef de la police, qui, dans le drame sanglant de la mort du malheureux Osman, avait attiré la haine générale sur sa tête, fut également jeté dans les Sept-Tours. Le vendredi 6 janvier les troupes se rassemblèrent dans la mosquée, et après la prière l'aga des janitschares leur parla ainsi: « Camarades, Daud-Pascha est sous les verrous, maintenant tout dépend de l'ordre du padischah; qu'il ne soit plus question du prisonnier, et ne vous rassemblez plus pour demander qu'on vous livre qui que ce soit. » Les janitschares et les sipahis se rendant à cet avis, se séparèrent. Cependant la sultane épouse de Daud-Pascha, et son parti, mirent tout en œuvre et semèrent de l'argent pour le sauver: ils gagnèrent quelques capitaines, et obtinrent du bourreau qu'il ne se hâterait point. Le lendemain, après que la condamnation capitale de Daud-Pascha eut été prononcée dans le divan, les bourreaux le tirèrent de la chambre des gardes de la porte, où il attendait son jugement, et le conduisirent sur la place de la Justice, devant la fontaine; son mauvais habit couleur de naphte fut déchiré des deux côtés, et sa tête dépouillée; mais on ne lui lia point les mains: cette précaution était inutile, car il était immobile de peur. Déjà il était à genoux, déjà le bourreau avait levé l'épée, lorsque Daud-Pascha, tirant de son sein l'acte qu'il s'était fait remettre, étant grand vesir, par les kadiaskers, sur la légalité du supplice d'Osman, ainsi que le chatti-scherif du sultan Mustapha, qui ordonnait l'exécution, montra ces pièces, se disposant à crier. Alors des voix s'élevèrent: « Arrêtez! frappez! » Un janitschare, du nom de Kaloghli, enleva le condamné du lieu de l'exécution; les troupes l'entourèrent, le placèrent sur un cheval, et le conduisirent de la cour du sérail à la mosquée du centre.

Les janitschares et les sipahis faillirent en venir aux mains, parce que les premiers voulaient laver dans le sang de Daud le crime du supplice d'Osman, et que les autres exigeaient l'ajournement de l'exécution. Parmi les janitschares même il y avait assez de rebelles qui, dans le salut de Daud, voyaient une perspective de nouveaux profits. Sur le chemin du sérail à la mosquée, une foule de soldats, dirigés par ces vues égoïstes, se pressèrent autour de Daud-Pascha, lui demandant un objet quelconque qui pût, lorsque lui-même serait rentré en possession du grand vesirat, leur servir de témoignage et de gage de sa reconnaissance pour la vie qu'ils lui auraient conservée. Ils mirent en pièces sa ceinture et son surtout, dont les parcelles, conservées par eux, devaient être des titres à ses faveurs futures. Lorsque ce singulier cortége passa près de la boulangerie, un sipahi plaça son turban sur la tête de Daud-Pascha, un autre lui donna son surtout, un troisième le fit monter sur son cheval. Arrivés à la mosquée, ils le coiffèrent du turban d'État, le revêtirent d'un habit d'honneur et le saluèrent grand vesir. Aussitôt commencèrent la présentation des pièces du vêtement arrachées tout récemment, et la distribution des emplois. Daud-Pascha, harcelé de tous côtés, nomma celui-ci kiaja, celui-là tschauschbaschi, un troisième, maître des requêtes. Cependant le grand vesir fit appeler le bourreau devant le divan, et demanda qui avait enlevé Daud-Pascha: « Les sipahis », répondit le bourreau. Les officiers des sipahis, présents dans le divan, protestèrent, et les grands juges prirent acte de ces déclarations. Le divan se sépara dans la plus grande confusion, sans s'être arrêté à aucune décision, et le grand vesir se retira dans son palais. Alors se présenta le grand chambellan Bahiki-Dumadi-Ahmed, offrant d'accomplir l'ordre que lui remettrait le grand vesir, s'agît-il d'une exécution à mort. Accompagné de deux cents kapidschis (portiers du sérail), il se rendit à la mosquée du centre. Sa brusque apparition répandit une terreur générale, et les candidats aux nouveaux emplois prirent la fuite. Daud-Pascha fut placé sur la même voiture qui avait transporté Osman aux Sept-Tours, et conduit dans cette prison. Là il fut étranglé,

ainsi que Kalender-Oghli, et leurs cadavres furent jetés à la mer [9 janvier 1623]. Quant aux autres complices du meurtre d'Osman, Derwisch-Pascha, qui était parti pour son gouvernement d'Ofen, et Meidan-Beg, actuellement sandschakbeg de Gustendil, des chambellans furent expédiés pour les mettre à mort. Quoique ces exécutions dussent être considérées comme le châtiment de l'assassinat d'Osman, elles n'étaient en réalité que le résultat des manœuvres du dernier grand vesir Mere-Husein. Après la mort du gendre de la Validé, beau-frère du sultan, il souleva les janitschares contre l'eunuque Mohammed-Pascha lui-même, le confident intime de la Validé. Comme le gouvernement était entièrement entre les mains de l'eunuque et de la sultane-mère, le parti de Mere-Husein disait plaisamment que l'empire était dirigé par deux vieilles femmes. Un de ses adhérents les plus déterminés, le sipahi Arnaud-Suleiman, gagné à force d'argent, se fit le meneur des troupes contre le grand vesir. Les plus vieux des sipahis et les capitaines allèrent trouver l'aga pour lui déclarer « que le monde menaçait ruine, qu'il lui fallait un vesir sage et actif, et qu'il n'avait nul besoin d'un vieux courtisan. » Le lendemain, grand tumulte des janitschares et des sipahis autour du divan. Ils dirent brutalement au grand vesir : « Tu as jadis tué nos frères, nous ne voulons pas de toi, nous ne pouvons souffrir qu'un eunuque énerve le gouvernement ; si tu résistes, nous te déchirons à coups de poignard. » Alors Mohammed abandonna le grand vesirat, et rentra chez lui en simple particulier. Le grand chambellan rapporta le sceau au maître du trésor, puis le déposa aux pieds du sultan. Mustapha dit : « Qu'il soit remis à celui qui convient aux troupes. » Les troupes demandèrent Mere-Husein. La Validé fit ce qu'elle put pour empêcher cette nomination. Elle voulut faire conférer la première dignité de l'empire au kapudan Chalil, qui déjà en avait été revêtu ; mais celui-ci la refusa. Mere-Husein, qui se tenait aux environs du sérail, se montra aussitôt, et prit la présidence dans le divan comme grand vesir. Les officiers des troupes reçurent des kaftans d'honneur, des gratifications furent distribuées aux troupes ; mille pains de sucre furent envoyés en présent à la porte de l'aga des janitschares ; la mosquée du centre fut tendue en tapis de soie. Gurdschi-Mohammed-Pascha et Chalil-Pascha, seuls en état de tenir le gouvernail de l'État, furent exilés, le premier à Brusa, et le second à Malghara. La place de kapudan-pascha fut donnée à l'ancien bostandschibaschi Redscheb-Pascha, vainqueur des Cosaques.

Avant de décrire la seconde administration de Mere-Husein, et de poursuivre le récit des troubles qui déchirèrent l'empire pendant le reste du triste règne de Mustapha, il est nécessaire de jeter un coup d'œil sur les relations de la Porte avec les puissances européennes. Les négociations les plus importantes tendirent à la paix avec la Pologne. A l'époque de la révolution du palais, l'ambassadeur polonais, Christophe, prince de Zbarawsky, se trouvait sur la frontière, à Kaminiek. Là il attendit des nouvelles rassurantes de Constantinople. Il ne se pressa point de partir quand il apprit la mort de Korecky, que le nouveau grand vesir Mere-Husein avait fait étrangler en prison, sous prétexte qu'il était un obstacle au maintien de la paix. Ensuite, le successeur de Mere-Husein, Gurdschi-Mohammed, demanda un tribut, et éleva diverses prétentions au moyen desquelles il espérait amener l'ambassadeur à ne plus insister sur la déposition de Tomsa et de Kantemir. Le prince des Noghais, Kantemir, alors gouverneur de Silistra, fit dire à Zbarawsky que, s'il suspendait son voyage à Constantinople, lui-même irait planter son camp devant Varsovie. Zbarawsky fit une réponse mesurée et se mit en route. Au delà du Pruth il fut reçu par Tomsa, prince de Moldavie, puis sur la petite rivière qui sert de limite entre la Moldavie et la Valachie, par Radul, prince de Valachie. Enfin l'ambassade polonaise entra dans Constantinople au commencement de novembre. Le cortége brillait d'un éclat belliqueux ; on y comptait plus de trois cents personnes. Après cinq semaines d'ajournement, Zbarawsky obtint enfin sa première audience en divan solennel. Là se trouvait aussi l'envoyé de Russie. En présence des vesirs, les deux ambassadeurs en vinrent à un échange de paroles grossières ; le représentant russe reprocha à Zbarawsky la honte des Polonais, qui s'étaient humiliés devant les Turcs à cause de la crainte que leur inspirait la Russie ;

et à son tour Zbarawsky accusa son adversaire de vouloir troubler les négociations de paix. Malgré les protestations du grand vesir sur la disposition de la Porte à maintenir les anciens traités, malgré la bienveillance de la sultane Validé, de Daud-Pascha et du kapudan-pascha Chalil, en dépit même de l'intervention de l'ambassadeur anglais et du baile de Venise, Zbarawsky rencontra des obstacles insurmontables à la conclusion d'un traité nouveau dans l'attitude de Gurdschibaschi. Ce fut seulement après la déposition de ce dernier et sous le second grand vesirat de Mere-Husein, que, grâce à la médiation de l'ambassadeur d'Angleterre, sir Thomas Roe, la paix put être arrêtée en dix-neuf articles, sur les bases des capitulations accordées par Suleiman, et renouvelées depuis [18 février 1623]. On se promit de part et d'autre d'empêcher les brigandages des Cosaques et des Tatares, de se donner réciproquement des indemnités pour les dommages supportés, et de délivrer les prisonniers. La Pologne devait payer tous les ans un tribut pour se racheter des irruptions des Tatares, et la somme devait être déposée à Chocim. L'ambassade polonaise ne tarda pas à quitter Constantinople, et bientôt après partit aussi l'envoyé de Russie, plein de dépit de n'avoir pu réussir à empêcher la paix.

Trois mois après l'avénement de Mustapha, l'ambassadeur de Bethlen-Gabor était arrivé à Constantinople avec le comte de Thurn, pour excuser son maître d'avoir conclu un traité avec l'empereur ; car il y avait été forcé par les circonstances, et avait cru d'ailleurs pouvoir imiter l'exemple donné par les Turcs à Chocim. En même temps l'envoyé transylvanien assura la Porte que Bethlen était prêt à recommencer les hostilités aussitôt qu'il obtiendrait l'appui nécessaire, et il déclarait devoir se contenter d'un secours de trente mille hommes conduits par le pascha d'Ofen. Le représentant anglais, auquel ses instructions recommandaient de s'opposer à tout ce qui pourrait troubler la paix en Europe, déclara à l'envoyé de Bethlen et au comte de Thurn, que ni le roi d'Angleterre, ni le roi de Bohême (le comte palatin Frédéric) n'appuieraient aucune démarche dont le résultat pouvait être d'amener les Turcs au cœur de l'Allemagne (1). L'ambassadeur de Bethlen, qui avait apporté le tribut de Transylvanie avec 10,000 ducats, partit en avril, en même temps que les envoyés polonais et russe, après avoir reçu l'assurance que son maître serait soutenu par le sultan s'il rentrait en campagne. Pour repousser les calomnies de Bethlen-Gabor, qui l'accusait de s'être ligué avec plusieurs puissances chrétiennes, l'empereur écrivit à Osman, l'assurant de ses sentiments d'amitié, et annonçant l'arrivée prochaine d'une ambassade chargée de porter ses félicitations au sultan et de renouveler la paix. Le 8 juillet 1623, l'empereur ordonna en effet au seigneur Kurz de Senftenau de se mettre en route avec l'ambassadeur turc Ahmed-Beg qui se trouvait encore à Vienne, mais de ne point s'avancer au delà de Komorn avant que l'on eût rappelé les Tatares qui faisaient des courses en Hongrie. Lustrier de Libenstein fut adjoint à Senftenau, et devait demeurer à Constantinople en qualité de résident. Les envoyés chargés de présenter les compliments de leur maître à Osman sur son avénement au trône, avaient aussi pour instruction de réclamer Lippa, Arad, Solymos, Waitzen, qui avaient été enlevés par les Turcs, au mépris du traité de Sitvatorok. Avant l'arrivée des ambassadeurs à Constantinople, il fallut que leurs lettres de créance fussent refaites au nom de Mustapha. Deux circonstances agitèrent alors vivement une partie des diplomates européens à Constantinople : les exactions exercées sur les consuls et les marchands de leur nation à Smyrne, par les janitschares de la flotte, et le changement du patriarche. Sous un prétexte insignifiant fourni par un Vénitien, les consuls furent imposés à une amende de 2,000 à 10,000 écus : ce Vénitien fut mis en pièces. Les ambassadeurs chrétiens étaient tous intéressés à la répression de pareils actes; ils devaient s'unir également pour faire des représentations contre la mutation qui transportait à Alep le gouverneur de Chypre, signalé par sa rapacité; mais dans la déposition du patriarche, le représentant anglais et celui de Venise agirent seuls de concert, et combattirent les efforts de l'ambassadeur de France. Au

(1) Roe, p. 83.

moyen de trames ourdies par les jésuites, le comte Harlug de Cesi parvint à faire déposer le patriarche, auquel les jésuites reprochèrent, non sans raison, des sentiments calvinistes. Les Grecs offrirent 50,000 écus si l'on voulait leur rendre leur chef spirituel : le résident anglais et le baile vénitien appuyèrent cette demande; l'ambassadeur français soutint les jésuites (1).

Mere-Husein avait acheté des janitschares et des sipahis le grand vesirat, moyennant la promesse de 100,000 ducats. La domination tyrannique, effrénée de la soldatesque avait atteint le plus haut point où elle apparaisse dans l'histoire des Ottomans; le trône et la première dignité de l'empire étaient vendus à prix d'or par les milices privilégiées; l'espérance de nouveaux présents de joyeux avénement poussait à des révolutions; la mise à l'encan du grand vesirat inspirait le désir de déplacements continuels. Mere-Husein, pour se maintenir, n'épargna ni appâts, ni flatteries. Après avoir payé aux janitschares l'argent de moutons, envoyé cinq pains de sucre par chambrée, et couvert le sol de la mosquée du centre de tapis de soie, il réunit sur le marché à la viande les cuisiniers (premiers officiers d'état-major de chaque régiment), et leur parla ainsi : «Camarades, priez pour la durée du règne de notre bienheureux padischah, et attachez-vous à la loi. Prenez partout où il vous plaira votre viande, vos cierges et tous les autres objets nécessaires; Dieu merci, le padischah n'a pas besoin de toutes ces choses.» Les cuisiniers répondirent par des cris de «Vive le grand vesir!» et il leur distribua 150,000 aspres (2). Néanmoins, chaque jour des incendies attestaient le mécontentement des troupes sur l'état de l'empire : à Galata le feu éclata successivement dans les ateliers de la place des Selliers et aux bains d'Ibrahim. C'était là le langage des janitschares irrités des nouvelles de la révolte d'Abasa. Le colonel des janitschares, député auprès d'Abasa, était revenu en annonçant que ce gouverneur était en pleine révolte, qu'il avait donné les sandschaks d'Erserum à ses lieutenants, imposé une taxe de 1,000 aspres sur chaque maison, et mis sur pied un corps de quinze mille hommes. C'étaient les débris rassemblés des anciennes armées des rebelles asiatiques sous Karajasidschi, Dschanbulad, Kalender-Oghli, Said, Tawil, échappés au destin de leurs camarades immolés par l'impitoyable Murad, qui maintenant, comme Segbans, ennemis déclarés des janitschares et vengeurs du sang d'Osman, se pressaient autour de la bannière d'Abasa. Murtesa-Pascha, sandschakbeg de Karaschehr, qui d'abord s'était opposé, les armes à la main, aux dispositions d'Abasa, se donna alors à lui, après avoir supporté dix jours de siége dans son château. Abasa marcha sur Angora et Siwas, et adressa des circulaires à tous les sandschakbegs du pays, pour les inviter à faire cause commune avec lui. Il fit mettre à mort le beglerbeg de Meraasch, qui avait réuni ses forces aux siennes, mais qu'il soupçonnait de complot contre sa vie. Le gouverneur de Siwas, Taijar-Mohammed-Pascha, vint lui offrir ses félicitations. Le scheich de Kaiszarije lui adressa les paroles suivantes en présence de toute l'armée : «Tu es favorisé de Dieu, Dieu t'a donné le pouvoir sur les oppresseurs! ne crains rien; l'occasion est pour toi.» A Kanghri, il fut accueilli avec amitié par Noghai-Pascha. Dans tous les villages sur sa route il confisqua les biens des janitschares; quelques-uns de ces miliciens tombés entre ses mains furent mis aussitôt à mort, ou bien subirent de cruelles tortures; il y en eut auxquels il fit clouer aux pieds des fers de cheval. Les fugitifs affluèrent à Constantinople. Lorsqu'Abasa mit le siége devant Angora avec quarante mille hommes, les beglerbegs d'Anatoli et de Karamanie reçurent ordre de marcher contre lui à la tête de leurs troupes; Mahmud, fils de Cicala, fut nommé serdar, et reçut sous ses ordres quatre mille janitschares avec quatre mille sipahis. Il s'avança par Brusa jusque devant Begbasar, pour se retirer ensuite lorsqu'il fut informé de la supériorité des forces d'Abasa. Celui-ci assiégea Angora durant trois mois, s'empara de la ville en la privant d'eau, mais ne put prendre le château, et alla ensuite établir ses quartiers d'hiver dans le canton de Nikdé.

Les incendies, les nouvelles des progrès d'A-

(1) Flassan, Histoire de la diplomatie française, t. II, p. 268; sir Thomas Roe, p. 112; Grimstone, dans Knolles, p. 976; Roe, p. 114; Summ. del. rel. Ven., dans les archives de la maison impériale.

(2) Hasanbegsade, fol. 184, d'accord avec le rapport de l'ambassade vénitienne.

basa, le bruit venu des frontières de Hongrie, que les paschas déposés d'Ofen et de Temeswar refusaient d'abandonner leurs places, prétendant que leur destitution ne pouvait venir du sultan, incapable de donner des ordres et de gouverner ; la présence à Constantinople de l'ancien grand vesir et de l'ex-kapudan-pascha, qui tous deux ne s'étaient pas encore mis en route pour les lieux de leur exil ; un soulèvement des sipahis, mutinés par le retard du paiement de leur solde; le bruit que Gurdschi pratiquait des manœuvres avec la sultane Kœsem, afin de porter leur fils Murad sur le trône : tout cela inquiétait le grand vesir Mere-Husein, qui parvint enfin à faire partir Gurdschi-Mohammed et Chalil pour Brusa et Malgahra. Husein flattait les janitschares autant qu'il pouvait pour se maintenir à son poste, et sans cesse il était occupé de nouvelles combinaisons, se livrait à de nouvelles extorsions pour satisfaire à leurs demandes. L'imbécile sultan n'exerçait aucune action, et la Validé, femme d'un esprit borné, était réduite elle-même à obéir. Le chodscha du sultan Osman, Omer-Efendi, le principal conseiller du funeste projet de pèlerinage à la Mecque, qui depuis un an s'était tenu caché, reparut maintenant sur la scène, et à la demande des ulemas, fut envoyé à la Mecque en qualité de scheich ; son fils Abdullah reçut la place de juge de Memmen; le chan tatare de la Krimée, Dschani-Bek-Girai, fut déposé et banni à Rhodes ; Mohammed-Girai, qui, à l'avénement d'Osman, avait tenté de s'échapper des Sept-Tours, fut nommé chan, et on lui donna pour kalgha son frère Schahin-Girai. Tandis que Mere-Husein flattait les janitschares, les sipahis commencèrent à murmurer, d'abord à cause du départ de Chalil, le plus chéri de tous les vesirs, puis à cause du titre de la monnaie avec laquelle on leur payait leur solde. Ils se plaignirent de la partialité du grand vesir pour les janitschares, auxquels il accordait les emplois les plus lucratifs, sans tenir compte des services des sipahis. Ces mécontentements, croyait-on, étaient entretenus par les intrigues du dernier gouverneur d'Égypte, Belur-Mohammed-Pascha, qui, revenu du Kaire avec d'immenses richesses, aurait promis aux troupes un présent de 100,000 ducats, et une somme double pour leur solde arriérée. Deux fois les sipahis s'agitèrent en tumulte autour du divan, faisant entendre de violentes clameurs. On les apaisa avec de l'or et en leur donnant des places de fermiers des revenus : mais comme il ne restait plus d'argent pour le premier jour de paye, le grand vesir et la Validé transportèrent la monnaie, du lieu où elle avait été déposée jusque-là en ville, dans le sérail, et firent convertir en espèces courantes la vaisselle d'or et d'argent, les mors et les étriers, les brides et les selles. Afin de plaire aux janitschares, le grand vesir se fit inscrire sur leurs rôles. Pour tirer de l'argent, il voulut déposer le woiwode de Valachie Radul, dont la confirmation produisit en effet 30,000 écus, tandis que le chargé d'affaires d'Alexandre, qui avait sollicité la place pour son maître, reçut la bastonnade. Les sipahis, forts de la tolérance du grand vesir, mirent de nouvelles taxes sur les maisons, et le joug insupportable de la soldatesque pesa même sur les représentants des puissances européennes. Il fut interdit à leurs épouses de sortir de la ville en voiture, et l'ambassadeur anglais fit de vains efforts pour que les marchands, ses nationaux, n'acceptassent les aspres que d'après l'ancien titre.

Malgré toutes ces faiblesses pour les sipahis, Mere Husein ne put les adoucir. Un jour de divan, cette milice s'agitant plus menaçante, il fut réduit à s'enfuir. Les mutins se réunirent dans l'hippodrome, et le mufti, ainsi que les kadiaskers, ne purent qu'à grand'peine leur persuader de se séparer. Les sipahis envoyèrent des députés aux janitschares pour les engager à se réunir à eux, afin de briser le joug du grand vesir ; mais ceux-ci, attirés vers Husein par ses libéralités incessantes, répondirent qu'il n'appartenait ni à eux ni aux sipahis de se mêler de telles affaires. La domination et l'orgueil du grand vesir étaient montés à un tel point, qu'il ne rendit compte de cette émeute ni au sultan ni à la Validé. Son dédain pour tout ce qui n'était pas janitschare ne connaissait point de bornes. Il fit ce qu'avant lui aucun grand vesir, aucun sultan même n'avait osé encore. Il soumit à la peine du bâton les beglerbegs et les ulemas. Un beglerbeg expira en plein divan sous ce châtiment ; un juge innocent en fut flétri. Ce fut là le signal de l'explosion de la colère trop longtemps contenue des ulemas contre la tyrannie militaire. Depuis l'avénement

du sultan Mustapha, auquel ils n'avaient rendu hommage que sous la menace des sabres levés sur leurs têtes, ils n'avaient pu se décider à oublier le meurtre d'Osman, et n'enduraient qu'avec contrainte la puissance de l'imbécile qui leur était imposé comme sultan; ils avaient vu avec indignation la distribution faite, au mépris de toutes les lois, à des janitschares et à des sipahis, des places productives d'administrateurs des mosquées; maintenant ils furent transportés de fureur à la nouvelle de l'outrage fait à un membre de leur ordre. Ils se rassemblèrent dans la mosquée du sultan Mohammed, qui devint le foyer de l'insurrection des légistes, comme on avait vu partir de celle du centre l'impulsion donnée naguère à la révolte militaire. Après la dénonciation du traitement ignominieux infligé à un juge, se reproduisit une accusation lancée contre Mere-Husein, sous la direction du grand juge d'Anatoli, Jahja-Efendi; les ulemas rendirent un fetwa qui condamnait le grand vesir comme esprit fort et comme hérétique, et déclarait son exécution légitime. Ils entraînèrent de force le mufti dans la mosquée et le pressèrent de sommer le grand vesir de comparaître devant lui, afin que la justice suivît son cours. Le mufti leur répondit: «Tant que Mere-Husein sera grand vesir, il ne viendra pas ici, et s'il n'est pas déposé, il sera difficile de lui appliquer la loi; attendez ici, je vais me rendre auprès du padischah pour lui exposer l'affaire, et après la déposition de Mere-Husein je suivrai votre procès contre ce grand vesir renversé.» Comme il se disposait à sortir, l'un des premiers meneurs de la révolte des sipahis, Bitschakdschi-Oghli, qui, à la faveur d'un surtout de satin bleu, s'était glissé parmi les ulemas, s'écria: «Ne le laissez point aller, car vous seriez tous mis à mort;» mais ce cri ne trouva point d'écho, et le mufti se rendit au serail. Cependant à la nouvelle de la réunion des ulemas dans la mosquée de Mohammed, le grand vesir s'était enfui chez l'aga des janitschares, où il manda les kadiaskers; le mufti y vint aussi et dit: «C'est la volonté du sultan que les ulemas rassemblés dans la mosquée de Mohammed soient dispersés; telle est surtout la volonté de Sa Majesté la Validé.» Il dépêcha deux agas vers ce lieu. Les deux députés firent tenir d'abord au juge de Constantinople, Hasan-Efendi, un avis secret pour l'engager à se séparer des rebelles; Hasan prétexta la nécessité de sortir pour aller renouveler l'ablution, qui n'avait pas été faite régulièrement avant la prière, et quitta la mosquée.

Lorsque les deux agas entrèrent dans le temple, ils trouvèrent l'ex-kadiasker Jahja-Efendi engagé dans une discussion très-vive avec les ulemas qui étaient assis ou se tenaient debout autour du grand autel. A l'aspect de ces émissaires, Jahja-Efendi cria comme s'il s'agissait de mécréants: «Frappez!» et les ulemas tombèrent sur les deux agas. Le scheich Kasisade essaya de les protéger, et représenta que l'on devait écouter des députés; mais son intervention fut inutile; ils furent accablés d'injures et de coups, et chassés de la mosquée. Le sipahi déguisé Bitschakdschi-Oghli et quelques ulemas s'étaient rendus aux casernes des janitschares, où ils étaient entrés en pourparler avec les soldats: «Le sultan Mustapha, dirent-ils, est privé d'intelligence, et les rênes du gouvernement sont en d'autres mains que les siennes; élevons un nouveau souverain sur le trône: qu'en pensez-vous?» Les janitschares répondirent: «Là où se portent les ulemas, nos seigneurs, nous nous y rangeons aussi.» Les ulemas se laissèrent prendre à ces paroles, et comptèrent sur l'assentiment de la troupe. Maintenant le grand vesir envoya auprès des mutins le nakibul-eschraf (élu des nobles), président des émirs, leur porter des paroles de paix; mais en même temps il ordonna aux janitschares et à leurs recrues, les adschemoghlans, de se préparer en armes, pour le cas où les ulemas ne se sépareraient point volontairement, et de les disperser par la force. Dans l'après-midi, le nakib se rendit à la mosquée et se plaça entre le grand autel et la chaire, à l'endroit réservé ordinairement au sultan. Après avoir longtemps harangué les ulemas, voyant qu'il ne produisait sur eux aucun effet, il tira de son sein un chatti-scherif. Les ulemas crièrent: «Le padischah n'a pas la moindre connaissance de cet écrit, qui est de la main d'un tel et d'un tel;» et ils chassèrent le nakib de la mosquée. Puis, prenant le turban d'Akschemseddin (1) exposé à la vénération des

(1) Qui avait mené les armées victorieuses de Moham-

fidèles à côté du Koran, ils le déroulèrent comme un drapeau, y firent toucher leurs mouchoirs et leurs vêtements, le placèrent au-dessus de l'escalier qui conduit à la tribune du sultan, forcèrent tous les émirs qu'ils purent réunir à s'agenouiller devant ce signe sacré, et se mirent à réciter la sure de la Conquête. Tous les drapeaux des couvents et des tombeaux voisins furent apportés et rangés autour du turban d'Akschemseddin; mais s'il y avait des bannières en quantité, l'on manquait d'armes, et quand bien même on aurait pu s'en procurer, les rebelles n'auraient pas su s'en servir. Cependant les recrues des janitschares s'étaient tenues tranquilles dans leurs quartiers, mais armées et prêtes à marcher. Le soir, la réunion des ulemas ne s'étant pas dispersée, l'aga des janitschares et le kiaja-beg Tscheschtedschi-Ali marchèrent avec leurs troupes contre eux. A cette nouvelle, les rebelles s'en allèrent pour la plupart, en disant que l'on pourrait revenir le lendemain. L'aga des janitschares était parvenu jusqu'à la mosquée des Princes, et avait fait halte en ce lieu pour réciter la prière du soir; mais quelques jeunes soldats des plus ardents, et un ramas d'Albanais, détachés en avant avec le tschausch Karamansade, tombèrent sur les ulemas qui se trouvaient encore dans la mosquée, et en tuèrent plusieurs. Ainsi périrent, parmi les mollas, Moharrembegsade et Beber-Efendi, ainsi que plusieurs curieux et des fidèles venus pour la prière. Les cadavres furent jetés dans un ancien canal, afin que la chose ne vînt pas à la connaissance du public. Au bout de deux jours, les meneurs de cette insurrection des légistes, Jahja-Efendi, Alitschelebisade, huit recteurs d'académies, et quelques juges, furent bannis de la capitale; le juge de Constantinople fut déposé, et dut se retirer à sa métairie près des Eaux-Douces. Beaucoup d'ulemas se cachèrent pendant quelque temps pour se dérober aux persécutions du grand vesir ou aux railleries du peuple, qui, à l'aspect d'un molla coiffé d'un grand turban, criait aussitôt: « A la bannière! à la bannière! » Un derwisch qui, pendant les agitations, s'était fait orateur de carrefour, fut pendu sur la place de la Petite-Karamanie. L'aga des janitschares, en récompense de ses services pour la compression de cette émeute, reçut le gouvernement d'Égypte, et sa place passa à Tscheschtedschi-Ali. Mais l'irritation des ulemas et des corps de métiers s'accrut encore contre les janitschares; aussi, dans leur fureur de vengeance, ils excitèrent secrètement Abasa à venger le meurtre d'Osman.

Ce triomphe remporté sur les ulemas irrita encore la tyrannie de Mere-Husein. Chaque jour plus cruel et plus impitoyable, il ordonnait de nouveaux châtiments. Un secrétaire du divan qu'il avait encore menacé de la bastonnade résigna son emploi; d'autres expirèrent au milieu des tortures. Comme il ne rencontrait aucun obstacle dans tous ces actes, il résolut de se défaire à la fois, par un coup d'État, de tous ses ennemis, les sipahis et les sipahioghlans. Les bostandschis du sérail, armés en soldats égyptiens, et un certain nombre de janitschares dévoués devaient à la première occasion, sous prétexte d'une audience prochaine à un ambassadeur, se ranger autour du divan, pénétrer, par le côté des cuisines, dans la seconde cour du sérail, et là exterminer jusqu'au dernier les sipahis réunis. Le Bairam tombait en ce moment, l'exécution de cet atroce complot fut ajournée après les fêtes. Pendant ces solennités, le trésorier d'Husein s'installa dans une boutique pour examiner les passants et s'entretenir avec eux : survinrent plusieurs sipahis qui voulurent s'asseoir dans la même boutique. Le propriétaire les pria d'aller s'établir ailleurs, attendu qu'il y avait là un grand personnage, l'un des confidents les plus intimes du grand vesir : « Mais nous, répondirent les sipahis, nous sommes attachés au service militaire du sultan, et nous nous arrêtons où il nous plaît. » L'un des gens du trésorier, obligé de leur faire place, ne put contenir son mécontentement ni réprimer sa langue, et dit : « Plantez-vous là ; après la fête on saura bien vous en arracher. » Ces paroles coururent avec la rapidité de l'éclair parmi les sipahis; au divan suivant, ils assaillirent le grand vesir : « Tu veux nous détruire, nous ne voulons plus de toi pour vesir » (1). Le kislar-aga et la Validé tentèrent de déterminer

med II à la conquête de Constantinople, et qui découvrit si à propos le tombeau d'Éjub.

(1) Summ. del. rel. ven.

Husein à déposer les sceaux : il refusa, et déclara qu'il ne remettrait son pouvoir qu'aux janitschares (1). Il courut chez l'aga, comptant sur les haines des deux milices pour assurer la durée de sa tyrannie. Déjà quelques janitschares s'exprimaient en faveur d'Husein, quand leur nouveau kiaja, Beiram, politique délié, se mit à les haranguer pour leur inspirer d'autres sentiments. Il leur représenta que les sipahis étaient leurs frères d'armes, contre lesquels ils étaient excités dans l'unique intérêt du grand vesir. Sans doute pour cette œuvre leurs officiers recevraient beaucoup d'or de Mere-Husein ; mais quelle part auraient les soldats dans ces grosses sommes ? Il n'était pas prudent de se mettre en hostilité avec tout le corps des sipahis ; car si les janitschares se trouvaient les plus forts dans la capitale, il en était tout autrement dans les provinces : il ne fallait pas se laisser entraîner par les officiers ; et si on faisait un appel à leur opinion, leur devoir était de répondre qu'eux aussi désiraient un grand vesir impartial. Maintenant les sipahis insistant dans un soulèvement général sur la déposition du grand vesir, et les officiers des janitschares prétendant qu'ils étaient satisfaits de Mere-Husein, les sipahis leur reprochèrent d'avoir été gagnés par l'or de celui qu'ils défendaient, et demandèrent que toute la troupe fût appelée à donner son opinion. Alors s'éleva une clameur générale, produit des enseignements de Beiram : « Nous voulons aussi un vesir impartial ; nous nous rangeons du côté de nos camarades. » Mere - Husein se vit donc forcé de remettre le sceau au mufti, qui le déposa devant le sultan. Celui-ci le confia à Kemarkesch-Ali-Pascha [20 août 1623]. Le premier acte du nouveau grand vesir fut de convoquer le mufti, les kadiaskers et d'autres hauts fonctionnaires de l'État, pour délibérer avec eux sur la déposition du sultan, que son imbécillité rendait incapable de régner, et sous lequel l'empire était menacé d'une ruine certaine. Tout le monde fut d'accord sur ce point ; la seule difficulté, c'est que, en raison de l'épuisement du trésor, il serait impossible de réunir les 2,000,000 de ducats nécessaires pour le présent accoutumé du nouvel avénement. On négocia donc avec les troupes, qui, pressentant bien l'imminence du péril, consentirent à un changement de trône, en renonçant au présent d'avénement (1). En conséquence, le sultan Mustapha, qui se trouvait dans le palais de Daud-Pascha, fut ramené au sérail, et dans la nuit même tous les officiers de l'empire et de la cour rassemblés placèrent sur le trône le fils aîné d'Ahmed, jeune prince âgé de onze ans, et lui rendirent hommage sous le nom de Murad IV.

La déposition de Mustapha avait été imposée par la nécessité la plus impérieuse, car, en raison de l'incapacité absolue de ce prince et de son imbécillité, le trône était comme inoccupé, perdait toute considération et tout pouvoir, et l'empire était prêt à se briser sous le joug de fer des soldats. La ruine était générale ; des provinces avaient été enlevées, celles qui restaient étaient dépeuplées, épuisées ; l'accroissement continuel des dégâts, les extorsions des gouverneurs et des soldats, la corruption des juges, la domination et l'insolence des janitschares et des sipahis, la révolte d'Abasa et de Bagdad, le mépris des lois, semblaient annoncer une dissolution générale. La Géorgie, Gendsche, Eriwan, Bagdad, Baszra, en tout neuf sandschaks étaient entre les mains des Persans (2). Les revenus de la couronne s'élevaient autrefois à 2,441 charges, 244,400,000 aspres ; maintenant ils étaient diminués de 48,500,000 aspres, par suite des pertes de cantons successivement arrachés à la Porte. La plupart des branches de revenus étaient abandonnées à divers titres aux sultanes, en sorte qu'il entrait à peine 10,000,000 d'aspres dans le trésor. Seize ans auparavant avait été faite une description de tous les villages habités dans l'empire ottoman, et le nombre s'en était élevé à cinq cent cinquante-trois mille ; dans le recensement qui avait précédé immédiatement la guerre de Pologne, on avait reconnu une diminution de quatre-vingt-quinze mille villages (3). Une telle dépopulation était le résultat naturel des extorsions. Autrefois chaque maison

(1) Naima, p. 371.

(1) Roe, p. 716.

(2) Kotschi-Beg, Traité sur les causes du declin de l'empire.

(3) Roe, p. 66.

ne payait que 40 ou 50 aspres d'impôt foncier, 40 aspres d'awaris ou de taxe extraordinaire, 1 aspre par couple de moutons, et 3 à 5 aspres de ghulamije ou taxe de garçons. Maintenant chaque tête rendait 240 aspres, chaque maison 300 aspres d'awaris, et chaque mouton 1 aspre. Les sipahis s'étaient saisis de la perception de ces impôts, qu'ils vendaient chaque année à l'encan devant la mosquée du sultan Mohammed. Ces étranges fermiers élevèrent la capitation et l'impôt foncier à 7 ou 800 aspres, exigèrent 7 à 8 aspres par tête de mouton, et même en Asie portèrent cette dernière taxe à 20 et 30 aspres. Le mépris des anciennes lois jeta de plus en plus la désorganisation parmi les troupes régulières. Les rangs des tschauschs, des mumdschis (exemptés), des oturaks (pensionnés), se grossirent journellement. Le nombre des tschauschs, originairement de trois, fut porté à quarante et cinquante; celui des mumdschis à plus de cent. En revanche, les akindschis, qui jadis formaient la force la plus redoutable des armées ottomanes dans les expéditions rapides, étaient tombés de vingt mille à quelques milliers seulement. Les troupes irrégulières à pied, en Europe les juruks, les mosellems, en Asie les piadegans, n'entraient plus guère en campagne, et laissaient le service militaire entièrement aux feudataires. Les dschebellis n'étaient plus, comme autrefois, des esclaves achetés, mais des mercenaires loués pour un temps. Parmi les fiefs, un grand nombre étaient tombés *en corbeille*, c'est-à-dire avaient été conférés à des gens qui figuraient sur les rôles, mais sans jamais se montrer en campagne. Lorsque le grand vesir Naszuh, pour arrêter ces monstrueux abus, fit la revue des possesseurs de fiefs à Andrinople, les grands, auxquels ces domaines avaient été conférés, firent paraître leurs domestiques, vêtus, armés en sipahis, de sorte que les choses restèrent comme par le passé. La dissolution frappa également les escadrons de sipahis et de silihdares, car les tschauschs qui étaient chargés de tenir les rôles de ces corps, donnaient les places vacantes à des serviteurs des ulemas ou à des artisans. L'une des innovations les plus funestes fut la création des sipahioghlans ou des candidats aux places vacantes des sipahis, due au secrétaire des janitschares, Akseraji-Mohammed, et aussi la faculté des remplacements introduite par le mufti-aga des janitschares (1). Enfin beaucoup de biens de la couronne, conférés temporairement à de grands fonctionnaires de l'État, avaient été transformés, par ces titulaires, au profit de leurs familles, en wakfes, ou fondations religieuses inaliénables, et les places d'administrateurs des wakfes et des mosquées étaient tombées entre les mains des sipahis. Ainsi, de toutes parts, s'écroulaient les anciennes institutions.

Par une sorte de compensation, la littérature et la jurisprudence étaient dans un état plus florissant qu'on n'aurait pu le présumer dans ce temps de bouleversement, de révolte et de règne de la force brutale. Toutefois on éprouve moins d'étonnement en réfléchissant à la puissance qu'avait jusqu'alors exercée le corps privilégié des ulemas. Nous avons vu le mufti et les kadiaskers diriger les délibérations sur la guerre et sur la paix, les changements des grands vesirs et même des sultans; nous les avons vus refuser leur hommage à l'imbécile Mustapha, et se réunir aux ulemas, dans la mosquée du sultan Mohammed, autour du turban du scheikh Akschemsseddin, qu'ils arboraient comme le saint étendard de la révolte. Dans ce corps si puissant de la hiérarchie ottomane, l'étude des lois seule conduisait aux premières dignités. La science du droit et de la théologie, ainsi que les connaissances en métaphysique, en mathématiques, en astronomie et en médecine, qui leur étaient subordonnées, poussaient aux places de recteurs d'académies, de juges, de grands juges, astronomes, médecins, chapelains de la cour, et enfin à celles de mufti et de scheich de l'islam, accessibles à tous les ulemas: de là ce zèle ardent pour l'étude. L'exemple des sultans, qui, depuis le conquérant de Constantinople jusqu'à l'imbécile Mustapha, récompensèrent les poëtes et portèrent eux-mêmes des noms poétiques, conserva l'éclat dont brillait la poésie turque, et l'idiotisme même de Mustapha, regardé comme symptôme de sainteté et d'une nature extatique, encourageait la tendance des scheichs à des habitudes contemplatives, et favorisait le développement du mysticisme.

(1) Kotschi-Beg, Traité sur les causes de la décadence de l'empire.

Puisque, maintenant arrivés à la fin du règne de Mustapha, nous reportons un regard sur l'état de la littérature durant les vingt dernières années écoulées depuis la mort de Mohammed, nous pouvons bien aussi nous jeter en avant, à travers l'époque sanglante de Murad IV, pour y recueillir de suite les noms de quelques hommes signalés par leur savoir; car, plus tard, nous ne pourrons nous arrêter dans une narration où le bourreau tiendra presque toute la place. Adoptant avec intention un point de vue bien différent de celui des biographes des savants ottomans, nous allons d'abord parler des historiens dont il n'est pas question dans les collections des hommes de lettres célèbres, toutes les fois qu'ils n'appartiennent pas au corps des ulemas, ou qu'ils ne sont pas auteurs d'œuvres poétiques. C'est dans leurs ouvrages qu'il faut aller chercher les diverses circonstances de leur vie, ou bien dans les événements auxquels ils ont été mêlés comme hommes d'État. Le silence des biographies des légistes, par Taschkœprisade, Attaji et leurs continuateurs, sur les actions des historiens leurs contemporains, qui, tout en ayant occupé les postes de nischandschis, defterdars, sandschakbegs, paschas, ne figuraient pas cependant dans la liste des ulemas, atteste d'une manière frappante cet esprit étroit de personnalité, cette partialité exclusive qui dominent les diverses corporations chez toutes les nations, à toutes les époques, et sous tous les climats. Dans cette légion d'ulemas et de scheichs remplissant les volumineuses biographies, il ne se trouve guère que quatre cents écrivains; tous les autres figurent là sans titre littéraire et seulement parce qu'ils sont ulemas, tandis que tant d'historiens précieux et d'autres écrivains recommandables ne sont pas même nommés, par la raison qu'ils n'ont pas été reçus dans les rangs des légistes de l'islam. Si les historiens Lutfi, Hasanbegsade et Aali n'avaient pas été signalés par d'autres circonstances, si le premier n'avait pas été grand vesir, le second reis-efendi, et le troisième poëte, les biographies des Ottomans célèbres n'auraient pas donné le moindre renseignement sur leur compte. Ainsi les auteurs de ces collections n'ont rien dit d'hommes tels que Petschewi, d'abord secrétaire du grand vesir Lala-Mohammed-Pascha, en cette qualité négociateur de la double capitulation de Gran, puis defterdar de Diarbekr, et enfin beglerbeg de Rakka, à la fin de son histoire, qui tombe au commencement du règne de Murad IV; le fils du nischandschi Mohammed, auteur d'une histoire universelle presque toute fabuleuse, depuis la création du monde jusqu'au règne du sultan Suleiman, sous le titre de *Miroir des créatures;* Ssafi, qui décrivit les événements du règne du sultan Ahmed, moitié en prose, moitié en vers, et prit Seadeddin pour modèle; l'Albanais Mohammed, secrétaire du divan, qui composa les annales de quatre-vingt-sept dynasties islamites, et les offrit d'abord au sultan Osman, puis au sultan Murad IV, après qu'il y eut ajouté une histoire spéciale des Ottomans; le juge d'Eriwan, Dscherrahsade, qui écrivit la campagne de Perse et la conquête d'Eriwan par Schah-Abbas; Nuri, juge de Bagdad, auquel on doit un tableau de la conquête de cette ville sous Murad IV; Tughi, qui peignit le renversement d'Osman II; Nadiri, chantre des exploits de ce prince infortuné. Hukmi-Kodscha, Husein et Ssari-Abdullah, n'auraient pas non plus échappé au dédain des biographes ottomans, s'ils n'avaient tous trois rempli les fonctions de reis-efendi. Hukmi, nommé deux fois reis-efendi et une fois nischandschi, fut aussi nommé schehnamedschi, et en chantant les hauts faits du sultan Suleiman, marcha sur les traces de ses devanciers, le Persan Aarifi, Lokman et Taalikdschisade. Le reis-efendi Kodscha-Husein traduisit pendant l'expédition de Bagdad, sur l'ordre du sultan Murad, l'histoire universelle en arabe, intitulée les *Notices des empires*, et composa le grand ouvrage historique, les *Raretés des événements*, qui, malgré son défaut d'ensemble, présente un grand intérêt aux hommes de pensée et d'expérience. Enfin le reis efendi Ssari-Abdullah, auteur de plusieurs ouvrages mystiques, et commentateur du Meshewi, fit une collection précieuse de papiers d'État, sous le titre de *Règle du style épistolaire*, contenant cent cinquante lettres de sultans et d'autres pièces, et qui continue dignement le recueil de son prédécesseur Feridun.

Après les historiens nous avons à citer les encyclopédistes, les grammairiens, les rhéteurs

et les poëtes. Newii, célèbre par deux pièces de vers romantiques, *le Perroquet et le Corbeau,* et l'*Inspiration du vin,* écrivit une encyclopédie des douze sciences, sous le titre de *Résultat des connaissances;* Taschkœprisade fut auteur d'une encyclopédie de trois cent sept sciences, intitulée : *Objets des sciences;* le fils de ce dernier, Kemal, traduisit en turc une encyclopédie arabe; Mohammed-Emir-Efendi, de Schirwan, se fit connaître par les *Applications du Chakan,* encyclopédie de cinquante-quatre sciences; et Molla-Ali, d'Akkerman, par un traité sur cinq sciences, dédié au chan tatare Ghasi-Girai. Dans la linguistique se signalèrent : Molla-Mohammed, d'Aidin, par des extraits des beautés des œuvres classiques, et par des dictionnaires; Molla-Akkaftan, de Kastemuni, par un commentaire sur la syntaxe, et des traductions d'écrits arabes sur les déclinaisons, le mètre et la rime; Mohammed-Daudsade, par un dictionnaire intitulé *l'Enfant trouvé.* Cette époque est aussi le beau temps du style épistolaire. On en voit la preuve dans les nombreuses collections de lettres et de correspondances. Les ulemas et les secrétaires d'État rivalisaient d'élégance dans leur style. Hadschi-Chalfa, dans le Feslike, donne la palme à Kerimstchelebi, qui écrivit aussi des biographies arabes, et les traduisit en turc : il eut plusieurs émules, dont les plus célèbres furent Okdschisade, fils du reis-efendi, Weisi le poëte, et Tursemsade, dont les actes et les notions judiciaires servent encore de modèles aujourd'hui dans les tribunaux turcs. Parmi les deux cent cinquante poëtes cités par le poëte Risa, continuateur des anciennes biographies, Newisade-Attaji, auteur des biographies de mille légistes, a laissé cinq poëmes romantiques, à l'imitation de Nisami, le grand poëte romantique des Persans, et des Turcs Sinan-Muidi et Bihischti. Il eut pour rivaux : Kafsade, auteur de Leila et Medschnun; Hasan-Aadil, d'Ischtip, auteur du Schah et le Mendiant; Wudschudi, qui traduisit le Miroir des rois, de Ghasali, et composa la Fantaisie et l'Amour, la Beauté et le Sentiment; Risaati, qui écrivit Jusuf et Suleicha. L'Albanais Ahmed fit un livre de légendes sur le modèle du Jardin des bienheureux, de Fusuli, et le Bosnien Derwisch traduisit le livre de la Libéralité, de Dunjni. Au rang des poëtes turcs figurent aussi les chans de Crimée Ghasi-Girai, sous le pseudonyme de Ghasaji; son fils Seadet-Girai, sous celui d'Aarifi, et Behadir-Girai, fils de Selamet-Girai, qui a signé ses œuvres du nom de Resmi. Les sultans s'exercèrent aussi à des ghazeles: Ahmed, sous le nom de Bachti, Osman de Farsi, et Murad IV de Muradi. Le sultan Osman, dont le règne fut si court et si malheureux, chargea trois poëtes de composer une épopée de ses exploits; Nadiri la conduisit jusqu'à la triste expédition de Pologne, en deux mille dystiques, et dans cette tâche, il eut pour rivaux les poëtes persans Gunabadi et Hatifi; Kemal ne s'avança pas plus loin que l'introduction, et fut arrêté par la mort.

De cinq cents légistes et scheichs comptés par leur biographe Attaji dans les quarante années écoulées depuis la fin du règne de Mohammed III jusqu'à celle de Murad IV, quarante seulement peuvent être cités comme écrivains. Déjà il a été question des savants muftis qui exercèrent une action si décisive sur la marche des événements, et l'on verra encore paraître à l'occasion ceux de ces dignitaires dont l'influence mérite d'être signalée. Les légistes les plus renommés pour leurs ouvrages sont : Altiparmak, traducteur des Degrés de l'état de prophète, et des Galeries de portraits historiques; Risai-Alitschelebi, juge de la Mecque, qui fit un résumé de dix grandes collections de fetwas, sous le titre de *Directeur de la jeunesse.* Menaw-Hedajet laissa beaucoup d'œuvres de jurisprudence; le mufti d'Uskub réunit des fetwas et composa des vers. Karadscha-Ahmed, d'Hamid, écrivit une continuation des biographies de Taschkœprisade. Molla-Kafi, le Bosnien, fit un commentaire en quatre volumes à la dogmatique de Kuduri; Molla-Mohammed-Tabibsade laissa un grand ouvrage de médecine, sous le titre de *Jardin des gens en santé, et bocage des bien portants.* Déjà nous avons parlé de l'astronome Munedschim-Tschelebi à l'occasion de ses prophéties astrologiques. Ghubari et Mohammed-Dscherrahsade se signalèrent par leurs beaux écrits. Mohammed-Atufi fit des traités d'alchimie, et mourut de la peste; le chef des émirs, Allame, pour plaire à Murad IV, exposa les moyens de remplacer le café, et lança l'anathème contre le ta-

bac. Kasisade ne se distingua que par son fanatisme, et nul scheich ne joua un plus grand rôle que Mahmud-Efendi, de Skutari, dont la tente abrita si souvent les grands vesirs déposés et bannis. Il composa des traités et des poésies mystiques en arabe et en turc. Ismaïldede, d'Angora, scheich du couvent des Mewlewis, fondé par Iskender-Pascha à Galata, commenta le M snewi de Dschelaleddin-Rumi, et en fit paraître le VIIe volume. Le scheich Ibrahim Likani, l'un des plus grands savants égyptiens, écrivit sur l'existence de l'unité, sur l'usage du tabac et sur divers points d'exégèse. Jahjaeddin-Etmekdschisade, successeur du scheich Gulschensade en Égypte, fut en grande réputation de sainteté, et passa pour avoir acquis des connaissances surnaturelles, à cause de son dictionnaire sur la langue des oiseaux. Scheich-Abulghais, de Tunis, traducteur du grand recueil des traditions de Buchara, appliqua ses richesses à la construction de couvents et d'écoles, et à l'acquisition des œuvres de Buchara, dont il possédait jusqu'à mille exemplaires; son Tarikatname fut apporté à Constantinople par son disciple et son successeur, Seid-Mohammed. Ewlia-Mohammed-Efendi, imam d'une mosquée sur le marché des Fripiers, fut le plus célèbre lecteur du Koran de son temps. Scheich-Omer-Efendi, disciple d'Abdulmumin, scheich des drogmans, fut enseveli près du couvent de son maître. La vive opposition entre le mysticisme, dont plusieurs principes se développaient audacieusement, et la rigoureuse orthodoxie, éclatera au grand jour sous les règnes suivants, dans la lutte des ssofis et des kasisadelus, ou partisans de Kasisade.

LIVRE XLVI.

AVÉNEMENT DE MURAD IV. — DÉPOSITION DU MUFTI. — LES DEUX BEKIR. — L'UN D'EUX DEVIENT GOUVERNEUR DE BAGDAD, ET CETTE VILLE TOMBE ENFIN DANS LES MAINS DES PERSANS. — EXÉCUTION DES VESIRS MOHAMMED, KEMANKESCH, ALI ET MERE-HUSEIN. — RELATIONS DIPLOMATIQUES. — MORT DE KULAUN-PASCHA. — LETTRE D'ABASA, CONTRE LEQUEL ON DIRIGE UNE EXPÉDITION. — MOTIF DE LA DÉPOSITION DU CHAN TATARE, ET DÉFAITE DES OTTOMANS DANS LA KRIMÉE. — LES COSAQUES SUR LE BOSPHORE. — DÉCISION ARBITRALE ENTRE ALGER ET TUNIS. — MORT DU GRAND VESIR. — LES PERSANS SONT BATTUS EN GÉORGIE, ET LES COSAQUES SUR LA MER NOIRE. — RUINE DE DSCHENNET-OGHLI. — PESTE ET PRIÈRES PUBLIQUES. — SIÉGE DE BAGDAD PAR HAFIS-PASCHA. — BATAILLES ET AMBASSADE PERSANE. — LEVÉE DU SIÉGE DE BAGDAD. — ÉMEUTE A CONSTANTINOPLE. — GURDSCHI-MOHAMMED EST TUÉ. — INSURRECTION A ALEP. — DÉPOSITION D'HAFIS-PASCHA. — AMBASSADES DE TATARES ET DE PERSANS. — DÉFAITE DES PASCHAS PAR ABASA. — RETRAITE DE CHALIL PENDANT L'HIVER. — ENVOYÉ PERSAN. — PRINCE INDIEN. — SCHERIF DE LA MECQUE. — EXPÉDITION DU GRAND VESIR CHOSREW-PASCHA CONTRE ABASA, QUI SE REND. — L'ARABIE ET LA KRIMÉE. — LES JÉSUITES. — RELATIONS DIPLOMATIQUES AVEC LA POLOGNE, LA RUSSIE, LA FRANCE, L'ANGLETERRE, L'ESPAGNE ET LA SUÈDE. — BETHLEN-GABOR. — RENOUVELLEMENT DE LA PAIX AVEC L'AUTRICHE. — CARACTÈRE DE MURAD. — MORT DE MAHMUD DE SKUTARI ET DE WEISI.

Murad, parvenu à sa douzième année, était d'une taille proportionnée à son âge; il avait le visage arrondi, le teint blanc, les yeux grands, le regard menaçant. Quoiqu'il fût sujet à des attaques d'épilepsie, il était néanmoins plein d'esprit et de vivacité. Il monta sur le trône pour rester d'abord sous la direction de sa mère, la sultane Mahpeiher, appelée communément Kœsem, femme d'un caractère énergique et ardent (1). Le lendemain de son avénement [11 septembre 1623], il se rendit à Ejub pour visiter le tombeau du porte-étendard du prophète et ceindre le sabre. Dans cette occasion, on ne déploya pas la pompe accoutumée, parce qu'on n'avait point le temps de faire des préparatifs, qu'il n'y avait point assez de vesirs présents à Constantinople, et que le trésor était épuisé; mais du moins on immola en grand nombre des moutons et des brebis. Les janitschares et les sipahis avaient renoncé au présent d'avénement à cause de l'épuisement du trésor: mais à peine eurent-ils placé leur créature sur le trône, qu'ils réclamèrent avec violence les sommes dont ils venaient de faire l'abandon. Toutes les caisses se trouvant vides, le grand vesir et l'aga des janitschares offrirent aux mutins 25 aspres au lieu de 25 ducats par homme; mais ceux-ci exigèrent avec menaces 25 pièces d'or, et ne voulurent point entendre parler de monnaie d'argent. On ouvrit donc le trésor intérieur, d'où l'on put tirer les deux millions de ducats de présent d'avénement et d'augmentation de solde, qui furent payés un mois après la reconnaissance de Murad IV. Les ambassadeurs étrangers, auxquels on s'adressa en cette occasion pour un emprunt de 30,000 ducats, s'excusèrent. Cinq jours après son avénement, le sultan fut soumis à la circoncision, qui s'accomplit sans la moindre cérémonie. Le kiaja Beiram, qui avait persuadé aux

(1) Naima, p. 372; Feslike, fol. 245; Petschewi, fol. 302; Hasanbegsade, Rel., ven., dix sett., p. 1623.

janitschares de faire cause commune avec les sipahis pour le changement au trône, fut nommé aga, et son prédécesseur, Tscheschtedschi, fut appelé au gouvernement d'Égypte. Le premier reçut pour épouse une sœur du sultan; les deux autres princesses avaient été unies précédemment, l'une au gouverneur de Diarbekr, Hafis-Pascha, et l'autre au kapudan-pascha Redscheb. Le premier acte du nouveau grand vesir Kemankesch fut d'éloigner le mufti Jahja-Efendi. Celui-ci, dans un entretien avec le grand vesir, lui avait tout d'abord donné de salutaires conseils, mais dirigés contre la convoitise et la corruption du premier dignitaire de l'empire. Dans la crainte d'être accusé par le chef de la loi auprès du sultan, le grand vesir le rendit suspect lui-même, comme si Jahja-Efendi avait été d'intelligence avec Mere-Husein et les ulemas pour s'opposer à l'avénement de Murad, et maintenir Mustapha sur le trône. Le grand vesir aurait volontiers conféré la place vacante à son beau-père Bostansade-Efendi, mais il craignit de faire crier à la partialité : en conséquence, Esaad-Efendi fut rappelé pour la seconde fois au poste de mufti, et vit son frère Ssalih-Efendi nommé juge de Constantinople. Maintenant Kemankesch travailla auprès de son maître à ruiner les deux anciens grands vesirs, Kurdschi-Mohammed et Chalil-Pascha, en insinuant qu'ils avaient poussé le rebelle Abasa à la destruction des janitschares. Tous deux furent en effet arrêtés; mais l'accusation n'ayant pu produire les prétendues lettres adressées au gouvernement d'Erserum, ni le fetwa que le précédent mufti Jahja aurait rendu dans ce sens, il fut remis en liberté.

Le règne de Murad IV commença sous les plus funestes auspices. Les troupes qui avaient renversé Mustapha du trône pour y placer le sultan actuel agitaient encore leurs sabres pour menacer leur nouveau maître; l'Asie était désolée par la révolte d'Abasa, et les frontières orientales de l'empire étaient menacées par la perte de Bagdad, cette capitale de l'Irak, le plus puissant boulevard contre les Persans. Les événements qui amenèrent le premier désastre de la guerre avec la Perse appartiennent encore au règne de Mustapha, et pour l'enchaînement des faits, demandent que l'on se reporte vers ce temps. Et d'abord il faut s'occuper des deux Bekir qui agitèrent si longtemps Bagdad. L'un était ssubaschi ou directeur de la police de la ville, et ses richesses, ses alliances de famille lui avaient donné une si grande autorité, que devant lui s'effaçait entièrement le beglerbeg gouverneur, et que sous l'administration du dernier beglerbeg Jusuf-Pascha, Bekir, à la tête de douze mille hommes asabes et troupes du pays, était en réalité le maître de Bagdad. L'un de ses officiers, appelé aussi Bekir, qu'il avait envoyé contre Aaradscha et Semewat, pour y lever les impôts, se les appropria et refusa de les livrer, puis abjura toute obéissance. Alors l'intendant de police se mit en marche avec mille asabes et quatre mille janitschares pour réduire le rebelle, laissant dans la ville son fils Mohammed au bulukbaschi, et recommandant celui-ci au chef militaire Mohammed. Un troisième Mohammed était aga des Asabes. Ce dernier et Bekir, l'intendant de police, avaient jadis été ennemis; mais ils s'étaient réconciliés, et engagés mutuellement par serment à repousser de concert les attaques portées contre l'un et l'autre. Maintenant l'aga pensa le moment arrivé de laisser éclater ses anciens ressentiments, et découvrit à Omer, chargé d'affaires de l'intendant, un plan pour se saisir du fils de ce Bekir, et empêcher le père de regagner la ville. Le kiaja feignit d'entrer dans le complot, mais le trahit au jeune Mohammed. Quand l'aga leva ses étendards au cri d'Allah! Omer et le fils de Bekir, qui étaient sur leurs gardes, le poussèrent dans le château, où le beglerbeg Jusuf, vraisemblablement tenu au courant de toute l'affaire, lui reprocha sa trop grande précipitation. Le jeune Mohammed plaça des canons sur la grande place de Bagdad, en face du château, et assiégea le pascha gouverneur qui refusait de livrer le capitaine des Asabes. Cependant l'intendant de police Bekir, qui avait vaincu son homonyme à Semewat, à la nouvelle de l'insurrection des Asabes, fit massacrer cinq cents hommes appartenant à ces troupes, parmi lesquels se trouvaient le fils de son ennemi Mohammed. A son retour, il assiégea le pascha gouverneur, qui regardait l'extradition du commandant Mohammed, appelé par lui, comme un acte contraire à toute dignité. Jusuf se défendit pendant quelques jours avec la plus grande valeur et un plein succès, s'empara des convois

qu'amenaient les asabes, et dans une sortie, tua de sa propre main le fils d'Arslan-Pascha; mais un jour qu'il assistait aux exercices des canonniers, il fut atteint d'une balle qui avait pénétré par une embrasure, et mourut le jour même.

Le commandant des asabes, privé ainsi de son appui, négocia avec son vieil ennemi, qui lui accorda libre retraite. Mohammed, portant les signes d'un vaincu qui se remet à la grâce du vainqueur, alla se jeter avec ses deux fils aux pieds de Bekir. Mais celui-ci, se laissant aller aux transports de sa haine et oubliant son serment tout récent, fit attacher le commandant asabe et ses deux fils sur une barque tout enduite de naphte, et qui fut lancée sur le Tigre, après qu'on y eut mis le feu. L'esquif descendit le fleuve au milieu d'un tourbillon de flammes d'où sortaient les hurlements des victimes, et Bekir contempla du rivage cet affreux spectacle, jusqu'à ce que tout s'engloutît dans les flots. Ensuite il se mit en possession du château, du trésor et de l'arsenal, se défit de tous ceux qui avaient tenu pour le pascha, et produisit un diplôme de la Porte, fabriqué par lui-même, en vertu duquel lui aurait été conféré le gouvernement de Bagdad. Il adressa un rapport au divan pour exposer qu'il était parvenu à délivrer la ville d'une quantité de sujets turbulents, et à échapper aux embûches du pascha, qui avait menacé sa vie; il finissait en sollicitant le gouvernement. Mere-Husein, alors grand vesir, conféra Bagdad à Suleiman-Pascha, auquel on venait de retirer le Diarbekr, et celui-ci envoya l'un de ses officiers, nommé Ali, prendre provisoirement possession du gouvernement. Ali-Aga ne put entrer dans Bagdad; on le repoussa, en lui disant: «Nous n'avons nullement besoin de pascha.» Il rendit compte de cette réception à Suleiman, alors arrêté à Mardin, qui fit son rapport au divan. Alors la Porte chargea Hafis-Pascha, gouverneur de Diarbekr, de marcher contre le rebelle Bekir, mit sous ses ordres les gouverneurs de Meraasch, Siwas, Moszul, Kerkuk, avec les troupes kurdes, et remit au chambellan Idris un chatti-scherif impérial pour l'installation de Suleiman dans le gouvernement de Bagdad. Idris, alors defterdar du trésor de Diarbekr, représenta plusieurs fois à son maître, Hafis-Pascha, combien était périlleuse cette entreprise contre Bagdad; car il était à craindre que la place ne fût livrée aux Persans par les habitants, dont la plupart étaient schiites (1). Hafis n'opposa jamais que cette réponse: «Cela est impossible.» Vainement l'historien lui rappela l'exemple du vieux Sinan, ce grand vesir si impitoyable, qui avait détourné Murad III de châtier par des supplices le meurtre du gouverneur d'Ofen, Ferhad-Pascha, immolé par la garnison, de crainte que les rebelles ne fissent entrer l'ennemi dans la place. Hafis-Pascha se borna encore à répondre: «Cela n'est pas possible.» Puis il marcha de Diarbekr sur Moszul. Là, d'après les ordres transmis par Idris, se réunirent à lui les troupes du Kurdistan, sous le commandement du gouverneur Kœr-Husein-Pascha; on vit arriver aussi le gouverneur de Siwas, Tajar-Mohammed-Pascha, avec les troupes de sa province. Sidichan, commandant d'Amadia, fut également appelé. Il vint avec son fils, et campa près du tombeau du prophète Jonas, le long des ruines de Ninive. Suleiman-Pascha se trouvait à Kerkuk, où le gouverneur Bostan-Pascha rassemblait des troupes. Tandis que le serdar attendait à Moszul l'arrivée des hommes de Roha et de Meraasch, les maladies commencèrent à attaquer l'armée. Tajar-Pascha, atteint lui-même, reçut l'ordre d'aller joindre Mahmud-Pascha, qui devait comme serdar marcher contre le rebelle Abasa; il partit. Cependant Hafis-Pascha reçut avis de son chargé d'affaires à Constantinople, du bruit répandu dans cette capitale, que, gagné par l'argent de Bekir, il n'était guère disposé à marcher contre lui. A cette nouvelle, il s'avança aussitôt sur Kerkuk, et manda au gouverneur du Kurdistan, Kœr-Husein-Pascha, de le précéder avec les begs kurdes de Suhran, Mustapha et Abdullah-Beg, et avec les paschas Bostan et Suleiman. Ceux-ci s'avancèrent jusqu'à Behruf; Hafis-Pascha ne paraissant pas, ils poussèrent jusque devant Bagdad, et campèrent près du tombeau du grand imam. Bekir, défié de paraître en rase campagne, ne daigna pas répondre. Il contint l'ardeur bouillante de ses vaillants guerriers, qui voulaient se venger des termes inju-

(1) Naima, p. 376; Petschewi, fol. 300; Feslike, fol. 248; Rausatul-Ebrar, fol. 382; Chalilbegsade fol. 216.

rieux des ssofis, et les paschas, ne voyant sortir personne, franchirent le Tigre pour aller se porter sur la rive occidentale de ce fleuve.

Après que ce mouvement fut opéré, Bekir fit transporter son artillerie sur l'autre bord du Tigre, et pointant sur le camp des paschas, il y jeta le trouble. Les paschas s'éloignèrent. Bekir, qui n'osait pas s'écarter, de crainte que Bagdad ne lui fermât ses portes, détacha l'aga des gœnullus, Mustapha, avec trois mille hommes, à la poursuite des paschas. Le lendemain on en vint aux mains; les troupes de Suleiman-Pascha furent battues, et Mustapha-Beg, commandant turc de la tribu de Suhran, périt dans l'action. Hafis-Pascha, qui s'était arrêté quelques jours à Kerkuk, voyant arriver le cadavre du beg de Suhran, s'avança à marches forcées. Suleiman-Pascha, malade, envoya son kiaja. Les paschas Bostan-Pascha, Kœr-Husein et Abdal-Pascha, ainsi que les sept begs héréditaires kurdes de Chasu (Scheref-Chan), d'Égil, (Mumin-Chan), de Terdschil, (Ibrahim-Beg), de Palu, (Hasan-Beg), d'Arghani, (Ali-Beg à la grosse tête), de Charpurt, (Ibrahim-Beg), d'Amadia, (Sidi-Chan), rangèrent leurs troupes autour du serdar Hafis-Pascha; ceux de Bagdad étaient campés au delà de la Diala. Il y avait devant eux un gué que Kadri-Aga et Abdal-Pascha défendaient avec sept canons. Hafis-Pascha fit passer Kœr-Husein-Pascha, bostan-pascha, et le beg d'Amadia par un gué situé au-dessus, et les suivit. D'abord les gens de Bagdad reçurent vaillamment les troupes d'Husein-Pascha, de Bostan-Pascha et du beg d'Amadia, arrivant successivement pour les charger; mais à l'aspect d'Hafis-Pascha, et au signal donné à Abdal-Pascha de faire jouer les sept pièces, la défaite des rebelles fut décidée. Quatre mille restèrent sur la place, et leurs têtes furent dressées en pyramides devant Hafis-Pascha. Husein-Pascha, surnommé Kœr (l'aveugle ou le borgne), excitait le pascha à poursuivre les fuyards jusque sous les murs de Bagdad, qui ouvrirait ses portes aux vainqueurs; mais ce conseil de Kœr ne fut pas mieux écouté que ne l'avait été naguère celui d'Idris. Le camp resta à la même place. Le lendemain, des vêtements d'honneur furent distribués aux begs, des pièces d'or aux guerriers qui amenaient des prisonniers; on donnait de 3 à 10 ducats par homme. Les prisonniers étaient aussitôt décapités; jusqu'au coucher du soleil dix-sept cents têtes roulèrent ainsi aux pieds d'Hafis-Pascha. Le lendemain il fut décidé qu'il fallait marcher sur Bagdad. Les segbans (à l'instigation de Bostan-Pascha) refusèrent de faire un pas avant qu'on leur eût donné à chacun 10 piastres. Hafis-Pascha espéra les contenter avec des promesses de traitements réguliers et fixes pour les soldats, de sandschaks pour les chefs, aussitôt que l'on serait à Bagdad; mais ils montrèrent des lettres de Bekir qui promettait 10 piastres par homme; enfin ils se contentèrent de 5 piastres. Le jour suivant mourut Suleiman-Pascha, le gouverneur de Bagdad. Quand les segbans eurent reçu leur gratification, le Tigre fut franchi, et le siége de Bagdad fut commencé du côté du château aux Oiseaux. Bekir rejeta toutes les propositions pour la remise de la place. Pressé du dehors par les assiégeants, au dedans par la disette de vivres toujours croissante, il écrivit au schah Abbas, lui promettant de lui livrer Bagdad, si le schah pouvait le délivrer de la présence des Ottomans. Schah-Abbas, qui épiait depuis longtemps une occasion favorable, avait envoyé antérieurement le chan des chans, Kartschghai, avec trente mille hommes contre Schehrban; maintenant il fit partir le ssofi Kulichan pour aller prendre possession de Bagdad, et chargea Abbas-Aga du turban persan et d'une lettre pour Bekir. Celui-ci écrivit à Hafis-Pascha qu'il n'était nullement engagé dans ces démarches, et que l'on pouvait faire avancer un beglerbeg pour repousser les ennemis. Bostan-Pascha dit dans le divan, où fut entendu le député de Bekir: « Donnez-moi le gouvernement de Bagdad. — On ne t'accepte pas, » s'écria le député. Bostan-Pascha saisit son sabre; Kœr-Husein-Pascha s'interposa; les membres du divan se levèrent tous et se séparèrent. Le jour suivant, le député de Bagdad revint apporter cette réponse: « Bostan-Pascha n'est pas accepté comme beglerbeg; il faut conférer ce poste à Bekir. » En même temps se répandit la nouvelle de l'arrivée du turban persan à Bagdad, et l'envoyé de Kartschghai se rendit de Bagdad au camp d'Hafis-Pascha, avec une lettre où il était dit « que Bekir était maintenant soumis au schah, qu'Hafis-Pascha devait s'éloigner, parce qu'autrement la paix serait troublée. » Hafis-Pascha

répondit : « Nous ne sommes pas sur le territoire persan ; nous sommes ici pour châtier un rebelle : en quoi cela peut-il violer la paix ? » L'envoyé dit : « Quand un oiseau s'envole dans un bosquet, il appartient au maître de cette retraite ouverte au gibier. — Cet oiseau, reprit Hafis-Pascha, est dans notre cage ; s'il nous échappe et se réfugie dans votre garenne, nous ne l'y poursuivrons pas. — Bien, dit l'envoyé, retirez-vous, où Kartschghai-Chan tombe sur vous avec trente mille hommes. — Si vous rompez la paix, s'écria le serdar, cette violation sera vengée. » Et il congédia l'envoyé, qui revint auprès du chan des chans. Cependant Hafis-Pascha, au moyen de ses espions, était informé que trois cents Persans avaient été introduits secrètement dans Bagdad, que Ssofi-Kulichan se tenait, prêt à marcher, dans le voisinage. En proie à la plus vive inquiétude, il exposa au conseil de guerre que maintenant il n'y avait plus d'autre moyen pour sauver Bagdad des mains des Persans, que d'en conférer le gouvernement au rebelle Bekir. Le député de ce chef, Ali-Aga, fut appelé, et renvoyé avec une réponse dans ce sens. En même temps, espérant attirer le rebelle dans un piége, Hafis-Pascha fit rédiger deux diplômes d'installation, l'un pour lui, comme gouverneur de Rakka, l'autre pour son fils, comme sandschakbeg d'Helle. Le porteur de ces pièces fut Sidi-Chan d'Amadia. Il fut reçu avec honneur ; mais lorsqu'il s'acquitta de sa mission, Bekir, transporté de la plus violente colère, ordonna de le chasser. Le defterdar Omer-Aga obtint à grand'peine, à force de prières, de garder Ali-Aga en surveillance dans sa maison. Le lendemain, Omer vint apprendre à Hafis-Pascha ce qui s'était passé ; les canons furent de nouveau pointés, et le siége fut repris. En même temps arrivèrent deux autres nouvelles de la plus haute importance, l'avénement de Murad avec la confirmation du commandement supérieur pour Hafis-Pascha, et la proclamation du scheich dans Bagdad, où Bekir avait fait frapper des monnaies au nom du monarque persan. Hafis convoqua le divan, et résolut alors de conférer en réalité le gouvernement à Bekir. Le beg de Champurt alla porter le diplôme en vertu duquel Bekir était reconnu, au nom du sultan Murad, en qualité de pascha de Bagdad, et chargé de la garde attentive de la maison sainte.

Maintenant Bekir se repentait d'avoir appelé les Persans. Après avoir traité avec une généreuse hospitalité les envoyés de Ssofi-Kulichan pendant plusieurs jours, comme ils le pressaient de rendre une réponse définitive, il leur dit : « Que le schah vive longtemps ! vous nous avez délivrés du joug des Ottomans et traités en bons voisins ; nous sommes prêts à user des mêmes procédés à votre égard, et vous voudrez bien en donner l'assurance au schah, en déposant à ses pieds nos humbles présents. » Ssofi-Kulichan, furieux, transmit cette réponse au schah. Cependant Bekir avait fait appeler devant lui les trois cents Persans qu'on lui avait envoyés pour lui apporter le turban de la cour du schah ; il foula aux pieds ce vain ornement ; il ordonna de pendre les malheureux messagers, la tête en bas, aux créneaux des murailles. En même temps il fut proclamé dans Bagdad comme gouverneur ottoman, et sa nomination fut célébrée par des fêtes. Il écrivit à Hafis-Pascha une lettre remplie d'éloges et de témoignages de gratitude, lui demandant aussi, pour augmenter la confiance, de s'éloigner de Bagdad avec l'armée. Le jour même Hafis-Pascha plaça son camp au-dessus du tombeau de l'imam Musa. Il accepta des présents que lui envoya Bekir, et le lendemain marcha vers Moszul. Aussitôt après le départ d'Hafis-Pascha, parut le chan des chans Kartschghai, qui pressa encore Bekir, par une lettre amicale, de remettre la ville, ainsi qu'il l'avait promis. Bekir répondit comme précédemment, ajoutant qu'il enverrait dix rangs de chameaux et 10 000 piastres pour les frais de la route qu'il lui faudrait faire pour se retirer. Si Kartschghai ne se trouvait pas satisfait, il pouvait être assuré que Bekir ne remettrait Bagdad ni au chan des chans, ni à dix schahs qui viendraient pour l'assiéger. Quelques décharges de l'artillerie de la place forcèrent les Persans à s'éloigner. Bekir-Pascha fit savoir au serdar Hafis-Pascha le danger dont il était menacé. Celui-ci lui envoya des approvisionnements par le désert, et les convois devancèrent heureusement l'armée du schah. Abbas, accourant à marches forcées, parut en vue de Bagdad quinze jours après le refus de lui livrer la place [août 1623]. Bekir s'empressa d'en donner avis au serdar, qui le transmit au grand vésir ; mais

celui-ci n'y attacha point une grande importance. Sur les instances répétées de Bekir, Hafis-Pascha envoya Kœr-Husein-Pascha à son secours; lui-même, à la nouvelle que Diarbekr était menacé par Abasa, se dirigea vers Mardin. Kœr-Husein, qui sur sa route rencontra les troupes de Kartschghai, se jeta dans les édifices du chan rouge, où l'on ne peut se procurer que de mauvaise eau de citerne, à cause de l'éloignement du Tigre. Kartschghai lui envoya des parlementaires pour lui dire qu'il était prêt à négocier le renouvellement de la paix avec lui, revêtu de la dignité de beglerbeg. Kœr-Husein, guerrier plein de valeur, mais esprit simple et facile, donna dans le piége. Il dirigea ses gros bagages vers Moszul, et informa Hafis-Pascha de l'ouverture des négociations. Celui-ci lui recommanda de ne point quitter le chan rouge, ou du moins de ne s'en éloigner que la nuit, et sans bruit. L'avertissement arriva trop tard, ou ne fut point écouté. Kartschghai se saisit du pascha, qui venait à sa rencontre pour conférer de la paix, lui fit couper la tête, ainsi qu'à la plupart des personnes de sa suite, et envoya ces trophées au schah. Abbas affecta une violente indignation de cette conduite, et rendit la liberté à vingt-cinq Ottomans que l'on avait épargnés. Hafis-Pascha reçut à Mardin ces tristes nouvelles, ainsi que des lettres de Bekir, qui lui apprenait que déjà cinquante-quatre mines avaient été pratiquées contre lui sans succès, mais qu'il éprouvait une grande disette de vivres. Hafis-Pascha transmit encore ces avis au grand vesir, sans qu'ils produisissent aucun effet, et attendit une réponse à Mardin. Le siége durait déjà depuis plus de deux mois: on avait mangé les chats et les chiens; beaucoup d'habitants étaient passés aux Persans, entre autres Derwisch et Rahman, parents de Bekir. Par l'entremise de ces deux personnages, le schah noua des négociations avec le fils de Bekir, Mohammed, auquel était confié le commandement de la forteresse intérieure. Il lui envoya sa nomination de gouverneur de Bagdad, et le fils de Bekir promit d'ouvrir la porte pendant la nuit, et de recevoir les Persans. Le lendemain matin [28 novembre 1623], du haut des remparts retentit le son des instruments de la musique militaire des Persans, et des hérauts crièrent: «Le pays est au schah; que personne ne bouge parmi les troupes, les citoyens, les sujets; il ne sera fait tort à personne; le schah ne craint pas de se montrer magnanime; que les marchés restent ouverts, sunnis et schiis ne supporteront ni gêne ni offense.» La ville resta calme pour le moment. Bekir et son frère Omar, le defterdar, furent tirés d'un trou où ils s'étaient cachés, et amenés devant le schah, à côté duquel siégeait le fils dénaturé de Bekir. Celui-ci accabla son père de reproches: «Puisqu'il avait violé sa parole, maintenant il était renversé, et devait dénoncer le lieu où se trouvaient ses trésors, s'il voulait sauver sa vie.» Bekir fut jeté dans un cachot (1).

Au bout de quatre jours, on fit un recensement de tous les habitants; et pour le maintien du repos, disait-on, il leur fut enjoint de livrer leurs armes. Deux jours après, les troupes désarmées furent appelées; on remit quatre à cinq hommes à la garde de chaque Persan; les maisons furent placées sous le scellé; on dressa un état des biens des nouveaux sujets du schah, et eux-mêmes furent retenus en arrestation. Le septième jour, les portes de la ville furent fermées, et un ordre du schah prescrivit à chaque Persan d'appliquer durant sept jours à la torture les sunnis confiés à sa garde, pour leur arracher une déclaration de leur fortune. La plupart de ces victimes expirèrent dans les tourments; les autres, qui se turent, n'offrirent plus que des troncs mutilés. Le schah voulait d'abord un massacre général de tous les habitants de Bagdad; mais Seid-Durrasch, chef des émirs de Bagdad et gardien du tombeau d'Husein, animé des sentiments d'une charité active, persuada au sanguinaire Abbas d'épargner au moins les schiis, et lui remit une liste de schiis, sur laquelle il inscrivit autant de sunnis qu'il lui était possible d'en faire passer pour schiis, et de la sorte leur sauva la vie. Tous les autres furent immolés. On offrit le pardon au juge de Bagdad, Nuri-Efendi, et au prédicateur de la grande mosquée, Omer-Efendi, s'ils voulaient lancer l'outrage contre Omar et Osman; mais, au lieu de blasphémer les noms des deux grands scheichs de l'islam, ils prononcèrent des malédictions contre le schah. Abbas, furieux,

(1) Naima, p. 385; Feslike, p. 251.

les fit pendre à un palmier, au moyen d'une corde qui leur traversait les joues et la mâchoire; et quiconque aimait Ali était invité à faire feu sur ces deux martyrs, qui finirent leur vie sous une grêle de balles. Bekir fut enfermé dans une cage de fer et torturé pendant sept jours, sans qu'on le laissât un instant se livrer au sommeil. Le septième jour, on l'étendit au-dessus d'un grand feu pour lui arracher la révélation de ses trésors; son fils, placé en face, le verre à la main, insultait en riant au supplice de son père. Enfin les bourreaux lièrent leur victime sur une barque enduite de naphte, qui fut abandonnée tout en flammes au courant du Tigre, et Bekir périt ainsi à la vue de tout Bagdad, que sa trahison venait d'enlever aux Ottomans. Les sentiments monstrueux de son fils révoltèrent le schah lui-même, qui le bannit dans le Chorasan, où bientôt il fut tué dans une tentative d'évasion. Abbas ordonna la destruction des tombeaux du grand imam Ebu-Hanife et du scheich Abdulkadir-Gilani, et enleva tous leurs ornements d'argent. Il conféra le gouvernement de Bagdad à Ssari-Chan, et somma par des circulaires les Kurdes et les Arabes du pays de se soumettre. Kartschghai-Chan fut détaché pour faire une irruption du côté de Mardin. Il couvrit de sa cavalerie la sombre vallée de Niszibin, et enleva deux mille brebis à la tribu de Schikak. De leur côté, les Arabes de la tribu de Tai (à laquelle appartenait le plus noble et le plus généreux des Arabes, Hatim-Tai) envoyèrent cent de leurs meilleurs cavaliers dans le camp du schah, d'où ils enlevèrent deux cents chameaux, chevaux et autres bêtes de somme. Le schah visita les tombeaux des imams Ali et Husein, où il laissa en vie un sunni dont l'isolement absolu le rassura. Cependant, Hafis-Pascha s'étant mis en marche de Mardin vers Diarbekr à la nouvelle de la chute de Bagdad, le schah envoya Kasim-Chan contre Kerkuk et Moszul. Le beglerbeg de Kerkuk, Bostan-Pascha, sachant bien que le vieux château n'était pas en état de tenir, s'était retiré sur Diarbekr, et Moszul, après une courte défense, fut rendu par Ahmed, frère de Kœr-Husein. Kasim-Chan essaya l'effet des sommations sur les habitants de Diarbekr. Hafis-Pascha fit avancer des canons, et dans l'espace de trois mois, pour ajouter aux ouvrages de la place, éleva un nouveau boulevard, de la porte de la Montagne jusqu'à la porte des Grecs. Cependant arriva de Constantinople le vaillant Albanais Kutschuk-Ahmed, pour occuper le poste de woiwode de Mardin; et Hafis-Pascha reçut l'ordre du grand vesir de marcher sur Moszul. Ahmed-Aga courut en avant avec cinq cents segbans, et les Persans s'étant enfuis à son approche, il se mit en possession de la ville. Il fit attacher aux créneaux du palais le beg de Sindschar, Hadschi-Beg, qui s'était rendu trop tard à l'appel, et proposa pour gouverneur de Moszul son neveu Suleiman-Beg, que la Porte adopta. A Ibrahim l'historien, Hafis-Pascha confia le gouvernement de Rakka.

Tandis que Bagdad tombait entre les mains des Persans, faute de secours de la part du grand vesir, celui-ci était tout occupé de se défaire d'un rival à la première dignité de l'empire : c'était Bebr-Mohammed-Pascha, ancien gouverneur d'Égypte, qui jadis, en qualité de bostandschi, sous le sultan Osman, avait commandé les gardes de police chargées de visiter les tavernes et d'y enlever les janitschares. Rappelé d'Égypte immédiatement après l'avénement de ce prince, il avait laissé ses chevaux à Karahiszar pour entrer clandestinement dans Constantinople, et il était resté caché dans la capitale durant le grand vesirat de son ennemi Mere-Husein. Lorsque Kemankesch fut chargé du sceau de l'empire, Bebr-Mohammed fut nommé au gouvernement de Damas, et bientôt après à celui d'Ofen. Les sipahis étant alarmés de cette nomination, à cause du souvenir de ses rondes de nuit sous Osman, il confia 20,000 ducats à deux de ses serviteurs, pour faire des distributions parmi les miliciens soupçonneux et gagner leurs esprits; les esclaves infidèles ne donnèrent que la moitié de la somme, et s'appliquèrent le reste. Bebr leur ayant demandé un compte détaillé de son argent, comme ils n'étaient pas en état de le produire, ils ne trouvèrent d'autre moyen, pour se tirer d'embarras, que de calomnier leur maître auprès des sipahis, l'accusant de redemander ce qu'il avait donné. Pour éviter une restitution, les sipahis se rendirent auprès du grand vesir, et déclarèrent que Bebr-Pascha avait voulu les corrompre et les pousser à l'insurrection, afin de s'élever lui-même au grand vesirat. Kemankesch-Ali envoya son beau-père Bostansade, grand

juge de Rumili, afin de pénétrer les vues de ce rival. Au milieu de l'entretien, le kadiasker tira de son turban un billet sur lequel étaient inscrits des caractères cabalistiques, et dit : « Je m'entends en astrologie et en cabale, et ces deux sciences, digne seigneur, m'ont appris que vous serez le successeur de mon gendre en qualité de grand vesir. » Bebr éluda d'abord toute réponse; mais, comme Bostansade continuait à se recommander à sa faveur, il l'interrompit brusquement, en s'écriant : « Si cela est décidé à l'avance, que le destin s'accomplisse ! » Le grand vesir, informé de ces détails par son beau-père, représenta au sultan la nécessité de l'exécution de Bebr-Mohammed, qui poussait les troupes à l'insurrection. Il l'invita donc, pour le premier jour de divan, à se rendre avec lui à l'audience du sultan. En arrivant à la porte du grand vesir, Bebr apprit que Kemankesch était déjà au sérail; il s'y rendit aussi, et attendit dans le jardin des Buis. Avant de se présenter devant le sultan, le grand vesir avait dit au bostandschi : « Le padischah a ordonné la mort d'un coupable; qui de vous se charge de l'exécuter ? » Alors se présenta le bostandschi Karamahmud, un des plus zélés serviteurs de Bebr-Mohammed, pensant que la sentence de mort concernait un ennemi de son maître, puisque celui-ci était appelé à l'audience du souverain. Le grand vesir plaça Mahmud avec d'autres en embuscade auprès de l'escalier que devait monter Bebr-Mohammed. Au moment où ce dernier franchissait les degrés, le grand vesir parut en haut, l'accabla d'injures, et le renversa d'un coup violent dans la poitrine : c'était là le signal convenu avec les bostandschis, qui s'élancèrent à l'instant. Karamahmud vit alors avec douleur qu'il s'agissait de frapper son propre maître; mais il était trop tard, il lui fallut prêter main-forte à ses compagnons. Ce fut là le premier meurtre ordonné par le sultan Murad, dont le règne devait offrir une longue suite d'exécutions sanglantes [5 octobre 1623]. Bientôt après, les janitschares s'insurgèrent, exigeant maintenant la déposition de leur aga, comme ils avaient, quelques mois auparavant, demandé en menaçant le présent d'avénement. Le sultan se vit obligé de céder. Beiram-Aga, son beau-frère, fut dédommagé de la perte de sa place par des biens de la couronne; le porte-armes du sultan, Chosrew, devint aga des janitschares; le mufti apaisa les janitschares, et rédigea en acte authentique leur promesse de ne plus troubler le repos public [février 1624]. Le beg de Cavala avait provoqué les sipahis : on lui abattit la tête, et elle fut déposée dans le divan en présence du sultan, qui se repaissait de ce spectacle par sa fenêtre grillée. Un mois après, le grand vesir fut renversé par l'influence du mufti Esaad et de l'ancien kislar-aga Mustapha, qu'il avait rappelé d'Égypte. Esaad, sentant fort bien qu'il n'occupait que provisoirement sa place, en attendant que le grand vesir eût trouvé le moment favorable pour nommer mufti son beau-père Bostansade, ne perdit aucune occasion de présenter au sultan des plaintes contre la corruption et les violences du grand vesir; il avait même un jour rédigé un fetwa pour l'exécution de Kemankesch; mais alors son frère Ssalih, juge de Constantinople, déchira cette pièce. Lorsque Kemankesch avait rappelé d'Égypte le précédent kislar-aga, le secrétaire des propositions, le vieil Ali-Aga, serviteur dévoué, avait essayé de l'en détourner : « Je t'ai averti, lui dit-il, de ne pas faire de Baki-Pascha un defterdar, ni du factieux sipahi Feridun un contrôleur, et néanmoins tu les as nommés à ces emplois. Maintenant, si tu rappelles l'artificieux eunuque, tu ne pourras t'entendre avec lui, et il te renversera. » La prédiction s'accomplit. Le grand vesir s'accommoda aussi peu avec le kislar-aga qu'avec le mufti. Pour se débarrasser de ce dernier, il avait dit au sultan qu'Esaad voulait se retirer. Le sultan, ayant voulu s'assurer du fait par la bouche même du mufti, apprit le contraire. De toutes parts arrivaient des requêtes où l'état de l'empire était peint sous les plus sombres couleurs : Abasa était en pleine révolte; l'Égypte chancelait dans son obéissance; les Persans menaçaient les frontières; l'Asie Mineure était en insurrection, la capitale dépourvue de moyens de subsistance; il n'y avait plus de discipline parmi les troupes; la monnaie était altérée, les arsenaux ruinés, le trésor épuisé. La chute de Bagdad porta le dernier coup. Le sultan ayant demandé où en étaient les affaires, le vesir dissimula cette catastrophe. Dans l'après-midi, Kemankesch fut appelé au sérail pour rendre le sceau; on lui abattit la tête, et l'on con-

fisqua ses biens. Le sceau fut donné au vieux Tscherkesse Mohammed, ancien écuyer du sultan, puis gouverneur de Damas, qui ne l'accepta qu'avec répugnance : en même temps il reçut le commandement de l'expédition dirigée contre Abasa. Mere-Husein, l'ancien grand vesir, qui avait espéré en vain entrer en campagne à la tête des janitschares, et qu'on accusait de viser à la place de kaimakam, fut étranglé. Le cours de l'argent fut réglé de nouveau ; le prix du ducat fut établi à 120 aspres, celui de la piastre à 80 aspres, pour satisfaire le peuple. Deux jours après, le sultan quitta Constantinople, au milieu des cris et des plaintes des habitants de la rive droite du Bosphore, que les Cosaques venaient de désoler.

Ce jour-là même arrivèrent les réponses aux notifications de l'avénement de Murad IV, apportées en partie par des ambassadeurs extraordinaires. Les capitulations furent renouvelées avec l'Angleterre et la France, Venise et la Pologne, la Hollande et la Transylvanie ; la paix ne fut confirmée avec l'Autriche que l'année suivante. Un des objets principaux de l'attention des puissances maritimes, de l'Angleterre, de la Hollande et de la France, c'était de garantir la sûreté de leur commerce et de leur navigation contre les trois États barbaresques, Alger, Tunis et Tripoli ; l'empire ottoman, en raison de son impuissance et de son épuisement, étant hors d'état de réprimer les pirates ses sujets, et ne se souciant pas de payer des indemnités, les puissances chrétiennes engagèrent des négociations, firent des traités particuliers avec ces vassaux de la Porte, sans que la diplomatie du XVIIe siècle se trouvât humiliée d'essayer d'ouvrir des conférences dans ces repaires de brigands, sans que la Porte montrât la moindre indignation de voir ainsi reconnaître une demi-indépendance à des États où elle instituait des gouverneurs. La France avait donné le premier exemple : un traité avait été conclu à Marseille sous le second règne de Mustapha Ier, entre le roi Louis XIII et le pascha d'Alger, par l'entremise du duc de Guise, amiral du Levant (1). L'année suivante l'Angleterre conçut pour la première fois l'idée de réduire Alger par la flotte que commandait l'amiral Monson (1) ; mais ensuite elle négocia une indemnité près de la Porte, par son ambassadeur, sir Thomas Roe, et traita particulièrement avec Alger et Tunis (2). Dans cette route entra aussi la Hollande, à laquelle avaient été enlevés, dans l'espace de treize mois, cent quarante-trois bâtiments, évalués trois cents tonnes d'or (3). Elle n'en sortit pas avec honneur : elle se ligua avec Alger, qui promit de lui prêter assistance comme alliée contre l'Espagne (4). Au mépris de cette alliance honteuse avec des pirates contre le roi catholique, et sans égard pour la suzeraineté de la Porte, les galères d'Alger et de Tunis attaquèrent des bâtiments hollandais dans le port de Rhodes, de Chypre et de Skanderona, saccagèrent les villes, et pillèrent les comptoirs des Anglais et des Hollandais (5). Les ambassadeurs d'Angleterre et de Hollande à Constantinople, surtout le dernier, se donnèrent beaucoup de mouvements pour faire réintégrer dans sa dignité le patriarche grec Cyrille, renversé par les intrigues des jésuites, et ils y parvinrent (6). Ce fut là un sujet de vifs débats entre le résident hollandais et le représentant du roi de France. Ce dernier soutint fortement les jésuites, mais rencontra un adversaire actif dans l'envoyé vénitien, car la France prétendait exclure la république du droit de protection sur les saints lieux de Jérusalem et de Bethléem, interdire aux sujets de Saint-Marc les églises de Pera et de Galata, remplacer les franciscains par des jésuites, et fonder un collége de jésuites pour les habitants de Pera (7). Toutes ces prétentions furent combattues victorieusement par l'ambassadeur extraordinaire de Venise, Simon Contareni, qui, venu sous le prétexte d'offrir des félicitations à Murad IV sur

(1) Le 21 mars 1619 : Flassan, Hist. de la diplomatie française, t. II, p. 269.

(1) Voy. ces détails dans l'Histoire d'Alger, par Morgan.

(2) Roe, p. 35, 60, 119, 129 : la lettre du sultan et du grand vesir au roi d'Angleterre, confirmant les capitulations, *ibid*, p. 260 ; Naima, p. 443.

(3) Cerisier, Tableau de l'histoire générale des Provinces-Unies, t. V, p. 489-490 ; Historie van Barbarien, t. II, p. 37.

(4) 20 agosto 1623 ; Summ. del. rel. Ven.

(5) Roe, p. 243.

(6) *Ibid.*, p. 184.

(7) 15 sett. 1623 ; rel. Ven.

son avénement, pour renouveler les capitulations et protéger les églises affectées à ces nations, atteignit complétement son but (1). De Pologne, un internonce apporta la ratification de la paix conclue par le moyen du duc de Zbaraw. Les envoyés de Bethlen ne jouissaient que d'une médiocre considération depuis son traité avec l'empereur ; la Porte ne s'abusait nullement sur la politique égoïste de ce prince, qui ne prenait pas la peine de la déguiser. Le defterdar réclama impérieusement le tribut arriéré des cinq dernières années, en disant à ces députés : « Vous avez vidé le trésor du sultan par vos manœuvres, maintenant il vous faut le remplir. » Néanmoins ils finirent par obtenir une diminution d'un tiers sur le tribut annuel de 15,000 ducats. L'ambassadeur d'Autriche, Kurz de Senftenau, qui s'était mis en route après le second avénement de Mustapha I[er], pour le complimenter, n'arriva qu'à la fin de la deuxième année du règne de Murad V, et s'en retourna au printemps ; il négocia le renouvellement de la paix, en demandant la restitution de Waizen enlevé par les Turcs en violation des traités. Dans sa seconde audience, il remit sur le tapis la proposition de paix avec l'Espagne, qui promettait de rendre aussitôt la liberté à vingt mille moslims esclaves sur ses galères (2). Quoique ces négociations fussent favorisées par celui qui jadis en avait été le promoteur, par le kislar-aga de retour du Kaire, elles n'arrivèrent pas au résultat désiré. On fit des tentatives pour rétablir l'accord avec Florence, quoique les galères de la religion donnassent continuellement la chasse aux corsaires, et que le grand-duc de Toscane eût conclu alliance avec le prince des Druses, Fachreddin, alors en pleine révolte contre la Porte. Divers obstacles arrêtant le renouvellement de la paix avec l'Autriche, l'année suivante des plénipotentiaires impériaux, turcs et transylvaniens se réunirent à Gyarmath, et conclurent un traité en sept articles, dont le premier renouvelait la paix de Sitvatorok dans tout son contenu ; dans les six autres, rien n'était fixé sur la restitution de Waizen, la destruction des châteaux croates, les villages contestés, et l'accommodement des griefs sur les violations de la paix : tous ces points étaient remis aux négociations de l'ambassadeur impérial près de la Porte, aux mesures à prendre de la part des commissaires nommés à cet effet, et à la décision d'arbitres (1).

Cependant Abasa était à la tête de l'insurrection asiatique, comme vengeur déclaré du meurtre du sultan Osman contre les janitschares. A Siwas, les soldats appartenant à ce corps avaient attendu tranquillement l'arrivée d'Abasa, parce qu'ils n'étaient point de ceux qui avaient pris part à l'assassinat de leur souverain, et qu'ils voulaient prouver en justice leur innocence sur ce point. Néanmoins Dschaafer, lieutenant d'Abasa, fit subir à trois officiers de ces miliciens le plus cruel supplice : on leur perça les épaules, et dans les trous furent passées des mèches auxquelles on mit le feu ; attachés ainsi sur des chameaux, ils furent traînés par les rues de la ville, tandis que des hérauts criaient : « Voilà la récompense de ceux qui trahissent leur padischah. » Ensuite tous les janitschares, topdschis, dschebedschis, recrues et autres, enfants de soldats furent massacrés impitoyablement ; on n'épargna que les sipahis et d'autres cavaliers. La rage des segbans et des lewends contre les janitschares ne connaissait pas de bornes. Après avoir installé comme gouverneur à Siwas un certain Seidchan, Abasa prenant avec lui Kukun, beglerbeg de Meraasch, qui avait reçu ordre de l'attaquer, marcha sur le château fort de Karahiszar, entre Tokat et Erzerum, et appelé Schabin-Karahiszar pour le distinguer d'autres places du même nom. Là était posté Murtesa-Pascha avec dix mille hommes, et tout récemment encore il avait couronné d'une nouvelle forteresse le rocher d'Hadschikia, qui s'élève à pic en face du château. Dans un combat fort animé, où les deux partis firent des prodiges de valeur, Murtesa fut défait et réduit à se retirer sur la place. Abasa assiégea Karahiszar, qui, situé sur un roc escarpé accessible par un seul point, et

(1) Confermazione della pace data al doge Cornaro per S. Contareni. L'acte aux archives de Venise.

(2) Roe, p. 197 et 266.

(1) L'acte est dans les archives de la maison impériale, en hongrois et en turc, ainsi que les fermans aux paschas d'Ofen, de Kanischa, Erlau, Temeswar, Gran, Stuhlweissenburg, Waizen, Koppany, Segedin, pour l'observation du traité.

renfermant dans son enceinte des champs et des vignes, paraissait en état de braver la plus redoutable armée et de soutenir le plus long siége. Mais Murtesa-Pascha capitula de suite, et se rendit au camp du vainqueur. Les plus vaillants des sipahis refusèrent de profiter de la honteuse liberté de retraite stipulée pour la garnison ; ils restèrent dans la place, et faisant des sorties de nuit, portèrent le ravage dans les rangs des assiégeants. Cependant Mohammed-Pascha, fils de Mustapha, surnommé Tajjar, était arrivé à Siwas, où il avait rassuré les habitants par sa présence. Après avoir formé sa cavalerie régulière en six escadrons, à l'imitation de l'organisation des cavaliers d'élite de la Porte, Abasa, précédé de dix-huit compagnies de musique militaire, marcha contre Tokat, dans l'intention de poursuivre sa marche sur Constantinople. Dans la plaine de Karowa, on fit une halte de plusieurs jours, et l'armée, qui se grossissait à chaque instant, se livra à des évolutions de cavalerie et à l'exercice du dschirid. Un jour les sipahis se signalèrent dans ce jeu par une telle supériorité sur les segbans, que ceux-ci se trouvant offensés et humiliés, coururent aux armes, et les deux partis allaient en venir à un engagement quand Abasa mit tout en œuvre pour les raccommoder, et scella la réconciliation par un serment dont l'étrange solennité mérite d'être rappelée : Entre les sipahis et les segbans fut placé un cercle de bois auquel étaient suspendus un koran et un sabre, avec du pain et du sel ; les officiers des deux partis s'approchèrent du cercle de bois, et se jurèrent union perpétuelle avec cette formule : « Que les parjures soient livrés au sabre, que pour eux le pain et le sel se changent en poison. » Ensuite, pour donner encore satisfaction aux sipahis, tous les segbans passèrent à travers le cercle(1). Kulaun-Pascha et Begtasch donnèrent l'exemple de cette humiliation pour être plus sûrs des segbans. En arrivant à Tokat, Abasa apprit que Tajjar-Pascha était en possession de Siwas, ce qui lui fit changer sa direction. Tajjar, esprit rusé, fécond en stratagèmes, lui adressa des officiers chargés de paroles amicales et de riches présents, afin de lui donner l'opinion que lui Tajjar n'obéissait qu'en apparence aux ordres de la Porte, mais qu'au fond du cœur il partageait les sentiments des insurgés.

Les portes de Siwas étaient ouvertes, mais bien occupées; les troupes d'Abasa allaient et venaient dans la ville, achetant et vendant librement; mais Tajjar-Pascha s'occupait sans relâche à ruiner le pouvoir d'Abasa. Il commença par circonvenir Kulaun-Pascha, lui représenta que son allié n'avait de force qu'en lui, et que les actes odieux qui avaient signalé leur révolte envers la Porte ne pouvaient avoir qu'un triste résultat ; bientôt il le gagna, le fit entrer dans un complot pour surprendre Abasa pendant la nuit. Deux jours après, Abasa et Murtesa-Pascha furent invités à dîner chez Tajjar-Pascha. « Kulaun-Pascha, leur dit Tajjar tout gonflé de sa dignité de defterdar et de vesir, acquise dans la dernière campagne de Chocim, en est venu à vous compter pour rien, et au premier instant il se propose de se défaire de vous par une attaque nocturne. » Ensuite Tajjar manda Kulaun à son palais, et concerta avec lui le plan de l'attaque, pensant ainsi se débarrasser d'Abasa, si l'on réussissait, ou, en cas d'échec, de Kulaun, qui, par les ressources de son esprit, lui paraissait plus redoutable. Abasa, brave comme son cimeterre, était en même temps d'une simplicité naïve ; car la direction de ses entreprises ne venait pas de lui, mais bien du scheich Kaiszarijelu, qui l'avait poussé à grossir l'insurrection, en lui prédisant le grand vesirat. Trompé par les avertissements de Tajjar, Abasa ne vit plus dès lors dans Kulaun que son ennemi secret; mais comme parmi les segbans circulaient des bruits d'attaques nocturnes, ceux-ci voulurent se jeter sur la ville. Tajjar-Pascha s'élança aussitôt à cheval, et courut sans escorte hors de la ville, au milieu des segbans qui s'ouvrirent pour lui livrer passage vers Abasa; mais, cédant aux instances de Gurs-Beg, colonel des segbans, Abasa retint le pascha prisonnier. Tajjar lui représenta combien serait peu noble une telle manière d'agir envers un ami venu plein de confiance, sans armes, dans son camp; que cette conduite serait indigne, non pas seulement d'un vesir, mais de tout homme d'honneur ; qu'après un tel exemple, émirs et vesirs ne pourraient plus se fier à sa parole. Abasa se laissa persuader, et le pascha put rentrer en ville. Ku-

(1) Naima, p. 294 ; Mouradjea d'Ohsson, Tableau de l'empire ottoman, t. VII, p. 361 et 362.

laun, qui avait maintenant de si grands motifs de soupçons et de craintes, retira sa tente du camp d'Abasa, sous prétexte de changer de quartier. Abasa l'invita à venir célébrer avec lui la dernière nuit du Ramadan et le commencement du Bairam. Kulaun, se croyant à l'abri sous la protection de l'hospitalité, vint s'asseoir à la table d'Abasa, qui le traita de la manière la plus amicale, mais ensuite le fit attaquer et tuer de nuit dans sa tente. Apprenant qu'à Constantinople le kiaja des janitschares, Ssari-Mohammed, de Michalidsch, poussait les levées avec la plus grande activité et cherchait à enflammer les janitschares contre lui, il écrivit une lettre sur le ton de la plus insultante ironie. «Très-honorable seigneur et frère, kiaja des janitschares, vous excitez les janitschares à marcher contre Abasa, sous le grand vesir, comme si c'était pour une affaire d'honneur, sans tenir nul compte des sipahis ni des begs. Courage! puissiez-vous continuer à bien gagner le pain du padischah! Mais si naguère vous aviez été animé d'un si grand zèle, vous n'auriez pas assisté si paisiblement au meurtre de votre aga au milieu de la mosquée. Vos frères les sipahis, non contents des places sous la coupole du divan, se sont attribué toutes les fonctions d'administrateurs et de collecteurs, et il ne vous est rien resté: eh! vraiment, si vous ne les aviez aidés, croyez-vous qu'ils eussent ainsi réussi? Est-ce là le profit que vous avez tiré du pillage des maisons des grands? Vous êtes cause de la ruine de l'islam. Si le sultan Osman s'était réfugié auprès des sipahis, il n'eût pas subi le même sort. Avez-vous été dirigé par amour de l'or? mais l'infortuné padischah vous eût promis à chacun 50 ducats. Quoique la mère du sultan Mustapha fût une Abasa, ma parente, et que j'eusse pu me réjouir de l'avénement au trône de ce jeune prince, Dieu sait que j'ai pris les armes pour venger le sang d'un malheureux souverain, injustement répandu. Rassemble maintenant tous tes guerriers autour de toi; comme Nabuchodonosor, qui vengea le sang de l'innocent prophète Jean par le massacre de soixante-dix mille Israélites, ainsi j'immolerai soixante-dix mille janitschares. Je te verrai au jour du combat, et nous reconnaîtrons alors si les sipahis nous viennent en aide; eux qui, avec votre secours, ne pouvaient entretenir un cheval, sont maintenant seigneurs du sol et possesseurs de grands territoires. Insensé que vous êtes! qu'avez-vous donc obtenu? Il ne vous reste que le nom de meurtriers du sultan. Par mon âme! lorsque Chalil-Pascha était aga des janitschares, j'étais son écuyer, comme vous savez; par conséquent, je suis au courant des choses de l'état-major: le mot est donné par le kiaja; ou bien, si vous dites que vous n'avez eu aucune part à l'assassinat, et que le crime retombe de tout son poids sur Daud-Pascha, livrez donc les moteurs de cette révolte (1). Salut à vous!» Mohammed-Kiaja avait lu cette lettre aux janitschares rassemblés, en y ajoutant cette observation: «Quel entasseur de paroles, qui veut tuer soixante-dix mille de nous, tandis que tous les janitschares ensemble ne présentent point un total de soixante-dix mille hommes.» Là-dessus un plaisant dit encore: «Quand le sultan Osman ramena l'armée du siége de Chocim, il n'y avait en tout, soldés et volontaires, que vingt-cinq mille hommes. Celui qui, depuis lors et dans les jours de trouble, a porté les janitschares de vingt-cinq mille à quarante mille hommes, peut bien encore les grossir jusqu'à soixante-dix mille; nous verrons qui mourra sur ces entrefaites.»

A la fin de mai, le grand vesir Tscherkes-Mohammed marcha contre Abasa; Jurdschi-Mohammed resta en qualité de kaimakam à Constantinople; le kapudan-pascha entra dans la mer Noire avec la flotte. A Akschehr, où fut célébré le Bairam, les beglerbegs de Karamanie et d'Anatoli vinrent grossir le camp avec leurs troupes. Cependant, aux environs de Konia, dans la plaine appelée la Petite-Prairie, à Nikde, Tschapur-Bekir, lieutenant d'Abasa, avait surpris Ssafer-Pascha, qui était resté prisonnier, puis avait été mis à mort sur l'ordre d'Abasa. Le grand vesir resta campé plus de vingt jours dans la plaine de Konia, essayant d'amener Abasa, par ses lettres flatteuses, à un accommodement; mais, entraîné par les conseils du scheich de Kaiszarije, Abasa résolut de livrer bataille. Le grand vesir se dirigea donc vers les champs de Kaiszarije. Le 15 août 1624, il était sur le pont du Karaszu, qui traverse la plaine à

(1) Naima, p. 399; Feslike, fol. 254.

l'occident. De propos se répandirent parmi les troupes : on prétendait que le grand vesir s'entendait avec Abasa, et n'avait d'autres vues, d'accord avec ce rebelle, que de détruire les janitschares: ceux-ci s'agitèrent en menaçant, et se laissèrent apaiser néanmoins par de bonnes paroles. Le grand vesir agit secrètement par les menaces et les promesses sur les tribus des Turkmans, et pratiqua des intelligences avec leurs chefs, pour les déterminer à passer dans ses rangs le jour de la bataille. La journée était déjà avancée quand les tirailleurs des deux côtés se rencontrèrent. Le grand vesir, voulant remettre l'action au lendemain, ordonna de faire halte : alors les sipahis, agitant leurs lances, poussèrent des cris menaçants contre le chef suprême. Le grand vesir, son casque d'or sur la tête, était assis dans sa tente, d'où il entendait le choc des lances et le cliquetis des sabres (1). Il s'élance aussitôt, et brandissant son cimeterre, il demande à l'aga quelle est la cause de ce tumulte. Les mutins restèrent silencieux; l'ennemi se retira, et la bataille fut remise au lendemain matin. L'action s'engagea aux premières lueurs du jour. L'armée du grand vesir était rangée d'après les règlements de la loi. Au centre étaient les janitschares, protégés par l'artillerie, en avant de laquelle se déployaient les tirailleurs; l'aile gauche s'appuyait aux montagnes, la droite s'étendait dans la plaine de Kaiszarije. La première charge des rebelles fut irrésistible ; déjà pliaient les janitschares, lorsque s'élança leur aga en agitant sa masse d'armes et s'écriant : « Ne reculez pas, vainqueurs ! » Il précipita son cheval au plus épais de la mêlée. Les janitschares tinrent ferme comme une muraille, au milieu d'une grêle de balles : les segbans à pied, et les lewends à cheval se dispersèrent. Tandis qu'Abasa s'efforçait de les rallier, il fut averti que les Turkmans, sur le concours actif desquels il avait compté, se retiraient le long des hauteurs. Il détacha vers eux son tschauschbaschi pour leur demander ce que signifiait ce mouvement. Ils répondirent : « Nous n'avons aucun droit à prendre sur cette marchandise ; que la chose se décide par le bras de ceux qui peuvent y avoir intérêt. » Au moment où le tschauschbaschi revenait avec cette mauvaise réponse, Murtesa et Tajjar-Pascha mettaient en œuvre ce dont ils étaient convenus. Aussitôt que le dernier avait déployé ses bannières et s'était mis en mouvement contre le grand vesir, Murtesa avait fait de même ; passant avec toutes leurs troupes du côté des impériaux, et faisant une évolution à gauche, ils revinrent au galop charger les rebelles, dont ils venaient de quitter les rangs. Abasa ne perdit pas encore courage. Mais son cheval de bataille ayant échappé aux mains qui le tenaient, et s'étant mis à galoper sans cavalier à travers les bataillons, on s'imagina que le maître luimême avait péri, et cette fausse opinion décida l'issue de la bataille. Aussitôt qu'Abasa la vit perdue, il sauta sur un coursier rapide qu'on lui tenait prêt pour le cas d'une fuite nécessaire, prit avec lui son trésor, et s'éloigna de son armée, qui luttait encore. Les lewends le suivirent de toute la vitesse de leurs chevaux ; les segbans tombèrent sous le sabre des janitschares, qui assouvirent sur eux leur vengeance. Tous les captifs, sans distinction, furent décapités ; des monceaux de têtes furent élevés devant le grand vesir, qui reçut des félicitations sur sa victoire devant Kaiszarije, et fit illuminer son camp durant toute la nuit. Le soir de la bataille, il avait détaché les gouverneurs d'Anatoli et de Rumili, le Pascha-Noghai et Daud-Chan, arrivé de Perse avec mille cavaliers volontaires, contre Nikde, pour se saisir en ce lieu du harem et des trésors d'Abasa. Ne prenant pas un instant de repos, ils arrivèrent en vingt-quatre heures près de Nikde, et donnèrent dans la nuit sur un corps de Turkmans, desquels ils apprirent que Tschapur s'était mis en route vers Siwas avec les femmes, les enfants et les trésors d'Abasa. Aussitôt Elias-Pascha se dirigea du côté de Siwas avec les hommes les mieux montés ; et au bout de vingt-quatre heures encore, avec trois cents cavaliers seulement, il se trouva sur les derrières de Tschapur. Les rebelles, à l'aspect des drapeaux, croyant avoir le grand vesir à leurs trousses, furent battus et pris. Le chef des fusiliers et le premier échanson du pascha firent l'office de bourreaux; trois cents têtes furent abattues, bourrées de paille, et envoyées au grand vesir, avec les femmes et les enfants d'Abasa. Tscher-

(1) Feslike; Naima, p. 43.

kes-Mohammed les fit garder à Siwas, dont il confirma le gouvernement à Tajjar-Pascha. Abasa s'étant enfui à Erserum, le grand vesir s'avança jusqu'à Terdschan; mais la saison, déjà fort avancée, ne permettant pas d'entreprendre le siége d'Erserum, et Abasa ayant engagé des négociations par l'entremise de son parent Abasa le Petit, on en vint à un accommodement en vertu duquel le chef de l'insurrection fut confirmé dans le gouvernement d'Erserum, à la condition, toutefois, de recevoir dix capitaines de janitschares avec leurs compagnies, pour former la garnison du fort, sans qu'il pût leur faire la moindre offense. Abasa ratifia cet accord, et le grand vesir se replia sur Tokat, pour aller prendre ses quartiers d'hiver. Dans cette même année mourut le mufti Esaad-Efendi, beau-père du sultan Osman, l'un des hommes les plus dignes et les plus incorruptibles qui aient jamais occupé cette haute dignité. Jahja-Efendi devint pour la deuxième fois scheich de l'islam.

Tandis que le grand vesir domptait Abasa dans l'Asie Mineure, le kapudan-pascha poursuivait en Krimée son expédition contre l'ancien chan, Mohammed-Girai. Ce n'était pas la première fois que le chan déposé levait l'étendard de la révolte contre la décision de la Porte. L'indocilité des princes feudataires de cette presqu'île occupe une place importante dans les annales de l'empire ottoman, et nous avons raconté dans leur temps les troubles survenus sous Ghasi-Girai Ier et IIe; mais nous n'avions pas encore vu un chan de Krimée se prétendre comme souverain d'une race plus noble que celle d'Osman, les armées ottomanes anéanties par les Tatares, et le vassal disgracié arracher sa réhabilitation et sa confirmation à la puissance de la Porte. Il y avait plusieurs causes au mécontentement du gouvernement de Constantinople contre le chan Mohammed-Girai et son frère le kalgha Schahin-Girai, institués par le grand vesir Mere-Husein. On doit se rappeler que le premier, destiné déjà à la dignité de chan par le tout-puissant grand vesir Naszuh, avait été jeté en prison à Constantinople par le sultan Ahmed, pour avoir chassé un héron à Andrinople; qu'il s'évada ensuite des Sept-Tours le jour de l'avénement du sultan Osman; que, saisi dans sa fuite, il avait été banni à Rhodes, d'où on l'avait porté sur le trône du chan, après le second avénement de Mustapha. Le motif de la déposition de Dschani-Beg, décidée à cette époque, fut la défaite des Tatares dans la plaine d'Erdebil, par le général persan Kartschghai. Avec Mohammed-Girai-Chan vint son père Schahin, qui avait été si longtemps réfugié à la cour du schah Abbas le Grand, et qui fut installé en qualité de kalgha: et aussitôt commença la tyrannie des deux frères. Plusieurs mirsas du parti opposé au leur furent exécutés, entre autres Hadschi-Ahmed, qui, au temps de Ghasi-Girai, avait été chargé de poursuivre le proscrit Schahin-Girai. Déjà dans la campagne de Chocim, ainsi qu'on l'a rappelé, la jalousie du chan Dschani-Beg-Girai avait été excitée par Kantemir, gouverneur de Silistra et mirsa des Noghais; et après la campagne, Schahin-Girai détruisit la résidence de Cantemir dans les steppes des Noghais. Sous le second règne de l'imbécile Mustapha s'accrurent encore la puissance et l'orgueil des descendants de Dschengis. Un misérable astrologue avait prédit à Schahin-Girai que la domination du monde était réservée à un souverain portant le nom d'un oiseau; et comme *schahin* signifie *fauçon*, ce prince ne manqua pas de s'appliquer la prophétie. Avec son frère le chan, il concerta le plan d'une entreprise sur Andrinople, dont le succès lui assurerait la possession du trône ottoman, et qui lui laisserait, en cas d'échec, la possibilité de gagner la Perse. Dans cette vue, les deux frères avaient déjà réuni une grande armée tatare. Les fils de Selamet-Girai et de Ghasi-Girai, mécontents d'ailleurs de la domination de Mohammed et de Schahin-Girai, murmurèrent tout haut quand la dignité de nureddin fut conférée au bâtard d'une esclave moldave, dont les aventures, dans l'histoire de la Krimée, pourraient servir de pendant à celles de Korecki, déjà rappelées dans la campagne de Moldavie. Feth-Girai, kalgha du chan Ghasi-Girai, avait reçu en présent la fille d'un grand de Pologne, enlevée par les Tatares, qu'il confia à son ami intime, le vieux Hadschi-Ahmed, pour la renvoyer à son père. Un soir, au coucher de Feth-Girai, un de ses confidents lui annonça que l'esclave polonaise venait de mettre au monde un fils, et il ajouta quelques compliments ironiques sur la naissance du jeune prince. A

'instant, Feth-Girai châtia cette malencontreuse plaisanterie en le frappant au visage avec ses babouches; puis des affidés furent envoyés pour tuer l'esclave, l'enfant et le père. Les victimes désignées échappèrent à leur persécuteur par la fuite; longtemps elles se cachèrent, et l'enfant fut élevé comme berger, sous le nom de Mustapha. Lorsqu'il fut parvenu à l'adolescence, Mohammed et Schahin-Girai, qui n'avaient point d'enfants, le produisirent comme fils de Feth-Girai, changèrent son nom en celui d'Ahmed-Girai, et l'élevèrent au poste de nureddin. Cette nomination blessa d'autant plus profondément les fils de Selamet-Girai et de Ghasi-Girai, qu'ils devaient maintenant céder le pas à ce bâtard d'une esclave moldave. A l'occasion d'une fête à la cour, une altercation violente eut lieu entre le jeune Nureddin et Hosam-Girai, fils de Ghasi-Girai: celui-ci finit par traiter son adversaire de berger moldave. Ce bâtard fut la souche d'une nouvelle ligne des Girai, que l'on distingua des autres par le surnom de tschoban (bergers).

A tous ces griefs de la Porte contre Mohammed et Schahin-Girai vint se joindre encore l'exécution de deux envoyés russes, que Schahin-Girai fit décapiter pour s'emparer des présents dont ils étaient chargés, en revenant de Constantinople, où ils avaient porté les compliments de leur maître au sultan.

Poussée par tant de provocations, la Porte, après la délibération des vesirs, avait déposé Mohammed-Girai, et nommé à sa place le chan précédent, Dschanibek-Girai. Les vesirs Hasan et Ibrahim-Pascha conduisirent celui-ci avec leurs galères à Kaffa, où ils le logèrent dans le faubourg, chez le juge Ali; puis ils firent connaître à la Porte la résistance du chan déposé et de son frère Schahin-Girai. Le kapudan-pascha Redscheb, qui se disposait à se rendre dans l'Archipel, reçut ordre de faire voile pour Kaffa, et porta de nouvelles instructions au mufti de la Krimée, au scheich Ebubekr, ainsi qu'aux mirsas et schirinbegs, pour reconnaître Dschanibek en qualité de chan. Le kapudan-pascha, le vesir Hasan, Ibrahim-Pascha et le beglerbeg de Kaffa, Mohammed-Pascha, se réunirent, et ils écrivirent en commun à Mohammed et à Schahin-Girai, pour les déterminer à la retraite et à l'acceptation des gouvernements de Morée ou de l'Herzegowina. Schahin-Girai répondit: « A peine avons-nous pris quelques jours de repos dans nos États héréditaires, et déjà les intrigues des méchants font conférer le chanat à Dschanibek, et depuis l'arrivée de celui-ci des milliers de malheureux ont été foulés sous les pieds des chevaux. Quelle est donc la cause de tous ces mouvements? Les quatre ou cinq mirsas qui ne voulaient pas de nous, avec deux à trois mille hommes, leur frère Kantemir, avec cinq mille hommes, les mirsas de Jusuf-Oghli, les mirsas Noghais et les fils du sultan, avec leurs dix mille guerriers, sont déjà au delà de Taman. Nous sommes prêts à les recevoir; songez à ce qui peut résulter de ce choc: tous les habitants ont attelé leurs chariots, et vont quitter le pays. Est-il juste que l'on nous expulse avec le fer et la flamme du pays conquis par nos ancêtres, et que l'on nous force à regagner nos jurds? Si nous quittons la Krimée, si elle tombe dans les mains des mécréants, Kaffa et vos autres places resteront-elles en votre pouvoir? Nous espérons que vous ne détruirez pas les mosquées, et que vous nous confirmerez dans notre pouvoir. » Le kapudan-pascha Redscheb écrivit qu'il devait suivre ses ordres; et aussitôt la guerre fut engagée. Déjà on escarmouchait depuis deux mois environ quand le kapudan-pascha se vit forcé, par le manque d'eau, à livrer une bataille décisive. Au bout de trois semaines il se trouva en présence de cent mille Noghais et huit mille Cosaques. Les Ottomans furent accablés par le nombre: dans la nuit ils voulurent se retrancher; mais ils n'avaient ni pelles ni pioches. Enfin un colonel proposa au kapudan-pascha, comme dernier moyen de salut, d'écrire à Mohammed-Chan une lettre qui le confirmerait dans sa dignité. L'avis fut adopté, quoiqu'il fût évident qu'une telle demande était arrachée par la peur d'être écrasé sous les pieds des chevaux tatares. Osman-Efendi rédigea la lettre, Ahmed-Efendi, le diplôme de confirmation, et le tschorbadschi qui avait fait la proposition, porta ces pièces avec le kaftan d'honneur. Dschanibek-Girai et son frère Dewlet-Girai revinrent à Kaffa. La nouvelle de ce départ s'étant répandue dans le camp noghai, l'attaque recommença sur le camp ottoman, et se termina par la défaite entière des troupes du kapudan. Tschoban-Girai-Chan, ayant

été tué en se précipitant le premier à l'assaut pour gagner la faveur de son protecteur Mohammed-Girai-Chan, les Tatares s'étaient sentis transportés de la fureur de la vengeance. Une foule de Turcs périrent dans l'action; un grand nombre tombèrent entre les mains des vainqueurs. Les malheureux prisonniers devinrent des objets de dédain pour les Tatares, qui vendaient un Turc moyennant un verre de busa (espèce de bière d'orge fermentée). Les voitures, les trains d'artillerie, les caisses du kapudan-pascha, tous les bagages furent la proie des vainqueurs. Husein-Pascha et plusieurs colonels étaient restés sur le champ de bataille; Ibrahim-Pascha mourut, en se retirant sur Kaffa, de la blessure reçue dans l'action; mille matelots furent pris, dix-sept gros canons restèrent au pouvoir de l'ennemi. Tout ce qui put s'échapper se porta en masse vers la flotte. Le lendemain Kaffa se remplit de Tatares. Schahin-Girai alla descendre dans la maison du juge Ali, et fit proclamer que tous les habitants de Kaffa eussent à s'embarquer dans le délai de trois jours; la population se précipita à flots pressés vers les vaisseaux, qui ne pouvaient tout prendre. Enfin le kapudan-pascha envoya le ssubaschi Mohammed pour négocier au moins la conservation de Kaffa. Dans un long discours Mohammed-Girai énuméra les iniquités de la Porte, rappela comment lui-même avait été déposé par le kislar-aga Mustapha, auquel, deux jours après son retour, Dschanibek avait compté 200,000 piastres. «Mon padischah, dit le négociateur, Votre Majesté a raison en tous points; mais il s'agit maintenant de Kaffa, dont l'occupation continue de votre part pourrait entraîner de graves conséquences; ce qui est passé est passé; vous êtes élevé de nouveau à la dignité de chan, et Schahin est redevenu kalgha; remettez-vous en bons termes avec la maison souveraine des Ottomans, rendez les canons et les prisonniers, faites évacuer Kaffa par les Cosaques et les Tatares.» Mohammed regarda son frère Schahin; celui-ci dit que les begs des Noghais devaient être convoqués. Alors parurent les plus étranges figures qui tinrent sérieusement un divan; begs tatares et mirsas noghais, tous furent satisfaits de la proposition du colonel, et approuvèrent la restitution des prisonniers. Le ssubaschi se retira, et revint avec des kaftans d'honneur pour Mohammed, Schahin et les mirsas. Trois cents cavaliers et un sultan allèrent au-devant de lui, parce qu'il était porteur du diplôme de confirmation. Mohammed-Girai baisa cette pièce sacrée, la mit sur sa tête et revêtit le kaftan. On se fit réciproquement toutes sortes de compliments et de félicitations. Les janitschares, soixante-dix forgerons et trente-trois Asabes prisonniers furent rendus et renvoyés, avec une lettre du chan pour le kapudan-pascha. Au bout de huit jours, le chan quitta Kaffa, et le kapudan-pascha mit à la voile pour Constantinople. Le rebelle était confirmé dans son autorité. Plus orgueilleux encore du succès de leur résistance, Mohammed et Schahin gouvernèrent avec une recrudescence de tyrannie. Un des plus vaillants mirsas, Beg-Kiaja, fut immolé parce qu'un billet de Dschanibek à ce chef était tombé entre les mains de Schahin-Girai. Cet atroce kalgha fit massacrer toute la famille de son ennemi Kantemir, en Krimée, et brûler à petit feu l'épouse d'un rival détesté. Cette femme étant enceinte, et la chaleur ardente ayant fait ouvrir ses flancs, l'enfant périt dans les flammes. Ensuite Schahin, avec ses Tatares, désola les rives du Danube, Akkerman, Kili, Ismaïl, Giurgewo. Il se disposait même à se saisir de Babataghi lorsque Kantemir accourut avec trente mille cavaliers de la Tatarie Dobruze et des environs de Babataghi, et lui livra une bataille si meurtrière, que le Danube fut rougi du sang tatare. Quelques vaincus seulement purent regagner l'autre rive du Danube; Schahin-Girai lui-même eut peine à se sauver sur une barque.

Le 27 juillet 1624, les Cosaques parurent pour la première fois sur le Bosphore, en vue de Constantinople. Cent cinquante barques longues, garnies de voiles fines et rapides, ou manœuvrées chacune par vingt rameurs sur deux bancs, et portant en outre cinquante guerriers bien armés de fusils et de sabres, n'ayant ni avant ni arrière, et pouvant ainsi se diriger en tout sens sans virer de bord, sillonnèrent le canal et ravagèrent la côte d'Asie, Bujukdere, Jeniko et Sdegna. Quatre à cinq cents bâtiments sortirent aussitôt du port de Constantinople pour arrêter les pirates. La grande chaîne, conservée encore depuis la conquête, fut tendue devant les châteaux du Bosphore;

dix mille hommes armés, s'élançant de la ville, coururent le long du rivage pour le préserver. La flotte des Cosaques resta paisiblement rangée en demi-lune toute la journée au milieu du canal; au coucher du soleil elle regagna la mer Noire, chargée de butin. Quelques jours après, les Cosaques revinrent en plus grand nombre; mais ils n'arrivèrent qu'à l'entrée du Bosphore, brûlèrent le phare, et se retirèrent encore avec de riches dépouilles, et la satisfaction d'avoir fait trembler l'empire ottoman jusque dans sa capitale.

Pour toute consolation à tant d'affronts, la Porte put se poser en arbitre entre les États barbaresques de Tunis et d'Alger, qui avaient remis à sa décision une contestation relative à la possession du château d'Arko. A cet effet, des députés se rendirent à Constantinople; Tunis envoya le mufti et l'aga des janitschares; Alger, deux agas déposés de janitschares, deux bulukbaschis, deux jahjabaschis, deux adabaschis. Le procès fut jugé en présence du mufti et des kadiaskers. Dans une réunion solennelle des premiers dignitaires de la loi, il fut décidé qu'Arko, situé à cinquante ou soixante marches d'Alger, et à dix stations de Tunis, où se payait son tribut, verserait désormais, entre les mains du commissaire délégué chaque année à Tunis et à Alger par le divan de Constantinople pour lever les impôts, 2,000 piastres à titre de fermage à la Porte, et que cette contribution serait jointe à la surre envoyée par le sultan pour être distribuée parmi les pauvres de Médine et de la Mecque (1).

Cependant les préparatifs destinés à renforcer le grand vesir à Tokat se poursuivaient toujours. Vingt mille janitschares furent détachés vers Erserum pour en former la garnison. Des ordres furent expédiés au gouverneur du Diarbekr pour réunir quarante mille outres, douze pièces de campagne, cent vingt mille kilos d'orge, quarante mille de froment et de biscuit; au wolwode d'Asaf et Klis pour acheter deux cent vingt-cinq rangs de chameaux et cinquante mille moutons. Le 29 décembre 1624 mourut, à Tokat, le grand vesir Tscherkes-Mohammed-Pascha, après une longue maladie. Chosrew, aga des janitschares, et le defterdar Baki-Pascha annoncèrent cette nouvelle à la Porte, en faisant observer que le gouverneur de Diarbekr, Hafis, parfaitement au courant des affaires, était en état de les conduire jusqu'à la nomination d'un grand vesir. A Constantinople on s'étonna que Chosrew ne se fût pas proposé lui-même comme grand vesir; mais on envoya le sceau de l'empire par le grand chambellan au gouverneur de Diarbekr, Hafis, qui le reçut sur les rives du Muradszu. Bientôt après mourut aussi Baki-Pascha, qui avait rendu de si longs services dans l'administration des finances. Sa place fut donnée au defterdar de Tokat, Abdulkerim-Osman-Efendi, dont le poste passa à Ibrahim de Funfkirchen.

Au commencement de mai 1625, le nouveau grand vesir planta sa tente dans la plaine de Tschekuk, près de Diarbekr; le beglerbeg de Karamanie, Tscherkes-Hasan, qui avait passé l'hiver dans le canton d'Hoszukeif, s'avança au-devant d'une division de l'armée persane, alors établie aux environs de Kerkuk, dans le Kurdistan. Dix mille Persans furent battus par quatre mille Ottomans, refoulés sur Kerkuk, puis chassés de ce poste; Bostan-Pascha occupa Kerkuk. En Géorgie, le chan persan Kartschghai subit une plus grande défaite par la trahison de Maghraw-Chan. Le souverain de Sakum était alors Tahmuras-Chan, de la famille des anciens rois de Perse; installé d'abord par Schah-Abbas, il était ensuite passé du côté des Ottomans, attiré par Turkdsche-Bilmes-Husein-Pascha. Pour châtier cette défection, Schah-Abbas avait fait ravager le pays par Maghraw-Chan, Géorgien de naissance. Tahmuras s'était enfui de Sakum à Atschikbasch en Mingrélie. Ensuite Abbas avait établi comme gouverneur de Géorgie Peiker-Sultan, avec la mission de relever la ville désolée de Sakum, et de ramener la population dans le pays, en lui promettant une franchise d'impôts pendant trois années. En effet, dans l'espace de deux années les Géorgiens affluèrent sur ce point en si grande quantité, que Peiker-Sultan se trouva embarrassé pour les contenir. Il s'adressa au schah, qui lui envoya le capitaine de ses gardes du corps, Kartschghai-

(1) Feslike, fol. 259; Naima, p. 413. Voy. aussi une des belles lettres en arabe, du sultan au scherif de la Mecque, de 1032, dans le recueil des papiers d'État du reis-efendi Ssari-Abdullah, nº 4, et une seconde du nischandschi Mohammed-Efendi, de 1035 [1625], *ibidem*.

Chan et le Géorgien Maghraw, avec quelques milliers de Persans, sous le prétexte de leur faire amener des jeunes filles pour la cour. Kartschghai avait pour instruction de s'entendre avec Maghraw sur toutes les mesures à prendre, et d'attendre les ordres ultérieurs et confidentiels du schah. Il reçut des dépêches officielles qui lui enjoignaient de réunir douze mille Géorgiens sous Peiker-Chan pour une revue, et une lettre secrète lui enjoignait de massacrer ces douze mille hommes ainsi rassemblés, sans épargner Maghraw lui-même. Le messager ne devait montrer cette lettre qu'à Kartschghai, et bien se garder de la laisser soupçonner à Maghraw. Mais il comprit la recommandation dans un sens tout opposé, et remit la pièce à Maghraw lui-même, qui la communiqua aux chefs des Kurdes rassemblés. Ces chefs étaient, outre Maghraw, alors seigneur de Kartil, et Tahmuras, seigneur de Sakum, les princes de Guriel, Dadian (Colchis), Atschikbasch (Mingrélie) et Karabalkan. Ils ne voulurent ajouter aucune foi à la lettre, qu'ils tinrent pour supposée. Maghraw se vit donc obligé de conduire ses troupes à la revue, en leur faisant traverser le défilé indiqué, mais avec les plus grandes précautions. Au moment où l'avant-garde débouchait du défilé dans la plaine où la revue devait se faire, elle fut attaquée par les Persans; et quatre cents hommes furent taillés en pièces; le reste se rejeta précipitamment dans le défilé. Les princes géorgiens, convaincus maintenant de la réalité de la pièce montrée par Maghraw, tinrent conseil avec lui sur les moyens d'abattre Kartschghai. Ils persuadèrent à ce dernier de marcher contre Tahmuras, qui venait de prendre les armes. A peine les Persans étaient engagés dans le défilé, que les Géorgiens se montrèrent sur toutes les hauteurs; Maghraw et ses alliés tombèrent sur Kartschghai et le mirent en pièces; l'armée persane fut anéantie: de trente mille hommes, à peine un dixième échappa au carnage. Avec Kartschghai périrent son fils Emirgun, Kasghun-Chan, Jusuf, chan de Schirwan, Mohammed et Suleiman-Chan, ainsi que dix sultans. Six à sept mille têtes furent envoyées au camp de Diarbekr, où elles furent promenées en triomphe, plantées sur des lances. Maghraw-Chan, dans une lettre, demanda que le grand vesir pût se rendre en Géorgie, attendu que le moment favorable était venu pour conquérir Gendsche, Karabagh, Schirwan, Erdebil. Mais malgré les représentations les plus vives de l'historien Petschewi, qui était présent à la réception de la lettre de Maghraw, Hafis-Pascha ne voulut changer en rien sa destination, qui était pour Bagdad. L'aga Chosrew le détourna de la marche en Géorgie, mais par jalousie, car il entrevoyait du ce côté un triomphe assuré. Après sa victoire, Maghraw-Chan se déclara souverain indépendant. A cette nouvelle, le schah envoya contre lui Ishak-Chan et Emirgune-Chan avec quelques milliers de Persans. Ceux-ci subirent encore une cruelle défaite; quelques-uns seulement échappèrent avec Emirgune-Chan, qui mourut ensuite de ses blessures. Maghraw saccagea Berdaa, brula Gendsche, et revint en Géorgie. Au bruit de ces succès, Tahmuras, qui errait dans le pays de Karsz, regagna sa résidence de Sakum. Maghraw, qui n'était pas du sang royal de Géorgie, envoya des présents à Tahmuras; mais sachant bien que Tahmuras le regardait comme un rival dangereux, il quitta la Géorgie, et se rendit au camp du grand vesir pour renouveler sa demande de secours. Ses instances restèrent encore sans résultat.

Avant de nous transporter à Bagdad avec Hafis-Pascha, nous allons résumer les événements qui se passaient autour de la capitale. Dans le sandschak de Karasi s'était levé un rebelle appelé Dschennet-Oghli, qui ravagea les plaines de Troie et les campagnes du mont Ida. Il défit les deux kiajas des frères de Cicala, sandschakbegs de ces cantons, avec une perte pour eux de deux mille hommes. Le kiaja du grand vesir, Kanlu-Mohammed, revêtu à cet effet de la dignité de pascha, dut marcher contre le rebelle, ayant sous ses ordres Schelenk-Husein-Pascha, et Dschennet-Oghli, battu et pris dans la plaine de Magnesia, subit un cruel supplice à Birge; ses adhérents furent empalés. A Constantinople, les sipahis se soulevèrent, et pour les apaiser il fallut décapiter le defterdar Abdulkerim-Pascha, qui s'était rendu odieux par ses extorsions; avant de mourir, il révéla dans les tortures le lieu où étaient cachés ses trésors. A Varna s'agitèrent les janitschares et les dschebedschis, que l'on avait embarqués sur quarante-trois galères pour aller poursuivre les

Cosaques, sous les ordres du kapudan-pascha. A l'occasion des fêtes du Bairam, des querelles éclatèrent entre les janitschares et les dschebedschis. Ceux-ci se jetèrent dans le château, tirèrent des coups de fusil et de canon sur les janitschares, et en tuèrent quelques-uns [13 septembre 1625]. Le kapudan fit abattre la tête à deux des plus coupables, et fit voile pour Kilghrad, Baltschik, Mankalia, Kara-Chirmen, Ssulu, Akkerman, Kilburun. Dans ce dernier lieu il apprit que trois cents barques remplies de Cosaques, après avoir paru en vue de la côte, s'étaient dirigées vers Trébisonde. Il voulut leur donner la chasse avec la flotte, mais les habitants d'Ocsakow le prièrent de ne point s'éloigner Six semaines s'écoulèrent ainsi sans amener aucun événement : alors l'escadre revint longer la côte d'Europe, de crainte que pendant qu'elle se tenait dans les eaux de la mer Noire, les Cosaques ne rentrassent dans le Bosphore. On était à sept ou huit milles de terre, aux environs de Kara-Chirmen, quand les vigies crièrent : «Les barbes pointues !» Aussitôt tout le monde se disposa à les recevoir. Des quarante-trois galères de la flotte, il n'y en avait que vingt et une avec le kapudan-pascha, dont neuf montées par des janitschares ; le reste, en mauvais état ou d'une manœuvre difficile, était resté en arrière. Les Cosaques, voyant les bâtiments séparés et arrêtés par le calme, firent force de rames pour attaquer. Chaque galère se vit assaillie par vingt à trente barques, dont chacune portait cinquante Cosaques. Les plus grands efforts se dirigèrent sur la baschtarda (vaisseau amiral), reconnaissable à ses trois fanaux. Deux cents Cosaques environ, le sabre dans les dents, s'élancèrent en furieux à l'abordage, et pénétrèrent jusqu'au grand mât ; les rameurs, qui presque tous étaient des Cosaques captifs, quittèrent leurs rames et grossirent le nombre des assaillants. Ils furent repoussés à grand'peine (1). Enfin les canons de l'arrière coulèrent bas les chaloupes attachées aux flancs du navire. La galère de Memi-Beg, kiaja de l'arsenal, faillit aussi être prise, et celle de Piale eut à soutenir la plus terrible lutte. La victoire serait probablement restée aux Cosaques, sans le secours du vent, qui, s'élevant pendant la bataille, enfla les voiles des galères, et leur permit de manœuvrer. Les barques étaient d'une construction si légère, qu'il était extrêmement difficile de les couler, et les Cosaques s'y maintenaient en combattant, ayant de l'eau jusqu'au cou. Le combat dura tout le jour, et à peine soixante-dix barques avaient été enfoncées. Le lendemain on compta cent soixante-douze esquifs capturés, et sept cent quatre-vingts Cosaques prisonniers. C'était le plus brillant triomphe que la marine ottomane eût jusqu'alors obtenu sur les Cosaques. Près de Baltschik, la flotte perdit quatre bâtiments détruits par la tempête; les autres rentrèrent triomphants, avec les captifs, à Constantinople. Mais la capitale ne put se livrer à de grands transports de joie, désolée qu'elle était par une horrible peste dont les ravages s'étendaient aussi sur les campagnes environnantes. Le nombre des morts s'étant accru jusqu'à mille par jour, des prières publiques furent ordonnées à la mosquée d'Omeikdan, derrière l'arsenal. L'Égypte ne put envoyer que la moitié de son tribut, ruinée par le même fléau, qui, dans les annales du pays, est désigné sous le nom de peste du Bairam. Bientôt on implora l'assistance de Dieu dans la guerre entreprise pour reconquérir Bagdad.

Dans l'automne de la même année, le grand vesir campait dans la plaine de Tscholek, devant Diarbekr, dont le gouvernement avait été conféré à Murad-Pascha, revêtu en même temps de la dignité de vesir. Sur l'avis qu'une grande partie de la garnison persane de Bagdad venait de se mettre en route pour un pèlerinage au tombeau d'Ali, Elias-Pascha, beglerbeg d'Anatoli, et Abdal-Pascha, furent détachés avec quinze mille hommes pour assiéger la ville du côté d'Helle et d'Imam-Musa, et fermer ainsi le retour aux guerriers pèlerins. Hafis-Pascha tint un conseil de guerre, et résolut aussitôt de marcher contre Bagdad, sans autre artillerie que quatre petites pièces de campagne. C'était un homme savant et lettré, qui écrivait de la prose régulière et composait de bons vers, mais dépourvu de jugement et rempli d'inconséquence. Dans la marche sur Medina, il déclamait sa propre poésie pour animer les troupes. Il franchit le Tigre au-dessus du vieux Moszul, et gagna Kerkuk après avoir

(1) Feslike, fol. 2? ; Naima, p. 422; Hadschi-Chalfa, Hist. des guerres maritimes, fol. 50 et 51; Chalilpaschasade, fol. 218 et 219.

passé le grand et le petit Sab (Zabatus et Caprus). Un nouveau conseil de guerre fut tenu pour savoir s'il était bien prudent d'assiéger Bagdad sans grosse artillerie, après que sept à huit mille Persans s'y étaient jetés encore tout récemment avec Ssaru-Chan et Mir-Fettah. Quant à l'objection fondée sur la saison avancée, elle était repoussée par le climat d'un pays où les opérations seraient impossibles durant les chaleurs de l'été. Sur ces entrefaites fut apportée une lettre d'Ahmed-Chan, demandant que les Ottomans s'abstinssent de ravager leur propre pays, au moins jusqu'à l'arrivée du schah, qui était attendu sous vingt jours. Le grand vesir détacha le gouverneur de Moszul vers ce pays pour y réunir des vivres, laissa Bostan-Pascha pour commander la garnison de Kerkuk, et s'avança lui-même sur Bagdad; il établit son camp près du tombeau du grand imam Ebu-Hanife. Maintenant le manque d'artillerie de siége se fit sentir, et l'armée se rallia au grand vesir, qui dans le conseil de guerre de Diarbekr avait dit: « Les clefs de Bagdad sont dans ma ceinture. » Les trois seuls canons dont on pouvait disposer furent établis en batterie derrière des fascines, et le douzième jour, les soldats se logèrent dans les tranchées. Le gouverneur d'Alep, Mustapha-Pascha, occupait le bord du fleuve; l'aga des janitschares, le vesir Chosrew-Pascha, avait étendu son monde depuis la porte Noire jusqu'au boulevard des Persans; les gouverneurs de Rumili, Gurdschi-Mohammed-Pascha; d'Anatoli, Elias-Pascha; de Meraasch, Noghai-Pascha; de Siwas, Tajjar-Pascha, et de Karamanie, Tscherkes-Hasan-Pascha, poussaient les travaux avec les segbans. Hafis-Pascha passa la nuit dans la tranchée, encourageant les pionniers et les mineurs par ses paroles et des gratifications. Selon les règlements, la garde du camp était confiée de nuit aux six escadrons des sipahis. Dans l'espace de deux mois, on avait pratiqué cinquante-deux mines; mais elles furent toutes éventées et noyées par les Persans. Les troupes d'élite du schah, ses masenderans, se tenaient sur les murailles de la ville, sans jamais se relâcher de leur rigoureuse surveillance; depuis le bord de l'eau jusqu'à la porte Blanche, des torches étaient allumées toute la nuit, et les rondes se renvoyaient de tour en tour leur cri monotone: « Dieu est bon! » Il était facile de réparer aussitôt avec des fascines et de la terre les faibles dégâts causés par les trois canons des Ottomans. Les palmiers que l'armée avait abattus et traînés près des fossés pour les combler, avaient été enlevés en grande partie de nuit par les Arabes, et du côté resté inoccupé par les assiégeants, depuis le grand imam jusqu'à la tour Noire, se glissaient continuellement les cavaliers persans. Le soixante-douzième jour du siége, un assaut général fut proclamé; une brèche fut ouverte au moyen d'une mine qui fit sauter quelques toises de muraille. Au cri d'Allah! les Ottomans pénétrèrent dans la ville; mais les Persans, qui s'étaient retranchés derrière les murs et s'étaient entourés de fossés pleins d'eau, les empêchèrent d'aller plus loin. Les assaillants reculèrent, et l'aga des janitschares fit de vains efforts pour les ramener au combat. Le lendemain la brèche était comblée. Le bruit se répandit que le schah en personne s'avançait rapidement; que Seinel-Chan, détaché par lui avec dix mille cavaliers, avait passé la Diala, et enlevé trois mille fourrageurs ottomans à Schehrban. Un nouveau conseil de guerre fut tenu; le beglerbeg d'Alep, Mustapha-Pascha, pensa qu'il n'y avait que deux partis à prendre: attaquer le schah ou se retirer, et opina pour le dernier. Mais les janitschares ne voulurent pas entendre parler de retraite: « Nous mourrons ici jusqu'au dernier, s'écrièrent-ils, nous ne quitterons pas les retranchements que Bagdad ne soit pris. » De leur côté, les sipahis disaient: « Si vous restez dans les tranchées, nous tiendrons la campagne. » En conséquence, la continuation du siége fut résolue. Le camp était protégé sur les derrières par des fossés et des murailles, avec des tours et des portes, de sorte que, de ce côté, il présentait l'aspect d'une ville fortifiée. On écrivit à Constantinople pour avoir de l'artillerie, et l'on prit des dispositions pour faire venir de Baszra une pièce de cent livres. Tajjar-Mohammed-Pascha, qui avait été envoyé au-devant de Seinel-Chan avec deux compagnies de sipahis, se retira précipitamment, parce que les Persans avaient surpris et taillé en pièces cent Tatares détachés par lui en reconnaissance. Les propos d'un fou faillirent soulever tout le camp, et coûter la vie au defterdar Omer-Pascha, Persan de naissance. Il était

arrivé de Diarbekr douze chariots chargés de munitions, et vingt-quatre de biscuits, qui furent déchargés dans le château du grand imam. Le lendemain, les troupes s'alarmèrent au bruit que le defterdar avait livré le biscuit aux Persans. Le defterdar fut traîné devant le juge du camp, puis devant le grand vesir. Il se trouva qu'il était seulement question du transport fait par les propres gens du grand vesir au château du grand imam. Le fou auteur de la fausse nouvelle fut décapité ; néanmoins le defterdar, ayant souffert dans son honneur, fut déposé, et sa place donnée à Osman-Efendi de Tokat. Dans la nuit où parvint la nouvelle que le schah était campé sur les rives de la Diala, les Persans se rangèrent sur les murailles de Bagdad pour effrayer l'ennemi par leur nombre ; il y eut une décharge générale d'artillerie et de mousqueterie, et tout ce tapage dura trois jours et trois nuits. Dans le conseil de guerre, le grand vesir parla d'aller en personne attaquer Seinel-Chan, qui était campé en deçà de la Diala, en laissant dans le camp l'aga des janitschares en qualité de kaimakam. La proposition ne fut point approuvée. Murad-Pascha et le beglerbeg d'Anatoli, Elias-Pascha, furent détachés avec sept canons et quelques milliers d'Arabes. Murad-Pascha revint bientôt en désordre, poursuivi par les Persans, qui s'avancèrent jusqu'aux fossés du camp. Hafis-Pascha se rendit aux retranchements et y veilla toute la nuit. On reconnut que, parmi les morts, se trouvaient le commandant de Terdschil, le kiaja et le tschausch de Diarbekr. Dans l'une des nuits suivantes fut pris, par Kutschurk-Ahmed, le Persan Berchodar, l'un des plus adroits canonniers et des plus habiles mineurs du schah. Envoyé vers Bagdad par son maître, avec 1,000 ducats et des vivres, il prit les lumières du camp pour celles de la ville, s'embarrassa dans les cordages des tentes, et tomba avec ses gens entre les mains des Turcs. Ses compagnons furent décapités, lui-même fut envoyé prisonnier à Moszul. Le manque de numéraire se faisant sentir dans le camp, on frappa, dans le château du grand imam, de la monnaie d'argent. Le siége durait depuis six mois, lorsqu'un matin le grand vesir, qui se livrait à l'exercice du dschirid avec sa suite, aperçut un nuage de poussière s'élever du côté de la Diala : c'étaient les premiers corps des troupes du schah. Un courrier de ce prince apporta une lettre au grand vesir. Celui-ci la lut et ordonna de continuer les jeux. On entendit quelques murmures : « Quand les bataillons ennemis étaient en vue, était-ce le moment de s'amuser à lancer le dschirid ? » Hafis-Pascha, transporté de colère, s'écria : « Un beglerbeg répondra au messager ; qu'on ne me trouble pas dans mes plaisirs ; » et il rentra lentement dans le camp, continuant à lancer le dschirid pour montrer son adresse au messager du schah, et faire preuve de calme d'esprit. Arrivé à la tente, le messager demanda une réponse. « Je la ferai après la bataille », dit Hafis, et aussitôt retentit la musique militaire appelant les soldats aux armes. La suite du pascha se groupa autour d'Abdal comme éclaireurs ; le grand vesir vit se ranger à sa droite les gouverneurs de Karamanie, Tscherkes-Hasan et Murad-Pascha ; à sa gauche, le gouverneur de Siwas, Tajjar-Mohammed-Pascha et les silihdars ; l'aile droite comprenait encore les troupes de Rumili et d'Alep ; l'aile gauche, les soldats d'Anatoli et les sipahis, appuyés les uns aux autres, ce qui n'était pas conforme à l'ordonnance ; mais les tentes étaient éloignées et la nécessité pressait. Au reste, ce premier engagement ne fut qu'une affaire d'avant-garde, où il y eut seulement quelques prisonniers enlevés, quelques têtes abattues. Sur ces entrefaites arrivèrent de Baszra, sur des radeaux, les grosses pièces d'artillerie que l'on attendait de Constantinople. Omer-Pascha l'Albanais, chargé de protéger les environs de Tekrit, fut surpris par les Persans, perdit tout son monde, et put à peine se réfugier à Moszul. Après quelques petits échecs subis par les Turcs, le schah envoya un second messager déclarer qu'il avait arraché Bagdad à un rebelle, qu'il allait solliciter ce gouvernement pour son fils auprès du sultan, et que le grand vesir devait s'abstenir de s'épuiser à d'inutiles combats. Hafis répondit que, dépositaire du pouvoir de son maître, il lui appartenait de déclarer que Bagdad ne serait jamais abandonné ; que l'ordre du padischah était que, si le schah venait en pèlerinage au tombeau d'Ali (sur l'Euphrate), les Ottomans allassent visiter le lieu où reposaient les restes du scheich Ssaffi (à Erdebil). Un second engagement seulement partiel eut lieu au pied du château de l'Oiseau, que les Persans voulaient

ravitailler. Dans ce combat, les beglerbegs d'Anatoli et de Rumili donnèrent alternativement; puis les deux armées restèrent tout le jour en face l'une de l'autre, et rentrèrent le soir sous leurs tentes. Le beg de Boli fut tué le lendemain par un boulet, en revenant du tombeau du grand imam avec le grand vesir. Murad-Pascha, qui avait conçu la pensée de brûler les portes de Bagdad avec du naphte, pour s'emparer ainsi de la ville, échoua ridiculement dans cette tentative insensée. Quelques jours après, on saisit sur un pigeon voyageur une lettre au gouverneur de Bagdad, qui lui annonçait l'arrivée prochaine de convois de vivres dont il avait un si pressant besoin; car dans la ville, la disette se faisait plus cruellement sentir encore que dans le camp turc. Les assiégés avaient déjà dévoré toutes les feuilles des palmiers, et ces arbres qui décoraient naguère les jardins de Bagdad, se dressaient maintenant nus et dépouillés comme des mâts de vaisseaux. Une troisième action [27 mai 1627], près des retranchements du camp, fut signalée par le dévouement d'un bataillon sacré de quinze cents Persans. Ces guerriers avaient juré, en présence du schah, qui, la coupe à la main, avait reçu et consacré leur serment, de battre les Ottomans ou de périr. En signe de ce vœu ils s'étaient teint le bras de rouge jusqu'au coude, pour indiquer qu'ils le plongeraient ainsi dans le sang de l'ennemi, et en même temps se dénonceraient au bourreau s'ils revenaient vivants après une défaite. Les Persans attaquèrent sur trois points, dans l'espérance de s'établir entre le fleuve et le fossé. Les janitschares, un genou en terre, faisaient pleuvoir sur eux une grêle de balles, tandis que les sipahis les attaquaient avec leurs longues arquebuses; beaucoup de chevaux couraient çà et là sans cavaliers entre les deux armées. Tout à coup la tente du schah s'ouvre, et il se retire avec le bataillon sacré. En dépit des avertissements d'Hafis qui soupçonnait un piége, Murad-Pascha accourut follement avec son escadron; mais le bataillon sacré revenant sur lui, le refoula et emporta tout ce qui voulut résister; les sipahis furent mis en désordre; les silihdars de la bannière jaune tinrent ferme assez longtemps, mais furent ramenés jusqu'au fossé. Les janitschares eux-mêmes fléchissaient; la valeur du grand vesir et de leur aga les soutint: «Camarades, camarades, leur cria Chosrew, pour quel jour réservez-vous votre courage, si ce n'est pour aujourd'hui?» Et il s'élança en avant la lance à la main. Le beglerbeg d'Anatoli, Elias, rallia ses troupes et chargea avec fureur le bataillon sacré des Persans, qui se fit hacher jusqu'au dernier homme. Les Ottomans furent sauvés d'une terrible défaite; les deux armées rentrèrent dans leur camp après des pertes énormes de part et d'autre. Au bout de quinze jours, le schah fit demander l'ouverture de négociations. Le grand vesir lui envoya le tschausch du salut (selam tschauschi) Mustapha, et le chef des mulasims et des silihdars, Ibrahim-Tschelebi; le lendemain le tschausch revint avec un négociateur persan, appelé Tochtechan; cet envoyé baisa la main du grand vesir, lui remit une lettre de son maître, et reçut un accueil distingué. On tint quatre divans pour entendre ses propositions. Dans le premier, il reproduisit la demande du schah, relative à la collation du gouvernement de Bagdad à son fils par le sultan; dans le second, il prétendit que si le schah restituait Bagdad, le sultan devait lui abandonner le tombeau d'Ali. Le grand vesir répondit: «A chaque pierre du tombeau d'Ali sont consacrées mille têtes: si nous voulons Bagdad, c'est comme sauve-garde de ces saints lieux.» Dans le troisième divan, l'ambassadeur demanda comme dédommagement pour la restitution de Bagdad, la cession d'Imam-Ali, d'Helle, Dscheweser, Feludsche, et de toute la rive gauche du fleuve. «Quand bien même je donnerais mon consentement à un pareil abandon, dit le grand vesir, l'armée s'y refuserait.» Néanmoins, dans le conseil suivant on promit de céder les territoires demandés. Hafis fit seulement cette observation: «Mais nous avons beau vous abandonner Imam-Ali, si les propriétaires des terrains ne veulent pas les livrer.» L'oncle de l'ambassadeur dit alors: «Que l'on rende toujours au schah ce qui est au schah»; et le grand vesir le rappela à l'ordre, attendu qu'il n'avait pas la parole. Il fut convenu que les Persans s'entendraient avec les propriétaires du sol, et l'on écrivit au schah dans ce sens. Le grand vesir reçut l'ambassadeur Tochtechan dans sa tente. Le lendemain, les esclaves chargés du service, en lavant les tapis et les sofas, trouvèrent de

petits morceaux de papier de soie triangulaires portant ces trois lettres : *sch ;* aussitôt on s'imagina qu'il y avait là un sortilége au moyen duquel l'envoyé persan prétendait assurer le succès de sa négociation. *Sch* est une des syllabes qui ne se trouvent pas dans la première sure du Koran, et sur la puissance diabolique de laquelle le Persan Behaeddin-Aamili a écrit un traité spécial. Il était clair, pour la sagesse du divan, que le schah avait remis à son ambassadeur des signes magiques avec ses instructions, et les billets triangulaires de Satan furent livrés aux flammes. Le lendemain l'armée se souleva : « Nous n'avons plus de chevaux ni d'ânes pour nous porter ni pour nous nourrir ; pourquoi rester plus longtemps ? » La tente du grand vesir fut mise en pièces, et lui-même, placé de force sur un cheval, fut conduit prisonnier au château de l'imam ; l'ambassadeur persan assista à ce déplorable spectacle. Les partisans de Murad-Pascha se jetèrent sur la bannière sainte, pour aller la planter devant la tente de celui qu'ils voulaient créer grand vesir. Le porte-bannière Osman s'attacha fortement à cet emblème sacré, en criant aux révoltés : « Qui peut déposer le grand vesir, sinon le padischah ? Cette tente est celle du sultan ; tant que j'aurai un souffle de vie, la bannière sainte n'en sera point enlevée. » Les mutins saisirent Osman avec violence, et comme il ne lâchait point prise, ils lui abattirent les mains. La troupe turbulente se rendant vers le château du grand imam, rencontra quelques-uns des plus vieux soldats, qui lui représentèrent que le grand vesir ne pouvait être ainsi arrêté, et que si l'ennemi faisait maintenant une attaque, il serait impossible de résister, privé que l'on serait de chef et d'assistance. Alors on dressa une tente nouvelle où l'on fit entrer le grand vesir : « Camarades, dit Hafis aux mutins, que voulez-vous ? où sont ceux qui préféraient mourir plutôt que d'abandonner Bagdad ? » Alors tous s'écrièrent à la fois : « Les convois nous sont coupés, nous ne pouvons plus recevoir de secours, il n'est plus possible de rester ; faites des dispositions pour le départ. » Le grand vesir répondit : « Attendez seulement encore deux jours, notre envoyé Mustapha est près du schah. » Les janitschares, qui avaient fait des pertes énormes dans les tranchées, étaient les plus intraitables. « Si vous avez encore un sabre, dirent-ils, prenez Bagdad maintenant, ou bien nous allons prier les têtes rouges de vous laisser partir sans empêchement ». Toutes paroles étant inutiles, la retraite fut résolue pour le 21 juin. Il restait encore une seule espérance dans le succès d'une mine immense remplie de trois cents sacs de poudre, à laquelle on travaillait nuit et jour. Déjà les janitschares sortaient des retranchements, déjà les segbans se rangeaient autour du grand vesir, lorsque la mine éclata par l'imprudence des ouvriers, qui furent ensevelis dans les décombres. Ce fut le signal d'un tumulte général ; les vivres qui restaient encore furent pillés ; on mit le feu aux gros bagages ; les canons furent traînés au château du grand imam où se rendirent la plupart des janitschares et le grand vesir lui-même. Avant que la nouvelle de ces dernières scènes parvînt au schah Abbas, il avait expédié l'envoyé turc Mustapha avec une lettre pour le grand vesir. Mais à peine Mustapha était-il parti, que des cavaliers persans coururent après lui et le ramenèrent. Le schah reprit la lettre, la déchira, et dit : « Il est au-dessous de notre dignité de livrer la place à une armée qui se retire. » Le tschausch revint auprès du grand vesir, regrettant que son maître n'eût pas attendu encore quelques jours : « Si cela eût dépendu de moi, dit Hafis, j'aurais volontiers attendu des mois ; mais que peut-on contre la révolte et la magie ? » Alors on s'éloigna dans le plus grand désordre, se dirigeant vers Moszul. Ce qui ne put être emporté fut livré aux flammes ou jeté dans le Tigre ; la grosse artillerie fut enclouée ou brisée ; l'énorme canon de Suleiman, qui avait été placé derrière la tente du grand vesir, fut enfoui dans le sable ; mais dans la suite, le schah, averti du lieu où il était, le fit déterrer et emmener en triomphe à Iszfahan.

La levée du camp ne fut nullement troublée par les Persans ; ils étaient également épuisés, abattus : ils se mêlèrent paisiblement aux Turcs en retraite, les aidant à emporter une partie de leurs effets, ou s'appropriant sans violence ce qui leur convenait. Le grand vesir était accompagné de l'envoyé persan Tochtechan ; à la seconde halte on vit arriver des messagers du schah chargés de ramener Tochtechan. Hafis le fit reconduire avec tous les prisonniers par le

tschausch Mustapha. Le grand vesir espérait ainsi détourner le schah de le poursuivre. Mais il avait trop compté sur la générosité persane. Dès la troisième station de nuit les troupes du schah étaient sur les derrières de l'armée à Jarli. Le grand vesir confia l'arrière-garde à Murad-Pascha; mais celui-ci, sans s'arrêter aux ordres de son supérieur, continua sa marche. Hafis fut forcé d'accepter la bataille. Il fit pointer sept canons qui lui restaient contre les Persans, qui durent se retirer en laissant quelques morts et quelques prisonniers. Le lendemain soir, le grand vesir fit appeler Murad-Pascha, dont l'indocilité avait déjà causé tant de désastres. Les esclaves du grand vesir le saisirent, l'étranglèrent et lui abattirent la tête. A Kisilchan, les troupes pillèrent quelques radeaux chargés de vivres. La disette et le désordre étaient arrivés au dernier degré. Les chevaux qui restaient furent tués et mangés; beaucoup d'hommes se nourrirent de glands; plusieurs vécurent de chair d'âne; il y en eut qui se soutinrent pendant huit jours avec de l'eau. On franchit la rivière d'Altunszu; sur les bords du Sab, enfin, les maux de l'armée trouvèrent quelque soulagement: il y avait là un peu de farine, de viande et d'argent. Avec les fonds arrivés de Constantinople, on fit une distribution pour acquitter la solde, et dans cette occasion le chef des mulasims des sipahis fut mis en pièces par ses soldats. Le grand vesir conféra le gouvernement de Moszul à Kara-Bekir-Aga, venu de Baszra à son secours. A Diarbekr, il congédia l'armée, donna le gouvernement de Damas à Gurdschi-Mohammed-Pascha, et celui de Rumili à Suleiman-Pascha. Il adressa au sultan le rapport sur le siége de Bagdad levé au bout de neuf mois. Après avoir écouté de la bouche du messager les détails les plus circonstanciés sur ces événements, Murad envoya à son grand vesir l'ordre de passer l'hiver à Alep, et vanta le courage qui l'avait aidé à persévérer dans son entreprise: il lui fit remettre un habit d'honneur avec son chatti-scherif. Ces procédés envers un général malheureux venaient moins de la générosité de Murad que de la protection de la sultane Validé; l'influence de cette belle-mère d'Hafis pouvait seule arrêter l'effet des manœuvres des adversaires du grand vesir, qui durant le siége même insinuaient au sultan qu'Hafis distribuait les fiefs vacants à ses créatures, au lieu de les conférer à des sujets recommandés par leurs services, et qu'il était cause de la diminution de l'armée de siége. Les dispositions du sultan résultant de tant d'accusations, s'exprimèrent clairement dans un poëme qu'il adressa au grand vesir en réponse à des vers composés par celui-ci pour implorer du secours. Hafis avait demandé s'il n'y avait plus de général (1) (de reine) pour mettre les cavaliers en campagne. Le sultan lui opposa victorieusement ces autres questions: Hafis ne serait-il donc pas en état, comme général, de faire le schah échec et mat? Manquait-il donc d'espace pour faire manœuvrer les cavaliers?

A Constantinople, l'indiscipline causa une nouvelle insurrection des sipahis et des janitschares. Poussés par les intrigues du kapudan-pascha Redscheb, ils demandèrent la tête du kaimakam Gurdschi-Mohammed, parce qu'il avait altéré les monnaies, et n'avait pas envoyé de secours à Bagdad. Réunis tumultueusement contre la mosquée du sultan Mohammed, ils envoyèrent leur requête à Istawros, sur la rive asiatique du Bosphore, où était le Grand-Seigneur. Murad et sa mère furent frappés de consternation; car ils sentaient qu'avec Gurdschi-Mohammed tomberait la plus ferme colonne de leur domination. Ils désiraient au moins lui sauver la vie. Le kapudan-pascha Redscheb, nommé aussitôt kaimakam, fut chargé de se rendre auprès des mutins, et de les apaiser par la déposition de Gurdschi et la vente de ses biens. Mais les soldats insistèrent sur la mort de leur ennemi, en rappelant le destin du sultan Osman. La Validé et le sultan tremblèrent pour leur propre vie. Gurdschi-Mohammed, vieillard de quatre-vingt-dix ans, dont soixante-dix avaient été consacrés au service de l'État sous huit sultans, fut immolé sans pitié. La place de kapudan-pascha fut conférée à Hasan-Aga, qui primitivement avait été sellier du kislar-aga Mustapha, puis était devenu tschauschbaschi; on lui donna pour épouse la sultane Aische, sœur du sultan. Le soulèvement fut l'œuvre de cinq à six mille sipahis et janitschares, qui firent plier le sultan devant leur volonté.

(1) La pièce appelée *reine* par les joueurs d'échecs d'Europe porte, chez les Orientaux, le nom de général en chef.

Peu de jours après deux galères mirent à terre à Constantinople des janitschares qui, se plaignant de la mort de Gurdschi-Mohammed, réclamèrent la tête du segbanbaschi Ssari-Mohammed, de Michalidsch. Un chatti-scherif approuva cette exigence, et accorda la tête du segbanbaschi, ainsi que de seize autres promoteurs de troubles. Ssari-Mohammed et les deux meneurs de la dernière insurrection furent saisis de nuit, étranglés et jetés à la mer; Husein-Aga devint segbanbaschi. Dans ce temps furent supprimés les fermages publics qui avaient été accordés si scandaleusement aux mulasims des janitschares. En conférant aux mulasims, en place de fiefs, les fonctions d'inspecteurs, de collecteurs, de fermiers, Hafis-Pascha ne s'était pas conformé aux dispositions de l'ancienne loi, qui ordonnait de faire les baux tous les trois ans. Il fixa arbitrairement les fermages pour six mois: les produits ne pouvaient être connus, et les revenus de l'empire subissaient une altération profonde. Il arriva que diverses mosquées dont les revenus étaient administrés maintenant par des janitschares et des sipahis, restèrent fermées aux fidèles. Le sultan, dans une promenade à cheval, s'étant convaincu de ces faits par ses propres yeux, convoqua tous les vesirs, qu'il réprimanda rudement, et maltraita surtout le kaimakam pour avoir souffert de pareils désordres. Un ordre rigoureux fut adressé au grand vesir Hafis pour lui interdire de faire de nouvelles nominations de mulasims, et de conférer des fonctions financières à des janitschares. Les listes des janitschares conservés devaient être envoyées au divan, et le grand vesir ne pourrait plus désormais élever aux places de sipahis des sujets qui n'auraient point été signalés par leurs services. En raison de l'état de trouble et de guerre où se trouvait l'empire, ce ferman resta pour le moment inobservé, et ne fut mis que plus tard à exécution. Le mufti, qui l'avait approuvé pleinement, refusait toujours le fetwa demandé pour mettre à mort le dernier sultan Mustapha. Ce prince était toujours un objet de crainte dans sa prison, car les janitschares pouvaient avoir la fantaisie de le jeter une troisième fois sur le trône, et néanmoins le mufti s'obstinait à ne point donner l'autorisation si instamment réclamée, prétendant qu'il n'était point permis d'exécuter un insensé. Cette résistance lui attira la disgrâce du sultan.

L'insurrection des janitschares de Constantinople fut le signal d'un autre soulèvement dans le camp du grand vesir à Alep. Les janitschares voulurent mettre en pièces Malkodsch-Efendi, qui n'échappa que par une prompte fuite. Quant à Karamesak, le tschaush séditieux qui, à l'avénement du sultan Mustapha, avait rempli les fonctions de secrétaire d'État, il reçut cette fois le châtiment qu'il méritait; sa tête fut écrasée et son corps jeté sur le fumier. Toutes ces révoltes et les nouveaux mouvements d'Abasa à Erserum amenèrent la déposition du grand vesir [1er décembre 1626]. Dans un grand divan tenu en présence du mufti et des légistes, le sceau de l'empire fut déféré à l'ancien grand vesir Chalil-Pascha, dans l'espoir qu'il aurait assez d'autorité pour ramener son ancien client Abasa à l'obéissance. Contre l'usage suivi jusqu'alors, la place d'aga des janitschares fut donnée au tschauschbaschi Ali, celle de defterdar à Bekir-Pascha; Hafis et Chosrew furent appelés à Constantinople pour figurer dans le divan en qualité de simples vesirs. Le premier fut dès lors uni à la princesse, âgée de dix ans, qui lui avait été destinée. Dans cette année, le frère de Behadir-Imam-Kuli-Chan, souverain régnant de Buchara et seigneur des Usbegs, Ali-Mohammed-Chan, vint présenter ses hommages au sultan à Constantinople. Huit ans auparavant il était tombé prisonnier entre les mains des Persans, et durant le siége de Bagdad il avait trouvé occasion de s'échapper. Après être resté un an dans la capitale de l'empire, il entreprit le pèlerinage de la Mecque, avec une lettre du sultan pour le chan des Usbegs, Behadir-Imam-Kuli, et pour celui des Grands-Mogols, le schah indien Selim. On vit aussi arriver le grand écuyer du chan tatare, chargé d'offrir la soumission de son maître et de solliciter le rétablissement du château élevé près d'Ocsakow par le sultan Suleiman, au détroit de Toghangetschidi, contre les irruptions des Cosaques, le chan s'engageant, de son côté, à construire un fort sur la rive opposée. En conséquence de cette négociation, le gouverneur de Bosnie, Mohammed-Pascha, fut nommé au commandement d'Ocsakow, et le beglerbeg de Kaffa reçut ordre d'envoyer de son district dix mille pionniers pour les travaux à faire aux environs

d'Ocsakow. Cette ville fut confiée alors à l'administration d'un defterdar particulier; on envoya des sabres et des habits d'honneur aux deux chans Mohammed et Schahin-Girai.

Au reste, les affaires de Tatarie ne pouvaient se traiter en dehors de celles de Pologne: les intérêts des deux pays se trouvaient engagés par des rapports étroits. Quoique le dernier envoyé polonais eût été bien accueilli l'année précédente, un ferman ordonna maintenant au chan tatare de faire une invasion en Podolie. Au moment où l'armée dévastatrice se retirait, un orage épouvantable la mit en désordre, et comme elle voulait traverser le Dniester, les Polonais survenant tout à coup achevèrent la défaite; plus de quarante mille Tatares furent taillés en pièces. Après ce désastre, le kaimakam Gurdschi-Mohammed envoya un tschausch en Pologne pour démentir les ordres émanés de la Porte, et demander l'envoi d'un nouvel ambassadeur polonais. Constantinople vit arriver en même temps un nonce polonais et un envoyé tatare, chargés d'arrêter des mesures pour prévenir les irruptions mutuelles des Tatares et des Cosaques. Soixante barques cosaques venaient encore de ravager les environs d'Ocsakow; vingt-cinq avaient été capturées par la flotte turque; mais les autres suffisaient pour infester la mer Noire. Au milieu de tous ces mouvements de la diplomatie, les deux chans de Krimée protestaient, par leurs ambassadeurs, afin de n'être point compris dans la paix avec la Pologne, à moins que cette puissance ne leur payât annuellement 40,000 écus. De son côté, le nonce déclara que la Pologne ne s'engagerait jamais à un tel tribut, du moins par écrit; toutefois l'accommodement se fit à cette condition, et une copie fut adressée au chan. Pour plus grande garantie contre les Cosaques, on acheva les ouvrages du château élevé à l'entrée de la mer Noire, au-dessus de Bujukdere.

A peine nommé depuis trois jours [4 décembre 1626], le grand vesir Chalil, malgré la rigueur du froid, se mit en route pour Skutari, et ne manqua point de visiter le grand scheich Mahmud. «Te voilà donc redevenu général en chef», lui dit Mahmud, puis il ne lui adressa plus une seule parole. Chalil se retira péniblement affecté de ce froid accueil. Ses compagnons regardèrent ce langage si laconique du scheich comme un triste présage à Konia. Le grand chambellan remit au nouveau grand vesir le sceau de l'empire qu'il avait reçu à Alep des mains d'Hafis. A Adana, le gouverneur Kutschuk-Husein-Pascha, suspect d'intelligence avec Abasa, fut mis à mort, et son poste donné à Bostan-Pascha [24 mars 1627]. Au bout de quinze jours, Chalil fit son entrée dans Alep, où il prononça encore une sentence de mort contre Mustapha le Long, aga des silihdars, motivé sur de simples soupçons.

Après un séjour de trois mois dans Alep fut donné enfin le signal de départ. L'aga des janitschares étant mort, sa place passa à Chalil, surnommé Kasik-Timur, élevé déjà, contrairement aux canons, du poste de contrôleur à celui d'aga des sipahis. La nomination nouvelle ne respectait pas davantage les dispositions de la loi; car, jusqu'au renversement du sultan Osman, on n'avait élevé au poste de général des janitschares que des porte-étendards de la sainte bannière, des chambellans ou des grands écuyers. Maintenant étaient arrivées les troupes amenées au grand vesir par Dischleng-Husein-Pascha, beglerbeg d'Anatoli, nommé tout récemment pascha à trois queues. Le 14 juillet l'armée se mit en mouvement, passa l'Euphrate au bout de sept jours, et le 25 campa devant Diarbekr. A la nouvelle qu'Achiska était menacée par les Persans, quatre à cinq mille hommes furent détachés vers cette ville, sous les ordres de Dischleng-Husein Pascha. Bostan-Pascha fut chargé d'aller inviter Abasa à prêter son concours dans la nouvelle campagne. Abasa reçut honorablement le pascha, et répondit à la lettre du grand vesir: «Je suis un humble esclave du padischah: le pays est à vous; mais vous savez que les lewends redoutent les janitschares; dissipez leurs craintes en dirigeant votre marche du côté de Musch, tandis que nous allons nous porter comme serasker, avec les paschas, vers Achiska.» Le grand vesir lui écrivit de nouveau: «Les soldats ne voulant pas de toi pour serasker, suis donc les instructions qui te sont données, et fournis ton service, afin que le padischah te pardonne.» Abasa, qui avait intercepté certaines lettres de Chalil, où il avait vu clairement que l'on tramait sa perte, était sur ses gardes; sous prétexte de marcher du côté d'A-

chiska, il campa à Ilidsche, dans le voisinage d'Erserum, et envoya le juge d'Erserum aux paschas. Dischleng-Pascha, guerrier valeureux mais emporté, maltraita le juge : Qu'est-ce donc que cet Abasa? s'écria-t-il; j'ai déjà réduit à l'humilité Dschennet-Oghli, qui se prétendait du sang des souverains; nous viendrions plus facilement à bout d'Abasa, s'il lui prenait fantaisie de faire l'indocile.» Abasa affecta une soumission entière; les portes et le marché d'Erserum furent ouverts aux janitschares, qui campèrent devant la porte du Gouvernail, sous les ordres du chef instructeur. Dischleng-Pascha planta ses tentes à peu de distance d'Ilidsche. Abasa informé, par des lettres interceptées et par les rapports de ses espions, que cette entreprise contre Achiska menaçait en réalité sa propre existence, et que l'on attendait l'instant favorable pour frapper un grand coup, résolut de le prévenir. En conséquence, une belle nuit il surprit le camp des janitschares, où l'on ne soupçonnait aucune hostilité, tua ou prit tout se qu'il rencontra, et se mit aussitôt en marche pour Ilidsche. La veille, Dischleng avait résolu de s'avancer sur Erserum. Dans la nuit arriva un Kurde, coiffé d'un turban noir, qui insista pour parler au serasker. Les gens de Dischleng le repoussèrent, en lui disant d'attendre au lendemain. Alors le prétendu Kurde jeta son turban par terre, et s'écria : «Je suis un janitschare échappé au massacre fait par Abasa.» On le conduisit à l'instant au serasker, qui ordonna de suite le départ. Au point du jour on avait atteint le défilé entre Ilidsche et Erserum. «Arrêtons-nous ici», dit Dischleng-Pascha. Sor-Pascha, gouverneur de Meraasch, lui représenta qu'il serait plus prudent de camper au delà du défilé, parce que certainement Abasa ne se tenait pas en repos. «Mon fils est faible et malade, reprit Dischleng-Pascha, il faut faire halte ici.—A la volonté de Dieu!» dit Sor-Pascha, et il s'éloigna avec les siens. Il avait plu toute la nuit. Huscin-Dischleng avait retiré ses vêtements et les avait étendus pour les faire sécher. Tout à coup, sous les rayons du jour, brillèrent les escadrons d'Abasa, qui, débouchant du défilé, tombèrent comme la foudre sur les Ottomans désarmés. Dischleng alors, vêtu d'une simple tunique de soie verte, sauta sur son cheval et le fit pirouetter; mais le trésorier d'Abasa le perça de sa lance. Les fils de Dischleng et de Chosrew furent tués avec plusieurs paschas. L'aga des janitschares de Diarbekr s'échappa par la rapidité de son cheval. Le beglerbeg de Trebisonde et Bostan-Pascha furent pris ; tout ce qui put s'enfuir se précipita sur la route d'Hosznkeif. La défaite fut générale. Abasa ayant trouvé le serasker, avec sa tunique de soie verte, nageant dans son sang, descendit de cheval, prit la tête du mourant sur ses genoux, et lui adressa des paroles bienveillantes : «Pascha, mon frère, ouvre les yeux!» Dischleng ne bougea pas : «Pascha, mon frère, ton fils vit encore.» Alors Dischleng ouvrit les yeux, soupira, et ses paupières s'abaissèrent aussitôt. Placé sur un cheval pour être transporté à Erserum, le serasker expira en route; le cadavre fut abandonné. A Erserum s'exécuta pour lors le massacre des janitschares; les officiers furent écartelés, et leurs membres déchirés suspendus aux créneaux de la ville. Chosrew-Pascha, et les autres paschas et beglerbegs, furent étranglés; on conserva la vie au seul Bostan-Pascha. On surprit les janitschares dans toutes les retraites et sous tous les déguisements, et ils furent immolés impitoyablement. Pour les reconnaître, on les dépouillait de tous leurs vêtements. Ils portaient communément des caleçons échancrés aux genoux, afin de pouvoir s'agenouiller en toute liberté en maniant leurs armes à feu. Aussitôt que paraissait la fatale échancrure, la tête était abattue. Beaucoup d'innocents furent exécutés comme janitschares, par cela seul qu'ils portaient ce genre de caleçon. Un janitschare, auquel l'aga qui devait le tuer laissa la vie par compassion, porta la nouvelle de cet effroyable désastre à Constantinople.

Cette défaite, et la conquête d'Achiska par les Persans, à laquelle Abasa contribua secrètement, attirèrent des sarcasmes à Chalil, qui dut se rappeler bien cruellement ses anciens revers contre les Persans à Erdebil. Il s'avança devant Ilidsche, et campa sur la hauteur qui domine Erserum. Abasa, qui avait été jadis son écuyer, ne lui ferma pas moins les portes de la ville, et pointa les canons sur sa tente. Chalil, qui n'avait pas d'artillerie de siége, dut faire venir d'abord de Tortum quelques pièces de gros calibre. L'arrivée du prince de Géorgie, Magh-

raw-Chan, releva un peu le courage de l'armée. Néanmoins en soixante-dix jours de siége, durant lequel il y eut divers engagements avec la garnison, qui fit plusieurs sorties, on n'avait encore fait aucun progrès lorsque la neige tomba en abondance à la fin de novembre. L'armée se retira sur des routes qui n'étaient plus frayées, et arriva, au bout de vingt-cinq jours de marche, à Tokat, ayant fait des pertes considérables en hommes et en bagages. Jamais les troupes ottomanes n'avaient autant souffert des rigueurs de l'hiver; quantité de soldats périrent de froid, beaucoup d'hommes eurent les pieds et les mains gelés; plus de mille de ces malheureux durent subir des amputations. A Tokat, parurent Pir-Ssolak, commandant d'Ersendschan, et Attallah, commandant de Baiburd, qui jusqu'alors s'étaient rangés sous la bannière d'Abasa; ils venaient demander leur pardon: ils furent gracieusement accueillis, et reçurent des commandements dans la cavalerie. Cet exemple exerça une favorable influence, et beaucoup de partisans d'Abasa vinrent dans le camp témoigner de leur repentir. La malheureuse campagne de Chalil attira sur lui la disgrâce du sultan, qui le déposa et le rappela à Constantinople, où il descendit au rang de quatrième vesir [6 avril 1628]. Il mourut bientôt après son arrivée, dans un âge très-avancé, et fut enterré à Skutari, laissant parmi les Ottomans, comme auprès des Européens, la réputation de l'un des musulmans les plus modérés et les plus équitables qui ait jamais occupé le grand vesirat.

Pendant l'administration de Chalil, vint encore à Constantinople un ambassadeur persan, nommé Tahmasip-Kuli-Soltan, avec un lettre de son maître, qui demandait l'investiture du gouvernement de Bagdad pour le fils de Schah-Abbas, et le rétablissement de la paix sur le pied où elle avait été fixée au temps du grand Suleiman. Il fut renvoyé au grand vesir. Une apparition bien plus étrange à cette époque, fut celle du prince indien Baisankor, fils de Daniel, fils d'Ekber, le plus illustre des grands Mogols de l'Inde. Cette année, Selim-Schah-Dschihangir, fils d'Ekber, était mort après un règne de trente ans, et le fils de celui-ci, Schehrijar, dans le cinquième mois de son règne, avait été immolé sous prétexte qu'il favorisait les schiis. Baisankor, petit-fils d'Ekber, appelé maintenant au trône, oublia tous ses devoirs de souverain; ses excès indignèrent ses sujets. Dans le huitième mois de son règne, il fut chassé par Churrem-Schah, fils de Dschihangir, à la tête de dix mille hommes, et s'enfuit à Constantinople (1). Ne trouvant pas l'accueil et l'appui qu'il avait espérés, il voulut regagner l'Inde par l'Arabie et la Perse; mais il périt bientôt après son retour.

En Arabie, le scherif Idris, accusé de nombreuses iniquités, avait été déposé pour d'autres motifs encore. L'ancien beglerbeg d'Éthiopie, Gurdschi-Ahmed-Pascha, client du grand vesir Ferhad-Pascha, puis nommé comme kiaja de Tirnakdschi-Hasan, beglerbeg de l'Iemen, à son passage en Égypte, avait été accueilli comme gouverneur, et retenu par les habitants mécontents de l'administration de Beiram-Pascha. Ce dernier, désirant se débarrasser d'un tel rival, le fit embarquer de suite à Suez; mais en même temps il écrivit au scherif de la Mecque de le faire mettre à mort. Le scherif confia l'exécution de Gurdschi au reis du vaisseau qui devait transporter le pascha dans l'Iemen avec ses trésors. Le reis fit donc échouer le bâtiment contre le rivage; toute la cargaison fut perdue, mais Gurdschi se sauva. Le reis se justifia en montrant la lettre du scherif, et, sur la dénonciation du beglerbeg, Idris fut déposé. Seid-ben-Muhsin fut nommé à sa place. Celui-ci, à l'instigation de son prédécesseur, invita le pascha à un banquet, et l'empoisonna. A cause de l'éloignement, ce dernier crime resta impuni; mais l'ancien aga des janitschares, ensuite gouverneur d'Égypte, Kara-Mustapha-Pascha, envoyé cette année en Anatoli pour y lever des troupes, ayant dévasté Gœlhiszar, dans le canton d'Hamid, sur les plaintes des sujets, fut appelé à Constantinople et mis à mort.

L'Arménien Chalil eut pour successeur le Bosnien Chosrew, jadis silihdar, puis aga des janitschares et vesir. Il venait d'être nommé depuis quelques jours général de l'armée contre Abasa, lorsqu'il fut appelé à la pre-

(1) Feslike, fol. 279; Naima, p. 450; l'histoire de l'Inde est éclairée ici par celle de Turquie. Dans Deguignes manquent Scheribjar et Baisankor, entre Dschihangir et Churrem-Dschihanschah. De Churrem, Deguignes a fait Corum.

mière dignité de l'empire, au préjudice de Redscheb-Pascha, le plus ancien des vesirs. Il reçut le sceau de l'empire sur la route de Nicomédie. Au commencement de juin, il atteignit Tokat, où il annonça la rigueur de son administration par des exécutions capitales. Le collecteur d'impôts d'Hamid, le nischandschi du camp et le beg de Magnesia furent décapités sous les yeux de ce terrible juge. Les instruments n'étant pas prêts à l'instant pour le supplice d'Hadschi-Pascha, fils d'une sultane, Chosrew, après l'exécution, fit appliquer cinq cents coups de bâton sur la plante des pieds au bourreau, pour le punir de s'être fait attendre. Le Géorgien Maghraw-Chan, vainqueur de Kartschghai, se fit moslim, et devint chambellan. Les sipahis, qui s'agitèrent tumultueusement, furent apaisés par la nomination de nombreux mulasims. Mohammed-Efendi, de la célèbre famille Malkodsch, fut nommé pour la troisième fois secrétaire des janitschares. Au moment où il prenait congé du sultan, Murad, en lui donnant sa main à baiser, lui dit : « Écoute, Malkodsch, depuis un certain temps le désordre et la confusion se sont glissés sur les rôles des janitschares, aie soin d'en faire disparaître les morts et de n'inscrire personne sans mon ordre, sinon je te coupe la tête. » Malkodsch, qui était un zélé et fidèle serviteur, alla bien vite porter un million d'aspres au grand vesir, à Tokat, où il se mit à vérifier les rôles. Diverses munitions furent dirigées vers Erserum; déjà les beglerbegs de Rumili, Anatoli, Meraasch, Siwas et Karamanie étaient partis en avant pour Ersendschan. Le grand vesir lui-même pressa son départ de Tokat [22 juillet 1628], de crainte qu'Erserum ne finît par tomber, comme Bagdad, entre les mains des Persans. A Siwas on distribua des vivres à l'armée, et le grand vesir vit déposer à ses pieds la tête du chef turbulent des Turkmans, Kutschur-Beg. Le Bairam fut célébré à Kodschhissar. Dans la plaine d'Akschar arrivèrent les munitions du pascha d'Alep, Noghai-Pascha, et mille quintaux de poudre d'Égypte; le 27 août, on apprit que Jusuf-Pascha était étroitement serré à Hasankalaa par Abasa, qui n'attendait l'armée ottomane que dans vingt jours, et qu'en pressant sa marche le grand vesir pourrait couper au rebelle la route d'Erserum. A l'instant, Chosrew-Pascha se mit en route avec les troupes légères, laissant cet ordre au général d'artillerie : « Que les canons soient devant Erserum trois jours après l'arrivée des troupes; il y va de ta tête. » Prenant brusquement par Tschamurlu, Mama-Chatun, il gagna les approches d'Erserum en deux jours. Surpris par une telle rapidité, Abasa n'avait pas eu le temps de se jeter dans la place, ni d'y mettre les approvisionnements nécessaires. Le scheich de Kaiszarije son conseiller habituel, lui prédit cette fois que la place ne tiendrait pas. L'artillerie arrivée, le grand vesir établit son camp sur la hauteur de Dewebojuni, qui commande la ville; une batterie de sept pièces fut dressée en face du faubourg; Ahmed-Pascha ouvrit la tranchée vers la partie de la ville appelée Kunbed, et Maghraw-Mohammed-Pascha les travaux du côté de la porte de Géorgie.

Mais en même temps Chosrew engagea des négociations par l'entremise d'un compatriote d'Abasa, et offrit de lui assurer son entier pardon s'il voulait remettre la place. Dès le quatorzième jour du siége [18 septembre 1628], le scheich de Kaiszarije et six autres scheichs parurent devant le grand vesir, un linceul autour du cou, implorant sa miséricorde. Ils déclarèrent qu'Abasa était prêt à se retirer si l'on envoyait auprès de lui, comme sauve-garde, Muszliheddin-Aga, l'un des officiers investis de la plus haute confiance du grand vesir. Cette demande lui fut accordée. Abasa se rendit dans le camp du grand vesir, où il fut accueilli avec bienveillance, et revêtu d'un kaftan d'honneur; six cents guerriers de sa suite furent inscrits sur les rôles des dschebedschis. Il quitta la ville, emportant tous ses trésors, et planta ses tentes non loin de celles des Turcs. Le grand vesir prit possession d'Erserum, dont il donna le commandement à Tajjar-Mohammed-Pascha; et dans son rapport au divan, il demanda le gouvernement d'Égypte pour l'aga des janitschares Chalil. On ne tint nul compte de ses dispositions et de ses recommandations : l'Égypte fut donnée à Mohammed-Pascha, client du kislar-aga Mustapha; Chalil remplaça Abasa dans le gouvernement d'Erserum, et Mohammed-Aga, kiaja de Baki-Pascha, devint général des janitschares.

On apprit que le Persan Schemsi-Chan, qui,

arrivé trop tard pour secourir Erserum, s'était jeté sur le canton de Karsz pour le désoler, avait été battu et pris par Kœse-Sefer-Pascha, gouverneur de Karsz. En récompense, Sefer-Pascha obtint le sandschak d'Erdehan, et d'autres faveurs qu'il avait sollicitées. Il fut remplacé à Karsz par Ibrahim-Pascha. Le vaillant défenseur d'Hasankalaa, Jusuf-Pascha, reçut de grandes distinctions; pour protéger Achiska et la frontière, on y établit un beglerbeg. Vers le milieu d'octobre, le grand vesir reprit le chemin de Constantinople, avec Abasa et son prisonnier Schimsi-Chan; il ramenait l'armée entière, qui, depuis trois années, n'avait pas revu la capitale, où elle entra maintenant en triomphe [9 décembre]. Durant toute la route, Abasa et le scheich, son conseiller, avaient été sans cesse traités avec les plus grands égards, et Chosrew donna l'exemple, jusqu'alors inouï, d'un grand vesir fidèle à la parole donnée à un rebelle perfide.

Le triomphe de Chosrew fut signalé, non par la richesse des présents et des dépouilles, mais par la présence du vaincu, depuis si longtemps la terreur des janitschares. Lorsque le grand vesir fut arrivé près de la porte des jardins du sérail, Abasa, qui l'avait précédé à cheval, mit pied à terre et entra le premier. Chosrew se retira de l'audience du sultan avec la confirmation de la grâce d'Abasa et de brillants présents, un magnifique cimeterre garni de pierreries, et deux grosses plumes de héron retenues des deux côtés du turban par des aigrettes de diamants. Au bout de quelques jours, le gouvernement de Bosnie fut conféré à Abasa, comme on avait établi les rebelles d'Asie à Temeswar, afin que les agitations de la frontière de Perse allassent expirer sur celles de la Hongrie. Cette mesure était adroite, et la Porte n'avait pas à craindre, de ce côté, de danger fondé sur les connaissances d'Abasa à l'égard des contrées où il venait s'établir, et sur des intelligences avec l'ennemi; car telle était l'ignorance d'Abasa, relativement à la géographie de l'Europe, que le baron de Kuefstein étant venu le visiter, le futur défenseur de la frontière occidentale demanda au représentant impérial si la Bohême et Vienne n'étaient pas deux forteresses sur les limites hongroises. Quant au conseiller d'Abasa, le scheich de Kaiszarije, on l'avait déjà laissé regagner Siwas, sa patrie, où il devait toucher une pension quotidienne de 150 aspres.

Quatre jours après son retour [13 décembre 1628], Chosrew régla le rang des vesirs, dont on n'avait pas encore vu un aussi grand nombre dans le divan. Sous le législateur Suleiman, quatre seulement siégeaient dans ce conseil; ensuite on en appela cinq, puis six; sous ses successeurs, sept et huit; maintenant on y comptait neuf vesirs, sans compter le nischandschi et le defterdar. Alors parut aussi un chattischerif, qui, en opposition avec un précédent, conférait de nouveau des places de mulasims aux sipahis, n'excluant que les administrations des wakfes impériaux (biens de la religion) des bénéfices auxquels pouvaient prétendre les militaires.

Chosrew exerça l'autorité de sa dignité dans ses limites les plus étendues, ne souffrant aucune contradiction, étouffant la moindre résistance dans le sang. On devait se courber devant sa parole comme devant l'arrêt du destin. Plusieurs de ses règlements sur les femmes et les impôts, promulgués à l'instigation du mufti, ont pris rang parmi les lois permanentes de l'empire. Au milieu de l'abaissement général des volontés, on doit signaler avec d'autant plus de plaisir l'indépendance et le courage du vieux Malkodsch, secrétaire des janitschares, qui, fidèle aux ordres donnés verbalement par le sultan, refusa obstinément d'opérer les changements arbitraires commandés par le grand vesir sur les rôles des janitschares: « Écris, misérable, lui dit Chosrew; ne suis-je pas le grand vesir tout-puissant du padischah? écris, te dis-je, ce que j'ordonne. » Malkodsch se leva; et, baisant respectueusement le bord du vêtement du grand vesir, il répondit: « Gracieux seigneur, ma tête répond de ce qu'écrit ma main; retirez-moi les fonctions auxquelles je renonce volontiers. » Les hommes rayés des listes, conformément aux ordres du sultan, comme bouches inutiles, entendant parler de l'opposition du vieux secrétaire, voulaient détruire sa tente: « Tyran, lui criaient-ils, afin de plaire au sultan, tu veux donc nous enlever notre pain, et nous priver de notre solde! » Le grand vesir représentait au sultan que les janitschares ne voulaient plus de ce fonctionnaire, et proposa de

le remplacer par Osman-Efendi, sa propre créature, qui tenait plus de compte de la parole de Chosrew que de celle de Murad.

Cependant le dernier gouverneur de l'Égypte, Beiram, et Mustapha, de Prevesa, dernier kaimakam du defterdar, furent enfermés dans les Sept-Tours; mais, après avoir regorgé la substance des peuples dont ils s'étaient gonflés, ils furent remis en liberté.

La Porte eut alors à s'occuper aussi de l'état de l'Arabie et de la Krimée. Dans l'Iemen, l'imam des Seidis avait pris ouvertement le titre d'émir-ol-muminin, ou prince des vrais croyants, et avait fait frapper de la monnaie en son nom à Kewkeban. Il avait assiégé dans Ssanaa le gouverneur de la province, Haider-Pascha, qui sollicita vivement des secours auprès de la Porte. On a vu comment Gurdschi-Mohammed, envoyé en Arabie, avait été empoisonné par le scherif de la Mecque. A sa place, la Porte nomma maintenant un des plus vaillants begs égyptiens, Kanszu-Beg; à Constantinople, on ramassa environ dix mille hommes parmi la plus vile populace, et ces mauvais soldats, formés en deux divisions, furent envoyés en Arabie par l'Égypte. A Mokka résidait Aidin-Pascha, qui, nommé beglerbeg de l'Iemen pour aller au secours d'Haider-Pascha, était soupçonné d'avoir hâté sa fin par du poison. Après avoir opéré le débarquement des troupes européennes à Mokka, Émir-Kanszu fit étrangler Aidin-Pascha, s'arrêta quelques jours dans l'Iemen, puis rendit Ssanaa à l'imam, et reprit le chemin de l'Égypte. A Dschidda, il trouva des présents que lui envoyait le scherif de la Mecque, Ahmed, et l'en remercia par le cordon. A la place d'Ahmed fut élevé Mesud, qui eut pour successeur le scherif Seid. Des bâtiments hollandais, qui, se couvrant du pavillon anglais, ou se faisant protéger par des vaisseaux de cette nation, avaient réclamé d'Haider-Pascha, gouverneur de l'Iemen, 100,000 piastres arrachées par son prédécesseur, comme le sixième des dommages causés par les corsaires des Provinces-Unies dans la mer Rouge, provoquèrent de vives plaintes de la Porte contre l'ambassadeur anglais, sir Thomas Roe; le sultan adressa même, à ce sujet, une lettre au roi d'Angleterre.

Cependant la Krimée subissait de nouveaux changements politiques. Mohammed-Girai, jusqu'alors toléré malgré le mauvais vouloir de la Porte, fut déposé, et Dschanibek, soutenu par la flotte du kapudan-pascha, et des troupes de terre sous les ordres des vesirs Husein et Kenaan-Pascha, fut installé en qualité de chan. Kantemir-Mirsa, qui était devenu beg de Kumuldschina, et se trouvait maintenant avec les paschas, les quitta pour se rendre auprès des Noghais, afin d'aider à relever la maison abattue. Mohammed et Schahin-Girai s'enfuirent chez les Cosaques, et revinrent à la tête de quarante mille hommes, Cosaques et Tatares, pour disputer la Krimée sur le champ de bataille. Dschanibek-Girai, son frère, le kalgha Dewlet-Girai, et Kantemir, avec son vaillant cousin Selman-Mirsa, les attaquèrent avec fureur. Mohammed-Girai tomba frappé d'une balle; Schahin-Girai prit la fuite; la tête de l'hetman des Cosaques fut accrochée aux créneaux de Kaffa, et la Krimée se trouva pacifiée (1). Kenaan-Pascha fut chargé, avec quatorze sandschak-begs, tous les akindschis et les troupes de la Tatarie-Dobruze, de protéger Ocsakow, de saisir les partisans fugitifs de Schahin-Girai pour les envoyer à Constantinople, et de châtier les Cosaques. A cette fin aussi l'on fit croiser la flotte du kapudan-pascha sur la mer Noire. Schahin-Girai, qui se trouvait à Kilburun, fit savoir que dans la baie d'Ocsakow se tenaient quinze tschaikes russes attendant l'occasion de porter le ravage sur les côtes d'Anatoli. Le kapudan-pascha envoya son kiaja avec une trentaine de barques du Danube, qui défirent les Cosaques et ramenèrent quatre cents prisonniers à Constantinople. Le kapudan-pascha, d'un esprit entreprenant, faisait tous ses efforts pour améliorer l'état de la flotte; fort de son union avec une sœur du sultan, et appuyé sur la faveur de la sultane Validé, sa belle-mère, il prétendait enlever treize sandschaks aux gouvernements de Chypre et de Morée, pour les rattacher à celui de l'Archipel: il voulait porter le nombre des galères de trente-huit à cinquante; mais le

(1) Un rapport sur l'état de la Krimée en ce temps se trouve dans le manuscrit de la bibliothèque impériale, n° 184, sous le titre: Stato come si ritrova di presente, nel 1629, la Tataria, regnando Kan-Giani-Bechirai et soltano Dewlet-Girai, essendone stati privati l'anno precedente nel mese luglio Mehmet-Girai Kan et soltano Scianichirai (Schahin-Girai).

grand vesir et le kaimakam, qui devaient payer les troupes, combattaient ces projets trop ambitieux conçus par le chef de la marine.

Les événements de Krimée et la fuite de Schahin-Girai en Pologne donnèrent lieu à des ambassades de Russie et de Pologne. Un tschausch alla en Pologne réclamer l'extradition de Schahin-Girai. Il lui fut répondu que l'on n'avait donné aucun appui au fugitif. Le nonce Stanislas Soliszewsky, que le roi et l'hetman avaient recommandé à l'ambassadeur anglais, sir Thomas Roe, ne trouva pas dans ce diplomate ce puissant appui prêté aux précédents envoyés polonais; car sir Thomas craignait que la Pologne, une fois en sûreté du côté des Tatares, ne se portât à inquiéter Bethlen-Gabor ou le roi de Suède (1). Les représentants de la Russie passèrent tout l'hiver et le printemps à Constantinople. Quant à l'ambassadeur de France, tous ses efforts tendaient à introduire les jésuites dans la capitale de l'empire ottoman, et à soutenir les démarches d'un agent de la propagande, qui avait été envoyé à Constantinople avec des instructions du cardinal Bandini, pour renouveler la tentative d'une réunion des églises romaine et grecque. Philippe de Harlay, successeur de son frère Achille de Harlay, ayant vu expulser ses protégés, voulait prendre ses passeports; mais le kaimakam et le grand vesir le retinrent à force de protestations d'amitié pour le roi son maître, qu'ils regardaient comme un ancien et fidèle allié de la Porte. Le but principal des membres de la compagnie de Jésus était maintenant de s'établir dans les îles de l'Archipel, et près de l'église du Saint-Sépulcre. A Naxos, les primats leur étaient favorables; mais à Chios on les incarcéra. Ils firent demander leur admission dans l'empire ottoman par l'ambassadeur autrichien, baron de Kuefstein, arrivé à Constantinople peu de temps après leur expulsion de cette ville; mais, en définitive on les proscrivit comme espions de l'Espagne; car cette dernière puissance faisait en vain jouer tous les ressorts pour triompher à Constantinople de la politique des souverains ses ennemis. Maintenant tous les ambassadeurs se réunirent pour faire échouer la mission du Bolonais Giovanni-Battista Montalbano, dépêché par le vice-roi de Naples, et soutenu par l'ambassadeur et le résident impériaux Kur et Lustrier (1). Montalbano comptait sur la faveur des trois sœurs du sultan, achetées par de l'argent ou des promesses, et sur le concours des époux de ces princesses, le grand vesir Hafis, le kapudan-pascha Redscheb, et Beiram-Pascha, précédemment aga des janitschares. Le représentant de l'Angleterre, sir Thomas Roe, fit au grand vesir une communication verbale dans laquelle il s'efforçait de représenter les cinq articles du traité avec l'Espagne comme mensongers ou dérisoires. D'abord il était impossible que l'Espagne affranchît tous les esclaves turcs, attendu que les ordres religieux de Malte et de Toscane ne voulaient pas relâcher ceux qu'ils tenaient dans leurs fers; 2° l'Espagne n'était pas en état de garantir contre ces ordres la sécurité des mers de l'empire ottoman; 3° l'offre d'approvisionner les États ottomans par la mer Rouge, de marchandises de l'Inde, en payant d'énormes droits, ne pouvait être sérieuse, car les Espagnols, battus par les Anglais à Surate, à Goa et à Ormus, étaient expulsés de toutes les eaux et de toutes les îles de l'Inde par les escadres de l'Angleterre et de la Hollande; 4° nulle importance ne pouvait être attachée à leurs promesses d'approvisionner la Turquie avec des marchandises de leurs propres fabriques, ou les produits de leurs provinces, puisqu'ils ne pouvaient en fournir suffisamment à leurs colonies de l'Inde et du Brésil. Mais la chose la plus étrange était de voir le roi d'Espagne garantir la sécurité de la frontière du côté de la Pologne contre les irruptions des Cosaques (2). La négociation échoua, et un mois après le départ de Montalbano furent interceptées des lettres de ce diplomate et du vice-roi de Naples à l'hetman polonais, pour exciter les Cosaques à multiplier leurs irruptions sur les frontières turques. La Suède travailla auprès de la Porte en faveur de Bethlen-Gabor, par l'ambassa-

(1) Roe, p. 563 et 568.

(1) On trouve là-dessus un très-long rapport dans la rel. ven.

(2) Roe, p. 455.

deur Paul Straszburg, qui rapporta une lettre du patriarche Cyrille au roi.

L'objet principal de la politique des puissances européennes et de l'activité de leurs ministres près de la Porte durant les sept dernières années fut Bethlen-Gabor, dont nous avons suivi les pas jusqu'à la paix de Gyarmath. Prince de Transylvanie sous la suzeraineté du sultan, et seigneur d'une partie de la Hongrie en vertu d'un titre arraché à l'empereur, champion prétendu de la liberté religieuse, soutien des rebelles contre lesquels il avait d'abord offert son bras à l'empereur, promoteur infatigable de troubles intérieurs, artisan et instrument sans cesse agissant de guerres étrangères, de discordes politiques et religieuses, dominé par une insatiable passion de nouveauté, dévoré d'ambition, ver rongeur au cœur de la Hongrie, envenimant les plaies qui menaçaient alors la vie du corps des États autrichiens, aspirant à la couronne de Hongrie sans avoir l'audace de s'en saisir, sollicitant la faveur des musulmans sous le voile de la liberté évangélique, doué des talents de l'homme de guerre et de l'homme d'État, mais sans foi ni constance, par la mobilité de ses résolutions et ses fréquentes défections suspect à ses amis comme à ses ennemis, descendant ainsi dans l'estime des premiers, et moins redouté des derniers, fatiguant les uns à force de plans et de demandes, et les autres par une activité que rien ne pouvait lasser, Bethlen-Gabor, flottant sans cesse entre l'empereur et les rebelles, entre l'insurrection et son devoir de vassal, entre la paix et la guerre, ne pouvait rester en repos, ni se maintenir un instant en équilibre. Son principal appui à Constantinople était l'ambassadeur anglais, sir Thomas Roe, qui, dans une résidence de sept années, consacra en grande partie ses soins à seconder les négociations de ce prince près de la Porte. Bethlen avait conclu son second traité à Vienne (1) avec l'empereur, et confirmé la paix de Sitvatorok, par l'entremise de son plénipotentiaire Toldolaghi, à Gyarmath, et trois mois après la signature de ce dernier acte, il sollicitait du sultan, par son ambassadeur Paul Keresztessy (1), la faculté d'entrer dans une ligue avec les puissances hostiles à l'empereur (2), et l'approbation de son troisième mariage avec Catherine, sœur de l'électeur de Brandebourg (3). Keresztessy revint accompagné de l'envoyé turc Jusuf-Muttahher, porteur de la permission sollicitée (4), avec des compliments et des présents du kaimakam (5) [25 décembre 1625]. Quoiqu'il fît de nouveaux armements, Gabor ne put obtenir qu'à grand'peine de ses quatre alliés, l'Angleterre, la France, la Hollande et Venise, les 40,000 écus mensuels promis par les traités, tant ses mouvements et sa conduite leur étaient suspects (6). L'ambassadeur français se montra le premier prêt à verser l'argent; mais il ne voulut pas que Bethlen fût compris dans la ligue des puissances. Le prince de Transylvanie avait amené, par les intrigues de son résident Bornemissa, la déposition du pacifique gouverneur d'Ofen, Ssofi-Mohammed, et son remplacement par le Bosnien Murtesa, plus enclin à la guerre. De concert avec ce chef, il avait jeté huit mille hommes dans le comitat de Neutra [octobre 1626], avait incendié vingt-six villages, en entraînant les habitants; mais, près de Verebely, tout le fruit de l'expédition fut perdu, à cause d'une révolte des Turcs que le prince transylvanien eut grand'peine à calmer. Dans la suite, à Ofen, il détermina Murtesa-Pascha à faire couper la tête au beglerbeg d'Erlau, Ahmed-Pascha, et à plusieurs possesseurs de saimes et de timars relevant d'Ofen, d'Erlau et d'Aladschahiszar, comme provocateurs de l'émeute militaire. Bethlen avait perdu un protecteur bien influent près de la Porte, par la mort du kaimakam Gurdschi-Mohammed, et l'empereur affaiblit encore le crédit de ce perfide adversaire, en communiquant à Constantinople les lettres qu'il avait écrites à lui-même pour l'exciter contre le croissant. L'ambassadeur de Bethlen, Toldolaghi, arriva dans ce temps pour obtenir que des ordres hostiles fussent adressés

(1) Khevenhuller, Annal. ferd. l. x, s. 299, conclu définitivement à Vienne, le 8 mai; Roe, p. 304; les préliminaires de la paix de Gyarmath, en janvier 1624; Roe p. 339 et 342.

(1) Roe, p. 478.
(2) *Ibid.*, p. 392, 400, 404, 430.
(3) Roe, p. 479.
(4) 17 (27) août 1625; Roe, p. 434.
(5) Sett. 1625; rel. ven., et dec. 1625.
(6) Rel. ven., 21 feb. 1626.

au pascha d'Ofen, que l'on rompit les négociations avec l'Espagne, et que les Tatares fussent lancés sur la Pologne [juillet] (1). Toldolaghi rapporta au pascha d'Ofen des instructions pour faire comprendre Bethlen dans la paix qui serait négociée avec l'empereur [juillet] (2). Avant la fin de cette même année, le résident de Bethlen, Thomas Borsos, remit les 10,000 ducats formant le tribut de la Transylvanie, afin de justifier la nécessité de la paix, qui fut conclue pour la troisième fois, entre l'empereur et Bethlen, à Presburg (3). Malgré cette paix, l'envoyé de Hollande paya sans objection au représentant du prince de Transylvanie les subsides mensuels de 30,000 écus (4). Mais l'ambassadeur d'Angleterre ne s'y résigna pas aussi facilement. Au moment où Bethlen avait signé la paix de Presburg, il présentait aux ambassadeurs de ses alliés de nouveaux plans de guerre (5); mais ceux-ci étaient maintenant sur leurs gardes, surtout le représentant de l'Angleterre: sir Thomas Roe et l'envoyé de Hollande insistèrent auprès de la Porte sur la promesse faite par le sultan de ne renouveler la paix de Sitvatorok avec l'empereur qu'en y comprenant les puissances amies de la Porte, et en assurant la liberté religieuse de l'Allemagne. Sir Thomas était poussé à ces actives démarches par les lettres de l'électeur de Brandeburg, dans lequel il avait plus de confiance qu'en Bethlen. Cependant l'agent de ce dernier, François Miko, sollicitait la survivance dans la principauté de Transylvanie pour l'épouse de son maître, Catherine de Brandeburg, et la Porte lui remit un diplôme spécial [25 mai 1627]. Quoique Bethlen eût envoyé à Szœn son plénipotentiaire Toldolaghi pour les négociations de paix entre l'empereur et la Porte, il intrigua encore à Constantinople, afin de les contrarier; et même après la conclusion du traité de Szœn, Toldolaghi vint encore solliciter pour son maître, auprès de la Porte, l'investiture de la Moldavie et de la Valachie, sous le titre de royaume de Dacie. Enfin une hydropisie vint mettre un terme aux saillies ambitieuses de Bethlen.

Par tout ce qui précède, on a dû voir combien il était nécessaire de renouveler encore une fois la paix de Sitvatorok, à laquelle avaient été portées de si rudes atteintes, malgré la confirmation donnée tout récemment par le traité de Gyarmath. Les efforts du résident impérial à Constantinople, Sébastien Lustrier, tendaient surtout à soutenir les négociations de l'Espagne, et à combattre les intrigues de Bethlen. Au reste, les débats élevés au sujet du prince de Transylvanie, de la restitution de Waizen, des villages autour de Gran, de la fixation de la frontière de Bosnie, n'avaient pas encore eu de solution: ce fut l'objet d'une active correspondance entre le président du conseil aulique, comte d'Althan, et le gouverneur d'Ofen. Les plénipotentiaires se réunirent enfin à Szœn sur le Danube, et renouvelèrent sur le pied des traités de Sitvatorok, de Vienne et de Gyarmath, la paix pour vingt-cinq années, remettant la décision des points contestés, c'est-à-dire, l'attribution des villages, la restitution de Waizen et la démolition des palanques de Bosnie, aux ambassadeurs extraordinaires et aux commissions spéciales. Des internonces devaient transmettre aussitôt le traité aux parties contractantes, et les ratifications devaient être échangées dans le délai de quatre mois; alors seulement seraient envoyés des ambassadeurs chargés de grands présents. Conformément à ces dispositions, l'internonce musulman, Mohammed-Beg, et le Hongrois Bologh-Istuam, portèrent à Vienne, avant la fin de l'année, les actes relatifs à la paix de Szœn, et les grandes ambassades eurent lieu dans le courant de 1628. La Porte envoya Redscheb-Pascha, accompagné du dernier internonce hongrois Bologh-Istuam, et l'empereur choisit pour le représenter Jean-Louis, baron de Kuefstein, président de la régence de la basse Autriche. Les instructions de ce nouvel ambassadeur renfermaient plusieurs points relatifs aux franciscains et aux jésuites. Il était chargé de demander pour les premiers le corps de saint Jean Capistran, tombé entre les mains des Grecs à Uilak; pour les seconds, leur admission dans l'empire

(1) 9 luglio 1626; rel. ven., aux archives impériales.
(2) Roe, p. 563.
(3) Roe, p. 561, 589, 594, 596, 600, 607, et Naima, p. 459.
(4) Rel. ven., gennaro, 1627.
(5) Roe, p. 615, 616, 630, 640; là Toldolaghi est appelé Toldslarge, p. 655, 656, 665; lettres de Bethlen à sir Thomas Roe, p. 681.

ottoman. Il échoua dans ses réclamations comme dans sa tentative auprès du patriarche de Constantinople pour la réunion des deux églises, et dans son opposition à l'établissement d'une imprimerie grecque. Il ne put rien obtenir non plus au sujet de Lippa et de Waizen. Les Turcs soutinrent que la première place n'avait pas été enlevée contrairement au traité, et ils prétendirent garder la seconde en échange de Bolondwar. Nulle attention ne fut prêtée aux notes concernant les villages en litige. On ne daigna pas écouter les insinuations relatives à l'installation d'un patriarche catholique, faites à la recommandation du confesseur de l'empereur. Au mois de juillet 1629, les envoyés extraordinaires quittèrent les capitales des deux empires. Lustrier partit pour Jérusalem, et à sa place vint à Constantinople le Suisse Rodolphe Schmid, en qualité de résident.

Maintenant Murad IV compte cinq années de règne; il est parvenu à l'âge de dix-sept ans: sa taille est élevée, sa constitution vigoureuse; son teint olivâtre, ses yeux noirs, donnent à sa figure une expression sévère. Exact et rigoureux dans ses occupations, avide de savoir, il veut prendre part à tout ce qui est nouveau pour lui, être informé de tout ce qui se passe (1). Ainsi que son père Osman, il aimait à parcourir les rues de sa capitale sous un déguisement. Il s'était appliqué à corriger les abus dans l'institution des fiefs, et quoique le mérite des règlements adoptés sur ce point appartiennent vraisemblablement au grand vesir Chosrew, ou au defterdar, ils n'en portent pas moins le nom de canon de Murad IV (2). Ce jeune souverain, ayant maintenant la conscience de ses forces, commençait à se lasser de la tutelle de sa mère, la sultane Kœsem, qui jusqu'alors, de concert avec sa créature, le kislar-aga Mustapha, avait régné au nom du sultan, et nommé les vesirs. Il s'irritait de la trop grande protection dont elle couvrait le kapudan-pascha Hasan (3). Afin de témoigner son indignation, et de faire trembler à la fois sa mère et son beau-frère, il fit enlever au kapudan-pascha sa jeune épouse. Ce fait se passa un peu avant le supplice d'un autre beau-frère, Kara-Mustapha, décapité en punition de ses extorsions en Asie (1). Pour adoucir cette terrible colère, la Validé consacra 10,000 ducats à donner une fête splendide à son fils, et lui offrit en outre des chevaux avec des harnais couverts de pierreries. Vers ce temps Murad, atteint d'une maladie causée par ses excès, et se refusant à tous les remèdes de l'art, fut sauvé par la force de sa constitution. Mais la mort frappa deux légistes signalés par leur influence politique, le grand scheich Mohammed de Skutari, dont le renom de sainteté avait sauvé la vie à tant de defterdars et de vesirs réfugiés dans sa cellule, et Oweis, ou Weisi, fils d'un juge d'Alaschehr, parvenu lui-même au rang de juge d'un camp, fameux par l'élégance de ses lettres et de ses légendes du prophète, mais surtout par une satire politique et un prétendu livre de songes, où, sous l'apparence d'entretiens avec des grands hommes des temps antérieurs, il se livre à des considérations sur les causes de la décadence de l'empire, et donne des préceptes sur la science du gouvernement. La satire, vive et sans déguisement, peint la ruine des mœurs et de l'ordre par l'effet de la corruption et des violences, de la tyrannie et de l'esprit de rébellion. C'était la triste et sanglante aurore du XVIIe siècle, où la révolte ébranlait la plupart des trônes de l'Europe, où le fanatisme aiguisait les poignards pour frapper les rois, où la peste dévorait les populations, non-seulement à Constantinople, mais encore en Angleterre et en France (2), où les armées de l'union et de la ligue rongeaient les entrailles de l'Allemagne, où la France et la Turquie envoyaient leurs troupes assiéger La Rochelle et Bagdad, où le cri du sang d'Osman, immolé par des soldats rebelles, faisait dresser un effroyable vengeur, qui, à son tour, allait verser du sang à grands flots.

(1) Rel. ven. del bailo Veniero, maggio 1627, aux archives de la maison impériale.

(2) Dans le Kanunname il figure, en général, comme appendice au kanun de Suleiman.

(3) Rel. ven., 2 set. 1628.

(1) Rel. ven., et dans le rapport de déc. 1627.

(2) En 1611, la peste enleva deux cent mille personnes à Constantinople; en 1625 elle épouvanta l'Angleterre en 1628 elle tua soixante mille hommes à Lyon.

LIVRE XLVII.

MARCHE SANGLANTE SUR ALEP, PUIS SUR SCHEHRSOR. — CONQUÊTE DE MIHREBAN. — DESTRUCTION D'HASANABAD ET D'HAMADAN. — MARCHE SUR BAGDAD PAR BISUTUN. — LEVÉE DU SIÉGE DE BAGDAD. — LES OTTOMANS SONT CHASSÉS DE SCHEHRSOR ET D'HELLE. — ORAGES A CONSTANTINOPLE. — INONDATION A LA MECQUE. — FUITE DE SCHEMSI-CHAN. — MUSTAPHA-PASCHA DE PREVESA, DEFTERDAR. — RELATIONS AVEC LA TRANSYLVANIE, LA MOLDAVIE, LA VALACHIE, LES COSAQUES, LES TATARES, LA POLOGNE. — MORT DU KAPUDAN-PASCHA ASMISADE ET DE L'ASTRONOME MOHAMMED. — INSURRECTION QUI DÉTERMINE LA DÉPOSITION DE CHOSREW-PASCHA ET D'HAFIS-PASCHA. — UNE NOUVELLE ÉMEUTE FAIT TOMBER LES TÊTES DU DEFTERDAR, DE L'AGA DES JANITSCHARES, DE CHOSREW-PASCHA. — ANARCHIE MILITAIRE. — EXÉCUTION DU GRAND VESIR REDSCHEB. — MURAD FAIT UN ACCOMMODEMENT AVEC LES JANITSCHARES ET LES SIPAHIS. — EXÉCUTION DE CHALIL DE LA VALLÉE, D'HASAN ET D'AUTRES REBELLES. — TROUBLES D'ARABIE. — FEU A CONSTANTINOPLE. — INTERDICTION DES CAFÉS ET DE L'USAGE DU TABAC. — PRÉDICATION DE KASISADE. — MORT DE MOHAMMED-KURUTSCHELEBISADE. — EXPÉDITION CONTRE LA PERSE. — EXÉCUTION DU MUFTI ET DES CHEFS DES REBELLES. — SOUMISSION DE FACHREDDIN, PRINCE DU LIBAN. — GOUVERNEMENT D'ABASA EN BOSNIE. — CAMPAGNE DE POLOGNE, A L'INSTIGATION DE LA RUSSIE. — AMBASSADE POLONAISE ET PAIX AVEC LA POLOGNE. — DESTRUCTION DES BRIGANDS. — DISPARITION DU CALLIGRAPHE HASAN-PASCHA ET DU PRINCE BAISANKOR. — TYRANNIE TOUJOURS PLUS FURIEUSE DE MURAD IV. — EXÉCUTION DE NEFII ET D'ABASA.

Au commencement du printemps, le grand vesir Chosrew-Pascha fit ses dispositions de départ pour Hamadan; les tentes furent plantées à Skutari [2 mai 1629]; Redscheb-Pascha prit la place de kaimakam à Constantinople; le kapudan-pascha promena son pavillon dans la Méditerranée. A l'occasion de la paye des troupes, les sipahis s'agitèrent, en demandant du bon argent au lieu de mauvais, des piastres, et non pas des aspres. Les chefs de ce mouvement, Mohammed-Taghler-Delisi et Mutesellim-Mohammed eurent la tête tranchée. Chosrew se fit apporter les rôles, dont il effaça les noms des mutins de sa propre main. Il nourrissait le projet de détruire les sipahis pour plaire aux janitschares; mais la campagne qui s'ouvrait le força d'ajourner l'exécution de cette pensée. Il se réconcilia donc avec les miliciens dont il méditait la ruine, rétablit sur les registres les hommes retranchés, qui vinrent lui baiser la main. Il fallait une dure nécessité pour imposer cette clémence au sanguinaire Chosrew. Aussi ferme que vaillant, mais en même temps farouche et cruel, inébranlable dans ses résolutions, et sans pitié quand il s'agissait d'exécuter, le grand vesir inspirait à la fois une terreur et une haine universelles. Il ne pensait pas que les blessures faites par l'orgueil et la colère ne peuvent être adoucies que par la miséricorde et la générosité; que la convoitise et la bassesse ne sauraient se couvrir que du voile de la douceur et de l'humilité. Tous les cœurs s'éloignaient de lui, et de funestes pressentiments s'élevaient sur l'issue de la campagne. Un orage ayant renversé quelques tentes à Skutari, la superstition populaire y vit des présages des terribles torrents de pluie qui devaient être si funestes aux armées ottomanes. Toutefois le courage chancelant des troupes fut

relevé par la nouvelle de la mort de Schah-Abbas, le grand monarque des Persans, décédé après quarante-quatre ans de règne, laissant le trône à son petit-fils Sam-Mirsa, qui lui succéda sous le nom de Ssaffi. A cette occasion, le poëte Nefii félicita le grand vesir dans une fameuse kaszide, où le chantre suppose d'abord que l'âme du schah s'était enfuie dans les enfers, effrayée au bruit de la marche de Chosrew.

Le 9 juillet, l'armée quitta Skutari, et sa marche fut marquée par une longue suite de supplices. A Akschehr, le juge Osman, aussi efendi, fut jeté dans les fers, et mourut de terreur le jour même où la liberté lui fut rendue. A Konia, le vieux Albanais Turmisch-Beg, qui servait depuis plus de soixante ans, calomnié par son ennemi Jusuf-Pascha, fut appelé devant le grand vesir, pour rendre compte de ses trésors. Il répondit qu'entretenant un grand nombre de lewends, il ne pouvait amasser des trésors. « Livre tes richesses, cria le grand vesir, ou je t'abats la tête. » Le vieux beg ne craignit point de laisser éclater son indignation : « Si mon heure n'est point venue, tu ne peux me tuer ; si tu trempes tes mains dans mon sang innocent, les miennes s'attacheront à ton cou au jour du jugement. J'ai plus de quatre-vingts ans, et je compte un aussi grand nombre de blessures reçues pour la défense de la foi et de l'empire ; mais sous un tyran tel que toi, toujours altéré de sang, il vaut mieux mourir que vivre. » Le cours de ses paroles fut arrêté par le tranchant du sabre, qui sépara la tête du tronc (1). Au delà de Konia, les plaintes arrivèrent contre Maghraw-Beg, le vainqueur de Kartschghai, devenu moslim, dont les Géorgiens, dans les environs de Konia, se livraient à tous les excès. Ils enlevaient les jeunes filles, leur coupaient les cheveux, puis les mettaient à cheval, vêtues en garçons. Le grand vesir détacha le beglerbeg d'Anatoli et le beg de Nikde pour aller enlever Maghraw et ses Géorgiens ; lui-même poursuivit sa marche sur Alep. Là furent amenés Maghraw, son fils et quarante Géorgiens devant le grand vesir, assis à l'entrée de sa tente. Maghraw était un vieillard de moyenne stature, mais d'une vigueur si peu commune, qu'on l'appelait ordinairement le taureau. Sans considération pour les grands services qu'il avait rendus à l'empire en Géorgie, Chosrew lui fit trancher la tête, ainsi qu'à son fils et aux quarante Géorgiens.

(1) Naima, p. 470.

Après quatorze jours de repos, l'armée quitta Alep. Le gouverneur d'Anatoli, Sor-Pascha, fut détaché avec les ulufedschis de l'aile gauche contre la tribu turkmane des Bin-Deli, établie aux environs d'Orfa et de Birdschik, à laquelle il enleva dix mille brebis et cent rangs de chameaux, en sorte que ce butin répandit l'abondance dans le camp. A Birdschik, gué de l'Euphrate, célèbre sous le nom de Birtha, le grand vesir ordonna la construction de cent vaisseaux, et recommanda de transporter l'artillerie et les vivres au port de Feludsche (Thiluta), où aboutit le canal d'Anacepracta, qui joint le Tigre à l'Euphrate. A Diarbekr, les troupes reçurent leur solde et des vivres [2 novembre 1629]. Chalil-Dschisade fut envoyé vers Mardin avec les tirailleurs. A Kotschhiszar, le defterdar Ebubekr-Pascha, l'un des plus vieux et des plus dignes vesirs, fut mandé devant le grand vesir, qui, après un échange de quelques paroles, le fit charger de fers et transporter à Mardin, au sujet d'une somme de 30,000 piastres, comptées par le prévenu au kiaja du vesir Hadschi-Aiwad-Suleiman, et que Chosrew voulait se faire représenter. Le defterdar fut mis à mort sur la route de Mardin à Moszul, sa fortune confisquée, et sa place donnée à Mustapha, pascha de Nikde. A Moszul arriva l'artillerie envoyée de Constantinople à Pajas, et transportée ensuite par terre. D'effroyables torrents de pluie transformèrent la Mésopotamie en une mer ; le Tigre et l'Euphrate réunirent leurs flots, d'où sortaient seulement des collines comme autant d'îles. Lorsque les eaux baissèrent, il resta une vase si profonde, que dans le camp l'on ne pouvait aller d'une tente à l'autre qu'à cheval. Il fallait néanmoins passer l'hiver en ces lieux, et la saison déploya une rigueur inouïe dans ces contrées. A Moszul, où les vieillards ne se souvenaient pas d'avoir jamais vu de neige, il en tomba des masses ; à Diarbekr, les rues en furent obstruées, et en dehors de la ville, il s'en amassa sur une profondeur de neuf palmes. Les sipahis s'agitèrent encore à l'occasion de la paye, déchirèrent leur mulasimbaschi à coups de poi-

gnard, puis rentrèrent paisiblement sous leurs tentes. A la fin de janvier, l'armée put enfin quitter Moszul [28 janvier 1630]. Les garnisons persanes des châteaux de Deluk et de Kerkuk s'étaient enfuies à la nouvelle de l'approche de l'armée ottomane, vers Bagdad; les begs des tribus kurdes environnantes vinrent rendre hommage au grand vesir; on voyait Seid-Chan, le vieux souverain d'Amadia, confirmé héréditairement en ce lieu par Suleiman, Mirebeg, chef de la tribu kurde de Suran, et quarante mille hommes de la tribu de Badschlan, formée d'un mélange d'Arabes et de Kurdes, qui promenaient leurs troupeaux autour de Bagdad. Ils amenaient trente mille brebis en présent. On construisit des vaisseaux pour faire passer à l'artillerie le Tigre et l'Euphrate. Lorsque le grand vesir arriva sur le Sab (Sabatus), le fleuve était tellement grossi, que l'armée ne put le traverser qu'à l'aide de radeaux formés à la hâte par les Kurdes auxiliaires; on perdit ainsi beaucoup de bagages, des bêtes de somme et une certaine quantité d'hommes. A la troisième station, après le passage du Sab, le grand vesir tint un conseil de guerre avec les begs kurdes, et il fut reconnu que, dans une saison aussi rude, toutes les rivières étant sorties de leur lit, il était impossible d'ouvrir le siége de Bagdad; que d'ailleurs Ahmed, chef des tribus kurdes d'Ardelan et de Suhran, menaçait d'inquiéter les derrières de l'armée; l'on décida que le plus sage, pour le moment, était de diriger la marche vers la capitale de Schehrsor. Le territoire des begs turcs Mire-Beg et Bestam-Beg, fut battu par des troupes légères, qui chassèrent les troupeaux dans le camp; car Mire-Beg s'était séparé des Ottomans, et Bestam-Beg tenait ouvertement pour les Persans. L'armée avait de la viande en abondance, mais manquait de grains. Cette disette cessa par l'arrivée de Murad-Chan, neveu d'Ahmed-Chan, qui, avec six ou sept fils de chans, amena du blé au grand vesir. Avec des peaux de maigres brebis enlevées aux villages du sandschak de Koi, dont les habitants inclinaient pour les Persans, on fit des outres qui devaient servir au passage de l'Altunszu (le Caprus, fleuve d'Or). Le grand vesir et les principaux chefs traversèrent la rivière dans un esquif construit par un janitschare. Le courant entraîna beaucoup de bêtes de somme et de cavaliers que l'on voulut faire passer à la nage. Le général de l'artillerie ayant laissé sur le rivage les caissons chargés de munitions, qu'il devait faire conduire sur des hauteurs voisines, et l'eau ayant tout emporté pendant la nuit, le chef imprudent paya cette perte de sa tête. Le même jour et à la même heure, sa maison de Constantinople était la proie des flammes.

L'armée marcha, par Lughan et Sebstschinar, vers le territoire des tribus d'Ardelan et de Suhran, dont le chef, Ahmed-Chan, vint avec son frère Mumin-Chan faire ses soumissions au grand vesir. Chosrew leur donna des habits d'honneur, et reçut le dernier surtout avec une distinction particulière, parce qu'il était sunni. Le commandant de Surudsch, Timur-Chan, et ceux de Chasu, Ibrahim et Mohammed-Chan, vinrent rendre leurs hommages à Chosrew. Tout le territoire des Ardelans, depuis le Sab jusqu'à Schehrsor, divisé en trente-neuf sandschaks, était soumis, et plus de vingt chans kurdes avaient rendu hommage à la Porte spontanément ou par contrainte. Le grand vesir établit son camp à Schehrsor (Siazuros), l'antique et vieille capitale du Kurdistan, appelée d'abord Schihrfirus, du nom de son fondateur Kobad-Ben-Firus, de la dynastie des Sassanides. Jadis le sultan Suleiman avait bâti sur une colline isolée, en dehors de la ville, un château qui servit de résidence aux paschas, et que l'on appela Gulanber. Schah-Abbas l'avait détruit depuis vingt ans; il restait encore quelques tours sur le sommet de la colline et des traces de muraille le long de la rivière qui baignait les ouvrages extérieurs. Le grand vesir tint un divan, où l'on décida que, si le château n'était pas utile dans cette position, le sultan Suleiman ne l'aurait pas construit, et que, s'il n'était pas redoutable pour l'ennemi, Schah-Abbas ne l'aurait pas ruiné; qu'en conséquence il fallait le relever. Dans l'espace de sept semaines, l'ouvrage fut achevé [6 mai 1630].

Au fond de la gorge dont l'entrée est défendue par Schehrsor, s'ouvre une caverne célèbre sous le nom de *caverne de la sorcière bleue*. Devant cette grotte s'élève un rocher à pic couronné d'un château, réduit à grand'peine sous le règne de Suleiman, et nommé le château de Sahm-Ali-Kalaasi. Le

scheich Abdullah, commandant de ce fort, vint faire sa soumission au grand vesir, et lui laissa son fils en otage. Entre le château de Gulander et celui d'Ali se trouve la forteresse de Kalaaitscharsch, où l'on monte par un escalier de pierre, dont les premiers degrés partent d'une grotte, et en face de cette grotte se dresse sur une montagne le château dévasté d'Iesdedschird; là sont les sources de la rivière qui passe à Schehrsor. Dans le voisinage de la ville, une voûte en ruines passe pour avoir reçu les restes d'Alexandre le Grand avant leur translation à Alexandrie (1). Dans cette contrée sauvage, Chosrew conçut la pensée d'élever une ligne de forteresses; mais le manque d'architectes et l'incapacité des ouvriers donnèrent à l'entreprise une issue déplorable. Les murailles, sortant à peine de terre, s'écroulaient, emportées par des torrents de pluie; et c'est ainsi que se perdit un temps précieux pour l'ouverture du siége de Bagdad. Tandis que le grand vesir se tenait à Schehrsor, le chan des chans, le général persan Seinelchan surveillait la frontière du côté d'Hamadan. Quarante-deux Persans voués à la mort s'étaient placés, comme assassins, sous la direction de leur chef suprême, Ahmed-Dusd, dans le château de Refsid, derrière Schemiran, d'où ils se glissaient isolément, sous des déguisements, dans le camp, pour y exercer pendant la nuit leur mission de vol et de meurtre. Enfin l'un d'eux, vêtu en Indien, fut saisi, et comme on trouva sur lui un poignard, un couteau, une corde, et d'autres instruments de son métier, on le pressa, et on lui arracha la révélation du repaire des assassins. L'un des plus vaillants guerriers de l'armée, le sipahi Rumi-Mohammed, fut chargé de purger le passage de Nefsid avec soixante-dix cavaliers. Dans la nuit, il l'attaqua au moment où les ténèbres ne permettaient pas de distinguer les coups. Le jour, en se levant, éclaira le cadavre d'Ahmed-Dusd gisant avec trente-six des siens. Rumi-Mohammed ramena trente cavaliers, auxquels furent données des places de sipahis, avec une solde de 20 aspres par jour. De ce moment date la renommée de Rumi-Mohammed dans l'armée.

Cependant le beglerbeg de Tripoli de Syrie, Parmaksif, passant par Alep et Diarbekr, était arrivé à Moszul, et n'étant pas averti du changement de la marche du grand vesir, il avait poursuivi la sienne sur Bagdad. Près de la plaine de Kerbela, sanctifiée par le martyre de l'imam Husein, il rencontra six cents Persans et les défit; l'émir arabe Mohenna-Oghli ne fit pas subir de moindres pertes à l'ennemi aux environs de Bagdad. A la nouvelle de ces avantages, le grand vesir détacha le vaillant Gendsch-Osman, l'un des frères d'armes d'Abasa, contre Nedschef. Celui-ci s'empara du saint tombeau d'Ali, occupa Helle et Rumahije, puis se logea dans le château d'Imam-Husein. Alors le grand vesir quitta enfin Schehrsor pour s'avancer sur Hasanabad et Bagdschennan, résidence d'Ahmed-Chan. Hasanabad fondé par Usan-Hasan, prince de la dynastie du Mouton-Blanc, est situé entre Schehrsor et Hamadan, à huit stations de l'une et de l'autre ville. Sur la route de Schehrsor à Hasankalaa, s'élève, non loin d'Erserum, le château de Mihreban, contre lequel le grand vesir fit marcher dix mille hommes sous la conduite de Noghai-Pascha, beglerbeg d'Alep. La place se rendit, et Noghai-Pascha la fit occuper par Turnadschi-Pascha, remplissant les fonctions de kiaja des janitschares. Les beglerbegs placés sous les ordres supérieurs de celui d'Alep, attendirent le grand vesir, campés en dehors des murailles. Cependant, Seinel, chan des chans, marchait avec quarante mille hommes vers Mihreban, sans écouter les avis de Tschopurbekir, ancien compagnon d'armes d'Abasa, qui voulait qu'il courût droit à Schehrsor pour attaquer le camp du grand vesir. La bataille fut sanglante; les beglerbegs firent des prodiges de valeur, surtout celui de Siwas, Chalil-Pascha, qui de cette journée reçut le nom de Timur-Kasik (pieu de fer); les Ottomans triomphèrent d'un ennemi quatre fois supérieur en nombre; Seinel fut repoussé avec une perte de trois mille morts et deux mille prisonniers. A son retour au camp du schah à Beschparmak, il fut mis à mort [27 avril 1630], et le chan de Tebris, Rustem, fut élevé à la dignité de chan des chans. La victoire des Turcs avait été décidée par l'arrivée de Sor-Pascha, accouru au secours de ses frères sur l'ordre du grand vesir. Chosrew eut encore à lutter contre un soulèvement des si-

(1) Dschihannuma, p. 446

pahis, réclamant de meilleurs vivres et une double paye ; il l'apaisa moyennant une gratification et une augmentation de solde quotidienne de 2 aspres par homme.

Enfin, le grand vesir arriva le 5 mai 1630 à Mihreban ; de là il s'avança vers le défilé de Serabad, dont la garde était confiée au beglerbeg de Diarbekr, Tschalidschisade. Plusieurs fois Tschalidschisade s'était plaint du beg de Chasu, le Kurde Mir-Mohammed, dont le luxe et l'arrogance lui déplaisaient, et qui par rancune l'accusa auprès du grand vesir de négligence dans son poste. Déjà le grand vesir avait menacé Mir-Mohammed de mort, et le beg qui connaissait la ponctualité de Chosrew à tenir sa parole en ces matières, ne s'approchait de lui que protégé d'une cuirasse sous ses vêtements. A l'entrée du défilé, le grand vesir ayant reçu de nouvelles plaintes, manda le beg kurde, l'accabla de reproches, et ordonna que l'on fît venir le bourreau. Alors le beg, tirant les armes tenues en réserve pour cette extrémité, se précipita sur le grand vesir assis derrière le poteau qui soutenait la tente : le kiaja Suleiman se jette au-devant du sabre de Mir-Mohammed qui lui abat trois doigts et fend le poteau en deux ; les agas de l'intérieur accourent, assaillissent le chan par derrière, et le déchirent avec leurs poignards. Sept Kurdes qui avaient mis le sabre à la main pour la défense de leur beg, furent mis en pièces et leurs restes jetés devant la tente avec le cadavre mutilé de leur chef (1). Le lendemain on franchit le passage, et l'armée campa dans la vallée de Scheich-Ajar. Chosrew, voulant apaiser les Kurdes alarmés par la mort de leur beg le plus renommé, prononça, d'après son système d'équité, une sentence de mort contre le beglerbeg de Diarbekr, dont le gouvernement fut conféré à Chalil-Timur-Kasik ; Sunbulli-Ali-Pascha devint beglerbeg de Siwas. En quatre marches on atteignit Hasanabad, résidence du chan de la tribu d'Ardelan. Là s'élevait un palais entouré de platanes gigantesques, dont les appartements étaient ornés de porcelaine, de lapis lazuli, d'albâtre, d'or et de peintures brillantes (2). Ahmed-Chan ayant pris la fuite, toutes ces merveilles de l'art disparurent sous les coups des Ottomans. Le frère d'Ahmed-Chan, Mumin-Chan, voulut faire acte de dévouement aux vainqueurs, prit possession en leur nom du château de Pelengan, leur envoya dix prisonniers persans, qui furent immolés, ainsi qu'on avait abattu les têtes des deux mille captifs saisis à Mihreban. Au commencement de juin [20], l'on campa devant Hamadan. Cette ville, l'ancienne Ecbatane, entourée d'une septuple enceinte au temps d'Hérodote, déjà dépouillée de murailles lorsque vivait Polybe, et depuis, privée même de château, offrait à l'époque de la plus grande prospérité de la monarchie persane, une étendue de deux parasanges ; ensuite elle avait été successivement détruite par Bedil, fils de Werka (1); par Merdawidsch, prince des Dilemites (2); enfin par Dschengis, qui avait fait massacrer tous les habitants (3). Depuis elle était sortie de ses ruines et avait acquis une importance égale à celle d'Andrinople ; au-dessus de ses cinq à six mille maisons s'élevaient plusieurs palais aux murailles peintes dans le goût persan, et plusieurs mosquées, dont une était construite avec un art tel, que mille colonnes allaient toutes aboutir sur une seule. Cette colonne, qui soutenait l'édifice, fut brisée un peu avant l'arrivée de l'armée turque, et la mosquée s'écroula, ce qui était un triste présage, car une ancienne prophétie attachait à ce temple les destinées de la ville. Le juif venait y visiter les tombeaux d'Esther et de Mardochée (4) ; le moslim, ceux du poëte mystique Attar et d'Ebulola-Hafis. A l'approche de l'armée ottomane, les habitants d'Hamadan s'étaient enfuis épouvantés. La magnifique cité fut renversée de fond en comble ; ce qui échapha aux flammes dut céder aux coups de pioche et de marteau ; les Persans tirés des décombres furent amenés devant le grand vesir, qui les fit décapiter ; les campagnes si riantes des environs furent désolées, les maisons incendiées, les arbres coupés. Chosrew parut vouloir

(1) Naima, p. 483 ; Rausatul-Ebrar, fol. 393.

(2) Naima, p. 484 ; Feslike, fol. 295 ; Petschewi, fol. 308.

(1) An de l'hégire 23 [J.-C. 643] ; Dschihannuma, p. 299, 1, 3.

(2) An de l'hégire 320 [J.-C. 932] ; Dschihannuma, p. 300, 1, 3.

(3) An de l'hégire 618 [1221] ; Dschihannuma, p. 300.

(4) Merier's second journey, p. 263.

effacer les souvenirs de Dschengis : il présida pendant six jours à l'œuvre de la destruction, et le septième il se mit en route pour Dergusin. L'armée n'atteignit ce point qu'au bout de trois marches, et elle s'y arrêta trois jours pour le désoler. Comme Kaswin était encore à dix jours de distance, et que la route était entièrement dépourvue d'eau, l'on tint un conseil de guerre, où l'on décida que l'on ne continuerait point de s'avancer de ce côté. Quelques-uns étaient d'avis de marcher vers Erdebil où étaient les tombeaux des schahs; mais le reis-efendi Moszli-Efendi insista sur la nécessité de se conformer avant tout aux ordres du sultan, et d'aller assiéger Bagdad. On décida de se diriger vers cette ville par la route de Beschparmak [21 juin 1630]. En longeant le mont Elwend (l'Oronte), l'on passa successivement à Serabad et Gedschowa, puis on vit le Bisutun ou le Bugistan, et la grotte de Takbostan qui renferme les tombeaux d'anciens rois de Perse, attribués par les poëtes romantiques modernes au ciseau de Ferhad; ce sculpteur kurde aurait éternisé son amour pour la belle et tendre Schirin en taillant ces roches perpendiculairement, et y creusant des grottes, des salles grandioses et des canaux. Déjà, d'après Diodore, Semiramis aurait percé l'Oronte pour amener des eaux à Ecbatane; dès cette époque le pays présentait l'aspect d'un vaste verger. D'après la tradition poétique plus moderne, le canal de Semiramis est aujourd'hui le lit creusé par Ferhad pour amener un fleuve de lait jusqu'aux lèvres de sa douce Schirin, et les magnifiques grenadiers de la plaine sont des rejetons de la hache de Ferhad, qui, trempée dans le sang de son cœur et lancée du haut du rocher, s'enfonça dans la terre, y poussa des racines, et bientôt donna ce fruit dont chaque pepin présente l'image d'un cœur sanglant (1). Les ruines du temple de Diane à Kongabar (2), seraient aussi pour les Persans les débris d'un palais de Chosrew-Perwis, époux de Schirin celles d'Artemita ou de Destadschend sont désignées aujourd'hui par le nom de Palais-de-Schirin (Kaszr-Schirin) (3). Au reste, d'Hamadan à Kermanschahan, à Bisutun et Takbostan, depuis l'Oronte jusqu'au Zagros, de Kaszr-Luszus (Kongobar) à Kaszr-Schirin (Artemita), la contrée n'est qu'un délicieux jardin, berceau des antiques traditions poétiques persanes, et sur lequel la sévère histoire ne peut s'empêcher d'arrêter un regard (1).

Durant sa marche, le grand vesir reçut la nouvelle que Baba-Chan et Husein-Chan, Lori, gouverneur de Loristan étaient campés avec huit mille cavaliers et quatre mille fusiliers à Masenderan, dans les plaines de Derteng et de Tschemchal. Il envoya contre eux les beglerbegs de Rumili et d'Anatoli, d'Adana et de Damas, et ces chefs ayant encore devant eux des forces trop supérieures, il les fit soutenir par le beglerbeg de Karamanie avec six mille hommes. Les Persans furent battus; Lori-Husein eut peine à s'échapper, Baba-Chan fut pris. Son éloquence lui sauva la vie, et le grand vesir le garda près de lui comme un compagnon dont l'entretien le charmait. Après que l'armée eut campé dans la plaine de Deschtmahi, il lui restait trente stations à faire jusqu'à Bagdad. Elle traversa ce pays fertile, couvert de riches villages, où elle trouva en abondance du blé, du riz et de l'orge, ce qui l'aida à supporter le manque d'autres objets. De Deschtmahi on gagna Harunabad en six jours. Cinq cents janitschares et le beglerbeg de Tripoli furent laissés pour occuper ensuite le défilé de Derteng; en avant de Kaszr-Schirin et d'Holwan l'on déboucha dans la plaine. Là arrivèrent des renforts de Constantinople, et l'artillerie envoyée de Moszul. Après avoir passé le pont de Naamanije, on alla camper à Baschdolab, sur le bord de l'Euphrate, où l'on fit une halte de quinze jours pour attendre l'arrivée de l'artillerie de siége, qui fut amenée sur des radeaux [20 septembre]. Le grand vesir visita le tombeau du grand imam, fit réciter les prières au nom du sultan, et à la fin du mois de safer [6 octobre], sous son ordre s'ouvrirent les tranchées, à la grande désolation des moslims, qui prévoyaient une issue funeste à une entreprise commencée au déclin de la lune.

Les sept gros canons du grand vesir furent dressés depuis la porte du château du grand

(1) Schirin, poëme romantique, XIVe chant; Leipzig, 1809.

(2) M. Kianeir's Memoirs, p. 129; Dupré, Voyage en Perse, I. I, p. 254.

(3) Naima, Fesl. Dschih.

(1) Tacit., Hist., l. II, p. 50.

Imam jusqu'aux rives du Tigre, en face du sérail et de la tour de Suleiman, et le feu s'ouvrit du côté du château de l'Oiseau. Plus de cinq cents boulets par jour étaient envoyés dans la place, qui répondait par un feu aussi bien nourri. Le gouverneur Ssafi-Kuli-Chan et l'ancien darogha d'Isfahan défendirent la ville avec la plus grande valeur. Si l'artillerie turque ouvrait des brèches, elles étaient aussitôt remplies avec des branches de palmiers. Contrairement à tous les règlements, à tous les usages de la guerre, le grand vesir fit approcher le camp tout contre les tranchées. Des outres pleines de terre formaient une sorte de parapet pour protéger les assiégeants. Derrière cet abri se tenaient les bureaux de la chancellerie. Katibtschelebi, fameux sous le nom d'Hadschi-Chalfa, le grand encyclopédiste, géographe et historien, alors employé au contrôle de la chambre, tenait là les registres, et il parle du siége comme témoin oculaire (1).

L'artillerie de la place faisait beaucoup de ravages dans le camp. La nuit les assiégés allumaient tant de flambeaux et de lanternes sur les murailles, qu'il régnait une lumière aussi vive qu'en plein jour, et que rien dans les tranchées ne se pouvait faire à la faveur des ténèbres. Dans l'espace d'un mois, dix-sept mines avaient été pratiquées; mais les assiégés les avaient toutes éventées et détruites. Les canons de la place faisaient un mauvais service, parce que les lumières s'étaient agrandies outre mesure. Les murs avaient été renversés jusqu'au niveau du fossé; ils ne restaient à la moitié de leur ancienne hauteur, que depuis la tour de Suleiman jusqu'au fleuve. Le fossé ayant été comblé, un assaut général fut proclamé: le 9 novembre 1630, les Ottomans s'élancèrent à l'attaque. Mais les débris des remparts, qui semblaient présenter un appui solide aux assaillants, s'écroulèrent sous leurs pieds, et les entraînèrent, de sorte qu'ils se trouvèrent exposés à découvert aux coups des Persans. Ceux qui s'étaient approchés du rempart par le fleuve restaient embarrassés dans les bas-fonds, sous le feu meurtrier des assiégés. Quelques guerriers firent inutilement des prodiges de valeur. Le petit Abasa, alors directeur des munitions, fut emporté par un boulet. Gendsch-Osman, frappé d'une balle au genou, tomba dans l'eau; l'un de ses camarades, qui voulut le retirer, fut entraîné, et tous deux se noyèrent. Sur-Murtesa-Pascha ordonna à deux de ses porte-drapeau de planter sa bannière sur la muraille; ces deux hommes étant tombés, il enfonça son poignard entres les pierres, s'élança au moyen de cette aide, et planta son drapeau; mais aussitôt il reçut une balle dans la poitrine. Les gardes du grand vesir et ses porte-flambeaux, qui marchaient aux premiers rangs, périrent tous victimes de leur zèle; Ahmed-Pascha fut blessé; le soir étant venu, la retraite était indispensable. Chosrew écumait de rage. Pour apaiser sa fureur, il immola son prisonnier, devenu son confident, le Persan Baba-Chan, en holocauste aux mânes des guerriers ottomans; puis il fit décapiter le beg de Skutari d'Albanie, parce que ce chef avait dit à ses soldats au milieu de l'action: «Si je péris, ensevelissez-moi près du tombeau de l'imam Musa. — C'est un schii, s'écria Chosrew, qu'on lui abatte la tête.» Cinq jours après l'échec subi dans cet assaut, la retraite fut résolue. Chosrew commit encore les mêmes fautes que dans sa marche en avant: de même qu'alors, à la persuasion des Kurdes, il avait sacrifié tant de temps et de monde à Schehrsor, ainsi maintenant, cédant aux représentations des Arabes, il envoya le beglerbeg de Diarbekr, Chalil, avec des forces assez considérables vers Helle et Dschuwaser. Après le passage du Tigre on rompit le pont, et l'on dirigea l'artillerie vers Moszul, sous une escorte de mille hommes recrutés à cet effet, auxquels on promit l'admission dans le corps des sipahis. Au bout d'un mois l'armée elle-même atteignit Moszul. Cependant Ahmed, chan d'Ardelan, avec trente mille hommes persans, avait attaqué et chassé les paschas laissés à Schehrsor, qui revinrent à Moszul en cherchant à excuser leur faute. Chosrew les accueillit avec amitié, les revêtit de kaftans d'honneur, et les invita à passer dans une autre pièce. Là les delis du grand vesir se jetèrent sur eux le sabre à la main, et tuèrent Omer-Pascha ainsi qu'Abdal-Pascha; Mustapha-Pascha s'échappa, mais il fut

(1) Feslike, fol. 299; Naima, p. 493; Ramasnul-Ebrar, fol. 304; Petschewi, fol. 309.

atteint et immolé(1). Dilawer-Pascha le Tscherkesse devint pascha de Tripoli, malgré toutes ses répugnances. Chalil-Pascha, gouverneur de Diarbekr, et les beglerbegs d'Adana et de Karamanie furent également chassés par les Persans d'Helle, de Feludsche et de Dschuwaser. L'émir arabe Eburisch-Mudlidsch ayant une attitude douteuse, penchant tantôt vers les Persans, tantôt vers les Ottomans, on envoya contre lui des troupes pour le réduire à une soumission réelle; il tomba de cheval et se rompit le cou. A sa place, Chosrew nomma Sad-Ben-Fejaf émir des Arabes du désert; à Tajjar-Mohammed-Pascha furent confiés le gouvernement de Diarbekr et les fortifications de Moszul. Le grand vesir se dirigea vers Mardin par Sindschar, Chatunije, Tschakirbasari. Après avoir pris diverses positions, le grand vesir adressa un rapport au sultan, pour représenter la nécessité de faire soutenir les Ottomans au printemps prochain par une armée auxiliaire de Tatares, et il passa l'hiver à Mardin.

Il faut maintenant reporter nos regards sur d'autres événements qui se passèrent durant les deux dernières années à Constantinople et en d'autres parties de l'empire. Deux catastrophes de la nature doivent être signalées comme se rattachant à diverses mesures fort graves. Un orage effroyable fondit sur Constantinople; Murad était assis sous le kœschk du sultan Ahmed, au palais d'été de Beschiktasch, lisant les satires de Nefii, intitulées *Traits du sort*. Tout à coup la foudre tombe à ses pieds, les pages restent sans mouvement; le sultan effrayé met en pièces le recueil impie, fait adresser de durs reproches au poëte sur son effronterie, distribue de nombreuses aumônes, et s'efforce d'apaiser le ciel à force d'expiations. Deux mois auparavant, une tempête ayant amoncelé d'énormes nuages, ensevelit la Kaaba sous les eaux, de sorte que les murailles s'écroulèrent. Le chef des émirs, Seid-Mohammed-Efendi, fut chargé de présider à la reconstruction de la maison sainte, et les sommes nécessaires furent assignées sur la capitation des koptes d'Égypte. On fouilla les fondations jusqu'au rocher vert, et sur cette base s'élevèrent de nouvelles murailles. D'après l'histoire de l'Islam, c'était la onzième fois que la Kaaba était rebâtie. Selon la sainte légende, l'édifice fut construit d'abord par les anges, sur le modèle de la tente céleste; la deuxième fois, Adam la reconstruisit avec des pierres apportés par les anges, du Liban, de l'Ararat, du Sinaï, du mont des Oliviers et de l'Hara. Ce temple fut enlevé au ciel avec Adam, et Seth en bâtit un autre, de pierres et d'argile, qui fut abîmé dans le déluge. Abraham le renouvela. Après lui les Amalecites, puis les Dschorhemites qui habitaient le pays de la Mecque, refirent cette œuvre. Enfin, la septième construction est au moins historique: Kasza, fils de Kelab, nouvel architecte de la Kaaba et de la salle du conseil des Beni-Korcisch, la plus noble tribu des Arabes, consacra cette tribu à la garde du saint édifice et des six dignités du pèlerinage: du porte-clefs (dschebabet), de l'inspecteur des boissons (sakajet), du surveillant des repas des pèlerins (refadet), du chef du conseil (nedwet), du porte-étendard (liwa) et du général (kijadet). Lorsque dans le VII[e] siècle de l'ère chrétienne, les Beni-Koreisch rebâtirent la Kaaba, détruite alors par le feu et l'eau, de violents débats s'élevèrent pour savoir à qui appartiendrait l'honneur de poser la pierre noire tombée du ciel. Pour éviter une lutte sanglante, il fut décidé que ce privilége échoirait à celui qui arriverait le premier à la porte de Ssafa. Ce fut le jeune Mohammed, futur fondateur de l'islam. Abdallah, fils de Sobeir, reconstruisit encore la Kaaba détruite par Jesid, fils de Moawia. Il fut chassé par le tyran Hedschadsch, le plus sanguinaire de tous les gouverneurs du chalifat, qui, sur les ordres du chalife Abdolmelek, renversa les ouvrages d'Ibn-Sobeir, et réduisit de nouveau l'enceinte de la Kaaba aux anciennes proportions données par les Beni-Koreisch. L'édifice ainsi rétabli avait duré 937 ans, sans jamais avoir été rebâti de fond en comble. Des chalifes et des sultans y avaient bien ordonné des réparations et des embellissements, mais aucun d'eux n'avait repris la construction à nouveau, et à Murad IV était réservé l'honneur de se montrer comme le onzième fondateur de la Kaaba.

(1) Naima, p. 497 jusqu'à 499, donne des détails qu'il tenait de Kara-Ali-Aga, le Hongrois, plus tard kiaja du grand vesir, et alors muhsir-aga. Celui-ci reçut les paschas dans sa tente sans rien soupçonner de ce qui allait arriver.

Vers le même temps, le chan persan Schemsi, fait prisonnier jadis par Sefer-Pascha, gouverneur de Karsz, trouva moyen de s'échapper avec six autres Persans du château du Canal. Saisi dans sa fuite et ramené devant le kaimakam, il dit à ce dignitaire : « Je suis captif, j'ai donc fait ce que je devais en m'échappant; vous, remplissez votre devoir en me poursuivant et en me chargeant de nouveaux liens. » Il fut enfermé dans les Sept-Tours, et soumis à une surveillance plus active. Un fait étrange, et qui occupa tous les curieux de la capitale, ce fut le cadeau d'un berceau orné de pierreries, que la sultane favorite offrit à sa belle-sœur, la sultane épouse du kaimakam Redscheb, à l'occasion de la délivrance de cette princesse, qui mit au monde une fille. Le kaimakam reçut les félicitations de tous les grands. De telles offrandes, un tel empressement ne s'étaient jamais vus en pareille circonstance.

Alors s'opérèrent des changements dans le personnel des juges. Il y eut aussi des promotions parmi les pages du sérail. Vingt d'entre eux passèrent fourriers, écuyers tranchants ou sipahis. Le fils du fameux rebelle d'Alep, Dschanbulad-Husein, élevé au milieu d'eux, devint grand écuyer. Des mutations se firent dans les gouvernements : le Persan Hasan-Aga alla remplacer à Ofen Murtesa-Pascha, qui passa à Ocsakow, et Mohammed-Pascha, fils d'un prêtre grec, devint gouverneur de Bosnie à la place de Murad-Pascha, ce qui provoqua de grands mécontentements. Mustapha, pascha de Prevesa, connu par sa rigueur à lever les impôts, fut élevé à la dignité de vesir. Une de ses plus désastreuses mesures financières fut de mettre à l'encan le fermage de la capitation, de sorte que le pauvre peuple fut livré à l'arbitraire du fermier, qui pouvait tirer de l'argent sous toutes sortes de noms (1).

Il y eut des changements de souverains dans les principautés feudataires de la Porte : en Transylvanie, Etienne Bethlen succéda à son frère Bethlen-Gabor (2); puis fut élu par les états, Rakoczy (3), dont la famille devint désormais, pendant un siècle, l'âme de toutes les insurrections en Hongrie. Les affaires de la Transylvanie donnèrent lieu à une vive correspondance entre Vienne et Ofen (1). En Valachie et en Moldavie ce furent d'abord des aventuriers grecs qui prétendirent au pouvoir suprême. Le Grec Léon-Étienne, prince de Valachie, souleva les plaintes du pays par sa complaisance pour ses compatriotes amenés de Constantinople (2). En Moldavie, le trône princier fut occupé par le Grec Alexandre Elias, jadis collecteur d'impôts à Constantinople, qui, dix ans auparavant, avait gouverné la Moldavie comme successeur de Gratiani, pour régner ensuite quelques instants en Valachie, et ressaisir le pouvoir pour la seconde fois en Moldavie (3), en éliminant Radul, jeune homme de seize ans, qui pourtant avait acheté 160,000 écus le diplôme d'investiture (4). Cicala de Musim espérait aussi acquérir à prix d'or la dignité de prince de Valachie pour son fils (5). Ainsi les trônes de ces deux principautés, où ne s'étaient jamais assis que des indigènes, étaient maintenant des jouets de la convoitise des vesirs et de l'ambition d'aventuriers étrangers, saxons, croates, polonais, grecs et italiens (6).

La paix et la bonne intelligence avec la Russie et la Pologne furent détruites par les Tatares et les Cosaques. Les Tatares qui, sous la conduite du kalgha, de Kantemir et de son cousin Selmanschach, avaient été battus sur le territoire russe, se préparaient à de nouvelles irruptions pour effacer cet affront, lorsque des lettres du sultan les appelèrent à marcher sur la Perse au secours du grand vesir (7). Quant aux Cosaques, le nouveau gouverneur d'Ocsakow, Murtesa-Pascha, conclut avec la Pologne une convention [9 septembre 1630] en vertu de laquelle cette puissance s'obligeait à purger les

(1) Naima, p. 490.

(2) 17 ott. 1630.

(3) 6 gennaro 1631. L'acte de confirmation est dans Katona, l. I, p. 468.

(1) Il y a diverses lettres de Murad, pascha d'Ofen, du 25 novembre 1629, et de son successeur, de novembre 1630.

(2) Engel, Hist. de Valachie, p. 285.

(3) *Ibid.*, p. 263.

(4) Rapport d'ambassade de Kuefstein.

(5) 13 ott. 1630; rel. ven., dans les archives de la maison impériale.

(6) En Moldavie, le Saxon Jankul [1580], le Croate Gratiani [1618], le Polonais Bernawoki [1626], le Grec Alexandre Elias [1630 et 1621].

(7) Naima, p. 501.

îles de Cosaques polonais, à restituer les prisonniers tatares, à donner toute assistance au commissaire turc Ali-Aga, délégué pour cette opération, à licencier son armée, à payer au chan de Krimée le tribut accoutumé. De son côté, la Porte s'engageait à contenir les Tatares et à donner des ordres en conséquence aux mirsas Kantemir, Etimir et Owak, ainsi qu'aux habitants d'Akkerman. Tandis que le kapudan-pascha Hasan courait la Méditerranée, perdait quelques vaisseaux près de Céphalonie et de Santa-Maura [1629], le vesir Kenaan-Pascha était sorti contre les Cosaques avec quatorze galères, pour châtier les hordes qui inquiétaient les ports de Kili, Midia, Ismail, Baltschik, Warna, Siseboli, et le littoral de la mer Noire. Trois cents barques de Cosaques, montées chacune par cinquante hommes, furent signalées près de l'île de Monastir; mais elles se retirèrent dans les bas-fonds, et l'on ne put en atteindre que sept, qui furent emmenées en triomphe à Constantinople, avec les captifs. L'année suivante, le kapudan-pascha se rendit en personne à Ocsakow avec la flotte, revêtit le gouverneur Murtesa et Kantemir-Mirsa de kaftans d'honneur, et battit les Cosaques, auxquels il enleva vingt-cinq tschaiks et huit cents prisonniers : ce fut pour lui l'occasion d'une entrée triomphale. Pendant qu'Hasan était à Ocsakow, son beau-frère, Redscheb-Pascha, le kaimakam, et Murtesa-Pascha, gouverneur d'Ofen, tramèrent contre lui des complots pour le dépouiller de sa dignité de kapudan-pascha. Le kiaja du pascha, Serradschsade, prêta les mains à ces intrigues; mais Hasan, qui saisit les fils de la trame, mit ce complice à mort, et aurait même immolé Murtesa-Pascha, si celui-ci n'avait gagné bien vite Akkerman. A Constantinople, le kaimakam obtint un plein succès [19 octobre 1630]; le jour de la naissance du prophète, Hasan fut déposé, et le commandement supérieur de toutes les flottes confié au fils de Schanbulad, récemment parvenu au poste de grand écuyer. Hasan, tombé de son élévation où le soutenait pourtant la faveur de la sultane Chaszeki, fut envoyé en Rumili avec la modeste mission d'y lever des troupes. Sur la route de Tirhala, il mourut subitement, empoisonné, disait-on, par son beau-frère Redscheb. Au même temps moururent aussi le poëte Asmisade-Haleti et l'astronome et astrologue Mohammed-Tschelebi. Les Lettres et le Divan d'Asmisade, les Éphémérides et les Tables généalogiques de Mohammed-Tschelebi sont encore aujourd'hui hautement appréciées. Le premier laissa des œuvres nombreuses, et en outre une bibliothèque de trois à quatre mille volumes, tous annotés de sa main.

L'été de l'année suivante était déjà fort avancé lorsque Chosrew-Pascha partit de Mardin pour Kotschhiszar, à l'entrée du désert de Bagdad, incertain s'il devait de là se porter vers Erserum ou du côté de Moszul. Il attendait l'arrivée des auxiliaires tatares. Ces troupes ne paraissant pas, les sipahis et les janitschares se mirent en révolte au commencement de septembre. « L'année dernière, disaient-ils, nous avons fait une dure campagne; depuis dix mois nous sommes dans le repos, et maintenant il est trop tard pour commencer des opérations; il faut attendre à l'année prochaine. » Le grand vesir dut se conformer à leur volonté, et il se dirigea sur Diarbekr [8 octobre]. Parvenus au village de Tscharikoi, les Ottomans virent paraître les Tatares, demi-nus, ou enveloppés de grossières couvertures, marchant sans ordre, sans direction, se répandant sur les campagnes comme des troupeaux de bêtes sauvages. Au commencement de novembre, Chosrew établit ses quartiers d'hiver à Alep, et assigna aux Tatares le canton d'Hasankalaa, aux environs d'Erserum; puis il adressa un rapport sur ses dispositions à son maître. Mais en même temps les sipahis, au nom de leurs frères d'armes, demandaient au divan que le dernier grand vesir, Hafis-Pascha, et le defterdar Mustapha-Pascha, fussent envoyés au camp. Hafis et Mustapha, soupçonnant que cette demande pouvait bien avoir été secrètement provoquée par Chosrew pour faire tomber leur tête, se mirent, de leur côté, à nouer des intrigues contre le grand vesir et le kaimakam, et furent secondés par le mufti et par Hasan, confident du sultan. Ils représentèrent au sultan le caractère de Chosrew comme celui d'un tyran sanguinaire; comme général, il n'avait que des idées folles, éparpillant son armée à Schehrsor et à Helle, à Derteng et à Moszul; aussi pouvait-on rapporter à lui les causes des défaites partielles subies dans ces lieux divers, et la levée du siége de

Bagdad. Le sultan déposa donc Chosrew, et conféra de nouveau la première dignité de l'empire à Hafis-Pascha; Hasan devint aga des janitschares, et Mustapha, premier defterdar, ou ministre des finances. Un tschausch fut expédié pour le camp avec l'ordre de la déposition. Quand il en eut fait la lecture, toutes les troupes s'agittèrent: «D'où vient cette déposition?» s'écriaient les soldats. «Nous ne voulons pas d'autre serdar. Qui a osé apporter ce ferman?» Et ils cherchaient le tschausch pour le tuer. Chosrew, qui voyait avec plaisir ces mouvements, affecta d'adresser aux soldats des paroles de paix: «Nous ne sommes pas rebelles au padischah; l'ordre vient de lui; il élève et abaisse selon sa volonté; restez dans le devoir.— Nous adresserons une requête générale au padischah», répondirent les soldats, et Chosrew, qui ne voulait pas autre chose, feignit de leur conseiller le calme et le repos. Il scella le trésor, qu'il déposa dans un endroit sûr, laissa le commandement de Diarbekr à Tajjar-Mohammed-Pascha, celui de Moszul à Bekir-Pascha, et partit avec Ali et Suleiman-Aga, dont l'un avait été et l'autre était alors son kiaja. Au moment de passer l'Euphrate, il rencontra le grand chambellan Ahmed, porteur d'un chatti-scherif qui redemandait le sceau. Après quelque hésitation, Chosrew porta la main dans son sein, en retira le symbole du pouvoir suprême, et le remit au chambellan, en disant: «L'ordre est de mon maître.» Il revêtit d'une pelisse de martre zibeline l'officier du palais, encore tremblant, et lui donna un cheval richement harnaché; car le porteur d'une lettre du sultan, qu'il apporte la faveur ou la disgrâce, la vie ou la mort, est toujours respecté; l'esclave, s'il veut sauver sa tête, doit baiser non-seulement la main du maître qui le frappe, mais encore la verge qui lui inflige le châtiment.

La déposition de Chosrew fut le signal du soulèvement des troupes à Diarbekr et dans l'Asie Mineure. A Diarbekr, elles réclamèrent leur solde au defterdar Omer, qui, ne pouvant les satisfaire, prit aussitôt la fuite. Les maisons et les marchés furent pillés par les mutins. L'un des anciens chefs de la rébellion d'Asie, Suleiman, connu sous le nom de Taghlar-Delisi, était mort depuis quelque temps; les sipahis de Begschehri, Sidischehri, Boskir et Larenda se trouvaient sous les ordres de Deli-Ilahi, qui le remplaçait. A Konia, un sipahi non moins puissant, Kaitib-Mustapha-Tschelebi, qui s'était renfermé dans cette ville avec l'intention de la livrer à l'ennemi, venait aussi de terminer sa carrière; mais un autre Mustapha-Tschelebi avait épousé la veuve, recueilli les trésors, et suivi les traces de l'audacieux aventurier; il rassemblait autour de lui tous les mécontents du pays. De même Babar-Omer s'était fortifié à Karahiszar, Kinali-Oghli à Aidin, Kœr-Ali à Eskischehr et Inœni, Kœse-Schaaban à Iskilib; et tous ces chefs de sipahis se confédérèrent et jurèrent d'arracher la réintégration de Chosrew dans la dignité de grand vesir (1). Pour donner une sorte de satisfaction à des requêtes présentées de tous les points, on adressa des lettres à l'armée pour autoriser les troupes qui avaient fait les expéditions de Schehrsor, d'Hamadan et de Bagdad, à revenir à Constantinople [10 novembre 1631] (2). Ce prétexte et l'approche du moment de la paye attirèrent aussi les rebelles asiatiques dans la capitale, où ils tinrent de fréquentes réunions. Durant trois mois fermenta la rébellion pour éclater le 6 février 1632. Trois jours de suite les sipahis se rassemblèrent tumultueusement dans l'hippodrome, et demandèrent les têtes du grand vesir Hafis, du mufti Jahja, du defterdar Mustapha, d'Hasan-Chalife, nommé aga des janitschares, du favori Musa-Tschelebi, et de douze autres personnes. Les boutiques furent fermées, la ville et le sérail furent livrés aux alarmes. Le second jour, les mutins étaient arrivés déjà à la porte du palais; ils se retirèrent sur la promesse d'obtenir satisfaction le lendemain. Le troisième jour, dès le matin, ils remplissaient la première cour du sérail. Comme le grand vesir se rendait au divan, le vesir Beiram-Pascha le fit avertir de se cacher jusqu'à ce que la foule fût écoulée. Hafis répondit en souriant au messager: «Aujourd'hui que ma destinée m'est apparue en songe, je ne crains plus de mourir», et il poursuivit son chemin. Comme il entrait à cheval

(1) Naima, p. 509; Feslike, fol. 306; Petschewi, fol. 320; Rausatul-Ebrar, fol. 300.

(2) Naima, p. 509; rapport de Schmid, aux archives de la maison impériale et à la bibliothèque de la cour.

dans le sérail, la foule s'ouvrit sur son passage. Il crut que c'était par respect, mais c'était le signal convenu pour l'assaillir. Une grêle de pierres le renversa de cheval; ses coureurs le prirent sous les bras et le tirèrent par l'infirmerie du sérail dans l'intérieur. Les sipahis se jetèrent sur les deux coureurs, tuèrent l'un et blessèrent l'autre. Hafis, ayant perdu son turban et son kaftan, se fit donner une autre coiffure par le bostandschibaschi, et se rendit auprès du sultan pour lui remettre le sceau de l'empire. Murad, triste et consterné, se contenta de lui dire : « Va, et fais en sorte d'échapper », et aussitôt, montant dans un esquif, Hafis gagna Skutari. Cependant les factieux avaient pénétré dans la deuxième cour du sérail jusqu'à la salle du divan, réclamant la présence du sultan. Les gardes du sérail s'armèrent, craignant le renouvellement des scènes du renversement d'Osman. Le sultan parut ainsi que tout le divan, à pied. Ayant demandé aux mutins ce qu'ils voulaient, ceux-ci déclarèrent audacieusement qu'il leur fallait les dix-sept têtes signalées à leur vengeance. « Tu dois nous les livrer, s'écrièrent-ils, afin que nous puissions les mettre en pièces, sinon il arrivera pis encore. » Et se poussant vers le sultan, il semblait qu'ils allaient mettre la main sur lui. « Vous êtes incapables de comprendre mes paroles, dit Murad, pourquoi m'avez-vous appelé ? » et il rentra dans la cour intérieure, entouré de la plupart de ses pages. Les rebelles s'élancèrent après lui comme des vagues furieuses; heureusement les pages barrèrent la porte. Mais alors s'élevèrent de plus puissantes clameurs : « Les dix-sept têtes, ou tu descendras du trône ! » Redscheb-Pascha, instigateur secret de ce soulèvement, représenta au sultan qu'il fallait apaiser les passions par des concessions; qu'il était passé en usage de sacrifier aux troupes leur commandant; que l'esclave déchaîné prenait ce qu'il voulait, qu'il valait mieux lui livrer la tête du grand vesir que celle du sultan. Murad, réduit à la dernière extrémité, envoya le bostandschibaschi prendre Hafis à Skutari. Ce messager saisit le grand vesir dans la traversée. Alors la porte de Félicité s'ouvrit; le sultan monta pour la seconde fois sur son trône, fit un signe, et quatre mutins, deux sipahis et deux janitschares, s'approchèrent. Murad les pressa de ne point ternir l'honneur du chalifat en réclamant ainsi le sacrifice de dix-sept têtes. Hafis-Pascha, pendant ce temps, se tenait sous la porte de Félicité, faisant les ablutions de préparation à la mort. Voyant que les paroles du sultan ne produisaient aucun effet, il s'avança et dit : « Mon padischah, que mille esclaves comme Hafis soient immolés pour toi ; je te prie seulement de ne me point mettre à mort, mais livre-moi à ces furieux, que je périsse en martyr, et que mon sang innocent retombe sur leurs têtes. Je demande que mon corps soit enseveli à Skutari » ; puis, se prosternant, il ajouta : « Au nom du Dieu tout miséricordieux, il n'y a de force et de puissance qu'en Dieu très-haut et très-grand; nous sommes de Dieu et nous retournons à Dieu », et il s'avança héroïquement au-devant de ses bourreaux. Le sultan sanglottait, les pages pleuraient, les vesirs avaient les yeux pleins de larmes; les sipahis seuls marchèrent sur leur victime. Hafis, voulant vendre sa vie, frappa le premier et l'abattit à ses pieds ; aussitôt les autres s'élancèrent sur lui, et lui firent, avec leurs poignards, dix-sept blessures mortelles; un janitschare, lui appuyant le genou sur la poitrine, lui coupa la tête. Les pages du sérail couvrirent le cadavre d'un voile vert [9 février 1632]. Le sultan, en rentrant dans le sérail, laissa échapper ces paroles : « C'est bien : si Dieu le permet, vous subirez les effets d'une terrible vengeance, oppresseurs qui ne craignez pas Dieu, et ne vous humiliez pas devant le prophète ! » Mais avant de perdre de vue leur maître, les factieux lui firent jurer que la corruption cesserait, que les emplois ne seraient plus vendus, les innocents plus déposés, que les fiefs ne tomberaient plus en décadence, que l'on n'arracherait plus d'impôts exorbitants, et il fallut prêter serment aux mutins qui étaient eux-mêmes la cause du mal.

Dans un mouvement ultérieur, ils demandèrent encore la tête du mufti, l'ami et le directeur d'Elias-Pascha, objet de leur haine. Il fut déposé, et sa place conférée à Achisade-Husein-Efendi ; Tscheschmi-Efendi, grand juge d'Anatoli, fut appelé aux même fonctions en Rumili ; mais, sur les plaintes des juges d'Europe et d'Asie, on le déposa. Le defterdar Mustapha-Pascha s'enfuit. L'aga des janitschares, dont les sipahis voulaient la tête, fut défendu par

ses soldats, ce qui amena une rixe sanglante entre les deux corps.

Murad, voyant trop clairement que l'instigateur de toutes ces révoltes était l'ex-grand vesir Chosrew-Pascha, songeait aux moyens de faire tomber sa tête, ce qui était difficile, à cause de l'éloignement et de la puissance du coupable. Il manda le gouverneur d'Ocsakow, Murtesa, et tout en l'investissant du gouvernement de Diarbekr, il lui remit en même temps l'ordre contenant l'arrêt de mort de Chosrew. Murtesa pria son maître de lui faire grâce de cette mission, et entre autres raisons données pour s'excuser, il prétendait que s'il réussissait même dans l'exécution de l'ordre, il devait craindre d'être accusé de détournement de fonds dans le compte rendu de l'immense fortune de Chosrew. « Je ne veux que sa tête, sa fortune est pour toi», dit le sultan. Redscheb-Pascha, qui à force d'intrigues et de crimes venait de s'assurer enfin la première dignité de l'empire, donna de suite avis de la mission de Murtesa à Chosrew. Celui-ci, qui était alors à Tokat, souffrant de la goutte, envoya au-devant de Murtesa Suleiman-Aga et le Hongrois Ali. Les volontaires et les lewends de Murtesa, voyant qu'ils s'avançaient avec des intentions hostiles, les attaquèrent, et un combat s'engagea. Le bostandschi Las-Ahmed, qui avait été dépêché derrière Murtesa avec un second ordre de mort, en fit la lecture au juge de Tokat, qui ne s'opposa plus à ce que les canons du château appelé le Tschardak des Bédouins, fussent tournés contre la maison de Chosrew. Quand l'artillerie ouvrit son feu, les habitants déposèrent les armes, et les troupes de Murtesa investirent l'habitation de Chosrew. Murtesa fit crier : «La tête au padischah! les biens aux exécuteurs de la sentence!» et aussitôt la maison du kiaja Suleiman fut livrée au pillage. L'autre kiaja, Ali le Hongrois, allait avoir la main coupée par un page de Murtesa, lorsque celui-ci retint le bras prêt à frapper. Chosrew envoya dire que Murtesa pouvait venir, que lui-même était prêt à se conformer aux ordres du padischah. En même temps il rangea tous ses gardes, le sabre à la main, contre la porte, en leur recommandant de tomber sur l'envoyé du sultan. Mais Murtesa, informé de ces dispositions, ou retenu par la prudence, fit porter le chatti-scherif par son kiaja Sulfikar. Après en avoir pris connaissance, Chosrew dit : «Nous venons de Dieu, et nous retournons à Dieu; l'ordre est du padischah.» En même temps il murmura dans sa barbe : «L'insensé, puisqu'il avait un ferman de l'empereur, pourquoi ne pas me le montrer tout d'abord? Qu'avait-il besoin de canonnade pour me faire paraître en rebelle? Que le ciel nous préserve! Le pouvoir est à Dieu; mais si Dieu le veut, tu n'échapperas pas à la vengeance, et bien des têtes tomberont encore.» Il fit ses ablutions, pria, se tourna, plein de repentir, vers la Kibla, et livra sa tête au cordon. Il fut enterré le même jour. Murtesa mit le séquestre sur les biens de Chosrew; il envoya 80,000 ducats (1), 10,000 piastres, et tout le mobilier, avec la tête du mort, à la Porte, qui la reçut un mois après le meurtre d'Hafis-Pascha. Murtesa obtint en récompense la main de la veuve d'Hafis, et continua sa route pour Diarbekr. La garde d'Erserum était confiée à Timur-Kasik; le gouverneur de Karamanie, Tscherkes-Ahmed-Pascha, fut remplacé par Dilawer-Pascha, qui s'était efforcé de faire régner la justice à Konia, et d'alléger les fardeaux sous lesquels gémissaient les sujets. Le lendemain du jour où arriva la tête de Chosrew, les troupes étaient déjà en révolte. Excitées secrètement par le grand vesir Redscheb, elles demandèrent, comme expiation sanglante à la mort de Chosrew, les têtes du defterdar Mustapha-Pascha, de l'aga des janitschares Hasan, et de Musa, ce jeune favori si cher au sultan. Le second jour, des flocons de neige dispersèrent la multitude; le troisième jour, les révoltés franchirent toutes les limites [14 mars 1632]. Non-seulement ils insistèrent pour avoir les trois têtes, mais ils demandèrent encore que les princes frères du sultan fussent amenés sous leurs yeux, pour les convaincre de leur existence. Le sultan parut, et voulut leur persuader que Mustapha et Hasan étaient cachés on ne savait où : «Mais, leur demanda-t-il, qu'avez-vous donc à reprocher à Musa? — Les princes! les princes!» Telles furent les clameurs qui s'élevèrent. Les sultans Bajesid, Suleiman, Kasim et Ibrahim parurent derrière la porte de

(1) Rel. ven.; Feslike, fol. 305; Petschewi, fol. 310; Rausatul-Ebrar, fol. 397; Hist. d'Abdurrahman, fol. 70; Tabibegsade, fol. 225.

Félicité. Les deux premiers s'avancèrent et dirent à la multitude : « Que voulez-vous de nous ? Laissez-nous dans la paix et les ténèbres ; ne hurlez pas ainsi nos noms, car vous nous rendriez suspects ; vous n'avez aucune crainte de Dieu, aucun respect pour le padischah ; Dieu nous préservera bien sans vous. » Les révoltés demandèrent des gages de la sûreté de la vie des princes. Le mufti et le grand vesir offrirent inconsidérément leur garantie pour la parole du sultan, et les princes rentrèrent dans l'intérieur du sérail. Redscheb-Pascha donna au sultan le perfide conseil d'envoyer Musa au palais du grand vesir, pour sauver les trois têtes menacées ; selon lui, en montrant ce jeune homme aux troupes, il pourrait calmer leur fureur, et il serait facile de leur persuader que si le defterdar et l'aga des janitschares étaient présents on les produirait également. Murad résista longtemps ; il ne pouvait se séparer de l'objet de ses plus tendres affections. Enfin le grand vesir gagna le kapudan-pascha Dschanbulasade à son opinion, et tous deux arrachèrent enfin le consentement de Murad, en garantissant sur leur tête la vie de Musa. « Je le remets donc sous votre garde, dit Murad en soupirant ; mais s'il perd un seul cheveu, votre tête m'en répond. » Le lendemain, les factieux poussèrent de violentes clameurs devant le palais du grand vesir pour avoir le favori Musa. Celui-ci refusait de paraître. « Mon enfant, dit Redscheb, pour sauver la vie du sultan, mille têtes comme la tienne et la mienne ne sont rien ; mais il faut voir ce qu'il est possible de faire. » Il fit donc traîner au dehors l'infortuné Musa, ordonnant à ses gens de le jeter en bas de l'escalier. Lorsque Musa fut tombé, mille poignards le percèrent, tandis que l'atroce Redscheb, jouant le désespoir, s'écriait d'en haut : « Arrêtez, j'ai garanti sa vie (1). » L'aga des janitschares, Hasan, fut saisi dans son magnifique palais d'été, sur le canal, où il s'était caché, jeté sur un cheval et massacré dans l'hippodrome, malgré toutes ses supplications ; son cadavre fut pendu par les pieds à un arbre. Le defterdar Mustapha fut trouvé dans une maison et amené dans le palais du grand vesir. Redscheb alla chercher un chatti-scherif pour l'exécution, et le bourreau abattit la tête de Mustapha sur la place. Les sipahis traînèrent le cadavre, puis le pendirent aussi par les pieds à un arbre. La fortune du defterdar passa au fisc ; sa maison seule resta à son fils.

Après ces meurtres, la fureur de la soldatesque alla toujours croissant : c'était comme au temps où Osman fut renversé. Parmi les meneurs fut agitée ouvertement la déposition de Murad, et vraisemblablement elle eût été consommée sans l'opposition énergique et sincère de l'aga des janitschares Kœse-Mohammed. Ce Grec, l'un des chefs les plus influents des rebelles, trouva plus sage d'assurer sa fortune par l'affermissement de Murad, que de courir des chances incertaines, en poussant l'un des princes sur le trône ; car il avait reconnu la fermeté du caractère de Murad, et y comptait avec raison. Ainsi Kœse et Rum firent rejeter tous les projets de révolution du trône, et se concertèrent avec le sérail.

Cependant la lune de schaaban avait fait place au Ramadan. Durant les nuits consacrées, comme on le sait, à toutes les jouissances sensuelles, en dédommagement du jeûne de la journée, les soldats se livrèrent à tous les excès : ils se promenaient en mascarades sous des images de carton représentant des chameaux, des lions, des girafes, armés de grandes torches, et taxant chaque maison pour cet étrange spectacle ; au moindre refus des sommes demandées, ils mettaient le feu aux balcons. Ces désordres se renouvelèrent pendant toutes les nuits du Ramadan. Le Bairam venu, les soldats établirent une quantité de balançoires, et envoyèrent à domicile des porteurs de palmes de noces pour inviter les grands à venir partager leurs amusements ; à chacune de ces palmes était attaché un billet ; grands et petits se virent forcés d'envoyer à la balançoire désignée de l'argent, du drap ou des étoffes.

A l'occasion de la paye des troupes, après le Bairam, au lieu de quelques centaines de soldats poussés sous main à la rébellion par le grand vesir, on en vit accourir des milliers ; et au jour de la distribution des places de mulasims, des masses se présentèrent avec d'autres candidats et de nouveaux prétendants au poste de colonel des mulasims ; chacun ne connais-

(1) Naïma, 519 et 520 ; Feslike, Petschewi, fol. 310 et 311.

sait que soi, et ne voulait entendre parler d'aucun autre (1).

Toutefois on gagna quelques chefs, par exemple le Grec Mohammed qui s'était fait d'abord inscrire dans l'ordre des mewlewis, et qui ensuite, en récompense de ses services secrets, était devenu beglerbeg de Meraasch. Mais chaque jour surgissaient de nouveaux meneurs, et la peste de la révolte, concentrée d'abord dans les sipahis et les janitschares, menaçait de s'étendre sur les autres troupes de l'empire. Les cadavres du defterdar et de l'aga des janitschares étaient encore suspendus dans l'hippodrome quand les dschebedschis voulurent attacher au même arbre un de leurs chefs. Les sipahis s'y opposèrent en disant : « Est-ce qu'un tschosbadschi des dschebedschis est assez important pour se trouver pendu à côté de si grands personnages ? » Irrités de ce sarcasme, les dschebedschis s'écrièrent : « Ne sommes-nous pas des hommes, n'avons-nous pas assez de valeur pour tuer nos agas et nous montrer en courageux rebelles ? » Ainsi provoqués, ils assaillirent la demeure de leur aga Ssahib qu'ils tuèrent, et se précipitèrent dans la rébellion par une ambitieuse émulation. Pendant deux mois la capitale fut ainsi ébranlée par ces tempêtes, qui jetaient la soldatesque contre toutes les autorités, sans que l'on essayât d'arrêter tant de désastres. Enfin, le sultan osa s'attaquer à la révolte en faisant exécuter le grand vesir Redscheb-Pascha. Il n'ignorait pas que Redscheb avait favorisé les mouvements dans la capitale aussi bien qu'en Asie ; Rum et Kœse-Mohammed lui avaient révélé la part honteuse prise par Redscheb à la mort de son bien-aimé Musa. Redscheb avait répondu, avec le kapudan-pascha Dschanbulad, de la vie de Musa ; avec le mufti, de celle des princes. La violation de la première garantie, et l'insolence de la seconde, qui était un crime de lèse-majesté, avaient pénétré profondément dans l'âme vindicative de Murad ; d'ailleurs il ne pouvait pardonner au grand vesir, son beau-frère, la manière dont il l'avait tiré des appartements du harem pour l'amener tout effaré au milieu des révoltés, qui demandaient dix-sept têtes. « Mon padischah, avait dit alors Redscheb, prenez l'eau des ablutions », comme pour l'avertir de se préparer à la mort. Toutes ces circonstances, et le danger de perdre le trône et la vie, comme le sultan Osman, avaient appelé toute l'énergie des forces de Murad. Un jour de divan, Redscheb ayant déjà regagné sa demeure, un chambellan vint le rappeler de la part de son maître. A la seconde porte, des eunuques lui indiquèrent une petite entrée conduisant à un appartement où le sultan l'attendait. D'abord il fut effrayé à l'aspect sinistre des eunuques noirs ; il se traîna pourtant tout en boitant, à cause de douleurs de goutte au pied, jusque dans la pièce où se tenait le sultan : « Viens ici, chef boiteux de rebelles, lui cria Murad », et le grand vesir se confondant en protestations d'innocence : « Infidèle, prend l'eau des ablutions », murmura Murad, suffoqué par la colère ; et sans lui donner le temps de faire aucune disposition, il ajouta d'une voix éclatante : « Vite coupez-moi la tête du traître. » Le bourreau ne se trouvant pas là, son office fut rempli par les eunuques blancs. Les rebelles, dont la foule avait escorté Redscheb jusqu'au sérail, apercevant son cadavre jeté devant la porte du palais impérial, se dispersèrent épouvantés.

Lorsque Redscheb eut disparu, Murad agit enfin avec une pleine liberté de mouvements, et dès ce moment commence véritablement son règne. Durant dix années il n'avait occupé le trône qu'avec une ombre de puissance, sous la tutelle de sa mère et de ses grands vesirs, placé sous le joug de fer de la rébellion. Maintenant devenu homme, il prétendit donner une impulsion par son bras, et s'essaya d'abord en mettant le pied sur une route sanglante. Son cœur était dévoré d'une soif inextinguible de vengeance allumée par tous les outrages faits à sa jeunesse ; aussi dès lors régna-t-il en tyran. Il trouva un fidèle et digne instrument de ses cruautés dans le nouveau grand vesir, Tabanijaszi-Mohammed, l'Albanais, qui, protégé du kislar-aga Mustapha, poussé du sérail au poste de grand écuyer, arrivait tout récemment d'Égypte, dont il avait eu le gouvernement.

Le 29 mai 1632 fut le jour mémorable où le pouvoir de Murad, dégagé enfin des nuages amoncelés par la révolte, brilla d'un éclat incontesté. Ce jour-là, les emplois dont les sipahis

(1) Naima, p. 523.

s'étaient mis en possession par l'effet des abus, devaient être distribués parmi les mulasims. Les troupes étaient rassemblées dans l'hippodrome pour cet objet, quand le projet, présenté par le grand vesir, revint ainsi annoté de la propre main du sultan : « Les sipahis ne doivent pas être investis des affaires auxquelles ils n'avaient aucun droit sous mes prédécesseurs. » En même temps, un divan à pied fut indiqué dans le kœschk de Sinan, sur le bord de la mer. Le grand vesir, le mufti, les deux grands juges, le chef des émirs, Allame-Efendi, et le prédicateur d'Aja-Sofia, Kasisadc, les ulemas, l'aga et les colonels des janitschares, les agas des six escadrons des gardes du corps à cheval y parurent. Le sultan, prenant place sur son trône tandis que tous les assistants restaient debout, prononça ces paroles : « Si mes sipahis sont obéissants et soumis, qu'ils députent auprès de moi quelques-uns de leurs vétérans. » Ensuite il s'adressa aux janitschares, comme à de loyaux serviteurs, obéissant à leur maître selon le texte du Koran et la tradition, et leur expliqua le verset : Obéissez à Dieu, au prophète et à vos supérieurs. Les janitschares poussèrent de vives acclamations et protestèrent de leur dévouement : « Vous connaissez, poursuivit Murad, le passage de la tradition, qui prescrit l'obéissance absolue envers le prince, fût-il lui-même un esclave éthiopien ; cessez donc de soutenir les rebelles, afin que nous puissions, en les détruisant, porter remède aux maux de l'État, et faites en sorte, comme vos pères, de bien mériter du trône. — Nous nous humilions devant le padischah, crièrent à la fois tous les janitschares ; nous ne protégeons pas des rebelles, quiconque n'est pas pour notre maître, est notre ennemi. » A l'instant le Koran fut apporté, et les janitschares jurèrent par Dieu, avec Dieu, au nom de Dieu (1). On prit acte de leur déclaration et de leur serment. Alors Murad s'adressa aux députés des sipahis rassemblés dans l'hippodrome, qui avaient envoyé les plus calmes et les plus intelligents de leurs vétérans, de crainte que s'ils faisaient choix de turbulents connus, ceux-ci fussent retenus (2) : « Vous autres, sipahis, leur dit-il, vous êtes d'étranges gens, auxquels il est difficile de faire entendre raison ; vous êtes quarante mille et vous voulez avoir tous des emplois, tandis qu'il n'y a pas plus de cinq cents places à donner. Avec vos exigences vous avez bouleversé l'État, avec vos exactions vous l'avez épuisé ; l'appât des emplois a multiplié parmi vous les mauvais garnements, qui, ne voulant pas écouter les paroles des plus anciens et des plus sages, vexent les sujets, dévorent les fondations pieuses, et se font comme rebelles une déplorable renommée. » Les sipahis répondirent : « Nous n'acceptons pas le titre de rebelles, nous sommes les amis de tes amis et les ennemis de tes ennemis ; nous n'approuvons pas les attentats contre le padischah, mais nous sommes hors d'état de les arrêter. — Vous avez raison, reprit Murad, vous ne pouvez tenir tête à l'énorme quantité des méchants ; si vous êtes loyaux et sincères, chassez-les de vos rangs, ne réclamez plus d'emplois, et jurez, ainsi que vos frères les janitschares, sur les paroles du saint livre. » Les députés, entourés d'une immense quantité de janitschares, ne pouvaient faire autrement que de prêter le serment demandé. Quelques turbulents qui s'étaient glissés dans la foule, et qui maintenant voulurent élever la voix, furent accablés facilement et chassés. Le chef des émirs prit acte du serment des sipahis. Ensuite Murad appela les juges ; deux des plus vieux magistrats de Rumili et d'Anatoli s'avancèrent sous les yeux du sultan, qui leur dit : « Vous êtes accusés d'accueillir la corruption et de ruiner les sujets ; qu'avez-vous à répondre à cela ? — Dieu nous préserve de nous laisser gagner à violer le droit ou d'opprimer les sujets ; mais nous n'avons aucun moyen d'assurer à la justice son exercice et son autorité ; si nous voulions protéger les sujets contre les insultes des sipahis et les exactions des collecteurs d'impôts, on dirait que nous sommes corrompus par les sujets ; sans qu'il y ait d'enquête on nous dépose, et nous ne trouvons aucune garantie contre la perversité. — Parce que je m'opposais aux extorsions des sipahis, ajouta un juge de Rumili, ils ont assailli les tribunaux et saccagé ma maison. — Je le savais, dit le sultan. » Alors un juge asiatique, vaillant Arabe, tira son sabre et dit : « Mon padischah, le

(1) Naima, p. 525.

(2) Naima, p. 527 et 528, d'après Hadschi-Chalfa, témoin oculaire de la députation décidée dans la mosquée d'Ahmed, près de l'hippodrome, Feslike, fol. 307.

seul remède contre ces abus, c'est le sabre. » Le sultan et toute l'assemblée fixèrent leurs regards sur le visage enflammé de colère du juge arabe, qui n'ajouta pas un mot de plus. On prit encore acte de la déclaration des juges, qui fut confirmée par serment. Ensuite on rédigea un acte qui fut signé par le souverain, le grand vesir, le mufti, les vesirs Beiram et Behadir-Husein, et le chef des émirs, en vertu duquel étaient supprimées les survivances des sipahis aux places d'administrateurs, d'inspecteurs, de collecteurs et de scribes, et qui proclamait et sanctionnait avec la plus grande solennité la promesse faite par les janitschares, les sipahis et les juges, de maintenir l'ordre public, sous la garantie formelle de la malédiction de Dieu, du prophète, de tous les anges et de tous les moslims (1). Trois jours après (2), le sultan manda les deux généraux des silihdares et des sipahis, Dschaafer et Ahmed-Aga, pour qu'ils lui livrassent les chefs des rebelles. Ahmed, ayant voulu s'excuser, fut frappé par la main du bourreau, ce qui assura l'obéissance empressée de Dschaafer. Le lendemain les vesirs, les ulemas et les plus anciens des janitschares se réunirent chez le grand vesir. Le mufti représenta que tous les essais pour corriger les sipahis avaient été inutiles, et proposa leur entière destruction; les anciens des janitschares et des sipahis combattirent cet avis, garantissant l'exécution des ordres du sultan par l'extradition des chefs de la révolte; là-dessus un rapport fut adressé au sultan. Un décret énergique déclara que les têtes de Saka-Mohammed, de Gurdschi-Riswan et d'autres rebelles devaient être jetées devant la porte impériale; Saka-Mohammed fut mandé chez le grand vesir; il s'y rendit plein d'assurance, se reposant sur la faveur populaire et la puissance des rebelles. On se saisit de lui; il voulut parler : « Que l'on enfonce bien vite le couteau dans le cou de ce porc », cria le grand vesir, et aussitôt Saka fut immolé avec Dschenin-Ali : on jeta leurs corps à la mer. Dschadu-Osman fut saisi chez lui, tandis qu'il était à boire, et mis à mort; Jemischdschi-Mustapha disparut; Ssalih-Efendi s'enfuit en Égypte, où il trouva plus tard, sous le règne d'Ibrahim, le châtiment qui lui était dû; Mahmud-Oghli, Ssari-Mustapha, Gul-Abdi, se cachèrent; Bitschakdschi-Oghli-Mohammed gagna Ilbeszan, lieu de sa naissance; Kumri fut pendu. Ainsi l'on fut délivré des mutins les plus signalés; et dans leur proscription furent compris bien des gens sans nom. Pour le moment, l'on accorda quarante à cinquante petits emplois aux escadrons de l'aile droite et de l'aile gauche; mais les rôles des impôts ne leur furent plus remis : l'on se contenta de donner une gratification de six piastre par homme, encore cette faveur fut-elle retirée dans la suite. Murad IV, dans la dixième année de son règne, au milieu du XIe siècle de l'hégire, put prendre enfin les allures de souverain absolu des Ottomans; il sut affermir ses pas tout en laissant une trace ensanglantée.

Un des chefs de rebelles les plus influents était Deli-Ilahi, neveu de Taghlardelisi, qui, se faisant l'organe de la révolte, avait été l'une des causes les plus actives de la levée du siége de Bagdad. Au moment où les sipahis se préparaient à l'assaut, on l'avait entendu leur crier : « Où courez-vous? Une fois maîtres de Bagdad, les Ottomans n'ont plus besoin de vous et vous détruisent »; il arrêta ainsi l'élan des troupes, et détermina la retraite de l'armée. Son digne neveu, Deli-Ilahi, avait établi à Sidi et à Begschehri les points d'appui de la tyrannie sous laquelle il faisait gémir la Karamanie. Il exerçait tous les pouvoirs à la fois. Son kiaja Ssari-Mustapha fit bâtonner le chodscha Redscheb, l'un des habitants les plus importants de Sidischehri, parce qu'il ne s'était pas tenu debout devant lui, et Deli-Ilahi fit encore payer 1,000 aspres à la victime. Il osa, en outre, condamner à la corde un janitschare, qui fut exécuté coiffé de son bonnet de feutre. Telle était l'étendue de sa puissance, que le gouverneur de Karamanie, Tscherkes-Ahmed-Pascha, dut s'en remettre à sa faveur pour le recouvrement des impôts. Ce fut une excellente affaire pour le rebelle, qui exigea le double et le triple de la taxe ordinaire dans toutes les villes de la Karamanie. Mais bientôt ce Turc grossier, sourd aux avis de son ancien compagnon, Rum-Mohammed, se laissa entraîner par

(1) Naima p. 529-530; Feslike, fol. 307; Petschewi, fol. 313; Histoire d'Abdurrahman, fol. 71.

(2) Schmid, rapport dans les archives impériales, et à la bibliothèque de la cour.

e désir d'aller à Constantinople pour y réclamer, disait-il, sa récompense. A peine fut-il arrivé dans la capitale, qu'une foule de gens qu'il avait ruinés et chassés l'entoura et le traîna au tribunal pour obtenir justice contre lui. Le procès fut instruit, selon les formes, dans le divan, par les grands juges, et, comme l'accusé manquait de moyens pour satisfaire ses créanciers et acquitter les indemnités, une sentence de mort fut prononcée. Les sipahis demandèrent que l'exécution n'eût pas lieu de jour. Pendant la nuit, le chef de la police se rendit au cachot, et accomplit sa fatale mission.

Non loin de Sidischehri, dans le village de Derekœji, vivait un rebelle, appelé Dereli-Chalil, qui avait blanchi dans la révolte depuis le temps du sultan Ahmed, d'ailleurs ennemi juré de Deli-Ilahi. Lorsque ce dernier eut été mis à mort, Chalil se jeta aussitôt sur ses dépouilles, en Karamanie, pour les arracher au fils, Hedajet. Celui-ci, avec Schah-Anszar-Tschausch-Nurallah, et d'autres compagnons de son père, s'enfuit à Konia, où se tenait Rum-Mohammed, toujours dans l'attente du diplôme pour le gouvernement promis de Meraasch, d'ailleurs en bonnes relations avec la Porte. Rum-Mohammed adressa un rapport de ces faits à Constantinople, en demandant qu'on ne rendît point Hedajet responsable des fautes de son père. Ahmed-Pascha, gouverneur de Karamanie, qui se tenait toujours à Bulawadin, fut chargé de marcher contre Dereli-Chalil, qui déjà se voyait menacé par les partisans du chef supplicié, Schah-Anszar, et d'autres. Les crieurs publics de Sidischehri firent la proclamation suivante du haut des minarets : « Chalil-Aga va en venir aux mains à Kawak avec Schah-Anszar; que toute la population de la ville s'arme et marche; quiconque n'obéit pas à cet ordre de la Porte est un infidèle; que sa femme soit séparée de lui. » L'historien ottoman, narrateur de ces faits, qui se trouvait auprès de son oncle à Sidischehri, ayant demandé sur quelle loi se fondait le fetwa qui déclarait infidèles et séparait de leurs femmes ceux qui ne marcheraient pas avec Chalil, le vieillard lui répondit en riant d'aller faire cette question à Chalil lui-même. L'écrivain échappa à cette convocation en gagnant Konia, ce qui fit traiter rudement son oncle par Chalil. Dans la même nuit arriva Ahmed-Pascha, qui occupa la ville et investit la maison de Chalil; ce brigand, saisi par les Ottomans, fut écartelé, et les quartiers furent jetés sur le marché. Un de ses compagnons, Jaidschi-Hasan, arrêté dans la même nuit, eut la tête tranchée. Ahmed-Pascha prit possession des biens de Chalil et de la main de sa riche veuve.

Tous les factieux dont il a été question jusqu'ici étaient des sipahis, des palefreniers ou des gens de cette espèce; mais un rebelle bien plus puissant, redouté par les sipahis eux-mêmes comme leur adversaire, était le vesir Elias-Pascha, gouverneur de Karasi, né à Balikesri, et connu sous le nom de Ssolak-Oghli. Il avait jadis réduit à la soumission les insurgés de Karasi, et rendu, comme beglerbeg d'Anatoli, de bons services sous Hafis-Pascha, au temps du premier siége de Bagdad. En butte à l'inimitié de Chosrew-Pascha, il s'était fortifié dans le pays de Pergame et à Karasi, sur le mont Ida, avec des lewends et des ssaridschis ralliés sous sa bannière; au temps où la soldatesque bouleversait Constantinople, la crainte qu'il inspirait lui fit accorder la dignité de vesir. Il envoya deux de ses capitaines, Kara-Mahmud et Ssari-Osman, avec des lewends et des ssaridschis à Mitylène, pour soumettre l'île à sa domination; mais les habitants se mirent en défense, et les deux chefs de partisans furent déchirés en pièces. Elias-Pascha fut plus heureux contre le sandschakbeg de Magnesia, Ibrahim-Bitschakdschi-Oghli, qui avait refusé d'obéir à l'un de ses commandements. Des lewends et des ssaridschis d'Elias assiégèrent Magnesia, prirent la ville et la saccagèrent pendant trois jours. Dès lors Elias se considérait comme un conquérant. Il passait les nuits à lire ou à traduire le Schahname et l'histoire de Timur, et il combla de riches présents Omer Efendi, l'un des premiers médecins de Constantinople, que lui avait envoyé le mufti Jahja pour le soigner dans une maladie grave. Cette prévenance du mufti excita contre lui les clameurs des troupes, et fut un des griefs les plus graves lorsqu'il s'agit de sa déposition. Cependant le gouvernement de Damas fut conféré à Elias, qui, au lieu de se rendre en ce lieu, y envoya un de ses hommes, Jusuf, comme mutesellim. Maintenant on fit marcher contre lui le vesir Kutschuk-

Ahmed-Pascha, et le gouverneur de Karamanie, Tscherkes-Dilawer-Pascha. Elias-Pascha fit transporter ses objets les plus précieux à Pergame, dont il confia la défense à l'un de ses agas, Latschin, tandis que lui-même, réunissant jusqu'à dix mille hommes, tint la campagne dans la plaine d'Alaschehr. Les beglerbegs d'Anatoli et de Karamanie l'attaquèrent et le défirent, et il se vit forcé de se jeter, avec ses partisans les plus dévoués, dans le château de Pergame. Les deux vesirs, Kutschuk-Ahmed et Dilawer, qui ne voyaient aucun moyen de réduire la place par la force, eurent recours aux négociations; ils envoyèrent quelques rafraîchissements à Elias, et après avoir rendu compte à Constantinople de l'état des choses, ils obtinrent un chatti-scherif pour accorder une amnistie entière. Un traité fut donc signé, par lequel les deux gouverneurs d'Anatoli et de Karamanie garantirent à Elias, sur la parole du sultan, l'oubli entier du passé, et sa rentrée en grâce. Alors Magnesia, Karasi, le mont Ida, Pergame, Balikesri, Adramid, Ajasmend, Alaschehr, Philadelphia, Menmen et Fodscha (Phocée), furent rendues au repos. Un grand nombre de rebelles fugitifs tomba sous les coups de Tscherkes-Ahmed-Pascha, toujours établi à Bulawadin. Dilawer-Pascha gagna la Karamanie, et Kutschuk-Ahmed-Pascha partit pour Constantinople, menant avec lui Elias-Pascha, qui devait rentrer en grâce auprès du sultan. Ils furent reçus en audience au palais d'Istawros, sur la rive asiatique du Bosphore. « Infidèle, dit Murad à Elias, pourquoi ne t'es-tu point rendu à Damas, dont je t'avais confié le gouvernement? » Elias, pour s'excuser, dit qu'il avait été malade. « Misérable, reprit le sultan, tu n'étais point malade pour dévaster Magnesia, résidence de mes ancêtres! Coupez la tête de cet infidèle. » A l'instant les bostandschis saisirent le coupable, et l'un d'eux lui coupa la gorge avec un couteau. Kutschuk-Ahmed, qui avait garanti la vie d'Elias, trembla maintenant pour la sienne: il savait que des sujets de Kermian avaient adressé des plaintes contre lui. Après un instant de silence, le sultant lui dit: « Infidèle, j'ai reçu des plaintes contre toi; pourquoi opprimes-tu les sujets? » Kutschuk-Ahmed répondit: « Admirable et gracieux empereur et roi! que le Dieu tout-puissant protége votre noble existence! j'avoue que j'ai opprimé les sujets; mais ce que je leur prenais, je l'appliquais à l'armée. Sans ces taxes et ces extorsions, je n'aurais jamais pu rassembler de troupes, et ce rebelle que vous avez châtié n'aurait jamais été amené devant vous pour expier ses crimes. D'ailleurs, malgré les ressources dont je me suis saisi, je suis encore redevable de 60,000 piastres pour lesquelles j'ai cautionné l'armée. Tuez-moi, pardonnez-moi, tout est en votre pouvoir; c'est à mon glorieux empereur et roi qu'il appartient de commander. » Après quelques recommandations sur la nécessité de mieux traiter les sujets à l'avenir, Murad congédia Kutschuk, revêtu d'un kaftan d'honneur et investi du gouvernement de Damas, en récompense de ses services. Le kiaja de l'ancien grand vesir Chosrew-Pascha, Hadschi-Aiwad-Suleiman-Aga, devint gouverneur de Temeswar; Dilawer-Pascha fut nommé à Siwas, Tscherkes-Ahmed-Pascha et Noghai-Pascha furent confirmés dans les gouvernements de Karamanie et d'Alep.

En Valachie et en Moldavie il y eut aussi des changements accomplis avec une grande effusion de sang. Dans la première de ces principautés, Abasa, le fameux rebelle d'Asie, passé du gouvernement de Bosnie à celui d'Ocsakow, soutenait son protégé le Valaque Mathieu Bessaraba contre Radul, fils d'Elias, nommé prince par la Porte; les deux partis en vinrent aux mains, Radul fut battu et s'enfuit du pays. Bessaraba, triomphant, fut confirmé comme woiwode et paré des insignes envoyés pour son rival (1). En Moldavie, Miron Bernawski, Polonais de naissance, qui, trois ans auparavant, s'était assis déjà sur le trône princier, s'était efforcé d'en expulser le Grec Alexandre Elias. A cette fin il s'était rendu à Constantinople, où sa tête était tombée sous le fer du bourreau (2).

Dans la capitale comme dans les provinces, le glaive et le cordon travaillaient sans relâche contre les rebelles. Tscherkes-Ali, l'un des chefs des sipahis, fut pendu dans l'hippodrome, en face de la loge des lions; le nouveau defterdar,

(1) Naima, p. 541; Engel, Histoire de Valachie, p. 286.

(2) Naima, p. 542; Engel, Histoire de Moldavie, p. 263.

Nikdeli-Mustapha-Pascha, tombé dans la disgrâce à cause de ses rigueurs impitoyables, fut trouvé mort un matin devant la boulangerie impériale. Mahmud-Oghli, l'un des complices du meurtre d'Hafis-Pascha, fut étranglé et jeté dans les flots. De son côté, l'aga des janitschares, Mohammed, se débarrassa des esprits turbulents qui agitaient ses troupes. Il inspirait une si grande terreur que tous ceux qu'il mandait devant lui se préparaient d'abord à la mort. Le soleil, en se levant, éclairait toujours des cadavres ballottés par les flots, jetés à la mer pendant la nuit (1), et que l'on reconnaissait pour des sipahis et des janitschares. Le sultan, par son courage et son énergie personnels, en imposait aux rebelles, et se promenait sans crainte, mais bien armé et accompagné de cavaliers déterminés, dans la ville encombrée de sipahis et d'autres troupes, lançait son cheval au milieu d'eux et les dispersait; dans l'hippodrome il s'exerçait au dschirid et à l'arc, se montrait adroit tireur, et récompensait les soldats qui se distinguaient dans ces jeux guerriers.

Kœse-Ali et Feridun-Efendi, grands artisans de troubles, trouvèrent tous deux la récompense de leurs hauts faits. Kutschuk-Ahmed, chargé, comme gouverneur de Damas, d'étouffer l'insurrection des Druses du Liban, délivra les défilés de Syrie des rebelles renommés qui les infestaient. A Laodicée, Tschalik-Derwisch fut immolé. Aux environs de Kaiszarije, les rebelles turkmans Bojuni Indschelibegi, Hadschi-Ahmed, et son fils Omer, attirés par la ruse hors de leurs retraites du mont Ardschisch (Argœus), furent mis en croix à Alep. La tête de Baba-Omerewi de Karahiszar fut envoyée à Constantinople. Il ne fut pas aussi facile d'abattre Rum-Mohammed-Pascha, ce chef des sipahis rebelles dont il a déjà été si souvent question, qui, pour prix de sa trahison envers ses complices, avait été investi du gouvernement de Meraasch; depuis il s'était établi à Aintab. Lorsque Deli-Jusuf-Pascha, autre chef de rebelles nommé au gouvernement de Damas, vint sur la frontière de Karamanie, Rum-Mohammed lui envoya un message pour le prier de ne pas s'approcher de lui, afin que les lewends n'en vinssent pas aux mains. Jusuf-Pascha avait tenu compte de l'avertissement, et l'avait même transmis à Kutschuk-Ahmed-Pascha, qui fit savoir à la Porte que si l'on voulait se défaire de Rum-Mohammed, l'on ne pouvait mieux s'adresser qu'à Ali-Beg de Behesni, connu sous le nom de Beithar-Oghli, signalé par ses exploits à Swam-Husein, dans la guerre de Perse. Ali-Beg fut donc investi de cette mission. Sur l'avertissement que lui fit donner Rum-Mohammed, il répondit que son intention était seulement de se rendre à Behesni. Rum-Mohammed fit mettre à mort les deux messagers qui lui avaient apporté cette déclaration, et se fortifia dans Aintab. Ali-Beg l'y assiégea, soutenu par les gens du pays, emporta la ville, et fit couper la tête à Rum-Mohammed et à tous les rebelles. En récompense il reçut le gouvernement de Meraasch, devenu vacant par la destruction de Mohammed. Quant à Deli-Jusuf-Pascha, vaillant et beau guerrier, mais tombé en état de suspicion à cause de ses extorsions et de son ancien attachement à Chosrew-Pascha, appelé la nuit auprès du sultan, il fut aussitôt mis à mort [18 mars 1633].

Pendant que s'exerçaient tous ces châtiments sur les rebelles, la guerre civile désolait l'Arabie, l'Iemen comme l'Hedschas. Aidin-Pascha, qui s'était fortifié à Moka pour lutter contre l'imam des Seidis, le scherif Kasim, fils du scherif Mohammed, avait été abandonné par les Arabes. Ahmed-Pascha, qui avait installé à la Mecque le scherif Ahmed, avait péri, comme on l'a vu, par les coups du beglerbeg d'Égypte, Beiram-Pascha. Ensuite le nouveau beglerbeg d'Iemen, Kanszu-Pascha, avait mis à mort le scherif Ahmed, et réintégré le prédécesseur de celui-ci, et, après le meurtre d'Aidin-Pascha, il s'était dirigé vers Sebid. Les troupes ottomanes, sous les ordres de Kanszu-Pascha, et celles de l'Iemen en vinrent aux mains dans la vallée de Dschanan. Cent mille Arabes avaient pris les armes; leur aile droite était commandée par le nègre Sunbul, la gauche par les frères de l'imam, Hasan et Husein, le centre par l'imam en personne. Kanszu-Pascha plaça son kiaja Jusuf à son aile droite, à la gauche Edris-Aga, commandant de toute la canaille enrôlée à Constantinople, et desti-

(1) Sagredo, Rel. ven.

née à entrer dans le corps des sipahis; lui-même prit position au centre. Les Ottomans furent vaincus; Jusuf-Kiaja s'enfuit à Sebid. Kanszu, informé que cet officier nourrissait le projet de le supplanter comme général, fit partir pour Sebid un assassin qui plongea un poignard dans le sein de Jusuf. Ensuite les partisans du kiaja immolé se soulevèrent, renfermèrent le pascha à Sebid, et demandèrent à grands cris Deli-Pascha et le secrétaire pour les mettre en pièces, comme auteurs du meurtre du kiaja. Le pascha se vit réduit à les livrer. La canaille venue de Constantinople les prit sous sa protection; ils furent sauvés, et à force de présents on apaisa la révolte. Idris étant mort, Kœr-Mohammed devint aga de la bannière rouge, et marcha avec de l'infanterie et de la cavalerie contre les Arabes de la tribu de Seranik. Il les défit, ainsi que d'autres tribus arabes, et se maintint en possession de Sebid et de Taas; mais Kanszu ne put s'emparer de Ssanaa. Trois années s'étaient écoulées en combats et en luttes de toute nature; à peine restait-il neuf cents hommes des candidats aux places de sipahis, enrôlés à Constantinople; encore ne pouvait-on pas leur payer la solde; Kanszu les renvoya à Constantinople pour y réclamer les places promises.

Kœr-Mahmud marcha sur Dschidda et menaça la Mecque. Le scherif Seid alla à sa rencontre avec une armée de vingt à trente mille hommes, et fit combler tous les puits sur la route de Dschidda à la Mecque, ce qui fit souffrir cruellement Kœr-Mahmud et ses guerriers de la soif. Enfin l'on en vint aux mains. L'inexpérience des Arabes ayant fait sauter leur magasin à poudre, cette explosion coûta la vie au scherif Mohammed, et comme ce chef était l'âme et le bras de son parti, le scherif Seid s'enfuit dans le désert. Kœr-Mahmud entra dans la Mecque avec ses guerriers, qui pillèrent la ville, puis, se transformant en pèlerins, firent sept fois le tour de la Kaaba [mars 1631]. A la place de Seid, l'ancien scherif fut réintégré pour la troisième fois dans sa dignité. Kœr-Mahmud, pressentant bien que les excès commis à la Mecque ne lui préparaient pas un bon accueil à Constantinople, prit le chemin de Baszra, mais il ne fut pas suivi de tous les siens; trois cents de ces guerriers, sous la conduite de Mustapha-Beg, se mirent en route pour la capitale de l'empire.

Cependant, à la nouvelle de ces désordres, Chalil-Pascha, gouverneur de l'Égypte, avait détaché Chodscha-Kasim-Beg avec des troupes pour rétablir Seid sur le siége de scherif. Kasim-Beg, guerrier plein d'expérience, qui ne voulait pas en venir aux mains avec les trois cents guerriers désespérés de Mustapha-Beg, engagea des négociations avec eux, par l'entremise de l'Emirolhadsch-Ibrahim-Beg. Mustapha-Beg, revêtu d'un kaftan d'honneur, se dirigea par la Syrie vers Constantinople. Seid revint s'installer en qualité de scherif à la Mecque; Kœr-Mahmud, poursuivi par une armée arabe bien supérieure en force, se jeta dans le château de Turbe, dans la vallée de Wadiol-Abbas. Six cents des siens le quittèrent pour se mettre à la suite de Mustapha-Beg et regagner Constantinople. Kœr-Mahmud, voulant poursuivre sa route sur Baszra, fut battu par les Arabes, pris et amené à la Mecque. Ses partisans furent mis à mort; lui-même, brisé par la torture, fut ensuite jeté dans les égouts de la ville [août 1631]. Les soldats qui se rendirent en Syrie rendirent de grands services à la caravane des pèlerins contre les Arabes du désert; ils expièrent ainsi leurs excès dans l'Iemen et à la Mecque, en sorte que leur chef, Mustapha, reçut le sandschak de Kastemuni. Mais quand le reste de la troupe, arrivé à Constantinople, réclama du grand vesir Mohammed les places de sipahis promises avant le départ pour l'Arabie, le vesir chassa tous ces pétitionnaires sans vouloir les entendre [1633]. Sur ces entrefaites, Kanszu-Pascha revint à Constantinople, et l'Iemen resta entièrement livré à l'autorité des Seidis.

A Constantinople, les réjouissances célébrées à l'occasion de la naissance de sept princesses et d'un prince, furent suivies de l'un des plus effroyables incendies qui eût jamais désolé la ville. Il éclata au milieu du port, au point correspondant à la porte de Dschub-Ali, par l'imprudence des calfateurs d'un navire. Le feu saisit les barques rangées le long du rivage, et gagna la porte d'Aja-Kapu, envahit le marché de Mustapha-Pascha, et enveloppa les magnifiques palais d'Hamsa-Pascha, de Jahja-Pascha, d'Aaschik-Pascha et de Tscheschmi-Efendi. De

là il se divisa en trois colonnes : l'une se dirigea vers la mosquée du sultan Selim ; l'autre, poussée le long de la mer, du côté de la mosquée d'Uskublu et de la porte d'Unkapan, détruisit le palais de Kurschundschisade-Mustapha ; la troisième, menaçant les points tournés vers la mosquée de Mohammed, envahit les rues et les palais situés des deux côtés, le grand et le petit Karaman, et le marché des Selliers jusqu'à Ssarigurs. Tandis que le sultan s'efforçait, avec tous les bostandschis et les vesirs, d'arrêter le feu près de la mosquée de Selim, derrière lui s'enflammaient les nouvelles et les anciennes casernes des janitschares, et la mosquée du milieu. La ligne de dévastation de l'incendie s'étendit depuis le port jusqu'à Molla-Kurani, c'est-à-dire qu'elle traversa Constantinople dans toute sa longueur ; dans l'autre sens, partant de la porte du Fanar, elle alla jusqu'aux mosquées de Baki-Pascha et de Lutfi-Pascha, au sérail du schah Choban et aux marché aux chevaux, au-dessus du magasin à farine. Dans tout ce vaste espace embrassant deux quartiers de la ville, il ne resta que deux maisons intactes. Vingt mille furent brûlées.

Ce grand désastre avait répandu parmi le peuple un mécontentement qui s'exprimait hautement dans les cafés. Alors parut un ordre pour fermer ces établissements, et il fut rigoureusement exécuté. Déjà antérieurement, sous les sultans Murad III et Amed Ier, de semblables interdictions avaient été prononcées ; mais elles n'avaient été observées que pendant quelques jours. Maintenant les cafés restèrent ainsi fermés dans la capitale et dans toutes les autres villes de l'empire pendant tout le règne de Murad IV et celui de son successeur Ibrahim, pour n'être rouverts que sous le gouvernement de Mohammed IV. La suppression des cafés fut suivie aussitôt de l'interdiction du tabac à fumer, sous peine de mort ; on prétexta le danger du feu ; mais en réalité il s'agissait de mesures de haute police ; on voulait, en défendant le café et le tabac, prévenir les réunions des oisifs, qui dans leurs propos ne ménageaient pas le gouvernement. Toutes ces rigueurs provoquèrent des critiques et des épigrammes. Mais si les langues hardies se donnaient carrière, le tranchant du glaive ne ménageait pas les infracteurs des prohibitions. Toutes les nuits le sultan faisait des rondes en personne ; quiconque était rencontré dans la rue sans lumière, avec du café ou la pipe à la bouche, était mis à mort. A la nouvelle qu'à Andrinople un café était ouvert, le bostandschi fut envoyé dans cette ville, où il fit détruire l'établissement et pendre le propriétaire. Beaucoup d'amateurs de café et de tabac payèrent de la vie leur passion pour ces deux productions (1). Pendant le jour aussi, Murad parcourait la ville et les faubourgs sous un déguisement, épiant toutes les réunions, et les dispersant par sa présence.

Du côté de la Perse, Murtesa-Pascha, gouverneur de Diarbekr, avait achevé les fortifications de Moszul, avec le segbanbaschi Musa, qui reçut en récompense le gouvernement de Wan. Murtesa rassembla l'armée dans les environs de Mardin, tandis que les Persans repoussaient de Géorgie Tahmuras-Chan, trop faible pour s'y maintenir. La Perse était alors déchirée par des troubles intérieurs. Imam Kulichan, gouverneur de Schiras, ayant eu d'une esclave à lui donnée par Schah Abbas le Grand, vingt ans auparavant, un garçon regardé comme le fils du schah dont il reproduisait les traits, et avait reçu le nom, fut massacré avec cet Abbas et vingt-trois fils (2). Dans le Gilan, dont le dernier chan était mort dans les fers sous le règne de Mohammed III, deux frères s'étaient succédé comme souverains, Gharib-Schah, puis Aadil-Schah. Précédemment Ssaffi avait fait couper les muscles des bras à quatre cents des meilleurs archers du Gilan : « car, disait-il, pourquoi garder ces ennemis, ces archers, dont dix placés derrière un arbre se défendraient contre dix mille Persans. » Arslan-Beg, gouverneur du schah dans le Gilan, avait fait pendre tout récemment un derwisch, en répandant le bruit que c'était Aadil-Schah. Les Persans marchaient contre Wan ; le grand vesir Mohammed-Pascha reçut l'ordre de se porter au plus tôt à leur rencontre. Le kapudan-pascha Dschanbulasade devait avec une division de l'armée tenir la campagne en Rumili, tandis que la flotte passait sous le commandement de Dschaafer-Pascha, et qu'Omer-Efendi devenait defterdar.

(1) Naima, p. 153 et 154 ; Rausatul-Ebrar, fol. 392 ; Feslike, fol. 313.

(2) Naima, p. 159.

Vers le milieu d'octobre 1633, le grand vesir se transporta à Skutari. A Kawak, le chan persan de Schirwan vint se présenter comme transfuge avec deux cents cavaliers; on lui conféra d'abord le sandschak de Kanghri, puis celui d'Alaje. A Maldepe, où le sultan passa encore l'armée en revue, les vesirs furent frappés de disgrâce, parce qu'ils n'avaient pas amené un nombre de soldats assez considérable, et que leurs troupes n'étaient pas convenablement équipées. Le bostandschibaschi les emmena tous dans une galère, confisqua leurs biens et les déposa sur les points de leur exil.

Le nischandschi Mohammed-Pascha s'en alla en pèlerinage à la Mecque; Semin-Mohammed-Pascha fut exilé à Rhodes; Mustapha-Pascha reçut le sandschak de Selefke dans l'Itschil; Jusuf-Pascha celui de Klis en Bosnie; le gouvernement de Bosnie fut donné au calligraphe Husein-Pascha, ancien aga des janitschares. Le lendemain, la nouvelle du départ des Persans remplit le camp de joie. Le sultan accompagna l'armée au delà de Nicomédie, jusqu'à Kasiklu, où il laissa les ordres les plus sévères au grand vesir pour le maintien d'une discipline rigoureuse, puis il se remit en route pour Constantinople : deux mois après le départ de la capitale, le grand vesir entra dans Alep [17 décembre]. Le beglerbeg Noghai-Pascha était venu à sa rencontre à Bakrasz; quelques jours après l'établissement dans Alep, fut mis à exécution un chatti-scherif qui ordonnait la mort de Noghai-Pascha, coupable de trop de mollesse dans le châtiment des rebelles. La tête de ce vieux serviteur fut envoyée à Constantinople. Le gouvernement d'Alep passa au silihdar Ahmed-Pascha, tout récemment sorti du sérail; celui du Diarbekr fut conféré au beglerbeg d'Anatoli, Tejjar-Mohammed-Pascha; Murtesa-Pascha fut appelé dans la capitale.

Cependant, au commencement de décembre, le sultan, accompagné du kapudan-pascha Dschaafer, du vesir Gurdschi-Mohammed-Pascha, du grand écuyer Husein et du grand chambellan Husein-Aga, fils du grand vesir Naszuh-Pascha, s'était dirigé par Nicomédie sur Brusa, où il voulait passer quelque temps. A Nicomédie, pour témoigner au juge Gumischasade sa satisfaction sur le rétablissement des murailles de la ville et la réédification du palais, il avait donné à ce digne serviteur l'assurance écrite de sa main impériale, que jamais il ne serait déposé; mais, lorsque, parvenu audelà de Nicomédie, dans la direction de Nicée, il trouva les routes en mauvais état, Murad renvoya le grand chambellan vers la ville qu'il venait de quitter, avec l'ordre de pendre le juge de Nicomédie. Le magistrat invoqua vainement la sauve-garde impériale. Avant son exécution il se tourna vers le peuple assemblé et dit : « Musulmans, je vous prends à témoins que je meurs innocent. » Durant trois jours le cadavre de la victime, revêtu du turban et des insignes de juge, se balança à la porte de la ville; ensuite on le détacha pour le laver et l'ensevelir. Murad traversant Ainegœl atteignit Brusa, où il fut reçu solennellement; il alla visiter les tombeaux de ses ancêtres, le monument d'Émir sultan et les bains chauds. Pendant son séjour, un riche marchand, accusé d'usure par ses ennemis, subit la peine capitale.

Cependant à Constantinople, la nouvelle de l'exécution du juge de Nicomédie avait ému fortement les ulemas, et donné lieu à bien des propos. Le mufti Achisade écrivit à la sultane Validé, la priant de représenter à son fils que de tels traitements pourraient attirer sur lui les malédictions des ulemas, qui étaient à craindre dans l'état d'irritation des esprits. Malheureusement pour le mufti, dans un repas de réconciliation que lui avait donné le chef des émirs, Allame-Efendi, il avait été question du tragique événement de Nicomédie, et des calomniateurs avaient rapporté à la Validé que le mufti avait laissé échapper le mot de changement de trône. La sultane adressa bien vite à son fils l'avis du mufti, en y joignant ce billet laconique : « Mon lion, accours, on parle de déposition. » Murad reçut ce message à la chasse; aussitôt sans rien dire à personne, sans rentrer en ville, il se précipite, suivi seulement de quelques bostandschis, et d'une seule course gagne Seamanlu, où il se reposa quelques heures. Comme il ne se trouvait point là de galères, le lendemain à Katirlu il se jeta dans un esquif, et, bravant une violente tempête, il atteignit Gebise. Le soir du troisième jour il était dans le palais de Skutari, et à l'instant il expédia le bostandschibaschi avec l'ordre d'embarquer pour Chypre le mufti et son fils. Cela se fit

dans la nuit même. Jahja-Efendi redevint pour la troisième fois scheich de l'islam ; le fils de Karatschelebisade, Abdulasis-Efendi fut nommé juge de Constantinople. Le lendemain le sultan envoya le bostandschibaschi à la poursuite des bannis, en lui donnant pour instruction de ne pas aller au delà du rayon dépendant de la capitale, mais de les mettre à mort s'il les atteignait avant cette limite. Chose inouïe, depuis l'existence de l'empire, qu'un ordre sanguinaire donné contre le premier dignitaire de la loi ! Murad n'avait oublié ni pardonné la présomption insolente du mufti Achisade, qui avait osé garantir la vie des princes au moment de l'insurrection militaire ; à ses yeux c'était un crime de lèse-majesté, qui ne devait pas échapper au châtiment. Le fils du mufti, Emir-Tschelebi, avait heureusement gagné la haute mer ; mais le vaisseau de son père, contrarié par les vents à la sortie de Constantinople, s'était arrêté à San-Stefano, où le bostandschibaschi le trouva. En même temps le sultan, courant à cheval le long du rivage, arriva sur ce point ; il fit signe de la main au bostandschibaschi d'exécuter aussitôt l'ordre reçu. Celui-ci, aidé de ses bostandschis, chargea le mufti déposé sur une voiture de paille, le mena ainsi au village de Kalabria, sur le bord de la mer, et le mit à mort dans la maison d'un janitschare. Le cadavre fut enterré dans le sable, et le tombeau qu'Achisade s'était fait élever à Constantinople resta vide. Au reste, Achisade est le premier mufti, depuis la fondation de l'empire, dont le sang innocent ait souillé les annales de la tyrannie ottomane ; c'est la plus grande tache après le meurtre du sultan Osman [1er janvier 1634].

En Syrie, au commencement du printemps, les janitschares s'agitèrent encore, et sous prétexte de vouloir des piastres au lieu d'aspres pour gratification, ils se rassemblèrent tumultueusement dans Alep, et demandèrent la déposition de leur aga, du kiaja et du secrétaire. Ils entourèrent la maison de l'aga, en criant : « Nous ne voulons pas de toi ! — Je ne veux pas de vous non plus », leur répondit l'aga par la fenêtre, en lançant quelques flèches dans la foule. Ils allèrent ensuite auprès du grand vesir qui se rendait au divan ; il s'efforça de les calmer avec de bonnes paroles ; mais ce fut en vain. Tous se mirent à crier : « Nous ne voulons plus de vous », et le grand vesir se vit forcé de nommer l'aga des sipahis aga des janitschares, et de porter le saghardschibaschi au rang de kiaja. Peu satisfaits de ces concessions, les mutins demandèrent les têtes des deux officiers déposés, qui avaient blessé quatre d'entre eux de coups de flèches. « Ils se sont enfuis, dit le grand vesir ; mais nous les chercherons. » Alors une grêle de pierres tomba sur le grand vesir, dont les gens en vinrent aux mains avec les rebelles ; plus de cinquante soldats restèrent morts dans cet engagement, qui finit par l'expulsion des mutins. Les miliciens, restés paisibles, envoyèrent des députés au grand vesir, pour se disculper et protester par serment contre toute participation à ces coupables excès. Le grand vesir confisqua les biens des trois officiers fugitifs, et représenta à la Porte l'utilité de leur exécution, surtout de celle de l'aga Mohammed, qui, à la vérité, avait abattu les rebelles, et détruit beaucoup de ces ennemis intérieurs de l'empire ; mais avait aussi fait mettre à mort bien des innocents, entre autres, tout récemment l'ortatschausch. Le sultan, auquel plaisaient de semblables mesures, dépêcha aussitôt le grand chambellan en Asie, avec l'ordre de mettre aussitôt à mort l'aga où il le trouverait. Kœse persuada au chambellan de le ramener vivant à Constantinople, attendu que le sultan ne pouvait payer par une sentence de mort de si grands services rendus à l'empire. Il arriva le 21 mars 1634 à Constantinople, et fut à l'instant mené devant le sultan, qui répéta l'ordre sanguinaire. L'aga, en implorant la vie, rappela ses grands services contre les rebelles, et représenta que sa mort portait atteinte à la dignité du sultan, qu'elle était contraire à toute justice et à toute prudence ; car personne désormais, après un tel exemple, ne se consacrerait au service de son seigneur. Le sultan, furieux, s'écria : « Infâme et maudit ! tu soulevais la tempête de la révolte, et maintenant tu veux surnager comme l'huile au-dessus des flots ! vite qu'on lui abatte la tête. » Le bourreau remplit sa tâche. Le kiaja Mustapha, saisi à Ssamanli, fut exécuté, et sa tête envoyée à Constantinople. Le secrétaire échappa pour cette fois à la mort qui menaçait sa tête. Le kiaja de Chosrew-Pascha, Hadschi-Aiwad-Suleiman, l'un des me-

neurs de la révolte sous Chosrew, reçut dans le camp la récompense de sa conduite et périt par le fer du bourreau. A Constantinople fut mis à mort aussi le sipahi Ssari-Mustapha, l'un des meurtriers d'Hafis-Pascha, dont le sultan avait conservé personnellement le souvenir ; on immola encore d'autres soldats signalés par leur rôle actif dans la rébeillon. Le chef des émirs, Allame, à cause du repas de réconciliation donné au mufti Achisade, fut banni à la Mecque, et mourut en route à Jenbun. Le médecin Seid-Mohammed de Galata, qui était resté quelque temps en disgrâce, regagna la faveur du maître. La joie excitée par la naissance d'un prince fut de peu de durée, car l'enfant ne vécut que quelques jours.

Le 19 janvier 1634, le gouverneur de Damas, Kutschuk-Ahmed-Pascha, était venu trouver à Alep le grand vesir, qui lui donna ses dernières instructions pour la campagne à entreprendre contre Fachreddin-Maan-Oghli, prince des Druses, en état de rébellion depuis trente ans, dans le Liban. Après la révolte de Dschanbulade, et l'alliance conclue avec le grand duc de Toscane, Fachreddin s'était rendu lui-même à Florence, où il avait resserré des liens politiques avec ses alliés, en adoptant des habitudes, et prenant des manières européennes. Depuis, grâce à la guerre contre les Persans, et aux insurrections militaires à Constantinople, il s'était fortifié de plus en plus dans la plaine de Baalbek, et dans les montagnes de l'Anti-Liban. Il avait nommé pour son successeur son fils Ali; lui-même résidait à Deirol-Kamr sur le Liban. En attaquant les sipahis envoyés en quartier d'hiver en Syrie par le grand vesir Chosrew-Pascha, et dont la plupart furent taillés en pièces, il avait provoqué de nouveau la colère de Murad. Le kapudan-pascha, avec une flotte de quarante voiles, et le gouverneur de Damas furent chargés d'étouffer cette rébellion. Kutschuk-Ahmed détacha d'abord en avant, avec quelques troupes, son kiaja Ibrahim, qui fut battu et pris à Misereb. Ensuite Kutschuk confia le commandement de l'armée à l'Emirol-Hadsch-Ferruch-Oghli, à la rencontre duquel s'avança Emir-Ali, fils de Fachreddin, avec dix mille fusiliers. Les Arabes furent battus, Emir-Ali tomba blessé [15 octobre], et le janitschare Deli-Husein de Damas lui coupa la tête, ce qui valut à celui-ci 100 ducats, cent brebis et le commandement de Tripoli en Syrie pour sa vie. Fachreddin s'enfuit avec ses trésors dans les retraites inaccessibles de Schuf, où Ahmed-Pascha l'assiégea. Pour se frayer un chemin, Ahmed fit allumer de grands feux contre les roches calcaires, sur lesquelles on versa ensuite du vinaigre, afin qu'elles résistassent moins au pic et à la pioche. De la sorte on parvint à faire des percées, dans lesquelles on jeta des broussailles enflammées; alors les cavernes se remplirent de fumée, et Fachreddin se vit enfin réduit à se rendre. Ahmed-Pascha mit les trérors du vaincu sous le séquestre, et envoya Fachreddin et ses fils Husein et Mesud-Beg à Constantinople. On les conduisit devant le sultan; Fachreddin resta en état de surveillance; ses deux fils furent admis parmi les pages du sérail de Galata. Husein-Beg entra bientôt dans la chambre intérieure du sultan, devint kiaja du trésor, fut envoyé dans la suite, sous le règne du sultan Mohammed IV, comme ambassadeur dans l'Inde, et composa une histoire de son temps; dans sa vieillesse, il fut l'ami de l'historien Naima, qui, d'après les récits d'Husein, écrivit la plupart des événements des règnes d'Ibrahim et de Mohammed; c'est là le dernier des fils de Fachreddin, dont le nom était devenu fabuleusement célèbre en Europe par les contes d'Hamilton, intitulés les Quatre Facardins, longtemps avant que l'histoire les eût fait connaitre.

Un ancien rebelle, dont le nom avait jadis occupé l'Asie et l'Europe, alors remplies de celui de Fachreddin, Abasa, devenu gouverneur de Bosnie, exerçant toujours la rigueur impitoyable avec laquelle il avait autrefois poursuivi les janitschares, savait contenir cette milice insolente dans les sandschaks de Taschludsche, Hersek et Perepul, qui lui avaient été conférés. De leur côté les janitschares entravaient tant qu'ils pouvaient la marche de l'administration de cet adversaire, levant violemment des taxes, et se livrant à d'autres excès, excitaient contre lui la famille des Lob-Oghli, l'une des plus puissantes du pays. Un jour qu'Abasa chassait dans la plaine de Gatschka, il se vit attaqué par Mustapha-Beg Lob-Oghli et le janitschare Osman. Aidé de sa suite, composée d'excellents archers, il repoussa les assaillants à coups de

flèches. Le janitschare Osman tomba percé de part en part; Lob-Oghli s'enfuit, sa fortune fut confisqué; une dure répression pesa sur les janitschares de Perepul; Abasa se félicita de cette rupture de la bonne intelligence jurée entre lui et les miliciens privilégiés; il y vit une occasion de satisfaire encore son ardeur de vengeauce. Hadschi-Suleiman Lob-Oghli, frère du fugitif Mustapha Beg, se fortifia dans le château de Novi, d'où Abasa parvint à le tirer au moyen de trahisons, et à l'aide des manœuvres de la famille des Schaabanlu, rivale de puissance des Lob-Oghli en Bosnie. Les Schaabanlu promirent à Abasa 500,000 aspres, pour la solde arriérée de la garnison de Novi, s'il les débarrassait des Lob-Oghli. Abasa qui s'était saisi d'Omer Lob-Oghli, fils de Suleiman, séduisit ce jeune homme ainsi que son père, par des protestations de sécurité et d'amitié, et fit si bien, que le père et le fils, ainsi que Mustapha se remirent en son pouvoir. Sur une accusation d'extorsions, soutenue par de faux témoins, il prononça contre eux une sentence de mort. Après leur exécution et la confiscation de leurs biens, la garnison de Novi réclama d'Hadschi Hasan-Schaabanlu le payement de la solde arriérée; sur sa réponse que la somme avait été reçue par Abasa, les soldats, furieux, le lapidèrent.

Ensuite Abasa, se dirigeant par Klis, marcha sur Zara assiégée jadis par Aine-Chan, et demanda au commandant vénitien l'entrée de la place, où il voulait lui faire visite. Le commandant ayant décliné ce dangereux honneur, Abasa attaqua Zara; mais, sur les plaintes du baile vénitien à Constantinople, il lui fallut lever le siége. Déposé ensuite de son gouvernement, d'après les réclamations du représentant vénitien, Abasa se rendit par Serai à Belgrad, où il resta quelque temps, et bâtit le kœschk qui porte son nom, sur la colline de l'Empereur, au sud de cette ville. Il se donna vainement beaucoup de peine pour obtenir le gouvernement d'Ofen, et partit enfin comme gouverneur de Widdin, pour les rives du Danube, investi du commandement de Silistra et d'Ocsakow. Là il prépara la guerre contre la Pologne. Les hostilités contre cette dernière puissance avaient été déterminées par une ambassade russe, qui demanda expressément que la Porte fit attaquer la Pologne par Abasa, tandis que l'empereur était hors d'état de la secourir (1). Le sultan avait écrit au grand prince pour l'engager à entretenir une correspondance amicale avec la Suède, et observer les apparences de la paix avec la Pologne, en attendant que l'empire ottoman se trouvât en mesure de l'appuyer (2). La Porte entra aussi à cette époque, pour la première fois, en relations diplomatiques avec la Suède. L'internonce suédois, Paul Straszburg, arrivé l'année précédente à Constantinople, promit le maintien des capitulations, si le roi de Suède pouvait se parer de la couronne de Hongrie, et demanda pour son maître l'autorisation d'adresser à la Porte une grande ambassade. Le résident impérial Schmid entrava le succès de cette négociation, comme il avait déjoué tous les effets d'une mission suédoise auprès du chan tatare (3).

Cependant, avec les cavaliers feudataires de son gouvernement, les Noghais, sous la conduite des Mirsas Orak et Husein, et les coureurs de la Moldavie et de la Valachie, le chan tatare fit irruption en Pologne, et alla camper sur le lieu où le sultan Osman avait planté ses tentes au siége de Chocim [19 octobre 1633]. Trois jours après, laissant les gros bagages et son artillerie, il passa le Dneister pour attaquer le camp retranché de Koniecpolski, établi sur une des hauteurs de Kaminiec; repoussé d'abord, jusque dans la vallée de Mukscha, avec une perte de cinq cents hommes, il revint à la charge; à l'aile droite combattaient les Tatares, à la gauche les Moldaves et les Valaques, au centre, Abasa avec les Saïmes et les Timarlus. Après cinq heures d'assaut les Turcs durent reculer devant Koniecpolski, les Tatares devant le prince Wiesniowiecki. Abasa se retira et dirigea sa course le long de la rive droite du Dniester, vers la palanque de Studzienniec, dont les Cosaques avaient harcelé l'armée ottomane. La garnison fit une défense héroïque, et se maintint dans une tour, après l'enlèvement de toutes les autres parties des fortifications. Abasa fit désoler tout le pays arrosé par

(1) Rapport de Schmid, 14 juin 1632.
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*

le Dniester, et se chargea de butin. La médiation des woiwodes de Moldavie et de Valachie suspendit les hostilités, et les Polonais promirent de solliciter la paix par une grande ambassade envoyée à Constantinople (1). Abasa fit partir pour la capitale de l'empire cent prisonniers richement équipés, qu'il donnait pour des nobles polonais; parmi eux se trouvait une jeune fille appartenant, prétendait-il, à l'hetman, quoique celui-ci n'eût pas de fille. Les cent prisonniers furent décapités devant le sultan, qui ordonna de joindre leurs têtes à celles qui avaient été déjà envoyées (2).

L'ambassadeur polonais, Alexandre Trzebinski, bien accueilli par le woiwode de Moldavie, Moïse Mohila, fut retenu par Abasa, sous le prétexte qu'il ne pouvait négocier que sur les bases de la paix conclue avec le sultan Osman, c'est-à-dire en s'engageant d'abord au tribut, et ne devait pas poursuivre sa route avant d'avoir offert des présents. Enfin Trzebinski trouva moyen d'obtenir un ferman pour obliger Abasa à le relâcher. Abasa lui-même fut appelé à Constantinople, et chevauchait à côté du sultan le jour où, passant par la porte des Sept-Tours, Murad prononça la sentence de mort du mufti [1er janvier 1634]. Enfin Trzebinski parut devant Murad, qui lui demanda brusquement ce qu'il venait faire. L'ambassadeur ayant répondu qu'il avait pour mission de solliciter le renouvellement de l'ancienne amitié sur le pied où elle avait été établie par Suleiman, le Grand Seigneur l'interrompit avec violence : « Qu'il ne soit point question de paix et d'alliance, mais de guerre et de combats ; entre moi et le roi de Pologne, il ne peut exister de paix que s'il s'engage au tribut, à ruiner les fortifications sur le Dniester, à exterminer les Cosaques (3). — Mais, dit l'ambassadeur, la guerre serait préférable à l'exécution de conditions si honteuses pour nous. » A l'instant Murad, portant la main à son sabre, s'écria plein de fureur : « Ne reconnais-tu pas en moi le souverain devant le fer duquel tremblent les nations. — Je te reconnais pour un grand monarque, répliqua Trzebinski, mais je suis envoyé vers toi par mon maître, qui est l'égal de tout autre souverain. — Eh bien ! interrompit Murad, je couvrirai la Pologne de mes innombrables armées, et la désolerai par le fer et par le feu. — Cela est en ton pouvoir, mais le triomphe est entre les mains de Dieu ; le roi Wladislaw saisira son épée victorieuse, plein de confiance en Dieu, et fortifié par le souvenir de Chocim ! » Le sultan, plein d'estime pour la courageuse franchise de l'ambassadeur, dit aux assistants : « Voilà des serviteurs tels que j'en voudrais. » Il résolut de se rendre à Andrinople pour y presser les préparatifs de guerre contre la Pologne. Murtesa-Pascha, gouverneur de Diarbekr, qui avait commandé jadis à Ofen et à Ocsakow, fut mandé à Constantinople à cause de sa connaissance des lieux ; des chambellans furent expédiés à Belgrad pour y réunir des vivres et des bateaux. Le 20 mars les étendards furent plantés devant les casernes des armuriers, et trois semaines après, le sultan, sortant par la porte d'Andrinople, se rendit dans le camp. En même temps, Trzebinski fut congédié avec la déclaration de guerre. Kenaan-Pascha dut veiller à la sûreté de Constantinople en qualité de kaimakam, Karatschelebisade-Abdüasis resta comme juge dans la capitale. Les quatre vesirs : Beiram, Murtesa, Chalil et Dschaafer, le mufti et les deux kadiaskers, le defterdar Omer, le segbanbaschi Mustapha, et Abasa accompagnèrent le sultan à Andrinople. Le 15 avril on partit de Daud-Pascha, et à la fin du même mois l'on arriva à Andrinople. Schahin-Aga, l'ancien grand écuyer, qui avait été envoyé en Pologne, et y était arrivé en même temps que Trzebinski, annonça que le roi, engagé dans une guerre avec la Russie, désirait vivement la paix. A la fin de juillet, Murtesa-Pascha marcha, comme serdar, contre la Pologne avec vingt mille hommes de troupes bosniennes, sous les ordres de Suleiman-Pascha et du fils de Dschanbulad; le vesir Mustapha prit la même direction avec les troupes de Rumili et vingt-cinq canons. A Rudschuk il établit des ponts sur le Danube, puis s'arrêta à Giurgewo, où le reçut le woivode de Valachie, à la nouvelle reçue de l'envoyé Étienne que la Pologne était de nouveau disposée à la paix.

Alors se firent de nombreuses mutations dans

(1) 18 novembre 1633; Rel. ven.
(2) Naima, p. 571 ; décembre 1633; Rel. ven.
(3) Rycaut, p. 21, dans le rapport de Schmid, du 15 mai 1634.

les hauts emplois de l'empire. Le kapudan-pascha Dschaafer, ayant subi un échec à Kesendere, sur la côte de Salonik (1), fut déposé, et sa place donnée au grand écuyer Husein de Jenischehr ; ce dernier fut remplacé par Husein-Aga, fils de Naszuh, et le kiaja des baltadschis, Hasan-Aga, devint grand chambellan. Le silihdar Husein sortit du sérail pour occuper le gouvernement d'Ofen, et l'un des confidents les plus intimes du sultan, Mustapha-Basirgansade, fut élevé au poste de silihdar. Ausitôt après, le nouveau gouverneur d'Ofen fut envoyé en Bosnie, et le vesir Beiram-Pascha prit le commandement à Ofen. Husein, peu satisfait de son partage, reçut les revenus de Kastemuni comme argent d'orge, et sur ces entrefaites, l'ex-kapudan-pascha Dschaafer étant arrivé, on lui donna Ofen, et Beiram-Pascha reprit sa place parmi les vesirs de la coupole. Murad retourna ensuite à Constantinople [5 août], où il entra en grande pompe par la porte d'Andrinople, accompagné des vesirs et d'Abasa. Aussitôt il renouvela l'interdiction générale du vin; les tavernes furent fermées et détruites. Le vin fut défendu sous peine de mort. Le sultan poursuivait les buveurs nuit et jour, perçant de sa propre main ceux qu'il saisissait en état d'ivresse (2). Au mois d'octobre arriva Schahin-Aga, envoyé de la Porte en Pologne ; Murtesa-Pascha, auprès duquel se trouvait l'ambassadeur polonais Trzebinsky, avait fait partir Schahin pour Constantinople, afin d'avoir l'agrément du sultan à la paix arrêtée en sept articles avec la Pologne. Par ce traité les Tatares établis sous Kantemir dans les steppes de Bialgrod devaient être éloignés, les Cosaques Zaporogues tenus en bride ; il ne serait plus question de la destruction des châteaux sur le Dniester, les woiwodes actuels de Moldavie et de Valachie seraient confirmés dans leurs principautés, les prisonniers seraient rendus de part et d'autre, les relations commerciales maintenues, le tribut accoutumé payé aux Tatares (3). Avec Schahin revint le prince tatare Islam-Girai, remis en liberté après une captivité de sept années en Pologne, grâce à l'intervention de Murtesa. Islam-Girai fut envoyé à Janboli, et Schahin-Girai, cet agitateur perpétuel de la Krimée, reçut l'ordre de se rendre à Rhodes. Murtesa-Pascha, mandé à Constantinople, reçut, en récompense de ses services, la main de la sultane fiancée jadis au grand vesir Naszuh, et qui ne se trouva guère satisfaite de cette union.

Cette même année avait vu se renouveler, avant le départ du sultan pour Andrinople, la capitulation avec les États unis. Le pascha de Kanischa devait aller porter à l'empereur la confirmation de la paix de Sitvatorok, renouvelée à Szœn; mais le mufti protesta contre l'envoi d'un personnage si important, et l'on chargea de cette mission Riswan-Aga, ancien aga de Redscheb-Pascha, le seul de tous les secrétaires de ce vesir supplicié qui eût su conserver sa vie par son adresse.

L'empereur, de son côté, nomma pour son ambassadeur le conseiller de la basse Autriche, Jean Rodolphe, comte de Puchaimb. Ce diplomate avait pour instructions de solliciter la déposition du gouverneur d'Ofen, dont la correspondance interceptée avec le roi de Suède avait été communiquée à la Porte par le résident Schmid, d'insister sur la cession définitive des villages qui, par l'effet de la conquête de Fulek, Somoskœ, Szecsen, Gyarmath, en vertu de l'article quinze du traité de Sitvatorok, ne devaient plus être tributaires de l'empire ottoman, de faire mettre un terme aux irruptions, aux dévastations et à l'enlèvement d'esclaves sur les frontières (1). Le 2 janvier 1634, l'ambassadeur partit de Vienne, et rencontra l'envoyé de la Porte à Szœn. A Ofen, selon la coutume, on s'entendit longuement sur les irruptions réciproques des deux parties, sur la commission des frontières, et la décision à prendre relativement aux villages en litige. Puchaimb continua sa route, traversant toutes les villes et les palanques enseignes déployées, musique en tête ; mais, malgré tous ses efforts pour donner de la solennité à son entrée dans

(1) Naima, p. 573 et 574, et Histoire des guerres maritimes, fol. 61 : Rycaut, dans Knolles, p. 21.

(2) Naima, p. 581.

(3) Dzieje narodu polskiego za panowania Wladyslava, l. IV ; Krola. pol., § 87 ; Feslike, p. 318 ; Rycaut, dans Knolles, l. II, p. 27.

(1) Khevenhuller, Annales Ferdinandei, l. XII, p. 1393, pour l'instruction, et p. 1396, pour les lettres de créance.

Constantinople, il lui fallut, devant les portes de la capitale, imposer silence aux fanfares et faire replier les drapeaux (1). Il se rendit aux représentations de son mihmandar et de son interprète, Ernest Hazy de Raab. Il reçut des messages des représentants de Venise, de France, de Hollande et de Pologne; celui d'Angleterre s'excusa en faisant dire que ses gens ne pouvaient paraître convenablement, parce qu'on leur avait retiré tout récemment leurs armes. A l'ambassadeur impérial furent assignés, comme à ses devanciers, 9,000 aspres pour son entretien quotidien, et de plus 1,000 aspres pour les fourrages. Huit jours après son arrivée, il exposa sa demande, en allemand, devant le sultan, auquel elle fut traduite par l'interprète de l'ambassade, Joseph Barbati. Le 8 avril le sultan partit pour Andrinople. Les ambassadeurs assistèrent au départ; l'ambassadeur français Marcheville gardant son chapeau sur la tête, un ministre turc lui fit dire qu'il aurait dû se découvrir et saluer; Marcheville, répondant avec un sourire diplomatique, le remercia de l'avoir éveillé. Après avoir rendu visite aux vesirs et à ses collègues, les représentants de Venise, d'Angleterre, de France, de Hollande et de Raguse, Puchaimb suivit le sultan à Andrinople, où il exposa ses griefs dans une note contenant seize articles; après son audience de congé, il quitta Andrinople sans enseignes et sans drapeaux, à cause de la présence du Grand Seigneur dans la seconde ville de l'empire. Il parti comblé de protestations pacifiques, mais en réalité sans avoir obtenu de satisfaction à ses demandes.

Pendant le séjour de Murad à Andrinople, une bande de brigands avait agité le sandschak de Kodscha-Ili, infestant la route de Nicomédie et de Nicée, de Kemlik et de Kirkgetschid; à Karal-Mursal le commandant des janitschares était tombé sous leurs coups. Le bostandschibaschi Dudsche, envoyant un détachement de ses hommes, délivra le pays de ces brigands. Le manque de beurre ayant provoqué le mécontentement du peuple, le sultan, irrité contre le juge de Constantinople Karatschelebisade-Abdulasis-Efendi, duquel ressortait l'approvisionnement du marché, ordonna au bostandschibaschi d'embarquer le juge et de le noyer près de l'une des îles. Déjà le bâtiment s'approchait de l'île des Princes, quand heureusement un second chatti-scherif, obtenu par le vesir Bairam-Pascha, protecteur d'Abdulasis-Efendi, atteignit les exécuteurs; la peine de mort était commuée en un bannissement dans l'île de Chypre.

La colère de Murad fut excitée aussi contre le gouverneur de Bosnie, le calligraphe Hasan, ancien kapudan-pascha, par le nouveau favori Mustapha-Basirgransade, qui exerçait une influence décisive sur la distribution des emplois, sur le salut ou la mort des sujets. Mustapha avait été jadis au service d'Hasan-Pascha le calligraphe, et maintenant il avait juré la perte de son ancien maître. Il fit donner le gouvernement de Bosnie à Suleiman-Pascha, qui en même temps fut chargé d'exécuter la sentence de mort sur son prédécesseur. Un fidèle secrétaire d'Hasan, nommé Schaaban, informé de ces faits aussitôt après le départ de Suleiman, se mit bien vite sur ses traces; il désespérait de l'atteindre, parce qu'à chaque poste tous les chevaux étaient pris par le dignitaire; enfin, au dernier relai avant Serai, à Ghalasindsche, il parvint à gagner de l'avance, parce que Suleiman-Pascha, pressé par les invitations d'un sipahi, s'arrêta chez lui pour célébrer la nuit du jeûne. Schaaban trouva son maître dans la mosquée, où il assistait à la prière de nuit de la lune du Ramadan : s'approchant de son oreille, il l'informa qu'une sentence de mort avait été rendue contre lui, et que l'exécuteur approchait. Hasan s'enfuit dans la maison de sa sœur. Une heure après arriva Suleiman, qui, trouvant le palais vide, prit possession de tous les objets qu'il contenait, fit des perquisitions partout, même dans la maison où Hasan était caché sous des vêtements de femme. Hasan, ayant échappé à ces recherches, ne se crut pourtant pas en sûreté chez sa sœur, et se sauva dans la maison de Reissade-Ali-Efendi, juge qui jouissait d'un traitement journalier de 150 aspres. Lorsque les émissaires de Suleiman se présentèrent, le juge ouvrit la porte et dit : « Il n'est pas ici, mais entrez, si cela vous plaît; toutefois je me réserve de demander satisfaction aux vesirs et aux kadiaskers pour l'insulte faite

(1) Ann. Ferd., l. XIII, p. 1408.

à un juge considéré, que l'on a calomnié en l'accusant de cacher des ennemis du sultan, et outragé en violant sa demeure. Nous verrons comment, à votre tour, oppresseurs, vous vous déroberez à la main du sultan Murad levée pour vous châtier. » Son assurance lui sauva la vie ainsi qu'à son protégé, et la maison ne fut point visitée. Hasan se cacha maintenant dans une grotte du mont Arighan, où il fut découvert par un berger valaque qui le dénonça. Le Valaque revint pour indiquer le chemin aux gardes chargés d'arrêter le proscrit. Hasan, toujours aux aguets, le perça d'une flèche et s'enfuit dans les profondeurs de la forêt. Il passa trois mois d'hiver toujours exposé aux plus grands périls : au printemps il se dirigea vers Constantinople, où il se déroba heureusement à tous les soupçons. Le sultan, irrité de la négligence du nouveau gouverneur d'Ofen, lui écrivit : « Suleiman-Pascha, je jure que si tu parais en campagne avec moins de vingt mille hommes, je te fais couper la tête. » Suleiman ramassa tout ce qui était au-dessus de sept ans, et parut à Andrinople avec l'armée de vingt mille hommes dont il a déjà été question.

En même temps que le calligraphe Hasan, disparut aussi le prince indien Baisankor, fils de Daniel, que les Mogols appellent Danschah, fils du schah Ekber. Après la mort de Daniel, schah Selim occupa le trône, où il reçut le surnom de Dschihangir, qui a été célébré par les poëtes Urfi de Schiras, Thalib-Amuli, et son savant vesir Chodscha. Lui-même résidait à Lahor, son fils aîné, Chosrew-Mirsa, à Agra, et le puîné, Churrem-Mirsa, à Behrampur. Chosrew avait été l'objet des prédilections de son aïeul, schah Ekber, qui avait songé à le nommer son successeur. Churrem, profondément blessé de cette préférence, attaqua son frère à main armée et le défit ; Chosrew, dans sa fuite, fut retenu sur les rives du Sind ou du Mahran, et envoyé à son père. Churrem réclama son frère, que le père refusa quelque temps de lui livrer, puis il le lui remit moyennant la promesse qu'il ne serait fait aucun mal au prisonnier. Churrem, après avoir commis un fratricide, ne craignit pas de se rendre coupable de rébellion. Tandis que son père était absent, il voulut s'emparer de Behrampur; deux fidèles mirsas lui opposèrent de la résistance, et il se retira au delà de l'Indus ; son père le poursuivit avec une armée et le battit, mais finit par se réconcilier avec lui, et acheva en paix son règne de trente années. Ainsi qu'on l'a déjà dit, il eut pour successeur Schehrijar ; mais un parti dans l'armée voulut placer un des cinq fils de Daniel sur le trône. Quatre de ces fils furent tués ; le cinquième, Baisankor-Mirsa, s'enfuit après quelques jours de règne, et vint solliciter auprès du sultan Murad des secours effectifs pour remonter sur le trône de ses pères. Il déplut au sultan par son orgueilleuse prétention à descendre de Timur, et ses ridicules exigences. L'or reçu à son audience solennelle, il le distribua aux porteurs de bois et aux gardes des portes du sérail. Toutes les fois qu'il paraissait devant le sultan, il faisait apporter une peau de cerf sur laquelle il s'asseyait aussitôt, ce qui détermina le sultan à ne plus se lever devant lui. Murad finit par lui déclarer, sans détour, que le schah Churrem lui ayant envoyé un ambassadeur avec de riches présents pour le maintien de la bonne intelligence, lui-même n'était pas disposé à troubler la paix, et qu'il lui était impossible d'exposer son armée dans des contrées si éloignées pour un résultat incertain ; et en supposant même, ajouta-t-il, que l'habit soit donné, où serait le corps qu'il pût couvrir ? » Profondément blessé de ces paroles, le prince quitta brusquement l'audience, et ne reparut plus. Selon quelques-uns, il serait mort derwisch, d'autres veulent qu'il ait été frappé dans l'ombre.

Pendant la paix comme en temps de guerre, à Andrinople comme dans la capitale, Murad se livrait toujours à des actes de fureur, sans jamais se ralentir. C'était une suite continuelle de massacres et de supplices dont les motifs déclarés ou secrets se multipliaient sans cesse. Dans le voyage d'Andrinople, le sultan passa un pont sous lequel trente derwischs indiens se tenaient cachés pour ne pas être repoussés comme mendiants par les gardes. Tout à coup ils se montrèrent, le cheval de Murad effrayé le jeta par terre ; les têtes des trente derwischs roulèrent aussitôt sur la route (1). Sur une plainte en extorsions portée contre le naïb de

(1) 24 giugno 1634 ; Rel. ven., et Rycaut, p. 38.

Kumuldschina, le bostandschibaschi fut expédié avec ordre de rapporter la tête du coupable. Sur ces entrefaites, le magistrat avait été changé. Sans aucune enquête, on abattit la tête du nouveau naïb entièrement innocent (1). Après le retour à Constantinople commencèrent les perquisitions des bostandschibaschis, les rondes du sultan de jour et de nuit, les exécutions des infracteurs des défenses relatives au café, au tabac, à l'opium et au vin. Un diamant ayant été perdu dans le sérail, sur un vague soupçon un tschausch fut étranglé (2). Dans l'exercice du dschirid, un page s'était détourné pour échapper à un trait lancé par le sultan, puis s'était caché : les portes de Constantinople furent fermées jusqu'à ce que le fugitif eût été saisi et mis à mort (3). Le feu ayant pris par hasard dans le sérail des pages de Galata, l'aga fut pendu, et le woiwode de Galata ne sauva sa vie qu'en payant une somme pour réparer les pertes causées par l'incendie [14 juin 1634]. Bientôt après, un nouvel incendie éclata à Skutari, et l'on ressentit de violentes secousses de tremblement de terre; si ces deux fléaux ne déterminèrent pas immédiatement des supplices, ils purent être néanmoins considérés comme les présages de deux des plus mémorables exécutions de ce règne. Nefii d'Hasankalaa, le plus grand poëte satirique des Ottomans, jouit longtemps de l'honneur de la société intime du sultan, jusqu'à ce que Murad, effrayé par la foudre qui tomba à ses pieds au moment où il lisait les *Traits du destin* de cet auteur, déchira les satires et bannit le poëte loin de sa présence. Néanmoins Nefii obtint plus tard une place dans la chambre des comptes de la capitation, et fut rappelé dans l'intimité du prince. Une satire contre le vesir Beiram-Pascha lui coûta la vie. Beiram, qui en fut informé, réclama une satisfaction, et obtint une sanglante vengeance. Les ulemas, contre lesquels avaient été dirigés la plupart des traits de Nefii, donnèrent avec joie un fetwa d'après lequel c'était justice de mettre à mort un auteur satirique déjà menacé par le feu du ciel, et dont la plume osait s'attaquer à des vesirs. Renfermé dans le magasin de bois du sérail, Nefii y fut égorgé, et l'on jeta son corps à la mer. Le tschauschbaschi, en le conduisant au lieu du supplice, lui dit : « Viens, Nefii, nous allons dans un bois où tu pourras tailler des flèches. — Turc maudit, répondit Nefii, veux-tu donc aussi faire le bel esprit? » puis il se répandit contre les vesirs en invectives qui ne cessèrent qu'avec sa vie. Le supplice d'Abasa fit encore une impression plus profonde. Depuis son retour du Danube, Abasa avait joui de la plus haute faveur auprès du sultan, qui se plaisait singulièrement dans la compagnie de cet homme grossier, mais naturellement chevaleresque. Murad ne pouvait sortir ni à pied ni à cheval sans l'avoir à ses côtés. Dans la coupe des vêtements, la manière de ceindre le cimeterre, de rouler le turban, le sultan, et après lui toute la cour, imitaient Abasa. Les kaftans, les turbans, les harnais des chevaux et les armes étaient *à l'Abasa;* cet ancien rebelle était souverain de la mode. Ses plans pour la campagne de Perse séduisaient le sultan. « Mon padischah, disait-il, faites marcher l'armée comme de coutume sur Erserum; moi, avec trois mille cavaliers, prenant par Astrachan et Derbend, je pénètre dans le Schirwan, et je vous soumets l'Iran dans une seule campagne. » Plus de tels plans charmaient le sultan, plus ils déplaisaient au vesir-kaimakam Beiram-Pascha, au mufti Jahja-Efendi et au favori Mustapha. Ce dernier avait juré une haine mortelle à Abasa, qui, étant gouverneur de Bosnie, avait exercé toutes sortes de vexations contre le père de Mustapha dont il convoitait les richesses. Ces triumvirs, qui régnaient alors à l'ombre d'un glaive toujours agité, ne négligèrent rien pour exciter contre leur ennemi l'esprit sombre et soupçonneux de Murad. Bientôt les soupçons du sultan annoncèrent un éclat prochain de sa colère. Un jour que Murad, comme de coutume, se promenait à cheval près de la porte du Canon, Abasa vint à sa rencontre et voulut mettre pied à terre pour lui baiser l'étrier; mais Murad lui ordonna de rester en selle, et cria en même temps à l'officier des gardes du jardin, qui le suivait à quelque distance : « A moi vite, bostandschi ! » et lorsque celui-ci se fut approché : « Fais descendre Abasa de cheval et prends-lui son sabre. » Aussitôt Abasa se jeta à terre et présenta son

(1) Rausatul-Ebrar, fol. 402, et Rel. ven.
(2) Rel. ven.
(3) 8 marzo 1635; Rel. ven.

cimeterre. «Ne sais-tu donc point, lui dit le bostandschi, qu'il est contraire à l'étiquette de chevaucher à côté du padischah en portant un sabre ?» Alarmé par ces symptômes, Abasa fit passer secrètement quarante à cinquante chevaux à Skutari, pour préparer sa fuite en Asie. Selon sa coutume, lorsqu'il songeait à l'exécution de quelque plan important, il passa la nuit à se promener dans un lieu solitaire, froissant entre ses doigts les grains de son chapelet. Ces détails, rapportés au sultan, accrurent naturellement sa défiance naturelle et les soupçons qu'on lui avait inspirés. Le dernier coup fut porté par la querelle des Arméniens et des Grecs, au sujet de la procession de l'église du Saint-Sépulcre à Jérusalem. Les Arméniens avaient fait offrir 20,000 piastres à Abasa pour le gagner à leur cause. Murad, informé encore de cette circonstance, manda Abasa, et voulut savoir combien les Arméniens lui avaient donné pour la promesse de ses bons offices. Abasa balbutia et déclara 12,000 piastres. Ce mensonge combla la mesure de la colère du sultan. Le jour où, dans le divan, l'affaire des Arméniens et des Grecs devait être décidée par le vesir-kaimakam Beiram et les kadiaskers, Murad sortit avant l'aurore du château d'Anatoli, où il avait passé la nuit dans le logement du bostandschibaschi Dudsche, et s'embarqua seul avec cet officier, pour le château de Rumili; puis, montant à cheval, il se dirigea vers la ville. Un paysan barrait la route avec une voiture à Beschiktasch, Murad lui décocha une flèche, et le voyant tomber, ordonna au bostandschibaschi de lui couper la tête. « Gloire à vous mon padischah, dit l'officier, son âme s'est échappée aussitôt qu'il a été frappé par votre flèche», et il sauva ainsi la vie du paysan qui n'était que blessé. Avant le lever du soleil, Murad était déjà au portique d'Aja-Sofia; là il commanda à Dudsche de se rendre déguisé au divan pour porter au vesir l'ordre de faire couper la tête à tous les Arméniens qui paraitraient pour soutenir leur affaire. Dudsche partit, prit les vêtements d'un soldat de Rumili qu'il rencontra et qu'il laissa sous une garde, fit rédiger rapidement une requête pour solliciter un fief, et se rendit bien vite avec cette pièce, et sous son déguisement, dans le divan. Beiram-Pascha reconnut à l'instant le bostandschibaschi, mais dissimula, prit la demande, la remit au maître des requêtes, et, tandis que celui-ci en faisait la lecture, il interrogea le bostandschibaschi dans le langage des muets du sérail, par un regard et un clignement d'yeux. Dudsche serra fortement les dents pour annoncer qu'il y avait explosion de colère. Beiram l'appela auprès de lui, et Dudsche murmura bas à l'oreil du kaimakam l'objet de la mission de sang. Celui-ci le transmit aux kadiaskers qui en furent consternés. A l'instant le kaimakam donna ordre aux bourreaux et au directeur de la police d'abattre la tête de quelques-uns des Arméniens qui s'étaient rendus en grand nombre dans le divan, ce qui fut exécuté sur le champ. Cependant Murad, arrivé au sérail, manda de suite Abasa et commanda de le renfermer dans le jardin, près de la volière. Il donna au bostandschibaschi un chatti-scherif qui fut porté aussitôt au prisonnier. «C'est la volonté de mon padischah», dit le noble vengeur du sang d'Osman; puis il fit sa prière, recommanda son âme au créateur, et livra son corps aux bourreaux [4 août 1634]. Le lendemain, le cadavre fut lavé et déposé dans le cercueil avec le turban de vesir. Le mufti, les vesirs, tous les grands, accompagnèrent le convoi funèbre. Les prières des morts furent prononcées sous le portique de la mosquée de Bajesid, et le cercueil fut placé dans le caveau du grand vesir Murad. Ainsi périt le fameux Abasa; telle fut la récompense accordée par le sultan Murad au vengeur du sang de son frère, au valeureux champion de l'empire, contre la Perse et la Pologne; c'est ainsi qu'il brisa violemment l'instrument qui avait abattu la révolte par la révolte.

LIVRE XLVIII.

MARCHE SANGLANTE DE MURAD SUR ERSERUM.—CONQUÊTE D'ERIWAN.—MASSACRE DES FRÈRES DU SULTAN. — DÉVASTATION DE TÉBRIS. — ENTRÉE A CONSTATINOPLE. — EXÉCUTION DES INTERPRÈTES.—DÉCAPITATION DE SSARI-KATIB ET DU DEFTERDAR.—PERTE D'ERIWAN.—EXÉCUTION DU SECRÉTAIRE DES JANITSCHARES ET DE DSCHANBULAD.—MORT HÉROIQUE DE KUTSCHUK-AHMED.—ÉVÉNEMENT DE BELGRAD ET D'OFEN.—APPARITION DE RAKOCSY. — DÉPOSITION DU GRAND VESIR MOHAMMED, PUIS DES CHANS DE KRIMÉE DSCHANI-BEG ET JNAJET-GIRAI. — AMBASSADEUR PERSAN.—EXÉCUTIONS. —PESTE ET FRATRICIDE.—MARCHE DE MURAD SUR BELGRAD, SIGNALÉE PAR DES EXÉCUTIONS, ET MORT DU GRAND VESIR BEIRAM.—SIÉGE DE BAGDAD.—MORT DU GRAND VESIR TAJJAR-PASCHA AVANT LA CONQUÊTE DE LA VILLE.—MASSACRE DE TRENTE MILLE PERSANS.— LE SCHEICH D'URMIA EST IMMOLÉ.— AMBASSADES INDIENNE ET PERSANE. —ENTRÉE DE MURAD A CONSTANTINOPLE. —MORT DU SULTAN MUSTAPHA.—EXÉCUTION DU KAIMAKAM.—MARCHE DU GRAND VESIR.—PAIX AVEC LA PERSE.—RETOUR DU GRAND VESIR. — EXPÉDITION DE PIALE-KIAJA CONTRE LES COSAQUES. — INSURRECTION DES ALBANAIS DANS LES MONTAGNES DE CLEMENTE.—TROUBLES SUR LES FRONTIÈRES DE BOSNIE. — LA PAIX AVEC VENISE EST ROMPUE, PUIS RÉTABLIE.—MORT DE MURAD, SON CARACTÈRE.

Murad, qui jusqu'alors ne s'était pas avancé au delà de Brusa et d'Andrinople, et n'avait fait que préparer la guerre contre la Pologne, résolut maintenant de diriger en personne la campagne contre la Perse, afin de reconquérir les places frontières de l'empire à l'orient. Le 21 février 1635 sa tente fut plantée à Skutari. Toute la population de Constantinople, distribuée en cinquante communautés, subdivisées elles-mêmes en cinq cents corporations, vint assister au départ du sultan, comme pour lui donner plus de solennité. Ce spectacle guerrier était étalé dans un but de haute politique. On voulait ainsi apprendre à connaître la force réelle des habitants, et savoir si, en cas de nécessité, on pourrait compter sur des secours extraordinaires fournis par la capitale. L'institution des corporations, plus ancienne que l'empire ottoman, se rapporte aux plus beaux jours du chalifat, alors que l'idée de fraternité religieuse que les traditions faisaient remonter jusqu'au prophète et à ses quatre premiers compagnons et successeurs, descendit des ordres de moines dans les associations civiles. Chaque corporation avait un prophète ou un saint pour patron, et le tablier de peau, emprunté du tablier de soie que l'ange Gabriel offrit au prophète dans son voyage à travers les sept cieux, était pour les corporations et les associations un symbole d'union aussi sacré que la ceinture et le tapis pour les confréries et les ordres religieux.

Murad sortit de Constantinople escorté par les troupes des corporations, par les gardes du corps, et suivi des vesirs et des ulemas, des agas de la cour extérieure et de la cour intérieure. Neuf jours après que la tente du sultan eût été dressée à Skutari, il se mit en marche. Beiram-Pascha resta, en qualité de kaimakam. La place d'aga des janitschares fut donnée au segbanbaschi Muszliheddin. A Kasikluderbend, sur la route de Nicomédie à Nicée, l'un des plus vieux et des plus dignes soldats fut mis impitoyablement à mort pour avoir regagné ses foyers contrairement à un ordre du sultan, et dès lors s'ouvrit cette longue suite de supplices

qui devaient signaler la marche du Grand Seigneur; à chaque station il y avait une boucherie, et chaque signe de Murad faisait jaillir une source de sang. A Sidighasi, Karajilan-Oghli, ancien chef de rebelles, fut appelé devant le sultan, et mis à mort aussitôt; les fils de la victime, gens paisibles, ne purent échapper à l'attention du tyran : l'un, Sefer-Beg, parut devant le sultan aux environs de Bosojuk, et aussitôt qu'il l'aperçut de loin, se mit à pleurer pour exciter sa compassion; mais Murad, ouvrant et fermant les deux premiers doigts de la main, donna le signal du supplice, qui fut exécuté aussitôt, et sur le suppliant, et sur son frère Deli-Hamsa. A Bardakli, parut l'ancien beglerbeg de Karamanie, devenu sandschakbeg de Magnesia, Tutudschi-Hasan-Pascha, suivi de deux mille soldats bien équipés. Comme il n'avait pas montré dans la dernière insurrection toute l'activité désirable, Murad lui dit : « Misérable traître, tu ne pouvais abattre un couple de rebelles, et maintenant tu fais défiler des troupes en marche triomphale! Qu'on lui coupe la tête! » ce qui fut opéré à l'instant. Ce n'était point assez de ces meurtres exécutés sous ses yeux, le kaimakam Beiram-Pascha reçut, par un kapidschibaschi, l'ordre d'en finir avec l'émir des Druses et son fils aîné. La cause de cette rigueur venait de ce que des nouvelles arrivées de Syrie annonçaient que Melhem, petit-fils de Fachreddin, avait battu Ahmed, pascha de Damas, et saccagé les villes de Seida, Beirut, Akka et Tyr (1). La tête de Fachreddin fut plantée sur une lance devant le sérail, avec cette inscription : « C'est la tête du rebelle Fachreddin. » Le fils aîné, Mesud, fut étranglé et jeté à la mer; son frère Husein, tiré du sérail de Galata, entra dans la chambre des pages de l'intérieur [13 avril 1636]. A peine l'armée avait atteint Ilghun, au delà d'Eskischehr, on vit paraître le beglerbeg de Karamanie, Dschelb-Oghli-Ali-Pascha, qui subit le dernier supplice à Arkidkani, pour avoir pris part autrefois à la rébellion. Le même sort était réservé au fils de Gurdschi-Mohammed-Pascha, Hamid-Beg, et au beg d'Aidin, fils de Noghai-Pascha. Ils y échappèrent grâce à l'intercession des confidents du maître; mais en revanche le coup frappa la tête du juge de Karaaghadsch à Ishakli, sur un simple soupçon de négligence.

A une station avant Konia, Murad prit les devants. Son arrivée fut un signal de mort pour Areb-Oghli-Mustapha, et pour d'autres prisonniers renfermés avec lui dans le château. Les cadavres furent jetés sous les pieds des chevaux comme des présents de bienvenue. Murad visita le château appelé Ahmedek, bâti par le sultan Aseddin-Keikawus, fils de Keichosrew le Seldschukide, puis le couvent des mewlewi, le premier de l'empire, fondé près du tombeau de Mewlana-Dschelaleddin-Rumi, le grand poëte mystique. En reconnaissance du modeste repas que lui offrit le scheich du couvent, Murad dota l'établissement de nouveaux revenus, et assigna, entre autres dons pour l'église, une somme annuelle de 2,000 piastres à prendre sur le woiwode de Soghla.

Ismaïl-Aga fut expédié à Begschehr, en qualité de commissaire, pour aller chercher la tête de Kodscha-Arslan-Aga, kiaja du fils de Noghai-Pascha. Le sipahi Gurdschi-Osman fut condamné à mort comme complice du meurtre du sultan Osman. A Nakaresen-Tschairi, près de Bor, le tschausch feudataire Dschewrisade, ayant été surpris la pipe à la bouche, fut tué sur-le-champ. A Kaiszarije, le juge Gœkderelisade s'étant plaint de réprimandes qui lui avaient été faites sur sa négligence dans la fourniture des vivres, le tranchant du glaive arrêta son intempérance de langue. Le sandschakbeg de Begschehr, Keskinli-Ali-Pascha, subit le dernier supplice, digne récompense de ses extorsions et de ses cruautés (1).

A Dewelikarahiszard, Murad se trouvait en voiture, lorsque passa tout à coup un bouc sauvage. Aussitôt le sultan s'élance à cheval, poursuit le bouc au galop, et lui assène un coup de bâton qui le fait rouler à terre : « Le bras de Dieu est pour toi! » s'écria l'armée, par un mouvement simultané d'admiration. Par sa taille gigantesque, Murad pouvait lutter avec les plus vigoureux lutteurs. Souvent il enlevait par la ceinture le vesir Musa-Pascha, et le te-

(1) Mariti, Hist. de Fachreddin, p. 287.

(1) Petschewi, Rausatul-Ebrar, Naima.

nait suspendu en l'air pendant plusieurs minutes.

Autant Murad terrifiait les soldats par sa cruauté, autant il leur inspirait de confiance par son empressement à partager avec eux les fatigues et les maux de la campagne; durant plusieurs mois il n'eut d'autre coussin que sa selle, d'autre couverture que sa schabraque. A Siwas [27 mai 1635], le favori Silihdar reçut les félicitations comme second vesir; innovation étrange, car jusqu'alors on n'avait pas encore vu un écuyer du sultan cumuler ce poste avec la dignité de vesir. Un bostandschi ayant osé contrefaire la signature du sultan pour lever de l'argent sur des begs et des beglerbegs, fut écorché vif. Husein-Aga, fils de Naszuh-Pascha, nommé beglerbeg d'Ofen, reçut avec son diplôme la sentence de mort de son prédécesseur Dschaafer-Pascha, dont il envoya ensuite, de Belgrad, la tête pour être déposée sous l'étrier impérial. Après que l'on eut quitté Konia, un ordre fut porté en ville pour faire pendre le juge Schehla-Mohammed-Efendi sur le marché.

Après une halte de quinze jours, l'armée reprit sa marche sur Erserum. Dans la plaine de Jasin il y eut une revue et des exercices militaires auxquels le sultan lui-même prit part. De là une sentence de mort fut expédiée contre le juge de Smyrne, Tewsikisade, arrachée par son ennemi Murtesa-Pascha qui remplissait les fonctions de grand vesir dans le camp.

Le grand vesir Mohammed avait quitté ses quartiers d'hiver d'Alep au moment où le camp impérial était levé à Skutari; puis il avait franchi le Murad au moyen d'un pont. A la fin de mai, le grand chambellan Schahin-Aga, dernier envoyé en Pologne, lui apporta un chatti-scherif qui lui ordonnait de mettre à mort Chalil-Pascha, beglerbeg d'Erserum. C'était Murtesa-Pascha qui avait encore obtenu cette sentence, pour se venger des débats élevés, l'année précédente, entre lui et le vaillant beglerbeg. A cette époque, Chalil, comme gouverneur d'Erserum, avait été nommé serdar contre la Perse, tandis que Murtesa-Pascha devait rester à Diarbekr. Ce dernier, se confiant dans l'appui de la sultane son épouse, et dans le crédit de ses protecteurs à Constantinople, avait osé supprimer le ferman impérial, et en fabriquer un autre qui lui confiait le commandement supérieur; il en donna lecture à l'armée, et fit des démarches pour obtenir un titre réel à Constantinople. Au moment d'en venir aux mains avec l'ennemi, les deux rivaux se disputèrent le titre de serdar, qui appartenait en réalité à Chalil. Pendant le combat, arriva le messager porteur de la confirmation de Murtesa. Chalil retint ce courrier jusqu'à l'issue de la bataille, rendit compte de la victoire à Constantinople, et se plaignit en même temps des prétentions orgueilleuses de Murtesa, ainsi que de ses actes frauduleux pour les soutenir. Alors Murad furieux aurait fait tomber la tête de son favori, s'il n'avait été apaisé par des amis dévoués. Le sultan fut circonvenu, et plus tard Murtesa, devenu kaimakan dans le camp, mit à profit son pouvoir pour abattre son adversaire. Le grand vesir, chargé de l'exécution de la sentence, arriva bientôt à Erserum où Chalil, sans la moindre défiance, vint au-devant de lui. Au moment où il entrait dans le cabinet, où il croyait avoir un entretien secret avec le grand vesir, les gens de Mohammed jetèrent sur lui le fatal cordon. Le grand chambellan confisqua ses biens, qu'il offrit au sultan avec la tête de la victime. Le gouvernement d'Erserum fut conféré au vainqueur de Fachreddin, Kutschuk-Ahmed-Pascha; celui de Damas, au silihdar Mustapha-Pascha. Le grand vesir envoya son kiaja et celui des janitschares au camp impérial, et partit avec les généraux pour Baiburd, afin d'y distribuer des vivres. Trois jours après il se rendit à la rencontre du sultan à Sinorowa; ensuite il revint à Baiburd pour regagner Erserum [2 juillet 1635]. Le sultan étant arrivé à Ilidsche, devant Erserum, un trône fut dressé en face de sa tente, et là se présentèrent, à leur tour, fixé d'après le rang, les beglerbegs et les begs pour déposer leurs hommages. Lorsque vint le tour du grand vesir, il s'approcha, tenant la sainte bannière du prophète: le sultan fit quatre à cinq pas en avant, tint quelque temps le drapeau sacré, puis le remit à un aga de l'intérieur, et se replaça sur son trône. Après que les grands eurent baisé les pieds du sultan, ils regagnèrent leurs tentes. Le 3 juillet, le sultan se mit pompeusement en marche pour Erserum, où il fit son entrée solennelle le lendemain. Le 5, le grand vesir offrit ses présents

de bienvenue : cinquante bourses d'or, quatre chevaux richement caparaçonnés, quarante-quatre chevaux de main, trente-cinq ballots de drap et de riches étoffes, deux poignards garnis de pierreries. Le 6, le nouveau gouverneur d'Erserum, Ahmed-Pascha, fut admis à baiser la main de son maître, et le beglerbeg de Siwas, chargé de liens, fut livré au bourreau. Le trésorier borgne, Ibrahim-Pascha, reçut le gouvernement de Siwas. Le sipahi de Siwas, Aschik-Jahja, qui jadis s'était signalé par ses exactions à Constantinople, reçut le châtiment éternel de ses méfaits ; l'officier de janitschares Tschauschsade subit le même sort, et Ali-Pascha de Behesni, qui avait répandu tant de sang, dut tendre la tête au fer du bourreau. Le nouveau gouverneur d'Erserum, auquel on avait fait entendre qu'il pourrait se retrouver en possession de Damas, en payant au silihdar-pascha 20,000 ducats, se trouva trop heureux à ce prix, de se soustraire au cercle fatal du camp impérial. Il partit donc en avant pour faire des prisonniers [10 juillet 1635]; le sultan quitta Erserum pour se diriger sur Eriwan ; au bout de sept jours, le camp était devant Karsz, où l'on s'arrêta. Une fausse marche, qui fit repasser une rivière déjà franchie, coûta la vie au quartier-maître général. Le 22 juillet arrivèrent les présents de Guriel. Enfin, vers les derniers jours de juillet, l'armée se trouva sous le canon d'Eriwan. Une épaisse poussière, soulevée par un vent violent, couvrait la ville et les Ottomans, qui ne pouvaient se distinguer. Lorsque l'on fut tout contre la place, le guide qui marchait devant le sultan, lui dit : « Mon padischah, nous voici maintenant devant Eriwan, que la poussière rend invisible ; arrêtez-vous ici jusqu'à ce que l'armée vous ait rejoint. — Lâche, reprit Murad, que crains-tu ? est-ce qu'un homme meurt avant que sa dernière heure ait sonné ? » Dans ce moment, un coup de vent emporta les nuages de poussière ; les canons de la place tonnèrent, et les boulets passèrent par-dessus les archers de la garde et les chevaux de main ; le sultan regagna le point où était l'armée, traversa le Sengi à pied, et campa sur la colline de l'empereur. Des pioches, des pelles, de la poudre et du plomb furent distribués, et la nuit suivante s'ouvrit la tranchée, par un beau clair de lune ; quelques centaines de janitschares blessés reçurent des gratifications, et la tranchée fut complétée avant le lever du soleil.

L'enceinte d'Eriwan n'ayant pas plus d'étendue que le vieux sérail, souvent les boulets des assiégeants passaient par-dessus la ville. Le commandant persan était Emir-Gune, investi, après la mort de son père, du gouvernement d'Eriwan, comme possession héréditaire ; le schah lui avait envoyé pour le soutenir douze mille fusiliers de Masenderan, sous les ordres de l'émir Fettah, qui avait défendu si vaillamment Bagdad contre les Ottomans. Le kapudan-pascha Husein, et Ahmed-Pascha, gouverneur de Damas, commencèrent le feu de la hauteur de Gœsedschidepe. La garde de la rive du fleuve, au nord de la place, fut confiée aux beglerbegs d'Erserum et de Tschildir ; vers ce point étaient postées les troupes de Rumili ; au-dessous étaient le grand vesir et l'aga des janitschares, le long du rivage opposé ; puis le saghardschibaschi en deçà du fleuve ; les troupes d'Anatoli formaient l'arrière-garde. Mustapha-Pascha, avec les troupes de Siwas, Meraasch, Adana devait observer le château de Topras-Kalaasi. Le septième jour du siége, le serdar passa le fleuve et traversa la gorge au delà du mont Gœsedschi, pour occuper le pont. L'ouverture entre les rochers, par laquelle on descend du château à la rivière, était protégée par un mur. Murad harangua successivememt tous les chefs de son armée : « Ahmed-Pascha, dit-il au gouverneur d'Erserum, ce n'est rien d'avoir pris le rebelle Élias, et tiré l'émir des Druses de ses cavernes, voilà le moment de déployer ta vaillance. Fils de l'Ame-d'Airain, dit-il à Dschanbulasade, endurcis aujourd'hui ton âme, achève de mériter le vesirat par tes services ; » puis, se tournant vers son favori : « Mustapha-Pascha, aie soin que la jeune cavalerie sous tes ordres ne recule pas d'un pouce ; c'est le jour de bien faire. » Enfin, il s'adressa en ces termes à l'aga des janitschares : « Écoute, aga, faire des rondes à Constantinople et bâtonner les ivrognes, il ne faut pour cela ni habileté ni courage ; c'est ici le lieu de se montrer valeureux champion : je verrai comment tu combattras dans la tranchée avec mes janitschares. » Avec les soldats il employa un autre genre d'éloquence. Autour de lui étaient des bourses d'or et d'argent ; à

ceux qui rapportaient une tête d'ennemi il donnait 30 à 40 piastres; à ceux qui perdaient leurs chevaux, 50 ducats; aux blessés, 25 piastres; à ceux qui ramenaient des blessés, 10 piastres; à ceux qui ramassaient des boulets ennemis, 1 ducat. « Ne vous lassez pas, mes loups, leur disait-il; c'est le moment de prendre vol, mes faucons ! » Et leur adressant des paroles flatteuses il les encourageait encore par des présents. Les pages l'entouraient avec des sorbets sucrés pour rafraîchir ceux qui apportaient des têtes. Les chirurgiens se tenaient prêts à administrer tous les secours possibles aux blessés.

Pendant une semaine l'artillerie des assiégeants foudroya la ville et les remparts; quand la grande tour ne présenta plus qu'un monceau de ruines, et qu'une large brèche eut été ouverte, un envoyé de Tahmasip-Kuli-Chan parut au camp pour demander une trêve de huit jours, à la suite de laquelle la place serait remise, si elle n'était pas secourue. Murad, furieux, ordonna de mettre à mort le porteur de pareilles offres; et le parlementaire ne dut la vie qu'à l'intercession du grand vesir. Les assiégés comblèrent les brèches, les Ottomans se préparèrent à l'assaut. Le lendemain Murad-Aga, kiaja d'Émir-Gune vint trouver Ahmed-Pascha, qui le conduisit chez le grand vesir, et celui-ci le présenta au sultan. Aussitôt fut tenu un divan. Le sultan apostropha brusquement l'envoyé : « Pourquoi n'avez-vous pas remis la place ? » Murad-Aga, Persan délié, et sunnite dans le cœur, répondit d'un ton humble et doucereux : « Pauvres fourmis que nous sommes, si nous avons résisté au Salomon du siècle, c'était pour que la gloire militaire du padischah parvînt aux oreilles du schah, et jusqu'aux dernières limites de la Perse. — Si vous voulez votre pardon, livrez aussitôt la place », dit Murad d'un ton impérieux. Le lendemain le grand vesir alla trouver le sultan pour convenir encore une fois de la capitulation. Les portes d'Eriwan s'ouvrirent, et le chan Emir-Gune se rendit à la tente du sultan au milieu des troupes rangées sur deux rangs de sept hommes de profondeur; puis vinrent Tahmasip-Kuli-Chan, général des douze mille fusiliers de Masenderan, et l'émir Fettah, ayant tous trois leurs sabres suspendus au cou. « Je te donne ce qui t'appartient, dit Murad à Emir-Gune en le saluant du titre de Jusuf-Pascha; mais, ajouta-t-il, comment se fait-il que depuis quatre mois que je suis en campagne, votre schah s'est tenu caché comme une femme ? — Mon padischah, répondit le nouveau pascha, c'est que votre épée est tranchante et que votre cheval est de noble race; comment le schah pourrait-il résister au dominateur du siècle ? » Quinze cents fusiliers, troupes particulières de Mir-Fettah, sortirent librement avec ses bagages et ses femmes; son fils put se retirer aussi avec deux mille hommes tout armés. Emir-Gune remit l'état de toutes les provisions et de tous les trésors accumulés depuis trente ans. Les janitschares prirent possession de la place. Emir-Gune-Jusuf-Pascha reçut, avec la dignité de vesir, le gouvernement d'Alep, son kiaja Murad, celui de Tripoli; tous deux se firent représenter par des commissaires. Quoique Eriwan eût été livrée visiblement par la trahison d'Emir-Gune, beaucoup de chefs blâmèrent la facilité avec laquelle on avait laissé les Persans se retirer avec leurs armes, et conseillèrent au sultan de les faire tailler en pièces. Murad repoussa ces avis; mais apprenant ensuite que les Persans en se retirant enlevaient des chevaux et tuaient des hommes, il envoya à leur poursuite les paschas de Damas et de Karamanie qui les attaquèrent dans un défilé, mais furent repoussés. Le vendredi qui suivit la conquête, le grand chambellan Ssali-Aga et le favori Beschir-Aga furent expédiés à Constantinople, avec l'ordre de faire illuminer la ville pendant sept jours. Outre les bulletins de triomphe, ils portaient encore un chatti-scherif du sultan au kaimakam Beiram-Pascha et au bostandschibaschi Dudsche, qui leur enjoignait, pendant la solennité de la fête, de mettre à mort les frères du sultan Bajesid et Suleiman. Le tyran n'avait pas encore pardonné à ces princes le rôle, bien passif pourtant, qu'ils avaient joué aux jours de l'insurrection militaire, quand le mufti et le grand vesir durent garantir la vie de ces infortunés; il avait ajourné sa vengeance jusqu'au moment où des succès militaires la rendraient plus sûre, comptant que les gémissements des victimes seraient étouffés par les cris de triomphe. La nouvelle du supplice des princes vint jeter la consternation au milieu des fêtes bruyantes; le funeste sort de deux adolescents pleins d'espérances

arracha des larmes même à leurs bourreaux, le bostandschibaschi et le kaimakam, et jeta une teinte lugubre sur la capitale. Après l'expédition de l'ordre du fraticide, Murad reçut les félicitations des grands et des officiers. La musique militaire joua l'air de la première sure du Koran, et la prière de guerre fut récitée pour l'entière conquête de la Perse. Murtesa-Pascha reçut le gouvernement d'Eriwan. Ensuite le sultan assista, dans la grande mosquée de la place, à la prière du vendredi, faite en son nom; de la mosquée il se rendit à pied, accompagné d'Emir-Gune, dans le sérail de ce chef, où il resta jusques dans l'après midi, et rentra le soir dans sa tente. Le lendemain les tranchées furent comblées; on travailla à la réparation des murs; dans l'espace de huit jours, toutes les troupes s'y employant, ces ouvrages furent achevés; douze mille hommes restèrent en garnison, avec l'artillerie et les approvisionnements nécessaires; le sultan partit avec le reste de l'armée.

A Keschischchan, à une marche d'Ersendschan, Emir-Gune qui, par la vivacité de son esprit, s'était acquis les bonnes grâces du sultan, et n'en était pas moins un ivrogne et un débauché, fit tout à coup une scène violente à son ancien kiaja, devenu, sous le nom de Murad-Pascha, gouverneur de Tripoli, lui reprocha d'avoir été la cause première de la capitulation d'Eriwan, et le frappa si fort qu'il le tua. Murad, ordinairement si prompt à verser le sang sans motif, épargna cependant la vie d'Emir-Gune; néanmoins il ne lui pardonna pas entièrement: après avoir conféré Tripoli à son ancien valet de chambre Mustapha, sandschakbeg de Kastemuni, celui d'Alep à Ahmed-Pascha, il chargea ce dernier d'enmener Emir-Gune et son fils à Nicomédie pour y attendre des ordres ultérieurs. Le sultan passa l'Araxe pour aller faire des courses du côté de Tebris. Au delà du fleuve, mille tentes furent enlevées pour être transportées dans les cantons dépeuplés d'Ersendschan, de Terdschan et de Pasin. Sur les rives du Baku, arriva la nouvelle qu'à Constantinople était né un prince du nom d'Aleeddin. On poussa les ravages jusqu'à Dschewres, dont les murs furent détruits. La porte de la ville était d'un bois si dur que la hache y laissait à peine des traces: Murad, qui était doué d'une force gigantesque, entretenue et augmentée encore par l'exercice, saisit un arbre que plusieurs hommes avaient apporté, et le lança contre la porte avec une telle vigueur que le bois fut brisé.

De Dschewres, la marche fut poursuivie par Kumla et Merend; les fruits étant mûrs, l'armée vécut dans l'abondance; les soldats coupèrent ensuite et brûlèrent les arbres. Le sultan ressentant une légère indisposition se détourna vers Choi, porté dans une litière. A Hadschi-Haram, au delà de Ssofiana, parvint un message d'Ahmed-Pascha, annonçant que Rustem-Chan avait écrit à Murtesa, et avait fait des propositions de paix par l'entremise du Turkman Chisr-Beg. On campa devant Tebris, et Kutschuk-Ahmed eut la garde des avant-postes. Des janitschares apportèrent la nouvelle que le schah ne se trouvait qu'à cinq marches, et que les propositions de paix n'avaient été qu'une ruse de Rustem-Chan [11 septembre]. Le lendemain Murad entra dans la ville, visita la mosquée du sultan Usun-Hasan, et ordonna de détruire Tebris, ainsi que le palais du schah. Les magnifiques lambris dorés, incrustés d'azur, servirent aux soldats de couverture pour leurs tentes, ou de bois à brûler. Schenb-Ghasan, où se voyait le tombeau de Ghasan-Chan, empereur des Tatares, où le grand vesir Ibrahim, sous le grand Suleiman, avait construit un château, n'échappa point à la dévastation. Murad voulait aussi détruire la belle mosquée d'Usun-Hasan; mais elle fut épargnée grâce au mufti, qui représenta qu'elle était l'œuvre d'un sunnite orthodoxe. Tous les édifices, après avoir été saccagés par les soldats, furent livrés aux flammes; une mer de feu et de fumée roulait sur toute la contrée; néanmoins les soldats, malgré toute leur activité destructive, ne purent désoler que la dixième partie des jardins des alentours.

Cependant Osman-Aga, député à Rustem-Chan avec la réponse faite à ses propositions de paix, revint accompagné de kamran, envoyé du général persan; mais les conditions présentées par celui-ci furent rejetées comme inacceptables. L'hiver s'approchait, et l'armée ottomane s'étant privée de tout moyen de subsistance par ses ravages, Murad décida la retraite. En passant par Selmas, où les montagnes

rendaient la route extrêmement pénible, où les Kurdes menaçaient de mille dangers, l'armée laissa beaucoup d'hommes et d'animaux. On franchit une grande élévation, qui jusqu'alors avait marqué la frontière de Perse, et l'on s'avança par Elbak et Kujunkalaasi sur Kutur; la neige tombant à flocons fit lever le siége de cette place [30 septembre]. Dilawer-Pascha, gouverneur de Wan, fut gracieusement accueilli, et reçut même un présent de 200,000 aspres. Le grand vesir put joindre à sa dignité le gouvernement de Rumili, comme argent d'orge, faveur accordée jadis à plusieurs vesirs, particulièrement sous Suleiman, et reçut ordre de rester, avec l'aga des janitschares, devant Wan, pour y passer l'armée en revue. Le sultan lui-même se mit en route pour Diarbekr, où il arriva au bout de dix-sept jours. Le kapudan-pascha Husein reçut le gouvernement d'Égypte, et en même temps un chatti-scherif lui enjoignit de mettre à mort sur sa route le juge déposé de Damas, Mantiki-Efendi, qui avait été noirci auprès du sultan par le kiaja de l'écuyer favori ; Husein ne manqua pas de faire pendre la victime désignée. De violentes douleurs de goutte retinrent le sultan quinze jours à Diarbekr. L'envoyé du schah, Kamran-Beg, reçut 4,000 piastres et retourna vers son maître, avec l'alai-beg de Dukagin. A Sultanmensil, Seinel-Chan fut investi de l'autorité héréditaire sur les Kurdes Hakari, et envoyé à Eriwan. Le grand vesir accompagna le sultan à deux marches au delà de Malatia, jusqu'à Hoszn-Batrik, où il prit congé; il rentra vers la fin de novembre à Diarbekr. A Malatia, l'un des fameux rebelles, Ruh-Chalife, fut mis à mort. A Nicomédie, Emir-Gune fut reçu en grâce. Là on apprit la prise d'Achiska et de quelques châteaux environnants par Kenaan-Pascha. L'ancien juge de Constantinople, Karatschelebisade-Asis-Efendi, banni à Chypre, fut rappelé dans la capitale. La nuit de Noël, Murad s'embarqua à Skutari, et le lendemain fit son entrée triomphale à Constantinople. Il était armé de pied en cap; autour de son casque d'or se roulait un turban blanc en forme de diadème, surmonté d'une touffe de plumes de héron d'un noir brillant ; ce panache était fixé par une agrafe de diamants. C'était le costume guerrier des anciens héros du Schahname, des antiques empereurs de la Perse; jamais les Ottomans n'en avaient porté de semblable avant Murad, et on ne l'a plus vu reparaître depuis.

Quant au bel et brillant écuyer du sultan, Mustapha, des ordres avaient été donnés du fond de l'Asie pour qu'on lui préparât l'ancien palais des deux anciens grands vesirs Ibrahim, qu'on n'y épargnât ni l'or, ni les plus riches tentures. Après avoir vu son maître descendre à la porte du sérail, le favori fut accompagné jusqu'à sa magnifique demeure, avec une pompe royale, par les vesirs et le kaimakam, qui lui adressèrent leurs félicitations. Mustapha, ivre d'orgueil, était revêtu d'une riche cotte de mailles, sur laquelle retombait un manteau de pourpre, à l'instar des triomphateurs romains; autour de son casque d'or se roulait un schall écarlate; il était tout étincelant d'or, d'acier et de pourpre. Les réjouissances et les illuminations durèrent une semaine entière.

Voulant que la capitale étalât un costume de fête pour le recevoir, Murad avait adressé d'Eriwan, au kaimakam, l'ordre de faire réparer et blanchir les murailles de la ville; en conséquence Beiram-Pascha avait levé une taxe sur les propriétaires des maisons touchant aux remparts, et sur les administrateurs des fondations pieuses. Durant la campagne contre les Persans, Murad avait encore décidé que tous les habitants de Kaiszarije, et d'autres contrées asiatiques, Arméniens pour la plupart, qui depuis trente à quarante ans s'étaient fixés à Constantinople pour se dérober aux maux de l'insurrection dans les provinces, retournassent dans leur anciens foyers. L'exécution de l'ordonnance, remise au kaimakam, donna lieu, pendant plusieurs mois, à une suite continuelle de recherches et de vexations qui ne menaient pas à leur but, car la population ne diminua pas : le résultat de toutes ces mesures fut de remplir la bourse des commissaires chargés de poursuivre l'enquête.

La tyrannie de Murad devait aussi frapper sur les chrétiens et les Francs, s'étendre sur les habitants de Péra et les ambassadeurs étrangers. Un interprète du représentant français, Marcheville, ayant soutenu avec trop de chaleur les droits et les libertés des traités, à l'occasion de la saisie d'un bâtiment français, et de l'arrestation du fils de l'ambassadeur lui-même

fut condamné au pal, et Murad, alors sur le point de s'embarquer pour Skutari, voulut voir la sentence exécutée avant de mettre le pied sur le bâtiment. Un marchand vénitien, ayant dirigé de son balcon une lunette sur le sérail, fut pendu, comme ayant osé jeter des regards profanes sur les beautés du harem, et le sultan voulut contempler de son palais le supplice de ce malheureux. Les biens du marchand furent confisqués, mais quelques ballots de marchandises se trouvant dans les magasins de marchands anglais et français, ceux-ci se virent tous emprisonnés, sans distinction de nation, et ne purent obtenir leur liberté qu'en payant 40,000 écus. Pareille somme leur fut arrachée quand vint à Constantinople la nouvelle de la perte subie par la flotte turque combattant les vaisseaux anglais, *le Ralph* et *l'Hector,* dans le golfe de Vola. En cette occasion, les négociants français et vénitiens ne furent pas plus épargnés que les anglais. D'après les idées de Murad sur le droit, quand un Franc avait excité sa colère, tous les Francs devaient répondre de l'offense sur leurs biens et leurs personnes. Sous le prétexte qu'ils pouvaient s'opposer à main armée à la perception des 40,000 écus, on fit des perquisitions chez tous les marchands, dans les hôtels de tous les ambassadeurs, et toutes les armes furent enlevées; le représentant de l'Angleterre, sir Peter Wych, fut même dépouillé de l'épée avec laquelle le roi l'avait armé chevalier (1). Le résident français Marcheville, arrivé à Constantinople tandis que son devancier, M. de Cesy, était encore retenu pour dettes, avait dû, à Chio, supporter une insulte faite à son pavillon par le kapudan-pascha, ou du moins il éleva des plaintes inutiles contre un tel outrage. L'amiral ottoman, en haute faveur depuis ses succès sur les Cosaques dans la mer Noire, en profita pour se venger de l'ambassadeur français; et, pour satisfaire son ministre, Murad promit de faire pendre l'interprète de Marcheville. Aussitôt le malheureux drogman fut attaché à un mât, son kalpak de martre zibeline sur la tête. A toutes les réclamations de l'ambassadeur on ne fit qu'une réponse : c'est que le sultan avait le droit de laisser libre cours à la justice dans ses États, sans pour cela demander la permission au roi ou à l'ambassadeur de France. De plus, à l'heure même, et sans pouvoir retourner préalablement chez lui, l'ambassadeur français fut saisi et embarqué tel qu'il était, sans suite et sans bagages, et, comme le vent était contraire, le vaisseau qui le portait fut remorqué jusqu'en pleine mer par deux galères (1). Marcheville, en prétendant exercer exclusivement le droit de protection sur toutes les églises catholiques du levant, s'était attiré l'inimitié du résident impérial, Rodolphe Schmid. Le premier il fit prier pour son roi dans les églises. Le résident impérial ayant suivi cet exemple, l'envoyé de France protesta que son maître était le seul protecteur des églises en Orient, et lorsque Schmid envoya des franciscains à Constantinople par la Valachie, Marcheville fit tout son possible pour s'y opposer, parce qu'il voulait remplacer les franciscains par des capucins français. Le désaccord entre les agents des puissances catholiques était funeste aux chrétiens en général, et surtout aux enfants de l'église romaine. Le kaimakam Redscheb fit fermer à Constantinople deux églises consacrées à la Vierge et à saint Jean, pour les transformer en mosquées [1634]. Les Grecs avaient expulsé les franciscains de l'église du saint sépulcre, de la crèche de Béthléem, du couvent de Nazareth, et du jardin de Gethsemani. Deux ans après, les franciscains parvinrent, au moyen d'un ferman, à se remettre en possession de ces saints lieux; mais, en 1637, les Grecs obtinrent un nouveau titre en leur faveur, et ce qu'il y eut d'étrange, c'est que les deux fermans s'appuyaient sur une prétendue charte de liberté donnée par le chalife Omar. A l'édit sorti tout récemment de la Porte, le sultan avait ajouté ces mots écrits de sa propre main : « Tu dois agir d'après mon noble commandement; si tu fais le contraire, je te coupe la tête, aie-le pour entendu », terrible formule des ordres de Murad! Au reste, la main de Murad continuait à frapper de tous côtés sans pitié, et à épouvanter l'empire. Ainsi un chargé d'affaires du prince de Valachie fut accroché à la potence; le receveur des

(1) Rycaut, p. 24.

(1) Rycaut, p. 27.

douanes Mohammed-Tschausch, chargé de solder les sipahis, leur ayant offert des marchandises au lieu d'argent, fut décapité. Ssari-Katib, collecteur de l'impôt des moutons, déjà exilé à Rhodes, et dépouillé de ses biens, évalués 2,000,000 d'aspres, perdit la tête pour avoir offert d'avancer 50,000,000 d'aspres d'impôts non recouvrés, si l'on voulait l'investir de la dignité de defterdar. Une semblable ambition amena la ruine du defterdar Ibrahim-Efendi. D'accord avec l'aga des sipahis Mataradschi-Mohammed, du camp du grand vesir, il avait proposé des sommes énormes pour obtenir le sceau de l'empire. Murad envoya sa demande au grand vesir qui manda le defterdar et l'aga des sipahis, et leur fit couper la tête à tous deux. Ensuite le grand vesir appela le contrôleur, ami et confident du defterdar, et lui montra la pétition d'Ibrahim-Efendi : « Il l'a voulu, il l'a trouvé », répondit celui-ci, en rendant la pièce fatale. Le substitut du juge d'Andrinople, Jahja-Tschelebi, condamné à être pendu pour négligence dans le recouvrement des impôts, et déjà livré entre les mains des bostandschis, parvint à s'échapper sous le déguisement d'un berger bulgare, et à se cacher à Constantinople. Comme il n'était question que de têtes coupées, le derwisch Kojundede rêva que le prophète avait de sa propre main abattu la tête au prédicateur de prédilection du sultan, pour le punir d'avoir rénié les saints et condamné les danses et la musique des derwischs Mewlewis et Chalwetis. Il alla trouver le juge de Constantinople, Karatschelebisade-Mahmud-Efendi, et le pria d'enregistrer ce rêve. Six jours après mourut Kasisade, dont les funérailles, suivant sa volonté, se firent sans danse ni musique. Bientôt Mahmud, neveu d'Abdulasis-Karatschelebisade, fut élevé au poste de grand juge d'Anatoli, après que les fonctions de cette haute magistrature eurent été réunies pendant quelque temps avec celles de la même dignité en Rumili dans la personne d'Ahmedsade-Ruh-Efendi; le grand vesir fit donner à son protégé, Muid-Ahmed-Efendi, la place de juge de Constantinople.

Le jour même où Murad faisait son entrée triomphale dans Constantinople, l'armée persane parut sous les murs d'Eriwan. Les vesirs furent aussitôt envoyés dans les provinces pour y réunir des troupes. Le grand vesir adressa des ordres pressants aux beglerbegs d'Anatoli, de Karamanie, de Siwas, Meraasch, Alep, Damas, Tripoli, Erserum, Tschildir et Karsz [24 décembre 1635], qui tous étaient déjà entrés dans leurs quartiers d'hiver, leur enjoignant d'aller former un camp à Erserum. Lui-même s'y rendit de Diarbekr. En route, il apprit qu'Eriwan était complétement investi. Il courut bien vite, suivi seulement de vingt à trente cavaliers, par Charpurt, Portok, Tschemischgesek, Kumach, à Erserum et Hasankalaa, mais il n'y trouva que quelques troupes arrivées de Siwas et de Trébisonde [14 février 1635]; de tous les autres cantons à peine vingt hommes étaient parvenus à Erserum; les neuf janitschares qui atteignirent Hasankalaa eurent les mains et les pieds gelés. Des chans et des soltans persans se tinrent avec six mille hommes à Selmas, quelques milliers de Persans étaient à Bajesid, et le frère de Rustem-Chan, avec quatre mille, occupait Choi.

A Constantinople, le nouvel aga des janitschares, Schahin, fit tout ce qu'il put pour rassembler ses soldats; à la porte de Parmak étaient dressées des potences auxquelles on accrocha plusieurs de ces miliciens indisciplinés, qui refusaient d'entrer en campagne.

Le 30 mars 1636, le grand vesir tint un conseil de guerre avec les gouverneurs de Siwas et d'Anatoli, et l'on résolut de marcher tout d'abord sur Karsz. Dans l'après-midi arriva la nouvelle qu'Eriwan pouvait à peine tenir cinq jours; que le gouveneur Murtesa-Pascha était mort des suites de ses blessures, et que le commandement était exercé par son kiaja, Sulfikar. Les paschas d'Anatoli et de Karamanie se mirent en mouvement; mais dans l'intervalle Eriwan, vivement pressé sur tous les points, s'était rendu. Les restes de Murtesa-Pascha, accompagnés du reis-efendi Bekir, et de Mohammed-Kiaja, furent conduits à Constantinople. La garnison s'était vaillemment défendue pendant un hiver d'une rigueur extrême. Le schah retint auprès de lui Sulfikar, Schwindik-Pascha ainsi que Memi-Pascha, et laissa les autres begs se retirer librement. Le grand vesir regagna Erserum, le gouverneur d'Alep resta à Hasankalaa. Murad reçut la nouvelle de la perte d'Eriwan avec calme et une politique indifférence; il adressa même au grand vesir un gracieux chatti-scherif, lui disant qu'il savait que nulle faute ne

pouvait lui être reprochée, qu'il ne pouvait nullement s'égarer dans ses actes. Mais sa colère n'éclata pas moins violemment; elle retomba sur le secrétaire des janitschares, Osman-Efendi, qui, pressé de remplir les rangs de ces miliciens, y avait jeté des enfants et toute sorte de canaille. Pour éprouver sa probité, Murad lui envoya un affidé qui lui offrit 100 piastres s'il voulait l'inscrire comme janitschare. Le secrétaire ayant fait quelque résistance, le même émissaire revint lui promettre 100 ducats : le secrétaire céda et porta le solliciteur sur les rôles. Murad se transporta chez l'aga des janitschares, se fit présenter les registres, et demanda quel était le nouvel inscrit. L'aga ayant juré qu'il n'en savait rien, le secrétaire fut mandé, et fut retranché par le bourreau de la liste des vivants. Un ancien écrivain du kapudan-pascha devint secrétaire des janitschares, dont il avait déjà trois fois rempli les fonctions. Kara-Ahmed-Pascha, à peine de retour de son gouvernement d'Égypte, fut livré à la garde du bostandschibaschi, et vit ses biens séquestrés pour avoir mis trop de lenteur dans l'envoi des troupes d'Égypte, parties d'ailleurs sans augmentation de solde; et comme il répondit rudement aux questions qu'on lui faisait sur d'autres trésors, la main du bourreau s'appesantit sur lui. Par une sorte de compensation, les juges d'Alep et d'Andrinople, tous deux exilés, rentrèrent en grâce.

Cependant Dschanbulasade-Mustapha-Pascha était arrivé à Erserum, et l'aga des janitschares l'invita à un festin à Sultansikisi; mais c'était pour faire exécuter sur lui la sentence de mort prononcée par le sultan. Ses nombreux services et son alliance avec la famille impériale ne purent sauver ce vaillant guerrier de la vengeance de Murad, qui jamais n'avait pu lui pardonner la mort du favori Musa livré aux rebelles au mépris de toutes les promesses. On justifia ce coup en disant que Dschanbulasade avait fait pendre une infinité d'innocents en Karamanie.

Le chan persan Rustem s'était avancé avec 20,000 hommes contre Schehrsor et Kerkuk. Le schah ayant ordonné aux chans de Schirwan et de Gendsche de relever Eriwan de ses ruines, et confié ce gouvernement à Kelb-Ali-Chan, était retourné à Iszfahan. A Moszul, Kurtschuk-Ahmed-Pascha, ce vaillant Albanais, décoré du titre de vesir en récompense de ses nombreux services, entretenait un correspondance amicale avec Ahmed-Chan, fils d'Hulaw-Chan, de la race d'Ejub, beg du pays des Kurdes d'Ardelan. Schah-Abbas avait donné la main de sa nièce à ce chan; mais Schah-Ssofi, qui cherchait en général à se défaire de tous les begs de son aïeul, avait aussi tramé contre Ahmed-Chan des complots qui poussèrent celui-ci à se jeter dans les bras des Ottomans. Ahmed-Chan fit savoir à son ami Ahmed-Pascha que cinq chans persans étaient en marche contre lui pour venger la perte d'un éléphant enlevé par Ahmed-Pascha à Seinel-Chan, qui le ramenait de l'Inde. L'ancien chef persan, qui, sur la proposition de son ami, avait reçu de la Porte deux kaftans d'honneur, deux queues de cheval, et un sabre garni de pierreries, avec le titre de beglerbeg [19 septembre 1636], se réunit à Kutschuk-Ahmed-Pascha, et tous deux offrirent la bataille dans la plaine de Mihreban à Rustem-Chan, qui s'avançait avec des forces bien supérieures. Le combat dura deux jours et deux nuits; enfin les Ottomans et les Kurdes furent battus par les Persans. Ahmed-Pascha, malade et incapable de se tenir à cheval, fut forcé de mettre pied à terre. Il fit ses ablutions pour se préparer à la mort, puis, se remettant en selle, il dit : « J'attends le martyre, je n'ai plus rien à souhaiter dans le monde, soyez à vous-mêmes. » La plupart de ses gens se dispersèrent. Lui, toujours à cheval, s'appuya sur un étendard que tenait fortement le guerrier chargé de le porter. Un Persan ayant abattu le drapeau et son défenseur, Ahmed-Pascha tomba de cheval. Les Persans se jetèrent sur lui et le mirent en pièces; sa tête fut envoyée au schah, qui, honorant les restes d'un si vaillant homme, fit parvenir ensuite ce trophée aux Turcs par l'envoyé Ssaridsche-Ibrahim, et la tête d'Ahmed fut ensevelie à Damas. Ahmed-Chan, qui revint battu à Moszul, ne survécut pas long-temps à la honte de sa défaite; il mourut de douleur, succombant à la force d'un sentiment d'honneur chevaleresque, digne descendant de son aïeul Ssalaheddin. L'automne étant déjà fort avancé, et cette saison étant très-dure en

Arménie, le grand vesir quitta Erserum au commencement d'octobre, pour regagner ses quartiers d'hiver de Diarbekr.

Si maintenant nous reportons nos regards du théâtre de la guerre de Perse et de la capitale sur les frontière hongroises, nous retrouvons encore sur ce point des scènes d'extorsion et de meurtre. La Hongrie et la Bosnie avaient été tout agitées par la levée de la taxe extraordinaire des tschaiks, exigée des habitants comme rachat du service maritime contre les Cosaques. En Bosnie, les habitants firent résistance, et le defterdar, dans un moment d'emportement, ayant tiré le sabre, ce fut le signal de l'insurrection. Le defterdar et le juge furent déposés: le premier fut remplacé par le second defterdar de la capitale, Ibrahim-Petschewi, l'historien, et le second par Scharihulminar-Efendi, père du fameux annaliste connu sous le nom de Scharihulminarsade. Dans le voisinage de Nissa, le refus de cet impôt des tschaiks amena l'incendie de la palanque de Raschna. A Belgrad, les Hongrois renfermés dans la prison dite la Fontaine Sanglante avaient mis à mort leurs gardes, et, fermant les portes de la prison, avaient tourné les canons contre la ville. Le mutesellim Omer envoya le juge Mustapha, originaire d'Ofen, et qui savait le hongrois, pour négocier avec les mutins. Deux des plus habiles de ces gens, prévoyant bien ce qui arriverait, ne voulurent pas entendre parler de capitulation, et se jetèrent à l'eau; l'un traversa heureusement la Save à la nage, gagna Syrmium, d'où il s'enfuit à cheval: l'autre fut saisi dans le Danube et empalé. Sur les huit prisonniers qui livrèrent le château, deux subirent le même sort; les six autres furent décapités. Le fils de Naszuh-Pascha, gouverneur d'Ofen, était justement en route pour sa nouvelle résidence, lorsqu'il apprit ce qui s'était passé à Belgrad; il accourut, déguisé, fut introduit par le commandant de la place, qui avait été le serviteur de son père le grand vesir, et lava le soupçon que la mauvaise garde des frontières pouvait attirer sur lui avec le sang de Disdar et du Mutesellim. A Ofen, Naszuhsade installa un de ses gens pour aga des janitschares, quoique cette place eût été conférée par la Porte à Chuan-Oghli-Osman de Bosna-Serai. Pour apaiser les murmures d'Osman, le gouverneur lui offrit un sandschak; mais l'officier lésé réclama la charge dont il avait été investi par le sultan, et se mit en route pour la capitale, afin d'y faire valoir son droit. Après deux jours de marche, il fut atteint par un commissaire qui le ramena et le fit renfermer à Belgrad; puis, sur des ordres spéciaux de Naszuhsade, il fut étranglé.

La Transylvanie et la Hongrie furent agitées plus profondément par l'insurrection de Rakoczy, dont les Turcs ont fait Rakotschi. C'est un astre funeste qui va désormais apparaître dans la sphère de l'histoire des Ottomans et de la maison d'Autriche, dont l'influence va pousser la discorde et la guerre civile sur la Transylvanie et la Hongrie, jusqu'à ce qu'à la fin du siècle il s'éteigne dans le sang et les tempêtes. Après la mort de Bethlen-Gabor, le sultan avait adressé, par un envoyé spécial, le muteferrika Ahmed, une lettre à l'empereur, dans laquelle il lui rappelait que le roi de Transylvanie, souverain de Hongrie, n'existant plus, il appartenait à la Porte de nommer un nouveau chef pour le pays qui avait appartenu jadis aux sultans; et il faisait observer à l'empereur qu'il y avait des moments où une petite ambition causait un grand dommage, où, au contraire, une perte apparente amenait un profit réel. Trois Transylvaniens recherchaient la souveraineté de leur pays par l'influence étrangère. Étienne Bethlen se présentait sous la protection de la Porte, Moses Szekely s'appuyait sur la Suède, Rakoczy était favorisé par un parti à la cour impériale, nommément par Annibale Gonzaga (1). Les envoyés de Rakoczy vinrent à Constantinople avec des présents. Il ne leur fut point accordé de baiser les vêtements du sultan; il fallut qu'ils s'arrêtassent à trois pas du trône pour baiser la terre, suivant le nouveau cérémonial imposé à tous les ambassadeurs (2). Rakoczy ne se voyant soutenu ni par la Porte ni par l'empereur, engagea d'abord une correspondance amicale avec Bethlen; mais voyant qu'il devait lui abandonner le pays, il voulut se saisir de sa personne. Étienne s'enfuit d'abord à Erlau, puis à Ofen, implorant

(1) Dans Rycaut, p. 29, se trouve l'opinion favorable de Gonzaga, transmise à l'empereur à ce sujet.

(2) Rausatul-Ebrar, fol. 411; Naima, p. 124 et 626.

des secours du gouverneur Nazuh-Paschasade. Celui-ci fit son rapport à Constantinople, et reçut l'ordre d'établir Étienne Bethlen à main armée dans la Transylvanie. Il convoqua le gouverneur de Temeswar, Beki-Pascha, celui de Bosnie, Ssalih-Pascha, et s'avança avec eux vers Szolnok, dans la plaine de Gyula. De là il détacha les beglerbegs de Temeswar et de Bosnie, avec douze mille cavaliers, deux mille janitschares et quelques pièces de campagne, vers la frontière de Transylvanie. Après une marche extrêmement pénible à travers les lacs les marais, ces forces se trouvèrent entre Gyula et Temeswar en présence de l'armée de Rakoczy rassemblée à Szalonta. Les Hongrois et les Transylvaniens se rangèrent, selon leur coutume, en demi-lune, et attaquèrent avec impétuosité; Bethlen recommanda à ses six ou sept cents Hongrois de s'attacher un morceau de drap au bras, afin, dans la mêlée, de pouvoir se distinguer des Hongrois et des Transylvanienens leurs adversaires. Rakoczy, signalant cette circonstance, fit adopter le même signe à quelques centaines de ses soldats. Au moyen de ce stratagème il put faire approcher ses gens de ceux de Bethlen, qui les prenaient pour des frères d'armes, et les battit; l'arrivée de la nuit augmenta la confusion et détermina la fuite. Les Turcs furent entièrement défaits; le gouverneur d'Ofen se retira par la Maros; l'armée de Rakoczy resta réunie près de Slatina. Au moyen d'une manœuvre habile, Naszuhsade parvint à jeter l'alarme dans le camp de Rakoczy, et à en piller une partie, puis regagna Ofen; Bekir retourna à Temeswar, Ssalih à Banyaluka. Le rapport de Naszuhsade ayant jeté toute la faute de la défaite sur Bekir, ce chef fut chargé de chaînes et conduit a Constantinople, puis sa tête roula dans le divan. Naszuhsade fut déposé et remplacé par Musa-Pascha, devenu ainsi pour la seconde fois gouverneur d'Ofen. La colère du sultan abattit aussi Saim-Ateschschi-Mohammed de Belgrad, qui jadis, avec le rapport de Naszuhsade, avait présenté une requête des États de Transylvanie, demandant Bethlen pour prince, parce que l'interprète de la Porte, Sulfikar, prétendit à tort ou à raison que cette requête était controuvée. Rakoczy fut confirmé par la Porte en qualité de prince de Transylvanie. Le gouverneur de Bosnie, Ssalih, en raison des derniers événements, dut céder sa place au bostandschibaschi Dudsche, qui jusqu'alors avait été l'instrumeut des actes sanguinaires de la haute politique du sultan. Ssalih dut la conservation de sa vie au service qu'il avait rendu en apportant l'ordre de mort pour les frères de Murad; mais sa fortune fut confisquée. Pour l'aider à soutenir son existence, on lui abandonna le sandschak de Karaschabin, où bientôt après il mourut, de poison à ce que l'on crut.

Maintenant la disgrâce tomba sur le grand vesir, coupable de la perte d'Eriwan, excusée en apparence. Le grand écuyer Chalil-Aga alla prendre à Diarbekr le sceau de l'empire, mettre sous le scellé les caisses publiques, et le kaimakam Beiram-Pascha reçut la première dignité de l'État [2 février 1637]. Mohammed, à son arrivée à Constantinople, fut placé en surveillance près de la volière du jardin, prison habituelle des vesirs déposés [14 mars]. Le nouveau grand vesir Beiram-Pascha s'était transporté avec les étendards à Skutari; et de là, au bout de treize jours, il s'était mis en marche pour Alep. Le kapudan-pascha, de retour depuis une croisière de six mois dans l'Archipel, fut investi des fonctions de kaimakam, qu'il dut cumuler avec celles de grand amiral. L'ex-grand vesir resta trois mois en état d'arrestation; puis, lorsque toutes ses richesses furent arrivées, pour aller grossir le trésor du sultan, il rentra en grâce, et au bout de quelques jours fut nommé gouverneur d'Ocsakow, où les changements survenus en Krimée exigeaient la présence d'un personnage de haute capacité [11 juin]. Trois ans auparavant, Schahin alors encore grand chambellan, avait été envoyé auprès du chan Dschanibek-Girai, avec l'*argent de bottes* accoutumé, de 40,000 ducats, pour le déterminer à prendre part à l'expédition contre la Perse. Dschanibek prince efféminé, dépourvu de toute qualité guerrière, s'excusa et n'accepta point l'argent qu'on lui apportait. Il fut déposé et et banni à Rhodes; Inajet-Girai, fils aîné de Ghasi-Girai devint chan de Krimée, et les deux frères de ce prince Hosam-Girai et Seadet-Girai furent installés, le premier en qualité de kalgha, le second comme nureddin. Jnajet-Girai, qui avait été élevé à Islamijahe, ne répondit pas aux espérances conçues de lui.

Au lieu de marcher contre la Perse, il troubla les frontières par son inimitié avec Kantemir, prince des Noghais. Ces peuples se divisaient en trois tribus : les grands Noghais dans la grande Tatarie, qui n'étaient assujettis à aucun chan ; les petits Noghais, qui obéissaient en apparence aux chans de Krimée, mais étaient ses ennmis au fond du cœur ; les Manszurs, les plus passionnés de tous pour le brigandage, dont le prince Kantemir, signalé par ses exploits depuis l'expédition de Chocim, vivait en hostilités continuelles avec les chans de Krimée. Le parti contraire aux fils de Manszur, dans la Krimée, était celui des Schirin-Begs, qui, alliés avec les chans, devaient leur fournir vingt à trente mille cavaliers en cas d'entrée en campagne. Les chans se servirent de ces schirin-begs pour affaiblir la tribu des Manszrs. Le nouveau kalgha Hosam-Girai, d'une humeur turbulente et aventureuse, poussa le chan contre les Manszurs, et au lieu de mener l'armée réunie contre la Perse, il alla planter ses tentes à Akkerman, puis franchit le Dniester pour détruire les sujets de Kantemir. Ce dernier prince sollicita à Constantinople l'autorisation de repousser la force par la force ; mais les Polonais se plaignant d'infractions à la paix et d'irruptions, il n'obtint pas la permission demandée et fut rappelée à Constantinople. Il obéit, et laissa sa famille et ses biens à Kili. Ses frères, Selmanschah et Orak, ainsi que d'autres Mirsas de son sang, se soumirent aux forces supérieures du chan tatare, qui dévasta les environs d'Akkerman, enleva d'Akili la famille et les trésors de Kantemir, assiégea Kaffa, fit mettre à mort le beglerbeg Bitschakdschi-Pascha, ainsi que le juge Hamid-Efendi, et saccagea la ville. Ensuite il transplanta les Noghais de Budschak (la Bessarabie) dans la Krimée, et leur fit jurer de n'obéir qu'au chan. Alors le chan osa, dans une lettre au mufti Jahja-Efendi, demander l'extradition de Kantemir, l'éloignement des troupes ottomanes et la remise entre ses mains de quelques ulemas comme otages. Ensuite Jnajet-Girai fut déposé par la Porte, et l'on revêtit de la dignité de chan Behadir-Girai, fils de Selamet-Girai, qui nomma kalgha et nureddin, ses deux frères, Islam-Girai et Ssafa-Girai, gardant près de lui le troisième, Krim-Girai, sous le titre de petit sultan. A la nouvelle de la nomination d'un nouveau chan, Jnajet-Girai se rendit sur la côte ; ses frères Hosam-Girai et Scadet-Girai se portèrent près d'Ocsakow pour défendre l'entrée de la Krimée contre le nouveau chan, s'il venait par terre. Les frères de Kantemir, Selman et Orak, qui ne s'étaient soumis que par contrainte, et en apparence au chan, avec sept ou huit mille Noghais, tombèrent sur le kalgha et le nureddin, les tuèrent et firent un grand massacre de leurs troupes [30 avril 1637]. Maintenant, Jnajet-Girai, n'ayant plus d'autre voie de salut, se tourna vers la Porte. Ce prince et Kantemir portèrent leurs débats devant le sultan. Murad reprocha à Jnajet-Girai son ingratitude et sa trahison, l'accabla d'injures et donna le signal au bostandschibaschi, qui étrangla l'accusé prêt à répondre. Les vesirs et les kadiaskers accompagnèrent le cadavre au lieu de la sépulture, et Kantemir reçut le sandschak de Karahiszar. Il avait laissé deux de ses fils, Turtemir-Mirsa et Dschelal-Mirsa parmi les Noghais, et amené un autre avec lui à Constantinople. Ce dernier, dans l'ivresse, ayant tué un homme, le sultan ordonna de lui appliquer la loi du talion. Le corps fut rapporté à son père. Un premier instant de réflexion convainquit le sultan qu'un vaillant guerrier comme Kantemir ne laisserait pas la mort de son fils sans vengeance ; en conséquence il prononça la condamnation du père, et l'exécution de la sentence désola les Noghais et combla de satisfaction le chan de Krimée. Les Noghais, privés de leur chef, se soumirent au chan et promirent le serment d'hommage et d'obéissance. Les troubles de la Krimée eurent pour conséquence la perte d'Assow. Tandis que Hosam-Girai se tenait avec ses troupes sur la frontière, cette place fut surprise par les Cosaques, qui massacrèrent la garnison. Behadir-Girai, à l'exemple de Dschanibek-Girai et de Jnajet-Girai, ses prédécesseurs, adressa une ambassade à Ferdinand II, pour informer ce monarque de sa prise de possession du chanat, ainsi qu'il la notifia au roi de Pologne et au czar de Russie ; ses lettres de créance étaient au nom du chan, de ses frères, le kalgha et le nureddin, et de leur mère.

A l'immolation du chan de Krimée et du prince des Noghais, succédèrent bientôt d'autres exécutions de fonctionnaires de l'empire et de divers ordres. Le substitut du juge de

Menmen ayant été calomnié par un ennemi, fut brisé par la colère du sultan. Le juge de Kumuldschina, Arabschehab, Égyptien de naissance, auteur d'un ouvrage estimé sur l'interprétation du Koran, trouva moyen de le faire présenter au sultan par son protecteur, le kapudan-pascha Mustapha, et reçut en récompense la place de juge de Selanik. Ayant porté des plaintes contre le receveur des impôts de ce lieu, cet employé fut amené à Constantinople où le bourreau lui abattit la tête sous les yeux du sultan. Le scheich de Kaiszarije, ancien conseiller d'Abasa, venu depuis quelque temps à Constantinople, où il était toujours préoccupé de ses projets contre les janitschares, obsédait le sultan de prétendus songes, tendant tous, sinon à la destruction, du moins à la réforme de ces miliciens. Il mourut martyr de ses hallucinations, léguant à un avenir de deux siècles l'application sanglante de ses idées; peu s'en fallut même que la cruauté de Murad ne violât le droit des gens dans la personne de l'ambassadeur persan, Makszud-Chan. Cet envoyé arriva chargé de propositions pacifiques et de riches présents. On lui assigna pour logement le palais impérial de Daud-Pascha, et au bout de quelques jours il fut mené à l'audience du grand seigneur (9 août 1637). Ses offres ne paraissant pas acceptables, il fut retenu sous la surveillance la plus étroite dans ses appartements; portes, fenêtres, cheminées, tous les jours furent soigneusement cloués ou bouchés; de sorte qu'il se trouvait plongé dans les ténèbres. Toutefois, quand le nouveau gouverneur d'Alep, Mohammed, partit pour sa destination, l'ambassadeur trouva moyen de glisser deux de ses gens déguisés en lewends dans la suite du pascha. Mohammed, qui les découvrit, leur prit les lettres dont ils étaient chargés, et les envoya eux-mêmes, chargés de liens, à Constantinople. Murad, furieux contre l'ambassadeur, s'en prit aux messagers; il leur fit couper le nez et les oreilles; puis ces malheureux, ainsi mutilés, furent pendus en face de leur demeure, avec les lettres saisies dans leurs vêtements cloués sur le visage à la place du nez.

Un pareil tyran ne respecta pas le pasteur suprême de l'église grecque. Le patriarche Cyrille, ennemi des jésuites, fut déposé, jeté dans les Sept-Tours, où on l'égorgea. Le nouveau pasteur Carfila, plus agréable aux jésuites, paya 50,000 écus pour son diplôme d'installation.

Dans l'audience solennelle donné à l'ambassadeur persan, Murad lui avait répondu que l'expédition contre Bagdad était résolue, et que là il lui donnerait son congé: en effet, il fit tous les préparatifs pour diriger la campagne en personne l'année suivante. Pour le moment, le grand vesir Beiram-Pascha dut prendre les devants: il marcha vers Tokat, passant par Nicomédie, Nicée, Akschehr. Le sandschakbeg de Boli, Serchosch-Mohammed, vieux partisan d'Abasa, et ennemi des janitschares, était venu pour lui rendre visite: on lui abattit la tête à l'instant. Beiram-Pascha prit diverses mesures d'administration, alla d'Amasia à Nikde, puis à Siwas, à Aintab, à Biredjik (Birtha), et après avoir pourvu à la sûreté des frontières de Karsz et d'Erserum, il retourna dans ses quartiers d'Amasia. Les gouverneurs rappelés d'Ofen et d'Ocsakow, Naszuh-Pachasade et Kenaan-Pascha siégèrent comme vesirs dans le divan. Le woiwode de Valachie, Mathieu Bessaraba, avait obtenu que l'on coupât le nez et les oreilles à son rival Radul-Stridia, qui avait offert une plus forte somme que lui pour la Valachie; néanmoins Mohammed-Pascha de Silistra reçut l'ordre de mettre à mort Bessaraba. Dans ce but, le pascha le manda à Tuldscha; mais Bessaraba, qui probablement avait eu avis du complot, s'en retourna à moitié chemin. Mohammed-Pascha trouva que le parti le plus prudent était d'envoyer au woiwode un nouveau diplôme de confirmation dans sa dignité, et de retourner à Silistra. Le gouverneur de Chypre, Eski-Jusuf-Pascha, sur l'accusation de concussions portée par le juge de l'île, Adschemsade-Mustapha-Efendi, fut mandé à Constantinople pour y rendre compte de sa conduite; l'enquête fut remise à l'officier du palais chargé de porter l'aiguière du sultan. Grâce à l'appui de ce fonctionnaire, appelé Kosbegdschiski, son compatriote, Eski-Jusuf-Pascha parvint à faire retomber tous les torts sur le juge, et, déclaré innocent, il obtint le gouvernement de Kaffa, tandis que le juge fut condamné à mort. A Constantinople furent enrôlés cinq mille nouveaux janitschares, et l'on envoya des officiers au loin pour enlever des enfants chrétiens. Dans

les provinces, on pressait aussi les armements, on préparait des munitions. Dans l'automne et durant l'hiver les ravages de la peste semblèrent encore exciter la cruauté de Murad, qui chaque jour immolait de nouvelles victimes. Le tyran fit périr un de ses frères, sultan Kasim, qui, par ses heureuses dispositions, semblait lui présenter dans l'avenir un rival redoutable [17 février 1638].

Sept jours après ce meurtre, l'étendard impérial fut arboré devant le dschebechan et l'arsenal, puis devant les portes des paschas et des généraux destinés à l'expédition. Le gouverneur d'Ofen, Musa, fut appelé à Constantinople en qualité de kaimakam, et sa place fut donnée à l'ex-grand vesir Mohammed, envoyé naguère à Ocsakow. Naszuh-Pascha fut transféré à Silistra. Sept jours après le déploiement des étendards, la tente impériale fut plantée à Skutari, et au bout d'un mois, le 1er avril, Murad partit pour ce faubourg, où il fit son entrée sur un cheval tout bardé de fer; lui-même portait un casque d'acier entouré d'un turban rouge, dont les deux extrémités flottaient sur ses épaules à la manière arabe. Le camp resta vingt-neuf jours à Skutari; le kapudan-pascha et le mufti, dont la présence avait été reconnue indispensable dans la dernière campagne, reçurent l'ordre de prendre part à celle-ci. Les troupes de Rumili étaient commandées par le gouverneur Ali-Pascha, fils d'Arslan-Pascha, celles d'Anatoli, par le gouverneur Ali-Pascha de Wardar; le kapudan-pascha Kiaja reçut ordre d'entrer dans la mer Noire avec la flotte. La marche de Skutari pour Bagdad fut combinée en cent dix stations; on partit le 8 mai 1638. A Nicomédie, où se fit le cinquième campement, les mollas et les muderris qui avaient accompagné le sultan jusque-là, prirent congé et s'en retournèrent. Avant leur départ, un examen des candidats aux places de juges se fit en présence du sultan, qui avait continué d'éprouver les capacités et les connaissances des magistrats par des questions. Deux juges déposés de Brusa, ceux du Kaire et de Jenischehr, comparurent en présence du sultan, afin de concourir pour la place vacante d'Andrinople. Murad leur posa ces deux problèmes: «La foi est-elle une substance ou un accident, et à laquelle des dix catégories de l'intelligence doit-elle être attribuée? Celui qui a juré de ne pas manger de viande viole-t-il son serment en mangeant du poisson?» Trois des candidats demandèrent à consulter les livres de la loi; le quatrième, Edhemsade, répondit de suite à la deuxième proposition: «La foi tient compte de ce qui est passé dans les habitudes, et conséquemment des locutions usuelles: or, le langage ordinaire ne comprend pas le poisson dans la viande, donc celui qui s'est engagé par serment à ne point manger de viande, et qui mange du poisson, n'est point parjure.» Quant à la première question, il offrit de la résoudre dans un traité spécial et par écrit. La réponse subtile d'Edhemsade arracha un sourire au sultan, qui lui donna la place vacante. Cette argumentation était plus de son goût que le langage sévère et incorruptible du grand juge d'Anatoli, Ahmed-Muid-Efendi qui, adressant de dures réprimandes à un juge adjoint, protégé du mufti, en prit occasion de s'élever énergiquement contre la corruption et la vénalité, sans aucun égard pour les grands de l'empire. Le silihdar Mustapha-Pascha et le favori Husein-Pascha présentèrent la chose au sultan sous un faux jour, et aussitôt fut prononcée une sentence d'exil à Belgrad, contre le magistrat trop sévère. Apercevant la tente de l'ex-grand juge, Murad sentit encore son courroux redoubler à cette vue; se tournant vers Husein-Pascha, il lui dit: «Que fais-tu là, insensé? va faire tomber sa tente sur la tête du coupable, afin qu'il s'éloigne au plutôt.» A l'instant les cordes de la tente furent coupées, et l'ex-grand juge se dégagea des débris pour prendre bien vite la route de son exil. A peine Murad avait quitté Nicomédie, un courrier apporta la nouvelle que la sultane favorite, laissée dans cette ville, venait d'y accoucher d'un prince. Comme il fut reconnu ensuite que l'enfant était une fille, le messager fut empalé. A Jnœni, le grand vesir accourut présenter ses hommages à son maître. A Eskischehr, l'ancienne Dorylée, Murad visita le tombeau de son ancêtre maternel, le scheich Edebali, dont la fille, la belle Malchatun, avait donné le jour à Osman, fondateur de l'empire; à Sidighasi, il alla s'incliner aussi devant le monument contenant les restes de Sid-Battal, le champion chevaleresque de l'islam contre les Grecs en Asie Mineure, et sous les murs de

Constantinople. A Bulawadin, anciennement Philomedin ou Dinias, les exécutions recommencèrent. Sur les plaintes portées contre le suppléant du juge de Mihalidsch, cet accusé fut mandé, et malgré ses supplications, condamné à mort. A Akschehr, on s'arrêta deux jours. Le sultan visita le couvent situé au midi de la ville : charmé de la beauté du lieu, et d'une belle chute d'eau artificielle, il écrivit quatre vers sur une fenêtre, et ordonna au mufti de composer un pendant avec le même mètre et les mêmes rimes; avant le coucher du soleil, le mufti avait inscrit une strophe louangeuse. Deux stations après les tentes furent dressées à Ilghun, qui portait, ainsi qu'Eskischehr, au temps des Seldschukides, le nom d'Abigerm (eaux chaudes). Là fut reçu un rapport du juge d'Eskischehr, sur les désordres dont le pays était menacé par le délire d'un derwisch fanatique de Sakaria, qui se donnait pour le Mehdi, ou précurseur du dernier jour. Le kiaja du silihdar fut détaché contre lui avec quatre begs et quatre à cinq cents hommes. Déjà l'énergumène avait ramassé des districts de Sakaria, Modreni, Kodscha-Ili, quelques milliers d'hommes des dernières classes, qui prenaient le nom de derwisches, et livré au beglerbeg d'Anatoli un combat où avait péri le sandschakbeg de Tirhala et de Karahiszar. Le kiaja rallia trois à quatre mille soldats irréguliers (lewends et ssaridsches), battit le fanatique, et l'amena prisonnier avec douze de ses disciples au quartier de Konia. Afin de détruire la superstition de ses adhérents, qui le croyaient invulnérable, on lui tailla d'abord la peau en lanières, puis on lui coupa tous les doigts l'un après l'autre. Il ne donna aucun signe de douleur, et se contenta de dire au bourreau : « Ne te hâte pas. » Murad lui dit : « Est-il vrai que tu te donnes pour Jésus? — Que Dieu me soit en aide, répondit-il, j'appartiens au peuple de Mohammed, et j'attends le seigneur Jésus » (1).

Le jour où l'on était arrivé à Konia [17 juin 1638], le supplice des begs de Boli et de Jenischehr, Abdi-Pascha, et le fils de Schemsi-Pascha, avait donné satisfaction à toutes les plaintes portées contre eux. Le scheich Bekir, supérieur du couvent des mewlewis de Konia, général de tout l'ordre dans l'empire, comblé de bienfaits par le sultan à l'époque de son premier passage en ce lieu, encourut justement la disgrâce du maître pour avoir opprimé les sujets de Ssughla, et entassé dans ses coffres l'argent donné pour des fondations pieuses. La sentence de mort allait être prononcée; l'intercession du mufti et d'autres personnages fit commuer la peine en un simple bannissement. Aariftschelebi de Karahiszar devint scheich de l'ordre. Bekir finit paisiblement sa vie dans le palais du grand vesir Beiram à Constantinople.

Tandis que l'armée était arrêtée à Konia, un jour le fils de Fachreddin, de qui Naima tenait ce récit, était hors du camp avec le chef de la police Chosrew, quand le sultan passa devant eux sous un déguisement, jetant de leur côté un regard foudroyant. Le soir Chosrew fut mandé dans la tente du kiaja Begtasch. L'heure inaccoutumée, surtout le souvenir du terrible regard du sultan, ne lui firent augurer rien de bon. Ses pressentiments étaient fondés, car un chatti-scherif avait ordonné à l'aga des janitschares le supplice du chef de la police, et le kiaja s'était chargé de l'exécution. Chosrew cacha sous ses vêtements un sabre à courte lame, et se rendit à ta tente du kiaja. En entrant, il trouva les tschauschs réunis, et leur donna le salut, qu'un seul lui rendit : c'était là un mauvais signe. Sans perdre un instant sa présence d'esprit, Chosrew tira son sabre, en porta un coup au chef des tschauschs, au moment où celui-ci donnait l'ordre fatal, puis traversa la tente et s'échappa heureusement avant que les tschauschs eussent le temps de se reconnaître. La nuit et deux amis fidèles favorisèrent sa fuite. Jadis Chosrew avait été porteur d'aiguière du vesir Redscheb. Murad, qui ne l'avait pas vu depuis les effroyables scènes de la révolte militaire, venait de le reconnaître, et sa vieille haine avait éclaté par une sentence de mort.

A Tschakidchan arriva le beg déposé de Tripoli, Bulgar-Ahmed-Pascha, avec sa suite; au moment où il se prosternait, sa tête fut abattue, et alla rouler aux pieds du sultan, parce qu'il avait été accusé d'actes arbitraires. A Adana, huit personnes se jetèrent du haut des murailles dans l'eau, implorant ainsi justice contre le beglerbeg Dschaafer-Pascha, qui en fut quitte

(1) Naima, p. 638 et 639.

pour la perte de son gouvernement. Dans le port de Pajas étaient à l'ancre deux galères chargées de présents que le gouverneur d'Égypte envoyait au sultan. A Antioche, comme le pont sur l'Oronte, où devait passer Murad, était chargé de curieux, craignant qu'il n'y eût encore là des suppliants, il alla traverser le fleuve à la nage sur un autre point. Les porte-étendards, les agas de l'étrier, les gardes du corps, qui doivent toujours accompagner la personne du souverain, le suivirent au péril de leur vie. Le maréchal de l'empire, qui aurait dû prendre des mesures afin que personne ne se trouvât sur le chemin du maître, reçut le soir même des coups de bâton sur la plante des pieds [26 juillet 1638]. A Alep, on était à la moitié de la route, c'était la cinquante-cinquième station; on s'arrêta seize jours. Il y eut des collations de fiefs et de places de juges. Au-dessus de Merdsch-Dabik, fameux champ de bataille de Selim Ier et de Ghawri, près du tombeau qui passe pour celui du prophète David, le sandschakbeg d'Ochri, Deli-Piri-Pascha, fut exécuté à cause de son retard à se mettre en campagne, et aussi pour des actes de violence antérieurs, parmi lesquels on citait l'injuste supplice d'Atlasade-Sulfikar-Pascha. A Nisib, Murad donna la mort à son médecin, Emir-Tschelebi, en le forçant d'avaler toutes les pilules d'opium qui furent trouvées sur lui. Murad avait appris par le silihdar qu'Emir-Tschelebi, toutes les fois qu'il s'éloignait pour faire ses prières, se livrait à sa passion pour l'opium; d'abord il n'en voulut rien croire, mais un jour qu'à Nisib le médecin allait s'éloigner, le sultan lui ordonna de retirer de sa poitrine la dose d'opium qu'il y cachait, en lui demandant ce que c'était: « De l'opium tout à fait inoffensif, répondit le médecin. — Alors fais-en usage. » Après en avoir avalé quelques pilules, le médecin dit: « C'est assez, mon padischah; en trop grande quantité le besoar même devient poison. » Mais le tyran le contraignit à prendre le reste, puis il se mit à jouer aux échecs avec lui, afin d'avoir sous les yeux le spectacle de l'agonie de sa victime. Au bout de trois parties, le médecin ne put continuer; il fut transporté chez lui, où ses gens lui avaient préparé des médicaments. « Je n'ai besoin d'aucun secours, dit-il; quand on a un ennemi aussi puissant que le silihdar, il vaut mieux mourir que de vivre. » Il prit un sorbet à la glace, qui, après une forte dose d'opium, excite l'action du poison, et rendit l'âme (1). Seinul-Aabidin, protégé du silihdar-pascha, devint médecin du Grand Seigneur. A Biredschik (Birtha), l'armée passa sur un pont de bateaux; le sultan monta dans une barque, où il fit asseoir le mufti près de lui pour lui faire honneur. Dans le port de Feludsche avaient été construits huit cents bâtiments de charge.

Le sultan fit reprendre les exécutions des consommateurs de tabac. A Utschinar on en saisit quatorze, à Rhodes dix, à Alep vingt, à Hadschegœs vingt, qui fumaient clandestinement, et cette jouissance leur coûta la vie: les uns furent décapités, d'autres pendus ou écartelés; il y en eut quelques-uns que l'on jeta devant la tente du sultan, après leur avoir brisé les pieds et les mains à coups de marteaux (2).

A Roha, arriva le commissaire qui avait été envoyé à Tripoli de Syrie. Il y était allé saisir le juge Insi-Efendi, accusé par le gouverneur Schahin-Pascha comme suspect de fumer du tabac et de pratiquer la magie. Pendant la marche de Murad, Schahin-Pascha, dès les premiers jours de l'entrée en possession de son gouvernement, avait appelé auprès de lui l'émir Usaf, l'un des deux fils de Seif-Oghli, jadis si puissant dans ces contrées, l'avait massacré ainsi que toute sa suite, puis il avait battu et dispersé les Arabes attachés à la cause de la victime. C'était là un service signalé rendu à la Porte. Le juge Insi-Efendi ayant désapprouvé plusieurs mesures du gouverneur, ce fut pour Schahin un motif de noircir cet adversaire. Avec le commissaire délégué, il avait surpris le juge, sans pouvoir néanmoins saisir une parcelle de tabac; il avait seulement trouvé une table cabalistique dont une seule case n'était pas remplie; il eut soin de la placer par-dessus les livres, afin d'attirer l'attention du sultan. Insi arriva au moment même où les cadavres des dix-huit fumeurs suppliciés étaient roulés devant la tente du sultan. Murad se promenait en tous sens la masse d'armes à la main, lorsqu'on lui annonça le commissaire et le juge; il

(1) Rausatul-Ebrar, fol. 417; Naima, p. 643.
(2) Naima, p. 644.

dit au silihdar, avec un atroce sourire : « Ah ! le drôle, ne va-t-il pas sentir redoubler ses terreurs ? — Certes, mon padischah, la vue de dix-huit cadavres est bien suffisante pour amener l'âme sur les lèvres. — Qu'il vienne demain, reprit Murad, en attendant j'examinerai ses livres. » Quand ses regards tombèrent sur la table cabalistique, il dit aussitôt : « C'est étrange ! pour qui donc la case vide ? — Sans doute, répondit le silihdar, il l'aura réservée pour la félicité de Votre Majesté, ensuite il inscrira votre nom avec des lettres d'or. — Qu'il l'accomplisse donc », dit le sultan. Insi grava dans cette case la conquête de Bagdad, et quand la prédiction se vérifia dans la suite, il monta en si haut crédit, que Murad, de retour à Constantinople, le consulta pour le salut de sa fille, au moment où la peste désolait la capitale, et lui donna pour cela 200 ducats. A Dschulab, mourut le grand vesir Beiram-Pascha, de mort naturelle, ce qui était prodigieux dans une situation si élevée en présence d'un souverain si sévère. Beiram s'était montré doux et modéré, n'avait jamais provoqué volontairement une sentence cruelle, et avait même apporté des adoucissements, quand il l'avait pu, aux rigueurs de son maître. Il faisait partie de l'ordre des derwischs seinis, pour lesquels il avait élevé des couvents à Constantinople ; sous cet abri il avait préparé son tombeau, où ses restes furent déposés. Le sultan ayant trouvé dans la tente de Beiram des caisses remplies d'objets qui devaient lui être offerts à chaque station, pleura ce fidèle serviteur, et pria pour le salut de son âme. La place de grand vesir aurait dû être donnée au kapudan-pascha Mustapha ; mais, par l'effet des intrigues de Rusnamedschi-Ibrahim, alors en grande faveur auprès du sultan et du silihdar, le sceau de l'empire fut porté par le grand chambellan au gouverneur de Moszul, Tajjar Mohammed-Pascha. A Diarbekr, où l'on s'arrêta dix jours, le nouveau grand vesir se présenta en grande pompe au sultan, qui lui donna quatre tentes magnifiques. Des gouvernements furent conférés ; le commandant du désert, l'émir arabe Aburisch, avec les troupes d'Alep et de Tripoli, et le gouverneur de Diarbekr, Derwisch-Pascha, furent détachés en avant pour former l'avant-garde de l'armée. Le sultan fit en personne la revue des janitschares, et congédia les invalides avec 4 aspres de pension. A Dscherrah, premier campement au delà de Niszibin, mourut le rusnamedschi Ibrahim, qui depuis quinze ans jouissait de la plus haute influence auprès du sultan, par lui-même et par l'action de deux créatures, le silihdar et Deli-Husein-Pascha, et qui, dans les affaires les plus importantes, avait une opinion prépondérante, tout en restant simple chodscha du divan. Il était content de ce titre modeste, parce qu'il aimait mieux être que paraître, agir dans le silence plutôt que d'exciter l'envie dans une situation plus élevée. Il avait dirigé la marche de Murad pour l'anéantissement de la rébellion, ce qui le faisait considérer généralement depuis cette époque comme le confident du souverain, et le soutien de sa domination.

A Kesrseman, où le Tigre peut se passer à gué, mourut le beglerbeg de Meraasch, Biiklu-Mustapha-Pascha, et le beg de Begschehri, Abasali-Kutschuk-Beg, fut exécuté sur le soupçon d'exactions nouvelles, ou plutôt à cause de son ancien attachement au rebelle Abasa (7 novembre 1638). Au moment de l'arrivée à Moszul, le turnadschibaschi Derwisch-Aga fut décapité pour avoir indûment perçu des sommes d'argent. Dans l'opération ordonnée pour l'enlèvement des jeunes garçons chrétiens, il avait été chargé d'opérer sur les frontières de Rumili, le long du Danube, tandis que le jahjabaschi Kasghandschisade-Mustapha était envoyé en Bosnie et en Albanie, et Derwisch-Mustapha en Grèce. Quand il parut devant le sultan, celui-ci lui cria : « Misérable ! je veux apaiser les plaintes élevées contre toi ; hé ! kiaja ! » Begtasch, kiaja des janitschares, ne sachant pas que cet appel s'adressait à lui, resta un instant immobile ; puis averti par les autres assistants que c'était à lui d'agir, attendu que nul autre ne pouvait mettre la main sur un lieutenant général, il saisit Kutschuk-Beg par le collet et le livra au bourreau. En même temps partait un ordre de mort contre Kasghandschisade. Derwisch-Mustapha ne dut la vie qu'à l'intercession du grand vesir. Cette levée d'enfants chrétiens est la dernière dont les annales ottomanes fassent mention, et ce fut sous le plus cruel tyran de l'empire que cessa cette vio-

lence qui arrachait les enfants à la croyance de leurs pères pour les transformer en esclaves fidèles.

A Moszul parut encore un ambassadeur indien, avec une lettre annonçant la marche de son maître sur Kandahar; il apportait aussi de riches présents, parmi lesquels on distinguait une ceinture garnie de pierreries, valant 150,000 piastres, et un bouclier fait avec des oreilles d'éléphant, recouvert d'une peau de rhinocéros, à l'épreuve du sabre et des balles. Murad fit placer ce bouclier à terre, et le frappa si fortement de sa masse d'armes qu'il fut brisé et enfoncé de part en part; cet objet, ainsi mis en pièces, fut envoyé à l'ambassadeur avec 500 ducats.

A la suite d'un conseil de guerre, il fut résolu que l'on traînerait vingt canons par terre avec l'armée, et que le reste de l'artillerie serait transporté à Bagdad sur le Tigre. Le beglerbeg de Meraasch eut le commandement de l'arrière-garde; celui de Diarbekr dut diriger l'avant-garde; Noghaipaschasade fut chargé de surveiller le transport des canons. A une station de Moszul, deux concurrents qui se disputaient violemment un fief vacant ayant dit devant le sultan : « Tant que l'un de nous n'aura pas été rayé du nombre des vivants, il n'y a point de paix à espérer entre nous », Murad les mit d'accord en ordonnant le supplice de tous deux. En face d'Ali-Hamani, un saim, convaincu de posséder deux fiefs, fut puni de mort. Au pont des Roseaux arriva la nouvelle que Sefer-Pascha d'Achiska', en poussant une reconnaissance sur Eriwan, avait battu, blessé et mis en fuite Kelb-Ali-Chan, sorti de la place pour l'attaquer. Quatre cents têtes, quelques prisonniers, les trompettes et les timbales des vaincus furent les trophées de la victoire. En même temps on apprit que les troupes envoyées du côté de Schehrsor avaient fait beaucoup de butin et de prisonniers. A Kerkuk, les porte-étendards ne voulurent plus avancer, invoquant l'ancien usage d'après lequel les queues de cheval devaient devancer l'armée seulement jusqu'à la frontière ennemie, et se déployer ensuite derrière les derniers rangs. Le kapudan-pascha représenta au sultan que Chosrew-Pascha, dans sa campagne contre Bagdad, avait été jusqu'en vue de l'ennemi, avant de faire retirer les drapeaux sur les derrières, et que le rétablissement de l'ancienne coutume pourrait être considéré comme une marque de crainte. Aussitôt les porte-étendards reçurent ordre de se porter en avant. Enfin, le cent quatre-vingt-dix-septième jour du départ de Skutari, après cent dix campements et quatre-vingt-six jours de halte, l'armée parut devant Bagdad [15 novembre 1638].

Situé sur la rive orientale du Tigre, Bagdad est entouré de murailles et protégé par des tours, même du côté du fleuve. Cette dernière partie des remparts présentait alors quatre-vingt-dix-sept tours; les trois autres côtés en offraient cent quatorze. Nuri, fils de Seadeddin, historien de la conquête de Bagdad, a mesuré l'enceinte de la ville, et lui donne deux mille pas. A l'ouest du Tigre, en face de la ville, est situé le faubourg de Kuschlar-Kalaasi, et plus loin, en remontant le fleuve, se trouve le tombeau de l'imam Kasim: du même côté que Bagdad s'élève le château d'Imami-Aasem, construit par Suleiman, et qui renferme le tombeau de l'imam Abu-Hanife; la porte qui s'ouvre de ce point s'appelle la porte du Grand-Imam; tout contre, à l'angle nord-ouest de la ville, est le palais du gouverneur; en face de la porte du Grand-Iman est percée celle des Ténèbres (Karanluk-Kapu). Sur le troisième côté, parallèle au Tigre, est pratiquée la porte Blanche (Ak-kapu), et sur le quatrième, la porte du Pont, ainsi appelée du pont qui unit la ville avec le faubourg de Kuschlar-Kalaasi. Dans les deux siéges précédents, Hafis-Pascha avait attaqué la ville par l'extrémité du nord-ouest, près de la porte du Grand-Imam, Chosrew-Pascha par l'extrémité du sud-est, près la porte des Ténèbres; les brèches ouvertes dans ces deux siéges avaient depuis été réparées; ces points avaient même été protégés par de nouveaux ouvrages, dans la prévision d'une attaque ultérieure; au contraire, on avait négligé le côté de la porte Blanche, au milieu de la muraille qui regarde la terre. Murad avait été informé de ces circonstances pendant sa marche, par Mir-Mohammed, Persan, qui, tombé entre les mains des Ottomans, devait être mis à mort comme ses deux frères, et avait dû la vie, puis la liberté à l'intercession de Silihdar-Pascha. La tente du sultan fut dressée devant le château du Grand-

Imam, sur une colline dominant le Tigre. Murad ne se jugea point digne de mettre le pied sur le seuil du tombeau du grand imam tant qu'il n'aurait point paré sa tête du laurier de conquérant. Pour le moment il n'entra pas sous sa tente, courut vers l'armée, à laquelle avaient été distribuées des pelles et des pioches, pour faire ouvrir la tranchée dans la nuit même. Devant la porte Blanche étaient le grand vesir, l'aga des janitschares et le beglerbeg de Rumili; après eux, se rapprochant de la porte des Ténèbres, le kapudan-pascha, le beglerbeg de Siwas, et le ssamsundschibaschi, avec quarante officiers; le beglerbeg d'Anatoli et les troupes égyptiennes, le sagardschibaschi avec quarante officiers. Le gurdschibaschi et Noghaipaschasade avaient la garde des avant-postes. La défense de Bagdad était confiée au gouverneur Begtasch-Chan, et sous lui à Chalef-Chan, général des fusiliers, ayant douze mille de ses meilleurs soldats, et à Mir-Fettah, auquel Murad avait jadis accordé une libre retraite lors de la conquête d'Eriwan.

La tranchée ayant été ouverte dans la première nuit, le lendemain les canons arrivèrent par terre; il y en eut dix pour le grand vesir, quatre pour le kapudan-pascha, quatre pour Husein-Pascha, beglerbeg d'Anatoli, et le feu s'engagea aussitôt. Le quatrième jour, le silihdar-pascha et Schahin-Pascha de Tripoli passèrent le Tigre avec douze mille hommes pour aller ravager le territoire de Schehrban, célèbre par la grosseur de ses grenades; l'une d'elles, présentée au sultan, pesait quatre cents drachmes; puis le silihdar-pascha, du côté occidental du Tigre, occupa le château des Oiseaux, afin de canonner la ville aussi de ce point. Il laissa le soin de l'attaque à son kiaja, et lui-même, inséparable de la personne du sultan, vint seulement inspecter les travaux deux fois par jour. Le huitième jour, la tranchée était poussée jusqu'au bord du fossé, et les tours s'écroulant sous les coups de l'artillerie ottomane, les assiégés comblèrent les brèches avec des paniers de branches de palmier remplis de terre. On distribua à l'armée des sacs de peau de mouton, on abattit plus de mille palmiers, et l'ordre fut donné de tirer des retranchements; toute l'armée était occupée à construire des lignes de circonvallation. Le sultan enflammait l'ardeur par sa présence : « Montrez-moi, disait-il, ce que vous savez faire; ne manquez pas de zèle pour la vraie foi. » Déjà le grand vesir avait renversé la tour près de la porte Blanche, le kapudan-pascha celle qu'avait élevé Cicala lorsqu'il était gouverneur de Bagdad; deux autres tours s'étaient écroulées sous les boulets d'Husein-Pascha, et les murailles étaient au niveau du sol sur une longueur de huit cents aunes, quand on voulut donner l'assaut; mais, sur l'avis que dans l'intérieur se creusaient de larges fossés, se faisaient de grandes coupures, on poussa les travaux des tranchées. Neuf canons arrivés par le Tigre augmentèrent les batteries des assiégeants; mais les Persans allumèrent des feux de joie pendant trois jours à la nouvelle que le schah était sur la Diala avec douze mille hommes. L'émir du désert, Aburisch, vint avec dix mille charges de chameaux de vivres, amenant prisonnier le chan persan Ali. Il fit son entrée selon la coutume arabe, qui fait paraître des litières de femmes au milieu des lances guerrières [9 décembre 1638]. Murad s'avança de quelques pas au-devant de lui, le reçut avec de grands témoignages d'honneur, et fit donner des kaftans d'honneur à quarante-sept personnes de la suite de ce chef. Le 13, deux cent soixante mille sacs furent distribués à l'armée, qui, les remplissant de terre, les éleva comme un parapet sur le bord du fossé déjà tout comblé. Les gouverneurs d'Alep et de Tripoli, avec le padischah du désert, l'émir arabe Aburisch, furent détachés vers la Diala pour expulser l'armée persane postée en ce lieu. A leur approche, les Persans se retirèrent. Le lendemain, un combat assez vif s'engagea, l'aga des volontaires et l'alai-beg Tschirmen y périrent. Irrité de cet échec, le sultan reprocha durement au grand vesir sa lenteur à disposer l'assaut général, lorsque les fossés étaient déjà comblés, les parapets élevés : « Plaise à Dieu, répondit celui-ci, que l'esclave Tajjar exhale son âme, pourvu seulement que mon padischah puisse conquérir la ville. » L'assaut fut annoncé pour le lendemain. Toute la nuit les vaillants Ottomans, qui ne respiraient que le combat, firent retentir le camp du cri : « Allah! Ekber », et, avant les premiers rayons du jour, l'assaut commença. Les vesirs, l'aga des janitschares, les beglerbegs quittèrent la tranchée, et, montant sur les parapets, s'élancèrent contre les

tours. Le grand vesir, le sabre à la main, devançait les premiers rangs, fauchait les têtes des Persans, lorsqu'une balle le frappa au front, et ressortit par l'occiput [24 décembre]; les agas le portèrent dans la tente des volontaires, sur le bord du fossé. Il fut enseveli près du tombeau du grand imam, aux pieds de son père, l'ancien gouverneur de Bagdad. Ce fut le second grand vesir des Ottomans qui périt les armes à la main en combattant. Murad sentit son cœur se gonfler de douleur : « Ah! Tajjar, dit-il en soupirant, tu valais plus que cent places comme Bagdad; que Dieu te donne la lumière éternelle de sa miséricode! » puis il remit le sceau au kapudan-pascha Mustapha, avec ces paroles : « Montre-toi dignement; j'attends de toi la conquête de Bagdad et des services où tu sacrifies ton âme; que Dieu soit avec toi. » Mustapha se prosterna, en disant : « J'implore la bienveillance admirable et les vœux tout-puissants de mon padischah », et il s'élança sur la brèche pour enflammer l'ardeur des assaillants, que n'avait pas ralentie la chute du grand vesir. Ses lewends et ses agas se précipitèrent sur ses pas; l'armée le suivit en s'écriant : « Qui sait le jour de la mort! » Son kiaja et beaucoup d'agas de la cour intérieure et extérieure tombèrent à ses côtés; mais lui ne s'arrêta pas tant que toutes les tours ne furent point occupées. Le lendemain [25 décembre], le quarantième jour du siége, anniversaire de la prise de Rhodes, cent seize ans auparavant, par Suleiman, Bagdad se rendit, et fut incorporé de nouveau à l'empire ottoman, après en avoir été détaché pendant quinze ans.

Le chan de Bagdad ayant offert de capituler, le tschauschbaschi et Hasan-Pascha de Nikde allèrent le chercher pour l'amener dans le camp. Il fut conduit de la tente du grand vesir à celle du sultan au milieu d'une double haie de sipahis et de silihdars. Le sultan était assis sur un trône d'or, la tête couverte d'un turban surmonté par un panache de plumes de héron attaché avec une aigrette de diamants, tenant sur ses genoux un sabre garni de pierreries. A sa droite et à sa gauche étaient les jeunes pages nobles, avec des ceintures d'or garnies de pierres précieuses; le mufti, les vesirs, les colonnes du divan, occupaient leurs places; l'aspect du divan semblait une paraphrase du verset du Koran : « Nous t'avons donné un triomphe éclatant. » Alors s'avança le grand vesir, qui précédait le chan. Celui-ci, se prosternant, implora son pardon pour la résistance qu'il avait opposée. « Je te pardonne, répondit Murad avec orgueil, à la condition que tu évacues la ville aujourd'hui même; si tu étais venu plus tôt, nous aurions eu moins de peine; mais puisque tu as déployé tant de zèle pour le service de ton maître, tu es excusé. » Le Persan reçut une plume de héron, avec une agrafe de diamants, un poignard et une pelisse d'honneur en martre zibeline. « Les chans et les soltans partiront dès aujourd'hui, reprit Murad; que chacun aille où il veut, retourne au schah ou vienne à moi, je ne force personne. » Begtasch-Chan se rendit à la tente du grand vesir, et il écrivit à Mir-Fettah, Jar-Ali, Chalef et Nakd-Ali-Chan, aux colonels et aux capitaines, pour qu'ils partissent avant midi; en même temps il avertit le grand vesir de se tenir sur ses gardes, car les tours pourraient bien être minées et sauter en l'air. Comme la garnison parut ne pas vouloir se retirer, le combat recommença sur les tours et sur les murs. En voyant les choses se dessiner ainsi, les chans Mir-Fettah, Jar-Ali et Chalef s'étaient jetés dans la tour de Narin, tandis que les Ottomans pénétraient dans la ville. Les Persans, qui devaient sortir par la porte des Ténèbres, se pressaient sur ce point. Les Turcs tombèrent sur le sérail du pascha et sur le besestan. Tous les soldats se mirent à piller et à massacrer, au mépris de la garantie accordée à la vie et à la propriété. Le grand vesir vint en personne pour remédier au désordre; mais ce fut en vain; d'ailleurs les Persans aussi avaient les armes à la main et se défendaient encore du haut de quelques tours. A côté du grand vesir, le reis-efendi Ismaïl fut percé d'une flèche, le silihdar fut sauvé par un de ses pages qui se jeta au-devant d'un coup de sabre asséné par un Persan. Tandis que ces scènes se passaient dans la ville, une jeune guerrier imberbe, appartenant à l'armée de Rumili, parut devant le sultan, et lui dit : « Mon padischah, tu as accordé la vie aux vaincus; mais nous n'avons pas donné notre garantie. — Que dis-tu là, s'écria Murad. — Mon padischah, poursuivit le jeune homme, mon père, mon oncle, mes frères et mes neveux ont péri dans cette guerre; je n'ai plus personne :

voilà pour moi l'occasion de frapper ; pourquoi veux-tu arrêter le cours de la vengeance? Si tu pardonnes à ces maudits, nous ne leur pardonnons pas, nous autres. » Murad éclata de rire, et le laissa aller. Un scheich de Bagdad amena deux Persans chargés de liens ; Murad irrité, dit : « Je leur ai pardonné, pourquoi les lier ainsi ? » Le scheich répondit : « Ils ont repris les armes, et n'ont pas accepté le pardon qui leur était offert. » Murad expédia un jeune garçon tatare, à cheval, pour lui rapporter des nouvelles de ce qui se passait dans la ville. Quand ce messager fut revenu raconter le combat à la porte des Ténèbres, la mort du reis-efendi et le danger qui avait menacé le silihdar, Murad envoya, par le beglerbeg d'Anatoli, l'ordre de ramener les Persans au repos, et, s'ils résistaient, de les massacrer tous. » Husein-Pascha et le silihdar sommèrent les chans renfermés dans la tour de Narin. Mir-Fettah, Chalef et Ali-Jar se rendirent et furent conduits au sultan qui les remit à la garde du silihdar. Les deux fils de Mir-Fettah continuèrent à se défendre ; en quelques heures les canons pointés contre les Persans firent parmi eux d'effroyables ravages ; ceux que l'on saisit vivants furent décapités devant la tente du sultan. On offrit encore par écrit la vie aux deux fils de Mir-Fettah, qui cette fois acceptèrent le sauf-conduit. Le beglerbeg d'Anatoli entra dans la tour de Narin, et précipita les Persans du haut des murs à grands coups de masses d'armes. L'armée turque, altérée de sang, ne voulut pas entendre parler de sauf-conduit, et massacra tout ce qu'elle rencontra. Quelques centaines de Persans seulement s'échappèrent par la porte des Ténèbres du côté de la Diala ; mais les troupes égyptiennes se mirent à leur poursuite et les sabrèrent presque tous. Plusieurs fugitifs gagnèrent Schehrban et se cachèrent sous une voute qui en s'écroulant les écrasa. De trente mille Persans dont se composait la garnison de Bagdad, trois cents à peine avaient pu gagner le camp du schah ; dix mille avaient péri pendant le siége, vingt mille étaient tombés sous le cimeterre le jour de la reddition de la place (1). Ensuite fut proclamé l'ordre d'épargner la propriété et la vie des sujets pacifiques, et de ne pas dépeupler Bagdad. Murad fit maintenant son pèlerinage au tombeau du grand imam, et tint un divan. Le grand écuyer Chalil-Aga, revêtu de la dignité de vesir, fut expédié à Constantinople pour y porter la nouvelle de la conquête. Chanedanagasade partit pour Vienne avec la même nouvelle (1). Begtasch-Chan, Arménien de naissance, mourut tout à coup empoisonné par son épouse, qui n'avait nulle envie de le suivre en Turquie ; elle fut renvoyée saine et sauve, avec toute sa fortune, à son père, Lor-Husein-Chan, seigneur du canton de Mendeli, au delà de la Diala. Le gouvernement de Bagdad fut donné au petit Hasan, aga des janitschares ; l'aga Begtasch eut le commandement de la garnison, qui fut composée de huit mille hommes. Le silihdar-pascha devint kapudan-pascha ; la place de silihdar fut donnée à Melek-Ahmed, qui obtint la main de la sultane Kia. Quarante jours après, le même Melek-Ahmed sortit du harem pour être investi du gouvernement de Diarbekr, et revêtu de la dignité de vesir, et Siawusch fut nommé silihdar. Une inondation soudaine, annoncée, dit-on, au sultan, par un derwisch, et qui remplit les tranchées et renversa les travaux de siége, détermina Murad à presser l'ordre du départ. Le mufti Jahja s'occupa de relever le tombeau du grand scheich Abdulkadir-Gilani.

La passion de Murad pour les supplices paraissait, à Bagdad, avoir été calmée par le massacre de la garnison et par quelques exécutions ; mais ce n'était que le sommeil du tigre, qui en fut bientôt tiré par l'explosion du magasin à poudre de Bagdad. Huit cents buffles, beaucoup d'hommes avaient été tués ou blessés, beaucoup de maisons renversées ou endommagées. Les hérauts crièrent dans le camp : « Quiconque a un Persan en sa possession doit le tuer sous peine d'être mis à mort. » Le camp était rempli de Persans qui s'y étaient rendus en pleine sécurité : il s'y trouvait en outre trois cents pèlerins persans, et beaucoup de prisonniers. Murad se fit amener mille de ces captifs, accompagnés chacun d'un bourreau. Ils furent

(1) Naima, p. 658 ; Rausatul-Ebrar, fol. 20.

(1) Naima, p. 659. La lettre même, de la plume du reis efendi Ssari-Abdullah, est la quatre-vingt-sixième dans le recueil de cet écrivain.

rangés devant la tente; les portes s'ouvrirent, Murad monta sur un trône dressé à cet effet, et, à un signal donné, mille têtes roulèrent en même temps dans la poussière. Les historiens ottomans portent unanimement à trente mille le nombre des victimes immolées par son ordre dans la ville et dans le camp, sous ses yeux ou en son absence.

Le 17 janvier 1639, Murad partit de Bagdad pour Diarbekr. A Tebris, l'ambassadeur indien, qui avait attendu l'issue du siége, vint lui rendre hommage, et le chambellan Arslan-Aga partit avec lui en mission pour l'Inde. L'envoyé persan Makszud, arrêté d'abord à Skutari, et qui avait été retenu prisonnier dans le château de Pajas pendant la campagne, fut admis à l'audience du sultan à Moszul, revêtu d'un kaftan d'honneur, et chargé d'une lettre du sultan pour le schah Ssafi-Behadir; dans cette épître Murad menaçait de passer l'hiver sur la frontière, et de reparaître au printemps, si les cantons encore occupés par les Persans n'étaient pas remis aux beglerbegs ottomans, et si les présents d'usage n'étaient envoyés. Cette pièce se terminait ainsi: «Si tu es un homme, parais donc sur le champ de bataille. Il ne convient pas à ceux qui prétendent à la domination de se tenir assis derrière la cour, et quand on craint un cheval, il ne faut pas se mettre en selle et ceindre le sabre. Ce qui est décidé de toute éternité ne peut manquer d'arriver; ne te laisse donc pas ronger par la fureur, et viens à ma rencontre. Salut à celui qui suit la vraie direction!»

Dans le village de Muderriskoï, près de Diarbekr, fut célébrée la fête du Bairam. Comme les orfèvres de Diarbekr étaient renommés pour leurs ouvrages, on leur fit fabriquer des portes d'argent battu, des fenêtres, des lampes et d'autres ornements d'argent pour le tombeau du grand imam. Le grand écuyer Ipschir-Mustapha reçut le gouvernement d'Ofen, et fut remplacé lui-même par le grand chambellan. L'exécution d'un scheich, Mahmud, d'Urmia, dans cette même ville de Diarbekr, souleva trente ou quarante mille partisans, qui en ressentirent bien plus d'horreur que du massacre tout récent de tant de Persans. Dans tout le pays de Tebris, Eriwan, Erserum, Moszul, Roha et Wan, il passait pour un saint; maintenant on le vénéra comme un martyr, car on ne connaissait de lui aucune faute qui eût pu motiver son supplice. Toutefois les historiens contemporains les mieux informés, le fils de Fachreddin et Hadschi-Chalfa, révèlent deux faits à sa charge. Le scheich d'Urmia protégeait une fille de Fachreddin qui, échappée au massacre de sa famille, s'était réfugiée auprès de lui. Il l'avait présentée au sultan, marchant alors sur Eriwan, comme habile à faire de l'or, soit dans le but de sauver la vie de cette jeune file, soit qu'il eût été lui-même abusé par elle. Murad fit remettre 1,000 piastres à l'alchimiste, et chargea une commission d'assister aux expériences. La jeune Syrienne s'amusait à faire de la musique avec les jeunes gens de Diarbekr, au lieu de composer de l'or. Le commissaire apposa les scellés sur le laboratoire, et adressa un rapport au sultan, qui fit jeter à l'eau l'intrigante. Les éclats de sa colère atteignirent le scheich, qui l'avait trompé sciemment ou par ignorance. Mais ce qui paraît surtout avoir déterminé la sentence de mort, c'est la grande importance politique du scheich, et la crainte assez fondée qu'il ne marchât sur les traces, ou du scheich Borkeli-Mustapha, ou du scheich de Sakaria, qui, à des époques toutes récentes, avaient rempli l'Asie Mineure de troubles et de séditions. On se rappelait aussi le scheich Tomart, qui avait jadis élevé sa famille à la souveraineté dans le Moghrib, et le scheich Ismaïl, qui, un siècle auparavant, avait fondé en Perse la dynastie des Ssafis, et l'on prit le parti d'abattre la tête dans laquelle pouvaient germer de semblables projets.

Tandis que le grand vesir négociait la paix sur la frontière de Perse, Murad poursuivit sa marche sur Constantinople. A Malatia, il visita le grand chan récemment achevé par les soins du silihdar-pascha. A Ilidsche, près de Siwas, arrivèrent quinze têtes et trois prisonniers envoyés par Kenaan-Pascha, qui avait ravagé le pays autour d'Etschmiasin [6 mai 1639]. Le grand écuyer Ipschir-Mustapha, investi du gouvernement d'Ofen, fut revêtu de la dignité de vesir, et son prédécesseur Mohammed fut mandé en toute hâte auprès du sultan. Il arriva à Angora pour recevoir sa nomination en qualité de kaimakam. A Lalatschairi, Husein, fils de Naszuh-Pascha, fut nommé gouverneur d'Er-

serum ; Ibrahim-Pascha redevint defterdar. A Nicomédie, les ulemas et les principaux habitants de Constantinople vinrent complimenter le sultan. La sultane favorite, qui avait assisté à toute la campagne, partit en avant pour Constantinople, avec six galères, et descendit au kœschk de Sinan-Pascha. Le lendemain, la sultane Walidé, qui était allée au-devant de son fils, fit son entrée dans le sérail, suivie de douze carrosses. La voiture dans laquelle elle se tenait était tendue de drap d'or; les cercles des roues étaient d'argent, les rais dorées; les vesirs et les ulemas la précédaient [19 juin]. Le même jour, Murad arriva de Nicomédie à Constantinople avec cinquante-huit galères, et l'entrée solennelle se fit le lendemain. Vingt-deux chans persans marchaient en esclaves à côté de l'étrier impérial; le sultan lui-même, couvert d'une armure persane, avait jeté une peau de léopard sur ses épaules. Les trésors conquis ne furent point portés en avant comme aux triomphes romains; on les débarqua de dix galères au sérail.

Immédiatement avant le retour de Murad à Constantinople, était mort le sultan Mustapha l'Imbécile, soit naturellement, soit de poison, comme le voulait l'opinion populaire, toujours disposée à croire les choses les plus sinistres sur la fin des princes. Douze jours après ce retour arriva la nouvelle de la conclusion de la paix avec la Perse. Le sultan adressa une lettre flatteuse au grand vesir avec un sabre garni de pierreries. L'ambassadeur Mohammed-Kuli vint le 19 septembre et obtint, avec l'acte de ratification, l'abandon d'Eriwan, qui resta aux Persans comme Bagdad aux Ottomans. Le jour de l'audience fut un divan de triomphe. La solde fut payée aux troupes égyptiennes. Dans cette assemblée, les ambassadeurs siégèrent les uns à côté des autres ; celui de Perse trouva un bon accueil; celui d'Angleterre avait acheté du kaimakam, moyennant quinze bourses d'or, la préséance sur l'internonce impérial : ce dernier diplomate, et l'envoyé de Venise, étaient venus apporter des félicitations sur la prise de Bagdad notifiée à leurs gouvernements. Murad éblouissait les regards sur un trône revêtu de lames d'or, soutenu par quatre colonnes d'argent, présentant écrite en beaux caractères de la main du calligraphe Mahmud-Tschelebi, la kaszide du poëte Dschewri sur la conquête de Bagdad. Murad s'appuyait sur un coussin cramoisi brodé de perles; une chaîne de diamants entourait son turban. Il reçut, avec une nonchalance dédaigneuse, les lettres de créance de l'ambassadeur, en laissant à peine tomber sur lui un regard de mépris.

Peu de temps après, les manœuvres du puissant silihdar, de Husein-Pascha et du mufti déterminèrent le supplice du kaimakam Mohammed. Ces trois personnages voulaient renverser le grand vesir Kara-Mustapha-Pascha, dont ils regardaient le retour à Constantinople comme dangereux pour leur pouvoir, et ils l'avaient noirci auprès de Murad à cause de la paix conclue avec la Perse, qui, selon eux, était contraire à la gloire et aux intérêts de l'empire. Le sultan, encore sous cette impression, parla au kaimakam, et lui demanda s'il fallait mettre à mort le grand vesir à son retour, ou l'envoyer dans l'Iemen. Le kaimakam, homme plein d'équité, ami d'ailleurs du grand vesir, justifia la paix, et s'efforça de détourner Murad de projets sanguinaires. Les triumvirs s'apercevant de l'effet produit par les paroles du kaimakam sur le sultan, accablèrent de reproches le bienveillant conseiller, l'accusèrent de manœuvrer contre eux, et de vouloir les livrer au noir Albanais, pour qu'à son retour il les foulât sous ses pieds. De son côté, le grand vesir, qui avait eu avis par d'autres voies des trames ourdies contre lui, adressa de vives remontrances au kaimakam, qui, en expliquant par lettres sa propre conduite, lui donna des détails sur l'état et la marche des choses. Les triumvirs, secrètement informés de cette correspondance, résolurent de tendre maintenant d'autres filets et d'y attirer d'autant plus sûrement le kaimakam avec des apparences d'amitié. Ils savaient que ce dignitaire désirait faire obtenir la Valachie à son protégé, le fils du woiwode de Moldavie(1). Le kaimakam donna dans le piége, et envoya le second écuyer Siawusch en Valachie avec la déposition de Mathieu Bessaraba. Ensuite les triumvirs firent tenir un avis à ce dernier afin qu'il remît à l'écuyer une représentation des

(1) Feslike, fol. 347 ; Chalilpaschasade, p. 268; Rausatul-Ebrar, fol. 424; Naima, p. 684; Rycaut, p. 45; Sagredo, p. 725.

bojars contre la déposition, et lui donnât de riches présents. Le porteur de la lettre mystérieuse du silihdar au woiwode Mathieu fut le chambellan Suleiman, qui accompagnait l'écuyer. Siawusch étant revenu sans avoir rempli l'objet de sa mission, Murad devint furieux; le silihdar, Husein-Pascha, et le mufti enflammèrent habilement sa colère. Il était dangereux, disaient-ils, d'irriter ainsi, par une tentative de déposition, Bessaraba, qui, après avoir bravé les décisions de la Porte, pourrait devenir un rebelle redoutable comme Michel ou Rakoczy. Aussitôt partit l'orde de jeter le kaimakam dans les Sept-Tours. Il avait le billet que lui avait écrit le silihdar pour l'exciter à la déposition du woiwode; il voulait le faire parvenir au sultan par le commissaire chargé de l'arrêter; mais ni celui-ci ni aucun autre n'osa se charger d'un tel message, tant était grande la terreur qu'inspirait le silihdar. Ce dernier se rendit auprès du sultan, à Skutari, afin de presser la sentence mortelle. Le bostandschibaschi fut aussitôt expédié pour l'exécution. Le kaimakam fut étranglé; ses affidés Fasli-Aga de Pergame, son kiaja, le Hongrois Ali, et le reis-efendi Kadri, son trésorier et son secrétaire, furent arrêtés, tous leurs biens confisqués; les derniers furent ensuite relâchés; mais Fasli-Aga fut décapité [16 décembre 1639]. Husein-Pascha dut remplir les fonctions de kaimakam jnsqu'à l'arrivée du grand vesir.

Avant de suivre les dispositions ultérieures du sultan à Constantinople, nous allons nous reporter aux mouvements du grand vesir. Après avoir payé la solde des troupes, le 19 janvier, il conféra au fils de Noghai-Pascha, Arslan-Pascha, le gouvernement de Meraasch, et à Hasan-Pascha de Nikde celui de Karamanie. Il put remédier à la cherté des vivres grâce à des convois amenés par des chameaux du désert, et au moyen de radeaux d'outres sur le Tigre. Lorsque l'ambassadeur persan vint de Moszul, où il avait rendu ses devoirs au sultan, à Bagdad, le fils d'Hasan-Pascha fut envoyé avec lui auprès du schah. Les ouvrages de la ville conquise étant réparés, le 15 mars l'armée se mit en marche, et s'en alla camper à Baschdolab. Le 23 mars, les tentes furent transportées à Lokman-Mensili, et, huit jours après, douze mille soldats de Bagdad, huit mille janitschares, qui devaient former la garnison de cette place, étaient rangés depuis la porte du Grand-Imam jusqu'à la porte Blanche, appelée depuis la conquête porte du Talisman. Ensuite on s'arrêta à Tschubukkœpri jusqu'à ce que le pont sur la Diala fût achevé, puis on passa le fleuve en prenant la direction de Schehrban. Mustapha-Beg-Tscherkesse d'Égypte, et quelques autres, furent mis à mort pour être allés se loger dans les villes [14 avril]. Dans le voisinage de Schehrban se présentèrent trois messagers d'État persans avec des lettres de Rustem-Chan; ils annonçaient l'arrivée prochaine de l'ambassadeur persan Mohammed-Kuli, grand écuyer du schah; le grand vesir envoya des tschauschs avec le fils d'Hasan-Pascha à Rewaje au-devant de ce personnage diplomatique. A Kisilrubath, l'ambassadeur fut présenté en divan au grand vesir, et débuta par deux demandes bien intempestives : il réclama la restitution de Karsz ou la destruction de cette place. «Cela est impossible, dit le grand vesir; si tu es venu sans les clefs de Derteng, tu as fait un voyage inutile. Veux-tu la paix? alors apporte les clefs, et que Rustem-Chan se retire des frontières de Bagdad; sinon nous sommes prêts à recommencer les hostilités.» Le grand vesir écrivit en ce sens à Rustem-Chan et au schah, et l'envoyé garantit que la réponse de Rustem arriverait en trois jours, celle du schah en six. Le grand vesir voulut se porter en avant, l'envoyé lui dit en plaisantant: «En retenant un ambassadeur pour vous servir de guide, vous avez dirigé votre marche sur Bagdad; maintenant vous voulez probablement me garder avec vous afin que je vous indique la route d'Iszfahan; attendez au moins l'arrivée de la réponse, suivant nos conventions.» Le grand vesir se rendit à ces observations et s'arrêta. Le troisième jour, Rustem-Chan partit de Derteng. Le lendemain, le grand vesir dressa ses tentes au Petit-Chankah, où il conféra au beglerbeg de Bagdad, Hasan, le gouvernement de Wan, et celui de Bagdad à Derwisch-Mohammed-Pascha. Quatre jours après, à Kaszrschirin, dans la vallée de Rahar, où s'était tenu le schah pendant le siége de Bagdad, arriva la lettre de Rustem-Chan, annonçant l'évacuation de Derteng et l'envoi de Ssaru-Chan en qualité de plénipotentiaire pour la conclusion de la paix. En effet,

le 14 mai parut Ssaru-Chan, qui fut reçu, ainsi que son prédécesseur Mohammed-Kuli, avec toute leur suite, composée de quarante à cinquante personnes, dans un divan solennel. Trois jours après, en présence du grand vesir, de tous les beglerbegs, begs, agas et anciens des troupes, la paix fut signée dans la tente du grand vesir. Hasan, Bedre, Mendeledschin, Derne, Derteng, ainsi que les plaines comprises entre ces places jusqu'à Sermenil, les branches de la tribu de Dschaf, c'est-à-dire les tribus de Siaeddin et de Haruni, tous les villages et toutes les localités situés à l'ouest de Sindschir, jusqu'au château de Salim, dans le voisinage de Schehrsor, ainsi que la gorge débouchant sur Schehrsor, et le château de Kisildsche avec ses dépendances, devaient passer sous la domination ottomane. Achiska, Wan, Karsz, Schehrsor, Bagdad, Baszra et autres places frontières des Ottomans, ne devaient pas être inquiétées par le schah. D'un autre côté, les forteresses depuis Mendeledschin jusqu'à Derteng, Iere et Serdui, appelé aussi Semerrudma, avec tous les villages et toutes les localités, les bois et les champs situés à l'ouest de Sindschir, ainsi que Mihreban et ses dépendances, devaient obéir au schah, sans que les Ottomans pussent se permettre de troubler cette possession. Les Persans s'obligeaient à raser la forteresse de Sindschir, sur le sommet de la montagne de ce nom, les Turcs celles de Kotur, Makur et Maghasberd, sur la frontière de Wan et de Karsz. Ainsi fut arrêtée la paix, la quatrième heure du 4 de moharrem, dans le lieu appelé Sehab (aux environs de Kaszrschirin) (1). Trois jours après, l'acte revint signé et scellé par le schah, et fut remis à Mohammed-Kuli pour qu'il le portât à Constantinople. Ssaru-Chan retourna vers le schah, le grand vesir repassant la Diala, se dirigea sur Kerkuk. Là fut renfermé le pascha Asch-Mohammed, contre lequel s'élevaient des plaintes graves; on laissa aux troupes égytiennes la faculté de regagner leurs foyers. Tandis que l'on élevait des ponts sur le Sab, le gouverneur d'Aintab, Osman-Beg, fut arrêté, le canton de Seidchan placé sous l'autorité de l'un de ses fils. La marche se poursuivit de Moszul sur Diarbekr.

Le grand vesir était parti de Moszul le 1er mai. Au Vieux-Moszul, Redscheb-Aga lui remit le chatti-scherif impérial contenant l'approbation de la paix conclue. A trois stations de là, on rencontra le muteferrikabaschi, envoyé en Moldavie et en Valachie pour y porter les bulletins de la conquête; il fut mis à mort en raison de ses extorsions dans ces deux provinces. Le 16 juillet, les tentes étant dressées à Diarbekr, les troupes feudataires de Tripoli, Meraasch et Alep obtinrent la faculté de regagner leurs foyers. Neuf jours après arriva le diplôme confirmant Derwisch-Pascha dans le gouvernement de Bagdad, et l'écuyer Husein-Aga dans celui d'Anatoli; par ménagement pour le précédent gouverneur de Bagdad, Gurdschi-Mohammed, le grand vesir tint cette pièce secrète pendant plus d'un mois. On vit paraître un nouvel envoyé persan chargé d'obtenir la confirmation de la paix, dont le séjour du grand vesir à Diarbekr semblait rendre le maintien fort douteux. Il fut escorté par le silihdar, ancien kiaja de Mustapha-Pascha, par le gouverneur déposé d'Orfa, Memi-Pascha, par Murtesa-Pascha, beg déposé de Tschildir, et par environ deux cents sipahis et janitschares. Gurdschi-Pascha, chef de la tribu kurde des Aschtis, qui n'avait pas rendu hommage au sultan pendant l'expédition de Bagdad, fut attiré dans le camp à l'aide d'une ruse, et mis à mort. Le beglerbeg de Wan, Hasan-Pascha, parvint, avec les mêmes moyens, à se défaire aussi d'Amadeddin, chef indocile de la tribu kurde d'Hakari. A la fin d'octobre, le grand vesir reçut ordre de retourner à Constantinople; et tandis qu'il était arrêté dans la plaine de Noli pour réparer le chan de Mohammed-Pascha, élevé entre Siwas et Tokat, de nouvelles dépêches lui enjoignirent de presser sa marche. Il se mit donc aussitôt en route, et à Koinik traita l'ambassadeur persan, Mohammed-Kuli-Chan, qui revenait de Constantinople. Le 4 janvier 1640, il toucha enfin la rive d'Europe; les vesirs, les ulemas et les colonnes du divan allèrent au-devant lui à quelque distance; il monta le cheval richement caparaçonné que lui avait envoyé le sultan par le

(1) Feslike, fol. 348; Rausatul-Ebrar, fol. 423. L'extrait de l'acte de paix est dans Naima, p. 688. La ratification du sultan Murad, dans le recueil de papiers d'État du reis-efendi Ssari-Abdullah, n° 64.

grand écuyer. Le mufti chevaucha avec lui jusqu'au kœschk, d'où le sultan contemplait le cortége. Arrivé dans le palais impérial, où l'accompagnèrent les vesirs et les colonnes du divan, le grand vesir prit la bannière du prophète et la remit aux mains du sultan, se prosterna, puis se tint debout les bras croisés sur la poitrine. «Lala, lui dit le sultan, sois le bienvenu, que mon pain te soit légitimement acquis!» et il le fit revêtir d'une pelisse de martre zibeline. Du palais impérial, le vesir se rendit à sa demeure, où il reçut les hommages des grands et des petits, se montrant bienveillant envers tout le monde. Il fit surtout un bon accueil au kaimakam, qui, depuis le supplice de Mohammed, avait occupé cette charge pendant vingt jours, sans ouvrir le defterchan couvert par le sceau impérial, sans entamer de grandes affaires, se contentant d'expédier les affaires courantes.

Tandis que Murad faisait son expédition de Bagdad, le kiaja de l'arsenal, qui commandait la flotte de quarante galères dans la mer Noire, avait remporté une victoire sur les Cosaques. Après avoir transporté par la passe de Sabacz, appelée le gué du Chan (Chan getschidi), les Tatares avec leur chan, Behadir-Girai, dans l'île de Taman, il s'était retiré sur Kertsch. Alors cinquante-trois tschaiks, montées par dix-sept cents Cosaques, passant devant Taman et le cap Salé, s'étaient dirigées sur Tschotschuk, où s'était opéré un débarquement, puis les pirates avaient attaqué le beglerbeg de Kaffa, qui les repoussa, avec l'aide de Piale-Kiaja. Les Cosaques s'enfuirent dans la baie d'Arhun, à l'embouchure du Kuban. Piale ferma l'entrée de la baie par des palissades, puis fit venir de Kertsch quinze tonbas (bâtiments de transport) et quarante barques, et attaqua les tschaiks; cinq cents Cosaques périrent dans l'action, cinq tschaiks furent prises, les autres se réfugièrent dans le Kuban. Piale mit encore des soldats et du canon sur vingt bâtiments et sur les cinq tschaiks enlevées à l'ennemi, et assaillit de nouveau les pirates. Ceux-ci, trouvant l'embouchure du fleuve fermée, s'échappèrent dans les marécages où ses eaux se répandent; mais forcés encore dans ces dernières retraites, ils périrent tous, à l'exception de deux cent cinquante; Piale ramena en triomphe les prisonniers avec trente tschaiks à Constantinople, où il entra quelques jours avant l'arrivée de Murad. A la nouvelle que dix tschaiks répandaient l'alarme dans les parages témoins de sa victoire, sur l'ordre de l'empereur, Piale reprit la mer, se dirigea vers Ocsakow, fortifia cette place, se mit à la poursuite des dix tschaiks, les atteignit près de l'île de Tontura, s'en empara, délivra les femmes et les enfants tombés au pouvoir des Cosaques, et au commencement de l'automne rentra dans l'arsenal de Constantinople.

On apprit de Bagdad que le gouverneur, Derwisch-Pascha, avait condamné à mort le gardien du tombeau d'Ali, Seiddurradsch, qui, tout schiite qu'il était, avait sauvé la vie à tant de sunnites lors du massacre ordonné à Bagdad par le schah Abbas. Des nouvelles de Syrie firent savoir que le fils de Seif-Oghli, Emir-Suleiman, et son frère avaient été battus et réduits par le nouveau gouverneur de Tripoli, Hasan-Pascha.

Murad, qui, à Diarbekr, s'était déjà laissé abuser par de folles espérances dans les connaissances en alchimie de la fille de Fachreddin, après son retour avait encore prêté l'oreille aux promesses d'un moghrebi, Africain de l'ouest, qui se vantait de savoir faire de l'or. Le sultan enjoignit au bostandschibaschi de fournir à cet homme tous les objets nécessaires, et d'assister aux expériences dans le kœschk de Sinan-Pascha, où il avait mandé le chef des orfèvres. L'Africain jeta de l'argent dans le creuset et le retira transformé en or, du moins en apparence. Mais ce métal n'ayant pas résisté à l'épreuve, quoique le moghrebi protestât que la seconde expérience amènerait un meilleur résultat, Murad donna à son écuyer le signal accoutumé dans la langue des muets, d'appeler le bourreau. Celui-ci courba le fabricant d'or sur ses genoux au pied du sofa du sultan, et l'immola. La tête et le tronc, enveloppés dans son manteau avec une grosse pierre, furent jetés à la mer. A Diarbekr, après le supplice du scheich d'Urmia, le sultan avait ressenti une violente attaque de goutte, ce qui alors avait été regardé comme une vengeance céleste en châtiment du sang injustement répandu; maintenant à Begkos, sur la rive asiatique, à la suite d'une chasse, il fut si cruellement affecté de la même maladie, que

pendant dix jours on craignit pour sa vie.

Pendant la campagne de Bagdad, divers événements s'étaient passés sur les frontières albanaises et vénitiennes ; des rebelles albanais et des brigands des montagnes Clémentines inquiétèrent le pays entre Selanik et Uskub. Les brigands albanais occupaient le passage de Rogoschna, défilé extrêmement périlleux, qui conduit à Tulian et Salanik-Kawakli, et pillaient les caravanes ; à ces désordres vint se joindre l'insurrection des Albanais de Podgoritsche, sur la frontière de Bosnie ; les begs de Skutari et d'Ochri négligèrent ces mouvements, qui bientôt réclamèrent la présence d'un vesir. L'ancien bostandschibaschi, devenu gouverneur de Bosnie, Dudsche-Pascha, qui venait de rétablir la tranquillité sur la frontière du Danube, troublée par les Tatares, fut chargé d'une mission analogue de ce côté. Il partit d'Andrinople, et se dirigea par Philippopolis sur Jenibasar ; là il apprit que les Vénitiens, déjà maîtres de Zara et de Sebenico, s'étaient mis aussi en possession de trente-deux villages, et que sur le rapport du commandant de la frontière, Borrak-Oghli-Mustapha, une commission d'enquête avait été instituée pour cet objet. Comme bientôt après le tschausch du divan, Jusuf, lui apporta un ordre en vertu duquel cet examen était confié à lui-même et au juge Molla de Bosna-Serai, il dirigea sa marche droit sur Bosna-Serai. Lorsqu'il y arriva, le juge Molla était déjà parti pour Klis, le tschausch Jusuf avait continué sa route vers Zara ; alors Dudsche-Pascha campa à Bosna-Serai, dans la belle plaine appelée le Jardin de Kulaghussade. Tandis qu'il se livrait dans ce lieu aux plaisirs de la table, un effroyable ouragan descendant du mont Trepujek, qui domine la ville à l'est, renversa les tentes, emporta les objets disposés pour le festin sous le pavillon du pascha, ce qui fut regardé comme un triste présage pour l'entreprise de Dudsche-Pascha. Cependant Jusuf-Tschausch à son arrivée à Zara avait été arrêté par le procurateur vénitien ; le juge de Bosna-Serai avait poursuivi sa route par Pesindsche, dans le district de Kerschuwa, puis par Jenichan, Neter, Akhiszar, Bebuksch, la haute montagne de Kœprusjailasi ; il était descendu dans la plaine d'Ahluna, où se tiennent ordinairement les begs de Klis, et où il fut traité pendant vingt jours par deux frères qui aimaient à pratiquer grandement l'hospitalité ; ensuite, ne recevant encore aucune nouvelle du tschausch Jusuf, il se rendit à Klis, et de là à Wisitesch, sur le bord de la mer, où jadis Ferhad-Pascha, gouverneur de Bosnie, avait déterminé les frontières en lançant sa masse d'armes, et déclarant que tout le terrain en deçà du point où elle tomberait, appartiendrait aux Ottomans (1). Les Vénitiens demandaient que la commission commençât ses opérations du côté du sandschak de Kerka, où les habitants turcs d'Oduina et de Derlika avaient aussi violé les frontières, afin de gagner du temps, et de retarder l'examen sur les trente-deux villages du côté de Klis. A cette occasion, le juge Molla avait écrit plusieurs fois à Dudsche-Pascha, qui pendant ce temps, pour se soustraire à cette pénible affaire, avait sollicité à Constantinople le gouvernement d'Essek en échange de celui de Bosnie. Après être resté vingt jours à Bosna-Serai, il s'était rendu à Essek. Jusuf-Tschausch, mis en liberté à Zara, s'était fait donner par le juge de Cattaro, des titres légaux sur l'état des frontières, et s'en procura également du juge de Klis ; muni de ces pièces et des requêtes des habitants des frontières, il reprit la route de Bosna-Serai. Cependant Dudsche-Pascha, ayant reçu de nouveau l'ordre de réduire à la soumission les rebelles albanais, était retourné d'Essek à Banyaluka, et avait rallié à lui dans la plaine de Gutschka les troupes des sandschaks d'Hersek, Swormik, Kerka. Tandis qu'il était à Podogoritsche, les habitants des districts de Bidlubalik et de Pir se soumirent. L'hiver était rude, et c'était la seule saison dans laquelle il y eût quelques chances favorables pour suivre la guerre contre ces montagnards. Dudsche envoya les fusiliers de Gharka et de Schaghar dans les monts Clémentins, qui se partagent en deux branches, au milieu desquelles coule le Dschem, renommé pour la qualité de ses eaux ; les habitants étaient des montagnards sauvages, sans règles, sans organisation, n'ayant pour armes que des lances et des frondes, grimpant, à l'aide de crampons de fer attachés aux pieds, portant à la ceinture de larges couteaux, accoutumés à gravir les rochers, à descendre dans

(1) Naima, p. 672.

les abîmes où tout autre se romprait les membres. Ils courent comme des chèvres, et vivent dans des cavernes dont l'entrée est gardée par des sentinelles armées de fusils. Chalil, beg déposé de Kerka, se hasarda dans ces solitudes des Alpes avec les Schagharlus, dans l'espoir que Dudsche-Pascha se mettrait lui-même sur leurs traces ; mais celui-ci avait laissé son kiaja avec les gros bagages à Podgoritsche, et avait pris la route de Skutari ; lorsqu'il revint pour se réunir à Chalil, les montagnards lui barrèrent le passage de tous côtés, roulant dans tous les défilés des pierres des hauteurs. Mais leur knese Wokodiud, qui siégeait sur un char garni d'argent, et s'intitulait seigneur des monts Clémentins, périt dans le combat, et aussitôt s'évanouit le courage des habitants de ces cantons, qui se soumirent en partie et reçurent des chartes de liberté et sécurité, ou bien furent domptés par la force. Ces montagnards ont coutume de séparer leur chevelure en quatre touffes, puis de les tresser avec des tissus d'argent et de les rouler ainsi autour du cou et des oreilles. Dudsche envoya les têtes coupées ainsi parées à Constantinople. Le sultan Murad s'arrêta à les contempler, et dit aux assistants, parmi lesquels se trouvaient plusieurs grands, Albanais de naissance : « Voyez comme Dudsche-Pascha orne ces têtes avec des chaînes ! » Il adressa une lettre au général victorieux, en témoignage de satisfaction pour des services accomplis au milieu de tant d'obstacles, et approuva la proposition de Dudsche pour le rétablissement du château de Roschai, appartenant à la juridiction de Tirguschna, depuis le renversement duquel les Clémentins inquiétaient les cantons autour de Tirguschna, Wultscherin, Jenibasar et Dukagin. Dudsche, accoutumé, malgré la goutte, à grimper sur les rochers où nul de ses gens n'osait se hasarder, termina la guerre en prenant le knese Hotasch, qu'il fit mettre à mort, vendant, sans avoir d'ordres spéciaux pour cela, les femmes et les enfants comme esclaves [mai 1638], relevant le château de Roschai où fut établie une garnison, et construisant des corps de garde sur le mont Islit pour garantir la sécurité des routes contre les Albanais. L'œuvre de pacification accomplie, il revint dans son gouvernement par Podgoritsche, Dscherindsche et Gatschka.

A son arrivée à Akodia, il reçut par les mains du chambellan Mustapha-Beg, fils de Daud-Pascha, un ordre impérial pour l'intelligence duquel il faut donner ici quelques mots d'explication : Tire, fils de Gaspard, commandant de Carlowictz, avait passé la Save avec des partisans hongrois de la frontière, et porté le ravage aux environs du château de Bihke, non loin de la rive droite du fleuve ; dans un engagement contre les soldats sortis de Bihke, il tomba de cheval à moitié ivre ; tandis que les Turcs poursuivaient ses gens, quelques habitants, qui se trouvaient sur les lieux, se saisirent du chef étendu à terre, l'entraînèrent comme leur proie, d'abord à Korowia, puis à Ostronidsch, à Sasin, à Kostanidscha, et le renfermèrent dans leur forteresse de Basin, au delà de l'Unna. Les gens de Bihke réclamèrent le captif des habitants de Korowia, qui ne voulurent aucunement entendre parler de restitution, non plus que ceux des places dont il vient d'être question. Le commandant de Bihke, Idres, d'accord avec le defterdar de Bosna-Serai, exagéra dans son rapport la valeur du prisonnier, qu'il représenta comme étant le fils du grand porte-étendard de l'empereur, et comme général d'un corps de quarante mille hommes. Le gouverneur d'Ofen, Musa, et celui de Bosnie, Dudsche, ayant demandé en vain, chacun de son côté, l'extradition d'un prisonnier si important, adressèrent leur rapport à Constantinople. Le sultan, à la première nouvelle de ces débats, demanda le prisonnier pour lui-même, s'appuyant sur les anciens canons qui réservent à la sublime Porte les captifs de distinction. Cependant Dudsche négociait à l'insu de Mustapha-Pascha, avec Gaspard, père de Tire. La rançon fut fixée à 12,000 écus et quelque vaisselle d'argent, et Tire fut mis en liberté. Le commandant de Bihke, et le defterdar irrités, adressèrent un rapport à la Porte, pour annoncer que les hommes de Kostanidscha et des autres forteresses avaient rendu le prisonnier, moyennant 40,000 écus. Le sultan donnant maintenant beaucoup de gravité à l'affaire, adressa un ferman spécial à Dudsche-Pascha pour lui enjoindre de faire couper la tête aux commandants de Korowia, Ostronidsch, Kostanidscha, ainsi qu'à trois autres officiers coupables d'indocilité, et d'envoyer les 40,000 écus à Constantinople : si l'exécution

de ces instructions rencontrait des obstacles, Dudsche devait convoquer toutes les forces du pays, faire passer toutes les garnisons de ces forteresses au fil de l'épée, et enrôler de nouvelles troupes. Murad avait écrit de sa propre main sur ce ferman : « Si tu n'envoies pas les six têtes et les 40,000 écus, je vous écrase tous. » Tel était l'ordre que Dudsche avait reçu à Akodia. Il s'excusa en rejetant toute la faute sur son ancien kiaja, qui se trouvait alors à Mostar. Toutefois il n'osa pas s'attaquer ouvertement à ce kiaja, créature de Rusnamedschi-Ibrahim, jadis si puissant et si influent. Il le manda auprès de lui, mais le kiaja prétendit être malade. Sur ces entrefaites, le secret des ordres transmis pour le massacre général des garnisons des frontières avait été révélé et répandu ; l'alarme était dans les forteresses. Dudsche se rendit en toute hâte à Bosna-Serai, où il prit avec lui le defterdar Mahmud, courut à Banyaluka, et descendit au sérail d'Ibrahim-Pascha. Pour effrayer les gens des frontières, il envoya le ferman aux autorités judiciaires pour que l'on en fît lecture. Cinq à six mille individus qui s'étaient rassemblés chassèrent le porteur de cette pièce, et pointèrent même un canon contre lui. Dudsche, qui était venu en toute hâte avec sa suite, sans amener de troupes, se renferma dans le palais, et recommanda rigoureusement à ses segbans d'éviter toute hostilité. Le chambellan Mustapha, le mufti du sérail, Beschir-Efendi, le juge de Banyaluka, Murad-Efendi, se trouvaient auprès de lui. Les insurgés assaillirent le palais, demandant qu'on leur livrât le defterdar Mahmud, qui les avait calomniés auprès du sultan. Dudsche expédia secrètement le defterdar, de nuit, avec une lettre, et celui-ci fit une telle diligence, qu'il atteignit en seize heures Wisendscha, lieu de sa naissance, franchissant ainsi un espace que l'on ne parcourait qu'en vingt-quatre heures ; ensuite il gagna Bosna-Serai. A la nouvelle de cette évasion, les rebelles, furieux, mirent le feu au palais sur quatre points ; la plupart des gens du pascha se sauvèrent ; quelques-uns se jetèrent dans le Werbas, qui baigne les murs du sérail. Dudsche ne vit plus d'autre moyen que d'armer ses segbans, et de faire une sortie avec eux. Le colonel Derwisch-Jesuki portait l'étendard en avant, derrière lui venait le pascha. Les rebelles les reçurent avec une grêle de balles, dont une seule frappa un des hommes de Dudsche ; les segbans chargèrent vigoureusement cette canaille qui se dissipa. Les habitants de la ville éteignirent le feu qui avait dévoré les cuisines de Dudsche et ses fourrures. Le pascha avait adressé au juge de Serai un courrier pour lui peindre sa situation et lui ordonner de faire une levée générale. Le juge courut aussitôt sur les hauteurs de Guridscha, où les corporations plantèrent aussi leurs bannières [3 janv. 1639]. Mais quand toute la populatiou fut rassemblée, elle commença à crier contre le defterdar, et refusa de marcher. Il fut impossible de calmer les esprits ; le lendemain, le juge siégeant dans la mosquée de Chosrew-Efendi, peu s'en fallut que l'orage n'éclatât sur sa tête. « Viens avec nous, disaient ces mutins, demander le defterdar ; nous voulons le livrer aux gens des frontières pour avoir la tranquillité. » Le juge, trop prudent pour jeter de l'huile sur le feu, répondit : « Exposez-moi tout ce que vous voulez, afin que j'en prenne acte, puis nous verrons ce qui est juste. » La foule se dispersa. Le soir, arriva un courrier de Banyaluka, avec la nouvelle que les rebelles des frontières s'étaient enfuis, et qu'il n'y avait plus besoin de convoquer toutes les forces du pays. Le juge fut enchanté de ce dénouement. Le pascha avait planté sa tente sur les ruines fumantes du sérail de Banyaluka, et il avait fait rappeler aux gens des frontières, par le mufti Beschir et par d'autres personnages, la teneur du ferman impérial. Ces insurgés se laissèrent enfin persuader, mais ils se plaignirent des calomnies du defterdar, offrirent de remettre les 12,000 écus reçus, ou d'aller saisir Tire de nouveau. Dudsche revint à Bosna-Serai, dont les habitants allèrent au-devant de lui. Omer-Disdar, l'un de ceux dont le ferman avait demandé la tête, et Naszuh-Aga, l'un des provocateurs de la révolte, partirent pour Constantinople avec l'état des réclamations des habitants dressé par le juge, et le rapport du gouverneur. Murad, qui avait été informé de toutes ces choses pendant la campagne de Bagdad, retira le gouvernement de Bosnie à Dudsche, et le donna à Schahin-Pascha. Les réjouissances pour la prise de Bagdad étaient à leur fin quand Dudsche reçut avis de sa déposition et de l'arrivée de son successeur

Schahin, né dans le district de Tschelebi-Basari. Il avait eu déjà connaissance de sa destitution, et il avait fait changer le croissant de ses étendards, d'après une ancienne croyance qui veut que le changement de croissant de la bannière entraîne la déposition du sandschak-beg. Des brigands ayant pillé la caravane de la foire annuelle de Radana, et s'étant retirés à Akhissar, le premier acte d'administration de Schahin fut une perquisition dans le district d'Akhissar, laquelle devint funeste à beaucoup de personnes ; ensuite il se rendit à Bosna-Serai, campa à Podgoritsche, tint le lendemain un divan, et satisfit pleinement le peuple par le supplice de l'orgueilleux defterdar Mahmud [13 juillet 1639]. Cet homme, l'une des sangsues les plus avides des finances turques, avait trouvé des moyens extraordinaires pour extraire la substance des contribuables ; par exemple, il avait institué un employé spécial revêtu du titre de mufti des chambres, qui, dans tous les cas litigieux, décidait en faveur du trésor, et lui attribuait tous les héritages. Devenu l'objet de la haine générale, il avait encore enflammé les ressentiments en calomniant les gens des frontières. Sa sentence de mort fut encore déterminée par un autre motif, qui se rattache étroitement aux événements de Valona.

L'année précédente, une escadre de seize bâtiments équipés par les pirates d'Alger et de Tunis, sous les ordres d'Ali-Picenino, était entrée dans la mer Adriatique ; après avoir échoué dans le projet de piller les trésors de Lorette, elle avait jeté des troupes sur la côte de la Pouille, ravagé les alentours de Nicota, et capturé un bâtiment vénitien en vue de Cattaro. Les escadres de Malte, de Florence et d'Espagne, étant alors séparées, une flotte vénitienne de vingt-huit galères et deux galéasses, commandée par l'amiral Marino-Capello, se chargea de châtier les pirates [1638]. Chassés par ces forces, ils se jetèrent dons le port ottoman de Valona, où ils trouvèrent un abri au mépris des traités. Après avoir bloqué les barbaresques pendant un mois, Capello prit tous leurs bâtiments sous le canon de la place de Valona ; quinze galères furent coulées bas à Corfou ; le bâtiment amiral fut remorqué en triomphe jusque dans l'arsenal de Venise. Murad, informé de ces faits sur la route de Bagdad, dans les premiers transports de sa colère, ordonna un massacre général des Vénitiens sur la surface de l'empire. Durant treize jours le grand vesir et le favori silihdar-pascha retinrent les messagers jusqu'à ce qu'ils parvinrent à faire changer l'arrêt de mort en un ordre d'arrestation (1). Le baile Luigi Contarini fut d'abord tenu en état de surveillance dans l'appartement du kiaja du kaimakam, puis, sur les représentations de tous les autres ambassadeurs, dans sa propre habitation, par quatre tschauschs. L'ordre fut donné de fermer le port de Spalatro, et de rompre toute relation de commerce entre la Bosnie et Venise. En vain le defterdar de Serai fit observer que le trésor tirait annuellement 5,000,000 d'aspres de la douane de Spalatro. « Je me soucie peu d'argent, dit Murad, après avoir écouté le rapport fait sur ce sujet, je ne rêve que vengeance contre Venise ; quiconque m'adressera des observations, sera guidé par l'intérêt personnel, je lui couperai la tête. » Néanmoins le defterdar écrivit encore une fois au kaimakam : « Que ces mesures avaient probablement été déterminées par Schahin-Pascha, qui pouvait s'entendre à l'administration d'un gouvernement persan, mais ne comprenait rien à la direction des affaires sur la frontière ; que cinquante charges d'argent n'étaient pas une bagatelle, comme le pensait le padischah, etc. » Le kaimakam montra cette lettre à Schahin, qui, piqué des expressions relatives au gouvernement persan, en effet administré jadis par lui, appuya les plaintes des habitants de la frontière bosniaque, obtint pour eux un ferman de pardon, et contre le defterdar une sentence de mort qui fut exécutée dans le divan.

Cependant la nouvelle de la perte de la flotte avait répandu l'alarme dans Alger ; les pirates se rejetaient réciproquement la faute de ce désastre, et Ali-Picenino finit par être condamné à mort. Il s'enfuit à Constantinople où Murad avait ordonné la construction de dix galères pour les faire monter par des barbaresques. Ali-Picenino, qui craignait d'être enchaîné à jamais au service turc, déclina la proposition de former l'équipage de ces bâtiments, et construi-

(1) Sagredo, Rycaut.

sit deux galères à ses propres frais. Quoique dans la capitale de l'empire, les pirates ne renoncèrent nullement à leur manière d'être; ils volèrent et pillèrent dans le port même de Constantinople. La nuit ils saccagèrent des maisons juives, enlevèrent aux Grecs de jeunes garçons et de jeunes filles. Ils osèrent même couper la main à une femme turque pour lui prendre son bracelet. La baile saisit cette occasion, représenta que des renégats, après avoir été mauvais chrétiens, devenaient encore de plus mauvais moslims, ennemis des deux religions; que leur unique divinité était le vol, et que s'ils donnaient d'une main à la Porte, ils lui reprenaient ensuite avec les deux mains (1). Tout captif qu'il était, le baile apprit la naissance de Louis XIV avant l'ambassadeur français, comte Cesi, et lui transmit cette nouvelle. Le comte fit chanter le *Te Deum* et tirer le canon. Effrayées de ce bruit inaccoutumé, les sultanes envoyèrent le bostandschibaschi pour en savoir la cause. Celui-ci trouva le fils de l'ambassadeur, qui, sachant le turc, lui dit : « Nous célébrons la naissance du premier né de notre padischah. — Quel premier né, quel padischah? dit le bostandschibaschi; il n'y a de padischah dans le monde que celui des Ottomans », et il saisit le fils de l'ambassadeur pour l'enmener en prison. Le père courut au bostandschibaschi et fit délivrer le jeune captif, et disant avec énergie : « Rends-moi mon fils, ou conduis-moi aussi en prison, alors je te déclarerai la guerre au nom de mon roi (2). » Les sultanes, qui venaient de provoquer cet incident, avaient envenimé les débats avec Venise, parce qu'elles s'accommodaient mieux d'une guerre maritime, qui leur permettait de conserver la personne du souverain (3); néanmoins, de Bagdad même, Murad ne se montra pas éloigné de conserver la paix moyennant de larges indemnités. Il envoya donc à Venise un tschausch porter la nouvelle de la prise de Bagdad, et une lettre dont on a déjà fait connaître le contenu (4). Après le retour du sultan, à la suite de quelques négociations entre le kaimakam Musa-Pascha et le baile, l'affaire fut arrangée, et une convention conclue, en vertu de laquelle les anciennes capitulations se trouvèrent confirmées; les barbaresques ne durent avoir accès dans les ports ottomans qu'en donnant des garanties de ne point inquiéter les sujets et les bâtiments vénitiens; les commandants qui laisseraient commettre des actes interdits seraient punis; les Vénitiens conserveraient la faculté d'attaquer les pirates en pleine mer, et devaient payer 250,000 ducats d'indemnité. Ainsi fut rétablie la paix avec Venise [16 juillet 1639].

Les chrétiens n'obtinrent pas la permission de reconstruire l'église de Galata, détruite par un incendie au commencement de l'année (1). Quant aux monuments nationaux, ils se poursuivaient activement, et l'on avait vu s'achever les deux kœschks dont Murad avait ordonné la construction en partant pour Bagdad. Le sultan s'occupa surtout du plus beau et du plus grand, appelé kœschk d'Eriwan, d'où l'on pouvait contempler les deux mers; il le fit orner de lames d'or, d'émail, et le premier calligraphe de Constantinople, Mahmud de Topchana, y inscrivit, en magnifiques caractères, des versets de la seconde sure; entre autres celui-ci : *Lorsque Ibrahim élevait les colonnes du temple.* Murad ne songeait pas alors qu'il travaillait ainsi pour les plaisirs de son frère Ibrahim, qui allait lui succéder sur le trône des Ottomans.

Depuis son retour de la campagne de Perse, Murad souffrait de douleurs de reins et de la goutte. La première attaque de sciatique, après le supplice du scheich d'Urmia, avait été regardée comme un signe de la colère céleste pour le sang injustement répandu. Depuis trois ou quatre mois, sur le conseil des médecins, le sultan avait renoncé aux excès de boisson, et néanmoins, dans le mois de Ramasan, une nouvelle attaque, plus violente, avait donné des inquiétudes pour sa vie [janvier 1640]. Aux fêtes du Bairam, il se trouva assez bien pour recevoir

(1) Sagredo, p. 704.
(2) *Ibid.*, l. XII, p. 710.
(3) *Ibid.*, p. 701.
(4) *Ibid.*, p. 705; Rycaut, p. 41. La lettre relative à la conquête de Bagdad est dans les archives de Venise, ainsi que les nouveaux pouvoirs du baile Cornaro, de 1624; dans le Fasciolo delle scritture turchesche, aux archives impériales de Vienne, est la lettre de Murad IV, au sujet de l'indemnité.

(1) Sagredo, p. 724; Rycaut, p. 46.

sur son trône les hommages et les félicitations des grands; ensuite, selon l'usage, il se rendit au kœschk de Sinan, sur le bord de la mer, afin d'assister aux exercices militaires, et de voir les pages lancer le dschirid. De là il se transporta au palais du silihdar-pascha, contre l'hippodrome, où il respira un air libre et pur dans le kœschk. Mais ensuite il s'abandonna, avec les compagnons les plus intimes de ses débauches, à tous les excès de l'ivresse. Le premier de ces confidents de son intempérance était Emir-Gune, l'ancien chan persan d'Eriwan, parvenu au plus haut degré de la faveur depuis le retour de Murad de la première campagne de Perse, revêtu de la dignité de vesir, initié à tous les secrets du palais et de l'État. Logé dans le palais de Feridun, qu'il tenait de la libéralité du sultan, Emir-Gune l'avait fait décorer selon le goût persan, et s'y livrait à toutes les jouissances d'une vie sensuelle, rêvant au son d'une musique voluptueuse que lui faisaient entendre des artistes de son pays, et donnant de bruyants festins, où le vin coulait à grands flots; aussi le lieu situé à l'extrémité de la baie de Stenia porte encore aujourd'hui son nom. De retour de Bagdad, Murad donna dix bourses d'or à Emir-Gune, et cinq au Persan Jar-Ali-Chan. Le favori silihdar-pascha, tout récemment fiancé à la fille de Murad, âgée de treize ans, et un renégat, le Vénitien Bianchi, complétaient cette association bachique. Des mets fortement salés et des épices en quantité irritaient la soif, que l'on apaisait à force de jus de Malvasia et de Rosoglio. A la suite de sa dernière orgie, Murad tomba malade et ressentit des craintes de mort, car il était agité de certaines terreurs depuis une éclipse de soleil arrivée dans le signe même sous lequel il était né, et qu'il regardait comme un présage de sa fin prochaine, sans vouloir se laisser éclairer sur ce sujet, ni par l'astronome de la cour, ni par son médecin, ni par l'imam du palais. Les remèdes administrés ne déterminant aucune amélioration, Murad menaça de mettre à mort les médecins s'ils ne le sauvaient pas; et quand il commença enfin à désespérer de sa vie, il voulut se faire précéder dans la tombe par son frère Ibrahim, soit par amour aveugle pour le favori silihdar-pascha, afin de lui ouvrir l'accès du trône en détruisant entièrement la famille d'Osman, soit par l'effet d'une pensée infernale et d'une atroce tyrannie, pour que le trône et l'empire s'abaissassent avec lui, et qu'après lui il n'y eût plus que l'esprit d'anarchie et de destruction. Peut-être aussi ne se croyait-il pas en danger de mort si prochaine, et craignait-il que sa maladie ne fournît un prétexte à des innovations et à des complots révolutionnaires tramés sous le nom d'Ibrahim; peut-être se rappelait-il l'inscription du nouveau kœschk; peut-être encore l'ordre d'immoler son frère n'était-il que l'effet d'un accès de fièvre? Quoi qu'il en soit, la vie de son frère fut sauvée par l'intervention de la sultane mère, qui arracha le dernier rejeton mâle d'Osman à la destruction. Toutefois on annonça au mourant que le supplice était accompli, et une joie infernale illumina sa face. Il voulait contempler le cadavre de son frère, et personne ne sortant pour aller le chercher, malgré les représentations des médecins, qui soutenaient que cette vue pouvait donner une nouvelle intensité à la fièvre, il voulut se précipiter hors du lit; mais sa faiblesse arrêta son mouvement, et le favori silihdar-pascha le retint dans ses bras. Enfin, le quinzième jour de la maladie, après le coucher du soleil, Murad étant à l'extrémité, les pages appelèrent l'imam de la cour, Jusuf-Efendi, qui se tenait dans l'antichambre, prêt à exhorter le patient au repentir de ses fautes, et qui récita les prières des mourants jusqu'à ce que le tyran rendît l'âme [9 février 1640].

Murad IV fut un tyran dans toute l'acception du mot, farouche, sanguinaire, altéré de vengeance; ses allures et ses manières répondaient complétement à ses sentiments intérieurs, surtout dans les sept dernières années de sa vie. C'était d'ailleurs un bel homme (1), d'une taille moyenne, mais un peu épaisse; il avait les cheveux châtain foncé, la barbe noire, épaisse, les yeux noirs et ardents, et son regard menaçant devenait plus terrible par l'effet du pli profond qui réunissait ses deux sourcils; à un mouvement de ses sourcils, des milliers de bras se levaient, et quand le pli se creusait davantage, des milliers de têtes roulaient dans la poussière. Doué d'une force et d'une agilité

(1) Stochove l'Ottoman, ou l'Abrégé des vies des empereurs turcs, depuis Osman I[er] jusqu'à Mohammed IV; Amsterdam, 1665, p. 118.

extraordinaires, il surpassait tout le monde dans l'exercice de l'arc et du dschirid, et l'on a déjà cité des traits de sa vigueur et de son adresse. Il aimait la chasse du cerf, du chevreuil, du lièvre, du sanglier, de la chèvre et du bouc sauvages, mais surtout à faire traquer ce gibier par vingt-cinq à trente mille hommes, et dans cette violente destruction, il oubliait les douleurs de reins qu'il avait rapportées de sa campagne de Perse. Ses paroles et ses gestes étaient redoutés comme les arrêts du destin; tout se taisait ou fuyait à son aspect; toutes les fois qu'il sortait à cheval, les janitschares chassaient au loin le peuple à coups de bâton ou de pierres; ses pages et les hommes affectés à son service personnel suivaient ses signes et ses gestes avec rapidité et sans réflexion, comme jadis les assassins, ceux du vieux de la Montagne. Un jour, un papier lui échappa des mains et tomba du balcon où il se trouvait: aussitôt les pages se précipitèrent dans l'escalier; l'un d'eux voulant devancer tous les autres, sauta par la fenêtre, se démit la cuisse, saisit le premier le papier, et le rapporta, tout en boitant, au sultan, qui l'éleva aux premiers emplois. Murad était dévoré d'une soif inextinguible d'or et de sang, excitée jadis après le supplice de son beau-frère Redscheb-Pascha, quand 1 million de ducats coula dans le trésor, et quand les sipahis, immolant son favori, l'appelèrent à une horrible vengeance. Ce que les prières et les instances, les lois et l'équité ne pouvaient obtenir, était arraché à force d'or. Pour satisfaire cette cupidité le sang dut couler à grands flots. La loi somptuaire de l'islam qui proscrit pour les hommes l'usage de vaisselle d'or et d'argent, et de vêtements de soie, fut encore exagérée par la tyrannie; chacun s'abstint d'avoir des habits ou de la vaisselle précieuse, ou bien cacha ces objets, de crainte d'exciter la convoitise et l'humeur sanguinaire de Murad. Sa cruauté était tantôt de la rigueur excessive contre la révolte et les crimes d'État, tantôt une sorte de délire, de frénésie du meurtre. Ainsi, il fit noyer des femmes dansant dans une prairie, parce que leur gaieté lui déplut; entendant d'autres femmes babiller sur le marché, il leur en interdit l'accès à l'avenir. Il tua de sa propre main le fils d'un pascha qui s'approchait de trop près des murs du sérail; il fit couler en pleine mer une barque chargée de femmes, parce qu'elles avaient couru des bordées le long des jardins du palais impérial. Avant de partir pour la Perse, il fit abattre la tête en sa présence à son maître de chapelle, parce que ce malheureux avait chanté des vers persans en l'honneur du courage des Persans. Néanmoins, lorsque les Ottomans inondaient Bagdad de sang, il fit grâce au musicien Schahkuli qui, la tête sous le sabre des vainqueurs, demanda à être mené devant le sultan, auquel il avait à faire une révélation importante. Arrivé en présence de Murad, l'artiste persan dit: «Ce n'est point pour ma vie que j'ai des regrets, mais pour l'art que je cultive, et qui va périr avec moi.» Puis demandant un instrument à six cordes, qui lui fut donné, aussitôt il commença, en s'accompagnant, par des accents plaintifs sur le massacre de Bagdad, fit entendre ensuite un chant de victoire, et obtint un tel succès, que Murad l'emmena à Constantinople, où Schahkuli introduisit, dit-on, la musique persane. Une circonstance singulière conduisit le sultan à l'ivrognerie, après tant de défenses rigoureuses contre le vin. Dans une de ses rondes, il rencontra buvant, un homme du peuple appelé Mustapha-Bekri (1), qui, dans son état d'ivresse, prétendait vouloir acheter Constantinople et le fils de l'esclave, le sultan. Le lendemain, mandé devant le souverain, qui lui rappela son offre de la veille, Bekri tira de son sein une bouteille pleine de vin, et dit à Murad: «Voilà cet or liquide plus précieux que tous les trésors du monde, qui transforme les mendiants en conquérants du monde, fait du fakir un Alexandre.» Murad étonné de l'assurance et de la gaieté de l'ivrogne, vida le flacon, et dans la suite Mustapha-Bekri fut un des premiers acteurs dans les orgies du sultan. Lorsque la peste emportait à Constantinople quinze cents personnes par jour, Murad passait les nuits avec de tels compagnons, se livrant à des excès d'intempérance. «Maintenant, dans l'été, disait-il, Dieu châtie les méchants; dans l'hiver il visitera les bons»; et pour chasser ces tristes pensées, il buvait dans les gobelets les plus énormes que l'on pouvait se procurer à Péra (2).

(1) Comtemir Amurat IV, note C.

(2) Rel. ven., dans les archives de la maison impériale, et dans Ranke, p. 90.

Le goût du vin n'éteignait pas sa passion pour le sang; dans les sept dernières années de son règne, plus de cinquante mille hommes furent livrés au supplice par son ordre (1). Le nombre total de ses victimes peut être porté au moins à cent mille; jamais il n'oubliait celles qu'il avait une fois désignées. « La vengeance ne vieillit pas, disait-il, encore bien qu'elle blanchisse. » Il fut assis dix-sept ans sur le trône, mais ne régna par lui-même que les sept dernières années de sa vie; les deux premiers lustres se passèrent sous la tutelle de sa mère et la direction des vesirs. Alors que les sipahis et les janitschares brandissaient toujours leurs sabres autour du palais, le souverain s'abandonnait à l'oisiveté ou se livrait à des distractions de l'esprit, à des exercices du corps, lisait et composait des vers, se montrait grand amateur de courses et de chevaux, et dans ces jeux déployait le plus grand luxe; il n'avait pas moins de neuf cents chevaux de main, quarante chevaux de noble race, dont on pouvait produire les généalogies; trois à quatre cents chevaux de course. Quand il entrait en campagne, trois écuries partaient en avant avec les étendards, trois autres restaient dans le camp; chacune était garnie de sept à huit cents chevaux de charge. Dans la plupart des écuries impériales, les râteliers étaient d'argent, les chaînes de même métal; chaque page avait vingt à trente chevaux (2). La foudre qui tomba à ses pieds tandis qu'il lisait les satires de Nefii, l'inondation qui renversa les murs de la Kaaba, la révolte générale des troupes, réveillèrent Murad de sa léthargie. D'abord, sur les avis du mufti, il éloigna les muets et d'autres favoris. L'année suivante, son confident Gurdschali-Kotschibeg écrivit, sur la décadence de l'empire et de ses institutions, un traité fort précieux, dans lequel il signale sans ménagement tous les désordres, et rappelle les causes de l'antique prospérité de la puissance ottomane, le pouvoir illimité du grand vesir, l'inamovibilité des emplois, l'administration de la justice, la discipline et la bonne tenue des troupes soldées et des feudataires. Gurdschali place le développement de ces principes dans la bouche des chans persans, convoqués par Schah-Abbas après son avénement au trône; puis il expose au sultan comment Schah-Abbas, grâce à l'abolition du luxe, était parvenu à mettre sur pied un corps de douze mille hommes de troupes régulières, et à faire fournir quarante mille hommes par les chans. Si la cavalerie des paschas, ajoute-t-il, au lieu d'être tirée des troupes soldées, était prise, conformément aux kanuns, dans les esclaves enlevés ou achetés, si les fiefs étaient conférés de nouveau par les beglerbegs, les places d'ulemas données non point à la faveur, mais au mérite; si la corruption cessait, alors reparaîtrait l'ancien éclat de l'empire (1). Il met sous les yeux du sultan les exemples de grandes rébellions jadis étouffées; enfin, il lui soumet divers projets pour la campagne de Perse et pour la conquête de Bagdad; il représente que la Perse est attaquable par deux points, ou de Karsz sur Eriwan, ou de Tschildir vers Tiflis; que l'armée ne peut passer l'hiver à Bagdad, et qu'elle doit être mise en quartiers d'hiver à Diarbekr ou Erserum; qu'il faudrait adjoindre au serasker un vesir-kiaja. Le fruit de ces bons conseils et de ceux de Rusnamedschi-Ibrahim, fut de pousser Murad à se saisir de la direction des affaires, et à déployer une rigueur sanguinaire. Les places de mulasims furent supprimées; les registres des fiefs et les rôles des troupes furent soumis à une révision sévère; les soldats furent contenus par un serment, et plus encore par la crainte du cordon ou du glaive. Cinq ans après, immédiatement avant la campagne de Bagdad, les livres des siamets et des timars furent encore soumis à un nouvel examen (2); les lois somptuaires furent exécutées avec une rigueur croissante (3). Le nombre des troupes soldées ou non, régulières et irrégulières, fut porté à deux cent mille hommes. Sur les cent soixante-deux chambrées des janitschares, furent choisis trente mille

(1) On en compte trente-cinq mille de 1632 à 1637; les trente mille personnes égorgées à Bagdad portent le nombre à soixante-cinq mille.

(2) Petschewi, d'après les paroles de Chalil-Pascha, le grand écuyer.

(1) Traité de Gurdschali-Kotschibeg, à la bibliothèque royale de Berlin, parmi les manuscrits de Diez, n° 17, f. 31.

(2) Sagredo, l. XII, p. 690.

(3) *Ibid.*

hommes, et mille sur les soixante mille forgerons, pour former des corps d'élite; les revenus furent élevés à 8 millions de ducats, ceux des fiefs à 6 millions.

Dans le harem dominaient la sultane Validé et la Chaszeki, Grecques toutes deux; la dernière, prodigue plus que généreuse, avait moins d'influence auprès de Murad que la sultane mère, femme douée d'une haute intelligence, adroite, prudente, magnanime. Le crédit qu'elle avait acquis sur son époux Ahmed Ier, par son esprit, sa beauté et son heureuse fécondité (elle avait donné le jour à dix enfants), elle le conserva encore pendant les cinq premières années du règne de Murad, et dirigea les affaires comme tutrice de son fils; mais ensuite il lui fallut céder l'autorité au tout-puissant favori Mustapha, silihdar-pascha, qui en jouit jusqu'au dernier soupir de Murad.

Quoique Murad fût un exécrable tyran, digne des malédictions de l'humanité, l'histoire ne peut cependant lui refuser ce témoignage, qu'il sut retremper dans le sang le fer des Ottomans, émoussé sous de faibles et indolents souverains; qu'il étouffa et écrasa l'hydre de l'insurrection dans tout l'empire, rendit aux frontières orientales leur formidable boulevard, Bagdad, *la maison du salut*, arracha en partie des abus fortement enracinés, augmenta les revenus et l'armée, enleva anx sipahis l'administration des fondations pieuses et d'autres emplois, purgea les rôles des janitschares et des feudataires, des intrus qui étaient parvenus à y occuper de larges places; contint par la terreur les gouverneurs et les collecteurs d'impôts, qui, voyant le fer suspendu sur leurs têtes, n'osaient plus pressurer les sujets; qu'enfin, cet empire, amoindri par la faiblesse et l'incapacité de ses ancêtres, déchiré par les guerres civiles, ébranlé par les révolutions, il le rétablit dans son intégrité, le releva, l'affermit, lui rendit la force et l'unité, de sorte que pendant deux générations, jusqu'à l'époque de sa décadence définitive, jusqu'à la paix de Carlowitz, cet édifice présente encore un aspect de grandeur assez imposante.

LIVRE XLIX.

AVÉNEMENT D'IBRAHIM, QUI RENOUVELLE LES CAPITULATIONS AVEC LA POLOGNE ET VENISE, ET LA PAIX AVEC L'AUTRICHE. — ENVOYÉS DE RUSSIE, DE POLOGNE, DE RAGUSE, DE TRANSYLVANIE. — AMBASSADEUR PERSAN. — NAISSANCE DE PRINCES. — INCENDIES, TREMBLEMENTS DE TERRE. — AMÉLIORATION DES MONNAIES. — CADASTRE. — TABAC A PRISER. — DESTRUCTION D'ÉGLISES A BRUSA. — SIÉGE, PRISE, RÉÉDIFICATION D'ASSOW. — EXÉCUTION DU FAVORI DE MURAD. — NAISSANCE DE DEUX PRINCES. — CHATIMENTS DE REBELLES ET DE BRIGANDS. — RÉVOLTE DU FILS DE NASZUH-PASCHA. — EXÉCUTION DE NASZUH-PASCHA. — SON FILS L'HISTORIEN EST GRACIÉ. — GOUVERNEUR D'ÉGYPTE. — EXÉCUTION DE SULFIKAR ET DE FAIK-PASCHA. — TRIUMVIRAT DU SULTANSADE-MOHAMMED, DU SILIHDAR ET DU CHODSCHA. — EXÉCUTION DU GRAND VESIR KARA-MUSTAPHA, SON CARACTÈRE, SOUVENIRS QU'IL A LAISSÉS. — CONFISCATION. — ARRIVÉE DU NOUVEAU GRAND VESIR. — EXÉCUTION DU KAPUDAN-PASCHA PIALE ET DE NARCHDSCHI-HASAN. — KASIM LE FOU. — FÊTES DE LA NAISSANCE DU PROPHÈTE. — PALAIS ÉLEVÉS POUR DSCHINDSCHI-CHODSCHA ET POUR SON ÉPOUSE SCHEKERBOLI. — MOHAMMED-GIRAI EST DÉPOSÉ. — ISLAM-GIRAI-CHAN. — RELATIONS DIPLOMATIQUES AVEC LA POLOGNE, LA RUSSIE, LA TRANSYLVANIE. — GUERRE ET PAIX AVEC RAKOCZY. — MESSAGES A CONSTANTINOPLE ET A OFEN. — AMBASSADE EXTRAORDINAIRE DU BARON DE CZERNIN.

Lorsque, après la mort de Murad, la foule des employés de la cour se pressa en poussant des acclamations aux portes de la cage (l'appartement des princes), pour offrir des félicitations au nouveau souverain et le porter sur le trône, Ibrahim tira les verrous, craignant un piége du tyran expirant pour l'attirer à lui, et se faire précéder dans la tombe par le seul prince ottoman encore existant. Les assaillants durent forcer la porte, en se tenant pourtant autant que possible dans les bornes du respect; Ibrahim refusa toujours d'ajouter foi à la nouvelle si joyeuse pour lui, jusqu'à ce que la sultane mère Kœsem l'assurât elle-même de la mort du sultan, et confirmât sa déclaration en faisant apporter le cadavre de Murad devant les portes de la cage. Alors Ibrahim se décida enfin à sortir de sa retraite, et à se rendre dans la salle du trône, reçut les hommages des vesirs, ulemas et agas, et après avoir accompagné avec les vesirs les dépouilles mortelles de son frère jusqu'aux portes du sérail, il alla, selon l'antique usage, prendre possession du pouvoir souverain en ceignant le sabre à Ejub. La sultane Kœsem confirma, d'après ses promesses, les vesirs dans leurs places, exclusivement occupée de fournir de belles esclaves toujours nouvelles à la débauche de son fils, dont les forces trahissaient souvent les désirs effrénés. Le vendredi, la Validé, accompagnée des vesirs, menait au sultan de nouvelles victimes offertes à sa luxure impuissante, que l'on espérait ranimer par cette quantité si variée de femmes appelées de tous les pays (1). Ce service hebdomadaire des ministres et des grands, escortant les nouvelles esclaves jusqu'au lit du sultan, ne se fit jamais que sous Ibrahim; mais après lui se maintint le cérémonial d'après lequel, dans une des sept nuits sacrées de l'Islam, dans la nuit de kadr, où le Koran descendit du ciel, les hauts dignitaires de l'État et de la cour, portant des lanternes aux mille cou-

(1) Cantemir Ibrahim VII.

leurs, accompagnent le sultan à son retour d'Aja-Sofia au sérail, pour célébrer ainsi la nuit nuptiale, qui unit une jeune vierge esclave au souverain; dans l'espoir que, dans cette nuit, un héritier sera aussi envoyé du ciel à la maison d'Osman.

On s'occupa aussitôt de notifier l'avénement d'Ibrahim aux puissances européennes; un tschausch partit pour la France, la Hollande et l'Angleterre; le mutiferrika Mohammed pour Venise; un aga pour Vienne, où, sept jours après son arrivée, il offrit en audience solennelle à l'empereur, au nom du sultan Ibrahim, la continuation de la paix (1er mai 1640), sous la condition toutefois que nulle assistance ne serait prêtée à la Pologne. Du vivant même de Murad, Adalbert Miaskowski avait été envoyé comme ambassadeur par la Pologne à Constantinople, pour lever les difficultés surgies à l'occasion de la place frontière de Kudak. A son arrivée, il trouva Ibrahim sur le trône, reçut à son tour des protestations pacifiques; le sultan écrivit dans ce sens à Wladislaus, en le détournant de prêter appui aux Russes (1). De Russie vinrent deux envoyés pour féliciter le sultan et l'assurer que leur maître ne se mêlerait pas des débats au sujet d'Assow, et ne protégerait pas les Cosaques, contre lesquels se faisaient alors des préparatifs de guerre (2). L'envoyé de Venise, Pietro Foscarini, remplaça le baile Aloisio-Contarini, et obtint le renouvellement des capitulations. Au représentant français Cesi, succéda M. de La Haye; à celui d'Angleterre, sir Peter Wich, Sackville; tous deux reçurent des assurances d'amitié. La paix fut renouvelée avec la Pologne sous les conditions antérieures, qui avaient pour objet principal de garantir les frontières des deux parties, des Cosaques et des Tatares, et d'assurer le payement de sommes annuelles au chan de la Krimée. Les présents d'Ibrahim-Chan furent offerts en audience solennelle, et cet ambassadeur emmena les prisonniers de sa nation, renfermés aux Sept-Tours, après avoir vu exécuter le traître Emir-Gune, ancien compagnon des orgies de Murad IV [14 juillet 1641]. Le palais élevé par ce favori sur la rive européenne du Bosphore, fut donné au grand vesir, après qu'Ibrahim eut fait enlever le trône dressé en ce lieu pour Murad IV.

Les rapports avec l'Autriche ne furent pas aussi simples qu'avec les autres puissances européennes; et il ne fut pas facile d'abord de renouveler, avec cette puissance voisine et redoutable, la paix toujours troublée par de nouvelles circonstances. Les Turcs tombèrent sur la basse Styrie [août 1640], forcèrent les villages d'Imelnizen et d'Istrakhof, séparés seulement par la Mur des possessions du comte Draschkoviz de Luttenberg, à faire acte d'obéissance; occupèrent le village de Wistiza, à un demi-mille de Luttenberg, levèrent des contributions en grains et en farine, et poussèrent si loin les ravages, que le conseil aulique, à Gratz, fut alarmé; car le temps de la vendange approchant, le produit des magnifiques vignobles de Radkersburg et de Luttenberg était en péril. Cependant, à Ratisbone, on approuvait le choix proposé par le conseiller aulique de Questenberg, d'un Allemand ou d'un Hongrois, comme internonce, pour aller porter les félicitations au sultan sur son avénement, et l'on s'arrêta enfin sur le Hongrois Iszdency. Cet envoyé, arrivé le 29 avril 1641 à Constantinople, et le drogman de la Porte, Sulfikar, (Hongrois de naissance), étant malade, les lettres de créance impériales furent remises au médecin italien Grassi, pour qu'il en fît la traduction (1). L'aga Mohammed, envoyé par la Porte en Autriche pour répondre à cette mission, était aussi un Hongrois de Temeswar, qui, parvenu à l'âge de 50 ans, en avait passé 30 à servir les Turcs contre sa patrie (2). Avec une suite de trente personnes, il fit son entrée solennelle dans Ratisbone, et eut une audience publique dans la diète (3). Aux réclamations produites par l'internonce Iszdency et le résident Schmid sur l'invasion de la Styrie, le grand vesir se contenta de répondre : « Ce qui est arrivé, est arrivé. » Cependant les coureurs turcs

---

(1) Kwiakowski, hist. de Wladislaus IV, Dzieje-Narodu-Polskiegoza-Panowania Wladislawa IV. Warzawie, 1823, p. 241. D'après Florus Polonius ab Hirtemberg, 442, 443, edit. Gedanensis, 1679.

(2) Rapport du résident Schmid.

(1) Rapport de Schmid; le premier interprète impérial était alors le Ragusain Bratutti.

(2) Rapport du résident Schmid.

(3) Ortelius Rediv. de Meyer, II, p. 131.

de Kanischa, Vevena et Wobotsch, avaient surpris la palanque d'Égerszek, massacré les habitants, sans distinction d'âge ni de sexe, enlevé trois cents prisonniers, et brûlé toutes les habitations en dehors de l'enceinte des fortifications. Hasan-Pascha fit ordonner à tous les habitants établis le long de la Mur et du Raab, d'envoyer des voitures, de paraître avec des pelles et des pioches, et d'apporter le tribut [5 janvier 1641]. D'un autre côté, l'aga de Costanoviez avait écrit au commandant supérieur de Petrinia que des ordres venus du pascha de Bosnie recommandaient aux Turcs de ne pas faire d'irruptions; mais qu'ils avaient à se plaindre des expéditions entreprises l'hiver précédent contre Dubicza, et par le jeune comte de Tersacz contre Novi. Musa-Pascha élevait encore des réclamations par lettres auprès du conseiller aulique de Questenberg et du président comte de Schlick, parce que, tandis que l'on attendait le commissaire nommé pour la délimitation des frontières, Bathyany, traversant le lac Balathon, avait incendié la palanque d'Igol, dépendant de Koppan, et désolé trois villages [5 avril 1641]. Tous ces actes de violence rendaient le renouvellement de la paix d'autant plus instant; mais le grand vesir ne voulait pas en entendre parler, à moins qu'on ne l'achetât par un présent d'honneur de 200,000 écus. On produisit le registre tiré des archives impériales, où était inscrit le dernier traité portant qu'une fois pour toutes, on renonçait aux 200,000 écus. Le grand vesir dit que le sultan Murad, alors tout jeune et inexpérimenté, s'était laissé abuser; que tous les renouvellements de la paix de Sitvatorock impliquaient le payement des 200,000 écus, et que d'ailleurs Dieu avait donné aux Ottomans la foi, le tribut et le sabre (1). Enfin la paix fut conclue entre les plénipotentiaires nommés à cet effet par l'empereur, le seigneur de Questenberg et deux Hongrois, et pour la Porte, le kapidschibaschi Osmanaga, assisté de trois agas du nom de Mustapha, à Szœn, où elle avait été renouvelée 15 ans auparavant; cette fois, le traité fut confirmé en neuf articles; mais les points débattus relativement à Bolondwar et aux villages récemment soumis par la force, furent remis à la décision d'une commission spéciale (1). Un fait assez remarquable, c'est que dans le septième article du texte latin, il est question expressément des jésuites, tandis que la version turque ne parle que des confesseurs de la religion de Jésus.

Quelques semaines après le renouvellement de la paix avec l'Autriche, on vit arriver un noble russe, chargé de présenter des excuses sur le meurtre du tschausch envoyé à Moscou par la Porte, de protester que son maître était étranger à ce crime commis par les Cosaques, et de déclarer que le czar était prêt à restituer Assow (2), si le sultan s'engageait à maintenir les Tatares dans le repos. Un envoyé de Raguse et quatre députés de Transylvanie apportèrent le tribut accoutumé; le dernier de ceux-ci était chargé spécialement par Rakoczy, de solliciter pour son fils l'héritage de la principauté (3) [18 mai 1642]. Avant la fin de l'année, un second envoyé de Rakoczy, Étienne Kcorossi de Warad, apporta le tribut et des présents; il y avait 2,000 écus pour le drogman de la Porte, le renégat hongrois Sulfikar, auquel l'ambassadeur impérial n'en avait offert que 200. Un nouvel ambassadeur persan apporta la notification de l'avénement d'Abbas II, meurtrier de son père, Schah-Ssafi (4), et demanda en même temps, conformément aux traités, la destruction du château de Melet dans les montagnes de Wan (5). Ses riches présents lui valurent l'accueil le plus honorable. A la fin de décembre, revint aussi l'internonce envoyé à Ratisbone (6). Le 2 janvier 1643, naquit au sultan un fils, qui fut plus tard Mohammed IV. Le 15 avril en vit arriver au second, qui succéda dans la suite à son frère, sous le nom de Suleiman II. Si l'on se réjouissait de la naissance de Mohammed, un jeudi, jour le plus heureux de la semaine, les devins tirèrent de sinistres présages du tremblement de terre qui effraya Constantinople dans la nuit, après la prière du jeûne, et de l'incendie qui, plusieurs jours au-

(1) Rapport de Schmid.

(1) Dumont, t. i, p. i, p. 245. Dans Ortelius de Meyer, p. 132.

(2) Rapport de Schmid.

(3) *Ibid.*

(4) Feslike, fol. 353.

(5) Rapport de Schmid.

(6) Rau atul-Ebrar, fol. 428.

paravant, avait fait sauter la poudrière dans la caserne des janitschares, et causé des dégâts dans les quartiers environnants. Des tremblements de terre, des incendies, des comètes et des pluies de cendre, avaient déjà frappé les esprits de terreur, aussitôt après l'avénement d'Ibrahim. Au moment où il montait sur le trône, un effroyable ébranlement intérieur fit écrouler la plus grande partie de la ville de Tebris, et renversa le magnifique mausolée mongol de Schenbghasan, dont les ruines frappent encore aujourd'hui le voyageur d'étonnement; trois mois après, un incendie désola Galata.

Le grand vesir Kara-Mustapha, Albanais de naissance, qui de simple janitschare s'était élevé au poste de kulkiaja et de segbanbaschi, puis était devenu aga au siége d'Eriwan, et à la prise de Bagdad avait fini par remplacer le grand vesir Mohammed tué dans l'assaut, exerçait la première dignité de l'empire avec un amour sévère de l'ordre et de la discipline, qui faisait concevoir de belles espérances du règne d'Ibrahim. Trois objets surtout attirèrent l'attention de Kara-Mustapha : l'amélioration des monnaies, les règlements des marchés, et le nouveau cadastre des provinces. La piastre et le ducat, qui, par l'altération des titres, avaient fini par être portés au cours, la première de 120, et le second de 250 aspres, furent ramenés à leur valeur primitive : la piastre forte fut fixée à 80 aspres, l'écu au lion à 70, le ducat à 160 (1). Le système des règlements fut étendu non-seulement aux marchés aux vivres, mais encore aux marchés aux chevaux et aux esclaves, et exécuté par l'inspecteur Hasan avec une rigueur si impitoyable, que beaucoup de sujets pris en contravention, périrent écrasés sous le poids d'un bloc de bois qu'il leur faisait poser sur la tête. Les commissaires nommés pour le cadastre de la Rumili et de l'Anatoli, procédèrent avec des formes moins rudes; ils relevèrent l'état exact de la population, et s'efforcèrent de remédier aux iniquités et aux désordres introduits dans la répartition des impôts; car beaucoup de villages dépeuplés depuis le dernier recensement opéré sous Mohammed II dans la Rumili et l'Anatoli; d'autres, au contraire, dont les habitants s'étaient accrus, étaient restés taxés comme par le passé. Toutefois, cette salutaire réforme n'eut pas d'effet durable; car 30 ans après, l'historien Mohammed-ben-Husein-ben-Naszuh, se plaint des abus introduits dans l'assiette des impôts, par suite des priviléges accordés aux wakfes des vesirs et des sultanes (1). A cette époque, les peines rigoureuses prononcées contre les fumeurs de tabac n'étaient pas encore abolies, les amateurs de l'excitation produite par cette plante, prirent le parti de le respirer en poudre par le nez, et les annalistes nous apprennent qu'en 1642 commença l'usage de tabac à priser dans l'empire ottoman. L'impartialité sévère du grand vesir se manifesta même en faveur des églises chrétiennes. Les habitants de Brusa, excités par le fanatisme du juge Chodschasade-Mesud, avaient détruit un temple, et le juge s'opposait à la reconstruction d'une nouvelle église grecque que les lois de l'Islam proscrivaient; le grand vesir déposa ce magistrat, et chargea des commissaires de faire une enquête et de châtier les meneurs du mouvement populaire qui avait détruit les ouvrages commencés pour la construction de l'église et du couvent. Le juge déposé, Chodschasade-Mesud-Efendi, condamné à une existence misérable dans l'exil, obtint néanmoins l'autorisation de vivre retiré dans son jardin. Jahja-Efendi, qui avait occupé trois fois la dignité de mufti, mourut l'année suivante, laissant la réputation d'un homme actif, intelligent, et d'un versificateur habile : il composa un divan, une imitation de l'hymne à la louange du prophète, un traité sur les successions et un ouvrage de médecine, le tout réduit en rimes, et traduisit en outre la galerie de portraits historiques de Ghaffari; il fut enseveli près de la medresé fondée par lui, et qui porte son nom : son successeur fut Ebu-Said-Mohammed, fils d'Esaad, petit-fils de Seadeddin, qui revêtit aussi trois fois cette dignité.

Dans la seconde année du règne d'Ibrahim, on équipa une flotte et une armée pour la reprise d'Assow, tombé depuis cinq années entre les mains des Cosaques : à la place d'Husein,

(1) Feslike, fol. 351. Rausatul-Ebrar, fol. 427.

(1) Subdetul-Tewarich, à la bibliothèque royale de Dresde, n° 13, fol. 12.

pourvu du gouvernement d'Ocsakow, Siawusch-Pascha dut commander la flotte en qualité de kapudan-pascha, et Husein, nommé serdar des troupes de terre, eut pour instruction d'opérer de concert avec les Tatares, sous les ordres du chan Behadir-Girai. Trente-trois grosses galères des begs de l'Archipel, avec quelques milliers de janitschares et de sipahis, sortirent du canal après être restés quinze jours retenus par le vent près du château du Bosphore : à bord de la flotte se trouvaient aussi tous les bostandschis du sérail, et les troupes de l'arsenal sous les ordres du kiaja de l'amiralat, Piale le Long : les feudataires de Rumili étaient commandés par le gouverneur de Silistra, Mohammed-Pascha, surnommé Sultansade, parce qu'il était petit-fils d'une sultane par sa mère. Assow était défendu par 14,000 hommes armés et par 8,000 femmes belliqueuses, qui avaient en outre pour auxiliaires l'inhabileté des assiégeants, le désaccord entre le chan tatare et le kapudan-pascha, le manque de vivres et les maladies contagieuses : en effet, au bout de trois mois, les Turcs furent obligés de lever le siége avec une perte de 7,000 janitschares et de 800 autres soldats, sans compter les Valaques, les Moldaves et les Tatares qui avaient péri. Une partie de la flotte faisant voile pour Constantinople, vint échouer à l'embouchure du Don, et tomba entre les mains des Cosaques. Après cet échec le kapudan-pascha Siawusch tomba dans la disgrâce, et sa place fut conférée à Piale le Long; bientôt après le retour de l'expédition d'Assow, mourut le chan tatare Behadir-Girai, qui eut pour successeur son frère puiné Mohammed-Girai, jusque-là retenu à Rhodes, et sur l'ordre du sultan, Schahin-Girai, en état de surveillance dans la même île, fut mis à mort par Mustapha-Pascha, qui se rendait dans son gouvernement d'Égypte. L'année suivante, la flotte se dirigea encore vers Assow, et Mohammed-Pascha, qui avait assisté à la dernière expédition, reçut le commandement supérieur de l'armée; le nouveau kapudan-pascha, Piale, dirigea les forces maritimes; le nouveau chan tatare, auquel on avait envoyé 12,000 ducats d'argent de botte pour l'aider à supporter les frais de ses armements, aux premiers jours du printemps, se mit en marche avec 100,000 Tatares du côté d'Assow, afin de commencer le siége avec le serdar Sultansade-Mohammed. Avant l'arrivée du serdar, les Cosaques abandonnèrent la ville après l'avoir minée, et en se retirant mirent le feu aux édifices : trois jours après seulement, parut Sultansade-Mohammed, et s'il n'acquit pas la gloire de conquérant, du moins figure-t-il dans les annales de la Krimée comme le nouveau fondateur de la ville (1). Il suivit, dans cette carrière pacifique, les traces des chans de la horde dorée, des chans de Krimée et des Génois, qui s'étaient établis en ces lieux trois siècles auparavant; pour maintenir la possession de la cité reconstruite, on laissa vingt régiments de janitschares, six de canonniers, dix de forgerons, 7,000 Tatares, sept sandschakbegs, douze alaibegs, en tout 26,000 hommes, pourvus d'une artillerie considérable, sous les ordres d'Ilam, pascha de Kaffa, nommé gouverneur. Aux expéditions contre Assow assistait, en qualité de muesin, le plus grand de tous les voyageurs ottomans, Ewlia, qui, dans l'année de l'avénement d'Ibrahim, commença ses longs voyages qui durèrent quarante années, et le conduisirent en Asie jusqu'en Perse et en Arabie, en Afrique jusqu'en Égypte et en Nubie, en Europe jusqu'en Suède. Il décrivit en quatre volumes les pays qu'il avait parcourus, se montra homme d'action et de pratique, fut mêlé surtout aux affaires d'administration des gouverneurs qu'il accompagna comme muesin ou secrétaire, et offre des renseignements précieux pour l'histoire des événements dont il fut témoin oculaire; toutefois, il ne faut le consulter qu'avec réserve, à cause de son goût pour l'emphase et l'exagération : quand il s'agit de faits remontant à l'antiquité, il est conteur amoureux de la fable, mais décrit avec exactitude et fidélité les pays et les lieux qu'il a parcourus (2). Le grand vesir Kara-Mustapha, l'année même de la conquête d'Assow, s'était défait du favori tout-puissant du sultan Murad IV, Mustapha, encore très-dangereux par sa place de silihdar : l'impuissance de la protection de Mustapha s'était révélée par l'exécution de son compatriote Kinaoghli de Tekke, qui fut pendu sur la place

(1) Ewlia, fol. 299.

(2) Le résumé de ses descriptions de voyage se trouve dans la deuxième partie de la Constitution politique et de l'administration de l'empire ottoman, p. 457-470.

d'Aja-Sofia [20 janvier 1642]. Cette mort présagea au silihdar le sort qui le menaçait lui-même. Aussitôt après l'avénement d'Ibrahim, Mustapha avait été nommé pascha d'Ofen; mais avant qu'il partît pour aller occuper ce poste important, on y promut à sa place Musa-Pascha, et lui-même reçut une nouvelle commission pour Temeswar. Comme Mustapha avait abusé de sa puissance et de son crédit sur Murad IV, pour amasser d'énormes trésors; qu'il s'était, par exemple, approprié les 80,000 ducats du tribut de Chypre, au lieu de les appliquer à l'entretien des troupes, ce fut un motif pour le grand vesir d'élever des réclamations pécuniaires, et d'ordonner des recherches qui furent poursuivies avec d'autant plus d'ardeur, que l'intendant de la princesse Kia-Sultan, fille de Murad IV, (dont la main avait été promise au favori), le kiaja Mewkufatdschi-Mohammed-Efendi, par toutes les manœuvres et les intrigues du harem, agissait auprès de la sultane mère pour faire rappeler le fiancé. Le résultat de l'enquête fut de procurer au fisc 50,000 piastres, que l'ancien favori produisit comme étant la totalité de sa fortune : le grand vesir, auquel certaines indiscrétions de la Walidé révélèrent le plan du prochain mariage, en prit occasion pour arracher au sultan le chatti-scherif de la sentence mortelle (1). Le bostandschibaschi d'Andrinople, Sirunaga, fut chargé, avec quarante bourreaux impitoyables (2), d'exécuter l'ordre sanglant [1642]; une quantité énorme de vaisselle d'or et d'argent, d'une valeur de 5,000 bourses, et beaucoup d'espèces cachées à Constantinople, passèrent au fisc; ensuite le grand vesir donna au sultan une fête brillante dans l'ancien palais d'Emir-Gune sur le Bosphore. Quoique le silihdar eût été étranglé contre la volonté de la sultane Validé, le grand vesir se maintint dans sa toute-puissance, qui pourtant ne devait pas être de longue durée; l'année suivante, qui dans l'espace de trois semaines vit naître deux princes, Ahmed, destiné au trône, et Murad, qui mourut au bout de dix mois, cette même année fut signalée encore par la ruine du grand vesir.

L'exécution du grand vesir fut précédée de celle d'un redoutable rebelle saisi les armes à la main, et de quelques paschas frappés en punition de leurs extorsions. La rigueur de Kara-Mustapha avait, jusqu'alors, étouffé tout mouvement de révolte, dans les provinces comme dans la capitale. Ainsi, Husein-Pascha, transféré de Silistra en Bosnie, avait châtié les agitateurs de ce dernier gouvernement. Derwisch-Mohammed, pascha de Bagdad, avait écrasé les Arabes révoltés, et envoyé plus de six cents têtes au chef-lieu de son pachalik [juillet 1642]. Les brigands heiduques infestaient les routes entre Andrinople et Salonique : un régiment de chasseurs janitschares fut envoyé contre eux; avec ces troupes, les bostandschis et les segbans, le bostandschibaschi d'Andrinople attaqua les brigands près de Kirkkilise, et les défit [19 août]. A Constantinople, un grand tremblement de terre fut regardé comme le présage d'un ébranlement politique, causé bientôt après par la lutte déclarée contre le fils de Naszuh, cet ancien grand vesir, si riche, si puissant et si orgueilleux. Husein-Naszuh-Pachasade, fier de sa naissance, s'était permis quelques propos inconsidérés contre le grand vesir, qu'il traitait de tschorbadschi, ou *chef des marmites*, à cause de son élévation subite des rangs des janitschares, et de son ignorance absolue ; il refusait en outre d'obéir aux ordres de Kara-Mustapha, qui interdisait aux paschas des frontières de délivrer des fermans revêtus de la signature du sultan. Comme les emplois étaient alors vendus régulièrement, le fils de Naszuh refusa de céder la place au mutesellim de son successeur, à moins que celui-ci ne lui remboursât au moins les 50 bourses que lui-même avait données pour sa nomination. Le mutesellim revint donc à Constantinople, se plaignant de la conduite arbitraire de Naszuh-Pascha. Alors un chatti-scherif conféra au fils de Naszuh le gouvernement de Siwas, ordonnant, en cas de refus de ce pascha, de diriger des forces militaires contre lui. Mais en même temps le grand vesir écrivit secrètement au gouverneur actuel de Siwas, Ibrahim-Pascha, élève du chef de rebelles Abasa : « Ton gouvernement, pour certaines convenances d'affaires, n'a été conféré qu'en apparence au fils de Naszuh ; s'il veut s'en mettre en possession, chasse-le comme tu pourras. » Ibrahim-Pascha marcha donc avec les troupes de son gouvernement contre le fils de Naszuh, qui s'avançait avec des segbans et des saridsches rassemblés à Alep. Ils se rencontrè-

rent dans le voisinage de Kaiszarije; Ibrahim fut battu et tué. Le fils de Naszuh dédaignant de prendre possession de son gouvernement, et aspirant à un plus haut prix, écrivit à ses amis à Constantinople, ainsi qu'aux paschas postés sur la route, qu'il se rendait auprès de la sublime Porte, pour vider ses débats avec le grand vesir en présence du padischah. Ces nouvelles jetèrent l'effroi dans la capitale ; les boutiques se fermèrent, et les fauteurs de troubles cherchèrent à tirer parti de cette consternation. Le grand vesir ordonna de rouvrir les boutiques, défendit tout propos sur la marche de Naszuh-Paschasade, fit arrêter beaucoup de monde, et prendre dans diverses rues une douzaine d'agitateurs pour contenir les autres. Le beglerbeg d'Anatoli, Tschifteli-Osman-Pascha, fut chargé de marcher comme serdar contre le fils de Naszuh.

Déjà ce dernier était parvenu jusque dans le voisinage de Nicomédie, quand le grand vesir fit embarquer des janitschares et bostandschis qui devaient se retrancher sur la route, et empêcher ainsi son ennemi de s'approcher de la capitale ; le chef de la police de la ville, Schaaban-Aga, fut envoyé vers la plaine de l'ancienne Troye pour y rassembler les milices du pays. Dans la plaine du Chodscha, près de Nicomédie, les troupes envoyées de Constantinople sous Kaitas-Aga, firent leur jonction avec celles de Schehsuwar-Beg, sandschakbeg d'Hamid. Osman-Pascha, ayant hésité quelques jours avant d'attaquer, fut soupçonné d'intelligence secrète avec le fils de Naszuh, et les troupes de Kaitas l'accusèrent hautement. Alors Osman, cédant à la nécessité, livra bataille près du village d'Ali-Fakih, où il périt avec Kaitas et quelques centaines de soldats. Le fils de Naszuh défendit de faire des prisonniers ou de poursuivre les fuyards, et continua sans empêchement sa route vers Skutari. Il campa sur la hauteur de Bulghurli, d'où la vue embrasse à la fois la mer Noire, la mer de Marmara, le Bosphore et la ville aux sept collines avec le port. S'il avait marché immédiatement sur Skutari, il aurait pu s'en emparer avec quelques détachements de cavalerie légère, tant étaient grandes la terreur et la confusion de la capitale ; mais il s'arrêta dans sa confiance aux lettres des flatteurs et des intrigants qui lui avaient écrit secrètement à Nicomédie, qu'à son approche de Skutari, le sceau de l'empire lui serait envoyé. Il perdit ainsi trois semaines, et tandis qu'il se livrait, dans un délicieux séjour, à des rêves enivrants, la plus belle occasion s'évanouit [26 juin 1643]. Il était fortifié dans ses fausses espérances par son kiaja Bekir, contre lequel son frère essaya vainement plusieurs fois de le prémunir. A la fin pourtant Naszuh-Paschasade le déposa pour complaire à son frère, mais sans attenter à la vie de ce coupable, et conféra le poste dont il le privait au moslim Mohammed-Aga, ancien serviteur corrompu d'Abasa, et qui exerça une action funeste dans la place dangereuse qui lui était confiée. Outre le moyen d'une perfide correspondance, le grand vesir fit encore jouer un autre ressort. Il chargea un ancien protégé de Naszuh-Paschasade, Ibrahim-Aga, de se rendre auprès du rebelle et de lui persuader de se rendre sur le rivage européen, où lui serait conféré le gouvernement de Rumili. Le fils de Naszuh donna dans le piége, écrivit une lettre de soumission au grand vesir, et quitta son camp pour se transporter de l'autre côté du détroit : là, ne trouvant pas l'accueil dont il s'était flatté, apprenant que ses capitaines avaient renversé ses bannières dans le camp par lui délaissé, pour aller se jeter aux pieds du grand vesir, il s'enfuit avec son fils, suivis seulement de dix cavaliers, dans la direction de Parawadi. Là il laissa son fils dans la métairie de Suna, et lui-même courut du côté de Rusdschuk, dans l'espoir de pouvoir ensuite se rendre auprès du chan des Tatares. Au moment même où il allait gagner Rusdschuk, il fut atteint par le bostandschibaschi et quarante cavaliers, qui l'amenèrent chargé de chaînes à Constantinople, tandis que le kiaja du grand vesir se saisissait du fils, âgé de seize ans, dans la métairie de Suna [juillet 1643]. D'après certains récits, Naszuh-Paschasade fut conduit devant le grand vesir, qui l'accabla d'outrages et lui fit donner la mort à la fin des plus cruelles tortures. Le lendemain sa tête fut jetée devant la porte du sérail impérial; Ali fut embarqué, puis étranglé à Tschekmedsche ; ses deux autres frères, Jusuf et Omer, furent incarcérés ; le kiaja Deli-Moslim, saisi à Gallipolis, fut mis à mort ; son successeur Bekir et le secrétaire Baki-Aga furent jetés dans les fers ; le fils du

rebelle Mohammed, et son cousin, le fils d'Ali, furent ajoutés à la liste des pages, et consacrés au service des appartements du sultan. Mohammed acquit ensuite une renommée moins périlleuse que son père et son aïeul, en écrivant l'histoire des trente années qui suivirent le règne d'Ibrahim, sous le titre de *Choix des histoires*. Dans cet ouvrage il fit preuve d'une connaissance approfondie des grandes affaires et d'une rare impartialité; car il rappelle l'exécution de Naszuh-Paschasade comme s'il ne s'agissait pas de son père, et s'exprime avec un calme et une réserve, fruits d'une modération naturelle bien extraordinaire, ou résultats de la prudence (1).

Après l'exécution de Naszuh-Paschasade, il y eut beaucoup de changements dans l'administration; on remarqua surtout l'élévation des deux derniers gouverneurs d'Égypte, le bostandschi Mustapha-Pascha, et le jeune chambellan Sultansade-Mohammed-Pascha, qui devinrent vesirs de la coupole. Il a déjà été question de celui-ci à l'occasion de l'expédition d'Assow. Son successeur fut rappelé d'Égypte aussitôt après l'avénement d'Ibrahim-Pascha, renfermé, puni de la confiscation de sa fortune, évaluée à 8 millions d'aspres, puis mis en liberté, condamné de nouveau à une amende de 3 millions, et enfin appelé à s'asseoir sous la coupole. L'administration de Makszud-Pascha, nommé ensuite par le grand vesir au gouvernement d'Égypte, contrairement à la volonté de la Validé, se signala par un grand respect pour l'équité, et par la suppression des taxes extraordinaires établies dans les années antérieures, en partie à cause des besoins de l'expédition contre la Perse, et surtout à cause de la convoitise des gouverneurs; il n'y en eut pas moins de quarante comprises dans cette abolition. Mais ces bienfaits d'une administration équitable se perdirent dans les ravages d'une horrible peste; au Kaire, en un seul jour on entendit réciter les prières des morts sur quatre-vingt-douze cadavres; les convois funèbres se succédaient sur la place comme des caravanes de chameaux; deux cent trente villages restèrent entièrement vides, et les rangs des troupes furent tellement éclaircis, que sur les soldes arriérées il revint au fisc 277,000 aspres. Les inspecteurs et les fermiers des domaines se mutinèrent, et refusèrent d'avancer le tiers qu'on leur demandait sur l'impôt annuel, prétendant qu'il fallait le prendre sur les bénéfices échus au fisc par suite des décès multipliés; comme on ne les satisfit pas sur ce point, ils déposèrent le pascha. Quand cette nouvelle parvint au sultan, il se tourna vers l'époux de la nourrice du sultan Murad, le vieux vesir Ejub-Pascha, en disant: « Je te confère le gouvernement d'Égypte. » Ejub baissa la tête et s'excusa sur son incapacité pour une telle charge. Le sultan répondit: « Ce qui est donné est donné, pars donc et remplis tes fonctions. » Ejub partit pour le Kaire en qualité de gouverneur; mais toutes choses se firent en son nom par son secrétaire et son kiaja, entre les mains desquels il ne fut qu'un instrument, et qui rétablirent toutes les taxes supprimées par son prédécesseur. Le kiaja était Mewkufatdschi-Mohammed-Efendi, homme d'affaires de la sultane Kia, destinée jadis à épouser le silihdar Mustapha. Le grand vesir Kara-Mustapha n'était pas fâché d'éloigner ce grand artisan de complots, en le mettant auprès du vieux Ejub.

Un des principaux auxiliaires de Naszuh-Paschasade avait été Sulfikar-Pascha, gouverneur déposé de Ssafed. Attiré par des lettres du chef des rebelles, il s'était avancé jusqu'à Konia, où il reçut l'investiture du gouvernement de Chypre, et l'ordre de se rendre immédiatement à son nouveau poste; mais ce n'était encore là qu'une ruse; des instructions secrètes enjoignirent expressément au juge et à l'aga des troupes de Chypre d'interdire l'entrée de l'île à Sulfikar-Pascha, et en même temps le préfet du marché, Schaaban-Aga, partit après avoir été revêtu en apparence du commandement des janitschares de l'île, mais en réalité avec la mission d'exécuter la sentence de mort contre Sulfikar. Schaaban-Aga endormit par des flatteries les soupçons du gouverneur, en attendant l'arrivée du kapudan-pascha Piale, qui toucha enfin à Chypre en retournant vers Constantinople, après une expédition de six mois sur les côtes de Calabre. A l'instigation de Schaaban-

(1) Le précieux manuscrit de ces annales, qui n'avait encore été rencontré nulle part, et qui a servi pour cette histoire, se trouve parmi les trésors des manuscrits orientaux de la bibliothèque royale de Dresde.

Aga, Piale invita le gouverneur à une fête à bord du vaisseau amiral; les exécuteurs abattirent la tête du gouverneur, que Schaaban-Aga courut bien vite porter à Constantinople. Une exécution qui ne fit pas moins de bruit que celle du gouverneur de Rumili, fut celle de Faïk-Pascha, descendant du conquérant de la Morée sous Mohammed II. Objet de soupçons continus, à cause de sa convoitise, accusé souvent de concussions, sous le gouvernement de Murad IV, il avait reçu par ordre du grand vesir Chosrew-Pascha mille coups de bâton en punition de ses rapines. En possession de 30,000 piastres de revenu annuel, parvenu à l'âge de soixante-dix ans, il ne mettait pas plus de bornes à ses exactions; et le juge de Sofia, Muiseddin-Sindschari-Mohammed-Efendi, vint à Constantinople exposer les griefs du pays contre ce gouverneur. Sur l'ordre du sultan, Faïk fut amené chargé de chaînes à Constantinople, où le grand vesir, en reconnaissance des services rendus par ce pascha contre Naszuh-Paschasade, lui aurait volontiers sauvé la vie. De ce côté, Faïk-Pascha comptait sur la déposition de son prédécesseur, Dilawer-Pascha, pour repousser les accusations du juge. Mais soit par amour pour la vérité, soit par un pressentiment de l'affaiblissement du pouvoir du grand vesir, Dilawer attesta que le juge était un homme loyal auquel tout le pays rendait hommage. Un fetwa ayant été demandé au mufti Jahja-Efendi, celui-ci déclara que l'exécution de Faïk aurait dû avoir lieu déjà depuis trente ans. La tête du descendant de Turachan roula donc au milieu de la cour du sérail [16 mars 1643].

Si juste que fût l'exécution de l'ancien oppresseur Faïk-Pascha, elle n'avait point été commandée par l'amour du sultan pour l'équité, et avait été combattue vivement par le grand vesir, qui, dans cette occasion, déposa sa démission aux pieds de son maître; c'était le résultat d'un plan tramé contre le grand vesir, qui devait maintenant craindre pour lui-même. Le complot était sorti de la tête de trois hommes puissants, qui dès lors gouvernèrent l'empire, d'intelligence avec la sultane mère Kœsem : le grand vesir de la coupole, Sultansade-Mohammed-Pascha, dit le jeune chambellan; l'écuyer du sultan, Jusuf, et le précepteur du sultan, Dschindschi, le plus célèbre de tous les chodschas que l'on ait jamais vus figurer dans les annales ottomanes. Le premier, allié par les femmes aux sultanes épouses de Rustem-Pascha, et Piale-Pascha, élevé dans le sérail, au moment de l'expédition du sultan Osman II contre Chocim, avait été nommé tout jeune encore au poste de chambellan, et son esprit souple et délié l'avait fait surnommer le jeune chambellan Sultansade. Devenu gouverneur d'Égypte sous le sultan Ibrahim, puis chargé de l'administration de la Rumili, du commandement supérieur de la seconde expédition contre Assow, élevé au rang de vesir de la coupole, il venait de recevoir le diplôme de gouverneur de Damas par les mains du grand vesir, qui le redoutait et voyait avec assez de justesse en lui un rival et un successeur. Le second, plus redoutable encore à cause de ses rapports fréquents avec le sultan, avait été pris par son maître pour confident et favori, et en même temps déclaré pascha à trois queues. Tout ce qu'avait possédé le précédent écuyer tout-puissant, lui fut prodigué; il eut même un kiaja particulier. Mais le membre prépondérant du triumvirat, le plus signalé dans l'histoire, l'objet de la haine de tous les écrivains et de tous les ulemas, était Husein-Dschindschi-Chodscha, fils d'un scheich du village de Safranburli, dans l'Asie Mineure, qui tirait son origine du grand scheich mystique, Ssadreddin de Konia. Il avait fait ses études à Constantinople; mais dans l'avancement des muderris dans les places productives, on l'avait laissé de côté, parce qu'il s'appliquait plus à des formules magiques et à des conjurations, qu'à la science de la loi; de sorte que son frère et son maître, entré alors dans la carrière des dignités judiciaires, avait honte d'un tel élève. Ce qui le rendait odieux aux ulemas, le poussa aux honneurs par l'entremise des femmes. Sa mère trouva moyen, par ses relations dans le sérail, de faire parvenir aux oreilles de la sultane Validé que son fils Husein était en possession d'excellents secrets magiques hérités de son père, à l'aide desquels il avait déjà guéri beaucoup de monde et qui pourraient lui servir à restituer la santé au padischah, dont les attaques d'apoplexie et l'impuissance génératrice avaient résisté à tous les spécifiques des médecins. Les paroles de cette femme trouvèrent créance auprès de la Validé et du sultan; et celui-ci, après une pre-

mière épreuve, ayant cru se trouver mieux, ou bien ayant éprouvé une amélioration réelle, la fortune du magicien se fonda solidement. Il fut comblé de présents en or et en riches étoffes, reçut des revenus de places vacantes, de kapidschi, de muteferrika; et quoiqu'il ne fût arrivé encore qu'à la catégorie des quarante muderris auxquels est affecté un traitement de 4 aspres par jour, on lui assura la première place à prendre dans les soixante. Le mufti Jahja-Efendi représenta au sultan que cette nomination était contraire aux règlements; néanmoins, au bout de quelques jours, un chattischerif éleva le favori à la dignité de muderri de la Suleimanije, puis à celle de chodscha du sultan, ce qui lui fit donner par les légistes et le peuple l'épithète de Dschindschi-Chodscha. L'influence dominante de ce triumvirat ne put être altérée par les sages conseils d'un vieux vesir ami de la vérité, dont le nom ne nous est point parvenu; mais qui, dans son livre du conseil, a offert d'excellents exemples aux sultans ottomans, et nous a transmis de précieuses notions sur l'organisation de la cour et de l'État à cette époque.

Les trois hommes que l'on vient de dépeindre se réunirent pour perdre le grand vesir, qui lui-même leur préparait les voies par divers actes désagréables au sultan et à son harem; de sorte qu'en se flattant d'amener la ruine de ses adversaires, il précipitait la sienne. En supprimant les places qui venaient à vaquer dans les rôles des janitschares, en fixant l'impôt si oppressif pour les familles, connu sous le nom d'awaris; en exigeant avec rigueur la capitation, Kara-Mustapha avait depuis longtemps attiré sur sa tête la haine des troupes et du peuple, comme il avait déjà provoqué les ressentiments de la Validé par l'exécution de l'ancien silihdar, favori de cette sultane, et la colère de la directrice du harem (Kiaja-Chatun), dans la circonstance que nous allons rappeler. Cette femme avait demandé cinq cents charges de bois pour l'usage du harem : on ajourna cette fourniture, à cause d'affaires plus importantes. Deux jours après le grand vesir présidant le diwan, deux heures avant le moment fixé ordinairement pour la fin du conseil, arriva un ordre du sultan enjoignant à Kara-Mustapha de lever aussitôt la séance, et de paraître devant lui : «Pourquoi, dit le sultan plein de courroux, les cinq cents charges de bois n'ont-elles pas été livrées au harem? — Elles vont l'être,» répondit Kara-Mustapha; puis, avec une franchise inopportune, il ajouta : «Mon padischah, était-ce bien la peine que, pour cinq cents charges de bois, valant au plus 1,500 aspres, tu me fisses quitter le diwan, moi, ton représentant, abandonner et négliger les affaires les plus importantes? tu me demandes compte de cinq cents charges de bois, et tu ne t'informes pas de la situation de tes sujets, de l'état des frontières, du trésor?» Le mufti Jahja, informé de cet entretien par Husein-Efendi, adressa des félicitations au grand vesir, en lui faisant donner l'avis de se tenir sur ses gardes, et de ne pas considérer comme des futilités ce qui avait de l'importance aux yeux du sultan. «N'est-ce point pour son service que je dis la vérité? observa Kara-Mustapha; dois-je donc le flatter? Mieux vaut mourir en agissant librement que de vivre esclave.» Animé de tels sentiments, et préoccupé de la pensée de renverser le silihdar, Kara-Mustapha donna 100 bourses au kiaja des janitschares, en le chargeant de les distribuer parmi les officiers et les principaux chefs de ces miliciens pour les déterminer, à la première revue dans le sérail, à ne point toucher au riz qu'on leur présenterait, et à donner ensuite comme motif de leur mécontentement, le pouvoir exorbitant du silihdar, qui entravait ainsi la pleine autorité si légitime du grand vesir. Malheureusement, cette intrigue tourna contre son auteur. Les colonels des janitschares, depuis longtemps mécontents du grand vesir, se consultèrent d'abord avec Muszliheddin, un de leurs conseillers les plus graves, qui attira l'aga dans le secret. L'aga se rendit auprès du sultan, qui manda Muszliheddin, se fit raconter la marche des choses, et dit ensuite : «Si je faisais tuer mon lala (le grand vesir), mes esclaves seraient-ils irrités contre moi? — Que le ciel les préserve de tels sentiments, répondit Muszliheddin; les cous de tes esclaves ne sont pas assez épais pour que leur indocilité soit à craindre; ils sont tous minces comme le tranchant de ton épée devant lequel ils sont courbés; la mort du grand vesir les satisfera tous grandement.» Le lendemain, 11 janvier 1644, le sultan assista au diwan derrière la fenêtre grillée, et quelques

voix ayant crié contre l'injustice, le sultan poussa le grillage pour donner le signal de lever le diwan. Le grand vesir se disposant à se rendre à l'audience de son maître, comme de coutume, l'entrée des appartements lui fut interdite. Informé de l'état des choses par un affidé qu'il entretenait dans le harem, il courut chez lui, prit un Koran qu'il plaça dans son sein, et entra ainsi dans le sérail par la porte de fer. Le sultan, en l'apercevant, s'écria furieux : « Mon lala, il est étrange que tu viennes ici auprès de moi comme si tu entrais dans la maison de ton père, sans être appelé! » Le grand vesir entreprit de se justifier, et prodigua les protestations et les serments; disant qu'il avait tenu jusque-là les janitschares en bride; que s'ils commençaient à se mutiner, c'est qu'ils pénétraient le secret de l'affaiblissement et de la restriction de son pouvoir. « Tu mens, reprit Ibrahim, c'est toi qui as fomenté la rébellion; je trouverai un autre sujet plus digne de recevoir mon sceau. » Puis se tournant vers le bostandschibaschi : « Saisis-le. » Le bostandschibaschi, ne sachant si ces paroles s'appliquaient au sceau ou à la tête du grand vesir, les interpréta de la manière la plus favorable, et Kara-Mustapha put encore regagner sa demeure, où il se couvrit d'un déguisement et s'enfuit par le toit du harem. Lorsque le bostandschibaschi rapporta seulement le sceau au sultan, Ibrahim, enflammé de colère, s'écria d'une voix tonnante : « Cours, et apporte-moi la tête de l'infidèle. » Le bostandschibaschi, avec cinq cents cavaliers, se précipita vers le sérail du grand vesir qu'il trouva fermé, enfonça les portes et envoya des bostandschis à la recherche du fugitif dans toutes les directions. Cependant Kara-Mustapha s'était caché dans une meule de foin, près la mosquée de Naali, derrière sa demeure, espérant pouvoir s'échapper de nuit. L'un des bostandschis monta sur le toit opposé du harem, et dirigeant ses regards du côté de la mosquée, remarqua du mouvement sous la meule de foin, et se jeta sur ce point avec ses compagnons. Kara-Mustapha tirant son sabre, voulut se défendre; mais il fut accablé, chargé de liens, puis, sur l'ordre répété du sultan, étranglé par le bourreau Kara-Ali, sur la place de Chodscha-Pascha, devant la fontaine; le cadavre fut apporté sous les yeux du sultan, puis déposé dans le tombeau construit par Kara-Mustapha.

Les perquisitions ordonnées dans le palais de la victime, firent découvrir dans un portemanteau 30,000 ducats, et de plus, dans un cabinet retiré, un trône précieux, sur lequel étaient cloués son portrait et ceux des quatre autres vesirs de l'empire. Le peuple crut voir dans cette disposition un sortilége, et l'on brûla un Maure qui passa pour avoir instruit Kara-Mustapha dans l'art de la magie : au reste, le nom de ce grand vesir a été consacré par des institutions et des monuments; dès l'avénement d'Ibrahim, il exigea des Vénitiens le payement de 250,000 ducats, comme indemnité pour des dégâts causés par des bâtiments vénitiens; à la fin du règne de Murad IV, à Valona, lorsqu'il n'était encore que kapudan-pascha, il réduisit fortement les dépenses inutiles de la marine, et fixa le nombre des galères de l'Archipel à quarante; parvenu au grand vesirat, il ne conserva que 12,000 sipahis et 17,000 janitschares, et licencia le reste : le cadastre, l'amélioration des monnaies furent dus à ses soins; tous les trois mois, les troupes reçurent régulièrement leur solde en doubles piastres de 80 paras. Il chargea le divan du payement des pages du nouveau sérail, et tira du trésor l'argent des kaftans qui leur était accordé annuellement. Dans les cinq années de son grand vesirat, il grossit l'épargne du trésor de 6,000 bourses. Quoiqu'il ne sût ni lire ni écrire, il ne sentait pas moins combien ces connaissances étaient nécessaires au grand vesir; il avait coutume de dire : « J'avoue que je ne suis pas digne de la place que j'occupe, et que je n'y suis parvenu que par la disette d'hommes capables. » Il est auteur aussi de fondations pieuses : à la Mecque il fit percer le rocher Noir, pour donner un plus large passage à l'eau amenée d'Aaarafa, et près de la source de Sarka, il éleva un château pour l'entretien duquel il envoyait tous les ans 2,500 ducats à la Mecque. A Galata, il transforma en mosquée l'église située près le magasin à plomb, et qui avait été fermée; à Tokat et Siwas, il rétablit les chans ruinés de Mohammed-Pascha, et repeupla la colonie d'Ortokabad; à Erlau il fonda des bains et des écoles, et à Constantinople, une medresé avec une fontaine.

Le sceau de l'empire fut envoyé au jeune

chambellan, alors pascha de Damas, et Kenaan-Pascha fut nommé kaimakam, en attendant l'arrivée du nouveau grand vesir; mais il ne devait qu'expédier les affaires courantes, sans pouvoir se mêler de l'administration supérieure, ni ouvrir le trésor. Le kiaja de Kara-Mustapha fut étranglé, puis on suspendit son corps devant la porte de l'aga des janitschares; l'architecte Kasim, l'inspecteur de l'arsenal, Nardschi-Hasan, le secrétaire de la chambre, Husein, le maître des requêtes, Ahmed, le nouveau kiaja Mohammed et le chambellan Redscheb, connus comme confidents de Kara-Mustapha, dont il a déjà été question, ou qui viendront encore figurer dans cette histoire, furent arrêtés, et l'on ne relâcha que les deux derniers. Le mufti Jahja reçut une pelisse de martre zibeline, et 1,000 ducats, en récompense du fetwa qu'il avait accordé, ou de son consentement tacite pour l'exécution du grand vesir. Le vieil eunuque Dilawer, arrivé à Constantinople deux jours avant le supplice de Kara-Mustapha, pour produire les plaintes de l'Égypte contre le gouverneur Makszud, par crainte du grand vesir, s'était abstenu de les présenter; en répondant aux questions du sultan que les pièces étaient restées entre les mains d'Égyptiens arrivant sous deux jours, il exposa sa vie à de grands dangers, parce que les députés égyptiens étant survenus, déclarèrent que les papiers étaient en la possession de Dilawer. Ses ennemis répandirent aussitôt, qu'il avait été appelé par Kara-Mustapha pour occuper la place de chef des eunuques dans le sérail, et il fut sauvé à grand'peine par les témoignages favorables des députés égyptiens. Alors aussi le gouverneur d'Alep, Siawusch-Pascha, fut déposé: appelé à Constantinople sur des plaintes élevées contre ses actes multipliés d'iniquité, il fut mis à la retraite; néanmoins, il obtint bientôt la main de Ssafi-Jechan, fille de la sultane Gewer, veuve de Redscheb-Pascha. Le bostandschibaschi d'Andrinople, Sinan-Aga, qui, chargé sous Murad d'escorter des exilés, en avait étranglé en route plus de quatre mille, après les avoir chargés sur des voitures, fut maintenant appelé à rendre compte de sa fortune acquise par ce moyen, et envoyé à Tirhala comme sandschak; l'aga des janitschares, Ahmed, fut exilé en Bosnie. Le nouveau grand vesir n'arriva qu'au bout d'un an de Damas à Constantinople; le troisième jour, il siégea dans le divan et conféra des places de gouverneur. Le lendemain, le kapudan-pascha Piale fut exécuté pour le motif suivant : Dans son dernier voyage de Tripoli, sur les côtes d'Afrique, il invita le dey Mohammed à venir lui rendre visite; celui-ci voulant se soustraire à ce redoutable honneur, envoya par le capitaine de la flotte, Himaroghli, de riches présents au kapudan-pascha, deux services de table en or, portant le chiffre du sultan, et deux en argent, dont l'un décoré encore du même chiffre, tandis que le nom du grand vesir était gravé sur l'autre, et en outre plusieurs boules d'or pur : à son arrivée à Constantinople, Piale offrit l'un des services d'or et l'un des services d'argent au sultan, remit au grand vesir celui qui portait son chiffre, et garda le reste de la vaisselle d'or, ainsi que les boules d'or pour lui-même. Le capitaine Himaroghli, plein de ressentiment contre son ancien bienfaiteur Piale, qui lui avait fait appliquer récemment des coups de bâton, et lui refusait maintenant la place d'intendant de l'arsenal, résolut de le dénoncer, pour obtenir, par l'entremise du juge de Galata, Dschindschi, la place qu'il convoitait; le kapudan-pascha fut mandé devant le sultan, et comme on trouva chez lui la vaisselle d'or au chiffre d'Ibrahim, il fut aussitôt étranglé; sa place passa à Bekir-Pascha; mais le capitaine Himaroghli ne devint pas intendant de l'arsenal; ce poste fut donné au capitaine des gardes du port, Kurde-Tschelebi. Nardschi-Hasan, signalé pour sa rigueur dans l'application des mesures ordonnées par Kara-Mustapha, qui, après la mort de son protecteur, n'avait dû la vie qu'aux intercessions du silihdar, succomba maintenant sous les attaques du defterdar Mewlewi-Mohammed-Pascha; mais sa fortune fut laissée à son fils âgé de huit ans, grâce à l'intervention du mufti, qui représenta qu'il n'était pas permis de saisir le bien des orphelins. Alors aussi l'on déposa l'architecte de la cour, Kasim, quoique jusque-là cette place eût été inamovible. A l'occasion de la fête de la nativité du prophète, on vit intervertir l'ordre de préséance suivi par les ulemas : Dschinscki-Chosdcha, juge d'armée d'Anatoli, qui devait passer après les magistrats revêtus des titres de juges de Rumili, les précéda au contraire; il fut placé dans la mosquée

immédiatement auprès du mufti, à gauche du maître-autel, tandis que le grand vesir se tenait à la droite. Le juge d'armée de Rumili, Muid-Ahmed-Efendi, blessé de cette préférence accordée à Dschindschi-Chodscha, envoya son kiaja avant même la fin de la prédication, au grand vesir pour exposer ses plaintes. Sultansade, voyant dans cette circonstance un moyen de recueillir de l'argent, lui fit répondre : « Il n'y a d'autre remède à cela que de se faire mufti. » Aussitôt, Muid-Ahmed fit tenir 70 bourses au premier dignitaire de l'empire, qui, néanmoins, ajourna indéfiniment l'accomplissement de sa promesse. Lorsque plus tard il partit pour Candie, il recommanda l'affaire au favori, le silihdar Jusuf-Pascha ; celui-ci porta ses propres exigences à 30 bourses, et enfin, Muid-Ahmed, arrivé au poste de mufti, goûta le plaisir si chèrement acheté, de dominer Dschinschi-Chodscha.

Le silidhar favori, Jusuf-Pascha, auquel avait été conféré tout récemment le gouvernement de Damas, qu'il administrait par un mutesellim, reçut maintenant la place de Bekir ; l'intendant de l'arsenal, Husein, d'abord exilé à Chios pour quelques légères négligences, rentra dans la suite en grâce et fut rappelé. Musa-Pascha, qui avait dirigé trois fois le gouvernement d'Ofen, fut éloigné à Siwas, parce qu'on semblait le désigner comme un candidat au grand vesirat. Trois hommes qui avaient autrefois figuré sur les listes des agitateurs : Jusuf le Long, jadis au service de Chosrew-Pascha ; l'ancien bostandschi Matrakdschi-Selim, et le kiaja des rebelles, Kinaoghli, ayant osé sortir de leurs retraites, furent saisis et mis à mort ; le même sort frappa le vaillant gouverneur de Kaffa, Islam-Pascha, qui, après la conquête d'Assow, s'était signalé par ses exploits contre les Cosaques : on lui reprochait d'avoir commis des iniquités envers Tscherkes-Aga ; mais en réalité, sa valeur offusquait l'indolent et voluptueux sultan. Le Maure qui était accusé d'avoir donné des leçons de magie à Kara-Mustapha, et qui, pour ce fait, avait été exilé, fut maintenant exécuté pour avoir voulu, comme autrefois, s'attribuer une part dans les vaisseaux chrétiens capturés. Le serdar des janitschares de Belgrad, Ali-Beg, s'étant refusé à exécuter les ordres venus de Constantinople, fut amené enchaîné dans la capitale ; il fut exécuté dans le jardin de Daud' où se tenait le sultan, et sa tête fut jetée dans les chambres des recrues des janitschares, pour leur enseigner l'obéissance. Le gouverneur d'Égypte, Maksud-Pascha, contre lequel s'élevaient des plaintes nombreuses, parce qu'il n'avait pas satisfait les exigences des troupes, débarqua sous les murs du sérail, au moment même où le sultan se trouvait dans le kœschk du rivage ; plusieurs fois, Ibrahim avait dit : « Par le ciel, aussitôt que je le vois, je le fais mettre à mort ! » Il tint son serment, et au moment même où Makszud touchait la terre, le bourreau le saisit et l'étrangla, sans qu'une seule parole eût été échangée.

Cependant, l'autorité et l'influence de Dschindschi-Chodscha croissaient de jour en jour ; ses créatures s'avançaient dans toutes les carrières, sans que l'on tînt compte de l'ancienneté ou de l'importance des services de leurs concurrents. Il fit aussi réintégrer dans sa place l'ancien architecte de la cour, Kasim, en reconnaissance d'un présent de 100 ducats reçu jadis de ce fonctionnaire, et de ses bons services rendus au moment de son introduction auprès du grand vesir Kara-Mustapha ; un magnifique palais fut construit au chodscha, aux dépens du trésor public, qui lui fournit en outre 2,000,000 d'aspres de gratification : un palais et un jardin furent aussi donnés à la favorite Schekerbuli, et l'intendant de la ville fut pris pour son kiaja ; peu de jours après, la même personne devint successivement général des sipahis, général des janitschares, defterdar avec le rang de vesir, et de muszahib ou confident intime. Maintenant, le nouveau vesir fit son gendre kiaja de la favorite, et cet homme, au bout de quelques jours, fut élevé aux dignités de chambellan et d'aga des janitschares, avec le rang de vesir, ce qui était inouï ; car, jusqu'alors, aucun général des troupes n'avait été revêtu de la dignité de vesir. Dschindschi-Chodscha et la favorite Schekerbuli déterminèrent le sultan à un voyage de plaisir à Andrinople, dans lequel il ne serait accompagné que par le chodscha, le vesir Efendi-Hasan-Hilmi, et le kapudan-pascha Silihdar-Jusuf-Pascha. Le cortége étant parvenu à Haramidere, première station hors de Constantinople, on vit accourir le grand vesir qui sollicita la permission de suivre son maître. Ibrahim

répondit : « Je ne vais qu'à la chasse, et je veux me divertir ; les vesirs et kadiaskers attireraient de tous côtés une foule de peuple qui m'accablerait ; personne ne doit venir avec moi, à l'exception de mes confidents les plus intimes. » Le sultan s'arrêta dans le voisinage d'Eregli, à Kinikli. Le confident Mir-Adscham se détacha en avant pour engager le naïb, ou substitut du juge d'Eregli, à représenter au sultan que le lieu où se trouvait maintenant plantée la tente impériale, était insalubre et manquait d'eau. Le naïb refusa de jouer ce rôle, qui, disait-il, ne rentrait pas dans ses attributions : « Mais, reprit le Persan, si par la suite ce lieu déplaît au sultan, c'est sur toi que retomberont les conséquences de son mécontentement. » Alors le naïb rédigea les observations demandées ; lorsque le sultan eut cette pièce entre les mains, il demanda au naïb si elle était écrite de sa main, et sur la réponse affirmative du magistrat, Ibrahim, furieux, s'écria : « Toi qui n'es qu'un diminutif de naïb, prétendrais-tu me prescrire le lieu où je dois m'arrêter dans mes États ? qu'on le saisisse et qu'on le mette à mort ! » Déjà, les bostandchis se jetaient sur lui, lorsque le silihdar-pascha le sauva en se jetant aux pieds du Grand Seigneur. Le juge de Tschorli, épouvanté par cet incident, s'enfuit sans attendre l'arrivée du sultan ; sa place fut conférée à un vieillard exténué. A Andrinople, Ibrahim s'imaginant que le bois du pays ne brûlait pas aussi bien que celui de Constantinople, des ordres furent donnés aussitôt pour en tirer de la capitale, ce qui donna lieu à des propos : le grand vesir saisit cette occasion, pour déterminer le sultan à revenir ; il prétendit que sur les places et dans les rues, avaient été répandus des écrits incendiaires, qui pouvaient faire craindre un soulèvement dans la mosquée du centre, foyer d'insurrection pour les janitschares. Le sultan se mit aussitôt en route ; à Skutari, il rencontra le grand vesir qui venait au-devant de lui avec de grands présents. Pour donner plus de consistance à ses dénonciations de complots, le ministre avait fait tirer de prison quinze à vingt malfaiteurs, qu'il représenta comme les agents de la révolte, saisis en flagrant délit de provocation ; on abattit la tête à ces misérables ; leurs corps furent exposés sur les diverses places de marchés de la ville [août 1644].

Tandis que le sultan se livrait à Andrinople aux plaisirs de la chasse et du harem, le gouverneur d'Alep, Ibrahim-Pascha, invitait à une fête l'émir indépendant du désert, Osaf, de la tribu d'Aburisch, pour l'immoler. Au moment où l'émir entrerait dans la tente, à un signal donné, les gardes du corps du pascha devaient faire feu sur lui. Trois décharges ne purent entamer l'excellente cuirasse qu'Osaf portait sous ses vêtements ; il se rejeta au milieu de ses fidèles compagnons, puis, ayant rejoint sa horde arrêtée à quelque distance, il la lança sur le camp du pascha. Les cavaliers arabes se précipitèrent sur les Turcs en poussant des cris sauvages ; le pascha put à grand'peine regagner Alep, après avoir perdu quantité de ses plus vaillants guerriers, et tous les objets préparés pour la fête. Beaucoup des principaux habitants d'Alep, qui étaient sortis à cheval pour assister au spectacle de la réception préparée par le pascha au padischah du désert, furent saisis et emmenés par les Arabes. Ibrahim-Pascha fut déposé en châtiment de sa trahison, ou plutôt à cause de son échec, et l'émir Osaf reçut un ferman de félicitation avec un kaftan d'honneur. Après le retour du sultan, sa nièce, la sultane Kia-Sultan, jadis fiancée au tout-puissant favori de Murad IV, fut donnée à Tirakdschi-Melek-Ahmed-Pascha, rappelé d'Erserum, et la naissance de deux princes, Selim et Osman, donna de nouveaux gages de la durée de la dynastie d'Osman.

Dans la Krimée, le trône était occupé, comme on l'a déjà vu, par Mohammed-Giraï ; c'était le plus jeune fils de Selamet-Giraï, dont l'aîné, Islam-Giraï, revêtu de la dignité de kalgha, sous le règne de Behadir-Giraï, n'avait pu néanmoins succéder à celui ci dans le pouvoir suprême, à cause de l'opposition du grand vesir Kara-Mustapha ; il habitait le château asiatique des Dardanelles. Là il reçut la visite du fils de Scharihul-Minar, l'historien, qui l'entretint des promesses de l'avenir : car, selon l'historien, Islam-Giraï ayant partagé en Pologne la prison de son père, devait aussi s'asseoir un jour sur le même trône occupé autrefois par ce prince. Le vers sur lequel il tomba en ouvrant le divan d'Hafiz, pour consulter le sort, confirma cette prédiction. Mais, lorsqu'après l'exécution du grand vesir, Sefer-Aga, chargé d'affaires d'Is-

lam-Girai, sollicita l'intronisation de son maître en Krimée; sur les représentations de Mohammed-Girai, le serviteur et le maître furent bannis à Rhodes. Mohammed-Girai redoutait pour sa domination, non-seulement son frère, mais encore les Kalmouques, qui menaçaient de franchir le Wolga et d'envahir la Krimée. Au reste, ces hordes de Tatares furent battues et repoussées par Alaik, chef des Kabartais, et dans la bataille, Selanasch-Mirsa, que le chan tatare avait envoyé au secours des Tscherkesses contre les Kalmouques, fut tué d'un coup de flèche. La dignité première chez les Tscherkesses était alors disputée entre deux frères, Hakaschmak-Beg et Antonak-Beg, qui déjà étaient en rivalité hostile au temps du chanat de Behadir-Girai, qui, pour les traiter également avec honneur, leur avait envoyé à chacun un aga avec cinquante segbans; de plus, il avait confié son fils mineur aux soins d'Antonak, qui devait diriger l'éducation du petit prince. Antonak marcha contre Hakaschmak, qui s'enfuit auprès du gouverneur d'Assow, Siawus-Pascha. Ce dernier, au lieu de le livrer à Antonak, l'envoya à Constantinople, où il reçut le diplôme de prince des Tscherkesses. Après l'exécution du gouverneur de Kaffa, Islam-Pascha, le chan de Krimée, Mohammed, qui avait soutenu les opérations de ce pascha contre les Tscherkesses, fut déposé, le chanat conféré à Islam-Girai, que Mohammed alla remplacer dans l'exil à Rhodes. Lorsque le nouveau chan vint à Constantinople pour recevoir l'investiture en audience solennelle, il trouva le sultan au bord d'un bassin, sans turban, la tête couverte d'une simple calotte. Il se prosterna et se tint ainsi quelque temps en silence : « Écoute, Islam, lui dit Ibrahim, je t'ai fait chan; sois maintenant l'ami de mes amis et l'ennemi de mes ennemis. » Le chan baisa la terre et dit : « Que Dieu préserve la vie du padischah de tout danger, si c'est la volonté de Dieu, je ne manquerai pas de me conformer à tes intentions; puissent les vœux de mon empereur m'accompagner toujours! — Ils sont avec toi, reprit le sultan, sers-moi fidèlement, et n'écoute d'autre parole que la mienne. » Ensuite il lui demanda quel était son âge? Le chan répondit : « J'ai maintenant quarante ans, et voilà seulement que je commence à me mettre en selle; néanmoins j'espère bien manier mon cheval de bataille au service du padischah. » Ensuite il fut revêtu d'une pelisse de martre zibeline et de drap d'or, et ceint du sabre garni de pierreries [juin 1644]. En sortant de l'audience, tout fier des paroles du sultan, il adressa ces paroles au grand vesir : « Comme vous m'avez fait chan des Tatares, j'espère bien que vous vous en rapporterez à ce que je manderai, et que vous ne me prescrirez pas la conduite que je devrai tenir avec les infidèles; n'allez pas vous mêler secrètement des affaires du pays; je sais ce que j'ai à faire; il ne faut pas songer à de l'amitié entre moi et les infidèles; d'eux à moi il n'y aura désormais que l'épée. » Sultansade-Mohammed, plein de courtoisie, répondit à cette déclaration intempestive : « Que Dieu vous dirige; nous ne nous mêlerons de rien. » En arrivant à Gœslewe, le chan fit exécuter l'intendant Suleiman-Tschelebi; il favorisa Antonak contre Hakaschmak, son rival au pouvoir chez les Tscherkesses, fit tuer ce dernier et conféra le pouvoir à Antonak; il conféra la dignité de kalgha à son frère Krim-Girai, et confirma Ghasi-Girai dans la place de nureddin. Il conserva pour serdar de toutes ses expéditions, Sefer-Aga, qui avait agi si vivement pour lui à Constantinople. Le kalgha étant mort sur ces entrefaites, et le nureddin Ghasi-Girai l'ayant remplacé, Aadil-Girai devint nureddin.

Sur les frontières européennes, la paix fut compromise avec la Pologne et la Russie par les Cosaques et les Tatares, et menacée bien plus gravement avec l'Autriche, par le feu de l'insurrection qu'alluma le prince de Transylvanie, Rakoczy. Aussitôt après l'avénement d'Ibrahim, le chan tatare avait réclamé les présents d'honneur consentis sous Sigismond III : deux mille peaux de béliers, du drap fin et six mille paires de bottes. Wladislaus retint à Gosdyn l'envoyé tatare par lequel lui avait été adressée cette demande, et se plaignit d'une telle insolence auprès du sultan. Alors Ibrahim répondit que des mesures seraient prises pour réprimer les prétentions du chan; en même temps il sollicita le libre passage des troupes turques pour marcher contre la Russie, ce qui lui fut refusé. Trois ans après, le châtelain de Cracovie expédia un des officiers de sa cour, Chmielecki, à Constantinople, pour se plaindre

des courses des Tatares, menaçant, en cas de refus de satisfaction, de faire exercer des représailles par les Cosaques zaporaviens; l'année suivante, Nicolas Bieganowsky alla porter la nouvelle de la victoire remportée sur les Tatares près d'Ochmatow; il avait une suite de cent quatre-vingts personnes, mais n'apportait pas de présents, ce qui lui attira une mauvaise réception. Une lettre du czar russe Michel au grand vesir, donna toute assurance pour le maintien de la paix, après que les Cosaques eurent abandonné Assow; mais en même temps elle contenait des plaintes sur des dévastations et des enlèvements de captifs exercés par les Tatares et les troupes turques à Kaffa [1645]. L'année suivante, deux envoyés du nouveau czar Alexis-Michailowicz, apportèrent la notification de son avénement au trône; ils offrirent en même temps des présents qui leur valurent un accueil honorable; un muteferrika les accompagna au retour, pour aller féliciter le nouveau souverain et renouveler les rapports de bonne amitié : « Il faut, disait la réponse du sultan, que vous conteniez les Cosaques sur les bords de la mer d'Assow et de la mer Noire, et que vous fournissiez au chan de Krimée, Islam-Girai, à l'époque ordinaire, le tribut consenti depuis des siècles par les czars de Moscou.

Les relations avec l'Autriche étaient bien plus embarrassées par les manœuvres de Rakoczy. Dans l'année qui suivit le renouvellement de la paix à Szœn, ce prince avait conclu avec le général suédois Torstenson, une ligue en sept articles contre l'empereur Ferdinand [16 septembre 1643], et avait sollicité de la Porte la permission d'attaquer Ferdinand à main armée (1). Après qu'il se fut mis en possession de Kaschau, Eperies et Lewency, il négocia encore auprès du divan pour obtenir la souveraineté de la haute Hongrie, offrant pour cela, de fournir annuellement un présent de 20,000 ducats, outre les 10,000 ducats de tribut payés pour la Transylvanie, et de donner des témoignages pécuniaires de reconnaissance aux sept vesirs. La lettre du grand vesir lui promit l'expédition du traité à ces conditions, aussitôt qu'il aurait payé les premiers 20,000 ducats (2).

En effet, la proclamation fut adressée aux Siamets et aux Timariotes, de se rendre sur la frontière de Hongrie (1). Les prétentions ambitieuses de Rakoczy étaient favorisées plus encore par les victoires et les progrès de Torstenson, qui, traversant la Moravie et l'Autriche, était parvenu jusqu'aux portes de Vienne (2). Mais quand le prince transylvanien eut été battu par Puchaimb, et que la grande ambassade solennelle, si longtemps attendue par les Turcs, pour la confirmation de la paix de Szœn, fut enfin arrivée à Constantinople, les représentants impériaux, appuyés par Lupul, prince de Moldavie, gagné aux intérêts de l'empereur (3), obtinrent de tels succès, que des ordres partirent pour interdir aux paschas de Hongrie de soutenir Rakoczy, et qu'il fut enjoint à ce prince lui-même de conclure la paix avec l'empereur. Le traité fut en effet signé à Vienne [8 août 1645]. Le prince, au lieu de quatorze comitats qu'il réclamait, dut se contenter de jouir pendant sa vie de ceux qu'avait possédés Bethlen; Szathmar et Szabolcs durent passer à ses fils, seulement en usufruit, et on leur accorda encore des biens considérables en Hongrie, Tokay, Tarczal, Regetz, Etsed (4). La Porte, à la sollicitation de Rakoczy, voulut bien réduire le tribut annuel de 15,000 ducats à 10,000, tel qu'il était fixé antérieurement (5).

Immédiatement après le renouvellement de la paix de Szœn, la Porte avait demandé l'envoi d'un ambassadeur extraordinaire; mais comme les dispositions de Rakoczy jetaient encore du doute sur le maintien des bonnes relations, le résident Schmid fut remplacé par Alexandre Greifenklau de Wollrath, revêtu du même titre, auquel fut adjoint, pour les affaires de Hongrie, l'abbé de Fœldvar, Georges Szeleptsenyi. Greifenklau avait pour instructions de négocier la restitution des villages enlevés, l'échange

(1) Istuanfi, continuat., l. XLII.

(2) La lettre du grand vesir à Rakoczy, dans l'Inscha du reis-efendi Mohammed II, n° 51 de l'année 1054 [1644], et dans l'Inscha de l'Académie orientale, fol. 6; c'est la troisième lettre.

(1) Naima, p. 40.

(2) *Ibid.*, p. 49, puis p. 53, une lettre de Torstenson envoyée par Rakoczy, sur une victoire remportée par Gallas près de Magdeburg.

(3) Kazy, l. VI, et rapport d'ambassade.

(4) Katona, l. XXXII, p. 305 et suiv; Kazy, l. VI, p. 88.

(5) Naima, p. 53.

réciproque d'une grande ambassade. De son côté, le sultan envoya Osman-Aga porter une lettre à l'empereur, à Vienne [10 juin 1643]. Szeleptsenyi, à son retour, s'acquitta d'une mission auprès du pascha d'Ofen [2 août] qui vit aussi Jean Zemleki et Étienne Chanko, envoyés du palatin, le presser de retirer tout appui à Rakoczy [avril 1644]. Musa-Pascha répondit: que Rakoczy avait pris les armes, non pour reconquérir la Hongrie, mais afin de venger l'affront que lui avait fait Homonnay en traitant sa femme de prostituée, et lui-même de cocher, et fils de cocher (1); qu'au reste, il lui importait peu, à lui Musa, que l'empereur restât ou ne restât pas en paix avec les princes de l'empire; que le sultan avait à Pest, Sofia, Belgrad, Erlau, cinquante mille hommes prêts à combattre, avec lesquels il était en état de défier tout le saint empire romain (2). Afin de surveiller les mouvements des agents de Rakoczy près de la Porte, Michel Mauver et Balthasar Sedesi, le conseiller de guerre Sattler fut envoyé en mission extraordinaire à Constantinople. Enfin, le baron de Czernin se mit en marche et apporta de riches présents. Le jour fixé pour l'audience solennelle, la pluie tombait par torrents, et Czernin ne se souciait pas de se rendre auprès du sultan; mais on lui fit observer qu'un retard pourrait mettre en danger la tête du grand vesir, et il se décida. Il adressa une harangue au sultan, en allemand. Ibrahim lui fit de violents reproches sur les longs retards de l'empereur à lui adresser une ambassade. «Que signifie tout cela? Votre empereur ne sait-il pas que, depuis cinq années, je suis assis sur le trône? Ce n'est point là de l'amitié. Avez-vous des pleins pouvoirs pour traiter?(1)» Les chambellans, chargés de l'introduction, conformèrent leurs procédés au langage du sultan; ils serrèrent si fortement l'ambassadeur, le poussèrent si violemment à terre, et le tirèrent avec tant de brusquerie, qu'une bague de 10,000 ducats lui échappa du doigt. Le lendemain un officier de la cour étant venu lui rapporter le bijou, le baron de Czernin se plaignit devant lui de la réception de la veille, si différente du traitement qu'il avait éprouvé à sa première ambassade (2). Dix jours après l'audience, l'ambassadeur présenta ses demandes par écrit; il s'agissait de quatre points: l'envoi réciproque d'une ambassade solennelle; l'injonction à Rakoczy de s'abstenir de toute alliance avec la Suède; l'échange des ratifications de la paix renouvelée à Szœn; la réunion de commissaires chargés de fixer les frontières. Ces demandes furent accordées; mais on refusa à Czernin les clefs du Saint-Sépulcre qu'il osa réclamer à son audience de congé. Il lui fut répondu que les saints lieux ne pouvaient être enlevés aux Grecs, auxquels le prophète lui-même les avait accordés. Les Grecs s'appuyaient, en effet, sur le renouvellement légal, obtenu sept ans auparavant, du prétendu traité de garantie accordé par Mohammed. Le seigneur de Czernin ne revint qu'au printemps de 1645, avec l'ambassadeur Ibrahim-Pascha, qui avait une suite de cent cinquante personnes. Les dispositions si pacifiques de la Porte envers la cour impériale, et la répression des mouvements de Rakoczy, pouvaient bien avoir été déterminées par l'explosion de la guerre avec Venise, dont les causes et les premières circonstances vont être exposées dans le livre suivant.

(1) Relatio egregiorum virorum Joannis Zemleki, et Stephani Chanko ad ves. Budensem per C. Palatinum ablegatorum.

(2) Dans le même rapport. Musa-Pascha fut déposé la même année, et son successeur, Osman-Pascha, envoya un tschausch à Vienne pour donner avis de son arrivée à Vienne, en août 1544.

(1) Relation de Sattler.

(2) Naima, l. II, p. 53.

LIVRE L.

DÉBAUCHES D'IBRAHIM. — HAREM DES EUNUQUES. — ARRESTATION DU KISLARAGA. — PADRE OTTOMANO. — PRÉPARATIFS DE GUERRE CONTRE VENISE. — LA FLOTTE ABORDE EN CRÈTE. — S. TODERO EMPORTÉ D'ASSAUT. — CONQUÊTE DE LA CANÉE. — ÉVÉNEMENTS A CONSTANTINOPLE. — DÉPOSITION DU GRAND VESIR. — EXÉCUTION DU KAPUDAN-PASCHA. — LES CHRÉTIENS ET LES FRANCS SONT MENACÉS D'UN MASSACRE GÉNÉRAL. — ÉGLISES TRANSFORMÉES EN MOSQUÉES. — ENVOYÉS ANGLAIS ET FRANÇAIS. — LE RÉSIDENT GREIFENKLAU. — CONDUITE DU GRAND VESIR ENVERS LES PRINCES D'IMIRETTE, DE MINGRÉLIE, MOLDAVIE, TRANSYLVANIE, LE CHAN TATARE, LA POLOGNE, LA RUSSIE. — CHATTI-SCHERIF REMARQUABLE. — LE SERDAR MOHAMMED MEURT EN CRÈTE. — PRISE DE RETIMO. — NOCES DE FASLI. — FÊTES DE LA NAISSANCE DU PROPHÈTE. — DISGRACE DE DSCHINDSCHI-CHODSCHA. — VENTE DES PLACES DE JUGES ET DES GOUVERNEMENTS. — LE FAUX ABASA. — TROUBLES DANS LA KRIMÉE, A CHYPRE, EN ANATOLI, A GALLIPOLI. — ÉVÉNEMENTS MILITAIRES EN CRÈTE ET EN DALMATIE. — LE GRAND VESIR SSALIH. — RÈGNE DU HAREM, MARIAGE D'IBRAHIM. — SOULÈVEMENT A HAMID, SIWAS ET BAGDAD. — SIÉGE DE CANDIE. — EXÉCUTION D'AMMARSADE. — MOHAMMED, FILS DE SSALIH, MENACÉ DU DERNIER SUPPLICE. — WARDAR-PASCHA BAT KOEPRULI-PASCHA, ET SUCCOMBE VICTIME DE LA POLITIQUE DE LA PORTE. — CHUTE DE KLIS. — LUTTE ENTRE LE GRAND VESIR ET FASLI-PASCHA. — GRIEFS DES POLONAIS ET DES RUSSES CONTRE LE CHAN TATARE. — IMPOTS SUR LES FOURRURES DE ZIBELINE ET L'AMBRE. — EXIL DE LA VALIDÉ. — AUGURES ASTROLOGIQUES. — TREMBLEMENTS DE TERRE. — RASSEMBLEMENT DES JANITSCHARES ET DES ULEMAS DANS LA MOSQUÉE DU MILIEU POUR LA DÉPOSITION DU GRAND VESIR. — AHMED-PASCHA ÉTRANGLÉ. — LE BANAMSETE MASSACRÉ. — DÉPOSITION, EMPRISONNEMENT, EXÉCUTION D'IBRAHIM.

La guerre de vingt-cinq années, soutenue contre Venise, et la ruine définitive de Candie furent amenées par une femme qui donna l'impulsion aux mouvements d'Ibrahim, dominé toujours de plus en plus par les plaisirs du harem. Au commencement de son règne, alors qu'il était le dernier rejeton de la race d'Osman, les vesirs se faisaient un devoir de favoriser le penchant du sultan pour les femmes, en lui offrant, à l'envi, de belles esclaves. Lui-même, toutes les fois qu'il se promenait à cheval autour de la ville, ou se rendait à une partie de plaisir, distribuait 4 à 5 bourses aux gardes des portes, afin qu'ils priassent le ciel de lui accorder des enfants. Depuis, la naissance de six fils fit disparaître la crainte de l'extinction de la race d'Osman; mais son goût pour la volupté prit chaque jour de nouvelles forces, et l'autorité du sultan s'affaiblit à mesure que s'accrut l'influence des femmes. Parvenu à l'âge de vingt-quatre ans, sa vigueur répondait si pleinement à l'intempérance de ses désirs, que, dans l'espace d'un jour, vingt-quatre esclaves reçurent ses embrassements. Il en résulta de graves perturbations dans son organisme, et le médecin de la cour, Hammalsade-Mohammed-Efendi, ayant conseillé la tempérance et le repos, tomba dans la disgrâce et fut exilé dans l'île des Princes, laissant occuper sa place par Isa-Efendi. Ibrahim aimait par-dessus tout les

femmes, les parfums et les fourrures. Aucune somme ne lui paraissait trop élevée pour acquérir ces biens suprêmes. Le prix des esclaves monta si haut, durant son règne, qu'on n'en vit plus donner au-dessous de 500 piastres; que les plus belles furent vendues jusqu'à 2,000. L'ambre, dont le sultan faisait usage pour aspirer l'odeur et pour s'en frotter les nerfs, atteignit le prix énorme de 15 à 20 piastres par miskal (une drachme et demie). Une nuit que cette substance manqua, un messager alla réveiller un négociant anglais de Galata, qui en possédait un énorme morceau dont il tira 13,000 piastres. Le luxe des fourrures alla si loin que les zibelines décuplèrent de prix. Le sultan aimait aussi les fleurs, les vêtements magnifiques et les jeux de hasard. Au lieu de panaches de héron, attachés avec des agrafes de diamants, qui ornent ordinairement le turban du sultan, il avait coutume de se poser des fleurs sur la tête ou derrière l'oreille, ce qui est regardé, en Turquie, comme inconvenant, car c'était la mode des Cynèdes.

Ibrahim imagina une espèce de vêtement pour les orgies, garni en dedans et en dehors de martre zibeline; un costume de cérémonie réservé pour lui seul, avec des boutons de pierreries, dont chacun valait 8,000 piastres. L'éclat des parures des femmes éclipsa tout ce que l'on avait vu jusqu'alors. Les draps anglais les plus fins, les soieries françaises les plus brillantes, les velours et les étoffes d'or de Venise les plus riches, étaient prodigués dans le sérail, au grand avantage du commerce. A l'annonce de l'arrivée d'un bâtiment chargé de soieries ou de riches marchandises, tous les esprits étaient éveillés; et si le vaisseau était retenu par les vents du nord, les femmes du harem dépêchaient aussitôt des messagers sur de légers esquifs vers les Dardanelles; souvent les marchandises étaient enlevées de force, sans qu'on les payât. Des violences de ce genre ayant été commises sur ses compatriotes, l'ambassadeur anglais, sir Thomas Bendisch, pour exposer ses plaintes, fit retirer les canons des treize vaisseaux anglais alors à l'ancre dans le port, fermer les sabords, et placer des lampes sur les vergues; cette flottille ainsi illuminée alla se poster devant le sérail. Le directeur des douanes rendit compte de l'état des choses au grand vesir, qui envoya aussitôt des négociateurs promettre solennellement satisfaction aux marchands anglais; alors les lampes s'éteignirent et les bâtiments anglais, avec les négociants et l'ambassadeur, retournèrent à Galata.

Le temps qu'il dérobait aux femmes, Ibrahim le passait avec les joueurs de fifre, de tambour de basque, les chanteurs, les baladins et les escamoteurs. Dans un joyeux caprice, il nomma l'un de ces saltimbanques, le Bohémien Ahmed, aga des janitschares, et kapudan-pascha l'artificier Kor-Muszelliôghli, qui, dans un feu d'artifice, avait représenté un siége et un combat naval. Heureusement ces deux hommes eurent assez de bon sens pour refuser ces dangereux honneurs, craignant d'être aussitôt immolés par les janitschares et les matelots. Néanmoins, lorsque Mohammed IV fut parvenu à l'empire, on leur fit expier l'élévation par eux refusée, en les attachant aux bancs des rameurs. Telle était la compagnie dont s'entourait Ibrahim pendant le jour; la nuit, il sortait à la lueur des flambeaux du sérail de Daûd-Pascha, parcourait la ville, puis rentrait au grand sérail, toujours courant de plaisir en plaisir. Sept de ses femmes portaient le titre de chasseki, jusqu'à ce que la fameuse Telli lui fût unie solennellement en qualité d'épouse. Chacune des sept favorites intimes avait sa cour, son kiaja, les revenus d'un sandschak, des voitures dorées garnies de pierreries, des barques, des équipages de cavalerie (1). Outre les sultanes favorites, Ibrahim avait encore des esclaves préférées, parmi lesquelles les plus célèbres étaient Schekerpara et Schekerbuli; la première se maria; l'autre jouissait d'une trop haute faveur pour trouver un homme digne de sa main (2). Ces esclaves favorites s'étaient réservé, comme accroissement de revenus, la nomination aux plus importantes dignités de l'État. Au milieu de toutes ces jouissances ou de tous ces excès, Ibrahim, toujours insatiable, lançait son imagination vers les combinaisons les plus étranges. Dans une promenade à cheval, du côté de Skutari, je ne sais quelle circonstance provoqua en lui l'idée que l'intensité de la volupté devait être

(1) Rausatul-Ebrar, fol. 473.
(2) Subdet, fol. 3.

en rapport avec l'étendue de la forme (1); aussitôt des émissaires parcoururent toutes les parties de Constantinople, pour lui trouver la plus grande et la plus grosse femme possible. Enfin on lui amena une Arménienne d'une stature gigantesque, dont l'influence domina bientôt complétement celle de toutes les autres favorites, et qui finit par demander et obtenir pour elle-même le gouvernement de Damas, qu'elle fit administrer par un délégué (2). La Validé, inquiète et jalouse de cette faveur accablante, invita l'Arménienne à un festin et la fit étrangler : on rapporta au sultan que cet objet de sa prédilection délirante avait été frappé de mort subite, et il en fut inconsolable.

A l'avénement d'Ibrahim, la place de kislaraga ou gouverneur du harem était entre les mains du vieux eunuque Sunbullu. Cet être dégradé avait lui-même un harem, non pas pour son usage, mais pour les convenances de sa haute position; car telles étaient les opinions de l'Orient depuis la plus haute antiquité. Ainsi, d'après les traditions des Arabes, des Persans et des Turcs, Putiphar, grand maître du trésor du Pharaon, était eunuque, circonstance qui expliquerait l'amour brûlant de son épouse pour le bon Joseph. A la cour du roi de Perse, le grand maître du palais et le directeur de l'appartement des femmes, mais encore le grand trésorier et le grand chambellan étaient des eunuques; parce que, d'après l'ancienne organisation des palais orientaux, le trésor est voisin de la chambre à coucher, et que l'accès de cet appartement intérieur ne pouvait être accordé qu'à des eunuques. Cette ancienne coutume s'est transmise aux Ottomans, si l'on excepte ce qui regarde le grand chambellan : car le gouverneur de la cour (kapuaga) est le chef des eunuques blancs; le grand maître du harem (kislaraga), est le chef des eunuques noirs, et le maître des trésors du sultan (kasinedar) est également un eunuque. La prédominance des eunuques ou des femmes, la supériorité d'influence pour les sultanes favorites ou les sultanes mères dépendent du degré des capacités relatives des unes et des autres, des grâces du corps, de l'adresse et de l'habileté, du charme de l'esprit des concurrentes, et surtout de la faiblesse de caractère et des caprices du sultan. Tant que la femme qui règne sur le souverain, Chaszeki ou Validé, vit en bonne intelligence avec le chef des eunuques, la domination entière du harem lui appartient, et le repos est assuré dans ces lieux; mais si, alors que le sceptre est tenu par un prince débauché, énervé comme Ibrahim, les favorites luttent contre les favorites : si ces femmes disputent encore l'influence à la Validé, alors souvent le premier eunuque succombe avec le parti vaincu : telle fut la situation de Sunbullu-Aga. Bientôt après l'avénement d'Ibrahim, il avait acheté pour son harem, au prix de 450 piastres, une jeune fille qu'il croyait vierge pure, et qui ne tarda pas à mettre au monde un garçon. Sunbullu recommanda la jeune mère comme nourrice du prince Mohammed, né en même temps, et Ibrahim conçut une telle affection pour l'enfant de l'esclave, qu'il le préférait à son propre fils Mohammed.

La sultane mère du premier-né du souverain, se sentit violemment irritée contre la jeune esclave, et contre le protecteur de cette nourrice, le kislaraga Sunbullu. Un jour qu'Ibrahim jouait avec ses femmes et ses enfants, les jetant successivement dans un bassin du jardin, la Chaszeki, mère de Mohammed, laissa enfin éclater le ressentiment contenu depuis si longtemps, en injures contre la nourrice et l'enfant de celle-ci. Ibrahim, furieux, arracha Mohammed des bras de la sultane, et, prononçant d'horribles malédictions, le jeta dans une citerne, où, sans les plus prompts secours, le petit prince aurait été noyé. Une cicatrice qui resta au front de Mohammed, témoigna pour jamais de la barbarie de son père (1). Le kislaraga, jugeant, après cette scène, que son poste n'était pas sûr, sollicita la permission de faire un pèlerinage à la Mecque, pour se retirer ensuite en Égypte, asile accoutumé des gardiens déposés du harem : sa place fut transmise à Taschjatar-Aga, et lui-même, avec tous ses trésors amassés sous trois sultans, avec l'esclave et l'enfant causes de tant de troubles, s'embar-

(1) Rycaut, dans Knolles, t. II, p. 58.
(2) *Ibid.*

(1) Rycaut, dans Knolles, t. II, p. 56.

qua sur le vaisseau nouvellement construit de Reis-Ibrahim-Tschelebi, qui prit également à bord Mohammed, efendi de Brusa, nommé juge au Kaire, et quelques pèlerins qui partaient pour la Mecque. Dans son empressement, Sunbullu ne voulut point attendre l'équipement complet du bâtiment, qui prit la mer armé seulement de quatre canons, accompagné de deux autres vaisseaux et de sept tschaiks. Six galères maltaises donnèrent la chasse à cette petite escadre, l'attaquèrent près de Karpathos, et la prirent. Le reis Ibrahim-Tschelebi et l'eunuque Sunbullu-Aga périrent en combattant; les trésors, trente femmes et trois cent cinquante esclaves, le juge du Kaire et le fils de la nourrice tombèrent entre les mains des Maltais (1). Ces deux derniers acquirent ensuite une grande célébrité dans l'ordre spirituel, par des voies différentes. Le juge du Kaire, racheté de captivité, s'éleva, de dignité en dignité, jusqu'à celle de mufti; le fils de la nourrice, que les Maltais prétendaient être un prince du sang ottoman, fut élevé aux frais de l'ordre, prit ensuite l'habit de dominicain, et, sous le nom de Padre Ottomano, parut vouloir soutenir sa descendance impériale (2). C'est le troisième des aventuriers de l'Orient transformés par les historiens européens en princes turcs, parce qu'il plaisait alors à la politique des souverains chrétiens de favoriser une telle opinion, afin de se servir, en cas de nécessité, de ces personnages comme de prétendants à la couronne contre le sultan. Trente ans auparavant, le fils d'une Grecque, nommé Jahja, s'était donné pour le frère d'Ahmed, et avait visité, en cette qualité, Varsovie, Prague, Florence, Naples et Rome(3); en remontant deux siècles plus haut, on trouve un prétendu frère de Mohammed le Conquérant, baptisé par le pape Calixte III, et parvenu ensuite à une si haute faveur auprès de l'empereur, qu'il accompagna ce monarque dans ses voyages, obtint de lui le domaine de Bruck, sur la Leitha, et qu'il allait épouser la dame de Hohenfeld, lorsqu'il mourut. Dans l'histoire, cet aventurier est désigné par le nom de Calixtus Ottomanus (1).

Après avoir capturé les bâtiments du kislar-aga Sunbullu, l'escadre maltaise, se dirigeant sur Malte, avait mouillé dans la rade de Kalismene, vers la partie méridionale de la Crète, avait pris du biscuit et débarqué des chevaux. Cela suffit pour déterminer le sultan, déjà excité depuis longtemps contre Venise par le favori silihdar et le kapudan-pascha de ce moment, à préparer la guerre contre la république; d'ailleurs la conquête de la Crète lui paraissait bien plus facile que celle de Malte. Les chevaux turcs ayant été débarqués à Kalismene, le peuple regardait cette circonstance comme un heureux présage; c'était à ses yeux une sorte de prise de possession du sol. De semblables augures avaient été remarqués aussi avant la conquête de Rhodes et de Chypre. Mais c'était surtout le kapudan-pascha Jusuf, Dalmate de Vrana, qui poussait Ibrahim à ces résolutions belliqueuses. Joseph Maskovich, né esclave d'Ali-Aga, suzerain de Vrana et du pays entre Zara et Sebenico, devenu ensuite palefrenier de Sinan-Beg de Nadin, était laissé par son maître dans une telle misère, qu'un jour une vieille femme lui donna par charité une paire de bottines. à Bosna-Serai, sa bonne mine et son esprit charmèrent un chambellan qui passait alors dans le pays, et qui l'enmena pour en faire un garde de la porte, avec 7 aspres de solde par jour; bientôt après il devint baltadschi, puis bostandschi. Après la chute du silihdar Mustapha, il obtint cette place, et l'exécution du grand vesir Mustapha lui prépara l'accès à la dignité de vesir et de kapudan-pascha. Ali-Beg et Sinan, ses anciens maîtres, nourrissaient maintenant à Constantinople, sa haine contre Venise, par de faux rapports. Jusuf envoya 500 piastres à la vieille femme qui l'avait gratifié d'une paire de bottines, et fit construire une mosquée à Vrana sa patrie. Comme on lui demandait si, pour la couverture de cet édifice, on tirerait les tuiles de la Pouille ou de la Hongrie, il répondit que, lorsqu'il en serait temps, il apporterait lui-même les tuiles. Ce pro-

(1) Rycaut, l. II, p. 56.

(2) Vita del P. M. F. Domenico di S. Tomaso detto primo sultan Osman ottomano figlio d'Ibrahim imp. dei Turchi, l. X, di F. Ottaviano Bulgarini; Napoli, 1689.

(3) Rycaut, l. II, p. 926 et 927.

(1) Fugger, Miroir d'honneur, généalogie de la noblesse autrichienne; de Barante, Hist. des ducs de Bourgogne.

pos fut représenté par le baile à la Porte comme annonçant des intentions hostiles, et Jusuf-Pascha se sentit d'autant plus ulcéré contre Venise; la capture de l'escadre des pèlerins lui fournit l'occasion la plus favorable d'exercer sa vengeance. Il fut nommé commandant supérieur des forces de terre et de mer, rassemblées en apparence contre Malte; en même temps il fut fiancé à Fatima, fille du sultan, âgée de deux ans et demi. Des ordres adressés aux begs de Rumili leur recommandèrent de se trouver avec leurs troupes à Salonik dans les premiers jours du printemps. Des fermans enjoignirent aux sandschaksbegs de Kastemuni, Ssaruchan, Hamid, Tekke, Angora et Aidin dans le gouvernement d'Anatoli, à ceux de Kirschehri, Nikde et Akserai dans la Karamanie; aux commandants de Tschorum, Amasia et Bosuk dans le gouvernement de Siwas, de se réunir dans le port de Tscheschme, en face de l'île de Chios. A Constantinople on chargea sur la flotte quinze cents quintaux de poudre, cinquante mille boulets de fer, cinquante gros canons, des pioches, des pelles, des crampons et tous les objets nécessaires pour un siége. Les Barbaresques envoyèrent des députés à l'effet de protester qu'ils étaient prêts à servir corps et âme, les projets du sultan. Les derniers messagers de ces gens avaient été rudement traités par Ibrahim, qui s'était écrié: « Paysans voués aux corvées, fugitifs du district de Phocée et de Karaburun, qui avez abandonné vos troupeaux pour aller vous grouper sur la côte d'Afrique, qu'est-ce qui vous pousse donc à vous donner en spectacle comme des Pharaons? » Malgré cette dure apostrophe, les milices et le dey ne se trouvèrent pas ensuite plus disposés à la soumission. Ils retinrent cinquante jours le chisraga du gouverneur Ibrahim-Pascha, qui chaque jour réclamait dans le divan d'Alger, pour son maître, la faculté de s'en retourner, et ne le laissèrent partir qu'après l'arrivée du tschausch chargé de les appeler aux combats. La perspective de prochaines dépouilles agit sur leurs esprits, plus puissamment que les paroles du sultan. Huit galères des Barbaresques se joignirent aux soixante-douze bâtiments prêts à mettre à la voile à Constantinople, auxquels il faut ajouter encore deux mahones ou grandes galéasses, une forte galione, nommée la Sultane, dix navires d'Alexandrie, deux de Tunis, dix vaisseaux loués à des Hollandais et à des Anglais, et trois cents tschaiks ou karamursales, servant de transports. Il y avait à bord sept mille janitschares, quatorze mille sipahis, cinquante mille hommes des troupes des feudataires, et trois mille pionniers (1). La flotte bien équipée sortit du port de Constantinople, le dimanche 30 avril 1645 (2).

Déjà les musulmans avaient pris pied en Crète; leurs annales font mention de la première descente des Arabes dans cette île, sous la conduite de Moawia, général du chalife Osman, l'an 653 de l'ère chrétienne (3). Sous Michel Balbus, en 827, les Arabes bannis de Cordoue, après s'être arrêtés quelque temps à Alexandrie, finirent par s'établir en Crète, où ils se maintinrent cent cinquante-quatre ans [962] (4). Au temps de la conquête, Cyrille, évêque de Gortyna, y gagna les palmes du martyre (5). Cinq ans avant leur expulsion, les Arabes battirent encore la flotte grecque dans les eaux de Crète (6); mais sous Romanus, petit-fils de Basyle le Macédonien, le général Nicéphore Phocas chassa entièrement les Sarrasins (7). Après la conquête de Constantinople par Baudouin et Dandolo, la Crète, attribuée au premier, tomba dans les mains des corsaires génois, auxquels Boniface, marquis de Montferrat, l'arracha, pour la vendre ensuite à Venise. Les Vénitiens la distribuèrent en deux cents fiefs militaires, dont cent trente-deux pour les cavaliers, et quarante-huit pour les fantassins, et au bout de trente ans cette distribution fut renouvelée. La domination des Vénitiens fut souvent attaquée par des révoltes, dont la plus dangereuse fut celle d'Alexis Kalergos; car ce mouvement éclata en une guerre ouverte, à laquelle on ne put mettre fin qu'au moyen d'un traité formel entre la république

(1) Rycaut, dans Knolles, t. II, p. 59.

(2) Rycaut et Naima, t. II, p. 62; Subdet, fol. 21, et Ewlia, t. I, fol. 316.

(3) Hadschi-Chalfa, Tables chronologiques, an de l'hégire 33, J.-C. 643.

(4) Constantin Porphyrogénète, c. XXII, dans Meursius, p. 462, et Hadschi-Chalfa, Tables chronologiques.

(5) Zonaras, dans Meursius, p. 463.

(6) Hadschi-Chalfa, Tables chronologiques, an de l'hégire 345, de J.-C. 956.

(7) Phranza, dans Meursius, p. 461, et Hadschi-Chalfa, Tables chronologiques.

et Kalergos. Un demi-siècle après, les habitants de la Crète se soulevèrent encore deux fois dans l'espace de cinq années. Quoique soutenus secrètement par les Grecs et les Génois, ils finirent par être domptés, et restèrent dans le repos, sans que l'histoire des trois siècles suivants ait transmis rien de remarquble jusqu'à la conquête ottomane.

Le premier point de rassemblement de la flotte portant les troupes d'Asie et d'Europe fut Chios (1); le second, Karystos (2), à la pointe méridionale de Negroponte (3). Dans la traversée de Chios à Karystos, une tempête l'ayant dispersée en partie vers Micone et Tine, le beg de Mitylène, Weli-Beg, reçut ordre de rallier les bâtiments dans la rade de Termis, à l'ouest du cap de Skyla en Morée. Après que quatre-vingt-dix-huit bâtiments eurent atteint ce point, avec les troupes de Rumili, le serdar Jusuf-Pascha reçut au baise-main les begs et les agas, donna un kaftan d'honneur au karabatakbeg, en récompense de la capture d'un vaisseau franc, et poursuivit sa route. A la hauteur de Monembasia ou de Napoli di Malvasia, le vent du nord souffla si violemment, qu'il fallut s'abriter dans le port. Une partie des bâtiments qui ne purent opérer cette manœuvre gouverna sur le cap de Maina; d'autres se dirigèrent vers Cerigo. Neuf galères et un galion firent demander au provveditore vénitien de Cerigo les rafraîchissements ordinaires en sucre et en café, qui leur furent envoyés sans difficulté. Jusqu'alors un voile impénétrable avait recouvert la destination de la flotte; mais l'enlèvement d'un bâtiment chargé de munitions de guerre allant de Venise à Retimo révéla le secret, quoiqu'il ne fût pas encore avoué. L'équipage fut attaché aussitôt au service des galères, et en même temps le fils du dernier kapudan-pascha, Bekir, fut envoyé comme beglerbeg à Tunis; ensuite la flotte toute pavoisée entra dans la rade de Navarin [28 mai 1645]. Dix-sept galions, qui étaient à l'ancre en ce lieu, reçurent ordre de se préparer à partir pour Malte: les troupes de la flotte furent débarquées pour se rafraîchir à terre; les beglerbegs de Tunis et de Tripolis arrivèrent avec huit galères; il y eut encore un baise-main, et le serdar distribua des kaftans d'honneur. Après un repos de trois semaines, la flotte remit à la voile, et avant qu'elle gagnât la pleine mer, les capitaines ayant été rassemblés, le généralissime leur fit donner communication du chatti-scherif, annonçant que l'entreprise avait pour objet la conquête de la Crète; puis on gouverna sur le promontoire de la Canée (1) [23 juin 1645] Favorisée par un bon vent, la flotte rangea Cerigo dans le plus bel ordre, et jeta l'ancre dans le voisinage (2). Le lendemain soir, on signala les montagnes de Crète; les lanternes furent allumées; le vent soufflant fortement dans une bonne direction, dans la nuit même des troupes furent jetées à terre sur l'île déserte de Sikelia (3), et enlevèrent des postes d'observation qu'y avaient placés les Vénitiens. Le 24 juin, on doubla le cap de l'Épée, et l'on aborda dans la baie de Gogna (4), dix-huit milles au-dessous de la Canée; durant la nuit on marcha vers cette ville, et les premiers rayons du jour découvrirent aux habitants consternés les Turcs campés sur les collines en face des murailles. A peu de distance, au nord-ouest de la Canée, est située une petite île de trois à quatre milles de circonférence, appelée jadis Koite, et maintenant S. Todero, défendue par deux châteaux que sépare une distance d'un mille, et dont les remparts, hauts de douze aunes sur une épaisseur de six, étaient bien pourvus d'artillerie. Dans la même nuit où l'armée s'avançait par terre contre la Canée, le sandschakbeg d'Amasia, Ahmed-Pascha, le beg de Tirhala, Ahmed-Beg, avec des janitschares et des soldats barbaresques de Tunis et de Tripolis, avaient été embarqués pour S. Todero, où ils occupèrent le château supérieur, abandonné, et commencèrent à investir le fort inférieur au point du jour. La garnison, habituellement composée de quarante hommes, et maintenant fortifiée de vingt-cinq

(1) La guerra cretense di Nicolo Vellayo, Bologna, 1647, p. 23.
(2) Kisilhiszar, c'est-à-dire le château Rouge.
(3) Naima, p. 630; Subdet, fol. 21.

(1) Naima, p. 630.
(2) Naima, l. II, p. 641. Cette île ne se trouve pas sur les cartes européennes.
(3) Rycaut, l. II, p. 61.
(4) Naima, l. II, p. 64.

hommes par le provveditore Navagiero, ne put résister à la supériorité de nombre des assaillants : une mine à laquelle le commandant Biagio Giuliani fit mettre le feu, éclata emportant cinq cents musulmans. Après la prise de S. Todero, toute la flotte, composée de quatre-vingts galères (1), jeta l'ancre dans le port protégé par le fort qui venait d'être enlevé. Trois jours après, l'artillerie de siége fut débarquée avec tous les approvisionnements, et les tranchées commencèrent à s'ouvrir sur la colline de Constantin, qui domine la Canée. Là se plaça le beglerbeg de Rumili, Hasan-Pascha, avec les begs d'Aladschahiszar, Awlona et Ilbessan, et sept grosses pièces. Devant lui Murad, kiaja des janitschares, dirigeait les troupes dans les tranchées. A l'aile droite, les begs de Tirhala, Gustendil et Iskenderije (Skutari), avec quatre pièces, et à l'aile gauche, vers la mer, les begs d'Uskub, Selanik, Ochri Wuldschterin, occupaient des positions. Ils avaient devant eux le chaszeki-aga et le ssamszundschibaschi, avec leurs janitschares. Le sandschakbeg de Dukagin, Ali-Beg, avec les sipahis, les volontaires et les soldats des Barbaresques, observait le golfe de Suda, afin d'intercepter les secours qui pourraient être envoyés à la place.

La Canée, sur l'emplacement de l'ancienne Kydonia, troisième capitale du pays, a tiré son nom actuel de l'épais rempart élevé par les Sarrasins d'Espagne à l'époque de leur débarquement dans l'île, et qui fut appelé Chandak. Ces Arabes, nommés Rabsz (2), désignèrent ainsi, non-seulement la ville qu'ils fortifièrent, mais encore l'île entière, qui dans le moyen âge n'était appelée que Corypsus. Le débarquement opéré heureusement sur ce même point, où huit siècles auparavant avaient été plantées les premières bannières des musulmans, était un heureux présage de la conquête de l'île entière pour les Ottomans. Sous les Vénitiens, la Canée, en raison de sa force et de son étendue, était devenue la quatrième ville de l'île, la capitale d'un grand district, appelé Casalia, comprenant cinq cités, Apricorno, Chisamo, Selino, S. Nichita, Sfachia, et deux cent quarante villages (1). La place formait un carré défendu par sept boulevards, armés chacun de sept gros canons, et neuf bastions avec quinze pièces protégeaient chacun de ces boulevards; des deux côtés d'énormes terrassements étaient garnis de quarante pièces de gros calibre; des casemates voûtées contenaient de grands amas de poudre et de plomb. L'arsenal, du côté du port, présentait vingt-trois magasins et chantiers recouverts de plomb. La muraille d'enceinte de la place était si large, que cinq cavaliers pouvaient y marcher de front; les terrassements appuyés à cette muraille offraient encore un espace quatre fois plus grand; le fossé avait une profondeur de quinze aunes sur soixante-douze de largeur (1). Le provveditore vénitien, Navagiero, fit les meilleures dispositions de défense, avec l'aide du vaillant ingénieur Vuert. Les portes de Sabionera et de Retimo furent barricadées et bouchées avec de la terre; les ouvrages en mauvais état furent réparés autant que possible : les parapets tombaient presque partout en ruines, les seuls bastions S. Demetrio et Lucia présentaient un aspect satisfaisant. La première batterie des Ottomans, de six pièces, fut dressée sur la hauteur, en face de l'église de S. Constantin, et canonna la porte de Retimo. Trois jours après, trois autres batteries ouvrirent leur feu. Le dix-septième jour du siége, cinquante bâtiments algériens apportèrent des secours aux assiégeants, et furent reçus au bruit des salves d'artillerie; ils rangèrent la place pour aller prendre les postes avancés dans la rade de Suda. Le 17 juillet, un corps de cinq cents hommes envoyés par Cornaro, commandant général de la Crète, fut défait par les Ottomans. Les Turcs avaient déjà logé des postes sur la contrescarpe du boulevard de S. Demetrio; les provveditori Morosini, Badero, Cornaro, défendirent les bastions de Retimo, Sabionera et S. Demetrio, contre lesquels était dirigée la principale attaque. L'explosion d'une mine emporta le bastion de S. Demetrio, et ouvrit une brèche où les Turcs se précipitèrent aussitôt; mais ils furent repoussés. Trois jours après, un nouvel assaut n'eut pas plus de succès. Une sommation,

(1) Brusoni, p. 24.

(2) Dapper, Description des Iles de l'Archipel, p. 409.

(1) La meilleure description se trouve dans Vellayo, p. 55.

lancée dans la place au moyen d'une flèche, resta sans réponse. Le 6 août, de sanglants efforts s'étant brisés contre le courage des Vénitiens, le serdar expédia la galère de Schaaban-Beg à Constantinople, pour demander des renforts. Une attaque livrée le 17 ne put encore triompher de la résistance; mais la garnison n'attendit pas un nouvel assaut : elle arbora le drapeau blanc, et, après un échange d'otages, la capitulation fut signée, à la condition que les assiégés pourraient se retirer librement, et disposer de leurs biens (1). Le serdar ayant exigé que le provveditore Navagiero remît en personne les clefs de la ville, le noble Antonio Zancorolo, chef de la cavalerie feudataire, fut envoyé dans le camp turc; l'aga des janitschares l'accompagna auprès du serdar. On lui présenta deux coupes d'argent remplies d'un vin précieux (2). Trois galères et trois bâtiments des corsaires furent chargés des effets des assiégés, qui, le 24 août 1745, se retirèrent avec leurs femmes et leurs enfants devant l'armée rangée en bataille, sans qu'il leur fût fait aucune offense (3). Le principale église de la Canée, S. Nicolas, et deux autres, furent transformées en mosquées : la première fut appelée mosquée de l'Empereur, et les deux autres, mosquées de Jusuf et de Musa-Pascha. Le 25 août, le grand chambellan Husein, et le colonel Omer-Aga furent expédiés à Constantinople avec la nouvelle de la conquête.

Ce succès fut célébré dans la capitale par des illuminations qui durèrent trois nuits, et le grand chambellan repartit chargé d'une pelisse de martre, et d'un sabre garni de pierreries pour le serdar. Des lettres de victoire furent adressées au chan des Tatares et aux gouverneurs de l'empire : le serdar s'occupa de relever les murs de la place et d'y réunir des troupes bien pourvues d'armes et de munitions. Les flottes vénitiennes croisèrent maintenant dans la Méditerranée, mais sans paraître vouloir en venir aux mains avec les Ottomans, qui d'ailleurs évitaient tout engagement; aussi, les renforts envoyés de Constantinople purent-ils entrer à la Canée, sans avoir eu à repousser d'attaques sérieuses. 4,000 sipahis, 4,000 janitschares nouvellement enrôlés; des canonniers et des forgerons, 4,000 soldats du génie, sous le commandement supérieur d'Hasan-Pascha, formèrent la garnison de la Canée : le reste des troupes se rembarqua le 21 octobre; le serdar monta lui-même à bord et ramena la flotte à Karystos, d'où il congédia l'armée. Tandis que la flotte était retenue à Karystos par des vents contraires, Ahmed-Pascha arriva avec deux galères et huit galions chargés de biscuit, de riz, de grains et d'autres comestibles; des bâtiments égyptiens amenèrent aussi quantité de vivres; mais des maladies diminuèrent la joie répandue par cette abondance : on apprit aussi que l'ancien pascha d'Ofen, Deli-Husein, était parvenu à Monembasia, pour aller prendre le commandement supérieur à la Canée. La flotte mit à la voile pour Chios, où elle s'arrêta, contrariée par le temps, tandis que le serdar, avec deux galères, poursuivant rapidement sa route vers Constantinople, put se prosterner, aux fêtes du Bairam, devant l'étrier du sultan, qui lui donna des marques de sa haute satisfaction. Deli-Husein-Pascha fut retenu par des tempêtes à Monembasia; puis, ayant voulu sortir, il lui fallut rentrer dans le port, après avoir perdu plusieurs bâtiments : il lui vint avis, en outre, que plus de soixante galères et de nombreux corsaires infestaient la route de Crète; alors il alla de Napoli di Malvasia à Napoli di Romania, et informa la Porte de sa situation critique. Ammarsade, kiaja de l'arsenal, fut envoyé à son secours avec sept galères : il se mit en mer malgré les ouragans, et vers la fin de janvier gagna Napoli di Romania [1646]. Aussitôt Husein-Pascha partit pour la Crète, où il arriva en quinze jours, à la grande joie de la garnison. Les vivres étaient au plus haut prix; mais le convoi venu de Constantinople répandit l'abondance : l'ancien gouverneur, Hasan-Pascha, s'embarqua pour Constantinople, et le nouveau, faisant une course vers Suda dès le lendemain de son arrivée, répandit l'effroi dans l'île entière.

Pendant l'expédition de la Canée, à Constantinople, le mufti Ebusaid était déposé, et sa place conférée au juge d'armée Muid-Ahmed-Efendi. Le crédit de Dschindschi-Chodscha, qui, avec le silihdar Jusuf-Pascha, avait été le grand

(1) La capitulation se trouve dans Vellayo, p. 132.
(2) Le rapport est dans Brusoni, p. 44.
(3) Cela est confirmé par Vellayo.

cuyer de la guerre, monta plus haut que jamais après la conquête; l'influence du harem détermina aussi d'étranges choses : la place de l'aga, disgrâcié à cause d'une petite mutinerie des janitschares, fut donnée à Musa-Aga, maître de la maison de la favorite Schekerpara, qui fut nommé en même temps pascha à trois queues, et reçut en outre les domaines qu'avait possédés jadis Kamlik-Siawus-Pascha : les anciens domaines dont jouissait Musa-Pascha, furent attribués au chambellan de la favorite Chadidsche-Chatun, le baltadschi Husein; Dschelali-Ibrahim-Aga obtint la place du chef des eunuques, Taschjatar; le beg des galères, Torghud-Beg, fut étranglé; Ghalatali-Musellin, ancien complice des rebelles, dont les manœuvres avaient surtout entraîné le fils de Naszuh à marcher vers Skutari, fut décapité. Un grand incendie dévasta une vaste portion de la ville, des fléaux naturels furent regardés comme de sinistres présages. A la Mecque, une inondation couvrit d'eau la Kaaba. Le changement le plus grave après la déposition du mufti, fut celle du grand vesir, le jeune chambellan Sultansade-Mohammed. Au commencement de son administration, il se maintint en se soumettant absolument aux volontés et aux caprices du sultan, dont il flattait en tout les passions, levant pour cela des sommes énormes, sans oublier de se faire une bonne part. Il fut d'abord aussi en bonne intelligence avec l'écuyer Jusuf-Pascha; mais bientôt, jaloux de l'influence de ce favori, il chercha secrètement à lui nuire en toute occasion, particulièrement depuis l'entreprise de Crète, poursuivie par Jusuf et par Chindschi-Chodscha, contrairement à ses volontés. Après le succès complet du silihdar, le grand vesir ne songea plus qu'à l'éloigner, et il avait même obtenu sa nomination au gouvernement de l'Égypte, au moment où Jusuf revenait tout glorieux de son triomphe. Le vainqueur n'ayant offert au sultan que quelques prisonniers et deux colonnes de granit égyptien, le grand vesir insinua à Ibrahim, que Jusuf-Pascha avait reçu en secret des sommes énormes des Vénitiens, pour laisser la garnison se retirer librement avec des trésors, et que les finances de l'empire s'étaient épuisées pour la possession d'une misérable forteresse, qui serait une plaie dévorante par les frais d'entretien de la garnison. Le sultan irrité avait déjà ordonné l'incarcération du serdar, quand les protecteurs de Jusuf, la Walidé et Dschindschi-Chodscha, représentèrent combien il serait odieux de récompenser par la prison celui qui venait d'accroître l'empire par un triomphe, et ajoutèrent que le grand vesir, gagné par le baile vénitien au moyen de 60,000 ducats, s'était toujours opposé à la guerre, puis avait suspendu le cours des succès ultérieurs des Ottomans, en ne fournissant pas à propos des hommes et de l'argent : alors, Ibrahim manda devant lui le serdar et le grand vesir pour les entendre dans leurs plaintes et leurs défenses : le grand vesir, orgueilleux de sa toute-puissance, prit un ton d'insulte et de menace envers son adversaire, et lui dit entre autres paroles : « Cesse donc de faire le jeune seigneur! » allusion inconvenante aux rapports antérieurs du favori avec le sultan, et maladroite autant que déplacée dans la bouche d'un homme désigné par l'épithète de jeune chambellan. Quand ensuite le grand vesir voulut s'asseoir dans le divan à sa place ordinaire, le grand chambellan vint lui redemander le sceau de l'empire. Sur le refus du silihdar Jusuf-Pascha, avant même que la table des vesirs fût enlevée, la première dignité de l'État fut conférée au defterdar Ssalih-Pascha, Bosnien de naissance, parvenu au grade d'aga des janitschares, puis au poste où il était pris maintenant, par des violations flagrantes des lois d'avancement. Maintenant, Musa-Pascha, époux de Schekerpara, devint defterdar, et la place d'aga des janitschares qu'il laissait vacante, fut donnée, grâce à l'influence de Schekerpara, à Pirinschdschisade. (Le lieutenant général des janitschares (samszundschibaschi), devint kiajabeg; toutes nominations et transmutations de l'ordre civil dans l'ordre militaire contraires aux dispositions des kanuns. A peine un mois s'était écoulé depuis la déposition du grand vesir, la capitale et l'empire furent consternés par la mort tragique du conquérant de la Canée [21 janvier 1646], tombé victime de sa noble franchise, de la convoitise et de la cruauté du sultan, qui alors étaient aussi ardentes que sa passion pour la luxure. Ibrahim manda Jusuf, et lui ordonna de partir aussitôt avec trente vaisseaux pour achever la soumission de la Crète : Jusuf objecta que les bâtiments étaient encore sur les chantiers, et que l'on était au

milieu de l'hiver; le sultan l'accabla d'outrages et lui reprocha d'avoir laissé partir les infidèles avec leurs trésors, au lieu de les anéantir comme c'était son devoir de musulman. Jusuf répondit qu'il avait fait ce qu'il était possible, et qu'un autre pouvait tenter de faire mieux : « Pars, te dis-je, s'écria Ibrahim, ou je te tue! » Jusuf ne tenant pas assez compte de sa situation actuelle, reprit : « Mon padischah, vous ne connaissez pas la marine; nous manquons de rameurs, et sans rameurs les galères ne peuvent sortir. » « Misérable! hurla le sultan, prétendrais-tu me donner des leçons? » et se tournant vers le bostandschibaschi : « Apporte-moi bien vite sa tête. » Le bostandschibaschi n'exécuta pas l'ordre aussitôt, mais conduisit Jusuf dans la maison des Moineaux, prison ordinaire des vesirs condamnés au bannissement ou à la mort. Le grand vesir et le defterdar se jetèrent aux pieds du sultan pour implorer la grâce du silihdar; leurs prières furent inutiles : Jusuf écrivit au sultan que dans cette nuit un enfant lui était né, et que le Grand Seigneur pouvait conserver un époux à sa fille, et un père à ses petits-fils, en lui conférant un gouvernement : le bostandschibaschi porta cette lettre au péril de sa propre vie. La sentence de mort fut confirmée et aussitôt exécutée; le tyran frénétique se fit apporter le cadavre, et en voyant les joues rosées du beau jeune homme, il dit en soupirant : « Hélas! quel dommage, ces joues étaient si fleuries! » Ce ne fut pas la liberté de langage du kapudan-pascha qui le perdit, mais bien la convoitise du sultan, qui espérait saisir d'énormes trésors dans les dépouilles de la victime. Les ennemis de Jusuf dans le harem, qui avaient vainement attendu de lui des présents, avaient insinué au sultan que le kapudan-pascha, en rapportant pour le sultan deux colonnes de granit, en avait gardé une d'or pour lui-même : après l'exécution, il se trouva que la colonne d'or n'était qu'une colonne de marbre jaune rayé de rouge, qui dans la suite fut employée à soutenir la tribune du sultan dans la nouvelle mosquée, élevée par la mère de Mohammed IV.

La fureur sanguinaire et le fanatisme du sultan, allumés même avant la guerre contre Venise, menaçaient maintenant de nombreuses victimes : à la nouvelle qu'une flotte vénitienne avait débarqué en Morée, à Patras, Modon et Coron, et enlevé plus de 5,000 esclaves (1), il ordonna d'abord un massacre général des chrétiens (2); mais le mufti Ebusaid refusa le fetwa demandé pour cette immolation, et prouva, d'après les rôles des impôts, que la capitale seule renfermait 200,000 Grecs et Arméniens; ensuite, Ibrahim voulut bien épargner la vie des chrétiens ses sujets, mais en frapppant tous les Francs, à commencer par le baile vénitien : à grand'peine les représentations réunies du grand vesir, du mufti, du bostandschibaschi et de l'aga des janitschares, le décidèrent à révoquer l'ordre effroyable. Deux fois les habitants de Galata se disposèrent à la mort dans les églises qui leur restaient. A peine cette terreur était passée, que la Porte voulut faire enfermer tous les prêtres, en châtiment des captures faites par les Maltais, attendu que le pape, chef suprême de l'Église, devait aussi commander aux chevaliers chrétiens (3). A cette époque, à Pera et Galata fut fixée la résidence des envoyés et représentants des puissances chrétiennes; et à Constantinople ne restèrent plus désormais que les princes tributaires de Moldavie, de Valachie, de Transylvanie et de Raguse. Cette disposition du sultan semblait contenir de terribles menaces, après la déposition du mufti et du grand vesir qui avaient pris la défense des chrétiens et des Francs, et avaient ainsi attiré en partie la disgrâce sur leurs têtes : alors, la navigation des Français et des Anglais subit de graves dommages; le crédit et les intérêts des négociants souffrirent en outre des débats élevés entre l'ambassadeur d'Angleterre, sir Sackville-Crow, et la compagnie du commerce du Levant : l'ambassadeur et les négociants s'accusèrent mutuellement près de la Porte, et obtinrent tour à tour des décisions favorables, selon l'importance des sommes offertes par les parties : enfin ces tristes débats furent terminés par le rappel de l'ambassadeur, que vint remplacer sir Thomas Bendisch, comme représentant de Charles Ier. La France, tout en favorisant sous main les Turcs, comme ennemis

(1) Rapport de Greifenklau et Naima, t. II, p. 79 Feslike, p. 374.

(2) Rapport de Greifenklau.

(3) *Ibid.*

de l'Autriche, avait pourtant bien des affronts à subir ; on ne regarda pas même comme sincères ses offres de médiation pour la paix avec Venise, apportées par M. de Varennes : le bruit s'étant répandu que ce diplomate avait beaucoup d'argent, on saisit toutes ses caisses, où l'on enleva 10,000 écus en espèces, que l'intervention du grand vesir put à peine lui faire restituer (1). Un aventurier espagnol, nommé don Juan Menesses, vint à Constantinople, offrir aux Turcs la possession d'une province arménienne habitée par des juifs : malgré ses brillantes propositions, il fut jeté en prison; mais ensuite, cet homme ayant abjuré sa religion, fut tué dans l'hôtel de la légation impériale, par le président Greifenklau lui-même (2). Aussitôt le meurtrier fut arrêté, ainsi que le Grec Panajotti, fondateur de la noble famille des Murusi, entré au service de l'empire en qualité d'interprète, depuis l'ambassade de Czernin, et il fallut toute l'adresse et l'énergie de ce dernier, pour obtenir sa liberté et celle du résident. Avant que sur les plaintes écrites du grand vesir et du gouverneur d'Ofen, satisfaction pût être obtenue de Vienne, un coup du ciel vint trancher cette difficulté : Greifenklau se promenant à cheval, tomba frappé d'apoplexie [17 juin 1647].

La guerre contre Venise détermina le sultan à éviter ce qui pouvait troubler la paix renouvelée avec l'Autriche; aussi adressa-t-il, conformément au traité, l'injonction de s'abstenir de toute hostilité contre l'empereur. Le tschausch Mohammed-Begsade, chargé des pièces nécessaires, se rendit à Ofen [mai 1645], où le gouverneur, alors Deli-Husein, lui donna un de ses officiers et l'adressa au pascha d'Erlau; celui-ci leur adjoignit l'aga des sipahis, Muchtar, et tous se hâtèrent d'autant plus, que Rakoczy avait déjà dévasté Szendröw, et s'avançait maintenant contre Fulek dans le même dessein (1). Les envoyés de la Porte et les deux gouverneurs d'Ofen et d'Erlau atteignirent le prince de Transylvanie à Rima-Szombath; mais Rakoczy invoqua ses engagements avec la Suède, et poursuivit sa marche destructive : les conséquences ne furent déplorables que pour la Hongrie turque; les sujets de plusieurs centaines de localités, relevant des châteaux de Neograd, Ssolnok, Hatwan, Szecheny, se dispersèrent, ne payèrent plus d'impôts; les caisses militaires d'Ofen et d'Erlau perdirent ainsi plus d'un million d'aspres, et les possesseurs des fiefs de cavalerie subirent une diminution considérable dans leurs revenus. Après avoir conclu sa paix avec l'empereur, Rakoczy envoya, comme de coutume, avec le tribut de la Transylvanie et les présents ordinaires pour les vesirs, son conseiller Étienne Szalanczi de Szent-Tamas à Constantinople; mais comme ce diplomate n'avait pas apporté les 20,000 écus stipulés pour les sept comitats hongrois, Ibrahim l'apostropha ainsi dans l'audience : « Ton maître s'est engagé depuis longtemps à me livrer 20,000 écus pour les sept comitats ; écris-lui qu'il ne se confie pas dans ma guerre contre Venise ; car je ne le renverserai pas moins facilement, et j'installerai un autre prince en Transylvanie : il faut qu'il observe la paix avec mon frère l'empereur. As-tu entendu? as-tu entendu? as-tu entendu? [février 1646] » L'envoyé, saisi d'épouvante, tomba malade; un Ragusain que le sultan avait affecté de prendre pour un espion vénitien, était mort de terreur au bout de quinze jours (2) : le grand vesir adressa lettres sur lettres à Rakoczy (3), pour le presser de faire verser les 20,000 écus en retard, tribut obligé pour les sept comitats, outre les 15,000 stipulés pour la Transylvanie. Dans une de ces lettres, il débutait ainsi : « Croyez-vous, par vos présents, m'endormir sur la réclamation du tribut de 20,000 écus? comme defterdar sous le précédent grand vesir Mohammed-Pascha, je suis exactement informé de toutes choses, et en

(1) Rapport de Greifenklau. Dans Flassan on ne trouve rien sur cette mission extraordinaire dont il est fait mention dans Valiero, p. 64. La réponse évasive du sultan au grand vesir est dans l'Inscha de l'Académie orientale, n. 10, 14 et 15.

(2) Rapport de Panajotti, et Histoire pragmatique de la guerre de Candie, par Valiero; Venezia, 1679, p. 64.

(1) Naima, l. II, p. 93; Szendrow est appelé là Semendra.

(2) Rapport de Greifenklau, fév. 1645.

(3) Dans l'Inscha du reis-efendi Mohammed se trouve une de ces admonestations, n° 54, du mois de redscheb 1055 [septembre 1645].

outre, j'ai entre les mains le kanunname, où chaque détail est exactement porté » (1). Ssalih-Pascha montrait la même rigueur envers Alexandre, prince d'Atschukbasch (Imirette), qui avait envoyé 3,000 piastres au lieu de 4,070; mais, moyennant l'acquittement de ce reliquat de 1,070 piastres, il lui promettait repos et sécurité contre Guriel et le dadian de Mingrélie, auxquels il écrivit en effet de ne pas troubler le seigneur d'Atschukbasch (2). Le prince de Mingrélie n'en continuait pas moins à inquiéter Atschukbasch et les frontières turques : les paschas voisins entreprirent contre la Mingrélie une expédition qui a été décrite par le géographe Ewlia, témoin oculaire des faits par lui rapportés. Il n'y avait pas moins de sept paschas, guerriers signalés par leurs exploits et leur expérience, dans cette irruption en Mingrélie : Mohammed-Pascha, fils du grand vesir Ssalih, gouverneur d'Erserum, que nous apprendrons à mieux connaître; Ketendschi-Omer-Pascha, ancien gouverneur d'Orfa, renommé pour son adresse à la lutte et au pugilat; Sidi-Pascha, né dans une peuplade caucasienne du Daghistan, habile à lancer le dschirid, qui s'était déjà rendu fameux comme sandschakbeg de Stuhlweissenburg, par ses courses sur les rives du Raab et du Rabnitz, et avait été transporté ensuite dans le sandschak de Tortum, sur la frontière de Perse; Ketghadsch-Ahmed-Pascha, de la tribu tscherkesse de Pultkai, jadis sandschakbeg d'Hama, Tripolis, Himsz, exterminateur des Arabes du désert, qu'il avait réduits à la soumission (3); Dilawer-Pascha, Géorgien d'Imirette, ancien instructeur des janitschares sous Murad IV, nommé par son protecteur, le grand vesir Kara-Mustapha, au sandschak de Tortum, avant Ketghadsch-Pascha, dont il partageait maintenant les dangers; Baki-Pascha et Sefer-Pascha, gouverneur de Tschildir : l'expédition de ces guerriers mit fin aux troubles de la Mingrélie (4). En Europe, le woiwode de Moldavie, Lupul, apaisa les agitations de la Transylvanie, en faisant appuyer les injonctions adressées à Rakoczy. Ce même Lupul, en payant 260 bourses pour les dettes de l'église patriarchale des Grecs, obtint le corps de sainte Paraskeve, et moyennant 300 autres bourses, il put transporter ces précieuses reliques à Jassy, où elles sont encore aujourd'hui un objet de vénération pour les fidèles : des ordres spéciaux recommandèrent à ce woiwode une surveillance exacte de la frontière (1). Des dépêches furent également adressées au chan tatare, pour qu'il observât attentivement les mouvements des Cosaques (2), et on lui recommanda de ne plus faire de courses sur le territoire russe, attendu que le nouveau czar, Michailowicz, avait échangé des ambassadeurs avec la Porte. Mais le chan ayant fait savoir que les Russes commençaient à reconstruire la forteresse de Tscherkeskerman, on lui permit de les attaquer; et quand il rendit compte de l'heureux résultat de son expédition, il reçut des félicitations de la part du sultan. Le roi de Pologne s'étant plaint des irruptions des Tatares, on lui adressa des paroles amicales, en lui faisant savoir que, si les Polonais exécutaient les traités et livraient le tribut, les Tatares seraient maintenus dans le repos. Les griefs présentés par des envoyés russes ne furent pas aussi bien accueillis; Ibrahim voulait faire décapiter ces députés en sa présence, et déjà le bourreau était mandé. L'intervention du grand vesir fit changer l'ordre de mort en un emprisonnement, qui devint plus dur par suite de lettres du chan tatare. En ce temps, parurent à la Porte deux aventuriers russes, Jean Kerias Vlodomirski, prétendu fils du prétendu grand prince Szuiski, qui devait être mort dans un cachot où il avait été jeté sous Sigismond III; et un prétendu petit-fils de Demetrius, qui avait servi six ans le chan tatare : tous deux sollicitèrent l'assistance du sultan pour être élevés sur le trône de Russie; le premier, pour ce service, promettait de céder à la Porte Kasan et Astrachan (3).

Cependant, à Constantinople, Sultansade-

(1) Dans l'Inscha de l'Académie orientale, n° 19.

(2) La lettre au dadian est dans l'Inscha de l'Académie orientale, n° 20.

(3) Ewlia, l. I, fol. 395.

(4) Ewlia, fol. 393.

(1) La lettre du grand vesir est dans l'Inscha du reis-efendi Mohammed, n° 61, du mois de redscheb 1056 [août 1646].

(2) Deux lettres du grand vesir Ssalih au chan tatare, sont dans l'Inscha du reis-efendi Mohammed, n° 60 et 61, du mois de redscheb 1056 [août 1646].

(3) Rapport de Greifenklau, du 29 juillet 1646.

Mohammed, nommé bientôt après la déposition du grand vesir, serdar des troupes destinées contre la Crète, à la place d'Hasan-Pascha, se préparait à mettre à la voile avec le vieux Musa, élevé au poste de kapudan-pascha Musa ne remplaçait l'infortuné Jusuf que dans le commandement des flottes; les faveurs, l'intimité furent pour le second vesir Fasli-Pascha, qui devint gendre du sultan par ses fiançailles avec la princesse Fatima, et reçut en présent le palais d'Ibrahim Pascha, naguère possédé par le silihdar Jusuf: le palais de l'avant dernier grand vesir Kara-Mustapha fut donné à la sœur du sultan, épouse de Redscheb-Pascha, la sultane Ewher. Perindschdschisade, devenu déjà aga des janitschares par la faveur de l'esclave Schekerpara, reçut alors le titre de favori intime (muszahib), avec la place de troisième vesir. A cette époque, fut confié au prince aîné Mohammed, âgé de cinq ans, le gouvernement de Magnesia, espèce d'apanage de l'héritier du trône, que l'on fit administrer cette fois par un mutesellim, au nom du prince. Ainsi étaient régis aussi les sandschaks dont les chaszekis s'étaient saisies, grâce à l'indigne complaisance du dernier grand vesir. Les historiens ottomans sont unanimes à rejeter sur Sultansade-Mohammed la corruption des mœurs d'Ibrahim, dont il flattait les caprices et servait les débauches. Kara-Mustapha, indignement mis à mort, eut maintes fois le courage de combattre les folles idées du despote. Le sultan, qui se rappelait ces résistances, demanda un jour au grand vesir Mohammed, comment il se faisait qu'il eut toujours raison, quand il lui semblait parfois à lui-même avoir prononcé des paroles ou donné des ordres contraires au bon sens: «Mon padischah, répondit le ministre sans pudeur, vous êtes le chalife, l'ombre de Dieu sur la terre; ce qui vous vient à la pensée est une manifestation; ce qui ne vous paraît pas conforme a la raison, a un sens caché que votre esclave respecte, même quand il ne le comprend pas.» C'est ainsi qu'Ibrahim finit par se pénétrer de la conviction que les saillies de son humeur despotique ou les emportements de sa luxure n'étaient que des inspirations du ciel; et aux observations que se permettait parfois la Validé, il avait coutume d'opposer les paroles du grand vesir. Mais à force de bassesse, Mohammed-Sultansade se jeta dans les plus grands embarras, et s'attira des traitements outrageants bien dignes de son servilisme. Un jour, ayant invité chez lui son ami le grand juge Abdul-Halim, père de l'historien Scharihul-Minarsade, dans un moment d'effusion, il lui montra une lettre du sultan qui accusait l'extravagante dépravation du tyran plus puissamment que ne le feraient tous les témoignages des historiens. Il serait impossible de reproduire le contenu et le style de ce monstrueux monument de despotisme. En voici quelques expressions: «Hé! administrateur de l'empire; hé! entremetteur, courtier de prostitution..... mes ancêtres ont envoyé bien de l'or et des bijoux à la Mecque et à Médine, il faut que tu me fasses recouvrer de suite toutes ces richesses, sinon je t'arrache la peau, que je remplis de paille pour en faire un mannequin. — Vois, dit le grand vesir à son confident, où je suis tombé par suite des caprices insensés d'un ramas d'esclaves russes, polonaises, hongroises et franques; Dieu seul sait comment tout cela finira!» Sa déposition vint bientôt le soustraire à ses embarras. Comme il était à Gallipolis, prêt à partir pour Candie, il apprit que les Vénitiens, ayant débarqué a Tenedos, canonnaient le château. Le kiaja de l'arsenal, Himar-Ogli, fut expédié aussitôt avec vingt galères, afin de jeter des munitions dans la place. Le serdar se rendit de Gallipolis à Sultanie (château d'Asie des Dardanelles), y leva à ses frais cinq cents fusiliers et les fit partir pour la plaine de Troye, afin de forcer les troupes ennemies, descendues sur ce point, à se rembarquer; ce qui fut exécuté (1). Le kapudan-pascha venait aussi de prendre la mer avec la flotte: la meilleure intelligence ne regnait pas entre lui et le serdar, qui prétendait toujours user d'un pouvoir illimité, comme lorsqu'il était grand vesir; aussi n'y eut-il que de légers engagements avec les Vénitiens. Les deux flottes passèrent l'une à côté de l'autre sans se heurter [26 mai]; et les Ottomans allèrent débarquer en Crète, où le serdar mourut de la fièvre chaude au bout de deux mois [12 juillet].

(1) Hadschi-Chalfa, Hist. des guerres maritimes, fol. 55; Valiero, p. 85; Brusoni, p. 76.

Dans l'île, la campagne s'était ouverte au printemps par la soumission volontaire de Kisamo; quatre cents femmes et jeunes filles n'en furent pas moins emmenées en esclavage. Sur l'ordre du capitaine général Morosini, le commandant de Candie, Cornaro, avait conduit la flotte crétoise au port de Suda pour attaquer les bâtiments turcs, postés à la Canée; mais il n'y eut point de combat; les Turcs s'étaient mis sur leurs gardes, et les Vénitiens furent retenus par la crainte, ce qui fut attribué alors à des influences magiques. Husein-Pascha devint la terreur des Vénitiens, qui le représentèrent sur un tableau, se précipitant à cheval au milieu des bataillons. Entre Suda et la Canée, était un grand couvent fortifié, entouré de citernes; là s'engageaient de fréquentes escarmouches; un jour les Turcs y coupèrent soixante-dix-huit têtes, enlevèrent vingt-trois prisonniers et la grande bannière de Saint-Marc (1). Trois jours après, du couvent des citernes sortit un colonel hollandais avec soixante-dix-sept hommes; il passa dans les rangs des Turcs, et promit de faire rendre le fort; mais son plan échoua contre la fidélité des Albanais composant la garnison. L'étendard de Saint-Marc, le plan des fortifications de la Crète, le colonel hollandais, furent envoyés à Constantinople. Selon l'historiographe Naima, le chef transfuge, invité à un festin par le baile vénitien, aurait été empoisonné, et la Porte aurait châtié le représentant de la république pour ce crime (2). Il y eut encore d'autres petits engagements sur divers points de la Crète. Le couvent des citernes, abandonné par la garnison vénitienne, fut rasé, et l'on combattit ensuite pour la possession des moulins de la Canée, mais sans qu'il fût versé beaucoup de sang de part ni d'autre. Les flottes, ottomane dans le port de la Canée, et vénitienne dans la rade de Suda, fortifiées par l'arrivée de nouveaux bâtiments, s'observaient mutuellement. Après la réduction d'Apricorno et de Cladisso, les Turcs ouvrirent la tranchée devant Suda, sans faire de grands progrès. Mais le kiaja Mohammed et le segbanbaschi Murad enlevèrent le fort de l'ilot de Carabusa, en face de Kisamo, ravitaillèrent Kisamo, où ils placèrent des canons, et creusèrent de nouveaux fossés devant Apricorno. Après la mort du serdar Sultansade-Mohammed, le vaillant Husein-Pascha, élevé à sa place, médita la prise de Retimo. Cette ville, mal défendue par des murs de terre et quelques bastions, n'était protégée que par le château qui s'élève sur un rocher dressé en avant dans la mer. La tranchée fut ouverte au commencement d'octobre. Le quatorzième jour, fut livré un assaut dans lequel périt en héros le général Cornaro, et où le provveditore Molino reçut une blessure dont il mourut quelques jours après. Les habitants de la ville ayant transporté avant le siége leurs meilleurs effets dans l'intérieur de l'île, l'avidité des conquérants fut trompée; mais ils se saisirent d'une énorme quantité de munitions. Le trente-neuvième jour du siége, la grande tour du château sauta par l'effet d'une mine, sans pourtant que le château fût enlevé : le lendemain, le drapeau blanc fut arboré sur les remparts; la garnison put se retirer librement avec ses effets [14 novembre 1646]. Le bulletin de ce succès fut adressé à Constantinople, où, pendant trois jours, on le célébra par des feux de joie, des illuminations et des feux d'artifice. L'église principale de Retimo fut consacrée à l'islam, sous le nom de mosquée du sultan Ibrahim, et cinq villages furent assignés pour son entretien [12 janvier 1647]. Le château de Milopotamo fut occupé; on laissa des garnisons suffisantes dans les forts d'Apricorno, Cladisso, Kisamo; et la flotte du kapudan-pascha, forte de soixante galères, deux galions, dix-huit criques, ravitailla la Canée. Mais le kapudan-pascha, se transportant de la Canée en Morée, rencontra un vaisseau vénitien à la hauteur de Negroponte, et périt en le combattant; là périt aussi le capitaine vénitien Thomas Morosini. Le serdar Husein-Pascha reçut du sultan un kaftan de drap d'or et un sabre à poignée d'or; de son côté, il envoya en présent au sultan 100 bourses ou 50.000 piastres, et 5,000 piastres pour le grand vesir. C'était là le premier argent qui partit de Crète pour le trésor impérial.

Les historiens ottomans ne disent pas si le petit nombre de prisonniers, envoyés de Retimo à Constantinople, furent empalés ou attachés à des crochets sur l'ordre d'Ibrahim, qui avait fait traiter ainsi les captifs amenés dans sa capitale

(1) Naima, l. II, p. 99

(2) Valiero, p. 91, et Naima, l. II, p. 98.

après la conquête de la Canée et la délivrance de Tenedos. Alors il était tout occupé de fêtes à l'occasion des fiançailles de sa fille avec son favori, Fasli-Pascha. Le 28 avril, fut célébré aussi le Bairam : à cette occasion, le sultan fit prendre à Behaji-Efendi la première place occupée par Dschindschi-Chodscha, auquel il ordonna d'aller se mettre au sixième rang; et l'on vit là un signe certain de la disgrâce de Dschindschi-Chodscha, dont la vénalité effrontée avait soulevé des clameurs générales. En effet, il vendait les places de juges à raison de 3 à 4,000 piastres, et, afin d'accroître ce genre de revenus, il destituait avant un an les titulaires, et les faisait bâtonner s'ils se plaignaient. Le juge de Kaiszarije, Ismaïl, qui avait payé 3,000 piastres pour sa place, réclama vivement quand il se vit destitué au bout de deux mois d'exercice. Dschindschi-Chodscha lui rendit 1,000 piastres; Ismaïl insista sur la restitution des 2,000 autres; et l'affaire ayant été portée devant le grand vesir, Dschindschi-Chodscha dut se résigner à une restitution complète. Il lui fallut encore donner à la fille du sultan, Ghewer-Sultan, le nouveau palais qu'il avait fait construire.

Sur la frontière de Perse, Wan fut ébranlé par un tremblement de terre; des agitations furent déterminées à Erserum par la réapparition d'un faux Abasa, qui prétendait avoir échappé au bourreau sous Murad IV, et avoir erré depuis en Afrique et en Arabie. Comme les esprits étaient fortement remués, l'on jugea convenable d'envoyer la tête de l'imposteur à Constantinople; et Dudsche, maintenant sandschakbeg de Batschka, appelé à donner son témoignage sur le supplice du fameux chef de rebelles, tira de son sein l'ordre de mort donné par Murad IV, encore en sa possession, et jura qu'il s'y était conformé.

Du côté de la Krimée, des débats suscités par le vesir Sefer-Pascha, avaient poussé les Tatares à une irruption sur le territoire russe, d'où ils ramenèrent trente mille captifs, qu'ils vendirent à Perekop. Une armée russe ayant marché contre Assow, pour tirer vengeance de ces hostilités, le defterdar vesir Musa-Pascha fut chargé de défendre la place; ses succès lui permirent d'adresser à Constantinople plus de quatre cents prisonniers et huit cents têtes. Le gouverneur de Chypre, Kœse-Ali, oppresseur cruel de cette île, et qui, pendant huit mois, avait étouffé toutes les plaintes par la terreur, revenu à Constantinople, en sacrifiant une partie des fruits de ses exactions, trouva moyen de conserver le reste. Maintenant le sultan Ibrahim fit trafic des places de gouverneurs et de vesirs, comme Dschindschi-Chodscha de celles de juges. Après avoir vendu l'administration de l'Anatoli à Derwisch-Pascha 10,000 ducats, il en exigea encore 20,000. Derwisch-Pascha, poussé à bout, se mit en pleine révolte et dévasta le Kermian; il fallut abandonner la réclamation, et transférer ce rebelle à Silistra.

L'année qui suivit la conquête de Retimo se passa en tentatives inutiles contre Candie, en escarmouches insignifiantes. Schaaban-Efendi, nommé defterdar de Crète, ayant voulu entreprendre le cadastre de l'île entière, le serdar protesta contre ce projet, disant qu'il était imprudent d'alarmer les sujets par des mesures fiscales, avant que toute l'île fût au pouvoir des Ottomans (1). Le kapudan-pascha Musa, qui était allé de Candie en Morée pour y prendre des troupes, fut bloqué à Napoli di Romania par l'escadre vénitienne, sous le procuratore de Saint-Marc, Grimani. A cette nouvelle, et vu le mauvais état des galères turques, le grand vesir et le mufti résolurent de mettre l'embargo sur tous les bâtiments des puissances chrétiennes, se trouvant dans les ports de l'empire, afin de les appliquer au service de la Porte, sans égard pour les traités et les rapports d'amitié. En conséquence, des fermans et des circulaires furent adressés dans tous les ports et à tous les consuls. A Constantinople, les bâtiments, ne pouvant s'échapper, furent tous saisis, même ceux des Français, en dépit de toutes les peines que se donnait la France pour ménager la paix avec Venise; mais à Smyrne, tous les navires mirent à la voile et s'éloignèrent, sans se soucier des ordres de la Porte. Il fut donc mis en question si l'on ne ruinerait pas le port de Smyrne, où avait pu se développer librement l'indocilité des Francs, pour déclarer Constantinople la seule place maritime où se ferait le commerce franc dans l'empire ottoman. Mais ce projet ayant rencontré beaucoup de contradicteurs, l'on se

(1) Valiero, p. 177; Hadschi-Chalfa, Hist. des guerres maritimes, fol. 56; Naima, l. II, p. 120.

contenta de déposer le kapudan-pascha, bloqué à Napoli di Romania. A sa place, le favori intime, gendre du sultan, Fasli-Pascha, prit la mer avec une escadre de trente galères portant quinze mille janitschares (1). A Chios, elle rallia les bâtiments francs nolisés de force, et qui prirent à leur bord des troupes asiatiques; et après un engagement insignifiant avec les escadres combinées de Venise, de Malte et du pape [18 août 1648], en croisière devant Chios (2), la flotte ottomane atteignit heureusement la Crète; toutefois, les bâtiments vénitiens l'empêchèrent de s'approcher de Candie, et il lui fallut mettre à terre les troupes asiatiques et les canons sur un autre point de la côte, d'où les canons furent emmenés plus loin

Depuis l'engagement des hostilités, les Vénitiens n'avaient pas obtenu non plus de succès sur le continent. En Dalmatie, le sandschakbeg de Licca, Ali-Beg, se mit en marche avec vingt mille hommes et sept pièces d'artillerie, contre Novigrad; en route, il voulut livrer l'assaut à Crapano, qui fut secourue à propos par une galère qui se rendait à Cattaro. Les habitants de Macarsa et de Jacinizza se soumirent à la république; mais Novigrad tomba entre les mains des Turcs (3). La ville de Rasanza, sur le littoral de la frontière morlaque, brava l'attaque d'Ali-Beg, qui fut repoussé aussi par les habitants de Grucche. Le proveditore Catorta essaya d'attirer à lui les Morlaques de Puncora, qui promirent de passer du côté de la république aussitôt après la destruction du château de Duare, qui les tenait sous le joug des Turcs. Le provveditore s'empara de cette forteresse, et les Morlaques lui rendirent hommage à son entrée solennelle dans Macarsa [25 août 1646]. Mais, d'un autre côté, des habitants de Novigrad, Vodizza, Rasanza, de Torretta et de Zara-Vecchia, embrassèrent la cause des Turcs (4). Un projet des Vénitiens sur Scardona échoua complétement; les Turcs furent battus au-dessous de Zemonico (5). Cette place, à sept milles de Zara, conquise par les Turcs sous Selim, avait servi depuis à maintenir la frontière dalmate. Durradsch-Beg, fils d'Ali-Beg, périt dans la défense de la ville, que son père dut enfin rendre aux Vénitiens, avec Zemonico, Polissano, Islam, et Succovar, qui tombèrent aussi entre les mains des Vénitiens. Darlina fut rasée, Novigrad reconquis. Les vainqueurs emportèrent et firent sauter la forteresse de Nadin. Les Turcs abandonnèrent Vrana, ancien siége d'un grand prieur des Templiers, ainsi que Velino et Rachinizza. Les Vénitiens essayèrent maintenant d'investir aussi Scardona et Salona, et menaçaient même Klisz et Knin; enfin parut le nouveau gouverneur de Bosnie, Tekkeli-Pascha, qui, parti de Constantinople, en mars, avec deux mille janitschares et deux mille sipahis, avait à battre sur sa route des bandes de brigands qui infestaient les environs de Tschataldsche et d'Ostranitscha. Vers le milieu d'août, il se trouva devant Sebenico avec toutes ses forces, et assiégea cette place frontière des Vénitiens durant trois semaines; mais, à la suite d'un assaut désastreux, il lui fallut décamper [8 septembre 1647]. Dernis, entre Klisz et Knin, fut occupé par les Vénitiens. A leur approche de la forteresse imprenable de Knin, la garnison turque s'enfuit vers Cetina. Huit canons et un arsenal rempli de munitions tombèrent entre les mains des vainqueurs, qui livrèrent leur conquête aux flammes, et l'abandonnèrent; cette résolution fut adoptée contrairement à l'avis du comte Scotto, qui avait partagé la gloire de cette campagne avec les généraux comtes Sabino et Foscolo, et le commandant supérieur de Zara, le baron de Degenfeld.

Tandis que la lutte se soutenait si vivement en Dalmatie et en Crète, le sultan Ibrahim, à Constantinople, passait tout son temps avec les femmes, ou à visiter des devins et des sorciers. Dans ces courses, ayant rencontré des chariots et des voitures, il donna des ordres rigoureux au grand vesir pour que désormais de tels embarras ne se trouvassent plus sur sa route. Au temps de l'équinoxe d'automne, il se rendait un jour chez un imam conjurateur de maladies, qui demeurait aux environs de Daud-Pascha. Malheureusement, une voiture suivait le chemin; aussitôt le grand vesir fut mandé, et lorsqu'il parut, fut déclaré digne de mort, comme criminel d'État, pour avoir négligé de

(1) Hist. des guerres maritimes, fol. 56.
(2) Valiero, p. 129.
(3) Brusoni, p. 99.
(4) *Ibid.*, p. 109.
(5) *Ibid.*, p. 121.

maintenir la prohibition du maître contre la circulation des voitures. «Qu'on l'étrangle! cria le tyran; qu'on l'étrangle!» Et comme il n'y avait là ni bourreau ni corde, il fut pendu dans la maison de l'imam, avec la corde à puits (1). Le sceau de l'empire fut porté par le grand chambellan à l'ancien kapudan-pascha Musa; Ahmed-Pascha, ancien maître des requêtes du grand vesir Kara-Mustafa, fut nommé kaimakam. Cet homme intrigant, artificieux, sut amener la révocation de Musa, en gagnant le sultan par l'offre de 300,000 piastres, et, dès le quatrième jour, fut nommé lui-même grand vesir, et Schahin-Aga fut expédié après le grand chambellan pour le rappeler. Schahin étant mort de la peste en route, Musa reçut le sceau de la première dignité de l'État, pour subir ensuite la mortification de le transmettre au perfide Ahmed-Pascha, sans avoir exercé ses fonctions, et d'aller occuper dans le divan la place de deuxième vesir. Murtesa-Pascha, frère du grand vesir pendu, fut envoyé à Ofen pour remplacer le gouverneur, Mustafa-Pascha, et ses fonctions de grand écuyer passèrent au grand chambellan. Le gouverneur de Kastemuni. Bojuniegri-Turak-Pascha, fut chargé d'une mission de tschauschbaschi, et il descendit ainsi du rang de pascha à celui d'aga. Un portefaix arabe devint grand chambellan, et aussitôt se coiffa du turban vert, prétendant descendre du prophète : son exemple fut suivi par les agas des janitschares et des sipahis, qui se donnèrent ainsi des airs d'émirs. A cette époque, le harem donnait à l'empire le plus grand scandale. Après la mort de Sultansade et de Mohammed, on avait déjà vu les sandschaks de Boli et de Nikopolis, dont un grand vesir avait touché les revenus, comme argent d'orge, conférés à la troisième et à la sixième chaszekis, comme argent de pantoufles: maintenant, la cinquième obtint le sandschak d'Hamid, et la septième, la plus chérie de toutes, le gouvernement de Damas, au même titre: de plus, ces favorites procuraient à leurs intendants, et aux gouverneurs de leurs maisons, les places les plus productives, au préjudice des sujets les plus dignes et les plus capables, que l'on écartait, ou même que l'on destituait. Alors, une des affaires les plus importantes de l'empire, c'était de faire venir la neige nécessaire du mont Olympe, pour faire refroidir les sorbets au sérail. Le juge de Brusa, Idris, en allant lui-même s'occuper de cet approvisionnement, s'égara dans les gorges de la montagne; on le crut mort, et sa place fut donnée à un protégé de la blanchisseuse du harem; quand il fut retrouvé et revenu à Brusa, il ne put rentrer dans ses fonctions. Le nouveau magistrat épousa ensuite sa protectrice la blanchisseuse, et Ibrahim donna à l'heureux couple le palais de l'ancien grand vesir Mustafa, après la mort de la sultane qui en jouissait. Dschaafer-Pascha, fiancé à la plus jeune fille d'Ibrahim, était mort: la main de la petite sultane fut donnée à Kenaan-Pascha, seigneur de l'étrier. Les sœurs du sultan, Aische, Fatime et Chansade, furent reléguées dans le sérail d'Andrinople. Ibrahim prit alors une huitième épouse, contrairement au kanun, qui interdit aux sultans cette quantité de femmes légitimes; au reste, déjà Suleiman et Osman II avaient enfreint cette disposition. Le kislaraga et le grand vesir, comme fondés de pouvoirs du sultan, signèrent le contrat de mariage (1). Les noces se célébrèrent à Daud-Pascha, et les vesirs offrirent en présent, outre les parures et les joyaux, chacun une belle esclave.

Tandis que le souverain s'enivrait dans les bras des femmes, les liens de la société se relâchaient, et la révolte relevait la tête dans les provinces. Dans le sandschak de Tekke, Haideroghli, fils de Mohammed, arbora le drapeau de l'insurrection, pour venger la mort de son père, surpris et massacré, avec tous les siens, dans le cloître de Weli-Baba. Une lettre du sérail de Constantinople avait demandé à un gouverneur de Siwas, Wardar-Ali-Pascha, 30,000 piastres comme présent de noces, et, en outre, la fiancée d'Ipschir-Pascha qui se trouvait à Siwas. Ali répondit qu'il n'avait pas d'argent à donner, et qu'il ne lui était pas permis de remettre la fiancée d'un musulman entre les mains d'un autre. On ne voulut point donner d'éclat à ce refus; le pascha indocile reçut même un diplôme de confirmation dans son gouverne-

(1) Naima, l. II, p. 126; Feslike, fol. 400, 403 et 404

(1) Naima, l. II, p. 128.

ment. Néanmoins Ali-Pascha, qui était un homme éclairé, noble et juste, songeait aux moyens de mettre un terme à une honteuse oppression, et à délivrer le peuple d'un joug intolérable. Ne pouvant plus supporter le pouvoir flétrissant des femmes et des esclaves, et les désordres qui s'élevaient dans toutes les parties de l'empire, par suite des changements si brusques et si fréquents des fonctionnaires, plusieurs gouverneurs s'étaient réunis pour demander un chatti-scherif en vertu duquel les emplois civils et militaires ne pourraient être retirés ou conférés que tous les trois ans. Pour appuyer cette demande, Ali-Wardar avait réuni des troupes qu'il maintint quelque temps dans l'ordre, les empêchant de piller les villes et de se jeter sur le peuple des campagnes; mais voyant que ses soldats l'abandonnaient les uns après les autres, il leur lâcha la bride, et les excès auxquels ils se livrèrent causèrent de plus grands maux que les abus auxquels on prétendait remédier(1). Ipschir-Pascha reçut ordre de marcher contre Wardar-Ali. Ainsi l'Anatoli entière était en confusion. Bagdad n'était guère moins agité. Le précédent grand vesir Ssalih avait conféré cette ville à son trésorier Ibrahim, qui, après la mort de Ssalih, ferma les portes à Musa-Pascha, nommé gouverneur, puis les ouvrit comme s'il se soumettait, et arrêta prisonnier son successeur. A cette nouvelle, on envoya le nouveau gouverneur d'Ofen, Murtesa-Pascha, contre Bagdad, et en même temps le second écuyer fut expédié avec un chatti-scherif pour rapporter la tête du rebelle Ibrahim-Pascha. A peine Murtesa était en route, que Chaszeki-Murad fut dépêché pour aller chercher sa tête. Le gouverneur fut atteint à Diarbekr. Le second écuyer remplit sa mission à Bagdad. Les deux têtes d'Ibrahim et de Murtesa-Pascha furent apportées en même temps à Constantinople, et jetées sur le seuil du palais impérial. Musa-Pascha, délivré par la mort d'Ibrahim, commença son administration par le supplice de quelques-uns des partisans de son prédécesseur. Les autres, épouvantés, passèrent en Perse. Un envoyé du rebelle Haider-Oghli, qui, encouragé par l'exemple de tant d'autres, demandait le gouvernement d'Hamid qu'il avait livré aux flammes de la révolte, fut emprisonné à Constantinople; les gouverneurs d'Anatoli et de Karamanie reçurent ordre de marcher contre Haider-Oghli. Le kapudan-pascha Fasli dut résigner ses fonctions; et comme les circonstances demandaient, non plus un favori, mais un marin, la place fut donnée au kiajà de l'arsenal, Himar-Oghli, dont le nom se transforma ensuite en celui d'Ammar-Oghli.

Dans l'Archipel, le nouveau kapudan-pascha trouva un terrible auxiliaire dans la tempête. La flotte des Vénitiens, assaillie par de furieux ouragans, à Ipsara, fut anéantie; dix-huit galères et huit galions, le vaisseau amiral, portant le capitaine général Grimani, s'abîmèrent dans les flots(1) [9 mars 1648]. Cependant, en Crète, le serdar Husein-Pascha reconnaissait les ouvrages de Candie, dont il méditait le siége, et les Vénitiens se remettaient en possession de Mirabello. On avait attendu, pour ouvrir la tranchée devant Candie, l'arrivée de la flotte, qui devait apporter neuf mois de solde pour les troupes, des munitions de guerre et de bouche en abondance. Ali-Aga parut seulement avec le vaisseau amiral et livra la solde pour trois mois, du drap pour un an: il ne lui avait pas été possible de prendre des munitions en quantité suffisante. Néanmoins, à la fin d'avril, le serdar fit placer huit pièces sur la colline, en face du lazaret. Dans les premiers jours de mai, la tranchée s'ouvrit contre le grand bastion de S. Demetrio, appelé par les Turcs *bastion blanc*. Dans une sortie de nuit, cinq hommes déterminés des assiégés pénétrèrent jusqu'à la tente du serdar. Parmi les morts se trouva l'ingénieur Devert, qui s'était déjà signalé au siége de la Canée. Les batteries de S. Lucia dirigèrent leur feu contre les boulevards de Jésus et de S. Maria. A la gauche des travaux de siége étaient les sandschakbegs de Kangleri et d'Adana, avec les troupes d'Anatoli et six grosses pièces; à la droite les troupes de Rumili, avec le même nombre de canons; au centre se tenait le serdar. Dans une sortie, le 20 juin, Husein-Pascha fut atteint de deux balles au menton; il fit bander ses blessures et

(1) Naima, l. II, p. 127.

(1) Naima, p. 129; Brusoni, p. 191

n'en continua pas moins d'animer le zèle des siens jusqu'à la retraite de l'ennemi (1). On attendait quatre cents mineurs avec la flotte de Constantinople, lorsqu'arrivèrent des bâtiments vides, avec la nouvelle que la flotte était retenue dans les Dardanelles, dont les Vénitiens lui barraient la sortie : les assiégeants sentirent tomber leur courage, et le serdar fit tous les efforts possibles pour le relever. Grâce à l'effet des mines et à la lâcheté du comte Livio Noris, qui abandonna l'ouvrage extérieur de Corona Santa-Maria, sans tirer un coup de fusil, les assiégeants s'emparèrent de ce poste et du fort de Jésus. Les Turcs poursuivirent leurs travaux de mines, mais les assiégés se ranimèrent à l'apparition de dix-sept galères et de huit galions du pape, de Malte et de Florence. Déjà trente mines avaient joué, et néanmoins les Vénitiens repoussèrent l'assaut général, dans lequel les deux nobles frères Quirini, prêtres tous deux, trouvèrent une mort glorieuse sur le même bastion [14 août]. D'innombrables cavaliers turcs se répandaient autour des boulevards de Sabionera, S. Demetrio, Crevacore, S. Andrea. Après s'être logés sur le boulevard de Martinengo, les Turcs durent l'abandonner. Les Vénitiens échouèrent dans leur entreprise contre le château de Milopotamo, par laquelle ils espéraient arracher les assiégeants des murs de Candie; ils furent aussi repoussés de Giropetra. Les districts d'Aja-Basili et de Kisamo, antérieurement soumis aux Turcs, s'étant soulevés à la voix de leurs prêtres, on fit étrangler les prêtres et le calme se rétablit (2) Mais ce qui arrêta surtout les progrès du siége de Candie, ce furent les troubles éclatés à Constantinople, dont nous ferons bientôt le récit. Par ces causes, et par la négligence du kiaja, Weli, les Turcs n'avancèrent pas leurs affaires cette année. Le rapport adressé par Husein-Pascha, qui se plaignait de l'inaction de la flotte, amena le supplice du kapudan-pascha, qui fut remplacé par le commandant des Dardanelles, Woinok-Ahmed-Pascha (3).

(1) Naima, t. II, p. 133; Brusoni, p. 198; mais le 29 au lieu du 20 juin.

(2) Naima, p. 137.

(3) *Ibid.*, Wedschihi, Feslike, Rausatul-Ebrar, Subdet., fol. 31; Abdi-Pascha, p. 111, 112.

A Constantinople, le sultan se consolait de la stérilité des efforts de ses guerriers contre les Vénitiens, en contemplant les têtes des gouverneurs et des rebelles apportées devant son palais. Schaaban-Pascha, accusé de n'avoir pas fourni des secours suffisants à la flotte, et d'avoir opprimé les sujets, fut exécuté. Le vesir Ibrahim-Kowanos, qui aurait dû lever des troupes en Anatoli, et s'était approprié, disait-on, les sommes destinées à cet emploi, fut d'abord jeté dans les Sept-Tours, puis mis à mort. Les exécutions se faisaient sans distinction, pour satisfaire à la loi, ou bien à des haines particulières. Ainsi Ahmed-Pascha avait juré une haine mortelle aux adhérents du dernier grand vesir Ssalih-Pascha. Après avoir fait immoler Murtesa-Pascha, il frappa le second frère, Sulfikar-Aga, et se saisit de la fortune de la victime. Restait encore le fils de Ssalih-Pascha, Mohammed-Pascha, gouverneur d'Erserum, qu'Ahmed-Pascha espérait sacrifier, en le chargeant du gouvernement de Karsz et de l'extermination de la garnison mutinée de cette ville. Mohammed-Pascha, averti d'un projet qui en voulait plus à sa propre vie qu'à la garnison rebelle, au lieu de prendre la route de Karsz, voulant gagner du temps, se dirigea vers Akserai, et se tint sur ses gardes. Autour de lui se réunirent la maison de son malheureux oncle Murtesa et d'anciens clients de son père; Mohammed-Pascha les retint sous sa bannière, ainsi que les lewendes qu'il avait convoquées pour se défendre contre la vengeance que méditait Ahmed-Pascha. D'abord il se proposait de se renfermer, comme Abasa jadis, dans Erserum, et de braver de là le grand vesir; mais les janitschares ne se rattachèrent pas à ce projet. Le mutesellim du nouveau gouverneur, Gurdschi-Mohammed-Pascha, craignant, s'il paraissait sous son véritable caractère, de n'être pas admis par le fils de Ssalih, s'introduisit dans la place sous le déguisement d'un marchand de légumes. Dans un diwan, en présence de l'aga des janitschares, il lut le chatti-scherif qui attribuait le gouvernement à Gurdschi-Mohammed, de sorte que le fils de Ssalih, auquel les janitschares n'étaient pas favorables, n'eut plus d'autre parti que de se retirer. Au milieu de l'hiver le plus rigoureux Mohammed-Pascha traversa Kumach et Ersendschan, où il trouva

des dépêches du gouverneur de Siwas, son complice de rébellion. Wardar-Ali-Pascha lui annonçait que des lettres de la sultane Validé l'invitaient à marcher sur Skutari, avec une armée bien équipée, pour demander les têtes du grand vesir, du mufti, de Dschindschi-Chodscha, du grand juge Mulakkab, de Begtasch-Aga, Tschelebi-Kiaja, Muszliheddin-Aga et de Kara-Tschausch; que trois paschas vesirs s'étaient réunis à lui, et l'invitaient à venir les joindre à Tokat pour marcher ensemble sur Constantinople, et tirer vengeance d'Ahmed-Pascha. Le fils de Ssalih lut ces lettres aux agas rassemblés de ses lewendes, et l'on entendit crier : « Que Dieu vous protége. En avant! élançons-nous comme des aigles ou des lions dans la tombe ! » La première sure du Koran fut récitée pour attirer les bénédictions du ciel sur l'entreprise, et, d'après l'invitation de Wardar-Ali-Pascha, la route se continua par le pont de Tschoban Kœprisi, Schabin, Karahiszar, Ladik (Laodicée), vers Mersifun (l'ancienne Phazemonitis). Là, se présentèrent le chaszeki Murad et le haurudschitschausch qui avaient immolé Murtesa-Pascha, dont ils apportaient la tête. Mohammed-Pascha ne les laissa point approcher de sa personne; il leur parla du milieu de ses gardes, et leur demanda où ils avaient caché le chattischerif contenant l'ordre de mort; car il avait fait exercer une perquisition sérieuse sur la route de Bagdad, et l'on n'avait trouvé que le diplôme officiel de nomination de Murtesa à la dignité de kapudan-pascha. Ils avouèrent avoir caché le ferman fatal dans un flacon de plomb suspendu à l'arçon d'une selle, et s'excusèrent de l'accomplissement de l'œuvre de mort, en disant qu'ils avaient été de purs instruments. Mohammed-Pascha pleura et les laissa partir. Instruit par le destin de son oncle, il rassembla rapidement des segbans et des ssaridsches, et envoya son écuyer tranchant à Wardar-Ali-Pascha; son imam, Ewlia-Mohammed le géographe, à Mohammed-Kœprilu-Pascha, administrateur du sandschak de Kœpri, au nom de la septième chaszeki, pour se concerter avec eux (1).

La mission d'Ewlia n'eut pas un heureux résultat auprès de Kœprilu-Pascha, qui justement avait ordre de la Porte de se préparer à marcher contre le rebelle Wardar-Ali; mais l'imam réunit quelques centaines de segbans et de ssaridsches qu'il amena à Mersifun à son maître. Alors Mohammed-Pascha poussa sa marche par le défilé de Direklibeli, par les mines d'argent de la ville de Gumisch, vers Tschorum et Tokat. A Tschorum, parut le kapidschibaschi expédié par la Porte avec quarante kapidschis, et la nomination de Mohammed-Pascha au gouvernement de Diarbekr; car on espérait, avec cet appât, l'attirer dans le piége où était tombé son oncle. Mais Mohammed-Pascha s'entoura de trois cents segbans, ssaridsches, delis, gonullus et pages, reçut le kapidschibaschi tout tremblant, en donnant l'ordre de lier et de bâtonner ses quarante compagnons: il finit par relâcher les kapidschis, grâce à l'intervention des principaux de la ville, et sur leurs représentations que ces malheureux n'étaient que des instruments (1). Sa marche se continua maintenant à travers des neiges profondes ; Ewlia s'égara et tomba entre les mains des rebelles Haidersade et Katirdschisade. A Angora, un chambellan, expédié de Constantinople, et se présentant seul, fut admis devant Mohammed, auquel il remit sa nomination au gouvernement de Karsz; mais cette faveur ne fut pas mieux accueillie que précédemment l'offre de Diarbekr; d'ailleurs, une lettre de Wardar-Ali pressait Mohammed de hâter sa marche sur Tokat, en l'assurant de grands secours de la part d'Ipschir-Pascha. Mohammed-Pascha répondit de sa main à Wardar-Ali, lui représentant le danger d'un mouvement contre Constantinople ; et, d'un autre côté, le prémunissant contre Ipschir ; car cet homme appartenait à la race perfide des Abases ; c'était un lâche, qui, àÉriwan, étant grand écuyer du sultan Murad IV, avait fui avec trois cents hommes devant soixante-dix Persans ; cet homme qui boitait maintenant pourrait bien encore le prévenir. Il finissait par lui apprendre que lui-même, avec tous les paschas ralliés à sa cause, avait été éconduit d'Angora, et qu'il campait maintenant dans le bourg d'Astenosi et

(1) Ewlia et Naima, l. II, p. 124.

(1) Ewlia, fol. 415.

dans la vallé de Murdadowa. Ewlia partit avec cette lettre, et atteignit Wardar à Gurgesar: ce chef était entouré de ssaridsches et de segbans. Le digne messager, déposant son poignard et son carquois, se prosterna, et présenta les dépêches de son maître: « Sois le bienvenu, lui dit Wardar; n'es-tu pas Ewlia qui, en huit heures, récite le Koran, et que le sultan Murad avait mis au nombre de ses pages? quelles sont maintenant tes fonctions auprès de Mohammed-Pascha, mon fils? — Quand il partit pour Erserum, répondit Ewlia, je l'accompagnai en qualité de muezzin; à Erserum, il me confia la place de secrétaire des douanes, et m'a envoyé comme tel trois fois en Perse; maintenant je suis son imam et son confident intime, car il me connaît depuis ma jeunesse. » Wardar lut la lettre, s'informa de la force de l'armée de Mohammed, et regretta qu'il ne se fût pas établi fermement dans Angora. Le lendemain il donna à Ewlia 100 ducats, un rosaire de corail, une pelisse de martre zibeline, et une montre garnie de pierreries. Ce même jour, on apprit que Kœprilu-Mohammed-Pascha, avec sept begs, avait occupé le pont d'Osmandschik et le défilé de Ssarimszakli, et Husein, pascha d'Amasia, le Pas des Colonnes (Direklibili). Cette nouvelle détermina Wardar-Pascha à se tourner vers le gué du Kisilirmak (Halys), qu'il franchit heureusement, sans perdre un seul homme ni une bête de somme. Sur la rive gauche de l'Halys, Wardar traversa les villages d'Airak, Durdak. A Ssauli, parurent les éclaireurs de l'armée des trois paschas envoyés contre lui par la Porte, de Kœprilu-Pascha, revêtu de la dignité de serdar, Kœr-Husein, pascha d'Amasia, et Kara-Sefer, pascha de Diwrigi. On en vint aux mains à sept lieues au midi de Kanghri. Les trois paschas furent battus et pris: on les attacha, tête nue, sans kaftans, la corde au cou, aux poteaux qui soutenaient la tente de Wardar, et les ssaridsches, les segbans faisaient voltiger leurs sabres autour des oreilles des trois captifs, comme s'ils allaient à chaque instant leur abattre la tête (1). Au village de Bosoghlan près de Kanghri, Ewlia présenta ses félicitations au vainqueur, qui, aveuglé par la fortune, rêvait de nouveaux triomphes, si une fois il pouvait opérer sa jonction avec ses trois amis, les trois paschas Ipschir-Pascha, Kutschuk-Tschausch, et Schehsuwar-Ghasi-Pascha, qu'il nommait ses fils, sans tenir compte des paroles d'Ewlia et des avertissements de Mohammed. Ewlia, ayant pris congé de Wardar, qui lui fit présent d'une bourse d'argent, d'un noble cheval arabe et d'un esclave géorgien, rejoignit en trois jours son maître dans la vallée de Murdad, près d'Angora. Mohammed-Pascha s'affligeait de l'aveuglement de Wardar, de son ignorance des hommes et de la politique ottomane, dont il venait de saisir un nouveau trait bien caractéristique: « Vois, dit-il à Ewlia, le chatti-scherif qui m'a été apporté par un favori du sultan, et par Katib-Ali-Tschelebi, trésorier de l'agent de la Porte, Siawusch. » Tel était le contenu de cette pièce: « Si tu as encore ta tête, tu marcheras, de concert avec tes frères, les paschas Ipschir-Tschausch, Baki-Ketghadsch, Sidi-Ahmed et Schehsuwar-Ghasi, contre le rebelle maudit Wardar-Ali-Pascha; tu saisiras ses biens et enverras sa tête à ma sublime Porte. Je t'ai nommé gouverneur d'Égypte, où tu peux expédier aussitôt, sans m'offrir d'abord aucun présent, un aga habile et dévoué comme ton lieutenant (1). » Ewlia courut bien vite avec cette lettre retrouver Wardar-Pascha. Le kiaja de celui-ci, Chalil, homme habile et pénétrant, se réjouit beaucoup de l'amitié de Mohammed-Pascha pour son maître, et communiqua à Ewlia le chatti-scherif suivant adressé à Wardar-Ali-Pascha: « Mon vesir Lala Wardar-Pascha, ta faute t'est pardonnée; le fils du defterdar, Mohammed-Pascha, a voulu se mettre en révolte contre nous, et s'enfermer d'abord à Erserum, ensuite à Angora: cherche-le, et en quelque lieu que tu le trouves, tue-le, et envoie-moi sa tête. Après l'accomplissement de ce service, tu es assuré du gouvernement de l'Égypte, sans avoir de présents à offrir (2). » Ainsi, la politique de la Porte poussait donc rebelles contre rebelles, avec le dessein arrêté d'abandonner le vainqueur, et de le livrer à un troisième chef, également excité par elle. Wardar-Pascha montra encore à Ewlia plusieurs au-

(1) Ewlia, l. I, p. 433.

(1) Ewlia, l. I, fol. 334.
(2) *Ibid.*, p. 335.

tres lettres de Constantinople, de la Validé, de Dschindschi-Chodscha, du grand juge Muszliheddin-Mulakkab, du mufti, de l'aga Begtasch, de Murad et d'un autre aga, qui tous l'excitaient à marcher sur la capitale; pour y mettre fin à la corruption et aux désordres. Wardar-Pascha résolut donc de céder à ces invitations, et d'attendre Ipschir-Pascha; il fit de magnifiques présents à Ewlia. Ce digne messager allait partir, lorsque se répandit le bruit de l'approche d'Ipschir-Pascha. Wardar lui dit : «Demeure encore; après mon entretien avec le pascha, j'aurai de bien autres choses à écrire, et tu pourras emporter aussi des lettres d'Ipschir.» Ewlia se rendit sur une hauteur pour contempler l'entrée d'Ipschir, au-devant duquel s'avança Wardar-Pascha. Toute la campagne de Tscherkesch était couverte de cavalerie et de chevaux; les troupes d'Ipschir avaient maintenant franchi la rivière, et pénétraient lentement dans le camp de Wardar. Tout à coup retentit le cri : «Allah! allah!» Un nuage de poussière s'élève, une lutte s'engage au milieu d'un affreux désordre. Le kiaja d'Ipschir et ses gens s'étaient jetés sur les tentes; un misérable, appelé Jusuf, avait jeté Wardar à bas de son cheval d'un coup de bâton, et l'avait chargé de liens (1). Le combat dura sept heures dans la plaine de Tscherkesch, la rivière fut rougie de sang. Les troupes d'Ipschir eurent le dessus; les paschas captifs furent délivrés et revêtus de kaftans d'honneur. Devant eux, et devant Ipschir, fut amené Wardar-Pascha, qui accabla le vainqueur des plus sanglants reproches : «C'est donc là, lui cria-t-il, ma récompense pour n'avoir pas laissé outrager ton épouse, et te l'avoir réservée à Tokat; pour cela, Kœprilu-Mohammed, Kara-Sefer et Husein-Pascha, ces lâches que tu vois ici, ont marché contre moi : leurs têtes seraient tombées depuis quelque temps, si je n'avais ajouté foi à tes paroles. Ah! pourquoi n'avoir pas cru aux avertissements du prudent defterdar Oghli-Mohammed, qui me conseillait de me défier de toi? Maintenant, abats ma tête, et plante-là où il te plaira, à la honte de ton épouse.» En vain Kœprilu-Mohammed-Pascha tenta de calmer la colère de Wardar et d'Ipschir; Wardar fut étranglé avec les principaux de ses guerriers, et leurs têtes, bourrées de paille, furent envoyées à Constantinople (1). Ewlia vint présenter des félicitations à Ipschir-Pascha, et lui demanda ses ordres. Ipschir lui montra le cadavre de Wardar, en disant : «Cela peut tenir lieu de lettre et d'ordre. Va-t-en, sinon je mets ton cadavre à côté de celui-ci. —Je ne suis ni rebelle, ni sandschakbeg, je ne porte ni sabre ni étendard, répondit Ewlia.» Un sourire éclaircit le visage d'Ipschir : «Qu'avais-tu donc à faire auprès du fils du defterdar, reprit-il; pourquoi n'es-tu pas avec ton cousin Melek-Ahmed-Pascha? — Gracieux seigneur, répondit Ewlia, je m'attache aux illustres vesirs seulement dans le but de voyager; je suis venu pour cela avec le fils du defterdar à Erserum, et j'ai trouvé ainsi l'occasion de faire un voyage en Perse; puisque vous avez été nommé au gouvernement de Syrie, je m'attacherai à vous, j'entrerai en Syrie, et, s'il plaît à Dieu, je pourrai pousser mes courses jusqu'en Arabie. — Je ne te prends pas avec moi, dit Ipschir; attache-toi seulement à Melek-Ahmed-Pascha. — Gracieux seigneur, répliqua Ewlia, vous m'êtes tous trois alliés au même degré; la mère de Mohammed-Pascha, mon maître, est proche parente de vous et de la mère de Melek-Ahmed-Pascha, et la mère de Melek-Ahmed-Pascha est sœur de la mienne. Ces deux femmes sont issues des Abases comme vous. — Voyez donc, s'écria Ipschir, comme il me fait parent du fils du defterdar, pour me réconcilier avec lui!» Il remit au voyageur des lettres amicales pour Mohammed-Pascha, dans lesquelles il l'invitait à se rendre à Constantinople, et n'offrit que de misérables présents en récompense du message, car il était sorti de l'une des plus abjectes tribus des Abases (2). Ewlia retourna vers son maître Mohammed, et se dirigea à sa suite, par Ajasch, Begbasari, Torbali, Tarakli, Kiwe, vers Constantinople. Là était arrivée déjà la tête de Wardar-Ali-Pascha, qui avait été reçue avec des sentiments divers : car les uns maudissaient Wardar comme un rebelle, les autres déploraient la perte d'un homme qui, seul, pouvait ramener l'ordre. Le sultan, pour se venger

(1) Ewlia, l. I, fol. 436, d'accord avec Naima, p. 142.

(1) Ewlia, l. I, p. 138.
(2) *Ibid.*

plus complétement de Wardar, ordonna que l'épouse de cette victime fût attachée de nuit à un poteau, et violée publiquement à la lumière des flambeaux. On eut beaucoup de peine à lui faire révoquer cette ignoble sentence (1).

Le despotisme du harem, le luxe insensé du sultan, et la tyrannie du grand vesir croissaient de jour en jour. Ahmed-Pascha, descendant du tschausch Mustafa, fils d'un prêtre grec, était sorti du service du reis-efendi Kudret, pour devenir maître des requêtes du grand vesir Kara-Mustafa-Pascha. Après l'exécution de son maître, il s'était élevé successivement aux postes d'intendant de la chambre, d'aga des sipahis, d'aga des janitschares, de premier defterdar, pour être enfin revêtu de la dignité de grand vesir. Actif, habile, formé aux affaires, il avait une humeur despotique, et nourrissait une ambition insatiable. Pour devenir le gendre du sultan, il se sépara de son épouse, fille de Chanedansade-Aga, son ancien protecteur, la bannit de la capitale, ainsi que sa mère, pour la rappeler ensuite. Alors, le sultan fit entrer cette femme répudiée dans son propre harem, et donna sa plus jeune fille, Bibi-Sultan, au grand vesir. Dans cette occasion, le luxe des noces dépassa tout ce que l'on avait vu jusqu'alors; le sultan ordonna de garnir de fourrures, au lieu de tapis, tout le palais d'Ibrahim-Pascha, sur l'hippodrome, dont il avait gratifié la huitième chaszeki, Telli, la seule qui lui fût fiancée dans les formes. Le grand vesir et le defterdar Tschalidschisade s'épuisèrent en violentes mesures pour recueillir cette quantité énorme de fourrures; mais comme, en dépit de tous ces actes tyranniques, on n'y put parvenir, il fallut se contenter d'étendre de la martre et du lynx au seul kœschk du palais: le sultan, en visitant ces préparatifs, fut mécontent de la manière dont, à une certaine place, les couleurs de deux peaux étaient en désacord, et il déposa et fit emprisonner le ministre des finances. Une des femmes du harem persuada même à ce monarque frénétique de placer des pierreries dans sa barbe, et de se montrer ainsi en public. Pour satisfaire les brusques caprices des souveraines du harem, Ibrahim ordonna que les boutiques fussent tenues ouvertes, éclairées par des flambeaux, et les marchands voyaient enlever leurs marchandises sans payement. Une autre fois, un cavalier sortit tout à coup du vieux sérail, parcourut tout le marché en criant que l'on eût à fermer toutes les boutiques. Dans un instant, on ferma partout, même les portes de Constantinople, qu'il fallut rouvrir aussitôt, d'après une nouvelle injonction. Enfin, la discorde se mit aussi parmi les favorites les plus influentes; le grand vesir fit sentir son humeur despotique à son propre frère Ibrahim, et la colère de la Validé frappa la chaszeki Schekerpara. Ibrahim, frère du grand vesir, marié récemment à la favorite Chobjar, était revêtu de la charge de ministre de l'intérieur. Confiant dans le pouvoir que lui donnaient ses fonctions, et dans l'appui d'Ahmed, il s'abandonna sans pudeur à l'ivrognerie. Un jour que sa raison était noyée dans le vin, il brisa un verre sur la tête d'un bostandschi qu'on lui avait envoyé; ensuite, il lui donna une bourse d'argent pour étouffer ses plaintes. Néanmoins, le grand vesir apprit ce fait; il manda Ibrahim, et sans considération, ni pour leur étroite parenté, ni pour la dignité dont son frère était revêtu, il fit appliquer deux cents coups de bâton sur la plante des pieds au ministre de l'intérieur, puis il ordonna de le fustiger. Alors, le grand chambellan implora la grâce du patient à demi mort, et s'offrit même à recevoir la correction à la place du coupable; le grand vesir eut grand'peine à se laisser fléchir, et à se contenter de la déposition d'Ibrahim. A force d'instances, le juif Aaron, chef de la corporation des marchands, réconcilia les deux frères, et la déposition de Músa-Pascha fit obtenir à Ibrahim le gouvernement de Bagdad. La favorite Schekerpara fut traitée avec plus de rigueur par la Validé, qui, après l'avoir fustigée de sa propre main, la dépouilla de tous ses biens, ainsi que son amie intime Hamida, et la relégua à Ibrim, en Nubie. Les deux confidents de Schekerpara, Suleiman-Dede et Ibrahim-Tschelebi, durent rendre compte de ses trésors; on trouva 250 bourses d'argent, une énorme quantité de vêtements précieux et de riches étoffes, 200 bourses brodées de perles. Ces femmes furent embarquées sans vêtements et sans argent, et tombèrent dans une si profonde misère, qu'elles durent se

(1) Naima, l. II, p. 143.

trouver heureuses de recevoir du gouverneur d'Égypte 500 piastres pour leur entretien. Suleiman-Dede fut décapité, Ibrahim-Tschelebi étranglé.

L'autre gendre du sultan, Fasli-Pascha, tenta une lutte inégale contre le pouvoir prépondérant du grand vesir. Étant revenu de Rumili à Constantinople comme second vesir de la coupole, il se permit de dire la vérité au sultan sur l'état grave de la frontière de Bosnie et les progrès des Vénitiens en Dalmatie. En effet, après que Tekkeli-Pascha eut été réduit à lever le siége de Sebenico, plusieurs forteresses du sandschak de Kekke tombèrent entre les mains de l'ennemi, Klis même, le boulevard de la frontière dalmate depuis son incorporation, cent dix ans auparavant, au territoire ottoman. « Comment, dit le sultan étonné, mon lala (le grand vesir) m'a dit pourtant que l'armée des infidèles s'était emparée seulement d'une église et de quelques palanques! Serais-tu en état de dire cela en face à mon lala ?» Comptant sur la justice et la vérité, Fasli accepta la proposition du sultan. En présence du souverain, il fit un rapport fidèle sur le triste état de la Rumili et de la Bosnie. Le grand vesir nia tout, et des paroles menaçantes furent échangées. Fasli-Pascha reprocha au grand vesir sa corruption et le trafic des emplois. Ahmed accusa son adversaire d'envie et de calomnie : le premier exposa combien le grand vesir cachait la vérité au sultan ; Ahmed soutint que l'on devait épargner les nouvelles pénibles aux oreilles délicates du Grand Seigneur. Ibrahim, satisfait de ces ménagements du grand vesir, le combla d'éloges avant de le congédier. Bientôt après, un chatti-scherif donna un commandement à Fasli-Pascha dans la guerre de Crète. Sur son refus, il fut mis en état d'arrestation, et ne recouvra sa liberté qu'en acceptant le gouvernement d'Assow.

Cependant la Pologne et la Russie s'étaient plaintes auprès de la Porte des irruptions des Tatares, qui avaient entraîné plus de quarante mille prisonniers. Un ordre fut adressé au chan d'envoyer les captifs à Constantinople, afin qu'on pût les mettre en liberté. Le chan Islam-Girai, ayant pris communication de la dépêche, répondit sans hésiter : «Nous sommes les serviteurs du padischah; les Russes ne veulent la paix qu'en apparence, tant que nous les pressons; aussitôt qu'ils ont les mouvements libres, ils désolent les rivages de l'Anatoli avec leurs tschaiks. Plus d'une fois nous avons représenté que l'on pouvait s'emparer ici de deux châteaux abandonnés; maintenant les Russes les occupent, et ils ont élevé plus de vingt petites palanques fortifiées. Si nous les contemplons tranquillement cette année, ils soumettront Akkerman, et deviendront maîtres de la Moldavie. Ils ont jeté sur nous la flamme de la guerre, et, de notre côté, nous avons entraîné quarante mille Cosaques : si Dieu le veut, je réduirai le czar comme le woiwode de Moldavie, à ne plus être qu'un gouverneur dépendant de la Porte.» Les messagers du sultan retournèrent porter ces paroles à Constantinople, où le grand vesir interdisait, sous les peines les plus rigoureuses, tout entretien sur les opérations maritimes; car il soutenait au sultan que les Vénitiens avaient regagné leurs ports, tandis que les flottes de la république fermaient la sortie des Dardanelles. Ipschir-Pascha adressait des rapports aussi mensongers de l'Asie Mineure, où le rebelle Haideroghli bravait les armes ottomanes dans le canton montagneux de Soggud. Il annonçait que les rebelles s'étaient dispersés; vingt prisonniers enlevés à ces malheureux furent pendus dans la capitale, et quatre-vingts attachés aux bancs des galères. Ali-Tschelebi de Guselhiszar, qui avait prêté malgré lui son appui à Haideroghli, et qui, aussitôt après l'éloignement de ce chef, vint faire ses soumissions dans le camp d'Ipschir, fut saisi traîtreusement, chargé de liens, et envoyé à Constantinople, où sa tête tomba sous le fer du bourreau. Il semblait que c'étaient là des vengeances approuvées par la loi; mais les outrages exercés sur le cadavre du vesir Kowanos-Ibrahim soulevèrent l'indignation publique. Sur l'ordre exprès du sultan, le corps d'Ibrahim, attaché à la queue d'un cheval, fut traîné des Sept-Tours au sérail, et jeté là devant la fontaine dite des Exécutions, où il resta plus de dix jours, infectant l'air de ces lieux. Toutes ces atrocités, la vente effrontée des emplois publics, la passion du sultan pour les fourrures, passion dont la satisfaction entraînait à des extorsions, à des emprisonnements, à des vexations et des tortures de toute espèce, accrois-

saient chaque jour la haine publique; et l'on s'indignait, dans l'état de misère où se trouvaient réduits les sujets, de voir le grand vesir élever des palais somptueux. Le sultan fit demander des fourrures à tous les gouverneurs : ce genre d'impôt souleva le mécontentement général. Le juge de Galata, Mohammed-Tschelebi, couvert du froc des derwischs, se rendit auprès du grand vesir, l'accabla de reproches, et insista pour être conduit auprès du sultan. « Je n'ai que trois chances à courir, dit-il : ou bien vous me tuerez, et je me réjouis de mourir en martyr, ou vous m'expulserez de Constantinople, dont le séjour n'a rien de bien attrayant, puisque depuis deux mois nous nous y sentons agités continuellement par des tremblements de terre; ou bien enfin vous me déposerez. Dans la prévision de ce dernier cas, j'ai installé mon naïb à ma place, et j'ai échangé mon costume officiel contre ce froc et ce bonnet de derwisch» (1). Le grand vesir, craignant des suites plus terribles de tels sentiments, dévora la colère que soulevaient en lui la franchise et le courage du juge. Parmi les agas des troupes se distinguait Kara-Murad, colonel des janitschares, d'une haute naissance, auquel cinq cents janitschares obéissaient aveuglément; il arrivait de Crète au moment où le bakikuli lui remit la décision du divan, qui assignait la contribution à fournir en fourrures, ambre et argent. Jetant des regards flamboyants sur le messager du fisc, il lui dit : « J'arrive de Crète d'où je ne rapporte que de la poudre et du plomb; je ne connais la zibeline et l'ambre que par ouï-dire; pour de l'argent, je n'en ai point, il me faudrait plutôt en emprunter moi-même » Enfin le sultan et le grand vesir oublièrent la dignité de l'empire à un tel point, qu'ils envoyèrent un bostandschi en Perse, pour demander deux éléphants, cinq cents pièces de drap d'or, et des fourrures. La Validé, qui donna des conseils salutaires à son fils, et le conjura de ne pas provoquer davantage la haine publique, fut éloignée du sérail, et reléguée dans les jardins d'Iskender-Tschelebi. Quelques jours après, le grand vesir célébra dans les jardins, près de la porte des Canons, qu'il avait arrachés par un achat forcé à Karaki-Aga, le mariage de son fils Baki-Beg, avec la fille de l'ancien grand vesir Kara-Mustapha, enfant de huit ans. Parmi les invités figuraient les colonels les plus influents des janitschares, qui étaient en même temps les adversaires les plus déclarés des impôts sur les fourrures et sur l'ambre, Kara-Murad, Muszliheddin, Begtasch et Kara-Tschausch. Le grand vesir espérait se défaire de ces chefs dans cette fête; déjà ils étaient assis dans la salle, lorsqu'ils reçurent avis par un confident du complot formé contre eux; ils s'échappèrent rapidement, et se rendirent ensuite dans la mosquée du milieu. Dans la même nuit, ils rassemblèrent les colonels, les capitaines et les anciens, et résolurent la déposition du grand vesir. Le prédicateur de la mosquée du sultan Mohammed fut envoyé au mufti, qui, entrant dans les vues des agas, écrivit aussitôt une circulaire à tous les ulemas, pour les convoquer dans la mosquée de Mohammed au point du jour [7 août 1648]. Tous les agas et les ulemas se trouvèrent réunis; les premiers se placèrent sur des bancs sous le parvis de la mosquée : devant eux se tenaient leurs troupes, les bras croisés sur la poitrine; le mufti siégeait dans l'intérieur de la mosquée, contre le maître-autel; à droite et à gauche, en descendant vers le portail, étaient les grands juges, les mollas et les muderris, suivant leurs rangs. Kara-Murad-Aga prit la parole, et exprima l'opinion que l'on pourrait se passer des sipahis; mais comme la majorité pensa que c'était une question d'intérêts généraux, les sipahis furent également appelés. Lorsque tout le monde fut rassemblé, on envoya dire au grand vesir qu'il eût à se rendre dans la mosquée, pour s'occuper de la situation des serviteurs de Dieu. A son retour, le tschauschbaschi fut accueilli par ces paroles : « Va chez le grand vesir, et reprends-lui le sceau. » Le tschauschbaschi, effrayé, s'enfuit, et on ne le revit plus. Un chaszeki vint de la part du sultan, trouver le mufti, pour lui demander la cause de ce mouvement. « Le padischah, répondit le mufti, doit nous livrer le grand vesir, sinon la réunion ne se dispersera pas. » Le chaszeki voulant répliquer, faillit être mis en pièces, et s'échappa grièvement blessé au menton. Kara-Tschausch invita l'assemblée à se transporter dans la mosquée du milieu, où

(1) Naïmá, t. I, p 151.

tout le monde se rendit en effet. Le grand juge Muszliheddin, objet de la haine la plus générale de la part de toutes les classes de la population, voulait se montrer dans cette réunion; mais le mufti lui fit conseiller de s'abstenir, ajoutant qu'il ne répondait pas des suites de son apparition. Dans la mosquée, il fut résolu de déposer le grand vesir, et d'élever à sa place le vieux Mohammed-Pascha, qui, parti des rangs des sipahis, et s'élevant successivement, était parvenu, sous le grand vesir Kara-Mustapha, au poste de defterdar, et depuis mis à la retraite, passait sa vie dans son jardin près de la porte Neuve, en relations fréquentes et intimes avec les derwischs mewlesvis, de sorte qu'il n'était plus guère connu que sous le nom de derwisch ou Ssofi-Mohammed-Pascha : il parut, et aussitôt tous lui rendirent hommage comme au grand vesir. Un député dut aller informer le sultan de cette décision, et en même temps arriva, de la part du Grand Seigneur, son confident Taukdschi-Mustafa-Pascha, pour ordonner que la foule rassemblée se dispersât, disant qu'alors on ferait droit à leur requête, quelle qu'elle fût, et que le mufti devait se rendre avec le grand vesir auprès du sultan. La foule rassemblée s'opposa d'abord à l'éloignement du mufti et du pascha; enfin, ce dernier fut entraîné par Taukdschi-Pascha. En le voyant, le sultan lui remit le sceau de l'empire, lui disant : « J'ai déposé Ahmed-Pascha; mais comment puis-je le livrer, lui qui est mon gendre? Je compte sur toi pour le délivrer. » Mohammed-Pascha ne put que baiser le bord du vêtement de son maître, fut revêtu d'une pelisse d'honneur, et reconduit par les deux eunuques kapuaga et chasinedar. Lorsqu'il fut revenu à la mosquée, et qu'il rapporta les paroles du sultan, de toutes parts s'élevèrent ces cris : « Non, Dewlet (formule solennelle avec laquelle on s'adresse aux grands vesirs), cela ne peut pas aller ainsi; » et bon gré mal gré, le nouveau grand vesir dut aller retrouver le sultan. Lorsqu'il eut rendu compte de sa mission, tremblant de crainte et les yeux pleins de larmes : « Vieux chien, s'écria Ibrahim en fureur, tu as provoqué les troupes pour devenir vesir; mais approche un peu, ton tour va venir », et aussitôt il l'assaillit à coups de poing. Ssofi-Mohammed, tout éperdu, regagna sa maison, fit un paquet du sceau de l'empire et de la pelisse d'honneur, qu'il envoya au mufti, en le priant de le délivrer de son fardeau. Les deux agas, principaux meneurs des janitschares mécontents, Begtasch et le vieux Muszliheddin, allèrent le trouver chez lui, et en lui représentant qu'ils se chargeaient de diriger les choses, ils parvinrent à le ramener dans la mosquée du milieu. Maintenant les portes de la ville furent occupées, et l'on écrivit à la Validé qu'il lui fallait veiller attentivement sur les princes; on fit savoir au kapuaga et au bostandschibaschi qu'il avait été résolu de mettre à mort Ahmed-Pascha, de jeter à bas du trône le sultan Ibrahim, et d'y élever l'un des princes, ses fils, à sa place. Le grand écuyer Mustafa vint, au nom du sultan, menacer la multitude, si elle ne se dispersait pas, de la charger avec dix mille hommes sur lesquels il pouvait compter, et il demanda où était le vesir, gendre du sultan. Un vieil Albanais s'avança et dit : « Nous voulons le vesir; si le sultan est padischah, qu'il paraisse, et qu'il tienne un diwan à pied, afin que nous lui présentions notre demande : il faut qu'il nous livre le vesir. N'a-t-il pas mis à mort Ssalih-Pascha, Wardar-Ali-Pascha, et tout récemment Ibrahim-Pascha, dont on a laissé le cadavre tomber en putréfaction durant vingt jours devant la porte du palais? » Ensuite le vieux Muszliheddin prit la parole : « Vois, aga, la tyrannie du padischah conduit le monde à sa perte, par le pillage et la corruption; les femmes règnent, le trésor ne suffit pas à leurs caprices, les sujets sont ruinés, les infidèles ont pris en Bosnie quarante forteresses, et barrent les Dardanelles. N'as-tu pas été envoyé pour considérer les choses avec tes propres yeux? Pourquoi donc n'as-tu pas rapporté la vérité? — Le padischah, répondit le chasinedar, ne sait rien de cela, et c'est ma faute, car j'ai craint de dire la vérité devant le vesir; mais déclarez-moi maintenant ce que vous voulez, je le transmettrai fidèlement au padischah. » Muszliheddin, au nom de la réunion, produisit trois demandes : 1° abolition de la vénalité des emplois et de la corruption ; 2° éloignement des sultanes favorites ; 3° extradition du grand vesir. Le chasinedar partit avec ce message pour le sérail, où les bostandschis avaient été armés, où des canons avaient été mis en batterie. Le soir était venu,

et les ulemas semblaient vouloir retourner chez eux. Alors les agas leur dirent : « Seigneurs, si nous nous séparons cette nuit, demain il nous sera impossible de nous réunir ; ne nous dispersons pas que l'ordre ne soit ramené dans le monde ; passons la nuit ensemble dans la mosquée. » Les ulemas se rendirent à cet avis. Ce jour-là, vendredi, il n'y eut point de prière publique ; les ulemas se distribuèrent la nuit dans les chambres des janitschares, qui les traitèrent en hôtes (1).

Cependant le grand vesir Ahmed-Pascha n'était pas resté dans le jardin où se célébraient les noces de son fils ; redoutant les projets des agas qui avaient échappé à ses complots, il s'était retiré dans son sérail avec son muhurdar (garde du sceau), son chasinedar (trésorier) et son telchiszdschi (référendaire). Après minuit vint un officier du quatre-vingt-unième régiment des janitschares, confident du grand vesir, la tête couverte d'un voile, pour lui donner avis de la réunion des agas dans la mosquée du milieu. Aussitôt Ahmed se leva, fit sa prière, appela le muhurdar et le chasinedar, ordonna à celui-ci de faire charger sur un cheval 6,000 ducats qui se trouvaient dans le trésor, prit des anneaux, dont deux diamants d'une valeur de 10,000 piastres, et un rubis non moins précieux, avec un koran, s'élança en selle avec ses deux pages favoris, Abdi et Chalil, et se rendit à la maison de Deli-Burader, l'un de ses amis, qui le cacha, sans que le garde du sceau et le trésorier sussent où leur maître était allé ; ils l'apprirent par un muhsir (huissier), qui l'avait épié. Le garde du sceau et le trésorier allèrent demander Ahmed-Pascha dans la maison de Deli-Burader, qui d'abord se défendit de l'avoir chez lui, puis ne voulut pas le garder plus longtemps ; de sorte que le malheureux Ahmed-Pascha gagna la demeure d'Ahmed le Long, et ne se croyant pas encore en sûreté dans ce lieu, se réfugia chez Hadschi-Behram ; mais ce faux ami dénonça sa retraite au nouveau grand vesir. Tiré de là par quarante hommes, il fut conduit devant Ssofi-Mohammed, qui le reçut debout les bras ouverts. Ils s'assirent ensuite à côté l'un de l'autre, et Ahmed sollicita, implora seulement de Mohammed, la vie et la permission de faire un pèlerinage à la Mecque. Ssofi-Mohammed releva son courage par de belles paroles, disant que tout s'arrangerait avec l'argent nécessaire pour apaiser les troupes, et qu'il pouvait pour le moment se tranquilliser. Cependant Ssofi-Mohammed avait envoyé chez le mufti pour obtenir le fetwa nécessaire. Ahmed, saisi d'effroi, buvait coup sur coup de l'eau à la glace. Le kiaja de Mohammed-Pascha, Husein-Aga de Pergame, vint s'incliner devant lui, et lui demander la déclaration de ses trésors, avec lesquels il pouvait sauver sa vie. Ahmed-Pascha se fit donner de l'encre et une plume, et de sa propre main inscrivit des sommes qui formaient un total de 300 bourses : « Gracieux seigneur, dit le kiaja sans réserve, ce n'est pas cela, il faut tout déclarer. » Ahmed ajouta un zéro. Sur les représentations réitérées du kiaja, que c'était trop peu, il tira de son sein une bourse de 1,000 ducats, et les deux pages durent livrer aussi chacun la leur de 3,000 ducats. « Prends cela, dit-il, comme un présent pour le grand vesir, notre père, » et il protesta ne plus rien posséder. « Non, mon digne seigneur pascha, reprit le kiaja, votre père ne reçoit pas de vous cet argent comme un présent, il va s'en servir pour apaiser les troupes, » puis il partit. Ahmed-Pascha se remit encore à boire coup sur coup de l'eau à la glace, et se coucha ; les deux pages s'étendirent à ses pieds. A peine avait-il essayé de s'endormir, qu'un messager vint l'éveiller, en lui disant d'ouvrir, que les troupes le demandaient, et que le grand vesir voulait intervenir comme médiateur pour amener une réconciliation (8 août 1648). Comme il descendait l'escalier, quelqu'un le prit sous le bras ; il se retourna pour voir qui c'était, et vit devant lui Kara-Ali, le bourreau, qu'il avait si souvent employé. « Hé ! mécréant fils de putain, s'écria-t-il. — Hé ! gracieux seigneur, répondit le bourreau, en lui baisant ironiquement la poitrine. » Hamal-Ali, l'aide du bourreau, saisit Ahmed-Pascha par le bras gauche ; ils le menèrent à la porte de la ville : là le bourreau retira son bonnet rouge qu'il mit dans sa manche, enleva le turban d'Ahmed-Pascha, le renversa d'un coup de poing par derrière, lui jeta la corde

(1) Naima, t. II, p. 155-156, d'après le Feslike et Scharihul-Minarsade.

autour du cou, et aussitôt les deux exécuteurs tirèrent simultanément, de sorte que la victime ne put laisser échapper que ces mots : « Ah ! le fils de putain ! » Le cadavre, chargé sur un cheval, fut, d'après l'ordre du grand vesir, jeté dans l'hippodrome. Au lever du soleil, les ulemas et les agas des troupes, précédant à cheval le grand vesir, passèrent devant le cadavre d'Ahmed-Pascha, pour se rendre dans la mosquée du sultan Ahmed. Le grand juge de Rumili, Benamsete, qui avait soulevé une haine générale par ses excès et sa corruption, s'était mis également en marche en grande pompe et avec une suite d'huissiers revêtus de leur costume officiel, pour se joindre aux ulemas. Le grand juge d'Anatoli, Memeksade, à côté duquel il voulait cheminer, piqua son cheval pour s'éloigner; tous les autres ulemas firent de même, de sorte qu'il se trouva le dernier, en arrière de tous les autres. Un ulema, nommé Abdullah-Efendi, lui conseilla de se retirer; mais ce fut en vain. Quelques-uns de ses plus grands ennemis qui marchaient à côté du mufti, dirent à ce dignitaire, lorsqu'il fut en face de la mosquée : « Gracieux seigneur, cet infâme est là aussi. — Qu'il s'en retourne bien vite, et ne reparaisse pas aujourd'hui », dit le mufti. Les ulemas comprenant la disgrâce où était tombé Benamsete, l'accablèrent d'injures de toute espèce. Quand il eut mis pied à terre au pied des degrés de la mosquée, Muszelli, jeune muderris audacieux, lui arracha son turban; un autre, Mesud, lui asséna un coup de poing sur la tête ainsi découverte, et un troisième, Kudsisade, le jeta en bas du degré où il mettait le pied. Muszelli cria aux soldats : « Pourquoi restez-vous ainsi oisifs? frappez donc aussi ce misérable ! » Alors l'un lui porta un coup de couteau, l'autre l'atteignit de la crosse de son fusil. La tête ouverte et ensanglantée il se jeta à l'étrier du mufti, dont il tacha de sang le vêtement, implorant son assistance: un mot, un signe du mufti l'aurait sauvé, mais ce dignitaire donna de l'éperon à son cheval, et aussitôt le malheureux grand juge fut massacré par les soldats. Après lui avoir enlevé son kaftan, on lui trancha la tête, que l'on plaça dans l'ouverture de ses pantalons, par derrière, traitement barbare et ignominieux réservé ordinairement aux chrétiens suppliciés; ensuite on jeta le cadavre dans l'hippodrome, à côté de celui du grand vesir. Dschindschi-Chodscha, non moins odieux aux soldats, qui voulaient le mettre en pièces, fut sauvé pour le moment par son beau-père Molla-Mahmud; après avoir échangé son costume contre un petit turban et un léger kaftan, il sortit de la mosquée par une porte dérobée. Les agas rejetèrent sur les ulemas la faute du meurtre commis. Murad-Aga alla exhorter les troupes au calme et au repos, leur défendant d'exercer aucune violence sur qui que ce fût. Aussi Kœse-Ali, l'un des muderris des huit, créature du vesir immolé, eut la vie sauve.

De la mosquée du sultan Ahmed, l'ancien juge de la Mecque, le Bosnien Bejasi-Hasan-Efendi, fut député auprès du sultan pour lui faire connaître que l'armée désirait le voir. Il revint après avoir échoué dans sa mission. Deux autres ulemas, Esaad-Efendi, ancien juge du Kaire, et Uschakisade-Faszihi-Tschelebi, allèrent trouver la sultane Validé, pour l'inviter, elle et le prince aîné Mohammed, à se rendre dans la mosquée, parce que l'on avait adopté la résolution de déposer Ibrahim, d'appeler Mohammed à la succession, et que l'on avait obtenu un fetwa à cet effet. La Validé fit répondre que nul avénement au trône n'avait encore eu lieu dans la mosquée, et qu'ils eussent à venir dans le sérail. Le dernier juge de Médine, Sireksade-Abdurrahman-Efendi, fut chargé d'aller représenter au bostandschibaschi que toute résistance de ses gens serait vaine, et que tous les bostandschis, s'ils faisaient mine de se défendre, seraient immolés. Le bostandschibaschi invita ses gens à la tranquillité et se rendit à la mosquée, où il garantit à l'assemblée une facile entrée dans le sérail. Cependant, dans le palais, le sultan avait appelé les pages et les gardes des jardins afin de les exhorter à prendre les armes pour la défense de sa personne et de son trône; mais au lieu de joyeuses acclamations il n'obtint que cette sombre réponse : « C'est l'ordre de notre padischah ! » Le mufti, les kadiaskers, les agas Muszliheddin, Begtasch et Murad, se rendirent au sérail, et s'avancèrent jusqu'à la porte de l'Égout : là, parut la sultane Validé, avec un turban noir, un voile noir, et accompagnée d'un esclave noir qui l'éventait. Les ulemas et les agas la saluèrent en silence, et elle leur dit : « Est-il juste d'exciter de tels trou-

bles? n'êtes-vous pas tous des esclaves tenant l'existence de la grâce de cette maison?» Alors le vieux Muszliheddin répondit les yeux pleins de larmes : «Gracieuse maîtresse, vous avez raison, nous avons tous joui des bienfaits de cette maison, moi surtout depuis quatre-vingts ans; la reconnaissance ne nous permet donc pas d'assister paisiblement plus longtemps à la ruine de l'illustre dynastie et de l'empire. Oh! plût à Dieu que je n'eusse jamais vu ce jour! Que me faut-il désormais? je n'ai besoin ni d'argent, ni d'emploi; mais, gracieuse dame, la folie et l'iniquité du padischah ont amené des maux irremédiables sur le monde. Les infidèles ont pris quarante forteresses sur les frontières de Bosnie, quatre-vingts de leurs vaisseaux croisent devant les Dardanelles, tandis que le padischah ne rêve que volupté, jeu, prodigalités, vénalité. Nos légistes se sont rassemblés, et ont rendu le fetwa pour un changement sur le trône; tant que cette décision n'aura point été réalisée, le calme ne peut renaître : montrez de la condescendance; en vous opposant à nos désirs, c'est à l'action des lois que vous résistez.» La Validé, quoique touchée de compassion pour son fils Ibrahim, avait assez de motifs de le craindre. Pour lui avoir donné de sages conseils, par les manœuvres des favorites, elle avait été bannie du palais, et devait être reléguée à Rhodes. Plusieurs fois Ibrahim avait maltraité ses sœurs Aische, Fatime, Chansade, et sa nièce Kiasade, en les forçant à des actes de domesticité envers les chasszekis. La femme et la mère ne pouvait oublier ces outrages; néanmoins, elle proposa la continuation du règne d'Ibrahim sous la tutelle des ulemas et des vesirs. Le mufti et Abdulasis-Efendi débattirent longuement ce point; enfin, le grand juge déposé d'Anatoli, Hanefisade, prit la parole : «Gracieuse dame, nous sommes pleins de confiance dans votre bienveillance et votre compassion pour les serviteurs de Dieu venus en ce lieu; vous êtes non-seulement la mère du sultan, mais encore de tous les croyants; plus tôt vous mettrez un terme à l'état présent des choses, plus on devra se féliciter. Les ennemis triomphent, le trafic des emplois et des biens n'a plus de bornes; le sultan, occupé seulement à satisfaire ses passions et ses plaisirs, s'éloigne du sentier de la loi. Le cri parti des minarets d'Aja-Sofia pour appeler les fidèles à la prière, est étouffé par le son des fifres et des tambours, des cymbales et des flûtes, dont retentit le sérail. Personne ne peut sans danger donner un conseil, ainsi que vous l'éprouvez vous-même. Les marchés sont au pillage; les innocents tués; les esclaves favorites gouvernent le monde.» La Validé tenta encore une fois de faire changer leur décision : «C'était là l'œuvre des méchants; ils allaient être éloignés, et alors on ne verrait plus que de bonnes et sages mesures. — Et comment tirer des secours de ce parti? reprit Hanefisade; le sultan n'a-t-il pas mis à mort les sujets bons, actifs et vaillants, tels que Kara-Mustapha et le conquérant de la Canée, Jusuf-Pascha?— Mais est-il possible de mettre sur le trône un enfant de sept ans? objecta la Validé. — D'après la sentence de nos légistes, répondit Hanefisade, il n'est pas permis de laisser régner un insensé, même d'un âge mûr: le pouvoir souverain appartiendrait plutôt à un jeune garçon doué d'une saine raison; notre fetwa est fondé sur ce principe. Avec un souverain enfant, mais doué d'intelligence, un sage vesir maintient l'ordre dans le monde; un sultan plus âgé, mais dont l'esprit est altéré, jette partout le trouble, la ruine, la honte et la terreur, par la prodigalité, la corruption, les outrages et les meurtres (1).» Kara-Tschelebisade-Asis-Efendi parla encore, mais avec tant d'inconvenance, que l'historiographe de l'empire n'ose pas rapporter ses paroles, et Asis-Efendi lui-même doit en avoir eu honte, car dans son histoire il garde un silence absolu sur les scènes où lui-même a joué un rôle actif (2). «Eh bien! dit enfin la Validé, je vais aller chercher mon petit-fils Mohammed, et lui mettre le turban.» Les acclamations des ulemas et des agas la suivirent. Devant la porte de la Félicité fut aussitôt dressé un trône : le jeune prince de sept ans se présenta par la porte de la Volière, entouré des agas de la cour intérieure. Trois heures avant le coucher du soleil, il reçut les hommages des vesirs et des ulemas; mais tous ne furent pas admis, de peur que le pauvre enfant ne s'effrayât d'une trop grande presse. La Validé le recommanda à la garde du bostandschibaschi, et les

(1) Naima, t. II, p. 166.

(2) Dans le Rausa ul-Ebrar, ainsi que dans la continuation.

vesirs et les ulemas, précédés du silihdar, du tschokadar, du bostandschibaschi, se dirigèrent vers l'appartement où se tenait le sultan Ibrahim, pour lui annoncer sa déposition : « Mon padischah, d'après la décision des ulemas et des principaux personnages, vous devez vous retirer dans la vie intérieure. — Traîtres, s'écria Ibrahim, ne suis-je point le padischah? que signifie tout cela ? » Alors Abdulasis-Efendi se chargea encore de prononcer les paroles les plus hardies : « Non, tu n'es point padischah; car tu comptes pour rien la justice et la loi ; tu as ruiné le monde; tu as consumé ton temps dans le jeu et la débauche; tu as dissipé les trésors de l'empire pour des futilités; la corruption et la cruauté ont dominé le monde sous ton gouvernement ! » Ibrahim ne cessa point de discuter avec le mufti, Asis-Efendi, et les deux agas Muszlheddin et Begtasch, répétant à chaque instant : « Ne suis-je point padischah? que signifie tout cela ? » Les agas de l'intérieur, intervenant enfin à ce débat, lui dirent : « Oui, vous êtes empereur, vous n'avez à vous reposer que pour quelques jours. — Mais pourquoi, reprit-il, dois-je descendre de ce trône? — Parce que, déclara brutalement Asis-Efendi, vous en êtes indigne, à force de vous être éloigné des traces de vos ancêtres. » Ibrahim, furieux, le traita d'imposteur, et adressa la même injure au mufti et à tous les autres; puis, baissant la main vers la terre, il dit : « Vous faites padischah un enfant haut comme ceci ; comment un tel enfant peut-il régner? Vous élevez donc plutôt ce vieillard, (montrant Ssofi-Mohammed), au rang de padischah; mais un vesir peut-il être padischah? Cet enfant n'est-il pas mon fils ? » Abdulasis reproduisit les reproches déjà énoncés, et s'en permit d'autres encore, que l'historiographe de l'empire n'a pas répétés, à cause de leur inconvenance, et qu'Asis-Efendi a rougi de transcrire. Alors Ibrahim, apostrophant l'aga des janitschares et le mufti, les traita d'ingrats, qui oubliaient leur fortune créée par ses mains. Il aurait sans doute montré la même irritation contre le grand juge, Behaji-Efendi, auquel il avait donné sa dignité, si celui-ci, comme il le raconta lui-même à un historien (1), ne s'était caché derrière les autres kadiaskers, de sorte que les regards du sultan ne tombèrent pas sur lui. Ibrahim ayant reproché au mufti qu'il lui devait sa place : « Ce n'est pas toi, répondit Abdurrahim, qui m'as fait mufti, c'est le Dieu tout-puissant. » Ibrahim leva les mains au ciel en récitant des prières et prononçant des malédictions. Le silihdar et le tschokadar le soutinrent sous les bras, et le conduisirent quelques pas; puis il s'arrêta, et recommença la discussion, fit encore un pas avant d'échanger de nouvelles paroles avec les assistants, et finit par serrer les mains, en s'écriant : « Cela était écrit sur mon front; c'est l'ordre de Dieu »; ensuite il se laissa conduire à la prison des Moineaux. Arrivé là, il dit : « Grâce à Dieu, maintenant je vais devenir le chef de la société », voulant faire entendre par là, selon l'historiographe de l'empire, qu'il était devenu l'ancêtre de ses successeurs. Sa prison était composée de deux pièces, recevant une faible lumière d'en haut. Le lendemain, on mura toutes les ouvertures, à l'exception d'une seule, par laquelle on lui passait des aliments. Deux de ses belles esclaves furent aussi enfermées avec lui, et la grille qui recouvrit la porte fut scellée avec du plomb.

Dix jours de cette captivité semblèrent avoir expié toutes ses débauches et tous ses crimes; des voix s'élevèrent en sa faveur parmi les sipahis, qui désapprouvaient hautement le renversement violent de ce prince du trône de ses pères, et l'élévation d'un enfant. Le mufti Abdurrahim, le grand vesir Ssofi-Mohammed, les kadiaskers, l'aga des janitschares, ainsi que Murad-Aga et Kara-Tschausch, craignant le retour de l'ancien état de choses, et par conséquent la ruine définitive de l'empire, ne trouvèrent d'autre remède que la prompte exécution d'Ibrahim. Pour légitimer le meurtre du sultan, on posa au mufti cette question : « La loi permet-elle de déposer et d'anéantir un padischah qui confère les dignités de la science et du sabre, non pas à ceux qui les méritent, mais à ceux qui en sont indignes et qui les achètent au moyen de la corruption ? » Le fetva dit : « Oui », d'après le principe du kanun : « S'il y a deux chalifes en même temps, tuez-en un. » Quand le mufti, le grand vesir, les kadiaskers et les agas parurent dans le sérail pour l'exécution de la sentence, les serviteurs s'enfuirent dans toutes

(1) Scharihul-Minarsade, Naima, t. II, p. 167.

s'étaient mis en possession par l'effet des abus, devaient être distribués parmi les mulasims. Les troupes étaient rassemblées dans l'hippodrome pour cet objet, quand le projet, présenté par le grand vesir, revint ainsi annoté de la propre main du sultan : « Les sipahis ne doivent pas être investis des affaires auxquelles ils n'avaient aucun droit sous mes prédécesseurs. » En même temps, un divan à pied fut indiqué dans le kœschk de Sinan, sur le bord de la mer. Le grand vesir, le mufti, les deux grands juges, le chef des émirs, Allame-Efendi, et le prédicateur d'Aja-Sofia, Kasisado, les ulemas, l'aga et les colonels des janitschares, les agas des six escadrons des gardes du corps à cheval y parurent. Le sultan, prenant place sur son trône tandis que tous les assistants restaient debout, prononça ces paroles : « Si mes sipahis sont obéissants et soumis, qu'ils députent auprès de moi quelques-uns de leurs vétérans. » Ensuite il s'adressa aux janitschares, comme à de loyaux serviteurs, obéissant à leur maître selon le texte du Koran et la tradition, et leur expliqua le verset : Obéissez à Dieu, au prophète et à vos supérieurs. Les janitschares poussèrent de vives acclamations et protestèrent de leur dévouement : « Vous connaissez, poursuivit Murad, le passage de la tradition, qui prescrit l'obéissance absolue envers le prince, fût-il lui-même un esclave éthiopien ; cessez donc de soutenir les rebelles, afin que nous puissions, en les détruisant, porter remède aux maux de l'État, et faites en sorte, comme vos pères, de bien mériter du trône. — Nous nous humilions devant le padischah, crièrent à la fois tous les janitschares ; nous ne protégeons pas des rebelles, quiconque n'est pas pour notre maître, est notre ennemi. » A l'instant le Koran fut apporté, et les janitschares jurèrent par Dieu, avec Dieu, au nom de Dieu (1). On prit acte de leur déclaration et de leur serment. Alors Murad s'adressa aux députés des sipahis rassemblés dans l'hippodrome, qui avaient envoyé les plus calmes et les plus intelligents de leurs vétérans, de crainte que s'ils faisaient choix de turbulents connus, ceux-ci fussent retenus (2) : « Vous autres, sipahis, leur dit-il, vous êtes d'étranges gens, auxquels il est difficile de faire entendre raison ; vous êtes quarante mille et vous voulez avoir tous des emplois, tandis qu'il n'y a pas plus de cinq cents places à donner. Avec vos exigences vous avez bouleversé l'État, avec vos exactions vous l'avez épuisé; l'appât des emplois a multiplié parmi vous les mauvais garnements, qui, ne voulant pas écouter les paroles des plus anciens et des plus sages, vexent les sujets, dévorent les fondations pieuses, et se font comme rebelles une déplorable renommée. » Les sipahis répondirent : « Nous n'acceptons pas le titre de rebelles, nous sommes les amis de tes amis et les ennemis de tes ennemis; nous n'approuvons pas les attentats contre le padischah, mais nous sommes hors d'état de les arrêter. — Vous avez raison, reprit Murad, vous ne pouvez tenir tête à l'énorme quantité des méchants ; si vous êtes loyaux et sincères, chassez-les de vos rangs, ne réclamez plus d'emplois, et jurez, ainsi que vos frères les janitschares, sur les paroles du saint livre. » Les députés, entourés d'une immense quantité de janitschares, ne pouvaient faire autrement que de prêter le serment demandé. Quelques turbulents qui s'étaient glissés dans la foule, et qui maintenant voulurent élever la voix, furent accablés facilement et chassés. Le chef des émirs prit acte du serment des sipahis. Ensuite Murad appela les juges ; deux des plus vieux magistrats de Rumili et d'Anatoli s'avancèrent sous les yeux du sultan, qui leur dit : « Vous êtes accusés d'accueillir la corruption et de ruiner les sujets ; qu'avez-vous à répondre à cela ? — Dieu nous préserve de nous laisser gagner à violer le droit ou d'opprimer les sujets; mais nous n'avons aucun moyen d'assurer à la justice son exercice et son autorité; si nous voulions protéger les sujets contre les insultes des sipahis et les exactions des collecteurs d'impôts, on dirait que nous sommes corrompus par les sujets ; sans qu'il y ait d'enquête on nous dépose, et nous ne trouvons aucune garantie contre la perversité. — Parce que je m'opposais aux extorsions des sipahis, ajouta un juge de Rumili, ils ont assailli les tribunaux et saccagé ma maison. — Je le savais, dit le sultan. » Alors un juge asiatique, vaillant Arabe, tira son sabre et dit : « Mon padischah, le

(1) Naima, p. 525.

(2) Naima, p. 527 et 528, d'après Hadschi-Chalfa, témoin oculaire de la députation décidée dans la mosquée d'Ahmed, près de l'hippodrome, Feslike, fol. 307.

LIVRE LI.

MOHAMMED IV CEINT LE SABRE.—LE PRÉCÉDENT GRAND VESIR EST MIS EN PIÈCES.—DERWISCH-PASCHA DEVIENT GRAND VESIR. — LA VIEILLE ET LA JEUNE VALIDÉ. — EXÉCUTION DE DSCHINSCHI-CHODSCHA. — ORGANISATION DE CHAMBRES DE PAGES, ET FORMATION DES CADETS. — INSURRECTION DES SIPAHIS.—ÉMEUTE DES PAGES.—FETWA DE SENTENCE MORTELLE. — CHATTI-SCHERIF. — LES SIPAHIS RAMENÉS A LA SOUMISSION PAR LES JANITSCHARES. — FIN DU CHEF DE BRIGANDS KARA-HAIDERSADE. — ACTES DU GRAND VESIR. — DÉBARQUEMENT A PHOCÉE. — DÉPOSITION ET SUPPLICE DU GRAND VESIR DERWISCH-MOHAMMED. — AMBASSADES ASIATIQUES ET EUROPÉENNES.—RENOUVELLEMENT DU TRAITÉ AVEC RAKOCZY ET DE LA PAIX AVEC L'AUTRICHE. — GURDSCHI-NEBI REBELLE A SKUTARI. — MUTINERIE DE SOLDATS EN CRÈTE. — SIÉGE DE CANDIE RECOMMENCÉ ET LEVÉ POUR LA SECONDE FOIS. — DÉPOSITION DU GRAND VESIR. — LE REIS-EFENDI EST CHANGÉ. — L'ASTRONOME DE LA COUR EST MIS A MORT. — ÉVÉNEMENTS EN CRÈTE, SUR LA FLOTTE, AUX DARDANELLES ET EN BOSNIE. — ABSURDES MESURES DE FINANCE. —TROUBLES A WAN ET AINTAB EN SYRIE.—DÉBATS DU GRAND VESIR AVEC LES AGAS.—LUXE DE TABLE. — CORRUPTION DES MOEURS. — EXÉCUTION DU PATRIARCHE GREC. — LA FLOTTE EST BATTUE. — DIVISIONS ENTRE LES ORTHODOXES ET LES MYSTIQUES. — DÉPOSITION DU MUFTI BEHAJI, ET NOMINATION D'ASIS-EFENDI. — MEURTRE DE LA VIEILLE VALIDÉ. — RASSEMBLEMENTS DANS LE SÉRAIL ET DANS LA MOSQUÉE DU MILIEU. — DÉPOSITION DU MUFTI ET DES AGAS. — BANNISSEMENT ET EXÉCUTION DES DERNIERS.

Huit jours après son avénement, Mohammed se rendit à la mosquée d'Ejub pour y ceindre le sabre au milieu des cérémonies accoutumées. Le grand écuyer menait le cheval que montait le souverain enfant. Ce jour-là, le grand vesir Ssofi-Mohammed, au lieu de se revêtir du kaftan de cérémonie, et de se coiffer du large turban des vesirs, affecta de se montrer avec le froc et le bonnet des derwischs mewlewis, pour annoncer ainsi qu'il gouvernerait en derwisch. Mais cette humilité n'était qu'extérieure ; il voulait sans doute ramener à la confiance dans l'administration les esprits violemment irrités, et calmer le peuple, qui pouvait être encore tout bouleversé par l'image de l'effroyable vengeance exercée sur les dépouilles du dernier grand vesir et du juge de l'armée. Comme on eut détaché les deux cadavres du plateau de l'hippodrome, un janitschare se mit à découper les chairs d'Ahmed, qui était fort gras, à les détailler et à les vendre à raison de 10 aspres par morceau, comme spécifique excellent contre les rhumatismes. Aussitôt la populace se jeta sur les restes de l'ex-grand vesir et de l'ex-grand juge, et les déchiqueta en mille lambeaux ; de sorte que le grand vesir Ahmed a conservé dans l'histoire ottomane le surnom de hesarpara (mille morceaux). Conformément à l'ancien usage observé après les changements des souverains, les esclaves et les sultanes favorites d'Ibrahim se retirèrent dans le vieux sérail ; mais Mahpeiker ou Kœsem, épouse favorite d'Ahmed, mère de Murad IV et d'Ibrahim, aïeule de Mohammed, ayant placé son petit-fils sur le trône, régna maintenant en son nom, tenant les rênes du pouvoir, tandis que la jeune Validé, Tarchan-Sultan (Russe de naissance), restant aussi dans le nouveau sérail, n'avait que l'apparence tout extérieure de sultane mère, sans exercer le moindre pou-

voir. Sous Ibrahim, l'influence de Kœsem avait été soumise en grande partie aux caprices des favorites dominantes, et néanmoins elle avait obtenu quelques changements relativement aux établissements et aux dotations des sultanes ses petites-filles. Jadis, d'après les kanuns, les sultanes engagées à des paschas, devaient sortir aussitôt du sérail, et se trouvaient exclusivement à la charge de leurs époux. Kœsem fit apporter en cela des modifications; les princesses de deux à trois ans fiancées à des paschas, au lieu de leur être livrées, durent rester dans le sérail pour y être élevées jusqu'à leur âge nubile, au grand détriment du trésor public, épuisé par les sommes qu'il fallait fournir, sous les titres d'argent de pantoufle, de voile et de ceinture. Elle-même avait fait monter sa pension de veuve jusqu'à 300,000 piastres. Abdulasis-Kara-Tschelebi-Efendi, l'historien qui, au renversement d'Ibrahim, avait tenu des propos si inconvenants, qu'il n'a point insérés dans son ouvrage, et qui aussitôt après l'avénement de Mohammed IV, avait été nommé grand juge de Rumili, prétend s'être attiré l'inimitié de la Validé par ses observations franches et énergiques sur ces prodigalités du harem; et cette haine, dit-il, l'empêcha dans la suite d'être élevé à la place de mufti devenue vacante.

Comme le trésor était épuisé, et qu'il fallait nécessairement de l'argent pour donner aux troupes le présent de joyeux avénement, la confiscation des immenses trésors de Dschindschi-Chodscha devint une ressource indispensable. Le grand vesir lui avait demandé pour sa part de contribution dans le présent d'avénement 200 bourses d'argent, en chargeant Mohammed-Efendi, son beau père, de lui garantir la pension de retraite des juges déposés. Mais Dschindschi refusa la somme; et pour le cas où il lui faudrait absolument payer quelque chose, il se mit à chercher quelques bourses de mauvaise monnaie, afin de s'acquitter ainsi. Lorsqu'il vit entrer le tschauschbaschi avec ses gens pour se saisir de la somme imposée, Dschindschi-Chodscha s'enfuit par une porte de derrière, et sauta du haut d'un mur de dix aunes, sans se blesser, puis il alla se cacher dans la maison de Tusun-Tschausch, sous une natte qui recouvrait le sol. Le tschauschbaschi l'ayant trouvé ainsi blotti, Dschindschi s'écria: «Canaille, ne suis-je point kadiasker et l'un des ulemas?» Mais le tschauschbaschi le fit bâillonner, et il fut poussé à coups de pied et de poing jusque devant le grand vesir. Les observations de Ssofi-Mohammed ne purent le déterminer à livrer les 200 bourses de bonne grâce. Alors le grand vesir le fit jeter en prison avec son kiaja, et ordonna des perquisitions pour recueillir la somme exigée. D'après les registres des places vendues et des présents reçus, la fortune de Dschindschi devait monter au delà de 300,000 piastres. Le bourreau Kara-Ali se transporta dans la prison, avec les instruments de torture, pour arracher au prisonnier l'aveu de ses trésors. Pleurant et suppliant, Dschindschi se fit extorquer chaque aveu l'un après l'autre, et confessa qu'il avait 12 pots pleins d'aspres neuves, et 70,000 piastres anciennes de bon poids; ces pièces furent ensuite distribuées comme gratification parmi les troupes, et longtemps elles circulèrent sous le nom de monnaies de Dschindschi, jusqu'à ce qu'on les fondit pour en tirer plus de profit. On trouva en réalité chez le coupable plus de 3,000 bourses en espèces monnoyées, et la valeur de 200 en vaisselle d'or et d'argent; mais on ne toucha point au mobilier. Dschindschi avait illégalement perçu sur les revenus des fondations pieuses de la Suleimanije, 500 aspres par jour, son kiaja 200. Ces sommes additionnées, à partir du premier jour de la perception, formèrent un total de 15,000 piastres, qui furent prélevées sur sa fortune et restituées à la mosquée. Le grand vesir fit demander au beau-père de Dschindschi quel était le montant de la dot de sa fille, et lui envoya les 1,000 ducats qui la composaient. Après une arrestation d'un mois, Dschindschi fut embarqué pour aller occuper le sandschak d'Ibrim en Nubie; ayant ressenti une attaque de goutte à Michalidsch, il obtint la permission de s'arrêter provisoirement. Là il donna libre carrière à sa langue, protestant de son innocence, comme le faisaient plusieurs de ses partisans à Constantinople. Ces propos, et la crainte que son protecteur le chan des Tatares ne voulût le relever, provoquèrent l'ordre de son exécution. Lorsque le tschausch Husein parut devant lui, arrivant de Lemnos, Dschindschi le reçut joyeusement, espérant qu'il lui apportait la nouvelle de son rappel. Mais c'était l'annonce de sa dernière

heure. Les 3,000 bourses de Dschiudschi-Chodscha prêtèrent un puissant secours au trésor, qui n'eut plus que 80 bourses à joindre aux 1,000 fournies par le trésor privé, pour compléter la somme de 4,080 bourses, montant du présent d'avénement fait aux troupes. A raison de 500 piastres par bourse, cela donne un total de 2,040,000 piastres, ou 244,000,000 d'aspres, ou 1,958,400 ducats. Les cinquante mille janitschares reçurent chacun 3,000 aspres, et une augmentation de solde de 7 aspres; les sipahis chacun 1,000 aspres, et une augmentation de solde de 5 aspres. Les vingt-quatre officiers de la grande et de la petite chambre du sérail, auxquels appartenait l'historien Mohammed-Chalife, qui rapporte les faits dont il fut témoin oculaire pendant les douze années suivantes, eurent chacun 1,000 aspres du trésor privé, et autant du trésor public. Un mois après on remit aussi aux légistes le présent en usage depuis Selim II; mais les quarante, les derniers des muderris, ne prirent aucune part dans ces gratifications (1).

Jusqu'alors c'était l'usage qu'à chaque avénement de souverain, un certain nombre des itschoglans des trois sérails de Galata, d'Ibrahim-Pascha et de l'empereur, fussent appelés dans les rangs des sipahis ou à d'autres places. Comme cette fois il ne fut question de nulle promotion de ce genre, les itschoglans du sérail de Galata commencèrent à s'agiter. Mais avant de raconter ces mouvements, il est nécessaire de dire quelques mots sur l'organisation des pages de la chambre et de l'institution de ces cadets. La cour ottomane se composait de trois sérails : un à Andrinople, un autre à Galata, et le troisième à Constantinople, fondé par Ibrahim-Pascha, le grand vesir de Suleiman. C'étaient de jeunes garçons, choisis parmi les recrues d'enfants arrachés aux chrétiens, particulièrement en Bosnie et en Albanie; on les formait au service de la porte ou de la cour. De cette école ils passaient dans les corps des sipahis ou dans les dernières des six chambres du palais, appelées la grande et la petite chambres, pour entrer enfin dans les quatre chambres des officiers de la cour attachés véritablement à la personne du sultan (1). Ainsi les trois sérails, contenant chacun trois cents jeunes garçons, étaient de véritables écoles dont les élèves étaient formés pour la guerre ou pour la cour. La grande et la petite chambres contenaient, l'une deux cents, l'autre cent pages aspirants; et dans les quatre chambres supérieures, se distribuaient les officiers attachés à la personne du souverain. La dernière de ces chambres était celle des seferlis ou cavaliers, dont le chef porte le titre de kiaja, et qui avaient soin de faire laver le linge du sultan. Là se formaient aussi les chanteurs, danseurs, barbiers, baigneurs du sérail. Le baschkullukdschi lavait, deux fois par semaine, dans un bassin d'argent, la mousseline du turban du sultan, et pendant cette opération, les seferlis entonnaient des chants en chœur. La troisième chambre était affectée au kiar, sommelier, ou plutôt c'était là que se préparaient et se conservaient les sucreries, les confitures, les sorbets et les sauces de toute espèce. Les pages de cette chambre fournissaient les bougies pour les appartements et les chapelles du sérail, fabriquaient du taffetas ciré, qu'ils donnaient, par demi-aune, aux pauvres souffrant de blessures ou de plaies, afin qu'ils appelassent les bénédictions du ciel sur la personne du sultan; enfin, ils pétrissaient les pastilles (churse), les amulettes (tensu) d'ambre et de musc, regardées comme des talismans sanitaires et aphrodisiaques. Le chef de la troisième chambre avait encore l'inspection sur les gens attachés aux cuisines, qui étaient divisés en douze catégories ; acheteurs de poulets, fabricants de bougies, cuisiniers, confiseurs, boulangers, laitiers, glaciers, etc. D'après un kanun de Suleiman, toute cette valetaille ne comprenait pas moins de treize cent cinquante personnes. Le nombre des pages de ces chambres, qui sous Suleiman ne dépassait pas quarante, monta sous Ibrahim et Mohammed IV, comme celui des premières, jusqu'à soixante-dix. C'est ainsi que celui de la chambre du trésor, fixé par Suleiman à soixante, s'éleva à cent.

(1) Naima, l. II, fol. 177. L'historien Schahidul-Mimisade dit que ce fut par l'avarice du mufti ; l'historiographe Naima accuse aussi l'avarice du mufti.

(1) Naszchatname, à la bibliothèque de Vienne, n° 96; Hesarfenne, d'après la constitution et l'administration de l'empire ottoman, l. II, p. 13-30, et Mouradja d'Ohsson, Tableau, l. VII, p. 34-44.

Les principaux fonctionnaires, après le trésorier (chasinedar), et son représentant (chasinekiajasi), étaient le gogumbaschi, chargé de porter, dans un flacon d'argent, de l'eau chaude quand le sultan sort du palais; l'anachtaroghlan, gardien des clefs; le kiatib, secrétaire du trésor; le tschantadschi, chargé de porter le sac de cuir plein de pièces d'or et d'argent pour les besoins occasionnels du sultan; le sorgodschdschi, gardien des diamants et des plumes de héron attachées avec des pierreries; le kapanitschadschi, gardien des fourrures de renard noir et de zibeline, qu'il présentait au sultan, tout imprégnées de parfums d'aloès, au milieu des chants des pages; le tabakeski, gardien des porcelaines; les bulbuldschi et tutudschi, gardiens des rossignols et des perroquets; enfin deux tufenkdschis ou gardiens des fusils. Les pages de ces trois chambres inférieures remplissaient aussi les fonctions de tschauschs, de muteferrikas ou de tschaschnegirs (écuyers tranchants). Les chefs des quatrième et troisième, et les officiers sus-nommés de la deuxième chambre, passaient dans les quarante de la première, qui les conduisait aux premiers emplois de la cour et aux gouvernements. Les dix-sept premiers de ces quarante de l'intérieur, prenaient seuls des titres spéciaux tirés de leurs fonctions. Ainsi : silihdar (écuyer); tschokadar (porte-manteau), rikabdar (teneur de l'étrier); dulbendaga (gardien du turban); anachtaroghlan (gardien des clefs); peschgiraga (premier gardien de la nappe); binischpeschgiraga (second gardien de la nappe); ibrikdar (grand porteur d'aiguière); kœsebaschi (premier et second inspecteur); muesinbaschi (grand crieur de la prière); sirrkatib (secrétaire du sultan); basch-tschokadar (premier valet de chambre); ssariktschibaschi (chargé de rouler la mousseline autour du turban); kahwedschibaschi (le grand cafetier) tufenkdschibaschi (chargé de tous les fusils et de les présenter au sultan à la chasse); berberbaschi (chef des barbiers). Les sept derniers des dix-sept officiers revêtus de titres, et les cinq premiers des trente-trois privés encore de cette distinction, s'appelaient mabeindschis (internonces), parce qu'ils servaient le sultan dans les appartements extérieurs destinés aux représentations officielles. Les élèves de la première chambre étaient immédiatement attachés à la personne du sultan et à la garde de la chapelle des reliques (chirkai-scherife-odasi) attenante à la chambre à coucher, où étaient conservés la borda (le manteau), la sainte bannière, le sabre et l'arc du prophète, les sabres des trois premiers chalifes et de plusieurs compagnons du prophète. Les pages de la première chambre jouirent d'abord d'une solde de 25 aspres; ceux de la chambre du trésor, de 10; ceux des quatre autres chambres, de 8 aspres. Le sultan Murad porta le traitement quotidien des premières à 30 aspres, celui des secondes à 12, celui des quatre autres à 10 aspres. Chacune des six chambres avait douze anciens qui touchaient des sommes considérables comme argent de ceinture, de kaftan, de bonnet et de fourrure. L'officier investi de l'autorité supérieure sur toutes ces chambres des pages était le grand maître du sérail, le kapu-aga, chef des ennuques blancs, sous lequel était le préfet du sérail (serai-agasi). Les itschoghlans des sérails d'Andrinople, de Galata et d'Ibrahim-Pascha, de la grande et de la petite chambre, étaient vêtus de drap; les habits de ceux des quatre chambres supérieures étaient de soie; les premiers portaient des kaftans; les autres n'en avaient pas: au lieu d'avoir la tête rasée, comme les Orientaux en général, ils faisaient retomber une longue touffe de cheveux par-dessus l'oreille.

Le signal de la révolte des pages partit du sérail de Galata. Dès le lendemain de l'avénement de Mohammed au trône, quelques-uns de ces élèves réclamèrent à grands cris auprès du grand vesir, du mufti et des agas des troupes, leur sortie de l'école et de l'avancement. A peine informés de ces clameurs, les aspirants de la grande et de la petite chambres, se sentirent animés du désir de faire cause commune avec leurs camarades des sérails extérieurs. Ils adressèrent par écrit au kapu-aga des représentations qui restèrent sans réponse. Une autre pièce de ce genre, destinée au grand vesir, tomba entre les mains du préfet du sérail (le serai-agasi) qui le remit au kapu-aga, en demandant la répression de telles atteintes à l'ordre. Le kapu-aga vint, avec quatre-vingts suluflubaltadschis (eunuques blancs), quarante à cinquante gardes de la porte du sérail et des recrues de janitschares, dans la grande chambre, et les apostropha ainsi : « Misérables! que

signifie cette mutinerie? je vous ferai appliquer des coups de bâton sur la plante des pieds.» Ces paroles grossières provoquèrent l'explosion de la révolte contenue jusqu'alors : les élèves, furieux, s'élancèrent sur le kapu-aga, qui dut se retirer pour échapper à leurs poignards. Après son départ, ils fermèrent la porte et délibérèrent. Le kapu-aga se représenta, mais on ne le laissa pas entrer ; alors il parlementa : « Mes fils, ouvrez-moi un instant, vous ne serez point liés; vous ne recevrez pas de coups sur la plante des pieds; je vous ferai seulement administrer une correction apparente, afin de satisfaire à ce que réclame la discipline; sinon il me faudra rendre compte de votre obstination au padischah, qui vous fera tous mettre à mort. — Arrière, » crièrent-ils tous ensemble, et le grand-maître de la cour dut se retirer. Les élèves se rendirent dans la mosquée des chambres, et délibérèrent sur les requêtes à envoyer aux agas des troupes. Le matin, arrivèrent, de la part du grand maître de la cour, le kiaja des baltadschis et des officiers, pour demander les meneurs; quatre fois ce message se renouvela sans succès. Alors parurent des chambellans avec une lettre du grand vesir, qui les exhortait au repos, et leur promettait de l'avancement pour la fête du Bairam. Ils commençaient à se calmer, lorsque l'un d'eux s'écria : « Attention, camarades! voici le kapu-aga avec les bostandschis!» Aussitôt tous s'armèrent de sabres, de fusils, d'arcs, de flèches, de frondes, de pierres, de marteaux, de bâtons, et se précipitèrent dans la cour. Un aga qui s'annonçait comme un nouvel aga des chambres, fut repoussé à coups de pierres. Enfin arriva le kapu-aga, qui parvint à les calmer avec de bonnes paroles. Le chef de la troisième chambre et plus de quatre-vingts pages furent expulsés; on promit aux autres de nouveau de l'avancement pour la fête du Bairam. La Validé, le grand vesir et les agas ne jugèrent pas prudent de les faire tous sortir à la fois des sérails; et le quatrième jour du Bairam, deux cents élèves des chambres furent admis dans les rangs des sipahis destinés à se mettre en route pour la Syrie avec le silihdar Murtesa-Pascha, nommé gouverneur de Damas [22 octobre 1648]. A Murtesa-Pascha fut attaché le géographe Ewlia, qui, arrivé à Constantinople un peu avant la chute de Dschindschi-Chodscha, avait reconnu dans ce favori un ancien condisciple; son ancien maître, le fils du defterdar Mohammed-Pascha, qui avait appris à Nicomédie l'avénement de Mohammed IV, était venu aussitôt dans la capitale, et s'était présenté au grand vesir Ssofi-Mohammed. Celui-ci lui avait demandé tout d'abord avec emportement pourquoi il n'était pas allé à Karsz, dont le précédent grand vesir lui avait conféré le gouvernement. Mohammed-Pascha répondit que c'était là un appât pour avoir sa tête. « Pars bien vite, s'écria le grand vesir, ou je te tue.» Alors Mohammed-Pascha ne pouvant contenir sa colère, porta la main à son poignard, et dit : « Que Dieu te punisse, vieillard maudit!» Le grand vesir, reprenant son sang-froid, garda quelque temps le silence, et dit enfin : «Si tu as de bons et loyaux sentiments, je ferai quelque chose pour toi. Le padischah te confère comme argent d'orge le sandschak de Malatia. — Que Dieu te récompense, vesir, répondit Mohammed-Pascha; mais donne-moi aussi l'impôt de capitation, les taxes extraordinaires (awaris), et les droits perçus par les receveurs du sandschak; par là tu m'accorderas la plus grande faveur. — Qu'il en soit ainsi, dit le grand vesir»; et le fils du defterdar prit congé de lui en lui baisant la main.

Cependant la contagion de la mutinerie gagna les sipahis, qui, mécontents du grand vesir, Ssofi-Mohammed, reproduisirent leurs anciennes prétentions, et demandèrent le weledesch ou supplément de solde pour leurs fils, la ghulamije (taxes sur les garçons), et le service auprès de la porte, priviléges dont ils avaient joui sous Murad IV. Le grand vesir, ancien sipahi lui-même, leur avait accordé déjà plusieurs faveurs, et promis la collation de divers emplois pour le commencement de l'année. Mais cela ne les satisfit pas, et ils s'ameutèrent à Skutari pendant le Ramazan [25 septembre 1648]. La cause de cette nouvelle mutinerie résidait en partie dans l'organisation vicieuse et les degrés mal réglés du service des sipahis, et pouvait aussi venir du grand vesir. Chez les janitschares, le commandement supérieur était facilité à l'aga, non-seulement par les cinq lieutenants généraux, le kulkiaga, le segbanbaschi, le sagardschibaschi, le ssamszundschibaschi et le turnadschibaschi; outre ces membres de l'état major et d'autres officiers généraux, à

chaque régiment étaient attachés, comme officiers : le colonel (tschorbaschi), le grand cuisinier (aschdschibaschi), le grand porteur d'eau (sakkabaschi), l'intendant des cuisines (wekilichardsch), le capitaine (odalaschi), l'enseigne (bairakdar), l'ancien (bacheski), et le premier garçon de cuisine (baschkarakulludschi). Les sipahis avaient compté jadis un plus grand nombre d'officiers qu'au temps dont il est question, où ils n'avaient que l'aga, le kiaja et les tschauschs, en sorte que dix à onze mille hommes étaient commandés par environ quinze supérieurs. Le grand vesir provoqua aussi les désordres par son manque d'intelligence et son oubli des principes d'après lesquels il avait promis de gouverner. Les insinuations et les manœuvres de quelques flatteurs du corps des ulemas le fortifièrent dans l'idée que, sous un prince mineur, le dignitaire chargé de la tutelle possédait véritablement comme souverain la toute-puissance. Il commença donc à négliger le divan, et le derwisch fit le sultan : il avait complétement oublié sa promesse de mettre un terme à la corruption ; le trafic des emplois publics continua comme auparavant, et lui-même exigea de l'argent des titulaires auxquels il avait conféré gratuitement des gouvernements immédiatement après l'avénement du jeune souverain. A ces causes de désordres vint encore se joindre la mutinerie des pages, irrités de la limitation donnée au nombre des aspirants appelés aux emplois. Deux jours après l'admission de deux cents élèves dans les rangs des sipahis, ceux du sérail de Galata, qui avaient d'ailleurs à se plaindre de l'inspecteur de la ville (schehr-emini) à cause de l'insuffisance de leur approvisionnement de vivres par lui fourni, ne voulurent plus se laisser contenir. Ils forcèrent les portes de leur collége et se rendirent à Constantinople devant le sérail d'Ibrahim-Pascha, dont les élèves fraternisèrent aussitôt avec eux. L'aga des janitschares vint avec la garde urbaine pour les déterminer à retourner dans leur collége ; mais ils le chassèrent. A cette nouvelle, les élèves de la grande et de la petite chambres, déjà excités par des billets de leurs camarades de Galata, se soulevèrent. Tous ensemble sortirent du sérail et occupèrent, à Constantinople, l'Eltschichan, c'est-à-dire, le karawanserail où jadis étaient renfermés les ambassadeurs chrétiens, et quelques autres édifices. Cependant, environ mille sipahis destitués, auxquels le grand vesir avait rendu leurs places pour se délivrer de leurs clameurs, et qui devaient aller former la garnison de Crète, étaient revenus à Constantinople, excités par un des leurs, nommé Biiklu-Mahmud. Ce meneur se mit à leur tête, et se fit en même temps le directeur de la révolte des pages. Les choses prenaient un aspect menaçant ; tous les ulemas furent appelés dans le divan, et en même temps, il fut enjoint aux janitschares de se tenir préparés sous les armes dans leurs casernes. Après midi, les kadiaskers et les ulemas, se rendirent par trois fois auprès du grand vesir. Durant cette journée parurent deux chatti-scherifs, et cinq fois le grand vesir fut appelé auprès du sultan, ou plutôt de la vieille Validé. Le lendemain, le grand vesir n'osa point aller au divan ; alors on le manda au sérail ainsi que le mufti : tous deux s'excusèrent, prétendant qu'il n'était pas encore temps, attendu que le calme n'était pas rétabli. Le juge déposé de Brusa, Musa-Efendi, fut dépêché auprès des sipahis. Ceux-ci, s'apercevant qu'ils inspiraient de la crainte au sérail et au divan, sentirent s'enfler leur orgueil ; ils demandèrent que le sultan parût dans le divan, à pied, pour décider entre eux et le mufti, contre lequel ils se portaient accusateurs. Quelques-uns des principaux sipahis se rendirent auprès du vieil aga Muszliheddin, demandant des pièces juridiques attestant qu'ils n'avaient pris aucune part au meurtre du sultan, et que d'ailleurs ils ne provoquaient aucune lutte avec les janitschares. « Par le ciel ! dit Muszliheddin, nous n'avons participé non plus en aucune façon au meurtre ; demandez plutôt au mufti et au vesir. » Le lendemain, les pages et les sipahis se rassemblèrent dans l'hippodrome ; les ulemas et les employés de l'État se réunirent autour du grand vesir. Les mutins, informés du conseil tenu auprès de Ssofi-Mohammed, demandèrent l'exécution de tous ceux qui avaient trempé dans la mort d Ibrahim. A cette annonce (26 octobre 1648), le grand vesir et le mufti se rendirent dans les casernes des janitschares, pénétrés de la nécessité d'étouffer violemment la révolte. Ces circonstances déterminèrent un fetwa de mort, qui fut signé par le mufti,

cinq grands juges, l'ancien juge de Constantinople, ainsi que le magistrat actuel, par les grands mollahs et les muderris. A cette nouvelle, les sipahis et les pages sentirent refroidir leur ardeur : on accorda aux derniers la faculté d'entrer tous dans les rangs des sipahis, ou de passer dans deux sérails, dans la grande et la petite chambres. Parmi les élèves du sérail de Galata qui furent distribués dans les suluflu-baltadschis ou troupes inférieures du palais, se trouvait le page Abdurrahman ou Abdi, qui dans la suite s'éleva, par la faveur du sultan, jusqu'à la dignité de nischandschi-vesir, et à son instigation, écrivit l'histoire de son temps. Nous avons déjà fait usage de cet ouvrage, et il nous servira encore plus pour les trente-six années suivantes. L'annaliste nous donne les renseignements et les détails les plus précieux; car il avait été témoin oculaire de ce qui se passait autour du sultan, et avait vu les fils qui dirigeaient les grandes affaires (1).

Le soulèvement des sipahis aurait été peut-être ainsi étouffé, si le vesir et le mufti, au lieu de se trouver satisfaits de voir les sipahis partir pour Skutari, n'avaient pas, dès le lendemain, exigé de ces troupes l'extradition du meneur Mahmud-Biiklu, et n'avaient expédié des tschauschs avec des ordres de bannissement contre quelques ulemas, qui passaient pour être partisans des sipahis. Ces proscrits, prévenus à temps, ne se trouvèrent pas dans leurs demeures : il arriva encore que le kiaja du grand vesir, faisant la ronde dans la ville, ordonna de décapiter trois sipahis qu'il avait trouvés dans l'hippodrome, de jeter leurs têtes sur la place du marché, et de leur percer les pieds avec leurs propres lances : cet acte de cruauté ralluma le feu de la révolte chez les sipahis; ils crûrent qu'on avait l'intention de les saisir isolément et de les mettre à mort. Ce qui les indignait surtout, c'était l'outrage fait aux trois victimes; car, d'après la loi, les cadavres des janitschares et des sipahis suppliciés ne peuvent être exposés sur les places publiques; on doit les jeter à la mer, après quoi, un coup de canon annonce aux deux rives du Bosphore l'accomplissement de l'exécution. Les mouvements des sipahis donnèrent de l'inquiétude sur les suites de cette violation de la loi; on enleva les cadavres, et on lava les taches de sang qui souillaient le pavé : mais c'était trop tard. Le grand vesir ordonna de fermer les portes de Constantinople; mais elles furent forcées, et les sipahis retournés à Skutari, franchissant le Bosphore, vinrent planter l'étendard de la révolte dans l'hippodrome. Ils y passèrent la nuit à la lueur des torches, et comme le vent soufflait violemment, toute la ville redouta un incendie (1). Leurs chefs se flattèrent que les janitschares se tiendraient dans le calme de la neutralité : toutefois, voulant se fortifier et gagner à eux l'opinion publique, ils s'imaginèrent qu'il leur fallait quelques ulemas auprès de leurs drapeaux; ils enrôlèrent des palefreniers des écuries impériales, avec une solde de 6 aspres, et envoyèrent des députés à Ebusaïd, l'ancien mufti, ainsi qu'à Hanefi-Efendi, qui demeurait en face de la mosquée près de l'hippodrome. Le soir, ils voulurent enlever violemment Ebusaïd de sa maison et le proclamer mufti; mais celui-ci déclara ne plus vouloir revêtir cette dignité, et se débarrassa de leurs obsessions, en promettant de se rendre le lendemain au sérail, et d'exposer l'état des choses au sultan. Hanefi-Efendi parut céder à leurs désirs, et leur donna de belles paroles, leur recommanda de se tenir paisibles pendant la nuit, ajoutant qu'au point du jour il serait auprès d'eux, attendu que sa maison touchait au lieu de leur rassemblement. Ils passèrent donc la nuit dans une fausse sécurité, rêvant distributions d'emplois et d'argent : cependant le vesir et le mufti étaient allés trouver les janitschares dans la mosquée du centre, où ils passèrent la nuit; le mufti donna 10,000 aspres à la cinquantième orta qui montait la garde auprès de lui, et promit une dotation de 500 aspres pour le régiment auquel elle appartenait. Au point du jour, les sipahis envoyèrent un de leurs anciens, Kara-Abdullah, au harem, pour y reproduire les griefs qu'ils avaient déjà présentés la veille. Alors avait été donné le chatti-scherif suivant : « Je ne veux pas que mes serviteurs

(1) Abdi-Pascha, fol. 3.

(1) Naima, p. 106, et relation de Panajotti. Il dit que quatre mille janitschares attaquèrent les deux mille sipahis, et qu'il périt quatre vingt-quatre des premiers, et cent quatre-vingts des autres.

les janitschares et les sipahis luttent en ennemis les uns contre les autres; dispersez-vous donc, ensuite je déposerai le vesir et le mufti. » Maintenant, le député rapporta cette autre réponse : « Je ne veux pas que mes serviteurs tirent le sabre les uns contre les autres; celui qui leur paraît sage et habile, qu'ils le fassent vesir. » Les sipahis envoyèrent des députés porter cette pièce dans la mosquée du milieu; le vesir, se voyant abandonné par le sultan, c'est-à-dire par la Validé, répondit : « C'est l'ordre de mon padischah; s'il paraît juste aux agas des troupes, je remets le sceau. » Aussitôt les agas, transportés d'indignation, s'écrièrent : « Nous ne voulons pas que le vesir et le mufti soient mis à mort; nous ne souffrirons pas même qu'on les dépose : que les sipahis se dispersent, sinon nous les faisons tous exterminer, suivant l'esprit du fetwa rendu antérieurement. » Les janitschares choisirent parmi eux le colonel du cinquième régiment des conducteurs de chameaux, pour transmettre cette déclaration; mais avant d'arriver à l'hippodrome, le malheureux messager fut assailli et tué par les sipahis. Il paraîtrait que ce meurtre fut commis à l'instigation du grand vesir, par des gens à lui, déguisés en sipahis, afin d'amener une décision; car, tant que les sipahis n'avaient pas versé une goutte de sang, il eût été fort difficile de déterminer les janitschares à les attaquer (1).

A la nouvelle du massacre du colonel, les janitschares poussèrent des cris de vengeance; ils se précipitèrent en avant, suivis des ulemas et du grand vesir. Le fils du mufti, juge de Galata, jeune homme plein de grâce, marchait la cuirasse sur le dos, le casque en tête, avec une suite de vingt pages armés, comme un vesir : arrivés près du chan des ambassadeurs, les janitschares se partagèrent en deux troupes, dont l'une suivit la rue descendant droit sur l'hippodrome; l'autre, faisant d'abord un détour par l'angle des citernes, prit une rue parallèle pour fondre à la fois sur les sipahis qui se retranchèrent. Les prédicateurs de la mosquée de Mohammed II, Weli-Efendi et Kenaan-Pascha, se détachèrent pour sommer encore une fois les rebelles de se soumettre : parvenus au parvis de la mosquée d'Ahmed, ils furent assaillis de clameurs confuses, parmi lesquelles ils distinguèrent ce cri : « Tuez! tuez! » Weli-Efendi s'enfuit encore à temps; le porte-flacon et coureur du pascha, et le fils d'Islam-Pascha, ancien gouverneur de Kaffa, furent mis en pièces : alors les janitschares s'avancèrent du côté d'Aja-Sofia; mais refoulés par une sortie des sipahis, ils reculaient avec le kiaja et l'aga, quand le vieux Muszliheddin, traitant l'aga de lâche, ramena les troupes fidèles à la charge et les précipita dans l'hippodrome : là, ils couvrirent ce sol de cadavres, abattant sous le tranchant du sabre les vieux sipahis et les pages imberbes. Les chefs des rebelles, Husein-Kiaja et Kara-Aga, essayèrent de s'échapper, en feignant d'aller faire leur prière dans la mosquée. Biiklu-Mahmud avait fait, dans cette prévision, occuper par des sipahis la porte de la ville, d'où il s'embarqua pour Skutari; dans la traversée, un des deux esquifs, surchargé de monde, s'enfonça sous les flots. Cependant, sous le parvis et autour de la mosquée, se poursuivait le massacre des sipahis et des pages; on en tua cinq dans l'intérieur du temple, contre le maître-autel, près de la chaire; des balles criblèrent les fenêtres et les portes; là périrent les chefs Thalaklu-Ahmed, Urudsch-Beg, Binaji-Mohammed-Efendi, avec environ trois cents des leurs, parmi lesquels cinquante des palefreniers nouvellement appelés dans les rangs des sipahis. Quelques-uns des malheureux renfermés dans l'enceinte sacrée, montèrent sur les minarets en criant grâce, et le massacre fut suspendu. Les parents des morts se présentèrent pour leur rendre les honneurs de la sépulture; mais plus de deux cents cadavres qui ne furent pas réclamés, furent jetés à la mer, sans qu'un imam prononçât sur eux les prières funèbres. Cela donna lieu à de vifs débats entre les ulemas : car beaucoup d'entr'eux, auxquels se rattachait le célèbre historien Hadschi-Chalfa, soutenaient l'opinion du savant Kuhistani, que la guerre déclarée efface la révolte, et que quiconque meurt les armes à la main, ne doit plus être considéré comme rebelle : mais les partisans du grand vesir, à leur tête le grand juge et l'historien Kara-Tschelebi-sade-Asis-Efendi, maintenaient le contraire, et l'emportèrent. Le grand vesir et le mufti qui,

(1) Naima, l. II, p. 188.

venaient de sauver leur tête par la défaite des sipahis, exhortèrent maintenant les janitschares à se calmer, et à rétablir des rapports pacifiques avec leurs frères les sipahis; mais le grand vesir était devenu l'esclave des agas ses auxiliaires, et comme il leur devait sa place pour la seconde fois, il lui fallut leur témoigner sa reconnaissance. Beaucoup de sipahis ameutés furent rayé des rôles, et leurs soldes confisquées; les autres durent renoncer à la weledesch, ou à l'augmentation de solde pour leurs fils; on leur imposa un nouveau kiaja. Kara-Kiaja, et Pandur-Tschelebi, qui s'étaient enfuis, ne furent pas mis à mort, en considération de leurs puissantes relations; mais on les raya des listes permanentes des sipahis, pour leur donner des places de muteferrika et de tschausch. Biiklu-Mahmud, atteint dans sa fuite à Brusa, fut décapité. Osman-Paschasade-Husein-Beg, en récompense de cette exécution, reçut le gouvernement de Karamanie; le grand vesir fut revêtu d'une pelisse d'honneur en présence du sultan, pour avoir étouffé ce soulèvement.

Pendant que la capitale était agitée par les mouvements de cette soldatesque, la révolte éclatait dans les provinces de l'Asie Mineure. Deux rebelles, Haider-Oghli et Katirdschi-Oghli ravagèrent le pays entre Ilghun et Akschehr. Le premier déclara effrontément la guerre au gouverneur de l'Asie Mineure, Ahmed-Pascha, prétendant qu'il avait acheté 30,000 piastres le droit d'administrer ce pays. Dans le combat de Karahiszar, les rebelles furent battus; mais ensuite, Ahmed-Pascha ayant campé sans aucune précaution dans la vallée de Ssandukli, fut surpris et fait prisonnier : « Par pitié pour ton ineptie, lui dit Haider-Oghli, je te fais grâce de la vie. Tu oses te montrer en campagne avec des lâches incapables de gravir une colline, contre des vaillants champions qui jouent sans hésiter leurs têtes. Ne te présente donc plus avec des gens dont tu ne peux tirer parti devant ton ennemi triomphant dans le pays. » Il le fit placer dépouillé de ses vêtements, la tête seule couverte d'une simple calotte, sur un cheval, et lui ordonna de partir à l'instant. A peine Ahmed avait disparu, que l'on vit arriver Katirdschi-Oghli, qui accabla Haider-Oghli de reproches sur sa pitié intempestive, courut après le pascha gouverneur, l'atteignit, le coupa en morceaux, et incorpora dans ses bandes les lewendes d'Ahmed. A cette nouvelle, Mohammed-Pascha, fils du bostandschi Omer-Pascha, fut nommé gouverneur de l'Asie Mineure, et des circulaires répandues dans tout le pays promirent un sandschak pour récompense à quiconque se saisirait d'Haider-Oghli ou le tuerait. Les bandes de ce chef continuèrent à guetter les caravanes aux défilés de l'Anatoli, et à les piller. Déjà Haider-Oghli avait rançonné plusieurs villes de l'Asie Mineure, et menaçait la grande cité de Karahiszar du même destin. Le colonel de janitschares, Isa-Aga, qui résidait à Tschai, village voisin, envoya un juge du pays porter des représentations à Constantinople, pour déterminer le grand vesir et les agas à conférer un emploi à Kara-Haider-Oghli, attendu que ce serait là le moindre mal. Le vieux Muszliheddin déclara que ce serait le parti le plus funeste. Les choses restèrent donc dans le même état, et Haider-Oghli pilla Karahiszar; alors le sandschakbeg d'Hamid, Mohammed-Pascha, fut chargé de rassembler toutes ses forces pour anéantir le rebelle. Il envoya d'abord en avant, comme mutesellim, l'Abase Hasan vers Sparta, chef-lieu du sandschak d'Hamid; car Haider-Oghli se dirigea de ce côté, après le sac de Karahiszar. Pour inspirer de la sécurité aux brigands, les habitants lui adressèrent des députés qui promirent le payement de la rançon de 3,000 piastres fixée par lui. Tandis qu'Haider-Oghli attendait paisiblement cette contribution, il fut attaqué brusquement par Hasan, qui le blessa dans la mêlée, le prit et l'envoya à Constantinople. Ewlia, qui précédemment, dans son voyage d'Erserum à Balikhiszar, était tombé dans le voisinage d'Angora entre les mains des bandes d'Haider-Oghli, et s'était vu renvoyer sans avoir subi aucun mauvais traitement de la part de ces gens, se trouvait justement à Skutari, au moment où l'Abase Hasan arrivait avec son prisonnier. Après avoir rendu visite à son compatriote Hasan, Ewlia donna au captif, de la part du vainqueur, l'espoir de conserver sa vie, s'il voulait aller servir en Crète sous Deli-Husein-Pascha. Haider-Oghli déclara qu'il accepterait ces offres, si le mauvais état de ses blessures ne lui défendait pas de compter sur une prolongation d'existence.

En effet, le médecin qui le soignait assura le grand vesir qu'elles étaient incurables. Haider-Oghli fut conduit devant le grand vesir qui, coiffé du bonnet de mewlewi, lui reprocha ses brigandages. » Mon gracieux seigneur, dit Haider-Oghli, le louveteau devient loup, chacun vend selon ce qu'il achète, et suit les enseignements et l'exemple paternels; je suis devenu brigand, comme l'était mon père Kara-Haider » (1). Le grand vesir ayant demandé où il avait caché ses trésors : « Mais c'est là une question du jugement dernier; aurais-je donc versé tant de sang, réduit tant de villes en cendres, pour te déclarer pièce à pièce les fruits de mes rapines? Ah ! déjà la soirée est avancée; je suis né d'hier, aujourd'hui il me faut mourir; allons, qu'on en finisse bien vite. — Bien volontiers», dit le grand vesir, qui donna aussitôt l'ordre de l'exécution. Haider-Oghli, placé sur un cheval de bagage, fut conduit à la porte de Parmakkapu ; là on lui passa la corde autour du cou, et le cheval ayant été emmené, le corps du condamné resta pendu à la porte. Abasa-Hasan reçut un kaftan d'honneur, et la place par lui sollicitée de turkmanagasi, c'est-à-dire chef suprême pour deux années des hordes de Turkmans errant dans l'Asie Mineure. Les agas des odschaks ayant fait observer avec amertume que c'était un simple sipahi auquel on donnait cette place, le grand vesir répondit : « Cet homme nous a rendu de grands services, je maintiens sa nomination, sinon que l'on donne le sceau de l'empire à qui l'on voudra. »

Le grand vesir, tout en redoutant l'autorité de la Validé et des agas des troupes, exerçait néanmoins sa dignité avec toute la plénitude de pouvoir qui y était attachée. Le kapudan-pascha Woinok-Ahmed était entré dans le port de Constantinople par un temps orageux : une de ses galères alla échouer devant Dolmabagdsche ; on sauva l'équipage; mais la perte d'un bâtiment en vue de la capitale, et sous les yeux du sultan et de la Validé, fut regardée comme une effroyable catastrophe ; le kapudan-pascha se sentit protégé par son union avec la sultane Aische, mais le grand-vesir resta chez lui quelques jours sans oser aller au divan : le bruit courut que Fasli-Pascha allait le remplacer; alors il éloigna ce candidat au grand vesirat en le faisant gouverneur de Temeswar. Le palais de Dschindschi fut donné à la sultane épouse de Fasli. Ssofi-Mohammed exerça des poursuites rigoureuses contre l'intendant déposé de Constantinople, Bolewi-Mohammed, et ne laissa ouvrir les portes de la prison où il l'avait renfermé, qu'en lui faisant payer un million d'aspres. Ibrahim-Kiaja, frère de feu le grand vesir Ahmed, qui, condamné à verser 100 bourses, n'en avait livré que 80, fut incarcéré pour les 20 restantes. Ahmed le Jaune, dont le frère Urudsch avait péri dans l'hippodrome, ancien kiaja du grand vesir Ahmed-Pascha, fut envoyé à Diarbekr, à la place de Melek-Ahmed-Pascha, et aussitôt après nommé gouverneur d'Égypte. Le sipahi Mohammed, l'un des principaux instigateurs de la révolte, fut jeté à la mer. Le kiaja Husein, que le grand vesir voulait faire exécuter comme complice de l'insurrection, et dont l'aga des janitschares, Kara-Murad, avait arraché la grâce à force d'instances, ayant frappé de son poignard Agasade, kiaja du grand vesir, fut étranglé par les serviteurs de cet officier, qui le jetèrent à la mer. Cette mort exaspéra l'aga des janitschares, Murad, contre le grand vesir, dont il contraria de plus en plus la puissance. D'accord avec le mufti, le grand vesir avait refusé le rang de grand juge au nakib (chef des émirs), et déchiré même le diplôme déjà expédié par le reis-efendi Ssidki; il se vit bientôt contraint par l'aga à donner le titre réclamé. Il lui fallut encore pour la même cause revenir sur des décisions, révoquer des ordres ou des interdictions. Les janitschares se livraient à toutes sortes d'excès, sans que leur aga voulût y rien voir : ils entravaient la justice, ils enlevaient des femmes. De son côté, le grand vesir vexait les amis de l'aga Murad ; il fit étrangler aussi le sandschakbeg d'Aintab, Dschindschi-Chalil-Pascha, et parut vouloir, en s'appuyant sur le mufti et les ulemas, braver à la fois les agas et la Validé. L'aga des janitschares, qui ambitionnait la dignité de grand vesir, et Kara-Tschausch, qui espérait le poste d'aga des janitschares, tramèrent avec la Validé la ruine de Ssofi-Mohammed, et gagnèrent aussi à leur parti le vieux Muszliheddin, qui, ayant servi cinq sultans, et vu se succéder trente grands vesirs, savait très-bien s'accommoder aux changements de fortune. Ils attendaient une occasion favo-

rable : un désastre éprouvé par la flotte vint la leur offrir. Deli-Husein, serdar en Crète, ayant annoncé que le manque de troupes et de munitions de guerre l'avait réduit à lever le siége de Candie [13 avril 1649], on proposa que le kapudan-pascha prît la mer avec cent vaisseaux. Le grand vesir dit : « Je n'en équiperai pas plus de quatre-vingts. » Le kapudan-pascha répondit : « Je ne sors pas à moins de cent voiles » Tandis que l'on délibérait chez le grand vesir, les janitschares étaient en armes à la porte de leur aga. Le 1er mai, la flotte sortit du port; elle ne comptait que soixante-onze bâtiments. Traversant la mer de Marmara, on se dirigea vers Gallipolis où les escadres se tenaient contre le rivage d'Adschaabad. Derwisch-Pascha, le dernier gouverneur de Bosnie, et alors nommé pour commander à Silistra, dressa à Gallipolis une batterie qui força les Vénitiens à lever l'ancre, et à gouverner sur la côte d'Asie, pour se porter au-dessous du vieil Istambol (Alexandria Troas). Le kapudan-pascha leur donna la chasse, fit sa jonction avec les bâtiments sortis de Phocée, alla relâcher dans le port de Chios; puis appareilla pour attaquer les ennemis réunis à Phocée. Il avait mis surtout sa confiance dans le vaisseau monté par les janitschares; mais ces miliciens, étrangers à la guerre maritime, virent à peine le combat engagé, qu'ils se révoltèrent contre leur lieutenant général, le sagardschibaschi, et contre les capitaines, coupèrent les câbles qui retenaient l'ancre, et gagnèrent le large Un bâtiment ennemi ayant sauté en l'air, communiqua le feu à la flotte du kapudan-pascha, dont plusieurs navires s'enflammèrent. Le kapudan-pascha, privé de ses plus forts vaisseaux qui se tenaient à Mitylène, abandonné par les janitschares, s'éloigna du port de Phocée après de grandes pertes en hommes et en bâtiments; il gagna Rhodes, où l'escadre des Barbaresques, composée de dix galères, dix galions et dix-huit vaisseaux égyptiens, fortifia la flotte, qui se dirigea sur Candie. Ces revers amenèrent la ruine du grand vesir à Constantinople.

L'aga des janitschares avait fait insinuer à la Validé par le silihdar-aga, que les désastres de la flotte seraient attribués au grand vesir, qui d'abord n'avait pas voulu équiper les cent vaisseaux demandés, puis avait soustrait les 100 bourses d'argent destinées au kapudan-pascha. Le grand vesir, ne soupçonnant rien de cela, avait invité les agas et les ulemas à une réunion dans le sérail, pour délibérer, en présence du sultan et de la Validé, sur les moyens de réparer les échecs subis en mer. Le sultan Mohammed siégeait sur son trône; à côté de lui se tenait la Validé. Le souverain de sept ans ouvrit la séance par un discours que lui avait appris sa mère, reprochant au grand vesir la perte des vaisseaux. Ssofi-Mohammed ayant entrepris de se justifier, le petit sultan fronça les sourcils, et dit : « Tu n'es pas en état de faire un grand vesir, rends le sceau. » Le grand vesir, confondu, baissa la tête, et resta quelque temps en silence, puis remit le sceau entre les mains du sultan. Le monarque tint quelques instants cet emblème de la puissance, parcourut du regard les rangs de l'assemblée, comme s'il voulait faire un choix, et s'écria enfin, en fixant l'aga des janitschares, Kara-Murad : « Approche, aga, prends le sceau; je te fais grand vesir, je verrai ce que tu accompliras. » Murad reçut le sceau, et prit place comme grand vesir; ensuite la Validé prononça ces paroles : « Pour tant de trésors prodigués, voyez quels pauvres résultats : on a voulu ma ruine. Dieu soit loué! j'ai survécu sept règnes, et j'ai gouverné moi-même assez longtemps. Si je mourais, le monde ne serait pas réédifié pour cela, et ne s'écroulerait pas non plus. Tantôt on veut me tuer, tantôt braver le padischah! Convient-il, quand le padischah commande quelque chose, de se railler de ses paroles, en disant : « Eh! mon cher enfant, qui t'a enseigné cela? » Ce dernier trait, où se révélait le profond ressentiment de cette femme altière, s'adressait au grand juge Kara-Tschelebisade Asis-Efendi, créature et soutien du grand vesir, qui, apostrophé quelque temps auparavant sur sa vénalité par le jeune sultan, lui avait dit ironiquement : « Cher enfant, qui t'a donc appris cela? » Kara-Murad sortit de l'assemblée avec l'orgueil de la toute-puissance; et comme son prédécesseur attendait son sort devant le kœschk, il l'accabla de reproches relativement à la soustraction des 50,000 piastres, et le remit à la garde du bostandschibaschi, en faisant retenir dans la chambre des gardes de la porte du sérail son kiaja Agasade-Mohammed. Le [illegible] de Ssofi-Mo-

hammed fut mis sous le scellé, ses biens furent confisqués : sa fortune, grossie par les dépouilles arrachées à une infinité de grands et de vesirs, s'élevait à 20,000,000 d'aspres. Comme le bruit se répandit dans la sérail que l'ordre avait été donné d'arrêter le mufti, les ulemas s'enfuirent aussitôt dans toutes les directions, en sorte que le chef de la loi resta seul avec deux de ses gens, et le palefrenier qui tenait son cheval. Au moment où les grands juges mettaient pied à terre à la porte de Fer, le nouvel aga des janitschares, Kara-Tschausch-Mustafa-Aga leur cria de loin : « Seigneurs, ouvrez les yeux, et contemplez un exemple ; ce qui est passé est passé, maintenant songez à procurer des rameurs pour la flotte. » Six jours après son arrestation, le grand vesir fut banni à Malghara [26 mai 1649]. Son kiaja, Agasade-Mohammed, et son defterdar, Schami-Murad-Efendi, après qu'on leur eut arraché le secret des trésor de leur maître, furent étranglés et jetés à la mer. Le chambellan Telchiszi-Mohammed-Pascha fut expédié à la poursuite du banni, avec la recommandation de se tenir prêt à le mettre à mort aussitôt qu'il en recevrait l'ordre écrit. D'abord Derwisch-Mohammed s'effraya de ce compagnon; mais celui-ci ayant exhibé ses instructions pour un recouvrement d'impôts, alors il sentit ses craintes s'évanouir, et donna toute sa confiance à Telchiszi. Dans un moment d'effusion, il lui dit : « J'ai fait une faute en prenant cet imbécile d'Agasade pour kiaja; s'il plaît à Dieu que je redevienne grand vesir, j'en choisirai un plus digne. » Bientôt après parut Frenk-Ahmed, envoyé par la Porte avec la sentence de mort, qui fut exécutée sans retard. Ssofi-Mohammed était un homme dur et impitoyable; son avidité fiscale, tenue en bride lorsqu'il était defterdar sous le grand vesirat de Kara-Mustapha, dissimulée ensuite sous le froc des mewlewis, se donna libre carrière quand il fut en possession de la première dignité de l'empire. Un accusateur paraissait-il devant lui dans le divan ? il ordonnait aussitôt l'application de coups de bâton et la confiscation des biens de l'accusé sans aucun examen de l'affaire; et afin que personne ne pût tenter d'intercéder pour le condamné, il avait coutume de se lever immédiatement après la sentence, et de réciter des prières tandis que la correction était administrée.

Dans la seconde année du règne de Mohammed, parurent des ambassadeurs venus de l'Orient et de l'Occident, pour apporter des lettres de félicitation en réponse à la notification de l'avénement du jeune sultan au trône, et en même temps suivre des négociations de paix et d'amitié. D'abord se présenta l'envoyé usbeg, Seid-Abdulmennan, qui offrit des dons de son maître en audience solennelle. Le but de sa mission était de complimenter Mohammed IV, et de solliciter des secours de la part de Nesir-Chan, souverain faible et irrésolu des Usbegs, qui monta sur le trône six ans après la mort d'Imam-Behadir-Kuli-Chan, arrivée en 1643, et avait été contraint d'abandonner l'empire à son fils Abdulasis-Chan, qui régnait à Samarkand. Tourmenté par ses projets de vengeance, il avait imploré l'assistance de l'empereur indien Dschihanschah, lui promettant l'abandon d'une partie du pays de Turan ; mais à l'approche de Mir-Mahall, fils de Dschihanschah, avec vingt à trente mille hommes, Nesir-Chan, se repentant d'avoir appelé les Indiens, s'adressa maintenant au schah de Perse pour être délivré de ces alliés. Abdulasis repoussa l'armée indienne après une bataille de neuf jours, et il écrivit à son père pour lui représenter combien il était dangereux d'appeler les Persans comme les Indiens dans le pays. Nesir-Chan, cédant à ces observations, avait renoncé à l'assistance des Persans, et s'était adressé au sultan des Ottomans. En même temps arriva à Constantinople, de la part du schah, le chan persan Mohammed, qui, dans une audience solennelle, offrit des félicitations au sultan, et deux éléphants [2 juin 1649]. La Porte avait adressé des notifications d'avénement au trône en Pologne et en Russie, et les envoyés russes, retenus durant trois ans à Constantinople, avaient été congédiés : néanmoins, ces deux puissances ne firent présenter aucune félicitation; pourtant, il n'y avait point eu rupture des bonnes relations avec elles. Venise, au contraire, qui était en guerre ouverte avec l'empire, voulut envoyer Luigi Contarini, ancien baile, à Constantinople, comme ambassadeur extraordinaire, pour offrir au sultan les compliments de la ré-

publique, et engager des négociations pacifiques. Mais la proposition du secrétaire Ballarino, sur le rachat de la Crète au moyen de l'abandon de Tine et de Parga, n'ayant point été accueillie (1), et l'aga chargé de porter à Venise la demande de la cession de Candie n'ayant pas obtenu plus de succès à Venise, dont le gouvernement offrit seulement de raser la Canée et Retimo (2), le grand vesir, furieux, fit jeter le baile vénitien dans la tour Noire du château sur le Bosphore, et pendre le premier interprète Cyrillo. L'ambassade de Transylvanie, composée du représentant de Georges Rakoczy, nouveau prince du même nom que son père, alors décédé, et des députés des trois nations établies dans le pays des Saxons, des Valaques et des Hongrois, après avoir payé 15,000 ducats pour le tribut annuel de la principauté, et 20,000 pour Kaschau, obtint un ahdname, ou titre formel au nom du sultan, en vertu duquel la Porte concédait la souveraineté du pays au fils de Rakoczy, promettait d'empêcher les irruptions des Tatares, woiwodes de Moldavie et de Valachie, et des paschas des frontières; en même temps, il était stipulé que les villages relevant de Gyula, Jenœ, Szolnok, Lewencz et Temeswar, qui, jusqu'à la révolte de Bathory, avaient payé leurs impôts à la Porte, les verseraient, comme autrefois, dans le trésor de l'empire ottoman, et que la Transylvanie n'élèverait aucune prétention sur les territoires de Parakan et d'Helmas (3). L'envoyé Sulyok de Szopor leva le tribut stipulé (4). La paix qui régnait avec l'Autriche, et qui touchait à son terme, avait été souvent violée dans le cours des deux dernières années par des irruptions en Styrie [30 mars 1649] (5), par un coup de main sur Gyarmath (6), par une tentative pour surprendre Raab (7), et par d'autres faits qui donnèrent lieu à une correspondance entre le président du conseil aulique et le gouverneur d'Ofen (1). L'ancien résident, Schmid de Schwarzenhorn, était revenu, dans la même qualité, à Constantinople, ayant pour instruction de renouveler pour vingt années la prolongation de la paix de Sitvatorok, sur le point d'expirer, de ne laisser porter la valeur des présents qu'à 100,000 écus au plus, en spécifiant bien que cette somme était donnée pour cette fois seulement, et à la condition que, dans la lettre, elle ne serait pas considérée comme un tribut (2). Le vieux Sulfikar, ce renégat hongrois, qui, quarante ans auparavant, avait voulu falsifier l'acte turc de la paix de Sitvatorok en retranchant les mots : *une fois pour toutes* (3), remplit encore en cette circonstance les fonctions d'interprète de la Porte, et fut aidé ensuite par le renégat polonais Bobowski, auteur de divers essais précieux sur les usages de l'islam et de l'intérieur du sérail (4). Le drogman impérial, l'habile Panajotti (murusi), ne put prendre part à ces travaux, atteint alors de la petite vérole. Le grand vesir Kara-Murad flottait indécis entre la paix et la guerre; il fut tiré de son irrésolution par le grand juge Karatschelebisade-Abdulasis, qui lui fit sentir combien il était déjà difficile de poursuivre les hostilités contre Venise, et de lutter contre les troubles de l'intérieur (5). La paix fut donc renouvelée [le 1er juillet 1649] pour vingt-deux années, et des ambassades extraordinaires la confirmèrent (6); vers la fin du même mois, Schmid eut son audience de congé. Le gendre du vieux Sulfikar, le dernier internonce Hasan, alla porter la ratification à Vienne, et Schmid, qui l'accompagna, revint à Constantinople en qualité d'ambassadeur. Panajotti fit de vains efforts pour que, dans la lettre du sultan à l'em-

(1) Valiero, p. 145.
(2) *Ibid.*, p. 211.
(3) L'ahdname se trouve tout entier, remplissant cinq pages in-4°, dans l'Inscha du reis-efendi Mohammed, no 34; Hasiran, 1059 [juillet 1649].
(4) Rapport de Panajotti, dans la St-R.
(5) Rapport des envoyés Nicolas et Pierre Zrin, du 21 mai 1646, dans la chancellerie d'État.
(6) Ortel. rediv., p. 159.
(7) *Ibid.*, p. 160.

(1) Nota delli danni e hostilità commesse in pregiudizio della pace dal C. Adam Forgacs, governatore di Neuhausel, mandata dal vezir Murtesabassi di Buda, li 28 ott. 1647.
(2) Instruction pour Schmid de Schwarzenhorn, internonce, du 12 déc. 1648.
(3) Rapport de Greifenklau, du 13 février 1646, dans la St. R.
(4) Dans Hyde syntagmat. tractatus Alberti Bobovii.
(5) Hist. d'Abdulasis-Efendi, fol. 24.
(6) L'original de l'acte est dans les archives de la maison impériale, et dans l'Inscha du reis-efendi Mohammed, n° 36.

pereur, on employât la seconde personne plurielle; la chancellerie turque maintint l'ancien usage, par la raison que le sultan, en parlant de lui-même, disant *je*, ne pouvait user de la forme du pluriel en s'adressant à l'empereur(1); il ne fut pas possible de conserver à l'empereur le titre de roi de Hongrie (2). Schmid obtint plus de succès dans sa négociation pour la reconnaissance des relations d'amitié avec l'Espagne; l'ambassadeur de France fit de vains efforts pour entraver ces rapports. Le tschausch Ahmed, juif portugais, appelé jadis le docteur Alva, fut envoyé à Madrid pour y porter la notification de l'avénement au trône du jeune sultan (3). Il reçut un bon accueil à la cour d'Espagne, qui promit de se faire représenter aussi à Constantinople (4).

Cependant, la capitale éprouva de vives alarmes à l'approche d'un rebelle d'Asie, qui se déclarait le vengeur des sipahis contre les janitschares. C'était Gurdschi-Nebi (le prophète géorgien), parent des deux frères, le vesir Gurdschi-Mohammed, et le gouverneur d'Adana, Dschaafer-Pascha. Ayant été gracié comme rebelle sous Murad IV, il trafiqua ensuite des woiwodies, et avait acheté, du vesir Ahmed-Pascha, Hesarpara, celle de ssafed moyennant 30,000 piastres. Lorsque survint la révolution du palais, on lui réclama la somme une seconde fois : il refusa de payer, et se fortifiant dans le canton de Nikde, il se présenta comme protecteur des sipahis persécutés (5). Il se réunit ensuite au rebelle Katirdschi-Oghli, qui s'était avancé par Bulawadin sur Tschai, près de Karahiszar (6). A Constantinople, le grand vesir rassembla les janitschares et les sipahis, et fit lire la lettre adressée par Gurdschi-Nebi, dans laquelle il demandait compte du massacre des sipahis et des pages, ainsi que du fetwa rendu à cet effet. L'assemblée se tut; mais l'aga des janitschares, Kara-Tschausch, harangua les sipahis, leur reprocha d'être secrètement d'intelligence avec les rebelles, et de cacher des sipahis fugitifs revenus clandestinement. Ils se défendirent contre cette accusation par la bouche de Sulfikar-Aga et de Rusnamedschi, et voulurent confirmer leur fidélité envers le padischah en jurant sur le Koran, « ce glaive tranchant de Dieu. » De leur côté, les agas des escadrons dirent qu'ils pouvaient bien répondre des sipahis réunis sous leurs ordres, mais non pas empêcher les excès de ceux qui s'étaient échappés, et qui parcouraient le pays en le pillant. « Voulez-vous entrer avec nous en campagne? » demanda l'aga des janitschares; et ils répondirent : « Nous marcherons tous! — Eh bien! reprit Kara-Tschausch, dirigez-vous donc sur Nicomédie, où nous vous suivrons. — Non, crièrent d'une seule voix tous les sipahis, cela ne peut être. Si Gurdschi-Nebi ne se conforme pas à votre volonté, vous nous accuserez d'intelligence avec lui; nous ne marcherons qu'avec les janitschares » On demanda aux janitschares s'ils voulaient partir, et ils répondirent qu'ils iraient partout avec leur aga. Alors on fit lecture d'un chatti-scherif qui recommandait l'union entre les sipahis et les janitschares, et l'on présenta à la signature des ulemas les fetwas qui signalaient Gurdschi-Nebi et ses adhérents, comme rebelles, à la vindicte publique. Les deux fils de Kara-Tschelebi, Abdulasis et Mahmud, refusèrent leur signature, par la raison qu'il fallait d'abord entendre les partisans de Gurdschi-Nebi, et ne pas les condamner avant de les inviter pacifiquement à déposer les armes. Mais la majorité signa l'acte judiciaire, après quoi janitschares et sipahis s'unirent pour attaquer en commun Gurdschi-Nebi le rebelle. Taukdschi-Pascha fut détaché avec de la cavalerie et de l'infanterie sur Nicomédie, où déjà étaient les avant-postes des rebelles, commandés par Katirdschi-Oghli. Ce chef s'approcha des janitschares arrivés les premiers, leur parla comme à des frères et des amis avec lesquels il n'était point en guerre; les janitschares prêtèrent l'oreille aux paroles des rebelles, burent du café avec eux, et Taukdschi-Pascha se vit réduit à retourner sur ses pas (1). A cette nouvelle, on nomma Haider-Agasade serdar contre les rebelles; six mille janitschares et quatre mille sipahis, avec le grand vesir lui-

(1) Rapport de Panajotti, dans la St-R.
(2) Relation de Schmid, et Naima, p. 249.
(3) Valiero, p. 201, et rapport de Simon Reninger à Constantinople, du 20 nov. 1649, dans la St-R.
(4) Rapport de Reninger
(5) Naima, t. II, p. 212.
(6) *Ibid.*, p 212.

(1) Naima, t. II, p. 213.

même, partirent de Constantinople pour Skutari, et se retranchèrent sur les hauteurs de Bulghurlu; les adschemoghlans même, qui déjà commençaient à murmurer sur l'inaction où l'on prétendait les laisser, furent employés. A Constantinople, il ne resta que les kurudschis et les oturaks, c'est-à-dire les vétérans et les invalides des janitschares. Des ordres sévères interdisaient l'entrée de la ville aux bergers, aux paysans armés, et à d'autres gens non enrôlés; chaque jour on expédiait de nombreuses rations de vivres pour Skutari. Gurdschi-Nebi s'était avancé par Tusla et Maldepe (6 juillet); déjà il se trouvait en face du camp des janitschares et des sipahis, qui ne paraissaient guère disposés à se battre contre lui. On lut, dans les tentes des sipahis des bannières rouge et jaune, un chattischerif où il était dit : « Mes serviteurs les sipahis, obéissez à mon lala le grand vesir, et combattez les rebelles. Un misérable a levé des cavaliers et les fait marcher dans mon empire : que prétend-il donc? Châtiez-le. » Car le bruit s'était répandu que Gurdschi-Nebi voulait aussi former des escadrons de sipahis. La répugnance des janitschares à se battre venait de certains propos et de certains soupçons, qui, peut-être, n'étaient pas sans fondement. La Validé et le kislaraga avaient refusé la sainte bannière du prophète, que l'aga des janitschares faisait prendre au sérail par le naïb, sous le prétexte que cet emblème devait servir seulement contre les mécréants, mais jamais contre les moslims. On prétendait avoir vu passer la nuit deux chaszekis dans le camp des rebelles; l'on parlait tout bas d'anciennes intelligences entre le grand vesir et Gurdschi-Nebi (1). Haider-Agasade alla, en effet, au-devant du grand vesir, pour lui porter des représentations de la part de Gurdschi-Nebi, qui n'insistait plus sur le supplice du mufti, et se contentait de la déposition de ce chef de la loi, disant que lui et les siens s'étaient approchés dans des vues pacifiques, traînant avec eux tous leurs effets de quelque valeur. Dans une lettre à Kara-Murad, Gurdschi-Nebi se délivrait de toute culpabilité, et se vantait, comme d'un service, d'avoir attiré à lui et annulé le redoutable chef de brigands Katirdschi-Oghli (1); il demandait, pour ses lieutenants, des sandschaks; pour lui-même, la place d'aga des Turkmans. Le vesir était disposé à bien accueillir ces prétentions; déjà on allait expédier les diplômes d'installation, tout était calme à Skutari et à Bulghurlu, lorsqu'un beg de Brusa, s'approchant avec des troupes venues du camp de Gurdschi-Nebi, fournit de nouveaux motifs d'irritation au parti qui rejetait tout accommodement avec les rebelles, et le grand vesir, contrairement à sa volonté, se vit réduit à user des armes; des deux côtés, on se disposa à la bataille (7 juillet 1649). Le grand vesir, avec les troupes de sa maison, occupa la hauteur de Bulghurlu, formant l'aile gauche; au centre se porta Haider-Agasade; les janitschares et les sipahis composèrent l'aile droite, qui s'étendait contre la mer (2). Taukdschi-Pascha poussa ses éclaireurs en avant jusqu'au puits de Kaischibunari. Gurdschi-Nebi avait laissé son général, Kasas-Ahmed, à Nicomédie, et détaché en avant Katirdschi-Oghli avec quatre cents hommes, qui en vinrent aux mains dans le bois avec les coureurs de Taukdschi-Pascha (3). Plusieurs paschas et begs périrent dans le bois, et c'en était fait de toute l'avant-garde de l'armée du grand vesir, si Katirdschi-Oghli avait poursuivi les fuyards; mais croyant que les janitschares appuyaient Taukdschi-Pascha, il se replia sur Gurdschi-Nebi, et tous deux, le soir, se retirèrent vers Gebise, l'ancienne Libyssa. Alors, les troupes dispersées de l'avant-garde se rallièrent, et coupèrent des têtes qu'elles apportèrent dans le camp au grand vesir : à chaque instant arrivaient de nouvelles têtes; enfin, le grand vesir en reconnut une pour celle de Kasim, l'un de ses propres gens, et il fallut cesser de lui présenter un pareil tribut. Gurdschi-Nebi se dirigea vers Nikde, Katirdschi-Oghli vers les montagnes de Sogud, Kasas-Ahmed du côté d'Akschehr; le grand vesir revint à Constantinople. La lutte avait été soutenue seulement par les troupes des paschas : les janitschares n'avaient pas bougé. Ainsi durent cesser toutes les clameurs contre les sipahis; il fallut bien que leurs ennemis se tussent sur les

(1) Naima, t. II, p. 216.

(1) Naima, t. II, p. 217.
(2) *Ibid.*, p. 218.
(3) *Ibid.*, p. 219.

projets de suppression et de remplacement de cette milice par des janitschares armés. De nouvelles proclamations mirent encore à prix les têtes des rebelles Gurdschi-Nebi, Katirdschi-Oghli et Ahmed-Kasas. Katirdschi-Oghli rompit avec Gurdschi-Nebi, auquel il reprocha de s'être retiré sans combattre. Au village d'Ata, près de Modreni, il surprit le harem de Gurdschi-Nebi, abandonna deux cents des femmes de celui-ci à ses soldats, fit couper les cheveux à deux de ses plus belles filles, et les emmena, vêtues en garçons et placées en selle comme des cavaliers, à Sogut. Kasas-Ahmed fut pris à Akschehr, amené à Constantinople, et pendu à la porte de Parmakkapu. Gurdschi-Beg, attaqué brusquement par Ishak, beg de Kirschehri, fut vaincu et tué. Ishak-Beg envoya la tête du chef abattu à la Porte, et reçut en récompense le gouvernement de Karamanie (1).

Cependant en Crète, les progrès des armes ottomanes étaient arrêtés par la mort du kapudan-pascha et une émeute de soldats. Le kapudan-pascha Ahmed, d'Hesargrad, surnommé le Woinoke, que toutes les instances du serdar Husein-Pascha ne pouvaient décider à une action, fut emporté par un boulet perdu devant Suda. A sa place fut nommé Biiklu-Mustapha, qui avait pour garde de sceau l'historien Wedschihi. A cette nouvelle, apportée par un commissaire, les troupes murmurèrent, et déclarèrent ne pas vouloir rentrer dans les tranchées de Candie, avant l'arrivée d'armuriers et de mineurs qu'elles avaient demandés plusieurs fois à la Porte. Le feu de la révolte était nourri secrètement par le segbanbaschi Mahmud et par le gouverneur de Rumili, Surnasen-Mustapha-Pascha, alors en discorde avec le serdar, parce que celui-ci, en vertu de son plein pouvoir, s'était réservé la nomination exclusive à tous les fiefs vacants et à toutes les places de cavaliers, même en Rumili. Tout le camp se souleva, les soldats assaillirent la tente du serdar, dispersèrent ses pages, se partagèrent ses effets. Husein s'élança au milieu des mutins, et fendit un janitschare en deux d'un coup de sabre. Le gouverneur de Rumili, et le segbanbaschi, effrayés maintenant des fureurs de la révolte, qui menaçait de les détruire eux-mêmes, essayèrent de l'apaiser. A grand'peine ils arrachèrent aux troupes la promesse de se tenir dans le calme jusqu'à ce que l'on eût répondu à leur demande de retourner à Constantinople. Le serdar fut tiré de cette situation cruelle par l'offre des capitaines de la flotte, qui lui firent dire qu'ils étaient prêts à le soutenir avec des pionniers, des matelots, des lewends et des Barbaresques, s'il voulait reprendre les travaux du siége. Le serdar réunit les troupes et leur dit : « Vous m'accusez d'intelligence avec l'ennemi, vous voulez conquérir la place, vous vous plaignez du manque de pionniers et de soldats; maintenant voilà des pionniers, des soldats, des canons pour attaquer la place ; voilà les tranchées sous vos yeux, courez-y. » Les agas ne purent refuser plus longtemps leur service ; deux mille janitschares, quatre mille lewends (troupes maritimes), quatre mille rameurs, avec dix grosses pièces d'artillerie, reprirent le siége de Candie, quoique la saison fût déjà fort avancée (1) [30 août 1649]. Ce second siége dura deux mois; plus de soixante-dix mines firent explosion, les assiégeants perdirent plus de neuf mille vaillants guerriers; les assiégés eurent à regretter le gouverneur général des armes, le comte Colloredo, vrai chevalier chrétien, dans l'acception la plus élevée du mot. L'attaque s'était portée cette fois sur les ravelins de Bethléem, de Panigra, et sur la demi-lune de Mocenigo, que les Turcs furent obligés d'abandonner lorsqu'ils l'avaient presque emportée d'assaut. Là périrent les deux provocateurs de la révolte militaire, le segbanbaschi Mahmud et le gouverneur de Rumili. Cependant Kœr-Husein était arrivé de Constantinople avec un chatti-scherif en réponse à la demande de l'armée de Crète, pour le retour de quinze cents janitschares. En revanche, trois mille janitschares et mille sipahis avaient été enrôlés à Constantinople pour la Crète. A la nouvelle du débarquement de Kœr-Husein, dans une nuit, les troupes des 14e, 16e, 19e, 38e, 51e et 53e régiments de janitschares abandonnèrent à la fois les tranchées, en sorte qu'il n'y resta que les officiers. En vain le serdar combattit les funestes

(1) Naima, t. II, p. 223.

(1) Naima, t. II, p. 228, et Brusoni, p. 213 et 220.

dispositions du chatti-cherif, parce que le congé de quinze cents janitchares entraînerait nécessairement le départ des autres : cette mesure avait été déterminée en partie par les rancunes personnelles de Kœr-Husein, en partie par les intrigues des agas qui enviaient la gloire militaire d'Husein. Le serdar rassembla les officiers et les anciens, et invoqua leur témoignage sur sa conduite. Tous rendirent hommage à la sagesse de ses dispositions, et à sa constance, mais déclarèrent aussi que les troupes ne voulaient plus rester. Cette attestation, signée de tous, et envoyée à Constantinople, justifia suffisamment la levée du deuxième siége, et réduisit les ennemis du serdar au silence (1); la Porte nomma Kœr-Husein segbanbaschi, et Haideragasade-Mohammed-Pascha, grand amiral, à la place de Biiklu-Mustapha. Le grand vesir, qui soupçonnait Haideragasade d'aspirer à la première dignité de l'empire, lui avait fait conférer le commandement des flottes pour l'éloigner; le député envoyé par les troupes à la Porte revint avec l'annonce de l'arrivée prochaine de quatre mille hommes, des vaisseaux, des begs de l'arsenal, et de trois bâtiments corsaires. Mais il n'y avait plus moyen de retenir les soldats dans les tranchées : le serdar, abandonné par eux, se vit réduit à lever le siége, et à tracer les quartiers d'hiver. Les troupes de Rumili, qui étaient demeurées, furent postées le long du pont; Hasan-Pascha, avec les troupes d'Anatoli, se mit en face du lazaret, qu'il canonna de temps en temps, et se procura des pierres et de la chaux pour élever un fort en ce lieu : Husein adressa à la Porte un rapport où il exposait l'état de la place et le résultat des opérations, annonçant que l'armée de siége était restée logée contre le fossé.

Déjà il a été dit que Gurdschi-Nebi, et les rebelles réunis autour de lui, avaient demandé à la Porte la déposition du mufti; le grand vesir, peu ami du chef de la loi, était assez disposé à cette concession; mais, lorsqu'il tint conseil là-dessus, avec les agas des troupes, avec Muszliheddin et Begtasch, il dut se rendre à leurs représentations; car, suivant eux, si on livrait le mufti aux rebelles, bientôt ces misérables exigeraient aussi les têtes des agas et du grand vesir. Mais quand Gurdschi se fut éloigné de Skutari, le grand vesir, complétement d'accord avec la vieille Validé, et sans consulter désormais les agas, déposa le mufti Abdurrahim, qui fut d'abord relégué dans sa métairie, et bientôt après, embarqué avec son fils, l'orgueilleux juge de Galata, pour la Mecque [18 juillet 1649]. Le père et le fils s'étaient fait de nombreux ennemis, le premier par sa grossièreté, l'autre par son faste insolent et son avidité. Plusieurs de ceux qui avaient acheté des décisions du juge de Galata, l'accusèrent devant le juge de Constantinople, Ssanisade, pour qu'il leur restituât les sommes extorquées. Le jour de la citation, au lieu de se défendre, le fils d'Abdurrahim éclata en injures contre le juge, qui lui dit : « Je n'entends rien à cela, il faut rendre l'argent. — Eh quoi! reprit le fils de l'ex-mufti, mes études ne me suffiraient-elles pas? et aurais-je besoin des leçons d'un cinœde? — Jeune seigneur, s'écria Ssanisade irrité, c'est à vous qu'appartiennent les épithètes que vous prétendez appliquer à d'autres, vous qui nourrissez vingt à trente des plus beaux garçons. » La place de mufti, que le grand juge Karatschelebisade-Abdulasis s'était flatté d'obtenir, fut donnée à Behaji-Efendi, quoique celui-ci ne fût qu'au huitième rang au-dessous d'Abdulasis. D'après celui-ci, Behaji aurait été préféré par la Validé et le grand vesir, parce que sa passion pour l'opium ayant affaibli ses facultés, il était bien facile d'en disposer; mais les faits démentent cette accusation, car bientôt après sa nomination, Behaji rompit avec le grand vesir, parce qu'il ne voulut pas conférer de hautes fonctions à d'indignes protégés de Kara-Murad. Abdulasis mit à profit cette circonstance pour attaquer le mufti, et il serait parvenu à le renverser, si le grand vesir n'avait pas reculé devant la pensée de donner la première dignité de la loi deux fois en deux mois. Toutefois, voulant porter un coup à Behaji, il accueillit la demande inouïe de Karatschelebisade, pour être considéré comme mufti, tandis que ce caractère n'avait jamais été conservé par le mufti déposé : Kara-Murad ne présenta pas là-dessus de rapport écrit; mais il fit dire au kislaraga de la vieille Validé, que si le grand juge de Rumili sollicitait un titre et une distinction, il ne fal-

(1) Naima, p. 231.

lait pas s'y opposer. Le grand juge ne se ralentit pas dans ses démarches, et saisit l'occasion où il présenta au sultan un de ses traités sur le droit, pour obtenir du souverain, par le moyen du kislaraga de la vieille Validé, la distinction inouïe de mufti titulaire, avec le rang venant immédiatement après le mufti réel. Huit jours après, les vesirs et les grands juges, se rendant à l'audience accoutumée, Asis-Efendi se poussa pour prendre rang avant les vesirs; mais le second vesir, Kenaan-Pascha, lui dit : « Efendi, si tu es grand juge, va plus bas te mettre à côté de celui d'Anatoli; si tu es mufti, tu n'as rien à faire ici parmi les vesirs. » Et en même temps il le poussa par les épaules; les autres vesirs firent de même, en sorte que le nouveau mufti honoraire fut rejeté jusqu'à sa place, à côté du grand juge d'Anatoli. Trois semaines après, Abdulasis ayant perdu son appui, le kislaraga, fut déposé de sa charge de grand juge de Rumili, qui passa au grand juge d'Anatoli, Memeksade; ce dernier fut remplacé par Kabakulaksade : ce changement entraîna de nouveaux débats de préséance. C'est par ces petites passions que se laissaient agiter les ulemas, tandis que les sipahis lapidaient leurs agas, pour un retard de solde. Afin de se procurer l'argent nécessaire, on leva bien vite la taxe extraordinaire appelée awaris, et contrairement à tous les usages observés jusqu'alors dans les affaires et la comptabilité, le defterdar fut chargé de payer les sipahis. Le précédent defterdar, Ismaïl-Pascha, avait été d'abord nommé vesir de la coupole, puis relégué dans le commandement de Tenedos; son successeur, le defterdar Ibrahim-Pascha, remplit les fonctions de paranymphe au mariage de la fille d'Ibrahim, la princesse Kia-Sultan, avec Haideragasade-Mohammed-Pascha; un mois après fut célébrée la fête de la circoncision du sultan, et de trois de ses frères. Le souverain ayant été blessé dans cette opération, la faute en fut attribuée au kislaraga Ibrahim, que l'on bannit en Égypte, pour donner sa place à Mahmud, aga du vieux sérail, et à celui-ci succéda le kapuoghlan de la Validé. Le gouverneur de Bagdad, Musa-Pascha, arrivé à Constantinople avec l'espoir de renverser le grand vesir, fut jeté dans les Sept-Tours et décapité; au contraire, le rebelle Bojuni-Jarali-Mohammed, gouverneur déposé d'Anatoli, qui vint se mettre à la merci de la Porte, obtint sa grâce. Un acte de clémence bien plus remarquable encore fut exercé envers le rebelle Katirdschi-Ogli, qui, battu par le possesseur du sandschak d'Hamid, s'était enfui à Kara-Oren; puis, retiré auprès d'Isa-Oghli, possesseur des domaines de Tschai, près de Karahiszar, employa la médiation de ce protecteur, pour négocier sa rentrée en grâce. Isa-Oghli, homme formé aux affaires, estimé des principaux personnages de l'État, conseilla au grand vesir de gracier Katirdschi, qui autrement se réfugierait en Perse : après une réponse peu précise, mais encourageante, Katirdschi se mit en route pour Constantinople; le grand vesir le présenta au sultan en disant : « Voici le porc appelé Katirdschi-Oghli, qui se jette dans la poussière de vos pieds en implorant son pardon. » Le sultan conféra le sandschak de Begschehr à Katirdschi-Oghli, et des places de sipahis à dix-huit de ses gens; l'amnistié envoya un administrateur à Begschehr, et resta à Constantinople, où il étonna le grand vesir et les agas, par son adresse et celle de ses gens à lancer le dschirid; c'était toujours un Turc ignorant et grossier. Un jour que Fasil-Ahmed-Pascha lui montrait un plan en relief de la Crète, où les montagnes et les gorges étaient surtout fidèlement représentées, emporté par l'esprit de son ancien métier de brigand, il s'écria : « Les belles montagnes, et les défilés commodes pour les embuscades! — Oui, monseigneur, répondit le pascha, ce sont de belles montagnes, mais on n'y rencontre pas de caravanes. »

Alors, la capitale respirait plus librement, mais les vesirs s'enivraient dans la mollesse et la volupté; le grand vesir, en véritable Albanais et comme un simple janitschare, n'était pas très-recherché dans le choix de ses compagnons intimes et de ses amis : le muezzim du quartier de Ssofiler, dans le voisinage des nouvelles casernes, l'un de ses anciens camarades, entrait chez lui et en sortait librement et à sa convenance, se mettait avec lui à table, ou cheminait à cheval; et leurs parties de plaisirs eurent assez de retentissement pour que la vieille Validé, qui en fut informée, lui fît adresser le chatti-scherif suivant : « T'ai-je fait vesir pour que tu vécusses et fisses l'amour dans les jardins et les vergers? Applique-toi aux

affaires de l'empire, et que je n'entende plus parler de tes débauches, ou je te coupe la tête. » Le grand vesir irrité se rendit chez le reis-efendi Ssidki : « En quoi donc ai-je négligé mes devoirs jusqu'ici? il y a là des manœuvres d'ennemis et d'envieux; que l'on aille me chercher le maître d'écriture du sultan. » C'était Beschir-Aga, revenu récemment de Médine. Kara-Murad l'apostropha comme s'il inspirait de pareilles lettres au sultan : le chodscha jura par ce qu'il y avait de plus sacré, qu'il ne savait rien de l'envoi de la lettre ni de son contenu; mais il déclara qu'à la vérité, le sultan lui avait demandé plusieurs fois de lui enseigner à écrire les mots : « Je te coupe la tête, » comme composant la formule de l'emploi le plus nécessaire pour un sultan. Le vesir ne déposa pas pour cela sa colère, et voulant aussi la faire sentir au harem, défendit que Beschir-Aga continuât à donner des leçons d'écriture au sultan, et à demeurer dans le sérail : ce maître dût se loger dans un quartier de la ville, et un autre eunuque fut installé comme professeur d'écriture du sultan. Une bonne main fut désormais une des conditions indispensables de l'éducation des princes; et sous Mohammed IV surtout, l'art de la calligraphie brilla du plus grand éclat; le calligraphe le plus renommé à cette époque, était Kadrisade, qui venait d'être appelé au poste de juge de Brusa. La musique aussi était en faveur auprès des vesirs; les plus fameux musiciens et chanteurs de ce temps étaient Chaili-Hafis, Ssolaksade et Naszrullah-Wakif-Chalchali, qui rendit l'âme en fredonnant un air. Alors se déployait un grand luxe dans les constructions; jamais on n'avait vu élever tant et de si magnifiques kœschks : l'astronome de la cour faisait construire un palais d'une architecture imposante; le grand vesir avait acheté le palais de Siawus-Paschasade-Mustapha-Pascha, et sans considérer que c'était une fondation religieuse, il l'avait fait réédifier en abandonnant le sien au kapudan-pascha.

A cette époque, de graves dissentiments éclatèrent entre le grand vesir et le kulkiaja (lieutenant général des janitschares), et provoquèrent la discorde dans le harem, parce que la vieille Valide soutenait le kulkiaja, tandis que la jeune s'attachait au grand vesir. Contre la volonté du grand vesir, le kulkiaja avait destitué le defterdar Ibrahim, et donné sa place à Mustapha-Pascha, surnommé Surnasen (le joueur de flûte). Entre l'ancien et le nouveau ministre des finances, s'élevèrent de vifs débats dans le divan : « Ivrogne, dit Mustapha-Pascha à Ibrahim, où sont les 100,000,000 d'aspres que tu as engloutis? — Impudent, répondit Ibrahim, l'administration des finances n'est pas une flûte dont tu pourras jouer. » Le tschauschbaschi les sépara à grand'peine; là-dessus, un chatti-scherif donna cette prescription au defterdar : « Il faut examiner les comptes de ton prédécesseur, et faire rentrer même les sommes que doit mon lala, le grand vesir. » Kara-Murad, pour éloigner le kiaja, auteur de cette lettre, lui conféra le gouvernement d'Ofen, avec le rang de vesir; mais le kiaja déclina cet honneur, en disant : « Qu'ai-je à faire à Ofen, et avec le vesirat? » Le grand vesir ne pouvant se débarrasser ainsi du kiaja, résolut de le faire tuer par ses pages, au premier exercice du dschirid. Le kulkiaja, informé de ce complot par un des espions qu'il entretenait autour du grand vesir, ne parut point au divertissement, et médita lui-même avec trois cents sipahis ses clients, le meurtre du grand vesir, pour le premier jour de divan : il leur représenta que Topchaneli-Mustapha-Aga, rappelé de Bagdad par le grand vesir, qui lui avait donné sa fille pour lui préparer ainsi la route à la place de kiaja, était un homme féroce, qui déjà avait fait mettre à mort plusieurs milliers de leurs camarades; de son côté, le grand vesir, prévenu du coup préparé contre lui, s'abstint d'aller au divan, sous le prétexte qu'il avait affaire à l'arsenal. Les sipahis assourdirent le mufti de plaintes contre le grand vesir, qui, par les conseils du chef de la loi, leur ferma la bouche en leur jetant quelques bourses, de sorte que les choses en restèrent là. Le gouvernement de Bagdad, que le grand vesir avait offert au kiaja-beg, et que celui-ci n'avait pas accepté plus que celui d'Ofen, fut conféré à Melek-Ahmed-Pascha, époux de la sultane Kia, fille de Murad IV. Le kulkiaja réunit dans son jardin près de la porte, des canons, les agas des troupes, l'aga des janitschares, Begtaschaga et Muszliheddin, et délibéra avec eux sur la déposition et le supplice du grand vesir; Begtasch repoussa le dernier parti, mais fit conseiller

en même temps au grand vesir de résigner volontairement ses fonctions : Kara-Murad se rendit à cet avis, prévoyant bien qu'en définitive il ne pourrait tenir contre la jeune Validé, protectrice du kiaja ; il se rendit auprès du sultan, et lui remit le sceau, en disant : « Mon glorieux roi et empereur, il ne convient pas que dans un empire il y ait quatre grands vesirs au lieu d'un ; voilà ton sceau, ne le donne pas à un janitschare, de crainte d'amener la ruine de l'empire. » Le sceau de l'empire fut envoyé à Melek-Ahmed-Pascha, qui le refusa et qui finit par l'accepter, à la condition que nul des agas des troupes ne se mèlerait des affaires du gouvernement : le précédent grand vesir, Murad-Pascha, fut nommé gouverneur d'Ofen, et revêtu d'une pelisse d'honneur.

La chute du grand vesir entraîna l'éloignement de ses protégés et de ses créatures ; le reis-efendi Ssîdki, l'une des meilleures plumes de la chancellerie ottomane, fut remplacé par le mewkufatdscha Mohammed-Efendi ; Budaksade, confident de Murad-Pascha, destitué de son grade de capitaine, fut mis en prison ; l'astronome de la cour, Husein-Efendi, se trouva heureux de ne subir d'abord que le bannissement. Cet astronome ayant joué un plus grand rôle politique que tous les hommes revêtus du même titre dans l'empire ottoman, et ayant exercé, par ses prédictions, une immense influence sur la marche du gouvernement, nous allons nous arrêter un instant avec les historiens de l'empire, à examiner les diverses phases de son destin : élève du précédent astronome de la cour, Mohammed-Tschelebi, déjà sous Murad IV il avait acquis, par ses éphémérides, une grande faveur auprès du peuple et du sultan, qui lui attribua des revenus considérables. Dans l'année qui vit périr Murad, ses éphémérides ayant marqué le jour du martyre d'Husein, par ces mots : *Husein na Murad,* c'est-à-dire mort d'Husein contre sa volonté, cela fut regardé comme une prédiction de la mort prochaine de Murad ; il prétendit aussi avoir prédit la mort d'Ibrahim, parce que le déplacement de quelques lettres pouvait présenter ce sens : ces circonstances élevèrent son autorité très-haut dans le sérail. Par ses anciennes connaissances les baltadschis, il recommanda à la sultane Validé, son bon ami le janitschare Murad, qui parvint ainsi au grade d'aga, puis à la dignité de grand vesir ; à celui-ci, il recommanda ensuite Behaji-Efendi comme mufti, et amena la déposition d'Abdurrahim ; connu par le grand vesir et le mufti, il distribuait les places à son gré, au point que lui-même, d'abord simple janitschare, était monté au rang de juge de Médine ; il offusquait tous les ulemas, il se mêlait de toutes les affaires de l'intérieur comme des relations étrangères ; il demanda à l'ambassadeur impérial, Schmid de Schwarzenhorn, des présents d'honneur comme en recevaient les vesirs, parce qu'il avait autant d'influence et d'autorité que ces dignitaires ; ayant éprouvé un refus, il fit en sorte que, dans la rédaction de la lettre du sultan à l'empereur, on employât la seconde personne du singulier. L'ambassadeur du roi d'Angleterre, sir Thomas Bendish, disputant à celui du parlement, sir Thomas Crow, le droit de représenter véritablement le gouvernement de ce pays, il intervint en faveur du second, auquel il fit accorder l'audience et la reconnaissance officielle. Les affaires de la Pologne et de la Transylvanie, des woiwodes moldaves et valaques, passaient par ses mains ou celles de ses agents, qu'il fallait toujours remplir d'or. De la princesse, fille du sultan Ibrahim, il reçut un cheval, couvert de harnais enrichis de pierreries, pour faire obtenir à l'époux de la sultane, Fasli-Pascha, la permission de revenir à Constantinople ; mais une fois Fasli-Pascha de retour dans la capitale, la princesse redemanda le cheval, que l'astronome dut rendre à son grand dépit. Le superstitieux Kara-Murad avait une foi aveugle dans les prédictions astrologiques, qui lui assuraient trente années de grand vesirat ; mais l'astrologue n'avait prévu ni la chute de Kara-Murad, ni sa propre ruine : d'abord banni à la Mecque, puis à Angora, il fut laissé néanmoins à Stenia, où il se tint caché dans la maison de campagne de son ami, le secrétaire des silihdars, Ismaïl ; c'est de là qu'il adressait des supplications aux femmes du harem, et surtout à la vieille Validé, pour être rappelé à son ancienne faveur. Une de ses lettres tomba entre les mains de ses ennemis, qui, ayant amené par le déplacement de quelques lettres dans ses éphémérides, les mots : *Mort de Mohammed*, purent appuyer ainsi une accusation de lèse-majesté. Le mufti Behaji-Efendi, qui

était sa créature, n'hésita pas à donner un fetwa pour la condamnation à mort de l'astronome, en disant que la raison réclamait la destruction d'un homme dont l'effronterie ne reconnaissait aucune limite. Le bourreau reçut l'ordre de l'exécution. Husein-Efendi, qui dans la nuit avait reconnu par ses éphémérides que le lendemain était un jour malheureux, avait fait préparer pour le matin un esquif, et pris des dispositions pour qu'un cheval fût tenu tout sellé sur la rive droite du Bosphore. A peine avait-il quitté sa retraite, que le bourreau et ses gens y arrivèrent, coururent après lui et l'atteignirent ou moment où il abordait au château d'Asie; il fut étranglé et jeté à la mer. Le lendemain, les defterdars, le président de la chambre des comptes, et les commissaires préposés aux successions, procédèrent à la saisie des biens laissés par lui; il n'entra que 150 bourses dans le trésor; plus de 200 furent réservées pour la commission. Le grand vesir, persuadé que la succession d'Husein-Efendi devait se monter à 7 ou 800 bourses, fit jeter en prison le commissaire Ismaïl-Schagird, et le relâcha ensuite, après lui avoir fait regorger seulement 30 bourses.

Avant de parler de l'administration du nouveau grand vesir Melek-Ahmed-Pascha, il est nécessaire de jeter un regard sur la guerre suivie contre les Vénitiens en Crète et en Dalmatie, et sur les expéditions des flottes ottomanes. En Crète on ordonna la construction de trois forts devant Candie, et l'on assigna la somme de 250,000 piastres, jugée nécessaire pour ces travaux, sur les revenus de l'île. L'on ne voulut pas tenir compte des observations par lesquelles il était prouvé que les possessions ottomanes en Crète ne produisaient pas plus de 30,000 piastres, attendu que le reste était absorbé par la solde des troupes. Deux des forts furent commencés; mais sur ces entrefaites le capitaine général Mocenigo enleva S. Todero, qu'il unit au commandement du noble Frioulais comte Pompeo Strasoldo. Lorsque les constructions commencées furent achevées, le serdar s'occupa de la conquête du château d'Istina, dont le canton avait été déjà rangé par Habibaga sous l'obéissance ottomane. Cette entreprise avait été retardée par des renforts arrivés aux Vénitiens, qui furent en état de faire une sortie où Habibaga périt devant le château de Giropetra; enfin un combat fut livré sous les murs d'Istina. Les Vénitiens perdirent mille morts, dont vingt capitaines et un général, cinq cent quarante prisonniers : ces malheureux captifs allèrent décorer à Constantinople les fêtes du petit Bairam [4 décembre 1650]. Haideragasade, nommé quelques mois auparavant kapudan-pascha à la place de Biiklu-Mustapha, avait pris la mer avec la flotte au mois de mai; mais il ne s'était pas avancé au delà des Dardanelles, où étaient postés les bâtiments vénitiens. Les sipahis revenus de Crète, obsédant la Porte de réclamations relatives à leur solde, on leur assigna des sommes à prendre sur les revenus de Crète; mais cinq cent cinquante seulement acceptèrent ces délégations; les autres continuèrent d'assiéger les ministres. Ces terribles pétitionnaires furent envoyés aux Dardanelles sous le commandement de l'eunuque Abdurrahman, et en même temps des tschauschs furent dépêchés en Asie Mineure, pour réunir des feudataires et des sipahis, et les appeler à la défense des Dardanelles. Le kapudan-pascha et Abdurrahman firent savoir qu'il leur était impossible de contenir les janitschares embarqués sur la flotte, qui dévastaient les deux rives de l'Hellespont; qu'ils ne pouvaient non plus forcer le passage des Dardanelles gardé par la flotte ennemie, composée de trente-deux galions, sept galères et deux mahones. Dans cette situation critique, l'on agita la question de savoir s'il ne faudrait pas assurer l'Hellespont par la construction de deux nouveaux châteaux à l'issue du canal, l'un au cap de Jenischehr, l'autre sur la pointe opposée de Baba-Jusuf. La Validé chargea Feridun-Aga de reconnaître les lieux; mais comme il résulta du rapport que les deux promontoires étaient à une trop longue distance l'un de l'autre pour que des forts élevés sur ces points pussent être utiles, on se contenta d'élever une batterie à Ssoghandere. Des ordres adressés aux divers chantiers de la mer Noire pressèrent la construction de vingt-neuf galions, et d'un bâtiment corsaire, avec la recommandation d'employer du bois sec. Les frais de ces armements devaient être couverts par les contributions de Trebisonde, Sinope, Gonia, et tous les juges de l'empire reçurent des instructions pour doubler l'impôt appelé *l'argent*

de camp. Mais la récolte des cerises fit oublier aux vesirs la fermeture des Dardanelles, et les dangers de l'Hellespont s'évanouirent au milieu des plaisirs offerts par le Bosphore. En automne, mille sipahis furent enrôlés pour un service de trois ans en Crète, avec 60 aspres de gratification; on les embarqua avec les régiments de janitschares, et quatre mille ulufedschis de l'aile droite et de l'aile gauche; le nouveau kapudan-pascha Hosamsade-Ali-Pascha, de Rhodes, franchissant le détroit avec huit galères et ses propres bâtiments au moment où la flotte vénitienne s'était retirée, se dirigea par Chios sur la Crète, où il arriva en une semaine, et débarqua les troupes dans le port d'Ajakaszra. Ce service devait lui mériter le titre de vesir; mais ne pouvant ou ne voulant pas payer les 400,000 piastres exigées pour ce titre, il s'interdit ainsi l'honneur du vesirat. La Bosnie et l'Herzegowine furent maintenues en ordre, et défendues par Hasan-Pascha et par le gouverneur d'Hersek, Hadschi-Memeksade. Hasan fut assez habile pour attirer à lui un rebelle qui s'était rendu redoutable dans le district de Tschelebibasari, sous le nom de Mahmud le Fou, de Tekke, et de l'employer utilement à faire des irruptions sur le territoire ennemi, pour y enlever des prisonniers. Mais lorsque Hasan-Pascha eut été déposé sans motif, et que le defterdar de Prevesa, Mohammed-Pascha, eut été nommé à sa place, des troubles éclatèrent à Seraï, capitale de la province. Le nouveau pascha, ayant demandé à la ville des arquebusiers, les habitants réunirent 5,000 aspres, et mirent sur pied des segbans: Mohammed-Pascha les somma de lui fournir plutôt de l'argent. Les troupes irrégulières, les ssaridsches tirèrent sur les habitants, et un muderris, assis fort paisiblement sur le bord de la Migliazka, fut blessé au pied. Le pascha rejeta la faute de ce mouvement sur le juge de Seraï, qui la lui renvoya. Quelques begs, qui auraient désiré avoir les mains plus libres, profitèrent de l'occasion, pour accuser le gouverneur auprès de la Porte, et ne cessèrent de faire agir leurs chargés d'affaires que ce pascha ne fût déposé.

Melek-Ahmed, Abase de naissance, entra comme esclave à l'âge de trois ans, avec sa sœur de lait, dans le harem du sultan Murad IV. La petite fille, donnée plus tard pour épouse au chef de la corporation des orfèvres, à Constantinople, fut la mère d'Ewlia le géographe; Ahmed lui-même, surnommé Melek, c'est-à-dire l'Ange, à cause de sa beauté, devint successivement page du sultan, silihdar, gouverneur d'Alep, de Diarbekr et de Bagdad. Remplacé dans ce dernier lieu par Arslan-Pascha, et revenu à Constantinople, il allait être de nouveau renvoyé à Bagdad, lorsque, par l'influence de son épouse, la sultane Kia, et de la vieille Validé, il obtint la première dignité de l'empire. C'était un homme généreux, courageux, incorruptible, mais il n'avait pas assez de force pour tenir le gouvernail de l'État dans les temps d'orage où l'on se trouvait. On acquit la preuve la plus claire de sa loyauté et de son incapacité dans les mesures avec lesquelles il espérait remplir le trésor, mais qui furent plus nuisibles qu'utiles à l'empire, lui firent perdre à lui-même la confiance et les affections de la capitale, et finirent par le renverser. On peut citer d'abord l'énorme impôt de guerre appelé bedeli timar, établi sur tous les fiefs, et montant à 50 pour 100, dont la levée fut la première cause des troubles d'Asie, et du soulèvement des soldats feudataires en Crète. Il ne montra pas plus de lumières lorsque, désespérant de détruire la vénalité, il voulut la rendre au moins productive pour le trésor. On ordonna que le montant de la vente des emplois fût versé dans des caisses, et que l'on tînt là-dessus une comptabilité. Ainsi la vente des charges fut déclarée légitime par le gouvernement, et une chambre spéciale fut instituée pour donner un caractère légal à la vénalité, dont le produit ne donna pas le dixième de l'évaluation. Melek-Ahmed provoqua de grandes clameurs parmi les vesirs, en proposant qu'ils renonçassent au moins pour deux ans aux revenus tirés de leurs chasz, afin d'aider le trésor, déjà en anticipation sur les deux années suivantes, à sortir des embarras où il était enfoncé pour le payement de la solde. Lorsque cette proposition eut été produite dans le diwan, le vieux Gurdschi-Pascha se leva le premier, et dit: « Croit-on que ce soit trop que ce morceau de pain pour nos services? Vous en parlez à votre aise, seigneur grand vesir; lorsque vous vendez la moindre charge 50 bourses, il en tombe au moins 20 dans votre coffre; il vous est donc facile de renoncer aux chasz. Mais songez donc

que nous autres ne vivons que de cela.» Le second vesir Jusuf-Pascha ajouta : «Mon chasz est de 1,000,000 d'aspres qui, joints au présent du Bairam, ne suffisent pas à mes dépenses; ne voudriez-vous pas aussi augmenter nos frais en diminuant nos revenus?» Le troisième vesir, le vieux Kenaan, sincère et loyal moslim, garda le silence. Le grand vesir lui demanda son opinion, et Begtaschaga, levant la main, le pressa de parler, en lui faisant observer qu'il avait pleine liberté de s'exprimer sans réserve. «Eh bien! dit Kenaan, la solde des janitschares comprend 800,000 piastres, dont 500,000 pour le corps entier, et 300,000 pour les agas seulement : c'est à eux qu'il appartient de suppléer à l'insuffisance de la solde. La confiscation de 20 ou 30 bourses qui suffisent à peine pour soutenir le rang et les familles des vesirs, n'apportera pas un grand secours au trésor.» Ce discours alarma les agas; Begtasch, prenant un ton plus doux, se contenta de dire : «Je n'ai rien que mon traitement quotidien de 400 aspres.» Ainsi la proposition du grand vesir n'eut point de suite. Les charges que les vesirs et les agas rejetaient loin d'eux, retombèrent d'autant plus pesantes sur les pauvres, sur les ulemas et les scheichs mis à la retraite, sur les veuves et les orphelins, dont on retint une partie des pensions. Le defterdar Emir-Pascha proposa de retenir entièrement pour l'année courante les 170 juks, c'est-à-dire les 17 millions d'aspres montant des pensions annuelles, afin de couvrir le déficit du trésor [1651]. La vieille Validé, qui avait déjà fait preuve d'énergie et d'intelligence sous le règne de son époux, Ahmed, appela les ministres auprès de sa personne, et dit : «Vous retranchez le pain de trente mille pensionnaires, sur qui voulez-vous faire retomber le poids de leurs malédictions?» Ssarikiatib, qui, après la chute de l'astronome de la cour avait recueilli toute son influence dans le harem, et qui dans les ministères poussait aux mesures oppressives, ne rougit pas de répondre à la vieille impératrice : «Chère âme, depuis que le monde existe, il n'y a point d'exemple que des places fortes aient été prises par les prières des mollas et des derwischs; demandez-vous qui a gagné cette bataille, enlevé cette forteresse? on vous répond : Ibrahim-Pascha, l'ivrogne, ou tel autre pascha. S'il n'y a pas d'utilité à tirer des prières des pauvres et des derwischs, leurs malédictions ne font non plus beaucoup de mal, et je ne crains pas de les assumer toutes sur ma tête.» Ainsi cette mesure acerbe et inique fut exécutée. Mais comme elle n'amena pas encore de grands résultats, Melek-Ahmed eut recours à l'altération des monnaies. On frappa donc à Bagdad de mauvaises aspres, qui n'avaient qu'un tiers d'argent, de sorte que ces espèces ne valurent plus maintenant qu'un cent soixantième du ducat hongrois, au lieu d'un centième. On verra tout à l'heure combien de maux entraînèrent tous ces changements,

En Asie, le chambellan Omer, fils de Naszuh-Paschasade, nommé pour lever le bedeli-timar, avait délégué une partie de sa mission à Schatir, alaibeg de Kastemuni, dont les actes ne furent pas moins oppressifs que ceux d'Usun-Jusuf, chargé des mêmes opérations en Rumili. Des plaintes s'élevèrent de toutes parts. De Wan, arriva la nouvelle inquiétante que Mohammed-Emin-Pascha s'était établi de force dans la citadelle, et qu'une armée de douze mille Persans, campée sur la petite rivière de Kotsche, près d'Huweise, coupait toutes les communications avec Bagdad, et menaçait la ville. A Wan même, la guerre éclata au sein de la garnison; l'aga des janitschares, Sinan, refusa avec ses troupes l'obéissance au pascha Mohammed-Emin, qui était en possession de la citadelle, tandis qu'Husein, aga des troupes qui occupaient le château, se rangeant du côté de Mohammed-Emin, ne voulut pas laisser entrer Ibrahim-Pascha nommé par la Porte. Les deux partis se fortifièrent, en s'unissant avec les begs des tribus kurdes voisines les plus puissantes, Husein-Aga avec la tribu d'Hakari, les janitschares avec le beg des Kurdes de Choschab, qui avait détruit plus de quinze mille têtes de bétail à des cantons dépendant de Wan, et surpris des caravanes persanes. Mohammed-Emin-Pascha, renfermé dans la citadelle avec les siens, canonna la ville; enfin, la Porte dépêcha Dschindschi-Mohammed-Pascha pour rétablir le calme. De Bidlis, où l'émir Asis avait été renfermé par son fils Seinel, Mohammed-Dschindschi négocia la paix entre les tribus kurdes de Choschab et d'Hakari, et enfin, par la médiation d'Husein-Aga, le départ d'Emin-Mohammed-Pascha, qui s'en alla paisiblement à Constantinople, tandis

que Husein-Aga et d'autres de son parti furent saisis et mis à mort. Le beg de Choschab n'observa pas longtemps la paix promise, car il appela le chef de rebelles Tschomar, qui, avec des lewends rassemblés à la hâte, s'était opposé violemment à l'aga nommé pour lever le tribut annuel des Turkmans, et avait surpris et tué le suppléant du juge envoyé à Constantinople, avec les fermages en nature et 6,000 piastres, enleva les 6,000 piastres, mais sans toucher aux autres objets de la caravane, d'une valeur de plus de 20,000 piastres. Dans les mains de Tschomar était tombé aussi le géographe Ewlia, qui s'échappa heureusement et se rendit à Constantinople, où il arriva pour assister à la nomination de Melek-Ahmed-Pascha comme grand vesir. Quand les rebelles Gurdschi-Nebi et Katirdschi-Oghli s'avancèrent jusqu'à Skutari, en vue de Constantinople, Tschomar se trouvait attaché à leurs drapeaux, et dans les escarmouches engagées avec les Druses durant le gouvernement de Murtesa-Pascha en Syrie, Tschomar combattit avec ces féroces montagnards. Les luttes contre les Druses prirent un caractère plus sérieux sous Ipschir-Pascha, successeur de Murtesa-Pascha. Comme le woiwode Topkapulu-Mustapha, qui levait en Syrie les fermages de Saida et de Bairut pour les agas restés à Constantinople, ne voulut pas livrer son parent Alibeg à l'émir syrien Melhem, de la famille de Maan; Melhem courut aux armes, s'unit avec Osaf, de la tribu d'Aburisch, émir des Arabes du désert, et livra une bataille rangée à Ipschir-Pascha, qui fut blessé et tomba de cheval. Les paschas de Diarbekr et d'Alep reçurent ordre de soutenir le gouverneur de Damas; mais Melhem trouva moyen de gagner les agas de Constantinople, et de lier ainsi les mains à Ipschir. Le woiwode Topkapulu-Mustapha se rendit auprès de Melhem, leva pour Ipschir-Pascha plus de 10,000 piastres, et néanmoins ne remit à celui-ci que quelques chevaux, réservant toutes les autres valeurs pour les agas [décembre 1650]. Bientôt après, arrivèrent à la Porte des réclamations de la part de Melhem, se plaignant qu'Ipschir eût exigé 80,000 piastres au lieu de 8,000, et que pour se venger de n'en avoir reçu que 30,000, il eût soutenu Alemeddin-Oghli, rival de Melhem. La protection de Beg-Tasch-Aga donnée à Melhem fit transférer Ipschir de Damas à Alep, et le gouvernement qu'on lui retirait fut donné à Mostari-Pascha. Il ne faut pas confondre Melhem, émir des Druses, avec Melhemi, mathématicien et historien, auteur d'une histoire universelle dans laquelle sont compris aussi les Grecs et les Francs, et qui mourut cette année.

Smyrne fut provoquée aussi à des mouvements insurrectionnels par le pascha d'Angora, Ibrahim-Pascha, qui, en vertu d'ordres de la Porte, ferma tous les magasins, pour empêcher l'exportation des grains, conduits secrètement aux Vénitiens. Le juge de Smyrne, à la tête des principaux habitants, se rendit auprès du pascha; de violents débats s'engagèrent, en sorte que le pascha demanda satisfaction à la Porte, et le grand vesir réclama du mufti la déposition du juge, qu'il obtint après quelques difficultés. L'inspecteur des finances de Salonik, Dschuhud-Jahja, avait aussi déterminé la destitution du juge de ce lieu, Mohammed-Tschelebi, et fait ainsi tomber en ses propres mains les fonctions de chambellan et le traitement de Dschindschi-Mohammed, expédié à Wan. Les agas mettaient la main sur tout et partout.

Bientôt, un plus grand refroidissement se manifesta entre le grand vesir et les agas. Le grand vesir, ayant intercepté un billet du defterdar Surnasen, adressé au harem pour demander le grand vesirat, l'avait destitué de son emploi. Les agas attribuèrent cette disgrâce de leur protégé, principalement au kiaja du grand vesir, Mohammed de Diarbekr, si tristement célèbre sous le nom de Ghodde-Kiaja, et au reis-efendi Mewkufatdschi. Le samszundschibaschi, l'un des six lieutenants généraux des janitschares, ayant vu chez le reis-efendi un calendrier qu'il prit pour des tables astrologiques, fit grand bruit de cette circonstance chez les agas, disant que maintenant, au lieu de l'astronome de la cour, récemment mis à mort, c'était le reis-efendi qui s'occupait de conjurations magiques. Il se répandit aussi que le grand vesir se proposait de déposer, au premier jour de divan, le kiaja et l'aga des janitschares, en sorte que, le premier jour de divan, les janitschares ne voulurent pas toucher à leur soupe. Les agas, qui alors traitaient de tout à table, se trouvaient réunis à un grand festin chez le kiajabeg; mais des entremetteurs pacifiques donnèrent toutes

sortes d'assurances conciliatrices de la part du grand vesir. Quand le divan se réunit, le grand vesir enleva l'aga et le kiaja, en protestant qu'il ne songeait à aucun changement. Le lendemain, le kulkiaja (premier lieutenant général des janitschares) donna une fête à laquelle assistèrent le grand vesir et le kiajabeg (ministre de l'intérieur), ce qui était inouï. On s'entendit de part et d'autre. L'ex-defterdar Surnasen fut banni à Andrinople; il essaya de se justifier, en protestant que le billet intercepté était une pièce forgée et supposée par ses ennemis. L'affaire fut donc accommodée pour le moment, et l'on continua de bien vivre. Jamais jusqu'alors le luxe de la table ne s'était élevé si haut. Quelques notes laissées par Ewlia sur la cuisine de son premier maître, le defterdarsade Mohammed-Pascha, le Lucullus et l'Apicius des Ottomans, peuvent nous en donner une idée. Outre la vaisselle d'argent, Mohammed-Pascha avait pour le service de la table cent plats de porcelaine, des carafes, des gobelets, toutes sortes de vases d'argent, des nappes brodées d'or et d'argent. Il avait quarante cuisiniers, dont vingt, lorsqu'il voyageait, prenaient toujours les devants avec le quartier-maître; les autres suivaient avec le pascha. Ces quarante cuisiniers avaient vingt valets pour emballer les effets, cinq palefreniers et dix planteurs de tentes. Les sept chefs de cuisine (1) avaient chacun sa grande tente particulière pour son travail; le chef suprême recevait 1 piastre par jour de traitement. Au sensualisme et à la débauche des agas, correspondaient complétement la vénalité et l'immoralité des ulemas et des juges. Un procès des plus scandaleux s'éleva entre le savant grand juge Kabakulak et Boghuk-Mustapha-Aga. Le grand juge réclama de Mustapha, chargé des affaires de Biiklu-Mustapha-Pascha, mort en Crète, une somme de 14,000 ducats, tandis que celui-ci n'avait reçu de la veuve du défunt que 3,800 ducats, au lieu de 5,000 qui lui étaient redus. La magistrature fut délivrée d'une grande flétrissure par la mort du grand juge Tschiwisade, fameux par son luxe, son ignorance et sa passion monstrueuse pour les jeunes garçons. Un certain Paulaki, chargé d'affaires du prince de Moldavie, Lupul, avait vendu la fille de son maître, Dumna, alors à Constantinople, à un magnat hongrois ou polonais. Cette princesse ayant été enlevée sur la route de Moldavie par les Cosaques, Lupul, à force d'argent, acheta la condamnation à mort de Paulaki; mais le kiajabeg, protecteur de cet homme, empêcha l'exécution (1). Lupul éprouva une douleur bien plus cruelle : son ami, le patriarche grec Parthenius, d'abord déposé sous prétexte d'intelligences avec la Russie, fut pendu secrètement et jeté à la mer [27 mai 1651]. Ce prélat eut pour successeur Janichio (2). Les deux agents de Moldavie et de Valachie, qui avaient rendu compte à leurs cours de l'injuste exécution de Parthenius, furent arrêtés par l'aga des janitschares et le kiajabeg. Un métropolitain grec qui, après avoir abjuré sa foi, était devenu ssubaschi, offrit 26,000 piastres, si l'on voulait lui conférer la haute direction de l'église grecque. C'étaient là de funestes symptômes de la maladie qui travaillait l'époque; mais, ce qui alarma bien plus fortement la capitale, ce fut un accident arrivé au chantier maritime, qui blessa de nombreux ouvriers et plus de cinquante autres personnes. L'astronome de la cour, Hasan-Behaji, avait fait de vains efforts pour empêcher le grand vesir de lancer ce jour-là son grand vaisseau, parce que la lune était dans le signe du scorpion. La croyance populaire donna gain de cause aux prédictions de l'astronome, quand on vit que le vaisseau, après avoir quitté la cale, ne pouvait se mouvoir ni à l'avant ni à l'arrière, et les prédictions se vérifièrent bien plus tristement encore lorsque, plus tard [10 juillet 1651], ce bâtiment fut incendié dans la première bataille navale livrée entre Chios et Naxos, où la flotte vénitienne de soixante voiles défit les cent vaisseaux turcs, à la gloire éternelle de Mocenigo (3). Neuf mois avant cette action, tout l'Archipel, dans la nuit du 8 au 9 octobre 1650, avait cru entendre le retentissement du canon, et s'imaginait que les musulmans et les chrétiens, aux prises, se foudroyaient avec une formidable artillerie. C'était une nouvelle île

(1) Ewlia, l. I, p. 397.

(1) Naima, l. II, p. 264.

(2) Relat. di Constantinopoli, 14 sept. 1692, à la bibliothèque impériale et royale.

(3) Brusoni, p. 288.

volcanique qui sortait des eaux, à côté de Santorin (1).

Un des changements les plus importants par son influence sur la marche du gouvernement, celui du mufti Behaji-Efendi, petit-fils de Seadeddin, fut amené par des causes de diverse nature, et qui avaient échappé à l'observation; il faut signaler d'abord la lutte des mystiques et des orthodoxes, dont il a déjà été question dans le siècle précédent, des ssofis ou ewliajis et des birgelis. Un scheich arabe, qui, ayant commis un meurtre, s'était enfui de Damas à Contantinople, était attaché à l'Aja-Sofia comme professeur de l'école du peuple: et, à cause de son habitude de s'appuyer à la colonne de granit, pendant sa leçon, on l'avait surnommé Ustuwani (l'homme de la colonne de granit). Soutien inébranlable de l'orthodoxie, par ses partisans parmi les jardiniers, les confiseurs et les pages du sérail, il avait acquis une telle autorité, qu'on lui avait dressé, contrairement à tous les kanuns, une chaire dans la chaszoda (première chambre impériale), où il lui fut permis de prêcher (2). Cinq ou six des scheichs les plus renommés, prédicateurs des mosquées, se rattachèrent à lui, et, du haut de leurs chaires, jetèrent hardiment l'injure et l'outrage sur les ssofis et les ewliajis, et s'attaquèrent surtout aux accompagnements de flûtes et aux danses des derwischs mewlewis et chalwetis auxquels se rattachait le mufti; car le mufti offusquait encore plus les orthodoxes depuis que, par un fetwa spécial, il avait de nouveau permis de fumer du tabac et de boire du café. De son côté se rangeaient le kulkiaja Tschelebi-kiaja, et d'autres agas des troupes, tandis que les gens sans gout, comme l'historiographe de l'empire appelle les adversaires du tabac et du café, tenaient pour Ustuwani et son parti. Ces derniers obtinrent du grand vesir un ordre qui interdisait la musique dans les exercices des derwischs. Armés de cette défense, ils fondirent sur le convent des chalwetis, près la porte de Fer, et chassèrent, à coups de bâton, les derwischs qui dansaient. Ils auraient bien voulu traiter de même le couvent d'Ermek du scheich égyptien Omer; mais ils en furent empêchés par le ssamszundschi, disciple du défunt scheich Omer, qui, prenant une garde de quinze hommes, le sabre nu à la main, retira sa pelisse pour braver ses adversaires, et se mit lui-même à danser, de concert avec le kulkiaja. Il arracha au grand vesir un ordre qui défendait de troubler, à l'avenir, le chant, les sons de la flûte et la danse tournoyante des derwischs. Le parti contraire resta quelque temps tranquille; mais bientôt il mit tout en œuvre pour faire rendre, par le mufti, un fetwa dans l'esprit de l'interdiction lancée par le grand mufti Kelmapaschasade et par Ebusaïd, contre la danse et la musique des derwischs. Ayant essuyé un refus, ils ne craignirent pas de laisser éclater leur inimitié. Les orthodoxes osèrent écrire, par l'entremise du scheich Ustuwani, au scheich Abdurrahim-Tschelebi, supérieur d'un couvent de derwischs dansants: « Puisque tu favorises la danse et la musique, il faut bien se défaire de toi; nous attaquerons ton couvent, nous tuerons toi et les tiens, nous ensevelirons ton couvent à plusieurs aunes en terre, et nous jetterons la terre à la mer; car, avant que le sol soit bien purifié, nulle prière ne peut être faite en ce lieu. » Le scheich porta le billet au mufti, qui, violemment irrité, écrivit à Ustuwani: « Toi, l'homme à la colonne de granit, à la réception de ces lignes, comparais aussitôt, sinon il t'arrivera mal. » Ustuwani, éprouvant quelques craintes, pria le grand vesir d'apaiser le mufti, et le reis-efendi fut chargé de cette mission. Le mufti lui adressa des paroles blessantes contre ceux qui se laissent corrompre et vendent les charges. « Cette danse tournoyante des ssofis, poursuivit-il, est une vieille histoire; les plus grands monarques et les grands vesirs les plus glorieux l'ont tolérée; beaucoup de muftis plus savants que moi l'ont autorisée par des fetwas. Personne jamais n'eut l'audace de bâtonner les ssofis: mais maintenant une troupe de misérables artisans d'intrigues entoure le sultan, et attire sur lui la malédiction des pauvres et des gens pieux. Ou bien Ustuwani sera réprimandé, ou bien je lui rase la barbe et je l'attache au banc d'une galère. » Le mufti chargea le juge de Constantinople, Esaad-Efendi, de mander les scheichs du parti opposé, de leur interdire, sous des peines sévères, toute injure jetée du haut de leur chaire, et toute perturba-

(1) Asis-Efendi, fol. 27.
(2) Naima, p. 267.

tion aux pieuses walses des derwischs. Le mufti fut encore fortifié dans ses sentiments de tolérance envers les exercices des derwischs, par les représentations de son cousin, Ebusaïd, digne fils de Seadeddin, qui lui reprocha que, durant son autorité comme chef de la loi, les scheichs et les derwischs, dont les prières avaient attiré les bénédictions du ciel sur leur maison, fussent poursuivis avec tant d'injustice. En faveur des derwischs parlèrent aussi Sakirsade-Mohammed, du haut de la chaire, dans la mosquée du sultan Mohammed, et le scheich Erdebelisade, à peine arrivé de pèlerinage, et qui était en grande autorité auprès du peuple; de sorte que les fanatiques orthodoxes furent contraints de suspendre leurs persécutions.

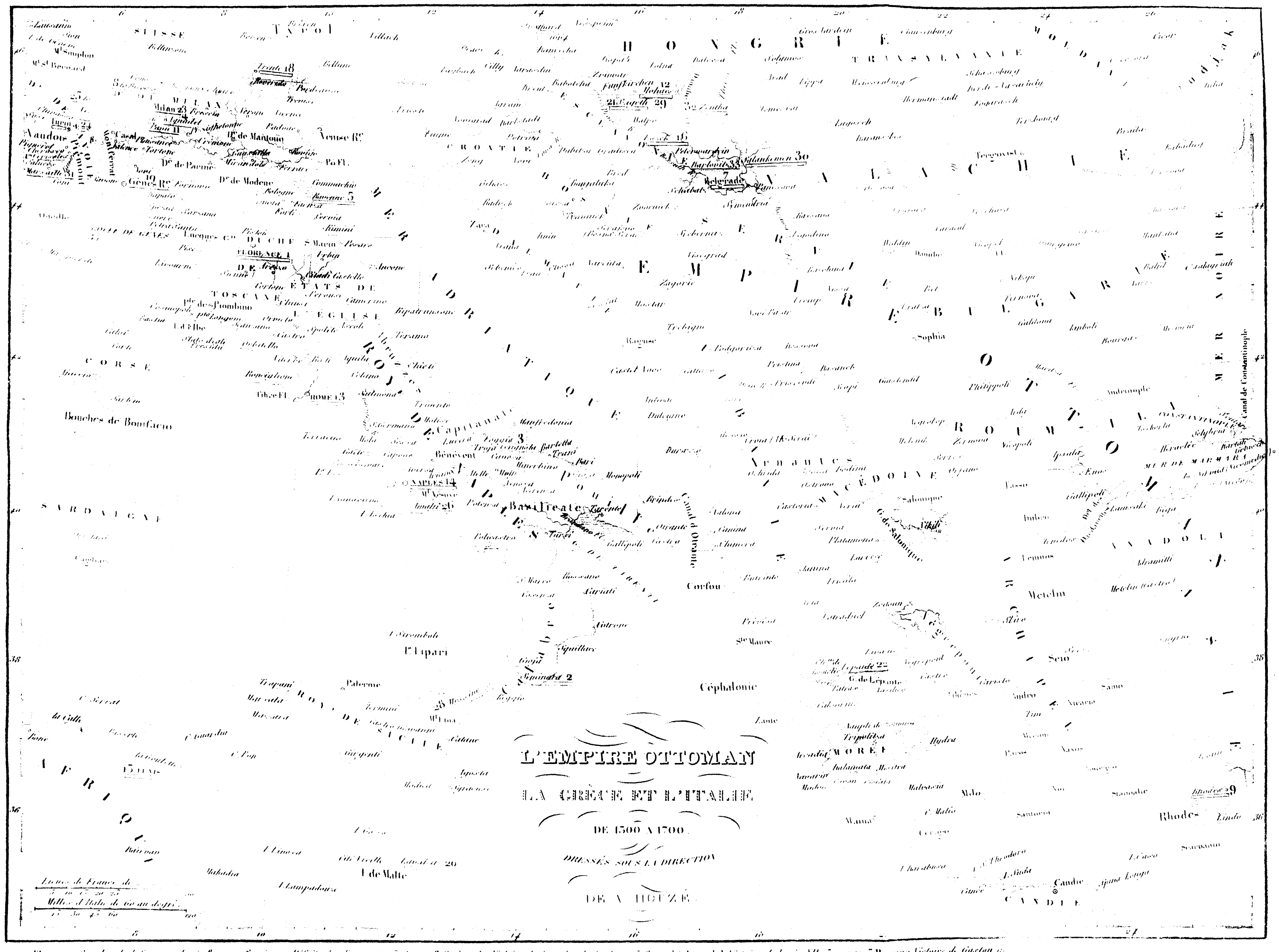
Alors leur zèle, fortement contenu, travailla d'autant plus ardemment en secret contre le soutien de leurs adversaires, le mufti Behaji. Ils trouvèrent les instruments les plus actifs de leurs plans dans le tout-puissant aga Begtasch, et dans le grand juge Karatschelebisade-Asis, dont l'ambition, aspirant depuis longtemps à la première dignité de la loi, mettait en mouvement les fils de toutes les trames ourdies contre le mufti. Il s'était procuré la liste de toutes les possessions illégales rattachées aux places de juges et de muderris, et la fit communiquer, par son protecteur Begtasch, au sultan et à la Validé, en sollicitant la dignité de mufti; mais la Validé persista toujours à dire qu'Asis était son ennemi mortel et celui de l'empire, et ne voulut plus en entendre parler. Un résultat, que les manœuvres d'Asis-Efendi, et le fanatisme des orthodoxes n'avaient pu jusqu'alors amener, fut enfin provoqué par la colère et l'irritabilité de Bejahi, et par la conduite inconsidérée du consul anglais de Smyrne, dans une certaine circonstance. Déja Behaji s'était attiré l'inimitié des agas et du grand vesir, en refusant son adhésion à la déposition du kapudan-pascha, que réclamaient les ministres européens. Il déclara qu'une telle destitution serait de la trahison, et une iniquité à laquelle on marchait en corrompant les ambassadeurs. En ce moment arrivait une plainte du juge de Smyrne contre le consul anglais, dans cette ville, qui avait demandé, en vertu des traités, qu'un procès où il s'agissait de plus de 200,000 aspres, fût suivi et décidé à Constantinople. Le grand vesir voulant prendre le mufti en acte d'emportement, lui renvoya cette question, sous le prétexte que lui-même était accablé d'autres affaires. Behaji violemment irrité, et ne pouvant maîtriser sa colère, fit appeler l'ambassadeur anglais: « Ces maudits ambassadeurs, dit-il, et surtout celui d'Angleterre, ont une bien grande impudence; dans tous leurs actes les Anglais ne s'écarteraient jamais de la ligne par eux adoptée, des assertions qu'ils ont faites, dussent-ils exposer ainsi leur tête; il semble aussi que l'âpreté et la rudesse soient inhérentes à leur nature. » L'ambassadeur, avec beaucoup de calme et de dignité, répondit qu'il ne pouvait révoquer le consul, ainsi que le pensait le mufti. Aussitôt Behaji éclata en injures. « Maudit mécréant! comment pouvez-vous invoquer des traités, vous qui abjurez votre foi et trahissez l'empire? Nous savons que vous fournissez des grains et des vaisseaux aux Vénitiens. » Le résident anglais répliqua encore paisiblement: « Nous louons nos bâtiments à celui qui les paye, à vous comme aux Vénitiens, si vous demandez à les fréter; cela n'est point opposé aux traités. » Le mufti furieux s'écria: « Il faut que le grand vesir fasse enfermer ce misérable. » Alors l'ambassadeur indigné, lui dit: « Je te défie de me faire arrêter. » La dispute s'échauffa de plus en plus; le mufti, incapable de se contenir, appela ses gens: « Qu'on emmène ce misérable. » Ses gens saisirent l'ambassadeur par le collet, l'entraînèrent en lui donnant des coups de poing, et l'enfermèrent dans l'écurie. Les agas, auxquels l'ambassade anglaise avait donné l'éveil, se rassemblèrent dans la maison du kiajabeg et députèrent le muderris Altiparmak Ibrahim-Tschelebi au mufti, pour le déterminer à mettre l'ambassadeur en liberté. « Pourquoi, dit Behaji avec colère, les agas viennent-ils se mêler de cela? » et le muderris se retira sans avoir rien obtenu. Alors vint Ssarikatib, l'ami intime du kiajabeg. « Efendi, dit-il, songez donc que depuis tant d'années nous sommes en guerre avec ces misérables armateurs de Venise sans pouvoir les dompter. Quels désastres amènerait sur nous une rupture avec l'Angleterre, dont le roi est le plus puissant de tous les souverains du pays des Francs, par ses trésors, ses armées, sa marine et ses arsenaux! — Écoutez, secrétaire efendi, répondit le mufti, si ces maudits

mécréants, appelés Anglais, observaient la paix, ils ne soutiendraient pas nos ennemis, et, d'ailleurs, de telles paroles peuvent-elles se tolérer dans l'islam, lorsque la loi a reconnu la nécessité de mettre fin à de si mauvais procédés? » Enfin, Ssarrikatib ayant pu saisir la parole, dit bien vite : « Eh! mais, efendi, quel mufti arrêta jamais un ambassadeur dans sa maison? » Behaji, encore plus irrité par cette discussion, s'écria : « Voyons, que valent ces gibiers de potence, les agas? Ils ruinent le monde par la corruption ; comment, désormais, sera-t-il possible de rendre son cours à la justice? » Ssarrikatib pâlissait et rougissait alternativement de colère. Le grand juge, Kudsisade, ayant voulu intercéder pour l'ambassadeur, eut aussi sa part de paroles grossières. « Es-tu donc un juge suprême pour moi, efendi? Qu'as-tu fait dans le divan où siégeaient de tels sujets, protecteurs des mécréants? Pour moi, dès demain je n'y remets plus les pieds. » Ssarrikatib rapporta tout cela aux agas, arrangeant à sa manière le tour et l'expression du langage du mufti. Le lendemain [2 mai 1652] les agas étant rassemblés sur l'hippodrome, dans le palais d'Ibrahim-Pascha, pour visiter des bâtiments arrivés de la mer Noire, et que l'on venait de réparer, ils pressèrent le grand vesir pour la déposition de Behaji, et envoyèrent leur demande au sérail. Ils essuyèrent un refus; alors ils insistèrent avec d'autant plus de vivacité, déclarant ne pas vouloir quitter la place avant que Behaji fût déposé. Après midi le grand juge Kara-Tschelebi fut donc mandé au sérail, et nommé mufti, grâce à l'influence de son puissant protecteur Begtasch-Aga. Le nouveau chef de la loi baisa la main du sultan, et entra aussitôt en fonctions. Moins avide d'argent qu'ambitieux, il renonça aux revenus des districts de Michalidsch et de Kermastie, que ses prédécesseurs avaient perçus comme argent d'orge, mais insista sur le baise-main du mufti en divan rassemblé, et sur le revêtement de la pelisse d'honneur devant le sultan, cérémonies tombées en désuétude depuis quarante ans, et il obtint gain de cause (1). A l'issue de l'avenue des Cyprès, il fut reçu par le kapu-aga, le chasinedarbaschi, le kilardschibaschi (grand sommelier), et les serai-agasi (préfets du sérail), conduit dans la chambre du kapu-aga, puis revêtu de la pelisse de martre et mené à l'audience. Cinquante tschauschs et vingt chambellans défilèrent à cheval devant lui, à l'entrée et à la sortie (1). Les beaux esprits firent pleuvoir des chronogrammes pleins de félicitations, mais il subit aussi des épigrammes dans lesquelles on l'appelait le mufti des ambassadeurs, parce qu'il devait son élévation à l'arrestation de l'ambassadeur anglais. Son prédécesseur, Behaji, fut embarqué, et mis à terre à Gallipolis, puis transporté à Lampsaque, où il traça le plan du palais de Fethi-Tschelebisade-Mohammed-Efendi, au milieu des magnifiques jardins embellis par des jets d'eau, dans le village de Birgosch (2).

(1) Asis, fol. 30.

Quatre mois après la déposition du mufti, et six semaines après la grande bataille navale perdue à Naxos, le grand vesir Melek-Ahmed-Pascha fut renversé à son tour par l'effet immédiat de ses dernières mesures financières. Comme la piastre était reçue par le trésor au taux de 80 aspres, Melek-Ahmed jugea fort habile de la faire transformer en mauvaises espèces, afin de gagner par cette triste opération au moins 300 bourses sur 1,000. Il fit donc frapper à Belgrad, en Bosnie et en Albanie, de mauvaises monnaies, qu'il prétendait imposer ensuite aux corporations des marchands, à raison de 180 aspres pour un ducat, afin d'extorquer ainsi 120,000 ducats, contre lesquels il forcerait ensuite les changeurs juifs à donner 240,000 couronnes, avec lesquelles il payerait les troupes (3). Les bourses de mauvaise monnaie furent apportées sur le marché [21 août 1651], et l'inspecteur appela les corporations pour l'échange imposé. Les corporations, irritées d'une telle vexation, se rendirent en masse auprès du grand vesir, implorant justice. Celui-ci se laissant aller à son caractère fougueux, les envoya au diable comme des mécréants. « Par le ciel, dirent ces gens, nous ne pouvons accepter de telles paroles, nous sommes de bons moslims. » Ils allèrent trouver le mufti Asis, qui s'excusa de se mêler de telles

(1) Hist. d'Asis-Efendi.
(2) Naima, l. II, p. 275.
(3) *Ibid.*, p. 290.



1 Florence, Supplice de J. Savonarole 1498. 2 Seminara, Défaite des Français 1503. 3 Cerignole, Victoire de Gonsalve de Cordoue 1503. 4 Agnadel, Victoire de Louis XII 1509. 5 Ravenne, Victoire de Gaston ...
7 Belgrade, Prise de cette place par Soliman II 1521. 8 la Bi... ...Empereur sur Lautrec 1522. 9 Rhodes, Prise et sac de cette ville par Soliman II. 1522. 10 Rebec, Mort de Bayard 1524. 11 Pa...
...liman II. Mort de Louis de Hongrie 1526. 13 Rome, Mort du Connétable ... 14 Naples, Défaite et mort de Lautrec 1528. 15 Tunis, Prise de cette ville sur Haradan Barberousse par Ch...
Cerisolles, Victoire des Français 1544. 18 Trente, Dernier Concile géné... ...Gènes, Conjuration et mort de Fiesque 1547. 20 Lavalette, Fondation de cette ville par le Gr. Maître de l'Or...
...re de D. Juan d'Autriche 1571. 23 Milan, Peste terrible, dévouement de S. Charles Borromée 1576. 24 Turin, Prise de cette ville par les Français 1640. 25 Ivrée, Victoire du Comte d'Harcour...
...tecuculli sur les Turcs 1664. 28 Messine, Révolte de cette ville contre la domination espagnole 1674. 29 Mohacz, Victoire de Charles de Lorraine sur les Turcs 1687. 30 Salankemen, Victoire de ...
32 Zentha, Victoire ... 33 Carlowitz, Traité de Paix entre les Impériaux, les Turcs, les Polonais et les Vénitiens 1699. N. B. Voir ...

...de l'Atlas historique de la France.

affaires. « Comment donc? s'écria le chargé d'affaires des selliers, Ramasansade ; tu t'es dressé pour tuer le sultan Ibrahim et le vesir, et maintenant tu ne veux pas intervenir dans nos affaires? Eh bien ! lève-toi, et marche devant nous pour aller trouver le sultan, sinon il arrivera ce qui doit arriver. » Asis essaya de calmer ces gens, en promettant d'écrire au grand vesir : ce fut en vain. Il voulut s'éloigner sous le prétexte d'aller faire les ablutions nécessaires avant la prière; ils le retinrent, le mirent à cheval, et le forcèrent à les précéder ainsi au sérail. Un héraut cria : « Peuple de Mohammed, l'iniquité a rompu tout frein; le sabre est entre nous (1); fermez vos boutiques. » Toutes les boutiques se fermèrent, et plus de cinquante mille marchands et gens du marché suivirent le cortége du mufti et des chefs des corporations. Cette foule remplit les deux premières cours du sérail jusqu'à la porte de Félicité, criant : *Justice ! justice !* Le sultan monta sur son trône devant la porte de Félicité; les chefs des corporations lui exposèrent leurs griefs : dans cette année, quatorze impôts avaient été levés, et il leur fallait encore prendre du mauvais argent. Le sultan dit : « Ma volonté n'est pas que vous soyez traités injustement. » Un chaszeki fut dépêché pour amener le grand vesir. Celui-ci n'osant point paraître, envoya une représentation. Le porteur de cette pièce faillit être exterminé (2). Alors vint le mufti avec un chatti-scherif qui abolissait tous les impôts, à l'exception de ceux établis par le kanun du sultan Suleiman. Le mufti, en présentant cette lettre au sultan, dit : « Maintenant dispersez-vous. » Les chefs des corporations prennent la lettre, se consultent, répandent de la poussière et de la cendre sur leur tête, et crient : « Mon padischah ! l'iniquité a ruiné le monde; il y a seize têtes qui ne te laissent pas régner librement, qui dévorent les revenus du trésor; nous signalerons avant tout les agas Karatschausch et Begtasch, le ssamszundschi, le secrétaire jaune, le frère fou et autres (3); tant que leurs têtes ne seront pas tombées, nous ne mettons pas les pieds hors d'ici » (4). Au bruit de cette émeute du marché, les agas rassemblèrent leurs troupes dans les casernes, et délibérèrent entre eux. Le sultan, ou plutôt la vieille Validé reconnut la nécessité de céder, et au moins de changer le grand vesir. Quelques-uns des membres du harem, attachés au parti des agas, proposèrent l'aga des janitschares, Kara-Tschausch, qui fut en effet appelé à la première dignité de l'empire, et rien ne semblait manquer au triomphe définitif des janitschares. Mais Karatschausch, plein de soupçons, fit dire qu'il lui était impossible de se rendre au sérail, avant d'avoir entre les mains le sceau de l'empire (1). Le sultan prit conseil des personnes qui l'entouraient, et, d'après l'avis surtout du maître de sa cour, du vieil eunuque noir Suleiman-Aga, le sceau fut redemandé à Melek-Ahmed, et envoyé au vesir Siawus-Pascha, Abase de naissance, ancien esclave du fameux rebelle Abasa-Pascha. Reçu parmi les pages, cet homme s'était élevé au rang de silihdar; devenu kapudan-pascha en 1641, son échec dans la première expédition contre Assow l'avait fait déposer; depuis, il avait été nommé gouverneur d'Ofen, et il avait siégé parmi les vesirs de la coupole. Le nouveau grand vesir et le mufti s'avancèrent auprès des corporations ameutées, et décidèrent ces gens à retourner chez eux, leur promettant que le lendemain tout s'arrangerait comme ils le désiraient dans le divan : les marchands se séparèrent. Alors, sur l'ordre de la vieille Validé, le nouveau grand vesir et le mufti se rendirent dans les casernes, pour calmer également les agas. L'Albanais Begtasch reçut le salut du vesir avec un visage menaçant et une insolence incroyable. « Pascha, frère, écoute : tu n'as pas bien agi; pourquoi avoir accepté le sceau de l'empire? qui t'a fait vesir? — C'est mon padischah, quoique je ne l'aie pas demandé; deux fois au contraire j'avais décliné cet honneur. — Alors, c'est bien, reprit Begtasch, que Dieu te bénisse pour cela; mais si tu ne te concertes pas avec nous, tu seras hors d'état d'exécuter quelque chose. — J'obéis à l'ordre de mon padischah; l'autorité vient de lui; votre cou comme le mien ne doit pas être épais, et il faut qu'il soit mince et flexible. » La fermeté du grand

(1) Naima, p. 291.
(2) *Ibid.*, p. 292.
(3) Ewlia, fol. 115.
(4) *Ibid.*, l. II, fol. 116; Naima.

(1) Osmansade, Biographie des grands vesirs, et Subdet., dans les biographies des grands vesirs, fol. 40.

vesir fit courber l'indocilité des agas, qui se calmèrent, et les janitschares se chargèrent de la garde de la ville, pour prévenir et dissiper le lendemain une nouvelle émeute des gens du marché (1). Le préfet de police (asasbaschi) fit occuper par ses hommes les rues aboutissant au sérail. Un mutin, qui voulait absolument forcer le passage, eut la main abattue; quelques autres furent tués; de la sorte la tranquillité se rétablit jusqu'à midi, et sur les représentations des agas des janitschares, le marché des selliers fut à demi ouvert; mais des crieurs ayant proclamé que toutes les transactions pouvaient se reprendre, furent chassés à coups de pierres; enfin le grand vesir et le mufti parvinrent à déterminer les artisans et les marchands à se calmer, et à ouvrir leurs boutiques; mais le calme n'était qu'extérieur, car les cœurs étaient pleins de haine et de rancune : les gens des marchés en voulaient aux agas qui les avaient expulsés, et les agas, aux marchands qui avaient demandé leurs têtes (2). Toutefois, pour le moment cessa cette émeute d'un nouveau genre; car cette histoire, qui a déjà tant de fois rappelé les insurrections de janitschares, de sipahis, de deschebedschis, d'ulemas et d'itschoghlans, n'avait pas encore eu à s'occuper des mouvements de boutiquiers.

Jusqu'alors les agas des troupes avaient entretenu la meilleure intelligence avec le harem, et la vieille Validé avait agi en apparence sous l'influence du tout-puissant Begtasch-Aga. La nomination du grand vesir, faite sans le concours des janitschares, révéla le secret de la discorde dans l'intérieur du harem, et de l'élévation d'une puissance nouvelle dominant celle de la vieille Validé, dont les mains avaient jusque-là tenu les rênes du gouvernement. La jeune Validé, mère du sultan, ou plutôt l'eunuque noir Suleiman, maître de la cour du sultan avec tous ses subordonnés, travaillait maintenant contre les mesures de la vieille sultane, et s'opposait aux agas. Dix jours à peine après la déposition de Melek-Ahmed, les deux forces opposées menacèrent de se heurter. L'aïeule de Mohammed IV ne pouvant supporter l'autorité des eunuques, favorisa secrètement le soulèvement des janitschares, par le moyen des agas des troupes, et les excita à demander les têtes des principaux eunuques, soutiens de la jeune Validé, du maître de la cour Suleiman, du chodscha Rihan et du favori Ismaïl, ou du moins les fortifia dans cette exigeance: le témoignage unanime des historiens ne laisse aucun doute là-dessus. Mais on ne peut pas admettre avec la même certitude la déclaration de quelques écrivains, qui accusent Kœsem d'avoir voulu à tout prix la fin de la domination de Tarchan et du parti de cette femme, et pour cela d'avoir médité une révolution et l'empoisonnement de son petit-fils Mohammed, alors régnant, et l'intronisation du frère puîné du sultan, Suleiman, parce que la mère de celui-ci avait un caractère faible et docile. Un tel crime est repoussé par les hautes qualités de Kœsem, qui, pendant trente ans de pouvoir sous le sultan, laissa des monuments d'un esprit élevé, d'une âme grande et généreuse. En supposant même que dans ses vieux jours, ne pouvant se résigner au partage de l'autorité, elle eût conçu le projet d'un changement sur le trône, il resterait encore à prouver que le complot de l'empoisonnement de Mohammed, au moyen d'un sorbet, doit être attribué à elle et non pas à ses conseillers et à ses adhérents, aux deux eunuques favoris, au premier page de la Porte, Ali, et au kiretschibaschi. L'esclave Meleki, mise dans le secret, et informée qu'un sorbet empoisonné était préparé par le confiseur Oweis-Aga, aurait tout révélé à la jeune Validé Tarchan, et poussé par là tout le parti de celle-ci à tramer la mort de Kœsem (1). Quoi qu'il en soit, le projet de se défaire, au moyen d'une émeute de janitschares, des eunuques qui prétendaient substituer une nouvelle influence à l'ancienne, s'il ne vint pas de la vieille Validé, fut bien certainement soutenu très-activement par elle, de concert avec Begtasch.

Les agas des janitschares, qui, quelques jours auparavant, avaient fait au grand vesir Siawusch la funeste proposition d'un nouvel enrôlement de dix mille hommes (2), se réunirent dans les

(1) Naima, t. II, p. 293.
(2) *Ibid.*, p. 295; Feslike, fol. 441; Subdet., fol. 84; Wedschi, fol. 50; Ewlia, t. II, fol. 114, et Hist. d'Asis-Efendi, fol. 34 et 35; Hist. de Mohammed-Chalife, fol. 28 et 29.

(1) Naima, t. II, p. 296.
(2) *Ibid.*

casernes, et adressèrent une députation au grand vesir, pour demander le bannissement en Égypte des trois eunuques désignés plus haut, conseillers de la jeune Validé. Cependant, quelques espions rapportèrent au sérail la nouvelle de la réunion des agas, et de l'objet de leur délibération. Les pages dormaient déjà dans leurs chambres; mais les eunuques veillaient encore autour de la personne du sultan. Le vieux Suleiman, informé du danger qui menaçait sa tête et celle de ses compagnons, complota aussitôt, avec quinze autres eunuques, le meurtre de la vieille Validé, comme auteur de tout le mal. Ils pouvaient compter sur le dévouement aveugle de cent vingt eunuques blancs; ceux-ci furent aussitôt armés. Suleiman s'élance à la fenêtre de la première chambre des pages, et crie : « Quoi! vous dormez! Les janitschares occupent le sérail pour nous massacrer! D'accord avec la vieille Validé, ils veulent immoler le padischah, faire de Begtasch l'époux de la vieille Kœsem, et le proclamer sultan. » La chambre entière fut en rumeur; tous s'arment et sautent dans la cour, où les pages des autres chambres, auxquels on avait aussi donné l'alarme, s'étaient rassemblés sous les armes. Ceux de la première chambre étaient disposés à tout; depuis longtemps ils nourrissaient un profond ressentiment contre les agas, qui, en faisant occuper les places les plus productives par des hommes tirés de leurs rangs, fermaient la route de l'avancement aux sujets sortis du sérail; mais le chef de la chambre était dévoué à la vieille Validé, dont le parti, comprenant environ trois cents eunuques et autres sujets, s'était mis également sous les armes. Le chaszodabaschi essaya de persuader aux pages de la première chambre de revenir à des sentiments pacifiques; malheureusement, il avait un bâton à la main, avec lequel il leur faisait signe de rentrer chez eux. A la lumière incertaine des torches et des lanternes, ce bâton levé fut pris pour une menace : aussitôt tous les pages tombèrent sur lui et le mirent en pièces. Satisfait de ce prélude, qui était en même temps une garantie, l'eunuque Suleiman se mit alors à leur tête, et les conduisit aux appartements de la vieille Validé, dont la porte était gardée par des eunuques en costume officiel et le sabre à la main. Le premier page tombe sous les coups des assaillants; les autres sont blessés ou s'enfuient; la multitude se répand comme un torrent dans l'antichambre de la sultane, qui attendait l'arrivée des janitschares. En entendant le bruit, elle crie de l'intérieur : « Sont-ils venus? — Oui, ils sont venus, répond Suleiman; sortez. » Alors seulement elle reconnaît quels étaient les auteurs de tout ce trouble. Elle se réfugie dans les cabinets les plus retirés, et se cache dans une armoire (1). Les eunuques et les pages se précipitent à la suite de Suleiman; une fidèle esclave se jette au-devant de leurs pas, en criant : « Je suis la Validé! (2). — Ce n'est pas elle, » disent les eunuques, et ils la repoussent à coups de poing. Les portes sont forcées, les armoires fouillées, la malheureuse sultane est découverte; elle jette à pleines mains l'or et les joyaux qu'elle avait pris avec elle; mais c'est en vain : elle est arrachée de sa cachette; l'un des eunuques blancs, le petit Mohammed, coupe les cordons d'un rideau, et, avec cet instrument, elle est étranglée sur la place. Cette femme, fortement constituée, disputa longtemps sa vie; le sang lui jaillit du nez et des oreilles, et rougit les vêtements de l'exécuteur.

Le grand vesir Siawusch venait de souper avec le reis-efendi et les deux grands juges, et prenait du café, lorsque le ssamszundschibaschi lui présenta la requête des janitschares pour les trois têtes des eunuques, avec l'invitation de se rendre dans leur assemblée. Ne sachant que faire, Siawusch consulta le reis-efendi, qui lui conseilla d'aller trouver les agas. Le grand vesir dressa un rapport sur la demande des têtes des eunuques, l'adressa au sérail, où il courut lui-même. Là, trouvant tout en confusion, n'entendant que vociférations et paroles de meurtre, sans attendre l'examen de son rapport, il revient bien vite chez lui; aussitôt arrive un message du sultan qui l'appelle au sérail. L'eunuque lui rend compte de la fin de la Validé, puis il est conduit devant le petit sultan, qui lui dit : « Mon lala, tu sais tout; sers fidèlement, afin que les traîtres puissent recevoir leur récompense. » Le grand vesir fit la ronde dans le sérail, et trouva quelques portes secrètes ouvertes : c'était sur l'ordre de la vieille Validé

(1) Naima, Mohammed-Chalife, Subdet., Abdi-Asis.
(2) Naima.

qu'avaient été prises ces précautions, pour introduire les janitschares. Le bostandschibaschi Ali, qui avait exécuté l'ordre, et le kiretdschibaschi, furent aussitôt étranglés(1). Cependant, le matin était venu, et les ulemas avaient été invités à paraître devant le sultan. Au lever du soleil, Mohammed siégea sur son trône, dressé devant la salle du divan ; à sa droite se tenaient le grand vesir, les pages des chambres, les bostandschis ; les baltadschis armés étaient rangés des deux côtés. Près du grand vesir était l'eunuque noir Suleiman-Aga, l'auteur du complot et du parricide accompli dans la nuit. Hanefisade, l'un des vieux ulemas, qui se trouvait là, revêtu d'une pelisse blanche, dans l'espoir de recueillir la place de mufti, présenta d'humbles félicitations au sultan, et proposa que l'on déployât la bannière du prophète, et que l'on appelât tous les bons moslims à se rallier autour d'elle.

Pendant que toutes ces scènes se jouaient dans le sérail, les agas, qui avaient passé la nuit réunis à la porte du général, et les deux juges d'armée, rappelés du palais du grand vesir, de concert avec les ulemas et le mufti, rallié aussi à ce parti, à la suite de longues irrésolutions, décidèrent de se rendre à la mosquée du milieu, foyer de toutes les insurrections des janitschares. L'aga des janitschares, montant à cheval, adressa une courte allocution à ses troupes, pour les informer du triomphe des eunuques, et du meurtre de Kœsem, et termina par ces paroles : « Maintenant, nous demandons vengeance du sang de la Validé. » Alors une voix cria : « Es-tu devenu l'héritier de la Validé ? » Et cette insolente apostrophe ayant été accueillie par un profond silence de la part des troupes comme des agas consternés, ce fut là un indice que les janitschares eux-mêmes n'approuvaient pas toute la conduite de leurs chefs (2). Plusieurs des ulemas appelés à la réunion, s'excusèrent en disant qu'ils n'étaient que des juges titulaires, ou en alléguant d'autres raisons ; quelques-uns s'étaient trouvés dans le sérail devant le trône du sultan, où fut agitée la question de savoir à qui donner la place du mufti, déclaré déchu pour faute de comparution. L'eunuque Suleiman, et tout le parti de la Validé Tarchan, votèrent pour Ebusaid ; le grand vesir pour Behaji, tout récemment déposé. Les adversaires de celui-ci lui reprochaient son emportement et son langage acerbe. Comme Ebusaid ne se rendit pas à la première invitation, le grand vesir obtint aussitôt la nomination d'Hanefisade comme chef de la loi ; il fit rédiger le diplôme qui élevait Bakisade-Efendi à la place de grand juge de Rumili ; Bakisade ayant décliné cet honneur, l'on nomma définitivement Chodschasade-Mesud(1). Cependant Ebusaid, fils du mufti Esaad, et petit-fils du mufti Seadeddin, s'était rendu à une invitation apportée par un second message de Suleiman-Aga, sans faire de questions, et prit aussitôt place au-dessus d'Hanefisade, qui, dans le sentiment de son impuissance, retourna prendre son ancien rang. Ebusaid rendit hommage au sultan comme mufti ; alors on expédia bien vite un diplôme de grand juge de Rumili pour Hanefisade, et Chodschasade fut investi de la même dignité pour l'Anatoli. Quand on redemanda à Hanefisade son diplôme de mufti, il prétendit l'avoir déjà envoyé chez lui, et Bakisade regretta vivement d'avoir remis le sien comme grand juge de Rumili. Maintenant, les hérauts crièrent du haut de tous les minarets pour appeler le peuple à se rallier autour de l'étendard du prophète. Les musulmans arrivèrent en foule ; non-seulement les sipahis et les dschebebedschis, mais encore les janitschares des anciennes casernes se séparèrent de ceux des nouvelles, et se réunirent sous la bannière du prophète (2). L'arrivée dans le sérail des janitschares des anciennes casernes enflamma les défenseurs du trône d'un nouveau courage ; sur le conseil d'Ebusaid, ce chattischerif fut adressé aux janitschares dans la mosquée du milieu : « Vous, agas des janitschares ; toi, général, premier lieutenant général (kulkiaja), et toi, Begtasch-Aga, paraissez devant moi dans le divan, sinon vous serez traités selon la justice (3). » Les agas se sentirent ébranlés, et le courage de leurs adhérents fut abattu. Les janitschares se précipitèrent en

(1) Naima, l. II, p. 301.
(2) *Ibid.*, p. 303.

(1) Naima, l. II, p. 304 ; Asis-Efendi, fol. 37 et 38.
(2) Naima, p. 306.
(3) *Ibid.*

masse vers le sérail, et les ulemas se glissèrent un à un hors de la mosquée, tandis que les agas siégeaient à l'entrée. Kara-Tschausch avait répondu au porteur du chatti-scherif : « Nous ne sortirons pas d'ici ; nous ne sommes pas des rebelles : si l'on nous attaque, nous saurons nous défendre (1). » Begtasch fit apporter des sacs pleins d'or et d'argent pour déterminer les janitschares à revenir; mais les sacs restèrent intacts, et le kulkiaja lui reprocha de les avoir perdus par son avidité : au lieu de distribuer de l'or quand la nécessité le commandait, il venait le répandre maintenant que cela ne pouvait plus servir. Les ulemas étaient tous partis pour se rendre au sérail ou regagner leurs maisons; enfin le mufti déposé, Asis lui-même, s'était dirigé vers son jardin de Psamatia; les agas étaient troublés et humiliés (2). Ces hommes naguère si orgueilleux, le kulkiaja lui-même, écrivirent maintenant des lettres secrètes de soumission au grand vesir et à l'eunuque Suleiman, et, d'après les avis d'Ebusaid, on donna pour le moment aux choses un tour pacifique. Le grand vesir voulait d'abord nommer le silihdar aga des janitschares; mais, sur les représentations du mufti, que les janitschares se mettraient sur leurs gardes si l'on ne leur donnait pas un aga tiré de leurs rangs, et qu'il valait mieux prendre parmi eux un sujet inoffensif pour en faire un chef, le segbanbaschi Husein fut installé en qualité d'aga sous les yeux du sultan, et l'on fit occuper de même les places des trois lieutenants généraux, du kulkiaja, du segbanbaschi et du ssamszundschibaschi. A l'ex-aga Kara-Tschausch, fut conféré le gouvernement de Temeswar; au kulkiaja déposé celui de Bosnie; le provocateur de tous les troubles, Begtasch-Aga, eut le sandschak de Brusa. Mohammed-Pascha-Bojunjorali porta ces ordres aux agas, qui les reçurent avec une soumission respectueuse. Néanmoins, par prudence, le vesir et le mufti restèrent encore dans le sérail; le nouvel aga des janitschares fit la ronde de la ville. Le soir même, le corps de la vieille Validé sortit du palais du sultan, avec un nombreux cortége de femmes; on le transporta au vieux sérail, où il fut lavé; puis on alla le déposer, au milieu des cérémonies et des prières accoutumées, près du tombeau du sultan Ahmed. Quoique le pouvoir du parti que soutenait cette princesse fût maintenant brisé, elle laissa des regrets dans l'empire; car, à son ambition, elle unissait au moins un esprit vaste et un noble cœur. Les revenus annuels des domaines de la couronne dont elle jouissait, de Memmen, Sila, Asas et Klis, en Asie, et d'Asdin, en Europe, elle les dépensait en nombreux bienfaits, ou les appliquait à de grandes constructions; c'est ainsi qu'elle éleva le grand chan, appelé encore aujourd'hui chan de la Validé; la mosquée de Skutari, qui porte son nom; qu'elle fit commencer à Constantinople un autre temple, achevé ensuite par la mère de Mohammed IV, entreprendre un aqueduc pour conduire les eaux du Nil au couvent des chalwetis, au Kaire; qu'elle entretenait les seids et les pauvres à la Mecque; qu'elle délivrait de malheureux débiteurs insolvables; qu'elle pensionnait des veuves et des orphelins. Elle ne se reposait pas sur ses gens d'affaires et ses intendants pour la distribution de ses aumônes, et visitait elle-même les hôpitaux et les prisons. Quand des esclaves lui avaient rendu quelques bons services, elle leur donnait la liberté, et les mariait à des serviteurs éprouvés de la cour, en leur faisant un riche établissement; elle assurait des dots à de pauvres filles, et avait soin de pourvoir à l'avenir des hommes et des femmes de sa maison (1). Tous ces actes de charité et de grandeur sont attestés non-seulement par l'historien Mohammed-Chalife, alors chargé d'inspecter la préparation du café dans la grand'chambre, mais encore par Scharihul-Minarsade, qui, néanmoins, lui reproche d'avoir souvent rempli sa cassette privée aux dépens du trésor public. Après la mort de Kœsem, on trouva, en effet, dans son chan vingt caisses pleines de ducats (2), et dans sa garde-robe, deux mille sept cents châles valant 50,000 piastres. Elle traitait ses gens avec la plus grande douceur; les pages, qui avaient à supporter tant d'outrages et de coups de la part des eunuques, dans sa maison, ne montaient que cinq gardes par semaine, et jouissaient ainsi de deux jours de liberté (3). Tant de qua-

(1) Naima.
(2) *Ibid.*, p. 308.

(1) Naima, l. II, p. 299.
(2) *Ibid.*, p. 298.
(3) Mohammed-Chalife, fol. 36.

lités, tant de bonnes actions, une telle indulgence, ne permettent guère d'accueillir l'accusation de complot de meurtre sur son petit-fils, portée par quelques historiens. En supposant qu'elle eut connaissance de cette conspiration, et qu'elle y prit part, alors on pourrait reporter sur elle ce jugement prononcé par l'histoire à l'égard de quelques génies supérieurs qui occupèrent le trône : douée de grandes qualités et de hautes facultés, elle ne fut criminelle que par ambition ; du reste, elle était vertueuse.

On s'était d'abord contenté d'éloigner les agas provocateurs de troubles et leurs adhérents; bientôt, comme les esprits prévoyants s'y étaient attendus, sous divers prétextes et selon l'occasion, on poursuivit leur supplice. Begtasch, qui, au lieu de se rendre à Brusa, s'était tenu caché à Constantinople, fut découvert par Bojadschi-Hasan, qui voulait le placer sur un âne; mais le vaillant Hamsa-Tschausch ayant représenté qu'un pareil traitement irriterait tous les janitschares, on lui fit enfourcher une jument; en traversant la ville, il fut insulté, outragé, battu par tous les enfants et toute la canaille, et arriva maltraité et blessé au sérail. Sous la porte il rencontra l'eunuque Mohammed, bourreau de la sultane Walidé. « Traître, lui cria celui-ci, que t'avais-je fait, pour que tu me misses sur la liste de ceux dont on demandait les têtes? » Begtasch, fronçant les sourcils, répondit : « Ignoble assassin, délivre-moi de ta présence. » Sur l'ordre du sultan il fut étranglé, son corps fut jeté à la mer, sa fortune confisquée. On trouva chez lui, sous un bassin d'eau, une voûte secrète pleine d'écus à la couronne, deux vases remplis de ducats, et d'autres trésors (1). Karatschausch, qui s'était mis de suite en route pour Temeswar, fut atteint à Borghas par Bojadschi-Hasan, devenu chambellan, et ramené devant le sultan qui lui représenta sa trahison. Karatschausch tremblait et pleurait, Le bostandschibaschi lui dit ironiquement : « Aga, il aurait fallu pleurer plutôt; maintenant, c'est trop tard ;» et donna le signal de l'exécution, qui fut accomplie par deux esclaves [14 septembre 1651]. Le corps fut lavé et enseveli contre la mosquée d'Emir-Buchara. Le kulkiaja, qui était aussi parti pour la Bosnie, se trouvait à Mulghara lorsque la nouvelle de la mort de l'aga lui fit pressentir que la sienne était inévitable. Le vesir Defterdarsade-Mohammed-Pascha, qui se trouvait en ce lieu, avait reçu des instructions à cet effet. Le kulkiaja se dirigea sur Feredschik; et comme le ferman pour son arrestation avait été proclamé en cet endroit, il poussa vers Orchanszu. Là il fut atteint par le messager porteur de l'ordre de mort, qui avait réuni des paysans des alentours. Le kiaja, non moins brave qu'intelligent, se défendit jusqu'à ce qu'il ne lui restât plus un coup à tirer; et lorsqu'enfin, accablé par le nombre, il fut amené devant Defterdar-Paschasade, accouru de Karaszujenidesche, il supporta la mort avec autant de résolution et de courage, que les deux avares Begtasch et Karatschausch avaient montré de lâcheté. Sa tête fut envoyée à Constantinople, et jetée devant la porte du sérail. Sa fortune confisquée ne s'élevait qu'à 700 bourses, mais plus de 1,000 furent détournées; et dans la suite, les notes inscrites sur les livres firent recouvrer encore 4,000,000 d'aspres. Le mufti Asis, que ses vues fausses avaient poussé vers la porte des janitschares, tandis qu'il aurait dû se rendre au sérail, fut saisi dans sa maison de Psamatia, jeté dans un esquif et déporté à Chios. Le lendemain du renversement des agas, le président de la chambre des comptes, fameux par ses plaisanteries, Ssarikatib, vit aussi la ruine de sa fortune et l'arrestation de sa personne. Il s'était poussé à son poste important par l'appui des agas. Lorsque ces puissants protecteurs furent abattus, sous Siawus-Pascha, il trahit au grand vesir les secrets dont il était dépositaire. En considération de ces honteux services, Siawus-Pascha lui avait déjà fait grâce de la vie et de la liberté, lorsque, se rappelant un bon mot lancé contre lui par Ssarikatib, et qui avait provoqué de longs éclats de rire des agas, il prononça la sentence de mort. Les agas lui demandèrent, un jour qu'il se présenta au milieu d'eux : « D'où viens-tu, Ssarikatib? » et il dit : « Du marché d'esclaves », désignant ainsi le divan, dont les vesirs étaient partis de la servitude pour la plupart. Siawusch, Abase de naissance, ayant eu connaissance de ce trait, ordonna aussitôt le supplice de celui qui l'avait lancé. Ssarikatib, bâtard d'un brigand russe, n'attendit pas qu'on lui passât autour du cou le fatal cordon, et se

(1) Naima, I, II, p. 312.

donna la mort avec son poignard. L'historien ottoman prétend que Ssarikatib agit ainsi, d'après l'exemple des gens de sa nation, car les esclaves russes finissent souvent par le suicide : cette observation prouve les mauvais traitements dont on accablait ces malheureux, qui, pour y échapper, se réfugiaient dans la mort. Deli-Burader, qui n'était revêtu d'aucune charge, mais qui se posait souvent en entremetteur du trafic des emplois, racheta sa vie en donnant au grand vesir 120 bourses et une ceinture du prix de 2,000 ducats (1). Le reis-efendi Mewkufatdschi fut disgracié; sa place passa au maître des requêtes Schami-Husein-Efendi. L'ex-grand vesir, Melek-Ahmed-Pascha, reçut le gouvernement de Silistra, mais perdit son kiaja. Ghodde-Mohammed fut appelé à la Porte pour rendre ses comptes. Dans les biens confisqués d'Omer-Aga, kiaja de Begtasch-Aga, se trouvèrent quatre-vingts pelisses de martre zibeline et quarante belles esclaves, chacune parée de tuniques garnies de pierreries (2). Parmi les ulemas, Kudsisade, qui avait persisté dans le parti des agas avec le mufti Asis, fut condamné au bannissement. L'intercession du mufti préserva de l'exil et de la prison le chef des émirs, Sireksade-Abdurrahman, et le Bosnien Altiparmak-Ibrahim-Tschelebi. Le grand vesir rappela l'ancien mufti Behaji à Constantinople, en reconnaissance de ce que jadis, sous le vesirat de Melek-Ahmed-Pascha, Behaji n'avait point consenti à son exil. Mais ses sentiments d'amitié pour Behaji n'étaient point partagés par Ebusaid, qui aurait volontiers tenu son cousin éloigné de la capitale. Au milieu de tant de changements, l'on satisfit le peuple en abaissant le prix de la viande, que les agas avaient fait hausser pour tirer meilleur parti de la vente de leurs moutons. A la fête du Bairam, des gratifications furent distribuées aux troupes, et il resta dans le trésor 50,000 piastres d'excédant, que les agas appliquaient autrefois à leur profit. Alors l'ancien kislaraga Ibrahim, qui, dans l'opération de la circoncision du sultan, l'avait fait saigner au point de lui causer un évanouissement, et dont la maladresse avait été punie d'un exil en Égypte, fut condamné à mort, sous prétexte d'intelligence dans le complot contre la vie du sultan; le confiseur, sur lequel planait le soupçon d'avoir voulu préparer un sorbet empoisonné pour son maître, fut simplement exilé; le kiaja des baltadschis fut éloigné du sérail avec quelques-uns de ses subordonnés; le kislaraga Mohammed fut déposé, et sa place conférée à l'artisan de la mort de la Validé et de la destruction des agas, à l'eunuque Suleiman-Aga, qui put agir désormais avec une puissance sans limites (1). Il reçut au divan des félicitations sur sa nomination (2), et intronisa l'autorité des eunuques, assurée par le triomphe de leur insurrection. C'est ainsi que l'émeute, en agitant et faisant prédominer successivement toutes les classes de l'empire, janitschares, sipahis, forgerons, légistes, pages et marchands, avait fini par jeter les rênes de l'État aux mains des êtres les plus dégradés.

(1) Naima, t. II, p. 318.
(2) *Ibid.*

(1) Resmi, Biographies des kislaragas, n° XVII.
(2) Naima, t. II, p. 321.

TABLEAU DES SOURCES ORIENTALES

EMPLOYÉES DANS LA COMPOSITION DE CE VOLUME.

I. *HISTOIRES GÉNÉRALES.*

1) Tabakutul-Memalik we deredschatul mesalik, ou les classes des provinces et les degrés des routes, par Mustapha-Dschelalsade, nischandschi, mort an de l'hégire 965 [1567], appelé communément le grand nichandschi; volume in-folio de trois cent soixante-onze feuilles, transcrit à Szoluok an 983 [1575], douze années après l'achèvement de l'œuvre. De ma collection à la bibliothèque de la cour impériale.

2) Tarichi sultan Suleiman, ou Histoire du sultan Suleiman, par Ferdi, depuis le commencement de son règne jusqu'à l'année 949 [1542], volume in-4° de trois cent soixante-quatre feuilles, très-bien écrit de la main de Mustapha, prince du sang ottoman. De ma collection à la bibliothèque de la cour impériale.

3) Suleimanname, Histoire de Suleiman, par le mufti Abdulasis-Karatschelebisade; il en existe deux exemplaires, l'un complet, petit in-folio de cent quatre-vingt-six feuilles, l'autre incomplet, in-4°, de cent cinquante-neuf feuilles.

4) Tarichi Petschewi, Histoire de Funfkirchnien, qui, né d'un père Turc, à Funfkirchen, fut investi en qualité de sandschakbeg de divers gouvernements, et finit en 1032 [1622] par être mis à la tête de celui de Rakka, comme beglerbeg; excellente histoire pragmatique, depuis l'avénement du sultan Suleiman jusqu'à l'année 1041 [1631]. L'auteur raconte la plupart des événements de son temps comme témoin oculaire, les précédents comme les tenant da la bouche de son père ou d'autres témoins, et contrôle les historiens hongrois contemporains à lui connus par des traductions; petit in-fol. de trois cent dix-sept feuilles.

5) Tarichi-Selaniki, Histoire du Thessalonicien, commençant avec les trois dernières années du règne de Suleiman, et poussée jusqu'en l'an 1008 [1599]. L'auteur raconte, comme témoin oculaire, les événements de cette époque de trente-six années: car il prit part à toutes les campagnes depuis le siége de Szigeth, et occupa de hauts emplois administratifs. Aussi peut-il donner des renseignements statistiques d'une grande précision, ce qui rend son ouvrage bien plus précieux que toutes les autres histoires; petit in-fol. de huit cent quarante-trois pages. De ma collection à la bibliothèque de la cour impériale.

6) Feshket-Tewarich, Sommaire des histoires, excellente histoire du grand polyhistor Hadschi-Chalfa, qui commmence avec l'an 1000 de l'hégire [1591], et raconte en détail les événements jusqu'à l'année 1065 [1654]; grand in-fol. de cinq cent cinquante-quatre feuilles. De ma collection, à la bibliothèque de la cour impériale, acheté du gendre de Mouradjea d'Ohsson, le chevalier de Palin. Avec le Feslike d'Hadschi-Chalfa, les sept histoires de Karatschelebisade-Asis-Efendi, d'Ahmed-Efendi, d'Abdulkadir-Efendi, d'Isasade-Efendi, du defterdar Ibrahim-Efendi, de Husein-Wedschihi, et du fils du commentateur du Minar, Minarsade-Mohammed-Efendi, l'historiographe Naima composa son ouvrage, qui parut en deux volumes in-fol., sorti le premier des presses de Constantinople en 1147 [1734].

7) Tarichi-Naima, Histoire de Naima; le tome premier, de sept cent et une pages, prend les événements à l'an 1000 [1591] et les conduit jusqu'en 1050 [1640], ou jusqu'à la mort de Murad IV; le second, de l'année 1051 [1641] jusqu'en 1070 [1659]. L'ouvrage fut imprimé à Constantinople en 1147 [1737].

8) Wekaiiname, le Livre des événements, par le nischandschi Abdur-Rahman; depuis le règne de Selim II jusqu'en 1093 [1681]. De ma collection à la bibliothèque de la cour impériale.

9) Tewarichi-Ali-Osman, Histoire de la dynastie des Osmans, peut-être composée par Kœprilisade-Aaki-Beg. Elle commence avec le règne de Mohammed III, et finit par celui de Murad IV: ce n'est qu'un abrégé d'Hasanbegsade, et par conséquent n'est pas cité.

10) Schahnamei sultan Murad li Schemsi-Pascha, le livre royal de sultan Murad, par Schemsi-Pascha, en quatre-vingt-sept feuilles in-4° et onze cent soixante distiques.

11) Bedaiul-Wekaii, rareté des événéments, Histoire universelle du reis-efendi Kodscha-Husein, mort en 1054 [1644], dans laquelle l'auteur ne traite pas lui-même, à vrai dire, l'histoire ottomane, mais fait çà et là des observations sur son époque. A la bibliothèque impériale, n° 708, volume in-fol. de six cent onze feuilles.

12) Tarichi-Nischandschi-Abdurrahman-Pascha, ou Wekaiiname-Tewkii-Abdi-Pascha, Histoire d'Abdurrhaman ou d'Abdi, secrétaire d'État pour la signature du sultan (Tewkii en arabe a la même signification que nischandschi en

turc ; Abdi est l'abréviation d'Abdurrahman). Cet ouvrage comprend l'espace de l'an 1058 [1648] à l'an 1093 [1682]. Petit volume in-fol. de cent feuilles. Un second exemplaire in-fol. de deux cent cinquante-huit feuilles annonce l'histoire du règne du sultan Mohammed IV, à la cent trente et unième feuille; les cent trente-cinq premières contiennent l'histoire de Selim II et de ses successeurs jusqu'à Mohammed IV, en 1058 [1648].

13) Seili-Rausatul-Ebrar, continuation du Jardin de l'équité, c'est-à-dire de l'histoire universelle du mufti Kara-tchelebisade-Abdulasis, par lui-même, depuis l'an de l'hégire 1056 [1646] jusqu'à 1069 [1658]; cent quatre feuilles grand in-4°. A la bibliothèque de la cour impériale.

14) Tarichi-Husein-Wedschihi, Histoire de Husein-Wedschihi, de 1048 [1638] à 1070 [1659], par le garde du sceau du kapudan-pascha Mustapha-Pascha, volume in-4° de cent quatre-vingt-huit feuilles. A la bibliothèque de la cour impériale.

II. *OUVRAGES GÉOGRAPHIQUES.*

15) Tarichi-Seijah, Histoire du voyageur, par Ewlia-Efendi, quatre parties en deux volumes in-fol., le premier de quatre cent cinquante, le second de quatre cent soixante-douze feuilles. L'auteur, fils du chef de la corporation des orfèvres à Constantinople, naquit le 10 moharrem 1020 [25 mars 1611], et se fit remarquer dès l'enfance par sa belle voix, qui le fit entrer comme page dans le harem de Murad IV, où il fut appliqué à la calligraphie et à d'autres études. A l'âge de vingt ans, il commença sa carrière de voyageur en parcourant Constantinople et les environs, dont la description remplit la première partie de son ouvrage. Dix ans plus tard, en 1050 [1640], il fit une excursion à Brusa; bientôt après une autre à Nicomédie. Au bout de deux mois (1er dschem.-eww. — 19 août), il accompagna le gouverneur de Trébisonde vers la mer Noire, assista au siége d'Assow (moh. 1052—mars 1642), fit un naufrage l'année suivante à son retour à Kalakra, et alla avec la flotte en Crète, où il fut témoin de la conquête de la Canée. En 1057 [1647], il suivit, comme secrétaire de la douane, Muezzin et le fils du grand vesir, Ssalih-Pascha, envoyé pour gouverner Erserum; de là il fit trois excursions. Ensuite il prit part à la campagne de Wardar-Pascha contre Ipschir-Pascha, et revint à Constantinople pour le détrônement d'Ibrahim, qui termine la seconde partie de son ouvrage. Alors il accompagna le gouverneur de Damas, Murtesa-Pascha (en 1058—1648), à Damas, et, à peine arrivé dans cette ville, fut expédié en courrier à Constantinople. L'année suivante (1059—1649), il fit avec Murtesa-Pascha la campagne contre les Druses (tom. II, fol. 36), parcourut, chargé de missions, toute la Syrie et le Kurdistan, et revint à Constantinople pour la déposition du grand vesir Melek-Ahmed-Pascha, dont la mère, d'origine abase, était la sœur de la mère d'Ewlia. Avec Melek-Ahmed-Pascha, devenu gouverneur de Rumili, Ewlia fit son voyage de Rumili, et revint à Constantinople à la suite de ce personnage. Melek-Ahmed-Pascha, nommé kaimakam de Constantinople, l'envoya en courrier à Konia, au-devant du nouveau grand vesir Ipschir, et quand Melek-Pascha fut éloigné par Ipschir dans le gouvernement de Wan, Ewlia l'accompagna dans le Kurdistan, où il prit part à l'expédition contre le chan de Bidlis. L'année suivante (1065—1654), chargé de missions pour Tebris, il parcourut tout l'Irak arabe. La description de ce voyage termine le second volume, dans l'achèvement duquel il paraît avoir été interrompu par la mort. Quant aux autres quinze années de ses voyages par terre et par mer, dont il parle en plus d'un endroit, voici ce que l'on en peut savoir d'après son ouvrage : Avec Sidi-Ahmed-Pascha, il prit part à la campagne de Transylvanie, et poussa ses courses, avec les Tatares, jusqu'aux villes des montagnes. Sous le grand vesir Kœprili-Ahmed, il assista au siége de Neuhœusel, et, après la paix de Waswar, il fut attaché comme secrétaire à l'ambassade extraordinaire envoyée à Vienne (tom. I, fol. 268). Muni de passe-ports de la cour de Vienne, il continua ses voyages pendant trois ans et demi, et visita Prague, Dunkerque, la Hollande, la Suède et la Pologne, se rendit en Krimée, alla en Russie avec un envoyé russe, revint à Assow, où il reçut des présents du chan tatare, regagna Constantinople avec Ak-Mohammed-Pascha, s'en alla en Crète, où il fut témoin de la conquête de Candie, comme il avait vu, vingt-cinq ans auparavant, la prise de la Canée. Là se termine sa longue carrière de voyages, qu'il doit avoir décrite entre la soixantième et la soixante-dixième année de son âge; car son histoire de Mohammed IV ne va pas plus loin que le commencement du grand vesirat de Kara-Mustapha. Les descriptions de voyages d'Ewlia offrent une riche moisson de renseignements, non-seulement pour la topographie des provinces de l'empire ottoman en Europe et en Asie, mais encore pour les événements dont il vit les principaux moteurs; toutefois, il faut se servir de cet ouvrage avec beaucoup de circonspection, parce qu'Ewlia, avec son talent de peintre des lieux et des caractères, est entraîné par une passion incroyable de tout embellir, de tout élever à de vastes proportions, de sorte qu'il ne faut ajouter aucune foi, par exemple, aux chiffres qu'il nous donne

---

III. *HISTOIRES SPÉCIALES.*

A. DU RÈGNE DE SULEIMAN Ier.

16) Tarichi fethi Rodos, Histoire de la conquête de Rhodes, en arabe, par Ramasan, médecin de Suleiman, qui assista, comme témoin oculaire, au siége de Rhodes; traduit en extrait par Tercier, dans les Mémoires de l'Académie des inscriptions, t. II.

17) Tarichi fethi Rodos, Histoire de la conquête de Rhodes, par Weisi.

18) Ghasewati Mohadsch, Campagne victorieuse de Mohacs, par Kemulpaschasade; aussi sous le titre : Tewarichi-Ali-Osman, Histoire de la dynastie ottomane, depuis l'avénement de Suleiman, 926 [1520], jusqu'à la conquête d'Ofen, après la bataille de Mohacs, en 933 [1526]. Un exemplaire très-bien écrit de cet ouvrage se trouve à la bibliothèque royale de Dresde.

19) Ghasewati Istrughun we ustuni Belgrad, Victoire de Gran et de Stuhlweiszenburg, ou Campagne de Hongrie de 1542 à 1544, par Sinan-Tschausch, le même auquel Barberousse, sur l'ordre de Suleiman, dicta les souvenirs de sa vie; volume in-4° de cent quatre-vingt-dix feuilles. De ma collection, à la bibliothèque de la cour impériale, et à la bibliothèque royale de Paris, n° 75.

20) Fethnamei Sigetwar, le Livre de la conquête de Sigeth, rimé par Merachi, vingt-neuf feuilles in-8°.

B. DU RÈGNE DE SELIM II.

21) Berkol Jemani fi Fethil-Osmani, Éclair de Jemani dans la conquête des Ottomans, par le scheich Kotbeddin de la Mecque, mort en 990 [1482]; petit in-fol. de deux cent six feuilles, écrit en 986 [1575]. De ma collection, à la bibliothèque de la cour impériale; il y en a quatre exemplaires à la bibliothèque royale de Paris, sous les n°s 826, 826 A, 827 et 828.

22) Kitabol-Tidschanil wafretsi-semen fi tarichil lemen, le Livre de précieuses couronnes sur la prise de possession de l'Iemen par l'épée, sans nom d'auteur, à la bibliothèque royale de Paris, n° 829, dans le t. IV des notices, par le baron Sylvestre de Sacy. Indiqué à la page 512.

23) Mathaliun-Niran, l'Orient des lumières, par Ahmed-Ben-Jusuf-Ben-Mohammed-Firus. A la bibliothèque royale de Paris, n° 28.

24) Bulughol-Meram fi tarichi Dewlet-Mewlana-Behram, par Mohammed-Ben-Jahja-el-Mutajib-el-Hanefi-Essebidi, la Réalisation du désir dans le gouvernement de notre seigneur Behram, c'est-à-dire du gouverneur de l'Iemen, successeur de Sinan-Pascha A la bibliothèque royale de Paris, n° 829.

25) Fethei Iemen, ou la Conquête de l'Iemen, rimée par Nihali. A la bibliothèque de la cour impériale, n° 479.

26) Selimnamei Uszuli, le Livre de Selim, par Uszuli, qui faisait partie de la cour de ce prince lorsqu'il était encore gouverneur de Magnesia; vol. in-8° de soixante feuilles. De ma collection, à la bibliothèque de la cour impériale.

27) Tarichi fethi Kibris, Histoire de la conquête de Chypre, par Sirek, écrite l'année de l'hégire 982 [1574]; petit in-8° de soixante-trois feuilles. De ma collection, à la bibliothèque de la cour impériale.

28) Tarichi fethi Kibris, Histoire de la conquête de Chypre, par Imam-Ahmed, an de l'hégire 1160 [1746]. De ma collection, à la bibliothèque de la cour impériale.

C. RÈGNE DU SULTAN MURAD III.

29) Ghasewati sultan Murad salis, Campagnes du sultan Murad, par le scheich Wefa, auteur du Rusnamè; vol. in-4° de cent soixante-quatorze feuilles.

30) Nusretname, le Livre de la victoire, histoire de la première campagne de Géorgie sous Murad III, de 985-986 [1577-1578], avec les appendices de papiers d'État, par l'historien Aali; volume grand in-4° de cent trente-cinq feuilles.

31) Tarichi Osman-Pascha, Histoire de l'expédition de Géorgie sous Osman-Pascha, dans les années 986-988 [1578-1580]; se rattache au précédent ouvrage, dont il est la continuation.

32) Surnamei Humajun, le Livre de la fête de la circoncision impériale, description détaillée de la célèbre fête de la circoncision de Mohammed II; volume in-8° de cent quarante feuilles.

33) Bejani Ahwali Tschildir, Déclaration de la situation de Tschildir, en 993 [1584], par le tschausch Rahimisade, qui vraisemblablement est aussi l'auteur de l'Histoire d'Osman Pascha et des fêtes de la Circoncision.

D. RÈGNE DU SULTAN MOHAMMED III.

34) Ghasewati Terjaki Ghasi-Hasan-Pascha, la Victoire de Ghasi-Hasan-Pascha, conquérant de Kanischa, sous le grand vesir Ibrahim-Pascha. De ma collection, à la bibliothèque de la cour impériale. Le même ouvrage se trouve à la bibliothèque royale de Berlin, parmi les manuscrits de Diez, n° 34, in-8°.

35) Menakibi Terjaki-Hasan-Pascha; Éloge de Terjaki-Hasan-Pascha, plus orné et plus développé que le précédent; soixante-cinq feuilles in-8°. De ma collection, à la bibliothèque de la cour impériale.

E. RÈGNE DU SULTAN AHMED 1er.

36) Tarichi Chalil-Pascha, Histoire du kapudan-pascha Chalil-Pascha (plus tard grand vesir); volume in-fol. de deux cent quarante-trois feuilles. De ma collection, à la bibliothèque de la cour impériale.

F. RÈGNE DU SULTAN OSMAN II.

37) Wakaai sultan Osman, Événement du sultan Osman (il s'agit du détrônement et de l'exécution), par Tughi; volume in-8° de soixante et une feuilles. De ma collection, à la bibliothèque de la cour impériale.

38) Schahnamei Nadiri, le Livre royal du règne du sultan Osman, par Nadiri, qui a chanté l'expédition de Pologne; grand in-8° sur papier richement doré, soixante-dix-sept feuilles, comprenant en totalité dix-neuf cent quarante-huit distiques. De ma collection, à la bibliothèque de la cour impériale.

G. RÈGNE DU SULTAN MURAD IV.

39) Tarichi fethi Eriwan u Bagdad, Histoire de la conquête d'Eriwan, par le mufti Karatschelebisade-Abdulasis-Efendi; volume in-8°. A la bibliothèque de la cour impériale.

40) Tarichi fethi Bagdad Nuri, Histoire de la conquête de Bagdad, par Nuri; volume in-4° de deux cent trente feuilles. A la bibliothèque de la cour impériale.

41) Tarichi Mekka Suheili, Histoire de la Mecque par Suheili, auteur de l'Histoire de l'Égypte ancienne et moderne, imprimée à Constantinople. Cet ouvrage expose surtout avec détails la onzième reconstruction de la Kaaba sous Murad IV; grand in-8° de quatre-vingt-dix-neuf feuilles.

42) Safername, le Livre de la victoire, Histoire de la conquête de Bagdad, par le mufti Karatschelebisade-Asis-Efendi; cinquante-quatre feuilles in-4°. A la bibliothèque de la cour impériale.

H. RÈGNE DU SULTAN IBRAHIM.

43) Tarichi Mohammed-Chalife, l'Histoire de Mohammed-Chalife, le cafetier. Cet ouvrage contient l'histoire de la révolte des pages, an de l'hégire 1058 [1648], à laquelle l'auteur assista comme témoin oculaire, jusqu'à l'année 1070 [1659], avec des renseignements précieux sur la statistique, sur les rebelles et les dépenses publiques sous le règne d'Ibrahim; volume in-8° de cent six feuilles. A la bibliothèque de la cour impériale.

44) Risalei Gurdschani Kotschi-Beg, Traité de Kotschi-Beg sur la décadence de l'empire, sur les désordres qui le bouleversèrent depuis le temps de Murad III jusqu'au règne de Murad IV. Excellent ouvrage; volume in-8° de trente-huit feuilles. A la bibliothèque de la cour impériale, et à la bibliothèque de Berlin, parmi les manuscrits de Diez, n° 17.

45) Nassihatname, Livre du conseil, ouvrage de statistique pour les princes, composé dans la première année du règne d'Ibrahim. A la bibliothèque impériale.

46) Desturul-Aamel li islahil-Chilel, Règle de conduite pour la réparation des fautes, traité fort court, mais excellent de statistique, par Hadschi-Chalfa; sept feuilles in-4°. A la bibliothèque de la cour impériale. Annexé aux lettres de Weisi.

Il faut placer également ici les trois satires suivantes parues sous le règne de Murad IV.

47) Nassihati Istambol, le Conseil de Constantinople, par Weisi; traduit par Diez dans le premier volume des Mines, p. 249-274.

48) Wakaanamei Weisi, le Livre de songes de Weisi, dans lequel paraissent vingt-huit prophètes et grands sou-

verains qui parlent sur les causes de la décadence de l'empire. A la bibliothèque de la cour impériale. Il se trouve quelquefois dans le même volume que l'Inscha de Weisi; seize feuilles.

49) Sehami Kasai Nefii, Traité du destin de Nefii, en vers. A la bibliothèque de la cour impériale, cinquante-quatre feuilles in-8°. Cet ouvrage contient des satires sur les vesirs Gurdschi-Mohammed-Pascha, Chalil-Pascha, Ali-Pascha, Etmekdschi-Ahmed-Pascha, Baki-Pascha, Redscheb-Pascha, sur Weisi, Furssati, Ghanisade, Kafsade, Chodschasade, et d'autres écrivains célèbres.

50) Dschewahiret-Tewarich, les Joyaux des histoires, par Hasan-Aga, garde du sceau du grand vesir Kœprili-Ahmed-Pascha. Cet ouvrage contient, en sept divisions principales, les événements de sa campagne contre les Hongrois et les Vénitiens jusqu'à la conquête de Candie; volume in-fol. de quatre cent quatre vingt-une feuilles. A la bibliothèque de la cour impériale. Une traduction latine complète a été faite de cette histoire précieuse, surtout pour les appendices, le premier tiers jusqu'à la guerre de Crète par Podesta; les deux autres tiers sont dus à trois élèves interprètes : au Bavarois Huber, au Viennois Christian Pezel, et au Franconien Henri-Christophe Schwegler; ce travail se trouve parmi les manuscrits historiques de la bibliothèque de la cour impériale, n^os DIV et DV, sous le titre : Annalium Gemma authore Hasan-Aga sigilli custode Kupurli seu Cypry. Ahmed bassæ, supremi vizirii Mehmed quarti Turcarum tyranni, ex turcico-arabico-persico idiomate in latinum translata et diversis notis ac reminiscentiis illustrata a Joanne Podesta, S. C. R., majestatis a secretis, 1680. C'est l'histoire la meilleure et la plus circonstanciée de la guerre de Hongrie et de Crète. Podesta la tenait d'un imam qui l'avait prise aux archives du grand vesir Kara-Mustapha.

IV. *BIOGRAPHIES ET ANTHOLOGIES.*

51) Achlaki Suleimani, Qualités de Suleiman, par le poëte Furi. Tableau de ses grandes qualités présenté pour le commentaire de ses poésies; volume in-8° de cent six feuilles. De ma collection, à la bibliothèque impériale.

52) Gendschinei Achlak, Trésor des qualités, biographie panégyrique de Mustapha-Sokolli, gouverneur d'Ofen, neveu du grand vesir Sokolli; volume grand in-8° de cent soixante-dix-huit feuilles, mais inachevé. De ma collection, à bibliothèque de la cour impériale.

53) Ghasewati Chaireddin-Pascha, Victoire de Chaireddin-Pascha (Barberousse), dictée par lui-même, sur l'ordre de Suleiman, au tschausch Sinan. On en a fait passer ce résumé dans l'histoire des guerres maritimes. Un exemplaire in-4° comprend quatre-vingt-neuf feuilles, un second in-8° en contient cent vingt-huit.

54) Hadaikol-Hakaik fi tekemulletesch schakaik, les Jardins des vérités dans le recrutement des divisions anémones, continuation du grand ouvrage biographique de Taschkœprisade, par Atallah-Ben-Jahja-Newisade, mille biographies de légistes et de scheichs, depuis le règne de Suleiman jusqu'à la fin de Murad IV; volume in-fol. de quatre cent trente-trois feuilles. De ma collection, à la bibliothèque de la cour impériale.

55) Chalifeter-Rusea, le Successeur des secrétaires d'État, biographies des reis-efendis, par Resmi-Ahmed-Efendi; grand in-8° de cent sept feuilles.

56) Riasesch-Schuara, les Jardins des poëtes, par Riasi, mort en 1054 [1544], trois cent quatre-vingt-quatre biographies de poëtes; volume in-4° de trois cent cinquante-quatre feuilles. De ma collection, à la bibliothèque de la cour impériale.

57) Teskeretesch-Schuara, État des poëtes, par Risa, contenant des notices sur deux cent soixante-six poëtes qui vécurent dans la première moitié du IIe siècle de l'hégire. L'exemplaire, 1 volume in-4° de quarante-neuf feuilles, appartenait à la bibliothèque du sultan Mustapha II.

58) Subdeterbabil-Maarif, le Modèle des figures des connaissances, et aussi Subdetul-Eschaar, Modèle de poésies, anthologie de Kefsade, mort en 1331 [1621], contient des vers de cinq cent quatorze poëtes; volume in-8° de cent quarante feuilles. A la bibliothèque de la cour impériale.

59) Dschamiun-Nasair, collection de semblables poésies par le poëte Nasmi, la plus grande anthologie turque; gros in-fol. de sept cent dix-huit feuilles, contenant quatre mille trois cent quatre-vingt-quatre specimens de poëtes turcs. A la bibliothèque de la cour impériale, et à la biblioteca Barberini à Rome. L'ouvrage qui se trouve, in-8°, à la bibliothèque de Berlin, n° 117, parmi les manuscrits de Diez, sous le titre : Nasairi Nasmi, n'est qu'un petit extrait de celui-ci.

60) Menakibi Hunerweran, les Panégyriques des hommes pleins d'œuvres méritoires, par l'historien Ali; notices sur trois cents calligraphes, depuis les plus anciens temps jusqu'à son époque, c'est-à-dire dans la première millenaire de l'hégire; volume in-8° de soixante-neuf feuilles. De ma collection à la bibliothèque de la cour impériale.

61) Seili Attaji, continuation des biographies des légistes d'Attaji, par Uschakisade; elle contient les vies des légistes des règnes d'Ibrahim, Mohammed IV, etc., en tout cinq cent vingt-sept biographies; 1 volume petit in-fol. de trois cent cinquante-six feuilles. A la bibliothèque de la cour impériale.

62) Teradschim Kubarul-Ulema wel-wusem, Panégyriques de grands légistes et d'éminents vesirs, par Abdulkerim-Efendi. A la bibliothèque de la cour impériale.

V. *RECUEILS DE LOIS FONDAMENTALES ET DE PAPIERS D'ÉTAT.*

63) Kannunnamei Suleiman, Lois fondamentales du sultan Suleiman, réunies par Ebusuud et le nichandschi Mohammed. Deux exemplaires sont tirés de ma collection, à la bibliothèque de la cour impériale de Vienne, n° 94.

64) Munschiati sultan Suleiman, Papiers d'État du sultan Suleiman. Ce recueil contient quatorze lettres du sultan Suleiman, et les journaux de ses huit premières campagnes; volume in-fol. de quatre cent cinq feuilles; il fait probablement partie de l'un des recueils en 11 volumes présentés au sultan Murad par Feridun.

65) Inschai Aali, recueil de lettres de l'historien Aali, soixante-dix-neuf lettres d'une grande valeur pratique; volume in-8° de cent cinquante feuilles. De ma collection, à la bibliothèque de la cour impériale.

66) Munschiati Amisade, Principes écrits d'Amisade, soixante lettres à des muftis, tels que Ssanollah et Esaad, des vesirs, comme Naszuh et Hafis, Ahmed et le kapudan-pascha Dschighalesade, à des ulemas, comme Abdulkerim et Abdulghani, etc.; volume in-8° de soixante-huit feuilles. De ma collection, à la bibliothèque impériale.

67) Munschiati Nerkesisade-Mohammed-Efendi, Recueil des lettres de Nerkesi, à la fin de son Pentateuque, qui contient cinq ouvrages en prose sur l'éthique. Le tout appartient à ma collection, à la bibliothèque de la cour impériale.

68) Mekatibi Weisi-Efendi, Lettres de Weisi, en un volume, avec son fameux songe historique et son histoire de la conquête de Rhodes. De ma collection, à la bibliothèque impériale, 1 vol. in-4° de cent quarante feuilles.

69) Kanunname Muesinsade-Ben-Ali, Livre des principes sous le sultan Ahmed Ier, par Muesinsade, fils d'Ali, inspecteur des finances, réunis sous trois divisions, dont la première contient le kanun des gouvernements et des fiefs, la deuxième celui de l'armée, et la troisième celui de la cour. A la bibliothèque de la cour impériale, n° XC.

70) Inschai Abdulkerim-Efendi, Recueil épistolaire d'Abdulkerim-Efendi. A la bibliothèque de la cour impériale soixante-dix feuilles in-8°, auquel font suite :

71) Inschai Nadiri, Recueil des lettres de Nadir, chantre des exploits du sultan Osman II, recueil de papiers d'État.

72) Recueil de lettres, à la bibliothèque de la cour impériale; petit in-fol. de cent soixante-sept feuilles, dont le contenu se trouve dans l'histoire de l'art oratoire des Ottomans. Ap. Eichhorn, p. 1683-1687.

73) Desturul Inscha, Modèle de principes de style, par le reis-efendi Ssari-Abdullah. Excellent recueil de cent quarante et une lettres; petit in-4° de deux cent soixante-onze feuilles. A la bibliothèque de la cour impériale.

62) Inscha reis Mohammed-Efendi, Recueil du reis-efendi Mohammed. Précieuse collection de cent soixante-quinze lettres politiques sur cent quatre-vingt-quatorze feuilles in-4°. De l'ancienne collection du comte Wenzeslaus Rzewuski. On doit considérer ce recueil comme la continuation de ceux des deux reis-efendis Feridun et Ssari-Abdullah.

75) Mukatebati Nabi, Lettres de Nabi; grand in-4° de cent quarante-sept feuilles, contient deux cent quatre-vingt-quatorze lettres. Dans la collection du comte Rzewuski.

TABLES GÉNÉALOGIQUES,

ET LISTE

DE SOUVERAINS ET DE GRANDS DIGNITAIRES.

SUITE DE L'ARBRE GÉNÉALOGIQUE DES OTTOMANS.

I.

SULEIMAN Ier,

mort dans la nuit du 5 au 6 septembre 1566.

Enfants :

1) Abdullah.
2) Mahmud, mort en 1521.
3) Murad, mort en 1521.
4) Mohammed, mort le 6 novembre 1543.
5) Mustapha, exécuté à Eregli, le 6 octobre 1553.
6) Bajesid, exécuté le 25 septembre 1561.
7) Dschihangir, mort en 1553.
8) Sultan Selim, né en 1524, mort le 12 décembre 1574.
9) Mihrmah, épouse de Rustem.
10) Une autre princesse.

SELIM II,

mort le 12 décembre 1574.

1) Murad. 2) Mohammed. 3) Suleiman. 4) Mustapha. 5) Dschihangir. 6) Abdullah. 7) Osman, et encore trois filles mariées à trois vesirs.

MURAD III,

né en 953 [1546], mort le 5 dschem.-eww. 1003 [16 janvier 1595]; cent deux enfants, dont dix-neuf fils étranglés, dix-sept filles mortes de la peste.

MOHAMMED III,

né en 974 [1566], mort le 12 redscheb 1012 [22 décembre 1603].

Selim,	Mahmud,	Ahmed Ier,	Mustapha Ier,	Dschihangir.
† 3 Ramadan 1005 [20 avril 1597]	† 27 silh. 1011 [7 juin 1603].	né en 998 [1590] † 23 silh. 1026. [22 novembre 1617].	né en 1000 [1591] † 1049 [1639].	

1) Osman II, né le 11 dschem.-ach. 1013 [4 novembre 1604], exécuté le 9 redsch. 1013 [20 mai 1622].
2) Mohammed, né le 17 schewwal 1018 [8 mars 1605]
3) Selim, né et mort au mois de rebiul-achir 1019 [juillet 1610].
4) Husein, né le 1er schewwal 1022 [14 novembre 1613].
5) Murad IV, né le 28 dschemasiul-eww. 1021 [27 juillet 1612], mort le 16 schewwal 1049 [9 février 1640].
6) Bajesid, exécuté.
7) Suleiman, exécuté.
8) Kasim, exécuté.

9) Ibrahim, né le 12 schewwal 1024 [4 novembre 1615].

MURAD IV,

né le 28 Dschemasiul-ewwel 1021 [27 juillet 1612], mort le 16 schewwal 1049 [8 février 1640].

Fils.

1) Ahmed, né le 2 rebiul-achir 1037 [11 décembre 1627].
2) Suleiman, né le 11 redscheb 1040 [13 février 1631].
3) Mohammed, né au mois de ssafer 1043 [août 1633].
4) Alaeddin, né le 12 rebiul-ewwel 1045 [26 août 1635] (1).

Filles.

5) Kia, épouse de Melek-Ahmed-Pascha.
6) Rakije, mariée à Gurdschi-Mohammed en 1694.
7) Aische, mariée à Suleiman-Pascha.
8) Chansade, mariée à Nakkasch-Mustapha-Pascha en 1660.
9) Gewher.

IBRAHIM Ier,

né le 12 schewwal 1024 [4 novembre 1615], détrôné le 8, exécuté le 18 août 1648.

Fils.

1) Mohammed IV, né le 30 Ramadan 1051 [2 janvier 1642].
2) Suleiman, né le 15 moharrem 1052 [15 avril 1642].
3) Ahmed, né le 1er moharrem 1053 [22 mars 1643].
4) Murad, né au mois de moharrem 1053 [avril 1643].
5) Selim, né au mois de moharrem 1054 [mars 1644].
6) Osman.
7) Dschihangir, né en 1056 [1646].
8) Bajesid, mort en 1057 [1647].

Filles.

9) Fatima, née en 1642, mariée à l'âge de deux ans et demi à Jusuf-Pascha, en 1646 à Fasli Pascha.
10) Gewher, mariée en 1646 à Dschaafer-Pascha.
11) Bibi, mariée en 1646 à Hasan-Pascha.
12) Kia.
13) Aische, mariée à Ipschir-Pascha.
14) Aatika, veuve de Kenaan-Pascha, puis du grand vesir Ismaïl.

MOHAMMED IV,

né le 30 Ramadan 1051 [2 janvier 1642].

II.

SUITE DES CHANS DE KRIMÉE.

2) Mohammed-Girai, fils de Mengli-Girai, tué en 929 [1523].

3) Ghasi-Girai, Baba-Girai, Islam-Girai, Usbeg-Girai.

4) Seadet-Girai, fils de Mengli-Girai, se retire en 939 [1532].
5) Islam-Girai.
6) Ssahib-Girai.
7) Dewlet-Girai, fils de Mubarek-Girai, petit-fils de Mengli-Girai, jusqu'en 985 [1575].
8) Mohammed-Girai, déposé en 992 [1584].
9) Islam-Girai, fils de Dewlet-Girai, mort en 996 [1588].
10) Ghasi-Girai, fils de Dewlet-Girai, jusqu'en 1005 [1596].
11) Feth-Girai, manque dans Deguignes et dans Siestrzencewiz.
12) Ghasi-Girai, pour la deuxième fois jusqu'en 1017 [1608].

(1) Tous quatre moururent enfants, Schehdi, t. I, fol. 38. Cet écrivain ne cite pas les filles.

13) Selamet-Girai, fils de Dewlet-Girai, jusqu'en 1019 [1610].
14) Dschanibek-Girai, jusqu'en 1033 [1623].
15) Mohammed-Girai, fils de Seadet, petit-fils de Mohammed le Gros, jusqu'en 1037 [1628].
16) Dschanibek-Girai, pour la deuxième fois, jusqu'en 1043 [1633].
17) Inajet-Girai, fils de Ghasi, petit-fils de Dewlet-Girai, déposé en 1044 [1634], mort en 1047 [1637].
18) Behadir-Girai, fils de Selamet-Girai, petit-fils de Dewlet-Girai, mort au mois de redscheb 1051 [oct. 1641].
19) Mohammed-Girai, frère du précédent, déposé en 1644.
20) Islam-Girai, frère aîné du précédent, mort en 1064 [juillet 1654].

III.

SUITE DE LA DYNASTIE PERSANE DES SSAFIS (appelés à tort Ssofis).

2) Schah Tahmasip (par erreur Tahmasb à la table du premier volume), † 984 [1576].

3) Schah Ismaïl II, † 13 Ramadan 985 [24 novembre 1577].
4) Schah Mohammed-Chodabende, † 993 [1585].

5) Schah Émir-Hamsa (non pas Hens, comme dans Deguignes), régna quelques mois.
Haider-Mirsa.

6) Schah Abbas, † 1093 [1629].

7) Sam-Mirsa-Schar-Ssafi, petit-fils d'Abbas le Grand, mort en 1052 [1642].
8) Schah Abbas II, fils de Ssafi.

IV.

SUITE DE LA DYNASTIE DES USBEGS DE LA TRANSOXANE.

(Succession des règnes des descendants d'Ebulchair).

3) Ebusaid, fils de Kutschkundschi, mort en 939 [1532].
4) Abdullah, appelé aussi Obeidullah, fils de Scheibani-Mahmud, mort en 946 [1539].
5) Abdullah, aussi Obeidullah, fils de Kutschkundschi, mourut au bout de six mois.
6) Abdullatif, frère du précédent, mort en 961 [1554].
7) Borak, fils de Sandschuk, mort en 969 [1559].
8) Timur, fils d'Abdullah, cinquième souverain, mort en 968 [1560].
9) Pir-Mohammed, fils de Dschani-Beg, mort en 978 [1570].
10) Iskender, fils de Dschani-Beg
11) Abdullah, mort en 1596.
12) Abdulmumin, mort en 1598.
13) Nureddin-Mohammed, nommé Tolem-Chan, mort en avril 1598.
14) Abdulbaki-Chan, fils d'Abdulmumin.
15) Behadir-Imam-Kulichan, monte sur le trône en 1608, meurt en 1642
16) Nesir-Chan, frère du dernier, règne jusqu'en 1647.
17) Abdulasis II.

V.

GRANDS MONGOLS.

1) Mirsa-Baber, mort an de J.-C. 1530.
2) Mirsa-Humajun, mort en 1552.
3) Mohammed-Ekber, mort en 1605.
4) Daniel, ou Danschah, fils d'Ekber.
5) Schah Selim-Dschihangir, mort en 1627.
6) Schehrijar, tué au bout de cinq mois (Naima, p. 449).
7) Baisankor.

VI.

SUITE DES SCHERIFS (écrits par erreur *chérifs* dans le premier volume) **DE LA MECQUE, DE LA FAMILLE KOTADE.**

Les fils de Berekat Ier.

- 23) Kaitbai.
- 19) Melikulaadil-Mohammed, † 903 [1497].
  - 20) Berekat II, † 931 [1524].
    - Mohammed-Schafii.
    - 24) Ebu-Nemi, † 931 [1524].
      - 25) Hasan.
        - 27) Idris.
        - 28) Muhsin.
          - Seis.
        - 29) Ebu-Thalib.
      - Ahmed.
    - Ali.
- 22) Homaisza.
- Dschasan.
- (21 Chosaa.

VII.

SUITE DES GRANDS VESIRS SOUS SULEIMAN Ier.

26) Mohammed-Piri-Pascha, déposé le 13 schaaban 929 [27 juin 1523].
27) Ibrahim-Pascha, exécuté le 15 mars 1536.
28) Ajas-Pascha, mort le 13 juillet 1539.
29) Lutfi-Pascha, déposé le 9 mai 1541.
30) Suleiman-Pascha, déposé en 1544.
31) Rustem-Pascha, déposé en octobre 1553.
32) Ahmed-Pascha, exécuté le 28 septembre 1555.
33) Rustem-Pascha, mort le 9 juillet 1561.
34) Ali le Gros, mort le 28 juin 1565.

SOUS SELIM II.

Mohammed-Sokolli.

SOUS MURAD III.

35) Mohammed-Sokolli, assassiné le 19 schaaban 987 [11 octobre 1579].
36) Ahmed-Pascha, gendre de Rustem, mort au mois de rebiul-ewwel 988 [mai 1580].
37) Sinan-Pascha, déposé le 20 silkide 990 [5 décembre 1582].
38) Siawusch-Pascha, déposé le 20 redscheb 992 [28 juillet 1583].
39) Osman-Pascha, mort le 5 silkide 993 [29 octobre 1585].
40) Mesih-Pascha, déposé le 25 rebiul-achir 994 [15 avril 1586].
41) Siawusch-Pascha, pour la seconde fois, déposé le 16 dschemasiul-ewwel 997 [3 avril 1589].
42) Sinan-Pascha, pour la deuxième fois, le 11 schewwal 999 [2 août 1591].
43) Ferhad-Pascha, déposé le 9 dschemasiul-achir 1000 [23 mars 1592].
44) Siawusch-Pascha, pour la troisième fois, déposé le 25 rebiul-achir 1001 [29 janvier 1593].
45) Sinan-Pascha, pour la troisième fois, déposé le 6 dschemasiul-achir 1003 [16 février 1595].

SOUS MOHAMMED III.

46) Ferhad-Pascha, pour la deuxième fois, déposé (ensuite exécuté) le 29 schewwal 1003 [7 juillet 1595].
47) Sinan-Pascha, pour la quatrième fois, déposé le 15 rebiul-ewwel 1004 [19 novembre 1595].
48) Lala-Mohammed-Pascha, mort le 19 rebiul-ewwel 1004 [22 novembre 1595].

49) Sinan-Pascha, pour la cinquième fois, mort le 4 schaaban 1004 [3 avril 1596].
50) Ibrahim-Pascha, déposé le 5 rebiul-ewwel 1005 [27 octobre 1596].
51) Cicala-Sinan-Pascha, déposé au mois de rebiul-achir 1005 [novembre 1596].
52) Ibrahim-Pascha, pour la deuxième fois, déposé le 18 rebiul-ewwel 1006 [23 octobre 1597].
53) Chadim-Hasan (le quatrième eunuque) déposé le 2 ramasan 1006 [8 avril 1598].
54) Dscherrah-Mohammed, 9 dschemasiul-ewwel 1007 [8 décembre 1598].
55) Ibrahim-Pascha, pour la troisième fois, mort le 9 moharrem 1010 [juillet 1601].
56) Jemischdschi-Hasan-Pascha, exécuté le 26 rebiul-achir 1012 [3 octobre 1603].
57) Jaus-Ali-Pascha, mort le 28 ssafer 1013 [26 juillet 1604].

SOUS AHMED Ier.

58) Lala-Mohammd-Pascha, conquérant de Gran, mort le 15 moharrem 1015 [23 mai 1603].
59) Derwisch-Pascha, exécuté le 10 schaaban 1015 [11 décembre 1606].
60) Murad-Pascha, mort le 29 dschemasiul-achir 1020 [8 septembre 1611].
61) Naszuh-Pascha, exécuté le 3 Ramadan 1023 [17 octobre 1614].
62) Damad-Oghus-Mohammed-Pascha, déposé au mois de moharrem 1026 [janvier 1617].

SOUS MUSTAPHA Ier.

63) Chalil-Pascha, déposé le 1er ssafer 1028 [18 janvier 1619].

SOUS OSMAN II.

64) Damad-Mohammed-Pascha, pour la deuxième fois, déposé le 10 moharrem 1029 [23 décembre 1619].
65) Tschelebi-Ali-Pascha, mort le 15 rebiul-achir 1030 [9 mars 1621].
66) Husein-Pascha, déposé dans le camp devant Chocim, le 1er silkide 1030 [17 septembre 1621].
67) Dilawer-Pascha, tué dans la révolte, le 10 redscheb 1031 [21 mai 1622].

SOUS MUSTAPHA Ier (pour la deuxième fois).

68) Daud-Pascha, déposé le 3 schaaban 1031 [13 juin 1622], ensuite exécuté.
69) Mere-Husein-Pascha, déposé le 27 schaaban 1031 [7 juillet 1622].
70) Lefkeli-Mustapha-Pascha, déposé le 15 silkide 1031 [21 septembre 1622].
71) Gurdschi-Mohammed-Pascha, le 4 rebiul-achir 1032 [5 février 1623], ensuite mis à mort.
72) Mere-Husein, pour la deuxième fois.
73) Kemankesch-Ali-Pascha, mis à mort le 14 dschemasiul-achir 1033 [3 avril 1624].
74) Tscherkes-Mohammed-Pascha, mort à Tokat le 18 rebiul-ewwel 1034 [29 décembre 1624].
75) Hafis-Ahmed-Pascha, déposé le 12 rebiul-ewwel 1036 [1er décembre 1626].
76) Chalil, pour la deuxième fois, déposé le 1er schaaban 1037 (non pas redscheb, comme on le voit par erreur dans les Tables chronologiques d'Hadschi-Chalfa) [6 avril 1628].
77) Chosrew-Pascha, déposé le 20 rebiul-ewwel 1041 [16 octobre 1631].
78) Hafis-Ahmed-Pascha, pour la deuxième fois, tué dans le divan le 18 redscheb 1041 (non pas Ramadan, comme on le voit par erreur dans les Tables chronologiques d'Hadschi-Chalfa) [9 février 1632].
79) Redscheb-Pascha, exécuté le 28 schewwal 1041 [18 mai 1632].
80) Mohammed-Pascha, déposé le 7 Ramadan 1046 (non pas au mois de dschemasiul-achir, comme on le voit par erreur dans les Tables chronologiques d'Hadschi-Chalfa) [2 février 1637].
81) Beiram-Pascha, mort le 6 rebiul-achir 1048 [17 août 1638].
82) Tajjar-Mohammed-Pascha, mort sur le champ de bataile devant Bagdad, le 17 schaaban 1048 [24 décembre 1638].
83) Kara-Mustapha, exécuté au mois de silkide 1053 [janvier 1644].

SOUS IBRAHIM Ier.

84) Mohammed, déposé le 28 schewwal 1055 [17 décembre 1645].
85) Ssalih-Pascha, exécuté le 18 schaaban 1057 [18 septembre 1647].
86) Ahmed-Pascha, hesarpara, c'est-à-dire déchiré en mille morceaux, 17 redscheb 1058 [7 août 1648].
87) Mohammed-Pascha, déposé le 9 dschemasiul-ewwel 1059 [21 mai 1649], puis étranglé.

SOUS MOHAMMED IV.

88) Murad-Pascha, déposé le 7 schaaban 1060 [5 août 1650].

VIII.

SUITE DES KAPUDANS-PASCHAS.

14) Beiram-Pascha (cité par Ferdi), manque dans la liste des kapudans-paschas, dans les Tables chronologiques d'Hadschi-Chalfa.
15) Suleiman-Pascha, manque dans Hadschi-Chalfa; il est dans Ferdi, fol. 79.
16) Kemankesch-Ahmed-Beg, déposé en 943 [1536], dans Ferdi, fol. 99.
17) Chaireddin-Pascha (Barberousse), mort le 6 dschemasiul-ewwel 953 [5 juillet 1546].
18) Mohammed-Pascha-Sokolli, appelé ensuite au gouvernement de Rumili.
19) Sinan-Pascha, frère de Rustem-Pascha, mort en 961 [1554].
20) Piale-Pascha, en 961 [1554]; sandschakbeg de Gallipoli, en 967 [1560], après la conquête de Dscherbe, élevé au rang de beglerbeg d'Alger, gendre du sultan Selim; en 973 [1566], après la conquête de Chios, pascha à trois queues; en 975 [1568], nommé troisième vesir; mort le 12 silkide 985 [21 janvier 1578].
21) Muesinsade-Ali-Pascha, tué à Lépante le 7 octobre 1571.

SOUS MURAD III.

22) Uludsch, appelé ensuite Kilidsch-Ali (Ochiali), mort en 995 [1586].
23) Ibrahim-Pascha, mort en 996 [1587].
24) Uludsch-Hasan-Pascha, mort en 998 [1587].
25) Sinan-Pascha-Dschighalesade (Cicala), déposé en 1003 [1594].

SOUS MOHAMMED III.

26) Chalil-Pascha le Bosnien et le Conquérant, déposé en 1006 [1597].
27) Sinan-Pascha-Dschighalisade, pour la deuxième fois, mort en 1013 [1604].

SOUS AHMED Ier.

28) Mustapha-Pascha, fils de Kiapaschasade.
29) Derwisch-Pascha, appelé au grand vesirat en 1015 [1606].
30) Dschaafer-Pascha, déposé en 1015 [1606].
31) Hafis-Ahmed-Pascha, déposé en 1017 [1608].
32) Chalil-Pascha l'Arménien, déposé en 1018 [1609].
33) Ogus-Mohammed-Pascha, le gendre, plus tard grand vesir, déposé en 1022 [1613].
34) Chalil-Pascha, pour la deuxième fois, appelé au grand vesirat en 1026 [1617].
35) Tsche'ebi-Ali-Pascha, déposé en 1026 [1617].

SOUS LE PREMIER RÈGNE DE MUSTAPHA Ier.

36) Daud-Pascha, quarante jours seulement en 1617.

SOUS OSMAN II.

37) Tschelebi-Ali-Pascha, pour la deuxième fois, puis appelé au grand vesirat, le 16 moharrem 1029 [23 décembre 1619].
38) Chalil-Pascha, pour la troisième fois dans la campagne de Chocim, en 1621.
39) Mustapha-Pascha, encore dans la campagne de Chocim, en 1621.

SOUS LE DEUXIÈME RÈGNE DE MUSTAPHA Ier.

40) Chalil-Pascha, pour la quatrième fois, en 1031 [1622].

SOUS MURAD IV.

41) Redscheb-Pascha, vainqueur des Cosaques, plus tard grand vesir, en 1623.
42) Hasan-Pascha-Firari, déposé en 1041 [1631].
43) Mustapha-Pascha, fils de Dschanbulad, déposé en 1041 [1632], exécuté en 1636.
44) Dschaafer-Pascha, installé gouverneur d'Ofen en 1534, ensuite exécuté.
45) Deli-Husein-Pascha, en 1045 [1635], installé gouverneur d'Égypte.
46) Kara-Mustapha-Pascha, déposé en 1047.
47) Silihdar-Mustapha-Pascha, le favori, part comme grand amiral à la campagne de Bagdad, et conserve cette dignité jusqu'en 1052 [1642].

SOUS IBRAHIM Ier.

48) Deli-Husein-Pascha, pour la deuxième fois kapudan-pascha, au mois de dschemasiul-ewwel 1050 [septembre 1640], transféré à Ocsakow.
49) Siawusch-Pascha, en 1052 [1642], déposé après le siége inutile d'Assow, plus tard grand vesir.
50) Piale-Pascha, 2 moharrem 1054 [11 mars 1644], exécuté.
51) Ebubekr-Pascha, mort le 10 rebiul-achir 1054 [16 juin 1644].
52) Jusuf-Pascha, conquérant de la Canée, gendre, exécuté le 4 silkide 1655 [21 janvier 1646].
53) Musa-Pascha, tué à la bataille de Nègrepont, 15 silh. 1056 [22 janvier 1647].
54) Musa-Pascha (autre), assiégé à Napoli et déposé.
55) Fasli-Pascha, déposé le 28 silkide 1057 [25 décembre 1640].
56) Ammarsade-Mohammed-Pascha, fils de l'Ane, exécuté après le blocus des Dardannelles, dans le mois de dschemasiul-achir 1058 [juillet 1648].

SOUS MOHAMMED IV.

57) Woinok-Ahmed-Pascha, périt dans la tempête à Suda, 18 redscheb 1059 [28 juillet 1649].
58) Biiklu-Mustapha-Pascha.
59) Haideragasade-Mohammed-Pascha, déposé le 11 schewwal 1060 [7 octobre 1650].

IX.

SUITE DES MUFTIS SOUS SULEIMAN Ier.

9) Encore Dschemali, jusqu'à sa mort, en 1526.
10 Kemalpaschasade, mort au mois de schewwal 940 [mai 1534].
11) Saadi-Efendi, mort au mois de schewwal 945 [mars 1539].
12) Tschiwisade, déposé en 948 [1541].
13) Kadiri-Efendi, déposé en 949 [1542].
14) Muhijeddin-Fenari, déposé en 952 [1545].
15) Ebusuud-Efendi, de 952 [1545] à 982 [1574].

SOUS MURAD III.

16) Hamid-Efendi, mort en 985 [1577].
17) Kasisade-Ahmed-ben-Mahmud, mort en 988 [1580].
18) Malulsade-Said-Mohammed-ben-Mohammed, mort en 993 [1585].
19) Tschawisade-Mohammed-Efendi, mort en 995 [1586].
20) Abdulkadir-Ibn-Hadschi-Scheich Efendi, déposé au mois de dschemas.-ewwel 997 [avril 1589].
21) Bostansade-Mohammed-ben-Mustapha, déposé au mois de redscheb 1000 [avril 1592].
22) Sekeria-Efendi, fils de Beiram-Beg, mort dans le divan, au mois de schewwal 1001 [juillet 1593].

SOUS MOHAMMED III.

23) Bostansade, pour la deuxième fois, mort en schaaban 1006 [mars 1598].
24) Chodscha-Efendi-Seadeddin-Mohammed-ben-Hasandschan, l'historien, mort en rebiul-achir 1008 [novembre 1599].

25) Ssanollah-Efendi, fils de Dschaafer-Beg, déposé au mois de ssafer 1010 [août 1601].
26) Mohammed-Efendi, fils de Seadeddin, déposé au mois de redscheb 1011 [janvier 1603].
27) Ssanollah, pour la deuxième fois, déposé en schaaban 1011 [février 1603].
28) Ebulmeiamin-Mustapha-Efendi, fils d'Ali, déposé au mois de moharrem 1013 [juin 1604].

SOUS AHMED Ier.

29) Sanollah, pour la troisième fois, déposé au mois de rebiul-ewwel 1015 [juillet 1606].
30) Ebulmeiamin-Mustapha, pour la deuxième fois, mort au mois de redscheb 1015 [novembre 1606].
31) Mohammed-Efendi, fils de Seadeddin, pour la deuxième fois, mort au mois de dschemasiul-achir 1024 [juillet 1615].

SOUS MUSTAPHA Ier ET OSMAN II, ET ENCORE SOUS MUSTAPHA.

32) Esaad-Efendi, fils de Seadeddin, déposé au mois de redscheb 1031 [mai 1622].
33) Jahja-Efendi, fils de Sekeria, deposé au mois de silhidsche 1032 [octobre 1623].

SOUS MURAD IV.

34) Esaad-Efendi, pour la deuxième fois, mort au mois de schaaban 1034 [mai 1625].
35) Jahjah-Efendi, pour la deuxième fois, déposé au mois de redscheb 1041 [février 1632].
36) Achisade-Husein-Efendi, tué le 1er redscheb 1046 [1er janvier 1634].
37) Jahja-Efendi, pour la troisième fois, mort au mois de silhidsche 1053 [février 1644].

SOUS IBRAHIM Ier.

38) Ebu-Said-Mohammed-Efendi, déposé au mois de silidsche 1055 [février 1646].
39) Muid-Ahmed-Efendi, déposé au mois de rebiul-ewwel 1057 [avril 1647].
40) Abdurrahman-Efendi, déposé le 8 redscheb 1059 [18 juillet 1649].

SOUS MOHAMMED IV.

41) Behaji-Mohammed-Efendi, déposé le 11 dschemasiul-ewwel 1061 [2 mai 1651].

X.

SUITE DES PRÉCEPTEURS DES PRINCES.

DE SULEIMAN Ier.

16) Molla-Chaireddin, précepteur de Suleiman, mort à Kaffa en 950 [1543].
17) Muhijeddin-Sirek, mort en 947 [1540], précepteur du prince Selim.
18) Molla-Bachschi, même année.
19) Schems-Efendi, comme les deux précédents, précepteur de Selim, mort en 955 [1548].
20) Atallah-Efendi, aussi précepteur de Selim, mort en 970 [1562].

DE SELIM II.

21) Ibrahim-Efendi, précepteur du prince sultan Murad, mort en 981 [1573].

DE MURAD III.

22) Ibrahim-Efendi, mort au mois de moharrem 981 [mai 1573].
23) Seadeddin, l'historien, plus tard mufti.
24) Haider-Efendi, mort en 980 [1572].

DE MOHAMMED III.

25) Dschaafer-Efendi, mort en 982 [1574].
26) Asmi-Efendi, mort en 990 [1582]
27) Newali-Efendi, mort en 1595.

D'AHMED Ier.

28) Mustapha-Efendi, mort en 1016 [1607].

D'OSMAN II.

29) Omer-Efendi, mort scheich de la Mecque, en 1039 [1629].

D'IBRAHIM Ier.

30) Husein-Dschindschi, exécuté en 1058 [1648].

DE MOHAMMED IV.

31) Schami-Jusuf-Efendi, mort au mois de ssafer 1057 [mars 1647].

XI.

GOUVERNEURS D'ÉGYPTE SOUS SELIM Ier ET SULEIMAN Ier.

1) Chair-Beg, le Tscherkesse, après la conquête d'Egypte, nommé gouverneur de cette province sous Selim Ier, le 7 schaaban 923 [25 août 1517], mort le 8 silkide 928 [29 septembre 1522], sous Suleiman, pendant le siége de Rhodes.
2) Mustapha-Pascha, déposé le 12 redscheb 929 [27 mai 1523].
3) Guseldsche-Kasim-Pascha, au bout de trente-quatre jours, déposé le 7 schaaban 929 [30 juin 1523].
4) Ahmed le Traître, tué au mois de rebiul-achir 930 [février 1524].
5) Guseldsche-Kasim, pour la deuxième fois, déposé à la fin de dschemasiul-ewwel 931 [fin mars 1525].
6) Ibrahim, le grand vesir, rappelé le 22 schaaban 931 [14 juin 1525].
7) Suleiman-Pascha, l'eunuque, déposé le 2 redscheb 941 [7 janvier 1535].
8) Chosrew-Pascha, déposé le 25 dschemasiul-achir 943 [10 décembre 1536].
9) Suleiman-Pascha, l'eunuque, pour la deuxième fois, rappelé le 10 moharrem 945 [8 juin 1538].
10) Daud-Pascha, mort le 13 rebiul-ewwel 956 [11 avril 1549].
11) Ali-Pascha-Semis, ou le Gros, plus tard grand vesir, rappelé le dernier de moharrem 961 [5 janvier 1554].
12) Dukagin-Mohammed-Pascha, déposé le 21 rebiul-achir 963 [5 mars 1556].
13) Iskender-Pascha, déposé le dernier de redscheb 966 [8 mai 1559].
14) Ali-Pascha, l'eunuque, déposé le 5 silhidsche 967 [26 août 1560].
15) Lala-Schahin-Pascha, déposé le 11 dschemasiul-achir 971 [26 janvier 1564].
16) Ali-Sssofi (le Sage), déposé le dernier de Ramadan 973 [20 avril 1566]

SOUS SELIM II.

17) Mahmud-Pascha, tué le 24 dschemasiul-achir 975 [26 décembre 1567].
18) Sinan-Pascha, destiné à l'expédition de l'Iemen, du 23 dschemasiul-achir 976 [13 décembre 1568].
19) Tscherkesse-Iskender-Pascha, déposé le dernier moharrem 979 [24 juin 1571].
20) Sinan-Pascha, après la conquête de l'Iemen, pour la deuxième fois, jusqu'au dernier de silhidsche 980 [2 mai 1573].
21) Husein-Pascha, déposé le dernier de Ramadan 982 [13 janvier 1575].

Il faut, d'après cette liste, rectifier les erreurs commises par Suheili dans son Histoire d'Égypte, fol. 35; Digeon, tom. I, p. 113, qui confondent ensemble les trois Ali, le Gros, l'Eunuque et le Sage, et celles de l'Histoire d'Ebiulruu, traduite par extraits par le baron Sylvestre de Sacy (Notes et extraits de la bibliotheque du roi, t. I, p. 173-

176). Aali, dans sa liste des vesirs de Suleiman Ier, consacre des paragraphes particuliers à ces trois Ali; il donne au dernier, Ssofi, le nom de Kiluw. Le surnom de Ssofi ou Ssufi, de ce gouverneur d'Égypte, est le même que celui du roi de l'antique Égypte, Σουφις, de la quatrième dynastie, auteur d'un ouvrage sur les lieux saints de l'Égypte, que Manethon se procura dans le pays; Syncelli, Chronographia, édition de Paris, p. 56 et 57.

SOUS MURAD III.

22) Chadim-Mesih-Pascha, déposé le 15 dschemasiul-ewwel 988 [28 juin 1580].
23) Chadim-Hasan-Pascha, 23 rebiul-achir 991 [16 mai 1583].
24) Ibrahim-Pascha, déposé le 12 schewwal 993 [7 octobre 1585].
25) Defter-Sinan-Pascha, déposé le 22 dschemasiul-achir 995 [30 mai 1587].
26) Oweis-Pascha, déposé le 6 redscheb 999 [30 avril 1591].
27) Hafis-Ahmed-Pascha, déposé le 1er Ramadan 1003 [10 mai 1595].

SOUS MOHAMMED III.

28) Kurd-Pascha, déposé le 30 redscheb 1004 [30 mars 1596].
29) Seid-Mohammed Pascha, déposé le 12 silhidsche 1006 [16 juillet 1598].
30) Chisr-Pascha, déposé le 12 moharrem 1010 [13 juillet 1601].
31) Jaus-Ali-Pascha, déposé le 7 rebiul-achir 1012 [14 septembre 1603].
32) Elhadsch-Ibrahim-Pascha, tué le 29 rebiul-achir 1013 [24 septembre 1604].

SOUS AHMED Ier.

33) Gurdschi-Mohammed-Pascha, déposé le 29 ssafer 1014 [juillet 1605].
34) Hasan-Pascha, déposé le 30 moharrem 1016 [27 mai 1607].
35) Ogus-Mohammed-Pascha, déposé le 1er dschemasiul-ewwel 1020 [12 juillet 1611].
36) Ssofi-Mohammed-Pascha, déposé le 30 rebiul-ewwel 1024 [29 avril 1615]

SOUS MUSTAPHA Ier ET OSMAN II.

37) Ahmed-Pascha, déposé le 12 ssafer 1027 [8 février 1618].
38) Lefkeli-Mustapha-Pascha, déposé le 13 silkide 1027 [21 novembre 1618].
39) Dschaafer-Pascha, le 24 schaaban 1028 [6 août 1619].
40) Mustapha-Pascha, déposé le 17 Ramadan 1029 [16 août 1620].
41) Mere-Husein-Pascha, le 21 rebiul-achir 1031 [16 juillet 1622].
42) Beber-Mohammed-Pascha, le 7 Ramadan 1031 [16 juillet 1622].

SOUS LE DEUXIÈME RÈGNE DE MUSTAPHA Ier.

43) Ibrahim-Pascha, le 7 Ramadan 1032 [5 juillet 1623].
44) Kara-Mustapha-Pascha, déposé le 17 silhidsche 1032 [12 octobre 1623].

SOUS MURAD IV.

45) Tscheschtedschi-Ali-Pascha, déposé le 22 rebiul-achir 1033 [12 février 1624].
46) Kara-Mustapha-Pascha, pour la deuxième fois, 19 schaaban 1035 [16 mai 1626].
47) Beiram-Pascha, déposé le 9 moharrem 1038 [8 septembre 1628].
48) Tabanijassi-Mohammed-Pascha, déposé le 8 rebiul-ewwel 1040 [15 octobre 1639].
49) Musa-Pascha, déposé le 11 silhidsche 1040 [11 juillet 1631].
50) Chalil-Pascha, déposé le 22 Ramadan 1042 [2 avril 1633].
51) Bakirdschi-Ahmed-Pascha, déposé le 5 dschemasiul-ewwel 1047 [5 octobre 1635].
52) Deli-Husein-Pascha, déposé le 15 dschemasiul-ewwel 1047 [5 octobre 1637].
53) Dschewan-Kapidschi-Sultansade-Mohammed-Pascha, déposé le 11 dschemasiul-ewwel 1050 [29 août 1640].

SOUS IBRAHIM Ier.

54) Nakkasch-Mustapha-Pascha, déposé le 9 redscheb 1052 [3 octobre 1642].

55) Makszud-Pascha, déposé le 14 ssafer 1054 [22 avril 1644].
56) Ejub-Pascha, déposé le 28 ssafer 1056 [15 avril 1646].
57) Haideragasade-Mohammed-Pascha, déposé le 5 silkide 1057 [2 décembre 1647].
58) Mostari-Mustapha-Pascha, déposé le 23 silkide 1057 [20 décembre 1647].
59) Scherf-Mohammed-Pascha, déposé le 21 ssafer 1059 [6 mars 1649].

SOUS MOHAMMED IV.

60) Turchundschi-Ahmed-Pascha, déposé le 16 ssafer 1060 [18 février 1650].

XII.

GOUVERNEURS D'OFEN SOUS SULEIMAN Ier.

1) Suleiman-Pascha, le Hongrois, en 948 [1531].
2) Bali-Beg, en 949 [1542].
3) Mohammed-Jahja-Pascha-Oghli, en 950 [1543].
4) Kasim-Pascha, en 955 [1548].
5) Ali-Pascha, en 955 [1548].
6) Tuighun-Pascha, en 960 [1553].
7) Ali-Pascha, pour la deuxième fois, en 964 [1556].
8) Kasim-Pascha, pour la deuxième fois, en 965 [1557].
9) Tuighun-Pascha, pour la deuxième fois, en 966 [1558].
10) Rustem-Pascha, en 967 [1559].
11) Arslan-Pascha, fils de Mohammed-Pascha-Jahja-Oghli, exécuté en 974 [1566].

SOUS SELIM II.

12) Mustapha-Sokolli, neveu du grand vesir.

SOUS MURAD III.

13) Oweis-Pascha, de 987 [1579] à 989 [1581].
14) Ali-Alaik-Oghli, de 989 [1581] à 991 [1583].
15) Sinan-Pascha, de 991 [1583] à 993 [1585].
16) Ali-Pascha, en 996 [1587].
17) Jusuf-Pascha, en 996 [1587].
18) Sinan-Pascha, pour la deuxième fois, en 996 [1587].
19) Ferhad-Pascha, en 997 [1588], tué dans une insurrection par les soldats.
20) Mustapha-Pascha, de 997 [1588] à 1000 [1591].
21) Hasan, fils de Sokolli, de l'an 1000 [1591] à 1002 [1593].
22) Mohammed-Pascha, fils de Sinan-Pascha, de l'an 1002 [1593] à 1003 [1594].
23) Hasan, fils de Sokolli, pour la deuxième fois, de 1003 [1594] à 1004 [1595]. (Naima, p. 70.)

SOUS MOHAMMED III.

24) Ssofi-Sinan, de 1004 [1595] à 1006 [1597]. (Aali, fol. 481.)
25) Michali-Dschlu-Ahmed-Pascha, de 1006 [1597] à 1007 [1598]. (Naima, p. 94.)
26) Suleiman-Pascha, en 1007 [1598]. (Naima, p. 110), puis en 1008. [1599] (Istuanfi.)
27) Mankirkuschi-Mohammed-Pascha, en 1010 [1601]. (Naima, p. 132.)
28) Kasisade-Ali-Pascha, en 1011 [1602]. (Naima, p. 155.)

SOUS AHMED Ier.

29) Boschnak-Mustapha-Pascha, en 1014 [1605]. (Naima, p. 215.)
30) Ali-Tirnakdschi, en 1018 [1609].
31) Sefer-Pascha, en 1614.

32) Ali-Pascha, en 1023 [1614], mort en 1026 [1617]
33) Ssofi-Sinan, en 1024 [1615].

SOUS MUSTAPHA Ier ET OSMAN II.

34) Nakkasch-Hasan-Pascha, en 1626 [1617]. (Khevenhuller.)
35) Mohammed-Ssofi-Pascha, en 1030 [1620].
36) Karakasch-Mohammed, en 1030 [1620]. (Naima, p. 326.)

SOUS LE DEUXIÈME RÈGNE DE MUSTAPHA Ier.

37) Derwisch-Pascha, en 1032 [1622].
38) Beber-Mohammed-Pascha.
39) Mohammed-Pascha-Ssofi, en 1033 [1623]. (Naima, p. 413.)

SOUS MURAD IV.

40) Mustapha-Pascha, en 1035 [1625]. (Naima, p. 442.)
41) Hasan-Pascha, en 1039 [1629].
42) Musa-Pascha, en 1042 [1632].
43) Husein-Pascha,
44) Beiram-Pascha, } dans l'espace de quelques semaines, en 1044 [1634]. (Naima, p. 580.
45) Dschaafer-Pascha,
46) Naszuh-Pascha, en 1045 [1635]. (Naima, p. 589.)
47) Husein-Pascha, en 1635.
48) Musa-Pascha, pour la deuxième fois [1637]. (Naima, p. 620, 628.)
49) Mohammed-Pascha, à la grande semelle, en 1049 [1639]. (Naima, p. 680.)
50) Ipschir-Mustapha-Pascha, en 1049 [1639]. (Naima, p. 662, 680.)

SOUS IBRAHIM Ier.

51) Mustapha, le favori, nommé gouverneur d'Ofen en 1640.
52) Musa-Pascha, pour la troisième fois gouverneur d'Ofen, en 1641.
53) Osman-Pascha, en 1644.
54) Deli-Husein-Pascha, déposé en 1645.
55) Mustapha-Pascha, en 1645.
56) Murtesa-Pascha, frère du grand vesir Ssalih.
57) Mohammed-Pascha, en 1648.
58) Siawusch, plus tard grand vesir, en novembre 1648.

SOUS MOHAMMED IV.

59) Murad-Pascha, l'ex-grand vesir, en 1650.

XIII.

REIS-EFENDIS.

Le premier reis-efendi dont les annales ottomanes fassent mention (d'après l'histoire de Resmi), est Haider-Efendi; avant lui la place de chef des secrétaires du divan n'était pas une dignité politique si importante.

SOUS SULEIMAN Ier.

1) Haider-Efendi, exécuté à Constantinople pendant l'absence du grand vesir Ibrahim-Pascha en Égypte, comme suspect de complicité dans l'insurrection des janitschares, en 931 [1525].
2) Dschelalsade-Mustapha, plus tard grand nischandschi, occupa cette place jusqu'à ce qu'il fût appelé à la dignité de nischandschi à Bagdad, en décembre 1534.

3) Redscheb-Tschelebi, successeur de Dschelalsade; Resmi ne le connaît pas. D'après le journal de Suleiman, il fut nommé le 3 décembre 1534.
4) Mohammed-Egri-Abdi-Beg, fameux plus tard comme defterdar et nischandschi, collecteur du kanunname des fiefs, en 961 [1553], nommé defterdar.
5) Ramasansade, l'historien, et ensuite nischandschi, appelé le Petit, pour le distinguer du grand, nommé au poste de nischandschi, en 964 [1556].
6) Abdurrahman, jusque vers 969 [1561].
7) Memi-Tschelebi, après la mort du grand vesir Rustem-Pascha, et dans l'année 970 [1561], nommé defterdar.
8) Naima-Tschelebi, sous Ali le Gros, en 970 [1562].
9) Derwisch-Tschelebi, même année.
10) Bojali-Mohammed, en 974 [1566], appelé au poste de nischandschi pour remplacer Dschelalsade-Mustapha.

SOUS SELIM II.

11) Mohammed-Tschelebi, pendant le siége de Szigeth, jusqu'en 978 [1570].
12) Feridun-Ahmed-Beg, de 978 [1570], pendant tout le règne de Selim II.
13) Hamsa-Beg, de 981 [1573] à 987 [1579].

SOUS MURAD III.

14) Pereschtenli-Derwisch-Tschelebi, en 987 [1579].
15) Muhibbi-Tschelebi, en 988 [1580].
16) Hamsa-Beg, pour la deuxième fois, de 988 [1580] à 990 [1582].
17) Tadschbegsade-Mustapha, en 990 [1582].
18) Hamsa-Beg, pour la troisième fois, de 990 [1582] à 992 [1584].
19) Kutschuk-Hasan-Beg, en 992 [1584].
20) Hamsa-Beg, pour la quatrième fois, en 996 [1587], déposé en 998 [1589].
21) Dal-Mohammed-Tschelebi, de 998 [1589] à 999 [1590].
22) Musa-Tschelebi, en 1000 [1591].
23) Ferruh-Beg, en 1000 [1591].
24) Husein-Tschelebi, même année jusqu'à 1001 [1592].
25) Dal-Mohammed-Tschelebi, pour la deuxième fois, déposé en 1001 [1592].
26) Jahja-Tschelebi, en 1001 [1592], déposé en 1004 [1595].

SOUS MOHAMMED III.

27) Musa-Tschelebi, pour la deuxième fois, en 1004 [1595], déposé l'année suivante
28) Okdschisade, en 1004 [1595].
29) Jahja-Tschelebi, pour la deuxième fois, en 1006 [1597].
30) Musa-Tschelebi, pour la troisième fois, dans la même année, déposé en 1008 [1599].
31) Jasidschisade-Kutschuk-Hamsa, en 1008 [1599], perdit sa place en 1009 [1600].
32) Hasanbegsade, l'historien, en 1009 [1600].
33) Elias-Beg-Efendi, en 1009, mort en 1011 [1602].
34) Jasidschisade-Hamsa-Efendi, pour la deuxième fois, en 1012 [1603].

SOUS AHMED Ier.

35) Katib-Mim, en 1012 [1603], jusqu'en 1015 [1606].
36) Medsch-Mohammed-Tschelebi, en 1015 [1606].
37) Mustapha-Efendi, en 1015 [1606].
38) Ali-Alia-Efendi, en 1022 [1613] (peut-être y a-t-il ici une lacune).
39) Schemii-Efendi, en 1023 [1614].
40) Medsch-Mohammed-Tschelebi, en 1015 [1606].
41) Hukmi-Efendi, le schehnamedschi, en 1023 [1614].

SOUS MUSTAPHA Ier ET OSMAN II.

42) Medsch-Mohammed-Tschelebi, pour la troisième fois, en 1025 [1616].
43) Hukmi-Efendi, pour la deuxième fois, en 1030 [1620].
44) Hasan-Efendi, dans la même année.
45) Tásidschisade-Hamsa-Efendi, pour la troisième fois, en 1032 [1622].

SOUS LE DEUXIÈME RÈGNE DE MUSTAPHA Ier.

46) Turák-Efendi, en 1032 [1622].

SOUS MURAD IV.

47) Mohammed-Efendi, mort en 1037 [1627].
48) Ssari-Abdullah, en 1037 [1627], auteur du Destarul-Inscha.
49) Muszelli-Efendi, même année.
50) Hasan-Efendi, pour la deuxième fois, en 1038 [1628].
51) Hasan-Efendi, pour la troisième fois, en 1041 [1631].
52) Ismaïl-Efendi, en 1043 [1633], tué à Bagdad.
53) Ssari-Abdullah, pour la deuxième fois, en 1048 [1638].
54) Kotscha-Husein, l'historien, en 1048 [1638], auteur du Bedaïulwekaik, ou des Raretés des événements.

SOUS IBRAHIM Ier.

55) Kadri-Tschelebi.
56) Auni-Omer-Efendi.
57) Sidki-Ahmed-Efendi, à la fin du règne d'Ibrahim et au commencement de celui de Mohammed, déposé sous le grand vesir Melek-Ahmed-Pascha, en 1060 [1650].

FIN DU TOME SECOND.